





GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

COMPARÉE.

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

COMPARÉE,

OU ÉTUDE DE LA TERRE

DANS SES RAPPORTS AVEC LA NATURE ET AVEC L'HISTOIRE DE L'HOMME,

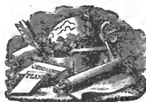
POUR SERVIR DE BASE A L'ÉTUDE ET A L'ENSEIGNEMENT

DES SCIENCES PHYSIQUES ET HISTORIQUES;

Par Karl Ritter;

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

PAR E. BURET ET ÉDOUARD DESOR.



BRUXELLES,
ÉTABLISSEMENT ENCYCLOGRAPHIQUE, RUE DE FLANDRE, N° 155.

1837.

AVERTISSEMENT.

Nous avons commencé cette publication par l'Afrique, pour nous conformer au plan exposé par l'auteur dans son introduction. Cette partie du monde, présentant dans ses rapports physiques et géographiques moins de variété et de contraste que les autres individus de la terre, ouvre avec raison ce champ de recherches consacré à l'étude de notre planète. L'auteur n'a fait aucun changement à l'Afrique depuis la publication de la seconde édition, mais grâce à ses communications bienveillantes, nous pourrons ajouter à la fin de ce volume ce que les derniers temps nous ont appris de plus important. Un savant dont on ne mettra pas en doute la haute érudition, M. Heeren, écrivait dans une critique récente : « L'*Erdkunde* de Ritter est » encore aujourd'hui le travail le plus complet » que la science nous ait donné sur l'Afrique.»

Ritter a exposé le plan, la méthode et les sources de son ouvrage dans une introduction à laquelle nous renvoyons le lecteur. Il ne nous reste, à nous, que de dire un mot de la division qu'il a suivie et que nous avons conservée.

Les grandes divisions générales lui sont données par la nature des lieux qu'il étudie. C'est ainsi que l'Afrique nous apparaîtra sous trois grandes divisions qui correspondront à la nature même de cet individu de la terre : le *plateau*, les *gradins* ou *systèmes d'eaux*, les *membres isolés* et les *basses terres*.

Les sous-divisions en *chapitres*, *sections*, etc., contiennent les faits purement géographiques, comme on pourra s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur la carte. Les autres sous-divisions en *aperçus*, *paragraphes*, *éclaircissements*, présentent des points de vue plus isolés, des recherches et des descriptions partielles qui doivent concourir à expliquer et compléter l'ensemble. Les *remarques* seront consacrées à des digressions philologiques, des indications de rapports historiques locaux, des explications et des aperçus spéciaux.

Parmi les cartes uombreuses qui ont exposé l'Afrique, celle de Berghaus, dressée d'après Ritter, nous paraît la plus complète et la plus exacte que l'ou puisse couseiller daus l'étude de cette partie du monde. Ou trouvera d'ailleurs daus l'introduction uue excellente critique su l'autorité des cartes comme sonrces daus la géo graphie, et ces iudications précieuses suffiron pour guider le lecteur dans l'emploi des travau cartographiques.

INTRODUCTION.

Dans l'introduction à un ouvrage qui a pour but de réunir en un corps intimement uni dans ses parties et plus scientifique les notions diverses sur la terre, il est indispensable, avant d'exposer le plan, la méthode et les sources, d'indiquer ce qui, dans cette science, a directement rapport à l'homme, car c'est ce point de vue qui donne à cette étude son importance et sa valeur.

Ce point de vue, qui touche les rapports de la nature à l'histoire, de la patrie au peuple, et surtout, de l'individu à l'univers, ne sera ici que légèrement indiqué, seulement pour attirer l'attention sur le but dernier de nos recherches.

L'homme moral, pour accomplir sa fin, l'homme qui veut agir d'une manière efficace, doit avoir la conscience intime de ses forces, connaître ce qu'il reçoit du dehors, ce qui l'entoure, et les rapports qui l'unissent avec ce qui n'est pas lui : toute association d'hommes, tout peuple, pour ne pas manquer son but, doit connaître aussi ses forces intérieures et extérieures, celles de ses voisins, et la place qu'il occupe au milieu des rapports qui agissent sur lui du dehors.

Des efforts aveugles, une volonté instinctive, ne peuvent donner à l'homme, malgré toute la tension et l'énergie possibles, cette puissance qui fait être, qui fait agir ; ce sont des efforts plus réfléchis, plus sentis, c'est l'accord de la volonté avec la force qui, là où la clarté s'unit à la vérité, se manifestent en actes éclatans, sublimes et éternels. De même en présence de la nature, ce n'est pas la variété confuse de forces désordonnées, mais la contemplation de l'ordre et de la loi dans l'immensité et la force, qui font frémir notre âme du pressentiment d'un Dieu.

Mais quelle est la véritable volonté de l'homme ; qu'est-ce qui, hors de lui, répond à sa nature ; comment la volonté et la puissance se pénètrent-elles réciproquement en s'exaltant? On ne peut résoudre ces questions qu'en descendant dans les profondeurs de la conscience, que par l'étude de l'homme et de tout ce que nous révèle l'histoire de l'humanité.

De même qu'un individu ne possède pas une aptitude universelle, ne peut réussir en tout, de même un peuple ne peut réunir tous les fleurons de la couronne du bonheur et de la gloire. C'est un des caractères de la nature hu-

maine que, dans chaque homme, est déposée une aptitude spéciale au développement de laquelle il doit sa valeur; et il en est de même de chaque peuple. La grandeur morale de l'homme consiste dans le développement complet de cette propriété, comme aussi la grandeur nationale et l'originalité des peuples. Au-dessus des conditions du temps et de l'espace, spirituelle de sa nature, cette aptitude primitive éclaire et vivifie le présent comme l'avenir; ses rayons lumineux se projettent au loin sur toute la vie présente du peuple et sur les apparitions futures de l'histoire.

Un peuple, pas plus que l'homme individuel, ne peut se donner cette capacité distincte; l'homme et le peuple ne peuvent qu'en conserver l'originalité, la pureté : elle relève d'une puissance plus haute que celle de l'homme qui passe et qui meurt. Tout ce qui dépend de lui, c'est de la reconnaître pendant sa vie; car s'il n'en a pas la conscience, elle demeure sans efficacité en lui.

On ne peut reconnaître le caractère propre d'un peuple qu'en l'étudiant lui-même dans sa nature, dans ses rapports avec lui-même, avec ses membres, avec ce qui l'entoure, et comme on ne peut supposer un peuple sans gouvernement et patrie, il faut l'étudier dans ses rapports avec l'état et la patrie, puis encore dans les rapports de l'état et de la patrie avec les contrées et les états voisins.

Ici se montre l'influence que la nature exerce sur les peuples comme sur l'homme individuel, mais à un degré plus élevé; car ici des masses agissent sur des masses, et la personnalité d'un peuple domine celle de l'individu.

Cette influence a toujours été regardée comme un point de recherches important pour l'histoire des peuples, des états et de l'homme, et en en a beaucoup parlé de nos jours.

L'action de la nature est simultanée, successive, et elle s'exerce plus en secret qu'au grand jour. La semence germe sous la terre, et dans l'enveloppe du bouton est déjà préparée une génération nouvelle. Ses rapports et son action sont partout plus profonds qu'ils ne paraissent, plus simples qu'ils ne semblent sous leur variété apparente, et ils s'étendent au loin, merveilleux et féconds. La puissance calme que la nature exerce veut une âme aussi calme qu'elle, qui réfléchisse en elle tous ses phénomènes pour pénétrer et comprendre ses lois.

Entre deux âmes qui se ressemblent, il ne faut souvent qu'un signe extérieur, un coup d'œil juste, un mot profond pour se comprendre, parce que l'on comprend facilement ce qui ressemble à soi. Mais la nature n'a plus aujourd'hui un rapport aussi intime avec l'homme que dans les premiers temps du monde; elle est devenue pour lui un être mystérieux, et elle ne veut se laisser considérer que dans les grands mouvements de ses forces, que dans l'ensemble de ses phénomènes. C'est alors qu'elle fait rayonner la lumière et jaillir la vie sur toutes les routes que l'ardeur de l'homme ose parcourir; son éclat est comme un astre éblouissant dont il ne peut saisir toute la splendeur; elle éclaire tous les rapports de cette création que nous nommons nature vivante et inanimée, et elle donne sur toutes les questions que nous lui adressons, et surtout sur l'homme, les premières solutions.

Ce ne serait donc pas un travail inutile que d'étudier, dans l'intérêt de l'histoire de l'homme et des peuples, le théâtre de leur activité, la terre, dans son rapport immédiat avec l'homme, c'est-à-dire, dans sa surface; de chercher à embrasser la vie et les formes de la nature dans tout leur ensemble, sous ce point de vue peu observé jusqu'ici; de suivre la marche de ses lois géographiques les plus simples et les plus générales, dans ses formations inertes, animées ou vivantes.

La terre est indépendante de l'homme : avant lui et sans lui elle fut le théâtre des révolutions de la nature. Ce n'est donc pas de lui qu'émane la loi de ses créations. Si on veut faire la science de la terre, c'est elle seule qu'on doit interroger sur ses lois. Il faut étudier les monuments que

la nature a élevés sur elle, observer ses hiéroglyphes, les déchiffrer et les décrire, lire son histoire dans ses accidents, classer ses formes d'après leurs caractères spéciaux ; il faut mesurer ses plaines, ses abîmes, ses hauteurs, interroger les savans de tous les temps, de tous les lieux, interroger les peuples eux-mêmes pour savoir ce qu'elle leur a révélé, ce qu'elle nous fait connaître d'eux. Les faits qui résulteront de ces investigations, soit nouveaux, soit déjà recueillis et puis oubliés, devront être rangés dans leur variété et leur unité en un tout que l'intelligence puisse embrasser d'un coup d'œil.

Alors, de chaque fait particulier, de chaque ordre de phénomènes, le résultat sortira de lui-même; la vérité en sera constatée par les accidents naturels et locaux, elle se montrera dans la vie des peuples qui les réfléchissent, et dont l'existence ou le caractère coïncident avec telle ou telle forme, telle ou telle loi de la nature. Car, d'après l'ordre de la Providence, les peuples comme les hommes, produits d'éléments spirituels et physiques, marchent, sous l'influence d'une force de la nature et de la raison, dans la carrière immense de la vie du monde. Chaque organisme se forme d'après ses éléments intérieurs et ses rapports avec ce qui l'entoure, puis se manifeste dans une loi, sous une forme qui sont dépendantes l'une de l'autre, car ici rien n'appartient au hasard.

Ce n'est pas seulement dans le cercle étroit d'une vallée, d'une montagne, d'un peuple ou d'un état, c'est dans toutes les plaines, sur toutes les hauteurs, chez tous les peuples, dans tous les états, que se manifeste cette réciprocité de la nature avec l'histoire depuis le berceau du monde jusqu'à nos jours. Tous les peuples sont sous l'influence de la nature; quelquefois elle semble ne se manifester que sous un seul point; mais il n'en est pas moins certain cependant que son action mystérieuse et profonde s'exerce partout. Elle est, dans le monde de l'histoire, comme le Dieu longtemps inconnu, dans le monde religieux, qui, pour n'avoir pas d'autels, n'en était pas moins présent partout.

D'abord on ne le reconnaissait, on ne l'adorait que dans les effets isolés de sa puissance; l'œil de l'homme ne l'avait pas vu encore. De même un jour aussi, peut-être, se terminera la lutte apparente entre les mille forces de la nature opposées, le nuage qui cachait son unité à nos regards se dissipera, et elle descendra dans la sphère de la science humaine.

Nous nous proposons de considérer les effets de la nature dans leur connexion et leur ensemble : cette tentative, quelque faible qu'elle soit, ne sera pas inutile avec cette foi dans l'avenir de la science ; c'est cette foi seule qui peut faire accueillir nos essais avec bienveillance par nos contemporains, car c'est elle seule qui peut donner la vie à nos recherches.

Il n'appartient pas à un seul homme d'accomplir une telle œuvre. Chaque homme qui pense apporte, par sa vie même, son tribut à la science, pour l'avantage de la génération qui doit suivre. Tout ce que l'individu peut faire, c'est de se rattacher à ces efforts communs, avec la puissance qui lui a été départie, et de chercher, dans la marche du développement historique, l'unité de la loi au milieu de la diversité des phénomènes.

Dans l'histoire politique et philosophique, la palme de la gloire est décernée à ces hommes qui, armés eux-mêmes d'une pénétration puissante et d'un grand caractère, ont su, partant du développement d'un seul fait, de la marche des idées et de l'histoire d'un seul être ou d'un peuple, ou d'une réunion de peuples, expliquer et éclairer la nature humaine dans ses faits, depuis ses profondeurs les plus obscures jusqu'à ses hauteurs que l'on ne peut considérer sans vertige. Par la lumière qu'ils ont jetée sur la marche du développement propre d'un être ou d'un peuple, ils enseignent à tous les peuples du monde les moyens de parvenir au faîte de la grandeur nationale et morale, et deviennent ainsi les précepteurs immortels du genre humain.

Peut-être un temps viendra où des hommes, doués d'une force égale, embrasseront à la fois, d'un regard d'aigle, et le monde physique et le monde moral. De la totalité des faits de l'histoire du monde, ils pourront peut-être descendre du général au particulier, avec autant de sûreté que la politique s'est élevée du fait particulier au développement général de l'espèce. Peut-être, avec toutes ces données générales, pourront-ils prédire d'avance la marche nécessaire du développement d'un peuple dans une contrée déterminée qu'ils lui auraient choisie, et lui indiquer d'avance la route qu'il doit suivre pour arriver au bonheur que la Providence éternelle réserve à chaque peuple fidèle à sa mission.

La découverte d'un tel but est la plus haute question de la science politique ; ce but ne nous apparaît indiqué, dans toute sa grandeur, qu'à travers les ombres du passé, dans les chants des prophètes dont le regard inspiré pénétrait à la fois dans la nature et dans l'histoire : le chemin que nous avons pris, et dont nous allons mettre le résultat sous les yeux du lecteur, peut servir de travail préparatoire pour nous rapprocher de ce grand but que nous avons perdu.

Cette route paraît d'abord faire d'immenses détours ; cependant elle s'avance assez directement du lieu de départ au point de vue proposé : et, si elle ne conduit pas jusqu'au dernier terme, les connaissances, les découvertes recueillies en chemin, ne seront pas du moins inutiles. Sans s'égarer au milieu de l'infinité de toutes les expériences, elle va pas à pas, d'expérience spéciale en expérience spéciale, elle sera comme une courbe exprimant la loi générale qui domine la variété des expériences et des phénomènes matériels, et les fait servir à un but plus élevé.

Il ne faut pas seulement prendre pour objet de nos recherches la loi générale d'une seule forme, il faut étudier la loi de toutes les formes organiques sous lesquelles la nature nous apparaît, soit en grand sur toute la surface de la terre, soit en petit dans chaque lieu déterminé. Car, ce n'est que de l'ensemble de toutes les lois générales des types primitifs de la création vivante et inanimée, que l'on peut embrasser l'harmonie complète du monde entier des phénomènes.

Si l'on ne peut séparer, dans la pensée, la race humaine du globe de la terre, de même l'individu, le peuple moins indépendant encore de la terre que l'individu, de même l'état enchaîné à la nature du pays, ne peuvent arriver à se comprendre eux-mêmes sans la connaissance de la place qu'ils occupent, et de ses rapports avec eux.

Ou, en d'autres termes, c'est l'accord entre le peuple et la patrie, entre la place qu'occupe le peuple avec la nature comme avec la vie humaine, c'est l'accord de la physique avec la politique qui, dans l'histoire du monde, a toujours favorisé et avancé le progrès des peuples et des états.

Dans le temps présent, où cet accord ne jaillit pas de lui-même, spontanément, du développement organique des peuples, comme il se montra autrefois dans les premiers âges du monde, il faut pénétrer la loi de cet accord, quaternaire éternel (1), et la faire descendre dans la conscience de tous, comme source immortelle de toute harmonie!

PLAN DE L'OUVRAGE.

Toutes les fois que nous voulons étudier l'homme ou la nature, nous allons nécessairement de l'individu à ses rapports avec le tout, des phénomènes fortuits et apparents à la loi générale de l'être. De l'étude de l'individu ne ressort pas la connaissance du tout, si le tout n'est pas connu aussi. De même que la partie est formée par le tout, de même ce n'est qu'au moyen de la loi que le phénomène particulier

(1) Nombre mystérieux par lequel juraient les disciples de Pythagore.

se détache de l'ensemble, et peut être considéré comme *un*, comme *individu*.

Ainsi ce n'est que par l'idée du système des soleils qu'on a pu comprendre la révolution cosmique de la terre, ce n'est que par l'idée de la terre comme planète ou globe qu'on a pu comprendre l'ordonnance de ses parties et leurs rapports entr'elles.

Quand une telle unité dans l'idée s'élève au degré d'évidence, l'ordre dans la variété en ressort comme de lui-même. Quand, au contraire, on ne fait que rechercher l'unité, qu'on ne peut même que s'efforcer de l'atteindre, on n'arrive que difficilement et imparfaitement à reconnaître la loi dans la variété.

Ainsi la reconnaissance de l'équilibre des forces attractives et répulsives du globe, dans la direction de son axe, a conduit à admettre une telle loi par rapport au nord et au sud de la terre, et cette loi s'est bientôt laissée calculer et prouver mathématiquement. De l'opposition du nord et du sud, on a conclu une opposition de toutes les forces terrestres, dans la nature inanimée et vivante.

L'opposition de ces deux forces est caractéristique, elle se manifeste partout, mais toujours plus fortement du côté physique et dans les derniers degrés de l'échelle des êtres. Quoique moins apparente, elle agit cependant toujours, même sur ce qui a une vie spirituelle sur la terre.

Dans l'autre direction, de l'est à l'ouest, nous ne voyons pas encore que ces forces terrestres soient arrivées au même équilibre, à la même fixité, à un point de pondération parfaite à l'est et à l'ouest. De ce côté, elles semblent encore à l'état de développement et de travail : dans sa révolution continuelle, la terre cherche peut-être encore dans l'espace son équilibre, son point de repos final.

Tout ce qui vit et passe sur la terre est compris sous cette influence d'un changement et d'un développement périodiques, qui se montrent, de la manière la plus évidente, dans la révolution diurne de la terre. Seulement cette influence est moins évidente que celle du sud et du nord, parce qu'elle agit plus fortement du côté intellectuel ; l'opposition d'orient et d'occident se manifeste plus aux degrés élevés de la création que dans la nature inorganique ; cependant elle agit toujours et surtout sur les formes fluides des éléments.

Il n'y a pas ici, comme au nord et au sud, un point immobile dans l'espace ; c'est un mouvement, un travail continuel qui, comme l'orient semble nous l'apprendre, entraîne l'humanité dans la marche de son développement ; on pourrait donc établir ici une opposition entre l'occident et l'orient, toujours mobile, toujours changeante, d'après les temps et les circonstances.

Nous ne savons pas encore si cette opposition, qui se manifeste par le changement dans le monde intellectuel et non encore dans le monde physique, n'a pas pour cause le commencement d'une stabilité invisible à nos yeux ; les deux grands continens dans les deux hémisphères en seraient les représentans ; c'est dans l'Orient asiatique qu'il nous faudrait en aller chercher la force et l'énergie naturelles, car c'est de là que semblent partis l'impulsion primitive, le plus haut développement de la vie du monde. Mais, depuis que la découverte du Nouveau-Monde sur l'hémisphère occidental a fait connaître à l'ancien continent, qui s'était jusqu'alors divisé en est et ouest, son véritable contre-poids sur le globe de la terre, l'homme a nécessairement changé la direction de ses idées, les a mises en rapport avec cette découverte ; les vues nouvelles qui en résultent doivent naturellement trouver place dans une étude scientifique de la terre.

Le monde physique a toujours existé comme un tout formé par la tension réciproque de certaines forces entre le nord et le sud, l'est et l'ouest, mais ce n'est que depuis la découverte de l'Amérique que l'homme a pu le saisir ainsi. C'est depuis lors seulement que, par son oppo-

sition au nouveau monde de l'ouest, on a pu comprendre l'ancien monde de l'est dans ses rapports avec lui, et chacun d'eux ensuite dans ses rapports particuliers.

Les grandes parties de la terre apparaissent alors au regard de l'observateur, comme autant de *tous* plus ou moins séparés par la nature, et que nous pouvons considérer, en général, comme les grands *individus* de la terre; nous porterons d'abord nos regards sur l'ancien monde.

Le soleil se lève à l'est, et, dans sa course triomphale, décrit un arc lumineux à travers le midi jusqu'aux contrées lointaines de l'ouest: ainsi ce grand rapport cosmique qui émane du soleil, source de la vie du monde, nous donne dès l'abord la première division naturelle de la surface de la terre.

Là-bas est l'Asie, cette partie de la terre dont le mot *orient* exprime, dans le plus haut sens, le caractère essentiel : ici en Europe est son opposé, *l'occident*. Toutes les parties de la nature et de l'histoire, tous les temps en témoignent, ici c'est l'occident (*occidere*)! Si, en observant plus profondément, on aperçoit entr'eux quelque réciprocité, quelque point de ressemblance, ce ne sera qu'une exception subordonnée, quoique toujours importante. Non-seulement ces contrées et leur ciel, leurs animaux et leurs plantes le répètent; la voix de tous les peuples l'exprime dans la marche de leur civilisation et de leur histoire, dans leurs chants, leurs religions, leurs philosophies et leurs langues.

Un homme de génie a dit avec vérité : « Les « peuples de l'Orient et de l'Occident se tournent « le dos les uns aux autres : les uns regardent « le matin, le levant; les autres le couchant, « le soir; ceux-là restant fidèles aux antiques « traditions du passé; ceux-ci cherchant toujours, à travers un changement continuel « des formes de leur existence, un avenir mys- « térieux que leurs désirs appellent. »

Entre les peuples de l'Orient et ceux de l'Occident repose l'Afrique, au sud, la face tournée vers le radieux midi : l'Afrique, le *Soudan* (1) de la terre, au-dessus de laquelle le soleil plane uniformément depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année.

L'Afrique, terre ardente, sans les magnifiques et changeantes merveilles du matin et du soir, sans la lutte et le triomphe alternant des différentes saisons depuis le printemps jusqu'à l'hiver, sans le contraste de cette marche ascendante et decendante du passé à l'avenir! Rien de tout cela ici ne vient donner la vie à la nature et à l'imagination humaine, et jamais ici l'effet des oppositions dans la nature et dans l'homme n'éveille et n'agite le pressentiment d'une éternité et d'un monde meilleur!

Chez nous, le salut consolateur du matin et du soir est une jouissance, un besoin du cœur pour chaque homme, et même pour le pèlerin le plus fatigué du voyage; mais, chaque jour, l'heure monotone et aride du midi vient enlever le bonheur, l'illusion et l'espoir. Aussi les peuples du Soudan, toujours en possession du midi étincelant, sont comme enchaînés à un présent qu'aucune tradition du passé n'embellit, qu'aucun souci de l'avenir ne tourmente, qu'aucune espérance n'emporte sur les ailes de l'imagination, dans l'infini.

Le nord de la terre nous présente une opposition frappante. Là il n'y a ni coucher, ni lever; un brillant et chaud midi ne plonge pas, comme au sud, dans une molle indolence; la chaleur n'allume pas de passions brûlantes. Sous l'étoile polaire, autour du p[illegible]acé, le nord de la terre s'étend immense, plan et coupé dans tous les sens : il rappelle le dor[illegible]aine de la nuit, qui remplit de son obscurité et décore de sa splendeur el le monde et l'imagination de l'homme. Ici le jour [illegible], pour ainsi dire, tout entier avec le cortège varié qui l'accompagne; il ne brille que pour un instant, météore passager d'une nuit éternelle.

(1) Voyez, pour l'explication de ce mot, liv. I, § [illegible], remarq. 23.

Cette loi cosmique se répète de la même manière sur l'hémisphère occidental du globe, dans le domaine du nouveau monde océanique, mais seulement sous une autre forme. Voici la raison de cette différence. Ici, sur notre hémisphère oriental et continental, l'atmosphère doit tenir son caractère principal de sa grande sécheresse; là, au contraire, planant sur la surface immense de l'Océan, elle est plus saturée de parties d'eau, surtout dans le voisinage de la terre. L'eau, comme élément sur la terre, efface partout l'individualité. Aussi l'ensemble des formes de la terre présente des oppositions moins nombreuses, et la masse entière du continent s'unit en un groupe uniforme. Ce n'est que plus tard qu'on pourra comprendre ce monde nouveau en l'étudiant dans son opposition avec l'ancien, qui est venu de si bonne heure, avec sa civilisation toute faite, se mêler ici au travail de la nature, soit pour l'accélérer, soit pour le retarder.

Nous commencerons par étudier l'individualité de ces parties, par rechercher leurs formes primitives, pour passer ensuite à la position qui leur a été assignée dans le monde par la nature; il sera plus conforme à la marche du développement des différens rapports, d'aller toujours du simple au composé. C'est dans cette route seule que brillera aux yeux de l'observateur le rayon lumineux qui éclairera la nature jusque dans ses labyrinthes les plus cachés.

Dans l'étude de la nature inorganique, les grands maîtres sont toujours partis de l'attraction centrale, comme plus simple que l'attraction polaire, de l'état d'aggrégation par opposition aux affinités chimiques; dans le règne végétal ils passent aux recherches sur les formations cryptogames; dans le règne animal, de l'étude des polypes et d'autres organisations encore plus simples, aux êtres plus compliqués; dans l'étude de la vie, ils expliqueront les facultés composées, par le moyen des facultés plus simples; de même ici, dans la description des formes extérieures de la terre, nous devrons aller du plus simple au plus composé.

L'Afrique, comme forme solide, le continent par excellence, le *Soudan* de la terre, situé dans le midi, siége de l'uniformité, se présente à nous comme la plus simple. Ses côtes sont partout régulières, les plateaux, les plaines sont assez généralement divisés : sa surface est très-peu variée. Cette uniformité de la nature dans toutes ses parties, se reproduit dans les plantes, les animaux et dans l'homme : l'Afrique ouvre donc avec raison le champ des observations que nous avons consacrées à l'individualité des parties de la terre.

PREMIÈRE PARTIE.

Les formes solides ou les parties de la terre.

Les formes solides composent la première partie de cette géographie générale comparée, dans laquelle on exposera d'abord l'Afrique, l'Asie, l'Europe, puis les autres parties. Nous partons de l'ensemble de l'univers : de là nous arrivons au plateau qui nous apparaît, du dehors, comme une ruine du monde primitif, quoique formé à l'intérieur par la force qui l'a créé; il s'élève au milieu de chaque continent en hauteurs isolées, ou en une seule élévation qui donne à toute la partie du monde son caractère et sa forme, comme si les surfaces plus basses n'étaient composées que de ses membres détachés, et parsemée de ses débris épars. Les fleuves nous font descendre par d'immenses degrés jusqu'aux plaines; ces degrés ou terrasses sont fortement dessinés sur toute la surface de la terre par des cataractes, par les accidens que présentent les cours d'eaux, lorsqu'ils sont plus rapides et plus resserrés entre leurs rives.

Les plaines s'étendent immenses comme des intermédiaires entre les plateaux et l'Océan; tantôt elles tiennent au plateau de leur continent par des chaînes et des groupes de montagnes et de hauteurs; tantôt par des terres

humides et basses, des bancs de sable, des chaînes et des groupes d'îles voisines, elles semblent relever plutôt de l'empire de l'Océan.

Il nous faudra étudier et déterminer de la manière la plus exacte ces trois formes principales et leurs combinaisons, dans leurs dimensions perpendiculaires et horizontales, comme dans leurs qualités caractéristiques, car elles sont les formes constituantes de la terre.

Si nous voulons nous les représenter comme le substratum de toute la création animée, il sera nécessaire de considérer leurs rapports et leurs linéamens, tels que les a dessinés la plastique de la nature.

On ne se contentera pas de les exposer ici dans leurs limites géographiques extérieures. Des travaux excellens en ont déjà suffisamment donné la connaissance : nous les présenterons dans leur position caractéristique avec l'univers, c'est-à-dire avec la nature et l'histoire de l'humanité. Les parties du monde viendront se placer dans notre ouvrage, comme *Soudan* de la terre, comme contrée du matin et contrée du soir, comme nord de la terre, comme nouveau monde enfin dont la découverte a fait de tout l'ancien monde un orient pour cette nouvelle terre du soir.

Quoique le Soudan de la Lybie et de l'Éthiopie ne soit pour nous aujourd'hui que la moitié de cette partie du monde appelée maintenant Afrique, c'est pourtant toujours, dans l'histoire de la terre et de la civilisation humaine, la moitié la plus importante de ce grand individu de la terre dont nous allons nous occuper. Nous observerons aussi les rapports dans les dénominations des autres parties du monde.

Ainsi, ce qui caractérise la nature géographique s'unit immédiatement à la nature historique des parties du monde. L'histoire et la géographie (c'est ce qu'on prouvera dans la suite) se rencontrent sur le même point, comme *unité*, et non par hasard, sur le théâtre de l'ancien monde de l'histoire.

Le nom d'ancien monde ne convient, dans le sens propre, qu'à un espace restreint de la terre, et il lui appartient avec droit; car c'est là que s'est manifesté tout ce que nous connaissons de plus grand, de plus beau dans l'histoire, depuis la sagesse antique de l'Indo, jusqu'à l'apparition des peuples de race Germanique.

Quant aux contrées qui se sont trouvées hors du grand mouvement historique du monde, telles que les extrémités septentrionales, méridionales et orientales de l'ancien continent, le nom de nouveau monde leur conviendrait avec autant de raison qu'aux terres océaniques de l'hémisphère occidental de la terre.

Passant de l'idée de l'ancien monde connu au nouveau monde inconnu qui y tenait par une adhésion continue, on a bientôt considéré ce dernier comme faisant partie de l'ancien monde, par opposition au nouveau monde, découvert dans le même temps, mais séparé de l'ancien par la mer.

Mais souvent des contrées sont plus exactement unies par la terre. Dans la suite de nos recherches, le nouveau monde sera tantôt plus restreint, tantôt il pénètrera jusque dans l'ancien monde, et de même, des contrées à qui la nature avait préparé leur place dans l'ancien, nous paraîtront déjà passées ou près de passer dans le nouveau monde.

Nous terminerons la première partie de ce travail en caractérisant chaque partie de la terre d'après ses formes premières et essentielles, leur influence sur la nature et sur l'histoire, les combinaisons, les rapports réciproques qui résultent de sa position vis-à-vis du monde, afin d'embrasser d'un coup d'œil la variété infinie et l'immensité du tout.

DEUXIÈME PARTIE.

Les formes fluides ou les élémens.

Les phénomènes de la nature perdent ici presque toute individualité; mais pour cela les formes fluides des élémens ne s'en présentent que sous des rapports plus généraux.

Cette dénomination n'est pas prise dans l'acception scientifique et chimique, mais seulement dans l'acception ordinaire, ou plutôt dans le sens qu'on lui donnait autrefois, et tel qu'un simple regard jeté sur la nature l'avait enseigné. Les anciens physiciens ne regardaient les formes fluides, mobiles et générales de leurs élémens que comme les représentans des forces de la nature : quant à nous, nous considérerons les élémens dans leur extension caractéristique et uniforme, dans leur activité, tels qu'ils se présentent sous la forme d'eau, d'air, de chaleur, de feu, mais moins limités que les autres corps, sur la surface de la terre.

Ils agissent d'après les lois mécaniques de l'expansion, de l'impulsion et de la gravitation, de tout temps, et de la même manière. Ils nous apparaissent dans l'économie de la nature, comme des agens, des moteurs infatigables, aux mille bras, toujours occupés; ils unissent les profondeurs de la terre à sa surface avec les cieux, le sud avec le nord, l'est avec l'ouest et, par leur médiation, les parties de la terre exactement limitées et profondément séparées entr'elles, sont ramenées à un harmonieux ensemble.

C'est l'eau dans les océans, les mers, les fleuves et les airs; c'est l'air comme enveloppe générale de la terre ou atmosphère ; c'est aussi cette partie de l'atmosphère modifiée par la surface de la terre et de la mer, et qui, par son contact avec elles produit les accidens du climat. C'est le feu enfin dans les entrailles de la terre; toujours vivant, se propageant de lui-même, il va toujours rongeant, au-dessous de nous, l'écorce de notre globe : on n'a pu encore observer là son action ; quelquefois seulement il s'échappe par sa propre force ou à l'aide de celles qui lui sont soumises, ébranle la terre, et apporte trop souvent au monde le désastre et la mort.

Ces trois formes fluides, dans un mouvement éternel, enveloppent et pénètrent le globe : sans frein en apparence, elles sont cependant contenues dans des bornes infranchissables, par la loi la plus sévère, et ce n'est que dans leurs grands rapports avec le monde qu'on doit les observer. C'est alors seulement qu'on pourrait suivre la marche régulière de leur course incertaine et fortuite en apparence, c'est alors seulement qu'on pourrait saisir leur influence continue sur la nature inanimée et vivante.

Cette action des élémens, calme, régulière, souvent invisible et mystérieuse, pénètre plus profondément dans tous les êtres, mérite assurément plus d'être observée que les momens passionnés, pour ainsi dire, et plus rares où, brisant leur équilibre, ils se livrent à leur terrible furie : ils peuvent alors étonner pour un instant, épouvanter l'homme par leurs suites, mais ils n'ouvriront pas à ses regards le laboratoire mystérieux de la nature.

Les formes des élémens fluides pénètrent en hauteur et en profondeur tout le globe de la terre, et c'est cela qui fait voir leur haute importance pour la connaissance du monde. Depuis les formations les moins développées et les plus inertes jusqu'à l'homme, on a plus recherché cette importance dans ses effets généraux que particuliers. Cependant Hippocrate, dans l'antiquité, guidé par l'observation et l'expérience, en a esquissé les principaux traits avec beaucoup de clarté, en traitant des rapports du climat avec la constitution politique d'un peuple.

Ces élémens sont en même temps, par leur mobilité continuelle, comme le *medium* qui unit tous les corps organisés et inorganisés de la nature. Ainsi, l'eau nous apparaît, non-seulement dans la géologie et la végétation, mais encore dans l'histoire des animaux et des peuples, comme la première cause de développement, dans les vallées arrosées par les fleuves, sur les côtes des mers, jusqu'à ce qu'elle unisse le monde par l'océan.

TROISIÈME PARTIE.

Les corps des TROIS *règnes de la nature.*

Cette troisième partie de la géographie uni-

verselle comparée est consacrée aux formes principales qui, parmi les espèces infinies des corps, ont le plus d'influence par rapport à toute la surface de la terre. On les prendra d'après leurs genres, d'abord dans le règne minéral, puis dans le règne végétal, et, enfin, dans le règne animal, et on les exposera dans leurs rapports entr'eux et avec le tout.

Ce qu'on a dit dans la première partie n'était que pour caractériser ces grandes formes solides que nous appelons continens, ou les élémens en rapport avec un lieu déterminé. Les corps des trois règnes de la nature se présenteront ici, en tant qu'ils appartiennent à la géographie universelle, comme des formes indépendantes, propres et nécessaires, dans leur triple rapport avec l'organisation en général, et en particulier avec la surface de la terre et l'histoire de l'humanité.

On les considérera d'abord, dans leur forme et leur construction, comme types généraux par rapport à une partie déterminée de la terre, et ils nous apparaîtront ainsi comme les représentans de chaque localité de la terre.

On recherchera ensuite leur patrie naturelle, ou la loi de leur propagation géographique sur toute la terre ; on déterminera les bornes de la sphère où ils vivent, on fixera exactement leur zone.

Il faudra indiquer, en troisième lieu, géographiquement et historiquement, l'empire que les forces actives de la nature et l'homme ont su exercer sur les corps, soit en les diminuant ou les augmentant, soit en les modifiant ou les étendant.

Ainsi, dans chaque forme caractéristique de la nature, l'individu s'harmonise avec le tout; — Le sol préparé déjà depuis longtemps à les recevoir se couvrira bientôt de formes vivantes qu'il caractérisera en les portant. Comm^ ous aurons expliqué précédemment l'idée importante de climat, nous verrons, dans chaque forme, se réfléchir un climat qui y correspond, et ainsi chaque point de la terre aura sa place déterminée vis-à-vis de la nature vivante.

Les zones qui déterminent l'étendue des corps inorganisés du règne minéral nous conduiront à quelques phénomènes géologiques qu'il nous faudra reconnaître. Quand l'homme se sera emparé de ces corps pour son usage, nous serons amené à l'histoire des arts et celle des plus vieilles civilisations des peuples indigènes. D'un autre côté, les espaces de terres dans lesquels croissent les plantes et les animaux les plus utiles, jettent quelque lumière sur l'histoire des masses de peuples ; cette zone végétale et animale s'étend avec eux dans leurs expéditions; comme la ceinture qui leur donne la vie, elle suit chacun d'eux dans ses différens séjours, agrandit sa sphère géographique ; et quand les peuples ont disparu du théâtre de l'histoire, sans le secours des mains de l'homme, elle continue sa nouvelle vie en attendant l'arrivée de peuples plus jeunes.

Tel est le résultat auquel on arrive sur la liaison profonde de l'histoire des peuples avec la nature vivante. D'un côté, on les voit dans une dépendance fatale de la nature, dépendance d'autant plus forte que l'homme est plus près de l'état sauvage et que les peuples vivent en hordes ; de l'autre, il se manifeste une tendance progressive des peuples à s'affranchir, et, à mesure qu'ils gagnent en liberté, l'influence de la nature qui les entoure, diminue dans une égale progression. Les habitans des villes, arrivant à la satisfaction de leurs besoins par des moyens artificiels, sortent entièrement de l'influence de la nature ; mais l'homme individuel peut s'élancer de lui-même au-dessus d'elle, s'il a présente devant lui l'idée du vrai sage, du sage tel que le divin Platon l'a mis sous nos yeux, dans le *Théétète*.

Ainsi, les idées de peuple et de patrie considérées, du côté de la nature, dans leur individualité et leur variété, reçoivent ici quelques éclaircissemens.

En suivant la route que nous nous sommes

tracée, si nous ne dévoilons pas la vérité dans toute sa clarté, nous la ramènerons du moins à une unité plus grande.

L'HOMME.

L'homme est l'être le plus noble dans la nature. C'est de lui seul, de la conscience qu'il en a, qu'elle tient sa haute signification, qu'elle existe pour nous. L'homme, c'est le fil conducteur qui nous dirige, à travers les trois parties de la nature, à la conclusion des recherches sur chacune de ses formes; il vient, miroir vivant de la nature, réfléchir ses mystères et les offrir à son semblable, résumés en lui et plus intelligibles.

Nous étudierons ainsi tous les rapports essentiels dans lesquels les peuples sont placés sur le globe de la terre : ces rapports nous conduiront à reconnaître toutes les directions dans lesquelles ils marchent à leur développement, sous l'influence fatale de la nature.

Si nous atteignons ce but, nous aurons fait faire un pas à une branche de l'histoire; car nous aurons mis en plus grand jour la force sollicitante que les rapports extérieurs exercent sur la marche de l'humanité : cette force a déjà été étudiée, mais avec plus de succès dans l'antiquité que dans l'histoire moderne. Resterait un autre champ ouvert à nos recherches comparées : l'étude de l'action intérieure de la nature purement spirituelle et indépendante du dehors, sur le développement de l'homme, des peuples et des états, sujet plus digne d'observation, et plus fécond encore en résultats.

MÉTHODE.

Le titre de cet ouvrage indique qu'il tombe dans le champ des sciences historiques ou expérimentales, sciences qui avancent d'un pas égal avec la somme des expériences et qui se transmettent, sous une forme toujours plus développée, à la génération suivante.

On verra, dans la section qui va suivre, à quelles sources fondamentales nous puiserons cette somme d'expériences; dans la section présente, nous allons indiquer quelques traits principaux de la méthode de leur enchaînement.

La méthode, d'après laquelle nous ordonnerons cette partie spéciale de la nature, est celle qui, comme objective, a été justement nommée méthode de décomposition, d'analyse : elle cherche à s'élever jusqu'au type premier des formations de la nature et à fonder ainsi un vaste système du monde, et, pour cela, elle poursuit tous les rapports qui reposent sur la nature même des êtres.

La disposition de cet ouvrage différera complètement des travaux antérieurs qui, sous le nom de géographie, de description physique de la terre, ont traité de cette science d'après la méthode subjective, pour les besoins d'autres sciences, ou pour un but particulier et restreint.

Déjà, dans l'antiquité, Eratosthène de Cyrène a exposé la géographie astronomique, Hérodote et Strabon, la géographie historique ou l'histoire géographique; Cluver, chez les modernes, la géographie ancienne; Bergmann, la physique, dans ses rapports avec la géographie; et Buschiug, la statistique, d'autres, la géographie politique. A l'aide de ces travaux et des progrès qu'a faits ce siècle dans l'étude du ciel, de la terre et de la nature, il est devenu possible d'établir les idées fondamentales de la géographie physique. Werner, par exemple, nous a exposé le premier complètement la structure du globe; de Saussure, de Luc et Alexandre de Humbolt, le rapport des élémens avec la surface de la terre; Buffon celui de la nature animée avec le monde inanimé. Zimmermann est le premier qui a recherché les rapports des animaux avec la surface de la terre, et Blumenbach, considérant les races humaines dans leurs rapports physiques, les a fait entrer ainsi dans le domaine de la géographie.

Il serait donc possible de traiter aujourd'hui la géographie physique dans toutes ses parties. Mais, voulant réserver toutes ses forces pour ce qui lui est propre, la science que nous pour-

suivons, renonce à exposer tous les rapports cosmiques, statistiques et politiques du globe que l'on a jusqu'alors confondus avec elle; d'ailleurs cette partie a été suffisamment traitée dans des ouvrages spéciaux.

Cette science est appelée *physique*, parce qu'elle traite des forces de la nature en tant qu'elles agissent dans l'espace, qu'elles conditionnent des formes déterminées et produisent des changemens. Nous ne nous occuperons pas seulement des forces mécaniques et chimiques, mais aussi des forces organiques de virtualités moins calculées qui se manifestent dans le temps et pénètrent dans les natures intelligentes et morales. C'est pourquoi nous rejetterons l'expression usitée de géographie physique, comme présentant une idée trop restreinte; nous n'emploierons pas non plus l'expression inusitée de géographie physiologique; quoique plus rapprochée, elle est trop étrange et dit plus que nous ne voulons exprimer. Deux mots caractériseront la nature même de cette science.

Cette géographie s'appellera *générale*; cela ne veut pas dire qu'elle prétende tout traiter, mais, sans se proposer un but spécial, elle étudiera avec une égale attention, dans sa nature, chacune de ses formes, soit solides, soit fluides, qu'elle se trouve dans une partie du monde éloignée ou dans la patrie, qu'elle soit le théâtre d'une civilisation ou un désert : car c'est seulement des types fondamentaux des formations essentielles de la nature qu'on peut faire sortir un système du monde.

Elle s'appellera *comparée*, dans le même sens que d'autres sciences ont déjà été traitées et enseignées avant elle, comme, par exemple, l'anatomie comparée.

La connaissance que nous avons des localités de la terre nous permet aujourd'hui de comparer, au moins déjà en quelques endroits, des formes, des virtualités analogues. Hérodote qui avait beaucoup vu et beaucoup observé, indiqua le premier cette idée pour la géographie (II c. 33) et, à la même place, il en fit l'application la plus grandiose en comparant la Lybie à l'Europe par le Niger et l'Ister.

Cette comparaison a encore l'avantage de ne présenter à l'esprit qu'un petit nombre de faits capitaux et d'instruire ainsi plus sûrement qu'en lui offrant, à la fois, l'assemblage incohérent de tous les faits individuels; notre mémoire ne peut retenir leur accumulation, confuse, s'ils ne s'ordonnent et ne se lient en grandes lois et en groupes, s'ils ne se résument en vues générales, en *idées*. Alexandre de Humbolt, le grand observateur de l'univers, le fondateur de la géographie comparée, nous a montré quelle lumière jetait cette méthode sur toutes les branches de la science. Il a ouvert ainsi à cette science un nouveau champ que nous essaierons de cultiver avec les faibles forces qui nous ont été données. Le fruit qui ne mûrira que plus tard sera la géographie universelle.

L'exposition de tous les faits rassemblés dans cet ouvrage, pour être méthodique et conduire à un système de la nature, doit avoir un point d'appui, un support idéal. C'est par là seul qu'on peut réduire l'empirique à un ensemble, la variété à l'unité qui manque même à la nature morte. Sans ce point de vue idéal, hypothèse ou théorie, qu'on le désigne comme on voudra, qu'on en ait la conviction ou non, l'homme ne pourra jamais arriver à créer un *tout*. Lors même qu'on a la volonté la plus décidée de marcher à des découvertes sans le secours d'une théorie, cette résolution, comme le dit très-bien Playfair, est déjà la première théorie. Pour n'avoir pas une théorie fixée, on n'en arrivera pas plus vite à la vérité, on ne se préservera pas plus de l'esprit de partialité. C'est seulement la connaissance de la philosophie et des sciences, la prudence dans l'emploi des idées admises, l'amour sincère de la vérité qui peu[illegible]venir ici au secours de l'humaine faibless[illegible]endre le savant fidèle à cette devise que pre[illegible]avec tant de complaisance tout observateur [illegible]ncère. « Indépen-
» dance, impartialité dans la reconnaissance et
» l'appréciation des faits. »

Le point de vue idéal d'où ressort pour l'auteur la vue impartiale des faits, ne consiste pas pour lui dans la vérité d'une idée, mais dans l'ensemble de toutes les vérités, et, par conséquent, il le trouve dans le domaine de la foi. Cet idéal repose sur une intuition intérieure qui s'est formée en l'auteur, par cela seul qu'il vivait au milieu de la nature et des hommes. Cette intuition première s'est révélée à sa conscience par ses conversations avec un grand homme de ce siècle. Elle pénètrera toute cette science, en sera l'idée fondamentale, et, si nous atteignons notre but, elle resplendira dans toutes les parties de l'ouvrage et ira se réveiller dans toutes les consciences. Mais on ne peut la définir d'avance, la préciser dans sa nature ; ce n'est qu'à la conclusion de l'ouvrage qu'elle se réfléchira dans l'ensemble en le pénétrant, et apparaîtra dans toute sa lumière.

Avant de passer aux règles particulières de la méthode, disons encore un mot de notre point de départ idéal. Il est de la nature de l'intuition d'être plus propre à combiner, à construire, que l'idée particulière et définie ; aussi elle sera le support de tout notre ouvrage, et comme la substance de sa forme.

Nous allons donner maintenant quelques règles particulières, à l'aide desquelles le regard pourra pénétrer plus profondément dans l'immense édifice de cette science.

La règle fondamentale qui doit assurer au tout la vérité, consiste à avancer pas à pas, d'observation en observation, et jamais de l'opinion, de l'hypothèse à l'observation. Il sera souvent difficile et quelquefois même impossible, dans le fait, de rester toujours rigoureusement fidèle à cette règle. Nous nous rapprocherons d'autant plus de l'exactitude dans l'application, que le nombre des observateurs qui nous ont précédé et surtout des savans sera plus considérable, qu'ils auront observé différemment dans des temps et des lieux plus voisins ou plus reculés ; les témoignages de tous les peuples et de tous les temps sur chaque fait en particulier, sur chaque point de ce fait, devront être recueillis avec soin, non dans l'intention de les réunir, mais pour les comparer entr'eux ; nous les citerons avec les expressions mêmes employées dans le temps, parce que l'expression individualise ordinairement le fait en lui laissant sa couleur locale. Ce que nous perdrons ainsi en brièveté par la diversité et la longueur des détails, nous le gagnerons en vérité. Car, à l'opinion particulière, à l'expression même employée pour chaque fait, considéré à sa place historique, se rattache souvent la théorie spéciale à l'aide de laquelle l'esprit s'élance, comme sur des ailes rapides, à de nouvelles découvertes. L'hypothèse trouvera aussi sa place en passant ; elle ne doit pas être entièrement bannie : Quand elle part de la tête d'un Hallay, d'un Leibnitz, d'un Lucas, ou d'un Francklin, elle peut devancer d'un siècle la marche de la science ; quand elle part de la tête d'un Pythagore, comme celle du système solaire, elle peut la devancer de dix siècles.

La règle fondamentale qui donne son caractère à l'exposition de l'ouvrage est celle même qui sert à déterminer l'espace, 1° en longueur et en largeur, 2° en hauteur et en profondeur ; on pourrait appeler la première, dimension géographique, et la seconde, dimension physique. L'une sera calculée avec la plus exacte précision, par l'observation des astres, l'autre, par la pesanteur de l'air. Il est à regretter que cette dimension physique ait été entièrement négligée autrefois pour la dimension géographique qui correspond plus étroitement au monde cosmique et au monde politique. De nos jours même, on ne saurait l'obtenir avec une précision mathématique que dans quelques régions seulement de la terre. C'est depuis qu'on a dirigé l'attention de ce côté que la géographie physique comparée est devenue possible, et c'est de l'appréciation de cette dimension que partiront toujours nos recherches. Ainsi, autant la stéréométrie diffère de la mesure des longueurs et des

surfaces, autant notre science de la terre diffèrera des études antérieures.

La règle fondamentale qui assure au *tout* sa marche progressive, et à chaque fait son résultat, consiste à passer toujours du simple au composé, des faces différentes au centre ou à l'unité, de la règle aux exceptions. Ainsi, par exemple, nous irons des hauteurs aux plaines, des sources à l'embouchure, de la végétation des eaux à la végétation terrestre; des zones chaudes et froides aux zones tempérées, de l'influence mécanique, chimique, organique, à la vie générale, de la nature à l'homme, puis nous redescendrons du genre à l'espèce, du général à l'individu, de la généralité à la particularité.

Une autre règle, moins importante, mais qui peut conduire à la clarté, consiste à grouper les objets qui se ressemblent, qui ont de l'affinité entr'eux; une autre règle encore nécessaire à l'intelligence de tant de dénominations, d'idées différentes appartenant à des époques, des langues et des opinions si variées, consiste à les étudier dans leur origine et leur développement historique, et à les exposer, les expliquer, d'après leurs rapports géographiques. Une troisième enfin, à montrer la prédominance de la force intensive de chaque phénomène sur la force extensive, ou, en d'autres termes, la subordination de la matière à la loi générale.

Si l'on pèche contre ces règles ou contre d'autres encore que nous n'avons pas indiquées ici, il faudra l'attribuer à l'indigence des sources et aussi à la faute de l'auteur, mais jamais au caractère même de sa méthode: car, malgré toute la faiblesse de l'exécution, elle saura toujours réaliser quelque chose de ce qu'elle a promis.

SOURCES.

Indication des sources.

Nous n'indiquerons pas ici tous les travaux isolés dont nous nous servirons dans le présent ouvrage; ils brillent dans les bibliothèques, et le jugement du monde savant est déjà en grande partie fixé sur eux; un volume tout entier suffirait à peine pour rapporter, si brièvement que ce fût, l'appréciation et la critique qui en ont été faites par nos prédécesseurs.

L'indication consciencieuse de l'emploi que nous en ferons, dans une branche des sciences historiques qui manque encore presque entièrement de critique, est pour nous, si inutile qu'elle paraisse, un devoir indispensable. Elle devient absolument nécessaire dans un travail où les données des autres peuvent apparaître dans un autre enchaînement, dans une autre lumière. Si des opinions, des systèmes déjà reçus, ou nouvellement découverts, nous paraissent, ou trop incertains, ou en opposition avec les vérités de la nature, nous les rejetterons du domaine de la géographie, et cette indication exposera les raisons qui nous les ont fait répudier.

Nous ne pouvons nous contenter ici de recueillir quelques vues isolées sur la terre; nous voulons nous approprier, dans notre conscience, les faits de la nature : il ne faudra donc recevoir aucun anneau dans la chaîne de l'expérience sans indiquer où l'idée a été prise et quelle autorité garantit sa convenance au tout.

Il sera possible ainsi de remplacer par de plus forts, sans détruire pour cela les autres, les anneaux plus ou moins faibles, dont le nombre est plus grand, sans doute, que nous ne l'imaginons. La chaîne formera ainsi un tout indestructible, propriété inaliénable de la science : ou bien, armés de la critique, nous irons découvrir les défauts de sa cohésion intérieure, et la décomposerons de nouveau pour l'avantage de la science; c'est comme cela que se trouvera justifiée la sentence que nous avons inscrite au fronton de l'édifice : *Citiùs emergit veritas ex errore quam ex confusione.*

Dans les cas douteux et contestés, il sera nécessaire, comme nous l'avons déjà indiqué, de citer tous les témoignages importans, afin de remonter à l'origine des opinions dominantes. Tant d'erreurs ont pu se glisser dans les sciences géographiques, que celui qui se serait trouvé té-

moin de la vérité, aurait à s'étonner souvent des fables répandues par les savans. C'est ce qui arriva, au milieu de l'Allemagne, dans une assemblée scientifique, au docte abyssinien, *Abba Grégorius*; à entendre les fables qu'on débitait sur sa patrie, il ne put s'empêcher d'éclater de rire et d'exprimer le désir qu'on n'imprimât plutôt jamais rien que de ne répandre que des mensonges (il voulait dire sur son pays). Cependant il est rare que ces erreurs ne contiennent pas une partie de vérité.

Ce ne sont le plus souvent que des rapports inexacts ou incomplets, des opinions parties d'un point de vue spécial ou trop étroit, faussement interprétées, et mal employées par des auteurs d'une opinion contraire. Comme subjectives, elles portent toutes à un haut degré le caractère de la vérité et peuvent devenir de riches sources pour elle; mais on ne saurait les réduire à la mesure de la réalité objective. Il n'est donc pas indifférent de savoir si c'est Tacite, Æneas Sylvius et Pétrarque qui font la description de la Germanie, ou Reissner, Georges de Frundsberg, Sébastien Franck ou Quaden de Kinkelbach, qui décrivent leur patrie *pour la gloire de la nation allemande*.

Il est aussi important de savoir si un Vénitien, Marco Polo, un Arménien, Haiton, un Bysantin, Procope, un Perse, Scherifeddin, un Arabe, Ebn-Haukal, Abou-Fazil, habitant de l'Inde, un corps de savans dans la géographie chinoise de l'empereur Kanghi, doivent être regardés comme de meilleures autorités à consulter sur la nature du haut plateau de l'Asie, que quelques témoignages de savans européens et les histoires fabuleuses de l'antiquité.

Il n'est pas non plus indifférent de savoir si celui qui a découvert et rapporté tel ou tel fait était un marin ou un homme du continent, un habitant des hautes terres ou des plaines, un savant aidé de l'expérience ou un homme imbu des théories et des préjugés de son temps, ou seulement un homme qui n'écoutait que les lois de la simple raison : car peu d'auteurs possèdent cette fidélité, cette précision, cette naïve modestie qui ont fait du père de cette science, Hérodote, le modèle de tous les historiens.

2° *Nature des sources.*

La nature des sources auxquelles nous avons puisé les faits, varie encore de bien des manières, suivant qu'elles découlent de l'observation même de la nature, des recherches ou des rapports d'autrui, ou des résultats de ces rapports, c'est-à-dire des dessins et des cartes.

Il aurait été impossible d'exécuter un pareil ouvrage sans nous être fait nous-même une idée de la surface de la terre, sans avoir la connaissance de ses formes les plus importantes. Mais, favorisé par les circonstances, nous avons pu appuyer, sur nos propres observations, les faits de la nature géographique de notre patrie, depuis l'Oder jusqu'au Rhin et au Danube. Un des plus grands fleuves de l'Europe, le Rhin au cours majestueux, a été pour nous, pendant des voyages de plusieurs années, un sujet d'étude, depuis sa source jusqu'à son Delta, dans le plus grand nombre de ses affluens. Nous avons pu observer à loisir, et pendant toutes les saisons, le lac le plus important de l'Europe, le lac Léman, dans ses rapports généraux avec la nature, et dans ses effets. L'immense chaîne des Alpes qui donne à tout l'occident son caractère, a été parcourue, dans toutes ses directions, en trois voyages entrepris dans des années différentes et toujours dirigés sur de nouveaux points. Une habitation de plus d'une année au pied de sa plus haute cime, un séjour de quelques mois sur ses hauteurs glacées, nous a permis d'étudier l'influence de cette formation gigantesque que nous avons observée, du Mont-Blanc jusqu'au Brenner, dans sa richesse infinie, d'en faire l'application à des contrées éloignées, et d'en tirer pour toute la nature une source de lumières.

Un voyage dans la délicieuse Italie jusqu'à sa pointe méridionale, vis-à-vis de la Sicile, nous a appris à connaître le domaine et la vie des

forces volcaniques. Cette terre classique s'est présentée à notre admiration comme le représentant du climat de la civilisation, le type de la nature générale des côtes de la Méditerranée. Çà et là, nous avons saisi, sur le théâtre même de leur action, dans leur ensemble, quelques-uns des rapports qui unissent la mer et la terre, les trois règnes de la nature et les peuples.

Nos propres observations seront donc nos sources sur ces régions, peu étendues, si on les compare à tout le globe; à nos observations se réuniront les témoignages quelquefois oraux, quelquefois écrits de témoins oculaires : elles nous serviront, pour les autres localités de la terre, de points de comparaison tirés de nos propres opinions, confirmés par d'autres, et par conséquent évidens.

C'est ici le lieu d'apprécier l'utilité des cartes, comme sources, pour la connaissance physique de la terre.

Peu de cartes sont le résultat d'études faites sur les lieux, d'observations rassemblées avec critique, quoique toutes prétendent faire autorité. Parmi le petit nombre de celles-là, nous compterons, seulement pour les indiquer en passant : les cartes du Pérou et du Mexique, de La Condamine et de Humboldt; l'atlas du Bengale, de Rennell; l'atlas de Suède, d'Hermelin; les cartes de France, de Cassini; les cartes de la Campagna Felice, de Rizzi Zannoni; la première carte du Tyrol, de Pierre Anich, et le chef-d'œuvre de toutes les cartes particulières en petit, la carte de chasse de Louis XIV; et en grand, le travail de Green sur la Bavière; d'Amman et de Bohnenberger, sur la Souabe; de Le Coq, sur la Westphalie, et beaucoup d'autres. Au nombre de celles qui ont exposé avec une certaine perfection, et d'après des recherches et des observations propres, des formes, des accidents particuliers de la nature, nous comptons : la carte modèle de la haute plaine du Mexique, par Humboldt; les recherches de Lichtenstein, sur les terrasses du sud de l'Afrique; les cartes du cours du Danube et du Rhin, par Marsigli et Wiebeking; la carte des plaines, des landes et des lacs de Bavière par Riedl; la carte de l'embouchure de l'Elbe et du Weser par Reinke.

Voyez encore, sur le fond de la mer, la carte de la mer Baltique et de la mer du Nord par Heather; sur le sol volcanique, la carte de l'île Bourbon, de Bory, et celle de l'île de France, de Freycinet; sur un pays d'Alpes, voyez les excellentes cartes de la Suisse, de Weiss. Notre époque nous a donné des chefs-d'œuvre sur la forme d'un *nœud* de montagne, dans les cartes de Salzbourg et de la Carniole, qui doivent l'existence à un archiduc; sur la forme sous-marine des côtes, nous avons les cartes merveilleuses des terres australes, par Flinder.

Ces travaux trop rares, qui, par eux-mêmes, exigent déjà une étude plus profonde, seront indiqués ici comme les meilleures sources. Beaucoup d'autres dessins et de cartes, comme celles de d'Anville, d'Arowsmith, Lapie, Spotzmann, Mannert, Streit, Reimann, Reichard, Schmidt, Kloeden et d'autres, tracées d'après des observations astronomiques et des recherches historiques, exécutées avec un soin rare, une excellente critique, mais sans voir observé la nature même des lieux, ont assurément en elles un mérite que nous ne voulons pas apprécier; mais on ne doit les employer qu'avec prudence dans l'étude physique de la terre et seulement comme sources dérivées : nous ne considérerons ce qu'elles représentent que comme symbolique et souvent hiéroglyphique, suivant ce qu'a dit avec raison Gutsmuths sur toutes les cartes en général et la connaissance qui en résulte.

Si, dans les dessins d'une carte du monde ou de contrées particulières, on veut exposer la nature du pays, il faudra toujours le faire avec la conscience de l'hypothèse reconnue; c'est ce qu'ont exécuté à dessein Buache, Gatterer, Zimmermann, Schultz, Reichard, non sans utilité pour la science, et ce qu'a éclairé Zeune sur tous les points.

Mais la foule aveugle des imitateurs, avec ses efforts sans conscience, a bientôt fait perdre toute utilité à ces travaux. Au lieu de l'image de la nature, il n'en est résulté qu'une caricature que la géographie physique de la terre devait rejeter comme source; de même que la physiognomonie n'accorderait aucune attention à des silhouettes mal dessinées.

Les cartes, même les meilleures, sont à l'étude de la géographie générale comparée, ce que les préparations anatomiques sont à la physiologie: elles ont pour la science une valeur inappréciable, tant que le physiologiste ne considère, dans leur structure desséchée, dans l'injection artificielle du cœur, dans les parties séparées, que la nature morte. Si le géographe voulait se servir de son amas de cartes comme des sources premières pour démontrer sa science, et c'est ce qu'on a déjà fait dans tant de systèmes géographiques, il tomberait dans une aberration aussi grande que le physiologiste qui chercherait l'état vivant du cœur, l'essence et la cause de la vie, dans l'anatomie du cadavre, lorsqu'il n'a en son pouvoir que l'image rapetissée et défigurée d'un corps privé de vie.

Un grand nombre des résultats de cette géographie ne s'accorderont pas, ou même contrasteront entièrement avec l'uniformité des cartes; cela prouvera que le savant Ludolf a encore raison aujourd'hui dans les reproches qu'il adressa aux dessinateurs de cartes, lorsqu'il y a un siècle, il donna à ses contemporains la première et la meilleure carte du pays inconnu de l'Abyssinie.

Si la première partie de l'indication de nos sources a révélé la pauvreté de nos propres observations sur l'univers, la seconde, qui traite des observations et des documens que nous avons empruntés aux autres, étonnera la science elle-même par son inépuisable richesse.

De tous les travaux qui nous ont précédé, ne jaillit pas de l'or pur; la nature ne verse pas à tous la magnificence de ses trésors: nous verrons cependant, avec reconnaissance, que déjà le XVIIIe siècle a été éminemment distingué par des hommes qui, vraiment passionnés pour cette branche des sciences, sacrifièrent leur bien et leur vie pour lui conquérir un libre développement, et cultivèrent avec amour ses fleurs et ses fruits, pour recréer et nourrir la génération suivante.

Et voici que s'est accompli aujourd'hui ce que prédisait dans un temps plus pauvre, il y a un siècle, le premier physico-géographe, le puissant Scheuchzer (dans son *Hist. nat. de l'Helvétie*, Zurich, 1716, in-4°): « La route directe » de l'observation n'est ouverte que depuis » quelques années, et j'espère que dans l'es» pace de cent cinquante ans, le monde savant » en retirera plus d'avantage qu'il ne fit aupara» vant pendant le cours de plusieurs milliers » d'années. » Il livra lui-même au monde un trésor d'observations puissantes sur la nature des Alpes, et, l'un des membres les plus actifs de la société de Londres, il eut toujours présent à l'esprit la haute importance de la recherche de la loi dans le monde entier des phénomènes. Il comprenait très bien la liaison qui, dans toutes les sciences, unit chaque expérience isolée au tout, et la loi du tout à chaque partie qui en dérive, lorsque, à propos des mesures barométriques, il disait avec tant de raison: « Chaque vérité brille d'un éclat qui lui est » propre; cependant elle reflète toujours sur » une autre quelque lumière; une vérité en » éclaire une autre, jaillit de l'une pour en pé» nétrer une autre. La vérité primitive est une » source abondante de laquelle découlent toutes » les autres, et chaque vérité particulière, à » son tour, ressemble à un fleuve immense qui » se partage en un nombre infini de ruisseaux (*id.* I, p. 15). »

Le plus grand nombre de vérités isolées se trouve, sans contredit, dans les archives des actes de la Société de Londres depuis 1660, et dans les mémoires de l'Académie de Paris. Nous en avons fait usage, ainsi que des travaux des sociétés savantes de Turin, de St-Pétersbourg,

de Berlin, d'après l'indication fidèle du répertoire de Reuss.

Au commencement du XVIIIe siècle naquirent, la même année (1707), deux hommes immortels pour la science de la nature, Buffon et Linnée. Ils consacrèrent leur vie entière à la même étude, avec une égale intelligence de l'histoire et de la philosophie. La forme qu'ils avaient adoptée était entièrement opposée, mais le résultat de leurs travaux n'en fut que plus avantageux pour la science; secondés de nobles auxiliaires, ils préparèrent à l'étude de la nature une vie plus active et nouvelle. Pendant la dernière moitié du siècle, les sciences naturelles prennent un élan rapide. Cet esprit de recherches donna naissance à trois grandes entreprises indépendantes l'une de l'autre, qui sont devenues, pour la science de la terre, des sources où l'on pourra puiser longtemps.

Les voyages à jamais fameux des Académiciens de St-Pétersbourg (1770 jusqu'à nos jours), à travers l'immense empire de Russie, depuis la mer Baltique jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique, depuis la mer Glaciale jusqu'au Caucase et l'Altaï, rassemblèrent pour la science de nouveaux trésors, et nous découvrirent la nature du nord de la terre: parmi ceux qui firent partie de ces expéditions scientifiques, nous citerons les infatigables Gmelin, Pallas, Georgi, Steller, Gueldenstaedt, etc.

Dans le même temps, J. Cook, nommé l'homme des découvertes, parcourut trois fois l'étendue du globe de 1768 à 1779, et en étendit la connaissance comme si c'eût été partout sa patrie. Cook et ses compagnons, Banks, Solander, Sparrman et les Forster, le père et le fils, nous révélèrent la nature du monde océanique.

Werner et de Saussure, l'un dans les montagnes de la Saxe (1774), l'autre par l'étude des Alpes, sa patrie (1772 à 1779), découvrirent une nouvelle branche de l'étude de la terre. Quoique jeune encore, elle donne déjà des fruits et bientôt, arbre majestueux, elle portera son noble front jusqu'aux cieux.

Les nations les plus civilisées de l'Europe rivalisaient avec la société savante de l'Inde (1) et avec le nord de l'Amérique (2), dans la poursuite ardente de nouvelles découvertes.

Des savans isolés, des hommes marchant d'un pas égal à la recherche de la vérité, et unis entr'eux des liens de l'amitié, tirèrent parti de ces découvertes. Nous avons indiqué ce que la géographie physique doit à J. Banks. La même action qu'il exerça dans la Grande-Bretagne et dans ses immenses possessions, Blumenbach l'exerça en Allemagne par ses recueils, ses écrits, et surtout par la communication de la parole vivante à ses élèves; d'autres, dans le Bronswick, à Vienne, à Berlin; en France, Delamétrie et Cuvier; dans le sud de l'Europe, le savant disciple, compagnon et ami de Bonnet et de Saussure, le noble Pictet, si estimé dans sa patrie.

La somme des faits qui découleront de ces sources fécondes formera une masse intense, lorsqu'on les aura séparément établis, chacun dans son domaine particulier. Nous ne rappellerons ici que les sources premières d'où nous avons tiré les faits les plus importans, les autres se présenteront au lieu qui leur appartiendra. Ne nous attachant qu'à l'ensemble des idées qui dominent et règlent la masse, nous désignerons les ouvrages et les travaux d'où nous les avons tirées, et nous éviterons ainsi une prolixité inutile qui embarrasserait notre marche, si nous citions de suite les titres de tous les livres dont nous ferons usage. D'ailleurs ces titres sont plus généralement connus que ce qu'ils contiennent d'essentiel à la géographie.

A. Formations de la croûte du globe.

Werner, en étudiant les qualités qui caractérisent extérieurement les fossiles, a trouvé la première nomenclature générale et intelligible

(1) Asiat. Research. Calcutta, 1778.

(2) Transact. of the Americ. Soc. of Philadelphia et Mem. of the Americ. Acad.

pour le nombre infini des corps que la terre cache dans son sein. Selon lui, l'eau a séjourné à des époques anciennes, et plus récentes, universellement et partiellement, sur la terre ; les eaux ont précipité les parties étrangères qu'elles contenaient, et ce dépôt a couvert le continent en couches uniformes ou irrégulières. A l'aide de cette hypothèse, il a cherché à introduire la loi au milieu des masses de la terre qui reposaient, jusqu'alors, dans le désordre et le chaos. Scrutateur infatigable des montagnes de la Saxe, il recueillit, dans leur abîme comme à leur surface, un nombre immense de faits ; il en rassembla encore une quantité aussi grande par les mémoires et les collections qu'on lui adressait de pays éloignés, comme au plus grand savant de son temps : d'après tous ces faits, il introduisit dans la Genèse de la terre l'idée d'une formation successive et régulière, et son génie jeta ainsi les notions fondamentales qui peuvent conduire à l'intelligence de la structure de la terre. Les disciples innombrables du grand homme étendirent sa pensée sur le monde connu, comme sur ce qui ne l'était pas encore ; et presque tous les faits nouveaux furent exprimés dans la langue qu'il avait créée.

Cependant de Saussure avait interrogé sur sa nature, dans toutes ses directions, l'immense chaîne des Alpes, dont la structure semblait jusqu'alors impénétrable. Il avait obtenu un grand nombre de réponses énigmatiques sur la forme, la construction de ce grand corps, sur le nombre, la direction, la force de ses membres; mais ni les systèmes établis avant lui, ni ce grand génie scrutateur de la nature, ne purent dévoiler ce qu'il cachait dans son sein mystérieux. Toutefois il légua, dans son ouvrage, à la géographie physique le trésor des faits qu'il avait arrachés à la nature; il exprima, dans une langue accessible à toutes les intelligences, ce qu'il vit sur la surface de la terre qui s'étend librement sous les cieux, et c'est dans cette langue encore que la science parle aujourd'hui à l'homme.

C'est depuis ces grands génies, Werner et de Saussure, que la géologie et la science de la surface, ces deux sœurs, se laissent aborder aujourd'hui et soulèvent de plus en plus, tous les jours, à ceux qui les aiment, le voile dont s'enveloppe leur mère commune, la terre.

Alexandre de Humboldt tenta le premier de faire admettre généralement la polarité des différentes roches, indice de l'action de certaines forces cosmiques; le premier il appela l'attention sur l'idée d'une loi de direction uniforme dans toute la structure de la terre. Il recula au loin les bornes de la connaissance du monde, en faisant ressortir l'analogie des différentes formations de la terre, en rattachant, par des comparaisons fécondes, celles du nouveau monde à celles de l'ancien. Il créa, découvrit des aperçus nouveaux, et revisa les découvertes qui l'avaient précédé.

Léopold de Buch introduisit le premier dans la science l'idée de formations locales et générales. Il sut déterminer exactement, de tous côtés, celles qui étaient déjà connues, dévoiler leur nature et les enrichir de nouvelles découvertes. Il considéra chaque accident local, d'après ses qualités intérieures et extérieures, son individualité et ses rapports avec le tout. A l'aide de la dimension physique, il sut découvrir dans la structure de la surface de la terre, à chaque pas, à chaque degré, de nouvelles merveilles de la nature. Nos essais devront à ses communications savantes, à sa participation bienveillante, bien des corrections et, en partie, le courage de se présenter aujourd'hui sous une forme aussi imparfaite.

Les deux amis que nous venons de nommer observèrent les rapports géognostiques de la croûte du globe : Humboldt, dans la direction latitudinale sous les tropiques, et Buch, dans la direction du méridien, depuis l'extrémité méridionale de l'Italie, à travers le cœur de l'Europe, jusqu'au cap Nord; tous deux, par l'exactitude de leurs observations, rendirent une comparaison possible; tous deux enrichirent

la science, au grand profit de la géographie, de la méthode comparative. /

Mais quel immense avantage serait-ce pour elle, si ces deux grands scrutateurs de la nature, se rencontrant sur le haut plateau de l'Asie, pouvaient répéter sur toute la terre, et communiquer ensuite au monde, leurs observations et leurs recherches!

Le troisième personnage de ce triumvirat scientifique, Freiesleben, exerçant dans un champ plus étroit son activité pratique, enseigna, par son ouvrage sur les montagnes de schiste cuivreux de la Thuringe, la manière de découvrir et d'exposer les faits de la nature, dans leur ensemble. Heim, avant lui, avait déjà eu cette gloire par son travail sur les montagnes boisées de ce pays. Les nobles efforts de ces trois grands hommes montrèrent que l'amitié exalte non-seulement l'amour de la science, mais lui fait encore gagner, dans ses résultats, une plus haute influence sur le monde.

Cependant, J. Ebel avait su exposer, dans son livre classique sur la Suisse, tous les faits de la nature des Alpes dans leur merveilleuse richesse; car, en lui, s'agitait aussi une vie féconde. Son ouvrage parle à chaque pas, comme un sage ami, à l'étranger, au voyageur; il est, dans le pays, le livre du peuple. Il a fait faire, et à dessein, un grand progrès à la civilisation du peuple, en l'élevant sur le plus sublime théâtre du monde pour l'instruire de la nature et de l'histoire. Ebel donna aussi d'utiles leçons à cette partie du monde poli de l'Europe qui afflue tous les ans vers cette terre des prodiges, pour se récréer à ses magnificences. En présence du calme solennel de ces hauteurs géantes inondées de lumière, il l'introduisit au milieu de la nature et de ses effets. Aspirant toujours, avec ardeur, à une vie plus haute, génie infatigable, il combine les faits divers que la nature lui a offerts, et, par son second ouvrage, il introduisit dans la science l'idée de la formation simultanée des couches de la terre et de la régénération de ses formations primitives. Dans le même temps, Hausmann confirmait la vérité de cette hypothèse par ses découvertes au nord. Il prouva la connexion générale qui unit partout la nature; il amena, par une route nouvelle, à établir le système d'un ensemble de montagnes, à indiquer ses membres et ses formes : il conduisit ainsi directement à l'idée précise d'un haut plateau de la terre, qu'Alexandre de Humboldt, sur l'autre hémisphère, mesura bientôt dans ses grands rapports et fit entrer dans la géographie. Notre ouvrage doit à un commerce de plusieurs années avec ce noble génie tout ce qu'il peut avoir de chaleur et de vie.

Déjà avant eux, deux savans actifs, le suédois Gahn et ensuite Haüy, poursuivirent, avec la pénétration mathématique qui leur était propre, les lois des cristallisations produites par l'influence de la polarité.

Les chimistes modernes, expérimentant sur l'atmosphère et dans leurs laboratoires, pénétrèrent, par des routes différentes, les rapports intimes des affinités mystérieuses des substances; Berzélius, le premier, soumit leurs lois à la précision des formules mathématiques.

C'est alors, que par l'observation de la force créatrice dans la nature inorganique, on put s'élever à l'idée de l'espèce inorganique et de tous les rapports qui en dépendent. Cette idée s'expliqua par les rapports de solution et de mélange qui sont la condition l'un de l'autre, dans la nature et la forme des corps, comme aussi par la cristallisation qui a une grande analogie avec eux. Hausmann conduisit cette idée dans tout le règne inorganique, jusqu'à ses dernières limites. De ce système découla une riche source de vérités pour toutes les branches de l'étude de la terre et de la nature. Nous nous sommes servi de quelques-unes de ces vérités qui appartiennent à l'ensemble de cet ouvrage, telles que notre savant ami nous les a communiquées; puisse-t-on en leur faveur excuser les nombreuses imperfections de notre travail! Quant à nous, nous adressons ici au scrutateur infatigable, au

propagateur ardent de la vérité, le témoignage de notre profonde reconnaissance.

B. *Formations de l'Océan.*

Les innombrables ouvrages nautiques des Anglais, si riches en observations isolées, nous donnent à connaître les progrès étonnans faits dans la connaissance de la mer. On peut passer légèrement sur tout ce qu'ont fait les autres peuples, le long des côtes ou sous les tropiques, comme les Portugais, les Espagnols et les Français, excepté Marchand, Fleurieu et La Peyrouse. Le tour du monde entrepris par Kreusenstern appartient même aussi à l'école anglaise. Quoique les Américains disputent aujourd'hui aux Anglais la domination des mers, et que leurs vaisseaux marchands sillonnent, en tout sens, l'immense mer du Sud, ils ont plus songé à s'enrichir, par le commerce, sur leur élément, qu'à l'étudier : on dirait qu'ils pensent avoir payé leur dette à la science, par les recherches de leur grand homme, Franklin.

Chez les Anglais, au contraire, Cook a visité les deux pôles dans le seul intérêt de la science, et Phipps, en particulier, le pôle du Nord. Une foule de marins, dont on peut voir les voyages dans l'Australie de Zimmermann, ont parcouru en entier le nouveau monde, en augmentant et confirmant les découvertes antérieures. Flinder, longeant ses côtes, dans toute leur étendue, a déterminé le continent avec la plus grande précision nautique. Ces recherches donnèrent ainsi à la mer une importance toute nouvelle sur la surface du globe.

Les naturalistes, les recherches des algologues, et des zoologues, les travaux d'un Ellis, d'un Lightfood, d'un Mueller, de Bosc, Péron, Donati, Forskal, Tilesius, ont amené à la lumière le mouvement et la vie qui animent ses abîmes. Péron et ses amis ont rapporté de l'expédition malheureuse de Baudin, dans les mers australes, plus de 18,414 corps, parmi lesquels se trouvaient, d'après l'opinion des savants de Paris, plus de 1400 espèces nouvelles. Les faits que Tilesius rassembla dans son tour du monde, sont encore plus remarquables. Les observations qu'il nous a communiquées lui-même, et qui peuvent jeter un grand jour sur les formations organiques de la mer, seront exposées en leur lieu.

Les recherches de Peyssonel, de Franklin, de Cook, de Blagden, de Bladh, de Marchand, sur les agitations locales de la mer, éveillèrent l'attention des marins. La Place compléta la théorie de la fluctuation générale de la mer. Delamétrie émit une hypothèse sur les courans particuliers, que déjà Romme avait observés. Fleurieu, Humboldt, Rennel et Krusenstern enrichirent cette doctrine de faits précis, indiquèrent leurs vicissitudes, leurs limites, et calculèrent la moyenne de leur vitesse. Rennel et de Humboldt en firent l'objet particulier de leur attention, dans le but d'assurer la vie de l'homme contre leurs dangers; ils leur reconnurent une influence historique, parce qu'ils facilitent la communication entr'eux des peuples maritimes.

Ces faits amenèrent Franklin à faire des recherches sur la température de la mer. Il en résulta une foule de faits curieux, depuis ses abîmes jusqu'à sa surface. Les expériences d'Irving, de Forster au pôle nord et au pôle sud; de Péron, de Humboldt, de Horner dans les mers de l'Equateur, jetèrent quelque lumière sur l'espace qu'occupent les habitans de l'Océan en profondeur et en étendue.

C. *L'Atmosphère.*

Dans la dernière moitié du XVIIIme siècle, les savans ont fait, dans le domaine de l'atmosphère, des recherches très-remarquables, et leurs travaux, presque toujours basés sur des faits, sont devenus une riche source pour la géographie comparée.

Les astronomes, comme La Place, Olbers, Brandes, Benzenberg, déterminèrent les bornes de l'atmosphère en hauteur, par leurs observa-

tions et leurs calculs sur la réflexion des rayons lumineux, la courbe des aérolithes, et des étoiles tombantes. En s'élevant sur les hautes cimes de la terre à l'exemple de Saussure, de de Luc, de Humboldt et d'autres; en descendant dans ses plaines, ses abîmes, on essaya encore d'obtenir sa dimension physique. D'autres, comme Roberston, Jungius, Gay-Lussac et Biot, essayèrent, par des ascensions en aérostat, de pénétrer dans le siége même du climat qui entoure partout la terre, comme d'un léger tissu.

Mais les faits les plus importans sont ceux qui résultent des observations barométriques, et plus encore, des essais qui furent tentés pour mesurer les hauteurs, à l'aide du baromètre. Pascal lui-même qui, en 1646, vit le premier, au Puy-de-Dôme, de quelle importance était le vide de Torricelli pour la comparaison des niveaux les plus éloignés, ne pouvait deviner, pas plus que Scheuchzer qui en fit l'application (1709) sur les Alpes, dans une suite d'observations encore très-imparfaites, à quels immenses résultats amènerait le baromètre perfectionné aujourd'hui dans sa construction et son usage, par les mathématiciens, les physiciens, les naturalistes et les mécaniciens. Sans cet instrument, la géographie comparée serait encore dans son imperfection première, la végétation et le climat seraient entièrement isolés; aujourd'hui, à l'aide de l'hygromètre et du thermomètre, ils s'expliquent l'un par l'autre, dans leurs *racines*, et ont, pour ainsi dire, trouvé leurs exposans, de sorte que la somme totale des variétés peut se résoudre, pour tous deux, en leurs principaux facteurs.

Chaque progrès fait dans la construction et l'emploi de ce merveilleux instrument, fut toujours suivi de la découverte de phénomènes nouveaux, dans l'air et la terre, et devint ainsi une source inépuisable de faits pour la géographie physique.

Les expériences faites par Townley, d'après Mariotte et Boyle, sur les couches barométriques, conduisirent à découvrir les différens rapports de la densité des couches de l'air. Halley se servit de cette découverte pour perfectionner les formules barométriques.

Pictet le premier fit des expériences comparées, qu'il continua pendant plusieurs années, sur la température de l'air et de la terre. Il expérimenta, immédiatement au-dessus de la surface de la terre, sur des stations de quelques lignes, puis sur des stations de cinq en cinq pieds jusqu'à une hauteur perpendiculaire de soixante-quinze pieds. Ces expériences expliquèrent les phénomènes les plus importans pour la végétation, surtout ceux de l'évaporation, de la formation de la rosée et des brouillards, de la chaleur directe et réfléchie des rayons du soleil et de son rapport avec l'ombre; il éclaira ainsi le rapport singulièrement inégal, et cependant toujours constant, de la chaleur avec la lumière, dans les périodes successives de jour et d'obscurité que présente chaque révolution diurne de la terre. Le commerce que nous entretînmes avec cet homme distingué, dans les vallées des Alpes, ses communications orales, ont fourni à cet ouvrage une contribution importante.

Les observations simultanées de de Luc, sur l'état du baromètre, aux quinze stations du mont Salève, les applications plus étendues de Schuckburg et de Roy, introduisirent dans la géographie physique générale l'idée d'une température moyenne, appliquée au monde végétal, et de la dilatation de l'air par la chaleur, pour expliquer le vent et d'autres phénomènes: les expériences de Saussure enrichirent ce système d'une multitude de faits nouveaux.

Les expériences barométriques de Ramond, faites avec tant de précision et d'exactitude, sur six stations de hauteur absolues différentes, et à de petites distances horizontales, conduisirent, à la certitude mathématique d'un état barométrique moyen, et portèrent à étudier le rapport des hauteurs absolues avec le niveau invariable des côtes de la mer et de l'Océan.

Pictet le premier fit des observations barométriques à de grandes distances horizontales,

mais à des hauteurs absolues égales. Wahlenberg poursuivit ces expériences, avec la plus scrupuleuse exactitude, entre Vienne, Kæsmark et sur les Karpaths ; il les exposa dans leur véritable jour, et Pictet essaya de les expliquer par des dessins graphiques. G. Pfaff, par les applications qu'il en fit en grand, sut les rendre très-fécondes pour l'explication du climat, et conduisit à des solutions importantes sur la simultanéité et la succession de phénomènes météoriques qui s'étendent sur toute une région et même sur toute une partie de la terre.

Les observations barométriques successives faites sur le même lieu, consignées dans les tables de Studer à Berne et continuées pendant toute une vie d'homme, les travaux d'un grand nombre d'académies comparés entr'eux par La Cotte et Gronau, prouvèrent que les mêmes phénomènes ne se répètent, dans un ordre cyclique, ni en un quart de siècle, ni en un siècle. On vit par là, que l'hypothèse *à priori*, qui n'est pas fondée sur l'observation et qui ne repose que sur l'opinion individuelle de son auteur, peut conduire à des résultats grands en apparence, mais souvent stériles. Les observations des académiciens français sur les hauteurs de Quito, celles des Anglais dans les plaines du Bengale, justifiées par celles de Mutis et de Humboldt, aux côtes de Caraccas, expliquèrent tout à coup, d'une manière inespérée, les mouvemens réguliers et diurnes de l'atmosphère sous les tropiques : ces mouvemens furent observés, pour la zone tempérée, par Chiminelli, à Padoue, par Ramond, en Auvergne, par Buch, en Allemagne, et les observations de Horner sur l'Océan les confirmèrent. Ainsi les pas les plus faibles, les plus insensibles faits dans la connaissance de la nature, amenèrent à d'importantes découvertes. Flinder, dans son voyage autour du continent austral, trouva, à l'aide du baromètre, la loi de l'influence qu'exercent le vent de mer et le vent de terre sur la pression générale de l'atmosphère. Il put ainsi dresser une échelle à l'usage du marin, par laquelle celui-ci calcule la distance à laquelle il se trouve du continent. L'ascension du mercure dans le baromètre servit ainsi à s'orienter sur l'océan, comme elle servait déjà, sur le continent, à calculer la dimension physique.

C'est par le baromètre qu'on arriva à saisir, dans l'étude de la terre, la différence importante des hauteurs absolues et des hauteurs relatives, et plus tard aussi des plaines, quoique cette différence ait été peu observée jusqu'ici dans la géographie ; car ici, comme partout, on s'arrête plus à ce qu'il y a de grandiose, dans les choses et dans les sciences, et on se contente d'admirer les élévations déjà mesurées des plus hautes cimes de montagnes.

Quels immenses travaux a-t-il fallu pour exprimer en chiffres cette série de faits sur l'élévation des montagnes, tels qu'ils ont été exposés dans le recueil de Miltenberg ? Celui-là seul qui a fait lui-même des recherches de cette nature, sur les Alpes, peut comprendre tout ce qu'on doit aux hommes qui y sont cités.

De Saussure, Alex. de Humboldt, L. Buch et leurs disciples utilisèrent les premiers ce travail de chiffres pour la science de la géographie, et en particulier, pour la comparaison générale des rapports du climat, de la géologie et de la végétation. On doit au dernier d'avoir, sur les traces de de Saussure, expliqué le phénomène des passes de montagnes ; il bannit ainsi de la géographie comparée une multitude d'erreurs et lui assura un grand nombre de vérités ; car c'est là, et non sur les cimes elles-mêmes, que les voyageurs ont pris leur point d'observation à l'est et à l'ouest de la terre.

De Saussure, Buch, et le patient observateur Wahlenberg, comparant avec les flores des tropiques, celles de la Laponie, des monts Karpaths et de l'Helvétie, considérèrent les climats comme représentant les limites du monde végétal ; au moyen de la température des sources, ce dernier détermina exactement la chaleur de la terre, et déroula ainsi à nos yeux, dans son ensemble géographique, le tapis aux

mille couleurs qui couvre la surface de la terre. Les efforts de ces hommes, éveillés par les travaux antérieurs de Scheuchzer, Tournefort, de Saussure, Ramond, Townson, et les calculs de Kirwan, déterminèrent, au moyen du baromètre et des observations faites, depuis le cap Nord jusqu'à l'extrémité Sud de l'Europe, comme sur les hauteurs de la zone de l'équateur, le lieu précis où cesse toute végétation ; ils prouvèrent que la ligne des neiges éternelles est la limite de toute création vivante.

Nous devions indiquer ici l'influence des recherches dues au baromètre, comme un bâton de voyage conduit le savant au milieu du monde confus des phénomènes. Le baromètre est comme l'âme de toute la disposition de cet ouvrage. Le premier désir qu'il a éveillé, le désir tout matériel d'arriver au but le plus rapproché de la science, c'est-à-dire à la connaissance de l'météorologie pratique, n'a pas encore été complètement satisfait, il n'a pas encore répondu à ce que l'homme lui demandait sur ce point. Mais toute *prognose* est par elle-même stérile pour la science ; elle semble plus relever de la curiosité égoïste que d'une aspiration généreuse et purement humaine, à la vérité, parce qu'il lui manque résignation et confiance en la providence divine : aussi les efforts qui partent seulement de ce mobile ne reçoivent aucune récompense dans l'étude du monde. La tendance désintéressée vers la vérité, a déjà été couronnée, au contraire, dans plusieurs branches, d'une magnifique récompense, car elle a souvent ramené l'observateur au centre vivant et fécond de la science.

Sans nous étendre davantage sur les sources, il résulte déjà de ce qui précède, l'influence des résultats que nous avons conquis sur l'intelligence du rapport géographique de toute la nature vivante. Si la disposition de cet ouvrage conduit çà et là à un point de vue intéressant, l'auteur en est redevable au commerce savant, et il peut le dire avec fierté, à ses relations amicales avec un grand homme, Th. Sommering qu'on peut appeler la gloire de son pays et de son siècle; il a déjà éveillé en d'autres le pressentiment des mystères de la nature que son génie a pénétrés dans leurs plus secrètes profondeurs.

D. *Action des forces souterraines.*

Passons maintenant au domaine du troisième élément et aux effets de ses forces cyclopéennes. La longue querelle des Neptunistes et des Vulcanistes a donné une activité plus grande au désir passionné de détruire des opinions anciennes ou de créer de nouveaux systèmes; elle a augmenté la force des recherches, et si elle n'est pas arrivée à des résultats satisfaisans pour elle-même, la géographie comparée, témoin de la lutte, y a gagné du moins une masse de faits non contestés, sur les phénomènes souterrains et sous-marins considérés isolément ou dans toute leur étendue.

Les temps modernes ont fait des pas importans pour concilier l'antique différent; déjà cependant la vieille sagesse de l'Inde avait présenté les deux principes dans leur primitive harmonie; c'est le symbole de la fleur du lotos portant un enfant dans son sein et dont des flammes embrasent le calice et la corolle. La mythologie grecque renouvelle la querelle; ce sont ses Dieux nationaux, *Athênê* dans l'Attique, *Hélios* à Corinthe, *Hêrê* à Argos en guerre avec *Poseidôn*. Le divin Platon, par son mythe du Tartare, dans le Phédon, attisa la chaleur du débat parmi les mortels. La conciliation définitive de la lutte, prouva, malgré tout, la justesse de cette sentence antique, que l'erreur aussi bien que la vérité servent également à instruire l'homme.

Les habitans de la Campanie et de la Sicile au sud, ceux de l'Islande au nord, conservèrent avec soin, dans leurs annales, l'histoire des volcans qui les avoisinent. P. Bouguer, La Condamine, Ulloa expliquèrent ensuite leur structure gigantesque, et firent connaître les activités

volcaniques, moins interrompues dans leur action, que l'on rencontre au milieu du nouveau monde. Le tremblement du Ier novembre 1755 jeta, dans toute l'Europe, la consternation et l'effroi. La secousse la plus violente se fit sentir à l'extrémité S. O. de l'Europe, depuis les murs de l'Escurial jusqu'à Lisbonne. Toutes les côtes de la mer Atlantique furent ébranlées, le tremblement se prolongea de Madère, par Maroc et Alger, jusqu'à Tunis; tous les lacs, depuis Zurich jusqu'au milieu de l'Europe, tout le cours du Rhin jusqu'aux Pays-Bas, furent agités; le contre-coup se fit sentir de l'autre côté de la mer, à travers la Grande-Bretagne jusqu'au Loch Nefs dans la Scandinavie, jusqu'à Falun et jusqu'à Abo en Finlande. Mais bientôt arrivèrent de tous côtés les documens de Wolfall, Sachetti, Ulloa, Stoqueler, Fowke, Heberdeen, etc. On sut que, dans le même temps, la mer avait été agitée de secousses violentes aux Antilles, que deux jours après, des tremblemens de terre épouvantables avaient ébranlé les îles du Sund. Un volume entier fut rempli par les mémoires auxquels donnèrent lieu ces faits étranges. Revenus de leur premier étonnement, les savans bâtirent hypothèse sur hypothèse, et expliquèrent ces phénomènes, les uns par la physique, les autres physico-théologiquement. Stuckeley le premier, après lui, Vivenzio, et Dolomieu, observant les secousses éprouvées en Italie; Michell, Franklin, William, celles qui se firent sentir dans le nord de l'Amérique, tentèrent d'élever ces faits à la théorie et déterminèrent la loi périodique et l'étendue des tremblemens de terre.

Hamilton décrivit les éruptions des volcans; Dolomieu et Ferrara les observèrent, comme naturalistes, dans leurs effets; Breislack, dans leurs produits et leurs causes chimiques : de leurs recherches jaillirent de curieuses hypothèses.

Léopold de Buch sépara ce qu'il y a de fortuit, de ce qu'il y a d'essentiel dans la variété des accidens; il donna la mesure des grandes périodes du phénomène, et indiqua les quatre momens principaux de chaque période, les tremblemens de terre précurseurs, l'éjection de la lave, l'éruption de la fumée et des cendres, l'exhalaison des moffettes. Dans les nombreux voyages qu'il entreprit en Italie, il détermina l'idée du volcan, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sa structure, ses produits; il montra son étendue sous-marine dans les couches de tuf de l'Epoméo et sur le sol classique de la ville aux sept collines. Il émit sur la formation de l'Auvergne une hypothèse hardie, qui déjà n'en est plus une aujourd'hui, car Weiss lui donna la confirmation la plus entière, par ses recherches dans le Vivarais. Buch eut encore la gloire de trouver une langue générale et précise pour cette partie de la science.

Les découvertes, les suppositions de ce grand homme sur ce cône volcanique isolé, si bien placé pour l'étude, le Vésuve, toujours en travail, qui s'élève au-dessus de la vivante Parthénope, furent confirmées de l'autre côté de la terre, dans l'océan Indien, et étendues à des groupes entiers de volcans par les observations de Bory St.-Vincent, à l'île Bourbon et à l'Ile-de-France.

Les naturalistes écossais appuyèrent, à son insu, les idées qu'il avait soulevées. La fameuse hypothèse sur les filons de granit de la Cornouaille, émise par Hutton et poursuivie avec plus de sagacité, plus de méthode et une meilleure observation des faits par Playfair, confirmée par les recherches chimiques de Hall sur les produits volcaniques, enrichirent la géographie physique de vues et de suppositions nouvelles. Elles furent non-seulement justifiées en Islande par Olassen et de nouveau par Mackenzie, mais elles le sont encore aujourd'hui dans toutes les formations volcaniques de l'océan Atlantique.

Alex. de Humboldt ne se contenta pas d'enrichir cette partie de la science d'un trésor merveilleux d'appréciations et de faits qu'il tira lui-même de l'observation de la nature, il

mit en comparaison les accidens connus de l'ancien monde avec des accidens analogues on différens du nouveau monde; et jeta ainsi de lumineuses clartés sur l'harmonie générale du monde. Buch transporta, avec le coup d'œil du génie, ces phénomènes qui ne semblaient appartenir qu'au continent, dans le monde des formations océaniques; il parcourt les mers dans ce seul but, et tout à coup, comme par amour pour lui, des îles s'élevèrent, presque sous ses yeux, du sein des eaux, dans l'océan Atlantique et dans le grand Océan.

Le temps n'est pas éloigné peut-être où se résoudra l'énigme que présente cette suite de murs gigantesques de roches de basalte qui pénètrent le milieu du continent de l'Afrique et de l'Europe, bordent toutes leurs côtes jusque dans la profondeur de la mer et se creusent en grottes, s'élèvent en colonnes, sur toute la ligne qui les entoure.

Un homme seul initié dans les mystères de la nature, pourra faire cette difficile et importante découverte qui ne doit être que le prélude d'une plus grande. Les formes magiques, si longtemps usitées, de lignes imaginaires, d'équateurs et de méridiens, introduits de la partie mathématique du globe dans la partie physique, ne sont pas plus faites pour enchaîner l'esprit de l'homme que pour détourner les étoiles du ciel de leur cours.

E. *Le règne végétal.*

L'étude de la botanique, après la résurrection opérée par Tournefort, Jussieu et Linnée, se répandit dans toutes les parties du monde, et eut bientôt partout une foule de zélés disciples. Nous pourrions citer une longue liste de noms fameux, dont les travaux ont enrichi la science de faits nouveaux.

Mais ceux là seuls seront une source féconde pour la géographie générale comparée, qui planant au-dessus de leur science, en ont considéré l'ensemble du point de vue de la nature, on en ont étudié des parties isolées dans leur rapport spécial avec la surface de la terre.

Nous consulterons, par exemple, les travaux de Gmelin, de Pallas et Willdenow, parce que, d'après les indications de Linnée, ils attirèrent l'attention sur les flores des montagnes dans leur opposition à celles des plaines. Pallas rechercha les limites de la flore de l'orient de l'Europe, de celle de la Sibérie, de la Daurie; Haller, Scopoli, Wulfen, Rosmer, Hoppe, Suter, contribuèrent à compléter celle des Alpes.

Desfontaines composa la flore littorale de la mer Méditerranée, il étudia lui-même les plantes des rivages de l'Atlantique; Cavanilles, celles des côtes de l'Espagne; De Candolle, celles des côtes de la France comme ayant toutes de grandes analogies entr'elles.

Willdenow appela le premier l'attention sur les caractères généraux de toutes les flores des différentes parties de la terre. Il établit en Europe une flore du nord, une flore helvétique, une flore des Pyrénées, une flore des Apennins. Lamark, cherchant pour chaque genre de plantes une sorte de point central, crut reconnaître huit flores principales sur la terre : la flore de Virginie, la flore des Indes occidentales, celle des Indes orientales, la flore africaine, la flore austrasienne, la flore antarctique, la flore du nord et celle de l'orient. Il divisa, d'après la même classification, chacun de ces grands genres en flores particulières. Il enrichit ainsi la géographie physique de tous les faits que lui offrit le système naturel de groupemens des botanistes français. De Candolle établit, avec la plus grande exactitude, l'idée des flores spéciales pour la France; d'après toutes les espèces de plantes, il trouva dans cette contrée cinq grandes régions botaniques; ces régions caractérisent encore toute la nature physique du pays.

Forster le premier avait jeté un regard pénétrant sur la nature même des végétaux. Alex. de Humboldt, dans ses Idées sur la physionomie des plantes, établit seize formes caractéristiques pour les zones chaudes de la terre; il

éclaira la nature de la végétation des tropiques, par une merveilleuse richesse de faits, qu'il sut classer avec art. Wahlenberg, par ses observations pleines d'exactitude, jeta une nouvelle lumière sur les flores polaires et sur celle de l'Helvétie. Il enrichit la science de la flore la plus caractéristique, celle des monts Karpaths, merveilleux anneau qui unit les flores de l'Europe à celles de l'Asie, ou plutôt à celles du Caucase; elle a été une source de résultats féconds pour la géographie comparée. Wahlenberg détermina le premier, avec la plus grande précision, l'influence du climat continental sur la végétation, par opposition au climat océanique. Il indiqua, dans les flores du continent, comment les différentes sphères de la végétation se pénètrent réciproquement entr'elles. Déjà Aubert du Petit-Thouars avait montré l'analogie des flores sauvages de deux continens, de l'Amérique et de l'Afrique, et les avait trouvées réunies dans l'île de Tristan d'Acunha, sous les tropiques. Zoega Mohr, Hooker et Mackenzie dans les zones glacées, constatèrent la pauvreté de la flore insulaire de l'Islande, en comparaison de la flore continentale des zones polaires.

Tournefort, en s'élevant sur le haut plateau de l'Arménie, conçut, il y a plus d'un siècle, l'opinion que la végétation devait décroître à mesure qu'augmente l'élévation des hauteurs absolues; il eut l'idée de comparer les flores de ces hauteurs avec celles des plaines, dans des zones connues, où la température est plus froide encore.

Les travaux, partie pratiques, partie historiques de Linnée, Arthur Young, Georgi, Michaux, Buch, Wahlenberg, Heyne, Sprengel, Dureau de la Malle, Pallas, et autres nous apprirent quelle était l'étendue des plantes cultivées, dans les temps anciens et modernes, au nord de la terre. Les Forster, le père et le fils, donnèrent des renseignemens curieux sur celles des îles de la mer du Sud. Raynal, Sprengel, Edwards traitèrent, dans leurs travaux historiques, de la culture des plantes des colonies. Bory et le Dru, avant eux les botanistes espagnols, saisirent l'idée d'une flore universelle pour le climat des îles situées à l'orient et à l'occident de l'Afrique. Bernier, à Cachemire, Reineggs, Gueldenstædt et Biberstein, au Caucase, les missionnaires portugais et Poncet, en Abyssinie, les Espagnols, dans le nouveau monde, indiquèrent la richesse végétale du climat d'une terrasse; mais Alex. de Humboldt l'exposa et la classa le premier, dans toute sa féconde variété. Link expliqua par là la géographie de la péninsule espagnole. Forskal, Browne, Girard, montrèrent par l'exemple de la vallée du Nil, comment une flore étrangère apportée par la culture, pouvait faire disparaître presque entièrement les plantes indigènes.

Les Chinois, les plus grands maîtres en agriculture, ont établi, depuis longtemps, des règles pratiques sur l'influence de la localité du sol sur les plantes. Les agronomes anglais, allemands et français essayèrent d'en tirer les principaux faits de leurs propres expériences. De Saussure voulut prouver, par la chimie, le rapport de la nature animée à la nature inanimée. Leslie montra l'influence variée de la force par laquelle le sol absorbe l'humidité de l'atmosphère sur la végétation qui le couvre. Pallas appela l'attention sur la flore des steps salins, Alex. de Humboldt sur les plantes des sols sablonneux, sur celles qui croissent isolées ou en groupes, dans le même lieu. L'étude des cryptogames, dans leur rapport avec le tout, ouvrit un nouveau champ à la science de la végétation et permit de caractériser plus exactement le nord de la terre. Les lichens, placés au dernier degré de la puissance végétale, se développant d'après la loi de l'attraction centrale et dont les propriétés résultent de la nature du sol et de l'état d'aggrégation du substratum, révélèrent à Hausmann que les formations inorganiques favorisent les formations organiques, et que les formations organiques détruisent les formations inorganiques. Neeb montra que la force attractive par laquelle les plantes s'approprient les élémens

nutritifs, remplace la faculté locomotrice dans la vie végétale. Floerke compara les flores cryptogames du Kamtschatka avec celles de l'Europe, et il en résulta l'uniformité de ces végétaux dans tout l'hémisphère septentrional de la terre. On compara ensuite la flore cryptogame de l'île Bourbon et de l'Ile-de-France; il en résulta que la flore cryptogame du nord est analogue à la flore des hauteurs de ces îles, exception merveilleuse aux autres plantes plus organisées du monde végétal, qui n'ont entr'elles aucune analogie dans ces contrées. Ainsi fut établie l'uniformité de l'hémisphère septentrional et méridional du globe dans leurs plantes cryptogames. Les formes si prodigieusement diversifiées, dans la même espèce, prouvèrent encore la variété infinie de la nature.

F. *Le règne animal.*

Les rapports géographiques des animaux ont été, dès l'antiquité, découverts et enseignés; ils touchent l'homme de plus près, car ils peuvent le servir ou lui nuire; leurs formes sont faciles à saisir et, comme la zoologie est le centre de l'histoire naturelle, on les esquissa de bonne heure dans leurs traits les plus remarquables et les plus saillans. Chaque écrivain de l'antiquité peut fournir des documens. Les chefs-d'œuvre de Buffon, Zimmermann, Blumenbach, Cuvier, Treviranus nous apprennent ce que les modernes ont ajouté à la science, et leurs travaux nous peuvent servir de sources précieuses pour l'étude de la terre et de l'homme.

Seulement il faudrait éclairer et examiner, avec exactitude, les rapports généraux des classes d'animaux moins observés encore dans leur ensemble avec la nature et avec l'homme.

Les résultats obtenus par l'activité du comte Hoffmannsegg, à qui la géographie physique est déjà si redevable, nous donneraient des éclaircissemens tout nouveaux, sur le rapport de la végétation du climat avec les formes et la vie des organisations animales, des oiseaux et des insectes, dans leur étendue géographique. Ces résultats sont tirés d'un nombre infini de faits, fruits de ses observations et de ses comparaisons de tous les jours, et consignés dans des collections classées systématiquement et géographiquement. Nous citerons en lieu convenable quelques-uns de ces faits qui nous ont été communiqués pour l'avantage de la géographie comparée.

Le coup d'œil historique d'un vétéran de la science dans le champ de la nature vivante, Blumenbach, donna sa significationà l'étude des débris d'un passé autrefois vivant, et enfoui aujourd'hui dans les entrailles de la terre. Il classa le nombre infini de ces espèces, soit connues, soit inconnues encore, dont les myriades d'individus ont fait l'étonnement de l'antiquité comme des temps modernes. Lui et Kant introduisirent,dans la géographie physique, l'idée d'une archéologie de la terre qui ramène maintenant à une première création toute nouvelle pour nous. On s'étonna longtemps du grand nombre d'ossemens gigantesques, et de même espèce, que le nord de la terre cachait sous la couche supérieure de la croûte du globe; mais on fut stupéfait d'étonnement lorsqu'on découvrit les espèces les plus variées d'un règne animal détruit, réunies sur le même point de la terre, dans les carrières de gypse de Montmartre; l'étude plus exacte des testacées fit découvrir les formations d'eau douce du monde primitif, étendues au loin sur la couche supérieure de la croûte du globe: dans des espaces très-resserrés on en découvrit plus de cent espèces différentes, comme, par exemple, celles qui furent trouvées aux portes de Paris, près de Berlin et en d'autres lieux.

Les observations, les découvertes contenues dans les travaux de Cuvier, Bronguiart, Parkinson, Dandebard, Schlottheim, Merk, Sœmmering, Pallas, Fortis, Faujas, Peale, Jefferson, Torrubia, Alex. de Humboldt, Link, nous firent plonger les regards dans les profondeurs vertigineuses du passé de l'histoire de la terre.

Autres Matériaux. — Conclusion.

Nous sommes arrivé maintenant, dans notre indication sommaire des sources, à la conclusion de celles qui sont la règle des autres, qui doivent servir non-seulement de matériaux, mais de modèle, et pour ainsi dire de moule à tout l'ouvrage et ont été comme les instrumens organisateurs à l'aide desquels l'œuvre s'est accomplie.

Aristote et ses successeurs de l'école d'Alexandrie, Eratosthènes, Hipparque et d'autres, tirèrent du ciel une sorte de filet immense tout autour de la terre, et donnèrent ainsi une base solide à la géographie mathématique. Chaque point du monde déjà connu ou à découvrir encore devait correspondre en longueur et en largeur avec la plus grande précision, dans le plus grand ordre, à des degrés et minutes de l'enveloppe imaginée, afin qu'on pût trouver toujours le rapport de ce point avec l'espace, et assurer, pour le présent et pour l'avenir tous les faits qui en dépendent.

Les savans illustres du siècle dernier, et surtout du dernier quart de ce siècle, unissant, dans les sciences, l'intuition de la nature à la méthode mathématique pour s'élever à une conscience claire de ses effets, découvrirent un réseau invisible, tissu d'après les lois de la nature et entourant tout le globe de la terre. La nature en indique elle-même les points principaux, dans les entrailles de la terre, dans les agitations des élémens, dans la vie du monde organique. L'homme au regard si borné, à l'aide des lignes qui conduisent de ces points à d'autres points donnés par la comparaison et qui leur ressemblent, peut se reconnaître ainsi au milieu de la diversité et de la grandeur infinie de la nature.

Après l'école d'Alexandrie, on découvrit encore plusieurs planètes dans les cieux, mais le fondement de la division, donné par la nature elle-même, n'en demeure pas moins inébranlable pour l'éternité. Nous ne connaissons encore aujourd'hui qu'un bien petit nombre de points principaux de la vie physique de la surface de la terre, et de la vie plus organique de tout le globe comme planète; avant d'en avoir la complète intelligence, il faudra que bien des astres, bien des planètes encore montent sur l'horison physique; comme toutes appartiennent au même grand système solaire, les lois principales de ce système une fois reconnues, il pourra être, à la vérité, rectifié sans cesse, mais jamais détruit dans sa nature.

Si les lignes du réseau qui enveloppe la terre sont tirées avec exactitude, tous les faits de la géographie physique trouveront sur la terre leur place naturelle, pourvu toutefois que l'on comprenne le système de la formation de ce réseau.

C'est pour conduire à son intelligence, que nous avons dit ce qui précède; c'est pour réunir les matériaux dans un tel système, que nous avons osé entreprendre cet essai dont les défauts trouveront bientôt, j'espère, leur rectification.

Il serait impossible de citer ici toutes les sources des matériaux que l'on a fait entrer dans la formation de ce réseau, mais elles seront indiquées en leur lieu. Quelque soit notre désir d'être complet et quoique nous espérions l'être dans quelques parties, nous ne nous servirons pas de tous les matériaux existans, seulement il ne doit manquer ici aucun des points importans qui appartiennent au tout.

Nous n'avons pas même indiqué ce que nous devons aux systèmes géographiques des Grecs, des Romains, des Arabes, ni aux savans du moyen âge et des temps plus modernes; nous n'avons pas nommé non plus les relations des voyageurs qui, depuis Ulysse jusqu'à nos jours, ont enrichi l'étude des contrées et des peuples. Plusieurs de ces relations sont très-importantes; nous en avons fait usage après les avoir consultées dans les langues originales et non dans des traductions si souvent mutilées, où l'on omet souvent comme trop sérieux, comme trop peu intéressant, ce qu'il y a de plus instructif pour la science.

Nous n'avons pas parlé non plus de la part qu'ont aux sources, des corporations entières, comme les sociétés de commerce et les missions, les instituts scientifiques, comme la société africaine en Angleterre : nous avons omis aussi d'indiquer ce que des princes, entr'autres, Alexandre-le-Grand, Timour-Beck, ou les empereurs de Russie et de la Chine, ont fait pour la découverte de l'intérieur de l'Asie. Des peuples aussi ont contribué, pendant des siècles entiers, à éclairer dans une seule et même direction, les rapports généraux et physiques du monde ; nous n'avons pas parlé de ce que nous ont appris, par exemple, le mouvement des peuples barbares vers l'ouest, la descente des Montagnards dans les plaines, les armées des croisés en Orient, les flottes des Portugais le long des côtes, celles des Espagnols entre les moussons et les efforts des Anglais pour s'emparer de l'Indoustan.

Un voyageur unique dans son genre, fera seul exception ici, et le nom d'Alex. de Humboldt sera cité encore une fois avec reconnaissance, à la fin de l'indication des sources. Unissant la science d'une académie à une haute intelligence, il vit la raison et la cause de tous les phénomènes ; c'est par lui que cet ouvrage a pu arriver à un ensemble harmonique, et ses travaux seuls en ont rendu l'exécution possible.

Les propres ouvrages d'Alex. de Humboldt, comme les idées qu'il a répandues dans le monde, les réfutations, l'assentiment qu'elles ont soulevés, ont fait faire au système de la Géographie générale comparée de merveilleux progrès; c'est que cet homme, formé par l'esprit de l'antiquité, possédait la méthode mathématique que le dernier siècle avait créée pour observer la nature : il l'appliqua de la physique jusqu'à l'astronomie, de la géologie jusqu'à la physiologie ; il la portait toujours en lui et l'adaptait avec conscience au monde de l'observation. C'est que ce grand homme soupçonna la nature sous son autre face, moins susceptible d'être mesurée, dans sa vie plus élevée, sa vie organique, qui est encore pour nous un mystère, et dans son ensemble historique et universel : son ensemble cosmique était déjà depuis longtemps découvert. Il alla étudier ses phénomènes, ses monumens dans ses plus grands laboratoires et il chercha à pénétrer son centre comme ses limites, dans toutes les directions.

Cette solidarité harmonieuse, cette alliance de tous les domaines de la science avec la nature, d'après l'essence même de la double direction de la science pour l'homme, agrandit du double son étendue, et fit rayonner une nouvelle gloire autour de sa beauté.

Cet homme qui, comme il le dit lui-même, ne travailla pas isolé, mais au milieu du cercle savant de ses contemporains, ne nous apparaît ici que comme un des représentans de l'état où est arrivée la science moderne qui doit se transmettre au siècle suivant, comme un immense héritage.

Autrefois on s'occupait plus des formes, des phénomènes, des faits situés dans les sphères générales ou particulières de chacun des domaines de la science ou dans des branches isolées : ce qui caractérise aujourd'hui l'époque présente, c'est qu'elle aspire plus à l'universalité, à rechercher les limites extérieures, les rapports et les influences de tous ses domaines entr'eux, d'après les dimensions physiques, organiques et intellectuelles, et à retourner ensuite à un centre complet et vivant.

Tout ce que nous avons dit précédemment, comme ce que nous dirons dans la suite, devait nous conduire à ce résultat qui nous fait connaître la direction diverse du travail de l'homme et de la nature, si féconde pour l'élévation de la science. Cette direction repose sur le contraste de la manière dont agissent l'homme et la nature, et il peut être clairement exprimé ainsi : la nature *est*, l'homme *tend* et *marche*.

L'homme, dans sa sphère, à l'aide de l'idée qui s'élève de sa nature intime, et, avant même qu'elle soit réalisée, subordonne à elle l'action extérieure, va étendant çà et là, et seulement comme par secousse, le domaine de ses connais-

sances ; à des époqnes extraordinaires, des génies extraordinaires avancent pour tons par un élan immense, la nature au contraire agit du centre aux extrémités, des extrémités au centre, comme nous le voyous partout où son voile se soulève à nos regards, non d'un seul point vivant, mais dans tous les espaces remplis de création et de vie ; son action ne s'exerce pas en des momens interrompus, prononcés, elle marche régulière et majestueuse, avec une puissance égale, une force toujours la même, à travers tous les temps.

Ainsi, Dieu a placé la nature aux côtés de l'homme comme une amie qui reste toujours près de lui pour le guider et le consoler dans la vie, comme un génie protecteur qui conduit l'individu, ainsi que toute l'espèce, à une harmonieuse unité avec soi-même. La terre, comme planète, est le sein maternel qui porte toute la race ; la nature doit éveiller l'homme du sommeil où il reposerait, sans conscience de lui-même, le guider et l'instruire, et donner ainsi à l'humanité et la force et la vie !

FIN DE L'INTRODUCTION.

35

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

COMPARÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE COMPARÉE.

LES CONTINENS DE L'ANCIEN MONDE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

SUR

LES FORMES SOLIDES DE LA TERRE.

§ I. L'AIR, LA MER, LA TERRE.

L'air entoure le globe de toutes parts; les eaux en couvrent une partie, l'autre qui présente à l'air une surface sèche s'appelle continent.

Par opposition aux deux formes fluides, l'air et l'eau, qui se désignent, dans leur ensemble, sous les mots d'atmosphère de mer ou d'océan, nous appelons la partie solide, *terre*.

L'air, la mer, la terre sont composés d'une infinité d'élémens, de parties que nous n'étudierons individuellement ni comme masses, d'après leur grandeur et leur étendue, ni comme substances d'après leurs propriétés; car c'est la tâche d'autres sciences. La nôtre est de considérer les formes que prennent ces trois grandes parties sur le globe, et leurs dépendances. Nous étudierons les formes plus en particulier, c'est-à-dire dans leurs parties, et la place qu'elles occupent vis-à-vis l'une de l'autre; nous étudierons leurs dépendances plus en général, d'après leur essence et leurs rapports réciproques entr'elles. Nous supposons comme admise, dans nos études, la forme commune de ces trois manifestations, c'est-à-dire la *globosité* de la terre, parce qu'elle ne peut se prouver que par l'astronomie. Si nous voulions suivre leurs dépendances dans leurs raisons et leurs causes, ces recherches nous conduiraient dans le domaine de la mécanique, de la physique, de la chimie, de la physiologie et d'autres sciences. Nous supposerons comme admises les vérités de ces sciences qui auront été déjà naturellement prouvées, et nous nous en servirons comme d'utiles auxiliaires; mais nous ne les emploierons que dans leurs résultats, sans vouloir les rechercher nous-même.

Ces trois manifestations ne nous apparaissent que sous une forme matérielle; or, la matière ne peut subsister sans propriétés; ainsi l'air, la mer, la terre ne peuvent subsister sans exercer réciproquement une action l'une sur l'autre. Cette action réciproque a pour cause le jeu continuel des forces *négatives* et *positives* de la nature; elle se manifeste par les changemens, les mutations les plus variées en successions courtes et périodiques ou en une suite d'effets

qui s'étendent toujours de plus en plus et entre lesquels semblent s'interposer certains momens d'équilibre.

Nous ne poursuivrons pas l'histoire de ces mutations, de ces changemens, ce serait l'affaire de la physique et de l'archéologie de la terre; nous ne rechercherons pas non plus leurs lois. Nos yeux seront fixés sur les phénomènes extérieurs, sur leurs résultats dans les momens d'équilibre ou au moins sur leur tendance à approcher d'une pondération parfaite; car nous cherchons les rapports *présens* des formes sur la surface de la terre, et dans leurs changemens ce qui existe *à présent* d'après une loi constante.

Dans l'état imparfait encore et toujours en progrès de cette science il sera indispensable d'appeler quelquefois le passé à notre secours pour l'intelligence du *présent* et d'accorder à la *genèse* de la terre une place subordonnée. Nous renfermerons dans le *présent* tout cet espace de temps dont l'histoire des peuples nous donne connaissance, par opposition au temps primitif de la création de la terre et des révolutions de sa surface. On ne peut parler historiquement que de ce qui existe depuis l'homme; la théorie au contraire nous ramène à la création même de ce qui *est*.

Nous ne parlerons ici que des changemens, des mouvemens et des révolutions qui ont leur cause dans la diversité de ces trois formes, dans leur rapport avec l'espace suivant la dimension horizontale et perpendiculaire, et dans leur action réciproque l'une sur l'autre.

On peut prendre plusieurs chemins différens dans la poursuite des rapports présens de ces trois formes. Nous avons dit plus haut pourquoi, dans notre méthode, nous allons des formes solides aux formes fluides. Cette route nous semble plus naturelle parce que l'homme, d'où partent toutes nos observations, s'est uni plus intimement à la forme solide, parce qu'elle est plus mathématiquement limitée et que c'est elle qui nous donne le rapport des autres avec l'espace.

Dans des recherches historiques, la méthode chimique qui va des formes fluides aux formes solides ou solidifiées serait la plus convenable, car toute *genèse* commence nécessairement par les formes fluides. Dans la seconde section de ce travail où nous traiterons des élémens, cette partie historique de la terre sera plus souvent indiquée que dans la première qui s'occupe immédiatement des formes solidifiées.

§ 2. LA TERRE.

Dans l'antiquité les hommes éclairés ne se représentaient la terre que comme un seul continent entouré d'un grand nombre d'îles. Depuis trois siècles nous sommes arrivés, par Christophe Colomb, à la connaissance certaine d'un grand continent occidental opposé à notre monde oriental.

On supposa bientôt qu'on devait découvrir aussi un grand continent austral qui faisait contre-poids au monde septentrional; mais Cook, dans la seconde moitié du dernier siècle, montra le peu de fondement de cette opinion : cependant il détermina les bornes de plusieurs terres australes, d'un grand nombre d'îles et de côtes auxquelles semblent appartenir les nouvelles terres que Smith découvrit en février 1819 (la nouvelle Ecosse entre le 55 et le 65° de longitude occidentale du méridien de Greenwich et le 62 et 63° de latitude méridionale).

La supposition de l'existence d'un grand continent au pôle austral du globe était la conséquence d'une observation très-juste en soi. On avait remarqué que dans l'hémisphère boréal, c'est au pôle que les deux continens, le nouveau et l'ancien, présentent une masse plus grande, et que leurs membres et leurs promontoires se touchent, à quelques milles près. Au Sud, au contraire, leurs corps s'allongent et se rétrécissent toujours; séparés entr'eux par des mers immenses, ils se prolongent en pointes cunéiformes, jusqu'à ce qu'enfin la terre ferme ne soit plus représentée au pôle austral que par trois grands promontoires perdus au milieu des vagues sans bornes de l'océan du Sud.

Il a été facile ainsi de limiter l'étendue du continent au Sud; mais au Nord de grandes difficultés s'opposent à la découverte, à la délimitation précise du continent, de sorte qu'on n'a pu encore en faire le tour jusqu'aujourd'hui.

Sans nous arrêter ici à l'hypothèse de la génération de ces formes, à dénombrer leurs parties, à désigner leurs limites, à indiquer l'étendue de leur surface, nous jetterons immédiatement un coup d'œil général sur les formes elles-mêmes, et d'après les raisons que nous avons données dans l'introduction, sur celles de l'ancien monde.

L'ancien monde.

Un simple regard jeté sur le globe de la terre

suffit pour nous faire connaître les limites mathématiques de l'ancien monde dans la dimension horizontale; il se présente comme une grande masse de terre continue et cohérente qui se divise en trois parties principales. La division inégale de ces parties ne donne pas une idée de leur étendue : aussi on leur a conservé, avec raison, le nom très-indéfini de *parties* du monde. Cependant, si nous observons de plus près, nous verrons que cette expression nous est donnée historiquement et psychologiquement par toute l'histoire de l'humanité et qu'elle est aussi fondée physiquement sur la forme caractéristique de leur surface.

L'Afrique, entourée de tous côtés par la mer, se présente comme un tout isolé, comme une forme de la terre complétement séparée des autres et n'existant pour ainsi dire que par elle-même.

L'Asie, bornée exactement de trois côtés par la mer, fait, pour ainsi dire, un seul corps avec l'Europe, qui en est beaucoup moins séparée que l'Afrique.

L'Europe, découpée sur ses côtés par une infinité de golfes et de baies, est la plus divisée, la plus variée de toutes les parties du monde. Cette diversité se montre de plus en plus prononcée en elle, à mesure qu'elle s'éloigne de sa cohésion avec l'Asie.

L'Afrique se présente comme un tronc sans branches; l'Asie est ramifiée de trois côtés, mais le corps domine toujours sur les membres; l'Europe est coupée, divisée, dans toutes les directions, et la masse des membres y prédomine sur le corps.

Les trois parties du monde sont caractérisées d'une manière également variée dans leurs formes principales, par rapport à la dimension physique.

L'Afrique est divisée en deux moitiés presque égales en étendue : celle du Sud en forme la partie haute, le plateau (hochland) (1); celle du Nord, la partie basse, (flach-land) (2). Ces deux formes importantes ne se rencontrent ensemble qu'à leurs limites en une ligne droite de l'est à l'ouest. C'est à cette ligne frontière, quelques points isolés et les côtes exceptés, que se bornent tous les contrastes, toute la diversité, toute la combinaison et la réciprocité des rapports de l'homme et de la nature dans cette partie du monde. Nous ne connaissons pas d'endroit sur la terre où les deux formes se rencontrent dans une plus grande uniformité.

L'Asie n'est pas si exactement divisée en deux moitiés égales. Elle se dessine par un grand plateau qui la domine et qui est bordé par deux terrasses de nature différente, l'une haute, l'autre basse. Le plateau n'est pas situé ici à l'extrémité, mais au centre même du grand corps oriental; il s'abaisse avec la plus grande variété jusqu'à ses basses terres qui reposent vastes et diversifiées, sous mille formes, autour de leur centre élevé.—L'Afrique, au contraire, n'a qu'une seule partie plane (flach-land).—Au milieu de ces basses terres, s'élèvent plusieurs groupes de petits plateaux dans différentes directions.—L'Afrique n'a qu'un seul groupe de petits plateaux—; les combinaisons de ces rapports si divers donnent naissance aux phénomènes les plus variés, aux contrastes les plus frappans, tout comme l'unité de plateau donne naissance, en Afrique, à la plus monotone uniformité. Il n'y a aucune partie du monde, où ces grands rapports généraux se montrent dans une proportion aussi grandiose, que dans l'orient de l'ancien monde.

Cette forme caractéristique du plateau qui domine dans les deux autres parties du monde ne se répète qu'une seule fois en Europe, à son extrémité occidentale, en Espagne, et sur une échelle très-réduite. Le centre de cette partie du monde présente, par rapport à ses extrémités, une masse beaucoup moins grande que dans les deux autres; il est coupé, démembré dans tous les sens par des mers intérieures, des océans qui le baignent et le diversifient. On ne rencontre pas la forme continue et impénétrable du plateau, à peine s'en montre-t-il quelques images isolées. La masse puissante qui produit de grands tous continus avec des hautes plaines, disparaît presque entièrement ici. Au lieu de s'étendre en largeur dans la dimension horizontale, elle n'apparaît, là où elle se montre, que comme des points élevés vers le ciel qui présentent la plus grande variété de pentes et de faces. Ainsi, la grande contrée alpique est la forme caractéristique de l'Europe centrale. Profondément baignée dans l'éther, offrant sur le plus petit espace la plus grande variété des phénomènes de tout genre, ouverte et pénétrée de tous côtés par des eaux courantes et des vallées, elle présente encore un passage facile de la pente sud

(1) Haute-terre.

(2) Terre-plane.

Ces expressions importantes, dans le système de l'auteur, seront expliquées plus tard. *N. D. T.*

à la pente nord, comme on ne le rencontre dans aucun autre plateau du monde. Elle s'abaisse de tous côtés au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, jusqu'aux terres basses, qui sont de nouveau séparées par des mers intérieures, d'autres plateaux plus petits groupés entr'eux de la manière la plus variée.

La division de cette partie du monde, très-perfectionnée sur un petit espace, le développement de ses formes solides et fluides, la facilité d'embrasser d'un coup d'œil cet individu de la nature et des peuples, qui se manifestent dans la révolution périodique de l'année, nous donnent le caractère propre de la partie européenne dans l'ancien monde : considérée du côté de la nature, d'après son caractère, elle nous semblera, dès le principe, appelée à une autre destination que les deux précédentes, vis-à-vis desquelles elle est placée d'une manière toute particulière.

Pour indiquer en grand dans la nature ces thèses générales, pour les appliquer à chaque place donnée d'une manière utile à la science et à la vie, il est indispensable d'entrer dans des recherches profondes sur les plus petites particularités de chaque individu de la terre. Ces recherches formeront la première partie de notre travail.

Mais nous devons avant tout expliquer les expressions usitées dont on se sert pour désigner la structure du globe. Leur sens complet ne peut résulter que de la vue même des choses ou du moins de l'exposition des faits qui va suivre : nous ne voulons donc pas exposer ici de théorie, mais dire seulement ce qui est indispensable pour comprendre ce qu'il y a de vrai dans les opinions et les idées dominantes.

1er Éclaircissement.

Surface de la Terre : Montagnes, Plaines.

La surface du globe s'élève sous les formes les plus diverses au-dessus du niveau de la mer et arrive ainsi à l'état de terre; puis elle s'étend d'une côte à l'autre en un nombre infini d'élévations et de profondeurs. Le mode de succession de ces élévations et de ces profondeurs donne aux plus grands continens, comme aux petites étendues de terre, leurs limites, leur espace et leur forme.

Toutes les élévations que l'on aperçoit d'un point de vue inférieur sont communément appelées *collines* et *montagnes*, et l'on désigne les enfoncemens qui les séparent sous le mot général de *vallées*.

D'un autre côté, on donne aussi le nom de *montagnes* à toutes les terres élevées au-dessus du niveau de la mer, quoiqu'on ne puisse les apercevoir d'aucun point inférieur.

Ainsi la même expression désigne deux rapports entièrement différens, c'est-à-dire l'élévation absolue et en même temps le contraste entre un lieu élevé et un lieu inférieur. Cette double acception du mot *montagne* a jeté dans la géographie la plus grande confusion et a donné lieu jusqu'ici aux erreurs les plus grossières; nous devons dès le principe nous garder d'un pareil danger. Celui qui sait quelle influence les forces de la nature exercent sur la surface des corps en général, celui-là verra clairement qu'il n'est pas indifférent, pour connaître la structure d'une partie de la terre, de savoir si elle plonge, ne fut-ce que d'une centaine de pieds plus qu'une autre, dans les flots de l'atmosphère qui la baigne.

D'après cette expression équivoque, les montagnes sont regardées tantôt comme gigantesques, tantôt comme des élévations peu importantes, et les vallées, les plaines, observées d'un faux point de vue, sont presque toujours considérées absolument comme des profondeurs.

Voulant préciser avec le plus grand soin ces deux accidens, nous considérerons d'abord les rapports relatifs des élévations et des profondeurs avec leurs alentours, puis leurs rapports absolus qui résultent de leur comparaison avec le niveau de la mer. Une application exacte et critique de ces deux rapports à toute l'étendue des continens peut seule nous en donner une connaissance précise et nous conduire à l'intelligence entière de leurs formes considérées comme bas-reliefs sur la terre; cette intelligence nous permettra de chercher l'unité du tout au moyen de la communauté qui se manifestera dans la variété des phénomènes.

Quelle que soit la relation des montagnes et des plaines entr'elles, qu'elles soient hautes ou peu elevées, il nous sera toujours possible de les comparer d'après une même mesure absolue. Supposant un niveau de la mer également éloigné du centre, également répandu sur toute la sphère du globe, nous le prenons comme l'horizon général des eaux. Il nous donne le fondement de la division naturelle, le zéro de l'échelle qui doit nous servir à mesurer, à comparer les élévations et les abaissemens de la surface de la terre. De là résulte la première loi, à l'aide

de laquelle nous classerons toutes les élévations, tous les enfoncemens, comme surfaces correspondantes à ce niveau, ou surfaces élevées au-dessus de ce niveau par rapport à toute la terre.

Il en résulte encore la seconde loi à l'aide de laquelle nous pourrons classer les points particuliers, relativement aux parties du monde prises isolément, ou, comme nous les avons appelées, aux individus de la terre, d'après leur corps et leurs membres.

Notre tâche ultérieure sera de rechercher ces deux rapports constans des hauteurs et des profondeurs dans leurs deux grandes formes ou types principaux, les plateaux et les basses terres du globe, et dans toutes leurs modifications.

Quand nous saurons où et comment ces deux formes confinent entr'elles, ce qui les avoisine ou les touche, alors leur combinaison nous fera voir immédiatement comment la diversité se développe toujours progressivement dans son ensemble organique.

2ᵉ Éclaircissement.

Idée des Montagnes.

Si, considérant les montagnes comme le contraste entre les élévations et les profondeurs de la terre, on entend par ce mot, dans le sens orographique, une réunion d'éminences groupées entr'elles dans un certain ordre, d'après certaines lois, avec certaines limites, il nous faut, dès le principe, prévenir dans la géographie quelques malentendus, quelques erreurs universellement adoptées. On réunit presque généralement, sous le mot *montagnes*, les accidens les plus divers, comme quelque chose d'homogène; mais si on veut par là exprimer un tout commun, ce tout n'a pu tirer son caractère que de la particularité, de l'individualité. En un mot, de même que l'enfant se représente toutes les montagnes semblables à la colline qui s'élève près de l'endroit où il joue, la géographie s'est représenté jusqu'à ce jour, avec la même uniformité, le rapport des montagnes aux terres planes, et les a toujours considérées ainsi d'un point de vue exclusif. Avant de parler de classifications générales, l'individualité qui se manifeste dans les formes de la terre, doit trouver sa place dans la science comme résultant, non de l'idée, mais bien de la vue, de l'intuition même des choses (1).

(1) L'auteur explique ici les différentes acceptions du mot *Gebirg*; comme le mot *montagne* n'a pas la même extension en français, nous mettons ici quelques développemens.

N. du trad.

A. *Montagnes marines.*

L'idée des montagnes marines a été introduite dans la géographie, depuis que Buache (1) a publié un système de planisphère physique (1752) et un mémoire sur les chaînes de montagnes du globe terrestre. Dans ce travail, il considère les montagnes comme des suites non interrompues de hauteurs qui divisent les continens en certaines parties. Il voit la continuation de ces chaînes à travers les mers les plus éloignées, les océans les plus profonds, dans les îles, les vigies, les rochers « *que je regarde*, dit-il, *comme les sommets de la suite des montagnes marines.* » Mais les raisons sur lesquelles il s'appuie, ne reposent pas sur l'observation, comme nous le voyons par la nature des îles volcaniques semées dans l'océan Atlantique et qui s'élèvent subitement du milieu de l'abîme sans fond. Aujourd'hui, elles ne nous offrent aucune preuve, mais seulement de faibles suppositions d'un continent (l'*Atlantide*) qui se serait abîmé. Les bas-fonds, si toutefois ceux qu'on suppose existent réellement, les îles découvertes çà et là au milieu des mers, ne nous donnent pas plus le droit d'admettre cette hypothèse, que Gatterer et Zimmermann (2) ont aussi défendue. La divison de l'océan en grands bassins par ces montagnes marines, qu'Otto a appelées *Seegebirge* (3), n'a pas de fondemens suffisans dans la nature. Ce n'est qu'une opinion intéressante prise d'un point de vue hypothétique.

Cependant on reconnaît, en quelques endroits, des continuations de montagnes sous la mer, par exemple, dans les mers intérieures. Mais alors l'hypothèse est confirmée par des preuves décisives, comme aux îles aleutiennes, dans celles de l'archipel grec et dans le détroit de la Sicile (4).

De même aussi les systèmes de réseaux de montagnes, d'équateurs de montagnes, de méridiens, ne sont, pour la plupart, que des opi-

(1) Histoire de l'Académie des sciences A., 1752, p. 118, et B., Essai de Géographie, pag. 399-416.

(2) Zimmermann, Zu Malte-Brun, 18. Abr. 1ʳᵉ partie, pag. 313.

(3) Otto, Naturgeschichte des Meeres. 2ᵉ partie, pag. 155.

(4) Athanas. Kircher, Mundus subterran. T. I, pag. 99.

nions introduites de force dans la nature, mais qui ne ressortent pas d'elle (1).

B. *Partage des eaux.*

Il en est autrement des montagnes terrestres de Buache (2), qui, selon lui, sont limitées par les sources des fleuves, la pente du terrain ou le cours des eaux.

S'il existe réellement un tel point de partage, une telle séparation des eaux (*divortia aquarum*) (3), comme nous le montre l'ouvrage classique de Schulz sur la continuité des hauteurs, cela nous fournit une divison exacte, pour toute la surface de la terre, et peut donner lieu aux considérations les plus intéressantes (4). Quoique toutes les contrées de la terre soient réellement coupées par ces partages d'eaux (5), cette division cependant ne peut nous représenter la nature même de la formation des individus de la terre : elle consiste seulement dans l'élévation, dans la saillie de l'ensemble de leur masse. Indépendante du cours des fleuves actuels, qui n'a exercé son influence que sur la surface, elle ne peut être observée et comprise que par le contraste des hauteurs et des profondeurs absolues, comparées à toutes les parties du monde. Il fallait que la forme saillante et primitive de la masse existât déjà avant que la loi de l'irrigation des eaux pût modeler sa surface. La surface a pu être baignée antérieurement par la mer, postérieurement par les eaux des fleuves; par conséquent l'inondation aurait été double. Ainsi le réseau des partages d'eaux actuels ne serait qu'une modification récente et tertiaire de la surface de la terre; il peut souvent différer des premières irrigations et être ainsi un sujet important à étudier, sans pour cela nous donner le fondement de toutes les divisions des formes des grands individus de la terre. Les rapports variés, qui en résultent, demandent à être observés, mesurés avec la plus grande exactitude sur tout le globe; leur confusion a donné lien, dès les premiers temps, à un grand nombre de fausses conséquences, qui ont pénétré dans beaucoup de systèmes de géographie générale. La première conséquence erronée est que le partage des eaux se rencontre toujours avec les montagnes et ne fait qu'un avec elles. La seconde, beaucoup plus fausse, est que là où est un partage d'eaux, là doivent être aussi des montagnes.

Cette opinion séduisante a envahi la nouvelle géographie, et, au lieu d'une ligne continue de hauteurs, elle a surchargé tous les continens de chaînes de montagnes réelles qui n'existent que dans l'imagination des dessinateurs de cartes et des géographes.

Il a donc été nécessaire de remonter toujours aux sources premières, aux opinions, aux rapports primitifs d'où découlent et auxquels se rattachent toutes les idées suivantes.

D'abord, souvent une montagne réelle, s'élevant de vastes et profondes plaines, ne donne naissance à aucune ligne de partage : par exemple, le Harz, situé comme une île au milieu de basses terres : toute la chaîne est ici en dehors des premiers partages d'eaux; et si l'on regarde les partages comme la base du système des montagnes, celles qui n'y sont pas comprises, n'en seront que comme des accessoires tout à fait fortuits.

Secondement : quand on rencontre ensemble un partage d'eaux et une chaîne de montagnes, souvent le cours du partage est différent de celui des montagnes : c'est ce qui a lieu dans les montagnes des Pyrénées et des Alpes (1). Souvent les plus hautes cimes d'une chaîne de montagnes sont tout à fait en dehors de la ligne de partage, qui ne passe que sur une élévation moyenne de cette chaîne. C'est ainsi que le Mont-Perdu des Pyrénées est situé au sud du partage des eaux de la chaîne des Pyrénées et non en dedans de son cours (2). Souvent encore la ligne de partage passe tout près d'une haute chaîne de montagnes, dans une plaine, par exemple au sud des Karpathes entre l'Hernad et le Poprad, où les eaux de la mer Baltique et de la mer Noire se partagent dans la plaine sans collines de Teplicz et de Ganocz (1860 pieds au-dessus de la mer), et non sur la haute crête des Karpathes (3).

(1) Fr. Schulz, Über den allgemeinen Zusammenhang der Hœhen. Weimar, 1803, pag. 62.

(2) Buache, Essai, pag. 502.

(3) Tite-Live, XXXVIII, chap. 45.

(4) Dante, Prose. Venez. 1793; II, pag. 24. — Schulz, pag. 69.

(5) Rhode, Recension im Wiener Iahrbuch der Lit. 1820, XI. Pag. 138.

(1) Ebel, Geognostische Karte der Alpen, vom Bau der Erde. — Ramond, Carte des Hautes-Pyrénées.

(2) Ramond, Voyage au Mont-Perdu. Paris, 1801, pag. 117.

(3) Wahlenberg, Flora carpathica. p. XXXIII.

Troisièmement : on voit de grandes étendues sur la surface de la terre, où il y a des lignes de partage, sans qu'on y trouve des chaînes de montagnes ; ce sont souvent de grandes hauteurs absolues, qui ont la forme de plaines, où il ne se rencontre que des élévations relatives, presqu'imperceptibles : et cela peut arriver entre de grandes montagnes et de grands fleuves. La ligne de partage des eaux du Rhin et du Danube, par exemple, au nord du lac de Constance, n'est ni une suite de sommités, ni de hauteurs, comme cependant on l'appelle partout. Ainsi les hauteurs (*Uwalli*) longues de cent milles en Pologne et en Russie, qui s'étendent du golfe de Bothinie à la mer Glaciale (1), le plus grand nombre des partages d'eaux du nord de l'Amérique, du nord et de l'est de la Sibérie, sont représentés dans nos cartes et nos géographies, comme des suites de montagnes d'une étendue de plusieurs centaines de milles, comme des chaînes alpiques, qui cependant ne se trouvent nulle part dans la nature.

Enfin, on rencontre quelquefois une combinaison toute particulière de partages d'eaux et de chaînes de montagnes, ce qui forme un système compliqué, comme en Espagne. Le phénomène des partages d'eaux est ici tout à fait séparé des chaînes de montagnes. Depuis le traité de 1660, ce n'est pas la chaîne des Pyrénées mais la principale ligne du partage des eaux qui est devenue la frontière politique de la Péninsule vis-à-vis du continent européen ; en effet, la ligne du partage des eaux est une ligne imaginaire et la chaîne de montagnes au contraire forme une ceinture de plus de vingt milles de largeur. La division des provinces est presque toujours basée sur les lignes de partage (*Vertientes*), et ces lignes passent dans les plaines. C'est ce qui a donné lieu à ces prodigieux circuits que l'on fait faire aux montagnes sur les cartes d'Espagne, et cependant leur cours, tant qu'elles se présentent comme des montagnes et des vallées réelles, forme un parallélisme de l'Est à l'Ouest, presque toujours indépendant de ces circuits imaginaires. De là encore l'opinion que les fleuves longent toujours les montagnes, quoique, même en Espagne, et sur toute la terre, ils les coupent directement (2). Ainsi l'Euphrate, qui prend sa source dans les hautes plaines de l'Arménie, coupe au sud la haute chaîne transversale du Taurus. Cette circonstance, qui a pu induire en erreur même un Rennell, est très-importante dans la géographie ancienne et moderne (1).

C. *Les Montagnes sous le rapport géognostique.*

Si l'on regarde les montagnes comme les membres d'un grand corps, ou comme appartenant à un système, il sera indispensable de les considérer dans leur structure intérieure. La géographie, qui ne voit que la surface de la terre, n'en a pas parlé encore ; cependant si elle veut avoir une véritable tendance scientifique, elle ne doit pas mettre la forme extérieure en contradiction avec la forme intérieure.

Par exemple, on a considéré avec quelque raison les montagnes neptuniennes et le cap Peloro en Sicile, comme une continuation des Apennins, car elles ont avec celles de la Calabre la même direction, les mêmes couches, et elles sont composées des mêmes élémens (de granit et de gneiss) (2). Mais ce serait une opinion tout à fait arbitraire, résultant de la simple vue des cartes et non de l'observation de la nature, que de considérer les montagnes de la Corse et de la Sardaigne comme une prolongation de celles de Gênes. Dire que le cap Corte, à base de granit, est une prolongation du cap génois delle Malle, composé de calcaire noir de transition, serait, comme l'a dit un grand orographe (3), aussi absurde que de prétendre que les Vosges sont une prolongation de la chaîne du Jura.

Séparer au contraire ce qui, par toute sa masse, constitue un tout, comme la Haute-Asie et la Haute-Afrique, serait, d'un autre côté, tout aussi arbitraire, tout aussi erroné, et,

(1) Léopold V. Buch. Reise nach Norwegen. Th. 2, p. 201.

(2) C. S. Weiss, Über die Rheindurchbrüche in der Zeitschrift, für die neueste Geschichte Staaten und Volkerkunde. Berlin, 1814, avril ; pag. 363.

(1) Nous omettons le paragraphe suivant qui n'a rapport qu'à une acception particulière du mot *Gebirg* (montagnes), en allemand. Les mines où se trouvent les métaux s'appellent *Gebirg*, *Erzgebirg*. Ritter prévient ici contre la confusion que ce mot a pu jeter dans la Géographie en faisant toujours supposer des élévations là où se rencontraient ces mines, qu'elles fussent, comme il le dit, dans des plaines, dans un pays de collines ou de montagnes. (*Note du trad.*)

(2) Ferrara, Storia generale dell'Etna. Catania, 1793 ; 8°, pag. 369 ; et Dolomieu, Voy. pittoresque de Naples, t. IV, p. 390.

(3) L. v. Buch ; Über den Gabbro im berlinischen Magasin für N. 1810, pag. 142.

comme la supposition précédente, ne conduirait à aucun résultat. Ces grandes parties de la terre ne nous ont été connues que peu à peu, il est vrai; les peuplades ennemies et toujours en guerre l'une avec l'autre, qui les habitent ou les parcourent, les ont désignées comme quelque chose de très-divers; mais cela n'a pas empêché cependant les vrais observateurs de trouver l'élément commun au milieu des différences.

D. *Montagnes dans l'acception ordinaire.*

L'usage ordinaire de nommer *montagnes* de simples hauteurs et des collines, de confondre, comme synonymes, montagnes et chaînes de montagnes, de tracer dans les pays montueux des chaînes qu'on ne peut, sur les cartes, distinguer des chaînes alpiques, comme dans la Hesse et dans la Transylvanie, tous ces abus ont introduit une foule d'erreurs dans la géographie; la plus dangereuse, sans contredit, est l'opinion que toutes les hautes chaînes de montagnes de la terre ou d'une partie du monde doivent se tenir dans un ensemble cohérent.

C'est ainsi qu'on croit généralement que la haute chaîne alpique des Karpathes entoure toute la Hongrie, depuis les monts Sudètes, dans un grand arc de plus de 100 milles, tandis qu'elle ne s'étend réellement (1) que de 15 lieues de l'est à l'ouest; le reste n'est qu'une contrée montueuse dont les élévations les plus grandes ne s'appelleraient, en Suisse, que des collines. Townson (2) fut induit en erreur en Hongrie, par le mot montagnes (*Berg*), que l'on emploie trop indéfiniment en Allemagne.

C'est aussi arbitrairement (3) qu'au moyen de rangées de côteaux et de pays de collines, on a voulu réunir au sud de la France, en une seule grande continuité de montagnes, les chaînes des Alpes et des Pyrénées, tandis que cette réunion est contradictoire au vrai caractère de ces deux espèces de montagnes.

L'usage vulgaire d'appeler plaines et de considérer comme telles les surfaces unies, qu'elles soient au-dessous ou au-dessus du niveau de la mer, a induit à séparer ce qui, par sa formation, est cohérent en soi, et a fait perdre de vue la cohésion qui prédomine cependant sur les interruptions apparentes. Ainsi, en Espagne, on a considéré les hautes terrasses (1) qui unissent la masse en un tout, comme des vallées qui la séparent, et en Allemagne, on a regardé le nombre infini de petites montagnes, les suites de collines les moins importantes comme des parties qui coupent et isolent l'ensemble, sans voir le rapport constant de la base qui maintient l'union au milieu des dégradations relatives.

Cette considération importante, excepté certains phénomènes tout à fait frappans au milieu de quelques parties du monde, n'a jamais été appréciée, ou du moins, si on en a fait mention, elle n'a été que superficiellement indiquée dans la géographie; si elle a été reconnue en général dans les ouvrages de géographie comme un fait important (2), on l'a laissé subsister pour elle, sans rechercher plus loin son influence sur le tout; dans la géographie particulière, on ne trouve pas une seule trace de la connaissance de ce fait important. Quoique Alexandre de Humboldt eût déjà depuis longtemps appelé l'attention sur ce phénomène caractéristique, il n'a encore eu jusqu'à ce jour aucune heureuse influence sur l'étude générale de la terre.

3e ÉCLAIRCISSEMENT.

Explication des termes désignant l'élévation de la terre.

Il importe de bien saisir la nature des deux formes principales, le plateau (*Hoch-land*) et les basses terres (*Flach-land*), de les considérer en elles-mêmes et entr'elles d'après leurs rapports les plus importans.

Nous appelons *massifs*, *plateaux*, les assemblages de hauteurs cohérentes, massives, qui ne sont pénétrées et coupées par le lit d'aucun fleuve et s'étendent au loin dans toutes les directions au-dessus des terres basses qui les avoisinent, ou du niveau de la mer : ces massifs nous apparaissent comme des plates-formes, des terrasses, ou comme des gibbosités sur la terre : ils s'élèvent à des hauteurs absolues très-variées, portent quelquefois d'autres montagnes, ou présentent de hautes plaines parfaitement unies. Nous appelons *grandes chaînes de montagnes du globe*, les montagnes qui ont une grande dimen-

(1) Wahlenberg, Flora carpatica. p. XXX.

(2) Townson, Travels. pag. 250.

(3) Passinges, Bibl. nat. du dép. de la Loire, dans le journal des Mines. VI, p. 813.

(1) Bowles, Stor. nat. de Esp. et A. de Humboldt, dans la Descript. itin. de l'Esp. par Laborde. Paris, 1808; tom. I, p. CXIV.

(2) Malte-Brun, Géographie universelle.

sion en longueur et en hauteur avec une largeur proportionnellement très-faible, et qui suivent un cours régulier. Elles nous apparaissent comme les ceintures de la terre, les bordures des plateaux, et, considérées isolément, comme pays de montagnes, *pays d'Alpes*.

Celles qui, par rapport à leur largeur, ont peu d'étendue, les montagnes isolées, réunies comme en tas, seront appelées *groupes*, *masses de montagnes*, suivant les termes dont se sert l'orographie. Ce n'est qu'après avoir étudié de plus près leur individualité, que nous pourrons donner des détails plus complets sur leurs formes, leurs rapports caractéristiques et prodigieusement variés, qui, jusqu'à présent, n'ont pas encore été appréciés dans la géographie. Ce que nous venons de dire suffit bien pour faire comprendre les faits principaux des recherches qui vont suivre : d'ailleurs, ces premières notions recevront en chaque lieu les développemens nécessaires. La hauteur absolue de toutes ces formes au-dessus du niveau de la mer étant la base de notre échelle de comparaison, doit nous servir encore à préciser nos termes généraux.

Nous appelons plateaux ou plates-formes de la première classe, les plateaux de plus de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; ceux qui sont moins élevés seront appelés plateaux de la seconde espèce, et les passages de ceux de la première à ceux de la seconde seront nommés degrés intermédiaires, *terrasses*.

Les élévations isolées de un à 2,000 pieds, nous les appelons côteaux, collines; de 2,000 à 4,000 pieds, montagnes basses, basses chaînes de montagnes. Une exactitude très-précise n'est pas de rigueur pour des élévations si peu importantes. Les chaînes de montagnes de seconde classe atteignent jusqu'à 6,000 pieds; au-dessus s'élèvent les chaînes alpiques; et au-dessus de 10,000 pieds, sont les montagnes géantes de la terre.

On voit ainsi facilement ce qu'il faut entendre par les mots de *pays de collines*, *pays de montagnes*, *pays d'Alpes*; cependant cette classification ne part pas d'une échelle mathématique précise, parce que souvent elle ne pourrait être appliquée dans toute sa précision sur les plus grands espaces de la terre dont les exhaussemens n'ont pas été mesurés.

REMARQUE. — *Charpente du globe.*

Si nous employons quelquefois l'expression de *charpente de la terre*, nous n'entendons pas indiquer, par là, la solidité, la cohésion supposées du globe; nous voulons seulement faire entendre que la forme extérieure a pour base une construction intérieure.

Buache avait déjà introduit cette expression (*charpente du globe*) dans la géographie. Desmarets la remplaça par celle d'*ossature du globe*. Scheuchzer nomma les montagnes en général *l'édifice de la terre* et appela de bonne heure l'attention sur leur architecture (1). L'expression *montagnes de la terre* ne représente que l'idée restreinte de la forme extérieure; celle de *charpente du globe* indique en même temps la forme extérieure et la structure intérieure, et c'est dans ce sens qu'Alex. de Humboldt a de nouveau employé ce mot. C'est dans la géologie seule qu'il doit être question de la structure du globe; cependant Ebel a parfois introduit cette expression dans la géographie.

Après avoir exposé la méthode dans l'introduction, après avoir fixé les termes dans ces observations préliminaires, nous pouvons tout de suite passer aux détails : ils nous fourniront une somme d'observations plus grande et plus riche, et le résultat général nous ramènera plus tard, avec d'autant plus de succès, à l'ensemble systématique que nous poursuivons. En attendant, convaincu de notre insuffisance et de notre ignorance, dans le domaine de la formation géographique de notre planète, nous nous plongeons au milieu de l'immensité de ses propriétés et de ses formes afin de nous élever de la particularité et de la comparaison à la vue générale de l'ensemble; si c'est possible, un jour, nous nous élèverons aussi à l'exposition scientifique de la formation de notre terre, tentative qui, si elle n'était précédée d'autres travaux, serait à présent trop exclusive et sortirait du développement historique de notre sujet.

§ 3. LES EAUX COURANTES.

Partout, et d'après la même loi, les eaux courantes se fraient leur route des hauteurs dans les terres inférieures; mais les effets de leur chute peuvent être très-variés. Cette chute doit correspondre à tout et les combinaisons qui résultent de la quantité de l'eau, de la durée de son influence sur le sol, et d'autre part, du nombre et de la grandeur des obstacles qui sont opposés; elle est d'autant plus importante, qu'elle change la surface inorganique de la terre en uni-

(1) Helvetiæ Historia natural. I, p. 116.

tés locales, que nous appelons dans leur ensemble *pays*, *contrées*; ces lieux ainsi individualisés par les eaux, exercent partout sur l'homme qui y vit un charme secret et mystérieux, et sont la base de toute vie organique.

Au lieu d'envisager la formation des fleuves, dans leur développement toujours actif et progressif, on la considère à tort comme achevée et partout également perfectionnée; de même aussi, on ne regarde ordinairement la terre que comme un tout uniforme, on se la représente comme une œuvre faite de main d'homme, qui, dès que l'artiste l'abandonne, peut être mesurée et jugée, parce qu'elle est accomplie, finie, arrêtée.

Mais la nature s'oppose partout à une pareille supposition. Il sera prouvé plus tard que les systèmes de fleuves ne sont pas tous également développés, ni également partagés sur la surface de la terre, et que plusieurs d'entr'eux présentent même un caractère tout particulier.

Souvent le domaine des sources d'un fleuve est si peu individualisé, que le partage des eaux disparaît entièrement et que le cours supérieur du fleuve se confond avec d'autres eaux qui coulent dans des directions tout opposées. C'est ce qu'on voit dans le nord de la terre et, une partie de l'année, pendant la saison des pluies, sous les tropiques; le même phénomène se répète très-vraisemblablement aux sources du Nil et du Niger, en Afrique.

Ce qui prouve en outre que la formation des vallées n'est rien moins que développée, c'est le cours des fleuves à travers les pays de montagnes. En Afrique, les vallées ne sont en partie que des déserts, des lits de cailloux; en d'autres endroits, des rangées de lacs, de vraies extensions de fleuves, qui ne correspondent encore entr'elles que par des torrens, des cataractes, des chaînes de rochers, comme cela se remarque dans les basses terres des contrées polaires et dans les plus hautes montagnes de l'hémisphère méridional, où se formèrent des lacs d'Alpes qui manquent absolument à d'autres contrées. Cette forme non développée se manifeste aussi dans le cours des fleuves, quand, à leur sortie des montagnes, ils entrent dans les régions marécageuses situées à la limite des systèmes de montagnes.

Dans le cours inférieur des fleuves, la formation des vallées est parfaitement développée; cependant les uns, comme le Nil, le Gange, l'Euphrate, encombrent leur lit, tandis que ce phénomène se remarque moins dans d'autres, par exemple dans le Niger, les fleuves de la Sibérie et de l'Amérique. Souvent même il peut se former, entre deux systèmes, des fleuves qui appartiennent à l'un et à l'autre (*Zwitterstrœme*), comme le Cassiquiare dans l'Amérique du sud, comme cela se trouve encore près du lac au-dessus de Martaban, entre l'Ava et les fleuves de Pégu, près d'Annam, entre les fleuves Siam et Comboja, comme encore la Tærando-Elf, entre l'Elf Tornea et l'Elf Calix en Laponie.

1er Éclaircissement.

Domaine des fleuves. — Systèmes d'eaux.

Si les hauteurs cohérentes (1) sur lesquelles se tire la ligne mathématique du partage des eaux désignent en même temps la ligne initiale d'où part toute l'impulsion, il faut admettre que le lit inférieur, dans la vallée, est la ligne finale; la pente de cette ligne finale cesse à son embouchure dans la mer, parce que c'est ici que se rétablit l'équilibre de l'eau avec le niveau de la mer.

La ligne finale, lorsqu'on la considère comme le dernier lit, s'appelle *fleuve*, dans le sens restreint. La ligne initiale est alors le *domaine des sources*, et l'espace qu'elle renferme, *le pays des sources* ou le *berceau du fleuve*. Les affluens (*contributary-streams*) de droite et de gauche forment cet embranchement de bassins qui ressemble aux ramifications des veines.

On appelle *domaine du fleuve* (2) l'espace qui, avec la région des sources et le fleuve, forme comme la circonférence et le centre, un seul et même tout; les formes solides et fluides, considérées comme unité dans leurs rapports réciproques, seront appelées le *système d'eaux*.

La largeur et la capacité du lit des fleuves en constituent le *calibre*; leur longueur et leurs ramifications, le développement (3).

Il serait inutile d'établir de nouvelles règles pour la dénomination des diverses espèces d'eaux courantes, car les mots de rivières, de fleuves, changent toujours de signification, selon qu'on les emploie dans leurs rapports avec toutes les eaux courantes de la terre ou seulement avec

(1) Fr. Schulz, Über den Zusammenhang der Hœhen, p. 5.

(2) Gatterer und Otto, System einer allgemeinen Hydrographie. Berlin, 1800; p. 138.

(3) Buache, Essai d'un parallèle des fleuves de l'Europe. Mém. de l'Académie. A. 1752.

celles d'un seul pays. Il existe dans certaines contrées des noms très-caractéristiques pour les différens petits courans d'eaux comme les *Wed* dans la Barbarie, les *Wadis* en Arabie, les *Oulastous* dans les steps des Kalmoucks, les *Barrancos* dans toutes les possessions des Portugais, les *Creeks* dans l'Amérique du nord, les *Elf* en Suède, les *Gangas* dans l'Hindoustan. Vouloir les ordonner d'après un principe mathématique, serait aussi inutile que la nomenclature géographique des Chinois (1), où les provinces, les villes, les montagnes ont toutes des noms particuliers selon leur grandeur.

Nous diviserons les eaux courantes, d'après la longueur de leur cours et l'espace qu'elles occupent, y compris le domaine des sources (2), en systèmes du premier, du second et du troisième ordre, soit que nous les considérions dans leurs rapports avec toute la terre, ou seulement avec une partie du monde.

Le moindre fleuve est souvent de la plus haute importance pour la contrée à laquelle il appartient (3). Par exemple, la petite Isar, en Bavière, reçoit depuis sa source jusqu'à son confluent, 860 rivières sur la rive gauche, dont 44 arrivent directement jusqu'à elle; sur la droite, 433 en 59 lits. Elle est en tout alimentée par 136 lacs et 1,293 rivières, qui s'y jettent en 103 lits (4). Et cependant l'Isar n'est qu'un des 34 affluens du Danube (5), qui lui-même n'occupe que le troisième rang parmi les grands fleuves de la terre.

Ce n'est pas seulement la grandeur, mais surtout la variété (6), dans le système d'eaux, qui en constitue l'individualité (7) caractéristique. Toute individualité a pour base une unité physique, dont le principe peut se représenter mathématiquement (8) et qu'on embrasse facilement d'un coup d'œil, comme dans les grands fleuves de l'Orient, le Gange et l'Indus. *Maebar* (1), c'est-à-dire *le grand gué*, désigne dans l'Inde tout le pays le long du Gange, depuis le golfe du Bengale jusqu'à la grande chaîne de l'Himalaja, et correspond parfaitement à notre idée de système d'eaux. Les Américains du nord ont saisi aussi, avec autant de sagacité, l'importance historique de leurs systèmes d'eaux.

REMARQUE.

Les partages des eaux comme transports.

Le partage des eaux, dont nous avons parlé plus haut, désigne partout l'origine d'un système d'eaux : c'est de lui que partent les vallées des rivières et des fleuves. A ce point, les eaux qui se dirigent vers des mers opposées, sont encore voisines. Sur le partage des monts rocheux, dans l'Amérique septentrionale, les sources du Missouri et du fleuve de Colombie ne sont éloignées que d'un quart de lieue (2) l'une de l'autre, et cependant ces fleuves s'embouchent, l'un dans la mer Atlantique, l'autre dans l'océan Pacifique.

La plaine des Karpathes, entre Teplicz et Ganecz, forme le partage des eaux de la mer Baltique et de la mer Noire (3). Les habitans du Caucase donnent le nom de *Rioni* aux fleuves qui coulent dans une direction opposée; les Burètes, en Sibérie, les appellent *Dogno* (4); ainsi tous les fleuves qui partent du partage, entre la mer Baltique et la mer Glaciale, sont des *Dogno*; ils nomment en particulier *Arou-Dogno* les fleuves du Nord qui se dirigent vers le Lena, *Ourbou-Dogno* ceux qui appartiennent au berceau de l'Amour. Les Mongols adorent les montagnes de partage; ils y élèvent des masses de pierres sur lesquelles ils plantent une bannière, signe religieux (5); les *Tongous* ne passent jamais à côté de ces tas de pierres sans y jeter une branche de cèdre, afin, disent-ils, que les saintes montagnes de partage ne diminuent pas, mais qu'au contraire elles augmentent toujours. Cette superstition est fondée sur une idée très-juste en soi, c'est qu'on ne doit pas considérer les partages d'eaux comme des frontières absolues, et que les fleuves ne coulent pas seulement en avant, mais aussi en arrière de leur source; nous voyons en

(1) Amiot, Mémoires concernant l'histoire des Chinois, t. XIV, p. 176.

(2) Rennel, Appendix, dans M. Park's Trav. p. 17. — Philosophic Transactions. Y. 1781, p. 51, et le Major Müller, dans Otto, pag. 139.

(3) Scheuchzer, Helvet. hist. naturalis, t. II, p. 4.

(4) V. Riedl, Hydrographische Karte von Baiern.

(5) Al. F. Marsili, Danubius. Amstelod. 1726; in-fol., t. VI. Mapp. potamographica. fol. 59.

(6) Rennell, Ganges, Mem. of a Map of Hindostan. 3 éd., pag. 308.

(7) Playfair, Illustrations of the Huttonian theory of the Earth. Edinburg, 1802. VIII, p. 367.

(8) Playfair; p. 102.

(1) Th. Maurice, Indian antiquities. London, 1806; t. I, p. 230.

(2) Lewis et Clarke, Voyages, p. 188.

(3) Wahlenberg, Flor. Carpat., p. 33.

(4) Pallas, Russische Reise., tome III, p. 189.

(5) Neue Nordische Beitræge, tom. II, p. 95.

effet que les sources de toutes les rivières et de tous les fleuves reculent quelquefois (1); ils causent alors les plus affreux ravages sur les hautes montagnes.

Ces partages, considérés comme *transports*, *portages* (les Russes les appellent *Wolocks*, de *wolocsit* qui signifie *trainer*, *porter*), sont devenus très-importans, pour les grandes plaines septentrionales de la terre et, en particulier, de l'Amérique; ils ont même servi à qualifier des peuples, par exemple, les *Tschoudi transvolokani* (2). On ne connaît en Russie que deux wolocks, entre la mer Noire et la mer Glaciale; l'un se trouve entre le Don et le Wolga, près de Zarizyn, l'autre au-delà de Tscherdin, entre la Kolwa et la Petschora. Les Hongrois les appellent *Kœz*, comme le *Themeskœz*, entre la Themesch et le Marosch.

Ces transports ne sont pas également distribués dans les différentes parties du monde, ni partout d'une égale importance. L'Amérique en a neuf entre l'Océan oriental et l'Océan (3) occidental; l'Europe en a dix très-remarquables entre ses différentes mers; elle est aussi, par cette raison, plus praticable que les autres parties du monde; Charlemagne avait déjà compris toute l'importance des partages. L'Asie et l'Afrique, au contraire, sont très-pauvres sous le rapport de cette forme des partages, que l'on peut regarder comme une condition essentielle de communication de l'intérieur des parties du monde avec leurs bords.

Les principaux partages d'eaux divisent la surface de la terre en cinq bassins de mer du premier ordre, seize du second ordre et vingt six du troisième ordre, que nous considérerons tous dans leurs différens rapports en d'autres endroits.

2e Éclaircissement.

Direction, pente, cours supérieur, moyen et inférieur des fleuves.

La principale direction (4) ou la direction normale des fleuves dépend en partie de la direction des affluens de droite et de gauche, du volume réciproque de leurs eaux et de la force de leur courant; en partie aussi de la structure des masses de montagnes et de terre, qui les traversent dans leur cours.

La loi du parallélogramme des forces se manifeste souvent très-clairement dans la direction des fleuves; mais rarement ou presque jamais le cours des fleuves ne dépend uniquement de la force avec laquelle les eaux se rencontrent sous un certain angle. Souvent la force hétérogène et répulsive du lit influe aussi sur la direction du fleuve. Les petites déviations de la direction du fleuve sont quelquefois causées uniquement par la résistance des masses de montagnes, comme on le voit facilement aux sinuosités du Rhin, entre Bingin et Kaub, au Tessin supérieur, et à la Dal-Elbe en Suède, etc.

Resserré entre des masses de montagnes solides, stratifiées et cristallines, le fleuve ne peut former qu'une chaîne irrégulière et anguleuse de petites vallées, tantôt longitudinales, tantôt transversales; ses sinuosités deviennent plus douces et presqu'insensibles, dès qu'il entre dans des roches secondaires moins solides, ou dans des terres friables et d'alluvion. Au moyen d'un tracé exact du cours du fleuve, l'œil exercé peut juger avec assez de certitude de la capacité de son lit.

Les fleuves percent les masses de montagnes lorsque des obstacles trop puissans ne s'opposent pas à eux, dans les directions où ils trouvent le moins de résistance (1); dans les roches à couches perpendiculaires et où les vallées sont d'une certaine longueur, ils les percent toujours parallèlement à ces couches; dans les masses stratifiées horizontalement, ils suivent la direction des principales coupures. Quand deux masses différentes viennent à se toucher, les fleuves se fraient toujours préférablement leur cours sur la limite des deux, plutôt que de les couper transversalement (comme on le voit aux vallées longitudinales des Alpes et des Pyrénées); et c'est là sans doute aussi ce qui fait que beaucoup de fleuves se courbent soudainement en sortant des montagnes (*l'attraction des fleuves par les montagnes, d'après Heim*). Les fleuves du Harz nous en fournissent un exemple frappant. Le même phénomène se répète encore sur une échelle bien plus grande dans tous les principaux fleuves de l'Asie, à leur sortie du haut plateau, dans l'Indus, le Gange, et dans les systèmes d'eaux de la Chine. Peu importe ici que les fleuves se soient formés (2) eux-mêmes, dès le commen-

(1) Journal de Physique, 1810 — Pasumot, Voyage physique dans les Pyrénées, p. 245.

(2) Schlœzer, Nordische Geschichte, p. 392, et Schlœzer, Nestor, Th. II, p. 41.

(3) Alex. de Humboldt, Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, I, ch. 2.

(4) Hausmann, Scandinavische Reise, tom. IV, p. 324.

(1) Hausmann, Scandinavische. Reise. Tom. IV, p. 324

(2) Playfair, Illustrations; nol. XVI, p. 354.

ccment, leurs vallées, ou qu'ils aient pris possession (1) de celles que la nature avait préparées alors qu'elles étaient encore *res nullius*.

La rapidité (2) des fleuves dépend, ou de la quantité d'eau et de l'inclinaison du sol, ou de leur pression et de leur pente; elle doit par conséquent être très-variée.

Sur les montagnes, la pente est plus prononcée, la pression moins forte; dans les vallées, au contraire, la pression des masses d'eau prédomine sur la pente. La rapidité des fleuves est domptée par l'accumulation des eaux de montagne dans les lacs, ainsi que par l'horizontalité du sol; elle est au contraire accélérée par les affluens. Il est des torrens qui parcourent, dans une seconde, un espace de 3 à 7 pieds.

A. *Cours supérieur des fleuves.*

Dans les hautes montagnes, les eaux se précipitent plutôt qu'elles ne coulent; de là les noms de *Nants*, *torrens*, *Giessbæche*, *gaves*, *Elbes*, etc. Dans les Pyrénées (3), la peute des gaves est généralement d'un pouce par pied; on rencontre en outre, d'espace en espace, des pentes de deux à trois pieds et même davantage; cette rapidité extraordinaire des gaves les entretient dans un bruissemeut continuel, et la grande quantité d'air que les eaux absorbent alors les couvre d'une écume argentine. La même chose a lieu dans toutes les montagnes alpiques, sur tous les plateaux et sur une foule de côtes escarpées des terres polaires (4). Les lacs mêmes des Alpes ont encore une pente considérable. Le comte Morozzo (5) a trouvé que le lac Majeur, au-dessus de Milan, entre Mogadin et Arona, est, à l'une de ses extrémités, de 32 pieds plus élevé qu'à l'autre, quoique cependant il n'ait pas une très-grande étendue.

B. *Cours moyen des fleuves.*

Les pentes sont beaucoup moins considérables au-dessous des chutes d'eau et des lacs d'Alpes, ou dans les fleuves qui ne descendent que de hauteurs moyennes, comme par exemple le Neckar (1) qui n'a que 32 pieds de pente depuis sa source jusqu'à Heilbronn (dans une étendue de 32 lieues); ce qui ne fait qu'un pouce sur 32 pieds.

L'Oder (2) présente une pente bien moindre en Silésie, et celle du Danube est encore plus faible; il n'a, depuis sa source jusqu'à Presbourg, c'est-à-dire sur une distance horizontale de 9 degrés de longitude, que 1,700 pieds de pente. Cette pente presque généralement insensible des fleuves ayant déjà souvent attiré l'attention des savants (3), nous ne la perdrons jamais de vue dans nos observations suivantes.

On entend par *lit du fleuve* son étendue en largeur : elle peut être très-diverse, suivant la hauteur de l'eau; le Mississipi qui, dans le pays des Natchez, a à peine une demi-lieue de large (un mille anglais) dans les basses eaux, parvient quelquefois jusqu'à une largeur de six milles géographiques (30 milles) (4); suivant Dupons et autres (5), l'Orénoque, large de 3/4 de mille (3030 toises) près de St.-Thomas, acquiert une étendue de 15 milles géographiques, au temps des grandes eaux.

Bien différent du lit est le *chenal* (6), cette partie du fleuve qui lui donne proprement le mouvement et la vie, et en est, pour ainsi dire, l'artère pulsative. Dans le cours supérieur du fleuve, le chenal se confond presque toujours avec son lit; il est plus prononcé dans le cours moyen, et c'est lui qui détermine alors la direction, la pente et la rapidité du fleuve; quoique suivant toujours la pente générale des eaux, il n'est pas ordinairement situé au milieu du fleuve; il s'étend au contraire le long de la contre-pente, là où le fleuve est plus profond. Dans les terres planes, il élargit les sinuosités des fleuves qui embarrassent sa marche. De cette manière il

(1) Parrot. Grundriss der Physik der Erde. Riga. 1815; p. 327.

(2) Wiebcking, Allgemeine Wasserbaukunst, tom. 1, p. 413, — Brahm, Anfangsgründe der Wasserbaukunst, § 208.

(3) Pasumet, Voy. physique, p. 153.

(4) Wahlenberg, De altitud. montium Helvetiæ, dans l'ouvrage intitulé : De Vegetatione et climate in Helvetia septentr. Turic, 1813; p. 8.

(5) Nivellement depuis Turin, etc., tab. III, dans les Mém. de l'Académie de Turin. A. 1783; p. 3.

(1) Bohnenberger, Barometr. trigon. gemessene Hœben im Tuebinger Blatt fuer Naturw. und Arzneikunde. 1er vol. 3e partie, p. 830.

(2) Charpentier, Flussprofil von Schlesien. Bresl. 1812, p. 106.

(3) Otto. Hydrographie. — Parrot, Phys. der Erde. p. 328. — S. F. Lacroix, Introduction à la géogr. mathém. et critique, etc. Paris, 2e éd. 1811, p. 332.

(4) W. Dunbar Transactions of the american society at Philadelphia, 1804. T. VI, 165.

(5) Dupons, Voyage à la terre ferme, t. III, p. 255.

(6) Wiebcking, Allg. Wasserbaukunst, t. I, p. 430. — Rennell, Mém. 3e édit., p. 340.

donne naissance aux *Méandres*, c'est-à-dire à la marche sinueuse des eaux, et devient ainsi une forme caractéristique (1) du cours moyen des fleuves. Il se forme, entre les méandres, des îles et des basses, et, en quelques endroits. des lacs; ces derniers caractérisent plus particulièrement le cours supérieur des fleuves. Il est prouvé maintenant qu'un grand nombre des vallées, que suit le fleuve dans son cours moyen, étaient autrefois des lacs. La vallée du Rhin, depuis Schaffouse jusqu'au Bastberg, au-dessous de Strasbourg (2), et plus loin, depuis Ladenbourg jusqu'à Bingen (3), nous en présente un témoignage frappant. On peut encore citer le Danube, dans son cours moyen, depuis Ulm jusqu'aux étranglemens du couvent de Neubourg (4), au-dessus de Vienne; ce phénomène se répète aussi plusieurs fois au-dessus de Pesth, et au-dessous de Semlin, dans les détroits de l'Orsowa (5), etc. Il en est de même du Gange, de l'Indus, de l'Euphrate et des fleuves de l'Arménie. Dans le système peu développé des eaux du fleuve Saint-Laurent, on voit encore les rangées de lacs formant aujourd'hui autant de bassins, qui se déchargent l'un dans l'autre et constituent ainsi le fleuve; c'est ici qu'on a pu observer, dans les derniers siècles, les progrès de la formation des fleuves, sur une échelle plus colossale que partout ailleurs (6).

On voit encore aujourd'hui, presque dans tous les fleuves, les traces du passage des eaux, des lacs supérieurs dans les inférieurs. Ces passages sont plus ou moins caractérisés par des défilés, des étranglemens, souvent par des débris d'antiques bancs de rochers, des écueils, des gradins et des abîmes qui, coupant transversalement le lit du fleuve, y forment les *rapides* et les *sauts* que les Anglais appellent *Whirlpools, rapids;* les Espagnols, *Saltos* et *Raudale;* les Allemands, *Strudel* et *Stromschnellen;* les Sibériens, *Scheweren.* Souvent aussi on leur donne le nom de cataractes, par exemple dans l'Amérique du nord. L'Europe nous présente plusieurs phénomènes de cette nature, les *Saltos de Lobo* de la Guadiane, les *sauts* du Douro, au-dessus de Monte-Corvo, ceux de l'Ebre (1) au-dessous de Saragosse, près de Sastago; les *rapides* du Rhône, entre les bancs de granit de Pierre-Encise, au-dessous de Lyon (2); les bancs de rochers de la Loire au-dessous de Roanne (3), près d'Iguérando; ceux du Rhin, au-dessous de Strasbourg, près de Bingen (le *Bingerloch*), près de Saint-Goar, au-dessous d'Andernach (4); ceux de l'Elbe, près de Leitmeritz, d'Aussig, de Rauhe-Furth, de la Klingler et de la Merschützer-Furth au-dessous de Meissen (5); les entonnoirs (6) du Danube près de Grein, les étranglemens, près du cloître de Neubourg, et les passes de rochers près de Tachtali, Demikarpi, Orsova; et enfin les quinze *pórogs* du Dnieper au-dessous de Catharinoslaw (7).

Les mêmes phénomènes se rencontrent aussi dans tous les fleuves des autres parties du monde. C'est en les examinant de près qu'on pourra arriver à des résultats très-importans pour l'étude de leur formation commune. Ils entravent partout la navigation et quelquefois même la rendent impossible; cependant il ne faut pas le confondre avec les hautes chutes d'eau, cascades proprement dites, les catadoupes, les cataractes, etc., qui sont avec les rivages escarpés et les lacs d'Alpes une marque caractéristique du cours supérieur des fleuves à travers les hautes montagnes; les rapides, au contraire, les vastes terrains horizontaux, les méandres, en caractérisent toujours le cours moyen à travers les gradins. Après avoir franchi les derniers rapides, les fleuves entrent dans les plaines horizontales et basses de la terre, où ils prennent leur troisième forme caractéristique.

C. *Cours inférieur.*

Les lits du cours supérieur et du cours moyen dûrent nécessairement être mis à sec (8), à mesure que les masses d'eau s'écoulèrent. Quand

(1) Rennell, Mem. über den Ganges, *ibid.*

(2) Hammer, sur le Bastberg, dans les Annales du Musée d'hist. nat. t. VI. p. 356.

(3) Wiebeking, I, p. 447.

(4) Bory St-Vincent, dans le Berlin. Magasin für Naturwissenschaft. 1808; p. 295.

(5) Marsilli, Mappa Gen. Danubii. Tab. 40 et 16; et Popowitsch, Untersuchungen vom Meere, p. 284.

(6) A. Ellicot, dans les Transact. of the american. Society, t. IV, pag. 228.

(1) Townsend, Trav. III, pag. 45.

(2) Journ. des Mines; IV, pag. 41.

(3) Passinges, dans le Journ. des Mines. VI, p. 817.

(4) J. F. Ockhart, Der Rheinstrom. Mainz. 1816.

(5) Marperger, Elbstrom. Dresden 4, pag. 7.

(6) Nachrichten von den im Strudel der Donau vorgenommenen Arbeiten durch die KK. Navigations-Direction. Wien. 1781; fol. pag. 1.

(7) Güldenstadt, Russische Reise, tom. II, pag. 108.

(8) Ebel, Vom Bau der Erde im Alpengebirge. Th. I.

les digues furent brisées dans les gradins supérieurs, les gradins inférieurs en reçurent toutes les eaux. C'est ce que nous apprend aujourd'hui l'histoire du lit de tous les fleuves (1).

La pente du cours inférieur est souvent presqu'insensible, comme celle du Sénégal qui, d'après Adanson, n'a que 2 pieds et 1/2 depuis Podor jusqu'à l'Océan, sur une étendue de 60 lieues; d'après La Condamine, le fleuve des Amazones n'a que 10 pieds et 1/2 de pente sur 200 milles marins, ce qui fait à peine 2 lignes par 1,000 pieds.

La pression des masses d'eau très-considérable dans le cours inférieur, la contre-pression du flux et reflux, la période annuelle des gonflemens du fleuve, occasionnent ici, même avant le rétablissement de l'équilibre, une lutte continuelle des élémens, dont les résultats sont très-différens selon les lieux (2).

La bifluence est produite par l'action des eaux du fleuve qui tendent sans cesse à l'uniformité de niveau (3), comme le Nil nous en offre un exemple près du Caire; l'action du fleuve contre ses bords et la résistance de la mer produisent le dépôt du fleuve (*alluvial detritus*) : ce dépôt forme sous l'eau des bas-fonds et des basses, au-dessus de sa surface des attérissemens ou Deltas (4); c'est ce qui arrive au Gange, à l'Indus, à l'Euphrate, au Nil, au Rhin et à quatorze des principaux fleuves de la terre. Nous remarquons le contraire, c'est-à-dire des espaces non comblés encore, de larges embouchures, des Deltas négatifs (5) (*Negative Delta* ou *Inlet of the Ocean*), à neufs grands fleuves, l'Ob, le Jenisei, le fleuve St.-Laurent, le fleuve de Colombie et même aux petits Creeks et Elfes.

Une autre propriété du cours inférieur, c'est l'inconstance du chenal (6) qui transporte le lit du fleuve d'une extrémité de la plaine à l'autre. Cette inconstance est souvent frappante lorsqu'on la poursuit historiquement, surtout au Gange, à l'Indus, à l'Euphrate et au Nil.

Sous les tropiques, le débordement annuel des fleuves commence au cours inférieur et règle ainsi le résultat de l'action du fleuve (ποταμὸς ἐργατικὸς), suivant l'expression d'Hérodote (1), c'est-à-dire le nouveau dépôt qui va couvrir le sol de la plaine.

Le cours inférieur prend un caractère tout particulier, suivant que les fleuves s'embouchent dans une mer intérieure ou un océan qui a flux et reflux; c'est ce qu'on observe facilement au Nil, au Danube et au Volga, les trois grands fleuves qu'on appelle *non océaniques*, par opposition à ceux qui vont se mêler directement aux eaux des océans, comme les grands fleuves de la Chine, des Indes et de l'Amérique de l'est, et, par opposition à d'autres qui, quoique s'embouchant dans l'Océan, sont moins immédiatement soumis à l'influence de ses flots, par exemple tous ceux qui se dirigent plus à l'est et au sud qu'à l'ouest et au nord.

3e ÉCLAIRCISSEMENT.

Les gradins de la terre.

En comparant ces systèmes d'eaux entr'eux, en les considérant dans leurs rapports avec les hauteurs et les basses terres, on voit qu'ils ont trois formes principales qui se développent toujours dans la même succession depuis les hauteurs jusqu'à la mer.

Nous les désignons, par rapport au fleuve, sous les mots de *cours supérieur, moyen et inférieur*. Par rapport à tout le système d'eaux, nous pouvons les appeler les trois *degrés*, et les contrées qui se présentent dans la même succession, les grands *gradins* (*steps*) de la terre.

Les mêmes lois qui se manifestent dans le courant principal se répètent sur une plus petite échelle, dans les bras et les ramifications de chaque affluent, aussi bien que dans ceux de tout le système. Ce n'est pas ici comme dans la végétation où la force créatrice, partant des racines, s'exerce de bas en haut; l'action s'exerce ici au contraire de haut en bas: elle a pour cause le séjour antérieur des eaux : cette inondation générale est plus qu'une simple hypothèse, c'est un fait réel, et de là résulte la formation uniforme des systèmes d'eaux sur toute la terre. C'est là comme la racine d'après l'action de la-

(1) Playfair, Illustrations p. 357. — Wrede, Geologische Betrachtungen über einen Theil der Südbaltischen Lauder. Halle, 1754, pag. 56.

(2) Playfair, Illustrations Not. XVI, pag. 351.

(3) V. Wiebeking, Allgemeine Wasserbaukunst. I, p. 445.

(4) Andréossy, Mém. sur l'Egypte. T. I, pag. 190.

(5) Playfair, Illustrations, pag. 430.— Dunbar, Descriptions of Mississipi and its Delta : Transact. of the Amer.c. Soc. at Philadelphia, 1804; T. VI, pag. 165.

(6) Renuell, Mem., 3e édit., p. 340. —Elphinstone, Cabul, pag. 26 et 654.

(1) Hérodote, II. c. 2.

quelle les ramifications de chaque arbre se développent de jour en jour.

Un principe de vie, une force végétale donne naissance dans l'arbre à un système de branches: de même un séjour antérieur des eaux a donné naissance à un système de vallées, de rivières, de fleuves dans la direction de *haut en bas*. Les bras, les affluens isolés ne viennent pas d'ici, de là, au hasard, ne s'embouchent pas l'un dans l'autre au hasard; ils suivent toujours une loi invariable qui nous étonne (1), et tendent toujours à un niveau uniforme. Ainsi la ressemblance des effets nous a permis de remonter à des causes communes.

Cette régularité dans les effets justifie la division naturelle de ces trois *gradins*, dont les caractères essentiels semblent être tels que nous les avons indiqués plus haut. Nous ne parlerons pas ici des exceptions particulières (1).

Les monographies des systèmes d'eaux seront plus développées dans la suite. Nous pourrons y faire entrer alors les différentes subdivisions naturelles, et montrer comment elles modifient la propriété de chaque grand système d'eaux.

Ces observations auront dans la géographie générale une grande importance, si l'on considère que certains peuples ont dû leur civilisation à l'heureuse influence de leur situation dans les contrées parcourues par les grands fleuves. Les systèmes d'eaux, qui sont comme les pulsations des artères de la terre, ont servi à l'humanité d'excitation puissante pour la faire sortir de la masse confuse où elle gisait sans caractère, et l'élever à la personnalité d'un peuple et d'un état.

(1) Playfair, Illustrations of the Hutton theory, pag. 102.

(1) Playfair, Illustrations of the Hutton theory. III, p. 402.

FIN DES OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

AFRIQUE.

LE PLATEAU OU LA HAUTE-AFRIQUE.

APERÇU GÉNÉRAL.

§ 3.

Toute l'Afrique méridionale, depuis la côte sud du cap de Bonne-Espérance jusqu'à l'équateur et même jusqu'aux 5e et 10e degrés de latitude N. (1), forme un grand plateau continu, plateau immense qui s'abaisse des deux côtés en plusieurs terrasses échelonnées, à l'est vers l'océan Indien, à l'ouest vers l'océan Ethiopique ou du sud. Les sources du Bahr-el-Abiad, ou autrement les sources les plus méridionales du Nil, situées du 7e au 8e degré de latitude N., celles du Joliba et du Sénégal, situées entre le 10e et le 11e de latitude N. (2), déterminent l'étendue du Plateau su nord.

Le long des côtes, les terrasses sont plus ou moins bordées de chaînes de montagnes qui toutes se dirigent du sud au nord.

Le plateau d'Afrique, autant que nous pouvons l'induire de nos connaissances, n'est traversé ni dans sa largeur ni dans sa longueur, par aucun fleuve, et n'est, par conséquent, nulle part divisé.

Vainement on a essayé jusqu'à ce jour de pénétrer dans l'intérieur du Plateau; à peine quelques voyageurs furent-ils assez heureux pour arriver jusqu'à ses bornes. Néanmoins nous devons à l'antiquité et aux temps modernes plusieurs renseignemens dont quelques-uns sont très-positifs, notamment sur la bordure du Plateau.

Au sud, c'est la mer qui en forme la limite; au nord, nous ne lui connaissons que deux prolongations, la pente dans les Alpes de Habesch et, du côté opposé, la pente dans les montagnes de Kong, qui appartiennent au pays des Foullahs et des Mandingos.

A l'est et à l'ouest, le Plateau est borné par les chaînes de montagnes intérieures, formant un parallélisme avec les chaînes de montagnes des côtes. Il est habité au sud par des peuples paisibles et heureux, entr'autres les Beetjuanes; son intérieur ne nous est connu que depuis le milieu du XVIe siècle, psr les incursions désastreuses des *Giaguas* ou *Schaggas*; il paraît que depuis lors il est entièrement inaccessible.

Au nord, les guerres annuelles de ses habitans, les expéditions des Abyssiniens contre les Galla, des Darfours et d'autres peuplades contre les montagnards de Donga (près des sources de l'Abawi), le rendent entièrement inabordable. En d'autres endroits, sous la ligne par exemple, la nature et le climat des pentes opposent encore d'autres obstacles insurmontables (1) à toutes les

(1) W. G. Browne, Map of the route of the Soudan caravan. from Assiût to Darfûr. 1799.

(2) J. Rennell, A Map shewing the progress of discovery, and improvement in the Geogr. of N. Africa. 1798 corrected 1802.

(1) J. S. Vater, Über Africanische Vœlkerkunde im Kœnigsberg. Archiv. 1812. 4st., pag. 572.

recherches, ainsi que l'a prouvé la dernière et malheureuse tentative de Nichol (1) et du capitaine Tuckey (2).

De même que la Haute-Asie s'abaisse en se prolongeant à l'ouest dans les plaines de la mer Aral, de la mer Caspienne, et les steps voisins, le plateau d'Afrique se dégrade au nord dans les profondes plaines de Darkoulla, Melli, Wangara, Gana et Baghermé. La nature de cette pente nous est inconnue : nous ne savons si elle se précipite soudainement ou si elle ne descend que graduellement; seulement il est certain que, comparée à l'Afrique méridionale, l'Afrique septentrionale est, par sa forme prédominante, une véritable terre plane, tant du côté de la Méditerranée, que du côté de l'océan Atlantique.

Le Plateau donne à toute l'Afrique méridionale sa forme caractéristique; une côte en forme de terrasse s'adosse tout autour au Plateau; nous ne lui connaissons de prolongations qu'au nord-est et au nord-ouest. Ces membres du grand corps ont leur direction principale dans les chaînes de montagnes de Habesch, Darfour et Bornou au nord, et dans le pays des Mandingos, à l'ouest et au nord-ouest.

Des plaines de sable, dont un grand nombre sont fertiles et peuplées, d'autres, au contraire, stériles et désertes, entourent de toutes parts la bordure du Plateau. Les fleuves qui la traversent sont en très-petit nombre, eu égard à son immense étendue. Il paraît même que le Plateau n'alimente, dans l'intérieur de ses hauteurs, que les sources de deux grands fleuves, le Nil et le Joliba ou Niger; les autres, du troisième et même du second ordre, ne prennent leur origine que dans les chaînes de montagnes qui le bordent, ou dans ses terrasses latérales.

Cependant ces deux fleuves, les plus considérables de l'Afrique, ne sont rien en comparaison des grands fleuves de l'Asie : preuve que la nature elle-même s'est refusée à rendre accessible l'intérieur de la Haute-Afrique.

Ce défaut de grands courans d'eaux, dans une région située sous les tropiques et entre deux océans, doit nous faire supposer qu'il y tombe très-peu de neige et de pluie, ou qu'il y a, sur les hauteurs, de grands lacs qui absorbent les eaux courantes. Dans le premier cas, l'élévation absolue du Plateau et de ses plus hautes cimes ne devrait jamais être aussi considérable que dans la Haute-Asie; ils n'atteindraient pas la hauteur qui paraît nécessaire dans la zone torride, pour rafraîchir les couches d'air et les vapeurs, et les précipiter en pluies abondantes dans toutes les saisons.

REMARQUE. — *Opinion de Lacépède.*

Lacépède a essayé de prouver que le Plateau d'Afrique (1) s'étend du 0° de latitude N. au 20° de latitude S.; il compte de neuf à dix chaînes de montagnes qui, dit-il, s'en détachent dans toutes les directions. D'après notre système, nous ne pouvons considérer ces chaînes de montagnes que comme des parties intégrantes du Plateau, et non pas comme des branches indépendantes qui en seraient l'élément constituant. Les terres situées entre ces chaînes de montagnes et le Plateau intérieur, doivent nécessairement être plus élevées que celles qui se trouvent à leur bord extérieur, vers la mer. D'ailleurs, les masses de ces soi-disant principales chaînes de montagnes ne sont, quant à la hauteur et à la largeur, que très-peu importantes, dans la description physique de la terre, en comparaison de la masse et du type du Plateau et de ses terrasses; les chaînes de montagnes ne paraissent sur le Plateau que comme ses éminences.

Nous observerons ici, en passant, et une fois pour toutes, que la manière ordinaire de traiter la géographie mérite le même reproche que bien d'autres sciences. On néglige souvent le cœur pour ne s'occuper que de la tête, qui frappe davantage; on oublie le peuple pour ne songer qu'au prince. De même, dans la géographie, les hautes cimes des montagnes nous font oublier leur base essentielle, le sol qui les unit et les porte.

Il n'existe aucun motif pour placer l'extrémité méridionale du Plateau au 20° de latitude S. Il est certain qu'il ne commence à décliner que dans les hauts steps des Beetjuanes, du fleuve d'Oranje et des Karrous; il se prolonge ainsi, en se dégradant, jusqu'à la terrasse littorale de la colonie du Cap, par conséquent jusqu'au-dessous du 34° de latitude S., où il s'abaisse dans la mer (voyez l'excellente carte de H. Lichtenstein, dessinée par Gottholdt. 1811). Plusieurs autres hypothèses de Lacépède seront prises en considération dans la suite de cet ouvrage.

(1) Proced. Afric. society, II vol.

(2) Narrative of an expedition to explore the river Zaire, usually called the Congo in South Africa, in 1816, under the direction of Capt. J. K. Tuckey etc; London. 1718. 4°

(1) Lacépède, Mémoire sur le grand plateau de l'intérieur de l'Afrique, dans les Annales du Musée d'Hist. N. t. VI, p. 284.

I.

BORD MÉRIDIONAL DE LA HAUTE-AFRIQUE.

§ 4.

Voulant embrasser d'un coup d'œil toute la variété qu'offre la structure du Plateau, nous commencerons par examiner ses bords d'après les quatre points cardinaux; premièrement les limites qui avoisinent l'Océan, c'est-à-dire le bord méridional, oriental et occidental. Nous passerons ensuite à la pente septentrionale, que nous tâcherons d'exposer aussi exactement que possible, en faisant usage des meilleures sources.

Les nouvelles recherches, les observations astronomiques et les meilleures cartes (1) ont démontré toute la fausseté de l'ancienne opinion, qui prétendait qu'au sud, l'Afrique se termine en pointe. Cette assertion est tout aussi fausse que si l'on disait que l'Europe se termine en pointe sur la côte espagnole-portugaise, depuis le cap Finistère jusqu'au cap St.-Vincent. La côte méridionale de l'Afrique présente au contraire la forme d'un parallélogramme irrégulier (2). Cette prétendue pointe méridionale s'étend dans la direction de l'ouest à l'est (3), du 33° au 43° de longitude (du méridien de l'île de fer); elle comprend par conséquent une étendue de 10°, ou 150 milles géographiques en largeur. Sa déviation vers le nord n'est que de 14 milles géographiques.

Elle est en outre traversée, dans la même direction, par plusieurs chaînes de montagnes qu'on peut considérer comme les *lisières des terrasses*. Les terrasses (*steps*, *terraces*) (4) augmentent en hauteur à mesure qu'elles avancent dans l'intérieur du pays, où elles se trouvent placées sur un triple niveau.

Il en résulte un système de chaînes de montagnes et de hautes vallées coupées par des vallées transversales. Ce système, au bord méridional de la Haute-Afrique, mérite peut-être avec autant de raison le nom de *pays d'Alpes*, que le Thibet et la Daurie, avec leurs terrasses échelonnées au bord méridional et septentrional de la Haute-Asie. Cependant l'aride nature africaine prédomine toujours ici dans les hautes vallées; si l'eau se trouvait plus uniformément répartie dans ces terres méridionales de l'Afrique, elles seraient en tous cas préférables aux pays de l'Asie que nous venons de citer, attendu qu'à d'autres avantages, elles réuniraient encore celui d'une terrasse littorale.

(1) J. Barrow, General Chart of the colony of the Cape of Good Hope, 1791. — G. Lichtenstein, Karte des Europæischen Gebiets am Vorgebirge der guten Hoffnung, von G. Gottholdt. 1811.

(2) J. Barrow, Account of travels into the interior of South Africa. Lond. 1804, t. II, pag. 326.

(3) Barrow. Tr. II, pag. 18.

(4) Barrow, Travels I, pag. 10.

—

CHAPITRE PREMIER.

HAUTE TERRASSE DU FLEUVE D'ORANJE, PLATEAU DES BEETJUANES, CORANAS ET BOSJESMANS.

L'étendue de cette terrasse vers le nord est inconnue; d'après nos renseignemens, il paraît qu'elle se prolonge jusqu'au tropique, où elle se confond très-probablement avec le Plateau même de l'Afrique, car il n'est plus ici question de montagnes, et tous les petits fleuves connus coulent à l'est, avec une légère déviation vers le nord (1). Barrow place cependant à 700 milles, dans cette direction, les habitations des Barolous (2); mais suivant Truter, ils n'ont jamais existé comme une race particulière; peut-être Barrow a-t-il voulu désigner la race Beetjuane des Mouroublongs.

La terrasse n'est pas plus connue à l'ouest et à l'est qu'au nord. Vers le sud, elle s'étend jusqu'aux possessions les plus reculées de la colonie européenne du Cap, où elle se trouve bordée par une grande chaîne de montagnes qui traverse, entre le 31° et le 32° de latitude S., dans la direction de l'ouest à l'est, la plus grande largeur de l'Afrique méridionale. Cette chaîne nous est connue sous les différens noms de *montagnes de Roggeveld* (champ de seigle), *montagnes de Nieuweveld* (nouveau champ), de *Sneeuw-Berge*, *Winter-Berge* (montagnes de Neige et d'Hiver), qui sont comme les principaux étages de tout le front des montagnes.

Les voyageurs qui découvrirent ces contrées, marchèrent trente-trois jours, pour aller de la limite méridionale de cette terrasse (du *Karree-Rivier* qui se jette dans le *Sack-Rivier*) à Litakou (*Leetakoo*), principale habitation des Beetjuanes, située au 26° 30' de latitude S. et au 27° de longitude orientale du méridien de

(1) Litchtenstein, Hannsc.

(2) J. Barrow, Tr. II, pag. 118.

Greenwich; ils la traversèrent ainsi, dans toute sa largeur, de sud au nord (1). Lichtenstein, à qui nous sommes redevable des renseignemens les plus exacts, mit dix-sept jours pour s'en retourner, de la résidence du roi Moulihawang (trois journées au sud-ouest de Litakou), au Sackrivier (2), ce qui peut faire, en comptant huit lieues par jour, un chemin de 60 à 70 milles géographiques et une largeur directe d'à peu près 50 milles.

Cette haute terrasse du fleuve d'Oranje se compose presqu'entièrement de grandes plaines, que parcourent avec une pente très-douce et presqu'imperceptible, de l'est à l'ouest, le fleuve d'Oranje et plusieurs de ses bras; ce sont en par ie des steps couverts de verdure, en partie des déserts arides, dont l'uniformité n'est interrompue çà et là que par des marais salans.

La terrasse elle-même ne porte que deux chaînes de montagnes, les *Karri* et les *Magaaga* (*montagnes de Fer*), qui s'élèvent tout au plus de 800 à 1,000 pieds au-dessus des plaines, que nous devons considérer comme leur base; mais, en supposant cette base élevée de 5,300 pieds au-dessus de la surface de la mer, puisqu'elle paraît au même niveau que la cime de la montagne de Kom (3), on peut admettre que les Karri ont de 6,000 à 6,300 pieds de hauteur absolue.

1er. Éclaircissement.

Bordure de la terrasse du fleuve d'Oranje. — Montagnes isolées.

La bordure méridionale de cette terrasse est formée par de hautes chaînes de montagnes. Des voyageurs, venant des vastes plaines des Karrous, parvinrent à en atteindre le sommet à travers les gorges que l'on rencontre de distance en distance. Parmi les montagnes formant la transition entre la première et la seconde terrasses, nous distinguons :

1. *La chaîne de montagnes de Roggeveld*, à l'ouest (4). Elle se compose d'une quantité de montagnes isolées, qui, s'élevant d'espace en espace, du milieu de la plaine, présentent les formes les plus diverses; elles atteignent toutes à peu près la même hauteur. Elles sont couvertes à leur cime d'une forte couche horizontale, coupée à pic de tous côtés, ce qui leur donne une certaine surface uniforme, qu'on a comparée tantôt à des tables et tantôt à des mamelles, lorsqu'elles sont en cône, comme celle de Pramme.

En montant du côté où la chaîne de montagnes du Roggeveld est moins coupée, par exemple à travers les défilés près d'Eland's-Fontein, ou près de la montagne de Roggeveld, on arrive au haut du soi-disant *Onder-et-Middel-Roggeveld* (*Roggeveld inférieur et moyen*), dans d'immenses plaines de 2,000 à 2,500 pieds au-dessus de la terrasse des Karrous (1) une vue immense s'ouvre ici au voyageur jusqu'à la limite du sud. La principale élévation de cette haute plaine est au-dessus de la passe du Komberg, près de Tondeldoos-Fontein, de 5,300 pieds au-dessus de la mer (2). On descend par ce défilé, dans la plaine, comme par un escalier et sur des bancs de pierre placés horizontalement. Il faut deux jours pour atteindre seulement la plaine du petit Roggeveld.

2. *La chaîne de montagnes de Nieuweveld* (3) confine, à l'ouest, à la plaine du petit Roggeveld; elle a reçu son nom de la plaine des Karrous, située au bas, et appelée la Nouvelle Campagne, parce qu'elle est une des dernières colonisations. Le Nieuweveld passe pour une des plus hautes chaînes de montagnes de l'Afrique méridionale. Il s'étend en ligne droite de l'ouest à l'est, jusqu'au groupe des montagnes de Neige. Barrow (4), qui l'estime à 10,000 pieds de hauteur absolue, dit qu'il est couvert de neiges pendant cinq à six mois de l'année. Jusqu'à présent, aucun voyageur n'a encore visité les hauteurs de cette chaîne : nous ne connaissons que ses parois escarpées au sud. Barrow les regarde comme les plus hautes cimes de l'Afrique méridionale.

3. *Les montagnes de Neige* (*Sneeuw-Berge*) confinent, à l'ouest, au Nieuweveld; leur plus haute cime, le Kompas ou la montagne de la

(1) Truter and Sommerville, Account of a journey to Leetakoo, 1801.—Barrow, Voy. to Cochinchina; Lond. 1806.
(2) G. K. Lichtenstein, Reisen im südlichen Africa. Berlin, 1812, II, Th., pag. 544.
(3) Lichtenstein, II, pag. 336.
(4) Lichtenstein, I, pag. 148, 168, et II, pag. 59.

(1) Paterson, Narrative of four journeys, into the country of the Hottentots and Caffraria. London, 1789, 4°., pag. 60.
(2) Lichtenstein, a. I, pag. 176.
(3) Lichtenstein, a. II, pag. 59.
(4) Barrow. Tr. I, pag. 101.

Boussole (1) a, d'après le colonel Gordon, 5,500 pieds de hauteur absolue; ce voyageur y monta en 1778 pour y lever la carte de la contrée. La pente méridionale de la haute terrasse est ici beaucoup plus douce (voir le bord Oriental) que du côté de l'ouest; on en descend par des chemins très-commodes, et l'on arrive, après quelques jours de voyage, à la terrasse inférieure des premières montagnes de Neige, dans le district de *Graaf-Reynett*. La transition de la première à la seconde terrasse n'offre donc ici qu'une très-douce gradation, tandis qu'à l'ouest, elle est partout escarpée et inabordable. Vers le nord-est, on remarque encore une suite de hauteurs qui n'est connue aujourd'hui que par le seul rapport du général Janssens (2). Ce voyageur la parcourut jusqu'au cours supérieur dn *Seekuh-Rivier* (rivière de la Vache-Marine) et du fleuve d'Oranje, qui a ses sources sur la plus haute élévation de la première terrasse, et qui se dirige d'abord vers le nord, entre de hauta et énormes rochers, et de là prend son cours vers l'ouest à travers de grandes plaines de verdure. Ici commence la pente commune et très-graduée de la haute terrasse vers l'ouest, dans la direction du fleuve d'Oranje.

4. *Les montagnes de Karri* (Karree). Au milieu de la haute terrasse, nous remarquona deux rangées de montagnes, l'une sur la rive méridionale du fleuve d'Oranje; on ne nous les représente nulle part comme des pentes de plaines plus élevées, situées au nord; cependant il est probable que c'est là leur caractère, quoiqu'il soit très-peu prononcé, car elles s'étendent parallèlement à toutes les autres chaînes de montagnes, de l'ouest à l'est. Truter (3) appelle les Karri *une rangée de collines*; Lichtenstein dit qu'elles s'élèvent de 800 à 1000 pieds dans la plaine et que leura cimes plates (*tables*) sont les plus hauts points de la partie occidentale de l'Afrique méridionale. Des voyageurs les aperçurent déjà du *Sack-Rivier* (rivière du Sac), (30°, 16', latitude S.). Elles occupaient, dans la direction de l'O.-N.-O. à l'E.-S.-E., tout l'horizon, sur une étendue de six journées au moins.

Toutes les cimes ont la même hauteur relative (à peu près 6,300 pieds de hauteur absolue); vues d'en bas, elles ressemblent toutes à dea pyramides, à des cônes ou à des tables, dont les cimes présentent quelquefois une surface de plusieurs lieues carrées (1).

Séparées par des vallées et de larges et arides coupures, les Karri n'ont ni arbres ni buissons, ni rivières, ni lacs; toutes se présentent sous la forme de cônes, de tours et de plateaux : à les voir, on dirait une mer orageuse glacée au milieu d'une tempête. La vue se perd le long des pentes de montagnes dans d'immenses valléea tortueuses sans plantes, sans arbustes et sana arbres; on n'y aperçoit aucune trace de la présence de l'homme. Les profondeurs des pentes, entre les groupes de montagnes, sont encombrées d'énormes fragmens de grès; leurs sommets présentent tous des couches horizontales.

5. *Les Magaaga ou montagnes de Fer* (2) sont une rangée de collines au nord du fleuve d'Oranje, sur la frontière méridionale du pays des Beetjuanes. On y trouve des masses de pierres ferrugineuses et magnétiques; non loin de là est située la montagne de pierre ferrugineuse (*Brauneisensteinberg*), près de *Jan-Blom's-Fontein* (fontaine de Jean-Blom), (26° 27'); c'est dana les antres de cette montagne (3) que les Beetjuanes vont chercher les couleurs de bronze avec lesquelles ils se tatouent.

Les Magaaga courent parallèlement avec les montagnes de Karri et toutle système de terrasses.

2e ÉCLAIRCISSEMENT.

Surface de la terrasse. — Bosjesmans, Coranas et Beetjuanes.

La surface de cette haute terrasse est vraisemblablement une plaine régulière, coupée seulement par quelques petites rangées de collines. Au sud des montagnes de Karri, le sol se compose d'une argile dure et desséchée, parsemée de débris et de décombres de montagnes; à l'exception de quelques plantes épineuses et juteuses, on n'y aperçoit aucune végétation. Au nord des montagnes de Karri, au contraire, et vers le fleuve d'Oranje, toute la surface de la terrasse est tapissée de prairies et la rive septentrionale couverte de petits arbustes que nourrit l'alluvion du fleuve. Cette alluvion est cependant mélangée de sables et de cailloux. Parmi les

(1) Lichtenstein, R. II, pag. 4 et 30.
(2) Lichtenstein, R. II, pag. 65.
(3) Truter, Account. p. 367.

(1) Lichtenstein, R. II, pag. 336.
(2) Truter, Acc., pag. 385.
(3) Lichtenstein, R. II, 448.

sables et les cailloux du rivage, on trouve les plus belles agates, des onyx, des sardoines, des chalcédoines et autres pierres précieuses (1).

Un désert aride, interrompu alternativement par des steps couverts de verdure, de broussailles et d'arbres, s'étend depuis le nord des montagnes de Fer jusqu'au lit du fleuve des Beetjuanes, appelé aussi le fleuve Kourouhman. En d'autres endroits, le sol de la terrasse (2) n'offre aucune trace de végétation : c'est un immense rocher de quartz, absolument nu et disposé en couches horizontales.

On trouve dans les steps de verdure, près du fleuve des Beetjuanes, quelques sources agréables et abondantes, vraies merveilles dans cette partie de l'Afrique (3). La plus remarquable alimente le fleuve Kourouhman.

Le pays des Beetjuanes se distingue par une abondance extraordinaire de gibier. On y rencontre des buffles sauvages, des quaggas, des antilopes; les autruches y sont par troupes, tandis que, dans les profondeurs, on a peine à en trouver quelques-unes isolées; c'est aussi la patrie des girafes, qui semblent encore n'être jamais descendues dans les terrasses inférieures (4); tous les voyageurs, entr'autres Paterson, Truter, Lichtenstein (5), ne les ont trouvées en grand nombre, que lorsqu'ils approchaient du pays des Beetjuanes.

L'arbre des girafes (*Mimosa Cameloparda-lis*, selon Truter, *Acacia Giraffæ Willdenn.*), dont se nourrissent ces animaux, et qu'on peut considérer comme un des végétaux caractéristiques (6) de cette haute terrasse, ne croît dans les forêts qu'au delà de la rive septentrionale du fleuve d'Oranje. On ne le rencontre jamais dans les grandes profondeurs. Les Beetjuanes construisent leurs habitations à l'ombre de cet arbre, et son feuillage leur est sacré.

Toute cette haute terrasse, libre encore de l'influence européenne, est la propriété de races africaines pures; la manière dont elles se propagent est un fait très-remarquable. On y compte jusqu'à trois races indigènes : les *Bosjesmans*, les *Coranas* et les *Beetjuanes*.

Les Bosjesmans ou *Saabs*, comme ils s'appellent eux-mêmes, sont une race petite, maigre, rude et barbare. Ils habitent la partie la plus élevée et la plus aride de la terrasse, les hauteurs glacées et neigeuses qui forment la prolongation septentrionale des montagnes de Neige, et sont devenus par leurs incursions la terreur des Hottentots et des colons. Outre les Bosjesmans, on ne rencontre absolument que des bêtes sauvages et féroces dans ces contrées. L'hiver, la faim, les querelles intestines et le manque complet de culture poussent ces malheureux sauvages au brigandage. Ils parcourent les déserts de la pente méridionale du côté de l'ouest : quelquefois aussi ils se dirigent contre les demeures isolées des colons, où ils éprouvent souvent le même sort que les bêtes féroces.

Les Coranas (1), appartenant à la race des Hottentots, sont bons et hospitaliers; ils habitent le milieu de la terrasse, sur les bords du fleuve d'Oranje, là où il traverse les larges et vertes plaines, entre le 25° et le 29° de latitude S.; ce peuple est parvenu à un degré de civilisation bien plus haut que tous ses voisins du sud (2), les habitans des terrasses inférieures.

Les immenses steps arides, au sud de leur pays, les ont garantis jusqu'à présent de la tyrannie des colons. Ils ont les traits plus nobles que les autres peuples de la terrasse; leurs nombreux troupeaux et le bien-être qu'ils leur procurent suffisent pour assurer leur indépendance. Ils vivent sur leur plateau fertile, en bonne intelligence avec leurs voisins du nord, les Beetjuanes.

Les Beetjuanes sont séparés des Coranas par les montagnes de Fer (voy. pag. 125) et par un large et aride désert, de plusieurs journées de marche.

Cette race caffre, connue des Européens (3) seulement depuis l'an 1801, observée et décrite avec talent et complaisance par Lichtenstein, est un des peuples les plus remarquables de l'Afrique. Eloigné de la mer de plus de 178 milles géographiques (4), il se distingue de tous ses voisins par sa richesse, son industrie, sa civilisation, par la douceur de son caractère et sa

(1) Truter, Acc., p. 376. — Lichtenstein, R., II, p. 80.
(2) Lichtenstein, R, II, pag. 449.
(3) Truter, Acc., p. 388. — Lichtenstein, R., II, p. 525.
(4) Lichtenstein, R., II, pag. 410.
(5) Paterson, Narr., p. 127. — Truter., pag. 285.
(6) Voyez les planches dans Paterson, tab 4.

(1) Lichtenstein, R., II, pag. 411.
(2) Truter, Acc., pag. 373.
(3) Truter et Sommerville, Account. — Barrow, Tr., II, pag. 114.
(4) Geographische Ephemeriden, 1807. Mai, pag. 10 — Ethnograph. linguist. Archiv I, pag. 300.

probité. Les femmes y sont plus belles que chez les autres peuplades.

Ils nourrissent de nombreux troupeaux, s'occupent d'agriculture, et savent travailler très-habilement le fer, le cuivre et l'ivoire. Une constitution populaire et libre garantit à ce peuple remarquable l'indépendance et la paix, et lui fournit, lorsque le besoin l'exige, les moyens de défendre sa liberté.

Les Beetjuanes ne forment qu'une seule des neuf races parentes qui habitent ces contrées de la Haute-Afrique, et sont les plus rapprochés des pays fréquentés par les Européens. La tradition place à dix journées plus loin dans l'intérieur, sur les bords du fleuve Kourouhman, les Barolous, peuple qui n'a jamais existé, mais qu'on a peut-être confondu avec les Mourouhlongs. D'après le rapport de Lichtenstein, il existe, en effet, d'autres races dans cette direction. Les Macquini (1) (nom qui vient peut-être de l'arabe *Ka'na* qui signifie *forgeron*), la distance de trente à quarante journées de marche plus loin, au nord-est, près d'une chaîne de montagnes, d'où ils tirent du fer et du cuivre, qu'ils préparent avec beaucoup d'art.

Remarque.

Ces Macquini confinent très-probablement, à l'est, aux possessions portugaises de la côte de Sofala et de Monomotapa. Les Beetjuanes, leurs parens de race, avaient déjà entendu parler d'hommes blancs avant l'arrivée des colons hollandais; mais ils doutaient encore de la réalité de leur existence.

La manière dont ce peuple actif, agriculteur et industrieux s'est répandu vers le N.-E., nous fait supposer que la haute terrasse, qui, selon toute probabilité, n'est coupée transversalement par aucune chaîne de montagnes, se prolonge au loin dans la même direction. Elle n'est habitée, à ce qu'il paraît, que par des peuples actifs, libres et heureux (2), chez lesquels l'esclavage, qui afflige presque partout ce grand continent, n'est pas encore établi.

Cependant, Lichtenstein suppose que la servitude n'est pas absolument inconnue et inusitée parmi eux (3).

Déjà les Européens se sont avancés jusqu'au bord méridional de cette terrasse, sous le beau nom de colons (dans le Roggeveld), de missionnaires (au delà du fleuve d'Orange), d'amis et d'alliés; puissent-ils ne pas s'attirer la malédiction des générations suivantes, comme leurs prédécesseurs, qui, sous le même prétexte, cherchèrent à pénétrer dans l'intérieur des côtes de Congo, de la Mosambique, sur le Tacazze, le Sénégal et la Gambie.

(1) Lichtenstein, R. II, p. 411.
(2) Barrow, Tr. II, pag. 404.
(3) Lichtenstein, R. II, pag. 516.

CHAPITRE II.

DEUXIÈME TERRASSE.—LES KARROUS.

§ 5.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte, que nous a donnée Lichtenstein, des possessions européennes au cap de Bonne-Espérance, pour s'apercevoir qu'à l'ouest et au sud, la pente de la haute terrasse est immédiatement entourée d'une seconde terrasse plus basse, que les habitans indigènes et étrangers appellent les *Karrous*. Elle sépare la haute terrasse, de la terrasse inférieure des côtes et en est elle-même séparée par de hautes chaînes de montagnes parallèles, que nous avons déjà en partie décrites au § 4, chap. 1, explic. 1. La terrasse des Karrous entoure le plateau, sur une largeur de 20 à 30 milles géographiques; sa plus grande étendue en longueur est de l'est à l'ouest; il faut seize journées pour la parcourir du Hexriviers-Kloof (ravin de la rivière des Sorcières) jusqu'à Graaf-Reynett.

Un phénomène particulier à cette seconde terrasse, c'est que sa pente à l'ouest et au sud n'est pas formée par une, mais par plusieurs chaînes de montagnes parallèles. Les vallées longitudinales entre les montagnes ne sont souvent éloignées l'une de l'autre que d'une lieue, quelquefois même d'une demi-lieue, à peu près comme dans le Valais. La bordure de ces chaînes et vallées parallèles est surtout fertile, parce qu'elle est mieux arrosée; elle est partout plus élevée que les Karrous mêmes; mais près de la mer, c'est-à-dire vers l'extérieur, là où se trouvent les plus hautes crêtes (2,500 pieds au-dessus de la mer), elle se dégrade tout à coup rapidement et se précipite en arides escarpemens dans la profondeur; c'est dans ces ravins que croissent les plus hauts arbres de l'Afrique; les premiers gradins sont fertiles et couverts de verdure.

Le même accident se répète au bord méridional

de la Haute-Asie, du côté de la plaine indienne, mais avec cette différence, qu'en Asie, cette pente rapide confine à une grande plaine, tandis qu'ici elle touche immédiatement à la mer, et que l'aride nature africaine y prédomine toujours.

Cette seconde terrasse se divise en trois parties principales :

1° *Les plaines*, au sol d'argile durcie, appelées *Karrous*, dans le sens restreint. Les trois plus étendues sont situées au pied des montagnes de Nieuweveld (nouveau champ), au pied des montagnes de Roggeveld (champ de seigle), et enfin dans le Bokkeveld (champ de bouc), et le Roggeveld, qui forme une partie du district de Tulbagh. Là où des sources ou des rivières fertilisent ces plaines, le triste nom de Karrou se change en celui de contrées cultivées, et devient le district de Tulbagh, de Graaf-Reynett, etc.

2° *Les chaînes parallèles qui forment la bordure :* elles commencent vraisemblablement aux montagnes de Chamies, de Hantam et à l'Onder-Bokkeveld, et confinent, au sud, à la Bergvalley et au fleuve des Éléphans, qui coule dans cette étroite vallée, du sud au nord. Viennent ensuite les hautes vallées du Bokkeveld froid et chaud, et la haute plaine de Roodezand ou Wavern, avec le Breederivier, qui se dirige au sud.

3° *Les chaînes parallèles des Zwarteberge* (montagnes Noires), *qui s'étendent de l'ouest à l'est.* La chaîne moyenne et celle du nord encaissent la vallée la plus septentrionale du district de Zwellendam, au nord du chef-lieu; la chaîne moyenne et méridionale encaissent la vallée longitudinale de Lange-Kloof. Tout ce qui est au nord de ces chaînes et à l'est, jusqu'à Graaf-Reynett et Camdebou, est sol de Karrou. Les montagnes Noires forment une partie de la haute muraille qui enclot les Karrous et leur donne la forme de bassin. Elles comprennent à peu près une étendue de 10 à 12 milles géographiques en largeur.

Les fleuves de la haute terrasse coupent ces chaînes de montagnes dans des ravins étroits et profonds, à travers lesquels ils vont se jeter dans la mer; mais ces sortes de coupures ne sont pas très-nombreuses, les terrasses supérieures étant presque entièrement dénuées d'eau (1). Plus des trois quarts de tous les fleuves de l'Afrique méridionale sont à sec, pendant l'été.

On appelle *Kloof* les ravins à travers lesquels on parvient, comme par des détroits, de la terrasse littorale à la seconde terrasse et aux Karrous. Leur nombre est très-petit, et de là vient que la communication, entre la terrasse littorale et l'intérieur, est toujours difficile et fatigante.

1er Éclaircissement.

Pente occidentale. — A. Montagnes de Chamies.

Les Chamies ou Camis, situées au 30° de latitude S., n'ont été que très-peu visitées, ainsi que leurs prolongations au nord, les montagnes de Cuivre (*Koperberge*). Gardon et Paterson (1) furent les premiers qui, en 1777 et 1778, les firent connaître aux Européens. Chamies signifie, dans la langue des Namaaquas, *groupe de Montagnes*. Elles s'élèvent jusqu'à 4,000 picds au-dessus de la terrasse littorale (2). A leur base, les colonies les plus septentrionales du Cap confinent aux habitations des Hottentots-Namaaquas. Elles correspondent, au sud, avec le Hantam, table isolée, s'élevant à 1,500 pieds au-dessus de la terrasse littorale, avec le *Rauhe Bokkeveld* (Bokkeveld rude), et la *Bergvalley* (vallée de montagne), que les bras du fleuve des Éléphans traversent au 31° de latitude sud.

Les Chamics présentent souvent des masses isolées qui s'élèvent en forme de cônes grotesques, de colonnes, de pyramides, etc., semblables aux fantastiques *Stonehenge* d'Angleterre, mais beaucoup plus colossales (3). Le sol est parsemé alentour, de débris sur lesquels croissent différentes plantes juteuses et tubéreuses, des buissons de mimose et le colossal Aloès (Al. *dichotoma*) (4).

Du rivage de la mer, on s'élève jusqu'à ces chaînes de montagnes pour ainsi dire de degrés en degrés (5); elles s'étendent jusqu'à 3 milles de la mer, et ne forment ici que des masses isolées. Plus on avance à l'est, plus elles se rapprochent, jusqu'à ce qu'elles se réunissent enfin dans la terrasse des Karrous. Paterson nous

(1) Lichtenstein, R. I, pag. 165.

(1) Paterson, N. pag. 57.
(2) Barrow, Tr. I, pag. 385.
(3) Barrow, Tr. I, pag. 372.
(4) Paterson, Narrat. pag 56.
(5) Paterson, Narrat. pag. 126.

rapporte qu'elles se composent de masses de granit; mais, d'après Lichtenstein, c'est plutôt du grès à gros grains mêlé de parties de quartz.

Elles sont, dit Paterson, riches en airain et forment le commencement des montagnes de Cuivre. Ce voyageur trouva aussi du cuivre et du minerai de fer en grande quantité au nord du fleuve d'Oranje.

Selon Barrow (1), la plus grande partie de la pente occidentale de cette deuxième terrasse est de grès. D'immenses bancs horizontaux, avec des fissures perpendiculaires, et d'énormes blocs cubiques donnent aux masses, lorsqu'elles sont cohérentes, la forme de tables (*Table mountains*), et lorsqu'elles sont isolées, la forme de cônes et de tours.

Barrow suppose que cette pente littorale, en se prolongeant le long de la côte, sur une largeur de plusieurs milles, s'étend au nord, jusqu'au golfe de Guinée, où ses débris auraient couvert tout le littoral de l'Afrique septentrionale et formé ainsi les déserts de sables que nous y rencontrons. Nous verrons par la suite que cette même chaîne de montagnes se poursuit aussi, sans interruption, jusqu'au cap le plus méridional, près de la False-Bay (*Fausse-baie*).

B. *Pikenierskloof*, *Roodezandkloof* (ravin de sable rouge.)

Le Pikenierskloof (2), défilé rendu praticable, s'élève de 2,000 à 2,500 pieds au-dessus de la terrasse littorale (de 3,000 à 3,500 au-dessus du niveau de la mer). Il conduit le voyageur pardessus les montagnes de Chamies, dans la Bergvalley (3), qui n'est séparée des Karrous, que par quelques basses chaînes de montagnes.

La plupart de ces sortes de gorges serpentent en mille détours, de rochers en rochers disposés en couches horizontales, jusqu'au sommet; l'œil s'étonne, à les voir, qu'on puisse gravir, avec des fardeaux, ces parois de rochers à pic, suspendus à une hauteur effrayante au-dessus d'abîmes, où la vue ne peut plonger sans vertige. De tous côtés s'élèvent d'énormes masses de grès, s'inclinant pour la plupart en couches parallèles vers le sud, quelquefois aussi interrompant la régularité de l'ensemble, par d'immenses fragmens de rochers (1).

Le Roodezandkloof, ou le défilé à travers les montagnes de Grès rouge (au 33° de latitude S.), conduit également de la terrasse littorale à la seconde terrasse, et notamment à la haute vallée de Roodezand, dans la direction de l'ouest à l'est. Quoique rempli de décombres de grès, c'est le défilé le plus commode de toute la côte occidentale. Il ne s'élève qu'à 500 pieds au-dessus de la terrasse littorale; mais arrivé à la vallée de Roodezand, on ne descend plus; cette vallée n'est pour ainsi dire qu'un large gradin terminé à l'est par une seconde chaîne de montagnes bien plus haute qu'à l'ouest. Le défilé de Witsemberg (2), élevé de 1,900 pieds au-dessus de la surface de la vallée et par conséquent de 2,400 pieds au-dessus de la terrasse littorale, conduit, à travers cette chaîne, dans le Bokkeveld chaud situé à l'est, à peu près à 1,500 pieds au-dessus de Tulbagh, et de là dans la plaine de Roodezand. Au-dessus du défilé se trouve placée la plus haute cime de cette chaîne de montagnes, le mont *Winterhoek* (*Coin d'hiver*), appelé ainsi parce que son sommet est couvert de neige pendant toute la saison pluvieuse. Le Winterhoek n'est qu'à 150 pieds au-dessus du défilé.

C. *Bokkeveld froid* (champ des boucs), *Hexrivierkloof* (ravin de la rivière des Sorcières).

Au nord de la petite vallée du Bokkeveld chaud (il est plus chaud par la raison qu'il est moins haut), s'élève le Bokkeveld froid, vallée située à quelques cents pieds au-dessus de la précédente (3) et ainsi appelée parce que le froid y est en effet plus grand. Un défilé étroit, le *Bokkeveldspoort* (porte du Bokkeveld), conduit dans le grand désert des Karrous, qui est dominé par la haute vallée du Bokkeveld (4), de la même manière qu'à l'est, une partie de la terrasse l'est par le pays qui entoure les montagnes de Neige. Des renseignemens positifs nous apprennent que ces hauteurs se composent de granit, recouvert de couches de grès; elles sont toutes deux également bien arrosées.

Un autre défilé moins difficile mène, du Breederivier (fleuve large), à travers le Hexriviers-

(1) Barrow, Tr. pag. 372.
(2) Lichtenstein, B. I, p. 116, et la table de la p. 102.
(3) Barrow, Tr. I, pag. 377.

(1) Barrow, Account of tr. I, pag. 70.
(2) Lichtenstein I. pag. 232.
(3) Voy. Lichtenstein.
(4) Lichtenstein, I, pag. 208.

kloof (situé au 33° 30' latitude S.), dans une vallée du même nom, longue de 3 milles géographiques, très-étroite et située seulement à 200 pieds au-dessus de la vallée de Roodezand. Au nord-est de cette vallée se présente un troisième défilé à gravir, qui conduit par-dessus des rochers stratifiés horizontalement jusqu'à une hauteur de 1,300 pieds. D'ici l'on entre sans plus descendre dans le grand désert de Karrous (1), qui s'étend vers l'est, plaine immense et non interrompue, de plus de seize journées de marche, jusqu'à Graaf-Reynett.

2e Éclaircissement.

Pente méridionale.

La bordure méridionale de la seconde terrasse s'étend 80 milles géographiques, dans la direction de l'ouest à l'est, depuis la vallée de Roodezand jusqu'à la baie d'Algoa, près de la limite orientale de la colonie du Cap. Dans les environs de la côte elle baisse tout à coup très-rapidement; séparée en plusieurs vallées parallèles et en autant de gradins, elle forme une vraie chaîne de montagnes, de 4 à 5,000 pieds de hauteur absolue (2).

Cette bordure de chaînes parallèles porte, dans toute son étendue, le nom de *montagnes Noires* (*Zwarte Berge*). Quelques parties prennent des noms particuliers, comme le *Kockmannskloof*, le *T'hango*, et le *Lange-Kloof* (long-ravin).

D'après Lichtenstein, il est probable que cette chaîne de montagnes, qui coupe presqu'entièrement la communication des Karrous, atteint dans ses plus hauts sommets la même hauteur que les montagnes de Neige (4 à 5,000 pieds). Le passage en est des plus pénibles.

Principaux défilés.—Ce sont le *Plattekloof*, au nord-est de Zwellendamm (3); le *Hattaquakloof* (*Atqua*, d'après Paterson), à l'est du fleuve des Éléphans (4); et à l'est, le défilé qui conduit de la baie de *Plettenberg* à la vallée de Langekloof.

Le *Langekloof*: de ce défilé, le voyageur aperçoit au-dessus de la plaine des crêtes de montagnes larges d'abord, courant parallèlement de l'ouest à l'est et séparées par de spacieuses vallées. Ces rangées de montagnes parallèles s'élèvent ensuite les unes au-dessus des autres, comme si elles s'étaient échelonnées d'après leur hauteur, et les vallées deviennent toujours de plus en plus escarpées et étroites (1). Les chemins formés par les saillies des rochers tournent prudemment sous le couronnement des montagnes, et de là, l'œil plonge épouvanté dans des abîmes où les torrens se précipitent à grand bruit. Un cheval a peine à pénétrer à travers ces défilés; dans la saison pluvieuse, ils sont tout à fait impraticables. Le premier jour on parvient quelquefois à gravir jusqu'à cinq différentes élévations; le second jour la chaîne s'élève déjà plus rapide et, à mesure que l'on approche de la dernière crête, tout l'ensemble des montagnes devient plus gigantesque, les pentes plus escarpées, les vallées plus sauvages; enfin l'on arrive à la vallée de Langekloof (2), immense *Quebrado* (vallée profonde) de 30 à 40 milles géographiques de longueur, dans la direction de l'ouest à l'est, et en plusieurs endroits, de plus d'une lieue de large.

Jusqu'à présent les voyageurs n'ont pas encore traversé, pour arriver aux Karrous, la chaîne de montagnes située au nord de Langekloof et parallèle à la chaîne littorale. Les colons au contraire prennent souvent cette route. Le chemin conduit d'abord dans la vallée du fleuve des Éléphans, et de là dans les Karrous (3).

3e Éclaircissement.

Les Karrous.

Après avoir traversé toute la bordure de chaînes de montagnes et de vallées parallèles, on entre, sans plus descendre, dans les plaines de Karrou, dont l'horizon se dérobe à la vue et que le voyageur comme le colon évitent autant que possible de traverser dans toute leur étendue; aussi n'en connaissons-nous jusqu'à présent que les limites cultivées et, en quelques endroits seulement, la largeur.

A. *Étendue.*

La largeur moyenne de la grande Karrou (4)

(1) Barrow, Account of, Trav. I, pag. 86.
(2) Lichtenstein, R. I, pag. 310.
(3) Paterson, N. pag. 22, 78.
(4) V. J. Reenen, Journal of journey from the cap of G. Hope. by S. Riou. Lond. 1792, 4°, pag. 16.

(1) Lichtenstein, R. I, pag. 333.
(2) Barrow, Account of travels. II, pag 71.
(3) Voy. le Manusc. de Lichtenstein.
(4) Lichtenstein, I, 196.-Barrow, Acc. of travels II, p. 328.

est de 15 à 20 milles géographiques du sud au nord, son étendue en longueur de 60 milles géographiques de l'ouest à l'est, ce qui fait une surface d'à peu près 1,000 milles carrés. Entourée de toutes parts des pentes de montagnes parallèles que nous venons de caractériser, elle est encore bordée à l'est par les montagnes de Neige et par des plaines et des hauteurs couvertes d'herbes et de verdure, appelées *Camdebou* (1), nom hottentot correspondant aux prairies d'Alpes européennes ou aux Paropamises asiatiques.

Les Camdebous sont une prolongation (2) de la Karrou, qui est fermée à l'ouest par les montagnes du Bokkeveld.

La hauteur moyenne absolue de la plaine de Karrou est de 3,000 pieds; elle s'incline tant soit peu vers le sud ainsi que vers le nord-ouest, du côté de la côte Etbiopique, comme le prouve le cours des fleuves qui pénètrent à travers les chaînes de la bordure. Au milieu de la plaine s'élèvent des rangées de collines nues, d'argile schisteuse et de fer argileux.

Nous voyons en outre, aux deux côtés de la grande Karrou, plusieurs petites étendues de terrain de 30 à 40 milles carrés. Elles sont horizontales et très-analogues aux Karrous.

B. *Surface.*

Le sol de ces plaines est composé de sable et d'argile, plus ou moins mêlés de fer; de là vient que dans la colonie, on appelle partout *terre de Karrou*, le mélange couleur d'ocre, de l'argile, avec du sable ferrugineux. L'été, la chaleur rend cette argile presqu'aussi dure que de la tuile (*Karrou*, dans la langue des Hottentots, signifie *dur*); en creusant quelques pieds plus bas, on trouve partout des masses de pierres solides (3). Peut-être ce sol n'est-il qu'un précipité de formation récente, provenant d'un temps où la plaine, couverte d'eau douce, formait de grands lacs (4), alors que les vallées de la bordure, maintenant desséchées, étaient encore des lacs d'Alpes. Cette opinion s'appuie d'une quantité de faits plus ou moins concluans.

Le petit nombre de fleuves qu'on trouve dans les plaines des Karrous sont à sec pendant neuf mois de l'année; la végétation y est, par conséquent, très-pauvre, et, dans quelques parties, entièrement nulle. Le voyageur placé sur les hauteurs reconnaît à peine, dans les déserts noirâtres, les ramifications et les lits des fleuves, à quelques sombres buissons de mimose qui les entourent.

Au contraire, là où le sol est arrosé, il étonne par sa fertilité (1) : on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur les différentes colonies situées au bord des sources (2) et qui, comme d'heureuses oasis, s'élèvent au milieu du désert, couvertes de blé, de vin et d'orangers, ou bien sur les grands districts abondamment arrosés du petit Bokkeveld et d'autres tous également riches en productions.

En été, toute végétation est morte dans les plaines des Karrous : la saison des pluies ramène seule un peu de verdure dans ces déserts auparavant arides, et y réunit ainsi pour quelque temps les hommes et les animaux, les colons comme les sauvages, les troupeaux de bestiaux et le gibier. Mais bientôt, souvent même avant un mois, le soleil brûlant a déjà dévoré toute végétation, et les hommes et les animaux quittent ce sol qui ne peut plus les nourrir. On ne rencontre plus alors, dans ces plaines, que des antilopes, des autruches et quelques Bosjesmans; parfois aussi des voyageurs qui, ne pouvant les éviter, ont toujours soin de choisir les chemins qui ne les y retiennent que le moins longtemps possible.

Des colons européens se sont établis sur leurs bords, et partout où le terrain est quelque peu arrosé, ils sont largement récompensés de leurs peines, par un climat semblable en tout à celui de l'Italie méridionale. De petites hordes de Hottentots parcourent les plaines de verdure; et, sur la limite orientale, errent çà et là quelques races caffres.

CHAPITRE III.

TROISIÈME TERRASSE. — LA CÔTE.

§ 6.

Cette région, qu'habitent les Européens, située entre l'Océan et le Plateau, est la partie la plus cultivée de l'Afrique méridionale. Les Hottentots en étaient jadis en possession; ils y avaient

(1) Barrow, Tr. I, pag. 115.
(2) Barrow, Tr. II, pag. 374.
(3) Lichtenstein, R. II, pag. 33.
(4) Lichtenstein, R. I, p. 151. — Barrow, Tr. I, p. 76.

(1) Barrow, Tr. II, pag. 329.
(2) Lichtenstein, R. II, pag. 20.

été refoulés selon toute apparence par des peuples nomades du Plateau (1). Depuis l'établissement des Européens (1500 ans après J.-C.), ils perdirent peu à peu toute indépendance, à l'exception de quelques races, telles que les *Namaquas*, les *Dammaras*, les *Coranas* (v. ci-haut, pag. 57), et d'autres qui se retirèrent de nouveau dans les terres élevées, d'où leurs ancêtres étaient descendus. Ils abandonnèrent pour la plupart leurs mœurs et leurs usages. Plusieurs races des Hottentots de la côte, comme les Kochoquas, les Sonquas, les Hessoquas, les Attaquas, les Houteniquas, que les Portugais et d'autres voyageurs postérieurs avaient connus, ont déjà entièrement disparu.

Cette côte, arrosée par les fleuves de l'intérieur, donne elle-même naissance à une quantité de rivières qui la parcourent en tous sens, et souvent même la rendent impraticable (2).

Au lieu des campagnes fertiles qui, à la pente méridionale de la Haute-Asie, se prolongent au loin dans les plaines de la Chine, de l'Inde et de la Mésopotamie, l'Océan étend ici son empire jusqu'au bord du Plateau; ne laissant à sec qu'une étendue de terrain très-bornée, qui devient toujours plus étroite à mesure qu'on avance vers l'est. Encore n'est-ce pas même une plaine horizontale avec une côte toujours égale, mais plutôt une continuation du Plateau.

Ier Éclaircissement.

Baies et promontoires.

La côte méridionale est échancrée par une rangée de baies qui se prolongent du sud-est au nord-ouest : la baie ***Struys***, baie ***Sébastien***, baie ***Mossel***, baie ***Plettenberg***, baie ***Kramme-Rivier***, baie ***Algoa*** et autres; leur ressemblance entr'elles est frappante; toutes sont formées à l'ouest par un promontoire qui s'étend dans la mer, et se continue encore sous sa surface en bancs étroits et saillans, rempart solide et inébranlable contre la puissance des vagues (3). Tous ces promontoires, depuis le plus occidental jusqu'au plus oriental, le Cap des Récifs (*Rockspoint*), forment les dernières extrémités des montagnes parallèles qui coupent la côte méridionale à angles aigus; c'est ainsi que le Cap des Récifs est l'extrémité orientale de la chaîne la plus méridionale des Zwarteberge.

A l'ouest, au contraire, le plateau s'abaisse rapidement et se continue en une plaine littorale, uniforme, également large et sablonneuse, qui, comme nous l'avons vu plus haut, se prolonge sur toute la côte, depuis l'embouchure du fleuve d'Oranje jusqu'aux contrées les plus cultivées du cap de Bonne-Espérance.

Ce haut promontoire est situé à l'extrémité sud-ouest de la seconde terrasse, dont la bordure escarpée se prolonge en hautes et puissantes chaînes de montagnes; elle forment à leurs extrémités les deux promontoires qui bordent la False-Bay à l'est et à l'ouest, et séparent ainsi la terrasse littorale de l'ouest de celle de l'est.

Un seul défilé conduit à travers ces chaînes de montagnes qui s'étendent du nord au sud; c'est le Hottentottsch-Holland-Kloof (le ravin hottentot-hollandais), la plus ancienne route praticable pour les voitures; on a encore, en dernier lieu, tâché de la rendre plus commode et moins dangereuse au moyen d'un nouveau chemin latéral, le Nieuwe-Kloof (nouveau ravin). Le Hottentottsch-Holland-Kloof est, pour ainsi dire, la seule voie de communication entre les différens points de la colonie (1); il conduit de la terrasse ouest à la terrasse est, de la ville du Cap à Zwellendam. Les colons du Cap sont d'excellens conducteurs de chars (2) : les difficultés et les dangers qu'ils ont à surmonter à chaque instant, leur donnent une habileté prodigieuse.

La chaîne de montagnes à l'ouest de la False-Bay forme la soi-disant péninsule du Cap; un grand désert la sépare de la terrasse, à l'est; elle s'étend du nord au sud, et se termine au sud par le cap de Bonne-Espérance; au nord, par la montagne de la Table, la montagne du Lion et la montagne du Diable; c'est à la base septentrionale de ces montagnes, au centre du grand demi-cercle qu'elles forment au sud, qu'est située la ville du Cap.

La montagne du Lion, dont le sommet (*la tête du lion*) s'élève, suivant Barrow, à 2,160 pieds au-dessus du niveau de la mer, se termine, au nord, par une saillie de 1,143 pieds de hauteur (*la croupe du lion*); elle forme ici une terrasse de 1,000 pieds à peu près, et est séparée de la montagne de la Table, située à l'est, par une fou-

(1) Lichtenstein, im Ethnograph. ling. Archiv I, pag. 262. — Vater, im Mithridates, III, vol. 1re partie, pag. 290.
(2) Barow, Tr. II, pag. 336.
(3) Lichtenstein, I, pag. 326.

(1) Barrow, Account II, pag. 39.
(2) Lichtenstein, I, pag. 48.

drière de 1,500 pieds de profondeur (2,000 pieds plus bas que la Table). La montagne de la Table tire son nom de la grande surface plane et horizontale (d'une demi-lieue de long et de 3,000 pieds de large) qui couvre sa cime; Barrow en évalue la hauteur à 3,582 pieds, Bailly à 3,072 pieds (1). De semblables plateaux, également séparés par de profonds ravins, prolongent la chaîne vers le sud. La montagne du Diable a 3,315 pieds de haut.

La chaîne de montagnes à l'est de la False-Bay présente à peu près les mêmes formes; elle renferme une large et haute vallée, à travers laquelle le fleuve des Palmes prend son cours pendant les mois pluvieux, en se dirigeant vers le sud; elle est traversée par le Hottentottsch-Holland-Kloof, qui s'élève à 2,000 pieds au-dessus de la mer (2), et offre la vue la plus pittoresque sur la Table-Bay et la False-Bay. Cette chaîne de montagnes se termine au sud par le False-Cap, appelé ainsi parce que les vaisseaux qui reviennent de l'Océan indien n'aperçoivent d'abord, en doublant le cap des Aiguilles (*cap Agulhas*), que ce cap moins élevé; or comme il se trouve dans la même direction que le cap de Bonne-Espérance, souvent on l'a confondu avec ce dernier (3).

La plaine de sable qui unit entr'elles les deux chaînes est parfaitement plane, entre les deux caps; mais au nord, il s'en élève plusieurs montagnes de grès isolées, parmi lesquelles nous distinguons les montagnes du *Piquet* (4), à 20 milles géographiques de la ville du Cap; on leur a donné ce nom parce qu'elles forment, pour ainsi dire, l'avant-poste des grandes montagnes cohérentes. Les montagnes du Piquet courent du N. au S. parallèlement avec la chaîne de montagnes septentrionale; leur plus haute cime est fortement crénelée et équarrie des deux côtés. Quelques colonnes gigantesques, entremêlées de quartz et de filons ferrugineux du bas en haut, et par là moins sujettes à s'effleurir, nous font supposer que jadis elles étaient toutes adhérentes entr'elles. A les voir, on dirait des monumens élevés par la main des hommes, des tours, des pyramides, des colonnes. Elles s'étendent au delà de trois journées de marche, au nord, vers le fleuve des Eléphans, et même jusqu'à l'endroit où la chaîne du Piquet s'unit aux plaines de sable supérieures. Cette prolongation présente, le long de toute la chaîne limitrophe de l'ouest, une immense rangée de sommités à formes analogues, semblables à celles qui surgissent des plaines de sable, au nord du fleuve des Eléphans (1) (voy. § 3., éclairc. 1).

(1) Barrow, Tr. I, pag. 34. — Bailly, dans Milbert, Voy. pittoresque, II, pag. 374.

(2) Barrow, II, pag. 42.

(3) Lichtenstein, R. II, pag. 173.

(4) Lichtenstein, R. I, pag. 88. — Barrow, Account of, Tr. I, pag 371.

2e Éclaircissement.

Aperçu géognostique et hydrographique.

Il ne sera pas inutile de résumer ici, sous quelques points de vue généraux, les faits remarquables qui pourront jeter quelque jour sur la structure de cette partie de la Haute-Afrique. Nous espérons que les Anglais, maintenant en possession de la colonie du Cap, ne tarderont pas à nous donner des renseignemens plus détaillés et plus exacts, que ceux que nous possédons jusqu'à présent.

A. *Aperçu géognostique.*

« L'extrémité de l'Afrique méridionale, a dit » Forster, (2), est une haute montagne de gra- » nit primitif, très-escarpée du côté de la mer. » La table est aussi un bloc de granit primitif, » qui s'élève à quelques mille pieds au-dessus » de la mer. Le long de toute la côte occidentale » de l'Afrique, jusqu'à la côte de la Guinée, s'é- » tendent des chaînes de montagnes de granit, » qui s'élèvent quelquefois jusqu'à la ligne des » neiges. »

Cette hypothèse du savant voyageur s'est confirmée, sinon en tous points, du moins en grande partie; les montagnes de Chamies (3), les montagnes du Bokkeveld froid (4) sont en effet de granit. La base de la Table et des montagnes situées entre Hottentotsch-Hollands-Kloof et Fransche-Hoek, est de granit (5), et les promontoirs des baies sur la côte méridionale ont tous du granit pour base (6).

(1) Barrow, Acc. of Tr. II, pag. 373.

(2) J. R. Forster, Beobachtungen und Wahrheiten zur Entwerfung einer neuen Theorie der Erde. Leipz. 1788. pag. 29.

(3) Barrow, Tr. I, pag. 384,

(4) Lichtenstein, R. I, 205.

(5) Labillardière, Voy. à la recherche de La Peyrouse, 4o, tom. 1, pag. 82 et 95.

(6) Lichtenstein et Barrow, ibid.

Mais les voyageurs n'ont encore découvert de masses primitives, sur aucune hauteur considérable du plateau intérieur. Ces rochers mêmes ou aiguilles isolés, qui surgissent partout des masses plus récentes et qui, dit-on, se composent de masses primitives, ne se trouvent qu'à la bordure extérieure, près de la côte. Les sommets de ces rochers ou aiguilles sont partout couverts d'énormes rochers stratiformes et horizontales, qui se composent quelquefois d'argile schisteuse, comme dans les Karrous, quelquefois aussi d'amygdaloïdes, comme dans les montagnes de Nieuweveld, où les amygdales sont entremêlées de chlorit et où toute l'agglomération ressemble au *toadstone* de Derbyshire (1). Cependant le plus souvent, et tous les observateurs s'accordent à le dire, ce sont d'énormes masses de grès. Les montagnes même de Kourhouman, dans le pays des Beetjuanes, sont de grès, ainsi que les plus hautes couches des Karrous; la couche supérieure des montagnes de Neige n'est autre chose que du grès à gros grains (2).

La masse de granit de la table s'élève jusqu'aux deux tiers de la hauteur; ce qui est au-dessus se compose de couches horizontales et parallèles de grès quartzeux (3).

Près de Fransche-Hoek, les montagnes de granit de la chaîne de Hottentotsch-Holland sont couvertes de couches de grès (4), qui paraissent être tantôt du vrai grès, tantôt un agglomérat de cailloux, tantôt enfin de la brèche (5). Ces couches sont pour la plupart horizontales; en quelques endroits, elles s'inclinent en angles de 20° à 40° vers le sud-est, par exemple à Roodezand (6) et près du Pikenierskloof (7) où d'immenses masses de grès entassées par la nature, s'inclinent du nord au sud, la plupart en couches régulières et parallèles.

Ces couches horizontales et continues, quoiqu'étendues sur un espace immense, constituent la forme caractéristique des tables. Les tables, qu'on rencontre dans beaucoup de parties de l'Afrique, prédominent surtout au midi. Mais là, où les coupures n'ont laissé de ces couches que de petites masses de dimensions égales, on remarque très-souvent les formes de colonne et de tour, par exemple, dans les *Schornsteenberge* (montagnes de cheminée), les montagnes de Pramme, etc. Ces deux formes sont coupées à pic de tous côtés; leurs décombres ont partout changé les plaines en déserts.

La base de granit de toute cette partie de l'Afrique méridionale (1) indique une pente considérable vers l'est. La limite de granit qu'on trouve à la Table, à la hauteur, de 1,500 pieds (2) (d'après Barrow de 500 pieds) au-dessus de la mer, (suivant d'autres à deux tiers de la hauteur), n'est élevée à la Mosselbay, que de 50 pieds au-dessus du niveau de la mer. Plus à l'est, depuis la baie de Plettenberg et d'Algoa jusqu'au grand fleuve des Poissons (3) (*Groote Vischrivier*), nous voyons se prolonger dans la mer, les mêmes couches de grès, qui paraissent près de la ville du Cap, à la hauteur de 2,500 pieds.

REMARQUE.

Grès sans or, mais mélangé de fer.

Nous ferons observer, en passant, que le sable de l'Afrique méridionale contient partout du fer, et souvent même en grande quantité; il est pour la plupart rouge, couleur qui lui vient de l'oxide de fer. Mais on n'y a encore trouvé aucune trace d'or (4) et c'est en quoi la pente méridionale de la Haute-Afrique se distingue de la pente septentrionale.

B. *La presqu'île du Cap.*

Jusqu'à présent la presqu'île du Cap a seule pu être examinée de plus près, dans ses rapports géognostiques, car elle s'élève de tous côtés en parois escarpées, et ses couches au nord, vers la baie de la Table, et au sud vers la False-Bay, sont pour la plupart à découvert. Bien que ne formant que l'extrémité isolée du sud-ouest de l'Afrique, son sol nous offre cependant en petit, une image du grand tout et doit par conséquent être pour nous d'un haut et général intérêt. En partant de la plage de la Table-Baie et du vaste amphithéâtre au milieu duquel est située la ville du cap, on arrive à la Table, à travers un ravin

(1) Barrow, Tr. I, pag. 101.
(2) Lichtenstein, a. II, pag. 558, 473.
(3) Bailly, dans Albert, Voy. pittoresque à l'île de France. Paris, 1812. T. II, pag. 374.
(4) Labillardière, ibid.
(5) Barrow, Tr. I, pag. 36.
(6) Barrow Tr. I. 71 et 73.
(7) Lichtenstein, a. I, pag. 114.

(1) Lichtenstein, a. I, pag. 137.
(2) Barrow, Tr. I, pag. 36.
(3) Barrow, Tr. I, pag. 187.
(4) Barrow, Tr. II, pag. 227.

profond et escarpé, qui souvent n'a que de 10 à 100 pieds de largeur. On aperçoit déjà au pied de la montagne d'innombrables blocs de granit détachés qui encombrent également le côté oriental et le côté occidental de la Tête de Lion. Il paraît qu'ils ne se sont détachés que plus tard, puisque d'après l'observation de Hess (1), ils sont effleuris et dentelés de tous côtés, et même à leur base, tout comme les plus hautes cimes des rochers. Un peu plus haut, on trouve des traces évidentes de cette masse, que nous avons appelée jusqu'à présent argile schisteuse. Mais des voyageurs anglais, par exemple Davy (2), l'ayant comparée au *Killas* de Cornouailles, nous l'appellerons *grauwacke schisteuse*. Les couches y sont ou perpendiculaires ou fortement inclinées. On entre ensuite dans la région du granit et l'on aperçoit ici très-distinctement le contact des deux différentes roches, à un grand nombre de filons de granit (3) de six pieds jusqu'à quelques pouces et même quelques lignes d'épaisseur. S'étendant en innombrables ramifications, ces filons traversent et entrecoupent en tous sens les couches de grauwacke. Beaucoup de masses de grauwacke isolées, sont supportées par des filons de granit, surtout dans la proximité de la ligne générale de contact, où les couches de grauwacke paraissent partout brisées, irrégulières et déplacées.

Ces filons de granit épars s'accumulent en masses plus considérables vers la hauteur; à 900 pieds du contact, la Table ne présente que des masses solides de granit, également partagées partout. Si l'on monte encore 900 pieds, le granit disparaît soudainement; il est recouvert immédiatement par les couches horizontales de grès qui, uniformes partout et sans aucun signe de bouleversement, semblent avoir été étendues dans un profond repos, par-dessus l'horrible cahos des masses primitives. Jusqu'à la hauteur de 200 pieds, le grès est rouge, puis il devient blanc et toujours plus dur, à mesure qu'il approche du sommet; on y trouve aussi du quartz hyalin roulé, de la grosseur d'un pois jusqu'à la grosseur d'un œuf. L'alliage du grès s'effleurit bien plus facilement que les masses qu'il unit, de là vient que sa surface est toujours recouverte de cailloux. C'est de même la couche horizontale, qui donne à la Table sa forme plate; la surface de cette montagne est tapissée des plus belles bruyères australes (*erica*), de tous les genres et de toutes les espèces. De ce point de vue magnifique, où le regard se perd sur l'océan immense, un coup d'œil jeté vers le milieu du demi-cercle amphithéâtral, suffit pour nous convaincre que, malgré les interruptions, la ligne horizontale des couches de grès s'étend uniformément dans toutes les directions, ce qui nous fait supposer que la force qui a formé toutes ces masses, a agi partout de la même manière.

La construction de la montagne du Lion (1) ne diffère pas de celle de la Table; le sommet en est de grès, vient ensuite le granit qui surgit de la grauwacke; toute la masse de granit est en outre traversée par un filon de basalte.

La même formation se manifeste aussi plus ou moins visiblement dans les autres montagnes, et s'étend en général dans toute la presqu'île du Cap (2); tout le rivage du côté de la False-baie se compose également de granit qui cependant ne dépasse pas la hauteur de 20 pieds au-dessus du niveau de la mer, par la raison qu'ici les couches de grès s'inclinent davantage, quoiqu'elles aient la même épaisseur que sur les hauteurs de la Table. Cette élévation moindre, s'accorde très-bien avec l'abaissement général des couches vers le sud-est, abaissement qui se manifeste dans toute l'Afrique méridionale; on aperçoit aussi des filons de basalte à l'entrée de la petite *Simonsbay* (baie de Simon), dans le rocher qu'on appelle *arche de Noé*; B. Hall en vit deux d'un pied d'épaisseur, qui traversent le rocher de granit de bas en haut.

Playfair considère ces faits remarquables (3) comme une confirmation très-importante de la théorie de Hutton, sur la formation postérieure des masses de granit, qui surgissent de la profondeur. Les filons de granit n'ont pas seulement pénétré à travers la grauwacke, mais ils ont encore enlevé à cette masse des parties qui s'élèvent, comme des îles, au-dessus du granit. Or, cette organisation est une preuve évidente que les couches de grauwacke existaient déjà, lorsque

(1) F. Hess. Anm. zu C. J. Latrobe, Tagebuch einer Besuchreise nach Süd-Africa (1815-16). Halle 1820, p. 166.

(2) J. Davy, dans Gilbert, Annales, 1820, N. 10, p. 129.

(3) Capt. Basil Hall, Account of the Structure of the table Mountain and other parts of the Peninsula of the Cape, in Edinburg. Transact. of the Roy. Soc. 1815, tom. VII, p. II, p. 273, avec des dessins de filons de granit. Tab. XIV.

(1) Clarke Abel, Narrative of a Journey, etc. in the interior of China. London, 1818, 4°, chap. XI, pag. 285.

(2) Basil Hall, Account, pag. 276.

(3) Playfair, dans Basil Hall, Account, pag. 277.

le granit s'élevant de la profondeur, vint la traverser comme une lave souterraine (*subterraneous lava*). Cette grande révolution de la nature a dû nécessairement s'opérer sous la surface des eaux; car le grès qui couvre le granit jusqu'à la hauteur de 1,500 pieds, n'est autre chose qu'un dépôt de la mer. En conséquence, toutes ces masses n'ont pu s'élever, qu'après que ce dépôt se fût formé, et au milieu d'un repos et d'une régularité parfaits. Il résulte de ce système, que le granit est postérieur dans sa formation, à la grauwacke qu'il traverse et sur laquelle il s'étend en masses très-considérables; mais il est antérieur au grès qui le recouvre. Il est rare de trouver un semblable exemple, où le double rapport de masses déposées et de masses soulevées, avec des masses déjà existantes antérieurement, soit exprimé si clairement qu'ici. La similitude de ces rapports sur toute la presqu'île et même plus au nord, par exemple, au Jungerhook, à 8 milles de là, ainsi que la grande extension des masses de grès, nous autorisent à croire que ces formations sont, en petit, l'image de celles que nous supposons répandues dans toute cette partie du monde.

C. *Aperçu hydrographique*.

L'uniformité surprenante qui règne dans la constitution de ce pays, nous en explique en quelque façon l'irrigation et la culture qui coïncident étroitement avec sa structure.

Partout où la base de granit perce les masses de grès, et s'élève au-dessus d'elles, le sol est riche en sources et très-propre à l'agriculture, comme sur tous les terrains primitifs (1). De là, la fertilité des environs de la Table, la surabondance et la richesse de la végétation sur toute la terrasse littorale du sud. A l'extrémité orientale de cette terrasse, sont situées les superbes futaies de la colonie du Cap, qui commencent à la Mosselbay et s'étendent à l'est jusqu'à Sitsikamma (2); elles sont encore en particulier favorisées par les vents humides du sud-est.

Il y a, au contraire, disette d'eau partout où des masses de grès couvrent la surface du pays; l'eau des sources, des fleuves et de l'atmosphère filtre à travers le sable, jusqu'aux couches de schiste, ou jusqu'à ce qu'elle arrive à la base de granit, d'où elle jaillit d'autant plus abondante, en tous les endroits où elle est à découvert. Ceci nous explique la grande disette d'eau de la première et de la seconde terrasse ainsi que de la côte occidentale, couverte de décombres de sable. Non-seulement on n'y trouve que très-peu de sources, mais ce qui est encore un des grands maux de ces contrées, et ce qui fait échouer mainte colonie, c'est que des sources, après avoir coulé pendant plusieurs années, tarissent soudainement; ces exemples sont encore assez fréquens; il est naturel que dès le moment, toute végétation soit détruite (1). Les fleuves mêmes qui enflent dans la saison pluvieuse, perdent la plus grande partie de leurs eaux, qui s'infiltre dans les masses de sable et disparaît sans rentrer dans un autre lit de la surface.

Les fleuves disparaissent ainsi sur toute la côte, depuis la baie de Saldanha (2) (*subterraneous streams*). Il en est de même de toutes les eaux des Karrous et de la plupart des fleuves de ces contrées. Le Sackrivier, affluent gauche du fleuve d'Oranje, était absolument desséché lorsque Lichtenstein le visita (3); il y avait six ans qu'il n'avait pas eu d'eau; le fleuve d'Oranje, le plus grand de l'Afrique méridionale, n'atteint pas la mer, mais disparaît vers la côte, et comme nous l'avons dit ailleurs, plus des trois quarts de tous les fleuves de l'Afrique méridionale, sont absolument privés d'eau, dans la saison brûlante.

Souvent on voit dans les lits de fleuves desséchés, du gibier, des gazelles, des Hottentots, des Européens, tourmentés par la soif, creuser des trous dans le sable, où quelquefois ils trouvent encore un peu d'eau bourbeuse qui les préserve de la mort.

On ne rencontre des marais que dans les ravins étroits, comme à Roodezand et à Langekloof. Ils produisent quelques végétaux, entr'autres du riz, des bambous et autres plantes, qui ne croissent que dans les terres humides.

Cette constitution remarquable de la nature, dans ce pays, nous explique divers phénomènes très-importans. Elle nous indique d'abord quelle peut être la cause de cette plus grande abondance d'eau que nous remarquons sur toute la côte S. et S. E., voisine de la Caffrerie; pourquoi toutes les hauteurs sont si dénuées d'eau, quoique pendant deux tiers de l'année (4), elles soient

(1) Barrow, Tr. II, pag. 60 et 74.
(2) Paterson, N., p. 35.

(1) Lichtenstein, R. II, pag. 31.
(2) Barrow, Tr. I, pag. 365.
(3) Lichtenstein, R. II, pag 331 et pag. 67.
(4) Barrow, Tr. II, pag 63.

tout aussi couvertes de nuages, que d'autres pays situés sur la même latitude; pourquoi l'on trouve partout de l'eau, lorsqu'on creuse assez profondément dans la région du granit; pourquoi enfin certains districts, même sur les terrasses élevées, sont plus que d'autres susceptibles de culture. Il résulte de tout ceci qu'une vraie économie d'Alpes n'existe pas sur ce plateau. En effet, les plaines de verdure (Camdebou n'y sont qu'en très-petit nombre; à peine si l'on en trouve sur les rivages de quelques fleuves abondans. Un seul été sans pluies suffit pour détruire le bétail de la plus grande partie de la colonie; on est obligé, pour le remplacer, de parcourir la plus haute terrasse; c'est dans une circonstance semblable que Truter et Sommerville découvrirent les Beetjuanes.

Cette constitution du S. nous explique aussi comment il se fait, que tous les établissemens de la colonie du Cap ne se composent pour ainsi dire que d'îles cultivées, isolées les unes des autres et séparées par des déserts et des plaines de sable plus ou moins grandes; fidèles au caractère africain, jusqu'à l'extrémité de ce pays, elles présentent d'espace en espace des oasis couvertes d'un sol fertile, et abondamment arrosées. On y voit prospérer tous les fruits, le blé, la vigne et les orangers, tandis que tout autour on n'aperçoit que les plus affreux déserts. C'est toujours le même aspect, depuis les célèbres plantations (1) près de la ville, jusqu'à la délicieuse oasis des Beetjuans, où *Litakou* (2) fut découverte au milieu d'immenses plaines arides.

3e Éclaircissement.

Le banc des Aiguilles.

On pourrait être tenté d'ajouter encore une quatrième terrasse aux précédentes, terrasse qui, sous la surface de la mer, forme une prolongation de la côte méridionale de l'Afrique, au sud de la terrasse littorale; nous voulons parler du célèbre banc des aiguilles (*Aguillas ou Agulhas*) qui, partant du cap de Bonne-Espérance, entoure à l'est toute la côte méridionale de l'Afrique jusqu'à la côte de Natal, et s'étend au sud jusqu'au 37e degré de latitude sud. A en juger d'après les substances dont il se compose, il s'est formé des débris du continent.

(1) Labillardière, Voyages I, pag. 95.

(2) Truter, Acc. in Barrow, Voy. to Coch, pag. 393.

Le grand courant qui vient de l'Océan Indien, longe d'abord la côte de Natal; de là il vient baigner le bord extérieur du banc des Aiguilles, et c'est, sur la côte de ce banc, que la mer a la plus grande profondeur. La sonde tombe tout à coup de 60 et 80 à 100 et même à 200 brasses, c'est-à-dire qu'elle descend soudainement à une profondeur de 1,200 pieds. Au bord du banc, sa surface est de sable fin et blanc; près de la côte du continent, au contraire, de rocher et de fragmens de grès (1). Clarke (2) y trouva outre le sable, jusqu'à une profondeur considérable, des débris de coquilles et un grand nombre de tuyaux calcaires et cylindriques, semblables à des os d'animaux blanchis. Ces tuyaux se ramifient à l'infini et semblent être des incrustations de zestères, que les courans et les vents du sud-ouest y accumulent en masses. Ils ressemblent, quant à leur forme et aux parties chimiques dont ils se composent (de carbonate de chaux, de silice et de substances végétales), aux agglomérations que Piron et Flinder ont observées aux dunes de Bald-Head, près de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande. Tout le long des côtes qui touchent à ce banc de sable, les brisans sont très-violens; ils rendent la navigation sur les côtes et l'abordage très-dangereux, et ont été, de tout temps, un obstacle insurmontable à la culture de ce littoral si richement doté par la nature (3).

4e Éclaircissement.

La colonie du Cap.

La terrasse littorale de l'extrémité méridionale de l'Afrique contient la colonie du Cap. D'abord fondée par les Hollandais, elle n'est tombée au pouvoir des Anglais que depuis le commencement de notre siècle. Les Portugais qui les premiers doublèrent le Cap en 1498, ne s'y établirent pas; les Hollandais n'y abordèrent dans leurs voyages aux Indes, que depuis 1601, pour y rafraîchir. La position favorable de ce point situé à moitié chemin du voyage, engagea la compagnie des Indes à en prendre possession; l'an 1562, quelques fortifications furent élevées à l'endroit où est maintenant située la ville du Cap. Depuis lors des Hollandais, des Alle-

(1) Barrow, Tr. II, pag. 65.

(2) Abel Clarke, Narr., pag. 308.

(3) Lichtenstein, I, pag. 287.

mands et des Français s'y sont établis et ont cultivé et peuplé un district considérable qu'on appelle le pays du Cap ou le pays de la colonie; les colons, qui d'abord n'étaient que quelques centaines, sont à présent au nombre de 27,000, tous Européens; ils ont à leur service 20,000 esclaves ou serfs. En 1795, les Anglais devinrent maîtres de la ville, ils la rendirent aux Hollandais en 1801; mais cette cession ne fut pas de longue durée, car en 1806, la colonie fut de nouveau reconquise; depuis, elle est restée au pouvoir des Anglais. Les fondateurs de la colonie en avaient de tout temps regardé la possession comme très-importante. Les Anglais surent aussi apprécier, depuis, tous les avantages qu'elle offre à leur vaste système de domination. En effet, cette colonie océanique est d'une importance capitale, d'abord comme lieu de rafraîchissement et de réparation pour les vaisseaux de la compagnie des Indes, comme station pour les flottes de guerre qui dominent l'entrée de la mer des Indes, et comme point d'observation contre les colonies françaises de l'Ile Bourbon et de l'Ile de France; enfin c'est un point de départ commode pour les voyages de long cours, dans toutes les parties du monde. Cette possession n'est pas moins précieuse sous le rapport du climat (1); c'est une grande maison de santé pour les troupes anglaises qu'on destine au climat brûlant de l'Inde, ainsi que pour celles qui reviennent de ces contrées insalubres. Les invalides et les malades s'y rétablissent facilement; les soldats européens s'y acclimatent sans peine et se préparent aux dangers qui les attendent dans la zone torride. Le climat du Cap est aussi très-salutaire pour les marins; il est également favorable aux plantes de l'Europe et de l'Inde, et aux hommes de ces contrées si opposées, comme le prouve l'état sanitaire de 5,000 hommes qui forment la garnison anglaise du Cap.

Ces avantages résultant de la position de cette côte du sud, vis-à-vis des océans, sont encore rehaussés par la grande facilité avec laquelle on peut atteindre de là, comme d'un centre commun, et par des routes commodes, à toutes les contrées du monde les plus éloignées des côtes de l'Europe.

Un vaisseau de guerre bon voilier fait en cinquante jours (2), à peu-près, le trajet du Cap à Spithead; le vaisseau de lord Amherst, l'*Alceste*, alla de Rio-Janeiro à la baie de la Table, en dix-huit jours (1). Labillardière (2) mit soixante-quatre jours pour arriver du cap de Bonne-Espérance au cap Van Diemen, dans les îles australes; ce trajet se fait même ordinairement en cinquante ou cinquante-quatre jours. Les expéditions (3) dans les Indes orientales et occidentales, dans l'Amérique méridionale, et en Egypte au port de Suez, ne sont pas très-longues; on met ordinairement un mois pour atteindre les côtes du Brésil; il faut pour arriver à l'île de Madagascar, dix à douze jours, aux îles de France et de Bourbon, moins d'un mois, à la mer Rouge, cinq à six semaines, aux ports des Indes, sept à huit semaines selon la saison. Cette colonie est encore de la première importance pour le commerce de la Chine, des Indes orientales et de l'Amérique méridionale, ainsi que pour la pêche de la baleine, si lucrative dans les mers du sud; elle est la véritable clef de l'océan des Indes, le point capital pour la domination des mers. Par la suite et après avoir acquis plus d'indépendance, cette colonie deviendra infailliblement le grand bazar du monde (4), tant pour le commerce européen que pour celui de la Chine, des Indes et des îles australes. Aujourd'hui même elle est déjà d'un haut intérêt pour l'Afrique; c'est le seul état chrétien de cette partie du monde, d'où l'Évangile se propage dans l'intérieur du pays.

Le gouvernement britannique ne néglige rien pour rendre le cap de Bonne-Espérance aussi florissant que possible, soit en accordant des secours particuliers pour étendre les limites de la colonie, soit en favorisant l'émigration. En 1818 et 1819, on publia, au Cap et en Angleterre, une quantité de brochures (5), pour engager les Européens à émigrer au Cap. C'est à la même époque que fut terminée (le 14 octobre 1819), la dangereuse et pénible guerre contre les Caffres; le gouvernement conquit alors une étendue considérable de pays, à la frontière orientale de la colonie (6); les Européens qui s'y rendent, trouvent un sol fertile et un séjour agréable.

Une nouvelle colonie anglaise s'étant ainsi

(1) Barrow, Tr. t. II, pag. 162.
(2) Latrobe, Journal, pag. 318.

(1) Abel Clarke, Narrative, pag. 24.
(2) Labillardière, Voy. à la recherche de la Peyrouse, T. I, pag. 118.
(3) Barrow, Trav. II, pag. 243.
(4) Browne, Trav., pag. 280.
(5) Quarterly Review, N. XLIII, 1819. Nov., art. X, pag. 200.
(6) Hess, Anhang III, zu Latrobe, pag. 378.

formée à côté de l'ancienne, nous commencerons par jeter un coup d'œil rapide sur l'état de cette dernière depuis sa fondation, en prenant pour autorité les rapports de J. Barrow (1), l'un de ses plus zélés partisans, ainsi que les excellentes observations dont le savant Hess, prédicateur à la ville du Cap, a enrichi sa traduction de l'ouvrage de Latrobe.

La colonie du Cap s'étendait sur la côte ouest, dans la direction du nord jusqu'au fleuve de Coussie (63 milles géographiques), sur la côte sud, dans la direction de l'est, jusqu'au grand fleuve des Poissons (116 milles géographiques); c'est ici, à l'extrémité Est, qu'elle atteint sa plus grande largeur; toute l'étendue de la colonie est de 120,000 milles carrés anglais (22,000 milles géographiques carrés). La moitié de cet espace (à peu près 60,000 milles carrés anglais) se compose de montagnes nues et de plaines arides; l'autre partie n'est encore qu'à moitié exploitable; deux tiers sont des paturages; un tiers est consacré à l'agriculture. Tout cet espace contenant ainsi 20 millions d'acres de sol exploitable, n'est habité que par 3,000 familles européennes à peu près; il ne peut par conséquent être cultivé qu'en très-peu d'endroits. Le pays du Cap est divisé en quatre districts principaux : 1° le Cap; 2° Stellenbosch; 3° Zwellendam; 4° Graaf-Reynett avec plusieurs districts particuliers; il est gouverné par des *Landdrost*, résidant dans une ville ou un village, où il y a une église et une école. En 1798, lorsque les Anglais entrèrent la première fois en possession de la colonie, la population se montait à 62,000 habitans, dont 22,000 blancs, 26,000 esclaves et 14,000 Hottentots. De nos jours le nombre des habitans s'est élevé jusqu'à 100,000 et au delà; les blancs sont à proportion beaucoup plus nombreux que les noirs. Les productions indigènes du Cap ne sont pas de très-haute importance; on y trouve du sel, un peu de cuivre, du fer, des agates, des cornalines; mais le sol ne produit de lui-même ni céréales, ni arbres fruitiers, ni aucune espèce de fruits. On y récolte maintenant du vin, du bled et de la laine : d'après ces trois espèces de productions, les colons se divisent en trois classes : les *vignerons*, les *laboureurs*, les *propriétaires de troupeaux*.

La culture de la vigne transportée au Cap, par des protestans que la révocation de l'édit de Nantes avait expulsés de France, se bornait d'abord à quelques districts dans le voisinage de la ville du Cap; c'est encore là que croît de nos jours le meilleur vin (1), à l'exception des *greniers* de Zwartland (terre noire) et de Koeberg. Au delà de Zwellendam, du côté de l'est, et au delà de Tulbagh et du Hexrivier, on ne rencontre plus de vignes, excepté dans quelques possessions particulières. La vigne n'a pas été transportée au Cap, des bords du Rhin, mais de Shiras en Perse, suivant le rapport du gouverneur de Tulbagh (voyez son manuscrit dans Lichtenstein); aussi la culture en est-elle encore restreinte à une très-petite étendue de pays, et par conséquent peu lucrative; les différentes sortes de vin, sans excepter le célèbre vin de Constance, sont moins bonnes, qu'on serait en droit de l'attendre d'un sol aussi favorable, si l'on y consacrait plus de soins. Cependant dans ces derniers temps la culture de la vigne commence à faire des progrès et se répand aussi dans les autres parties de la colonie.

Les laboureurs (2), qui forment la seconde classe de la population, habitent le nord et l'est de la baie de Saldanha et une grande partie du district de Stellenbosch, aux deux revers de la première chaîne de montagues; ils sont éloignés de la ville du Cap de quatre ou cinq journées de marche; chacun d'eux envoie annuellement 4 à 5,000 hoisseaux de froment au marché de la ville. Ils cultivent leurs terres sans jamais les laisser reposer; leurs lourdes charrues sont traînées par douze à seize bœufs; ils récoltent au moins quinze fois la valeur de la semence, et dans les années humides vingt et même trente fois. Leur froment passe pour le plus pesant et le meilleur du monde. La colonie du Cap est ainsi comme un grenier d'abondance, pour les autres colonies et pour la marine.

La troisième classe, celle des propriétaires de troupeaux (*Vee-Boor*), est en possession de la plus grande partie du pays. En s'emparant la première fois de la côte, la compagnie Hollandaise des Indes n'avait d'autre but que d'y entretenir une station, où ses vaisseaux pussent rafraîchir, à leur retour. Les Hottentots leur fournissaient le bétail dont ils avaient besoin. Bientôt les marchands commencèrent à élever eux-mêmes des troupeaux. Avec de l'eau-de-vie et du tabac, ils enlevèrent aux Hottentots la possession de leurs troupeaux, et les prirent eux-

(1) Quarterly Review, pag. 212.

(1) Weinkultur am Cap von Hesse, mscpt.

(2) Barrow, Tr. II, pag. 218.

mêmes à leur service comme pasteurs. La compagnie n'attachant aucun prix au sol, distribuait d'immenses espaces de terrain, surtout dans les pays situés au delà des chaînes de montagnes (5,000 acres anglais, pour une contribution annuelle de vingt francs); elle accordait le choix libre des domaines et le droit de propriété sur tout l'espace que l'œil peut embrasser, comme autrefois les Arabes, lorsqu'ils s'emparèrent de l'Espagne. Les habitations des colons, situées ainsi à plusieurs journées, les unes des autres, devaient nécessairement s'éloigner de plus en plus de la capitale. Les plus éloignés, se soustrayant facilement à l'influence du gouvernement, se rendirent souverains indépendans de leurs domaines, et ne cessèrent d'inquiéter leurs voisins, les Hottentots et les Caffres. Les suites funestes de ce genre de colonisation se firent sentir pendant tout le siècle dernier, et furent un obstacle presque insurmontable à toute espèce de progrès.

Répandus dans les immenses plaines de l'intérieur du pays, ces propriétaires de troupeaux sont assez riches pour vivre indépendans (beaucoup d'entr'eux possèdent 5 à 600 bœufs et 4 à 5,000 moutons); les Hottentots qui vivent dans des *Craals*, non loin de leur habitation, gardent leurs troupeaux et leur sont soumis comme des esclaves. Rudes et sales comme ceux-ci et à moitié sauvages, les cultivateurs de troupeaux ne connaissent ni écoles, ni églises, ni marchés, et n'ont de rapports sociaux ni entr'eux, ni avec leurs voisins. Ils se transportent une fois par an, sur d'énormes chariots attelés de bœufs, à la ville du Cap, et y échangent leurs productions qui se composent d'excellente laine semblable au mérinos, de beurre, de savon, de plumes d'autruches et de peaux de léopards, contre des produits européens, surtout du tabac, de l'eau-de-vie, du café et des armes à feu. Accoutumés à la vie nomade, ils sont en même temps chasseurs et disposés à toute espèce de brigandages, aussi ils ne se contentent pas de faire la chasse au gibier, et vont encore à la poursuite des indigènes et surtout des Bosjesmans. De là leur obstination à s'opposer à toutes les innovations du gouvernement, et leurs guerres continuelles contre leurs voisins les Caffres, comme auparavant contre les races des Hottentots, qu'ils ont en grande partie exterminés.

Les Hottentots, (1) à l'exception de quelques races habitant la haute terrasse, sont maintenant dispersés dans tout le pays de la colonie. D'après une énumération faite en 1807, ils comptaient alors 17,657 âmes; leur nombre s'est accru, depuis que le gouvernement britannique les a pris sous sa protection; c'est surtout depuis l'abolition de la traite des Nègres, qu'on a su apprécier au Cap, toute l'importance de ces hommes libres, quoique Hottentots d'origine. Ce peuple paisible et bon, chassé de ses anciennes possessions, eut à subir le plus triste sort, sous la domination des Hollandais. Le Vaillant prit le premier la défense de ces malheureux; il releva leurs excellentes qualités et fit sentir toute l'indignité des mauvais traitemens qu'ils avaient à supporter de la part des colons, qui les tenaient dans une avilissante servitude. Après que les Anglais eurent pris possession de la colonie, le général Craig créa un corps militaire de Hottentots à l'instar des *Seapoys*, et les rendit ainsi de nouveau à leur dignité, dans la société humaine. Ils ne se montrèrent jamais aussi dégénérés, que leurs oppresseurs se plaisaient à les représenter; ils se distinguèrent au contraire, comme toutes les autres troupes européennes, par leur bonne discipline, leur obéissance, leur docilité et leur propreté. La misère et la pauvreté étaient les seules causes de leur abrutissement; de nos jours ils échangent déjà leurs peaux de mouton contre des tissus de laine; dans les nouvelles missions (1), ils montrent même plus de dispositions pour le christianisme et la vie réglée des sociétés européennes, que les cultivateurs de troupeaux de la colonie. Les débris des races hottentotes sont généralement d'une grande utilité aux habitans du Cap, par les services importans qu'ils leur rendent; ils gardent leurs troupeaux, conduisent leurs chariots, et cultivent leurs jardins et leurs terres.

La colonie du Cap a, de cette manière, repris une nouvelle vie, depuis le commencement du XIXe siècle; ses rapports tant intérieurs qu'extérieurs se sont améliorés et s'améliorent encore tous les jours. Pour prévenir les révoltes des colons lointains et pour mieux tenir en bride ceux de l'intérieur, les Anglais envoyèrent également un *Landdrost* à Graaf-Reynett, pays situé au pied des montagnes de neige, à 100 milles à peu près, de la ville du Cap, dans la direction du nord-est. Le Landdrost fut accompagné d'un prédicateur. Un détachement de troupes

(1) Quart. Rev., pag. 226.

(1) Latrobe, pag. 55, 239.

le suivit jusqu'à la baie d'Algoa et fut échelonné, comme ligne d'occupation, tout le long du fleuve des Poissons, afin de maintenir la paix avec les races caffres voisines. Après mille obstacles divers, on atteignit enfin le but que l'on s'était proposé; depuis lors on y a élevé des églises et fondé des écoles; un grand marché (1) qui s'y tient tous les ans au mois d'août, promet d'être très-fréquenté; les colons, les Hottentots et les Caffres viennent de tous côtés y échanger leurs productions. Pour améliorer l'administration de la justice, les grands départemens furent divisés en plusieurs petits districts; ainsi nous avons vu se former dans la province Graaf-Reynett, les nouveaux baillages d'Uitenhagen, Tulbagh, Caledon, Clan William Cradock et Beaufort, témoignage évident du plus heureux progrès. Les paroisses dont l'agrandissement n'est pas moins désirable, augmentent dans la même proportion que les baillages (2). Il existe actuellement au Cap, onze paroisses réformées; leur étendue est souvent si considérable, que pour visiter toutes ses ouailles, le pasteur est obligé de voyager plusieurs mois. Ce que le gouvernement n'a pu faire jusqu'aujourd'hui, a été exécuté par le dévouement de pieux particuliers. Il existe déjà pour les indigènes, pour les Hottentots et pour les hommes libres d'origine hottentote, plusieurs asiles, où commencent à se former des paroisses considérables, dont les membres peuvent habiter ensemble des villages construits dans ce but. Trois de ces asiles ont été fondés et sont entretenus par les *Herrnhuter*, à Gnadenthal (auparavant Bavianskloof) à Grœnekloof, et à Enon. Les autres asiles doivent leur existence aux sociétés des missions de Londres : Zurebrak, près de Zwellendam; Pacaltsdorp, près de George, et Bethelsdorp, près d'Uitenhagen. La garnison, la commune et le gouvernement anglais n'ont pas encore d'église particulière, à la ville du Cap; cependant les Anglais ont déjà beaucoup contribué à l'embellissement de la ville; ils ont bâti un grand aqueduc qui y conduit l'eau pure de la Table; ils y ont aussi élevé un hôpital, une bourse, etc.

Campbell et Latrobe (3) nous ont tous deux donné des renseignemens importans, l'un sur les colonies de la société des missions de Londres et leurs progrès dans l'intérieur du pays (voy. le système d'eaux du fleuve d'Oranje), l'autre sur l'état des sociétés des frères, dans l'Afrique méridionale. Grœnekloof (1), situé à 10 lieues au nord de la Tafelbay, avait, en 1815, 300 habitans Hottentots, qui tous se distinguaient par leur moralité, leur religion et leur travail. La seconde grande colonie, Gnadenthal (2), obtint en 1798, après plusieurs refus, la permission de bâtir une église. En 1817, elle comptait 261 maisons et 1,377 habitans; la même année, elle avait reçu dans son sein 102 Hottentots; on y voit maintenant des édifices publics, des écoles, des jardins; l'agriculture y fait tous les jours des progrès, et occupe un grand nombre d'hommes, sur une étendue qui auparavant n'était que la propriété inculte d'un seul individu. Bethelsdorp (3), chef-lieu de la société des missions, dans le voisinage de la baie d'Algoa, à l'est du Cap, fut fondé par le missionaire Van der Kemp, dans une contrée aride et sur un sol des plus déserts, où il ne croît ni arbres, ni aucune espèce de plantes. Comme tant d'autres, cet homme, aveuglé par une fausse humilité et un mépris coupable de la nature, crut rendre service à Dieu en jetant ses nouveaux disciples dans la misère et la pauvreté, idée stupide, qui n'a eu que trop souvent les suites les plus funestes.

Les rapports de la colonie du Cap, avec ses voisins de l'est, les Caffres, peuple libre, paisible et de belle stature, ont beaucoup changé depuis peu. Les districts de Graaf-Reynett et d'Uitenhagen confinent maintenant au pays des Caffres; auparavant, on regardait le grand fleuve des Poissons comme la limite entre les deux pays. Le roi des Caffres, Gaika (4), témoigna toujours une vive sympathie pour les Européens; les Anglais, après leur première occupation du Cap, et plus tard aussi les Hollandais, recherchèrent l'amitié de ce prince; Barrow ainsi que le général hollandais Janssens, lui ont rendu les témoignages les plus flatteurs. Ses amis européens ne manquèrent pas de lui prêter secours dans ses querelles avec ses voisins, peuples de race différente. Ils faisaient avec lui des excursions sur le territoire de ses ennemis, dont ils dis-

(1) Hess. Nachtr., pag. 385.

(2) Hess, pag. 388.

(3) C. J. Latrobe, Journal of a visit to South Africa in 1815 and 1816 with some account of the missionary settlements of the United Breathern, near the Cape of Good Hope. Lond. 1818, 4°.

(1) Latrobe, pag. 37.

(2) Latrobe, ibid. — Quarterl. Rev., pag. 228.

(3) Latrobe, ibid.

(4) Barrow, Account, p. 231. — Hess. Nachtr., p. 389.

persaient les troupeaux qui sont leur unique ressource.

Les colons, à leur tour, furent aussi inquiétés sur les bords du fleuve des Poissons, par les Caffres qui menaçaient de les en déloger. Les attaques réitérées de ces bandes de sauvages mirent en mouvement les troupes du Cap, et, peu de temps après, le grand fleuve des Poissons fut de nouveau fixé comme limite entre les deux peuples. Afin d'éviter toute querelle à l'avenir, il fut stipulé qu'aucun Caffre ne dépasserait les limites de la colonie, ni aucun colon celles de la Caffrerie. Les Caffres cependant alléguèrent bientôt que de bons amis devaient nécessairement se visiter de temps en temps; les Anglais échelonnèrent alors tout le régiment du Cap en détachemens, le long de la frontière, et fixèrent, sur les limites, un marché commun. Le cordon d'occupation ayant été diminué après 1813, les chefs obstinés des Caffres, T'Sambie, Lynx et Congo, décidèrent de nouveau la guerre et exigèrent du roi Gaïka, dont le territoire touche immédiatement à celui de la colonie, qu'il attaquât, de concert avec eux, le pays du Cap. Gaïka, préférant l'amitié des Européens, abandonna son pays aux ennemis, et s'enfuit à la ville du Cap pour y demander du secours. Les Caffres firent une invasion dans la colonie et détruisirent, au mois de février 1819, la communion des frères d'Enon, située sur le fleuve Blanc. Les frères toutefois furent épargnés, les Caffres s'étant contentés d'enlever les troupeaux : quelques Hottentots seuls perdirent la vie dans cette affaire.

Au mois de juillet 1819, le colonel Willshire (1) fut envoyé, avec des troupes anglaises, au secours de Gaïka. Il s'avança à la tête de trois corps, qui tous furent victorieux; les Caffres se retirèrent derrière le fleuve des Buffles, furent battus à plusieurs reprises, et perdirent une première fois deux mille, une seconde trois mille, et la troisième, enfin treize mille bestiaux, dans la bataille livrée près du fleuve Kieskama, à l'est du grand fleuve des Poissons; c'est là que commence la frontière du pays des frères Hinza et Boocho, deux paisibles chefs de Caffres, qui ne tardèrent pas à passer du côté des Anglais; les Caffres ennemis furent poursuivis, battus et faits prisonniers. Le gouverneur, lord Sommersett, aborda avec une chaloupe de guerre dans la baie d'Algoa. Le 14 octobre 1819, tous les chefs se réunirent sur les bords du Gwanga, dans la Caffrerie (40 milles anglais de Grahamstown), pour y conclure la paix; Gaïka fut rétabli dans ses états, et lui seul et Hinza furent reconnus comme souverains légitimes des Caffres. Ils furent en outre déclarés amis de la colonie, et tous ceux qui s'opposeraient à eux, ennemis des Anglais. Pour assurer la tranquillité de la colonie, les Caffres dûrent céder toutes les forêts qui avoisinent le grand fleuve des Poissons; la frontière de la colonie fut reculée jusqu'aux fleuves de Choumie, à gauche jusqu'au confluent du grand Poisson et du Kieskama, et de là jusqu'à l'embouchure de ce dernier dans la mer. Vers l'intérieur, les montagnes de Choumie et du Katrivier (*rivière des Chats*), forment la limite. Les Anglais, pour maintenir l'ordre, élèvent maintenant des forts entre le Kieskama et le grand fleuve des Poissons.

La colonie du Cap conquit ainsi une nouvelle étendue de pays sur la frontière de la Caffrerie, entre les deux fleuves que nous venons de nommer (du 32° au 33° de latitude S. et du 45° au 46° de longitude E. de l'île de Fer), à la même époque où le gouvernement anglais avait résolu de fonder une nouvelle colonie. Une foule d'émigrés arrivent de toutes parts dans ces contrées fertiles. A l'invitation du roi Gaïka, des missionnaires de la communion des frères de Gnadenthal, ont déjà été envoyés, comme apôtres de la doctrine chrétienne, dans les contrées les plus lointaines de la Caffrerie.

Le gouvernement anglais, persuadé que le meilleur moyen de s'assurer la possession d'un pays est de le peupler dans le moindre délai possible, fit des offres très-avantageuses aux nouveaux colons. Les personnes aisées déposent en Angleterre 10 livres sterlings, pour le transport d'une famille et son entretien pendant la route; tout chef de société reçoit cent acres de terrain, pour chacun des membres de la famille qu'il conduit; 50,000 livres sterlings sont décernées à ceux qui conduisent à la colonie dix individus aisés, âgés de plus de dix-huit ans. Le tiers du cautionnement est rendu aux colons, dès qu'ils abordent en Afrique, un autre tiers lorsqu'ils s'établissent, et le reste trois mois après. Pendant les dix premières années, les terres des colons sont franches de toute contribution : après ce laps de temps, elles ne paient pas au delà de deux livres sterlings. Dans le cas où des colons abandonnent leurs terres, les cent acres qu'ils possédaient, reviennent au gouvernement. Pour

(1) Hess. Nachr. pag. 392.

cent familles, le gouvernement s'engage à solder un prédicateur. Les contrées du Zuureveld, le long du fleuve du Dimanche, et sur le bord de la baie d'Algoa, avaient d'abord été fixées pour la nouvelle colonie; depuis la paix avec les Caffres, on n'hésita plus à les préférer à toute autre; la civilisation des races caffres voisines, longeant le grand fleuve des Poissons, promet les plus heureux succès. Les Anglais ont ainsi devancé les Américains dans l'exécution de leurs projets. Ces derniers aussi avaient formé le plan d'établir, sur les côtes de la Caffrerie, une colonie, pour servir de station à leur commerce des Indes et de la Chine.

Jusqu'à ce jour, l'ancienne constitution hollandaise, garantie par le gouvernement de la Grande-Bretagne, s'est encore maintenue sous les gouverneurs anglais; la langue anglaise ne tardera pas cependant à devenir dominante dans les colonies anglaises. Il manque encore à la colonie du Cap, la liberté de commerce. Elle n'est traitée que comme province étrangère, et la compagnie des Indes a encore le monopole des marchandises indiennes et chinoises, ce qui lui donne une influence absolue dans tout le pays et entrave l'échange des productions indigènes ainsi que tout le système commercial de la colonie. Depuis que les Anglais sont en possession du Cap, aucune entreprise scientifique n'a encore été dirigée dans le but d'étendre la connaissance du pays. L'expédition du docteur Cowan qui, à l'instigation de lord Caledon, partit du Cap accompagné du lieutenant Donovan, est restée sans aucun résultat pour la science, ces deux voyageurs ayant tout à coup disparu; nous n'en avons appris autre chose, sinon qu'en 1809, ils avaient pénétré bien avant dans l'intérieur du pays et qu'on les attendait même dans les colonies intérieures des Portugais, à Téte et à Séna (1).

II.

BORD ORIENTAL DE LA HAUTE-AFRIQUE.

§ 7.

Le bord oriental de la Haute-Afrique est moins connu encore que le bord méridional. Comme la pente orientale de la Haute-Asie, il n'a été parcouru par aucun voyageur moderne. A peine pouvons-nous dire qu'il ait été vu dans ces derniers temps; aussi nos documens sur ces contrées sont-ils très-peu authentiques; ils se bornent aux narrations des peuples voisins, aux combinaisons tirées de certains phénomènes et à quelques faits dont nous sommes redevables aux grands navigateurs et aux missionnaires portugais des siècles précédens. Le célèbre Joan de Barros, A. Battel, et le portugais Joan Dos Sanctos qui, dès 1586, quitta Lisbonne pour se rendre à sa mission, sont, avec Salt, les seules autorités auxquelles nous puissions accorder quelque confiance. La terrasse littorale inférieure nous offre seule quelques points connus, d'où nous tâcherons de jeter un coup d'œil dans l'intérieur du pays.

Remarque.

Nous ferons suivre ici, en commençant par le Sud, le peu de renseignemens incohérens que nous possédons sur ces contrées. Quoique ces renseignemens ne nous permettent pas de fixer exactement l'intérieur du pays et le cours de ses chaînes de montagnes, comme l'a fait Lacépède, nous serons conduits cependant à la supposition d'un plateau situé à l'intérieur du pays, et d'une pente générale vers la côte E.

CHAPITRE PREMIER.

LA COTE DES CAFFRES.

1er Éclaircissement. — *Plateau des Bosjesmans.*

D'après le rapport du dernier voyageur qui parcourut l'Afrique méridionale, deux chaînes de montagnes s'étendent du sud au nord, l'une parallèlement à la côte de l'ouest, l'autre parallèlement à la côte de l'est. Cette dernière cependant se dirige bientôt vers l'intérieur, avec plusieurs branches de montagnes parallèles à l'équateur; quelques ramifications seulement, s'en détachent dans la direction opposée, vers la côte Est (1).

Le voyageur dont nous parlons considère, comme la plus haute élévation de la chaîne orientale, les montagnes de Neige situées au bord

(2) Salt, Voyage to Abyssinia. Lond., 1814, pag. 9, 25 et 505.

(1) Lichtenstein, I, pag. 676.

méridional de la première terrasse; c'est de là, et notamment de la montagne de la Boussole (1), la plus haute cime des montagnes de Neige, que la chaîne orientale continue son cours vers le nord-est. La contrée forme ici une espèce de grand plateau (*nœud de montagnes*, *Gibirgsknoten*, comme l'appelle Lichtenstein), d'où la pente de la première terrasse se prolonge à l'ouest, et le bord ortental de la seconde terrasse, au sud. La contrée n'offre plus ici une série de montagnes, mais bien un vrai plateau (comme l'Arménie); absolument différent de toutes les montagnes de l'Afrique méridionale, il est composé de vastes plaines et de vallées spacieuses et ouvertes, sans ravins ni rochers; malgré sa grande élévation, des routes faciles et commodes y aboutissent de toutes parts. Il correspond de tous côtés, par des pentes douces et bien arrosées, avec les plaines inférieures; ses cimes, séjour des Bosjesmans, ne présentent que des coupoles légèrement arrondies, uniformes et nues; elles sont couvertes en hiver d'une épaisse couche de neige, mais elles n'ont ni la majesté, ni la magnificence qui distinguent ordinairement les montagnes. Barrow et Janssens (2), les seuls voyageurs qui nous aient donné quelques renseignemens sur ces contrées, nous rapportent que le plateau des Bosjesmans, se continue au nord-est, sous la forme d'une immense haute plaine (3). Au nord-ouest, il s'incline insensiblement vers la haute terrasse du fleuve d'Oranje, au sud-est, vers l'océan des Indes; le grand fleuve des Poissons qui prend sa source sur les hauteurs formant le partage des eaux entre l'océan des Indes et l'océan Atlantique, suit la même direction (4).

Si les hauteurs de ce plateau sont glacées et sauvages, sa pente douce et presqu'insensible vers le nord-ouest, jusqu'au delà de la ligne tropique, offre un aspect tout opposé; un peuple laborieux et industrieux, les Beetjuanes, habitent ce pays; la pente opposée, celle du sud-est, est le séjour d'innombrables tribus de Caffres, qui parcourent, en hordes nomades, les riches et belles prairies de cette contrée, jusqu'au rivage de la mer (5). Ces Caffres, peuple à demi-civilisé, sont les ennemis déclarés des Bosjesmans qui habitent les contrées plus élevées. Jusqu'à la route de Madagascar, la côte des Caffres est entrecoupée de montagnes de granit (1) dont les pentes sont toutes abondamment arrosées, fertiles et peuplées d'hommes et d'animaux.

Non loin de la mer, cette côte de granit se précipite soudain en rochers escarpés; à l'intérieur au contraire, il paraît qu'elle se prolonge, en hautes plaines très-elevées, mais peu rapides, jusqu'au 21° de latitude S. Le colonel Gordon assura au naturaliste Labillardière, avoir pénétré jusque-là, dans ses voyages en Afrique (jusque vers le pays des Biri et Manika, au nord-ouest du cap Corrientes?). Il était aussi monté sur la montagne de la Boussole et prétendait avoir poursuivi ses expériences barométriques jusqu'à 12° au nord du cap de Bonne-Espérance. Il fut tout surpris, un jour, de se trouver à la hauteur de 6,000 pieds (deux kilomètres), au-dessus du niveau de la mer (2), et cependant, depuis longtemps, il n'avait fait que parcourir de grandes et vastes plaines sans s'apercevoir le moins du monde qu'il montait. Barrow observe qu'à mesure qu'on s'élève sur les terrasses occidentales, vers l'intérieur, on trouve les animaux et les hommes plus robustes et plus beaux (3).

2e Éclaircissement.

Terrasse littorale.

Nous ne connaissons ce littoral que par les récits des races caffres qui l'habitent, jusqu'à Quiloa (4) sur la côte de Zanguebar. Les Caffres sont aussi étrangers aux Hottentots, qu'aux Nègres et aux Maures ou Mahométans de la côte septentrionale, qui les ont refoulés de plus en plus dans l'intérieur du pays (5). Immédiatement après la race des Caffres, viennent les Koussa, puis les Tamboukis (6) ou Mathimbas, au delà du fleuve de Basseh, et les Mamboukis ou Jmmbos (Hambona); en pénétrant plus avant dans l'intérieur, on rencontre, aux deux côtés, des montagnes (au nord-ouest de la baie de Da Lagoa, vers le 25° de latitude S.), les Mac-

(1) Lichtenstein II, pag. 4.
(2) Lichtenstein II, pag. 65.
(3) Barrow I, par. 245.
(4) Barrow, Acc. of Travels II, pag. 336.
(5) Paterson, Narrative in 3 journey to Caffraria, p. 95.

(1) Forster, Bermerk. und Wahrheiten. pag. 31. — Barrow I, pag. 375 — Lichtenstein I, pag. 408.
(2) Labillardière, Voy. I, pag. 89.
(3) Barrow, Account of Trav. II, pag. 123.
(4) Lichtenstein I, pag 391.
(5) Edrisi, Africa, cura Hartmann CXVIII, pag. 95.
(6) Barrow I, pag. 201.

quinis qui, comme nous l'avons vu plus haut, tirent sans doute leur nom de leur habileté à travailler le cuivre et le fer de leurs montagnes. Après eux viennent probablement les Biri des Portugais, et les habitans des montagnes de Manica, Sofala et Chicowa; tous sont également renommés pour leur habileté à préparer l'or, le cuivre et le fer (1). Les descriptions qui nous ont été données de cette belle race caffre, s'accordent d'une manière étonnante (2) avec le tableau qu'on nous fait des habitans des montagnes de Foura, riches en métaux, dans le Monomotapa supérieur.

Tous ces races de Caffres, sans exception, se distinguent par leur hospitalité, leur douceur et leur prudence; si parfois ils se sont montrés inhumains et cruels, c'est à leur commerce avec les Européens qu'il faut en attribuer la seule cause. Les habitans des côtes accueillent les naufragés avec une bonté compatissante, souvent même ils les accompagnent à travers une étendue de plusieurs centaines de milles, et les conduisent (3) vers le sud, au cap de Bonne-Espérance, ou vers le nord, jusqu'à Sofala (4). Les Anglais furent reçus avec la même hospitalité par les Caffres de la côte de Da Lagoa, qui ne voient que rarement des Européens (5). Les habitans des hautes plaines, dans l'intérieur du pays, firent preuve des mêmes qualités, lorsqu'ils virent pour la première fois des Européens; Barrow (6) rencontra les mêmes vertus chez les Koussa; Truter, Sommerville et Lichtenstein chez les Beetjuanes; Pedro Alvarez da Anhaya, chez les Caffres de Sofala (en 1805) (7), et J. Barreto, chez les Caffres de Manica. Lorsque Vasco de Gama, après avoir longé la côte de Natal, arriva au Rio dos Reys (*le saint fleuve des trois Rois*), il y trouva, d'après le récit de Castanheda, les tribus caffres munies de pointes de lances en fer et d'anneaux en cuivre; ils étaient si prévenans, si hospitaliers, et lui témoignèrent tant de confiance, qu'il appela cette côte le pays des Bonnes Gens ou de la Paix (*Terra da boa Paz*).

(1) Truter in Barrow, Voy. to Cochinch., pag. 406.

(2) J. dos Sanctos, Æthiopia orientalis, in Purchas, Pilgr II, fol. 1540-1548. — M. Thomas, chemaligen Jesuiten und Missionars in Asien und Africa, Reise und Lebensbeschreibung. Augsb. 8°. 1388, pag. 110.

(3) Capt. Al. Hamilton, New Account of East Indies. Edimb. 1727, pag. 6.

(4) Purchas, Pilgr. II, fol. 1535.

(5) W. White, Journal of a voyage performed from Madras to Columbo and Da Lagoa Bay. Lond. 1800, 4°, pag. 31.

(6) Barrow I, pag. 195.

(7) J. dos Sanctos, Aeth. Or., dans Purch., Pilgr. II, fol. 1536 et 1542.

3e Éclaircissement.

Côte Natal.

Lorsqu'on se dirige du cap Natal (*cap de Noël*), vers le nord, on entre dans un pays rocheux et saillant, garni à l'est de côtes escarpées et de longs bancs de rochers qui se prolongent en partie dans l'océan des Indes, et rendent la côte très-dangereuse pour la navigation; elle est du reste abondamment arrosée, couverte de forêts et généralement fertile (1). Au nord, c'est la baie de Da Lagoa qui en forme la limite; sur les côtes, une contrée fertile s'étend jusqu'à 20 milles géographiques dans l'intérieur du pays. Au nord-ouest de la baie, la contrée s'élève en quatre immenses chaînes de montagnes, qui toutes partent de la côte, et dont les sommets se perdent dans les nues (2). Sur la terrasse littorale, qui est très-plane, on ne rencontre d'autres animaux domestiques que des bêtes à cornes. Des troupes d'éléphans parcourent la pente des montagnes. On n'a encore vu des buffles et des chevaux (*quaggas*) que sur les hauteurs. White, le seul témoin oculaire qui nous rapporte ces faits, montra aux Caffres une image de cheval, qu'ils parurent reconnaître.

—

CHAPITRE II.

CÔTE DE SOFALA ET DE MOZAMBIQUE.

§ 8.

Du cap Corrientes au cap Delgado, du 26° au 10° de latitude S., la côte forme un littoral très-saillant à l'est, mais qu'on a cependant l'habitude d'étendre trop dans cette direction, comme nous le voyons sur les meilleures cartes portugaises (3). L'intérieur de ce littoral a été visité par les Européens jusqu'à 100 milles géographiques de Sofala, entre le 20° et le 21° de la-

(1) A. Hamilton, New Account, pag. 6.

(2) W. White, Journal, pag. 61.

(3) Voy. la carte : Five Degrees of the coast from Mozambique to Cape Delgado laid down. from a Portuguese M. S. Map, dans H. Salt, Voyage to Abyssinia. Lond. 1814, 4°.

titude S. (1). Au-dessus de plusieurs chaînes de montagnes parallèles, du sud-ouest au nord-est, s'élève une terrasse vers l'intérieur de l'Afrique, dont la chaîne la plus occidentale (vraisemblablement la pente orientale du bant plateau), s'étend entre le 47° et 48° de longitude E. de l'île de fer (2). D'Anville le premier a représenté cette terrasse, dans sa première carte critique de l'Ethiopie orientale, publiée en 1727 ; toutes celles qui ont paru depuis n'en sont que des copies plus ou moins faussement augmentées. A l'ouest de cette terrasse, se trouvent probablement des hautes plaines très-fertiles, habitées par des peuples pasteurs et qui furent, dans les siècles précédens, le théâtre des expéditions désastreuses des Dschaggas. L'histoire moderne ne nous dit plus rien de ces brigandages, à moins que les attaques des Galla contre le Habesch, ne soient une continuation de ces invasions dans le nord, supposition que plusieurs phénomènes rendent en quelque façon vraisemblable, entr'autres la direction du plateau et de ses principales vallées, d'après un axe longitudinal, du sud-ouest au nord-est (voyez plus bas les Galla). Tout ce que nous savons jusqu'à présent de cette terrasse, se lie étroitement à l'histoire et à la connaissance du cours du Zambeze qui prend son origine dans l'intérieur du plateau d'Afrique. C'est le long des rivages de ce fleuve que les Portugais s'avancèrent jusqu'à la terrasse, à la fin du XV° et au commencement du XVI° siècle.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Première terrasse. — Les sources du Zambeze et la haute plaine de Chicowa.

Suivant les narrations des indigènes que d'Anville a comparées, un lac étroit, de 20 à 30 pieds de profondeur seulement, s'étend dans l'intérieur de l'Afrique sous la même latitude que la côte septentrionale de Mozambique, du nord au sud. Une infinité d'îles couvrent sa surface; c'est à vrai dire une mer Arale Africaine ou un marais, où s'accumulent les eaux des pluies. Il s'appelle *Moravi* au sud, *Zambre* ou *Zembére* (3) au nord. Nous ne déciderons pas si ce nom est le même que celui du fleuve, ou si c'est leur ressemblance qui les a fait confondre, ou enfin, si Zambere est une appellation commune à la fois au lac et au fleuve, comme le *Bahr* des Arabes.

Selon de Barros (1), le plus grand lac de l'Afrique est situé dans l'intérieur du pays, à l'ouest de Sofala (par conséquent au sud de la côte de Mozambique); cet auteur en fait dériver, comme Ptolémée et les géographes arabes, le Nil, le Zaïre et tous les fleuves de Sofala, sans cependant le nommer; il se contente de dire qu'il tient ces renseignemens de Congo et de Sofala, et les rattache ensuite aux récits de Ptolémée sur les sources du Nil et au *Bahrsena* des Ethiopiens (c'est-à-dire au lac Tzana ou Dembea, dans le Habesch). De Barros rapporte en outre que le fleuve qui sort de ce lac et se dirige vers Sofala, se sépare en deux bras, dont l'un, celui qui se dirige sur Da Lagoa et qui portait autrefois le même nom, s'appelle maintenant Spirito Santo, et l'autre, à 105 *legoas* de Sofala (vers le nord), est le Cuama, qu'on appelle Zembére, dans l'intérieur du pays. Le Zembére a beaucoup plus d'eau que le Spirito Santo : il est navigable jusqu'à 250 *legoas* (220 milles géographiques) de la côte. Il reçoit les eaux de six grands fleuves; du Panhamas, du Luanguo, de l'Arruga Manjovo, de l'Inadire et du Ruenia; tous ces fleuves appartiennent au domaine des souverains de Benomotapa au Monomotapa; tous contiennent de l'or; c'est entre le Cuama ou Zembére et le Spirito-Santo, qu'est situé comme une île (à peu près comme la Guiane, dans l'Amérique méridionale), le pays de Sofala, sur une circonférence de 750 *legoas*, ou 560 milles géographiques.

Le même fleuve auquel les Portugais donnèrent le nom de Zembére, est maintenant appelé par les géographes modernes, Zembeze. Les Portugais le prirent d'abord pour le lac de Ptolémée, d'où sortent le Nil et beaucoup d'autres fleuves; ils crurent voir, dans les montagnes qui l'entourent, les montagnes de la Lune des anciens. A. Battel (2), le premier, a contredit cette hypothèse; cet auteur soutient que non-seulement le grand lac est beaucoup plus à l'ouest, mais qu'il est encore séparé des montagnes de l'est, par une immense plaine, où se trouvent les

(1) J. de Barros, dos fectos que os Portugeuses fizeram no descobrimento y conquista dos mares y terras do Oriente. Lisboa A. 1552, fol. I. Dec. I, L. IX et X.

(2) Voy. d'Anville, dans Legrand, Relation du P. J. Lobo.

(3) D'Anville, Ethiop.

(1) De Barros I. L. IX c. 7, fol. 118. a.

(2) Andr. Battel, dans Purchas, Pilgrim. T. II, p. 1021

sources du grand fleuve Magnice qui coule à l'est (sans doute le Zambeze ou un de ses bras).

Suivant des renseignemens plus exacts (1), les sources de ce lac sont si avant dans l'intérieur, que jusqu'à présent on n'a pas encore pu les découvrir; le Zambeze, qui tire son nom d'un peuple caffre, est navigable dans le pays de Chikowa; nous ne savons pas depuis quel point; en tout cas, il ne l'est à l'est, que jusqu'à la grande cataracte de Chicoronga, dans le royaume de Sacoumba, où la rapidité de son cours le ferme à toute navigation, sur une étendue de dix-huit milles géographiques (20 *legoas*). Les rochers à travers lesquels il se fraye sa route, forment sans doute la pente orientale de la première haute terrasse de la Haute-Afrique.

Cette pente de la haute terrasse porte le nom de *Plaine d'Argent de Chicowa* (2); elle contient aussi d'abondantes mines de cuivre et de fer, métaux que, dès les temps les plus anciens, les Caffres travaillent avec beaucoup d'habileté. Déjà Masondi, 967 ans après J. C., rapporte que ces peuples savent faire de leur fer un acier des plus durs, dont ils fabriquent des épées et des armes excellentes. Ils en font, dit-il, un commerce direct avec les marchands des Indes qui les achètent pour armer leurs côtes (3). François Bareto (4), voulant s'emparer des mines d'argent de ces peuples, entreprit, sous le règne de Sébastien 1er, roi de Portugal, une expédition sur le fleuve Zambeze, à travers le Monomotapa; mais il ne put les découvrir, tous les Caffres s'étant réfugiés dans les montagnes, afin d'échapper à ses cruautés. Les 200 Portugais qu'il laissa dans un retranchement, sous les ordres de A. Card. D'Almeida, fureut tous tués par les montagnards. On trouve encore aujourd'hui, ou du moins on trouvait alors (1540), au nord-ouest des mêmes montagnes, au-dessus des grandes cataractes de Chicoronga, deux races caffres anthropophages, les Moumbos et les Zimbas, (sans doute les mêmes qu'on appelle aussi Mouzimbas); ils immolaient leurs esclaves et leurs prisonniers, et les dévoraient. Les Portugais, qui entreprirent une expédition contre ces peuplades barbares, délivrèrent à Chicoronga beaucoup de Nègres et de Négresses destinés à la mort. La place qui entourait la demeure du chef était pavée d'ossemens humains (1).

Dans ces mêmes montagnes, au sud-ouest de Chicowa, est situé le royaume d'Aboutoua (selon De Barros, Boutoua, dans le pays de Toroa), dont le roi, appelé Bourro, est vassal du Monomotapa. Ce pays abonde en mines d'or; ce sont les plus anciennement (*mas antiguas*) connues dans ces contrées. Elles sont toutes situées dans les champs (*em campo*), à l'ouest du cap Corrientes et près de grandes plaines (*grandes Campinas*), dans l'intérieur du pays (2). Les indigènes ne font ici, d'après Dos Sanctos, aucun commerce avec les Portugais; ils s'occupent presque exclusivement de leurs troupeaux, qui suffisent à leurs besoins, et ne sont pas très-avides de l'or que produit le sol qu'ils habitent (3). Selon De Barros, ce sont les guerres continuelles qui entravent depuis longtemps l'exploitation des mines.

Remarque.

Races caffres. — Le fort de Symbuoé, dans le royaume de Boutoua. — Passage entre Sofala et Angola.

Nous avons déjà fait observer, plus haut, que ces peuples pasteurs que Dos Sanctos appelle Boutoua, et qui habitent les hautes plaines riches en pâturages de la Haute-Afrique, ont, ainsi que leurs voisins, les habiles forgerons de Chicowa, beaucoup d'analogie avec la race caffre des Beetjuanes, au sud de l'Afrique méridionale (4); comme ces derniers, ils se nourrissent de lait (nourriture que beaucoup de peuples de l'Afrique ne connaissent pas): leur seule occupation est d'élever des troupeaux. Il paraît qu'ils ne s'étendent pas très-loin au nord, bien qu'ici tous les indigènes qui n'ont pas encore reconnu l'Islamisme, s'appellent Caffres, dès les temps les plus anciens (5). Les Mouzimbos, qu'on a représentés dans ces derniers temps, comme une branche des Galla, ont en tout cas dégénéré de leur origine, si tant est qu'ils soient des Caffres; leurs voisins du nord et de l'ouest, les Mohenemougis et les barbares Dschaggas, ne ressemblent pour ainsi dire en rien à la véritable race caffre.

(1) J. dos Sanctos, Æthiopia Orientalis, in Purch. Pilgr., T. II, fol. 1544.

(2) Edrisi, Africa, cura Hartmann, 1796, pag. 100.

(3) Salt, Voy. to Abyssinia. Lond., 1814, 4°, pag. 56.

(4) Dos Sanctos ibid. fol. 1549.

(1) Dos Sanctos, fol. 1551.

(2) De Barros, Dec., I., L. X, c. I, fol. 118, b.

(3) Dos Sanctos, fol. 1548.—Marmol, Africa III, p. 116.

(4) Lichtenstein, über die Kaffern I, pag. 431.

(5) De Barros, Dec. I, L. IV, c. 4, fol. 95.

Les Monzimbos du Zambeze (1) supérieur, venant du S. O., furent, pour les Portugais, de dangereux et terribles ennemis. Depuis leurs invasions sur les côtes, en 1589 et 1592, les Européens eurent contre eux de rudes combats à soutenir. En 1593, ils atteignirent les côtes de Quiloa et pénétrèrent jusqu'à Melinda, où ils furent repoussés par une race indigène, les Mossegueios. Les Mouzimbos ne forment très-vraisemblablement qu'une seule race avec les Galla; qui, à cette époque, commencèrent leurs migrations vers le nord. Ils portent aussi le nom de Muuroncas : leur roi s'appelait alors Gallo (*Purchas*, P. II, l. IX, p. 1552); une branche des Galla, près de Magadoxo, se nomme encore aujourd'hui Maracata; la description qu'en ont faite les Portugais, s'accorde parfaitement avec les mœurs des hordes de Galla, telles que H. Salt les connut en Abyssinie. D'après H. Lobo, les premiers Galla auraient été trouvés à Patta, en 1625, à l'époque où, du sud, ils firent leurs premières invasions dans l'Abyssinie, comme autrefois les Huns vinrent, de l'est, envahir l'Europe. Depuis ces deux siècles, ils n'ont pas encore cessé leurs migrations vers le nord.

Ce que nous savons de plus curieux sur cette contrée se rapporte aux monumens antiques qui se trouvent dans le royaume de Boutoua, et dont de Barros nous a donné une description très-exacte. Nous croyons devoir en faire mention ici, d'autant plus qu'ils serviront de point de comparaison entre l'ancienne et la nouvelle géographie.

On aperçoit au milieu de la plaine (2), dans le royaume de Boutoua, près des plus anciennes mines d'or, un fort (*fortoleza*) quadrilatéral, et très-bien construit à l'extérieur comme à l'intérieur. Les murailles, composées d'énormes pierres (*marauilhose grandeza*), posées l'une sur l'autre, sans ciment entre leurs assises, ont une épaisseur de vingt-cinq palmes, leur hauteur n'est pas très-considérable en comparaison de leur largeur. Audessus de la porte, est une inscription que ne purent lire ni les marchands maures, ni les autres interprètes qu'on consulta : les caractères mêmes leur étaient inconnus. De semblables monumens se voient encore sur les hauteurs qui entourent la fort; ils sont également construits de grosses pierres sans ciment; on remarque entr'autres une tour qui a plus de douze brasses de hauteur (*bracas*, à peu près 36 pieds); tous ces édifices s'appellent chez les indigènes *Symbaoé*, c'est-à-dire résidence (*corte*), nom qui est commun à toutes les demeures royales du Monomotapa. La surveillance en est confiée à un gardien (*caide mor*), pris dans la noblesse; c'est le *Symbacayo*, garde ou *caide* du Symbaoé; il est chargé de surveiller plusieurs femmes du Benomotapa, qui habitent ce palais. Les habitans, ne sachant pas écrire, n'ont pu conserver aucun document qui pût indiquer quand et par qui tous ces édifices ont été élevés. Ils les regardent comme une œuvre du diable, parce que, disent-ils, les hommes ne pourraient pas en construire de pareils.

Le capitaine Vio Pegado ayant fait voir à quelques Maures les murs de la forteresse de Sofala, les fenêtres et les voûtes des édifices portugais : « le Symbaoé, répondirent-ils, est trop parfait « (*limpay perfecto*), pour qu'aucun autre édifice lui soit comparé » (1). La Symbaoé est situé entre le 20e et le 21e de latitude S., à peu près à 170 *legoas* (128 milles géographiques), à l'O. de Sofala. A l'exception de ces monumens qui, selon l'opinion des Maures, sont très-anciens et auraient été élevés pour la défense des mines d'or, les plus anciennes du pays, on ne trouve dans toute la contrée aucune espèce de murailles, ni anciennes ni nouvelles; toutes les habitations des indigènes sont de bois (*madeira*).

Barros croit voir dans le Symbaoé, l'*Agysymba* de Ptolémée, et pense que, comme les ruines de Caxum, dans le pays du prêtre Jean (Axum, dans le Habesch : voy. plus bas), il a été fondé par un ancien souverain de ce pays d'or (*tracto do ouro*), qui n'aurait pu le défendre.

Dos Sanctos (2) nous apprend que ces édifices sont les seuls monumens de toute la Caffrerie; on ne laisse pas les Portugais parvenir sur les hauteurs de Fonra, parce que, de là, on aperçoit tout le Monomotapa (situé à l'est, le long des fleuves, et formant la terrasse inférieure), ainsi que toutes les contrées d'où les habitans tirent leur or.

Battel (3) rapporte que le pays des Aboutoua est situé au N. O. du Monomotapa; il s'étend, dit-il, en vastes plaines vers l'intérieur, à l'O. de la chaîne de montagnes, d'où le Zambeze et le Magnica (c'est-à-dire, le *Riv. de Monica*, le *Laurent Marques*, suivant d'Anville), prennent leur cours vers l'E. Le pays des Aboutoua traverse, dans la direction de l'E. à l'O., toute l'Afrique jusqu'à la limite orientale d'Angola, s'inclinant à l'E. vers le

(1) H. Salt, Voy. to Abyssinia. Lond. 1814, 4°, pag. 64.
(2) De Barros, Dec. I, L. X, c. I, fol. 118, b.

(1) De Barros, Dec. I, L. X; c. I, fol. 119, a.
(2) Dos Sanctos, fol. 1549.
(3) A Battel, in Purchas, Pilgr. II, fol. 1032.

Monomotapa; à l'O. vers le Massapa (1). Il occuperait ainsi une partie des hauts steps du plateau de l'Afrique, et ce serait sur la pente orientale de ces hauts steps, au-dessous des hauteurs de Foura, qu'il faudrait placer le royaume de Boutoua avec le fameux Symbaoé. Sur toute la côte orientale de l'Afrique, où il y a de l'or, chez les Arabes, comme chez les Maures, la reine de Saba est représentée, par les traditions de l'antiquité, comme une grande et puissante reine; le pays de Foura étant aussi appelé *Afoura*, ce nom rappelle naturellement l'*Ofir* ou *Ophyr* des anciens, et le baoé fit songer à un palais de cette reine de Saba qui aurait descendu le Zambeze avec sa flotte, et emporté ses trésors en Arabie (la même histoire figure aussi dans les fastes d'Axum).

Dos Sanctos, auteur digne de foi sous tous les rapports, nous assure qu'il existe une communication entre la pente orientale et la pente occidentale de la Haute-Afrique. Lui-même vit à Sofala (2), où il séjourna quatre ans dans la mission, des marchandises portugaises que les Caffres d'Aboutoua avaient transportées de la côte d'Angola, à travers l'Afrique, à Manica, où les Portugais les achetèrent de nouveau (voy. plus bas, les routes à travers la Haute-Afrique).

2ᵉ ÉCLAIRCISSEMENT.

Deuxième terrasse. — Terrasse de Mocarangua, Monomotapa et Manica.

Au-dessous des cataractes de Chicorouga, le Zambeze s'échappe enfin de la haute plaine de Chicowa, après avoir roulé ses eaux rapides pendant dix-huit milles géographiques, entre d'énormes lits de rochers, et formé une suite presque non interrompue de sauts et de rapides. Il parcourt ici, dans la direction de l'est, une grande plaine, où il devient de nouveau navigable et continue son cours, à travers un pays fertile, non loin de la ville portugaise Tette (3), jusqu'aux montagnes de Lupata. Ces montagnes, courant du nord au sud, offrent un nouvel obstacle au fleuve qui les pénètre encore une fois, à travers des coupures escarpées, et se fraye ainsi une route, de la terrasse moyenne aux côtes de Sena.

Le Zambeze ou le fleuve de Sena, comme on l'appelle aujourd'hui, ne forme ici qu'une suite de sauts (comme l'Indus et le Gange, près d'Attock et Hourdwar, le Nil près d'Eléphantine, le Rhin près de Bingen et d'Andernach, le Niger près de Bammakou). A l'aide de longues barques et d'avirons, on parvient bien à franchir ces sortes de cataractes, mais non pas sans danger. Souvent les bâtimens, l'équipage et la cargaison périssent au milieu des rochers (1).

Aux deux côtés du fleuve, les montagnes s'élèvent à plusieurs endroits en énormes masses de rochers escarpés, qui s'inclinent en saillie sur le fleuve; quelquefois aussi elles se rapprochent de si près, qu'elles ne laissent qu'un passage très-étroit à son cours.

Les Caffres appellent ces montagnes Lupata, à cause des grands rochers déchirés et escarpés qui s'étendent du nord au sud et se prolongent dans un lointain inconnu : *Lupata* signifie l'*épine dorsale de la terre* ou le *dos du monde*. Elles forment la chaîne limitrophe, du côté de la terrasse littorale. Leur prolongation au nord nous est absolument inconnue. La mission portugaise Marangue et Zimbaœ, jadis résidence des rois (Symbaoé est un nom commun à toutes les résidences de l'Afrique orientale, comme autrefois Cambalou, dans l'Asie orientale), est située sur le rivage septentrional du Zambeze, dans les vallées désertes de la terrasse moyenne. Sur le rivage méridional, cette chaîne de montagnes était habitée, en 1600, par le peuple belliqueux des Mongas qui disputèrent aux Portugais l'entrée de la terrasse moyenne. Plus au sud, cette même chaîne sépare de Manica, célèbre pays d'or, la terrasse littorale de Sofala, et est sans doute ici la même que la montagne *Beth* (2) dont parle Marmol.

La seconde terrasse nous est par tout représentée comme un pays très-étendu, et surtout riche en or (*tracto do Ouro*); le climat y est des plus doux, le sol en partie aride, mais très-fertile, près des fleuves. Toute cette terrasse est habitée par des Caffres qui parlent l'idiome Mocarangua, la plus cultivée de toutes les langues caffres (3).

A. *Monomotapa* ou *Benomotapa*, selon De Barros.

Ce nom vient peut-être du mot arabe *Banou-Motaba*, qui signifie *soldats*, *mercenaires* (4),

(1) Marmol, Afr. III, pag. 116.
(2) Dos Sanctos, Æth. Or. II, fol. 1548.
(3) Thomas, Reise und Lebensbeschreibung, pag. 100.

(1) Dos Sanctos, fol. 1747.
(2) Marmol, Africa, T. III, pag. 113.
(3) Dos Sanctos, fol. 1550.
(4) Lichtenstein, über die Kaffern im Journal für Ethnographie und Linguistik. Vol. I, pag. 262.

ou d'un autre nom propre, avec la prothèse *Mono*, qu'on trouve devant plusieurs noms de peuple, comme, par exemple, les *Mono-Emougi*.

Le nom de Monomotapa ne présente qu'une idée politique; c'est moins le nom d'un pays que celui d'une domination (comme l'Ethiopie ou jadis l'empire français). Les derniers voyages sur les côtes de Mozambique ont parfaitement confirmé la vérité de cette opinion (1); il paraît que cette domination était autrefois très-vaste et très-puissante (2). Les Boutouas de la haute terrasse occidentale, ainsi que les princes de la terrasse littorale, jusqu'à la mer, étaient tous tributaires du souverain dn Monomotapa, connu sous le titre de *Quiteve*. Autrefois le Monomotapa comprenait les états de Chicanga, Quiteve et Sedanda, qui en furent séparés en 1600. Aujourd'hui la puissance du Quiteve de Monomotapa est très-limitée : il y a longtemps qu'il a cédé aux Portugais, pour un tribut annuel (3), toute la terrasse inférieure de Sena, et il paraît qu'il n'est plus en possession que de la terrasse moyenne de Mocarangua; c'est là que se trouve sa fameuse résidence, construite de bambous et entourée d'une magnifique haie de dents d'éléphans (4). Le pays de Manou (le *Matou* de De Barros), province qui sans doute a donné son nom à tout l'empire et d'où l'on tire l'or le plus fin (5), est situé sur la même terrasse, ainsi que Tette, dernière possession des Portugais, autrefois la plus occidentale des missions des Jésuites. Tette est située à trente *legoas*, à l'ouest de la chaîne limitrophe de Lupata, au milieu d'un pays fertile et très-élevé; le climat y est tempéré et des plus salubres.

Le Monomotapa (dans l'acception restreinte), ou la terrasse moyenne, s'étend deux cents *legoas* en longueur et autant en largeur. On rencontre, dans ce circuit, les trois factoreries des Portugais, Luanze, Manzouo et Massapa; chacune a une église, et la dernière un marché très-bien approvisionné. Cette terrasse contient beaucoup de traces de dépôts de sel, comme on en trouve dans la terrasse moyenne, à l'est de l'Abyssinie; elle renferme aussi beaucoup de lacs salans, de fleuves et de sources salés; mais le sel gemme y est tout à fait inconnu.

(1) Salt, Voy. to Abyssin, pag. 60.

(2) De Barros, Dec. I, L. X, c. 1, fol. 118. — Salt, Voy. to Abyssin. pag. 60.

(3) Hamilton, New Account of East India, Edimb. 1727, pag. 8.

(4) Thomas, Reise und Lebensbeschreibung, pag. 110.

(5) Thomas, ibid, pag. 130.— De Barros, Dec. I, L. X, c. 1. fol. 118, b.

B. *Matouca et Manica.*

Le Matouca (1) confine au sud, au haut Monomotapa, et comprend la contrée de Manica avec les mines d'or qui faisaient autrefois partie de l'empire du Monomotapa. Ce pays est très-montueux, agréablement situé (*graciosa*) et bien peuplé. Les montagnes élevées et couvertes de neiges épaisses, causent un froid si violent que l'on court souvent risque d'y périr Le printemps, l'air est si pur, le ciel si serein, que plusieurs Portugais aperçurent la nouvelle lune en plein jour. C'est dans ces contrées, que ces avides Européens entreprirent en 1570 leur expédition, sous le commandement de F. Barreto; ils ne trouvèrent, au bord des montagnes, que de vastes plaines; les collines et les rochers étaient couverts de chétives forêts (*Moungodou*), toutes desséchées la plus grande partie de l'année (2).

Les plaines d'or, après lesquelles soupirait leur avidité, étaient des grandes terres arides, sur lesquelles on ne trouvait de l'or que jusqu'à la profondeur de six à sept palmes. Ne pouvant remplir leurs sacs aussitôt qu'ils l'avaient espéré, ils conclurent un traité de commerce, avec le roi de Chicanga, qui les avait accueillis, et s'en retournèrent sur leurs côtes. Le pays des mines de Manica est situé à cinquante *legoas* à l'ouest de Sofala, son étendue est de trente *legoas*; les Botangas sont connus pour le peuple qui s'occupe le plus à exploiter l'or (3).

3. Éclaircissement.

Troisième terrasse ou terrasse littorale de Sena et Sofala.

En sortant des gorges et des rapides des montagnes de Lupata, le Zambeze, devenu alors un grand fleuve, ne se contente pas d'arroser le pays plane, dans lequel il entre maintenant, il l'inonde encore chaque année, aux mois de mars et d'avril et en fait ainsi un delta des plus fertiles. Dans ces plaines, situées entre le Zambeze et le Spirito Santo, et auxquelles De Barros donne le nom général de Sofala, il ne pleut pas

(1) De Barros, Dec. I, L. X, c. 1, fol. 118, b.

(2) Dos Sanctos, fol. 1537.— Marmol III, pag. 115.

(3) De Barros, Dec. I, L. X, c. 1.

plus que dans la Basse-Égypte ; les eaux du Zambeze doivent donc venir de très-loin (1).

Le fleuve qui s'appelle ici Sena, du nom de la principale province des Portugais, a une quantité d'îles et de gués. Il parcourt un espace de 56 milles géographiques (60 *legoas*), et va se jeter par cinq embouchures, dans la mer, après avoir passé par un vaste delta.

La province de Sena confine, au sud, à la côte plane de Sofala; les nombreuses rivières qui sillonnent ce littoral, fourmillent d'hippopotames. Ces terribles animaux, le fléau des petites barques, sont d'autant plus redoutables dans le Zambeze, que ce fleuve forme la seule communication avec l'intérieur du pays (2).

La nature de la terrasse littorale est bien différente de celle des terrasses supérieures. On y rencontre, à la vérité, une végétation magnifique; le gibier, le bétail et les bêtes féroces s'y trouvent en abondance; mais, tout le long de la chaîne limitrophe, le climat est malsain, ce qui réagit d'une manière très-funeste aur Sena, centre de la culture de ces contrées. Une quantité d'indigènes, d'étrangers, de Caffres, d'Européens et de nègres en deviennent annuellement les victimes, dans la saison des débordemens. Il en est de même aux rivages de la mer; aussi cette côte est-elle la plus redoutée de toutes celles de l'Afrique.

La terrasse littorale est le repaire des bêtes féroces de toute espèce (3); les éléphans sont rares dans les environs de la côte; mais on les trouve par troupes vers l'intérieur, dans les immenses forêts qui bordent la grande chaîne limitrophe. De même, en Asie, on ne les rencontre en grand nombre que dans les montagnes boisées, formant la bordure du plateau, du côté de l'Inde (4). Au dire des Caffres, ils prennent annuellement 4 à 5,000 éléphans avec des lacets; de là la grande quantité d'ivoire qui s'exporte annuellement aux Indes.

Remarque.

Grains d'or, or massif, fer.

Nous sommes redevables de ce que nous savons de cette côte et de l'intérieur, presqu'uniquement à l'or, qui, depuis la découverte de ce pays, y a attiré les Européens avec une force irrésistible, en dépit des nombreux dangers auxquels ils s'exposent; c'est l'or seul qui a conduit les Jésuites dans l'intérieur du continent de l'Afrique.

L'an 1500, les amiraux portugais Pedro Alvarez et Abriius Fidalcus, trouvèrent à un endroit appelé *Zophal* (Sofala), deux vaisseaux maures, chargés d'or, qui faisaient voile pour Mélinde (1). Soupçonnant de là, quelle pouvait être la source des richesses immenses des Maures de Mozambique, ils s'approchèrent des côtes (2). Un vaisseau naufragé qu'ils rencontrèrent dans ces parages, ne tarda pas à confirmer les premières suppositions (3), et bientôt la nouvelle se répandit qu'il y avait plus d'or dans ce pays que dans tout le reste de la terre (*vim auri ingentissimom esse*). De Barros (4), et après lui, les Portugais appellent très-souvent ce pays, *le pays de l'or* (*tracto do Ouro*). Selon cet auteur, il doit nécessairement y avoir une grande quantité d'or sur les bords des six affluens du Zambeze; le dernier voyageur a pleinement confirmé cette assertion ; il soutient qu'on trouverait le sable d'or dans toutes les contrées de ce pays, si l'on voulait le chercher (5). Ce qui prouve qu'il ne parlait pas sans connaissance de cause, c'est le petit sac plein de sable d'or qu'il emporta de ce pays, et qu'il parvint à conserver et à transporter à Lisbonne, après l'abolition de l'ordre des Jésuites, en dépit de toutes les perquisitions.

On trouve la plus grande partie de l'or dans les sables que les eaux de la seconde terrasse du Monomotapa et Manica entraînent dans leurs cours; il ne coûte que la peine de le recueillir et de le laver. Les terrains qui contiennent de l'or, ne sont pas très-éloignés de la surface, comme par exemple, près de Tette; un arbuste caractéristique indique, dit-on, les endroits où il faut le chercher. On choisit, pour ramasser le sable d'or, la saison des pluies, parce qu'alors seulement il y a assez d'eau pour laver.

L'or du Monomotapa est en paillettes, suivant le rapport des anciens Portugais (6); cependant on en trouve aussi en masse et en lingots ramifiés, crénelés et poreux; dégagés de la terre rouge, qui les enveloppe, ces lingots ressemblent à des rayons

(1) Dos Sanctos, fol. 1546.
(2) Thomas, Reise und Lebensbeschrb., pag. 123.
(3) Dos Sanctos, fol. 1544.
(4) De Barros, ibid.— Marmol, Africa, l. III, pag. 114.

(1) Aloys. Cadamosto, Navigatio, dans Grinaeus. Edit. Basil, 1555, fol. 48.
(2) Edrisi, Africa, c. Hartmann CXXI.
(3) Al. Cadamosto, fol. 63 et f. 94.
(4) De Barros, D. I, L. X, c. I, fol. 118, a.
(5) Thomas, Reise, pag. 130.
(6) De Barros, ibid., fol. 113, a.

de rire cellulaire (1). A Manica, on trouve également de l'or massif entouré d'une forte gangue, mais il passe pour être d'une qualité inférieure et s'appelle *matouca* (suivant de Barros, c'est là le nom de tout le pays). Les grains d'or au contraire, qu'on ramasse dans le sable des rivières et des champs, ainsi que celui qu'on tire des mines de six ou sept palmes, s'appellent *dahabo*. Ces mines s'écroulant facilement et écrasent souvent les mineurs sous leurs éboulemens.

Au delà de Manica, dans la direction du S., on n'a encore trouvé jusqu'aujourd'hui aucune trace d'or, mais le fer y est très-commun; les Caffres mêmes de la baie de Da Lagoa étaient munis d'ustensiles en fer (ils avaient entr'autres des pipes en fer); plus on s'avance au S., plus l'usage du fer devient général; De Barros déjà nous raconta que les habitans du Monomotapa savent en faire des haches très-tranchantes (*machadinhas da ferro que cortam muylam*) (2).

De même que les Macquini au S. nous sont connus comme des peuples habiles à travailler le fer et le cuivre, de même les Caffres du Zambeze (3) au nord, se distinguent par leur habileté à travailler l'or : ils en font, nous dit-on, des instrumens de toute espèce. Les contrées dont nous parlons, appartenant ainsi au petit nombre d'endroits de l'Afrique qui produisent en même temps de l'or en grains et en lingots(or primitif), elles deviennent par là un des points les plus importans de cette partie du monde, pour l'histoire naturelle et politique des peuples.

4e ÉCLAIRCISSEMENT.

Colonie portugaise de Mozambique, sur la terrasse littorale. Sa dernière situation.

Avant qu'on eût doublé l'Afrique, le côté oriental de cette partie du monde était, sauf ce que nous en lisons dans la géographie de Ptolémée, absolument inconnu aux Européens. Depuis le commencement du XVIe siècle, les établissemens des Portugais nous ont fourni quelques notions incomplètes sur l'intérieur du pays. Nous résumerons ici tous les renseignemens qui nous sont parvenus sur la dernière situation des côtes de Mozambique, nous en rapportant en particulier aux observations de H. Salt qui, en 1809, fit un assez long séjour dans cette colonie; par son talent, ainsi que par le poste qu'il occupait, et ses rapports avec le gouverneur et les plus distingués des indigènes, ce savant voyageur fut à même de rassembler les meilleurs documens (1).

Dans leurs premiers voyages, les Portugais trouvèrent les côtes orientales, le long de la route de Mozambique, occupées par les Arabes; l'abondance de l'or et la bonté des rades, qui offraient des points d'abordages commodes pour leur commerce des Indes alors très-florissant, les engagèrent à faire la conquête de ce pays. En 1505 et 1506, ils élevèrent, au mépris de leurs traités avec les Arabes, la forteresse de Sofala, conquirent Quiloa, et construisirent le fort du même nom. En 1508, ils bâtirent la forteresse de Mozambique qui, depuis lors, est devenue le centre de leurs possessions; ils cherchèrent en même temps à déloger les Mahométans de leurs anciennes possessions. Les Mahométans, comme nous l'apprennent leurs géographes, connaissaient depuis longtemps cette côte, fertile en or. Le plus ancien d'entr'eux, Ebn Haukal (2) (950 après J.-C.), appelle la côte au S. de l'Arabie, vers la mer de Mozambique, *Zingbar*, (*Zanguebar* selon Bakoui) (3). Après lui, Masoudi fit (967), une description plus détaillée de ce pays, jusqu'à *Sofala't il Dhab* qui, suivant ses propres expressions, était de son temps, très-riche en or, couvert de blé, de villes et de fleuves, mais sans neige, sans pluie, sans vaisseaux, et souvent visité par les Arabes. Des marchands étrangers de l'Inde venaient aussi dans le pays de ces *Zingi*, (c'est-à-dire Zanguebares ou Éthiopiens, que Bakoui dépeint absolument comme les races nègres qui habitent aujourd'hui ces contrées), pour y acheter des enfans, comme s'exprime Masoudi, et les transporter dans différentes contrées de la terre. Le commerce de l'or et des esclaves existait donc longtemps avant l'arrivée des Européens. Les coquilles qu'on ramasse dans la mer (*Kowries*), servaient déjà alors de monnaie dans l'intérieur du pays. Du temps de Masoudi, le roi de Zingi comman-

(1) Dos Sanctos, Voy. to Abyss., fol. 1649.

(2) De Barros, Asia, Dec. I, L. X, c. I, fol. 119, b.

(3) Thomas, Reise, pag. 110.

(1) Henr. Salt, A Voyage to Abyssinia and Travels into the interior to that country, executed under the Orders of the british Government in 1809-10. London, 1814, 4°, pag. 12—83.

(2) Ebn Haukal, Oriental Geogr. transl. by Will. Ouseley. Lond., 1800, 4°, pag. 22.

(3) Bakui, in Notices et Extr. de Ms. t. II, pag. 395.

dait à 3,000 combattans, qui tous étaient montés sur des bœufs, comme encore de nos jours, les Caffres. Ces peuples faisaient aussi un commerce avec l'ivoire, le fer et l'acier. On dit que, près de là, se trouve un pays appelé Dum-a-Dum, habité par des hordes sauvages (sans doute des hordes de Galla). Ce pays est situé à l'endroit où le Nil (c'est-à-dire le grand fleuve, peut-être *Nill' Mugdasso*, fleuve de Magadoxo) se sépare en plusieurs bras, et d'où les sauvages faisaient leurs irruptions, il y a cinq siècles, tout comme du temps des Portugais. D'après Masoudi, ces peuples sauvages jouent parmi les noirs de l'Afrique, le même rôle que les peuples Tartares en Asie; ils enlèvent et volent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage.

Les Portugais arrêtèrent les progrès des Mahométans d'origine arabe, et les chassèrent du Zambeze, fleuve qui conduit aux principaux marchés d'or de l'intérieur; leurs derniers débris furent indignement massacrés, en 1569. Cependant les Portugais n'inspirèrent pas aux belliqueux Africains la même terreur que les Espagnols avaient inspirée aux races faibles de l'Amérique méridionale. La guerre s'alluma entre eux, et les indigènes défendirent leurs foyers avec la dernière opiniâtreté; dès qu'ils se voyaient forcés de se retirer, ils dévastaient toutes les nouvelles plantations des étrangers, afin de se préserver eux-mêmes de la ruine. Les Portugais n'entreprirent qu'une seule expédition importante dans l'intérieur du pays, l'expédition de Chicowa, en 1570, sous le règne de Sébastien Ier. Ils conquirent la ville de Zimbaoa, qu'ils détruisirent, et pénétrèrent jusqu'à Chicanga. Après des pertes considérables, ils furent forcés de se retirer, sans avoir atteint les mines d'or de Manica, but de leur expédition. F. Baretto qui commandait l'expédition fut trop heureux de conclure un traité avec le Quiteve, chef de Monomotapa, qui accorda aux Portugais l'entrée libre dans ses états, moyennant un tribut annuel de deux cents pièces de drap.

Une seconde expédition entreprise en 1600, conduisit les Portugais, pour la première fois, au delà des forêts de Lupata et jusque près des mines d'argent de Chicowa; mais elle n'eut pas plus de résultat que la première. Les Mongas, peuple très-belliqueux, les forcèrent bientôt à se retirer à Sena. La garnison de 200 hommes qui resta à Tette sous les ordres d'Ant. Cardosa d'Almeyda, fut égorgée peu après. D'après les vocabulaires de Dos Sanctos et de Salt, la langue des Mongas paraît identique avec celle des Montjous de la côte, et la même que celle qui est parlée dans tout le Monomotapa (1).

Les Portugais, forcés de choisir un autre système pour se maintenir dans leurs possessions, renoncèrent à leurs conquêtes et se contentèrent d'un commerce amical avec leurs voisins, comme l'avaient fait avant eux les Arabes. Depuis lors, ils n'habitèrent plus que les côtes de Mozambique, tâchant de soulever des dissentions entre les chefs des différentes races, dans l'espoir d'en tirer parti; leurs efforts pour convertir les indigènes à la religion chrétienne, échouèrent comme leurs conquêtes. Leur influence ne se maintint que sur les côtes du Zambeze.

Le port de Quilimanee (2), à l'embouchure du Zambeze, est le principal entrepôt du commerce portugais, le long de ce fleuve. Il serait dangereux de naviguer sur le Zambeze, ainsi que dans la baie de Sofala, sans pilote, à cause des énormes bancs de sable que les vents du sud-est et les courans du nord y accumulent sans cesse et qui rendent ici la route de Mozambique presqu'aussi impraticable aux grands vaisseaux, que les côtes occidentales du golfe de Bengale (3). Les baleines, la terreur des navigateurs, se trouvent par troupes, dans ces écueils. Pour éviter autant que possible le danger, on renverse les marchandises des grands vaisseaux dans de petites barques, capables de remonter le fleuve. Le bras du sud, le Luabo, jadis beaucoup plus fréquenté que le bras septentrional, le Cuama, est presqu'entièrement abandonné par les navigateurs, comme trop dangereux. Ici, comme partout sous les tropiques, les bras du fleuve se déplacent, surtout dans la saison des pluies, et causent souvent la perte des navigateurs.

Depuis l'endroit où le fleuve se sépare en deux bras jusqu'à la ville de Sena, on compte 30 mille marins; la distance de Sena à la côte qui forme le cours inférieur du fleuve est par conséquent de 50 milles géographiques (247 milles anglais), espace que l'on parcourt en dix ou douze jours, lorsque la saison est favorable. La rive droite du cours inférieur est habitée par les indigènes, la gauche appartient aux Portugais.

Sena, située sur la rive méridionale, compte à présent 2,000 habitans; cette ville a un fort et

(1) Salt, Voy. to Abyss., pag. 62.
(2) Salt, Voy. to Ab., pag. 66.
(3) Salt, ibid., pag 19.

un gouverneur particulier, qui commande tous les petits établissemens sur le fleuve, et est lui-même soumis au gouverneur général de Mozambique. Le principal marché est celui de Manica, à vingt journées au sud-ouest de Sena, hors du territoire portugais, qui ne s'étend qu'à une journée de Sena, dans cette direction. Il se tient à Manica, chaque année, une grande foire où tous les commerçans viennent faire l'échange de leurs marchandises. Les autres endroits de commerce, sont situés dans le domaine de petits souverains que, chaque année, il faut gagner de nouveau, par des présens. Les Portugais envoient annuellement un ambassadeur à Zimbaoé, (ville située à quarante journées de Sena et à quinze lieues à l'ouest de Sofala), déposer le tribut stipulé, au pied du trône du Quiteve, souverain du Monomotapa.

Le fort de Tette (1), également situé sur le Zambeze, est à la même distance de Sena, que cette ville l'est de la mer, c'est-à-dire à 30 *legoas*, mais la navigation à travers les gorges des montagnes de Lupata est bien plus pénible et plus dangereuse. Les Portugais sont maîtres, à Tette, de la rive méridionale du fleuve, mais, au nord et à l'est des montagnes de Lupata, ils ont un voisin très-dangereux, le souverain du Jambara, pays riche en ivoire; à l'ouest de Tette, se trouvent les pays des Moussangani et des Tipoui, royaumes indépendans, qui avoisinent immédiatement le territoire des Portugais.

La colonie de Tette, passe pour la possession la plus importante des Portugais dans ce pays; elle sert d'entrepôt au commerce et est souvent la résidence du gouverneur de Sena. Après elle, le marché le plus fréquenté de l'intérieur, est celui de Zumbo, à trente journées de là. Les Portugais obtinrent le privilége d'y établir une petite factorerie. Le Sacumbo n'est navigable que jusqu'à Tette, à cause des cataractes; on est obligé de faire le voyage par terre jusqu'à Chicowa, où l'on s'embarque sur de petits bateaux qui conduisent à Zumbo. Les commerçans envoient de là, leurs commis dans toutes les directions, pour échanger leurs marchandises, contre l'or et l'ivoire des indigènes. Au delà de Zumbo, l'intérieur du pays nous est encore absolument inconnu (2). Les Portugais ont essayé dans ces derniers temps, de communiquer de ce point, avec leurs colonies de la côte occidentale, mais tous leurs efforts furent sans résultat. Plusieurs voyageurs, envoyés de l'ouest dans l'intérieur, racontèrent qu'ils y avaient vu de grandes eaux avec des barques, comme celles qu'on remarque sur la côte d'Angola. Le gouverneur de Sena fit, en 1807, un voyage de quelques cents milles Anglais, sur le Zambeze, mais sans découvrir aucune communication avec l'ouest. Les indigènes lui opposèrent partout une forte résistance; et il mourut sans avoir publié ses découvertes, dont s'est emparé le gouvernement du Brésil.

Le commerce a trop peu à attendre de semblables expéditions, pour espérer que le gouvernement de Mozambique se décide à en entreprendre de nouvelles; d'ailleurs les principaux produits de la côte orientale et occidentale de la monotone Afrique se ressemblent trop et, suivant l'opinion du gouverneur de Mozambique, Don Ant. Manoël de Mallo Castro et Mendoça (1809), ils ne sauraient offrir un commerce d'échange avantageux aux Portugais; nous pensons nous, au contraire, qu'il en resulterait des avantages immenses pour les peuples. Mais la colonie portugaise est trop mal organisée dans ce moment, pour favoriser d'importantes expéditions géographiques, comme celles qu'entreprend le gouvernement britannique.

La domination des Portugais, le long du fleuve Zambeze, dans la direction de l'est à l'ouest, n'existe plus maintenant; elle ne s'est conservée, que dans la direction opposée du N. au S., sur plusieurs points de la côte. Du temps de leur plus grande puissance, elle s'étendait, depuis l'île Socotora au nord, jusqu'au cap Da Lagoa au sud, et comprenait Zanzebar, Quiloa et d'autres possessions littorales qui, maintenant, sont soumises à l'iman de Mascate ou aux Arabes, depuis que leur marine a regagné quelqu'influence dans les mers des Indes. Aujourd'hui la domination des Portugais comprend un espace de 13° de latitude, depuis le cap Delgado au nord, jusqu'à Imhambane au sud (1). Leur dernier établissement est un petit fort, près du cap Corrientes; les Français le prirent en 1808, mais les indigènes et les Portugais les forcèrent bientôt à l'abandonner. Imhambane, autre fort appartenant à Sofala, est pour ainsi dire un comptoir des Portugais, dépôt où ils rassemblent les dents d'éléphans, que les grandes forêts de

(1) Salt, Voy. to Abyss., pag. 69.
(2) Salt, Voy. to Abyss, pag. 69, 86.

(1) Salt, Voy. to Abyss., pag. 71.

la côte produisent en abondance. Sofala même n'est qu'un pauvre village, mais le pays d'alentour est des plus fertiles et produit en abondance des oranges, du riz et des fruits de toute espèce. La côte, plane et marécageuse, est recouverte jusqu'à la mer de buissons d'*Avicennia tomentosa* (1) qui, comme sur les côtes de la mer Rouge en Abyssinie, sont habités par d'immenses troupeaux d'éléphans.

De Sofala au nord, jusqu'à Mosambique, on ne rencontre plus que de petits établissemens, à l'embouchure du Luabo, sur l'île de Fuogo, à Angoxa, et sur les îles de Querimbo, faibles traces de ce titre pompeux de *Dominus Orientalis Africæ*, que prennent encore les rois de Portugal. Ces possessions étaient jadis plus importantes, par la grande quantité d'or et d'ivoire dont s'enrichissaient les particuliers; bien que la couronne n'en tirât pas beaucoup d'avantages pour elle-même, le pays y gagnait considérablement, par la raison que le bien-être individuel des particuliers réagit toujours avantageusement sur l'état. La grande quantité d'or a beaucoup diminué dans ces pays, depuis quelque temps (*Purchas*, *Pilgr.* II, p. 1536), mais leur importance maritime, comme relâche dans le voyage des Indes, est encore la même qu'autrefois. Les Portugais en ont tiré dans les trois derniers siècles, tous les esclaves dont ils avaient besoin pour leurs colonies d'Asie et d'Amérique. Mais le mauvais système de colonisation qu'ils suivirent, en subordonnant sans cesse leurs intérêts commerciaux à la soif des conquêtes et en dépensant ainsi leur sang et leur argent dans d'inutiles guerres avec les états voisins, a seul ruiné toutes leurs colonies qui cependant d'abord étaient très-soumises (voy. *Brougham, Colonical Policy*, vol. 1, p. 466); la décadence de la mère patrie a en outre exercé une funeste influence sur le nouvel état de Mozambique; à peine y voit-on encore une ombre de l'ancienne grandeur, tout y est dépérissement et misère; la valeur relative de son commerce y a considérablement diminué. Ses rapports avec les états voisins cessent de toutes parts, et partout son influence est détruite; en un mot d'après l'état actuel de la colonie, il est à craindre qu'elle ne résiste plus longtemps aux invasions des Barbares; tel est du moins le résultat d'observations faites en dernier lieu à Mozambique même, le centre de la puissance portugaise sur cette côte.

La ville de Mozambique (14° 49' latitude S. et 40° 45' longitude Est de Greenwich), avec un très-bon port (1), est située sur une petite île en forme de demi-lune; le côté concave regarde l'océan, le côté convexe est tourné vers la côte. Au sud-ouest de l'île, se trouve le district de St.-Coul; au nord-ouest, la péninsule de grand Cabaçeiro qui approvisionne seule la ville. Le fort, de forme octogone, défendu par six bastions et quatre-vingts canons, est en très-mauvais état; l'un des édifices les plus remarquables est le palais du gouverneur. La ville elle-même avec ses habitans, présente un mélange bizarre de mœurs et d'usages indiens, arabes et européens (2). Les côtes voisines de Cabaçeiro et de Mozambique, au nord-ouest (là où est située la ville portugaise Mesuril), ressemblent, quant à leur nature, aux riches mais sauvages contrées de Ceylan et de Bombay, à l'est du même océan indien. Entre les forêts de cocos, de mangos et de kachous (*Anicardium occidentale*), sont situées, çà et là, les plantations de manioc (*Jatropha manihoc*), principale nourriture des habitans. La côte même est immensément riche en productions marines de toute espèce (3), elle abonde plus que toute autre mer, en plantes marines qui brillent du plus beau pourpre; les profondeurs sont pleines d'éponges et de coquilles de mer, les bas-fonds fourmillent de mollusques des espèces les plus variées, le rivage est partout couvert de crabes, de coquilles, etc. Les huîtres qu'on y trouve (*Hammermuschel*) contiennent, à ce qu'il paraît, des perles de grand prix. Dans les temps de la marée, la pêche se fait avec des nasses, absolument de la même manière qu'elle se trouve déjà décrite dans le périple de la mer Rouge, près de Rhapta. Le rivage est couvert de bandes d'oiseaux aquatiques, de flamingos, de palettes, de différentes espèces de bécasses et de grands hérons; les forêts fourmillent d'oiseaux et de gibier de la zone torride; sur le bord de la mer, croissent çà et là isolément les *Malumpava*, espèce d'Adansonie, dont toute la force végétale est absorbée par le tronc, qui parfois atteint une circonférence de 74 pieds, sans se ramifier.

(1) Salt, Voy. to Abyss., pag. 13.

(1) Voy. Plan of the Harbour and adjacent Territories of Mosambique laid down by geometrical observations and from original Portuguese Charts, by H. S. Salt, 1809.

(2) Salt, Voy. to Abyss., pag. 22 à 30.

(3) Salt, Voy. to Abyss., pag. 51.

Le gouvernement de la colonie de Mozambique est entre les mains d'un gouverneur, dont le conseil se compose de trois personnes, l'évêque, le soi-disant ministre et le commandant des troupes. Le gouverneur reçoit 12,000 cruzades d'appointemens (720 livres sterlings d'après le calcul de Salt); l'évêque n'a que 1,500 cruzades; les soldats portugais sont encore bien plus mal soldés, ainsi que tous les employés subalternes. Le capitaine a 720 réaux crusados, le lieutenant n'en a que 300 (18 livres sterlings), de manière que les appointemens du cuisinier du gouverneur sont trois fois plus considérables que ceux du capitaine. Cette mauvaise organisation a donné naissance à une foule d'injustices et d'abus, et a corrompu partout les fonctionnaires civils et militaires qui, n'ayant pas de moyens d'existence suffisans, se voient forcés de s'engager dans des spéculations, avec les cultivateurs et les marchands d'esclaves. Presque tous les fonctionnaires, à l'exception du gouverneur, sont des criminels, auxquels on a assigné la colonie, qui passe pour être très-insalubre, comme lieu d'exil. Les cultivateurs ont dégénéré en une race avilie et méprisable; aussi les plantations sont-elles en général dans un état déplorable; au lieu de produire des objets de grand commerce comme du coton, de l'indigo, du sucre, etc., elles ne sont couvertes que de cocos et de manioc, qui servent de nourriture aux esclaves et en entretiennent le commerce. Les habitans de Mozambique se divisent en deux classes principales : les Portugais et les descendans des cultivateurs indigènes; leur nombre ne se monte qu'à 500 personnes, y compris leurs familles. On y trouve en outre des descendans des anciens Arabes qui sont presque tous marins, et des *Banianes*, c'est-à-dire des marchands et des artisans indiens; ils font le petit trafic comme les juifs, et sont presque tous d'habiles bijoutiers. Ces deux classes comptent à peu près 800 âmes. Le reste de la population se compose de noirs affranchis et de mercenaires indigènes, en tout 1,500 hommes. Le genre de vie déréglée, auquel la plupart des Européens s'abandonnent, joint à l'insalubrité du climat, les rend bientôt incapables de service. On peut admettre que de cent soldats européens, il n'en reste que sept après les cinq ans qu'ils doivent y séjourner; il en est de même des fonctionnaires civils.

Cela suffit pour nous donner une idée du triste état de cette colonie qui contraste singulièrement avec la prospérité toujours croissante de la colonie du Cap. L'ignorance de ses ennemis a seule maintenu jusqu'à présent l'existence politique de cette colonie portugaise; ses rapports extérieurs (1) sont maintenant aussi défavorables que ceux de l'intérieur. En 1808, des corsaires français n'eurent pas grand'peine à s'emparer de plusieurs forts et îles; ils coupèrent facilement toute communication avec la mer. Les pirates Marati (les *Sekelaves* des Portugais), peuple guerrier, appartenant sans doute à la race des Malais, et habitant le nord-est de Madagascar, menacent depuis quelque temps les restes de l'ancienne domination portugaise, du côté de l'est, tandis que les Arabes se préparent à l'envahir du côté du nord, et les races indigènes du côté de la terre.

L'abolition du commerce d'esclaves (2), l'unique source des richesses de la colonie, lui a porté un nouveau coup, surtout depuis que l'entrée des esclaves dans les possessions anglaises de l'Inde est prohibée.

Les Portugais de Mozambique, quand les vaisseaux anglais qui croisent dans les parages de l'Inde font leur devoir, n'ont d'autre débouché pour le commerce d'esclaves, que leur possession de Goa; pendant le séjour que Salt fit à Mozambique en 1809, sept vaisseaux chargés d'or, d'ivoire et de cinq cents esclaves firent voile pour Goa. Les esclaves s'y vendirent dix, quinze et même vingt dollars, ce qui fait un prix moyen de cinq livres sterlings pour les hommes et de quatre livres pour les femmes et les enfans. Les Portugais exportaient aussi jadis beaucoup d'esclaves, de Mozambique au cap de Bonne-Espérance, à l'Ile-de-France, à Batavia et dans la plupart des ports de l'Inde.

On en transportait aussi dans les Indes occidentales, même sous pavillon anglais et américain. Ce commerce infâme a maintenant cessé sinon entièrement, du moins en grande partie, et les marchands d'esclaves en sont réduits aux possessions des Portugais dans les Indes, le Brésil, et à quelques contrées de l'Amérique méridionale, qui appartiennent encore aux Espagnols. Dans une seule année, en 1809, cinq vaisseaux chargés chacun de trois à quatre cents esclaves, firent voile de Mozambique pour le Brésil; on peut admettre que sur ce nombre, soixante périssent pendant le voyage.

(1) Salt, Voy. to Abyss., pag. 76.
(2) Salt, Voy. to Abyss., pag. 75, 35, 36.

Les Portugais de Mozambique tirent leurs esclaves de marchands indigènes qui les leur échangent contre du sel, des coquilles, du tabac, des draps ordinaires et quelques étoffes légères. Pour des objets de la valeur de deux dollars, les marchands indigènes achètent encore de nos jours un esclave ou une dent d'éléphant de soixante à quatre-vingts livres; de là, les bénéfices immenses que ce commerce offre encore aujourd'hui. Le nombre des malheureux esclaves qu'on transporte de Mozambique dans les différens pays, se monte encore annuellement à 4,000. Le gouvernement perçoit pour chacun d'eux un impôt de seize cruzades et demie; longtemps les marchands d'esclaves portugais ne payèrent que la moitié, maintenant ils sont mis au même taux que les marchands étrangers. Toutes les autres marchandises ne paient aucun impôt. Le commerce avec les Indes n'a pas cessé d'être lucratif; il arrive encore chaque année quatre à cinq vaisseaux de Diu, Demaun, Goa, avec des draps, des étoffes de coton, du thé, etc.; tous s'en retournent chargés d'or, d'ivoire et d'esclaves. Le commerce avec l'occident, surtout avec l'Amérique méridionale, se borne à celui des esclaves.

Nous terminerons cet aperçu général de la colonie de Mozambique, par quelques observations sur les peuples indigènes des côtes.

Il nous est parvenu de Mozambique, dans ces derniers temps, quelques renseignemens, à la vérité très-incomplets, sur deux races d'habitans indigènes de l'Afrique orientale, les Monjous et les Makouas.

Les Monjous (1), que les marchands d'esclaves transportent de l'intérieur de l'Afrique (mais non pas de l'ouest), dans les possessions portugaises, viennent d'un pays situé vraisemblablement au nord, à quarante-cinq journées de marche, ce qui peut faire une distance de cent à deux cents milles, d'après le calcul de Salt; la caravane reste ordinairement deux ou trois mois en route. Les Monjous habitent probablement la pente méridionale des montagnes de Dyre et de Tegla, qui sont la demeure des peuples Nouba (voy. plus bas, les sources de l'Abawi).

Suivant les descriptions de Bruce et de Salt, les Monjous ont, dans leur stature et leur genre de vie, la plus grande analogie avec les Nouba. Ils sont une des plus laides races nègres de toute l'Afrique; ils ont les pommettes saillantes, les lèvres grosses et pendantes, les cheveux courts, crépus et laineux, et la peau très-noire. Leurs armes qu'ils empoisonnent, sont l'arc, la flèche et une courte lance. Chaque Monjou porte toujours sur lui de quoi faire du feu; leur appareil se compose de deux morceaux de bois noir, qu'ils savent frotter de manière à les mettre en combustion en très-peu de temps; Bruce observa absolument le même usage chez une tribu de Nouba, à Sennaar (1). Les Monjous craignent les chevaux comme des bêtes féroces.

Les Makouas (*Makooa*, d'après Salt) (2) forment la principale tribu des habitans de la côte, à l'ouest de Mozambique; ils sont répandus au nord jusqu'à Melinde, au sud jusqu'au Zambeze; on trouve aussi des rejetons de cette grande tige au sud-ouest, jusque parmi les Caffres, dans la proximité de la haute terrasse des Beetjuanes. Les Makouas ne sont pas des Caffres, comme le suppose Barrow qui dérive ce nom de *Macquini*, qui signifie forgeron; ils appartiennent au contraire à la race nègre. D'après la supposition de Salt, ils font partie de cette branche éthiopique de nègres, qui s'étend au nord comme une chaîne non interrompue de peuples, jusqu'aux limites de la Nubie et de l'Abyssinie, formant la transition entre les Caffres et les peuples septentrionaux. Comme les Caffres, ils sont un peuple fort et athlétique, toujours prêt à faire des invasions sur le domaine des Portugais, contre lesquels ils nourrissent une haine implacable. Ils ont pour armes, des lances et des javelots avec des pointes empoisonnées; cependant ils commencent aussi à acheter, des Arabes et des Portugais, des mousquets et autres armes à feu. Ils s'en sont même déjà servis pour attaquer les Portugais de la péninsule de Cabaçeiro, qui ne purent leur résister, qu'avec le secours d'autres races de Makouas de la côte et des troupes portugaises de Mozambique; celles-ci se composent elles-mêmes, en grande partie, de Makouas qui, vendus d'abord comme esclaves, passent ensuite dans les régimens. Les anciennes tribus de Makouas, habitant les côtes et soumises autrefois aux Arabes, forment à présent trois petits états nègres, dans le voisinage de Mozambique; Quintangona, St.-Coul et Serecma; ils sont soumis à des chefs connus sous le titre de *Scheik*, et placés sous la surintendance des Portugais. Ces trois états réunis formant une armée de 9 à 10,000 hommes, sont assez puis-

(1) Salt, Voy. to Abyss., pag. 32.

(1) Bruce, Trav. 2, Edi., vol. VI, pag. 345.
(2) Salt, Voy. to Abyss., pag. 37.

sans pour protéger les Portugais contre les attaques des Makouas de l'intérieur.

Les Makouas (1) ont, comme les Monjous, les lèvres grosses et pendantes, et sont généralement très-laids; les femmes ont l'épine du dos très-courbée et le derrière saillant, semblables à peu près aux Hottentotes. Dans l'état sauvage, les Makouas sont très-féroces, comme esclaves au contraire, ils sont très-soumis, fidèles et braves lorsqu'on les emploie comme soldats. Ils se passent des anneaux dans le nez, et se liment les dents de manière à les rendre aussi aiguës que de grosses dents de scie, sans cependant nuire à la blancheur de l'émail; ils se défigurent le visage par de larges et fortes incisions sur le front, le nez et le menton. Suivant Dos Sanctos, il paraît que la langue des Makouas se parle dans tout l'empire du Quiteve et s'étend au nord jusqu'aux Somaulis; leurs mots du moins s'accordent parfaitement avec le vocabulaire que Salt en a composé sur la côte de Mozambique (voir *Salt, p.* 62, *et Append, p.* 1).

5e Éclaircissement.

Côtes inconnues jusqu'au cap Guardafui et Berbara; Somaulis.

Malgré que les Européens aient souvent navigué sur les côtes de Zanguebar, de Melinde, de Magadoxo, le continent d'Afrique, au nord de Mozambique, nous est complètement inconnu. Tout ce qu'en indiquent les cartes n'est, à l'exception de la ligne littorale, qu'une pure supposition de ceux qui les ont tracées. Les Persans et les Arabes appellent cette côte depuis le Mozambique, *Zanguebar*, les Maures indigènes (d'après Barrow) et les anciens géographes arabes lui donnent le nom de *Zanguij*. Les Portugais comptent 330 *legoas* (412 milles géographiques), de Mozambique au cap Guardafui; ils comparent les sinuosités du rivage à la courbure d'une côte de quadrupède, et disent que tout le littoral est plane, couvert d'eaux stagnantes et d'air infect (comme la côte occidentale, dans la Guinée et le Bénin) (2). Quant à l'intérieur, il n'en est pas même question.

Les montagnes de Lupata courent très-probablement toujours, dans la même direction, au nord-nord-est; peut-être correspondent-elles même, au nord de l'équateur, au pays d'Alpes de Habesch. La terrasse littorale devient alors probablement plus étroite et les chaînes de montagnes se rapprochent davantage de la mer; cependant, ni les anciens ni les nouveaux voyageurs qui ont navigué sur ces côtes, ne nous donnent les moindres renseignemens sur la nature du pays. Il n'est pas étonnant, que les criminels seuls soient condamnés à séjourner dans ce climat insalubre et pestilentiel; c'est la Botany-Bay des Portugais (1).

Les Arabes nous ont appris qu'à trente journées de son embouchure, près de Melinde, le fleuve de Quilimance (2) sort du pays des Abyssiniens; autrefois l'on rencontrait sur ses bords des caravanes de nègres de l'intérieur, qui apportaient de l'or; mais depuis longtemps les guerres ont détruit ces communications (3). Le portugais G. Fonseco ayant navigué cinq journées sur le fleuve, y trouva un pays et des montagnes fertiles.

Aujourd'hui nous savons seulement que des marchands d'esclaves se transportent de 250 à 300 milles dans l'intérieur du pays, pour y arracher les malheureux Africains à leur patrie et les transporter comme esclaves, dans les contrées de l'est (4).

Le jésuite Lobo, voulant pénétrer en Abyssinie, s'embarqua, en 1624, sur le fleuve de Jubo sous l'équateur; mais d'insurmontables obstacles (5) le forcèrent de rebrousser chemin. Ce ne furent pas les montagnes qu'il aurait eues à traverser, qui l'empêchèrent de poursuivre sa route, mais les races des Galla (ou Schagga), peuples sauvages, refoulés sur les côtes et qui, ne vivant absolument que de bétail et de brigandage, parcourent sans cesse ces contrées, et y rendent toute tentative de voyage, sinon impossible, du moins très-dangereuse.

Tout près de la mer, la côte est habitée par des Maures (6), (les *Moros* des Mahométans), c'est-à-dire par les tribus arabes des Emozaydi. S'étant séparées des successeurs de Mahomet et ayant formé une secte particulière, ces tribus

---

(1) Salt, Voy. in Abyss., pag. 40.

(2) De Barros, Dec. I, lib. IV, c. 4, fol. 95.

(1) Epidaur. Colin, dans Malte-Brun, Annal. IX, p. 304.

(2) De Barros, Asia, ed. Lixboa, 1552, fol. 1, Dec. 1, c. 4, fol. 95, b.

(3) Marmol, Africa, t. III, pag. 143.

(4) Georgr. Ephem. Apr. 1810.

(5) Pat. H. Lobo, Reise nach Habessinien. Edit. de Th. F. Ehrmann. Zurich, 1793, vol. I, pag. 85.

(6) De Barros, Dec. I, l. IV, c. 4, fol. 95.

suivirent Zaïdi, petit-fils d'Ali, dans ces contrées, afin d'échapper aux persécutions des autres interprètes du Coran. Suivant la chronique des rois maures de Quiloa, quecite De Barros, ils auraient été les premiers qui se seraient rendus sur cette côte orientale de l'Afrique; ils s'y établirent, s'y constituèrent et ne tardèrent pas à s'y propager. Une autre secte les suivit, celle des Irméens (*Irmaos*), venue de Baharein, sur le golfe Persique; elle se fixa dans les environs de Magadoxo, commença le commerce de Sofala et acquit bientôt la domination de toute cette côte orientale; cependant, au sud, ils ne se sont jamais hasardés au delà du cap Corrientes. Ils ont pour voisins les Marakattes, peuple de noble et belle stature, et au nord les Machidas; plus haut, les bords de Quilimanse sont habités, selon le père Lobo, par six races de Galla.

Dans l'intérieur, au sud-ouest des Irméens, se trouve une peuplade de nègres, race paisible et industrielle qui, depuis les temps les plus reculés, a entretenu des relations avec les habitans des côtes, auxquels elle fournit de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'ivoire et des esclaves. Battel (1) les appela, il y a quelques siècles, *Mohenemugi*; ils habitaient alors le pays situé à l'ouest de Mombaza (Mombasa), sous l'équateur, et confinaient, au sud, à la côte de Mozambique, au nord, au pays du prêtre Jean (le Habesch), et à l'ouest, aux lacs du Nil (Wangara et Soudan). Leur pays, dit Marmol, est très-montueux, très-agréable, rempli de fruits de toute espèce et riche en or (2).

Dapper donne à ce peuple paisible et commerçant, le nom de *Niemiemays* (3); ils sont, dit-il, depuis longtemps en rapport de commerce avec leurs voisins de l'ouest, les Anzikokos, et établissent ainsi une seconde communication entre la côte orientale et la côte occidentale, et avec l'intérieur du Soudan. Nous regrettons que les temps modernes ne nous en aient pas appris davantage sur ce peuple intéressant.

D'après les derniers renseignemens, recueillis sur les côtes, entre Babelmandeb et le cap Felix, il paraît que leurs communications paisibles s'étendent aussi au loin, au nord-est, et même jusque dans le pays des Somaulis (4), peuple commerçant et civilisé. Les Somaulis habitant une étendue de pays assez éloignée des côtes, font, au moyen de leurs caravanes, un commerce continuel et très-important avec l'intérieur de l'Afrique; ils tirent comme la côte de Guinée, toutes leurs productions du Soudan. Ce n'est donc pas la faute de la nature, si ces régions intérieures sont demeurées pour les Européens une terre inconnue; l'entrée n'en est défendue ni par des montagnes inaccessibles, ni par des déserts, ni par la férocité de ses habitans. Il faut attribuer le peu de connaissance que nous avons de ce haut plateau, probablement très-peuplé, au peu d'intérêt que prennent aux progrès de la géographie, les Européens avides d'or qui ont abordé sur ces côtes, à leur conduite perfide envers les possesseurs légitimes, les enfans du sol, qui, après avoir accueilli d'abord les étrangers avec hospitalité (1) en ont toujours été traités avec ingratitude, et souvent même chassés à main armée de leurs foyers.

La terrasse littorale, depuis Magadoxo jusqu'au cap Guardafui (*garde à vous*, nom que Bruce, par des raisons étymologiques, a voulu changer en *Guardofan*, qui signifie *la route de l'enterrement* (2), ou jusqu'à Fellis (*mons Felix*), montagne saillante située sur la hauteur du Cap, est maintenant, dans une étendue de plus de 100 milles géographiques, un désert aride où l'on ne trouve que çà et là quelques habitations (3). Tous les voyageurs, anciens et modernes, qui ont longé cette côte, l'appellent un désert aride et inhabité (4). De Barros lui-même ne parle pas de ce pays; il ne nous rapporte rien non plus du cap Guardafui qu'il se contente d'appeler le *cap Aromata* de Ptolémée; cependant l'île de Socotora, non loin de là, fut souvent le quartier d'hiver des flottes portugaises (5) qui y cherchaient un abri contre les vents du nord, très-dangereux dans ces parages.

Les dernières observations faites sur ces côtes, n'ont presque rien ajouté aux renseignemens que nous possédons depuis longtemps. Les dangers des côtes empêchent les vaisseaux d'y séjourner longtemps; on ne peut y naviguer que pendant les moussons du nord-est ou du sud-ouest. Il est très-dangereux, pour ne pas dire

(1) Battel, in Purchas, Pilgr., II, fol. 1021.

(2) Marmol, Africa, tom. III, pag. 142.

(3) Dapper, Africa, dans Lobo, edit. de Ehrmann II, pag. 55.

(4) Valentia, Travels, t. II, pag. 375.

(1) Valentia, Travels, t. II, pag. 378.

(2) Bruce, Travels, t. I, pag. 489.

(3) Gosselin, dans Bredow, pag. 319.

(4) Dos Sanctos, 1556.—Lobo, ibid., I, pag. 75.

(5) De Barros, Dec. II, l. I, c. IV, fol. 6.

impossible, de naviguer contre ces vents, soit qu'on veuille entrer par la route de Mozambique dans le golfe Arabique, ou aller d'Aden au cap de Bonne-Espérance. L'Amiral Blankett entreprit ce trajet en 1798. Sa flotte, qui mit à la voile aux îles Comores, le 11 novembre, n'arriva au cap Guardafui, que le 8 avril 1799, après avoir lutté continuellement contre les vents alisés du nord-est; le temps qu'il mit à louvoyer et tous les détours qu'il fit en croisant de tous côtés, équivalent bien à une traversée de 3,600 milles géographiques (18,029 milles anglais), ou à peu près à un voyage autour du monde (voy. *Capt. Bissel, Voy. To the Read Sea*). En juillet 1810, il fut de même impossible au vaisseau de Salt, d'aller du cap Guardafui au cap de Bonne-Espérance; ne pouvant longer les côtes, à cause du vent, il se vit forcé de faire voile sur Bombay (traversée qu'il fit en sept jours avec le mousson sud-ouest), d'où il put enfin prendre sa direction vers l'extrémité méridionale de l'Afrique (1). Notre peu de connaissance de cette côte orientale, s'explique ainsi très-naturellement, attendu qu'elle n'offre nulle part une rade convenable pour y séjourner. Tout ce que nous en apprendrons ne sera, par conséquent, que très-hypothétique, et ne pourra toujours reposer que sur des traditions.

Depuis le cap Delgado jusqu'à Brava et Magadoxo (*Berawa* et *Mugdasho* chez les Arabes), s'étend la longue et profonde baie de Zanzebar (Zanguebar), d'où s'élève, immédiatement avant la côte, les grandes îles littorales Monfia, Zanzebar, Pemba. Ces îles n'étant encore que peu connues, nous n'en dirons que peu de mots.

Monfia est absolument inconnue. L'île de Zanzebar (2) a une étendue de huit milles géographiques en longueur et de trois en largeur; elle se distingue par un excellent port à l'ouest de la ville, où les plus grands navires peuvent rester à l'ancre une grande partie de l'année; le courant rend l'abordage difficile, mais la marée qui monte jusqu'à douze pieds, lui est très-favorable. La côte orientale est rapide, couverte de forêts et peu élevée. Les vents de mer parcourent toute l'île et y rendent ainsi le climat salubre, malgré le voisinage de l'équateur. L'île est habitée par des mahométans, sous la domination d'un cheik, qui reconnaît pour souverain l'iman de Maskate. L'impôt que ce dernier prélève dans cette île, se monta, en 1807, à 40,000 dollars. On y fait un commerce considérable avec les îles de France, de Madagascar et les côtes arabiques; les principaux articles d'exportation sont, du vitriol, de l'antimoine, de la gomme, de l'ivoire et des esclaves; on y importe des draps indiens, des métaux travaillés et des armes. On trouve à Zanzebar de très-bonne eau, beaucoup de forêts et d'excellens pâturages; l'île est généralement bien cultivée: la principale nourriture des habitans est, comme chez tous les Arabes, le riz. Pemba, la troisième île, est basse, plus petite encore que Zanzebar et plus boisée; il paraît que les Anglais la regardent comme une possession très-importante pour leurs vaisseaux.

Vue de la mer, toute la côte africaine de cette profonde baie, paraît de hauteur moyenne, aride, sablonneuse et sans sommités. Brava est situé, d'après le capitaine Bissel, à son extrémité septentrionale, 1° 12' latitude N. (1). La pointe de Doaro, au nord de Magadoxo, présente une saillie en forme d'île à l'est; de ce point (4° 53' 30", latitude sud, et 49° longitude E. de Gr.) la côte prend une direction plus septentrionale; au cap Bassas elle s'élève un peu davantage, mais en conservant toujours sa même apparence unie, jusqu'au cap Delaqua, où elle augmente considérablement en hauteur (10° 13' 30" latitude N.). Au nord de ce cap, on voit s'élever dans la mer, comme d'énormes montagnes, les deux extrémités les plus orientales de l'Afrique, le cap d'Orfui (le *Hafoun* des indigènes, 10° 30' 30" latitude N. et 51° 12' longitude E. de Gr.) et le cap Guardafui (11° 50' latitude N. et 51° 22' longitude E. de Gr.). Dans une tempête en 1620, la baie profonde entre le cap Bassas et le cap Delaqua, servit d'asile à l'amiral Beaulieu; l'aiguille aimantée marquait 17 2/3 d'ouest, au 10° 1' latitude N.; ce qui fait une différence de 13° à l'O., avec ce que Salt observa un siècle plus tard. Cette même baie est maintenant habitée par la tribu des *Mijertayne Somaulis* (2); leur chef appelé sultan, en défend l'entrée aux Arabes de Maskate qui, comme autrefois les Portugais, cherchent maintenant à étendre leur domination le long de ces rivages africains.

Le cap Guardafui, avec son plateau élevé et ses pentes rapides du côté de l'Océan (voy. la carte de Salt), est comme un grand point de partage entre la température et les vents de la

(1) Salt, Voy. to Abyssinia, pag. 90, 499, 502, 503.
(2) Salt, Voy. to Abyss., pag. 91.

(1) Salt, Voy., pag. 92.
(2) Salt, Voy., pag. 95.

côte de Magadoxo, et ceux du grand golfe d'Aden; ce golfe, situé au nord, forme l'*atrium* du golfe Arabique. Par les Moussons du S. O., les vent S.-O. cessent dès qu'on a doublé au nord le cap Guardafui, phénomène qui s'explique par les côtes élevées situées au S.-O. Au nord de la côte qui s'étend à l'O., les courans de la mer offrent souvent de grands obstacles aux navigateurs; l'air y est pesant, immobile; la chaleur augmente, et devient de plus en plus intense entre l'Arabie déserte, au nord, et les plaines arides de l'Afrique orientale. Dans le calme, les marques de terre sont toujours les mêmes, et tout à coup les vaisseaux venant du S.-O., s'arrêtent ici comme cloués, après avoir fait la course la plus rapide. De là vient cette foule de contes arabes, de vaisseaux arrêtés par charme, et attachés au fond de la mer, superstitions qu'on explique ainsi sans l'aide des rochers magnetiques.

A l'E. de ces hauts promontoires, on voit s'élever du milieu de l'océan indien, en face du continent, comme d'immenses débris de rochers détachés, l'île rocheuse Abd-el-Curia (1), et la grande île de Sokotora; les vagues qui viennent se briser avec fureur et à grand bruit contre leurs écueils, sont souvent très-funestes aux navires qui naviguent dans ces parages inconnus. Le promontoire Fellis, entouré de parois encore plus escarpées et presque perpendiculaires, s'avance à l'O. dans la mer, et paraît s'étendre parallèlement à la côte, par conséquent dans la direction de l'E. à l'O. (2); c'est le même que le *mons Felix*, le *mons Elephas* des Romains et le *Ras-el-Fil* des Arabes. *Fil*, signifie éléphant dans les langues éthiopiques; de là le nom de *Tête d'Éléphant* (3) qu'on a donné à ce promontoire.

C'est autour de ces promontoires, là où le climat change entièrement, qu'on aperçoit à l'entrée de l'Arabie, de l'Abyssinie, de la Nubie et de l'Égypte, l'oiseau *Abou Hannes* (4), l'Ibis des Égyptiens; il semble garder ici l'entrée de la patrie qui, comme nous l'apprend déjà Strabon, s'étend au loin dans l'intérieur.

Les Somaulis. — Les autres promontoires orientaux de l'Afrique, jusque sur les confins de l'Abyssinie et des hordes de Galla, sont habités par les Somaulis, peuple remarquable et intéressant, que l'on ne connaît que depuis très-peu de temps. Ils habitent toute la côte depuis le cap Guardafui jusqu'à Zeila à l'O., par conséquent jusqu'à la route de Bab-el-Mandeb. Barbera en est la capitale; il s'y tient une foire qui dure depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril, et où les Arabes voisins se rendent en foule, pour y acheter de la gomme arabique, de la myrrhe et de l'encens (*frankincense*). Aden et Moka, où l'on a recueilli les derniers renseignemens de lord Valentia (1), sont en rapport avec ce grand bazar de la côte orientale, et en tirent encore beaucoup d'autres objets de commerce, comme des esclaves, des chameaux, des chevaux, des mulets, des ânes, etc., que les marchands arabes échangent contre des denrées indiennes. Beaucoup d'habitans de pays situés à l'intérieur de l'Afrique et qui nous sont encore absolument inconnus, en particulier les souverains de Hanim (le pays d'encens de Sason, selon Cosmos, situé à 20 journées de marche à l'O., de Berhera), y envoient des caravanes pour y échanger leur or et leur ivoire, contre des marchandises indiennes. Cette espèce de commerce est, ainsi qu'au Mozambique, exploitée uniquement par les avides marchands indiens, les Banianes; ils pourraient y débiter beaucoup plus de marchandises, s'ils voulaient se contenter d'un bénéfice moins exhorbitant.

C'est par le pays des Somaulis, que passe maintenant la seule route commerciale qui conduit de l'intérieur de l'Afrique à l'Arabie meridionale. Les Somaulis font par terre un commerce très-important avec l'intérieur; ils ont des marchés considerables, et exportent beaucoup de marchandises sur leurs propres vaisseaux. Beaucoup d'entr'eux jouissant d'une grande aisance, se sont établis sur la côte arabique, par exemple à Moka, où ils vivent très-paisiblement. Les Somaulis ont, en outre, une petite factorerie sur la baie d'Hovakil à Arena (2); ils y font un commerce considerable d'esclaves, de chevaux, de troupeaux, etc.

Les vaisseaux indiens échouent souvent sur leurs côtes, surtout près du Ras-el-Fil et près de Zeyla; les Somaulis ne manquent jamais de recevoir et de traiter avec hospitalité et bienveillance, les naufragés qu'ils entretiennent et

(1) Salt, Voy., pag. 501.
(2) Salt, Voy., pag. 98.
(3) Bruce, Travels, vI, pag 261.
(4) Salt, Voy., pag. 97.

(1) Valentia, Travels, t. II, pag 375.
(2) Salt, Voy., pag. 191.

nourrissent jusqu'à leur retour; mais on dispose de la cargaison d'après le droit de varech. C'est toujours la faute des Européens si, dans la plupart des endroits de la côte (1), ils sont regardés par les indigènes, comme leurs ennemis naturels. De Berbera et Zeyla, les deux principaux marchés des Somaulis (Zeyla est situé au 11° 18' lat. N., et au 43° 3' long. E. de Gr., suivant Stuart (2)), des routes très-fréquentées conduisent les caravanes dans les pays de l'intérieur, et surtout dans le royaume de Hourrour, entre le 9° et le 10° latitude N. et le 41° et 43° longitude E. de Gr.; des relations commerciales se poursuivent de ce point, avec les peuples plus occidentaux qui habitent les environs des montagnes de Komri ou des montagnes de la Lune. C'est dans ces contrées, qu'on a cherché le pays des fabuleux Macrobiens (3). Les voyageurs européens qui voudraient pénétrer, par terre jusqu'aux sources du Nil, dans les montagnes de Komri, feraient toujours bien de choisir Berbera pour première station. D'ici, la route commerciale ne paraît nullement impraticable; nous ferons observer seulement que les stations en ont été mal dessinées sur les dernières cartes d'Abyssinie.

Ces relations paisibles existent, à ce qu'il paraît, dans ces contrées, depuis plus de mille ans; déjà Ebn Haukal (950) en parle d'une manière très-précise dans sa description de Zeyla (*Zouileh* (4)). Ce pays, dit-il, contient beaucoup de provinces; il est très-grand, mais sec et riche en toute espèce de productions, comme en général tous les pays mahométans; ce dont il a besoin lui vient de l'O., parce qu'il n'est pas facilement abordable d'un autre côté. La peau de ses habitans est plus douce et plus noire que chez les autres nations noires.

Suivant le rapport de lord Valentia, les Somaulis ne sont pas de vrais nègres, quoiqu'ils aient comme ces derniers, les cheveux crépus, les dents très-blanches, la peau très-noire. Ils s'en distinguent, par la douceur de leur peau, le développement plus gracieux de leurs membres et une physionomie absolument différente, surtout dans la formation du nez qui n'est nullement aplati. Les renseignemens qui nous sont promis sur le royaume d'Hourrour et ses habitans (1), et le journal annoncé par M. Stuart, contenant les documens qu'il a rassemblés pendant son séjour à Zeyla, agrandiront bientôt, nous l'espérons, nos connaissances sur ce peuple industrieux et intéressant.

(1) Valentia, Travels, t. II, pag. 377. — Comp. Salt, Trav., pag. 97, 174, 187.

(2) Chart of the Bay of Zeyla, from Geomatrical Oserv., by Rich. Stuart, 1810, da Salt, pag. 474.

(3) Heeren, Idées, t. II, pag. 360.

(4) Ebn Haukal, Orient. geogr., pag. 22.

—

III.

BORD SEPTENTRIONAL DE LA HAUTE-AFRIQUE, DU COTÉ DE L'EST.

§ 9.

Après avoir considéré le plateau d'Afrique dans son étendue orientale, du sud au nord, nous allons passer à l'étude et à la recherche de son bord septentrional du côté de l'est. La correspondance de cette partie orientale du bord septentrional avec sa partie occidentale nous est demeurée inconnue jusqu'à ce jour.

Non loin du domaine des sources supérieures du Nil, un vaste et large pays d'Alpes, qu'on a comparé aux hautes plaines de Quito (2), s'adosse, au nord de l'équateur, au grand continent d'Afrique et se trouve ainsi placé en face du plateau, au nord, comme la haute terrasse du Thibet et du Boutan en face de la Haute-Asie, au sud.

Situé sous le méridien du lac de Tzana et des sources du Nil (54° 40' longitude E. de l'île de Fer), ce pays d'Alpes s'étend, d'après Bruce et les cartes des Jésuites, du 9° au 13° latitude N., à peu près 60 milles géographiques en largeur, dans la Kolla de Tcherkin et Waldoubba, jusqu'à la pente rapide du nord. A l'est, au contraire, près de la côte, il s'incline insensiblement, en plusieurs larges gradins, dans les basses terres, appelées *Mazaga*. Au nord-est, la terrasse du Baharnagasch forme l'extrémité la plus saillante et en même temps la plus basse de ce pays d'Alpes; elle domine toute la côte de la mer Rouge et s'abaisse avec la montagne de Taranta (la chaîne la plus septentrionale, située, d'après la dernière carte de Salt (3), au 15° latitude N.), vers la province de Dobarwa et la côte plane d'Arkiko. A l'ouest des sources du Nil, ce pays s'incline dans les basses plaines de

(1) Salt, Voy., pag. 408.

(2) A. de Humboldt, Ansichten der Natur, pag. 112.

(3) Part. 1 : Chart of the Read Sea, laid down from actual

Sennaar et de Kordofan. La pente est ici formée par les chaînes de montagnes de Fazzouklo, de Dyre et Touggoula ou Tegla selon Bruce, Deir et Touggala selon Browne, qui toutes s'étendent entre le 12° 30', et le 13° latitude N., de l'E. à l'O. avec une légère déviation vers le S., ou de l'E. N.-E. à l'O. S.-O.; elles se trouvent ainsi placées sur la même latiude que la chaîne de Babarnagach dont nous venons de parler. Leur cours depuis Arkiko (57° longitude E. de l'île de Fer), jusqu'au méridien d'Ibeit (48° longitude E.), comprend une étendue de plus de 150 milles géographiques, mais il nous est absolument inconnu (1); il est même probable que le long de la limite méridionale de Darfour, elles se prolongent encore plus loin, dans les immenses pays de l'intérieur de l'Afrique.

A en juger d'après le cours de ses eaux, ce haut pays d'Alpes, traversé par un grand nombre de vallées et de fleuves, s'élève tant soit peu vers l'intérieur de l'Afrique, dans la direction du sud-ouest. A l'est-nord-est, au contraire, il se dégrade en deux ou plusieurs terrasses vers la côte sablonneuse (*Samchara*) du golfe Arabique et de la mer Persico-Arabique. Jusqu'à ce jour, ce pays riche, fertile et peuplé, est demeuré presque inconnu aux Européens; nous ne possédons que quelques notions imparfaites sur sa partie orientale, et nous en sommes redevables au zèle des missionnaires portugais des siècles précédens, à la persévérance du célèbre voyageur qui découvrit les sources du Nil (2), et aux dernières entreprises des patriotes anglais (3), pour ouvrir de nouvelles sources à la politique et au commerce de leur pays.

La partie occidentale de ce pays d'Alpes est encore environnée pour nous de ténèbres profondes; ce n'est que dans quelques pays environnans et souvent très-lointains, qu'on a pu rassembler quelques récits, quelques traditions sur ces contrées qui n'ont été visitées, jusqu'à ce jour, que par des marchands d'esclaves ou d'autres aventuriers attirés seulement par la soif de l'or. Les renseignemens recueillis par Bermudez et ensuite par Bruce, dans le Habesch, ceux que Browne rassembla dans les basses-terres de Darfour, s'accordent parfaitement avec les plus anciennes données que nous possédons sur ce pays.

La difficulté de communication, jointe à la richesse naturelle du bord septentrional; à Habesch, l'abondance de bétail, de chevaux et de plantes de toutes espèces; l'originalité des habitans de ce pays, siége d'une civilisation antique; depuis l'an 330 la propagation du christianisme, au milieu de peuples idolâtres et de mahométans fanatiques; le berceau du Nil, cette source intarissable de commerce, qui se prolongeait le long du rivage de ce fleuve et s'étendait dans les plaines voisines jusqu'à la Méditerranée; l'ancienne communication de l'Inde avec l'Egypte par l'Ethiopie, toutes ces circonstances réunies et d'autres encore, ont, depuis Cambyse le conquérant, jusqu'à nos jours, attiré l'attention de tous les peuples sur ce pays d'Alpes.

Mais au delà de ce pays d'Alpes, s'élève au sud, sur le flanc du grand plateau de l'intérieur, une terrasse très-exhaussée que nous ne connaissons que par ouï-dire; nous en exceptons toutefois Caffa et Narea qui, s'avançant comme une presqu'île, forment l'extrémité nord-est de cette terrasse. Ce pays fut visité, en 1613, par Antonio Fernandez (1), seul Européen qui ait voyagé dans ces contrées. Nous allons rapporter en detail les observations que nous a communiquées ce voyageur.

CHAPITRE PREMIER.

Première terrasse. — Plateau Ethiopique. — Caffa et Narea.

Narea fait partie de la haute plaine de l'Ethiopie qui s'étend, au nord. jusqu'au 9° et 10° de latitude N. et du 42° au 53° longitude E., ou, en d'autres termes, depuis la source de Bahr el Abiad jusqu'à la source du Zebi, à l'est. Ces limites sont celles que nous ont indiquées Browne et le père Tellez dans son ancienne carte de l'Abyssinie (2). Ludolf et Bruce les ont conservées

survey and observ. made by Capt. Court, Vic. Valentia, Salt, etc. 1804 et 1805. — Map of Abyssinia and the adjacent districts, laid down partly from. Originel Observations taken in the Country and partly compiled from information collected there by Henry Salt; 1809-1810. London, may 1814. Cette carte servira par la suite de base à nos recherches.

(1) W. G. Browne, Travels in Africa, Egypt and Syria from 1792 to 1798. London. 4°, 1799, pag. 461.

(2) J. Bruce, 1768-1773.

(3) G. Vicounte Valentia, and Salt 1804. 1809 et 1810.

(1) Historia Geral de Ethiopia alta on preste Joam e doque nella obraran os Padres de Companhia de Jesus. Composta, etc. pelo Padre M. d'Almeyda abbreviada pelo P. B. Tellez. En Coimbra, 1660, in-f°, lib. IV, c. 4, fol. 313.

(2) Imperii Abassini Tabula geographica ex oculatis rela-

en tout point pour ce qui regarde le sud; ils n'ont changé que les degrés de longitude.

Narea est une haute plaine unie et très-élevée; A. Fernandez la parcourut en six journées, de la pente la plus septentrionale à la capitale, c'est-à-dire de Gonea à la résidence de *Benero;* c'est ainsi que s'appelait alors le *Xoumo* ou gouverneur de Narea. Tous les renseignemens, tant anciens que modernes, s'accordent à dire que d'immenses plaines désertes s'étendent ici vers l'intérieur du continent; suivant les anciens (1) elles sont inhabitées et par conséquent inconnues; selon les géographes modernes (2) elles sont parcourues par des hordes sauvages de Galla. Nous ne savons pas jusqu'où la haute terrasse de Narea s'étend à l'ouest. Au sud, elle est bordée par le pays de Caffa, pays entrecoupé de montagnes très-élevées; Bruce les appelle *Stoupendous*, et cependant elles ne sont pas couvertes de neige. Au nord-est, la terrasse ne s'étend qu'à cinq journées du chef-lieu, résidence du roi de Narea, où elle se dégrade en se prolongeant dans le pays de Gingiro, vers le fleuve de Zebi ou Kibber. On arrive à ce fleuve par un défilé rapide et escarpé (3).

Il est très-probable que la pente septentrionale de cette haute terrasse s'étend, à l'ouest, jusqu'aux sources du Babr-el-Abiad, ou bras occidental du Nil; les modernes appellent cette pente *Donga* (4), les anciens *montes Lunæ*, les géographes arabes *gébel-el-Kumr;* ces fameuses montagnes de la Lune, auxquelles se rattachent tant de fables, sont partout représentées sur les cartes, comme situées au centre de l'Afrique. Ce sujet ayant formé de tout temps un point capital dans la géographie ancienne et moderne, nous examinerons, en peu de mots, les documens qui peuvent être regardés comme constatés, d'après l'état actuel de la science.

1[er] ÉCLAIRCISSEMENT.

Montagnes de la Lune.

Browne tient les relations qu'il nous transmet, de marchands qu'il rencontra à Darfour et qui lui donnèrent des renseignemens sur les voyages des caravanes aux sources du Nil (1).

Suivant ces relations, il y a dix jours de marche d'Aboutelfan situé près du Bahr Misselad, aux sources du Bahr-el-Abiad; de Schillouck, situé sur la même latitude que Sennaar, près du Bahr-el-Abiad inférieur, on compte trente jours de marche pour arriver au même point; de Bornou il y a vingt jours; dans ce trajet on monte toujours à travers une contrée montueuse, jusqu'à ce qu'on arrive, dans les montagnes de Donka, appelées *Dinka*, dans le Habesch (2), à la résidence d'un prince idolâtre. Ici se trouvent, dit-on, quarante différentes éminences qui toutes s'appellent *Koumri* et d'où jaillissent une quantité de sources qui réunissent leurs eaux dans l'Abiad. Les habitans de Bergou y vont comme en partie de chasse, pour enlever des esclaves.

Ce bord septentrional est situé entre le 7° et le 8° de latitude N.; du moins savons-nous (3) qu'il est, ainsi que la source du Nil, au sud du 10° de latitude N. La Haute-Afrique ne peut donc par conséquent, s'étendre ici que tout au plus du 5° au 6°, au nord de l'équateur.

Or, cette contrée de Donga est précisément la même que les anciens appelaient *montes Lunæ* (4) et à laquelle Aboulfeda et Edrisi donnent le nom d'*Al-Komri*. Il paraîtrait, suivant Ptolémée, que le Σελήνης ὄρος comprend tout un groupe de montagnes (*pater est mons Lunae plurium*); Edrisi (5), nous cite en effet trois chaines de montagnes qui courent de l'ouest à l'est. Il appelle la première, la plus rapprochée dès montagnes de la Lune, *djebel ou gibbel Heikal Masur*, ce qui signifie la *montagne du Temple peint*. Malheureusement ces noms ont été transmis par les prêtres et non par les voyageurs. La seconde, située au nord, est le *Gibbet addeheb*, (Montagne d'or), nom qui lui vient des mines d'or qui s'y trouvent. Suivant Hartmann, cette montagne est la même que la montagne d'or, à Boga. La troisième s'appelle avec la contrée qui l'entoure, le pays des serpens (*Mons serpentum*); on trouve ici, dit-on, de grands serpents dont le regard donne la mort;

---

tionibus Patrum Soc. Jesu aliorumque, etc. a Francesco Eschinardo, dans Thévenot.

(1) J. Ludolff, Historia Æthiopica. Francof., 1681, in-f°, lib. I, c. 16, § 52.

(2) J. Bruce, Travels to discover the source of the Nile. Second. edit. Edinburg, 1805, t. III, pag. 237 et 325

(3) Bruce, Tr., III, pag. 329.

(4) Browne, Tr., pag. 473.

(1) Browne, Tr., pag 473.

(2) Bruce, Trav., 2[e] edit., t. VII, appendix, pag. 96.

(3) Rennell, dans l'Appendice à Mungo Park, Tr., p. XIII.

(4) Ptolem., Africa, tabl. 4.

(5) Edrisi, Africa, cura Hartmann ed. altera, 1796, p. 82.

il y a aussi d'énormes scorpions (1). Suivant les voyageurs modernes, les serpens sont en effet très-nombreux au sud du Kordofan jusqu'à El-Ais (ou Hellet-Alleis, selon Browne). Chez les Arabes, la dénomination de *gibbel* ne signifie pas seulement une montagne, mais aussi des groupes, des chaînes et même des pays de montagnes. On pourrait donc considérer ces trois *gibbel*, comme trois terrasses formant la transition du plateau aux basses terres.

Une comparaison plus exacte nous fait voir que la triple disposition des terrasses abyssiniennes s'accorde parfaitement avec celles que nous supposons ici à l'ouest, près du Bahr-el-Abiad ; la forme parallèle, qui est un des caractères distinctifs de l'Afrique, traverse ainsi, dans une remarquable uniformité, toute cette grande étendue de pays, de l'est à l'ouest.

Il est vraisemblable que le troisième rang de montagnes, le pays des serpens, des scorpions et des Shangallas, forme la Kolla ou le dernier gradin qui unit le plateau avec les basses terres; la chaîne moyenne est le pays de l'or; car toutes les terrasses qui contiennent de l'or nous apparaissent dans le Monomotapa, le Bambouk, comme terrasses moyennes et absolument dans les mêmes rapports. La première chaîne appartiendrait alors au plateau même ; et correspondrait aux chaînes de montagnes limitrophes qui entourent aussi Narea.

Macryzy (2) distingue deux différentes chaînes de montagnes : le *gibbel-al-Komr*, montagnes des Colombes, et le *gibbel-al-Kamar*, montagnes de la Lune. Hastings pense que *komri* n'est que l'adjectif de *komr*, *la lune*, et que ces deux mots ont le même sens.

Suivant de Sacy, le nom de *komr* que les anciens géographes arabes donnent à ces montagnes, n'a jamais eu la signification de lune; on ne le trouve employé dans ce sens que chez les modernes, qui l'ont changé en *kamar*. Macryzy rapporte une tradition, suivant laquelle les habitans de la grande île située dans la mer de Zanguebar, vis-à-vis de Ceylan (sans doute Madagascar), se trouvant trop resserrés, auraient émigré du pays de Komriyya, et se seraient établis au pied de la montagne de Komr. *Komri* aurait désigné chez eux un oiseau. L'auteur du *Kamous* fait dériver ce nom d'un adjectif qui signifie *blanc*, *verdâtre* (1). Les caravanes (2) de Tombouctou appllent aussi *gibbel Kumra* ou *gibbel Kumrie*, toute la chaîne de montagnes qui s'étend de l'est, aux sources du Niger; ce nom signifie *montagne Blanche*. Jaekson ajoute que les Arabes donnent encore ici le nom de « *couleur de lune* » à d'autres objets blancs, par exemple à des chevaux blancs.

Murray suppose que les Arabes n'ont fait que traduire ce nom des géographes grecs, sans s'inquiéter de la nature des lieux ; nous savons cependant aujourd'hui que les habitans des contrées dont il est ici question, adorent en effet la lune.

Bruce (3), qui a voulu confirmer les rapports des anciens par ses propres observations, croyait avoir retrouvé, dans le couronnement des montagnes d'Amid-Amid, les *montes Lunæ* avec leur forme amphithéâtrale ressemblant à celle de la lune; aussi les place-t-il près des sources de son Nil, dans le pays de Saccala.

2e Éclaircissement.

Sources.— Voyage de A. Fernandez à Narea.

Le savant J. Ludolf (4) exprime ses regrets, de ce que le voyage de Fernandez, à la côte de Mélinde par Narea, *per avia et ignota*, fut si indignement entravé par la méfiance et les intrigues des diplomates. Le journal publié par Tellez ne rend compte du voyage, que depuis le Habesch jusqu'à Narea, sans faire mention, ni de la hauteur polaire, ni du climat de ces pays ; cependant, ce voyage avait duré dix-neuf mois.

Bruce nous assure que sa carte est la première qui indique, avec quelqu'exactitude, la route de ces voyageurs (5). La province de Narea compte, ainsi que Caffa, des chrétiens au nombre de ses habitans; elle est, ou du moins elle était alors (6), tributaire du souverain qui habite la terrasse inférieure du Habesch; il devait, par conséquent, exister une route de communication qui, quoique très-dangereuse à cause des

(1) A Murray, Dissertation on the progressive geography of the Bahr el Abiad and the others branches of the Nile in Bruce, Tr., 2e ed., t. VII, pag. 389 et 96.

(2) Al. Macryzy, Mscr. 3, fol. b.— Langles sur Hornemann, Voy., Paris, 1803, t. II, pag. 238.

(1) Sylv. de Sacy, Abd-Allatif. Paris, 1810, in-4o, p. 7.

(2) Jackson, Account of Marocco. 2e edi., Lond., 1811, pag. 291.

(3) Bruce, Tr. V, pag. 244.

(4) Ludolf, Hist. Æthiops., l. 1, c. 16°, 53.

(5) Bruce, Tr., 2e ed., t. III, pag. 324.

(6) Lud., Hist. Æth., 1, 16. 48.

hordes de Galla qui la parcourent sans cesse, aurait pu donner cependant des éclaircissemens très-importans sur la nature du pays.

C'est à cette voie de communication que Bruce doit les additions dont il a enrichi le récit des voyageurs, et auxquelles nous reviendrons encore plusieurs fois dans nos recherches (1). Nous ferons observer toutefois que la position de Narea sur la carte tracée par cet auteur, ne s'accorde pas avec la relation de Tellez : Gonea y est placé à la limite méridionale de cette province, vers Caffa, tandis que, d'après le journal des voyageurs, Gonea est le premier village naréanien qu'ils rencontrèrent sur la frontière septentrionale.

L'empereur d'Abyssinie Socinios ou Melec Segued (de 1605 à 1632), résolut, après avoir embrassé le christianisme, d'envoyer une ambassade au pape Paul V, et à Philippe II, roi d'Espagne; il en chargea un Abyssinien nommé Fecur Egzie, et lui ordonna de se faire accompagner par un des missionnaires qui se trouvaient dans sa résidence; le sort tomba sur le père A. Fernandez. Le 15 avril 1613, les deux envoyés partirent d'Oubarma (Ombrama, selon Tellez (2)), ville située sur les sources du Nil, dans le pays d'Alpes de Habesch, au sud du lac de Tzana. Après bien des périls et des dangers, ils passèrent le Nil, au sud, près de Mine (*Mina* selon Tellez), c'est-à-dire que sur un espace de 30 *legoas*, ou 46 milles géographiques, ils ne rencontrèrent, dans la direction du sud, qu'un pays sauvage, montueux et couvert de forêts; le huitième jour après leur départ, ils arrivèrent enfin au pied des montagnes de Narea.

Ils gravirent cette haute chaîne de montagnes par un défilé pénible qui aboutit près de la forteresse limitrophe (*Serra forte*) de Gonea. Delà, le chemin s'étend, pendant six journées, dans d'immenses plaines jusqu'à la résidence du Xoumo, d'où ils mirent encore cinq journées pour atteindre le bord oriental. Du cinquième au septième jour, les voyageurs en descendirent avec grande peine par deux défilés très-escarpés (*alta e impinada serra*), et continuèrent leur route dans les basses terres de Gingiro. Ils arrivèrent ainsi au fleuve Zebi, et à la province de Cambate, la plus reculée de celles qui payaient alors un tribut au Habesch.

(1) A. Murray, Appendix and detached Artic. in Bruce, t. VII, pag. 79.

(2) Tellez, Hist. Geral de Ethiop., l. IV, pag. 314.

Les relations les plus anciennes donnent aux basses terres le nom de *Zendero;* elles appellent *Narea* ou *Enarja* tout le pays élevé, situé entre Angote et Melinde (1), à 180 milles géographiques, 200 *legoas* de Massowa (2). Le pays de Narea, dans le sens restreint, celui qui payait alors un tribut à l'empereur d'Éthiopie, ne comprend, dit-on, que 35 milles géographiques ou 40 *legoas*.

3e. Éclaircissement.

Narea. — Les Naréaniens.

La haute terrasse de Narea s'élève du plateau africain, comme une péninsule, dans la direction du N.-E, semblable à la terrasse de Kobi qui, dans la Haute-Asie, surgit de la même manière, du côté de *Tchanpechan* et de la *Corée*. Elle forme le partage entre les eaux de la Méditerranée et celles de la mer des Indes : dans la première, vont s'emboucher les eaux du Nil qui descendent à travers des terrasses progressives et graduées; l'Océan des Indes reçoit les eaux du Zebi, torrent rapide qui, au dire des marchands mahométans, les seuls qui de nos jours se rendent encore dans ces contrées, s'appelle Kibbi (3), et ne fait qu'un avec le cours supérieur du Quilimance (4). Ses eaux blanches plus considérables que celles du Nil, se précipitent avec une rapidité extraordinaire. A. Fernandez (5), nous fait une longue description des dangers qu'il courut en traversant son cours sur des outres gonflées.

Le plateau s'abaisse très-rapidement à l'E., du côté de la terrasse littorale, vers laquelle se dirige le fleuve Quilimance. Quoiqu'elle soit très-élevée, Bruce ne dit nulle part qu'elle soit couronnée de neige; d'autres, au contraire, prétendent que la neige y repose en masses épaisses et éternelles. La terrasse dont nous parlons abonde en troupeaux, en blé, en fruits, et en denrées de toute espèce.

La pente des chaînes de montagnes qui entourent Narea est traversée par un grand nombre de petites vallées très-fertiles, mais insalubres,

(1) Tellez, Hist. Geral de Ethiop, l. IV, pag. 315.

(2) Ludolf, Hist. Æthiop., l. I, c. 16, 52.

(3) Bruce, Tr., III, pag. 331.

(4) Tellez, H. g. IV, c. 7, pag. 320 — Ludolf, Commentar, H. Æth., ad l. 1, c. 8, 10.

(5) Tellez, H. Æth. IV, 5 et 6, dans Ludolf, Ibid., fol. 318.

où viennent se rendre de petites rivières qui prennent leur source au sud, entre le 4° et le 5° de latitude N.; leurs eaux, ne trouvant bientôt plus de passage, forment d'immenses marais stagnans qui s'étendent du S.-E. au N. et N.-O. Le bord de ces vallées, ainsi que le pied des montagnes voisines, est couvert d'épaisses forêts de caféiers de diverses espèces. Le caféier n'est pas ici le seul arbre, mais c'est le plus grand du pays (1); cependant il ne croît ordinairement qu'à une hauteur peu considérable. Ce végétal a transporté avec lui le nom de sa patrie, le pays de Caffa situé au S. de Narea, d'abord en Arabie, et de là dans tout l'univers civilisé.

Les habitans de cette haute terrasse, les Naréaniens, ont la peau beaucoup plus claire que tous les autres habitans de l'Éthiopie (2). Tellez (3) les appelle un peuple excellent; ce voyageur et tous ceux qui lui ont succédé n'hésitent pas à donner aux Naréaniens la préférence sur les Abyssiniens; ils les surpassent en force et en esprit, en fidélité et en bravoure (4). Ceux d'entr'eux qui ont le malheur de tomber entre les mains de leurs ennemis, sont les plus estimés de tous les esclaves, et surtout les Naréaniennes, qu'on dépeint partout comme très-intelligentes, très-actives et très-fidèles. Au Caire, à Constantinople et dans les Indes, on les préfère à tous les autres esclaves. La couleur des Naréaniens n'est pas plus foncée que celle des Napolitains et des habitans de la Sicile.

Ils ont adopté le culte des chrétiens abyssiniens depuis la seconde moitié du XVI° siècle; à l'aide des peuplades intermédiaires (5), ils font un commerce assez considérable avec Mélinde sur les bords de l'Océan Indien, et Angola sur les bords de l'Océan Atlantique. Ils tirent du pays des Nègres, à l'ouest, l'or dont ils ont besoin pour payer leur tribut (1,500 onces par an), au souverain du Habech. Leur pays ne produit pas d'or; cependant on trouve chez eux des monnaies.

Le plateau de Narea s'élève, comme un fort, au-dessus des terrasses inférieures, au nord et à l'est (*the kingdom of Narea stands like a fortified place, in the middle of a plain*); Narea et Caffa sont comme des îles de liberté qui résistèrent, pendant des siècles, aux flots toujours assaillans, *assaltos continuos*, dit Tellez, des hordes de Galla, et surent défendre et conserver leur indépendance (1). Ces Galla, race de nègres très-noire, aux cheveux crépus, venant des contrées équatoriales du sud et de l'est, ont attaqué les Naréaniens avec des forces supérieures, mais ils n'ont pu conquérir que le pied de la terrasse qui entoure le plateau de Narea à l'est et au nord; de là, ils se sont répandus dans les forêts et les plaines septentrionales, et même jusqu'en Abyssinie. Entourés des boulevarts imprenables que la nature elle-même a élevés, protégés par d'épaisses forêts et d'immenses marais, braves comme ils le sont et toujours prêts à se défendre, les Naréaniens résistent tous les ans, avec un égal succès, aux attaques réitérées de leurs cruels ennemis. Leur plus grand malheur, c'est que par ces invasions et les attaques continuelles auxquelles ils sont exposés, toute communication leur est coupée, à l'est et au nord, avec les autres peuples; ceux qui hasardent des expéditions commerciales lointaines, sont souvent enlevés par les Galla et réduits à l'esclavage.

Ce peuple remarquable et civilisé de la haute terrasse éthiopique, a une langue commune avec les Gongas (2); la langue de Narea et de Caffa n'est pas du tout un dialecte caffre. Nous déplorons bien vivement que Salt ne nous ait rien communiqué sur ce pays de Narea.

—

CHAPITRE II.

DEUXIÈME TERRASSE. — PAYS D'ALPES ABYSSINIEN.

§ 10.

Après le coup d'œil général que nous venons de jeter sur le bord septentrional de la haute Afrique, nous sommes forcé d'admettre une grande division entre la partie située à l'est et celle située à l'ouest du Nil : les documens que nous possédons jusqu'à présent, ne nous permettent pas encore de les considérer comme un tout coherent, quoique cette supposition nous paraisse très-vraisemblable.

Nous partirons d'abord du groupe oriental du pays d'Alpes abyssinien à l'est du Nil, comme

(1) Appendix to Bruce Travels, 2e édit., tom. VII, p. 79.
(2) Bruce, Trav., t. III, pag. 327.
(3) Tellez, B. Æth, pag. 315.
(4) Ludolf, Hist. Æth., lib. I, 14, in-8°.
(5) Bruce, Trav., t. III, pag. 326.

(1) J. Ludolfi ad suam Historiam Æthiopicam, ante hâc editam Commentarius. Francof. A. 1691, fol., pag. 87.
(2) Vater, im Mithridates, III, 1re Abth, pag. 49.

nous étant le mieux connu; de là, nous passerons au groupe occidental, qui fait face au pays de l'intérieur et qui, pour cela, est entouré de ténèbres plus profondes. Mais il est nécessaire auparavant de nous expliquer en peu de mots sur les noms et les sources que nous emploierons dans ces recherches difficiles.

I[re] REMARQUE.

Ethiopie, *Habesch*.

Le nom d'Ethiopie a la même sens qu'*Aethiops* (αἰθίοψ) qui signifie un homme brûlé du soleil ou un homme de couleur foncée. Les anciens donnaient indifféremment ce nom, depuis Homère, à tous les peuples orientaux et occidentaux, et depuis Hérodote (1) à tous les peuples à la couleur noire, aux cheveux crépus ou lisses, qui habitent depuis Cerne dans l'Afrique occidentale, jusqu'à l'Indus en Asie (2). C'est avec beaucoup de raison que de nos jours on a banni ce nom de la géographie.

Nous n'avons appelé Plateau *Ethiopique* le plateau situé au sud, que pour indiquer, par le vague même du nom, le peu de connaissance que nous en avons; cependant ce nom paraît s'être plus naturalisé ici que dans d'autres contrées du monde. C'est dans le même sens, qu'après la découverte des côtes d'Afrique on fit mention d'une *Ethiopie orientale*, *occidentale*, *septentrionale et méridionale*.

Les habitans du pays d'Alpes Abyssinien, s'appellent eux-mêmes *Itjopjawan*, et donnent à leur pays le nom de *Manghestæ Itjopja* (3); c'est assurément un nom emprunté au grec du temps de la domination d'Axum. Mais ils rejettent comme injurieux le nom de *Habech* ou *Hhabechy*, qui signifie en Arabe : *une réunion de peuples*, *convena*, ou selon d'autres : *émigrés libres* (4); ce nom rappelle leur origine arabe et leur mélange avec les Africains, et c'est pourquoi ils le dédaignent; c'est celui que leur donnent les Arabes, au lieu de les appeler d'après leurs provinces, *Amharéens*, *Tigréens*, ou d'après leur religion, *Cashtam* (5), c'est-à-dire chrétiens, titre dont ils sont très-fiers.

Nous appelons maintenant avec les géographes arabes et les Portugais, *Abassia* (6), *Abyssinia*, *Habech*, *Habessinie*, *Habechy*, le pays qui est renfermé entre les limites naturelles que nous avons indiquées plus haut. Il faut faire abstraction ici de l'idée politique de l'ancien empire d'Ethiopie ou nouveau royaume abyssinien qui, dans l'antiquité, occupait une sphère beaucoup plus étendue, et qui, maintenant, est restreint à un espace beaucoup plus étroit que ses limites naturelles.

Mais le nom de Habech semble aussi avoir été borné d'abord à une très petite étendue de pays, près de Zeila, sur la côte de la mer Rouge. Là était situé Abaxa, Abassia, où se faisait jadis le principal commerce entre l'Inde et le continent d'Afrique. Les anciens géographes arabes donnent encore à ce pays le nom de *Zinghi* (1); il est probable que, par la suite, les étrangers l'appelèrent *Habech*, du nom du pays d'Abassia; de même les anciens Romains appelaient tous les habitans *Axumites*, de la province et de la ville d'Axum.

2[e] REMARQUE.

Sources. — *Bruce et Salt*.

La grande variété des sources d'où nous puisons nos données sur ce pays d'Alpes, exige une circonspection toute particulière dans l'emploi; elles sont souvent si confuses et si contradictoires que, malgré toutes les précautions, il est quelquefois impossible d'éviter toute erreur. Cependant, ce qui est très-heureux pour la science, les anciennes relations de missionnaires ignorans et fanatiques, ont été critiquées pour la plupart par le savant Ludolf et son ami Abba Grégorios d'Amhara, et c'est à eux que nous sommes redevables de la première bonne carte d'Abyssinie (2).

Les Jésuites, au temps de leur domination sur ce pays, firent des observations astronomiques pour en déterminer la latitude; les degrés de longitude qu'ils marquèrent par des journées de marche, furent rectifiés par Ludolf et Grégoire (3). Plus tard, Poncel et après lui Bruce, nous ont donné sur ce pays des renseignemens, sinon parfaits et exacts en tout point, du moins très-importans. La véracité de ce dernier voyageur, aventurier habile et audacieux, a été mise en doute et combat-

(1) Hérodote, l. VII, c. 70.
(2) Gosselin, Recherches, voyez Brédow, pag. 34.
(3) Pat., H. Lobo, Voyage en Abyssinie, 1 vol.
(4) Ludolf, H. Æth., Comment., pag. 61.
(5) Valent., Tr., t. III, pag. 242.
(6) Telles, dans Thévenot, Recueil. Paris, 1654, 4°, pag. 3.

(1) Bakul et Ebn Haukal, Oriental géogr., by W. Ousely, pag. 13.
(2) Ludolfi, Habessinia ad exemp. tab. chor. P. B. Tellezii et fida relatione Gregorii Habss. A. D. 1683, ad Comm. H. Æth.
(3) Ludolf, Comment., fol. 95, de tabul. Habyss. chor. et Hist. Æth., l. 1, c. 4

tue pendant une longue suite d'années; nos connaissances géographiques sur l'Abyssinie ont considérablement gagné à cette critique faite dans l'intérêt de la science, ainsi qu'aux recherches érudites de Blumenbach, Th. Chr. Tychsen (1), Niebuhr (2), Gmelin (3), Wharton (4), W. Jones (5), Th. F. Ehrmann (voy. son commentaire de Lobo), et en dernier lieu par celles du savant A. Murray qui, après avoir longuement étudié les ouvrages de son compatriote, en publia une seconde édition à laquelle il ajouta de nombreuses rectifications et additions que nous avons partout consultées. En 1804 et 1805, ces anciennes données furent de beaucoup augmentées par le premier voyage de Salt, d'Arkiko à Antalow (6); la carte du Habech surtout reçut une toute autre forme, après la détermination exacte des lieux situés le long de la côte de la mer Rouge; dans les années 1809 et 1810, cette carte fut de nouveau revue (7), et admirablement perfectionnée par les observations astronomiques de Salt sur toute la côte, dans le second voyage qu'il entreprit à la cour de Tigré, en qualité d'ambassadeur de la Grande-Bretagne. Depuis lors, les données astronomiques de Bruce ont perdu toute importance.

Les relations de Salt ne confirment ni ne rejettent en rien notre hypothèse sur la direction normale de la grande chaîne de montagnes, et ses voyages se bornent uniquement au pays à l'est du Tacazzé; il n'est pas non plus en contradiction avec les renseignemens recueillis par Brown à Darfour, ni avec les routes de caravanes de Darfour à Massowah par Sennaar, dont parle cet auteur.

Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer les principales corrections et rectifications apportées par Salt et Valentia. Nous invitons cependant à comparer sur Bruce, *Valentia, Trav.*, t. II, p. 472; *Bruce, Trav.*, 2e édit. IV, 266. *Valentia, Trav.*, t. II, p. 476; *Bruce, Trav.*, p. 267. *Valentia. Trav.*, p. 486 et *Bruce, Trav.*, p. 276. *Valentia, Trav.*, t. III, p. 5; *Bruce, Trav.*, t. IV, p. 285, etc.; voy. en particulier *Salt, Voyage*, 1814, p. 334—44; et dans *Clarke, Travels*, t. III, p. 58, le témoignage flatteur rendu à Bruce par un *Abba* Ethiopien qui reconnut, à l'instant, tous les dessins de plantes et d'animaux qu'on lui présenta, et les appela du même nom que Bruce.

Il est à remarquer qu'en général la carte de Bruce est beaucoup moins exacte et moins fidèle que ses descriptions, qui s'accordent d'une manière très-frappante avec les récits des Portugais et avec ceux de Salt: c'est ce que prouvent les notices curieuses de Bruce. sur Sennaar, où il eut le temps d'interroger les habitans de Fazouglo, dont il obtint des renseignemens très-importans: les données de Browne se trouvent aussi par là admirablement confirmées. Bruce était sans égal lorsqu'il s'agissait d'observer et de recueillir des documens, mais il ne savait pas faire usage de ses matériaux ni communiquer ses découvertes.

Le jugement sévère de Valentia sur Bruce: *on M. Bruce veracity I have lost all dependance* (1), n'est donc admissible qu'en partie et seulement sur ses données astronomiques.

Sa vanité et la vivacité de son imagination le firent tomber souvent dans des fables et des exagérations incroyables. Dans ses nombreuses excursions sur l'histoire, l'antiquité et les étymologies, il tombe dans de fréquentes erreurs, parce que, comme l'a très-bien remarqué Tychsen, il n'avait pas une connaissance suffisante des langues et de l'antiquité. Quoi qu'en dise son nouvel éditeur (2), pour l'excuser, son voyage imaginaire de *Kosseir à Macowar* et l'inscription (3) supposée d'Axum, sont plus que de *few apparent exagerations in description and some casual mistakes in matters of inferior consequence*.

Ses observations tirées de la nature, ses recherches sur les usages et les mœurs ont au contraire un mérite reconnu (4). Toutes les recherches de Salt dans les pays qu'il a parcourus, confirment la vérité des faits avancés par Bruce. Beaucoup de naturels du pays conservaient encore le souvenir de ce célèbre aventurier.

Pour tirer quelqu'avantage de la carte du Habech, par Bruce, et la mettre en harmonie avec ses propres récits et l'histoire en général, on n'a

(1) Bruce, Reisen, tom. V, pag. 235.

(2) Voy. N. Deutsches Museum, 1791.

(3) Anhang zu B. Reisen.

(4) Wharton, Observ. on the Authenticity of Br. Newcastle, 1800, in-4°.

(5) Asiat. Researches, t. I, pag. 383.

(6) G. Vic. Valentia, Travels in India, etc. Lond, 1809, t. III, 4°, en 3 parties, pag. 443.

(7) A voyage to Abyssinia and travels into the interior of that Country executed under the Orders of the British Government, in the Years 1809 and 1810, etc., by Henry Salt. Lond., 1814, in-4°.

(1) Valentia, Tr., t. III, pag. 294.

(2) Bruce, Tr., ed. by Murray, t. I, præf. VIII.

(3) Valentia, Tr., t. III, pag. 328 et 98.

(4) F. Blumenbach et Tychsen, dans Bruce, tom. III, pag. 290.

qu'à supprimer, aux deux rives des fleuves, toutes les chaînes de montagnes qui, comme sur tant d'autres cartes, n'existent que dans la tête des cartographes.

I. GROUPE ORIENTAL DU PAYS D'ALPES D'ABYSSINIE, A L'EST DU NIL.

Tous les accidens naturels de ce pays prouvent que le Habech est un Plateau dont nous ne connaissons que très-imparfaitement l'élévation absolue : *atta est, et ut Gregorius ajebat, Africæ vetut gibbus* (1). Selon Tellez (2), c'est la raison qui l'a fait appeler *Alberegran* ou *Haute Ethiopie*, par opposition aux basses terres inférieures. Nous pouvons donc lui donner avec raison le nom de *pays d'Alpes*.

Le Nil descend de ce plateau élevé en formant un grand nombre de cataractes et parcourt un espace de plus de deux cents milles géographiques avant d'atteindre la mer.

Il paraît qu'à l'ouest, à Wangara, la pente du plateau n'est pas moins considérable, quoiqu'occupant un espace beaucoup plus grand, car c'est ici, dans le Soudan, que le Niger, après un cours de quatre cents milles géographiques de l'ouest à l'est, forme ses lacs, à l'endroit connu, jusqu'à présent, pour le plus bas de sa pente (3).

Suivant les expériences barométriques que Bruce fit aux sources du Nil, le mercure montait à vingt-deux pouces anglais et indiquait 1,652 toises (4), ou 9,912 pieds de hauteur absolue. Mais il faut observer que les expériences de Bruce ne sont pas toujours très-exactes.

De quelque côté qu'on arrive du nord et de l'est, ce n'est qu'à travers des gorges de montagnes qu'on peut atteindre le plateau. Jusqu'à présent nous ne connaissons la nature de ce plateau que par les observations faites sur ces routes pénibles; nous connaissons aujourd'hui sept différens défilés ou coupures que nous examinerons successivement; passant ainsi de l'est à l'ouest, nous tâcherons d'arriver à une idée juste et vivante des montagnes du Habech et de leurs habitans.

(1) Ludolf, Comment., fol. 79.

(2) Dans Thevenot, Rec., pag. 2, dans les descr. de l'empire du prêtre Jean.

(3) Rennel, Appendix in Mungo Park, Travels, p. LXXII.

(4) Bruce, Trav., 2e édit., tom. V, pag. 311.

DÉFILÉS CONDUISANT AU HABECH.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Chemin ascendant conduisant d'Arkiko et d'Adoule situées sur la baie de Massowa, à la terrasse de Baharnagach, par le défilé de Taranta.

A. *Principale voie de communication.* — Un chemin qui fut de tout temps la principale voie de communication entre l'Abyssinie, l'Arabie et l'Inde, part de la côte de la mer Rouge près d'Arkiko, vis à vis le port de Massowa ou Massoua, situé dans l'île voisine, et conduit dans l'intérieur du pays d'Alpes de Habech. Depuis des siècles, ce chemin est fréquenté par les nombreuses caravanes qui transportent les marchandises de l'Orient dans l'intérieur du plateau. Les pénibles efforts de Valentia et de Salt, en 1804 et 1805, le voyage que ce dernier fit à Tigré, en 1809, avaient pour but d'ouvrir, par cette voie, de nouveaux débouchés au commerce anglais dans l'intérieur de l'Afrique et dans l'Abyssinie. On pouvait espérer que ces relations, une fois entamées, deviendraient très-importantes; car, au moyen de leurs factoreries indiennes, les Anglais auraient été à même d'y transporter leurs marchandises très-commodément et à peu de frais.

Trois raisons font que le défilé de Taranta est la voie de communication la plus fréquentée.

D'abord toutes les autres côtes de l'Abyssinie étant au pouvoir de puissantes tribus de mahométans, ennemis mortels des chrétiens, leur sont plus ou moins fermées. Dans ce défilé qui est le plus court, on est aussi moins exposé à être pillé par les autres hordes barbares (1).

Secondement, on trouve ici un bon port, avantage que l'on rencontre si rarement sur la côte du golfe Arabique, et la petite île voisine de Dalac offre de l'eau douce en abondance (2).

Troisièmement, la pointe nord-est du pays d'Alpes se termine peu à peu en pente douce et saillante vers la mer, et présente ainsi un passage commode pour les porteurs et les bêtes de somme, tandis que les défilés du sud, quoique toujours plus larges, sont bien moins praticables.

A Massowa la côte se coupant à pie et formant un bon mouillage, les hordes de mahométans et

(1) Salt, Voy., pag. 156.

(2) Valentia, Tr., t. II, pag. 56 et 258.

d'autres peuplades sont moins entreprenantes, et les Abyssiniens, protégés par la nature, se défendent plus facilement; aussi loin que s'étend leur haute terrasse, ils ont, de tout temps, su résister aux attaques des peuplades qui habitent les basses terres.

Cela peut servir à nous expliquer un phénomène très-remarquable; c'est que, depuis les temps les plus reculés, toutes les expéditions dans l'intérieur du Habesch sont parties d'Arkiko; Poncet, le seul voyageur qui ait pénétré par la route de Sennaar, a choisi aussi le défilé de Taranta pour s'en retourner (1).

Cette terrasse qui s'étend au loin le long de la côte et la domine, était autrefois le siége de la domination maritime des Abyssiniens sur le golfe Arabique. Aujourd'hui, comme autrefois, elle s'appelle encore *Midre Bahar*, c'est-à-dire la province des côtes; le gouverneur porte le titre de *Baharnagach* (2), c'est-à-dire, *souverain de la côte*. Cette terrasse est en effet la clef de la mer pour celui qui en a la possession; le *Najeb* ou représentant du sultan turc à Massowa est lui même dépendant du Baharnagach. C'est au bord septentrional de la terrasse qu'est situé Dixan.

Anciennement le Baharnagach résidait, une partie de l'année, à Massowa (3) sur la côte; plus tard, du temps de Poncet, il habitait Dobarwa (4), défilé conduisant à *Gondar;* maintenant il a établi, selon Salt, son séjour à Dixan, (5) défilé qui conduit à Tigré; tous les gouverneurs se sont ainsi retirés dans l'intérieur, à mesure que la domination abyssinienne tombait en décadence.

B. *Chemin conduisant aux hauteurs.*

En partant de la côte plane et sablonneuse d'Arkiko, on s'aperçoit déjà, dès le deuxième jour, que le pays s'élève insensiblement en collines, au sud; mais ce n'est qu'après cinq journées de marche qu'on remarque le premier gradin du pays d'Alpes Abyssinien, la terrasse du Baharnagach (1). La côte elle-même n'offre qu'un sol aride et sablonneux, quelques collines desséchées avec des buissons d'acacia; quand des citernes ne retiennent pas les eaux des pluies, il y a siccité complète dans ce pays; aucun fleuve n'arrose cette plage brûlante.

Mais la nature change subitement d'aspect dès que l'on s'élève des éminences granitiques de Toubbo à la montagne de Taranta; cette montagne traversée par le défilé du même nom, s'étend comme une chaîne limitrophe, du sud-est au nord-ouest. Le pays devient alors montueux et se couvre de forêts et de rivières dont les eaux rappellent souvent à la vie les animaux et les hommes (2) qui ont erré longtemps dans les déserts ardens, où l'on ne rencontre que de l'eau de citerne et de rares et faibles sources dans le sable. C'est ici que commence la région des forêts de Tamarins (*Tumara Hindi* (3)), qui se continue sur les hauteurs; les acacias ou mimoses, les *Gira* (4) des indigènes, plantes caractéristiques des déserts brûlans de la Nubie et de la mer Rouge, disparaissent au contraire peu à peu. Les collines et les vallées inférieures sont remplies d'antilopes, les forêts fourmillent de singes, que l'on ne rencontre plus bientôt dans les régions plus élevées (5).

On y voit aussi des troupes entières d'éléphans; tous les voyageurs en ont remarqué de la fiente et ont vu les traces des dégâts qu'ils causent à la végétation, mais ils n'en mentionnent plus au-dessus de la terrasse. C'est encore ici qu'errent, le long de la bordure boisée de la pente inférieure de la chaîne limitrophe, les nombreuses hordes de peuples pasteurs, nomades et pillards que Salt nous assure être au nombre de cinquante et même au delà. Ils passent la saison de la sécheresse dans les forêts couvertes de pâturages, et à l'arrivée de la saison des pluies, ils se retirent, avec leurs troupeaux, dans le désert plus sec, situé près de la mer.

Près du défilé de Taranta habitent les tribus des HAZORTA, qui en défendent l'entrée aux voyageurs lorsque ceux-ci se refusent à leur faire des présens, ou qu'ils ne savent leur inspirer du respect. Les chameaux ne servent que

(1) J. Poncet, Relation abrégée d'un voyage en Éthiopie, 1698-1700, par Ch. le Gobien, dans les lettres édifiantes, IV, Rec., Paris, 1713, pag. 128.

(2) Historia de las Cosas d'Etiopia el segun que todo ello fue testigo de vista Fr. Alvarez Capellan del Rey D. Manuel de Portug. En Anvers A. 1557, in-8°, pag. 29.

(3) Bruce, Tr., t. IV, pag. 443.

(4) Poncet, pag. 144.

(5) Valentia, Tr., t. II, pag. 488.

(1) Valentia, Tr., t. II, pag. 480.

(2) Bruce, Tr., t. IV, pag. 270.

(3) Browne, Tr., pag. 255.

(4) Salt, Voy., pag. 223.

(5) Valentia, t. I, pag. 481, et t. III, pag. 238.

jusqu'au pied du défilé; cet animal ne peut s'élever plus haut car il n'appartient pas à la nature des pays d'Alpes (comparez l'entrée du Cachemire en Asie); on n'emploie comme bêtes de somme, dans ces régions élevées, que les bœufs et les mulets. Salt lui-même fut obligé de renvoyer trente-cinq chameaux de sa caravane, dès qu'il fut arrivé au delà de Toubbo, là où commence le pays sauvage et montagneux, et ce ne fut qu'avec grand'peine qu'il put faire usage de chevaux.

En partant de Toubbo on monte assez rapidement pendant deux jours, jusqu'au pied du Taranta qui est de granit rouge; le troisième jour seulement, on entre dans le défilé pénible et escarpé de Taranta qui, s'élevant entre des bancs de pierre calcaire, conduit à travers des ravins et des débris de rochers, jusqu'au sommet le plus élevé, *le Sarar*, et jusqu'au marais de Tourabo où les eaux se partagent. On monte pendant trois heures.

Dans cet étroit défilé, la végétation a changé de nature. Comme les montagnards suisses, les pasteurs abyssiniens oublient leurs fatigues (1) en chantant, en chœur, de joyeuses mélodies. Près du sommet, se trouvent les forêts de cèdres (*Tud*, selon Salt, l'*Arze* des Abyssiniens selon Bruce, *Oxycedrus virginica* (2), espèce d'arbre au bois dur qui était en pleine floraison au mois de mars. Sur le sol aride et sec de la terrasse Baharnagacb, on voit partout le *Kollquall* (3) (espèce de *Cactus?*), qui ressemble à un arbre, et atteint parfois 40 pieds de hauteur; sa forme de lustre et les nombreux fruits de couleur cramoisie qui le recouvrent comme d'un voile, indiquent ici une région toute nouvelle, région qui commence avec le *Kantouffa*, (*Pterolobium lacerans*, selon le manuscrit de Browne), et où disparaissent les forêts d'acacias des régions inférieures. Au-dessus de la région des *Kollquall* on rencontre çà et là des groupes d'un arbre inconnu jusqu'à présent et qu'on appelle *Wâra*; son feuillage ressemble à celui de l'osier, ses branches sont couvertes de lichens; c'est avec le Wâra que commence la région froide des forêts de cèdres.

Du sommet du défilé de Taranta qui conduit dans le domaine du Baharnagacb, l'œil découvre, dans l'intérieur, les hautes et immenses chaînes de montagnes de Tigré et d'Adowa. Pour arriver à la haute plaine où est situé Dixan, on ne descend qu'une heure, tandis qu'il faut sept journées pour monter de la côte à la terrasse. Le climat change absolument au delà de cette bordure de montagnes (1); le même phénomène se présente à l'est et à l'ouest des Ghat, sur le plateau de Dekan. L'air de la haute plaine était, lorsque Salt la visita, très-chaud et très-sec, la plaine aride, tous les lits de rivières de l'O. sans eau (c'était au mois de mars), d'immenses forêts de Kollquall s'étendaient sur les plaines dans la direction de Dixan.

C. *Étendue et surface de la terrasse antérieure.*

La terrasse antérieure du Baharnagacb s'étend au sud, dans la direction d'Antalow, dans une vaste plaine montueuse, fertile et entrecoupée seulement par quelques rangées de montagnes peu élevées; elle comprend une étendue de quatre journées de marche jusqu'au défilé de Recaito qui conduit à un second gradin très-escarpé, mais moins haut (2); à l'ouest elle s'étend sur les plaines de *Zeraï* et de *Serawe*, fameuses par la beauté des chevaux qu'on y élève, et l'abondance des pâturages que Salt compare aux prairies de l'Angleterre; elle est bornée par un affluent du Mareb (3), le fleuve *Babzar*.

Le bled et surtout le maïs (*India corn*) y est très-cultivé; on y trouve aussi des oliviers sauvages et des *darou*, appelés suivant Bruce et Salt, *Daroo* dans la langue de Tigré et *Werca* chez les Arabes. *Tarou* appartient au petit nombre de mots sanscrits qui ont quelqu'analogie avec la langue éthiopique, et signifie *arbre; Doure* dans l'Amhara veut dire forêt. Le pays est ici très-peuplé; il est habité par une race de couleur très-foncée (*very dark complexion*, selon Salt, et non pas de couleur cuivrée, comme le prétend Bruce), divisée en plusieurs tribus qui toutes parlent la langue *Geech* et se regardent comme indépendantes de Tigré. Le ciel est, sur cette terrasse, plus clair, plus étoilé et plus étincelant que dans les basses terres (4), phénomène qui résulte de la grande élévation absolue des montagnes; l'Européen respire ici pour la

(1) Salt, Voy., pag. 235.
(2) Valentia, t. II, pag. 186.—Bruce, t. IV, pag. 272.
(3) Bruce, t. VI, pag. 154, tab. 10 et 11.

(1) Salt, Voy., pag. 239.
(2) Valentia, t. III, pag. 13.
(3) Bruce, t. IV, pag. 285, 295.
(4) Salt, Voy., pag. 239.

première fois un air frais et bienfaisant; partout il rencontre des troupeaux de beaux moutons noirs (1) et une magnifique espèce de vaches, toutes de couleur blanche et couvertes d'un poil très-fin; la hyène tachetée, *Felis crocuta* qui est très-nombreuse dans ce pays fertile, en dévore malheureusement une grande partie.

Dans cette région située entre les hauteurs et les basses terres, sur la limite de deux climats très-différens, les toits plats (2) peuvent encore résister aux pluies des tropiques. Plus loin, sur la terrasse de Tigré, près de Génater, selon Salt, près de Kella, selon Bruce, on trouve déjà des toits à forme conique; à Antalow on n'en rencontre déjà plus d'autres.

Deux routes conduisent de la terrasse antérieure du Baharnagach à Gondar, aujourd'hui capitale du Habesch, située sur le lac de Tzana: l'une se dirigeant vers le sud, passe par Antalow et Tigré; l'autre tournant plus à gauche, passe par Adowa, Axum et Siré; Salt a suivi la première jusqu'à Antalow; Poncet et Bruce choisirent la dernière qu'ils poursuivirent jusqu'à Gondar.

Nous ferons encore observer que, depuis un certain temps, le pouvoir des Baharnagach est tellement affaibli, que chaque chef de village prend maintenant ce titre.

2e Éclaircissement.

Chemin ascendant, conduisant de l'avant-terrasse du Baharnagach à la terrasse de Tigré.

Dans son premier voyage, Salt traversa le défilé de Recaito à quatre journées au S. de Dixan, et entra ensuite dans de larges plaines couvertes de verdure, *Hadjaian*, et souvent interrompues par des collines rocheuses. Après avoir monté graduellement vers le sud pendant quatre journées, il rencontra le second défilé, qui conduit à la plaine d'*Ayadde*. La route va pendant cinq jours en droite ligne vers le sud; on entre ensuite après avoir franchi le troisième défilé, celui de Chelicout, dans les hautes plaines de verdure d'Antalow (3). Dans son second voyage, Salt suivit la même direction, mais avec une légère déviation à l'O.; jusqu'à Antalow, la route le conduisit également à travers de hautes plaines, entrecoupées quelquefois par des gorges de montagnes qu'il appelle *Ghat*, comme celles de l'Indoustan. Il traversa d'abord, près de Dixan, les plaines de Zaraï et de Serawe (1) qui s'étendent à la base occidentale du Taranta. Elles sont d'une hauteur absolue très-considérable; malheureusement Salt ne put les mesurer, son baromètre s'étant brisé; le climat était déjà très-tempéré, au mois de mars, la végétation, au contraire, très-tardive, comparativement à celle des basses terres. Les champs étaient couverts de froment et d'orge en épis. A quelque distance, à l'E., cette haute plaine était bornée par le groupe de montagnes d'Adowa. Une seconde (2) plaine, différente de la précédente et plus ouverte, se présente ensuite au sud et sépare les montagnes d'Agamé et de Haramat situées à 4 milles géographiques à l'E., du fleuve Taccazzé, à l'O. Elle est couverte de sable, et çà et là on voit s'en élever en couches perpendiculaires, des rochers isolés de pierre calcaire, de schiste et de granit. A son extrémité méridionale, un défilé conduit dans les hautes plaines plus méridionales et plus élevées de Giratta et d'Enderta, où sont situés Chelicout et Antalow. Ces deux hautes plaines diffèrent entièrement des précédentes; les mêmes roches ne sont plus ici perpendiculaires, mais au contraire, inclinées, et leur surface recouverte d'un sol noir et glaiseux, très-propre à la culture de l'orge. Les eaux de ces plaines élevées se dirigent à l'O., et viennent se réunir au Taccazzé (3), après avoir parcouru les contrées les plus fertiles et les plus riantes; c'est dans quelques enfoncemens, qu'on rencontre les seuls bosquets et les seuls forêts du plateau si pauvre en bois, quoique riche en gibier et en pâturages. C'est encore ici que se trouvent bâties sur des collines, les résidences du souverain de Tigré, Antalow et Chelicout.

Les gradins des montagnes s'élèvent tout à coup plus rapides et plus prononcés au S. et à l'O., au sud ils vont se confondre avec les hautes montagnes de *Satowa*, *Bora* et de *Lasta*, et à l'ouest avec les cimes neigeuses du Samen (4).

D'Antalow on aperçoit au sud (non-seulement dans la direction du N. au S., comme dit Bruce,

(1) Valentia, t. II, pag. 507.— Bruce, t. IV, pag. 276.
(2) Valent., t. II, pag. 504, t. III, pag. 21, 50.—Bruce, t. IV, pag. 297.
(3) Valent., Trav., t. III, pag 20.

(1) Salt, Voy., pag. 244.
(2) Salt, Ibid., pag. 254, 398.
(3) Salt, Ibid., pag. 345 à 350.
(4) Salt, Ibid., pag. 283.

mais aussi dans la direction de l'E. au N.-O., à peu près au 13° 30' latit. nord, suivant la dernière carte de Salt) la haute chaîne de montagnes de Tigré (1) qui, s'élevant rapide et escarpée, se présente à l'œil comme une rangée de sommets dentelés, déchirés et en forme de tours, qui tous vont se perdre dans les nues. Cette même chaîne sépare aussi le haut Habech, au S.-O., de la terrasse de Tigré au N.-E., et comme la communication entre ces deux points est très-difficile, le *Ras* ou gouverneur de Tigré, *Ras Welleta Salassé*, n'a pas eu grand'peine à se déclarer souverain indépendant. Déjà, du temps de Tellez, cette haute chaîne de montagnes, formait, près de la province d'Angote qui confine au S.-E. à Tigré, la frontière entre ce royaume et les hordes de Galla qui avaient pénétré jusque-là dans le Habech oriental (2). Les mêmes rapports politiques existent encore de nos jours, comme nous l'apprend l'histoire de la dernière guerre entre Tigré et les Galla du sud, à laquelle prit part en 1808 un Anglais nommé M. Pearce, favori du Ras de Tigré (3). Le pays de montagnes de Lasta, situé au 12° latit. sud, et du 39° au 40° long. E. de l'île de Fer, près des sources du Taccazzé, forme la province limitrophe (4) entre le domaine actuel du chef de Tigré, et les possessions de Gojee, prince des Galla. Ce chef devenu très-puissant, gouverne actuellement la province d'Angote, qui confine au S.-E. à Lasta. Son armée, forte de 40,000 hommes, fut battue près de la montagne de *Zingilla*, par le Ras de Tigré, Velleta Selassé. La defaite de Gojee mit de nouveau les montagnes de Lasta au pouvoir du Ras de Tigré; elles forment maintenant la province limitrophe de ses états, et lui servent en même temps de rempart contre Amhara, situé au S.-O., au delà du Taccazzé supérieur, et appartenant encore à l'empereur d'Abyssinie. Au sud des hautes montagnes de Lasta, s'étendent jusqu'à Shoa, au sud et vraisemblablement jusqu'à Narea, les vastes hautes plaines, habitées actuellement par la race des *Edjow-Galla*, sous le commandement du célèbre Gojee. Les montagnes de Lasta forment un rempart inexpugnable au sud; peu de troupes suffisent pour en défendre l'entrée. Les habitans des montagnes de Lasta parlent la langue *Amhara*, et diffèrent déjà sensiblement des habitans de Tigré; ils ont beaucoup de jactance, et sont d'excellens cavaliers (1). D'un autre côté, au nord, le Ras de la terrasse de Tigré n'a pas grand'peine à tenir en respect le *Najeb* de Massowa. Les Portugais appelèrent le Ras de Tigré, *Tigremean*, c'est-à-dire vice-roi, à cause de la grande autorité qu'il exerce dans la plus complète indépendance.

Au milieu de la terrasse de Tigré (2), est situé *Adowa*, résidence du Ras; sa domination s'étend sur tout le pays d'Alpes Abyssinien, situé à l'E. du Taccazzé, et comprend les provinces de Siré, Tigré, Enderta (où est située Antalow, la capitale) et les côtes de Boré et de Bahar. Toute cette étendue de pays s'appelle *Tigré*, parce que la langue de Tigré y est dominante, tandis que la langue Amhara est exclusivement parlée au S. et à l'O. du Taccazzé (3).

La terrasse de Tigré abonde en pâturages; dans les plaines on fait annuellement deux récoltes (4) de froment, de poa (*poa Abyssinica*) et de maïs; le coton dont les Abyssiniens et surtout les habitans d'Adowa font leurs vêtemens, y est en abondance : les oranges, les citrons, les grenades, les bananes, tous fruits qui y ont été transportés par les Portugais (5), ne se cultivent que dans les jardins. Le Darou parvient comme dans la terrasse précédente à une grosseur et une hauteur extraordinaires. Partout on trouve des forêts et des ruisseaux; aussi les montagnards de Tigré se livrent continuellement aux plaisirs de la chasse et du bain.

Le pays qui s'élève ici graduellement est partout bordé de montagnes et de rochers stratifiés horizontalement et entrecoupés de fentes verticales qui les partagent en énormes blocs de rochers, semblables à des ruines (6). Leurs parois sauvages, nues et escarpées pour la plupart, sont souvent perpendiculaires et présentent l'aspect de tours immenses et une foule d'autres formes singulières. Au pied de ces parois de rochers, sont partout entassés d'immenses blocs détachés; tout à coup les défilés en sont encom-

(1) Valentia, Tr., tab. 24.
(2) Salt, dans Valentia, t. III, p. 50.—Bruce, t. IV, p. 346. — Tellez dans Thévenot, Rec., pag. 15.
(3) Salt, Voy., pag. 288, 294.
(4) Salt, Nouvelle carte d'Abyssinie.

(1) Salt, Voy., pag. 279.
(2) Salt, Voy., pag. 154.
(3) Bruce, Tr., t. IV, pag. 33, et t. II, pag. 491, dans Murray Appendix Vocabulary.
(4) Bruce, t. IV, p. 315.—Salt, dans Valentia, t. III, p. 231.
(5) Salt, dans Valentia, t. III, pag. 24 et 119.
(6) Salt, ibid., pag. 60, 65, 72.

brés pendant les terribles pluies des tropiques, et deviennent ainsi impraticables aux voyageurs. Dans beaucoup de plaines ces décombres couvrent une grande partie, quelquefois même les trois quarts du pays, de sorte qu'un quart du terrain seulement est propre à la culture. Ces masses détachées semblent caractériser toute la terrasse de Tigré (1). Quand les voyageurs donnent des détails géologiques, ils nous apprennent que ces rochers ou blocs sont rarement des roches primitives (2). Ce sont, au contraire, des roches de Derbyshire (*Toadstone*, c'est-à-dire des amygdaloïdes), de la brèche, du schiste, et surtout du grès: leur forme cubique et leur fragilité le prouveraient d'ailleurs; quelquefois, cependant, on trouve aussi des pierres calcaires, en couches horizontales; Salt rencontra les premières de ces montagnes à forme de tour ou de forteresse, près du défilé de Recaito et à Devra-Damo; Bruce en vit pour la première fois sur la frontière de la plaine de *Zaraï*, à *Addicotta* (3). Elles forment souvent entre leurs parois immenses, des défilés très-étroits qui servent de repaire aux voleurs. C'est de là qu'ils fondent sur les voyageurs, les attaquent et les pillent; quelquefois cependant ils ne font que prélever un impôt qu'ils prétendent leur être dû par les passans.

Dans le Habech, beaucoup de noms de lieux se terminent (4) en *Ber*; cette terminaison designe presque toujours des défilés de la nature de ceux dont nous venons de parler.

Ire Remarque.

Roches de grès, antres, forts, Ambas.

Alvarez (5) rencontra dans son voyage du fleuve Tacazzé à la province d'Angote, les montagnes d'*Abrigima*, et y trouva un grand nombre d'églises taillées dans le roc.

Salt (6), après avoir parcouru la plaine d'*Ayadde*, arriva entre des montagnes rocheuses à la grande église d'*Abouhasoubha*; il prit cet édifice taillé dans le roc et orné de colonnes et de bas-reliefs, pour une des églises que l'empereur *Lalibala* fit bâtir par des ouvriers égyptiens; cette opinion lui valut l'estime et la bienveillance des poëtes abyssiniens, qui le vantèrent comme un grand architecte. Déjà Ludolf (1) qui nous raconte la même chose, assure que ces églises sont taillées dans des roches très-tendres comme les ermitages qu'on trouve près de St-Maurice, de Soleure, de Regenstein, et de Goslar.

La pente septentrionale du Habech dans le Tigré (2), est habitée depuis les temps les plus reculés, par des peuples troglodytes; leurs cavernes sans nombre sur les bords du Tacazzé (3) sont toutes taillées dans le grès *(soft, gritty, sandystone)*; car on ne trouve ici nulle part des roches primitives; elles ne paraissent libres et à découvert que dans les terres plaines inférieures.

On sait aussi que les habitans de Doba et de Dancali vivent dans des cavernes, de même que les Troglodytes d'Agatharchide et d'Artemidor qui, comme l'a prouvé Niebuhr, n'habitent pas les côtes, mais les montagnes de la terrasse de Tigré.

Ces faits peuvent jeter une grande lumière sur le haut pays d'Alpes du Habech. Aussi loin que l'on a parcouru la chaîne limitrophe, ainsi que ses hautes et basses plaines, on les a toujours trouvées couvertes d'énormes masses de grès stratiformes et présentant pour la plupart, à une certaine hauteur, des couches horizontales. Delà l'uniformité remarquable des montagnes dans tout le plateau, même lorsqu'elles offrent, à l'extérieur, les formes les plus variées et les plus bizarres.

Il est impossible de déterminer jusqu'où cette forme caractéristique s'étend à l'intérieur, mais en tous cas, l'analogie de cette formation avec celle du bord méridional de la Haute-Afrique est très-remarquable. En Abyssinie comme dans le sud de l'Afrique, on ne trouve nulle part *de l'or en grains*; mais le fer y est si abondant, surtout à Begemder, à l'E. du lac des sources du Nil, qu'on n'a pas besoin de creuser pour le trouver. Dans plusieurs provinces on se sert de petites monnaies en fer (4) (voyez plus haut, *bord méridional*, Ire *div., chap.* 3, *éclairciss.* 2, *remarque* 1.)

Dans les montagnes d'Abyssinie et dans les provinces de Samen, d'Amhara, et quelquefois même du milieu des plaines, on voit s'élever comme des tours, des pyramides ou d'énormes cubes (*metæ maximæ, arces quadratæ*, etc.) des rochers qui ne sont abordables que par des gradins taillés dans le roc, ou par des échelles. Leurs sommités sont planes, unies, couvertes de champs, de forêts,

(1) Salt, dans Valentia, t. III, pag. 172, 70, 74, 27.
(2) Salt, ibid., pag. 13, 96.
(3) Bruce, Tr., t. IV, pag. 294.
(4) Bruce, Tr., pag. 297.
(5) F. Alvarez, Hist. de Ethiop, fol. 70.
(6) Salt, dans Valent., t. III, pag. 29.

(1) Ludolf, Hist. Æth., l. II, c. 5 et Comment., p. 235.
(2) A. G. Niebuhr, Über Trogloditen in Tigre, im Museum für Alterth. W. 2 vol., 1810.
(3) Bruce, Tr., t. IV, pag. 32.
(4) Alvarez, Hist. de Ethiop., fol. 64.

de sources et de rivières ; tantôt de moindre, tantôt de plus grande étendue, quelquefois même elles ont plusieurs journées de longueur. Les Abyssiniens appellent ces montagnes caractéristiques, *Amba* (1). De là le nom d'*Amba*, qu'on retouve si souvent uni à d'autres noms comme *Amba Geshen* (la prison royale), *Amba Quaxen* (2), où se trouvent les plus élevés et les plus escarpés de ces rochers ; *Amba Gidéon*, le célèbre rocher des Juifs, résidence du gouverneur de Samen ; *Amba Sanat*, forteresse célèbre par la conquête qu'en fit en 1541, Chr. de Gama ; *Amba Dorho*, *Amba Damo*, *Amba Danet*, etc.

Ces Ambas sont des forteresses naturelles et souvent imprenables, qui seules ont protégé jusqu'à présent le pays contre les hordes sauvages des Galla du sud ; à l'E., elles ont servi aussi de rempart puissant aux chrétiens d'Abyssinie, contre les expéditions annuelles des fanatiques mahométans.

Les cimes des Ambas nous offrent une ressemblance frappante avec le *kœnigstein*, le *Sonnenstein* et le *Lilienstein* en Saxe ; ce n'est qu'à grand'peine qu'on parvient à les gravir au moyen d'échelles ; on y élève les animaux et les fardeaux avec des cordes comme, par exemple, à Amba Geshen ; les auteurs anciens en racontent une foule de merveilles. Salt compte aussi au nombre des Ambas, *Devra Damo* (3) qui s'élève de la plaine do Serawé ; il fait en même temps remarquer la grande ressemblance de ces rochers avec les forts indiens ; nous avons déjà appelé l'attention sur cette analogie à l'occasion de *Gwalior*.

L'air est toujours très-frais sur les Ambas. Ils ne sont pas tous entièrement isolés ; mais ils se rapprochent, se groupent, à mesure qu'on avance vers la haute terrasse ; les gorges deviennent toujours plus étroites, les défilés s'élèvent plus rapides et plus escarpés, et forment des zigzags continuels jusqu'à ce qu'ils se confondent en un seul et grand corps avec la haute terrasse. Arrivé au sommet, on ne descend plus ou du moins très-peu ; la route se prolonge pendant plusieurs journées de marche sur la surface plane du plateau. Telle est du moins la forme du Lamalmon, le plus célèbre, le plus haut et le plus escarpé des défilés de l'Abyssinie (4).

A mesure que les Ambas s'avancent dans les basses terres en s'éloignant de la haute terrasse, ils s'isolent davantage, et perdent de plus en plus de leur hauteur et de leur étendue ; mais leurs formes deviennent toujours plus singulières et plus bizarres ; ils rappellent alors les montagnes du Piquet au cap de Bonne-Espérance, les monts des Merveilles en Chine, les rochers de grès d'Adersbach en Bohême. Ils forment des espèces de murs souvent si étroits qu'on les croirait à peine capables de résister aux vents, ou bien des masses cubiques, des tables (*in shape of a hearth-stone* comme dit Bruce), des obélisques, des pyramides, quelquefois même des cônes renversés comme le pain de sucre d'*Adersbach* (1).

Au pied de ces Ambas et des terrasses qu'ils forment, le sol est couvert de débris de rochers ; les plaines quoique sablonneuses sont abondamment arrosées par les pluies des tropiques, et par conséquent, couvertes d'un humus fécond et d'une riche végétation. Lorsque le humus est entraîné dans les vallées par les eaux des montagnes, il donne à la Kolla et à la Mazaga un caractère tout particulier.

2e Remarque.

Terrasse de Tigré, comme siége de la civilisation, royaume d'Axum.

La terrasse de Tigré qui domine la mer voisine, a été tout particulièrement favorisée par la nature. C'est au milieu de cette terrasse que sont situées les ruines à peine retrouvées encore, de villes jadis très-importantes, d'où sont sorties autrefois la puissance politique et spirituelle, la langue et la civilisation qui, de là, se sont répandues ensuite sur tout le pays d'Alpes.

A une journée de marche d'*Adowa*, près du groupe de montagnes du même nom, on rencontre sur la Mareb supérieur entre deux collines, à l'extrémité d'une vaste et fertile vallée, les ruines d'Axum (2), appelées *Acachum* par les Portugais. De grands degrés de pierres conduisent encore aujourd'hui au sommet de ces collines ; dans l'une on trouve des grottes profondes et de vastes salles ornées de colonnes, et taillées dans le roc. C'est là, disent les traditions du pays, le tombeau de la reine de Saba (3). Selon d'autres auteurs, le corps du roi d'Abyssinie Caleb Negus, contemporain de l'empereur Justinien (527 après J.-C.), aurait été déposé dans ce tombeau royal (4).

(1) Ludolf, Hist. Æth., l. I, c. 6.
(2) Tellez, dans Thevenot, pag. 24.
(3) Salt, Voy., pag. 244.
(4) Bruce, Tr., t. IV, 371. — Ludolf, Hist. Æth., l. I, c. VI, et Comment., fol. 106.

(1) Bruce, Tr., t. IV, 316.
(2) Voy. le plan d'Axum dans Valentia, Tr., tab. VI.
(3) Tellez, dans Thévenot, Rec., p. 18.
(4) Ludolf, Hist. Æth., l. II, c. 44. — Salt, dans Valentia, Tr., t. III, p. 82.

La vallée voisine ombragée par quelques majestueux darous est remplie de décombres et de grands blocs de pierre qui sans doute appartenaient autrefois à un même et grand tout; mais parmi ces débris très-peu, comme le trône royal de granit et quelques bassins, portent encore des traces de leur ancienne destination. On distingue surtout deux groupes de 14 à 15 obélisques (1); ils sont presque tous renversés, sept sont couverts d'ornemens et n'ont pas moins de 38 pieds de longueur. Des prêtres racontent qu'autrefois 53 obélisques s'élevaient en ce lieu, et que l'an 1070, ils furent renversés par la reine Gadit d'Ambara. Deux seulement sont encore debout; l'un, formé d'un seul bloc de granit, et très-bien proportionné, s'élève à une hauteur de 80 pieds (60 pieds, selon Salt, dans son second voyage). Ces chefs-d'œuvre de l'art (2) nous font supposer dans ces contrées lointaines, l'existence d'une ancienne civilisation qui a disparu depuis des milliers d'années.

Une pierre avec une inscription grecque (voyez-en la copie nouvellement corrigée dans *Salt*, *Voy.*, tab., pag. 411), nous apprend que là était jadis le siége du puissant empire d'Abyssinie (3). Cet empire ne peut cependant avoir fleuri qu'après la décadence du royaume des Ptolémées, car nous ne savons pas que pendant sa durée, cette partie orientale de l'Abyssinie ait été le centre ou d'un grand empire ou d'un grand commerce (4). Mais, du temps des Ptolémées, et même avant eux, florissait dans la partie occidentale de l'Abyssinie, sur les bords du Nil ou *Astaboras-Tacazzé* (5), le royaume de Meroé; peut-être la puissance d'Axum s'est-elle élevée sur ses ruines; peut-être aussi Axum existait-il déjà auparavant comme colonie de Meroé (6), et n'aurait été fondé d'abord que pour servir de comptoir au commerce de ce puissant état; c'est du moins ce que peut faire supposer le genre d'architecture d'Axum. Cependant, après avoir visité ces ruines une seconde fois, Salt remarqua (7) que par la perfection de leur travail, les morceaux conservés ressemblent plus à l'architecture grecque qu'à l'architecture égyptienne.

Le royaume d'Axum éleva sa puissance jusqu'à la domination entière de la mer Rouge; Yemen et Saba (1) étaient en son pouvoir et son importance politique était si grande qu'il devint au sud la barrière où vinrent se briser les forces du grand empire romain et de l'empire des Parthes.

Les empereurs de Byzance lui ont payé un tribut (2) jusqu'au moment où, après l'apparition de Mahomet, les Arabes étendirent leur domination sur l'Afrique.

C'est sans doute par l'empire d'Axum que les arts de la Grèce se répandirent dans le pays d'Alpes de l'Abyssinie.

Dans une inscription grecque gravée sur une pierre, le roi *Aizanas* (333 après J.-C.) se donne le titre de *fils de Mars* et de *roi des Axumites*, *des Homérites*, *des Rœidan* (*de Rhada*, à trois journées de *Sena?*), *des Ethiopiens*, *des Sabéens*, *de Zeyla*, *de Tiamo*, *des Bugaiens* (Baja, maintenant province, à deux journées de marche au N. d'Hamazen, sous la domination du Nayib de Massowa) et *de Takaé* (*Taguié*, *των* Βουγαειτων et Ταχαεουν). Aizanas reçoit en outre le titre de Βασιλευς Βασιλεων, *roi des rois*, comme encore aujourd'hui l'empereur d'Abyssinie, qui s'appelle *Negush Negashi*. Aizanas célébra par ce monument, une victoire qu'il avait remportée sur les Boja rebelles qu'il transplanta, dit-il, dans une autre province dont le nom n'est malheureusement pas lisible; il consacra à *Arès* (Mars), en signe de reconnaissance, une statue d'or, trois statues d'argent et autant d'airain. Ebn Haukal (950) (3), et après lui Ibn al Wardi (1348) nous donnent quelques documens remarquables sur cette nation jadis si importante des *Boja* ou *Bouja*. Le grec était la langue des prêtres, à Axum; l'arabe y fut introduit pendant la domination de deux siècles des rois Axumites, à moins qu'il n'y ait été répandu plus tôt, comme le croit notre dernier voyageur (4); les anciens auteurs ne regardent pas les Abyssiniens d'Axum comme des autochthones, mais comme des émigrés arabes (5); cette opinion qu'a aussi défendue le grand orientaliste Murray (voy. *Bruce*, *Travels*, 2e, édit, tom. VIII, pag. 435), Salt la combat de nouveau en s'appuyant des ob-

(1) Salt, dans Valentia, Tr., t. III, p. 87, 180.

(2) Salt, Voy., p. 404.

(3) Inscr. Axumit., dans Valentia, tab. 16. — Niebuhr, Über die Axum. Inschr, im Museum für Alterth. W. 2 vol. 1 et 2. 1810.

(4) Agatharchides, Excerpt. ed. Hudson, p. 41, 65. Voyez aussi Niebuhr et Salt.

(5) Salt, Voy., p. 358.

(6) Heeren Ideen, 3te. Auflage 2e. Thl. p. 428.

(7) Salt, Voy., p. 404.

(1) Voy. l'Inscript. d'Axum.

(2) Nicephor. Callim. Paris, 1630, c. 18.

(3) Ebn Haukal, Orient. Geogr., p. 13. — Al Wardi, dans Salt, Append., p. LXXVI.

(4) Salt, dans sa dissertation sur l'histoire d'Abyssinie, dans Valent. Tr., t. II, pag. 242.

(5) Ludolf, Hist. Æth. Comm., p. 200. — W. Jones, dans les Rech. Asiat. Tr., t. II, p. 1—34.

servations et des faits recueillis par lui dans le pays.

L'opinion de Murray est fondée sur ce que la langue des habitans de ces côtes, la langue *Geez* des tribus d'Agaazi, qui semble dériver de l'arabe, fut pendant longtemps à Axum la langue de la cour et du pays; elle a dégénéré de son ancienne forme au point qu'elle est absolument méconnaissable aujourd'hui.

Salt découvrit sur le revers de l'inscription grecque d'Axum une seconde inscription avec d'anciens caractères éthiopiques; s'ils avaient été gravés simultanément avec l'inscription grecque, ce serait un témoignage contre l'assertion de Murray et d'autres (*Bruce, Tr., t.* II, *pag.* 402. *Note.*) qui prétendent que l'alphabet éthiopique est, comme celui des Cophtes, dérivé de l'alphabet grec; cette inscription nous donne ainsi le plus ancien alphabet éthiopique de la langue geez en usage à Axum, il est par conséquent indigène, car il diffère absolument du grec. Ludolf se prononce aussi en faveur de l'ancienneté de cette langue (*H. Aeth.* IV, c. 1). Salt trouve dans Cosmas, *Indicopleustes* (1) la preuve que de son temps (550 après J.-C.) la langue geez était déjà en usage à Axum; car parmi les noms d'animaux que cite cet auteur celui du rhinocéros est le même qu'on lui donne encore aujourd'hui : *Arwéhari*, (ἀρουὴ ἄρισι), nom appellatif qui s'explique très-bien par la langue geez (2). Salt croit (3) par conséquent que le Geez est l'ancienne langue du pays, qu'elle a un alphabet qui lui est propre, et qu'elle ne dérive nullement de l'arabe. De là aussi son opinion que les Abyssiniens ne sont pas des descendans des Arabes. Il les regarde au contraire comme des Africains primitifs, des Aborigènes d'Ethiopie qui se mêlèrent avec des émigrés égyptiens (par exemple avec la caste des guerriers qui, suivant Hérodote, fut chassée au nombre de 250,000 par Psammétique); il dérive leur parenté avec les Arabes d'une origine commune c'est-à-dire d'une race très-ancienne qui aurait eu encore plus de rapports avec celle des Hébreux; on trouve en effet la ressemblance la plus frappante de langue, de mœurs et de caractère entre les Abyssiniens de nos jours et les anciens Hébreux.

Les *Agaazie*, peuples pasteurs habitant les côtes, sont les seuls qui parlent encore la langue geez, quoique dans un dialecte très corrompu; le savant Abba Grégoire l'écrivait et la lisait facilement mais il ne savait pas la parler (1). La langue de Tigré au contraire qui est maintenant la plus généralement répandue dans ces contrées (depuis le Tacazzé jusqu'au golfe Arabique) se rapproche beaucoup de la langue arabe et surtout de celle de l'Arabie Heureuse; elle est actuellement pour les Abyssiniens qui parlent l'ambara, la seule langue écrite (2), quoiqu'il n'y en ait que très-peu qui la comprennent; elle ne s'écrit pas comme l'arabe, de droite à gauche, mais au contraire comme le grec de gauche à droite.

Le royaume d'Axum ne s'étendait vraisemblablement à l'ouest que jusqu'au défilé de Lamalmon, au sud jusqu'à Shoa (3), c'est-à-dire jusqu'aux limites actuelles de Tigré; à l'est il communiquait avec l'Inde et l'Arabie par Adoule (4) de sorte qu'il existait ici un commerce non interrompu entre les *Hamjares* (Ομηριται) de l'Arabie et les Axumites du Habech, nations qui appartiennent sans doute à une seule et même race très-ancienne.

3e Remarque.

La terrasse de Tigré considérée comme théâtre de la lutte entre le Christianisme et l'Islamisme.

C'est ici que s'est opérée la grande révolution religieuse chez les Abyssiniens; les habitans de la terrasse de Tigré furent, de tous les Ethiopiens, les premiers qui adoptèrent le christianisme; aujourd'hui encore les Abyssiniens se donnent avec orgueil le nom de *Cochtam* (5) qui signifie chrétien.

Frumentius et Aedesius, apôtres du Habech, ayant échoué sur les côtes du golfe Arabique, furent reçus à la cour d'Axum par le roi Aizanas (*Aeizana, Sazana* ou d'après les annales d'Abyssinie *Abreha*, c'est-à-dire Abraham), le même dont il est question dans l'inscription mentionnée plus haut. L'Evangile ne tarda pas à se propager; Frumentius (6) devint premier évêque d'Axum (7), et dans peu de temps tout le Tigré se convertit au christianisme; les chrétiens d'Alexandrie, principale

(1) Cosmas Indicopleustes, Opinio de mundo, l. 1, voy. Montfauc. Coll. Patr.

(2) Salt, Voy., p. 407.

(3) Salt, Voy., p. 443, r. 306.

(1) Ludolf, Comm., p. 31.

(2) Murray, Appendix.— Bruce, Tr. in Vocabulary, t. II, p. 491.— Salt, dans Valentia, t. III, p. 508.

(3) Voy. Niebuhr., ibid.

(4) Monum. Adulit., dans Kosmas, voy. Gosselin, Recherches dans Bredow, p. 215.

(5) Salt, dans Valent., t. III, p. 243.

(6) Fremona a été construit en son honneur. Voy. Vellez, dans Thévenot, Rec., p. 19.

(7) Athanasius, Arch. Alex. ad Imp. Constantin. Apol. Paris, 1627, p. 693.

église d'Egypte, se rendirent en foule dans ce pays d'Alpes pour y répandre de plus en plus la nouvelle doctrine ; c'est alors (de 470—480 après J.-C.) que furent construites la plus grande partie de ces églises creusées dans le roc, qui jouissent encore aujourd'hui d'une si grande vénération.

Le chef de l'église appelé *Abouna (Aboana)*, devait toujours être un étranger ; il était placé sous la suprématie du patriarche d'Alexandrie, ce qui établit des rapports continuels entre les rois d'Abyssinie et les empereurs byzantins. Depuis Caleb Negus (ou *Elisbaas*), qui se distingua parmi les souverains d'Axum par sa bravoure et son zèle (525 après J.-C.), les chrétiens de Tigré cherchèrent à secourir leurs frères de l'Arabie par la force des armes (1). Lorsque Mahomet parut dans l'Yémen, les rois chrétiens offrirent un asile à ses adversaires, les partisans d'Abou-Taleb ; cette circonstance alluma entre les *Cachtam* de Tigré et les Musulmans des pays voisins, les combats cruels et terribles qui ont ensanglanté pendant tant de siècles ces contrées et qui se continuent encore en certaine endroits avec la même opiniâtreté et un acharnement toujours égal, au grand malheur des peuples voisins. Depuis plus de mille ans, Tigré est ainsi pour la partie septentrionale de l'Afrique, le boulevard de la foi chrétienne contre les forces bien supérieures de l'islamisme.

Les Abyssiniens continuèrent d'abord leurs attaques contre l'Yémen par la mer Rouge ; mais après que la puissance des califes se fut développée, les armées mahométanes abordèrent bientôt sur les côtes abyssiniennes. L'islamisme trouva de nombreux partisans parmi les côtes d'Adel, de Zeyla, de Dancali et de Baylour ; les mahométans éthiopiques se réunirent bientôt en confréries divisées en 24 districts et, sous le nom de *Doba*, entreprirent annuellement de terribles excursions (2) contre les chrétiens éthiopiques du plateau. Pour être reçu parmi les Doba, il fallait avoir tué un certain nombre de chrétiens. Aujourd'hui *Doba* est, suivant le dernier rapport de Pearce, le nom d'une race de nègres, habitant les hautes montagnes (3) à la limite sud-est de Tigré. Sous le règne de Mahomet Gragné, roi d'Adel ou d'*Adaiel* (pays situé à l'endroit où est maintenant Arar et le royaume de Hourrour, à l'est de Shoa), le plateau courut le plus grand danger de perdre son indépendance ; les Abyssiniens allaient succomber aux attaques du victorieux Gragné lorsque, sous l'empereur éthiopien David (1520) et plus tard sous Claudius (1542), les Portugais commandés par Diego de Gama, firent triompher leur cause et leur conservèrent leur indépendance et leur foi. Cependant peu de temps après (1558), Soliman Basha conquit au nord les ports de Suakim et de Maesowa et l'île de Dhalac; depuis lors, la mer fut fermée aux Abyssiniens (1); dans le même temps ils furent attaqués au sud par leurs plus terribles ennemis, les Galla. Ce n'est qu'à prix d'or qu'ils peuvent aujourd'hui communiquer avec la mer, et encore leurs communications sont-elles souvent interrompues par les querelles que leur suscitent à tout moment leurs ennemis.

La scission opérée dans l'islamisme par la réforme des Wechabites semble avoir affaibli la domination des Turcs à Idda et sur le golfe Arabique; l'entrée du Habech est aujourd'hui moins difficile aux étrangers et la puissance du Baharnagach reprend de nouveau quelque importance.

Pendant qu'on se battait à l'extérieur de la terrasse de Tigré pour défendre l'indépendance menacée de tout le pays d'Alpes, l'intérieur du pays était agité par plusieurs guerres de religion (2), dont nous ne poursuivrons pas l'histoire, parce que nous n'en connaissons pas exactement le théâtre.

La terrasse de Tigré contient les plus anciens monuments du christianisme en Abyssinie : on y voit les nombreuses églises taillées dans le roc, dont nous avons déjà parlé plus haut. Au milieu des ruines de l'ancien temple d'Axum, s'élève maintenant la nouvelle métropole du pays, à l'est du Tacazzé; elle fut construite en 1657 dans un style noble et grandiose. Du temps de Tellez on y couronnait les empereurs d'Abyssinie (3). Les églises de Fremona, près d'Adowa, à trois lieues d'Axum sont plus anciennes (4); jadis siége des missions portugaises, elles leur servirent de dernier asile pendant les persécutions. Dans son dernier voyage au nord de Dixan, Salt eut l'occasion de voir le couvent de Bisan (5) si célèbre du temps des Portugais par ses richesses et sa sainteté; il était abandonné, en ruines, et entouré d'une affreuse solitude.

Les ermitages et les couvents sont très-nombreux sur la terrasse de Tigré; on les trouve en plus grand nombre encore dans le pays d'Alpes situé plus haut. Un seul regard jeté sur la carte nous

(1) Salt, d'après Baronius LVII A. 522.
(2) Alvarez, Hist. de Ethiopia, fol. 58.
(3) Salt, Voy., pag. 274.

(1) Valent. Trav., t. III, p. 261.
(2) Voy. l'histoire d'Abyssinie sous Socinios ou Melec Segued, depuis 1605.
(3) Bruce, Tr., t. III, 296. — Salt, dans Valentia, t. III, p. 87.
(4) Tellez, dans Thévenot, p. 18.
(5) Salt, Voy., pag. 442.

prouve le goût des habitans pour la vie monacale; car on trouve très-souvent le nom *D. bra* qui signifie couvent, associé à d'autres noms, par exemple le célèbre *Debralibranos* à Shoa *(Xoa)*. M. Pearce visita sur les hautes montagnes de Lasta à la frontière méridionale de Tigré, près des sources du Tacazzé, la sainte église de *Jummada Mariam* (1) bâtie au Xe siècle par le roi Lalibala; il la trouva absolument comme l'ont décrite Alvarez et Ludolf, d'une architecture imposante et sévère, semblable à celle d'*Abba os Gouba* (Valentia, Tr., vol. III.); les prêtres lui firent voir aussi des livres latins et portugais qu'ils conservaient précieusement comme des reliques.

3e ÉCLAIRCISSEMENT.

Chemins ascendans conduisant du port de Baylour, de Bouré et de l'Amphila-baie, à la terrasse de Tigré.

Le plus méridional de ces trois chemins ne nous est connu que par le jésuite Lobo qui le prit pour se rendre à Fremona; mais ce voyageur nous donne très-peu de renseignemens sur la nature du pays.

Le port de *Baylour* (*Beloul*), situé au 13° 3' latitude N., dans un état jadis hospitalier, le royaume de Dancali, offrit pendant un certain temps l'entrée la plus sûre dans le pays d'Alpes de Habech (2); mais du temps de Lobo, il était devenu très-dangereux à cause du brigandage des Galla.

A quelques journées des côtes arides et brûlantes de Dancali, dans l'intérieur du pays, on rencontre les premières éminences; huit jours après, on monte par un défilé de montagnes dans un pays plus élevé et plus frais, que le jésuite portugais trouve des plus agréables (3). Mais à peine les voyageurs eurent-ils traversé la bordure boisée du platcau, qu'ils entrèrent dans de vastes plaines stériles, où ils étaient brûlés par les rayons du soleil, sur un sol sans ombre, sans sources, et où on ne trouve pour se rafraîchir qu'un peu d'eau salée (4); c'est la *plaine de Sel;* quelques collines de sel indiquent seules ici le chemin qu'il faut suivre dans ces déserts. Après une forte journée de marche, on arrive du côté opposé, au N.-O. de la plaine de Sel, aux premiers défilés rocheux, où l'on rencontre de nouveau des forêts et des fontaines. Pendant trois jours ils conduisent de degré en degré, de ravins en ravins, jusqu'au pied de la haute chaîne de Duan, où la fraîcheur et l'abondance des eaux raniment de nouveau les caravanes fatiguées. Arrivé au dernier défilé, on est forcé de renvoyer les chameaux, car les mulets seuls peuvent servir dans ce pays.

Après avoir gravi le défilé de Duan, Lobo arriva en cinq jours à Fremona. Salt mit juste le même temps pour aller d'Antalow à Adowa près de Fremona.

Un autre passage conduit de Bouré, situé sur la côte au 14° latitude N., dans la direction de l'O., à Antalow (1). Lorsque Salt était à Antalow, on le lui proposa comme le plus court pour aller à Bouré. On ne comptait que quatre journées d'Antalow; un seul passage est regardé comme impraticable pour les Kafilas, à cause de la siccité du sol. Nous n'en savons jusqu'à présent encore rien de positif; il paraît que les hordes de Dumhoeta le rendent très-dangereux, car souvent on y trouve des voyageurs assassinés; la domination du Ras de Tigré ne dépasse pas la pente de montagnes à l'E.; elle ne s'étend que jusqu'à la grande plaine de Sel.

La troisième route et la plus septentrionale est celle de l'Amphila-baie à l'O., dans le Tigré. C'est celle que prit en 1809 M. Coffin (2), l'un des compagnons de voyage de Salt. Il partit le 10 janvier de Madir, sur l'Amphila-baie, et arriva après huit jours de marche, le 19 du même mois, à Chelicout, près d'Antalow. A une distance de trois journées de marche ou 10 milles géog. à peu près de la côte, il avait déjà franchi les montagnes arides et sauvages qui avoisinent la côte. La grande plaine de Sel s'étendait devant lui à la base occidentale des montagnes. Coffin mit cinq heures à la parcourir, il arriva de là à l'O., sur le domaine du Ras de Tigré, où l'on n'a plus rien à redouter des hordes indépendantes des Danakil et des Dumhocta.

Les habitans donnent à tous les voyageurs qui traversent la plaine de Sel, des chaussures ou sandales tressées avec des feuilles de palmier nain. Au bord occidental de la plaine de Sel, s'élève la chaîne de montagnes de Senafé, aussi haute, mais moins difficile à franchir que le défilé de Taranta; elle est habitée par les Hourtoo,

(1) Salt, Voy., pag. 302.
(2) Ludolf, Hist. Æthiop., lib. III, c. 6.
(3) Lobo, Voyage en Abyssinie, I vol.
(4) Tellez, dans Thévenot, p. 25.

(1) Valentia, Tr., t. II, p. 40, et Salt, Voy., p. 148, 137.
(2) M. Coffin, Journal, dans Salt, Voy., p. 199.

qui appartiennent à la tribu des Danakil; mais ils sont depuis longtemps soumis à Tigré. Comme au Taranta, le climat change d'une manière sensible à mesure qu'on s'élève dans le défilé de Senafé; Coffin y trouva (au mois de janvier) au lieu des pluies et des tempêtes qui règnent sur la côte, un ciel serein et d'un bleu d'azur; les habitans étaient occupés à récolter le blé. A partir de cette chaîne de montagnes, la plaine s'étendait à l'ouest, par Hammen, Dirbé, Chelieout, dans la direction d'Antalow.

1re Remarque.

Terrasse de Sel. — Sel gemme.

La soi-disant plaine de Sel (*terra salis*) qui apparaît ici comme la première terrasse du pays d'Alpes, est située au-dessus des côtes sablonneuses de Dankali (1) et sépare la province de Tigré de Dankali; elle s'appelait du temps d'Alvarez, *Balgada* et était soumise alors au gouverneur de Tigré (2). Un siècle après, du temps de Lobo, la plaine de Sel était au pouvoir du roi mahométan de Dankali, ce qui était très-malheureux pour le Habech qui en tire tout son sel; à Gondar, capitale de l'Abyssinie, on trouve encore de nos jours, de petites monnaies de sel gemme (3). La terrasse de Sel a quatre journées de longueur et une de largeur. On en tire une très-grande quantité de sel, de là vient le nom de *Baylour* qu'on a donné au port et à la ville (4) (*Baylour* signifie sel gemme).

Coffin (5) nous apprend que cette plaine unie s'étend du nord-est au sud-ouest; ce voyageur l'a parcourue dans toute sa largeur. Le premier quart d'heure, la surface était fluide et mouvante et souvent le pied enfonçait dans une boue salée. Peu à peu elle devient plus solide, dure et fortement cristallisée; on dirait alors une immense plaine de glace couverte de neige, d'où surgissent en forme de madrépores, de nombreux cristaux de sel. Au milieu de cette plaine blanche, on voyait s'élever deux petites collines de forme très-bizarre. A la bordure occidentale de la plaine, Coffin rencontra un grand nombre d'Abyssiniens occupés à tailler des blocs de sel auxquels ils donnaient la forme de meules. Le sel placé en couches horizontales, est très-facile à détacher; immédiatement au-dessous de la surface il est très-dur, blanc, compact et pur; à une certaine profondeur il est gros et mou, et ne durcit qu'après avoir été exposé un certain temps à l'air. En plusieurs endroits il est très-pur jusqu'à la profondeur de 3 pieds; si on creuse au delà, on le trouve mêlé à beaucoup de parties de terre. Cette plaine approvisionne de sel tout le pays du Habech; un chef ou *Shoum* est établi près du défilé du Senafé à l'ouest, pour y percevoir la taxe du sel, au nom du Ras de Tigré. Un chameau chargé de deux cents blocs de sel en paie onze d'impôt, un mulet chargé de quatre-vingts blocs, en paie neuf, un âne en paie six; un homme passe franc d'impôt avec sa charge (1).

Tous les voyageurs qui ont parcouru ce pays, y rencontrèrent de grandes caravanes composées de trois cents jusqu'à six cents bêtes de somme, des bœufs, des ânes, tous chargés de sel qu'ils transportaient dans le pays d'Alpes.

Le sel se fend en tablettes (*ladrillos*) d'un pied de longueur (une palme et demie, suivant Alvarez), trois pouces de largeur et autant d'épaisseur; du temps d'Alvarez, cent vingt à cent trente de ces blocs équivalaient dans les carrières, à la valeur d'une drachme d'or. A une journée des carrières, à Corcora, on en donnait déjà moins pour la même somme d'or. Le prix du sel augmentait ainsi proportionnellement avec la distance; à Gondar, six ou sept blocs valaient un *Dinaro*. Du temps de Poncet dix tablettes coûtaient trois livres. Alvarez assure que plus avant dans l'intérieur on a un esclave pour trois ou quatre blocs de sel, enfin, à l'extrémité du pays, le sel se vend au poids de l'or.

Salt (2) rapporte qu'aux marchés d'Antalow des blocs de sel de deux à trois livres valaient 1/30 de dollar.

D'après ce que nous venons de voir, il paraît que la plaine de Sel est, dans tout le Habech oriental, le seul endroit qui produise du sel gemme; ce qui contribue encore à le rendre si cher, c'est que les Galla en ont, de tout temps, rendu le transport très-dangereux. La route conduisant de la plaine de sel à Tigré passe généralement, suivant le rapport de tous les voyageurs, pour une des plus pénibles du Habech.

4e Éclaircissement.

Chemin montant conduisant de la Mazaga et de Kolla, par le Lamalmon, à la plaine de Gondar.

Les marchands prennent ordinairement cette

(1) Alph. Mendez, dans Tellez et Ludolf, Comment., fol. 106.
(2) Alvarez, Hist. de Æthiop., fol. 64.
(3) Poncet, Lett. édif., II, p. 79.
(4) Bruce, Tr., t. III, p. 111.
(5) Salt, Voy., p. 199.

(1) Salt, Voy., p. 2 1.
(2) Valent., Tr., p. 58.

route pour aller de l'avant-terrasse du Baharnagach à Gondar. Les Portugais, et en particulier les jésuites, l'ont de tout temps préférée. Elle s'étend sur la plaine de Dembea et est, sans doute, la plus courte et la plus commode; nous n'en connaissons même pas d'autre qui conduise de la terrasse de Tigré à Gondar. Alvarez seul nous fait une description très-imparfaite d'un chemin allant de Fremona à Angote par la chaîne de Tigré, et à Debralibanos par Amhara et Shoa; mais il est probable que les troubles politiques qui règnent dans tout le pays, rendent cette route tout à fait impraticable.

Dans son premier voyage, Salt ne put pénétrer plus loin qu'Antalow, à cause des querelles qui avaient éclaté entre le Ras de Gondar, et le Ras de Tigré; il n'eut pas plus de succès dans son second voyage de 1809 et 1810, et fut obligé de renoncer au principal but de son expédition, qui était de s'avancer à l'ouest dans l'intérieur de l'Abyssinie; le Ras de Tigré, qui s'était déclaré son protecteur, ne put lui-même le seconder dans son entreprise.

Poncet et Bruce ont suivi la même route, l'un pour s'en retourner à la côte, l'autre pour aller de la côte à Gondar.

A. *Chaîne de montagnes limitrophe.*

Le plateau du Habech qui s'étend de l'est à l'ouest, s'incline, au nord, dans les basses terres qui avoisinent la Nubie; à son extrémité orientale, au contraire, il semble gagner près de la mer, non loin de la terrasse du Baharnagach, quelqu'extension dans la direction du nord. De là, il se continue, sous le nom de montagnes de *Habab*, le long de la mer Rouge dans les gorges basses et boisées de Dobarva et Harmazen, et plus loin, dans les montagnes inférieures et déchirées de la côte. A mesure que les montagnes de Habab s'avancent vers le nord, les roches primitives se montrent toujours plus à découvert.

Ce sont là sans doute les prétendues montagnes de basalte, de marbre, de porphyre et de granit, dont Bruce fait mention, et qui, suivant ce voyageur, forment le partage de la température dans ce pays. Mais il est permis de mettre en doute ses assertions (1), et quant à la nature de ces montagnes, et quant à la prétendue influence qu'elles exercent sur l'atmosphère.

Cette prolongation du plateau dans les montagnes de Habab nous explique, en quelque sorte, l'existence d'une seconde route moins longue, conduisant également au défilé du Lamalmon à travers la plaine de Dobarwa; cette route dispense de passer par le Taranta; elle s'étend à l'ouest d'Axum; de là elle conduit en descendant dans la province de Siré, d'où l'on s'élève enfin au défilé du Lamalmon. Avant de se dégrader dans les basses terres, cette magnifique province de Siré paraît former avec Waldoubba, Tcherkin, Gisana, Serke, etc., situées au nord, les vallées antérieures de la terrasse d'Alpes d'Abyssinie. Le même accident géographique se rencontre à la pente méridionale de la Haute-Asie près de la plaine du Bengale, où Népal et Cachemire sont situés, devant les secondes terrasses, comme d'étroites et longues vallées avancées (voyez *Haute-Asie*, *pays d'Alpes de Boutan*).

Au bord de ces vallées et parallèlement avec elles s'étendent ici, en Abyssinie, les routes commerciales, comme dans le domaine des sources du Niger, du Sénégal et de la Gambie (1), elles sont situées entre les hauteurs et les basses terres.

Avant de se réunir dans la vallée du Nil, tous les fleuves de l'Abyssinie se frayent leurs cours dans les basses terres, à travers les montagnes limitrophes du nord, qui s'étendent vraisemblablement, sous la forme de chaînes et de vallées longitudinales, du sud-est au nord-ouest; cette supposition est fondée non-seulement sur l'analogie, mais encore sur la comparaison des journaux de tous les voyageurs. Dans ces montagnes les fleuves forment, pour en sortir, d'innombrables gouffres étroits et escarpés, des sauts affreux; c'est de là que *le Tacazzé*, qui signifie terrible, a reçu son nom. Ils se brisent contre des écueils qui les traversent et, dans les principaux fleuves de l'ouest, se précipitent de la haute terrasse d'Alpes (2) en un grand nombre de cataractes qu'on appelle les *Catadoupes du Nil*. Ces catadoupes ont été décrites de tout temps, plutôt comme des merveilles, que comme des phénomènes naturels qui se rencontrent dans tous les systèmes de fleuves à l'endroit où ils traversent la bordure des plateaux de la terre.

(1) Rozière, Descript. minéralog. de la vallée de Kosseir, dans les mém. sur l'Égypte, t. II, p. 227, et Valentia, Trav., t. II, p. 294.

(1) Voy. les Voyages de Mungo Park.

(2) Seynett, Appendix, dans Mungo Park, Tr., p. LXXVII.

B. *Défilé du Lamalmon.*

Arrivé au fleuve d'Anzo, un des nombreux affluens du Tacazzé, qui se fraie son cours à travers la province de Waldoubha (c'est-à-dire *la vallée des hyènes*), on s'élève des déserts de la plaine vers le défilé du Lamalmon. Les rangées de montagnes connues sous le nom de *Shahagaanah* (1), s'étendent de l'est à l'ouest et s'élèvent graduellement en forme d'Amba ou tables. Le second jour, on atteint la première terrasse du pays d'Alpes abyssinien, le *Gouca* ou *Gouza* (2) des Portugais, avec la ville appelée aujourd'hui *Ta Guzait* (Bruce). Suivant Tellez, on monte pendant une demi-journée par un chemin escarpé et en zigzag, à peu près comme les défilés du *Boutan* et du Tibet (selon Turner), et absolument comme la route qui conduit du Valais à Leukerbad, et de là au Ghemmi. Sur la hauteur, est une vaste plaine où les Kafilas font halte. La seconde journée, on voyage sur la hauteur, entre des gouffres sans fond, jusqu'à la plaine de St-Michel, où l'on respire déjà l'air frais du pays d'Alpes, tandis qu'au pied du Gouca qui forme la base du Lamalmon, règne encore la chaleur étouffante des tropiques. De cette plaine, le dernier défilé de rochers conduit, comme par degrés, sur la hauteur du Lamalmon. Quelqu'escarpé et terrible qu'il apparaisse du côté du nord, il s'étend à son sommet en une vaste plaine qui se prolonge pendant plusieurs journées à travers Woggara, pays fertile en blé, jusqu'au lac de Tzana, et forme ainsi la haute terrasse du pays d'Alpes abyssinien, qui se distingue de toutes les autres par ses magnifiques pâturages, par l'abondance du blé et par l'absence complète de forêts.

Du sommet du Lamalmon que les Portugais croyent plus élevé que les Alpes et les Pyrénées, on aperçoit, au sud, les montagnes de Samen et d'Ambara, plus élevées encore; à l'est et au nord-est, la vue se perd sur les chaînes de montagnes et les hautes plaines de Tigré qui, situées dans la profondeur par rapport à la haute élévation où l'on se trouve placé, n'apparaissent que comme des collines. (3)

Salt dans son dernier rapport nous fait connaître les hautes montagnes de Samen comme la continuation sud-est de la même chaîne de montagnes que traverse la route du Lamalmon; sur la rive gauche du Tacazzé, entre le 12° et le 14° de latitude N. et le 38° et 39° longitude E. de Greenw., elle se prolonge en un groupe de montagnes très-élevé pendant près de 16 milles géographiques, dans la direction du sud-est au nord-ouest, et forme, à l'ouest, la frontière politique de Tigré, du côté de l'empire d'Abyssinie ou du côté du royaume de Gondar. A l'est, au pied des montagnes de Samen, s'étendent les hautes plaines de Tigré dont les éminences avancées sont baignées par les eaux du Tacazzé; ce fleuve coule ici dans un lit de rochers; il a 300 *yards* (aunes) de largeur (1) à l'endroit où on le traverse pour aller à Guinsa, mais souvent il est très-resserré entre les bancs des rochers et quelquefois si peu profond, qu'en beaucoup d'endroits on le passe presque à pied sec. Ce fleuve ressemble beaucoup, par rapport à son lit, à ceux dont le cours n'est pas encore entièrement développé, comme le fleuve d'Oranje, le Zaïre et d'autres. Les deux plus hautes cimes de ce groupe de montagnes, le *Beyda* situé au même degré de latitude que le Lamalmon, à l'est de ce dernier, et *l'Amba Hai* étaient couvertes de neige au mois d'avril (2); lorsque M. Pearce visita ces montagnes, au mois d'octobre, la neige y tombait en abondance, et il trouva aussi souvent de la glace et de la neige dans les ravins. Il paraît donc que ce phénomène n'est pas si rare en Abyssinie que l'assure Bruce, quoique peut-être on le voye rarement dans certaines parties du pays. Toutefois, la neige ne séjourne jamais longtemps, même sur le sommet des montagnes.

Les montagnes de Samen qui ont donné le nom à toute la province limitrophe sont habitées par les *Agows*, peuple pasteur; ils parlent une langue qui leur est propre et vivent exclusivement du produit de leurs troupeaux.

REMARQUE.

Hauteur des neiges.

Les découvertes des temps modernes ont prouvé qu'on peut, en quelque sorte, préciser la hauteur des montagnes géantes de la terre par la ligne des neiges: l'Amérique nous offrant des points de comparaison pour cette proximité de l'équateur, nous pourrions, en admettant l'ancienne assertion que

(1) Bruce, Trav. 2e éd., t. V, p. 368.
(2) Ludolf, Hist. Æth., l. 1, c. 6.
(3) Tellez, dans Ludolf, Comment. in Hist. Æth., fol. 105, et Thévenot, Rec, p. 17.

(1) Salt, Voy., p. 281, 354.
(2) Salt, Voy., p. 350, 279.

les montagnes de l'Abyssinie portent aussi de la neige dont la fonte alimenterait les eaux du Nil, préciser en quelque sorte leur élévation.

Mais une comparaison exacte des relations de tous les voyageurs nous apprend que le plateau d'Abyssinie et celui d'Éthiopie ne sont couverts nulle part de neiges éternelles, et les sommets sur lesquels on trouve accidentellement un peu de neige et de glace sont en très-petit nombre.

Bruce combat la supposition qu'il y ait des neiges éternelles à Narea (1); les montagnes situées autour des sources du Nil n'ont pas non plus de neige sur leur cime; il n'y tombe jamais que de la grêle (2). Salt est le seul qui prétende avoir vu de la neige à l'ouest du Tacazzé (3). Les annales abyssiniennes rapportent, comme un phénomène extraordinaire, qu'il tomba un jour de la neige près du lac de Dembea, et c'est de là, disent-elles, que le village de Zinzinam tient son nom (4). Abba Gregorius d'Amhara vit pour la première fois de la neige dans les Alpes du Tyrol; il en parut très-étonné et lui donna le nom de *Haritz* qui, dans sa langue, signifie *farine*; les habitans du Samen l'appellent *Berrik* selon Salt. Ce même auteur rapporte que, suivant l'expression du ras Welleta Sallassé, le Gédéon ou le Rocher-des-Juifs était couvert à sa cime d'une espèce de verre lorsque ce prince en fit la conquête (5).

Les esclaves du Caire, lorsqu'on les interroge sur l'intérieur de l'Afrique, parlent souvent de la neige comme si elle était commune dans leur pays; à les en croire, il en tomberait aussi dans le Darfour; cependant Browne ne put en trouver nulle part la moindre trace. On devrait en général ajouter foi moins facilement aux relations des esclaves, dont l'imagination mobile a toujours une réponse prête à toutes les questions qu'on leur adresse, et qui par bonhomie, confirment tout ce que l'on désire savoir (6); cependant Ptolémée fait déjà mention de neiges sur les montagnes de la Lune.

Bruce assure que son baromètre marquait sur le Lamalmon 20 pouces anglais 7/8, un pouce de moins qu'aux sources du Nil; cependant cette observation, pas plus que ce que nous venons de dire plus haut, ne peut nous conduire à des résultats certains.

(1) Bruce, Tr., p. 327.
(2) Bruce, Tr., IV, p. 256.
(3) Bruce, Tr. III, p. 311.
(4) Ludolf, Hist. Æth., l. I, c. 5, et Comment., fol. 100.
(5) Salt, dans Valentia, Tr. III, p. 59.
(6) Seetzen, dans v. Zach, Mon. Corr., 1808 et 1809.

5e Éclaircissement.

Chemin montant conduisant de la Kolla de Ras-el-Fil par Tcherkin et le défilé de Moura, à la plaine de Dembea.

Cette route conduit de Sennaar à Gondar, en longeant le ravin profond à travers lequel l'*Angrab*, affluent gauche du Tacazzé, se fraie sa route de la haute terrasse du Habech dans les basses terres : Bruce la choisit pour s'en retourner.

Le premier jour, en partant de Gondar, la route se continue dans la plaine vers le nord; le second, elle se précipite dans la profondeur à travers le défilé rocheux de Moura (1); le quatrième jour, après avoir traversé un second défilé étroit (le défilé de *Dao-Dohha*), on quitte l'air pur et frais des montagnes pour rentrer dans l'atmosphère étouffante des tropiques; on aperçoit alors les premiers champs de Dora et les forêts sont habitées par des troupes de singes. Enfin, après six journées de marche à travers d'épaisses forêts dont on n'aperçoit aucune trace sur la hauteur, on arrive à la ville de Tcherkin, située dans une vallée élargie, près du fleuve Jibbel-Myrat, qui formait autrefois la frontière entre le Habech et Sennaar.

Les chameaux ne peuvent monter que jusqu'à Tcherkin (2); là on les échange contre les bêtes de somme du pays d'Alpes. Au-dessous de cette ville, la route ne traverse que des vallées, des torrents et d'épaisses forêts d'arbres et de roseaux, où habitent d'innombrables troupes de bêtes féroces, d'éléphans, de rhinocéros, de sangliers, de buffles et de singes; après avoir parcouru ainsi un espace de six à sept journées de marche, on arrive enfin à la plaine unie de *Hor-Cacamot* (3), qui s'étend, sans interruption, jusque près de Sennaar en Nubie. L'eau disparaît ici de nouveau, car le sol ne se compose, en grande partie, que de sel gemme, et, sur sa surface, soufflent les vents embrasés (*Simoun*) des déserts de sable.

6e Éclaircissement.

Chemin montant conduisant de la Kolla de Giesim, par Serké et le défilé de Girana, à la plaine de Dembea.

Cette route, moins longue que celle de Bruce

(1) Bruce, Tr., 2e éd., t. VI, p. 207.
(2) Bruce, t. VI, p. 245.
(3) Bruce, t. VI, p. 261.

par Ras-el-Fil et Teawa, s'étend aussi plus près de la bordure inférieure de la terrasse d'Alpes; Poncet la suivit en allant de Sennaar à Gondar. Depuis Giesim, qui est situé à moitié chemin entre Sennaar et la frontière de l'Abyssinie, le pays commence à s'élever graduellement de la plaine de Sennaar; le voyageur vit ici pour la première fois les forêts éternellement vertes de tamarins (*Tummara Hindi*) (1), que les indigènes appellent *Erdeb;* souvent elles sont si épaisses qu'aucun rayon du soleil ne pénètre à travers leur feuillage. L'Abyssinie s'élève ici sans discontinuer, de degré en degré, entre des montagnes à forme d'Amba, dont les surfaces sont très-bien cultivées, et généralement bien peuplées; les habitations se succèdent à peu de distance et les vallées, depuis Giesim jusqu'à Abiad, sont couvertes de plantations (comme à Adowa sur la terrasse de Tigré), dont on n'aperçoit plus de traces au delà (2). Le cinquième jour on rencontre le *Gandara*, torrent profond et rapide qui se précipite des montagnes : ce fleuve est ici moins large que la Seine à Paris : non loin de là, se trouvent encore deux autres torrents. Le sixième jour, la terrasse s'élève d'une plaine couverte de grenadiers vers le défilé escarpé de *Girana;* c'est ici le terme où s'arrêtent les chameaux. Là commence (3) l'air frais et pur, le climat tempéré des défilés alpins; pendant deux journées de marche, le pays s'élève jusqu'à la plaine par des montagnes qu'on ne franchit qu'à travers des défilés pénibles et escarpés : le troisième jour, enfin, on arrive enfin à Gondar.

7° Éclaircissement.

Chemin montant conduisant de Tigré, par Angote et Amhara, à la haute terrasse du pays d'Alpes Abyssinien.

Cette route ne nous est connue que par la relation de F. Alvarez qui accompagna don Rodrigo de Lima, dans le voyage qu'il fit en 1520, comme ambassadeur au Habech; cette relation n'est malheureusement pas très-exacte; ce qui la rend surtout imparfaite, c'est qu'elle ne contient aucune indication des distances ni des journées de marche. Le voyageur n'avait d'attention et d'intérêt que pour les moines, les couvens et les miracles; beaucoup de ses récits ne sont fondés que sur le rapport d'autres personnes; souvent aussi ils ont été altérés par les jésuites postérieurs, de sorte que la science ne peut y puiser des documens bien importans.

En partant de la terrasse de Tigré, on traverse près de la province de Doba (1), plusieurs défilés et chaînes de montagnes alternant avec des vallées fertiles, où les récoltes et les semailles se font sans interruption pendant toute l'année; le fleuve de *Sabalète* forme la limite entre le Tigré et la terrasse supérieure; un défilé rapide et escarpé (2), où l'on ne peut plus faire usage de chameaux, conduit à *Corcora de Angote*. Sur la hauteur, les habitans parlent un langage tout différent de celui des autres indigènes. Peut-être parlent-ils la langue d'Amhara, tandis que les autres font usage de l'idiome de Tigré. La vaste plaine est couverte de champs fertiles de maïs (*Mayzales*) et de *poa;* mais plus loin, dans les montagnes d'Amhara, ils disparaissent partout et font place aux pâturages alpins (3), jusqu'à ce que les gorges sauvages des montagnes reconduisent de nouveau le voyageur dans les vastes hautes plaines des affluens du Nil à Shoa (*Xoa*).

—

CHAPITRE III.

PAYS D'ALPES DU HABECH PROPREMENT DIT.

§ 11.

La haute terrasse de l'Abyssinie est appelée par ses habitans *Alberegran* (4), plateau; considérée comme pays de montagnes, ils l'appellent *Daga* (5), par opposition aux terres basses auxquelles ils donnent le nom de *Kolla;* elle est encore pour nous très-inconnue. Presque tous les voyageurs se taisent sur sa structure et sa forme. La contrée des sources du Nil et la plaine du lac de *Tzana*, le *Sena* des Portugais, est le seul pays sur lequel nous possédions quelques documens précis. Nous ne connaissons les autres cantons ou districts, ordinairement appelés royaumes, que par quelques indications isolées contenues dans l'histoire des guerres et des dis-

(1) Poncet, voy. dans les lettres édifiantes, Rec. IV, p. 50.
(2) Ibid., p. 57.
(3) Bruce, Tr. III, p. 496.

(1) Fr. Alvarez, Hist. de Æthiopia, fol. 58.
(2) Ibid., fol. 63.
(3) Ibid., fol. 82.
(4) Tellez, dans Thévenot, p. 4.
(5) Bruce, Trav. III, p. 472.

sensions religieuses du peuple abyssinien, nation continuellement agitée. Nous avons, à la vérité, les noms de 40 (1) petites provinces particulières qui, avant les invasions des Galla, appartenaient au royaume de l'Abyssinie; mais depuis, cette division est entièrement oubliée. Les guerres du peuple belliqueux de l'Abyssinie que, dans les derniers siècles, il renouvelait chaque année contre ses ennemis indomptables au sud, et contre les Shangalla au nord et à l'est, n'ont jamais permis aux habitans du plateau et aux étrangers qui y séjournaient, de le cultiver en paix ou d'y entreprendre des voyages pour le faire connaître.

C'est donc avec un grand sens que l'Abyssinien compare sa patrie entourée de tous côtés de peuplades ennemies à la belle fleur du *Denguelat* (2), plante magnifique du genre des *Cnicus*, dont la corolle est entourée d'une enveloppe épineuse.

La plus grande partie de la haute terrasse du Habech, est couverte de pâturages alpins (3), et bien cultivée dans quelques plaines; on n'y voit presque pas de forêts, mais elle est abondamment arrosée, parcourue par d'immenses troupeaux de vaches et de chevaux, et habitée par une race d'hommes vigoureuse, belle, active et intelligente, toujours en guerre avec ses voisins (*cum illis perpetuò luctant et belli quam pacis artes magis meditantur*. Ludolf). Ne déposant les armes que pendant la saison des orages et des grandes pluies, ils jouissent cependant de tous les avantages qu'accordent un sol fertile, un beau ciel et un printemps éternel.

La nature du plateau qui s'élève de tous côtés comme un boulevard contre ses ennemis, a seule peut-être conservé pendant tant de siècles, au peuple abyssinien, son indépendance et son sol. Quelques auteurs ont douté que l'Abyssinien fut un peuple primitif, mais Salt l'a victorieusement confirmé.

Depuis que les Galla éthiopiens ont pénétré plus avant dans l'Abyssinie et que les dissensions religieuses ont divisé la puissance des empereurs; depuis que la fureur guerrière et envahissante des peuples mahométans voisins s'est apaisée, que leur influence s'est accrue par le commerce et des relations amicales, et qu'une ville mahométane s'est élevée près de la résidence chrétienne; depuis lors aussi, le plateau a perdu de sa primitive impénétrabilité.

Les divisions politiques à l'intérieur du royaume, la puissance toujours croissante des princes tributaires, des ministres et des gouverneurs ne firent plus du *Négus*, l'empereur du royaume d'Abyssinie si puissant naguère, qu'un petit roi de Gondar, semblable au grand Mogol de Delhi, et le jouet des partis. Depuis ce temps, le plateau semble refuser de servir comme autrefois de rempart infranchissable.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Nature du pays d'Alpes central de l'Abyssinie.

De hautes chaînes de montagnes s'élèvent encore sur le plateau du Habech au-dessus des plaines qui couvrent le pays.

Les plus élevées et les plus impénétrables sont celles de *Samen* (1), à l'est; nous en avons parlé plus haut et elles sont aussi habitées par des juifs abyssiniens, les *Falashas*. Elles furent souvent l'asile des partis politiques vaincus, souvent aussi de grandes armées trouvèrent la mort (2) dans leurs défilés étroits et surtout dans celui de *Tchetchico*.

Les montagnes d'*Amhara*, au sud-est, sont les plus habitées; elles étaient autrefois au pouvoir de la tribu la plus belle et la plus brave de la nation abyssinienne, la noblesse. Au centre de ces montagnes, était Tégulat capitale de tout le royaume (3); c'est de là que sont sorties la langue et la civilisation la plus ancienne du nouveau royaume d'Abyssinie, qui se sont répandues ensuite dans celui *d'Axum*, où régnait autrefois la langue *geez* ou de Tigré. Ces montagnes sont aujourd'hui au pouvoir des hordes des Galla.

Les montagnes de *Gojam* (4) ou de *Gocham*, sont les plus fameuses, à cause des sources du Nil; ouvertes et accessibles, elles contiennent de magnifiques pâturages; elles forment un délicieux pays d'Alpes et jouissent d'un printemps éternel; *l'ensete* (5), y croît en abondance. Dans

(1) Lobo, Reise, 1re part., p. 150.
(2) Ludolf, Hist. Æthiop., l. 1, c. 16.
(3) Bruce, Trav. IV, p. 26.

(1) Ludolf, Hist. Æthiop., 1, c. VI.
(2) Bruce, Trav., t. III, 5.
(3) Lud., ibid.—Bruce, Trav., t. III, p. 6, t. IV, p. 439.—Lobo, Reise 1, p. 150.—Vater im Mithridates, 3er, Theil., p. 109.
(4) Bruce, t. III, p. 8 et 455.
(5) Ludolf, Hist. Æth. 1, 9, et Comment., f. 140.

ces montagnes, à *Saccala*, se trouvent les sources du Nil, vénérées dès la plus haute antiquité. Ce pays est le séjour de peuples autochthones qui n'en ont jamais été expulsés, et sont toujours restés sans mélange; ils portent encore chaque année leurs offrandes (1) aux dieux du sol, à *Krihoha*, génie du Nil et des bois de bambous.

Les contrées d'*Angote* (2), de *Dembea*, de *Damote* (3) sont de hautes plaines immenses ouvertes et unies; le pays des *Agows* (4), *Woggara*, *Foggara* et *Babbaha*, près du lac de Zana, est comme le grenier d'abondance du plateau.

Les alentours du lac Tzana (*Sena Barsena*, c'est-à-dire *Bahar Sena*, *la mer Sena* des Portugais), ou la contrée de Dembea, est depuis le dernier siècle, la province la mieux cultivée et la plus peuplée du plateau; tout s'y réunit autour du centre du pouvoir temporel et spirituel. Quoiqu'aucun peuple ne soit moins attaché à un séjour fixe que les Abyssiniens (5), cependant tous les grands du pays se réunissent sur ce point, au moins pendant la saison des pluies, seule époque de repos que connaisse ce peuple belliqueux; les Européens leur ont bâti dans ces lieux des demeures fixes. Gondar sur le lac, nommée pour la première fois par Poncet (1700), a été élevée autour des églises et du château royal (6) bâti par les Portugais. Autour du lac, les jésuites ont construit des palais pour le roi, à *Dancas* et *Gargora*, pour la reine à Depsan, des châteaux pour le pâtriarche, et pour eux, des cloîtres et des séminaires (7).

Tous ceux qui ont visité cette haute terrasse, élevée à 8,000 pieds de hauteur moyenne, comme celle de Quito, et s'étendant du 10° au 13° de latitude nord, s'accordent à appeler son climat un printemps éternel; on le compare à la température la plus douce du Portugal. Aussi, les Portugais s'y trouvèrent comme dans leur patrie (8), et crurent y rencontrer les mêmes productions, le même genre de vie. Les Abyssiniens, dit Ludolf, atteignent souvent, dans cet heureux climat, un âge qui dépasse 100 ans (1).

Cette délicieuse température n'est interrompue que par les pluies des tropiques qui versent annuellement sur la terre leurs eaux abondantes et fécondes et divisent l'année en trois saisons: la saison des débordemens et des pluies, *Kramt*, qu'Abba Grégorius appelle l'hiver du Habech; la saison de la grande sécheresse et de la chaleur, *Hagai*; la saison des récoltes et de la jouissance, *Tzadai*; elle vient immédiatement après la saison des pluies.

Nous ne savons que peu de choses de la végétation alpique, assurément très-riche, propre à ce plateau; car la plupart des plantes citées par Bruce et Poncet n'appartiennent pas à la haute terrasse. Nous ne connaissons de ses végétaux que des cyprès, quelques mimoses et trois espèces d'arbres qui lui sont propres. La première est le *Cantouffa*, espèce de buisson épineux, (*Pterolobium lacerans*, selon Browne (2)), Salt le vit pour la première fois à Axum (3); la seconde est le *Kousso*, (*Bankessia Abyssinica*); la troisième, le *Wanzey* (*Cordia Abyssinica*, selon Browne; selon Murray, le cèdre des écritures. Voy. Salomon, cant. des cant., c, 5, v. 15); on l'appelle *Arze* dans le pays; Gondar et beaucoup d'autres villages sont bâtis dsns les bois à son ombre; c'est l'arbre sacré des Galla (4). Le végétal caractéristique pour ce pays des tropiques est l'*Ensete*, arbre à forme de palmier, le bananier de l'Abyssinie (5). Toutes les espèces de blé et le *poa* qui sont généralement cultivés y viennent en abondance, mais on ne trouve pas le *poa* dans la Kolla (terres basses), où croît seulement le *Tocousso* qui est aussi une espèce de blé. Cependant les fruits exquis comme les oranges et les citrons, la canne à sucre aussi, sont entièrement étrangers à la haute terrasse, quoique les géographes les donnent comme produits naturels du pays. Selon le rapport des témoins oculaires, on ne les trouve que dans les terrasses inférieures, et si on les donne comme des productions de tout le Habech, (*Saccharo abundant*, dit Ludolf, d'ailleurs si

(1) Bruce, t. V, p. 237, et VII, p. 332.
(2) Alvarez, H. de Eth., f. 75.
(3) Lobo, Reise, I, p. 231.
(4) Bruce, Tr., t. III, p. 409; t. IV, p. 347, 372.—Pellez, dans Thévenot, Rec., pag. 20.
(5) Lobo, Reise, I, 153 et suiv.; Bruce, Tr., t. III, p. 52.
(6) Salt, dans Valentia, Tr., t. III, pag. 160.
(7) Pellez, dans Thévenot, Rec., pag. 20.
(8) Lobo, Reise, I, p. 154.

(1) Ludolf, Comment., l. I, pag. 154.
(2) Salt, Voy. Flora Abyssinica app., p. LXII.
(3) Valentia, Tr., t. III, pag. 64.
(4) Bruce, Tr., t. VIII, Appendix.
(5) Ludolf, Hist. Æth., l. I, c. 9, et Blumenbach Anmerk. zu Bruce Reisen, Thl. V, p. 280.

exact), c'est qu'on généralise ce qui vraiment n'appartient qu'à une portion du pays (1).

Nous avons déjà émis sur les *Agroumi* l'opinion que très-probablement ces plantes ont été apportées par les Portugais sur la terrasse de Tigré, et naturalisées par la culture; on en trouve des forêts dans la terrasse antérieure de Siré (2), mais le fruit en est dégénéré : on trouve de même, à Tigré, dans des endroits isolés et toujours dans des lieux autrefois consacrés par d'anciennes églises et des couvens, des groupes de dattiers, devenus sauvages (3) comme, par exemple, près de l'église Abba Garima, près du cloître Bisan. Probablement, ce sont les restes des plantations faites par les prêtres chrétiens des premiers siècles qui avaient apporté ces végétaux d'Égypte.

Il en est de même, sans doute, de la vigne; elle a été apportée et cultivée ici par les Portugais, et elle n'est pas naturelle au pays. Les Abyssiniens ne se servent de vin que pour la communion, et n'en boivent jamais ordinairement (4). On ne cultive la vigne que dans le petit district d'Emfras, et elle y produit des grappes magnifiques (5). Tellez dit expressément que, de son temps, il n'y en avait pas en Abyssinie (6).

La plus grande richesse du plateau consiste en chevaux : ils forment la force principale de l'armée abyssinienne, et sont indispensables pour la chasse qui est la plus grande occupation de ce peuple; les mulets et les ânes sont les seules bêtes de somme, les pâturages alpins sont couverts de magnifiques troupeaux (7) qui forment la principale nourriture du peuple.

Il y a ici une véritable économie d'Alpes : la nourriture ordinaire est la chair de vache crue (8), on l'appelle *Brinde;* mais on ne la coupe pas sur l'animal vivant, quoique cela arrive quelquefois dans les cas pressans (9). On ne tue ni veaux ni agneaux.

Aucun des témoins oculaires ne rapporte avoir vu sur ce plateau, des éléphans, des chameaux, des buffles sauvages, des antilopes et des rhinocéros; on n'y a trouvé aucun des animaux féroces qui peuplent les déserts. Le prétendu bœuf sauvage dont les cornes colossales servent de vases dans toutes les fêtes de l'Abyssinie, ne vit pas dans la contrée alpique, mais dans la Kolla (1) à Walkait. Dans son second voyage (2) Salt vit lui-même ce prodigieux animal dont les cornes ont quatre pieds de longueur, et que l'on regardait auparavant comme fabuleux; il l'appelle *Sanga* ou bœuf-galla, parce qu'il a été amené à Tigré par les hordes des Galla.

Les hyènes, *Canis crocuta*, appelées *Zubbee* (3) par les habitans, sont en si grand nombre dans ce pays que leurs hurlemens s'entendent toutes les nuits jusque dans les rues de Gondar, la capitale. Elles ne seraient pas si nombreuses si elles n'étaient attirées par les animaux qu'on tue dans les plaines et dont on abandonne les cadavres dans le voisinage des habitations. Elles sont encore protégées par la superstition des habitans; ils les prennent pour des hommes enchantés, des Falashas (4) qui ont l'habitude de descendre la nuit des montagnes; de même aussi les Caffres ne mangent pas la chair des hyènes parce qu'elles se nourrissent de cadavres humains.

Dans le lac de Tzana on trouve encore des hippopotames, mais pas de crocodiles (5); ces deux espèces d'animaux se trouvent en grand nombre dans le Tacazzé (6), au pied des montagnes de Samen.

Aucuns des animaux qui caractérisent les basses terres des tropiques ne sont naturels dans le pays d'Alpes du Habech; mais il est étonnant qu'on n'y rencontre pas les animaux caractéristiques du plateau de l'Éthiopie, la girafe et le zèbre.

On sait que le zèbre (*Zecora*), qui parcourt en troupes innombrables les plaines de la Haute-Afrique près du Congo et d'Angola (7), a été amené dans le Habech, des forêts situées au delà de l'Abyssinie et du pays des Galla (*ex silvis ultra Habyssiniam et terras à Gallanis possessus*

(1) Lobo, Reise, I, pag. 154.
(2) Poncet, Voy., pag. 139.
(3) Valentia, Tr., t. III, pag. 74, et Salt, Voy., p. 442
(4) Bruce, t. IV, pag. 437, v. 21.
(5) Poncet, t. V, pag. 116.
(6) Tellez, dans Thévenot, a., pag. 5.
(7) Bruce, Tr., t. III, pag. 391.
(8) Salt, dans Valentia, t. III, pag. 159.
(9) Bruce, t. IV, pag. 333.—Salt, Voy., pag. 295.

(1) Salt, dans Valentia, Tr., t. III, pag. 149.
(2) Salt, Voy., pag. 258.
(3) Salt, dans Valentia, t. III, pag. 498.
(4) Bruce, Trav., t. III, pag. 54.—Lichtenstein, Über die Kaffern, in den Geog. Ephemeriden, 1807.
(5) Ludolf, Hist. Æth., l. I, c. 11, 4.
(6) Salt, Voy., pag. 354.
(7) Labat, Æthiopie occidentale, t. I, pag. 168

adducitur). Les rois de l'Abyssinie l'ont envoyé en présent aux monarques de l'Europe et de l'Inde (1), comme un animal précieux, éloigné et très-rare.

Aucun voyageur en Abyssinie ne nous parle de la girafe (*Zourafa* des Arabes), comme se trouvant sur le plateau; cependant elle a un nom abyssinien : *Schirœtœ kazin*, c'est-à-dire *queue mince*, suivant Ludolf, ou *Gierata-Cachin*, c'est-à-dire *longue queue*, suivant Bruce. On l'appelle encore, selon Salt, *Zeratta*, dans le Tigré; *Jeratta Kelchin*, dans l'Amhara. Bruce, lui-même, qui s'occupait tant de chasse, ne peut rien nous en apprendre, quoiqu'il ait vu à Saucabo (2), dans la Kolla, des cornes de girafe; Abba-Grégorius d'Amhara (3) ne nous dit pas non plus s'il se trouve des girafes en Abyssioie. Les peaux de girafe et de zèbre sont l'ornement principal de la cavalerie abyssinienne, et forment un objet de commerce important (4).

2e Éclaircissement.

Coup d'œil sur l'état actuel du royaume de l'Abyssinie.

Nous avons jusqu'à Bruce des renseignemens historiques et géographiques sur l'intérieur de l'Abyssinie; mais ces documens sont très-anciens, car, depuis ce temps, aucune source nouvelle ne s'est ouverte pour augmenter la connaissance imparfaite que nous en avions. Mais de grandes lumières ont été jetées sur la province orientale de Tigré, presqu'inconnue jusqu'alors, et que son souverain actuel (5) a rendue royaume indépendant. Sous le point de vue politique et naturel, elle forme la véritable transition avec le royaume propre de l'Abyssinie. Nous tirons des observations de Salt les vues suivantes sur ses rapports politiques avec l'Abyssinie et avec ses voisins du sud.

L'état actuel de l'Abyasinie peut se comparer à celni de l'Angleterre avant le roi Alfred, au neuvième aiècle. En Abyssinie comme alors en Angleterre, règne la féodalité; l'état est en guerre sur toutes les frontières avec ses voisins, les grands sont continuellement en dissension entr'cux; quelques-uns des premiers de la noblesse ont usurpé le pouvoir. La dignité impériale n'est pas sortie de l'antique famille béréditaire, mais elle est devenue tout à fait insignifiante. Des invasions fréquentes et dévastatrices de peuples barbares, prolongent et enveniment la lutte d'où le royaume d'Abyssinie aura tant de peine à se tirer. Il n'en sortira jamaia, penae Salt, victorieux et fort comme le fit autrefois le royaume d'Aogleterre.

L'Abyssinie est actuellement divisée par la nature même du pays, et par l'interposition des Galla, en troia souverainctés indépendantes on états.

La baute chaine de Samen depuis Waldoubba, au nord, jusqu'à Lasta, au sud, forme avec la ligne du Tacazzé aupérieur, la limite exacte des deux plus grandes divisions de l'Abyssinie, de *Tigré* et d'*Amhara*.

Les habitans de ces deux provinces parlent des langues différentes, sont tout à fait opposés de caractère, et l'on s'étonne qu'ils aient pu être jamais politiquement unis. Mais l'union ne fut jamais intime et profonde, car, entre les deux races existèrent toujours de puissantes rivalités. Depuis que les peuples galla envahirent le royaume et en séparèrent les anciennes provinces de *Shoa* et d'*Éfat*, la province orientale de Tigré arriva à une complète indépendance.

Quoique Tigré soit gouverné par un raa ou gouverneur et vice-roi du Négus, souvent, cependant, il nomme et reconnaît lui-même ses souverains.

Les fortifications naturellea du pays, la bravoure des habitans, la communication avec la côte de la mer, font aujourd'hui de Tigré le plus puissant des trois états de l'Abyssinie. Son étendue politique ne nous est encore indiquée que par la carte de Salt. Ses communications avec la côte lui donnent le monopole de toutes les marchandises importées dans le pays, par exemple des armes de l'Europe; il a surtout celui de tout le sel dont on fait usage dans l'intérieur.

1. Le royaume de Tigré. — Il est borné politiquement au nord par les *Bekla*, les *Boja*, les *Takué* et d'autres tribus de *Shangallas*; à l'ouest, par les hautea montagnes de Samen, à l'est et au sud par les peuplades des Danakil, des Doba et des Galla. Il forme, dans une étendue de quatre degrés de longitude et de quatre degrés de latitude, un trapèze irrégulier. Il est divisé très-inégalement, auivant l'usage des Abyssiniens, en une infinité de petites provinces appelées *Shoummouts*, qui, toutes ont dana le pays le même rang et la même importance.

(1) Ludolf, Hist. Æth., l. I, c. 10 et 38.
(2) Bruce, l. IV, pag. 118; l. VI, pag. 250.
(3) Ludolf, Hist. Æth., l. I, c. 10, 36.
(4) Salt, Fauna Abyss., dans l'Appendix, t. IV.
(5) Salt, Voy., pag. 485 et 498.

Elles nous apparaissent à peu près dans l'ordre suivant :

1. Celle de *Tigré*, proprement dit, à travers laquelle s'étendent les montagnes d'Adowa et d'Axum, au sud. Elle est bornée, au nord, par le fleuve Mareb, à l'est, par Agamé, à l'ouest, par Shiré, au sud, par le fleuve Warri. Ce fleuve prend sa source, à l'est, dans l'Haramat, et va se jeter dans le Tacazzé, à travers Goullibouda et Temben. Le Tigré proprement dit, contient plus de dix grandes provinces, comme celles d'*Adet*, *Adowa*, *Goundoufta*, *Kella*, *Devra-Damo*, *Haramat*, *Amba Sanet*, *Tsai*, *Tsama*, *Abba-Garma*, et beaucoup d'autres plus petites. Un grand nombre de montagnes, formant des forts naturels appelés *Ambas*, séparées par de profonds ravins et des plaines bien cultivées, donnent à ce pays son caractère distinctif.

2. A l'est de Tigré, est la province d'*Agamé*; très-élevée, au-dessus du niveau de la mer, elle jouit sous le climat brûlant des tropiques, d'une température douce et modérée, d'une terre féconde. Elle est bornée, à l'est, au nord et au sud par la chaîne de montagnes de Sénafé; elle confine au sud à la grande plaine de sable. Sa capitale est *Genata*.

3. Au sud d'Agamé, sont situés un grand nombre de petits districts voisins des montagnes de Sénafé. C'est comme une bande de pays montueux qui forme la frontière orientale de Tigré et la province d'*Enderta*. La capitale de ces districts est *Antalow*, très-bien située pour protéger les provinces du sud contre les Galla. Le vice-roi l'a choisie pour sa résidence. Tout près est *Chélicout*, son château de plaisance.

4. Au sud d'Enderta est situé *Wojjerat*, longue langue de terre s'étendant de l'E. à l'O., dont les habitans se sont acquis de la gloire par leur victoire sur les tribus nègres des Doba. Ce pays doit contenir des éléphans et des rhinocéros, il est renommé pour le miel blanc qu'y produisent les abeilles. Les pluies n'y sont pas aussi périodiques que dans le reste du royaume. Entre Wojjerat et Lasta est située une petite contrée étroite et basse, appelée *Wofila*, qui confine au lac *Ashangen*. Dans ce pays, les Galla se sont mêlés aux habitans indigènes et sont devenus chrétiens.

5. La province de *Lasta* est âpre et montueuse; les Portugais l'appellent souvent *Bugné*. *Bora* et *Salowa* sont deux provinces montueuses au nord de Lasta; entr'elles et le Tacazzé, sont situées les contrées basses de *Waag* et de *Gualiou*, habitées par des *Agows* chrétiens, et en rapports continuels avec elles. La province d'Avergale, plus au nord, est une étroite bande de terre de 10 milles géographiques de longueur du nord au sud, sur la rive orientale du Tacazzé. Elle est habitée par les Agows; leurs maisons ont la forme des temples égyptiens, et sont construites sans mortier.

6. Sur la rive occidentale du Tacazzé s'élève la plus haute chaîne de montagnes de l'Abyssinie, la chaîne de *Samen*. Dans la province du même nom, entr'elle et le Tigré, proprement dit, est la province de *Temben*, divisée en un grand nombre de petits districts; les maisons des habitans ressemblent ici comme dans l'*Avergale* aux temples égyptiens.

7. La province de *Shiré*, au nord des précédentes, et à l'ouest d'Axum, confine au Tacazzé, par un angle aigu, sous le 14° de latitude N. Elle s'étend à l'O. jusqu'à *Waldoubba* et *Walkait*, toutes deux tributaires du ras de Tigré.

Leurs riches prairies et leurs bois sont remplis de moines et d'ermites; l'habit de leur ordre est jaune, une corde leur sert la ceinture; ils mènent, dit-on, entr'eux, une vie très-déreglée.

Le reste du royaume de Tigré forme la souveraineté du *Baharnagach*, dont dépendent quinze petits districts gouvernés par des chefs différens qui prennent le titre de *Shoum*, *Cantiba et Baharnagach*.

II. Le second des trois états principaux est le ROYAUME D'AMHARA. Il est probablement ainsi appelé à cause de la langue qui y domine, car l'ancienne province d'Amhara en est tout à fait séparée, et est occupée par les Galla. A cet état, appartiennent les provinces : *Begemder*, *Menna*, *Belassen*, *Faggora*, *Dembea*, *Tcherkin*, *Couara*, *Tchelga*, *Maïtcha*, *Gojam et Damot*. En 1814, elles étaient toutes réunies sous le commandement du chef *Gouxo*, le puissant adversaire du Ras *Welled Selassé* de Tigré. Welled Selassé s'était emparé de la personne de Fasil, dernier roi de Gondar, et le tenait prisonnier en son pouvoir; Fasil subit ainsi un sort semblable à celui de la postérité de Clovis, avant l'avènement des Carlovingiens, et à celui du grand Mogol au Gange. Gouxo est maître souverain sur la rive occidentale du Tacazzé. Il s'est allié avec les Galla du sud, et s'est fixé au milieu d'eux, au sud, près du lac Dembea. Sa principale force consiste en 20,000 hommes de cavalerie; celle de Tigré en 30,000 hommes d'infanterie. En 1811, le roi de Tigré fit une expédition contre Gouxo son rival.

III. Le troisième des états de Tigré en est maintenant complétement séparé : il est au pou-

voir des Galla, et contient deux grandes provinces, *Shoa et Efat*.

1. La province d'Efat est située entre le 9° et le 11° de latitude nord. On la représente comme un pays élevé qui s'étend du N. au S., et s'abaisse peu à peu des deux côtés dans la Kolla ou les basses terres. Il en descend un grand nombre de petites rivières dont les unes se jettent dans le Nil, les autres dans le fleuve *Hawash*. Deux bras de ce fleuve jadis peu connu, entourent cette province. La capitale d'Efat s'appelle *Ankober*, résidence du chef *Murd Azimaï*. Il est maintenant souverain indépendant et possède une des plus riches et des plus belles contrées de l'Abyssinie. Sa puissance aussi grande que celle de Tigré se compose de la meilleure cavalerie. Il est allié avec Antalow, comme avec Gondar, et possède les meilleurs haras. Les communications entre ces différens royaumes sont souvent interrompues par les invasions des bordes galla.

2. La province de Shoa, beaucoup plus basse, près du cours supérieur du Nil, est renommée pour ses magnifiques pâturages, ses vallées fécondes couvertes de grandes villes et d'un nombre infini de couvens. Dans ces deux provinces, la littérature éthiopienne est dans un état plus florissant que dans les autres contrées. Elles ont leurs poëtes, leurs lettrés, qui ne sont pas prêtres. Les habitans sont encore attachés ici aux mœurs et aux coutumes antiques de leurs ancêtres; on trouve chez eux, autant que Salt a pu les observer, plus d'esprit, d'intelligence, de civilisation que chez les hommes les plus distingués de Tigré (1).

Quelques hordes de Galla ont pénétré au sud entre ces trois états. Dans ces derniers temps, les qualités du ras Velleta Selassé, héros plein de bravoure, gouverneur actif, juste et intelligent, ont donné au royaume de Tigré une supériorité marquée dans la politique de l'Abyssinie. Son alliance avec l'Angleterre augmentera probablement encore sa puissance. Si l'Angleterre pouvait placer un membre de l'antique famille impériale sur le trône d'*Axum* et ainsi sous l'influence de Tigré, le royaume d'Abyssinie reconquérerait peut-être son ancienne puissance, son unité et sa gloire.

Mais un grand obstacle s'oppose à la résurrection politique de ce peuple; c'est que les ports de Massowa et de Suakim sont au pouvoir des Arabes de *Jidda* et des Turcs, ennemis jurés des Francs et des Abyssiniens. L'entrée des voyageurs et des marchandises dans le Habech dépend ainsi entièrement de la bonne volonté d'un peuple étranger, et le commerce est soumis aux impôts les plus exorbitans.

La force maritime des Arabes sur la Mer Rouge, s'est élevée jusqu'à des vaisseaux de guerre de 4 à 500 tonneaux; le seul moyen de se rendre indépendant serait de favoriser une marine indigène et amie, qui contrebalancerait les forces ennemies, et seconderait puissamment les intérêts du christianisme et de la civilisation. Les Anglais ont déjà jeté les yeux sur l'Iman de Sena, qui est lui-même menacé par les tribus de Jidda, et par la puissance des Turcs. Salt pense que ses vaisseaux, placés sous la protection du pavillon anglais, domineraient bientôt sur la côte abyssinienne de la Mer Rouge, et ouvriraient aux exportations des marchandises de l'Inde et de l'Angleterre, un débouché immense dans l'intérieur de l'Abyssinie, et même de toute l'Afrique.

Une telle alliance qui était l'objet de la mission de Salt serait, non-seulement favorable aux intérêts du commerce de l'Angleterre, elle aiderait encore l'Abyssinie à s'élever au bien-être que donne la civilisation, et à s'affranchir bientôt de ses éternels ennemis, les Galla. Les semences de civilisation déjà déposées en Abyssinie, se développeraient, se propageraient bientôt, et le christianisme, ramené à sa pureté primitive, pourrait de là pénétrer dans l'Afrique idolâtre.

3° Éclaircissement.

Abyssiniens; coup d'œil historique.

L'Abyssinien a les yeux grands, la taille svelte, élancée, les formes belles; sa couleur passe du brun foncé au brun clair; chez les femmes elle arrive même à la blancheur européenne (1). Quoique vivant sous le 12° de lat. nord, au centre de l'Afrique, il ne ressemble en rien à la race nègre; il a les traits du visage, l'ovale de la tête, de l'Arabe et de l'Européen. Suivant Larrey (2), qui a observé avec attention, l'Abyssinien se distingue par de grands yeux et un noble regard; l'angle intérieur de l'œil présente

(1) Salt, Trav., pag. 332.

(1) Tellez, dans Thévenot, Rec., pag. 7.— Salt, dans Valentia, t. III, p. 20.

(2) Larrey, Sur la conformation physique des Égyptiens dans la descript. de l'Égypte, t. II, liv. 2, pag. 3.

une courbe légère; ses mâchoires se terminent par un angle aigu et forment, avec les pommettes saillantes des joues, un triangle d'une belle régularité; ils ont la lèvre épaisse, mais elle n'est pas pendante et renversée comme celle des nègres; leurs dents sont blanches comme chez les nègres, sans être saillantes; leur peau est cuivrée, olivâtre et foncée. Ces traits caractéristiques sont communs aux Cophtes avec des nuances peu sensibles, on les retrouve dans les statues des anciens Egyptiens, surtout dans le Sphinx, et aussi dans la conformation du crâne des momies de *Saccarah*. Ces observations faites sur les lieux mêmes par un médecin distingué, pendant l'expédition française en Egypte, confirment jusqu'à l'évidence, l'opinion admise depuis Hérodote, que les Abyssiniens sont la tige éthiopique des anciens Egyptiens qui descendirent dans la vallée du Nil, par Meroé, Eléphantine et Thèbes; les Cophtes nous en présentent les débris vivans, mais dégénérés par l'oppression et la servitude. Les Ethiopiens, au contraire, sont restés dans leur liberté primitive avec une langue qui, aujourd'hui, semble tout à fait différente du cophte.

Vivant toujours à découvert sous un ciel tempéré, à la suite de ses troupeaux, à la chasse, ne reprenant jamais le même chemin dans ses excursions, toujours en guerre et toujours active, cette race polygame et d'une puberté précoce, se multiplie avec une prodigieuse fécondité. Elle forme sur ce point un contraste frappant avec les habitans du plateau du Thibet. Beaucoup de contrées de ce pays d'Alpes passent pour très-peuplées. La femme est nubile à 10 ou 12 ans; l'homme se marie à 14 ans; le *Shouw Woldo* que Salt connut, avait 40 femmes et plus de cent enfans (1). Il y a peu de villes dans le pays; mais toutes les vallées, toutes les montagnes, sont pleines d'habitations; quoique très-pauvres, l'hospitalité est chez eux nationale, comme dans tous les pays d'Alpes.

Les riches sont vêtus de tissus de coton, les pauvres ont des habits de peaux; leur boisson est l'hydromel, espèce de bière qu'ils appellent *bouza;* elle est faite avec le poa ou le *tocousso*, qui ne croît que dans la Kolla. Leur nourriture ordinaire est le lait, le beurre, le miel, la chair crue et le pain; leur pain est fait de poa en forme de minces gâteaux.

Toutes les habitations sont construites, autant qu'il est possible, sur le sommet des hauteurs, comme les châteaux des chevaliers en Allemagne (*Ritterburgen*); mais ici on choisit seulement cette position pour se protéger contre les inondations dans la saison des pluies. Leur industrie est presque nulle : elle se borne à la préparation du cuir, à la confection des étoffes de coton, à la fabrication des lances, des couteaux et des armes.

Tous les produits fabriqués leur sont apportés de l'étranger par les caravanes; ils ne bâtissent pas eux-mêmes leurs maisons et laissent ce soin aux *Falashas* (1).

Quoique toujours attachés à l'exercice de leur culte, à la célébration des fêtes, à l'observation des jeûnes, à la récitation des prières et à l'invocation des saints, ils ne semblent avoir qu'une faible idée du véritable christianisme. Le clergé et les princes sont cependant presque toujours occupés de disputes théologiques. La croix que tous les Abyssiniens portent sur le front et sur la main est ordinairement, avec le chapelet (2), le seul signe de leur foi; le nom même du christianisme semble tomber peu à peu en oubli; car depuis la mort de Marcus, leur dernier *Aboona*, ils sont entièrement séparés du patriarche du Caire, et n'ont pu obtenir de lui qu'il nommât un chef religieux (*Aboona* (3)), pour résider au milieu d'eux.

L'intolérance opiniâtre des prêtres européens détruisit tout l'effet des efforts que les Portugais avaient si heureusement commencés pour faire prévaloir la religion catholique sur la secte cophte favorisée par Alexandrie. Mendez, chef de ces prêtres, sous le règne du roi, ou *Négus* Socinios (*Melec Segued*, de 1605 à 1632 (4)), voulait, avec l'arrogance et l'orgueil d'un prêtre intolérant, établir sa hiérarchie sur les ruines de la constitution de l'Abyssinie. La conséquence de cette conduite insensée fut la persécution des jésuites et même de tous les Portugais qui, auparavant, étaient en grande faveur; les uns furent tués, les autres chassés, et à l'avenir le pays abyssinien demeura fermé aux étrangers.

Cependant, malgré l'éloignement des étrangers, malgré que la vie religieuse cédât place peu à peu à l'ignorance et à la barbarie, ce peuple conserva toujours des traces de civilisation

(1) Bruce, t. VII, appendix, pag. 68.— Salt, dans Valentia, t. II, pag. 506, t. III, p. 159.

(1) Salt, dans Valentia, t. III, pag. 162.
(2) Salt, dans Valentia, Tr., t. II, pag. 504.
(3) Salt, dans Valentia, Tr., t. III, pag. 254.
(4) Bruce, Tr., t. III, pag. 364.

qui, au milieu des dissentions politiques intérieures et des guerres éternelles contre les féroces Galla, doivent encore attirer l'intérêt et l'attention. C'est sur leur confiance dans ces élémens sociaux qui n'ont jamais péri, que les Anglais ont reposé l'espoir de leurs projets d'alliance avec le royaume d'Abyssinie.

Les mœurs chevaleresques, la rare intelligence, le tact éclairé de la haute classe chez ce peuple montagnard, conduisent à admettre l'ancienne hypothèse qu'elle est formée par la postérité de la caste guerrière de l'Égypte; 650 ans avant J.-C., sous Psammétique, cette caste émigra en Éthiopie et reçut un accueil hospitalier de ses anciens compatriotes, dans sa primitive patrie; elle obtint du roi de Meroë la permission de s'établir plus haut dans une presqu'île que, suivant Hervas, on croit être le pays de *Gojam* ou *gocham* entouré de tous côtés par le Nil; elle se fixa dans cette contrée après l'avoir purgée (1) des peuplades sauvages qui l'habitaient, et dont les adorateurs idolâtres des sources du Nil à Saccala sont peut-être les faibles débris.

Les documens que nous possédons sur la langue et l'origine de ce peuple remarquable sont très-imparfaits encore (2). Nous avons obtenu quelques solutions importantes sur l'histoire de ce peuple fameux par la découverte et l'interprétation des inscriptions d'Axum et d'Adoule (maintenant *Zoulla* ou *Choulla*, près de la baie d'Annesley), et par l'intelligente critique des annales nationales de l'Abyssinie. En communication avec les découvertes les plus récentes faites dans le pays même, nous voulons donner ici une esquisse des faits les plus importans de son histoire; ils sont indispensables à la connaissance de ce pays et de ses habitans dans leurs rapports avec les peuples et les états voisins; ils nous serviront encore à l'appréciation des sources dont nous devons faire usage.

Le berceau et l'origine des Abyssiniens sont, comme ceux de tous les peuples primitifs du globe, couverts d'épaisses ténèbres. Les Éthiopiens de l'antiquité dont ce peuple fait partie sont depuis les temps les plus anciens, et demeurent encore jusqu'à nos jours, une nation énigmatique. Les annales des prêtres égyptiens, dit Heeren (3) dans son chef-d'œuvre, étaient remplies de détails sur ce peuple; les nations de l'intérieur de l'Asie, près de l'Euphrate et du Tigre, mêlent les traditions de leurs héros et de leurs héroïnes avec les poésies de l'Éthiopie; du temps d'Homère (*Odyssée*, I, 23), les Abyssiniens apparaissent dans la mythologie grecque avant que l'Italie et la Sicile fussent connues. Selon Hérodote (1), les peuples éthiopiens commençaient aux frontières supérieures de l'Égypte près de Syène, où sont maintenant nos Nubiens et nos Abyssiniens que l'on croyait alors réunis en un seul peuple; il n'en sépare que les habitans de Meroë et les *Macrobiens* (hommes à la longue vie). Hérodote nous fait encore connaître les émigrations de la caste guerrière de l'Égypte en Abyssinie, mais c'est à cela seulement que se bornent les renseignemens qu'il nous donne sur eux.

Ce que les auteurs grecs et romains nous apprennent depuis des peuples éthiopiques, se borne à la citation d'un grand nombre de noms et de tribus isolées (2). Strabon nomme parmi eux les *Sembrites* comme ayant émigré de l'Égypte dans ce pays (Σεμβρῖται ὡς ἂν επηλυδες (3)); Pline en fait mention aussi (*Insula Semberritarum*); il place près d'eux la nation des *Asachæ*, peuple montagnard composé d'un grand nombre de tribus différentes, (*in ipsis vero montibus Asachæ multis nationibus* (4)). On est disposé à voir avec Salt et Vincent, dans ces Asachæ les Abyssiniens Axumites, qui se nomment encore aujourd'hui *Agaasi* et parlent la langue *gheez*. Tel est le seul faible lien à l'aide duquel on peut rattacher l'histoire ancienne de ce peuple aux temps modernes.

Nous voyons par l'inscription d'Axum que les Axumites, connus des Grecs, reçurent chez eux les dieux et les arts étrangers, et firent usage de la langue grecque sur leurs monumens nationaux. L'antiquité des Agaazi Axumites, l'ancienneté de leur langue, leur écriture, prouvent clairement qu'ils ne descendent pas, comme le croit Ludolf, d'une souche arabe, mais qu'ils sont bien d'anciens Éthiopiens. La ressemblance de leur langue avec l'arabe (5) et, comme Ludolf l'a si bien démontré, avec l'hébreu; les nom-

(1) Heeren, Comment. soc. Gottingue, t. XII, pag. 48.

(2) Tychsen, Anmerk. zu Bruce Reisse, t. V, pag. 321. — Vater im Mithridates, t. I, 1te Abth., pag. 106.

(3) Heeren, Ideen, t. II, pag. 314.

(1) Hérodote, l. II, p. 29.

(2) Heeren, Ideen, t. II, pag. 314. — Mithridates, t. III, 1te Abth., pag. 103 et suiv.

(3) Strabon, édit. de Tzschucke, t. VI, liv. XVII, pag. 4.

(4) Plinius, Hist. nat., l. VI, c. 35.

(5) Mithridates, pag. 106.

breux rapprochemens qu'offrent les mœurs et l'histoire des Abyssiniens avec les Hébreux, et qui ont fourni à Salt des preuves si intéressantes; la particularité remarquable (1) que déjà avant J.-C., du temps des Pharaons peut-être, une grande partie de l'Abyssinie était, ainsi que l'assurent les annales du pays, habitée par des juifs (les Falashas?); toutes ces circonstances prouvent que les Abyssiniens, les Arabes et les Hébreux furent de bonne heure en contact ou plutôt, suivant l'opinion de Salt, que ces peuples ont entr'eux une origine commune. La langue des Falashas parlée encore aujourd'hui dans les hautes montagnes de l'Abyssinie et qui n'est ni l'hébreu, ni l'arabe, mais probablement l'ancien éthiopien, nous donnerait d'importantes révélations, si elle était mieux connue.

L'antiquité de leur histoire, leur architecture, leur manière de se vêtir, leur écriture, leur conformation physique telle que nous l'avons donnée d'après Larrey, et tout ce que rapportent de cette nation les écrivains étrangers les plus anciens, prouvent que les Abyssiniens sont un peuple primitif distinct des Arabes. Les premiers germes de la civilisation leur sont venus de l'Égypte et de Meroë, ou plutôt la civilisation est revenue plus développée au point d'où elle était partie, dans sa patrie primitive, le Nil supérieur. Car c'est de là que sont sorties probablement les colonies les plus anciennes des peuples africains; elles sont descendues des hauteurs et se sont établies comme par stations dans la vallée de l'Éthiopie, à Meroë, à Thèbes, et enfin dans la Basse-Égypte.

Cela n'exclut pas l'émigration des races arabes en Abyssinie par la Mer Rouge; mais quelle qu'ait été l'influence des Arabes, ils n'en demeurent pas moins séparés, jusqu'aujourd'hui, des Abyssiniens propres; les historiens nationaux les regardent toujours comme un peuple étranger et ennemi, et les désignent sous le surnom injurieux de *Grues noires* (2).

Une particularité qui nous fait encore considérer les Abyssiniens comme aborigènes sur les bords du Nil, c'est leur vénération idolâtre pour le Nil et ses eaux, dont le culte s'est maintenu chez les Agows; c'est de plus l'architecture égyptienne de leurs habitations, la forme pyramidale de leurs tombeaux, leur habitude d'écrire de gauche à droite à l'opposé des nations orientales, avec des caractères tout à fait différens des caractères *coufiques*. Salt les a dessinés. (*Trav.*, p. 415—432.)

Dans le *Tareck-Negushti*, ou chronique des rois de l'Abyssinie, qui remonte bien avant la naissance du Christ et contient le nom de princes tout à fait inconnus, le nom *Za-Hakale* (1), désigne évidemment le roi Ζωσκαλης qui régnait de 76 à 99 après J.-C. (*Za* désigne un titre, Shah). Ce prince est cité dans le *Perip. Mar. Erythr.* comme contemporain du marchand qui en est probablement l'auteur, et nous aide ainsi à fixer la date (2) de sa rédaction. Il y eut donc de bonne heure, dès le premier siècle de notre ère, des rapports commerciaux sur la Mer Rouge, entre l'Égypte et l'Abyssinie.

Nous avons parlé, à propos d'Axum, de l'introduction du christianisme dans ce pays, par Frumentius (le *Fromentanos* de la chronique). Nous avons raconté aussi que les Abyssiniens avaient étendu leur domination sur l'Arabie jusqu'à l'apparition de Mahomet, et jusqu'à ce que ses sectateurs se fussent répandus sur les côtes de l'Abyssinie.

Dans les premiers siècles de notre ère, les historiens bysantins s'accordent (3) toujours avec les chroniques de l'Abyssinie; les empereurs de Constantinople envoyèrent longtemps des présens et des tribus (4) aux Éthiopiens; de là vient la connaissance qu'ils eurent de ce pays.

Dans le temps où *Cosmas Indicopl.*, visita Adoule (525), peu de temps après la conquête de l'Yémen, par *Hell'esbaeus* ou *El-Esbaas* (*Hellesthœus* dans Procope) toute l'Abyssinie était déjà chrétienne, pleine de prêtres et couverte d'églises. La domination des empereurs abyssiniens, en Arabie, ne dura que 70 ans, après quoi, les Perses les repoussèrent et s'emparèrent même de quelques ports sur leurs côtes. Depuis ce temps, les Abyssiniens cessèrent de régner sur la mer, et furent réduits à une puissance seulement continentale.

Les Perses cédèrent bientôt à la puissance des mahométans qui se répandirent aussi en Afrique. Les côtes seules embrassèrent l'Islamisme; l'A-

(1) Murray, Appendix to Bruce, tom. II, 2e éd. Vocabul., pag. 491.

(2) Vincent, Peripl., t. I, pag. 7, Mscr. Nota. — Salt, Trav., pag. 459.—Schultens, Histor. Joctanidar, pag. 128.

(1) Salt, Trav., pag. 460.

(2) Heeren, Ideen, t. II, 1te Abth., pag. 156. —Bredow, pag. 718.

(3) Salt, Trav., pag. 466.

(4) Procop. de Bello, lib., c. 19 et 20.

byssinie demeura indépendante et ses habitans, éloignés seulement de 65 milles géographiques des portes de la Mecque et de Médine, restèrent jusqu'aujourd'hui de zélés chrétiens. C'est alors que commence la période des guerres religieuses.

Depuis ce temps jusqu'à Marco Polo, qui visita l'orient au 13e siècle, nous ne savons plus rien de l'Abyssinie; la chronique du pays (1) nous donne seulement les noms des rois qui nous sont confirmés par les récits de Marco Polo, en 1290. Il nomme *Habasch* une grande province de l'Afrique, dont le roi est chrétien, et commande à trois princes chrétiens et à trois princes maures. Les habitans de ce pays, dit-il, sont les plus braves et les meilleurs soldats de l'Afrique. En 1288, un roi de l'Abyssinie, dit-il encore, voulut entreprendre un pélerinage au saint-sépulcbre, à Jérusalem; le bruit des croisades avait probablement pénétré en Abyssinie, et chaque année un grand nombre de ses sujets faisaient ce pélerinage. La haute noblesse l'ayant empêché d'accomplir son projet, il envoya à sa place un évêque qui tomba à son retour entre les mains des infidèles, et fut violemment circoncis. Pour venger cet outrage, les Abyssiniens déclarèrent la guerre au sultan d'*Adel* (*Zeyla*); c'est probablement le commencement et la cause de la lutte terrible qui se prolongea, pendant des siècles, jusqu'à l'arrivée des Portugais. Les rapports de Marco Polo s'accordent parfaitement avec les chroniques du pays qui nomment ce roi abyssinien *Amba-Sion* (2), à la date de 1228.

Les géographes arabes antérieurs au noble vénitien, comme Ebn Haukal (950), et après lui Ibn al Wardi (1348), ne nous disent rien des Abyssiniens sinon qu'ils sont chrétiens; Ebn Haukal nomme *Zeila* (3) comme le lieu de passage pour se rendre dans l'Yémen, et Al Wardi l'appelle le comptoir commercial du Habesch; il est habité, dit-il, par des croyans, et là au moins, règnent la justice et l'équité. Al Wardi cite *Kaberer* comme la résidence de l'empereur; on y trouve, dit-il, beaucoup de bananiers; c'est assurément Ankober dans la province d'Efat, où, comme à Gondar, l'*Ensete* croit en abondance. Ces deux géographes nous donnent un peu plus de détails sur les *Baja*, moins connus aujourd'hui qu'autrefois, race nègre, la même qui est citée dans l'inscription d'Axum et avoisine l'Abyssinie au nord; ce sont, disent-ils, des peuples idolâtres, mais d'un bon naturel, hospitaliers pour les marchands et possesseurs de riches mines d'or (1).

Depuis Marco Polo et le temps des croisades jusqu'au milieu du 15e siècle, les rois de l'Abyssinie furent toujours, comme Al Wardi nous l'apprend, en communication avec l'Europe. L'an 1445, l'empereur Zara Jacob envoya un ambassadeur au sénat de Florence, et écrivit une lettre fameuse aux prêtres, ses sujets, qui étaient à Jérusalem (voy. *Geddes church history of Abyssinia*, *pag*. 27).

Les rapports avantageux que les prêtres abyssiniens (2) donnèrent à Jérusalem des royaumes de l'orient et de leur commerce avec le sud, enflammèrent l'avidité des Portugais qui envoyèrent en Orient des émissaires. L'Afrique méridionale fut doublée, les Indes découvertes et l'Abyssinie mieux connue de l'Europe.

Peter Covilham est le premier qui arriva, en 1490, à la cour de l'empereur ou *Négus* de l'Abyssinie, résidant alors à *Shoa*. Il engagea Itegbé, mère du prince, à envoyer comme ambassadeur en Portugal un Arménien appelé *Matthæus*, pour nouer des relations directes avec ce pays. L'arrivée de *Matthæus* fit grand bruit en Portugal. Par réciprocité, la cour de Lisbonne envoya à son tour un ambassadeur en Abyssinie; plusieurs autres envoyés portugais arrivèrent ensuite heureusement à Massowah, l'an 1520; leurs descriptions (3) sont les premières sources importantes que nous possédons pour la connaissance de la nature et de l'histoire de l'Abyssinie.

Après un séjour de six ans, Alvarez, chapelain de la mission, retourna en Europe avec ses compagnons; le père Andrada et J. Bermudez restèrent seuls en Abyssinie. Alvarez revint chargé de lettres de l'empereur David pour le roi Jean de Portugal. Dans ce même temps, la cour papale forma le projet de convertir les Abyssiniens au catholicisme, et établit à Rome le col-

(1) Salt, Trav., pag. 475. et App., dans Ramusio, t. III, c. 38.

(2) Bruce, Trav., t. III, pag. 41.

(3) Ebn Haukal, Orient. geogr.

(1) Ebn Haukal et Al Wardi, dans l'Appendix, dans Salt, pag. LXXVI.

(2) Salt, Voy., pag. 476 et suivantes.

(3) Fr. Alvarez Verdadeira informacam das terras do preste Joam das Indias. Lisb. 1540, traduit du Mscpt portugais, avec des augmentations dans *Ramusio*, pag. 189.— Legatio magni Indorum presb. Joan ed Emmanuel. Lusitaniæ, 1513.

lége St-Stéphano dans cette intention. Mais bientôt à la frontière orientale du Habech, le mahométan Gragné, roi d'Adel, se leva contre les chrétiens (1). Ses invasions forcèrent l'empereur abyssinien Claude à envoyer Bermudez en Portugal, pour demander du secours; il promettait en retour de reconnaître le pape comme chef spirituel de l'église. En 1540, Bermudez reçut du pape Paul III le titre de patriarche d'Ethiopie; il revint bientôt accompagné de Gama qui eommandait 400 soldats, de beaueoup d'armes et d'autres moyens de défense. Les courageux Portugais sauvèrent le royaume de sa ruine entière, mais ne purent reconquérir les possessions qu'il avait perdues. La cour dut, pour sa sûreté, changer le lieu de sa résidenee et l'établir dans les montagnes de Samen. Le patriarche a raconté lui-même tous ces faits (2); mais bientôt sa violenee et son intoléranee le perdirent avee tous ses compatriotes, et l'empereur Claude lui-même, ferma aux jésuites l'entrée de l'Abyssinie.

Pierre, prêtre abyssinien, vint en Europe dans le temps qu'Ignace Loyola projetait d'etablir une mission pour l'Abyssinie; le pape ebargea de eette mission deux prélats, *Nunez Baretto* et *Andrea Oviedo*. Le premier mourut dans les Indes, le seeond arriva seul heureusement en Abyssinie en 1557, et y resta jusqu'à sa mort (1577). Il se montra toujours prudent, généreux et pieux, et se maintint en baute vénération chez les Abyssiniens (3).

Depuis ee temps, la possession des ports de Suakim et Massowa par les Turcs (voy. plus haut, 1558), et les invasions des Galla rendirent l'entrée de l'Abyssinie toujours de plus en plus difficile. Cependant quelques prêtres y pénétrèrent encore. En 1599, *Melchior de Silva*, moine intrépide, y entra déguisé en Faquir et resta dans le pays jusqu'à l'arrivée de Pierre Paez, en 1603. Ce prêtre plein d'énergie et de talent, gagna une grande influenee à la cour de l'Abyssinie, et atteignit le but si longtemps désiré des jésuites, la eonversion solennelle de l'empereur et de sa famille à l'église catholique romaine, et sa soumission au saint siége. Mais par malheur, cet homme énergique mourut bientôt à *Gorgora* en 1604, et sa mort fut amèrement pleurée par les Abyssiniens et par ses compatriotes. Il laissa des documens et des manuscrits très-détaillés, qui sont enfouis avec d'autres recueillis de 1555 à 1622, dans les archives secrètes de la couronne de Portugal, et sont peu consultés encore. Le père Tellez est celui qui en a fait le plus d'usage dans son rare et eélèbre ouvrage d'où nous avons puisé, par exemple, tous les renseignemens que nous avons donnés sur Narea.

En 1623, le prêtre Emmanuel d'Almeyda arriva dans le Habech; il y vécut dix ans, et rassembla dans le pays les matériaux de son histoire de l'Abyssinie. Don Alfonso Mendez, le dernier patriarche envoyé de Rome en Abyssinie, arriva en 1625; à sa suite était le père Lobo, dont le voyage est assez connu, tandis que les documens antérieurs sont pour la plupart ou peu eonsultés ou perdus.

Ces prêtres montrèrent beaucoup de courage et de persévérance dans leur prosélytisme, mais leur influenee, quoiqu'assez puissante, ne fut jamais salutaire. Cependant, 19 prêtres jésuites s'établirent en Abyssinie. L'intolérance du patriarche et le trop grand zèle du ras *Sela Christos*, protecteur des jésuites, firent éclater une révolution. L'empereur Socinius abjura lui-même la foi catholique, et son fils qui lui succéda bientôt, ehassa (1632) le patriarehe et tous ses sectateurs, à l'exception de deux qui furent mis à mort parce que, malgré ses ordres, ils étaient restés dans le pays (1640). D'autres émissaires de la propagande catholique abordèrent encore à Suakim, en 1648 et 1674, et y trouvèrent le martyre. La période de 114 ans, pendant laquelle les jésuites essayèrent d'établir leur pouvoir en Abyssinie, fut pour les habitans une époque (1) de décadence intérieure et de lutte entre la famille royale et le peuple qui demeura toujours hostile aux jésuites. Après leur expulsion, l'Abyssinie goûta quelque paix intérieure; la résidence qui, jusque-là, avait été tantôt à Coja, Ibaba, Gorgora, Ankober, Dancaz, et d'autres lieux, fut enfin fixée à Gondar, ville bâtie par l'empereur Falieidas, où elle est eneore de nos jours. La cour impériale recouvra une partie de sa splendeur, comme l'atteste Poncet (2), méde-

(1) Voy. plus haut, terrasse de Tigré, théâtre de ces combats.

(2) Relacion de Embaixoda gò José Bermudez trouxe do emperador da Ethiopia. Lixboa, 1565, petit in-4°.— Ludolf, Hist. Æth., Comment., pag. 8, extrait d'après Purchas, P. II, pag. 1149.

(3) P. N. Godigno de Æthiopiæ Patriarchis, J. N. Barreto et Andr. Oviedo. Lugduni, 1615.

(1) Voy. la littérature dans Salt, Voy., pag. 482. — Hensel, Bibl. histor., vol. III, P. I, pag. 114.

(2) Poncet, Voy. dans les lettres édifiantes, t. IV, recueil. Paris, 1713, in-8°, pag. 51.

cin français, qui la visita en 1699. La propagande de Rome n'avait pas renoncé à ses projets de conquête spirituelle; en 1750, pénétra jusqu'à Gondar une nouvelle mission composée de trois franciscains, le père Remedio, Martin de Bohême, et Antonio d'Aleppo. Ces missionnaires excitèrent à la cour une grande attention sous le règne de l'empereur Yasous II qui, suivant Bruce, régna de 1729 à 1753. Leur voyage qui n'a pas encore été publié, est en manuscrit dans la bibliothèque de Lord Valentia (1). En 1769, Bruce entreprit son audacieux voyage; depuis lui, jusqu'au premier voyage de Salt, en 1805, et sa seconde mission commerciale en 1809 et 1810, aucun voyageur européen n'a pénétré dans ce pays si inaccessible aux étrangers. Les présens (2) dont Salt était chargé pour l'empereur, consistaient en armes parmi lesquelles étaient deux canons, et surtout en ornemens pour l'église métropolitaine de Chélicout, en une magnifique table de marbre pour servir d'autel, des vitraux peints et un tableau représentant la vierge Marie. La consécration de ces offrandes fut solennellement célébrée aux sons d'un orgue de Barbarie, et les Abyssiniens étonnés et ravis s'exclamaient : *Etzoub! Etzoub!*

4e Éclaircissement.

Les hordes galla.

Le pays d'Alpes du Habech est habité, dans ses vallées et ses montagnes, par diverses peuplades qui n'appartiennent pas toutes à la race dominante du peuple abyssinien; cependant ils en dépendent toujours plus ou moins, et ont, par leur langage, plus ou moins de rapport avec elles, comme par exemple les Gafat, les Agows de Damote, les Tcheret-Agows, etc. (3). Mais il en est d'autres qui en diffèrent entièrement par la langue, la religion et les mœurs, comme par exemple, dans les montagnes de Samen, les juifs falashas qu'on a pris pour une colonie juive (4), émigrée en Abyssinie après la destruction de Jérusalem, quoique Murray fasse remonter plus haut leur origine.

(1) Salt, Trav., pag. 485.

(2) Salt, Tr., pag. 266.

(3) Murray, Appendix Nr., t. III, dans le Vocabulaire pour l'ouvr. de Bruce, t. II, pag. 491 et Vater, Mithridat. 3er Thl. 1e Ab., pag. 122.

(4) Tychsen in Br. R., Th. 5, pag. 335.

Les invasions annuelles des Galla qui se répètent périodiquement depuis des siècles après la saison des pluies, ont eu la plus grande influence sur l'histoire de ce peuple. Ces inondations de barbares n'apportent pas comme les débordemens du Nil la fécondité et la vie; mais elles répandent partout où elles passent la dévastation et la mort.

Ces Galla, c'est-à-dire pasteurs, selon Bruce, sont le seul peuple de la Haute-Afrique contre lequel les Abyssiniens aient à défendre la possession de leur pays.

Refoulés par ces barbares de plus de quarante provinces qu'ils possédaient, les Abyssiniens n'en ont plus que douze (1) aujourd'hui, et encore une grande partie de ces provinces a été changée en déserts. Les Galla ont renversé l'empire d'Abyssinie de son antique splendeur, et ont changé la civilisation déjà développée de ce peuple en un état de barbarie résultant de guerres éternelles. Cette race barbare et avide de pillage soumettra un jour toute l'Abyssinie par ses excursions toujours envahissantes, si la face des choses ne change pas bientôt.

Nous ne pouvons dire d'où viennent ces hordes de Galla qu'on a déjà comparées (2) avec les Hottentots : ils assurent eux-mêmes, dit-on, qu'ils habitaient le centre du continent quand ils en sortirent pour s'avancer vers le nord. Cette tradition était déjà connue, du temps de Diodore de Sicile, des peuples Troglodytes de la terrasse abyssinienne, des Agows (3); les documens les plus récens que Salt (4) nous transmet, confirment aussi qu'ils pénétrèrent du sud en Abyssinie, par Mélinde et Patta, où ils forment encore aujourd'hui, dit Salt, une chaîne non interrompue. De même que les Goths et les Vandales se répandirent sur une grande partie de l'Europe, les Galla s'étendirent successivement sur ces contrées de l'Afrique à mesure qu'ils trouvaient des lieux propres à s'établir : comme les Goths et les Vandales, ils se sont naturalisés en peu de temps sur le sol qu'ils avaient envahi, et ont pris la langue, les coutumes et les mœurs des peuples vaincus.

Leurs habitudes barbares, leur vie nomade, leurs brigandages, leurs superstitions et la res-

(1) Mendez, dans Thévenot, Rec., pag. 9.

(2) Blumenbach, Anm. zu Bruce, Th. 5, pag. 256.

(3) Heeren, Ideen; 2e Aufl. II, pag. 338.

(4) Salt, Trav., pag. 299.

semblance de leur nom a fait conjecturer qu'ils formaient un seul et même peuple (1) avec les hordes de Giagga ou Schagga de Matambo et de Congo; en effet, on les appelle indifféremment *Jaga*, *Agag*, *Agalla*, *Galla*. On les a fait descendre aussi de Guinée, où, entre le eap Mesurado et la eôte de Poivre, habite une raee nègre nommée *Gala* (2); mais eette supposition ne repose ni sur l'analogie de leurs langues, ni sur d'autres preuves assez convaincantes.

Toutefois, le mouvement simultané des peuplades de pasteurs et de brigands qui, au milieu du XVI[e] sièele, s'ébranlent à la fois de l'intérieur des steppes de la Haute-Afrique et se répandent à l'ouest, à l'est et au nord, n'en est pas moins un phénomène très-remarquable. C'est la plus grande émigration eonnue des peuples africains, et elle nous foree de remonter à une cause commune de ee grand mouvement simultané. Cette cause, soit qu'elle fût une révolution de la nature ou une révolution politique, a dû être très-importante pour agir à la fois sur des espaces aussi éloignés et pendant tant de siècles.

Les invasions des hordes de Galla sont les premières dont les écrivains contemporains font mention; en 1537, elles débordèrent de la province de Bali en Abyssinie. (*Pestis illa circà ann.* 1537 *è regno Bali emersit*) (3).

Les hordes de *Gaga* se précipitèrent en 1542 dans les terres de Congo et d'Angola, avec une rage aussi irrésistible, une férocité aussi terrible (4). (*Voyez* plus bas : *Foungi*.)

Les hordes de Zimba et de Mozimba fondirent, à la côte orientale, sur la terrasse du Monomotapa; leurs bandes s'avancèrent jusqu'à Quiola et Mombaza où les Caffres et les Portugais réunis les défirent, sous le commandement de Matth.-Mendez, et les refoulèrent dans leurs déserts. 1589 (5).

Ces hordes de Zimba et Gaga ont déjà depuis longtemps disparu de l'histoire au XVII[e] siècle; mais le fléau des Galla, comme Ludolf les nomme avee raison, continue encore jusqu'aujourd'hui ses ravages (6); ils ont maintenant pénétré jusqu'à la résidenee du roi de Gondar et à celle du ras de Tigré à Antalow.

Ils apparaissent d'abord au N. O. de *Fatigor*, dans le royaume de Bali, d'où ils s'avancent sur Angote. Bientôt ils font leur première invasion dans la province de Gojam; de là, divisés en grand nombre de bandes, ils descendent du fleuve Zebi et des hauteurs de Narea, pénètrent dans le pays d'Alpes abyssinien, et mettent tout à feu et à sang sur leur passage. Ils brûlent les bois et les habitations et égorgent les hommes, les femmes et les enfans; ils s'emparent de vingt-deux (1) contrées qui nous apparaissent eomme autant de royaumes dans l'aneienne histoire de l'Abyssinie, sous les noms de *Fatigor*, *Bali*, *Goumar*, *Bargamo*, *Ifat*, *Louzamo*, *Hadea*, *Shoa*, *Gourague*, *Gouderou*, *Bizamo*, etc., jusqu'au pays des *Gongas* et des *Gafates* à l'ouest. Ils forment ainsi autour du Habech à l'E., au S. et à l'O. une ceinture terrible d'où, ehaque année, leurs bandes pénètrent à travers les défilés et les ravins dans le pays d'Alpes qui s'élève, eomme une presqu'île, au milieu des flots menaçans des barbares.

Le eentre des hordes galla semble être, d'après les doeumens les plus aneiens, Bizamo (2), pays situé sur le fleuve Maleb, entre le Nil et le Bahr-el-Abiad, à travers lequel passe la route de Gondar à Narea. Séparés ainsi, ils se divisent en Galla de l'est, *Bertouma Galla* qui obéissent au ehef *Mouty*, et en Galla de l'O., *Boren Galla*, dont le ehef s'appelle *Loubo*. Les Galla de l'est, se divisent en sept tribus qui ont eommencé de bonne heure à s'établir à Bali et Dawaro; eeux de l'ouest se divisent également en sept tribus, et se sont établis sur la rive méridionale et occidentale du Nil. Une troisième division (3) en sept tribus, située entre les deux autres, et qui a pénétré dans les vallées de Wakara et de Shoa, semble être devenue moins redoutable; cependant elle a détruit Tegulet, aneienne résidenee impériale; mais depuis, elle a moins inquiété le pays. Ces Galla se nomment eux-mêmes *Elma* ou *Yalema Killelou* (Elma ou Yalema, enfans); on les appelle encore *Tolouma* Galla, et Galla des montagnes, parce qu'ils habitent les montagnes au sud d'Amhara. L'empereur Yasous-le-Grand (1680 à 1704) réussit seul, après quelques heureuses expéditions, à a'allier quelques hordes

(1) A. Murray, Vocabulary of the Galla language in Bruce, t. III, 2[e] éd., pag. 420.
(2) Vater, Mithridat. t. III, t, pag. 249.
(3) Ludolf, Hist. Æth., lib. 1, c. 16, 19.
(4) A. Battel, in Purchas Pilgrims; Lond., 1625, t. II, fol. 977.—Cavazzi, dans Labat, Eth. occid., t. II, pag. 88.
(5) J. dos Sanctos, Æthiopia orientalis, dans Purchas, T. II. fol. 1552.
(6) Salt, dans Valentia. Vr. t. III. pag. 50 et 150.

(1) Bruce, Tr., t. III, p. 6, t. IV, p. 439.
(2) Bruce, ibid., t. III, pag. 309
(3) Bruce, pag. 237.

de ces belliqueux pasteurs, et à les établir le long des rives septentrionales escarpées du Nil, afin de les protéger contre les bandes féroces des Galla de Bizamo.

En vain les Portugais proposèrent aux Abyssiniens d'élever des fortifications (1) pour se protéger contre les invasions de ces barbares, « Non, disaient-ils, nous avons des pierres pour bâtir des églises et des temples; mais pour défendre notre pays, nous avons nos bras! » Semblables aux Spartiates, ils n'opposent à leurs ennemis que les fortifications naturelles du sol et leurs bras.

Les peuples galla qui, à l'est et à l'ouest, semblent tous parler la même langue, sont de moyenne stature; ils ont la couleur brune, les cheveux noirs, longs ou crépus; dans les vallées leur peau est plus foncée. A leur arrivée, leurs *hordes* étaient toutes à pied, mais elles s'organisèrent dans le Habech en bandes de cavaliers; ils ne se nourrissaient que de lait, de beurre et de viande; l'exemple des Abyssiniens leur apprit à cultiver la terre et à cuire le pain; ils n'avaient pour armes que des lances de bois aiguisées, dont la pointe était durcie par le feu, et empoisonnée avec le suc d'un arbre vénéneux; le fer était très-rare chez eux. Leur vêtement se compose d'une peau de chèvre ou d'un autre animal, attachée autour de la ceinture; ils enduisent leurs cheveux avec de la graisse et du beurre, et les hommes s'entourent le corps de boyaux de bœuf comme les Hottentots. Leur arbre sacré (dit Bruce) est le *Wanzey*, *cordia Abyssinica*, selon Browne, et ce qui paraît singulier, toutes les maisons de Gondar et d'autres villes de l'Abyssinie sont bâties à son ombre. Le nombre 7 et le nombre 3 sont pour eux des nombres sacrés. A la guerre, ils sont sanguinaires, ils mettent tout à mort, et coupent en signe de victoire les parties sexuelles de leurs ennemis égorgés. C'est peut-être d'eux (2) que les soldats abyssiniens du ras de Tigré, *Velleta Sélassé*, ont pris cette coutume. Les Beetjuans, ce peuple si doux du sud de l'Afrique, mangent dans la fête qui suit la victoire, la peau du ventre et le nombril de leurs ennemis (3).

Leur célérité dans les marches est prodigieuse; ils passent à la nage les torrens les plus rapides. Une sorte de pâte, pétrie avec du café grillé et

(1) J. de Barros, dans Marmol., Afr., l. III, pag. 206.
(2) Voy. Salt, dans Valentia, Tr., l. III, pag 131.
(3) Lichtenstein, B. t. II, Voyez 470.

du beurre, est la seule provision qu'ils emportent avec eux; ils supportent la faim et toutes les privations avec une patience qui étonne même les Abyssiniens. Leurs expéditions n'ont rien de régulier; ils tombent tout à coup sur une contrée et la ravagent; tout leur est permis dans ces invasions rapides; mais dans leur pays ils se soumettent avec docilité à la discipline sévère de leurs chefs. Leurs femmes sont extrêmement fécondes. Jusqu'à présent, les mahométans seuls ont pu entretenir des relations de commerce avec eux.

M. Pearce, compatriote de Salt, qui fut en grande faveur à la cour d'Antalow, prit part à la dernière guerre que le ras de Tigré fit en 1807 contre les Galla, et se distingua avec gloire dans l'armée de Tigré. Le Ras marchait avec trente mille hommes contre quarante mille Galla que commandait le chef *Gojee*. La guerre se termina à l'avantage de Tigré par la bataille de *Zingilla* (1) dans la province de Lasta, et l'issue de cette guerre nous a fait connaître d'eux quelques nouvelles circonstances (2). La division des Galla en trois branches chacune de sept tribus, telle que nous l'avons donnée plus haut d'après Bruce, semble n'appartenir qu'aux *Maithsa-Galla* ou Galla du sud; car cette division politique n'existait pas chez les autres que M. Pearce eut occasion de connaître; ils n'avaient entr'eux d'autre lien commun que la langue. On compte aujourd'hui vingt tribus différentes de Galla qui, chacune sous un chef particulier, sont en guerre continuelle les unes avec les autres. La plus grande division de ce peuple, celle des Edjow Galla obéit maintenant à deux chefs; l'un est le fameux Gojee qui commande aux tribus de *Djawi* et de *Toloumo* : il a un grand renom de bravoure, et c'est lui qui commanda l'expédition contre Tigré; l'autre s'appelle *Liban* : il porte le titre d'Iman, possède un très-grand pays et commande aux tribus de *Wochali*, de *Woulo* et d'Assowa. Il est en rapports d'amitié et d'alliance avec le royaume de Tigré et réside à *Warho-Haimanot* sur le fleuve *Bashilo*. Ces Galla ont embrassé l'islamisme, et en prenant une foi nouvelle, ils ont renoncé à leur férocité et à leur antique barbarie; ils parlent la langue d'Ambara et s'habillent aujourd'hui comme les Abyssiniens. Les autres hordes des Galla ont conservé jusqu'aujourd'hui la même rudesse et la même barbarie.

(1) Salt, Travels, pag. 288 et 292.
(2) Salt, Travels, pag. 299.

CHAPITRE IV.

PENTE DU PAYS D'ALPES ABYSSINIEN VERS LA MER ET LES BASSES TERRES DU NORD DE L'AFRIQUE.

§ 12.

De la chaîne de montagnes limitrophe qui entoure le pays d'Alpes de la seconde terrasse ou toute l'Abyssinie au nord et à l'est, le voyageur descend dans les plaines de sable africaines qui s'adossent autour du plateau, à l'est, comme une étroite bordure littorale, et, au nord, comme d'horribles déserts. A sa sortie des défilés étroits et des vallées avancées des hautes montagnes, le voyageur, avant d'arriver dans les déserts de sable unis, monotones et arides, entre dans une contrée humide et boisée, couverte d'eaux courantes et de lacs, de forêts aux grandes ombres, et parcourue par des troupes innombrables de bêtes féroces qu'on ne connaît pas dans le pays d'Alpes. Un air humide, lourd, étouffant, lui souffle au visage, et il se hâte bien vite de traverser ces régions malsaines pour échapper aux fièvres malignes et aux autres maladies auxquelles ce climat donne naissance. Cependant ces forêts sont habitées par le peuple sauvage des Shangalla, race abrutie, en lutte continuelle avec les bêtes féroces, les habitans du pays d'Alpes et les peuplades arabes du désert. Cette bordure humide et boisée qui entoure le pays d'Alpes au nord et à l'ouest, dans une plus grande largeur qu'à l'est, s'appelle la basse terre ou, comme on dit dans le pays, la *Kolla* ou *Mazaga* : la bordure littorale sèche et ardente de l'est s'appelle *Samhara*.

1[er] ÉCLAIRCISSEMENT.

La bordure ardente de la côte ou le Samhara.

Tous les voyageurs qui, de la côte de la mer Arabique, pénétrèrent dans le Habeeb, marchèrent d'abord pendant quelques jours à travers des déserts de sable ardens et sans eau. Arrivés ensuite à la pente de la terrasse des montagnes, ils trouvèrent les premiers torrens qui jaillissent des défilés, et alors, pour la première fois, se montra à eux une végétation magnifique, une terre couverte de buissons et de bois. Nous pouvons appeler, *régions des bois*, cette contrée qui s'étend le long de la côte à l'est du Habech, et qui présente moins de largeur seulement au pied des montagnes. Cependant elle est moins caractéristique qu'au nord, parce que l'eau y manque et qu'aucun (1) des torrens des montagnes n'atteint ici la côte; tous se perdent dans les sables avant d'arriver à la mer, et tarissent complètement pendant l'été.

A l'extrémité nord de cette région des bois, dans le district de Dobarwa, est situé au milieu d'une contrée romantique et sauvage, le couvent de Biza (2) ou Bisan, autrefois fameux par sa richesse, dans toute l'Abyssinie, et aujourd'hui en ruines. Les hauteurs sur lesquelles il est bâti sont entourées, au nord, de marais et de petits lacs qui forment les affluens du Mareb aux eaux stagnantes. C'est là que se trouvent des troupes innombrables de bêtes féroces et les sauvages Shangallas. Au revers sud de cette montagne où est situé le couvent, on trouve un défilé nommé *Assauli*, que Salt traversa en revenant de Dixan à Arkiko. Dans ce défilé se montrent déjà les différentes espèces d'*euphorbe* et les bois de tamarin; l'apparition de ces plantes est un signe certain qu'on approche des plaines. C'est ici qu'on voit les derniers groupes de palmiers, phénomène très-rare sur ces hauteurs (3). Au haut du défilé on rencontre des pâturages et des champs de blé magnifiques, tandis que le *Tehama*, situé au nord-est, est entièrement stérile et brûlé. En descendant le défilé on trouve jusqu'à Arkiko les buissons sauvages et épineux de l'accacia sur un sol sablonneux, sans sources ni eaux courantes. A ce débouché du défilé dans le brûlant Sambara, habite la race paisible des *Shiho*, dépendans des Hazorta qui leur ressemblent de langage et de forme. Ce défilé d'*Assauli* est le plus septentrional connu jusqu'alors qui conduise à Arkiko et Massowa. Il est situé au 15° 20' lat. nord. Un peu plus au sud, 15° lat. nord, est situé le défilé du Taranta que nous avons étudié plus haut, comme tous les autres défilés plus méridionaux, à travers lesquels on descend par le Sambara à la côte de la mer Rouge.

Cette bordure littorale où le Sambara est baigné par la mer Rouge, nous est plus connue depuis les deux dernières expéditions de Salt. Sa carte indique, avec la plus grande exactitude et d'après les données les plus récentes, les différentes baies, promontoires et îles (4).

(1) Alvarez, Hist. de Ethiop., fol. 7.

(2) Tellez. dans Thévenot, pag. 19.—Salt, Voy., p. 442.

(3) Salt, Voy., pag. 442.

(4) Rich Stuart, Chart of the Bay of Zeyla from geome-

Les points les plus importans que l'on rencontre sur la route de Babel-Mandeb jusqu'à Arkiko et Massowa au nord, le long de la côte abyssinienne qui s'étend depuis le 12° 40' jusqu'au 16° lat. nord, du sud-est au nord-ouest, sont: *l'île Perym* 12° 17' lat. nord; *Ras Beloul* 13° 40' lat. nord; la *pointe de Rackmah* 13° 45'; *la baie* d'*Amphila* 14° 30'; *la baie d'Howakil*, (Opsianbay) 15°; *la baie d'Annesley* avec *l'île Valentia* (Orine), 15° 30'; *Arkiko*, le *port de Massowa* et *l'île Dhalak*, 15° 35'.

De Mocha dans l'Arabie-Heureuse, capitale de l'Yémen, on arrive en quelques heures, par la mer Rouge, au bas du promontoire Beloul situé vis-à-vis. Au nord de ce promontoire on trouve :

1° La baie de Rackmah (1), station peu sûre qui, dans les cas pressans, ne peut servir qu'aux petits navires. Cette baie de Rackmah est probablement le *Portus Isidis* de Pline, qui se distingue par quatre îles et où les Troglodytes, aujourd'hui les tribus de montagnards de Bedowi, apportaient autrefois la myrrhe. C'est aussi vraisemblablement le port *Beila* des Portugais, si souvent cité. Les masses de rochers apparaissent ici comme des roches arides et brûlées (2).

2° Ayth (3), sous le 14° lat. nord, village composé de quarante huttes, résidence d'un Cheik, et habité par un petit peuple fort, robuste et pauvre, qui ne cultive pas la terre et vit de poissons et du produit de ses troupeaux de chèvres : il appartient à la tribu des Danakil, appelée Adoulé.

3° La baie Amphila (4), baie profonde jusqu'alors inconnue, entourée d'une rangée d'îles avancées; elle forme un très-bon port appelé *English Harbour*, et qui peut devenir très-important pour cette côte. Sur cette baie est situé le village de *Madir*, habité par les *Dumhoeta*, sans pâturages et sans eau. C'est d'ici que part la dangereuse route des montagnes que Coffin a prise dans son voyage et qui conduit à Tigré par Madir, Bourré, la plaine de Sel et Senafé (voyez plus haut). La baie est habitée par les tribus des Dumhoeta qui se nomment les libres enfans des montagnes et règnent sur Madir et les défilés des montagnes. *Amphilabay* vient probablement par corruption de l'Ἀντιφίλου λιμήν de Strabon (1); elle a 16 milles anglais de longueur, 12 de profondeur et contient 3 petites îles. Ces îles sont presque toutes uniquement composées d'une conglutination de corail et de roche calcaire entremêlée d'une infinité de madrépores, d'échinites, de différentes espèces de coquillages, tels qu'on en trouve encore aujourd'hui dans la Mer Rouge. La hauteur des couches de ces îles est élevée maintenant à 30 pieds au-dessus du niveau actuel de la mer. Une seule de ces îles, qui en est entièrement séparée, est composée de rochers calcaires avec des filons de calcédoine; sur le côte oriental, ces rochers présentent de grandes cavités dont les marins se servent comme de magasins. Cette île isolée, appelée *Koullo*, présente seule des traces d'anciennes habitations, des ruines de vieilles constructions, tandis que les autres semblent n'avoir jamais été habitées elles nourrissent seulement quelques chameaux, et produisent du bois à brûler, car elles sont couvertes de forêts d'*Avicennia Tomentosa*. Au fond de la baie, sont situés les deux villages, Madir et Douroro. Le dernier est un grand village bien situé pour le commerce, avec un bon encrage. La contrée qui l'avoisine est une vaste plaine couverte de faibles broussailles. Au loin, dans les terres, s'élève en forme d'amphithéâtre, la chaîne de montagnes dans la direction du S.-E. au N.-O., le front tourne vers la côte. Au nord, passe le chemin de montagnes qui conduit en Abyssinie, et au delà, on aperçoit très-bien la chaîne beaucoup plus élevée qui court depuis le Sénafé jusqu'au Taranta.

Aux mois de décembre et de janvier, la côte était très-aride, elle ne nourrissait que peu de gibier ; on n'y voyait que quelques oiseaux de proie, qui vivaient de sauterelles, et une espèce de petits lièvres semblables aux lapins. Le rivage est couvert partout d'une bordure de forêts très-épaisses, formées d'*Avicennia Tomentosa*. Ces bois sont habités par une espèce de renards très-nombreuse, que les naturels appellent *W obit*. Ces animaux descendent régulièrement sur les bords de la mer, pendant le reflux, pour y manger les mollusques qui composent leur princi-

trical observations, 1810, pag. 474.— H. Salt and Capt. Th. Weatherhead, Chart of Amphila Bay, surveyed 1809 and 1810, pag. 146.—H. Salt, Chart of Howakil Bay, 1810. — Capt. Weatherhead, Chart of Anoesley Bay, 1810. Chart of the Bay of Arkeeko and Harbour of Masuah from Observ. of Capt. Weatherhead, 1810.

(1) Salt, Travels, pag. 138.

(2) Valentia, Trav., t. II, pag. 22.

(3) Salt, Ibid., pag. 139.

(4) Salt, Ibid., pag. 140, 150.

(1) Strabon, édit. de Tzchucke, lib. XVI, t. VI, p. 406.

pale nourriture. Salt pense que cet animal et l'*Avicennia Tomentosa* sont le chien et l'olivier dont Pline fait mention en ce lieu. Les feuilles de l'*Avicennia*, quoique très-amères, sont la principale nourriture (1) des nombreuses troupes de chameaux qui parcourent la côte, et se distinguent des autres par leur force et leur longue vie. Les rivages de la baie d'Amphila sont peuplés d'une infinité d'oiseaux marins, de pélicans, de flamingos, de becs à cuillière, de hérons, de glaréoles, de butors, etc.

4° La baie d'Howakil. Au nord, les montagnes de la presqu'île *Sarbo* offrent un abri contre les vents du sud. En gravissant le haut promontoire *Sarbo*, Salt trouva un buisson à gomme, semblable au *Bedellium*, et le beaume, tous deux du genre des *Amyris*. Du sommet (15° 48' lat. nord), la vue s'étendait, au nord, sur toute la baie d'Howakil. Dans l'île voisine Del'gammon, doit se trouver une pierre avec une inscription coufique (2) qui n'a pas encore été examinée.

La baie est très-grande et contient beaucoup d'îles dont deux grandes; l'île *Howakil*, qui s'élève à 650 pieds au-dessus de la mer; l'île *Boucka*, aussi très-élevée, composée de grandes roches de basalte avec des colonnes renversées les unes sur les autres, comme des murs écroulés. Les autres sont formées de roches calcaires corallines, comme les îles de la baie d'Amphila. Près de ces îles, la mer était colorée d'un rouge foncé autour du vaisseau de Salt (3), par les mollusques qui tapissaient le fond à une profondeur de 20 brasses; tout l'équipage étonné à la vue de ce phénomène, donna à ces parages le nom de *véritable Mer Rouge*. Les montagnes de la baie intérieure offrent un coup d'œil ravissant; dans les quatre mois de la belle saison où tombent les pluies, le rivage de la baie s'étend comme un immense tapis vert, couvert de troupeaux de chèvres et de hordes de pasteurs. Des groupes d'accacias en fleurs et d'Avicennia forment le long de la côte une bordure verdoyante et parfumée; mais pendant les autres huit mois de l'année, le rivage est brûlé par le soleil et désert. Quand les pluies manquent, ce qui arrive quelquefois, les peuplades et les animaux périssent. Les hommes émigrent vers Mocha, Hodeida, Suakim pour échapper à la famine et à la mort. Les femmes et les enfans qui restent dans le pays succombent presque toujours sur cette terre brûlante et desséchée.

Les habitans de la baie appartiennent aux Dumhœta des tribus de Danakil, peuple pasteur (1) et hospitalier. Dans les terres, se montrent les hautes chaînes de la terrasse avancée qu'habitent les tribus des *Roussamo* et *Belessoua* et par-dessus s'élèvent les majestueuses montagnes de Sénafé. Vincent, le premier, a pris cette baie pour le lieu où se trouve l'*Obsidienne* de Pline (2); il se fonde sur un passage du Périple de la Mer Rouge où il est dit : *à huit cents stades d'Adoule* (à l'O. de cette baie), *est une seconde baie très-profonde à l'entrée de laquelle est situé un grand monceau de sable; c'est au pied de cette éminence, et là seulement, que l'on trouve la pierre obsidienne.* Salt a été assez heureux pour confirmer sur ce lieu même, dans son second voyage, le rapport de Pline sur cette vraie *obsidienne*, pierre très-estimée des Romains. L'observation du voyageur moderne nous prouve ainsi de plus en plus l'exactitude et la véracité du père de l'histoire naturelle. A l'extrémité occidentale de la baie d'Howakil, sur la route d'Aréna à Zoulla, Salt (3) trouva le sol parsemé d'une grande quantité de ces pierres noires et transparentes comme le verre; il en ramassa plusieurs, longues de deux à quatre pouces; plus bas dans les terres, on doit en trouver encore davantage.

5° La baie d'Annesley. C'est la plus septentrionale des baies de la côte abysinienne et maintenant la plus fréquentée, parce qu'elle possède le meilleur port à son extrémité occidentale, dans l'île de Massowa. Vis-à-vis Massowa, est Arkiko, sur la grande route voisine qui conduit par le Taranta à Axum et à Tigré. Le voisinage de ces deux points donne à la baie une grande importance. Devant la baie d'Annesley, est située l'île Dhalac (4), la plus grande de toutes les autres; elle est habitée et possède des sources en abondance qui la fertilisent; comme la précédente, elle est composée de roche calcaire, de madrépores et de corail. Salt y a trouvé des huîtres et des échinites, dont les dards avaient un pied de longueur. Massowa, port le plus voisin d'Axum, dont il n'est éloigné

(1) Salt, Trav., pag. 173.
(2) Salt, Ibid., pag. 185.
(3) Salt, Ibid., pag. 198.

(1) Salt, Trav., pag. 187.
(2) Plin., Hist. Nat., t. XXXVI, 26.
(3) Salt, Trav., pag. 192.
(4) Valentia, Trav., t. II, pag. 22.

que de 20 milles géographiques, est aussi le plus fréquenté; c'est le meilleur port de la côte, et c'est par lui que se fait tout le commerce d'importation et d'exportation entre l'Arabie et l'Abyssinie (1). Vincent suppose que cette position si avantageuse au commerce, n'a pu être inconnue des Romains, et il croit que Massowa est la fameuse Adoule des anciens, qui n'était éloignée que de 8 jours de marche d'Axum, et que nous connaissons depuis Cosmas, par l'inscription d'Adoule (2). Cette ville fameuse a été retrouvée, pour ainsi dire, non à l'extrémité occidentale, mais à l'est de la baie d'Annesley. Derrière l'île Valentia (l'*Orine* du périple), dans l'angle le plus intérieur de la baie au sud, est situé aujourd'hui le petit village de Zoulla ou *Thoulla* selon la prononciation du pays; Salt, le premier, en entendit parler à Massowa (3). Sur le rivage du port de Massowa, est une colonne d'architecture égyptienne qui, d'après la tradition du pays, a été transportée de Zoulla dans ce lieu. Salt apprit aussi des Arabes qu'on trouvait près de Zoulla beaucoup de colonnes, de débris de bassins, de ruines d'édifices bâtis avec des blocs cubiques de 4 à 5 pieds de longueur, et que l'emplacement de ces ruines, un peu éloigné du village actuel, est appelé *Azoule*. L'ancienne Adoule est donc assurément retrouvée. Malheureusement, M. Stuart qui avait été envoyé avec la mission spéciale d'explorer ces ruines ne put pénétrer jusque-là. Cependant il apporta du rivage voisin une petite urne de pierre qui aurait été trouvée dans les ruines de cette ville. Espérons que plus tard elle deviendra le champ d'importantes découvertes.

Les Danakil, peuples pasteurs.

Tonte la côte abyssinienne de *Samhara* est parconrne par 50 différentes tribus de peuples nomades et pasteurs, connus dès l'antiquité (4) par leurs brigandages; ils rendent presqu'impénétrable tout le littoral et le pays de montagnes situé derrière, depuis Bab-el-Mandeb, jusqu'à Arkiko au nord. Ce littoral était autrefois appelé le royaume de Dankali : le souverain de ce pays prit part à la guerre que les mahométans d'Hourrour et d'Adaiel firent aux Abyssiniens; car ses domaines confinaient aux deux peuples avant qu'ils fussent séparés l'un de l'autre par les invasions des Galla. Cependant le pays et ses habitans s'appellent encore aujourd'hui Dancali. Ils sont divisés en plusieurs tribus commandées par un chef particulier (*Dancali* (1) au singulier, *Danakil* au plnriel). Leurs combattans réunis se montent à 6,000 hommes. Ils se disent mahométans, mais ils n'ont ni prêtres, ni mosquées. Ils vivent dans l'indépendance la plus absolue, ne se déplaçant que pour chercher des pâturages pour leurs chameaux, et prêts à prendre part à toutes les querelles lorsqu'ils espèrent y trouver leur avantage; ils aiment la liberté avec passion, sont très-actifs, résolus, mais pauvres et sans armes pour la plupart; s'ils étaient armés, ils sauraient bientôt se rendre redoutables.

A cette race appartiennent les tribus noires des *Bajeh* d'Ebn Haukal, qui habitent sur les frontières de la Nubie et du Habech, et les Agaazi (2) vivant dans les montagnes de Habab, qui forment la prolongation septentrionale de la terrasse de Tigré. Ce dernier peuple porte le nom qui était commun autrefois à tous les habitans du littoral, *Agaazi* ou *Gheech*, et de là vient que l'ancienne langue du pays est appelée *Gheez*. Lorsqu'ils apparaissent sous le nom de *Doubena* (3) ou *Dobenah*, ils se sont déjà mêlés, comme au nord du Habech, avec les tribus arabes des *Beja* et des *Béloué*. A l'est de la terrasse de Tigré, le même peuple nous apparaît également mêlé à d'autres races, et il porte les noms les plus divers suivant l'époque où il figure et suivant son genre de vie.

Il est très-important de connaître ce peuple parce que toutes les caravanes du Habech à la mer passent sur son domaine, et qu'il dépend entièrement de lui de fermer ou d'ouvrir, à l'avenir, l'Abyssinie aux étrangers. De même qu'il est facile aux Hazorta de fermer le défilé de Taranta, de même les autres tribus peuvent boucher sans peine toutes les autres entrées du plateau.

Au sud des Hazorta, la puissante tribn des *Boussamou* fait paître ses troupeaux, et au nord est celle des *Tecrour*. Les Hazorta s'étendent du centre du défilé de Taranta jusqu'à la baie d'An-

(1) Valentia, ibid., pag. 259.

(2) Montfaucon, Nova collectio patrum dans Cosmas; Vincent Peripl.— Museum für Alterth. W. Berlin, 1810 : Uber den Thron, mit der Inscr. IIe partie.

(3) Salt, Trav., pag. 451.

(4) Heeren, Ideen 2er Th., pag. 336.

(1) Salt, Trav., pag. 176.

(2) Bruce, Trav., t. III, pag. 43, 472.

(3) Murray, ibid., pag. 3.

nesley, au milieu de laquelle est siluée l'île Valentia. Ils escortent ici les caravanes entre la côte et le Habech, et le commerce actif qui se fait ici, est pour eux une grande source de gain. La résidence de leur chef, *Shoum*, est à Zoulla sur la côte, l'ancienne Adoule (1), vis-à-vis l'île de Valentia.

Salt nous apprend, par son dernier voyage, que la tribu la plus importante est, 1° celle des *Dumhœta*, qui est maîtresse de la côte de Béloul jusqu'à Aréna, et compte quelques mille guerriers; viennent ensuite deux autres tribus, 2° les *Taieméla*, 3° les *Hadarem*, chacune forte de 200 guerriers qui dominent la plaine de Sel; près d'eux, au nord, habitent, 4° les *Belessoua* qui sont soumis aux Taieméla; au sud, près d'*Ayth*, se trouvent, 5° les petites tribus des *Adoule* et 6° celle des *Modéto*, tous deux peuples navigateurs; les autres tribus s'appellent 7° *Adalhou*, 8° *Aisamathou*, 9° *Kédimto*, 10° *Weima*, 11° *Moushieh*, 12° *Assa-Mominto*, 13° *Roussamo*.

Les femmes de ces tribus ont, suivant Salt, les traits du visage très-distingués, et l'entretien de la famille repose entièrement sur elles. Elles sont presque nues; leur parure consiste en bracelets d'argent et d'ivoire. Leur occupation est de moudre le blé, cuire le pain, puiser l'eau, etc. Les hommes gardent les troupeaux et préparent le lait, mais ils ne cultivent pas la terre; leur plus grande passion est de fumer et de priser; ils frisent leurs cheveux, les enduisent de graisse et les poudrent avec une sorte de poussière brune. Ils couvrent les tombeaux de monumens bâtis en forme de pyramide, dont la base a jusqu'à dix pieds carrés, et qui rappellent l'architecture égyptienne.

REMARQUE.

Zeila, Zoulla, les Gibberti.

Nous lisons dans le rapport que Lobo (2) a laissé de sa mission que, sur le désir du roi abyssinien Sociuios qui avait embrassé le catholicisme, on envoya en Abyssinie des jésuites de la mission de Goa. Lobo en faisait partie; il essaya le premier, mais en vain, de pénétrer dans le pays d'Alpes par *Mélinde*. Deux autres jésuites, le père Maxado et Bernard Pereira se rendirent au port de *Zeila*, situé au sud de la route de Babel-Mandeb, près de *Dancali*, car la lettre de l'empereur abyssinien leur indiquait d'aborder en ce lieu. Ayant obéi à cet avis, ils tombèrent dans les mains de princes mahométans, ennemis jurés des chrétiens, et furent décapités. Les jésuites accusaient le ministre de l'empereur *Socinios* d'avoir, par perfidie, mis un faux nom dans la lettre pour les empêcher d'arriver jusqu'au roi; mais rien ne justifie cette accusation. Il est beaucoup plus probable que ces deux hommes devenus fameux par leur martyre, furent victimes d'une erreur géographique. Ils prirent Zeila pour Zoulla qu'on écrit aussi quelquefois Zeila. (1). Cette dernière Zeila, voisine de Massowah, est une route de caravanes plus courte et plus fréquentée que celle qui conduit par Arkiko au Taranta. (2). Salt nous apprend que les divers peuples pasteurs de cette côte parlent tous la même langue appelée, même par les tribus d'*Hazorta*, langue de *Dancali* (3).

Entre ces deux *Zeila*, au sud, habitent les tribus des *Taltal*, parentes des Shibo (*Tall! Tall!* est chez les Arabes de l'Yémen une exclamation que poussent les pêcheurs quand ils prennent du poisson (4)); les Doba, mêlés aux Arabes comme les Dobéna, les habitans de Baylour et de Dancali jusqu'à *Dawaro* et *Zeila*. Viennent ensuite les derniers peuples qui appartiennent à cette race, les *Samaulies* s'étendant depuis la route de Bab-el-Mandeb jusqu'au mont Félis (5) près du cap Guardafui et dont nous avons parlé plus haut.

Toutes ces tribus tiennent plus ou moins à l'Islamisme et occupent la bande de terre brûlante, sablonneuse et aride appelée Sambara, qui s'étend le long de la Mer Rouge.

La terrasse de Tigré qui forme le côté oriental de l'Abyssinie s'abaisse dans le Sambara. Les peuples pasteurs qui habitent cette contrée brûlante se réfugient pendant l'été avec leurs troupeaux, dans la région des bois près de la terrasse des montagnes de Tigré et d'Angote. Suivant qu'ils se trouvent satisfaits ou non, par les présens et les tribus avec lesquels on achète leur bienveillance, ils protègent ou pillent les nombreuses Cafilas (caravanes) qui vont de la mer dans l'intérieur des terres par *Suakim*, *Massowah*, *Zoulla*, *Bouré*, *Azab*, *Baylour*, *Dancali*, *Zeyla et Berbera*.

Unis avec les Maures et les Arabes qui se sont établis dans ce pays, ce sont eux aussi qui, sans

(1) Valentia, Trav., t. III, pag. 234.
(2) Lobo, Voy. en Abyss. 1re partie, pag. 70.

(1) Ebn Haukal, Or. geog. by W. Ousely, pag. 14.
(2) Valentia, Trav., t. II, pag. 336.
(3) Salt, dans Valentia, Trav., t. III, pag. 234.
(4) A. Hamilton, New Account., t. I, pag. 65.
(5) Valentia, Trav., t. II, pag. 375.

le nom de Gibberti, c'est-à-dire vrais croyans, se considèrent comme les maîtres des peuples pasteurs, conduisent eux-mêmes les caravanes, font le commerce, amassent de grandes richesses et acquièrent (1) ainsi une grande puissance, une grande considération, sur les côtes de la Mer Rouge, et dans l'intérieur du pays d'Alpes.

Comme l'entrée de toutes les denrées commerciales dans le pays d'Alpes dépend d'eux, ils pénètrent de Dancali et Zeila, de Massowa et Arkiko dans l'intérieur du pays, et chaque Abyssinien de distinction a, dans l'intérêt de son commerce, un de ces Gibbertis pour commis et facteur dont il est plus ou moins dépendant. Les Gibbertis se trouvent ici à peu près dans les mêmes rapports que les juifs en Europe, les Arméniens en Perse, les Guebres à la côte de Mozambique.

Ils ne conduisent pas seulement leurs Cafilas de la côte dans l'intérieur du pays, mais ils tiennent aussi des foires dans les terres où ils exposent plus ou moins longtemps leurs marchandises pour les vendre. Du temps d'Alvarez (2) il y avait un marché extraordinaire à *Manadelli* sur la frontière de Tigré et d'Angota; les *Taltal* de Dancali et Bayiour amenaient toujours leur charge de sel (3) aux marchés des Gibbertis. Dans des temps plus reculés, il se tenait régulièrement des foires fameuses (4) à *Ifat*, *Koungara*, *Jadaï*, *Koubat*, *Fadise*, *Argaï* et *Kalise*.

Mais les hordes des Galla orientaux ont singulièrement resserré la puissance jusqu'alors toujours croissante des *Gibbertis*; cependant, ils sont déjà entrés en relation avec ces hordes comme nous l'avons vu plus haut; c'est du reste ce qui résulte clairement (5) du rapport d'un Gibberti, habitant le pays d'Alpes abyssinien *Jedschou* qui nous était autrefois inconnu.

Primitivement c'était dans cette contrée du Habech que se tenaient les marchés, par exemple, ceux d'*Ifat*, *Fatigor*, *Dawaro*, *Adel* et *Mara*. Les rois abyssiniens y descendaient souvent à la tête de leurs armées pour faire la guerre aux Gibbertis qui devenaient toujours plus puissans dans ce pays; à mesure qu'augmentaient leur influence politique et leur puissance dans les lieux où se tenaient les marchés, les chrétiens passaient à leur foi, occupaient les provinces, ou, s'ils se trouvaient encore sous l'empire de l'Abyssinie, ils cherchaient d'échapper d'une autre manière au tribut. Ainsi pendant plusieurs siècles avant la domination des Galla, ce pays est déjà le théâtre des combats dans l'histoire des Abyssiniens, et plus tard les troupes Portugaises y paraissent avec beaucoup de gloire.

(1) Bruce, Trav., t. II, pag. 44.

(2) Alvarez, Hist. de Æthiop., fol. 60.

(3) Lobo, t. I, pag. 143.

(4) Bruce, Trav., t. III, pag. 50.

(5) Seetzen, Ueber das Land Jedschu, dans von Zach, monatlicher Correspondenz. 1800, November.

2e Éclaircissement.

Région humide des bois, La Colla et Mazaga.

La région qui entoure la pente septentrionale de la chaîne limitrophe de l'Abyssinie se présente à nous dans les mêmes rapports que celle que nous venons d'étudier; seulement deux conditions différentes donnent lieu ici à de grands changemens.

Au lieu de la mer qui s'étend transversalement à l'est et ne laisse entr'elle et le pays d'Alpes que la bande étroite et sablonneuse du Samhara, un désert de sable se déroule à l'infini devant l'Abyssinie au nord. Il l'isole presqu'entièrement du monde civilisé, tandis que cette mer, très-praticable encore, loin de les arrêter, favorise, comme toutes les mers, les communications avec l'extérieur. Au nord, au contraire, ce n'est qu'à grand danger, à grande peine qu'on peut entretenir, à travers des déserts presqu'impénétrables, des relations avec le Darfour, Sennaar, Dongola, ou avec l'Égypte.

La seconde condition qui donne à tout ici une face différente, c'est le nombre immense des courans d'eaux qui, chose remarquable d'ailleurs, traversent tous directement la chaîne limitrophe du Habech du sud au nord, exactement de la même manière que les fleuves du Gange et de l'Indus coupent le plateau du nord au sud. Ils forment ainsi une infinité de gouffres, de lits de torrens et de fleuves qui précipitent, à grand bruit, leurs eaux écumantes et s'enflent extraordinairement pendant la saison des pluies périodiques. A leur entrée dans les terres basses et unies, ils débordent et, ne trouvant en beaucoup d'endroits aucune pente, ils s'arrêtent et s'épandent en marais immenses au milieu desquels croît une végétation magnifique, et d'où s'élancent des forêts de roseaux et d'arbres; ils forment ainsi une bordure de bois marécageux qui donnent naissance à plusieurs affluens orientaux du Nil, et notamment au Mareb (1). Cette

(1) Bruce, Trav., t. III, pag. 473, et dans l'Appendix, t. VII, pag. 386, dans A. Murray, Dissertation.

bordure présente exactement les mêmes rapports que celle du Bengale à la pente sud du grand plateau asiatique. (Voir plus bas pays d'Alpes du Thibet).

Les provinces qui avoisinent cette bordure, sur la pente des montagnes, sont les plus fertiles et les plus riches de toutes les contrées de la terre et au-dessus de toute description par leur magnificence; mais celles qui y sont comprises sont, en même temps, les plus dangereuses pour l'homme et entièrement inhabitables pendant la saison des pluies des tropiques, quoique le séjour en paraisse enchanteur pendant la sécheresse, dans les lieux aérés. Là, entr'autres, est situé le district de *Waldoubba* fameux dans l'histoire de l'Abyssinie, parce que beaucoup d'hommes d'état, abandonnés de la fortune, allèrent s'y réfugier et passèrent, en solitaires, le reste de leur vie au milieu de ces déserts (1). Tout ce qui, encore aujourd'hui, tombe en disgrâce à la cour, va chercher un asile dans ces impénétrables vallées, habitées seulement par les hyènes et les ermites. Les solitaires qui y vivent sont auprès du peuple en grande vénération de sainteté.

C'est là la région des bois que les Abyssiniens appellent du nom commun de Colla, basses terres. Le peuple des Alpes ne peut supporter (2) ici la chaleur des rayons du soleil que Bruce compare aux ardeurs de l'enfer (3). Cette bande de terre s'étend entre le 12° et le 13° lat. nord, depuis la côte près de Dobarwa à l'est, jusqu'au pays de *Fazouklo* à l'ouest, près du Nil supérieur, au-dessus de Sennaar.

Cette région des bois entoure le pied du pays d'Alpes abyssinien, dans une largeur de 8 milles géog. ou de 12 au plus. Bruce dit qu'en un endroit elle a 40, et en deux autres 50 et 60 milles anglais de largeur (4).

Elle forme une frontière naturelle très-remarquable pour l'empire abyssinien, et a la plus grande influence sur l'histoire de ses habitans.

Les quatre principaux bras du Nil égyptien, le Mareb, le Tacazzé, le Nil et le Bahr-el-Abiad (voy. plus bas : cours du Nil), qui coulent du pays d'Alpes abyssinien dans le Delta, traversent ces bois et forment, avec les nombreux affluens supérieurs de ce système d'eaux, ces humides basses terres.

Les voyageurs nous ont fait connaître, avec plus d'exactitude, la partie de la Colla située sur les deux rives du Tacazzé, depuis Axum jusqu'à Ras-el-Fil; mais toutes les autres parties de ce pays qui ont été le théâtre de fréquens combats, sont également décrites dans l'histoire des guerres de l'Abyssinie.

A l'intérieur de cette ceinture de forêts est située la province de Siré; son sol est gras et noir (*rich black mould*), et, pendant six mois de l'année, les pluies des tropiques y tombent, en torrens, par une chaleur de 100° de *Farhenheit* (30 1/4 de Réaumur); l'autre moitié de l'année la chaleur est plus grande encore et le ciel clair et serein (1). Delà la végétation la plus magnifique que l'on puisse s'imaginer, et dont le pays d'Alpes ne présente aucune trace sur ses hauteurs; c'est la nature des tropiques, partout des plantes odorantes, tous les fruits délicats en abondance, des forêts aux tiges gigantesques, aux ombres épaisses et impénétrables.

Ce sol gras, noir et partout fertile, appelé Mazaga (2) dans la langue du pays, et qui ne désigne aucune province en particulier, caractérise toute la ceinture de la Colla.

Les eaux l'entraînent des hauteurs dans les basses terres. Il est formé des débris de végétaux qui pourrissent et renaissent sans cesse, et dont la fécondité est favorisée par l'humidité qui règne une partie de l'année, et par la grande chaleur qui la suit.

La quantité des pluies des tropiques qui tombent sur le plateau nous fait comprendre quelle immense masse d'eau descend dans les basses terres, et Abba Gregorius d'Amhara (3) s'accorde bien avec le témoignage des Européens lorsqu'il dit : « De tous les endroits l'eau jaillit du sol, » toutes les vallées sont des lits de fleuves, tou» tes les profondeurs sont remplies d'eau; en » aucun pays l'atmosphère ne verse tant de pluie » sur la terre, nulle part ne jaillissent tant de » sources du sol. »

Le fleuve Tacazzé, près de Siré, a 18 pieds (4) de profondeur; Mungo-Parck a trouvé, sous la même latitude et dans les mêmes rapports, le

(1) Bruce, Trav., t. VII, Appendix, p. 62 et t. IV, p. 367.
(2) Ludolf, Hist. Æth. t. I, c. 8.
(3) Bruce, Trav., t. III, pag. 513.
(4) Bruce, Trav., t. III, pag. 513, t. IV, pag. 27 et t. VI, pag. 255.

(1) Poncet, Voy., pag. 139. Bruce, t. III, pag. 500.
(2) Bruce, Trav., t. VII, pag. 255.
(3) Ludolf, Hist., Æthiop., lib. I, c. 5.
(4) Bruce, Trav., t. III, pag. 343.

Sénégal enflé à une hauteur de 20 pieds par les pluies des tropiques (1).

Dans un temps où la plupart des fleuves étaient à sec et ne coulaient plus, Bruce eut à passer à l'ouest du Tacazzé en neuf jours de marche, plus de dix affluens importans de ce fleuve avant d'arriver au défilé de Lamalmon.

Au-dessus d'un sol couvert d'eaux stagnantes, sous les tropiques, se forme une couche d'air humide et pesant qui devient mortel aux étrangers et aux Abyssiniens qui n'y sont pas accoutumés.

Ici règnent des maladies continuelles, et les fièvres malignes enlèvent un nombre immense d'hommes, et surtout ceux qui descendent des régions plus fraîches du pays d'Alpes. Les armées abyssiniennes trouvent souvent, dans ce climat, leur plus redoutable ennemi. (Comparez l'histoire de l'Inde). En été la chaleur est insupportable, et pendant la saison des pluies, une seule nuit passée en plein air donne immédiatement la mort. Les habitans eux-mêmes quittent alors leur sol inondé et se réfugient dans d'autres contrées.

Mais la végétation y est de la plus grande richesse. Là s'élèvent des forêts à l'ombre épaisse que les rayons du soleil ne pénètrent jamais, des bois toujours verts, remplis de plantes marécageuses, de roseaux, de buissons épineux, d'arbres magnifiques parmi lesquels on distingue l'ébénier, le tamarin, le citronier, l'oranger, le limonier (2) et beaucoup d'autres espèces inconnues, propres à ce pays, presque toutes à haute tige, aux branches immenses et épandues, appelées *Gélingues*, *Deleb*, *Cami*, *Cougles*, etc. (3).

Ces grands bois, ces déserts immenses sont habités par des troupes innombrables d'animaux féroces. C'est la demeure des troupeaux d'éléphans, des rhinocéros, des buffles sauvages, des sangliers, du gros gibier et de ses redoutables ennemis, la terrible panthère, le léopard, le lion et d'un nombre infini d'autres animaux de proie. Le feuillage et les branches des arbres sont peuplés de troupes de singes et de bandes d'oiseaux, les marais et les eaux stagnantes remplis de crocodiles, de serpens, de lésards et de scorpions.

(1) Mungo Park, Trav., pag. 326.

(2) Bruce, Trav., t. III, pag. 356; t. VI, pag. 213; Poncet, Voy., pag. 139.

(3) Poncet, Voy., pag. 45.

Les Shangalla ou Shanhala.

Au milieu de ces bêtes féroces, habite la peuplade idolâtre et très-étendue des Shangalla. Depuis deux mille ans, cette région est sa patrie, et elle ne semble pas mériter qu'on lui en envie la possession. Depuis Agatharchides et Artémidore (1) jusqu'à nos jours, ce peuple est resté au même point de développement ou plutôt de barbarie (2).

Shangalla ou Shankalla, c'est-à-dire les noirs dans les basses terres, est une appellation générale de tous les nègres chez les Abyssiniens: aussi ce nom n'est connu ni des habitans de Sennaar, ni des Shangalla eux-mêmes (3). Les anciens Portugais en ont fait *Xagnenses* (4). Dans les basses terres ils ont différens noms selon les temps et les circonstances. Dans son second voyage, Salt en connut plusieurs à Tigré qui nommaient leur tribu *Dizzela* dans le pays de Dabanja, où doit habiter encore un autre peuple sauvage, les *Dippoura*. Salt donne, dans le même ouvrage, quelque renseignement sur ce peuple.

C'est une race nègre à la couleur noir foncé, aux cheveux laineux, au nez aplati et aux lèvres épaisses; elle se compose d'un grand nombre de tribus indépendantes les unes des autres; celles qui vivent à l'est du Nil sont connues sous le nom général de Shangalla. Celles qui habitent plus loin à l'ouest, près du Bahr-el-Abiad, jusque dans l'intérieur du pays près de Donga, portent des noms différens, cependant celui de Nouba (5) semble être le plus général. Ceux qui sont devenus mahométans, comme les habitans de Sennaar, s'appellent *Foungi;* les troupes de soldats au service de Sennaar se nomment *Chillouk*, et ceux qui ont conquis le pays de Darfour portent le nom de *Fouriens*.

Les forêts marécageuses du fleuve Mareb sont le siége de leur plus grande puissance; dans les autres districts ils sont divisés et faibles; cependant ils sont redevenus puissans sur la rive oc-

(1) Agatharch., de Rub. Mar. dans Heeren Ideen 3te Aufl. t. II, pag. 330.

(2) Niebuhr im Mus. für Alterth. Wiss. 2 B. 2. St. 1810; et Vater im Mithridates, nach Artemid. und Ptolem., 3e part., 1re div., pag. 104.

(3) Salt, Trav., pag. 378.

(4) Ludolf, Hist. Æth., t. I, c. 8, et Tellez, dans Thévenot, Rec., pag. 16.

(5) Bruce, Trav., t. III, p. 3, et Murray, dans l'Appendix, t. VII, pag. 77, 85 et 89.

cidentale du Nil près de *Fazouklo*. De même que ceux qui habitent Sennaar se firent mahométans, d'autres s'étaient déjà faits juifs auparavant et s'étaient unis aux Falashas; d'autres encore se convertirent au christianisme, par exemple, ceux qui servent encore aujourd'hui dans l'armée du roi d'Abyssinie; ceux-ci et les autres tribus citées plus haut, ne changent ainsi de religion qu'après avoir abandonné leurs forêts.

Les *Dobenah* que nous avons déjà mentionnés, peuple chasseur qui se nourrit d'éléphans et de rhinocéros, sont une des plus puissantes de ces tribus. Leur principal établissement doit être situé entre le Mareb et le Tacazzé à *Amba-Tzaada* (1). Ils se nourrissent aussi d'autruches et de lésards. Ceux qui habitent sur le Tacazzé mangent de la chair de crocodile, d'hyppopotame et de poisson; ceux de Siré et Ras-el-Fil, appelés *Baasa*, se nourrissent encore d'autres animaux (2). De là les noms que leur avaient donné les anciens : *Hylo-Elephanto-Strouthiophages*.

Ce sont tous des peuples chasseurs ou pêcheurs qui ne connaissent ni l'agriculture ni la manière d'élever les troupeaux. Ils habitent dans les endroits les plus épais des forêts sous l'ombre des arbres : ils suspendent des peaux de bêtes aux branches et forment ainsi des espèces de huttes, à l'abri desquelles ils vivent plusieurs ensemble. Ils en sortent pour chasser le gibier et éloigner de leurs habitations les animaux féroces. A l'approche de la saison des pluies, ils font leurs provisions d'hiver; et dès que le sol de la forêt s'est changé en boue noire et en marais, ils l'abandonnent et se retirent dans les montagnes désertes; ils habitent là dans des cavernes qu'ils creusent dans les flancs escarpés des rochers, là où ils trouvent des veines de grès ou de pierre tendre. C'est pourquoi les anciens et les modernes leur donnent le nom de Troglodytes. Pendant l'hiver, ils vivent dans leurs antres, de viande et de poisson desséchés dont ils ont fait provision. Mais dès que le soleil s'éloigne de leurs têtes, dès que les pluies ont cessé, ils sortent en rampant de leurs cavernes et reprennent sous un ciel bleu et pur, leur vie aventureuse. Lorsque le temps de la sécheresse est arrivé, ils mettent le feu au gazon, aux buissons et aux roseaux dont le sol s'est couvert pendant les pluies, puis ils suspendent de nouveau leurs tentes de peaux sous les arbres et recommencent leurs chasses.

Mais alors commence pour eux une époque de luttes et de dangers : les Shangalla et les Abyssiniens, voisins l'un de l'autre, sont, dès les temps les plus reculés, d'irréconciliables ennemis (1), et aussitôt après les pluies, les Abyssiniens des provinces frontières commencent la guerre contre les Shangalla. Il est de tout temps en usage que les gouverneurs des provinces situées depuis le Baharnagach jusqu'au Nil, doivent payer leur tribut en esclaves Shangalla. Tout ce qui n'est pas emmené comme esclave dans ces expéditions est exterminé sans pitié, hommes, femmes et enfans. Les enfans qui se trouvent parmi les prisonniers sont élevés dans le christianisme, et forment ensuite la garde du corps du roi. L'histoire de l'Abyssinie nous apprend qu'après le couronnement d'un roi, l'usage était de descendre aussitôt dans la Colla et de commencer la carrière militaire du nouvel empereur par une expédition contre les Shangalla. Mais souvent ces expéditions sont très-sanglantes et la fièvre fait périr les armées dans les marais (2). Après une expédition heureuse, le roi entreprend une grande chasse aux éléphans dans ces bois; cette chasse a lieu surtout après le couronnement des rois.

Malgré ces guerres continuelles le peuple des Shangalla est resté toujours maître de la région des forêts et du pays des chasses (*hunting ground*) que les Abyssiniens lui ont disputé dans tant de sanglans combats. Mais il a été complétement exterminé (3) dans les deux grands ravins qui coupent la chaîne de montagnes limitrophe du Ilabech, c'est-à-dire dans les vallées de Lamalmon et de Tcherkin, afin que le commerce eut au moins deux routes libres des brigandages de ce peuple sauvage. L'une de ces routes conduit, comme nous l'avons dit, à la mer, à Massowah; l'autre en Égypte par Sennaar. Là seulement on a construit des chemins et bâti des villages. Ces villages sont visités surtout par les Gihbertis qui font le commerce entre Gondar et Sennaar. Tous les autres points de cette bordure de forêts, parcourus par les bêtes féroces et les cruels Shangalla, sont pour les Abyssiniens, comme pour les étrangers, d'impénétrables déserts.

(1) Bruce, Trav., t. IV, pag. 30.
(2) Bruce, Trav., t. III, pag. 472.

(1) Bruce, t. IV, pag. 28; Salt. Trav., pag. 307.
(2) Bruce, Trav., t. III, pag. 472, 455; t. VI, pag. 245, et t. IV, pag. 23.
(3) Bruce, Trav., t. III, pag. 513, et t. VI, pag. 256.

Sur un seul point, là où les Shangalla confinent au pays de Fazouklo et aux Angows, sur la rive gauche du Nil près de la grande cataracte, ce peuple malheureux a quelques relations amicales (1) avec ses voisins. Dans les lieux bas, on trouve de l'or en assez grande quantité (2). Les Galla l'échangent aux Agows de la haute terrasse pour du fer, du cuivre et d'autres objets de première nécessité. C'est là la voie principale, sinon la seule, par où il entre de l'or dans le pays d'Alpes abyssinien : cette haute terrasse à l'est du Nil semble ne pas produire d'or (3); il en vient encore par Narea, mais seulement de temps à autre. Tous les rapports récens sur l'abondance de l'or à Narea et dans le Habech ne sont pas confirmés par des preuves satisfaisantes.

—

§ 13.

II. Groupe occidental du pays d'Alpes abyssinien a l'ouest du Nil.

Allant par l'analogie du connu à l'inconnu, il nous est permis d'essayer quelques conjectures sur le pays voisin que nous ne connaissons que par des rapports fondés sur des *ouï-dire* et des traditions. En attendant que des hommes intrépides pénètrent dans l'intérieur du pays et nous donnent ainsi une connaissance plus précise, nous pouvons au moins hasarder quelques suppositions.

Le pays à l'ouest du Nil semble être jusqu'au bassin de Wangara une pente de plateau en forme de terrasse, comme le Habech. C'est de là que le peuple nègre des Foungi est descendu, pour se rendre maître des basses terres qui bordent le plateau au nord, dans les plaines, c'est-à-dire dans le Darfour (pays de Four), le Kordofan, le Sennaar et la Nubie. Sur les deux bords du Nil, dans le Darfour et la Nubie, ce peuple fut vaincu par les Berbers indigènes et des émigrés arabes, et refoulé en partie dans ses montagnes, comme les Shangalla à l'est du Nil. Mais après sa victoire sur les tribus arabes (1504), il se rendit de nouveau maître du pays qui s'étend le long du Bahr-el-Abiad (le fleuve blanc), jusqu'à la plaine, et fonda même le grand royaume de Sennaar (1). Ce royaume, situé dans une presqu'île (l'ancienne Meroë), est défendu naturellement contre toutes les invasions, à l'est par le Nil bleu, à l'ouest par le Nil blanc, et au sud par la terrasse de Fazouklo qui l'unit au plateau.

Dans la plaine de Sennaar, au pied du plateau, la vallée du Nil supérieur forme un pays entouré de deux fleuves (cet accident naturel est appelé *Mésopotamie* près de l'Euphrate, *Pandschab* à l'Indus, *Duab* au Gange). C'est ici que, comme dans toutes les situations semblables, s'est toujours développée primitivement la plus grande puissance, que s'est souvent manifestée la civilisation la plus haute comparativement aux contrées voisines. Dans l'antiquité, l'état de Meroë (2), situé dans l'île formée par le Nil et le Tacazzé (*Astaboras*), fut le centre de la civilisation et de la puissance; depuis 1504 le royaume de Sennaar, un peu plus haut sur le fleuve, a pris pour cette partie de l'Afrique le rôle de Meroë dans les premiers temps du monde. A défaut d'une connaissance générale du pays, nous ne pouvons que suivre isolément les routes qui nous conduisent dans l'intérieur.

1er Éclaircissement.

Chemin montant qui conduit du Darfour à la terrasse des mines de cuivre de Fertit (3).

Browne nous apprend que de Cobbé, centre du Darfour, on arrive en vingt-trois jours et demi de marche vers le sud, aux montagnes des mines de cuivre de Fertit. Il faut observer que *Fertit* est, chez les Arabes, une appellation commune à plusieurs pays, et que ce nom ne désigne ainsi aucune contrée déterminée (4).

Les quatre premiers jours on marche à travers des plaines de sables; les quatre jours suivans on voyage depuis la frontière méridionale du royaume de Darfour, à travers des forêts et un sol gras et argileux, où habitent des Caffres, c'est-à-dire, des peuples non mahométans ou

(1) Bruce, Trav., t. III, pag. 455.

(2) Bermudez in Purchas, his Pilgrims, t. II, fol. 1168. — Bruce, Trav., I, t. VII, app., pag. 60.

(3) Bruce, Trav., t. III, pag. 325, t. V, pag. 44.

(1) Murray, dans Bruce, t. III, pag. 3 et 314, et Bruce, Trav., t. VI, pag. 370, 445.

(2) Hérodote, t. II, c. 29.

(3) Route from Cobbé to the Coppermines of Fertit, dans Browne, pag. 472.

(4) Browne, Trav., préf. pag. XXIV.

idolâtres. Le chemin devient alors rocheux et monte pendant un jour et demi par-dessus des montagnes, jusqu'à ce qu'on arrive à Dar-Fonngaro, qui est vraisemblablement le pays des Foungi (?). Ici, on entre dans un pays tout différent; le sol, pendant onze journées, est rouge jusqu'aux mines de cuivre.

Tel est du moins ce que rapportent les marchands d'esclaves. Ce chemin, à ce qu'il paraît, partant de la plaine de sable de Darfour traverse une partie de la ceinture formée par le peuple Shangalla, et conduit à la terrasse d'Alpes des Foungi qui, en cet endroit, contient des mines de cuivre.

On dit (1) que sur cette terrasse, le Bahr-Misselad prend sa source et coule vers le nord; en montant plus haut encore on doit arriver aux sources du Bahr-el-Abiad à Donga, dans le grand plateau Ethiopique (voy. plus haut, §. 9, chapitre 1).

2e Éclaircissement.

Chemin montant qui conduit du Cordofan à travers la chaîne de montagnes limitrophe de Deir et Touggala à la terrasse d'or de Scheibôm (2).

Le pays de nègres, situé entre Darfour et Sennaar s'appelle Cordofan; *Ibeit* en est la résidence principale. Pendant sept ou huit jours on marche sous la même latitude que celle de Sennaar (13° lat. nord), vers l'est-sud-est, à travers un terrain sablonneux. Les quatre jours suivans on se trouve sur un sol glaiseux (*Clay*) et parfois rocailleux. Là, habitent des peuples idolâtres entièrement nus, des Caffres, c'est-à-dire des Shangalla, ou plutôt peut-être les Nouba occidentaux. Au milieu de cette contrée est *Tummara*. On ne sait si c'est une ville ou un pays. Ce nom lui vient peut-être des bois de Tamarin (*Tummara-Hindi* des Arabes) qui sont le caractère propre de toute la ceinture de la région des bois. Ce végétal est connu des mahométans comme plante médicinale (3), et son suc est généralement employé comme médicament contre les fièvres malignes qui sont endémiques dans ces basses terres, et même contre la peste.

Derrière Tummara on va pendant un jour et demi à travers des montagnes rocailleuses, sans doute un défilé, à la terrasse de *Dibou*, et de là, on arrive en un jour et un quart à Scheibôm, le même lieu que Bruce appelle *Shygoum* (1), au sud du Cordofan. On trouve ici, dans une vallée, beaucoup d'or en grains et en poudre.

Les habitans de l'extrémité des plaines de sable sont tous noirs; ils vont entièrement nus et se couvrent seulement les parties honteuses avec des herbes tressées. Ils ramassent l'or dans des coquilles d'œufs de vautours et d'autruches. Les mahométans qui leur font la chasse, en réduisent beaucoup à l'esclavage. La misère force souvent aussi les parens à vendre leurs enfans comme esclaves. Ces nègres vivent en tribus indépendantes et souvent en guerre entre elles.

Cette chaîne de montagnes qui borde au sud la plaine de sable Cordofan, et s'étend de l'est à l'ouest, doit être située, au dire des prêtres *Nouba*, entre deux résidences, Deir et Touggala. Bruce (2) appelle cette chaîne les montagnes de *Dyre* et de *Tégla;* Seezen (3) la nomme *Gibel-el-Dginse*. Les Français l'entendirent appeler au Caire (4), dans les marchés où l'on vendait des esclaves de Nôba (Nouba) amenés de ce pays, *Deleb* et *Taguéli;* on la disait éloignée de quinze jours de marche de Sennaar. Dans le voisinage est situé *Touggala*, capitale du roi de *Touclawi*.

De même que le Habech s'élève au-dessus de la bande de terre habitée par les Shangalla, de même s'élève ici au sud, au-dessus de Touggala, la terrasse d'Alpes, contenant à l'ouest les mines de cuivre, et ici les mines d'or qui sont le but de tant d'expéditions. Cette terrasse est appelée dans le pays *Sagourmé* (*Country of the mountaineers*) (5), c'est-à-dire pays d'Alpes.

Plus loin, à l'O. S.-O. de Scheibôm, est situé encore un autre pays d'or, appelé *Louca*, habité de même par des nègres indépendans.

3e Éclaircissement.

Chemin montant qui conduit de Sennaar, entre le Nil blanc et le Nil bleu, à la terrasse d'or de Fazoglo (6).

Après les dix premiers jours de marche au

(1) Browne, Appendix, pag. 449.
(2) Browne, Tr., p. 459.
(3) Larrey, Observations sur la peste, dans la descript. de l'état moderne de l'Égypte, t. I, p. 3.

(1) Bruce, Trav., 2e édit., t. VII, Appendix, pag. 97.
(2) Bruce, Trav., t. VI, pag. 374.
(3) Von Zach, Monatliche Correspondenz, Merz 1809.
(4) Lapanouse, Mém. sur l'Égypte, t. IV, pag. 89.
(5) Browne, Trav., pag. 463, et Rennell, dans Bornemann, edit. Langles, voy. t. II, pag. 241.
(6) Browne, Trav., pag. 436.

sud-est, dans une plaine unie, on arrive à *Gerbin*, prison d'état de Sennaar; c'est probablement une montagne inaccessible de la forme des *Amba*. De là, on parvient en quatre jours de marche au sud à travers des montagnes, à Fazoglo qui est encore dépendant de Sennaar (1).

Ici est la première terrasse qui s'élève au-dessus de la plaine de Sennaar; mais il n'y a pas de route qui conduise directement à Gondar, dans le Habech. Cette terrasse de Fazoglo contient beaucoup d'or, et elle était connue avant les découvertes de Browne.

Bruce dit que les Shangalla pénètrent jusqu'ici, et viennent y ramasser de l'or (2). Il ne vit lui-même les nègres de Fazoglo que dans un seul établissement près de Sennaar; mais des prêtres du pays lui apprirent que cette chaîne de montagnes de Dyre et de Tégla est celle où sont situées les grandes cataractes du Nil; qu'elle se prolonge au loin à l'ouest dans l'intérieur de l'Afrique et que c'est de là que le roi de Sennaar tire tout son or et un grand nombre d'esclaves, car le roi de Fazoglo est tributaire de celui de Sennaar. On cherche l'or après la saison des pluies dans le lit des fleuves, et c'est l'or fin appelé *Tibbar* qui vient à Sennaar. Le royaume de Sennaar ne produit pas d'or.

Bermudez qui résida sept mois à Gafate, dans la province de Fazouklo, limitrophe de l'Abyssinie, parle de cette terrasse sous le nom de *Couche;* peut-être la contrée située près du confluent du *Bahr-Taischa* est-elle appelée dans le pays *Cousni* (3). Nous ne savons rien de la rivière de Taischa, à moins que ce ne soit le *Maleg* de la carte de Tellez, que Bruce prit à faux pour le Bahr-el-Abiad. Il se jette, dit-on, dans le Nil à *Fascalo*.

Ce Maleg est très-vraisemblablement plus bas que le fleuve de Narea, qui passe à Bizamo, et coule entre le Nil bleu et le Nil blanc (4).

Dans ce pays (5) est situé sur la rive gauche du fleuve qui a 360 pieds de largeur, une grande contrée déserte dont le sol est aride et rougeâtre, et où l'on trouve beaucoup d'or; mais il faut le séparer de l'alliage par la fonte. Les Portugais se sont convaincus eux-mêmes de ce fait dans une expédition qu'ils entreprirent hors du royaume de l'Abyssinie.

Partout, disent les habitans (1), où le sol est rouge il y a de l'or, et où la terre n'est pas rouge on ne trouve jamais d'or.

Remarque.

Forme de terrasse analogue.

Tels sont les faibles documens que nous possédons sur ce pays qui n'a pas encore été visité par les Européens. Les mahométans de Bergon, Bornou, Darfour, Cordofan et Sennaar ont seuls pénétré dans ces contrées pour y faire le commerce de l'or et y chasser aux esclaves. La chasse aux esclaves appelée *selatea* s'est répandue dans toute l'Afrique orientale, c'est sans doute du mot *selatea* que vient le nom de tous les marchands d'esclaves *slati* (2). C'est à eux que nous devons le peu de connaissance que nous possédons sur ces contrées.

Mais comparons le peu que nous savons avec ce qui précède. Nous verrons que, très-probablement, la forme du plateau africain se continue sur la rive gauche du Nil à l'ouest dans le centre de l'Afrique et est entièrement analogue à celle que nous avons vue sur la rive droite sous la même latitude.

C'est encore ici le grand plateau éthiopique, où, suivant les récits des esclaves nègres, il tombe souvent de la neige et sur lequel le Nil-Blanc, le Bahr-el-Abiad, prend sa source.

Ici est une seconde terrasse riche en mines d'or et en mines de cuivre qui s'abaisse aussi vers le nord, nouveau pays d'Alpes habité par des tribus idolâtres de Noubas (Shangalla ou Foungi) et probablement coupé dans tous les sens par les innombrables affluens du Nil-Blanc (3).

Comme à l'est, le pied septentrional de la terrasse est borné par une région boisée, large de trois à quatre jours de marche et couverte de tamarins; à partir de cette zone, s'étendent au loin les déserts de sable de Darfour, Cordofan et Sennaar d'où s'élèvent parfois des îles de verdure, de fertiles Oasis.

Cette zone marécageuse et boisée où se précipitent d'innombrables torrens, où, à partir du mois d'avril, tombent pendant huit mois des pluies con-

(1) Bruce, Trav., t. VI, pag. 391, et t. VII, Appendix, pag. 96.

(2) Bruce, Trav., t. VI. pag. 255, 343, et t. V. p. 316.

(3) Browne, pag. 472.

(4) Bruce, Trav., t. III, pag. 324, et Murray, Dissertation t. VII, pag. 393.

(5) D. J. Bermudez in Purchas Pilg.; Lond. 1625, p. 11, fol 1169.

(1) Bruce, Trav., t. VII, dans l'Appendix et Murray, pag. 95.

(2) W. Young dans les Proceedings of African, etc., t. II, pag. 361.

(3) Seetzen, im. M. Corresp. 1809, Maers.

tinnelles, où règnent les maladies et les fièvres, est habitée, comme à l'est par d'innombrables troupes d'éléphans, de rhinocéros, de sangliers et par une immense quantité de gibier; on y trouve aussi les civettes en très-grand nombre et les habitans se nourrissent de leur chair (1).

4e Éclaircissement.

Dar-Foungaro, pays des Foungi.

Ce pays d'Alpes occidental mérite d'autant plus d'attirer notre attention, qu'il est la patrie d'un peuple nègre conquérant, les Foungi; ce mot Foungi (2) lui-même signifie en arabe *vainqueur* ou *maître;* Bruce s'est trompé en disant qu'il avait aussi le sens d'*esclave*. En 1504, ce peuple descendit de ses montagnes avec une flotte innombrable de canots sur le Nil blanc, soumit par les armes le pays qui s'étend sur ses bords, et prit possession de l'immense plaine de Sennaar. Dans les premières années il établit sa capitale à Sennaar, et fonda un état nègre, indépendant et fort.

Leur ancien nom de Nouba est encore usité (3) dans le pays d'Alpes, où ils sont restés idolâtres. Peut-être est-ce le même peuple qui, déjà avant les invasions des Arabes, avait fondé sa puissance à Dongola, et donné anciennement son nom à toute la Nubie.

On trouve encore des traces (4) de ce peuple nouba dans l'intérieur des montagnes de *Lebeit* et *Harraza*, situées dans le désert de Cordofan. Aujourd'hui le siége principal du peuple nouba idolâtre est dans les montagnes de Deir et Touggala, ou dans le pays d'or de la terrasse de Fazouglo jusqu'à Dar-Foungaro. Dans la langue cophte, *Nob* (5) veut dire or, et c'est peut-être de ce mot que le peuple tient son nom.

Les Foungi vainqueurs devinrent mahométans, et ils ont cela de commun avec beaucoup de peuples conquérans, par exemple, avec les nations germaniques qui, victorieuses, fondèrent des états chrétiens. Une tribu de ce peuple qui, débarquant de ses canots, s'empara des bords du Bahr-el-Abiad, s'est établie à *Shillouk* (6) et a conservé ce nom. Une autre qui porte le nom ancien du pays que nous avons déjà cité d'après Bermudez, *Koush*, ou *Cousni* selon Browne, nous rappelle les anciennes traditions du pays des *Couchites*. Bermudez qui connut cette tribu dans le pays même, était dans le Habech du temps de Christophe de Gama, environ l'an 1520.

Ainsi, cette race noire connue sous les noms de Kousni, Nouba, Foungi, Shillouk, Shangalla, Troglodytes, forme au pied du plateau éthiopique depuis les côtes du golfe Arabique jusqu'à Dar-Foungaro, une immense ceinture de peuples, dont on peut poursuivre l'existence jusque dans la plus haute antiquité.

N'est-il pas étonnant, d'ailleurs, que l'émigration de ce peuple montagnard dans ses canots sur le fleuve Blanc, coïncide avec l'époque des invasions des hordes Galla? c'est la première trace de cette grande émigration de peuples qui, depuis 1504, pendant tout un siècle, caractérise d'une manière si frappante l'intérieur de l'Afrique.

Est-ce une inondation, un déluge, qui força les peuples à quitter leur antique séjour? Nous ne trouvons la tradition d'un déluge (1) que chez les mahométans de Bornou, qui se donnent tous les efforts possibles pour prouver par l'étymologie que leur pays appelé proprement *Ber-Noa* (montagne de Noé), est celui sur lequel l'arche de Noé s'arrêta après le déluge. Pourquoi les habitans de la vallée du Bahr-el-Abiad émigrèrent-ils les premiers sur un si grand nombre de canots?

La conformation physique toute particulière de cette race nègre, ses rapports politiques, sa constitution, les traces primitives qui n'ont pas été effacées par son mélange avec les tribus arabes et par le commerce, offrent une merveilleuse ressemblance avec les usages et les mœurs de l'intérieur de la Haute-Afrique (2).

—

IV.

BORD OCCIDENTAL DE LA HAUTE-AFRIQUE.

1. La côte au sud de l'équateur, Guinée méridionale.

Nous connaissons, pour ainsi dire, encore moins le bord occidental du grand plateau afri-

(1) Bruce, Trav., appendix, dans Murray, t. VII, p. 97.
(2) Tychsen, Anm. zu Bruce B. Th. 5, pag. 355. Vaters Mithridates, 3r Th. erste Abth., pag. 237.
(3) Bruce, Trav., t. VII, dans l'Appendix, pag. 96.
(4) Browne, Trav., pag. 472.
(5) Vater, Mithridates 3t Th., erste Abth., pag. 102.
(6) Browne, Trav., pag. 453.

(1) Proceedings. t. I, pag. 133.
(2) Ibid., pag. 374, 381, et Murray, t. III, pag. 312.

cain que le bord oriental; cependant, depuis plus de trois siècles, ses côtes ont été visitées annuellement par plusieurs centaines de vaisseaux européens, qui y font la traite des nègres. Tout ce que nous en savons est tiré des relations inexactes des premiers voyageurs, et des récits souvent insignifians des missionnaires, des marchands d'esclaves et de leurs agens. Ce n'est que plus au nord, et depuis le commencement de ce siècle, que nous avons obtenu quelques lumières sur l'intérieur du pays; nous en sommes uniquement redevables au dévouement et à la persévérance du célèbre voyageur écossais, l'héroïque Mungo Park; la malheureuse expédition sur le Zaïre, quoique ne nous apprenant rien sur l'Afrique centrale, n'en a cependant pas moins augmenté beaucoup nos connaissances géographiques dans cette partie du monde.

*L'*extrémité saillante du grand plateau, au nord-ouest, le domaine des sources de la Gambie, du Sénégal et du Niger, est, sur ce bord occidental, le seul point qui nous présente quelque certitude géographique. Mais nous ne devons pas omettre cependant le peu que nous savons du bord inférieur du plateau, au sud de l'équateur, ou de sa prolongation occidentale. La terrasse littorale des grands Namaaquas, qui s'étend depuis la colonie du Cap jusqu'au 17° de latitude sud, nous est presqu'absolument inconnue; quant au pays situé plus au nord, les meilleures cartes ne peuvent être pour nous que des guides très-incertains, excepté toutefois les découvertes de Tuckey sur les bords du fleuve Congo, et la rectification du tracé des côtes depuis ce fleuve jusqu'au cap Lopez (1).

—

CHAPITRE PREMIER.

QUELQUES DONNÉES SUR LES CÔTES DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP DE LOPEZ CONSALVEZ, DU 17° LATITUDE SUD A L'ÉQUATEUR.

A. A l'est du cap Negro, en droite ligne, sont situées, sous la même latitude que l'île de Ste-Hélène, les montagnes froides, *monti freddi*, la *Serra-Frio* des Portugais, qui, en certains endroits, s'appellent aussi Montagnes de Neige (*M. nevosi* (2)). C'est encore là qu'on trouve les montagnes de cristal, d'où sort le Dumbea Zocche, lac inconnu jusqu'à présent et qui, à ce que l'on prétend, se décharge dans la mer près d'Angola.

B. A l'intérieur de la côte de Benguela, on rencontre de très-hautes montagnes, sur lesquelles A. Battel, dans ses excursions, trouva le froid très-vif. Elles sont situées à la frontière orientale de ce pays, là où il prend le nom de *Dongo* (1). Le Coanzo a sa source non loin de là; ce fleuve pénètre à l'ouest de Dongo, à travers les Serras de Plata (ou Prata, les prétendues montagnes d'argent), et forme, au 34° long. est, d'énormes cataractes, dont le bruissement se fait entendre à une distance de six milles géographiques (30 *miles*). Au-dessous de ces cataractes est situé le fort Massangano des Portugais, à 10 ou 12 milles géographiques (50—60 *miles*) de la côte (2). Le Coanza est navigable jusqu'au fort; au sud des cataractes se trouvent les hautes *Serras Cashindeabar*, qui contiennent des mines de cuivre.

C. A la frontière orientale de Congo, à 200 lieues au moins de la côte, est situé le pays montagneux de Matamba, entre le 13° et le 7° lat. sud. Ce pays, bordé à l'est par de très-hautes montagnes, est très-bien cultivé : l'or, l'argent et le fer s'y trouvent en abondance, et le climat y est très-tempéré (3).

Les montagnes calcinées, les montagnes de salpêtre, et au nord les montagnes de cristal (*Serras de sal*, *de salnitre*, *de cristal* (4), etc.,) des anciens Portugais, s'étendent toutes au nord de Matamba, à une distance égale de la mer, jusqu'au Zaïre, et bordent à l'est les différens royaumes de la côte.

Sur le sommet de ces montagnes est situé au 7° et 1/2 de latit. sud, le lac Achelunda (5) (*Aquilonde*, *Chilande*), qui s'étend du nord au sud et donne naissance au Barbola, affluent du Zaïre. Suivant les Portugais, il alimenterait le Nil en y versant les eaux des grandes pluies qui tombent une partie de l'année dans cette contrée; mais cette hypothèse n'est pas confirmée par de Bar-

(1) Capt. Tuckey, A general sketch of the coast from Cape Lopez shewing the great errors in longitude Lond. 1818.

(2) Od. Lopez, Relatione del Reame di Congo et delle circonvicine contrade per Fil. Pigafetta. Roma pr. Bartol. Grassi 1591, 4°, pag. 24.

(1) A. Battel, Adventures in Purch. Pilgr. t. II, fol 975.

(2) Cavazzi de Montecucullo dans Labat, Relat. histor. de l'intérieur de l'Ethiopie occid., t. I, pag. 60.

(3) Cavazzi, dans Labat, t. I, pag 54.

(4) Ibid., pag. 31, et Lopez dans Pigafetta, pag. 25.

(5) Battel, dans Purchas, t. II, fol. 993, et Cavazzi, dans Labat, t. I, pag. 51.

ros, dont nous tenons les premiers (1) documens positifs sur ce lac remarquable, qui contient plusieurs îles fertiles et ressemble en quelque sorte au lac Zambere à l'est. Cet auteur raconte qu'en 1490, lorsque la seconde mission portugaise, envoyée à Congo, se préparait à poser la première pierre d'une église chrétienne à *Ambasse*, le roi de Congo reçut la nouvelle que les Mundéquetes, habitant quelques îles situées dans un grand lac, d'où sort le Zaïre (*donde say o rio Zaire*), étaient en insurrection et menaçaient d'envahir son royaume. A l'instant même le roi se fait baptiser avec les principaux de sa cour, et cent mille de ses sujets suivent son exemple. Pour la première fois, ce peuple, au nombre de 80,000 combattans, marcha à la rencontre de l'ennemi, portant la croix en tête comme un étendard. Le roi sortit victorieux du combat; de retour dans ses états il envoya des Portugais et des indigènes pour explorer l'intérieur du pays, et c'est dans leur expédition qu'ils passèrent à côté du grand lac dont il est question ici. Ce témoignage, le plus ancien que nous possédions, est encore aujourd'hui le plus authentique.

D. Plus près de l'équateur, le pays montagneux de *Micoco* (*Macoco* et aussi *Anzico*) forme, dans la direction du Zaïre, la limite la plus orientale du Congo. Des montagnes de *Micoco* descend le Bancaor, affluent considérable du Zaïre, et qui est peut-être la véritable source de ce fleuve. Le Vambre ou Umbre, qui se jette aussi dans le Zaïre, sort du même plateau. Ses sources sont situées sur la chaîne de montagnes qui sépare les peuples montagnards de Foungono, de la haute-terrasse des Niemeramai ou Mono-Emougi. Le confluent des deux fleuves est situé à plus de cent milles géographiques à l'est de la côte du cap Ste-Catherine (2).

E. Au nord du Zaïre s'étend la longue chaîne de montagnes, la *Sierra Complida*, qui donne naissance au fleuve *de la Barreras rossas*, ce nom lui vient de la couleur rougeâtre du sol qu'il traverse dans son cours. Tous ces fleuves coulent à travers des vallées fertiles très-peuplées et bien cultivées; protégées par la nature du sol qu'elles habitent, les peuplades belliqueuses de ces contrées ont su défendre jusqu'à présent leur liberté contre les attaques des souverains de la côte (1).

A la bordure occidentale de ces montagnes, le Barbola, le Coango, le Vambre et le Bancaor se réunissent en un seul fleuve qui, sous le nom indigène de Zaïre (2), traverse, à 160 lieues de la côte, la terrasse de montagnes, et après avoir coulé ainsi pendant 40 lieues, franchit enfin la chaîne la plus occidentale où il forme les bruyantes cataractes de Sundi (3), 34° de longit. E. et 3° 30' latit. sud. On compte de là 120 lieues jusqu'à la mer; le fleuve continue alors son cours à travers un pays plane, et sa marche n'est plus entravée que par quelques rapides dont le dernier, appelé *Cachivera* par les Portugais, n'est qu'à 25 milles de la mer. Dans la saison des pluies le Zaïre change l'eau de la mer en eau douce jusqu'à 20 *legoas* environ de son embouchure. Ses rivages sont partout très-peuplés.

1er Éclaircissement.

Terrasses, cataractes, Loanda.

D'après ce que nous savons de la conformation physique et de l'histoire de ce pays, il paraît que le sol de ce bord présente une triple terrasse et que la haute terrasse se termine à l'O. par les hautes chaînes de montagnes des *Serras de cristal*, *de Sal*, *de Salnitre* et de *Prata* (voy. la carte de Lopez); toutes courent du sud au nord, elles coupent par conséquent les fleuves, et ne les longent pas parallèlement de l'E. à l'O., comme l'indiquent la plupart de nos cartes modernes.

Mais la pente occidentale de cette haute terrasse, forme une bande de pays montueux de 30 à 40 milles de largeur, dont l'extrémité occidentale, à en juger par analogie, coïncide avec la ligne tirée des cataractes du Coanza aux cataractes du Zaïre, laquelle court du sud au nord parallèlement à celle des montagnes précédentes.

En sortant de ces cataractes qui, comme celles de Syène et d'autres, ne sont qu'une suite de petites cascades (4), les deux grands fleuves entrent dans le pays plane (*raso paese* (5) dans la

(1) De Barros Asia, etc. Ed Lixboa, 1552, fol., D. 1, l. 3, c. 9, fol. 35, a.

(2) Lopez, dans Pigafetta, pag. 13.

(1) Cavazzi, dans Labat, l. 1. pag. 31.

(2) De Barros Asia Dec. l. 1, l. 3, c. 6, fol. 26, a.

(3) Cavazzi, pag. 46, et Lopez, pag. 12.

(4) Cavazzi, ibid.

(5) Lopez, dans Pigafetta, pag. 16.

langue de Loanda) qui forme la terrasse littorale. Tuckey et ses compagnons ne purent pénétrer, en 1816, que jusqu'à la région des cataractes.

C'est sur cette terrasse littorale plane, sablonneuse et coupée par d'innombrables cours d'eau, que règnent ces chaleurs terribles, cet air pestilentiel; que se trouvent ces marais, ces reptiles, ces bêtes féroces qui mettent si souvent en danger la santé et la vie des voyageurs. Les missionnaires ont partout grossi leurs relations des périls qu'ils coururent dans ces redoutables régions.

Bien différente de celle des côtes, est la terrasse moyenne que les Congos eux-mêmes regardaient comme le paradis de la terre (1), au grand dépit des missionnaires. Très-peuplée et bien cultivée, elle jouit d'un climat tempéré et contient, d'après les rapports des anciens Portugais, les meilleures provinces du royaume de Congo. C'est là qu'est située la fameuse province de Bamba (*la chiave et lo scudo*, *la spada e la difesa del Re*) qui, quoique ne formant que la sixième partie du royaume, peut cependant mettre sur pied une armée de 400,000 combattans (2). Viennent ensuite la province de Sogno, qui forme un boulevard contre les Angieanas; celle de Sundi, riche et très-commerçante; la province de Batta, plus riche encore; celle de Matamba, peu cultivée, mais très-fertile et d'un climat tempéré (3); Oacto, couverte de fécondes collines et de plaines abondamment arrosées, etc.

Les Portugais ne connaissaient que la terrasse littorale et leur puissance ne s'étendait que jusqu'où avait pénétré le christianisme. Il y fut introduit d'abord par les Portugais, ensuite par la première et la seconde mission des jésuites (4) en 1539 et 1615, et plus tard par les franciscains (5); à l'exception de Sogno il a fait plus de progrès dans les basses terres, où était la mission de Loanda, que dans les hautes terres (6) que nous avons appelées ici la terrasse moyenne. St-Salvador, où les Portugais ont exercé le plus d'influence, est devenu le centre de la religion chrétienne.

La terrasse moyenne est, selon toutes les relations, très-riche en métaux, on y trouve beaucoup d'argent, de cuivre et de fer. Mais les Portugais qui furent envoyés pour y chercher de l'or, n'en ont jamais trouvé la moindre parcelle quoique, dit-on, il y en ait une mine près de St-Salvador; on a accusé le roi de Congo d'avoir toujours gardé (1) à dessein le secret sur ces mines d'or.

La terrasse inférieure contient beaucoup de sel gemme; souvent on le trouve à quelques pieds au-dessous de la surface du sol, comme par exemple près de *Massignano* sur le *Coanza* (2); mais la haute terrasse n'en contenait plus. Le sel gemme est le premier article de commerce dans ces contrées : les habitans des hautes terres viennent continuellement échanger pour du sel les produits de leur sol.

2e Eclaircissement.

Anziko, hordes des Giaga.

L'intérieur de l'Afrique du côté de la côte de Congo, ne nous est connu que par l'histoire du commerce et des guerres, et encore ces sources ne nous donnent que des indices très-imparfaits et très-peu authentiques; nous ne possédons pas de documens plus récens qui puissent les confirmer.

On prétend (*è fama*) que tous les habitans des côtes, depuis le cap Negro jusqu'à l'équateur, appartenaient à un seul et même empire avant l'arrivée des Portugais, c'est-à-dire avant 1484, époque où Diego-Cam entra pour la première fois dans le Zaïre (3); mais le souverain *Mani-Congo* (4) ne resta pas longtemps en possession de cette vaste autocratie qui s'étendait de Loanda au sud jusqu'à Loango au nord. Les gouverneurs des provinces se proclamèrent bientôt comme autant de *Manis*, c'est-à-dire *Senhor* ou souverains. La province de Congo, située au centre, demeura seule au pouvoir de l'ancienne famille régnante.

Tous les habitans de ce vaste empire doiven avoir appartenu à une seule et même nation; ils parlaient tous une langue commune, divisée

(1) Cavazzi, dans Labat., t. I, p. 212.

(2) Lopez, dans Pigafetta, pag. 26, 34 et 37.

(3) Cavazzi, t. I, pag. 54, 78.

(4) Cavazzi, dans Labat., t. II, pag. 365.

(5) Pater Zuchelli, dans Kuhn, Sammlung, vol I, pag. 8.

(6) Dans le plateau, à 100 milles de la mer, on appelle *Panza* toute ville qui est la résidence d'un souverain (Lop., p. 27).

(1) Lopez, pag. 61, et Cavazzi, I. 1, pag. 26, 43.

(2) Battel, dans Purchas Pilgr., t. II, fol. 978.

(3) De Barros Asia Dec. I, lib. 3, c. 3, fol. 26.

(4) Cavazzi, dans Labat., t. I, pag. 21.

en plusieurs dialectes qui ne présentent pas plus de différence entre eux que le portugais et le castillan; la langue d'Angola et celle de Congo (1) en sont un exemple.

Bien différente de ces langues nègres est la langue des *Moci-Congis*, nom que ces peuples se sont donné eux-mêmes (2). Ils habitent les terres élevées de l'intérieur (*terres méditerranées* d'après Labat) (3), et rendent à leurs idoles un culte très-bizarre. Les témoins oculaires du XVIe siècle nous ont donné quelques documens sur ce peuple. Leurs récits, quoique très-fabuleux et souvent exagérés par les auteurs postérieurs, contiennent cependant quelques traits caractéristiques, qui ne paraissent pas entièrement dénués de vérité : souvent les faits qu'ils rapportent se sont trouvés confirmés par des habitans du pays vendus au XVIIIe siècle sur les côtes du Congo.

Les *Anziko* (on ne sait si c'est le même peuple que les *Angeka* et les *Nteka*) (4) habitent, sur le Zaïre supérieur à l'E. du fleuve Vambre, de hautes montagnes sauvages riches en mines de cuivre et couvertes de forêts de sandal (*Pterocarpus santalinus. Linn.*). Le sandal est un bois gris et rouge; on le réduit en poudre et on le mêle avec de l'huile de palmier pour s'en parfumer la peau; les Congos et les Portugais s'en servent comme d'un médicament. Les Anzikos passent pour les plus adroits des peuples montagnards; ils errent à l'aventure dans les forêts et les montagnes, insoucieux et sans crainte comme leurs chèvres; ils sont justes, simples et fidèles. Les Portugais leur accordaient pleine confiance et disaient d'eux qu'il ne leur manquait que d'être chrétiens. Ils sont belliqueux et braves, et leur arme est un arc très-court entouré de peau de serpent, comme l'arme des Shangalla; leur commerce avec les Congos se borne à l'échange de leurs productions contre le sel qui manque absolument à leur plateau. Tout ce que nous savons d'eux rend invraisemblable l'opinion admise qu'ils se nourrissent de chair humaine; *historia veramente strana e quasi incredibile*, dit déjà Lopez. Tout le pays qu'ils habitent s'appelle *Mikoko*, du nom de leur chef le *Makoko* (5): il s'étend, dit-on, à l'est jusqu'aux limites des Niemeamais, peuple du centre de l'Afrique, avec lequel ils entretiennent des relations amicales. Quelques-uns prétendent que les Portugais ont aussi entamé des relations de commerce avec ces peuples lointains, par l'intermédiaire des Anzikos. Mais nous savons qu'en 1622 (1) sous le règne de don Pédro II, cinq marchands portugais qui voulurent pénétrer dans ce pays par la province d'*Occanga*, furent dévalisés dans le royaume de Mikoko et jetés dans les fers.

Selon les anciens Portugais, le pays des Anziko confine à l'est aux déserts des peuples noubs (2), (sans doute des Nouba de Fazoglo). Les Anziko transportent dans le Congo des esclaves de leur pays et de celui de leurs voisins les Nouba, des étoffes et des fourrures (*pelli di Zibellini et di martori*).

Les hordes des Giaga, ou les Schaggas, d'après les anciennes relations.

Bien différens des Anziko qui ont entretenu avec les Portugais des relations amicales, les peuples du plateau au sud et à l'est sont devenus, par leurs brigandages et leurs invasions, la terreur des Congos et des Européens. Ils se donnent le nom d'*Agag* (3); les Congos les appellent *Giachas* (*Giaghi*, *Giaki*, *Giagues*, *Schagga*); les Dahomyes, *Eyos* (4) : ce nom fait supposer que c'était le même peuple que les *Ibos*. Ils habitent les hautes terres jusqu'aux pays des Monemougi à l'E. et, suivant l'opinion du savant secrétaire (5) de la société Africaine, tout le pays qui s'étend à partir de 50 milles géographiques au sud du Niger, jusqu'à la haute terrasse des montagnes de Karri, au-dessus du cap de Bonne-Espérance. Cet auteur compare les mœurs et les usages des Giaga qui habitent le sud du Niger à ceux des nombreuses hordes de Tuariks au nord du même fleuve; il en conclut que les contrées intérieures de l'Afrique méridionale ne sont, comme celles situés au nord du Niger, que des déserts de sables et de rochers parsemés çà et là de quelques oasis fertiles. Ces déserts ne pouvant nourrir une population nombreuse, auraient forcé les nations à mener une vie nomade et à se livrer au brigandage.

(1) Lopez, dans Pigafetta, pag. 24.
(2) Lopez, dans Pigafetta, pag. 22.
(3) Labat, Relat., t. I, pag. 239.
(4) Lopez, pag. 14
(5) Dapper, Africa, pag. 539 et 572.

(1) Cavazzi, dans Labat., t. II, pag. 409.
(2) Lopez, dans Pigafetta, pag. 14, 16, 35.
(3) Lopez, dans Pigafetta, pag. 59.
(4) Arch. Dalzel, History of Dahomey. Lond. 1793, p. 88.
(5) Young, dans les Proceedings, t. II, pag. 354.

Les *Galla* au-dessous du Habech, les Eyos cités par Dalzel, à l'est de Dahomey, les Anzigues à l'est de Loango, les Tuariks au nord, ont-ils en effet quelque chose de commun avec les Schaggas, et peut-on regarder toutes ces peuplades comme descendant d'une seule et même souche? Cette question ne pourrait se résoudre que par une plus grande connaissance de leurs langues. Encore resterait-il à savoir, si l'on peut admettre une nationalité commune entre des peuples qui ne nous apparaissent partout que comme des hordes isolées et vagabondes (1). Quelques usages, comme les liaisons secrètes des femmes, la coutume d'exposer les enfans, leur manière de faire la guerre, leurs traditions, permettent cependant de leur supposer une commune origine.

La simultanéité de leurs migrations, qui s'explique par une révolution générale au centre de l'Afrique, permettrait de supposer que les chefs de l'expédition étaient entre eux unis d'origine, et que les races étaient primitivement plus rapprochées.

Les Giaga, sous la conduite de Zimbo, leur terrible chef, fondirent les premiers (2), en 1542, sur la province de Batta, et inondèrent bientôt, comme un torrent dévastateur, tout l'empire du Congo. Ils n'en furent chassés que plus tard, après quatre ans de combats auxquels les Portugais prirent part. Avant cette époque, ils etaient absolument inconnus aux Congos. Battel (3) qui voyagea quelque temps avec leurs hordes vagabondes, prétend leur avoir entendu dire qu'ils étaient venus de Sierra Leone, c'est-à-dire des montagnes de Kong. En 1589, ils furent mis en déroute sur la côte orientale de Mombaza, après avoir dévasté le Monomotapa (4). De tout temps, on nous représente les Giaga comme des hordes errantes et barbares, sans agriculture, sans demeures fixes, qui, partout où ils pénètreut, abattent les forêts et en fortifient leur camp, brûlent les villes et les villages qu'ils rencontrent dans leur marche dévastatrice, tuent leurs ennemis et les dévorent: avec de telles données sur ce peuple, il n'est pas étonnant que leur principal séjour nous soit demeuré inconnu. Quelquefois cependant, par exemple, sous leur reine Zingha, auteur de leur code martial et des *Quixilles* ou lois qui les régissent, plusieurs de leurs tribus se sont établies dans les pays conquis, comme dans le *Matamba* dans le grand et le petit *Ganghella*, et en d'autres endroits.

Suivant Dalzel qui compte aussi les Eyos au nombre des Giaga, ils forment encore de nos jours au N.-E. de Dahomey une puissanee très-considérable, qui est devenue, par sa eavalerie, la terreur des états nègres voisins; les Giaga prélèvent même un impôt à Dahomey. On pourrait supposer que ces Eyos (*Eyous*, *Ayos*, *J-oes*), sont les mêmes que les Eboes (1) sur lesquels un indigène nous a transmis un récit si curieux en faisant l'histoire de sa jeunesse.

1re Remarque.

Usages propres au plateau.

Sans vouloir rapporter toutes les fables que les voyageurs ont débitées sur les habitaos du plateau, nous remarquerons seulement qu'on trouve réunies chez eux les premières traces d'une foule d'usages nationaux, qui ne se présentent qu'isolées chez les différentes races africaines.

Ils ont l'habitude de se tatouer et de s'inciser la figure, et c'est par là que les habitans des différentes provinces se distinguent les uns des autres (2). On trouve le même usage chez les esclaves des côtes de Mozambique et de Guinée. Ils se liment les dents œillères ou quelquefois les arrachent tout à fait, de sorte que leur denture ressemble à celle des animaux; cet usage bizarre se rencontre souvent chez les esclaves nègres de l'intérieur de l'Afrique (3), que l'on vend sur la côte de Guinée. Isert en vit dont les dents étaient limées en trois pointes et sans émail; d'autres auxquels la nature avait donné des dents canines avec un bel émail (4). Chez les montagnards de Sierra Leone, l'usage est généralement répandu de se limer les dents aussi aiguës que celles du requin (5). Un peuple de nègres idolâtres qui habite les montagnes au sud de Darfour, lime les dents des enfans en pointe, et leur comprime ensuite les gencives pour les rendre

(1) Vater, Mithridates, vol. 3, pag 152, etc.

(2) Cavazzi, dans Labat, t. II, pag. 88.

(3) Battel, dans Purchas, Pilgr., t. II, pag. 974, 977.

(4) Dos Sanctos, Æth. or., dans Purch., t. II, f. 1552.

(1) Brun, Africa, 5e vol., p. 33, et Olaudah Equiano, Lebensgesch, pag. 21.

(2) Dalzel, History of Dahomey, pag. XVIII.

(3) Roemer, Nachrichten, pag. 19. Olaudah Equianos oder Gustav Wases des Africaners Lebensgeschichte, Goetting, 1792, pag. 60.

(4) Isert, neue Reise, pag. 194.

(5) Golbery, Trav., 414.

plus longues (1). Toutes les momies d'Egypte ont les dents incisives et les dents du coin plus ou moins limées (2). Edrisi, Oldendorp, Niebohr et d'autres ont déjà remarqué ce fait (3).

On trouve encore ici, ou du moins on trouvait autrefois, l'ancien usage égyptien d'embaumer les morts, et celui des habitans de la Haute-Asie, d'enterrer les femmes avec leur mari mort. On lave le cadavre du défunt, on le couvre d'épices odoriférantes, on lui orne la tête et on le place ainsi sur un siége comme s'il vivait encore, puis on le descend dans la demeure souterraine de ses ayeux; deux de ses femmes auxquelles on brise les bras sont placées à côté de lui; on referme ensuite la fosse et les infortunées expirent ainsi d'une mort horrible; on répand sur le tombeau des libations de sang et de vin de palmier, et tous les mois les parens du défunt viennent y faire entendre des chants funèbres. Les trésors et les femmes qu'on enterre avec le défunt, sont destinés à lui servir encore dans l'empire des morts.

Comme il arrive souvent que les habitans du plateau sacrifient leurs propres enfans à leurs dieux, ils reçoivent dans leurs armées les fils de leurs ennemis tués ou faits prisonniers à la guerre; mais ces guerriers n'en demeurent pas moins dans la condition d'esclaves, jusqu'à ce qu'ils se soient élevés au rang d'hommes libres par leur bravoure. Ces étrangers sont la principale force de leur armée, comme les Shangalla qui forment la garde du corps des rois de l'Abyssinie, les Mamelouks en Egypte, et les esclaves abyssiniens chez les rois de Kaboul en Asie, etc. Dans le combat ils poussent des cris affreux comme les hordes des Galla, et, semblables à ces barbares, ils recommencent chaque année leurs sanglantes expéditions; du moins en était-il encore ainsi au 16e siècle; ils passent pour très-cruels, et mangent ou sacrifient tous leurs prisonniers. Les Ganga et les Singbill, leurs prêtres, passent pour de puissans magiciens; leur grand prêtre le Chitome (4), entretient une hiérarchie sévère, et est pour eux une idole vivante, comme le Dalaïlama du Thibet; il demeure dans le pays saint où brûle un feu sacré, etc. Il est le chef d'un nombre infini de jongleurs, de bateleurs des deux sexes, dont chacun exerce un pouvoir sur un certain mal, une certaine maladie, sur une partie quelconque du corps humain dont ils sont comme les médecins.

(1) Browne, Trav., pag. 310.

(2) Edrisi, Africa cura Hartmann, pag. 314.

(3) Battel, in Purchas Pilgr., t. II, f. 977.

(4) Cavazzi, dans Labat, t. I, pag. 254, 372, etc.

— Les anciens prêtres égyptiens traitaient de même chacun une maladie spéciale. — Les habitans du plateau sont fétichistes et adorent tous le mauvais principe, *Devill*, selon Battel, afin de se le rendre favorable. Ils s'accordent en cela avec tous les habitans de l'intérieur de l'Afrique, autant que nous les connaissons, depuis les montagnes de Sierra Leone et le pays du Séoégal (1) jusqu'à l'empire nuéanien de Giugiro (2); et de l'E., près du Zebl, jusqu'au pays des Beetjuanes, peuple doux et paisible, qui habite la prolongation méridionale du plateau. — La seule fonction des prêtres Beetjuanes consiste à bénir les hommes et les animaux pour les préserver des influences funestes, et à guérir les maladies.

Mais n'oublions pas que ces usages grossiers, uniformément répandus sur tout le plateau africain, ne caractérisent que les hordes sauvages du XVIe siècle. Déjà au milieu du XVIIe siècle, en 1648 (3), les mœurs avaient beaucoup changé dans le royaume de Matamba; malheureusement il ne nous est parvenu depuis aucunes relations positives sur ce pays, et toutes nos nouvelles données se bornent à quelques suppositions de Dalzel et d'Equiano.

2e Remarque.

Fétichisme.

Le mot *Fétichisme*, si souvent employé par les navigateurs, les marchands d'esclaves, les Européens et les géographes, etc., lorsqu'il est question des peuples d'Afrique, n'appartient ni à la langue des nègres, ni à celle du Congo; c'est tout simplement un mot portugais qui signifie *sorcellerie : Toda gente de Ethiopia e muy dada ofeitaços, i nelles esta todo o suo crença i fé* (4). Ce mot a perdu sa signification primitive, et on ne l'emploie plus aujourd'hui que dans un sens spécial et restreint; ainsi on dit, par exemple, le tigre est le fétiche de Dahomey, le serpent est le fétiche de Whydah, etc. Le fétichisme est répandu surtout au sud et à l'ouest de l'Afrique; il exprime de nos jours la même idée que la γοητεία qui régnait au nord et à l'ouest (5), il y a deux mille ans, lorsque l'Etéarque d'Hammon, parlant à Hérodote des nègres du Niger, lui

(1) Golberry, Trav., pag. 38.

(2) Tellez, Historia geral de Ethiopia a Alta et c. 1660, fol., pag. 321.

(3) Cavazzi, dans Labat, Ethiopie occid., t. II, pag. 149.

(4) De Barros, Asia Dec. I, l. III, c. 10, fol. 35, dans Dalzel, History of Dah., pag. 6.—Vater, Mithridates, 3e th., pag. 207.

(5) Herod., t. II, c. 33.

dit d'une manière si précise : γοήτας εἶναι πάντας. Tuckey nous communique une observation très-remarquable qu'il eut occasion de faire dans son voyage sur le Zaïre, c'est que tous les fétiches à face humaine, même ceux de l'intérieur de l'Afrique, avaient des physionomies européennes ; ils avaient le front haut, le nez aquilin, et étaient peints en blancs ; quoique sculptés très-grossièrement, ils présentaient tant de ressemblance avec les figures égyptiennes, et plus encore avec celles des Etrusques, que le docteur Smith en fut frappé d'étonnement (1) (voyez plus bas les *Ashantis*).

—

CHAPITRE II.

PAYS VOISIN DE L'EMBOUCHURE DU FLEUVE ZAÏRE DANS LE CONGO, D'APRÈS LES DERNIERS RENSEIGNEMENS.

La seule source où nous avons puisé les documens qui suivent, est le journal laissé par les voyageurs faisant partie de l'expédition au fleuve du Congo, commandée par le capitaine Tuckey, et qui, en 1816, eut une fin si inattendue et si malheureuse. L'expédition, animée des plus belles espérances et munie de tout ce qui était nécessaire pour étendre et avancer la géographie et les sciences sur le fleuve Zaïre, quitta, le 6 mars, les côtes d'Angleterre. Le 6 juin, elle entra à pleines voiles dans l'embouchure du fleuve et s'avança dans les terres; mais dès la fin de septembre de la même année, une grande partie de l'équipage, tous les savans de l'expédition, et le capitaine lui-même, étaient devenus les victimes du climat africain et de leurs généreux efforts. Les observations et les découvertes nombreuses qu'ils firent dans un espace de trois mois sur une petite étendue de trois degrés de longitude (du 12° au 15° long. E. de Greenwich) et de deux degrés de latitude (du 4° 30' au 6° 15' latit. sud), ne nous font que regretter plus vivement leur perte prématurée.

Les résultats de leurs efforts jettent une lumière intéressante sur cette partie du monde. Nous avons communiqué, dans le chapitre précédent, les résultats de tous les autres documens plus anciens en tant qu'ils forment entre eux un ensemble et un tout; nous espérons que ce qui va suivre résulteront avec plus de clarté qu'auparavant, l'individualité de cette contrée et ses rapports avec les autres membres du corps africain (1).

A Embomma, marché d'esclaves sur la côte de Congo, les marchands d'esclaves donnèrent à Maxwell des renseignemens sur la largeur du fleuve Zaïre et sur l'immensité de son cours dans l'intérieur des terres; ces rapports éveillèrent en lui la supposition que, contre l'opinion commune, ce fleuve pourrait bien être la véritable continuation du Niger. Cette opinion était confirmée par un autre rapport des marchands qui disaient que, venant du nord-est, il est encore navigable (2) 120 milles au-dessus des cataractes, et qu'il porte là le nom d'*Enzaddi*.

Mungo-Park et Barrow se déclarèrent pour cette opinion, J. Rennell la combattit. L'amirauté anglaise, voulant arriver à la certitude sur un point qui lui paraissait important, commanda deux expéditions à qui elle donna pour but de leurs travaux de confirmer ou de détruire l'identité du Niger et de l'Enzaddi. A cette fin, Mungo-Park entreprit son second voyage dans l'intérieur de l'Afrique suivant le cours du Niger, et Tuckey se proposa de remonter le Zaïre de son embouchure à sa source. La rencontre de ces deux voyageurs dans le centre de l'Afrique aurait été le plus heureux résultat pour la science, et la géographie de l'Afrique y aurait assurément gagné une forme nouvelle. Cette découverte semblait à Mungo-Park aussi importante que le fût autrefois le Périple du cap des Tempêtes, et il entreprit son second voyage animé des plus généreuses espérances; mais hélas! elles furent toutes déçues, et l'Afrique demanda encore de nouvelles victimes avant de laisser soulever le voile qui couvre ses mystères.

On verra plus bas, au système des eaux du Niger, les motifs qui nous ont fourni quelques hypothèses sur le développement de son cours; nous ne parlerons ici que de l'embouchure du Zaïre et de ses rivages. Son cours dans les terres nous est resté inconnu, et nous n'avons pas de raisons suffisantes pour le regarder comme la continuation du Niger; il nous faut atten-

(1) Capt. Tuckey, Narrative, pag. 267.

(1) Narrative of an expedition to explore the river Zaire usually called the Congo in south Africa, in 1816, under the direction of Capt. J. K. Tuckey, to which is added the journal of professor Smith, etc., published by permission of the Lords commissionners of the admiralty. London, 1818, 4°.

(2) Tuckey, Narrative introduct., p. XIV.

dre de nouvelles recherches, car nous avons déjà assez d'hypothèses.

Pour remonter plus commodément le Zaïre, Jos. Banks proposa un bateau à vapeur (1); mais la difficulté de construire un vaisseau assez fort pour traverser l'Océan, et en même temps assez plat pour passer les cataractes du Zaïre, fit qu'on choisit un gros bâtiment, *le Congo*, pour le transport, et deux autres plus petits pour naviguer sur le fleuve. Ils avaient à peu près 35 pieds de longueur, et pouvaient porter 55 hommes d'équipage et trois mois de vivres. Un bâtiment de transport, de 350 tonneaux, amena les provisions de l'équipage à l'embouchure du Zaïre. Les vaisseaux devaient entrer au mois de juin dans le fleuve, et commencer le voyage dans l'intérieur avec la saison de la sécheresse.

L'expédition se composait en tout de 56 personnes; 49 appartenaient à l'équipage du vaisseau; les savans de l'expédition étaient : le professeur Smith, qui voyageait en qualité de botaniste, Granch, de naturaliste, Tudor, d'anatomiste, Lockhart, d'horticulteur, Galway, de volontaire. Une partie de l'équipage resta sur *le Congo* près de l'embouchure du fleuve; le reste, avec les savans chargés de faire les découvertes, essaya de pénétrer plus avant de l'autre côté des cataractes. Un grand nombre tomba malade pendant ce pénible voyage; 14 seulement poursuivirent leur marche au delà des cataractes. Épuisés de fatigues et souffrans, ils furent forcés de retourner après les plus pénibles efforts : tous étaient malades en revenant; 18 moururent de la fièvre intermittente (2) qui règne dans ce pays et ressemble beaucoup à la fièvre jaune. Quatre seulement regagnèrent le vaisseau qui les avait transportés, et le capitaine Tuckey lui-même n'acheva pas son journal.

La chaleur du climat ne fut pas cause de ce malheur; car, d'après le journal de Tuckey, elle ne dépassa pas, pendant le jour, 76° de Fahrenheit. Mais les changemens subits de température auxquels les voyageurs étaient exposés, la nuit, dans leurs campemens, les fit tous tomber malades; ordinairement le thermomètre descendait la nuit 15 à 20 degrés plus bas que pendant le jour. L'abus des plaisirs sensuels chez les uns, et l'excès de travail et d'étude chez les autres, dans un climat si étranger, sous l'équateur, sont donnés par ceux qui survécurent, comme la cause principale du malheur de l'expédition, et comme un avertissement pour des entreprises semblables à l'avenir (1).

Les observations de Tuckey montrèrent que, jusqu'à présent, la ligne des côtes de cette partie de l'Afrique occidentale, depuis l'équateur jusqu'à l'embouchure du Zaïre, au sud, était déplacée d'un degré de longitude sur les cartes (2). Toutes les observations faites par les voyageurs prouvèrent que la côte depuis Loango jusqu'au Congo, est tracée trop à l'ouest sur toutes les cartes, au point que, suivant ces cartes, dit Smith, nous aurions toujours navigué dans l'intérieur même du continent. Voyez la carte rectifiée de Tuckey (3).

Tout ce littoral (4), depuis Malemba au nord de l'équateur, dans la direction du sud, est très-uni, couvert d'épaisses forêts, et par conséquent frais et humide ; les bois sont couronnés de vapeurs épaisses, la côte est pleine de bas-fonds, et l'air rafraîchi par le voisinage des forêts n'est pas agité alternativement par les vents de terre et les vents de mer, comme cela est naturel sur les côtes des tropiques; cela rend la navigation sur les côtes ennuyeuse, fatigante et pénible. Le rivage, vu du navire, présentait trois plaines successives, couvertes d'herbes peu épaisses, et offrait à l'œil, suivant Smith, l'aspect des côtes boisées des îles du Dannemarck (5). Le pays et ses productions présentent ici la plus monotone uniformité. A l'aide du télescope, on ne distinguait dans les bois qu'une seule couleur de feuillage; quelques arbres d'espèce différente, de rares palmiers, par exemple, se détachaient parfois des masses uniformes de verdure. Tel était l'aspect du pays depuis Malembo et Quilango jusqu'à la baie du Loango; au sud du 3° 50' de latit. sud, le rivage, jusqu'alors complétement plane, est accidenté par des hauteurs qui récréent l'œil fatigué d'une éternelle monotonie; la végétation la plus variée couronne ces hauteurs. *Loango* est mal placée sur les cartes; la pointe *Indienne*, au sud de la baie, est située sous le 4° 31' latit. sud (6). Le seul fleuve entre elle et Cabenda est le *Loango-Louisa*, ou le *Cacongo* des cartes, qui décharge ses eaux dans

(1) Tuckey, Narrative, p. XXIV.
(2) *Ibid.*, p. XLIII.

(1) Tuckey, Narrative, p. XLIV.
(2) Ibid., pag. 65 et 260.
(3) A general Sketch of the coast from cape Lopez, etc., according to informations obtained by Capt. Tuckey, etc...
(4) Tuckey, Narr., p. 51, 56.
(5) Smith, Journal dans Tuckey, Narrative, pag. 261.
(6) Tuckey, Narr., pag. 59.

la mer entre deux éminences de roche calcaire rouge, sous le 5° 17' latit. sud. Sur cette côte sont situées Malemba et Cabenda, autrefois les principales stations du commerce français, et aujourd'hui l'entrepôt du commerce d'esclaves des Portugais. Le pays de la côte obéit à plusieurs chefs tributaires du roi de Loango. Au nord, est situé *Boal* (1), puis Macongo avec le port Malemba; *Chingelé*, résidence du roi, est situé dans l'intérieur du pays. Au sud, vient ensuite le royaume de *N'Goy*, où se trouve le port de Cabenda : ce royaume est borné immédiatement au sud par le fleuve Zaïre et la souveraineté du Congo. Dans le port de Cabenda étaient 9 vaisseaux portugais qui faisaient la traite des noirs. Tous les habitans nègres de la côte qui visitèrent le capitaine Tuckey sur son bord, parlaient assez de français et d'anglais pour se faire comprendre. Le chef de Malemba se donnait lui-même le nom de *Tom Leverpool*, le roi marchand : Avez-vous besoin d'esclaves? fut la première question qu'il fit aux étrangers.

1er Éclaircissement.

Le Zaïre, cours inférieur.

Quoique ce fleuve paraisse assez important, il n'avait pas encore attiré jusqu'ici l'attention des géographes; les Portugais en parlèrent à peine et le nommèrent, avec Diego Cam qui le découvrit, Congo, du nom du pays, ou Zaïre, nom commun que les habitans donnent à tous les grands cours d'eau, et qui ressemble en cela à ceux du Nil et du Gange. Le nom propre de ce fleuve est : *Moienzi-Endaddi* (2), c'est-à-dire *le fleuve qui engloutit tous les autres.* Les chroniques portugaises l'appellent aussi *Zemberé* (Zembré), nom qui signifie *mère des eaux*, et qui nous a déjà servi à expliquer le nom du lac Maravi, à l'E. (voyez plus haut, page 76). Le capitaine Maxwell attira le premier l'attention sur ce fleuve, et il devint alors le sujet de graves discussions.

Plusieurs des renseignemens donnés par les Portugais sur sa largeur et son immensité, étaient exagérés ou inexacts.

Ce fleuve Congo se jette dans la mer Éthiopique, sous le 6° latit. sud et le 13° long. est du méridien de Greenwich, entre le cap Padron et la *Shark point* des Anglais au sud, et la *Fathomless point*, ou pointe sans fond, au nord. Il est tellement fort (1) à son embouchure qu'il présente plus d'obstacles au vaisseau qui veut le remonter, que les courans du sud à celui qui veut doubler le cap de Bonne-Espérance. Ses eaux parcourent de 3 à 4 milles 1/2 anglais à l'heure ; ce ne fut qu'après cinq jours d'efforts que les Anglais purent entrer à haute marée dans son lit en longeant le rivage. Son embouchure n'a que 3 milles anglais de large, sa profondeur moyenne est de 240 pieds (40 *fathom*); mais il y a des places où il est beaucoup plus profond. En certains endroits le capitaine Tuckey ne trouva pas de fond avec une sonde de 900 pieds, et le capitaine Fitz-Maurice de 960; cependant les Portugais ont beaucoup exagéré la quantité d'eau qu'il porte à la mer.

La saillie méridionale de la presqu'île avec la *Sharkpoint*, est un sol de formation postérieure, dû à l'alluvion du fleuve et de la mer ; il est couvert de bois de mangroves (*rhizophora*) et de chrysobalanes, qui croissent en fourrés impénétrables dans la région marécageuse antérieure. Derrière les premières broussailles s'élève un bois de haute futaie (2) composé de palmiers, de césalpines et d'autres arbres des tropiques; végétation merveilleuse, arbres aux formes magnifiques et gigantesques, dont l'imagination seule peut donner une idée à l'Européen. L'épaisseur du bois empêchait partout le botaniste de pénétrer plus avant, et il était forcé d'aller dans l'eau pour recueillir les trésors que lui offraient ces rivages. Un grand nombre de ces magnifiques végétaux semblent appartenir à la flore de l'Amérique du sud, mais, en les observant de plus près, on reconnait qu'ils sont de vrais enfans du sol africain (3). Entre les marais d'eau stagnante se forment une infinité de canaux ou criques, et les bois de mangroves s'étendent de 1 à 1 mille 1/2 avant que s'élève le sol primitif du pays. Le fleuve forme ainsi un grand nombre de petites îles; dans les grandes eaux le courant entraîne sans cesse une partie de leurs rivages; mais les racines sont si fortement entrelacées, tiennent si fortement entre elles, que les arbres arrachés par les eaux descendent le fleuve en groupes épais, et flottent comme des îles en pleine mer, où souvent les

(1) Tuckey, Narr., pag. 65.
(2) Ibid., pag. XI, et pag. 119.

(1) Tuckey, Narrat., pag. 83.
(2) Smiths Journal, pag. 273.
(3) Ibid., p. 277.

voyageurs rapportent avoir vu avec étonnement ces îles flottantes de verdure (1). Les bois de haute futaie, à l'ombre immense, s'étendent dans les terres jusqu'au rocher fétiche : enveloppés jusqu'à la cime de lianes, de jasmins, de flagellaires et d'autres plantes grimpantes, les arbres s'élèvent en pyramides, en cônes de verdure, et présentent à l'œil le plus magnifique spectacle. Au confluent des différens bras du fleuve, dont le plus grand et le plus au nord porte le nom de Maxwell, sont situées un grand nombre d'îles, les îles de *Monpanga*, couvertes de laiche, de bombax et de forêts de roseaux, et peuplées de hérons et d'oiseaux aquatiques; elles servent à des époques périodiques de stations pour la pêche.

Parmi les plantes du rivage, Smith en reconnut un grand nombre dans le sable de la mer, semblables par leur forme à celles du cap de Bonne-Espérance; il y vit aussi un grand nombre de nymphées, des ményanthes, et d'autres espèces plus rares; des bois de papyrus égyptien (*cyperus papyrus*) ondoyaient au vent comme des moissons; de sorte que, dans ces végétaux et dans les *Hyphænes*, la flora de la vallée du Nil se trouvait aussi représentée sur ce point. Plus haut, sur le rivage, s'élevait la grande *Adansonie* de la Gambie; des arbres à haute tige, épais et ombrageux, couronnaient les deux rives, comme dans les *Sunderbund* du Gange. Le silence majestueux de ces bois n'était interrompu que par les chants de quelques oiseaux et d'immenses volées de perroquets qui, au lever du soleil, s'élevaient des forêts de la rive septentrionale et gagnaient à tire-d'aile les plantations de maïs des bords du sud, pour retourner le soir sous le feuillage épais des bois. L'Adansonie (*baobab*) se montrait en grand nombre dans les bois, et partout on apercevait des traces d'antilopes, de tigres, d'éléphans et d'hipopotames; ces derniers sont en plus grand nombre encore dans le cours supérieur. Le fleuve était couvert ici d'une multitude de canots de pêcheurs, de voyageurs et de marchands; mais ses rives, près de l'embouchure, ne présentaient aucune trace de la main de l'homme; on voit çà et là quelques huttes fixées sur des pieux, et seulement dans le temps de la pêche du poisson et des huîtres ou dans la saison de la récolte du vin de palmier.

(1) Tuckey, Narrative, pag. 85.

Le Zaïre cesse de présenter une aussi grande largeur à l'endroit où ses trois bras principaux se réunissent en un canal au premier rétrécissement du fleuve. C'est là qu'est situé le rocher fétiche, semblable à la vue à un groupe de ruines; il s'élève isolé sur un sol plane, et, de ses pics en forme de tour, commande le passage du fleuve. Ici, au pied du rocher, finit la région pittoresque des bois du *Sunderbund* du Congo (v. le Gange). La végétation y est si riche qu'une excursion de quelques heures fournit au botaniste le sujet de plusieurs semaines d'études et de recherches.

Le rocher Fétiche forme la frontière naturelle, la pierre limitrophe qui sépare le Delta horizontal et le vaste *Aestuarium* du Congo, des terres plus élevées qui, de ce point, commencent à monter graduellement; au delà du rocher apparaissent les premiers champs de maïs, les premières plantations de tabac. Le rocher est une énorme masse de granit qui s'élève comme une île au milieu d'un sol plane, et se précipite perpendiculairement dans le fleuve. Dans ce granit à gros grains se trouvent intercalées d'énormes roches de feldspath, dont quelques-unes ont, suivant Smith, plus de 100 et 200 pieds de largeur. Au pied de l'immense rocher le fleuve forme des entonnoirs, des tournans qui, dans les grandes eaux, doivent être très-dangereux; du moins les nègres en ont-ils une si grande terreur qu'ils n'en approchent jamais. C'est là que les hippopotames ont choisi leur séjour. Du sommet de ce rocher, on aperçoit au loin un grand nombre de rochers semblables, en forme de ruines, par exemple le Taddi Enzaddi, qui s'élève comme une tour à une hauteur de 1500 pieds. Quelques adansonies croissent encore sur ces cimes arides et nues. Les naturels le regardent comme la demeure du *Seembi*, du grand esprit qui, suivant leurs croyances superstitieuses, règne en souverain sur le fleuve (1).

A l'est du rocher paraissent les premières habitations; là est d'abord situé LOMBI, premier marché sur le fleuve, village de cent huttes; puis vient EMBOMMA, résidence du *Chenou* (Tjenou) ou prince héréditaire du pays, il porte le titre de grand Mafouk (*Kings Merchant*). Dans cet endroit, les rives du Zaïre s'élèvent en collines; c'est ici qu'est la grande limite naturelle entre les terres basses et unies du cours inférieur et

(1) Tuckey, Narrat., p. 380.

le cours moyen; le fleuve prend ici une toute autre nature, et pénètre dans le pays montueux. La contrée montueuse se termine à Embomma et de là elle se dessine aux voyageurs (1) dans le lointain à l'est, comme des montagnes bleues qui courent à l'horizon en lignes ondoyantes et présentent deux ou trois chaines qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre. Le fleuve descend de montagnes aux cimes arrondies; leur pente est douce et graduée au nord, rapide et escarpée au sud, de sorte que les deux rives du fleuve présentent des talus opposés. La végétation perd ici toute sa magnificence; toutes les cimes des montagnes sont chauves et nues, elles ne portent que quelques groupes isolés d'adansonies ou baobabs, et la végétation ne se montre avec quelque richesse que dans les vallées inférieures.

Embomma, quoiqu'un pauvre village composé de 60 huttes et de 500 habitans, est la résidence du pays et le principal marché d'esclaves sur le Zaïre. Le capitaine Tuckey y trouva 7 vaisseaux portugais à l'ancre. Les habitans nègres semblaient très-pacifiques et allaient sans armes; les hommes montraient dans leur extérieur la plus grande indolence; les femmes, la lubricité la plus honteuse et l'abrutissement de l'esclavage. Les matelots portugais ou les marchands d'esclaves ont introduit dans ce pays l'usage de l'eau-de-vie et la débauche. La vente des esclaves est l'occupation principale des habitans, et pendant l'audience (2) que le *Chenou* leur accorda, il demanda plusieurs fois aux voyageurs : « Les Anglais viennent-ils en *marchands* ou en *ennemis?* » — « Ni comme marchands, ni comme ennemis, » répondirent-ils, et ils s'expliquèrent : le roi prit alors une feuille d'arbre et invita le capitaine à la rompre en sincérité de ses paroles. Après cette cérémonie il lui offrit une de ses cinquante femmes pour compagne, ses courtisans suivirent son exemple et donnèrent une de leurs femmes à chacun de ceux qui l'accompagnaient. Ces propositions se faisaient avec les expressions les plus grossières usitées entre les matelots anglais, portugais et français : fruit monstrueux enfanté par la civilisation européenne jusque sur les côtes reculées de cette partie du monde!

Le Zaïre n'a plus ici à Embomma la majestueuse apparence d'un des grands fleuves de la terre que lui ont donnée les premiers voyageurs.

(1) Smith, Journal, p. 295. 305.
(2) Tuckey, Narrat., pag. 106.

Près de Bouka Embomma, le Zaïre, dit Smith (1), n'est pas plus large que la rivière de Dramm, en Norwége; tous les rapports des voyageurs précédens sont exagérés; ses sources ne doivent pas être plus loin dans les terres que celles du Sénégal et de la Gambie, et il est à croire que l'expédition sera terminée plutôt qu'on ne l'attendait d'abord.

La contrée d'Embomma est peu cultivée et la nature ne l'a pas beaucoup enrichie de ses dons. Elle n'est défrichée qu'en quelques endroits; il croît sur les bords du fleuve du maïs, du manioc ou cassave, mais en peu d'abondance; plus haut, sur le fleuve, on trouve des pisangs, des oranges et d'autres fruits nutritifs qui, excepté la Raphia, manquent complétement dans la région des bois (2). Le pays produit en outre (3) du poivre, des noix et de l'huile de palmier, plusieurs espèces de palmiers qui donnent du vin, comme, par exemple, le *Moba* et le *Mozambie*, deux espèces de cannes à sucre; mais on n'y trouve pas de cocos, et ce fruit manque sur toute cette rive du Zaïre. Le produit indigène le plus important de la contrée d'Embomma est le coton qui y croît sans culture et en abondance; mais les habitans ne le recoltent plus depuis que les négocians de Liverpool qui y faisaient un grand commerce d'esclaves, ne visitent plus ce pays. Quoique couverte d'une riche végétation comme tous les pays voisins des fleuves, cette contrée offre à l'homme peu de moyens d'existence, et la famine n'y est pas rare. Les principales plantes nutritives ont été importées d'Amérique (4) sur les bords du Zaïre par les Portugais, par exemple le blé de l'Inde, ou maïs, le manioc, ou la cassave, l'igname, les patates, le mil et l'ananas, le capsicum et le tabac. La culture de ces plantes a été répandue par les habitans d'Embomma, dans l'intérieur du pays, le long du fleuve. Les cannes à sucre, les tamarins, les limoniers, les orangers et les bananiers, sont probablement, d'après les détails lumineux fournis par Browne, les végétaux primitifs et indigènes du pays. Le mois d'août, pendant lequel l'expédition séjourna à Embomma, était l'hiver de ces contrées (5). Le thermomètre s'éle-

(1) Smith, Journal, pag. 307, 284.
(2) Ibid., pag. 287.
(3) Tuckey, Narrat., pag. 119.
(4) Barrow, General observations in Tuckey Narrat., pag. 366. — Rob. Brown, Observat. ib., pag. 489.
(5) Tuckey, Narrat., pag. 119. Smith, Journ., pag. 305.

vait rarement au-dessus de 76° de Fahrenheit, mais la nuit il descendait jusqu'à 60°. Les vents de mer y soufflaient irrégulièrement depuis quatre heures de l'après-midi. Le ciel était toujours couvert de nuages, ce qui empêcha de faire des observations météorologiques importantes. Smith essaya d'observer la température de la terre, mais il trouva le sol aussi dur que de la pierre, et il ne put creuser qu'à trois pieds. Cependant, la température de la terre lui parut être de 80° Fahr., par conséquent plus élevée que celle de l'atmosphère en hiver. Dans l'épaisseur des bois, la température tombait ordinairement à 70°, même quand il n'y avait pas de soleil; cet abaissement était probablement produit par les fortes exhalaisons végétales.

2e Éclaircissement.

Expédition sur le Zaïre, à travers la région des cataractes, depuis Embomma jusqu'à Soundy N'Sanga.

Les découvertes suivantes, faites dans l'intérieur des terres, sont un résultat beaucoup plus pénible encore de l'expédition sur le Congo; il ne nous en reste que des fragmens, mais ils sont de la plus grande importance, et la science doit les conserver avec reconnaissance. Elle chercherait en vain dans les trois derniers siècles des observations aussi précieuses que celles dont l'ont enrichie ces infortunés voyageurs, et peut-être s'écoulera-t-il encore un aussi long espace de temps avant qu'elle en reçoive de semblables!

Il ne fut donné aux voyageurs d'interroger encore l'Afrique sur ses mystères, que du 6 août au 10 septembre, c'est-à-dire un mois à peine, et les notices imparfaites de leur journal ne nous servent que comme un guide, à travers le labyrinthe du cours moyen du Moienzi-Enzaddi.

Au-dessus d'Embomma, l'entrepôt d'esclaves par où les marchands arrivent du plateau de l'intérieur à la terrasse des côtes, le fleuve prend tout à coup une autre nature; c'est ici qu'il traverse la bordure occidentale du grand plateau de l'Afrique par une infinité de ravins, de détours, de vallées, placés sur différens niveaux, et qui prennent souvent une très-grande largeur. En partant de la mer, on entre ici dans le cours moyen du fleuve qui se caractérise par des étranglemens et des cataractes. Nous n'avons pas encore un aperçu général de l'ensemble; tout ce que nous pouvons faire, c'est de suivre fidèlement les pas des voyageurs, mais il nous faut prendre du cours du fleuve l'idée qu'ils en eurent eux-mêmes, car il a été mal tracé, jusqu'à présent, sur toutes les cartes faites d'après les indications des Portugais. Ceci nous confirme une observation qui peut nous servir de règle pour toutes les cartes anciennes des contrées inconnues de la terre. Les parties dont on avait quelque connaissance ont été étendues d'une manière disproportionnée, de sorte qu'il ne reste qu'un très-petit espace de terre dans l'intérieur, pour les pays situés au delà, et que l'on ne connaît pas. Ainsi, par exemple, ces cartes portugaises prolongent beaucoup trop avant dans les terres l'espace découvert dans cette expédition sur les bords du Zaïre, et qui ne s'étend réellement que du 13° 50' jusqu'au 15° 20' de longitude E. du méridien de Greenwich.

D'Embomma, le capitaine Tuckey remonta le fleuve dans de petites embarcations. Vis-à-vis la ville est située l'île Bouka-Embomma; elle est formée de roche schisteuse et présentait aux voyageurs une situation magnifique pour l'établissement d'une colonie anglaise (1). Tuckey mesura, sur le rivage de cette île, une adansonie dont le tronc avait 42 pieds de pourtour près du sol, et conservait cette dimension colossale jusqu'à 31 pieds de hauteur. De ce point, le Zaïre (2) coule entre de grandes roches schisteuses qui l'encaissent dans des rives escarpées; ces roches resserrent le lit du fleuve souvent pendant un quart de lieue. Les cimes des rochers sont, pour la plupart, arrondies, chauves et nues, et il y croît à peine quelques herbes rares et maigres. Sur les avancemens des montagnes, on voit s'élever quelques groupes isolés d'arbres de l'espèce du palmier, entre lesquels croît toujours une adansonie qui en semble être l'inséparable compagne. Quelques petits villages apparaissent, de loin en loin, à l'embouchure des ruisseaux qui descendent des montagnes. Tous les arbres que l'on rencontre sont remplis de singes (*simia cephus*). On trouve des champs de maïs dans les endroits où le fleuve a laissé un dépôt sur ses bords. Le lit du fleuve a de 4 à 8 brasses de profondeur; il offre toujours un bon ancrage, mais il est souvent traversé par des rochers qui produisent sous l'eau beaucoup de courans.

(1) Tuckey, Narrat., pag. 116.
(2) Ibid., pag. 129.—Smith, Journ., pag. 308.

Dans la contrée de Sondie (1), à une distance de 28 milles géog. de la mer (140 milles anglais), le lit du fleuve se rétrécit de manière que les bords se touchent presque entre eux; jusqu'à cet étranglement, la marée et le flux de la mer s'élèvent encore de 12 jusqu'à 16 pouces. Sur la rive septentrionale surgissent des roches schisteuses, que le capitaine Maxvell a appelées *Scylla* parce que des entonnoirs et des gouffres dangereux troublent ici le cours régulier du fleuve et mettent en péril les barques qui y naviguent. Cet étranglement se prolonge depuis cette Scylla (2), pendant 8 milles géog. (40 milles anglais), jusqu'à *Ynga*, où le lit du fleuve prend la largeur d'un lac (3). C'est dans cet espace qu'est située la région des *Yellalas*, ou cataractes du Congo.

A l'entrée de l'étranglement de Sondie, on voyait aux traces laissées par l'eau sur les roches de schiste micacé qui forment les parois du fleuve, que, dans les grandes eaux, son lit s'élevait 8 à 9 pieds et demi plus haut que le niveau actuel (4).

La navigation devint alors si difficile qu'on fut obligé de laisser à l'entrée les bateaux anglais, et les voyageurs eurent ainsi à surmonter beaucoup plus de fatigues et de dangers. Les rives s'élèvent des deux côtés en montagnes de 1,300 à 1,450 pieds de hauteur absolue et en rochers escarpés; elles sont parsemées d'immenses fragmens détachés des montagnes. Au lieu du schiste qui se montrait plus bas, les roches de syénite y dominent, et on trouve beaucoup plus de sources que dans le cours inférieur.

Sur la rive méridionale du fleuve, au delà de l'étranglement de Sondie, est situé le village *Noki* (5), il s'élève sur la pente escarpée d'une montagne, que les voyageurs mirent deux heures à monter. C'est, comme Embomma, la résidence d'un chef montagnard, d'un *Chénou* qui vit dans la plus complète barbarie. Toute trace de la civilisation européenne avait presque disparu ici. Pendant l'audience qu'il accorda aux étrangers, le chef était assis sur des peaux de lion et de léopard, et ç'aurait été pour un de ses sujets un crime de lèse-majesté que de les fouler de ses pieds. Les hommes paraissaient peu nombreux en ce lieu, et pour les habitans de ces rares cabanes, le pays au delà des cataractes était une terre complétement inconnue. Au milieu de la place du marché de ce village s'élevait un bananier (*ficus religiosa*), arbre sacré pour les habitans; c'était le premier que les voyageurs avaient vu encore.

Au sommet de la montagne, le capitaine Tuckey plongea au loin ses regards (1) dans le lit supérieur du fleuve. Les eaux se brisaient à grand bruit contre des rochers et s'engouffraient écumantes dans des tourbillons. Plus haut surgissait l'*Yellalla*, montagne conique dont se détachent des rochers qui coupent le cours du fleuve, et, de l'abîme, montait jusqu'au voyageur le sourd bruissement des eaux. Les riverains appellent ce lieu *Casan Yellalla*, c'est-à-dire *la Femme de l'Yellalla*, et jamais, disent-ils, un canot n'a franchi cette ligne formidable. Le naturaliste Smith compare ici le fleuve aux torrens des montagnes de la Norwége, et surtout au *Glommen*. C'est ici, disent les nègres, la demeure du mauvais esprit, et celui qui l'a vu une fois ne le revoit jamais une seconde.

Le 13 août, huit jours après le départ d'Embomma, les voyageurs atteignirent la ligne des rochers de la Casan Yellalla (2); elle coupe aux deux tiers le fleuve qui, large en cet endroit de 10 minutes de traversée, y brise ses eaux avec un bruit épouvantable. Sur la rive méridionale les flots trouvent un libre passage, mais la rapidité avec laquelle se précipitent les eaux rend ce bras impraticable. On fut donc forcé de renoncer ici à remonter le fleuve sur des bateaux, et il fallut visiter par terre les cataractes supérieures.

On continua le voyage par terre sur la rive septentrionale. Le 14 août on atteignit près de Banza Coulou, une petite Yellalla qui suffit cependant pour interrompre la navigation (3). Le bord méridional du fleuve est composé de roche schisteuse; au milieu de son cours est une île de roche schisteuse qui le sépare en deux bras. L'endroit le plus élevé de l'île était à 15 pieds au-dessus du niveau actuel du fleuve qui, dans les grandes eaux, monte 12 pieds plus haut. Le bras septentrional était presque à sec et présentait des rochers de schiste micacé, perpendiculairement stratifiés et traversés par des filons et des veines de feldspath compact et de quartz.

(1) Barrow, Gen. observ., pag. 339.
(2) Barrow, Gen. obs., pag. 340, 341.
(3) Tuckey, Narrat., pag. 151.
(4) Tuckey, Narrat., p. 135. Smith Journ., p. 309, 312.
(5) Tuckey, Narrat., p. 135.

(1) Tuckey, Narrat., pag. 144.— Smith, Journ., p. 315.
(2) Tuckey, Narrat., pag. 145.
(3) Tuckey, Narrat., pag. 146.— Smith, Journ., p. 316.

Ces filons et ces veines résistèrent le plus longtemps à la force du fleuve — la même chose se voit à l'étranglement du Rhin, près de Bingen, — et ils sont inclinés sous un angle de 45°. Ces cataractes d'Yellalla sont situées, selon Smith, dans la ligne de la plus haute élévation de la chaîne de montagnes, et en sont les plus profondes coupures. Sur sa pente orientale, la montagne est plus déchirée, mais pas si élevée que celle du village de Noki; les sommets sont partout d'argile durcie. Les cataractes ne répondaient pas du tout à l'attente des voyageurs; au lieu d'une nouvelle Niagara, ils ne voyaient qu'une rivière qui roulait ses flots comme un ruisseau sur des blocs de rochers et dont la masse d'eau ne s'accordait pas avec la majesté du cours inférieur. Cela fit supposer à Smith que l'eau se décharge peut-être dans le cours inférieur par un lit souterrain (comme le Rhône), car la quantité des eaux n'est grossie par aucun affluent plus grand qu'un ruisseau. Peut-être, dit Barrow, les redoutables tourbillons et gouffres du rocher Scylla ne sont-ils produits que par des affluens souterrains. Selon lui, l'Yellalla inférieure a une chute de trente pieds, sur une longueur de 300 *yards* (aunes); mais dans les basses eaux, au mois d'août, il n'y avait, à proprement dire, pas de cataracte. Une lieue et demie plus haut que ces cataractes, est situé le village *Gongola*, à la frontière orientale du royaume de Congo.

Les fatigues sans nombre d'un voyage à travers des rangées de montagnes impraticables, forcèrent une partie de l'expédition à retourner, le 16 août, à Banza-Coulou. Le reste continua la marche, par terre, le long des rochers qui bordent le fleuve, à travers les chaînes de montagnes les plus difficiles, et trouva le Zaïre, trois milles géog. au-dessus des Yellallas, près de N' Iuga, n'ayant pas même 10 minutes de traversée. Ici le fleuve quitte tout à coup sa direction vers le nord et coule subitement au sud-est. L'angle formé par le fleuve présentait une grande largeur semblable à une baie. A cet endroit, 32 milles géog. au-dessus de Sondie, ou 52 milles géog. (280 milles anglais) au-dessus de son embouchure dans la mer, le Zaïre prend un aspect majestueux et ressemble à la Tamise. C'est là qu'est situé N' Inga, premier village des tribus de l'intérieur, à qui leurs voisins ont donné le nom de *Bushmen*. Rien ne semblait plus ici s'opposer à la navigation du fleuve, mais on ne voyait nulle part de canots, et jusqu'alors les arbres étaient si rares sur les bords, qu'on n'aurait pu trouver assez de bois de construction pour faire une seule barque.

Les montagnes latérales de la vallée du fleuve s'élevaient en parois escarpées, et plus souvent en rochers nus; leurs sommets offraient toujours des plateaux unis dont la surface était couverte de terre végétale et portait les rares *banzas* ou villages qu'on voit dans ces lieux. Sur la rive s'étendent des roches de schiste micacé; puis viennent des collines composées de masses détachées, de silice et de quartz; au-dessus se présentent des couches d'argile ferrugineuse, et plus haut des roches d'argile jaune et de syénite. Dans la vallée on aperçoit les traces d'un second lit, qui semble avoir été l'ancien lit, lorsque l'Yellalla était encore une chute d'eau plus élevée (1). Les parois de la montagne étaient, la nuit, éclairées par les feux que les chasseurs allument pour éloigner les bêtes féroces. Quoiqu'on se trouvât dans la saison des pluies, les voyageurs manquaient souvent d'eau potable; très-rarement ils trouvaient du vin de palmier, et cette liqueur alors ranimait un peu leurs forces épuisées. On ne voyait ni moutons, ni chèvres, seulement quelques buffles. Le fleuve contenait très-peu de poissons et de coquillages. Les rives étaient couvertes de végétaux magnifiques et toujours verts, mais on n'y trouvait aucuns fruits, aucunes plantes nutritives. Il n'y avait d'autres arbres que le cotonnier sauvage (*bombax*) et l'adansonie, et leur bois était si spongieux qu'il ne pouvait presque servir à aucun usage. Les montagnes présentaient des traces de minerai de fer et de cuivre.

Les voyageurs furent forcés de stationner du 17 au 22 août, les uns étaient entièrement épuisés et se voyaient forcés de retourner, les autres manquant de vivres et de moyens de transport, avaient besoin de quelque repos. Les habitans de N' Inga (2) n'avaient pas encore vu de blancs; on ne voyait rien d'européen chez eux, si ce n'est quelques lambeaux de vêtemens étrangers. Ils parlaient un dialecte de la langue d'Embomma, et le Chenou de ce lieu était vassal du *Benzy N' Congo*, le roi du pays, qui doit résider à 10 jours de marche au nord-est. On ne trouvait plus ici de marchands d'esclaves qui auraient pu donner quelques renseignemens sur l'intérieur. Les habitans n'allaient pas chercher eux-mêmes des esclaves, mais ils les recevaient, selon

(1) Tuckey, Narrat., pag. 154.
(2) Tuckey, Narrat., pag. 165.

leur propre rapport, des *Bushmen* qui vivent dans l'intérieur, sans gouvernement et sans villes. Toutes les relations s'accordaient sur ce point, que le pays est plus difficile à traverser au sud qu'au nord, où il n'y a plus de missions portugaises. Le capitaine Tuckey se mit donc en marche au nord le 24 août (1). Il passa devant deux villes, entre des plantations de manioc, où il vit un troupeau d'une vingtaine de chèvres, véritable merveille dans ces contrées. Il passa devant une montagne en cône, composée de schiste micacé, appelée *Sansa Madungen Mongo*. Près du village *Mavounda Boaya*, l'expédition atteignit de nouveau la rive du Zaïre, dans un endroit où il est encore encaissé dans des rochers, mais au milieu il présente une surface libre et navigable de 4000 à 6000 pieds de largeur, et promène paisiblement ses eaux. Le chef du lien, le *Macaya*, reçut les étrangers avec hospitalité, leur offrit du vin de palmier et leur fournit des renseignemens très-importans pour leur voyage. A 4 ou 5 milles géog. au-dessus des Yellallas, le fleuve est de nouveau navigable, et dans *la Banza* on village *Lavounda*, ils pourront acheter des canots. Il leur assura : *qu'après dix jours de navigation, en canot, on arrive à une grande île de sable qui forme deux bras, l'un se dirigeant au nord-ouest, l'autre au nord-est. Dans le dernier se trouve encore une Yellalla, mais on peut la franchir facilement. 20 jours audessus de l'île de sable, le fleuve sort d'un grand lac, ou marais, en une infinité de petits bras.* Tel est le renseignement le plus important qu'ils obtinrent sur les sources du Zaïre, et après un tel document, il n'est plus permis de penser que ce fleuve puisse s'unir au grand Niger.

Un esclave nègre, mené dans ce lieu pour y être vendu, rapporta qu'il était venu en vingt-cinq jours de *Ben* sa patrie, grand pays situé sur les rives du Zaïre supérieur; il aurait fait le voyage tantôt par terre tantôt par eau et avait fait halte bien des fois. Les marchands d'esclaves qui passaient par le pays, refusèrent comme partout ailleurs où on les interroge sur ce sujet (2), de donner aucuns renseignemens sur le fleuve, parce qu'ils désirent que les Européens ne pénètrent pas plus avant dans les terres.

On s'arrêta à N'Inga afin de se procurer les moyens de continuer le voyage et surtout des provisions et des canots; car les renseignemens qu'on avait obtenus et la nouveauté du pays demandaient de nouveaux sacrifices et de nouveaux efforts. N'Inga est le dernier entrepôt (1) pour les marchandises européennes que les Portugais exportent à Embomma; les marchands d'esclaves, lorsqu'ils ont terminé leurs affaires avec les Européens à Embomma que l'on peut considérer comme le centre de ce commerce d'hommes, les transportent de cette ville dans l'intérieur. On trouve encore à N'Inga du fer travaillé, des étoffes de coton anglaises et de l'eau-de-vie du Brésil.

Un bananier (*ficus religiosa*) (2) s'élève sur la place du marché de N'Inga et sur celle de tous les villages que l'on rencontre plus loin; son feuillage est aussi sacré chez ces peuples que dans les Indes orientales chez les Brahmines et les anciens Bouddhistes; c'est sous son ombre que se tiennent les assemblées, que se décident les affaires publiques (3). Les voyageurs anglais ayant frappé avec leurs baïonnettes l'arbre dont ils ne connaissaient pas le caractère sacré, le peuple poussa aussitôt de grands cris. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, dans cette partie de l'Afrique comme sur les bords du Gange supérieur, les lieux situés sur les bords des torrens s'appellent Gonga, ou Ganga, *Bamba-Yonga*, *Condo-yonga*, etc. Chaque village a un grand *Kissey* ou Dieu protecteur appelé *Mevonga* et qu'on représente sous la forme humaine. Chaque hutte a ses pénates, mâles ou femelles, qu'on invoque dans toutes les circonstances.

Près de N'Inga, le Zaïre coulant entre des rochers a encore trois chutes d'eau rapprochées l'une de l'autre; la plus élevée (4) est *Songa Yellalla*, *Sangalla* selon Smith. Une excursion qu'on fit jusque-là montra que le fleuve a encore un passage libre de 30 *yards* (aunes) entre des bancs de schiste, à travers lequel il précipite avec la plus grande impétuosité ses eaux bruissantes en formant un grand nombre de tourbillons qui embarrassent la moitié du canal. Au-dessus de cette chute, le fleuve devient très-large; il roule ses eaux avec calme et majesté et est couvert d'îles. Autour sont des bois épais, séjour de buffles et d'antilopes de plusieurs espèces. Le pays montagneux qui longe les deux bords du

(1) Tuckey, Narrat., pag. 178. — Smith, Journ., p. 324.
(2) Tuckey, Narrat., pag. 162.

(1) Tuckey, Narrat., pag. 179.
(2) Tuckey, Narrat., pag. 181.
(3) Barrow, Gen. observ., pag. 360.
(4) Tuckey, Narrat., pag 183. Smith, Journ., pag. 325.

fleuve est complétement impraticable, et Tuckey se convainquit ici de l'impossibilité de poursuivre plus loin, par terre (1), le long des rives du fleuve, et à cause de la difficulté du voyage et parce qu'il manquait de toute espèce de provisions.

Il lui fut impossible, malgré tous ses efforts, de se procurer des canots; il n'y en avait en tout qu'un ou deux sur le fleuve qui servaient à le traverser les jours de marché. Le capitaine Tuckey se vit ainsi forcé de renvoyer une partie de ses compagnons déjà très-malades de leurs fatigues et, choisissant les plus robustes, il essaya de pénétrer jusqu'à *Bamba Yanzy* où, suivant toutes les relations, la navigation n'était plus embarrassée par des Yellallas.

Le voyage par terre, à partir de N'Inga, du 1er au 10 septembre, est le dernier effort de ces audacieux voyageurs; tous y succombèrent, et nous n'avons plus que des indications sur cette partie du cours du fleuve.

A l'endroit où le Zaïre s'élargit comme un lac, la crue du fleuve se montra sensible pour la première fois, le 1er septembre à la fin de la saison des pluies. La richesse de la végétation offrit au botaniste de plus abondantes moissons qu'auparavant; des essaims d'abeilles bourdonnaient autour des fleurs épanouies; mais la nuit, des fourmis sans nombre ne laissaient aucun repos aux voyageurs. On marchait dans des ravins formés par les eaux des pluies et la route était fatigante et dangereuse; dès le troisième jour plusieurs tombèrent malades et furent forcés de s'arrêter. Sur le sommet de la *Bamba Yanga*, ils rencontrèrent une caravane de marchands d'esclaves qui se rendaient de l'intérieur à Embomma; elle était composée de 30 hommes dont 6 avaient des mousquets; tous les autres étaient chargés de cassave et de noix, *ground nuts*. Ils donnèrent par compassion une partie de leurs provisions aux Européens affamés. Le troisième jour, à midi, à la sortie d'*Inda* les Anglais atteignirent la *Sangalla* ou cataracte supérieure, entièrement semblable aux précédentes. Au-dessous d'Inda le Zaïre reprend bientôt une direction septentrionale (2). Au-dessus de cette sangalla supérieure à l'endroit où le fleuve reçoit un affluent ou crique appelé *Condo Yonga*, il tourne de nouveau au sud-est et forme, suivant Tuckey, un grand coude; il nous est impossible de ne pas reconnaître ici le cours en zigzag que le Zaïre est forcé de prendre pour traverser le bord occidental du plateau de la Haute-Afrique. A partir du Condo Yanga, le Zaïre, dit Smith, prend l'aspect d'un lac scandinave (1); les rives sont moins rocheuses et plus basses, mais la contrée est toujours nue et sans arbres comme auparavant; le fleuve est enfermé dans des roches schisteuses. L'expédition trouva enfin deux canots pour remonter le fleuve.

On reconnut que le Condo Yanga était le vrai point de départ (2) d'où une expédition devrait poursuivre ses recherches sur le Zaïre. On trouve sur ses bords le bois nécessaire pour construire des bateaux et une position favorable pour y asseoir un camp. Ici, suivant l'observation de Smith, le sol s'étend en couches horizontales. Là commence un autre pays plus propre à la culture, mieux peuplé qu'auparavant et arrosé par un fleuve navigable.

Sur les rives s'élevaient des collines doucement inclinées; on trouva là pour la première fois de la roche calcaire dont les habitans faisaient de la chaux; un grand nombre de villages étaient situés sur la pente des collines et on n'apercevait plus, dans le lointain, des montagnes d'une grande hauteur; cependant au nord et au nord-est le pays était plus montueux et s'élevait toujours de plus en plus au sud et au sud-est. Le quatrième jour du départ d'Inga on traversa une ville composée d'une longue rangée d'habitations situées le long du fleuve. Les habitans distingués portaient encore des vêtemens de tissus européens. Tuckey trouva les femmes aussi laides que celles de la Nouvelle-Hollande. Les voyageurs virent beaucoup de chiens (*paria dogs*) et le fleuve était rempli de poissons d'espèces entièrement inconnues. Les champs étaient ensemencés de maïs et ils donnaient deux moissons par an. Enfin, le 6 septembre, on parvint à se procurer deux canots, mais chacun ne pouvait porter que huit hommes. Une partie de l'expédition fut donc forcée de voyager à pied malgré que tous fussent accablés de fatigue. Le fleuve (3) était rempli d'alligators (de crocodiles de l'espèce de ceux du Nil selon Barrow (4)) qui souvent s'élançaient après les femmes lorsqu'elles venaient puiser de l'eau. Les

(1) Tuckey, Narrat., pag. 196.
(2) Tuckey, Narrat., pag. 151, 203.

(1) Smith, Journ., pag. 331.
(2) Tuckey, Narrat., pag. 205. Smith, Journ., pag. 331.
(3) Tuckey, Narrat., pag. 210.
(4) Barrow, Gener. observ, pag. 359.

hippopotames y étaient en si grand nombre que les voyageurs en aperçurent 10 à la fois au même endroit ; ils déchargèrent sur eux leurs armes à feu, mais les balles glissèrent sur leur peau.

Le Zaïre, large et calme comme un lac, présentait un aspect majestueux ; le soir on jeta l'ancre dans la magnifique baie de Covinda ; mais on ne voyait pas encore sur le rivage des forêts d'arbres à haute tige. La pluie qui tomba pendant la nuit éleva de trois pouces le niveau du Zaïre. Le 7 septembre, les voyageurs doublèrent une île charmante, située au milieu du fleuve et bordée de rochers pittoresques de marbre cristallin ; entre ces groupes de rochers on apercevait des vallées couvertes de riches pâturages. Un canot sombra contre un écueil, et avec lui furent engloutis toutes les marchandises, les ustensiles, les armes et beaucoup d'autres objets de première nécessité pour continuer le voyage. Il était impossible de se procurer de nouveaux canots.

On fut forcé de nouveau de continuer le voyage en partie par terre ; on prit la route de *Masoundy* sur la rive gauche et pour cela il fallut passer le fleuve. Ce bord méridional du Zaïre est une contrée agréable, le sol y est beaucoup plus fertile que jusqu'alors ; mais cependant le pays porte toujours en général le caractère d'un désert et on n'y trouve toujours pas d'arbres ; on ne voit ici d'habitations que dans les interstices des montagnes. Le Zaïre a en cet endroit un mille géog. de largeur, 4 à 5 milles anglais ; mais les nègres ne connaissent pas encore pour leurs canots l'usage des voiles.

En marchant sur la rive méridionale du fleuve, on rencontra d'excellentes sources sur un terrain calcaire ; le sol était fertile, couvert de plusieurs villages dont les maisons étaient plus grandes que sur le cours inférieur du fleuve. Mais on manquait toujours des choses les plus nécessaires à la vie ; on ne pouvait obtenir aucun secours des naturels qui ne sont habitués à aucun travail, et à *Sundu N'Sanga* (1) les guides refusèrent tout service. Les voyageurs désespérés montèrent sur une éminence d'où on découvrait le cours du fleuve pendant à peu près une lieue au S. E. Aucun obstacle ne semblait plus s'opposer à la navigation et on manquait de tout pour l'entreprendre ! On dressa la tente et ce fut, hélas ! la dernière fois. Le 10 septembre, les voyageurs épuisés de fatigues et d'efforts, malades de la fièvre, manquant de tout, furent forcés de retourner promptement sur leurs pas. Très-peu atteignirent l'endroit où stationnait le *Congo*, à l'entrée de l'étranglement du fleuve. La fièvre régnait en ce lieu, elle était produite par les exhalaisons des marais du Zaïre inférieur qu'apportaient les vents d'ouest. A peine survécut-il quelques témoins oculaires pour raconter la mort des infortunés et courageux voyageurs (1). Comme il ne restait presque plus de blancs, on fut obligé de louer 13 noirs pour monter le vaisseau de transport et descendre le fleuve. L'équipage du vaisseau qu'on avait laissé en arrière à l'embouchure du fleuve, se trouvant dans une toute autre température, au milieu de la région des bois où l'air est continuellement rafraîchi par les vents de mer, était resté dans un état sanitaire parfait : vivant au milieu de la plus grande abondance de fruits, de vin de palmier et de volaille, il put du moins recevoir et soulager ses infortunés compagnons.

Cependant le niveau des eaux du Zaïre s'était considérablement élevé. Le premier septembre il était déjà monté de quelques pouces au-dessus d'Jnga, le 17 il était monté de 7 pieds à son embouchure dans les bois de Mangroves, sans que la vitesse de son cours fût pour cela augmentée. L'élévation la plus grande de ses eaux est de 8 à 9 pieds, et jamais elle ne dépasse 11 à 12 pieds (2). Comme tous les fleuves des tropiques, il a son époque de crue et de décroissance, mais la *quantité* de sa crue est très-faible comparée à celle de tous les grands fleuves. Le capitaine explique cet accroissement faible et progressif du Zaïre en supposant *qu'il est alimenté par les eaux d'un grand lac ou d'une suite de lacs situés bien loin au nord de l'équateur*. Le fait principal est probablement exact ; mais la seconde proposition « *situés bien loin au nord de l'équateur* » que Barrow essaie d'expliquer (3), nous paraît trop hypothétique encore et elle ne peut être confirmée que par de nouvelles découvertes faites sur les lieux. Barrow voit dans cette proposition la preuve de l'union du Zaïre avec le Niger par le lac Wangara, mais on peut répondre à cette hypothèse : pourquoi le Zaïre n'aurait-il pas aussi ses propres lacs générateurs qui s'emplissent et se dé-

(1) Tuckey, Narrat., pag. 211.

(1) Tuckey, Narrat., pag. 224.
(2) Tuckey, Narr., pag. 224.
(3) Barrow, Geo. obs., pag. 343-349.

chargent suivant les mêmes lois? pourquoi un fleuve de décharge qui sortirait du lac Wangara presqu'égal en étendue à la mer Caspienne, serait-il ici si peu important et si faible? pourquoi ne donnerait-on pas au Zaïre un cours moins étendu qui s'accorde avec toutes les relations et suppositions probables?

Si l'on veut poursuivre les recherches sur le Zaïre, l'expédition du capitaine Tuckey montrera qu'on n'atteindra jamais le but en partant de la mer pour remonter le fleuve. Barrow proposa de prendre au cap Vert des bêtes de somme, des ânes et des mulets, et de transporter par terre toutes les choses nécessaires au voyage jusqu'au Condo Yanga (1). Là, on achèterait ou on construirait une demi-douzaine de canots que les charpentiers changeraient au besoin en trois doubles barques. On poursuivrait le voyage partie par eau, partie par terre, à l'aide des bêtes de somme, et on éviterait ainsi les fatigues qui ont été la cause du malheur de cette expédition.

3e Éclaircissement.

Royaume et peuple du Congo.

Quoique les relations que nous possédons sur les habitans du Congo soient restées incomplètes, elles sont cependant d'une grande importance pour l'histoire des peuples africains. Le royaume de Congo n'est pas encore déterminé dans son étendue; il est borné au nord par Loango, au sud par Angola : selon Tuckey (2), il traverse les terres le long de la côte, au-dessous de Malemba, et s'étend jusqu'à Banza N'Inga; mais son étendue au sud, nous est demeurée inconnue. L'espace qu'il occupe dans les terres varie suivant l'issue des guerres avec les tribus voisines. Ce grand royaume est divisé en un certain nombre de petits états ou *Chenouships;* ces états sont donnés comme en fief par un chef commun qui doit résider dans les terres, mais qui ne semble pas très-connu. Ce souverain s'appelle *Lindy* ou *Blindy N'Congo*, et il réside probablement à *Banza Congo*, 6 jours de marche au sud du Zaïre inférieur. Là, dit-on, les soldats vivent avec des femmes blanches, et il y a une mission portugaise, sans doute Saint-Salvador, selon l'opinion de Barrow (1). Si l'on en croit les traditions des habitans (2) qui n'ont ni annales ni histoire, le Congo fut autrefois un puissant empire qui obéissait aux lois d'un seul chef : le souverain à sa mort partagea son royaume entre ses trois fils. L'aîné eut la partie supérieure du pays, située sur les deux rives du Zaïre jusqu'à Sangalla. Le second eut en partage la rive gauche *Blandy N'Congo*, l'autre la rive droite, *Banzey N'Yonga*. Tuckey appelle ces deux états deux vice-royautés; celui qui est situé sur la rive gauche et par conséquent au sud est gouverné par le *N'Sandy N'Congo*, l'autre situé sur la rive droite, au nord, par le *N'Coucoula Congo* : ces deux chefs résident tous deux dans l'intérieur du pays.

Les chefs de ces petits états, *Chenou* (Tjinou selon Smith), portent à tort le titre de rois; ce ne sont que de petits rois, *reguli*, des *caciques*, car le capitaine Tuckey traversa dans son expédition les états de six de ces princes. Leurs fiefs sont héréditaires et se transmettent par les femmes. A la mort d'un Chenou, ce n'est pas son fils mais ses frères ou son oncle maternel qui lui succèdent. Son premier agent de commerce ou ministre s'appelle *mafouk*, c'est-à-dire marchand du roi, le roi lui-même prend le titre de *grand-mafouk*. Les gouverneurs ou employés portent le titre de *mambella*, *mambom macaya*, etc. Leurs résidences sont très-petites; Embomma, par exemple, n'a que 60 huttes et 500 habitans, Coulou (*Cooloo*) 100 huttes et 5 à 600 habitans, Inga 70 huttes et 300 habitans. Le Chenou d'Embomma possède 1000 mousquets (3). Voici comment ce peuple fait la guerre. On incendie pendant la nuit les habitations de l'ennemi, on décapite les prisonniers et on brûle leurs corps; avant les hostilités, les femmes sont envoyées dans l'intérieur des terres; tous les hommes sont forcés de prendre les armes et ils marchent sous la conduite du frère du roi qui porte le titre de *Macaya*.

Le plus oriental de ces vassaux du Congo était le *Chenou* d'Inga. Au delà de sa province, se trouvent les *Buschmans*, peuple que Battel, Lopez et d'autres Portugais citèrent avec horreur sous le nom de Giaggas ou Sebagga, comme cannibales et mangeurs d'hommes. Tuckey, dans son expédition ne trouva aucune trace de leur barbarie. Ils ressemblent par leur caractère

(1) Barrow, Gen. obs., pag. 349.
(2) Tuckey, Narrat., pag. 159.

(1) Barrow, Gen. obs., pag. 350.
(2) Tuckey, Narat., pag. 106.
(3) Tuckey, Narrat., pag. 225.

aux autres peuples nègres et sont généralement bons et hospitaliers.

Les habitans du Congo sont assurément, dit Tuckey, un peuple mélangé; ils n'ont pas de physionomie nationale; un grand nombre d'entre eux ont les traits des habitans du sud de l'Europe et descendent probablement des Portugais. Cependant il y a peu de mulâtres parmi eux; mais ils sont moins noirs que les autres nègres, leurs formes sont moins vigoureuses, moins accusées; ils sont de moyenne stature. On trouve encore chez eux des missions portugaises; à Noki, par exemple, situé dans les terres près de Yellallas, les nègres ont gardé la croix, mais ils mêlent indignement ce signe sacré au culte des fétiches et forment ainsi un monstrueux assemblage d'idolâtrie et de christianisme. Au nord du fleuve (1) on ne trouve plus de missions portugaises, mais il y en a encore au sud. Presque tous les nègres qui visitèrent les Anglais sur leur bord au-dessus d'Embomma, se disaient chrétiens; ils portaient une croix suspendue au cou, savaient faire le signe de la croix et étaient couverts de reliques; leur savoir allait même jusqu'à lire les litanies et à écrire leur nom et celui de Saint-Antoine. Un d'enx qui se disait prêtre avait une femme et cinq concubines. Tels sont les avantages que ce peuple malheureux, corrompu par les marchands d'esclaves européens et par de grossiers matelots, abusé par les missionnaires, a retirés d'un commerce de trois siècles avec les nations civilisées. Que n'auraient pas fait dans un tel espace de temps, pour ces peuples si bien disposés et si bons, des hommes qui auraient vraiment compris la mission civilisatrice? Les habitans de ce grand marché d'esclaves avaient pris dans les manières la courtoisie portugaise; mais leur extérieur seul était cultivé; ils étaient tous adonnés au vagabondage et à l'ivrognerie, tous plongés dans la crapule et la débauche; sur les côtes du nord, au contraire, où étaient situés les comptoirs français, régnaient du moins quelqu'ordre et quelque moralité. La contrée située sur le Zaïre inférieur n'offrit jamais aux Anglais une image consolante sur laquelle ils pussent reposer leurs yeux avec joie.

Le commerce des esclaves apporte avec lui les semences de la plus hideuse corruption. Les plus grands obstacles qui s'opposent à la civilisation de l'Afrique, dit Tuckey, c'est la difficulté de communication qui résulte de la nature du sol et de la rareté de grands cours d'eau dans ce pays (1). La suppression du commerce d'esclaves, quoique ne changeant en rien l'état de l'esclavage domestique, aurait du moins pour résultat de rendre les communications plus sûres à l'intérieur et de préserver les étrangers et les voyageurs du danger d'être enlevés dans la route. C'est là la cause qui s'oppose encore à tout rapprochement des nations et qui produit les guerres continnelles dont ce pays est désolé, car elles ne sont entreprises que pour faire des prisonniers et par conséquent des esclaves; de là vient encore que les habitans d'un village sont inconnus aux habitans du village voisin et qu'ils ne peuvent s'unir entre eux. Les habitans du Congo ne connaissent pas même les routes qui conduisent chez leurs voisins. Ils ne pouvaient donner aucune indication géographique; toutes leurs communications se réduisent à des messagers qui vont d'une *banza* à une autre.

Presque tous les esclaves que l'on vend sont enlevés sur les routes ou pris à la guerre; quelquefois, mais rarement, ce sont des criminels dont le châtiment est d'être vendu; on ne trafique jamais des esclaves domestiques (2). Le commerce d'esclaves n'est plus très-actif sur le Zaïre; les deux plus grands marchés sur la côte occidentale de l'Afrique sont aujourd'hui le golfe de Guinée au nord du Zaïre, et Loango et Benguela au sud. A l'arrivée de Tuckey, tous les Mafouks étaient très-disposés à faire le trafic d'esclaves. Les grands desiraient tous qu'il fût maintenu, parce qu'il est pour eux la source de leurs plus grands revenus, mais le peuple souhaite ardemment de le voir aboli. Jusqu'à présent on a peu fait encore pour l'abolition de l'esclavage par la suppression du commerce d'esclaves; on ne peut prévoir les résultats immédiats et prochains d'une telle mesure sur l'état des nègres, car un usage qui a déjà duré trois siècles, peut se prolonger encore. Quoique la suppression du commerce d'esclaves faciliterait puissamment la marche de la civilisation, ce n'est pas cependant le seul moyen d'apporter ses bienfaits aux nations africaines; cela ne peut se faire, selon Tuckey, que par un bon système de colonisation, et il cite pour exemple la colonie du Cap. Le Zaïre et surtout l'île située au-dessus

(1) Tuckey, pag. 163.

(1) Tuckey, Narrat., p. 196. Barrow, Gen. obs., pag. 367.
(2) Tuckey, Narrat., pag. 162.

d'Embomma offrirait un point favorable pour fonder une colonie destinée à répandre au loin la civilisation et ses bienfaits. Embomma est, il est vrai, le principal marché d'esclaves pour les Européens sur le Zaïre, mais, en elle-même, cette résidence est peu importante. Les maisons ne sont que des huttes de gazon, les chefs seuls ont des habitations fixes, couvertes de feuilles de palmier et renfermant une espèce de cour. Les habitans en général sont pauvres, presque nus, et savent à peine cultiver la terre; ils n'ont que de mauvais instrumens et manquent des choses les plus nécessaires à la vie.

Les habitans du Congo ont le caractère commun à tous les nègres : ils sont naïfs et bons; cependant ils semblent appartenir aux races nègres les moins favorisées, et leurs dispositions naturelles ont encore été perverties par les Européens. Ils sont d'une indolence, d'une paresse extrêmes : les nombreuses missions catholiques qui, au 16e et au 17e siècles, vinrent d'Espagne, du Portugal et de l'Italie dans le sud de l'Afrique et dans le Congo, ont été complétement stériles pour le bonheur et la civilisation de ces peuples.

Cependant les traits généraux du caractère de ce peuple sont : la loyauté, l'hospitalité et un vif sentiment de compassion pour les souffrances humaines; ils ont eu l'occasion de donner des preuves de cette précieuse qualité à la fin malheureuse de l'expédition de Tuckey.

Le fétichisme est encore un des traits caractéristiques de cette nation comme de tous les peuples nègres. Chaque Congo a un fétiche qui lui est propre, quelques-uns ont jusqu'à une douzaine de ces dieux protecteurs et tous portent le nom portugais *Feitiço*. Ce fétiche a une puissance sans bornes; il protége contre le tonnerre, contre les bêtes féroces, contre le poison. Aussitôt qu'il devient impuissant, on le jette de côté avec mépris. Semblable au *Taboo* des habitans des Iles du Sud, il peut rendre tout autre objet fétiche ou sacré. A l'aide du fetiche on découvre facilement le voleur, car sa puissance s'étend surtout. C'est le moyen le plus facile dont se servent les prêtres pour abuser le peuple. Outre ces dieux privés il y a de grands fétiches, comme par exemple le rocher fétiche, génie protecteur du fleuve. Nous avons parlé plus haut des figures fétiches faites de bois ou de pierres, telles que Tuckey en vit dans la salle d'audience d'Embomma (1) et qui lui rappelèrent les antiques figures étrusques au nez aquilin; à l'étranglement de Sundi où habitent beaucoup de pêcheurs, on trouve plusieurs figures faites de sable ou de cendre détrempés et puis durcis au feu, sculptures informes dues à l'art des prêtres de Noki et vénérées comme fétiches. Le lieutenant Hawkey les a reproduites dans ses dessins.

Les Congos ont un pressentiment obscur d'une vie future après la mort; ils ont aussi l'idée d'un bon génie : ***Zamba M'Poanga*** (1) et d'un mauvais esprit : ***Caddi M'Pimba***; mais ils craignent beaucoup plus leurs fétiches qui sont plus près d'eux.

Ils montrent la plus grande vénération pour les morts; ils poussent des lamentations de douleur, enveloppent le cadavre dans des bandes de différentes étoffes, le laissent ainsi dessécher, puis ils l'enterrent dans une fosse profonde; ils y plantent des arbres, des arbrisseaux et des fleurs, et l'entourent de fétiches.

Nous ne savons que très-peu de chose des habitans orientaux du Congo, les ***Buschmans*** (2) si maudits jusque-là par les voyageurs, race tout à fait différente de ceux du Cap; cependant nous en savons assez pour voir la fausseté de tout ce qu'on a dit d'eux. Le pays est plus peuplé chez eux que sur la côte; toutefois ce peuple est toujours peu nombreux en comparaison de l'espace qu'il occupe, et il ne cultive que la centième partie des terres. Le froment et les légumes de l'Europe ne viennent que sur les hauteurs. Le bord du fleuve est habité par un grand nombre de pêcheurs qui y ont élevé des huttes ou banzas. Le plus grand de ces villages ***banza coulou*** (*couloo*) n'avait pas plus de 300 habitans et encore les deux tiers se composaient des femmes et des enfans. Les femmes allaient presque nues, elles n'étaient vêtues que d'une espèce de tablier attaché aux hanches. Les hommes portaient des nattes de jonc pour vêtemens. Ils montraient la plus grande curiosité à la vue des blancs qui leur étaient inconnus et ils les appelaient ***Moudele***. Ils ne montraient aucune crainte en leur présence et leur présentaient la main avec confiance. Ils vendent les femmes, mais ils ne les offrent pas aux étrangers pour en jouir comme le font les habitans d'Embomma. Ils se peignent le corps avec de la couleur d'ocre et se font sur la peau de profondes incisions; comme tous les

(1) Tuckey, Narrat., pag. 106 et 380, où sont les dessins.

(1) Tuckey, Narrat., p. 214.
(2) Ibid., p. 158, 162, 132.

nègres, ils se liment les dents en forme de scie.

Nous avons encore à faire quelques observations sur leurs langues dont Tuckey a donné un vocabulaire (1). On ne savait presque rien autrefois de la langue parlée sur le Zaïre; le peu d'exemples que l'on possédait indiquait seulement une grande affinité entre les langues de Loango et de Congo, qui ne diffèrent entre elles que comme dialectes d'un même idiome. Le fameux philologue Marsden ayant appris la langue de Mosambique d'un esclave de ce pays, observa le premier que cette langue a un grand nombre de racines communes avec celle des Caffres à l'est et celle des Congos à l'ouest de l'Afrique. Cette ressemblance de langage à de si immenses distances est un fait très-remarquable lorsque, dans des pays fort peu éloignés, quelquefois même dans les mêmes districts, on trouve une *si* grande différence de langues, par exemple entre l'idiome de Malemba au nord du Zaïre, celui d'Embomma et celui d'Inga qui, d'après le vocabulaire de Tuckey, diffère entièrement des deux précédens.

Ces vocabulaires prouvent incontestablement, poursuit Marsden, une intime affinité entre les races des côtes orientales et occidentales de l'Afrique, quoiqu'elles soient séparées par toute la largeur de cette partie du monde, c'est-à-dire par une distance de 30° de long. au moins. Le vocabulaire de Tuckey s'accorde parfaitement avec les anciennes collections de mots de la langue des Congos; ces mots correspondent exactement avec ceux de la langue parlée à Angola et Loango, seulement la prononciation des labiales est différente. Ils ont aussi de l'analogie avec ceux de la langue des *Camba* sur la côte occidentale et avec celle des Mandingo dont le vrai nom, suivant Marsden, est *Mandongo*. Cette affinité est si grande que tous ces peuples se comprendraient probablement entre eux! quelle merveilleuse uniformité nous étonne et nous frappe quand nous comparons l'état de ces langues avec celles des autres parties du monde!

Malgré l'affinité qui se manifeste dans leurs langues, continue Marsden, les deux branches de peuples qui habitent, l'une les côtes orientales, l'autre les côtes occidentales de l'Afrique, doivent être regardées aujourd'hui comme deux peuples différens. Toutefois la comparaison des mots qui servent à désigner dans ces langues les idées les plus communes, prouvent que les nations qui les parlent descendirent aux premiers âges du monde d'une seule souche commune.

—

CHAPITRE III.

CÔTE AU NORD DE L'ÉQUATEUR, GUINÉE SEPTENTRIONALE.

§ 15.

A partir de l'intérieur du golfe de Guinée, sous l'équateur, la côte d'Afrique ou la Guinée centrale, que les navigateurs anglais appellent aussi la côte de *Leeward*, s'étend, dans une direction opposée à la côte de Congo, de l'E. à l'O. jusqu'à Sierra Leona, et comprend un espace de 20 degrés ou 300 milles géographiques à peu près. Ce pays parfaitement plane et uni ne rappelle en rien le plateau africain. Cependant des voyageurs prétendent avoir remarqué, sur plusieurs points de cette côte, quelques prolongations d'un plateau; peut-être parviendra-t-on plus tard à expliquer leur cohésion avec l'intérieur de l'Afrique; jusqu'à présent nous ne pouvons les citer que comme des fragmens isolés, sans liaison connue avec le grand corps africain.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Plateau des Ambos.

Ce plateau que les Espagnols appellent *Alta Terra Ambosi*, est situé sous le 4° de latit. sept. au fond du golfe de Guinée, entre le fleuve des Kamarones et le fleuve del Rey. Les navigateurs en ont comparé l'élévation à celle du pic des îles Canaries (1). L'intérieur du pays nous est absolument inconnu. Les Hollandais seuls font quelque commerce sur la côte. Un peu plus au sud, sur les bords du fleuve Gab-Boun, les Anglais vont chercher le bois de sandal (2) (*Pterocarpus santalines*), espèce d'arbre que nous avons vu sur la haute terrasse des Anziko.

Les contrées du fleuve Gab-Boun, Gaboun ou Gabon nous sont connues par les relations d'un témoin oculaire (3), M. Bowdich, qui les visita il

(1) Voy. Vocabulary of the Malemba and Embomma language, dans Tuckey, Narrat., Append., t. I, pag. 391, et Barrow, Gen. obs., pag. 385 et suiv.

(1) Dapper, Beschreibung von Africa, Amsterdam, in-fol., 1670, fol. 501.

(2) Isert Reise, p. 149.

(3) T. Edw. Bowdich, Mission from cape Cast Coastle to Ashantee, etc. London, 1819, in-4°.

y a quelques années. Les renseignemens que ce voyageur nous donne s'étendent aussi sur l'intérieur du pays; bien qu'il soit permis de mettre en doute leur authenticité, puisqu'ils ne se fondent en partie que sur les rapports des marchands d'esclaves, nous les croyons cependant dignes d'attirer un instant notre attention.

L'embouchure du fleuve que les habitans appellent *Aroenga*, les Anglais *Gaboun*, n'est pas située, comme on l'a cru jusqu'à présent, immédiatement sous la ligne, mais un peu plus au nord, au 0° 30' latit. et au 8° 42' long. est de Gr. A son embouchure, le fleuve a 18 milles anglais de largeur; immédiatement au-dessus, il reçoit les eaux de plusieurs *creeks* ou rivières de la côte; et à 5 milles géographiques de la côte il forme deux îles d'une étendue assez considérable, que les naturels appellent *Embeni* et *Dambi*. Les Portugais qui y possédaient autrefois un petit fort (1) les nommaient l'*île des Perroquets* et l'*île du Roi*. L'une d'elles est très-bien cultivée, l'autre sert de station pour radouber les vaisseaux. A 8 milles géographiques de là, le *Gabon* se sépare en deux bras; tous deux ont d'une lieue à une lieue et demie de largeur, et appartiennent au nombre de ces larges embouchures entre le fleuve de Congo et le Rio Volta qui, comme l'*Amgra*, le *Del Rey*, le *Formosa* et le *Lagos*, demandent à être explorées plus exactement, avant qu'on puisse admettre avec Maxwel et M. Park que le Zaïre ou fleuve du Congo est le cours inférieur du Niger (2).

Bowdich qui fut forcé de séjourner deux mois sur le Gabon, recueillit les renseignemens qu'il nous transmet, de la bouche même du chef du pays et des marchands d'esclaves, à *Naœngo* où est situé *Georges Town*, marché d'esclaves sur ce fleuve. Georges Town, à 45 milles anglais ou 9 milles géographiques de l'embouchure du fleuve, fait partie d'*Empoœngwa*, petit pays situé entre les deux bras du Gabon qui prend ici le nom d'*Aroœngo*. A deux journées de là, dans l'intérieur, le fleuve sort d'un pays de montagnes, qui fait sans doute partie du plateau des Ambos. Il est habité par les *Kaylis*, peuple que les habitans des rives du Gabon regardent comme des cannibales et des anthropophages qui mangent leurs prisonniers et leurs propres enfans. Il serait imprudent de s'approcher sans armes de leur pays sauvage couvert de forêts et de montagnes. Les Kaylis ont beaucoup d'habileté pour travailler le fer; ils savent aussi très-bien tresser les bambous, faire des nattes et d'autres objets.

Au dire du chef de *Naœngo*, les fleuves se ramifient d'une manière singulière dans l'intérieur du pays (1); l'esquisse que nous trace Bowdich de cette étrange ramification, se rapproche beaucoup de l'hypothèse de Reichhard, sur l'embouchure du Niger dans le golfe de Guinée (voyez plus bas, le Niger).

En remontant le Gabon, on arrive à un fleuve beaucoup plus considérable encore, l'*Ogooœwai* qui ne communique avec ce dernier que par une branche latérale. Il se sépare, au sud du Gabon, en deux grandes branches qui, toutes deux, vont se jeter dans l'Océan. L'Ogooœwai est très-large, rapide et beaucoup plus profond que le Gabon; sur une étendue de vingt journées de marche, ses bords sont bien cultivés et partout converts de villages et de petits royaumes. Jusqu'à Okansi on ne rencontre nulle part de peuples cannibales. Le chef de *Naœngo*, qui avait visité ces contrées, n'y avait trouvé ni mahométans, ni maures; jamais un blanc n'avait été vu dans ces pays qui ne renferment que de très-petits états. Enfin, on prétend que le fleuve d'Ogooæwai sort du *grand Wole*, à 40 journées d'Empoœngwa. D'après la description qu'on lui en fit, Bowdich prit ce grand Wole pour le *Quolla*, ou *Koulla* de l'intérieur, ou pour une partie du système du Niger; suivant les mêmes données, le Wole détache encore un autre bras à l'ouest, le *Moœlunda*, qui se jette dans le golfe de Guinée, au nord du Gabon, à 6 journées de Naængo. De cette manière, le Gabon ne serait, dans ce vaste Delta, qu'un fleuve latéral, entre les deux grands bras du Wole, au sud et au nord.

Le bras du sud, ou l'*Ogoœwai* méridional, ne coule pas directement vers la mer, mais il se sépare en deux bras (2) : celui du nord, appelé *Assazi*, moins grand que l'autre, se jette, à l'ouest, dans la mer, près du cap Lopez; l'autre, aussi large que le Gabon, coule à travers le pays de *Tanyan*, et de là va se joindre au fleuve de Congo, 10 journées de marche au-

(1) Bowdich., Sketch of Gaboon in the Account, ch. XIII, pag. 422.

(2) Les hypothèses de Maxwel et de M. Park ont été complétement détruites par les voyages postérieurs de Clapperton et des frères Lauder. Voy. 2e vol. NIGER. (N. D. T.)

(1) Bowdich, Sketch of Gaboon in the Account, p. 428.

(2) Bowdich, ibid., pag. 432.

dessus de son embouchure. Il paraîtrait ainsi que les deux fleuves se rencontrent dans les cataractes, au delà des bords qu'a visité le capitaine Tuckey, car, dans son trajet sur le Zaïre, ce voyageur ne rencontra aucun affluent de cette nature. Les renseignemens que Tuckey parvint à se procurer du chef de Mavonda (1), font mention d'un grand affluent du Congo, venant du nord-ouest, et que Bowdich reconnaît pour être l'Ogooæwai. Cette réunion des systèmes du Congo, du Gabon et du Niger, s'il est vrai qu'elle existe, est en effet très-remarquable; le Nouveau-Monde nous offre un phénomène semblable dans l'Orénoque, le Cassiquiare, le Rio Negro et le fleuve des Amazones. Peut-être que bientôt de nouvelles découvertes viendront confirmer ces merveilleux rapports des fleuves d'Afrique entre eux. La contrée du Gabon ressemble absolument à celle du fleuve de Congo. Pendant le séjour de Bowdich sur le Gabon, six vaisseaux négriers entrèrent dans ce fleuve, et on en signala le long de la côte, jusqu'au fleuve de Congo.

Mayoumba, ou *Jomba* est, comme nous l'avons dit plus haut, le principal marché de ces pays, et le commerce d'esclaves, quoique proscrit depuis longtemps, y est encore en pleine activité. Maxwell (2) qui visita bien des fois ces côtes, cite parmi les pays situés derrière ce littoral et qui produisent le plus grand nombre d'esclaves, *Kongo* et *Mayoumba*, à 15 journées au nord d'Embomma, pays boisé et couvert de forêts de cannes à sucre; *Mandingo* et *Yacka*, ou *Mayacka*. Le transport d'esclaves ne se fait pas par eau, mais par terre. Comme il n'y a dans ce pays aucune espèce de bêtes de somme, ni chevaux, ni bœufs, ni ânes, on n'y trouve pas non plus de routes frayées. Les sentiers sont très-difficiles et les communications avec l'intérieur pénibles et dangereuses. Il est étonnant que les voyages par terre étant si difficiles, la navigation ne se soit pas plus développée dans une contrée arrosée par tant de fleuves et où tous les rivages sont couverts de peuplades et d'habitations. Dans les embouchures du Gabon, comme sur la vaste étendue du Congo, les bateaux ne sont que de mauvais canots, petits, mal construits et incommodes pour le transport.

Dahomey. — Sous le méridien de *Whydah* (20° de longitude E. de l'île de Fer), la côte plane sablonneuse, coupée seulement par quelques fleuves, entre autres par le Lagos et quelques petits marais, s'élève toujours insensiblement, sans montagnes ni collines, de la baie de Bénin jusqu'à 30 milles géographiques à l'intérieur (150 *milles*). Norris (1) n'entendit jamais dire qu'il existât, même au delà de cette distance, des chaînes de montagnes tant soit peu considérables. Aussi loin que porte la vue, on aperçoit partout, depuis la côte, d'immenses savanes de verdure d'où s'élèvent quelques groupes d'arbres isolés et surtout de palmiers. Le pays est fertile et très-bien cultivé; on n'y voit pas de pierres, même de la grosseur d'une noix.

Dans son voyage à Abomey, Norris arriva le soir de la seconde journée à la forêt d'*Agrimi*, qu'il décrit comme très-difficile à passer; tout à fait impraticable dans la saison des pluies, elle est toujours très-dangereuse dans les autres temps, à cause des bêtes féroces qui la parcourent sans cesse. Il faut 5 heures pour la traverser. 9 lieues plus loin, on arrive à Abomey, résidence du roi de Dahomey. Nous ne savons rien de la nature de l'intérieur du pays. Les Dahomeys ne nous sont connus que par une ambassade anglaise qui pénétra dans l'intérieur de leur pays. Ce peuple belliqueux descendit autrefois sur les côtes et les dévasta entièrement. Avant leurs invasions, le littoral était très-peuplé et bien cultivé. Les habitans d'*Ardrah*, sur la rive occidentale du Lagos inférieur, avaient même des caractères particuliers semblables aux *quippos* des Péruviens, à l'aide desquels ils correspondaient entre eux. Le peuple de Dahomey n'entretient des relations ni avec les Européens ni avec les nègres mahométans ou maures; il a dans sa constitution quelque chose de primitif et d'original, où semblent se trouver en germe les idées qui se sont développées chez les anciens Égyptiens, les Lacédémoniens et les Hindous (2). On trouve en eux un singulier assemblage de barbarie et de civilisation, de cruauté et de nobles sentimens. Les Dahomeys sont graves, actifs, hospitaliers et généreux envers les étrangers. Pour leur bravoure, leur sang-froid et leur fermeté, on pour-

(1) Tuckey, Narrat., p. 178.

(2) Will. Brown, Account of the correspondence between ... and M. Maxwell respecting the indentity of the Congo ...er; in Edinburg phil. Journ. 1820, vol. III, 08.

(1) Arch. Dalzel, History of Dahomey, pag. 107-118.

(2) John Leyden, Historical account of discoveries and travels in Africa enlarged, etc., by H. Murrey. Edinburgh, 1817, vol. II, p. 297.

rait les comparer aux anciens Spartiates. Ce que la loi était pour le Lacédémonien, le roi l'est pour les peuples du Dahomey; ils sont sa propriété, sa chose, et se reconnaissent tous pour ses esclaves. C'est pour lui qu'ils vivent; c'est pour lui qu'ils combattent et meurent dans les batailles; ses ordres sont exécutés avec une obéissance aveugle et fanatique. Tous les nouveau-nés appartiennent au roi, comme le fruit du troupeau au propriétaire. Les enfans sont arrachés du sein de leurs parens et reçoivent une espèce d'éducation publique. Le gouvernement est le despostisme dans toute sa pureté primitive. L'absolutisme ne reçoit nulle part une application aussi sévère. Les habitans du Dahomey reconnaissent à leur roi, comme un droit divin, celui d'exercer sur eux les plus terribles cruautés. Voici sa devise : « Le roi marche dans le sang, depuis son trône jusqu'à son tombeau et chaque année il arrose de sang humain les tombeaux de ses ancêtres. » C'est un crime de lèse-majesté de soutenir que le roi de Dahomey est mortel comme les autres hommes, qu'il mange, boit et dort. En prenant possession du trône, le nouveau monarque déclare qu'il ne connaît personne et qu'il ne fera aucune nouvelle connaissance, que sa seule et unique occupation sera de maintenir la justice. Il a le monopole des femmes. On n'en peut obtenir qu'en offraut au roi 20,000 *cauris*, encore faut-il pour cela se jeter dans la poussière devant la porte de son palais. Les bardes de la cour chantent les exploits du roi et ceux de ses généraux. Dans les grandes solennités, ces rapsodies durent souvent plusieurs jours. Le fétiche des Dahomeys est le tigre. Ils répondirent aux Européens qui leur en demandèrent le sujet : « Il faut bien nous en contenter, car ce dieu meilleur qui a tant donné aux blancs, ne s'est pas encore révélé à nous. » Dans la première partie du 18e siècle, les Dahomeys étaient belliqueux et conquérans. Le roi était accompagné à la guerre d'une garde de femmes commandées par une amazone et tout aussi belliqueuses que les hommes. *Gouadja Troudo*, le grand conquérant des Dahomeys occupa Whida, Ardrab, Torri, Didouma, Ajirah, Jacquin; insensible au malheur des vaincus, il fit ravager et dévaster tous les pays conquis. L'époque des conquêtes se termine à sa mort qui eut lieu en 1731. Son nom est demeuré sacré dans le pays, et les nègres ne jurent que par lui. Ses descendans, incapables de soutenir sa renommée et de continuer ses exploits, sont rentrés dans l'oubli.

Avant-terrasse d'Aquapim. — A l'ouest de Whydah, le Rio Volta se jette dans la mer, non loin de la limite de la Côte des Esclaves. Isert (1) rapporte qu'on aperçoit une grande chaîne de montagnes se dirigeant du rivage de la mer vers l'intérieur; couverte de forêts jusqu'à son sommet, elle forme un fond magnifique au tableau qui se déroule sons les yeux du voyageur.

Après un jour de marche de la côte sur la rive O. du Rio Volta, on arrive le soir même au pied de cette chaîne de montagnes qui n'est composée que de rochers primitifs. Un chemin pénible et peu frayé conduit pendant une journée à travers ces montagnes couvertes de forêts où la nature prend un tout autre caractère. Le terrain sablonneux qui caractérise la terrasse littorale d'Akra disparaît à *Abodi*, premier village des nègres montagnards, situé à 8 milles de la ville littorale *Christiansborg*. Un chemin très-court conduit pendant une petite journée, à travers cette chaîne de montagnes qui prend la forme d'une haute plaine très-fertile, jusqu'à Aquapim, siége du *Kabosir* ou souverain; toutes les routes conduisant d'Akim et d'Assianthe à la terrasse littorale, viennent se réunir dans ce chemin; c'est en même temps la route principale par où les nègres des moutagnes se rendent à la côte.

Le pays montagneux d'Aquapim est une contrée délicieuse, accidentée par des montagnes, des rochers et une grande quantité de sources qui manquent absolument à la côte; la végétation y est toute autre (2); les palmiers de la terrasse littorale ont disparu, mais le ciprier (le palmier dont on tire du vin) et l'*avoira* de Guinée (*elais guineensis*) y croissent en abondance. On ne trouve plus ici d'éléphans. Le climat qu'on pourrait comparer à celui d'Italie est sain et très-tempéré; l'air qu'on y respire est bienfaisant et pur, comparé à la chaleur étouffante des côtes; aussi les nègres de ces montagnes sont-ils bien différens de ceux des côtes. Plus noirs que ces derniers ils sont d'une belle taille, très-agiles, actifs et laborieux, hospitaliers, prévenans, doux et bonnêtes. Malheureusement c'est ici que s'est terminé le voyage d'Isert.

On doit considerer la contrée d'Aquapim comme la première élévation ou l'avant-terrasse des pays de montagnes plus élevés, situés au

(1) P. E. Isert, Neue Reise nach Guinea in den Jahren 1783-1787. Berlin, 1790, pag. 228.

(2) Isert., ibid., pag. 231.

nord, et sur lesquels on nous a communiqué dans ces derniers temps quelques relations très-détaillées. Isert trouva les habitans de cette terrasse d'Aquapim dans l'état primitif de bonheur et d'innocence et en possession des biens les plus précieux de la nature. Isert voulut fonder une colonie au nom du gouvernement danois. Il avait choisi une île du Rio Volta pour siége du nouvel établissement; mais voyant que les naturels s'opposaient à son projet, le philanthrope voyageur se rendit dans les montagnes d'Aquapim et choisit un pays appartenant au roi des *Aquamboens* qui, jadis très-puissant, ne possède plus aujourd'hui qu'une contrée de peu d'étendue à l'E. d'Akim. Isert établit sa colonie dans une contrée très-salubre, mais peu favorable au commerce, 12 milles géogr. au-dessus d'Akra, à une égale distance du rivage septentrional du Rio Volta qui est navigable jusqu'à la hauteur de la colonie, et à 6 milles géogr. du *Pony*, petit fleuve où l'on navigue avec des canots. Cet établissement sera à jamais fameux, car c'est là qu'Isert rassembla, en 1792, les premiers nègres affranchis au nom du gouvernement danois et les fit civiliser et instruire par des Européens. Des colons allemands y introduirent les premiers l'usage de la charrue (1). Le botaniste colonel Roer s'y rendit après la mort d'Isert; Flint, successeur du noble et généreux fondateur de cette colonie en établit une seconde plus près d'Akrah; il était accompagné de sa sœur qui s'était chargée d'apprendre aux négresses à filer le coton et d'autres ouvrages de femme. Nous déplorons de ne pouvoir donner aucune nouvelle sur les progrès et l'état actuel de ces établissemens qui font tant d'honneur à l'humanité.

2ᵉ Éclaircissement.

Côte-d'Or, d'après les dernières relations.

Depuis la découverte de ce littoral par les Portugais jusqu'à nos jours, l'or et le commerce d'esclaves y ont seuls attiré les Européens; aussi ne possédons-nous que très-peu de documens scientifiques sur la nature et l'ethnographie de ces contrées qui toutes sont gouvernées par un nombre infini de petits despotes jaloux les uns des autres; nous sommes redevables du peu de connaissance que nous avons de ce pays, en

(1) Wadstroem, Essay on colonisat. Lond. 1794, t. II, p. 175. Rœmer, Nachrichten, pag. 91.

partie aux voyageurs dont il a été question dans les pages précédentes, et en partie aux recherches qui furent provoquées par la compagnie anglo-africaine. H. Meredith qui y séjourna longtemps en qualité d'officier et ensuite de gouverneur de Winnebah, et Bowdich (1) qui fut envoyé comme ambassadeur à la cour d'Ashanti, nous ont donné les meilleures relations sur la situation toute nouvelle des peuples et des états de la côte. Meredith surtout s'efforça de démontrer (2) que, par la bonté de son sol et la salubrité du climat, la Côte-d'Or de Guinée l'emporte de beaucoup sur les Indes occidentales, et qu'une colonie établie dans cette contrée serait d'un immense avantage pour l'Angleterre. Le sol est toute l'année régulièrement arrosé; les vents de terre et de mer rafraîchissent alternativement l'air de leurs brises et l'harmonie du climat n'est jamais troublée par ces ouragans terribles qui, dans les Indes occidentales, détruisent en un instant les plantations. La terre surtout, à quelque distance du rivage, est beaucoup plus fertile, plus propre à la culture que cette contrée coupée dans tous les sens par les torrens qui descendent des montagnes. Les plantations, une fois établies sur la Côte-d'Or, récompenseraient largement les travaux des cultivateurs; les produits indigènes, les plantes de toute espèce qui couvrent les vallées, les métaux des montagnes feraient encore de ce pays l'un des plus riches et des plus plus fertiles de la terre.

Toute cette côte porte généralement le nom de *Côte de Guinée*, depuis la construction du fort Elmina (3) par les Portugais, parce que le roi de Portugal prenait alors le titre de *seigneur de Guinée;* elle s'étend indéfiniment et, suivant l'opinion ordinaire, elle commence à l'ouest du cap Palmas, au 10ᵉ de longitude E. de l'île de Fer; la Côte-d'Or n'en est qu'une partie. Suivant Meredith (4), cette dernière commence 20 milles marins anglais à l'ouest du cap Apollonia et s'étend à l'E. jusqu'à Akrah, entre le 4° 40' et

(1) Edw. Bowdich, Mission from cap Coast-Castle to Ashantee with a statistical account of that kingdom and geographical notices of other parts of the interior of Africa. London, 1819, in-4°.

(2) Henr. Meredith Member of the council and governor of Winnebah fort, An account of the Gold Coast of Africa with a brief history of the African campany. London, 1812, in-8°. Introduct. p. IV.

(3) H. Murray, Hist. account. V. p. 63, d'après De Barros, Asia, t. III, p. 8.

(4) H. Meredith, ch. I, p. 2.

le 5° 40' lat. nord, comprenant ainsi un espace de 52 mille géorgr. en longueur. Bowdich lui donne une plus grande extension à l'ouest et à l'est (1) et pense qu'elle comprend bien un espace de 70 mille géographiques, depuis le fleuve d'Assini jusqu'au Rio Volta.

La côte vue de la mer, présente l'aspect d'une grande forêt non interrompue, terminée par un pays montueux (2) dont les élévations avancées sont couronnées de groupes d'arbres. Les vallées sont fertiles et bien cultivées; le long de la côte, aussi loin que s'étendent les prossessions européennes, le sol est d'abord sablonneux et couvert de cailloux; mais plus on avance dans le pays, plus il devient fertile, et à un mille de la côte, il offre déjà la végétation la plus riche et la plus variée. Les côtes d'Afrique depuis l'Égypte jusqu'au Maroc, et de là jusqu'au Cap, sont généralement couvertes d'un sol aride et sablonneux, à l'exception de la Côte-d'Or et du Delta du Nil, contrées que Meredith met au nombre des plus fertiles de la terre. Dans l'intérieur, le sol est pendant toute l'année plus humide, plus fécond qu'on ne le suppose ordinairement; les vallées s'étendent dans toutes les directions, et les cours d'eau qu'elles contiennent arrosent abondamment le pays et forment souvent même des marais; dans d'autres contrées, d'épaisses et impénétrables forêts antiques et vierges couvrent encore de leur ombre seculaire une immense étendue de pays.

Le climat est moins ardeut (3) que dans le voisinage du grand désert de Sahara au Senégal et sur les côtes escarpées de Sierra Leona. Meredith trouva, entre le 5° et le 6° de lat. nord, un vrai climat des tropiques. Le même voyageur rapporte qu'au mois de décembre, époque où le soleil est le plus éloigné du tropique du Cancer, le thermomètre s'elevait jusqu'à 93 degrés de Farenh. sur les bords du Sénégal (16° lat. N.), et jusqu'à 98 degrés à Sierra Leona (8° lat. N.); au cap Coast-Castle qu'on regarde comme le point le plus chaud de le Côte-d'Or, le thermomètre varie ordinairement entre 85 et 95 degrés de Farh.; suivant Meredith, il ne s'éleva qu'une seule fois à 93 degrés. Dans les contrées de l'E. la chaleur depasse rarement 87 degrés; à Winnebah elle diminue sensiblement depuis le mois de juillet au mois de septembre; dans cette saison, le thermomètre ne monte jamais au delà de 78 degrés de Farenh.; souvent il s'abaisse au-dessous de 74°. Comme dans toutes les contrées situées sous les tropiques, on ne connait ici que deux saisons (1), la saison sèche et la saison humide; la seule différence qui distingue cette côte c'est que la saison humide revient denx fois par an, à la fin de mai et à la fin d'octobre.

Les Européens ne possèdent que quelques forts sur la côte, dans la partie la moins fertile de ce beau pays; à l'exception de la généreuse tentative d'Isert, ils n'ont pas essayé encore de fonder des colonies dsns l'intérieur, on seulement d'y faire un commerce quelconque; cependant les Portugais ont montré sur la côte de Congo, qu'il n'est pas impossible de fonder des établissemens sous les tropiques. Meredith presse ses compatriotes avec instance de fonder une colonie en ces lieux et de venir utiliser une nature si riche et si féconde. Les établissemens des Européens sur la côte n'ont été jusqu'à uoa jours que des factoreries pour l'échsnge de l'or et des esclaves; on les trouve presque toutes situées à côté des habitations des indigènes et protégées ordinairement par un fort. Ces comptoirs fortifiés ont subi tant de changemens dans leur fondation, leur developpement et lenr décadence; les intérêts politiques des négocians de nations si différentes donnèrent naissance à tant de querelles et de guerres, qu'il n'est pas étonnant que, pendant plusieurs siècles, les résultats du commerce des Européens sur cette côte aient été aussi stériles pour la géographie et la science.

1. *Habitations de la côte.*

Nous n'avons eu jusqu'à présent qu'une idée très-imparfaite des habitations de la côte; mais les relations des derniers voyageurs ont jeté quelques lumières sur plusieurs points importans de ce littoral. On cite comme centre de la Côte-d'Or la forteresse anglaise Cap Coast Castle (2), dans le territoire d'Affetto; les indigènes l'appellent *Igwa;* selon Ludlam et Dawes, commissionnaires du gouvernement en 1810, cette forteresse est située au 5° 6' lat. N. et 1° 51' long. O. de Gr. Les Anglais la regardent comme une position très-importante. A l'E., est situé le pays

(1) Bowdich, Mission, etc., pag. 216.

(2) Meredith, Account, pag. 18.

(3) Meredith, Account, pag. 2.

(1) Meredith., pag. 5 et 7.

(2) Meredith, Acc., pag. 93-129. Bowdich, Mission, pag. 215.

des Fantis, dont nous parlerons plus tard; la côte d'Ahanta à d'Apollonia à l'O. est couverte d'une suite d'établissemens dont voici les plus remarquables :

1. **Elmina** (1). Ce fort, la possession la plus importante des Hollandais et appelé *Addina* par les indigènes, est situé dans une péninsule, à l'embouchure d'un petit fleuve, sur lequel est construit un point. Quoique peu considérable, cette rivière porte cependant des vaisseaux de 100 tonneaux que l'on peut décharger jusque sous la protection du fort.

Le fort, bâti par les Portugais en 1481, est de forme quadrangulaire; les Hollandais qui en firent la conquête en 1637, en enlevèrent un nouveau, celui de Conradsbourg ou St-Jago, à une portée de fusil du premier; il servit à renforcer l'ancien appelé alors *St-Georges del Mina*, et en devint l'auxiliaire et la clef. En 1641, le Portugal céda toutes ses possessions sur la côte de Guinée à la compagnie hollandaise des Indes-Occidentales; depuis lors, cette compagnie voulut s'arroger la possession exclusive de tout le littoral, depuis le cap Palmas jusqu'au cap Lopez, et s'appropria en même temps le monopole du commerce sur la Côte-d'Ivoire, la Côte-d'Or et la Côte-des-Esclaves. Elmina devint le principal établissement des Hollandais et leur meilleur fort. Mais leur commerce a beaucoup perdu depuis quelque temps. Le fort n'a que 150 hommes de garnison et près de 900 esclaves, parmi lesquels on trouve des artisans et des ouvriers très-habiles. La ville d'Elmina située immédiatement auprès du fort, a une population de 10,000 habitans, en comptant les femmes et les enfans. Les hommes sont au nombre de 5000. Ce sont pour la plupart des commerçans et des pêcheurs, un dixième environ se compose d'ouvriers habiles, de maçons, de maréchaux, de charpentiers, de marins, etc. Le pays environnant est ouvert, plane, uniforme; plus avant dans l'intérieur il est couvert d'eaux stagnantes et d'épaisses forêts. La ville a beaucoup perdu depuis les guerres contre les Ashantis qui, en 1807, menacèrent le fort d'Elmina.

2. **Commenda** est un poste militaire anglais et hollandais, à 2 milles géogr. et demi à l'O. d'Elmina; le poste hollandais a été détruit dans la guerre d'Amérique.

3. **Chama** (1) ou *Assema* est situé à 9 milles anglais de Commenda, à l'embouchure du *Bousempra*, où se trouve une île avec un chantier pour la construction des canots. Le colonel Starremberg essaya de remonter le fleuve, mais après trois jours d'efforts, il fut arrêté par des rochers et une grande cataracte que les habitans du village vénèrent comme un fétiche. Les Hollandais ont, non loin de là, un petit fort appelé *Sébastien*.

4. **Sacoundi** ou Sonccondi (2) est la première ville qu'on rencontre dans le pays d'Ahanta, en venant de l'E.; c'est la partie la plus riche de toute la Côte-d'Or. De là au cap des Trois Pointes (*Three Points*), le pays est très-propre à toute espèce de culture (3); il est habité par un peuple paisible et agricole au milieu duquel les colons européens peuvent s'établir facilement et sans danger. La côte contient beaucoup de *creeks* et de ports naturels qu'on trouve plus à l'O. Le pays est couvert de magnifiques forêts dont les arbres sont propres à la construction des vaisseaux, et abonde en toutes sortes d'espèces de bois précieux dont on ne fait aucun usage, quoiqu'ils ne le cèdent pas en valeur à l'acajou. Le sol est fertile et les végétaux des tropiques y croissent avec facilité et en abondance. Les Ashanta sont les nègres les plus laborieux de la côte; ils ne connaissent pas la disette, les champs sont partout cultivés, et on y récolte en abondance du froment, du riz, du maïs, du vin de palmier et de l'huile de palmier. Les femmes et les hommes montrent la même activité, la même ardeur au travail; chaque habitant de la ville a sa campagne et ses plantations qu'il cultive avec le plus grand soin. On trouve aussi dans cette contrée plusieurs mines d'or qui sont toutes gardées par des fétiches; les habitans n'ont jamais songé à les exploiter. Les contrées voisines *Warsaw* et *Dinkara* contiennent les mines d'or les plus abondantes de toute la côte; le pays de Dinkara surtout, tributaire du roi des Ashantis, produit l'or le plus fin. La puissance du roi d'Ahanta est limitée par des chefs du peuple; le peuple est bon, indépendant, mais moins hospitalier et moins soumis que ses voisins de l'O., les Apolloniens; mais on ne trouve pas chez eux les usages infâmes de leurs voisins de l'E., les Fantis. Près de

(1) Bowdich, Mission, pag. 214. Meredith, Acc., pag 81-93, et Report of the directors of the African institution. Lond. 1818, 1819, 1820.

(1) Meredith, pag. 77. Bowdich, pag. 215.
(2) Meredith, pag. 73.
(3) Meredith, pag. 74.

la ville de Souccondi on aperçoit les débris d'un fort anglais que les Français détruisirent dans la guerre d'Amérique; non loin de là est un fort hollandais appelé *Orange;* il est situé sur un rocher au-dessus de la mer, et cette station offre un bon port pour les petits vaisseaux marchands. Les Hollandais (1) sont généralement les plus puissans sur toute cette côte, et ils y ont l'avantage sur toutes les autres nations par le grand nombre et la situation avantageuse de leurs factoreries qui sont construites sur des éminences près des fleuves.

5. Taccorary est un fort hollandais situé à 4 milles anglais à l'O. et entouré d'écueils dangereux, qui sont en partie à découvert pendant le reflux.

6. Boutrie, petit fort hollandais, appartenant autrefois à la compagnie de Brandebourg, est situé à 9 milles angl. à l'O. du précédent, sur un petit fleuve qui contient de l'or.

7. Dix-Cove (2) ou *Nfouma* chez les indigènes, fort considérable, à 3 milles anglais à l'O. de Boutrie, est le seul que les Anglais possèdent dans le pays d'Ahanta; il est très-bien situé, à l'entrée d'une petite baie, où des vaisseaux de 30 à 40 tonneaux peuvent mouiller en toute sûreté. La contrée d'alentour est fertile et abondante en bois de charpente et en roches calcaires. Non loin de là, dans l'intérieur du pays, est situé *Boussouœ*, capitale d'Ahanta.

8. Accona, petite possession hollandaise, non loin de Dix-Cove, à l'O. A une lieue de là, se trouve le fort *Hollandia*.

9. Hollandia (3), est situé tout près du cap des Trois-Pointes. Il appartenait autrefois ainsi qu'Accada, à la compagnie de Brandebourg et portait alors le nom de *Fort-Royal Friedrichsbourg*. Ces possessions étant devenues à charge à Frédéric-Guillaume Iᵉʳ, elles furent vendues, en 1720, aux Hollandais qui, en dépit du contrat, se virent forcés de s'emparer du fort à main armée; ils lui donnèrent depuis le nom de fort Hollandia, mais voyant par la suite que les frais de réparations seraient trop grands, ils l'abandonnèrent.

10. Axim (4), fort hollandais, situé à l'O. du fort Hollandia, sur le bord oriental du fleuve *Ancobra*. Les Portugais donnèrent à ce fleuve le nom d'Ancobra, qui signifie *serpent*, à cause de ses nombreus sinuosités; les nègres l'appellent *Scinna;* . -dessus d'Axim le fleuve est parsemé de rochers .t l'on ne peut y naviguer qu'avec des canots; il n'est pas large, mais profond.

Les Français établirent une factorerie pour l'exploitation du commerce de l'or, à vingt milles hollandais dans l'intérieur, mais bientôt leur commerce excita la jalousie des Hollandais, qui les en délogèrent et fondèrent, en 1700, le fort *Elisa Carthago*, point où l'Ancobra cesse d'être navigable. Le colonel Starremberg trouva le fort en ruines; il paraît que le commerce de l'or, autrefois si lucratif, n'est plus aujourd'hui très-important.

On donne le nom d'*Axim* à toute la côte que parcourt le fleuve, en particulier à la contrée où est situé le fort hollandais de *St.-Antoine*, sur l'élévation la plus occidentale du cap des Trois-Pointes (*Three Points*). Cette situation est très-belle, très-forte et elle offre un bon port naturel. Le fort, élevé par les Portugais, fut conquis plus tard par les Hollandais, qui y établirent leur vice-présidence. Les habitans d'Axim parlent un dialecte de la langue d'Ahanta. C'est au fleuve d'Ancobra que se termine la contrée accidentée et boisée avec le pays riche et fertile d'Ahanta. On entre à l'O. dans la contrée d'Apollonia, pays plane et abondamment arrosé; mais la côte est presqu'inaccessible parce que de furieux brisans empêchent l'abordage.

11. Apollonia (1). On a donné ce nom au principal fort de la côte d'*Amanahea*, située entre l'Ancobra et le fleuve d'*Assin*. Apollonia est le fort le plus occidental de la Côte-d'Or. A une lieue dans l'intérieur se trouve un grand lac d'eau douce, dont les bords sont habités par une colonie de *Chamah* qui s'y sont réfugiés. La contrée sur laquelle débordent, dans la saison des pluies, une infinité de petites rivières, est très-fertile; elle produit du riz, du maïs, des ignames, des cannes à sucre, des cocos, et quatre espèces de palmiers qui servent aux habitans de nourriture et de boisson. Les forêts produisent du bois excellent pour la construction des vaisseaux, et sont remplies de singes, d'éléphans et d'oiseaux de toute espèce. On n'y rencontre que très-peu de troupeaux. Il n'y a ni ports, ni lieux d'abordage sur les côtes, aussi

(1) Meredith, pag. 76.

(2) Meredith, pag. 72, 76 Bowdich, pag. 215.

(3) Meredith, pag. 71. Eichhorn, Geschichte der drei letzten Jahrhunderte, 6ᵉ vol., pag. 340.

(4) Meredith, . 70. Bowdich, pag. 206.

(1) Meredith, pag. 62 69. Bowdich, pag. 344.

les habitans sont-ils privés des avantages du commerce. Il n'y a que les marins les plus habiles qui hasardent de franchir, sur leurs canots, les brisans de la côte pour faire en haute mer quelque commerce avec les vaisseaux marchands qu'ils rencontrent. Le royaume d'Apollonia, comme presque tous les états de la côte, n'a pas de limites fixées. Le roi est un despote absolu; il protégea de tout son pouvoir les Anglais contre les Hollandais qui s'étaient attirés sa haine par leurs invasions. Les Anglais y ont un petit fort; ils exportent de ce pays de l'or, de l'ivoire, du riz, du poivre, de l'huile de palmier, et y importent de la poudre, du plomb, du fer, des armes à feu et des produits de manufactures indiennes et anglaises. Le commerce est absolument libre et aucuns dangers ne l'entravent. Il est d'usage que chaque commerçant fasse annuellement un présent au roi. Avant de commencer un commerce quelconque dans le pays, tout marchand offre un don au monarque pour acheter ainsi sa protection. L'armée du roi se monte à 1000 combattans. Les habitans d'Amanahea sont bien faits et d'une taille élancée; ils n'ont pas, comme les autres nègres, les lèvres pendantes, et le nez aplati. Ils sont polis et très-hospitaliers, mais le despotisme affreux qui pèse sur eux les rend très-réservés et timides. Le royaume d'Amanahea a 4 à 5 milles géog. de largeur et 20 de longueur sur la côte.

12. Le Cap Coast-Castle dont nous avons déjà parlé plus haut, à 9 milles anglais d'Elmina, est le *Cabo Corso* des Portugais, nom que les Anglais ont changé en celui qu'il porte à présent. Le cap Coast-Castle est comme la capitale de toutes les possessions anglaises sur la Côte-d'Or (1). Bâti par les Portugais, il fut cédé aux Hollandais, qui, en 1665, en furent dépossédés par les Anglais. Le fort, très-bien construit dans l'origine, et situé sur un rocher, a été très-fortifié par ses derniers possesseurs; il est défendu par 90 canons, et presque imprenable du côté de la mer. Les plus grands vaisseaux arrivent jusque sous les murs du fort. Le côté qui regarde le continent est dominé par plusieurs éminences et par conséquent plus faible. La garnison ne se compose que de 40 soldats dont chacun fait un petit commerce; elle se compose en outre de 80—100 ouvriers, mais cette garnison ne serait pas en état de défendre la forteresse contre une attaque sérieuse, et il faudrait, en cas de siége, au moins 200 hommes de plus. 1000 hommes de troupes suffiraient pour assurer aux Anglais la domination sur la côte. Cependant ce fort n'est pas, à beaucoup près, aussi important qu'Elmina. Les fortifications ne sont pas en aussi bon état et la garnison est moins nombreuse. On n'y trouve pas d'eau fraîche; il y manque de plus une église, un hôpital et un lieu de sépulture convenable. Les nègres voisins ont une grande vénération pour leurs morts et les enterrent dans leurs propres demeures.

La ville (1), forte de 8000 habitans, est située immédiatement derrière la forteresse, et elle est entourée d'un si grand nombre de villages qui en dépendent, qu'elle pourrait, en cas de besoin, mettre sur pied une armée de 6,000 hommes. Le pays appelé *Fetou*, est placé sous un gouverneur particulier, qu'on nomme *Dey*, et qui est plutôt un prêtre fetiche qu'un roi. Le pays est gouverné par les chefs des villes, d'après les lois et les usages des Fantis. Jadis le commerce était beaucoup plus important qu'à présent, et l'espace entre le cap Coast et Accrah formait le grand *emporium* de la Côte-d'Or. On était assuré du débit et d'un bénéfice considérable; tous les habitans des villes et des villages faisaient le courtage. Les habitans se livrant exclusivement au commerce, les environs sont restés sans culture et couverts partout d'immenses forêts. En 1811, le gouverneur anglais y a établi les premières plantations et les premiers jardins, où il essaya de naturaliser des plantes et des fruits européens. Les femmes s'occupent à laver la poudre d'or qu'on tire de la terre.

13. Mouri (*Mooree*), situé à quatre milles anglais de Coast-Castle, sur une hauteur couverte de forêts; on y remarque un fort hollandais qui porte le nom de *Nassau*.

14. Annamaboe (2), à huit milles anglais de Coast-Coastle, à l'E., est la principale forteresse anglaise de la côte; elle est défendue par 30 pièces de canon. Cependant elle n'est pas absolument à l'abri de toute attaque, car elle est dominée par plusieurs éminences. La côte est hérissée d'écueils, et par conséquent très-difficile à longer. Annamaboe était autrefois le principal marché d'esclaves de la côte; il y avait toujours 20 à 30 voiles à l'ancre qui appartenaient à toutes les nations de l'Europe. La ville passait pour la plus grande, la plus riche et la plus florissante de la

(1) Meredith, pag. 93-96.

(1) Meredith, pag. 119-120.
(2) Meredith, pag. 129. Bowdich, p. 218.

côte. Elle compte 10,000 habitans, qui sont en dissensions continuelles entre eux.

15. Cormantine (1), fort hollandais situé à 3 milles anglais du précédent, fut le premier que les Anglais élevèrent dans le 17e siècle. L'amiral Ruyter s'en empara en 1665, et depuis lors il est resté au pouvoir des Hollandais. En 1807, Cormantine fut pillé par les Ashantis. Le fort porte le nom d'*Amsterdam*.

16. Tantumquerry, situé à 6 milles marins de Cormantine, sur une hauteur, présente un abordage très-dangereux entre deux rochers. Tantumquerry formait autrefois la limite du pays des Fantis et ses habitans ont conservé les mœurs et les usages de ce peuple. A quelques lieues de là se trouve le petit fort hollandais d'*Apam* ou d'*Apang* qui, en 1811, fut surpris par les Ashantis.

17. Winnebah (2) ou Simpah, comme l'appellent les indigènes (les Fantis), est situé sur une petite élévation, et le climat y est très-sain; on y trouve, à l'E., un courant d'eau douce. Les Anglais y ont un petit fort et cette station offre un bon mouillage. Les environs présentent à la vue une vaste et riche contrée, ornée de magnifiques bouquets de bois. Les habitans parlent la langue d'Affoutou. La forteresse est un peu plus grande que celle de Tantumquerry, mais elle n'a que 7 hommes de garnison; il en faudrait au moins 30 pour la défendre. Le peuple des environs est sauvage et méchant; ils détestent les Européens dont ils ne connaissent que trop bien la faiblesse. La ville qui compte 4000 habitans, était autrefois la plus peuplée du pays d'Agouna (*Agoona*) qui s'étend, à l'E., et confine, à l'O., à Afoctou (*Fetou*, *Foutou*). Maintenant cette ville est dans un état de décadence complète.

18. Berracoe situé à l'E. à trois milles marins de Winnebah, est un fort hollandais; les nègres appellent la ville adjacente *Senniah* ou *Seniah*.

19. Accrah (3) situé au 5° 31' lat. N. et au 0° 10' long. O. de Greenw., suivant Bowdich (0° 58' long. E., selon Meredith) et à 9 milles marins de Berracoe, est un petit état indépendant appartenant autrefois à Aquamboe. La contrée passe pour une des plus romantiques et des plus salubres de la Côte-d'Or, et le climat y est frais et tempéré; mais le blé, l'igname, le pisang et les cannes à sucre ne pourraient y croître, parce que le sol est trop léger et trop sablonneux. Accrah est le seul endroit de la côte qui entretienne des relations commerciales avec les pays de l'intérieur. Les braves Ashantis le visitent très-souvent; l'industrie, le bien-être et la civilisation sont bien plus développés à Accrah que chez aucun de leurs voisins. Nous y connaissons trois forts, dont l'un appartient aux Anglais, l'autre aux Hollandais et le troisième aux Danois. Celui des Anglais *James Castell* serait très-fort, s'il avait une garnison; 50 hommes suffiraient pour le défendre. Ce fort a un avantage qui manque à tous les autres; la ville des nègres en est située à quelque distance, ce qui le rend plus commode, plus propre, et plus sain; toutefois l'abordage y est très-dangereux. Le fort hollandais *Crevecœur* fut détruit dans la guerre d'Amérique. Le fort danois *Christiansburg*, construit par les Portugais, tomba, en 1657, au pouvoir des Danois et devint le centre de leurs trois autres forts, dont l'un est situé à 8 milles géogr. à l'E. et les deux autres sur la rive gauche du Rio-Volta. Les possessions danoises se distinguent en ce qu'elles renferment des plantations et des champs cultivés. Les Danois sont les premiers Européens (1) qui ont aboli la traite des nègres, élevé des plantations et fondé des institutions pour l'éducation des indigènes. Ils ont plus fait que toutes les autres nations et surtout beaucoup plus que les Anglais pour l'amélioration du sort des malheureux nègres.

En 1811 les Ashantis protégèrent Accrah contre les invasions des Fantis. Les Ashantis parlent la langue d'Accrah, différente de la langue des Fantis et parente de celle d'Affoutou. Elle est comprise, dit-on, jusqu'au Rio-Volta, ce qui fait que plusieurs auteurs l'ont cru indigène près de ce fleuve.

20. Pram-Pram (2) est un petit fort anglais à l'E. d'Accrah; il tient son nom d'un fétiche qui est en grande vénération dans ce pays.

21. Ningo, à 8 milles géogr. de Christiansbourg, est encore plus à l'E. que Pram-Pram. Au delà de Ningo et de Christiansbourg, se trouve le pays de *Crobo*, dont le chef est un puissant roi ou *Kakosir;* c'est là qu'est située une très-haute montagne qu'on aperçoit de 4 à 6 milles géogr. en mer et dont la cime semble, quand le

(1) Meredith, pag. 170. Bowdich, pag. 218.
(2) Meredith, pag. 172.
(3) Meredith, pag. 189.

(1) Meredith, pag. 260.
(2) Meredith, pag. 200.

ciel est serein, couverte d'une seule couche de neige.

22. Quita, et 23, Anna, deux petits forts danois. Ils sont situés l'un et l'autre près de l'embouchure du Rio-Volta (1) qui coule à travers le pays de *Karrapa*, appelé *Crobs* ou *Krepe* par les Européens et qui, à en juger par son cours rapide, semble venir de montagnes éloignées. Il est très-dangereux, pour les petites embarcations, de s'approcher de l'embouchure, pendant la saison des pluies, parce que la mer y précipite ses flots avec violence; c'est le séjour perpétuel des hippopotames. Mais quand même les eaux du Rio-Volta n'offriraient aucun obstacle à la navigation, il serait toujours impossible d'entrer dans son embouchure à cause des bancs de sable et des rochers qui en ferment partout l'entrée. Le colonel Starremberg s'embarqua au-dessus de son embouchure (2) et le remonta jusqu'à 12 milles géographiques de la côte, sans rencontrer aucun obstacle; il apprit des naturels que le fleuve est navigable jusqu'à Odenti (*Odentee*), 11 journées de marche de la côte. D'Odenti où l'on rencontre de grandes cataractes, jusqu'au grand marché de *Sallagha*, situé également sur le Rio-Volta, on compte quatre journées de marche. Dans son cours supérieur le fleuve prend, suivant les informations de Bowdich (3), le nom d'Addiri et a dans le pays d'Inta, 360 pieds de largeur. On prétend qu'il prend sa source sur une grande montagne à 8 journées de marche au N. O. de Boupi (*Boopee*); les montagnes de Congo, dont celle qui donne naissance au fleuve fait partie, ne forment pas à ce qu'il paraît une chaîne continue, mais sont toutes isolées.

24. Whida est la possession la plus orientale des Anglais sur cette côte; c'est de là que partit l'ambassade envoyée par le gouvernement de la Grande-Bretagne dans le Dahomey; Whydah, maintenant abandonné par les Anglais, est situé, selon Bowdich au 6° 14' latitude N. et au 2° 31' long. de Greenw. (4). La situation de cette possession ainsi déterminée, sert à fixer la direction du Lagos qui coule à l'E. de Whidah.

Sur la rive orientale du Lagos est situé le royaume de *Kosie* (5). Les habitans de ce pays gardent avec un soin extrême les rives du fleuve, ils coupent toute communication avec l'intérieur et surtout avec les marchands de *Houssa*, afin de jouir seuls des avantages du commerce. Une tentative faite par les Européens pour remonter le fleuve, a échoué complétement. Les canots du Lagos sont plus grands et mieux construits que tous ceux qu'on rencontre le long de cette côte; ils ont même des cajutes et contiennent jusqu'à 100 esclaves. Un homme venu du royaume de Kosie raconta qu'on y transporte par eau tous leurs esclaves. La *Karhala* (1), rivière assez considérable qui fut découverte dans les montagnes de Congo, sous le 10° lat. N., est vraisemblablement un des grands affluens du Lagos.

2. *De la côte et des nègres qui l'habitent; les Fantis.*

En résumant, après cette énumération, le peu de renseignemens que nous possédons sur le pays des côtes et ses habitans, nous obtiendrons à peu près l'aperçu suivant :

1. La côte d'Apollonia, qui est la partie la plus septentrionale de la Côte-d'Or, a le désavantage d'être peu abordable, et c'est pour cela qu'elle est presqu'inconnue aux Européens. Les Anglais seuls sont parvenus à s'y établir; les renseignemens qu'on a recueillis des naturels, se rapportent aux temps du règne de leur roi Amoni, qui s'opposa aux premiers essais de colonisation des Hollandais. Ce prince passa avec ses armées l'Ancobra qui forme la limite de ses états; mais ayant été défait, il appela les Anglais à son secours et favorisa ensuite la construction de leur fort et l'établissement de leur commerce. Nous avons vu plus haut en quoi consiste le commerce des Anglais sur cette côte. Jusqu'ici nous n'avons encore pu obtenir aucune lumière sur l'origine des Apolloniens; c'est à Meredith que nous sommes redevables de l'histoire du brave et courageux Amoni.

Nous avons vu ailleurs que la côte d'Ahanta, plus accessible que celle d'Apollonia, est habitée par un peuple de nègres paisible et agricole. A *Chamah* (2) situé sur le Bousempra (*Boosempra*), commence la contrée plaine et unie, habitée par les nègres turbulens de la côte, peuplades qui ne s'occupent presque pas d'agriculture et ne vivent que du commerce de la pêche et de la navigation.

(1) Meredith, pag. 203. Bowdich, pag. 221.
(2) Bowdich, pag. 176.
(3) Bowdich, Mission, pag. 170.
(4) Bowdich, pag. 222.
(5) Bowdich, pag. 226.

(1) Bowdich, pag. 226.
(2) Meredith, pag. 77.

2. La côte des nègres Fantis (*Fantee*), commence à l'E. du fleuve Bousempra, le plus considérable de toute la Côte-d'Or; c'est là du moins qu'on aperçoit les premières traces de leur influence sur les peuplades environnantes, quoique leur domination politique soit plus restreinte et ne commence qu'à l'E. du cap Coast-Coasle. Les Fantis, connus par leur dernière guerre contre les Ashantis, sont la race nègre la plus remarquable, et s'il faut en croire Meredith, la plus abjecte et la plus dépravée de cette contrée. Ils se permettent en effet toutes sortes de supercheries contre les blancs, mais en agissant ainsi ils ne font qu'exercer un droit de représailles.

Les Fantis étaient autrefois un peuple indigène, gouverné par le roi des Ashantis. S'étant révoltés contre leur souverain, ils émigrèrent sur la côte et se choisirent un chef particulier; ce chef est obligé de se faire couper le bras gauche en signe de soumission envers son peuple, mais en échange de ce sacrifice, il est investi d'un pouvoir absolu, et sa famille reçoit des titres de haute noblesse et le rang de *Braffoe*; les Braffoe ont seuls le droit d'habiter Abrah la capitale, et dominent avec leurs esclaves sur tous les environs de cette ville. La langue (1) des Fantis est comprise sur toute la Côte-d'Or, depuis Apollonia jusqu'à Accrah et jusque dans le pays des Ashantis; celle de ces derniers n'en diffère même que très-peu. Meredith considère cette grande extension de la langue des Fantis, comme une conséquence de leurs émigrations et de leurs voyages. Il serait peut-être plus raisonnable d'en chercher la cause dans l'origine commune de ces différentes peuplades.

Quoique les Fantis aient perdu par leurs dernières guerres, une grande partie de leur puissance sur cette côte, ils sont toujours très-remarquables encore sous le rapport ethnographique, par leur caractère particulier et l'influence qu'ils ont exercée au 18e siècle sur toute la côte. Les Fantis ont un grand respect pour leurs morts qu'ils n'enterrent que dans leurs propres habitations. Ils vivent dans des dissensions continuelles entre eux; ils n'ont pas de lois écrites, mais ils terminent tous leurs différens dans des assemblées publiques, appelées *Palaver*. On trouve chez eux une espèce d'ordalie ou de jugement de Dieu. Pour contraindre un coupable à avouer son crime, on lui fait avaler dans de l'eau une racine vénéneuse; s'il vomit le poison après l'avoir pris, on l'absout; dans le cas contraire, il est déclaré coupable. Lorsqu'une négresse a été reconnue innocente, elle se présente vêtue de blanc en signe de son innocence (1); le blanc est chez ces nègres le symbole de la vertu et de la pureté; le prêtre fétiche et le fétiche lui-même sont toujours vêtus de blanc; les rois de Congo étaient représentés aussi vêtus de blanc, usage qui s'accorderait mal avec une fable assez répandue et d'après laquelle leur diable serait blanc. Il se commet peu de crimes chez les Fantis, et ils n'ont jamais à trembler pour leur vie ou pour leurs biens, même sur les grands chemins; toute injustice commise envers un autre entraîne la perte de la liberté; un meurtre ne peut être expié que par la mort de 7 esclaves de la maison du coupable, triste conséquence du commerce d'esclaves! Les Fantis sont très-propres; ils se lavent et se parfument très-souvent; les femmes deviennent mères à l'âge de 10 ans; les hommes engendrent à 12 ans; mais ils vieillissent de très-bonne heure. Le poivre est un assaisonnement qu'ils emploient à tous les mets. Le principal objet de leur adoration est, dans la ville capitale d'Abrah, le *Wourah Wourah Agah Nannah*, c'est-à-dire *maître, maître, père de tous*. Chaque maison et chaque famille a en outre son fétiche particulier; les superstitions les plus ridicules règnent chez les Fantis. La forme du gouvernement change souvent dans les grandes circonstances et l'autorité suprême est alors confiée à un dictateur; dès que la cause de ce changement a cessé, tout rentre dans l'ancien ordre. Le royaume d'*Assin* formait autrefois un état limitrophe entre eux et les Ashantis leurs ennemis; le roi de ce pays intermédiaire, battu par les Ashantis, vint chercher du secours à Annaboe. Les Fantis de cette ville refusèrent de livrer aux Ashantis les vaincus qu'ils avaient généreusement accueillis et ce fut là la cause de cette guerre terrible qui devint si funeste aux Fantis (2). Victorieux une première fois à Bouinka, le roi des Ashantis poursuivit ses succès, et des défaites réitérées accablèrent les Fantis. Abrah, capitale des Fantis, fut prise ensuite en 1806, par le roi des Ashantis, qui fit massacrer presque tous les *Braffoes*, ou chefs. La puissance formidable

(1) Meredith, pag. 187.
(2) Meredith, pag. 112, 116.

(1) Meredith, pag. 108, 103.
(2) Origine and history of the Ashantee war, by Meredith, pag. 129-169.

du peuple vainqueur, inconnu jusqu'à ce jour, menaça alors les côtes; ils s'emparèrent des forts hollandais Cormandine, Amsterdam, et Annamaboe qu'ils détruisirent. 3 à 4,000 habitans échappèrent au sort des vaincus, 8,000 Fantis furent massacrés sous le fort anglais. Les Ashantis bloquèrent alors le fort dont la garnison se montait à 50 hommes; malgré leur courageuse défense, les assiégés au nombre desquels se trouvait Meredith à qui nous redevons tant de précieux détails, auraient infailliblement succombé sous les attaques de leurs ennemis, s'ils n'avaient reçu le secours de 12 hommes et 4 officiers qui leur furent envoyés du cap Coast-Castle. Le 17 juin 1806, un traité de paix (1) fut conclu entre les Anglais et le roi des Ashantis; le caducée envoyé dans le camp du roi nègre, en signe de paix, fut accepté suivant les usages de la guerre chez les peuples civilisés; l'audience que le gouverneur du cap Coast reçut dans le camp des Ashantis et la visite que lui rendit le roi nègre accommodèrent tous les différens. Le roi témoigna aux Anglais toute l'admiration qu'ils lui inspiraient, et leur accorda depuis une entière confiance; il promit respect au pavillon anglais et neutralité à tous ceux qu'il protégerait. La mortalité qui se répandit dans l'armée, força les Anglais à quitter en toute hâte le pays des Fantis qui, affaiblis et vaincus, leur jurèrent une haine éternelle. En 1809 ils assiégèrent la ville d'Elmina, et en 1810, Accrah; en 1811 les Ashantis envahirent de nouveau leur pays, mais ils ne réussirent pas à les exterminer entièrement comme ils l'avaient projeté. Depuis cette époque, l'importance politique des Fantis a tout à fait disparu; ces événemens (2) ont aussi changé en peu de temps tous les rapports politiques de la Côte-d'Or; mais n'ayant précédé que de quelques mois l'abolition de l'esclavage, ils n'ont malheureusement que trop entravé les résultats bienfaisans de cette grande et salutaire réforme; cependant l'influence funeste qu'ils ont exercée disparaît maintenant de jour en jour.

Les Fantis quoiqu'humiliés et vaincus s'opposent encore à l'établissement de communications libres entre les possessions anglaises de la côte et le pays des Ashantis; mais malgré cet obstacle, les établissemens anglais ont considérablement gagné à cette alliance avec l'intérieur; car sans elle, les Fantis auraient toujours suscité de nouveaux obstacles, comme ils en suscitèrent autrefois aux Hollandais.

La géographie doit à ces événemens de grandes lumières sur tout l'intérieur du pays habité par les Ashantis.

3. Le pays des Fantis comprend en outre la côte d'Agouna (*Agoona*), dont Winnebah n'est qu'une partie. Située par les 5° lat. N. et les 10' long. O. de Green., suivant Meredith (1), cette côte est bordée au sud par la mer, à l'O., au N. et au N.-E. par le pays des Fantis, par Akim et Accrah; l'espace qu'elle occupe est très-accidenté, tantôt plane et tantôt montueux; le sol, près de la mer, est léger, sablonneux, et cela rend la végétation moins abondante que dans d'autres contrées; l'air saturé d'évaporations salines qu'on y respire, en rend le séjour souvent très-dangereux; plus loin vers l'intérieur, le sol devient plus fertile et propre à la culture des plantes européennes. L'époque des *tornados* a lieu du mois de mars au mois d'avril, la saison des pluies du mois de mai au mois d'août; le reste de l'année est très-sec. Le *harmattan* souffle annuellement au commencement de janvier, quelquefois aussi encore pendant 4, 6, 8 et même 15 jours du mois de février; le sol est partout couvert de forêts qu'il faut défricher pour cultiver la terre. L'or est le seul métal que produise le pays, le riz et le maïs sont la principale nourriture des habitans; leur langue, leurs mœurs, leurs usages ressemblent parfaitement à ceux des Fantis.

4. Les anciens voyageurs mentionnent encore un autre peuple sur le Rio-Volta inférieur, à l'E. des Fantis, les *Akim* (2) qui, venant des montagnes de l'intérieur, avaient jadis vaincu et exterminé les *Aquamboens* (3) et entretinrent des relations avec les colonies de la côte jusqu'à ce qu'au milieu du 18e siècle, ils furent eux-mêmes vaincus par d'autres nègres, les *Assiantes* ou Ashantis qui envahirent leurs pays en 1749, et les subjuguèrent. Les Akim disparurent alors, leurs marchands se retirèrent, et comme ils étaient très habiles dans l'art d'exploiter l'or, le commerce de ce métal disparut avec eux sur cette côte. Les Akim sont regrettés comme un peuple brave et fidèle; les anciens Danois nous dépeignent les Ashantis qui les ont remplacés

(1) Meredith, pag. 147
(2) Meredith, pag. 204.

(1) Meredith, pag. 177.
(2) Rœmer, Nachrichten, pag. 16, 148, 162, 105.
(3) Isert, Neue Reise, pag. 105, 291.

comme plus rudes (1), les voyageurs anglais modernes au contraire comme plus civilisés. Le pays à l'E. du Rio-Volta a été décrit plus haut.

Après l'esquisse que nous venons de tracer des différens états de cette côte et des nègres qui les habitent, il nous reste à ajouter encore quelques observations importantes sur l'état actuel de ces habitans des côtes et leur commerce avec les Européens, d'après les dernières relations et les renseignemens importans qui nous ont été fournis par le gouverneur de Winnebah (2).

Les nègres de la Côte-d'Or sont une image fidèle des races nègres des tropiques, qui se divisent en deux branches, les nègres des côtes et les nègres de l'intérieur. La différence essentielle qu'on remarque entre eux vient de ce que l'organisation de leurs états est tout opposée; cette différence a aussi sa raison dans le climat qui est ici plus égal, plus tempéré qu'ailleurs. Il est très-difficile, dit Meredith, de tracer fidèlement le caractère de ces peuples, quand même on les aurait observés pendant plusieurs années; l'Européen n'apprend jamais à connaître le nègre que comme marchand, il le voit par conséquent du côté le moins avantageux, plein d'astuce, d'égoïsme et d'avarice.

Dans la région des tropiques, les passions des peuples nègres sont plus vives et plus faciles à exciter que dans les contrées moins chaudes, mais elles s'apaisent aussi plus vite; à l'enthousiasme le plus fougueux, succède toujours le plus grand découragement; la vengeance, terrible d'abord, est bientôt apaisée. Les nègres sont en général méfians, enclins à l'astuce, sans énergie et sans persévérance. Ils ne font presqu'aucun frais pour leur nourriture, leur économie sous ce rapport touche même à l'avarice; la vivacité de leur imagination donne à leur langue de la grâce et de l'éloquence; ils manifestent leur joie par la danse, le chant et la musique; leur oreille est très-sensible à l'harmonie; les femmes nègres sont laborieuses, très-fécondes, et nubiles de très-bonne heure.

Les nègres pêcheurs de la côte sont les plus connus des Européens; on les emploie ordinairement comme rameurs ou pour d'autres travaux. Ils sont bons travailleurs, mais ils exigent qu'on les paie bien et promptement. Tous les nègres sont enclins au vol.

Les nègres agricoles de l'intérieur sont plus honnêtes et n'ont pas les vices des nègres des côtes, et surtout des Fantis; ils sont très-doux, laborieux, et il y a plus d'égalité entre eux. Les nègres des côtes quoiqu'industrieux sont au contraire paresseux, rusés et adonnés à la débauche.

La constitution politique exerce plus d'influence sur les nègres que sur aucun autre peuple de la terre; le despotisme rend le nègre retenu, méfiant, timide, muet et soumis; la liberté, au contraire, les rend arrogans et effrénés au dernier point; elle détruit en eux toute moralité, brise tous les liens sociaux et les entraîne dans d'interminables et continuels débats (*palavers*). Apollonia est une monarchie absolue (1); Ahanta, une espèce d'aristocratie; Fanti était un royaume électoral où le pouvoir était tantôt dans les mains d'un seul, tantôt dans les corporations et les assemblées.

Adonnés au fétichisme (2), tous les nègres de la Côte-d'Or, paraissent soumis à une superstition commune. Ils n'ont qu'une idée obscure d'un Dieu créateur et conservateur du monde, cependant ils supposent l'existence d'un être supérieur comme nous l'avons vu chez les Fantis. Leurs idées sur ce sujet et sur l'état de l'âme après la mort sont très-variées. Ils regardent toujours le soleil, quand ils s'adressent à leur être suprême pour lui demander les biens de la terre. C'est de lui qu'ils font descendre tous les biens et tous les maux, mais ils croient qu'il charge les fétiches de les distribuer aux hommes, car, disent-ils, les fétiches émanent de lui.

Les Africains appellent ces fétiches *Obi*, selon le rapport des nègres, esclaves dans les rades occidentales; ils ne les honorent pas comme des dieux, mais comme des moyens de faire des conjurations et des charmes; la foi qu'ils ont en eux ressemble beaucoup à la croyance des matelots aux signes, et à celle de tant d'hommes incrédules au hasard. Les rapports domestiques, civils et politiques des nègres, sont dans un état toujours si incertain, si chancelant, leur vie est exposée comme celle des matelots à tant de subites vicissitudes que la direction en semble souvent dépendre des combinaisons et des fortuités les plus extraordinaires. La vie est pour eux un jeu de hasard, et de là vient leur foi aux charmes des fétiches. Ils ont des jours heureux et mal-

(1) Rœmer, Nachrichten, pag. 137.

(2) Meredith, pag. 18.

(1) Meredith, pag. 26.

(2) Dr. Leyden et H. Murray, in Historic. account, etc., vol. II, pag. 294.

heureux ; ils choisissent leurs fétiches et les changent ; ils s'adressent à eux pour tout ce qu'ils désirent et leur confient tout, mais ils leur cachent leurs scrupules de conscience, et redoutent le compte qu'ils auront à leur rendre un jour. Quand la protection du fétiche est stérile on le jette avec dédain. Ils peuvent faire de tout un fétiche, comme nous l'avons vu plus haut chez les nègres des bords du Congo. Sur la côte de Guinée, à Bénin par exemple, les nègres regardent leur ombre comme le fétiche qui les accompagne partout. Quand les fétiches apportent beaucoup de bonheur, on les élève à la dignité de dieux protecteurs de la famille et ils ressemblent alors aux lares et aux pénates des Romains et d'autres peuples. Quelquefois même les fétiches appartiennent à des contrées entières, et ce sont alors des montagnes, des arbres, des lacs, des fleuves et des cascades ou des rochers ; nous en avons eu un exemple sur le Congo.

L'état politique du pays, complétement changé par la chute des Fantis et la prédominance des Ashantis amènera une époque toute nouvelle pour l'histoire de ces côtes et de leur commerce. Les Ashantis, dont auparavant on connaissait à peine l'existence, sont devenus la première puissance du pays. Les principaux objets de commerce tels que l'or, l 'ivoire et les esclaves, sont le produit de l'interieur (1) du pays et non de la côte. Les Anglais se sont mis aujourd'hui en communication immédiate avec ce pays des Ashantis, déjà situé dans l'intérieur, riche en fruits et en troupeaux, où habite un peuple plus civilisé, état puissant, fortement constitué et vainqueur. Ils se sont ainsi ouvert le chemin à la source primitive des richesses et par là à la prépondérance du commerce. Les relations avec les nègres se bornaient jusqu'aujourd'hui au commerce des côtes; maintenant se développe un nouveau système (2) et on sent la nécessité d'un libre commerce avec l'intérieur; les forteresses des côtes doivent être changées en entrepôts d'où on entretiendrait un commerce de caravanes avec l'intérieur, et la colonisation, entièrement négligée jusqu'alors, pourrait marcher de front avec le commerce. Meredith démontre que les secours accordés jusqu'à présent par le parlement anglais sont insuffisans pour opérer ce changement. Il pense qu'en élevant annuellement la somme jusqu'à 40,000 et 50,000 liv. sterl. on ferait faire au commerce anglais les plus heureux progrès, et déjà aujourd'hui une partie de cette subvention a été votée. Pour étendre les relations, il serait nécessaire d'envoyer des ambassades aux rois nègres et aux gouverneurs des provinces. Ces envoyés noueraient avec eux des alliances pacifiques et feraient connaître aux Africains l'usage des marchandises fabriquées de l'Europe; bientôt un débouché important s'ouvrirait aux produits manufacturés de l'Angleterre qui recevrait en échange les riches productions du pays.

La communication dans l'intérieur n'est pas favorisée, sur la Côte-d'Or, par des fleuves navigables, et le pays est divisé en un grand nombre de petites tribus et de petits états. L'abordage sur les côtes est très-dangereux à certaines époques. Ces inconvéniens sont assurément de grands obstacles aux améliorations et aux progrès, mais le dernier se rencontre à la plupart des fleuves et des côtes de l'Afrique. L'abordage sur la Côte-d'Or, depuis le cap des Trois-Pointes jusqu'à Accrah, est comparativement moins dangereux que sur la ligne des côtes, jusqu'au cap Vert au nord, et jusqu'au cap de Bonne-Espérance au sud. Quoique des bancs de sable, des écueils, embarrassent souvent les embouchures des fleuves, elles offrent cependant de grands avantages pour pénétrer dans l'intérieur comme nous le voyons, par exemple, à la Gambie et au Rio Grande. Les Fantis vaincus et humiliés sont encore un obstacle qui gêne la libre communication avec l'intérieur; presque tout le gain du commerce tombant en leurs mains, ils empêchent, par jalousie, les Européens de pénétrer plus avant. Une force de 1,000 hommes suffirait, selon Meredith, pour assurer aux Anglais une prépondérance entière, et mettre même dans leurs intérêts les Fantis leurs ennemis. Meredith conseille, pour concentrer les forces anglaises, de céder la possession d'Apollonia à l'O., et d'obtenir le fort hollandais de Saint-Antoine à Axim en l'échangeant contre Whida, marché d'esclaves entièrement inutile aux Anglais.

Les rapports politiques plus solidement fixés, feraient tomber un des plus grands obstacles (1) qui s'opposent à la culture, et qui est l'incertitude de la propriété; ce défaut de garantie à la propriété a arrêté jusqu'à présent tous les établissemens européens. Le sol est fertile, il rendrait généreusement à l'homme le prix de ses labeurs, et les plantes de l'Europe y viendraient

(1) Meredith, p. 36.
(2) Meredith., pag. 206.

(1) Meredith, pag 211.

avec facilité et abondance. Les nègres imiteraient bientôt l'exemple des colons; la civilisation suivrait naturellement, et d'elle-même, la culture des terres et l'abondanee qne donne le travail. Les vices que les Européens ont portés on éveilles sur la côte, n'ont pas pénétré encore dans l'intérieur. Le premier bienfait que les Européens apportent est l'abolition du commerce des esclaves, quoique ce bienfait ne porte pas encore aujourd'hui tous ses fruits. Avec la colonisation projetée, il faudrait établir des écoles pour frayer d'avance le chemin à la doctrine de l'évangile. Les soutiens accordés par le gouvernement au commerce anglais, sont montés, depuis l'abolition du commerce des esclaves, de 10,000 et 15,000 liv. st. jusqu'à 23,000 liv. (1) qui sont destinées à l'entretien des établissemens anglais. On a aussi envoyé des ambassades dans l'intérieur aux Ashantis.

3e Éclaircissement.

Pays de l'intérieur au nord de la Côte-d'Or; royaume des Ashantis (Ashantee).

Un progrès important pour la géographie de l'Afrique, c'est la connaissance précise de l'intérieur des terres qui font face à la côte de Guinée, et forment le royaume des *Assiantes* ou *Ashantis*.Th. Bowdich, chef de l'ambassade anglaise, recueillit, en 1817, les premiers renseignemens positifs (2), dans la résidence même du roi dont il avait gagné l'amitié. Ces notions ne sont pas complètes encore, et ne satisfont pas entièrement les exigences de la science; mais elles révèlent à nos regards un monde inconnu jusqu'alors, et ouvrent un chemin à la géographie jusqu'à l'intérieur du cours du Niger. Les recherches sur les traditions du pays, les nombreuses hypothèses du chef de l'ambassade anglaise à Coumassie (*Coomassie*), laissent beaucoup à désirer et nous regrettons surtout qu'il ne nous ait fourni aucuns documens sur l'histoire naturelle et la géographie. Nous allons extraire du volume in-4° qu'il a publié les notions suivantes qui nous paraissent les plus essentielles; ces observations, faites dans un pays complétement inconnu, jettent une grande lumière sur l'ethnographie de l'Afrique, et méritent à leur auteur la reconnaissance de la science.

Le nom des *Ashantis*, *Assiante*, *Kassiante*, *Assentaï*, est cité, pour la première fois, au commencement du 18e siècle, par Bosman et Barbot qui le confondirent avec celui d'*Inta*. Depuis leur expédition contre les *Akemistes*, en 1749, les Ashantis sont cités par les auteurs danois, comme un peuple belliqueux et sauvage, au poil roux (1). Bientôt ils apparaissent à Accrah comme des marchands civilisés qui, pour arriver à la côte, prennent leur route (2) par le défilé d'Aquapim, colonie danoise, et par la terrasse des montagnes. De la côte, disent ces premiers voyageurs, on monte pendant 14 jours de marche, à travers un pays montagneux, puis on arrive dans de grands déserts inhabités; il faut ensuite 8 ou 10 jours pour atteindre les premières habitations des montagnards. Leur nom s'est répandu à l'est, jusqu'à la cour de Dahomey, où Dalzel entendit parler d'eux; la renommée de leur puissance et de leur trésors a pénétré avec leurs marchands, à travers toute l'Afrique septentrionale, jusqu'à Mesurata sur la côte de Tripoli, où Lucas obtint les premiers renseignemens sur les immenses contrées dont ils exploitent le commerce. En 1806 et 1807, ils entreprirent contre les Fantis une expédition qui tourna à leur avantage; ils recommencèrent une seconde fois la guerre en 1811, et une troisième fois en 1816, et la victoire suivit toujours leurs armes. C'est alors que les Anglais eurent occasion de connaître ce peuple belliqueux, capable de mettre sur pied une armée de 150,000 hommes (3), et supérieur aux autres nègres de la côte de Guinée, autant par sa civilisation et ses mœurs que par sa puissance. Il se distinguait encore d'eux par une foule d'usages particuliers, mais surtout par la circoncision (4), et il excita au plus haut degré, l'intérêt et l'attention des Européens.

Le comité africain, voulant prévenir le renouvellement de la guerre sanglante qui menaçait les possessions mêmes des Européens sur la côte de Guinée, et ouvrir au commerce une route dans l'intérieur du pays, se décida, en 1817, à envoyer des présens au roi des Ashantis. L'ambassade avait pour mission d'engager le roi à recevoir un envoyé anglais à sa cour; elle était

(1) Meredith, App., pag. 263.
(2) Th. Edw. Bowdich, Mission from cape Coast-Castle to Ashantee. Lond., 1819, in-4°.

(1) Rœmer, Nachrt., pag. 137.
(2) Rœmer, ibid., p. 91.
(3) H. Murray, Hist. account, t. II, p. 310.
(4) Meredith, pag. 196.

chargée en outre de résoudre d'autres questions qui intéressaient la politique et le commerce de l'Angleterre. M. James conduisit l'ambassade, mais il fut bientôt rappelé de son poste. Bowdich qui l'accompagnait fit un traité de commerce et d'alliance avec la cour de Coumassie. Après quelque temps de séjour, il revint à la côte et s'embarqua pour l'Angleterre, afin de communiquer au public ses observations et ses découvertes; M. Hutchison, son successeur, resta en qualité de résident anglais (1), dans la capitale des Ashantis.

Départ du Cap Coast-Castle pour Coumassie.

Le 22 avril, on s'enfonça (2) dans les terres par *Annamaboë*, et on marcha jusqu'au 15 mai, pour arriver à la capitale des Ashantis. D'Annamaboë on avança toujours au nord, à petites journées, à travers une contrée sauvage et boisée, jusqu'au fleuve de *Bousempra*, au delà duquel se présentèrent les premiers champs cultivés (3).

Un mille au nord d'Annamaboë, les voyageurs traversèrent une vallée fertile, couverte de forêts de pins, d'aloës, de palmiers, de bananiers, et après 4 heures de marche, on entra près de *Payntri* (5° 20' 30" lat. N. et 1° 47' long. O. Greenw.), dans la contrée montagneuse. Les montagnes les plus élevées étaient composées de cailloux et de blocs de pierre, les montagnes plus basses étaient parsemées de pyrites blanches; un sol noir, sans pierres, couvrait les vallées. *Payntri* est un lieu enchanteur; on s'y procura sans peine des provisions pour plusieurs jours de marche, car on allait avoir à traverser de grandes forêts sauvages.

Les six journées suivantes (4) furent très-pénibles; on marchait dans des bois épais, où les végétaux entrelacés ne laissaient le plus souvent aucun sentier praticable; les pieds étaient tantôt déchirés par des cailloux, tantôt ils enfonçaient dans des marais traversés par un grand nombre de ruisseaux; le cotonnier, le bois de fer et des palmiers de différentes espèces, étendaient au loin leur ombrage; leurs racines, les troncs renversés ou morts, étaient couverts de plantes parasites et grimpantes qui arrêtaient souvent la marche des voyageurs, et dans ces sentiers tortueux, on grimpait plutôt qu'on ne marchait. On ne pouvait aller qu'à petites journées; les guides et les porteurs, saisis d'une terreur superstitieuse, redoutaient les esprits de la forêt; les bêtes féroces dont les hurlemens répétés par les échos annonçaient la présence, présentaient à tous un danger réel; des troupes innombrables de perroquets perchés dans la cime des arbres, remplissaient le bois de leurs cris. La nuit, des essaims de lucioles, de vers luisans, augmentaient de leur lumière douteuse, l'horreur mystérieuse des bois, et souvent, près des feux du bivouac, Bowdich se crut transporté au milieu de l'enfer du Dante. Toute trace d'habitation et de culture avait été détruite par les dernières guerres, jusqu'à la limite de l'ancien royaume des Fantis, dont Mansué était autrefois la ville frontière; les habitans avaient été chassés de leurs demeures, et il était impossible de se procurer des provisions.

Le sixième jour de marche depuis le départ de Payntri, les voyageurs entrèrent dans la délicieuse vallée du Bousempra (1), qui coule ici de l'E. à l'O. et sépare les forêts sauvages des pays cultivés de l'intérieur où les Ashantis n'ont pas porté leurs ravages. C'est ici qu'on rencontra *Prasou* (Prasoo), ville agréable et propre; à deux journées de marche, au nord, était situé le petit village *Asharaman*, où furent livrés les premiers combats dans la guerre des Ashantis. Ce lieu est placé sous le 5° 59' 20" lat. nord; et là reparurent les premiers champs de blé depuis Payntri.

De ce point, la contrée va toujours en s'élevant de plus en plus; des pierres ferrugineuses couvrent les cimes des montagnes; c'est ici, sous le 6° 8' 50" lat. N., qu'on arriva à la frontière (2) du royaume des Ashantis. Le fleuve *Bohmen* forme la limite; ses eaux, dit-on, inspirent l'éloquence, et un grand nombre d'Ashantis qui veulent posséder ce don précieux, viennent en boire une fois tous les ans. C'est ici la contrée montagneuse, couverte de montagnes et de vallées, et dans laquelle on va toujours en montant. A *Doumpassi* (Doompassee) 6° 11' 30" lat. nord, lieu assez important, commencent les immenses champs de blé qui s'étendent à travers un pays bien cultivé, jusqu'à la capitale du royaume. La saison des pluies commence ici au mois de mai.

(1) Bowdich, pag. 42, 141.
(2) Bowdich, p. 14, 31.
(3) Ibid., p. 26.
(4) Bowdich, p. 18.

(1) Bowdich, pag. 23, 25.
(2) Bowdich, pag. 27.

Jusqu'à la résidence du roi, à Coumassie, ce n'est plus qu'une suite de terres fertiles et bien cultivées, couvertes de champs de blé, d'ignames, de patates, d'encruma et d'autres plantes nutritives.

Les premiers jours du séjour de l'ambassade dans cette résidence se passèrent en audiences et en fêtes. Après bien des difficultés, Bowdich conclut enfin un traité d'alliance (1), entre le gouverneur du cap Coast-Castle sur la Côte-d'Or, et le roi d'Ashantie, *Saï Toutou* (Tootoo) *Quamina*. Le royaume de *Dwabin* était aussi compris dans le traité dont voici les principaux articles : « Il y aura paix et alliance entre les sujets » des deux puissances, et dans le pays de mon- » tagnes des Ashantis, et sur les côtes : les cô- » tes seront, dorénavant, à l'abri de toute inva- » sion ; s'il s'élève quelque malentendu entre » les deux peuples, on ne commencera pas la » guerre avant d'avoir eu une conférence avec » le gouverneur. Il sera toujours permis à un » officier anglais de résider dans la capitale des » Ashantis, pour entretenir une communication » régulière avec le gouverneur du cap Coast- » Castle. Le roi favorisera et protégera le com- » merce avec le cap Coast, et, de son côté, le » gouverneur s'engage à laisser jouir les Ashan- » tis de tous les avantages de la côte. Le gou- » verneur punira lui-même les fautes légères » commises par des Ashantis, mais il devra en- » voyer au roi ceux qui se seraient rendus cou- » pables d'un grand crime. Les rois des Ashantis » remettront leurs fils aux soins du gouver- » neur du cap Coast pour les élever et les ins- » truire dans les arts et les sciences des Anglais. » Le roi promit en outre de donner aux états tributaires l'ordre de recevoir et de protéger le major Peddie et le capitaine Thomas Campbell qui voyageaient pour la science, s'ils venaient à entrer sur leurs domaines. Après la signature et l'échange du traité, le roi remit à Bowdich ses présens. C'était, au gouvernement anglais, les enfans à élever, au gouverneur, un jeune garçon et une jeune fille pour le servir, à Bowdich, le même présent, et de plus des lingots d'or; il donna, pour le musée anglais, six ouvrages en or des orfèvres du pays. Il s'engagea à ne plus faire la guerre aux Fantis, et à les considérer à l'avenir comme des sujets du roi d'Angleterre; mais il exigeait, en retour, que le roi d'Angleterre *rétablît le commerce des esclaves*, *dont l'abolition lui était très-préjudiciable.*

Cette condition pouvait devenir un écueil contre lequel viendraient échouer les espérances du gouvernement anglais. Pendant le séjour de Bowdich à Coumassie, les Espagnols en avaient exporté mille esclaves (1), et ce commerce était très-lucratif pour les Ashantis. L'arrivée des vaisseaux négriers sur leurs côtes est pour eux une fête, et la traite des nègres est surtout pour les grands du pays, une source de richesses; car, presque tous les esclaves de Coumassie sont envoyés des royaumes d'*Inta*, *Dagwumba* (*Degomba* dans Lucas) par les vassaux du roi, en paiement de leur tribut annuel. Le produit de leur vente remplit les trésors du roi. Le plus grand nombre des esclaves est enlevé sur les routes; le nombre de ceux que l'on se procure ainsi est si grand, que le prix d'un esclave ne s'élève, dans le pays, qu'à 2,000 cauris, ce qui équivant à quelques noix de Goura (*sterculia acuminata*, dans Palissot de Beauvais, flore d'Oware I, pag. 41, tab. 24). Les comptoirs danois et hollandais qui ont renoncé à la traite des nègres, sont en pleine décadence; le commerce anglais éprouve aussi de grands dommages. Comme les Espagnols continuent toujours la traite des noirs, les indigènes voient de mauvais œil les Anglais qui éloignent tous les négriers.

Quoique les Ashantis ne fassent le commerce que pour leurs besoins (2) et non comme spéculation, leurs relations ne se bornent pas cependant à la côte de Guinée. Leur commerce traverse l'Afrique jusqu'au-dessus du Niger, et il est encore très-important dans le Fezzan. La monnaie des Ashantis est la poudre d'or. Dans les états voisins, Inta, Dagwumba, Gaman, Kong, on se sert des cauris. Les Ashantis vont échanger leurs marchandises dans l'intérieur des terres, vers le Nil, jusqu'à *Houssa*, où les étoffes de soie les plus précieuses trouvent un débouché rapide.

Ces relations commerciales font de la capitale des Ashantis, un centre très-important, d'où l'on peut tirer, comme l'a fait Bowdich (3), les renseignemens les plus curieux sur tous les pays de l'intérieur; car, de Coumassie, partent 9 grandes routes qui conduisent dans toutes les parties

(1) Bowdich, pag. 126.

(1) Bowdich, pag. 339.

(2) Bowdich, pag. 330, 335.

(3) Bowdich, fr. II, ch. I. Geography, p. 162-214.

de l'intérieur; des contrées très-reculées dans les terres sont soumises à l'empire du roi des Ashantis. Meredith vit, dans le camp du roi, à Anuamaboë (1807), parmi les nombreux chefs qui commandaient les guerriers, dans la guerre contre les Fantis, un homme d'une grande taille, aux formes athlétiques et dont l'extérieur ressemblait à celui d'un Arabe; il était mahométan et natif de Cassina (1), au S. E. de Tombouctou; il avait amené ses hommes au service de son prince; des sentences du Coran, enchâssées dans des cadres d'or et d'argent, étaient suspendues à son cou et il avait été à Tunis.

Déjà des mullahs ou prêtres mahométans venant du nord, se sont rencontrés (2) dans cette résidence avec des missionnaires chrétiens arrivés du sud. Les uns et les autres s'accordent à défendre le culte des fétiches et les sacrifices humains, pour lesquels le peuple est aussi passionné que les anciens Romains pour les combats de gladiateurs. Les mullahs jouissent d'une grande considération dans la résidence des Ashantis; ils enseignent à lire et à écrire l'arabe, et entretiennent des relations non interrompues avec le Tombouctou sur le Niger. L'un des plus distingués de ces mullahs était Baba (3) que Bowdich visitait trois ou quatre fois par semaine, et chez lequel il trouvait toujours réunis des Maures étrangers venus de toutes les parties de l'intérieur de l'Afrique. Ils déploraient l'ignorance et l'idolâtrie des Ashantis, et appartenaient assurément à une grande mission mahométane qui s'étend, des contrées du Niger, jusqu'au pays des Ashantis. Bowdich trouva à Coumassie, chez le maure Apoukou (*Apookoo*), l'un de ces prêtres, beaucoup de manuscrits arabes et quelques livres européens parmi lesquels était une bible en hollandais.

Une tradition des Ashantis rapporte qu'ils sont venus autrefois d'un pays situé plus près de la *grande eau;* selon cette tradition, ils auraient conquis le royaume des Inta et deux autres états plus petits avant de fonder leur empire, et se seraient appropriés ensuite la langue et les usages des vaincus, peuples plus civilisés qu'eux. La langue des Ashantis diffère, en effet, de celles de la Côte-d'Or; cependant elle dérive comme celle des Fantis, celle de *Warsaw*, d'*Akim*, d'*Assin*, d'*Aquapim*, d'une langue mère commune; selon une tradition des Ashantis, ils auraient formé autrefois douze tribus (1): la famille des rois appartient par exemple à la tribu des Annono. Bowdich croit retrouver chez eux la division des familles patriarchales des Hébreux et d'autres peuples primitifs; une seule partie de ce peuple, les Ashantis d'Accrah, ont l'usage de la circoncision. Des six langues (2) parlées dans la contrée, qui s'étend depuis Apollonia jusqu'au Rio-Volta (60 mille géogr.), les langues *d'Amanahea*, *d'Ahanta*, *Fanti*, *Affoutou*, *Accra* et *Adampé*, celle des Ashantis est la plus harmonieuse et la plus délicate; aussi ce peuple est passionné pour la musique.

La législation, les usages, le gouvernement des Ashantis offrent un grand nombre de particularités qui leur sont propres (3). Le gouvernement est entre les mains du roi, de quatre chefs et de l'assemblée des généraux; il forme ainsi une monarchie mixte, ou monarchie-aristocratique. Bowdich en a beaucoup parlé, et nous a donné sur l'histoire de ce peuple (4) tous les documens qu'il put recueillir. Nous allons, en terminant, rapporter une tradition remarquable des Ashantis sur le choix du bien et du mal et le partage du monde entre les noirs et les blancs; nous exposerons aussi l'idée qu'ils se font de la terre. Par ces deux points, ce peuple occidental se rattache aux traditions des peuples orientaux; ils sont donc du plus haut intérêt, puisqu'ils nous permettent de reconnaître une primitive fraternité entre nous et ces peuples si maltraités, si méprisés depuis trois siècles. Bowdich a écrit à ce sujet une hypothèse dont nous traiterons aussi.

Tradition des Ashantis (5).

Au commencement du monde, Dieu créa trois hommes blancs et trois hommes noirs et autant de femmes. Pour leur ôter, dans la suite, tout sujet de réclamation et de plainte, il leur laissa le choix du bien et du mal. Sur la terre furent placées une grande calebasse et un papier scellé, et Dieu laissa les noirs choisir les premiers. Et les noirs prirent la calebasse, parce qu'ils croyaient qu'elle contenait tous les biens; mais,

(1) Meredith, pag. 158.
(2) Bowdich, pag. 397.
(3) Bowdich, pag. 90.

(1) Bowdich, pag. 231.
(2) Bowdich, pag. 344.
(3) Bowdich, chap. III, pag. 252.
(4) Ibid., pag. 231-251.
(5) Bowdich, ibid, pag. 261.

l'ayant ouverte, ils ne trouvèrent qu'un morceau d'or, un morceau de fer et d'autres métaux dont ils ne connaissaient pas l'usage. Et les blancs ouvrirent alors le papier scellé, et il leur promettait tous les biens. Dieu laissa alors les noirs au milieu des broussailles et des bois, et conduisit les blancs vers la mer. Toutes les nuits Dieu venait converser avec les blancs; il leur apprit à construire un vaisseau, puis il les conduisit dans un antre pays. Bien longtemps après, ils revinrent apportant une foule de marchandises pour commercer avec les noirs; et, sans leur choix malheureux, les noirs seraient devenus le premier peuple de la terre. Et, voyant que Dieu les avait abandonnés et qu'il préférait les blancs, les noirs tournèrent leurs hommages vers les esprits inférieurs et vers les fétiches qui président aux fleuves, aux bois et aux montagnes.

Selon Hutchison voici l'idée que les Ashantis (1) se font de la terre. Ils disent: la mer Méditerranée est située au centre de la terre, sans communication avec l'Océan; sept fleuves se dirigent de l'Afrique vers cette mer; mais deux seulement l'atteignent, comme le Nil, qui y précipite à grand bruit ses eaux rapides. La mer Rouge prend, suivant les temps, différentes couleurs; ce phénomène est causé par sept grands fleuves diversement colorés qui y portent leurs eaux. C'est de là que lui vient le nom de *Majoomaal Bahare* ou réunion des fleuves. Ils appellent une troisième mer *Bahare Nohoo*, c'est-à-dire *eau de Noé*, parce que c'est de là qu'est sortie la grande inondation.

Ils entendent par cette mer le grand lac *Caudie;* suivant la description qu'ils en font, ce lac est entouré de rochers escarpés; mais d'intervalle en intervalle, il bouillonne, vomit au loin d'énormes masses d'eau qui inondent toute la contrée, et, comme une mer volcanique, il a ses éruptions. Ils se représentent le monde comme une surface ronde, entourée d'une bordure de rochers; la mer ou l'océan coule entre cette bordure et la terre qui est située au centre.

1ʳᵉ REMARQUE.

***Les Ashantis**, anciens émigrés éthiopiens; hypothèse de Bowdich* (2).

Beaucoup d'Ashantis n'ont pas la physionomie nègre, et un grand nombre de leurs usages et de leurs lois rappelèrent à Bowdich les anciens Égyptiens. Les traditions concernant les migrations de leurs tribus permettraient de les regarder primitivement comme des Abyssiniens-Éthiopiens mêlés à des colons égyptiens qui peut-être furent chassés de *Tachompso*, *Meroë*, *Gojam*, leurs antiques demeures. Ces Éthiopiens, pressés peut-être par la caste des guerriers venus de l'Égypte, auraient été refoulés du Nil supérieur à l'ouest.

Selon Bowdich, on retrouve chez les Ashantis la même singularité dans l'ordre de succession que chez les anciens Éthiopiens (1). Diodore rapporte que les Éthiopiens déposaient les cadavres de leurs morts dans l'eau ou dans leurs maisons. Suivant Hutchison, les *Joum-Joum* qui habitent la rive orientale du Niger ont conservé le même usage et descendent dans l'eau les cercueils de leurs morts. Les habitans du fleuve Gabon et les Fantis conservaient les corps de leurs parens dans leurs propres maisons.

Les *Joum-Joum (Yem-Yem)* et d'autres Éthiopiens de l'intérieur habitent depuis le fleuve Gabon jusqu'à l'ancienne Éthiopie, c'est-à-dire jusqu'au Nil supérieur; ce sont les Éthiopiens sauvages d'Hérodote, les anthropophages de Ptolémée, et ils ont encore aujourd'hui les mêmes usages et les mêmes mœurs que dans les temps les plus reculés du passé.

Bien différens de ces barbares, les Ashantis sont les Éthiopiens civilisés d'Hérodote et de Diodore. Refoulés à l'ouest par les colons égyptiens, ils en prirent ces arts, ces connaissances et ces usages qui aujourd'hui encore nous frappent d'étonnement sur toute la côte de Guinée. Repoussés une seconde fois par Ptolémée-Évergète, ils se retirèrent plus loin à l'ouest. A eux se joignirent d'autres peuples qui habitaient auparavant plus près de la Méditerranée et qui probablement furent chassés dans les terres par les expéditions des Carthaginois; après la destruction de Carthage, un grand nombre de ses habitans se retirèrent aussi vers le Niger. Cette supposition est confirmée par l'identité de plusieurs noms de peuples dans le voisinage des Carthaginois, avec d'autres qu'on trouve au sud du Niger. Buache les a indiqués dans la carte qu'il a dressée pour l'ouvrage de Ptolémée (2). Ainsi, par exemple, les *Mimaki* que Ptolémée place un peu au sud de Tripoli, se retrouvent une seconde fois à l'ouest du nouvel empire de *Jarryba*; les *Nabathræ* qui habitaient au-dessous d'Alger, selon Ptolémée, repa-

(1) Hutchison Diary, dans Bowdich, pag. 408.

(2) On the origin of the Ashantee, dans le journ. of sciences. lit. Arts. Nr. XIX, 1820, p. 73.

(1) On the origin, etc., pag. 75.

(2) Comparez Mithridates, 3ᵉ part., 1ʳᵉ div., pag. 123.

raissent ensuite où est maintenant le royaume de Dahomey: les *Dolopes* qui se trouvaient dans la domaine de Tripoli, se montrant plus tard où est situé aujourd'hui le royaume nègre de Coulla; les *Blemmyes* apparaissent successivement en trois endroits différens, sur le golfe Arabique près de *Rees Ageeg*, à la frontière orientale de l'Abyssinie, et enfin au sud, un peu au-dessous de la route des caravanes qui va de *Loango* à *Niemeamey*. A la frontière septentrionale des Ashantis est situé un royaume appelé Takima, et, selon les cartes manuscrites que les Maures firent voir à Coumassie, on trouve un second Takima entre le *Tombouctou* et le *Fezzan*.

Cornelius Balbus, le conquérant de *Garama* et de *Cydamus* (Fezzan) dans son expédition sur le Niger, a parcouru, sans doute pendant quelque temps, les contrées situées sur la rive septentrionale de ce fleuve que les états de *Nouff* (Noofee), *Yaoura*, *Tilaini*, occupent aujourd'hui. Selon l'opinion de Bowdich, ce conquérant détruisit, sur son passage, un grand nombre de peuples qui avaient primitivement leur séjour dans ces lieux, et les força d'émigrer sur la rive méridionale du Niger. Avant lui déjà, Suétonius Paulinus avait traversé, avec son armée, le pays des Perosi où Mungo Park crut trouver les sources du Niger, et que Ptolémée place entre la Gambie et la côte; son expédition produisit aussi assurément quelques-unes de ces émigrations secondaires des peuples du centre de l'Afrique, vers l'ouest. Le désert de Sahara offrait alors, comme aujourd'hui, beaucoup plus de routes praticables qu'on en dessine ordinairement sur les cartes. Le voyage de Scott au lac Dibbie, à travers le désert, prouve qu'il n'est pas, pour l'homme, une barrière infranchissable. De cette façon, les émigrés égyptiens auraient bien pu être refoulés successivement avec les peuples éthiopiques, jusqu'aux pays des Ashantis. Il en arriva de même aux peuples que remplacèrent les Arabes; pressés par ces nouveaux-venus, ils furent forcés de reculer toujours de plus en plus vers le S. O. Les traditions des Ashantis sur leurs anciennes émigrations, leurs mœurs abyssiniennes mêlées à des coutumes égyptiennes, confirmeraient l'hypothèse de Bowdich (1).

Les Arabes qui, du temps de Pline et du roi Jouba, s'étaient établis de Syène jusqu'à Meroë, se sont avancés depuis en Éthiopie jusqu'au Bornou; ce mouvement d'un peuple étranger doit avoir contribué aussi au déplacement de maintes nations éthiopiennes et nègres.

(1) Journ. of science, ibid., pag. 77.

Bowdich, que nous laissons parler ici, regarde les usages propres aux Ashantis, et qu'ils ne doivent pas aux Égyptiens, comme venant des Abyssiniens; d'autres coutumes dérivent des Phéniciens: elles ont été apportées par les colonies carthaginoises qui, selon son opinion, se sont établies autrefois au sud du Niger. Par exemple, l'usage de faire des libations dans toutes les circonstances, et non-seulement dans les sacrifices, rappelle les anciens Carthaginois et les Troyens. Comme les Phéniciens, les Ashantis sacrifient des victimes humaines et offrent à leurs dieux ce qu'ils ont de plus cher; comme eux ils ont des prêtres magiciens, ivres d'inspiration et d'enthousiasme. Les superstitions des Égyptiens, bien des lois et des usages de ce peuple se sont conservés plus purs chez les Ashantis que chez les Éthiopiens, voisins des Égyptiens, ou chez les Abyssiniens qui, en embrassant le christianisme, ont renoncé à un grand nombre de coutumes antiques. Nous allons indiquer d'abord les points principaux que les Ashantis ont de commun avec les Abyssiniens; nous indiquerons ensuite ceux qui en diffèrent et qui s'accordent plutôt avec les mœurs des anciens Égyptiens, telles qu'Hérodote et Diodore nous les ont fait connaître.

Le roi des Ashantis ne parle que par ses ministres; il demeure toujours enfermé dans son palais et reste invisible à ses sujets; ne vivant qu'avec ses courtisans, il est presque inconnu au reste de son peuple. C'est un crime de haute trahison que de s'asseoir sur le trône du roi. Il distribue à ses favoris des chaînes d'or, des colliers, des sabres. Le trône est héréditaire dans une famille, comme en Abyssinie. Tous les rois ajoutent à leur nom le titre de *Zaï* ou *Zaï*, comme chez les Abyssiniens et les Persans, où les empereurs prennent le titre de *Shah*, qui signifie *roi*. Le roi des Ashantis a autour de lui une garde d'esclaves, comme celui de l'Abyssinie. Les Ashantis ne combattent plus après le coucher du soleil; les anciens Égyptiens avaient la même usage. L'exécution du coupable suit immédiatement chez eux la condamnation. Les cérémonies du mariage sont les mêmes chez les Ashantis que chez les Abyssiniens. La circoncision est chez ces deux peuples un usage arbitraire. Hutchison rapporte qu'on trouva chez ce peuple, comme dans l'Orient, une tradition sur Balkis, reine de Saaba ou Sheba.

Voici maintenant les usages égyptiens dont on voit encore des traces chez les Ashantis. Souvent, en fouillant les anciens tombeaux des ashantis, on y a trouvé de la poudre d'or et des coraux de verre, comme dans les catacombes d'Égypte. Les Ashantis ne savent pas encore faire le verre. Ces coraux

pourraient bien venir des Portugais; mais ils pourraient aussi être plus anciens et venir des Phéniciens, car on en trouve souvent aussi au sud, sur les bords du Niger. Chez les Ashantis les hommes tissent eux-mêmes leurs vêtemens; ils ont une musique funèbre et des funérailles qu'ils tiennent probablement des Égyptiens. Chez eux, l'accusateur qui est convaincu d'imposture, subit la même peine que le coupable. Ils ne mangent jamais avec les étrangers et prennent leurs repas en plein air, comme les Égyptiens; comme eux encore, ils laissent croître leurs cheveux en signe de deuil. Le blanc est pour eux une couleur sacrée, et tous leurs fétiches sont blancs, ils adorent le crocodile et un grand nombre d'autres animaux; le culte de ces animaux est attaché à certaines familles.

Les Ashantis ont encore beaucoup d'usages communs avec les Hébreux (1), par exemple la division en douze tribus.

Ainsi l'Égypte n'aurait pas seulement exercé son influence sur les Abyssiniens; ses coutumes et ses mœurs auraient agi sur d'autres peuples de l'intérieur de l'Afrique, à l'ouest, et peut-être en trouvera-t-on encore beaucoup de traces dans l'intérieur de cette partie du monde. Au nord-est de Coumassie sur la route qui va de cette ville à Cassina, près du Niger, est située *Dagwumba*, ville très-grande, appelée autrefois *Degombah*; c'est le siége d'un oracle fameux, et la connaissance exacte de cette cité jetterait un grand jour sur l'intérieur, car il s'y tient un grand marché (2) pour toutes les contrées de l'Afrique centrale. Hutchison qui était resté à Coumassie en qualité de résident anglais, avait projeté d'y faire un voyage.

Ces hypothèses de Bowdich sont assurément intéressantes et lumineuses; mais avant de les admettre entièrement, nous attendons que de nouvelles découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, viennent les confirmer ou les détruire.

2e Remarque.

Stations commerciales depuis Coumassie jusque dans l'intérieur, sur la route qui conduit à Houssa et au Tombouctou.

Coumassie, dans le pays des Ashantis, est le centre du commerce de l'intérieur qui se fait sur la côte avec les étrangers; c'est encore le point de réunion d'un grand nombre de voyageurs qui peuvent donner de curieuses notions sur les provinces les plus reculées de l'Afrique centrale. Le grand nombre de documens que l'infatigable Bowdich a rassemblés pendant son séjour, prouvent assez combien ce pays est favorable aux explorations de la science (1). Mais comme ces données sont très-vagues, qu'elles ne précisent jamais les lieux d'après leurs rapports avec les points cardinaux, comme souvent elles sont en contradiction entre elles ou avec d'autres relations, il en résulte peu d'avantages positifs pour la géographie, et on ne doit les considérer que comme de précieux indices. C'est pourquoi nous renfermons dans une remarque, quelques-unes des notices qui nous sont communiquées sur les environs du pays des Ashantis jusqu'au Niger. Nous étudierons plus bas, en son lieu, ce qu'on a appris là de ce fleuve.

Coumassie est située sous le 6° 34′ 50″ lat. nord, et le 2° 11′ long. ouest de Greenw. De cette capitale, habitée par une population nombreuse, résidence d'une cour brillante et le centre d'un commerce important, partent neuf grandes routes, dans toutes les directions. Elles conduisent à *Dwabin*, *Akim*, *Assin*, *Warsaw*, *Gaman*, *Soko*, *Daboia* et *Sallagha*, provinces importantes qui entourent de toutes parts le royaume des Ashantis.

1. Au nord-est de Coumassie est située Tafou (2), autrefois ville des Inta (prononcez N'ta) et aujourd'hui soumise aux Ashantis. Lorsqu'ils émigrèrent dans le pays qu'ils occupent, les Ashantis conquirent plusieurs provinces des Intas, et celle-ci forme la frontière septentrionale de leur empire. L'islamisme y a déjà pénétré depuis longtemps, et tous les chefs ou *cabosirs* sont des croyans. Ce pays est arrosé par l'*Adirri* (le Rio-Volta).

2. Au nord-nord-est, à sept jours de marche de Coumassie, est situé le petit royaume de *Coranza*, (probablement le Corisseno des anciennes cartes); ses habitans ont une origine et des traditions communes avec les Ashantis; mais, d'après le témoignage même du roi, à Coumassie, ils ont plus d'intelligence et de talent que ses sujets. De là, la route se dirige vers le pays des Intas, au nord est du Rio-Volta supérieur, entre deux grands fleuves, le Rio-Volta, appelé Adirri dans ce pays, et le fleuve Laka à l'est (3); c'est à ce qu'il paraît, un des affluens orientaux du Rio-Volta; aussi large, aussi impétueux que le premier, il y jette ses eaux près d'Odenti. Les Intas subjugués sont une race timide et faible qu'on enlève pour en faire des esclaves.

(1) Journal of science, ibid., pag. 85.
(2) Bowdich, Mission, pag. 178 et 453.

(1) Bowdich, Mission, p. II, ch. 1.—Geography, p. 162-204.
(2) Bowdich, Mission, p. 170.
(3) Bowdich, Mission, pag. 178.

Le plus grand marché du pays est *Sallagha*, situé à 17 journées ou 30 milles géog., au nord-est de Coumassie, à peu près sous les 7° 56' lat. N. et 0° 9" long. O. de Greenw.

3. Au nord d'Iuta, sur la grande route des caravanes qui va de Coumassie dans le *Houssa* sur le Niger, est le royaume fameux de *Dagwumba* (Deyombah selon Young, Lucas, Rennell) (1). Sa capitale est *Yahndi*, au nord-est de *Sallagha*; de ce lieu, la route y conduit en sept jours de marche à travers un pays de plaines. Yahndi est située, selon le calcul de Bowdich, à peu près sous les 8° 38' lat. nord et les 0° 55' long. ouest de Greenw. Elle doit être beaucoup plus grande encore que Coumassie; les mahométans ont converti à leur foi le roi du pays, et un grand nombre d'entre eux se sont fixés dans sa capitale. L'islamisme a donc déjà franchi, depuis longtemps, le Niger qui était comme sa frontière au sud. Lucas cite déjà de son temps, Degomba comme un état mahométan. La ville Yahndi ou Dagwumba doit être très-peuplée, opulente et remplie des trésors qu'apporte le commerce avec lui. Des marchands de toutes les contrées de l'intérieur de l'Afrique accourent en foule à ses marchés. Des troupeaux de vaches, de chevaux et d'autres animaux, sont les principaux objets du commerce. Nous avons fait mention plus haut de l'oracle que possède cette cité.

4. Au nord-est de ce royaume, s'étend, dans un pays de plaines appelé *Sarem*, une suite d'autres petits états. Ce sont, entre autres, les royaumes de *So* et de *Gamba*; ce dernier, situé à 5 jours de marche au nord-est de Yahndi, est une province limitrophe de l'empire des Ashantis, quoique leur influence s'étende réellement jusqu'au Niger par l'intermédiaire de Dagwumba. Au nord de Dagwumba est situé le royaume de Fobi, sur la route de Coumassie à Jinnie; au nord-ouest, le pays des *Mosi*, habité par une race guerrière. A quelques journées de marche, plus au nord, est situé *Calanna* (2), probablement la *Calhansi* d'*Imhamed*; c'est, comme Yahndi, une ville très-grande et un marché important; elle est bâtie au pied d'une montagne qui contient beaucoup de fer, et un grand nombre de ses habitans travaillent ce métal avec habileté. En suivant toujours cette route dans la direction nord-est, on arrive enfin au Niger et dans le Houssa.

5. *Route de Tombouctou, conduisant par les montagnes de Kong à Jinnis sur le Niger.*

Cette route, qui va de Coumassie à Tombouctou, et s'avance toujours directement vers le nord, est moins fréquentée, par les marchands mahométans, que celle qui va au nord-est, et conduit, par Dagwumba, dans le Houssa. Cependant cette contrée est beaucoup plus riche. Les peuples qui se trouvent sur la route des montagnes de Koug, sont moins civilisés, moins commerçans et plus pauvres; aussi ils sont plus rarement visités par les étrangers.

Après 12 journées de marche, on arrive de Coumassie à *Bountoukou*; sept journées plus loin, au nord, on passe un fleuve qui a dix minutes de traversée et forme la limite du royaume des Ashantis; les Maures l'appellent *Zamma* et les Ashantis *Coumbo*. Aucun des Ashantis, suivant ce que Bowdich put en apprendre, ne s'était hasardé encore au delà de ce fleuve. A 5 jours de marche de l'autre côté du fleuve, s'élèvent les montagnes de Kong, qui ont donné leur nom au royaume qui les avoisine. La montagne au pied de laquelle est bâtie la capitale, s'appelle *Toulils-Sina*; une petite rivière qui coule 4 journées au delà, porte le nom de *Woura*.

Les habitans de ce pays ne sont pas aussi riches que les Ashantis. Leur marché est approvisionné par les marchandises de Houssa. La contrée est très-peuplée, elle produit beaucoup de chevaux, et on y tue tous les jours des éléphans. A partir de Kong, il faut sept jours pour passer les montagnes de Kounkouri. C'est de là que les Ashantis tirent le plus grand nombre de leurs esclaves : on les appelle *Dunkos* ou *Dunkoëns* sur le marché de Coumassie, et de là vient que quelques auteurs ont pris cette dénomination pour le nom propre de tous les peuples qui habitent au delà du pays des Ashantis; mais ce n'est ni le nom d'un peuple, ni celui d'un pays : c'est seulement une appellation que les Ashantis donnent aux peuples sauvages de l'intérieur, et dans leur bouche, elle a le même sens que *barbares*. Ces peuples sont très-faciles à reconnaître aux incisions qu'ils se font sur le visage et qui leur servent de marque de distinction entre eux et entre leurs voisins. Les habitans du Dagwumba ont chacun trois légères incisions sur chaque joue, autant au-dessous et une incision horizontale au-dessous de l'œil. Ceux d'Yahndi ont trois incisions longues et profondes sur le visage; les Mosi s'en font aussi trois très-profondes et de plus une sous les yeux; ceux de Bornou en ont le front tout cicatrisé; ceux de Marrowa ont un grand nombre de petites cicatrices sur tout le corps; ceux de Fobi, de Calanna se percent le nez. Les incisions sont faites dans la première enfance; une liqueur fétiche ou enchantée est versée goutte à goutte dans les blessures, pour préserver la vie de l'enfant et le rendre invulnérable. Tous ces nègres qui ont la peau ainsi tailladée,

(1) Bowdich, Mission, p. 178.
(2) Bowdich, Mission, p. 180.

apparaissent sous le nom de *Duncos*, dans les marchés des Ashantis et de la côte de Guinée. A 9 journées de marche au-dessus des défilés sauvages des montagnes de Kong, on se trouve de nouveau dans une contrée très-peuplée; elle s'appelle *Kaybi* et sa capitale porte le même nom. Trois journées au delà, on passe la haute montagne *Seboupou* et un fleuve très-large, puis on entre dans le pays de *Kyri*, mais cette route est très-dangereuse à cause des hordes vagabondes qui la parcourent. Cinq journées plus loin, on entre dans le puissant royaume de *Garou*, dont le roi réside à *Netaquolla*. Ce royaume ne serait-il pas le *Gago* de Leo Africanus? 20 journées au delà, se trouve le royaume de *Douwara*, dont les habitans savent très-bien cultiver le terrain rougeâtre sur lequel ils vivent; près de là est situé un petit état appelé *Filladou* ou *Firrasou*, peut-être une colonie des Foullahs. 5 journées au nord de Douwara, on arrive enfin au Niger. Sur sa rive méridionale, est située, dans une île, la ville *Jinnis* (Jennï), où habitent, dit-on, deux Européens (1).

4° Éclaircissement.

Cap Sierra-Leona.

Le cap Sierra-Leona est la prolongation la plus occidentale que nous connaissions d'un haut pays de montagnes, sur la côte de Guinée. De la mer, il apparaît (2) comme un plateau aux cimes couronnées de forêts; il borde la côte, depuis le cap Shelling jusqu'à la rivière de Sierra-Leona, et on dirait une muraille de dix milles de largeur, qui s'élève pour soutenir les montagnes. Les Portugais ont donné le nom de Sierra-Leona à cette côte, à cause des tonnerres épouvantables (3) qui rugissent, comme la lionne, sur ses cimes orageuses, et parce qu'elle se trouve dans la région des ouragans (*tornados*).

Au nord, le pays des Boullom et des Foulahs est encore une haute terre jusqu'au cap Vargas et, dans l'intérieur, jusqu'à *Kakoundi*, comparativement à la côte plus septentrionale, près de Rio Nunez (4), sur les rives duquel commencent les terres planes, entre le Rio-Grande et la Gambie. Au sud, la haute Sierra se dégrade rapidement dans le littoral bas et plat appelé *Mampa*, et qui s'étend vers le cap Palmas.

Il est important de remarquer ici, que le plateau de Sierra-Leona (8° 30' lat. N.) est situé sous la même latitude que la terrasse montagneuse d'Akim et qu'Abomey (9° 30' lat. N.).

Ce point, occupé par les Européens, ne nous a pas ouvert encore une grande connaissance dans l'intérieur du pays, mais il est probable que, de *Freetown*, nous obtiendrons bientôt des révélations importantes sur la mystérieuse Afrique.

La fondation d'un état nègre libre sera toujours un fait à jamais mémorable pour les siècles suivans. Le nom de son noble et désintéressé fondateur, ceux de Grandville, Sharp, Wadstrœm (1), Beaver (2), Afzelius, Watt, Winterbottom, Wilberforce, demeureront toujours immortels pour avoir concouru de leurs efforts à la création d'un tel établissement sur les côtes de l'Afrique : leur mémoire y sera toujours chère, en dépit de l'hypocrisie et de l'imposture qui, sous la forme séduisante d'une institution africaine, ont pu y obtenir quelques succès dans ces derniers temps.

1re Remarque.

Nègres montagnards, Nègres de la côte.

Ici encore, l'histoire nous révèle que les peuplades nègres sorties du pays montagneux de l'intérieur se sont avancées toujours progressivement vers la côte. Envahissantes et victorieuses, elles ont subjugué les anciens habitans, et les ont vendus et exportés comme esclaves. Les malheureux débris des peuples vaincus se sont retirés à l'extrémité des promontoires et dans les groupes d'îles qui avoisinent la côte.

Autour de Sierra-Leona habitent les Nègres *Bulloms* (3), autrefois maîtres du pays, et resserrés aujourd'hui sur un étroit espace. Les *Timmanis*, peuple montagnard, maintenant en possession de la côte, sont descendus du plateau à une époque inconnue et ont chassé les Boulloms. La côte est actuellement occupée par leurs tribus, les Logos et les Krangos.

(1) Bowdich, Mission, p. 181, 184, 411.
(2) Wadstrœm. Plan for a free community of Sierra Leona. London, 1792, in-4°, tabula 1.
(3) Cadamosto et Labat, Relat. de l'Ethiopie occidentale, t. V, pag. 317.
(4) Winterbottom, Account of the native Africans in the neighbourhood of Sierra Leona, Lond., 1803, t. I, pag. 18, et Beaver, African memoranda, pag. 334.

(1) Wadstrœm, Essay on colonisat., t. II, p. 193, 220.
(2) African memoranda relative to a British settlement on the Island of Bulama to cultivat. and Afric. slavery, etc., dans capt. Ph. Beaver, Lond., 1805, in-4°.
(3) Winterbottom Account of Sierra-Leona, t. I, p. 3.

Les *Bagoes*, anciens maîtres du pays, ont eu le même sort, au nord de Sierra-Leona, près du Rio-Grande. Ce peuple pacifique fut chassé par les nègres Sousous (*Soosoo*), tribu des Fonblas, et resserré dans quelques villages et dans les îles de Los (*Los Idolos*).

Mais les Sousous ne sont pas restés en possession paisible de leurs conquêtes : depuis environ quatre-vingts ans, ils se sont laissés subjuguer par les nègres de Mandingo (1), peuple montagnard, riche, puissant et noble, qui s'était d'abord établi pacifiquement au milieu d'eux : les Sousous furent forcés de céder à leurs hôtes leurs habitations et leurs terres (voyez plus bas : *terrasse de Mandingo*).

Tout autour de cette prolongation du plateau à l'ouest, on remarque le même mouvement des peuples des hautes terres vers la terrasse des côtes, de là vient sans doute le nombre extraordinaire de petites peuplades différentes entre elles de forme, de langue et de mœurs, dont la diversité a excité, à si juste titre, l'étonnement de tous les voyageurs qui ont visité cette côte jusqu'au fleuve de Gambie (2).

2e Remarque.

Coup d'œil sur la colonie de Sierra-Leona.

A l'exception des travaux d'Afzélius, de Watt et de Winterbottom, dont nous exposerons les résultats dans le chapitre suivant, cette nouvelle colonie ne nous a encore rien révélé de l'intérieur de l'Afrique. Nous devons donc nous contenter de jeter rapidement un coup d'œil historique sur cet établissement; il suffira pour nous faire comprendre les obstacles qui s'opposent aux progrès de la géographie dans cette contrée.

A la fin du dix-huitième siècle s'éveilla dans beaucoup d'esprits l'idée de coloniser les côtes de l'Afrique. Le docteur Smeathman exposa le premier un plan sur ce projet, dans ses lettres au Dr Knowles (3); il publiait ses idées sur un système de colonisation pour l'usage des quakers qui, dans un moment de généreuse inspiration, avaient affranchi leurs esclaves. En 1784, Ramsay fit connaître, par la presse, les traitemens cruels que les planteurs exerçaient contre leurs esclaves; dans la même année, l'université de Cambridge mit au concours l'histoire de la traite des noirs : T. Clarkson remporta le prix. Cette question importante excita depuis peu une attention générale en Europe et dans les colonies; Wilberforce s'éleva au milieu du parlement anglais, contre la tyrannie des planteurs et contre la traite des noirs. Pendant la guerre d'Amérique, un grand nombre de nègres s'étaient affranchis; les uns prirent les armes contre leurs anciens maîtres, et passèrent sous les drapeaux anglais où se formaient des régimens de noirs : d'autres, dont les maîtres étaient restés fidèles à l'Angleterre, furent forcés de quitter avec eux le sol affranchi de l'union américaine; on leur donna, pour asile, les îles de Bahama et la Nouvelle-Ecosse; mais bientôt un grand nombre de ces infortunés se rassembla en Angleterre, et leur misère était surtout à charge à la capitale. Il se forma alors, sous la présidence de Hanuay, de Grandville et de Sharp, un comité pour fournir des secours à ces malheureux émigrés. En 1786, le docteur Smeathman proposa de former une colonie à Sierra-Leona, pour les nègres libres.

Le comité entra dans son projet et rassembla tous les planteurs et les nègres volontaires qui avaient émigré d'Amérique, après la guerre de l'Indépendance. Au mois de mai 1787, 40 nègres et 60 blancs, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de femmes de mauvaise vie, furent embarqués avec des provisions et des instrumens d'agriculture. Le capitaine Thomson, auquel avait été confié le commandement de la nouvelle colonie, acheta de Naïmbanna, prince nègre, et de ses vassaux, une étendue de terre de 20 milles anglais carrés : il partagea le terrain aux colons en portions égales, sous la condition d'une redevance annuelle, et bâtit un entrepôt pour les marchandises. Mais la maladie, la paresse, la dépravation des colons s'opposèrent à la prospérité de l'établissement. Leur indolence était si grande qu'ils trouvaient trop fatigant de bâtir des huttes pour se protéger contre la saison des pluies; à la fin de septembre de la même année, le nombre des planteurs était déjà réduit à 276. Lorsque les bâtimens de transport qui contenaient les provisions furent partis, les colons se virent enfin forcés de travailler pour se procurer des alimens; il fallut cultiver le riz et le blé; les malades furent bientôt guéris, mais la paresse étendait toujours sa plaie sur la colonie; la plupart des colons vendirent leur nouvelle propriété et leurs armes, et, après en avoir dépensé le prix en eau-de-vie, ils émigrèrent dans les marchés d'esclaves voisins. En 1789, un chef africain, voulant se venger des brigandages des colons, tomba tout à coup sur l'établissement, détruisit et brûla les nouveaux édifices; les faibles restes de la colonie remontèrent le fleuve et se réfugièrent dans l'île Bance,

(1) Winterbottom, Account of Sierra-Leona, t. I, pag. 6.

(2) Winterbottom, pag. 10. Beaver, African memoranda, pag. 319.

(3) H. Murray in Dr Leyden's Histor. Account of Discov., vol. II, ch. IV, pag. 255 285.

où ils furent recueillis par un chef noir louché de leur misère.

Quelques années après, en 1791, Falconbridge rassembla ces colons épars, dans l'intention de relever le malheureux établissement.

Il fallut racheter une seconde fois les terres de Sierra-Leona qui étaient retombées entre les mains du même prince nègre. L'établissement fut fixé à Grandville's Town, à quelque distance de Free-town *(ville libre)* siége du premier. Dans le même temps se forma, sous la protection du parlement, la compagnie de Sierra-Leona; elle était constituée pour trente ans, à partir du premier juillet 1791. Elle se composait de 13 membres qui, tous, avaient juré entre eux de ne pas faire la traite des noirs. La Compagnie envoya aussitôt cinq vaisseaux chargés de provisions de vivres, de marchandises, d'artisans et de soldats pour protéger les nouveaux colons. Les nègres royalistes réfugiés dans les îles de Bahama et dans la Nouvelle-Écosse, ayant été, malgré la loi, réduits de nouveau à l'esclavage, implorèrent la protection du gouvernement anglais contre leurs nouveaux maîtres; le capitaine Clarkson fut alors chargé de prendre les mécontens sur son bord et de les ramener en Afrique, dans leur patrie. Ainsi, au mois de mars 1792, la colonie reçut un accroissement de 1200 membres. La direction redoubla alors d'activité, les capitaux furent augmentés par des souscriptions, et de nouveaux secours envoyés à la colonie naissante; on favorisa le commerce du pays, et on essaya même de faire prospérer l'établissement par des recherches scientifiques. On engagea, pour explorer la contrée, deux naturalistes du nord, Nordenskiold, minéralogiste, et Afzélius, botaniste distingué. Malheureusement, Nordenskiold ne parvint, en remontant le fleuve de la colonie, que jusqu'à l'île Bahama, résidence de Naïmbanna, roi d'une tribu de nègres; il mourut bientôt de la fièvre, à port Logo. Afzélius fit une collection précieuse qui doit enrichir la botanique de nouveaux trésors.

On choisit, pour l'emplacement de la ville, le première situation de Free-Town comme étant la plus convenable; mais la stérilité du sol, les maladies, la saison des pluies et les mauvaises mœurs des colons s'opposèrent encore à la prospérité de l'établissement, jusqu'à ce qu'enfin Clarkson obtint la direction de la colonie; cet homme, plein d'activité et de zèle, acheva bientôt les travaux commencés, envoya régulièrement des rapports en Angleterre et attira sur la ville nouvelle tant de considération et de respect, qu'elle éveilla bientôt l'attention des états voisins; de toutes parts, les princes nègres de l'intérieur du pays envoyèrent des embassades à la cité naissante.

Au mois de septembre 1794, un nouveau désastre menaça la colonie d'une destruction entière. Les armateurs français qui croisaient sur les côtes d'Afrique contre les vaisseaux négriers et contre les comptoirs anglais, fondirent sur Free-Town, la pillèrent et y mirent le feu.

Ce nouveau malheur n'empêcha point le comité de poursuivre ses généreux efforts. Il envoya de nombreux agens aux peuplades voisines, dans l'île Bananas, au fleuve Camarancas, aux îles Plantain, pour nouer des relations amicales avec les nègres indigènes, et détruire les préjugés et les calomnies répandues par les marchands d'esclaves contre la nouvelle colonie. On réussit ainsi à s'attacher par des alliances un grand nombre des tribus nègres indépendantes qui habitent autour de Sierra-Leona.

Dans le même temps, on essaya de fonder une colonie nouvelle à *Boulama*, île fertile, mais très-basse, située plus au nord, à l'embouchure du Rio-Grande. Déjà un siècle auparavant des Français, de la Brue (1700), Demanet (1767), et Barber (1787) l'avaient désignée comme favorable à l'emplacement d'une colonie. En 1792, l'île fut vendue par le roi de Canabac au roi d'Angleterre; le sol semblait très-propre à la culture du coton, du sucre, du café, du tabac et de l'indigo; mais, comme à Free-Town, la paresse des colons arrêta l'exécution des plans projetés. Un grand nombre prit la fuite pour se soustraire au travail, et Beever, chef de la colonie, resta avec vingt hommes, quatre femmes et autant d'enfans. Les noirs libres *(Groumettas)* prirent tous aussi la fuite, et les perfides Cannabacs envahirent le terrain qu'ils avaient cédé. Beaver, qui avait dirigé l'établissement avec une habileté et un zèle admirables, se vit forcé d'abandonner l'île en 1793, et de s'embarquer pour l'Angleterre. On avait dépensé pour ce projet de colonisation 10,000 liv. st.

Il se forma aussi à Norkioping, en Suède, une société philanthropique pour la civilisation de l'Afrique. Quarante familles de colons devaient s'établir sur ces côtes, sous la protection de la Suède; mais elles devaient rester indépendantes de toute influence européenne. Le seul but des colons était la civilisation; la politique et le commerce n'entraient pour rien dans ce généreux projet; mais la guerre en empêcha l'exécution. Cependant Wadstroem, Sparrman et Arrhénius firent un voyage en 1787, pour choisir provisoirement l'emplacement de la colonie. Ils proposèrent, comme les situations les plus favorables, d'abord le cap Vert, puis le cap Monte (7° 40' lat. nord), et le cap Mesurado. Le cap Monte est une contrée délicieuse,

converte de magnifiques prairies, véritable Eden, arrosé par une foule de sources vives, de ruisseaux, où le riz, le maïs, le millet, les melons, les amandes et les oranges croissent en abondance et presque sans culture.

Le cap Mesurado, situé seize milles marins plus au sud, sous le 6° 34' lat. nord, est une haute montagne isolée; le côté qui surplombe l'océan, est coupé à pic, escarpé; celui qui regarde le continent, offre une pente douce et très-fertile; elle est habitée par une race nègre pauvre, mais proba et courageuse; quoique très-nombreuse, elle n'avait pas encore participé au commerce d'esclaves. Le fleuve Mesurado coule de bien loin dans l'intérieur des terres; il vient selon l'expression des nègres du pays d'*Alam*, c'est-à-dire, de *terre de Dieu*. Les Anglais ont aujourd'hui un établissement au pied du cap Mesurado; on l'appelle *Kings-Town* (ville du Roi). Il y croît quelques palmiers et des bananiers; on y coupe du bois de campêche et on y fait le commerce de l'ivoire.

Quoique cette entreprise n'eût aucun résultat et que les plus grandes difficultés s'opposassent à de nouveaux établissemens sur ces côtes occidentales de l'Afrique, la persévérance des Européens triompha cependant à la fin.

Sierra-Leona avait été très-heureusement choisi, car le climat est très-sain pour les habitans; de nouveaux colons s'y rassemblèrent bientôt, et la nécessité, comme partout, habitua enfin au travail. D'après les derniers rapports du comité (1), 448 acres de terre sont maintenant défrichées et rendues fécondes. Un planteur des Indes occidentales y a transporté ses plantations et se livre en grand à la culture. La ville et la contrée qui l'entoure ont pris une forme nouvelle. Free-Town a un très-beau mouillage, 400 maisons et 1700 habitans; on y a établi quatre écoles dirigées d'après la méthode de Lancastre, et fréquentées par 2,000 écoliers dont les 5/6 se composent de nègres affranchis. Les enfans et les adultes y reçoivent le bienfait de l'instruction. L'église est bâtie en pierre, et c'est le seul monument de ce genre dans toute l'Afrique occidentale; la ville possède une société biblique, un théâtre d'amateurs et une caserne bâtie en pierre. Dans l'espace d'une des dernières années, les toits de chacune des 26 maisons avaient été remplacés par des toits converts de bardeaux, et un tiers de ces maisons appartient à des nègres qui se sont soustraits à l'esclavage. Les nègres de la nouvelle Écosse, affranchis par le gouvernement anglais, ont beaucoup négligé, jusqu'à présent, leurs habitations. Des six incendies qui, depuis 1810, ont mis la ville en péril, cinq ont éclaté dans les deux longues rues qu'ils habitent et dont toutes les maisons sont encore couvertes en chaume.

L'île *Bance*, où les colons s'étaient réfugiés en 1789, est devenue depuis un poste important qui, par sa position et ses avantages naturels, doit l'emporter, un jour, sur tous les établissemens de l'Afrique occidentale. L'île située dans le fleuve, à trois milles de l'embouchure, s'élève presque partout 200 pieds au-dessus du niveau ordinaire de ses eaux. Placée à un endroit où le fleuve a une très-grande largeur, elle est entourée d'un archipel de petites îles délicieuses: une ceinture de forêts l'enveloppe dans une largeur d'un mille, et rend son climat très-salubre; les brises de la mer y sont aussi fraîches, aussi pures qu'à Sierra-Leona. A l'extrémité septentrionale de l'île, est bâti un fort défendu par une batterie de 13 canons: on y voit de grands magasins et une très-jolie habitation pour les agens du comité. Les îlots environnans appartiennent presque tous aux propriétaires de l'île Bance; leur surface a plusieurs milliers d'acres.

La Compagnie de Sierra-Leona possède encore plusieurs autres stations: *Gloucestertown* (1), *Kisse* qui ont toutes deux des églises; *Regent-Town* avec 1300 habitans anglais 1700 esclaves nègres affranchis; *Thornton*, forteresse où se trouve une école militaire dans laquelle sont élevés de jeunes Africains pour servir, un jour, d'officiers dans les troupes africaines. Une nouvelle ville, appelée *Kings-Town*, fut fondée en 1809. Les Africains de la tribu de Bambera, qui habitaient au pied des montagnes de Leicester, se décidèrent à faire partie d'un établissement européen.

Le comité a proposé des prix d'encouragement pour la culture du riz, du maïs, de l'igname et des patates. Un journal paraît à Sierra-Leona depuis le mois d'août 1817, et, suivant un rapport de 1819, la colonie, avec ses dépendances, comptait déjà 120,000 habitans, dont 200 blancs y compris les soldats; toute cette population était répartie en sept communautés ou paroisses. En 1817 on exporta, sur 17 vaisseaux, 2990 tonneaux de produits du pays, comme de l'ivoire, du copal, de l'huile de palmier, du riz et de la poudre d'or.

(1) Geogr. Ephem., t. VII, pag. 155.

(1) Stein, Handbuch der Geogr. und Statistik., 1820, 3 vol., pag. 413.

CHAPITRE IV.

SAILLIE N. O. DE LA HAUTE-AFRIQUE, LE HAUT-SOUDAN.

§ 16.

Il nous reste encore à étudier la prolongation N. O. du plateau africain; ce pays, que nous ne connaissons que depuis un demi-siècle, a conservé le type africain dans toute sa pureté; ayant gardé toujours sa virginité native, cette contrée n'a reçu de l'étranger ni mœurs, ni usages, ni arts; aussi loin que nos regards peuvent pénétrer dans le passé, la nature et l'homme quoique se transformant, se renouvelant sans cesse, semblent être restés ici dans une immobilité éternelle; sans monumens et sans histoire cette terre ne nous offre aucune trace d'une influence étrangère. La religion même, la plus forte de toutes les puissances, ne s'est introduite que dans les temps modernes dans ces pays lointains et chez ces peuples, dont la vie instinctive et pure ressemble à celle des idylles antiques.

C'est l'islamisme qui a été appelé à développer les idées religieuses chez ces peuples; toutes leurs autres institutions sont exclusivement le produit du sol naturel qui les nourrit et les porte.

L'intérieur du plateau nous est encore inconnu de ce côté; quelques accidens isolés ont jeté cependant un peu de jour sur sa pente occidentale et septentrionale; en les comparant entre eux et avec des formes analogues que l'on rencontre dans d'autres pays, nous pourrons en tirer d'importans résultats qui valent bien la peine que nous examinions en détail le petit nombre de faits dont nous avons connaissance.

Aucun géographe n'a encore fait mention jusqu'aujourd'hui d'une haute terrasse ni d'un pays d'alpes, ni d'une avant-terrasse dans cette contrée. On nous parle de forêts, de cascades, de déserts, de nègres montagnards, de pays riches en or, d'états nègres, de défilés, etc., mais on ne donne pas la moindre idée des différens rapports qui existent entre ces individualités isolées. Peut-être que ce que nous avons dit déjà suffira pour nous faire entrevoir à travers cette immense variété, la grande unité qui caractérise la nature dans toutes ses formations.

Nous regardons comme la saillie N.-O. du plateau de la Haute-Afrique, le pays de montagnes d'où sortent les eaux du Mesurado, du Rio-Nunnez, du Rio-Grande, de la Gambie, du Sénégal et du Niger; ces montagnes forment un demi-cercle de 8 à 10 degrés ou de 150 milles, dont la grande courbe s'étend vers le N.-O. et vers le N. sont situées pour la plupart entre le 8e et le 11e de lat. nord.

Les montagnes africaines, situées sous les tropiques et qui, comme l'on prétend, donnent naissance à des fleuves aussi considérables que le Niger et le Sénégal, doivent nécessairement être très-élevées. Or, en Asie et en Afrique, les fleuves qui portent de grandes masses d'eau dans les basses terres, ne descendent jamais d'une seule chaîne de montagnes; ils ont toujours pour berceau un plateau, sans lequel les sources ne pourraient pas se produire continuellement. Nous avons donc lieu de supposer que toute l'étendue de pays, en montant de la côte de Guinée vers le nord, est occupée par le plateau du Soudan ou des Noirs; cette supposition est d'autant plus vraisemblable que, sous tous les autres rapports, elle correspond parfaitement au caractère de la contrée.

Nous avons déjà vu ailleurs que les Ashantis, les habitans de Degomba et leurs voisins du nord, habitent très-probablement la partie septentrionale de cette haute terrasse ou du moins la pente méridionale et septentrionale; les Foulahs paraissent occuper toute la pente septentrionale et les Mandingo celle du N. O. Jusqu'à présent nous ne savons encore rien de la haute terrasse elle-même, nous ne connaissons tout au plus que la première pente au nord et les terrasses moyennes saillantes, avec leurs appendices.

PENTE OCCIDENTALE DU PLATEAU DU SOUDAN VERS LA MER ET LES COTES.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Terrasse de Timbo; pays d'alpes des nègres Foulahs.

Près du cap Sierra-Leona, appelé *Serra-Lioa* par les premiers voyageurs portugais, la pente du bord occidental touche immédiatement à la côte et forme au-dessus de la mer la grande et fameuse Sierra dont nous avons déjà parlé ailleurs. Le même phénomène se reproduit sur plusieurs autres points du globe; ainsi le plateau d'Asie s'avance immédiatement jusqu'à la mer, près de Leao-Tum, où il forme la terrasse des Mantchoux et près de Benderahassi et de Trébizonte, où il forme celle du Farsistan et de l'Arménie; le plateau d'Afrique s'avance de

même jusqu'à la mer, près du Cap où il forme le pays de la colonie et près du défilé de Tarenta où il forme l'avant-terrasse du Baharnagach. La terrasse de Timbo, dont il est ici question et que nous ne connaissons que depuis 1794, par les voyages de Watt et de Winterbottom (1), est située à l'O. vers l'intérieur du pays.

Une ligne tirée de la Sierra-Leona, du sud au nord, rencontre, sous le 12° 40' de lat. nord, le fleuve de la Gambie, à l'endroit où il reçoit sur la rive droite les eaux du Nérico (2). Cette ligne marque la direction d'une chaîne de montagnes qui sépare du plateau situé à l'Est, la contrée plane de la terrasse littorale à l'O.; la plus grande élévation de cette chaîne se trouve à 40 lieues de la côte, dans l'intérieur du pays.

La prolongation septentrionale de cette ligne forme, près de Barraconda où elle traverse la Gambie, le rapide le plus occidental de ce système d'eau; le fleuve franchit un immense banc de rochers, qui empêcha les Européens d'avancer plus loin avec leurs navires (3) et les força d'établir leurs factoreries à Barraconda. La Gambie, avant de franchir les rangs parallèles de la chaîne de montagnes, forme encore à l'E. un nombre infini de cataractes, dont quelques-unes sont très-remarquables.

Le Rio-Grande, qui prend sa source sur la terrasse de Timbo où il s'appelle Dounso (4), traverse également cette chaîne de montagnes à un mille géog. au nord de la route que suivirent Watt et Winterbottom et forme ici une cataracte de dix pieds de haut ; les voyageurs eu entendirent le bruissement à une très-grande distance; le fleuve, qui a 120 pieds de large en cet endroit, roule une grande quantité d'eau et forme encore très-probablement plusieurs autres sauts ; il sort de la chaîne qui borde la terrasse sur la même ligne que la Gambie et entre dans le littoral plane des Biafars, de même que la Gambie entre, au-dessous de Barraconda, dans les vastes plaines de Pisania. Si ces deux fleuves coulent au nord dans l'intérieur de la terrasse, ils doivent nécessairement changer de direction, à leur sortie de la chaîne limitrophe et se courber à angle aigu vers l'ouest.

(1) Wadstrœm, Essay on colonisation, Lond., 1795, t. II, p. 109. Golberry, p. 327.

(2) Mungo Park Trav., p. 35.

(3) Labat, Nouvelle relation de l'Afrique occidentale, t. I, p. 306.

(4) Nautical Map intended for the use of Colonial undertakings at Sierra-Leona, by C. W. Wadstrœm, 1794.

On connaît encore 5 autres fleuves navigables au sud du Rio-Grande jusqu'à Sierra-Leona (1), qui tous coulent de l'E. à l'O.; ce sont : le *Rio-Nunez*, le *Pongo*, le *Tafali*, le *Samos* ou *Barreira*, le *Cassores* et le *Logo;* mais ils sont peu importans, parce qu'ils ne prennent leur source que sur la pente occidentale de la chaîne limitrophe et non sur la haute terrasse de Timbo.

La chaîne limitrophe dont il est ici question, et la haute terrasse située à l'E., n'ont été visitées et ne nous sont connues qu'en trois endroits.

K. Chemin montant, conduisant de la terrasse littorale des Biafars près de Cacoundy, à Labey et Timbo (2).

Sur le Rio-Nunez inférieur, à 14 milles géog. (70 milles angl.) de Cacoundy, dans l'intérieur du pays, se trouve un grand défilé qui conduit, dans la direction de l'E., à la terrasse de Timbo; il est très-fréquenté par les caravanes de Foulahs et passe pour le plus commode de la contrée; on n'y rencontre aucune espèce de bêtes de somme; les Foulahs sont obligés de transporter eux-mêmes leurs marchandises; ils portent sur la tête des balles du poids d'un quintal et demi et font souvent, ainsi chargés, 2 milles à 2 milles et demi par jour; ils servent de cette manière de communication commerciale entre la haute terrasse de Timbo et les terres planes (3), comme les porteurs de fardeaux de Cachemire et de Boutan, dans la Haute-Asie. Cacoundy est, en Afrique, comme Bembour, Jombo et Bourd en Asie, le principal marché pour l'échange des produits de la terrasse contre du sel et des munitions de guerre.

Les voyageurs qui ont traversé ces contrées, ne pouvaient marcher qu'à petites journées (ils mirent 16 jours pour faire 40 milles géogr. jusqu'à *Labay ou Laby*); sur une étendue de 25 à 30 milles ils eurent à traverser des rangées successives de chaînes de montagnes plus ou moins parallèles qui s'étendaient toutes du sud au nord, ainsi qu'il leur était facile de s'en apercevoir aux huit fleuves et aux onze rivières qu'ils rencontrèrent sur leur passage; on leur rapporta que plusieurs de ces montagnes étaient très-élevées et très-difficiles à franchir. Pendant une partie

(1) Durand, Voyage au Sénégal, t. I, p. 242.

(2) Extract of Mrs. Watt and Winterbottom, in Wadstrœm's Essay, t. II, p. 110.

(3) Ph. Beaver, African Memoranda Not., p. 342.

du chemin, la bordure extérieure de la terrasse était absolument aride; mais arrivés à Cacoundy, ils rencontrèrent des plantations de coton (1) et un climat très-favorable à la culture du caféier, dont deux espèces croissent naturellement en ces lieux. Au delà de Cacoundy le pays était souvent très-fertile et partout bien cultivé; à Laby, capitale de cette contrée, l'agriculture paraissait dans un état très-florissant; partout il y avait abondance de riz, de maïs, d'ignames et d'oranges. Le lait et le beurre formaient dans toute cette contrée la principale nourriture des naturels.

Laby avec 5,000 habitans, et Timbo, à 7 journées de marche à l'E. de Laby (au sud, selon la carte du pays), avec 7,000 habitans, passent pour les deux principales villes de la contrée; elles sont toutes deux situées sur de hautes plaines unies; le matin et le soir, l'air y est assez frais et souvent les nuits y sont aussi froides qu'à Peschaver, Kaboul, Kandahar et que dans la Haute-Perse surtout quand règnent les vents d'E. (2). Le 24 février, à midi, le thermomètre marquait à Laby 90° de Fahrenheit (25° 3/4 de Réaumur), tandis qu'à 4 heures et 1/2 du matin, il n'indiquait que 51° de Fahrenh. (8° et 1/2 de Réaumur). Le 11 et le 12 mars de la même année, par un temps d'orage et de pluie, le thermomètre tomba soudain à 11° de Fahrenheit, et une autre fois à 9° de Fahr. (5° et 4° de Réaumur). Un tel abaissement de température, sous le 10° lat. nord, prouve suffisamment que Watt et Winterbottom s'y étaient élevés à une hauteur très-considérable, qui équivaut bien à celle du pays d'alpes abyssinien. Le climat, quoique très-variable, et ne ressemblant en rien à l'uniformité de celui de la côte, est néanmoins très-salubre.

B. *Chemin montant, conduisant de la terrasse littorale des Sousis* (Soozees), *ou du rivage situé au nord de Sierra Leona, par Bareira, Tambacouria et Dyambiliah, à la terrasse de Timbo* (2).

C'est par là que nos voyageurs descendirent pour s'en retourner; ils nous représentent cette route comme plus pénible et plus dangereuse que la précédente, parce que depuis longtemps les nègres montagnards en défendaient l'entrée aux nègres de la côte. Ils trouvèrent, comme dans l'autre, des chaînes de montagnes à franchir, des vallées à traverser, qui toutes s'étendent du sud au nord; la haute chaîne de montagnes à l'E., près de Nyingia, comprend, à ce qu'il paraît, toute la largeur de la pente montueuse du pays de montagnes limitrophe; or cette pente ne se compose pas d'une seule chaîne de montagnes; elle se compose de l'ensemble de tout un système de chaînes parallèles, sur une largeur de 25 à 30 milles géographiques.

Ce défilé conduisant à la terrasse de Timbo est sans doute celui qui offre aux Européens la communication la plus facile avec le plateau du Soudan ou avec l'intérieur de la Haute-Afrique. Grâce à leurs efforts, les deux voyageurs sont parvenus à effectuer un traité d'alliance entre les Souzis et les Foulahs; une voie libre est ouverte ainsi au commerce, et il n'a plus rien à craindre de ce côté. Nous espérons que les entreprises de la Compagnie de Sierra-Leona ne seront pas non plus sans résultat pour la science.

REMARQUE.

Sousou (1).

Le nom de Souson que portent aussi les Sonsi, paraît être une appellation commune à plusieurs peuples; le major Houghton appela *Souso* le pays des Mandingos que Danville nomme aussi *Sousos*.

2° ÉCLAIRCISSEMENT.

Plateau de Timbo (Teembo, *Timbou*.)

Jusqu'à présent nous ne possédons que peu de renseignemens sur ce remarquable pays d'alpes, habité par les nègres; les voyageurs qui y ont pénétré y trouvèrent une population nombreuse et un accueil hospitalier (2). Le sol est presque partout rocheux et aride, un tiers seulement est bien cultivé; mais on y rencontre de magnifiques pâturages alpins, et des troupeaux de bêtes à cornes; les riches s'occupent à élever des chevaux, ce qui est absolument inconnu dans la région des côtes. Les mulets, les ânes, les troupeaux de moutons et de chèvres s'y trouvent en abondance. Les deux tiers de l'espace qu'occupe le pays sont couverts de collines.

Les habitans de ce pays d'alpes, les Foulahs

(1) Ph. Beaver, African Memoranda Nol., p. 379.
(2) Wadstrœm, Essay on colonisation, t. II, p. 110.

(1) Proceedings, t. I, p. 275.
(2) Wadstrœm, Essay on colonisation, t. II, p. 111.

et les Sousous, n'ont pas le nez aplati comme les nègres de la terrasse littorale, ils ont la peau bien plus lisse que ces dern iers, et, quant à la couleur, ils tiennent le milieu entre les nègres et les Arabes maures (1) : Rennell les regarde comme les *Leucœthiopes* de Ptolémée et de Pline.

Ces nègres alpins sont bien plus avancés, sous tous les rapports, que les nègres de la côte; ignorant encore l'usage de la charrue, ils cultivent très-bien leur terre, en la remuant laborieusement avec de grossiers instrumens; ils forgent le fer et l'argent, travaillent très-habilement le bois et le cuir, et tissent des étoffes très-épaisses. Leurs maisons sont propres, commodes et bien construites; ils sont mahométans et ont des mosquées et des écoles dans toutes les villes; ils ne font des esclaves que dans la guerre, et seulement par nécessité, afin de se procurer des armes européennes et de la poudre, choses qui sont devenues indispensables pour défendre leur indépendance. Ils ont, dit-on, pour voisins 24 nations différentes, mais ils ne sont en guerre qu'avec les infidèles (les Caffres), et ce n'est que contre ceux-là qu'ils regardent la guerre comme juste et légitime. La domination du roi de Timbo s'étend, à ce qu'on prétend, 40 milles géog., du sud au nord, et 78 milles géogr. de l'O. à l'E.

On trouve, sur la terrasse de Timbo, de l'argent et du fer en grande quantité (*ironstone*) et d'une très-bonne qualité (2), mais il n'y a pas d'or; ce métal est importé de Bouriah, pays situé à 7 journées de marche à l'E. de Timbo, le même, sans doute, que Mungo Park entendit nommer Bouri (3).

On compte 30 journées de marche de Timbo à Ségou, sur le Niger; la route passe par Belia, Bouriah (*Bouri* suivant M. Park) et Manda (*Mandingo* suivant M. Park).

3e Éclaircissement.

Bordure septentrionale de la chaîne de montagnes limitrophe, le long de la Gambie, près du fleuve Nérico, à travers Tenda et Néola, à l'est.

Mungo Park nous a donné le premier quelques renseignemens sur cette contrée jusqu'alors inconnue : ce célèbre voyageur la traversa dans le voyage qu'il fit du cours supérieur du Niger et du Sénégal, à Barraconda sur la Gambie. Il erra longtemps de l'E. à l'O., sous le 12e lat. N., à travers des déserts, sur un plateau couvert de forêts; enfin, sortant des déserts de *Jalloncadou*, il prit sa route vers Tenda sur le Nérico, à travers les états nègres de Satadou et Néola.

A Satadou, M. Park sortit des forêts de l'intérieur (*Tenda Wilderness*) et entra dans une contrée toute différente; près de Tambacounda, à l'endroit où se partagent les eaux du Falémé supérieur et de la Gambie, il s'aperçut que le *Schi* ou arbre à beurre (*Schea Toulu*), qu'il avait partout rencontré dans l'intérieur de l'Afrique et qu'il regardait comme un arbre caractéristique de ces régions élevées, avait tout à coup disparu (1).

Arrivé plus à l'O., il rencontra de nouveau des villes et des villages de Foulahs; plus loin à l'E. il n'avait vu que des villes de Mandingos; après s'être encore avancé quelque temps à l'O., il atteignit le fleuve de Nérico; à peine l'eût-il franchi que les guides de la caravane s'écrièrent tout joyeux : « Nous sommes heureusement arrivés dans le pays du couchant! (*land of the setting sun*). » On n'avait parcouru, jusque-là, pendant plusieurs mois, que des contrées montagneuses et couvertes de rochers; maintenant se présentait nn pays plane, un sol de sable et d'argile. Les arbres étaient de nouveau chargés de singes (*monkeys*); il paraît que, comme dans le Habech, ces animaux n'habitent pas la haute terrasse qui, sans doute, leur est trop froide. Les voyageurs rencontrèrent en même temps sur le rivage plane du Nérico, les premiers palmiers (*Ciboa*) qui ont entièrement disparu sur la haute terrasse, et dont on trouve les derniers pieds à l'est, au-dessous du défilé de Camalia, près de la ville de Sibidonlou (c'est-à-dire ville du Ciboa, dans la langue des Mandingos) (2). Avec la plaine de Toumbi-Tourila sur les bords du Sénégal, commencent ici les terres planes et d'alluvion.

4e Éclaircissement.

Les Foulahs.

Il nous est impossible, jusqu'à présent, d'in-

(1) Th. Winterbottom, Account of Sierra-Leona, t. I, p. 184.

(2) Afzelius, Report to the Sierra-Leona comp. in London, 1793.

(3) M. Park, Travels, in Rennell Appendix, pag. XXI.

(1) M. Park, Travels, pag. 352.

(2) M. Park, Travels, pag 263.

diquer avec précision la limite naturelle de la Haute-Afrique, dans un pays aussi peu fréquenté que celui dont il est ici question. Cependant tous les phénomènes qu'on a observés ne nous laissent presqu'aucun doute sur sa véritable direction.

On pourrait appeler toute la terrasse de la pente occidentale, *le plateau* ou *le pays d'Alpes des Foulahs* (Foullahs et Foullos suivant De Barros), car ils sont la race la plus remarquable de tous les nègres qui l'habitent. Tous les voyageurs s'accordent à faire leur éloge : ils l'emportent, par leurs qualités, sur leurs voisins des basses terres, les nègres de la côte (1), autant que les habitans de Cachemire l'emportent sur les Indous des basses plaines. Nous ne déciderons pas si le pays d'alpes qu'ils habitent est leur véritable patrie, ou s'ils sont aborigènes de la petite contrée montagneuse de Fouladou (*Fooladoo*) sur le bord oriental du Sénégal supérieur. Nous savons seulement qu'ils sont dans un petit pays sauvage, un peuple chasseur rude et peu civilisé; sur la grande terrasse occidentale, ils se distinguent au contraire par leurs mœurs douces et paisibles; ils y ont bâti des villes, et presque tous s'occupent avec soin de la culture de leurs terres et de leurs troupeaux. Les Foulahs n'habitent pas seulement le royaume de Timbou (*Teemboo*), ils s'étendent encore bien au delà, et forment la majorité des habitans (2), depuis le 4e lat. nord, jusqu'à la rive méridionale du Sénégal. Ceux qui habitent au nord du plateau, près de Podor et de Morphil, sur le Sénégal inférieur, ne forment qu'une seule colonie, les Foules et Poules (3) et sont placés sous la domination d'un chef qui prend le titre de *Siratic k* (4).

Les Foulahs sont encore le peuple le plus puissant dans le domaine supérieur du Rio-Grande, sous le 10e lat. nord, et du 3e jusqu'au 12e long. E. de l'île de Fer; c'est du moins ce que les anciennes relations des Portugais (5) du temps du roi Jean III; ce monarque envoya une ambassade à Témala, puissant roi des Foulahs, qui était alors en guerre avec Mandi-Mansa, roi des Mandingos. De Barros raconte qu'à la même époque, en 1534, une grande guerre (*incendio de guerra*), éclata au sud du pays de Mandingo et de Foulah. Les hordes qui firent irruption du pays appelé *Fouta* (d'où vient le nom des barbares Fouta-dou) étaient si nombreuses, qu'elles tarissaient les rivières sur leur passage; tous les pays qu'elles traversèrent furent ravagés et détruits. Leurs cruautés et leurs ravages firent autant de mal aux rois de Mandingo et de Foulah, que les Galla aux empereurs d'Abyssinie. Plusieurs fois le roi de Portugal envoya des ambassadeurs à ces monarques pour leur témoigner la part qu'il prenait au malheur qui les frappait eux et leurs sujets. Peut-être ces invasions désastreuses sont-elles encore une trace de cette grande migration de peuples qui, partant du centre du plateau, s'est propagée dans toutes les directions. La manière dont ces barbares du sud apparurent et l'époque de leurs invasions sont les mêmes; nous croyons par conséquent que ces grands événemens simultanés doivent être regardés comme un fait commun à tout le plateau africain.

Ces luttes avec les barbares de Fouta et plus tard avec les Mandingos qui devinrent toujours de plus en plus puissans, expliquent pourquoi l'on trouve encore des états Foulah sur la pente septentrionale du plateau. Divisé en un nombre infini d'états indépendans, ce peuple montagnard forme ici, comme nous le verrons plus bas, une grande ceinture de peuples autour de ce pays d'alpes (1).

Entre le Sénégal et la Gambie se trouve le pays de Bondou (2), contrée fertile, habitée par les Foulahs, quoique soumise aux Mandingos. Comme sur la terrasse, ils se livrent ici à l'agriculture, entretiennent de nombreux troupeaux, se nourrissent de lait et de beurre et élèvent des chevaux. Leur peau, comme celle des autres Foulahs, est moins noire que celle des nègres et parfois même d'un brun olivâtre; ils ont la physionomie agréable; leur nez n'est pas aplati, leurs cheveux, loin d'être crépus et laineux, sont doux et soyeux (*silky soft hair*). Ils sont de belle stature, forts, robustes, dévoués à l'islamisme sans être bigots; ils ont des écoles et des livres et regardent les nègres noirs comme bien au-dessous d'eux.

Les Foulahs sont, en général, un peuple paisible et doux, ils n'aiment pas le commerce comme leurs voisins les Mandingos et préfèrent une vie agricole et pastorale. Cependant, à l'exemple de

(1) Winterbottom, t. I, pag. 206.
(2) Golberry, p. 31.
(3) Durand, Voyage au Sénégal, t. II. p. 60.
(4) La Barthe et La Jaille, Voyage au Sénégal, t. I, p. 40.
(5) De Barros, Dec. 1, lib. 3, c. 11, fol. 38, b.

(1) J. Rennell, dans M. Park's, Tr. App, p. LXXXVIII.
(2) M. Park, Trav., p. 57.

beaucoup d'autres peuples montagnards, comme les Auvergnats, les Tyroliens, les Savoyards, ils descendent par bandes nombreuses dans les basses plaines (1) et se procurent toujours, par leur industrie ou leur activité, quelques richesses dont ils vont jouir ensuite dans leur patrie.

Plusieurs districts peu importans, habités par des Foulahs, s'étendent encore au S. E. de Bondou, p. ex. Brouka (*Brooka*) et Foulahdou ou Fouta-don sur le Sénégal, Wassela sur le Niger supérieur; on trouve même sur la rive septentrionale du Joliba, dans le royaume de Massina (2), une tribu de Foulahs pasteurs, qui payaient un tribut au roi des Bambarras.

Seetzen et Vater (3) ont démontré par leurs savantes recherches linguistiques, que les Foulahs se sont même établis au milieu des Touariks d'Ader et d'Agades, jusqu'au 25° lat. N. et à l'E. jusqu'à Darfour. Ils vivent paisiblement au milieu des Touariks, sous le nom d'*Arabes Phelleta* (Phalatija). Vers le sud, ils paraissent s'être repandus, sous le nom de *Folgiens*, jusqu'à la côte des Dents. Il est très-probable que les Foulahs n'ont été dispersés que par les barbares de Fonta, car tout nous prouve qu'ils n'habitent pas depuis bien longtemps ces différentes contrées.

REMARQUE.

Langue des Foulahs, peuples d'alpes africains.

La langue des Foulahs est la plus douce et la plus agréable de toutes les langues nègres et les voyageurs la comparent à la langue italienne (4). Suivant Winterbottom, la langue de Sousou, qui se parle sur la côte de Sierra-Leona, sur la terrasse de Timbou et à Jalloucadou, est un dialecte de la langue des Foulahs (5). Les Mandingos, les Boullom et les Timmanis la comprennent, mais ne la parlent pas.

La *Society for Missions to Africa and the East* a fait imprimer une quantité de livres chrétiens dans la langue Foulah, pour avancer chez ces peuples avides de vérité, la propagation du christianisme, ou du moins pour s'opposer aux progrès de l'islamisme (1). Nous espérons que dans peu de temps nous pourrons citer les braves habitans de la terrasse de Timbo comme le premier peuple nègre chrétien chez lequel le commerce d'esclaves sera aboli. Les mensonges que Macauley a débités dans l'*African Institution* ne sont pas de nature à détruire en nous cette belle espérance; nous souhaitons aussi que, chrétiens sincères, ils ne cessent pas de se montrer aussi hospitaliers, aussi justes et aussi humains qu'ils l'ont été jusqu'à présent.

Les livres d'instruction introduits dans la langue du pays sont d'un avantage immense pour les nègres; ils mettent des bornes à la propagation de la langue arabe par le Coran, et arrêtant les progrès de la langue *Geral*, espèce de patois portugais, qui est là ce que la langue franque est pour le commerce dans l'Orient. Des innovations aussi louables ne peuvent que conserver dans un peuple ces grandes qualités qui nous présagent qu'un jour il parviendra à un degré de civilisation très-élevé.

On retrouve sur cette terrasse les mœurs chevaleresques dans toute leur pureté primitive dans les *Pourah*, espèce d'association de guerriers qui rappellent les tribunaux vehmiques du moyen âge.

Les formes naturelles de ces pays d'alpes et le caractère de leurs habitans ont déjà attiré notre attention; mais notre intérêt serait bien plus vivement excité encore, si nous établissions un parallèle entre des peuples d'alpes situés aux deux extrémités opposées, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, et chez lesquels l'islamisme a également pénétré, nous voulons dire entre les habitans du pays d'alpes de Cachemire et ceux du pays d'alpes de Foulah. La comparaison serait encore à l'avantage de ces derniers. En Asie comme en Afrique, même culture, même industrie, même activité, même habileté, même beauté; seulement, en Asie, ces qualités sont parfois relevées par la nature du continent et par la marche de la civilisation et de l'histoire. Mais la nature morale, dans ses manifestations primitives, est beaucoup plus pure et plus naïve chez les Foulahs que de nos jours chez les Asiatiques, corrompus par la civilisation et plongés dans le vice et la sensualité. Le caractère poétique et moral des Foulahs est fortement imprimé partout et surtout dans leur langue. La manière dont ils ont adopté la religion mahométane révèle leur sentiment religieux dans toute sa pureté; en se déclarant pour l'islamisme, ils ont écarté tout ce qu'il contient de sanguinaire et d'intolérant, et ont su conserver le même respect pour toutes les autres religions, même

(1) Durand, t. II, p. 134.

(2) M. Park, Trav., p. 214, Appendix, p. LXXXIX.

(3) Vater, Mithridates, t. III, 1re Abth., p. 146. Archives de Koenisberg, c. 12, p. 584.

(4) Winterbottom, Account, t. 1, p. 10. Golberry, p. 33. Durand, Voy., t. 1, p. 331.

(5) Vocabulary of the Soosoo, dans Winterbottom, p. 352.

(1) Winterbottom, p. 352.

pour le christianisme (1); ils observent le plus profond silence quand les chrétiens prient.

La langue des Foulahs est très-poétique ; ils possèdent au plus haut point le don de la parole et celui de produire de fortes émotions ; toute expression dure des Européens fait sur eux une impression pénible, et la moindre altération de la voix influe sur leur vive sensibilité. La plus grande offense qu'on puisse faire à un Foulah est de parler sans respect de sa mère ; ils appellent cela « lui faire outrage. » Ils ont en général une grande vénération pour les vieillards (2). Dès qu'un homme atteint un certain âge, il reçoit le titre honorable de père *pa*, que l'on place avant son nom (p. ex. Pa-Runl, etc.); la femme celui de mère, *ma* (p. ex. Ma-Shella, etc.); le vieillard celui de *Yome*. Les Sousous, en s'adressant à quelqu'un qu'ils veulent honorer, l'appellent : *Kammay foores* (Fouri) (c'est-à-dire homme vieux) ; s'ils veulent lui faire beaucoup d'honneur, ils l'appellent : *Tannum foores*, (c'est-à-dire vieux grand-père etc.). Le caractère pacifique et doux de ce peuple d'alpes africain, dont nous venons d'esquisser quelques traits, forme un pendant remarquable avec le peuple d'alpes du Habech, race également bien organisée et belliqueuse.

V.

BORDURE SEPTENTRIONALE DE LA HAUTE-AFRIQUE, DU COTÉ DE L'OUEST.

PENTE SEPTENTRIONALE DU PLATEAU DU SOUDAN VERS LE SÉNÉGAL ET LE NIGER INFÉRIEUR ET VERS LE DÉSERT DE SAHARA.

§ 17.

CHAPITRE PREMIER.

TERRASSE DES MANDINGOS.

Une contrée montagneuse (*hilly country*) s'étend, à l'est, depuis le pays occidental des nègres, c'est-à-dire depuis les rapides de la Gambie, près de Barraconda, et depuis le fleuve Nérico jusqu'à Jabbi à l'ouest de Ségou sur le cours moyen du Niger. Elle embrasse une étendue de 150 milles géogr., près de 10°. Au sud, elle confine au haut pays de montagnes; au nord, elle va toujours se dégradant jusqu'aux plaines sans fin de l'Afrique septentrionale, qui commencent pour la plupart sur la même ligne, sur laquelle sont aussi situées les cataractes de Felou, sous le 14° de latitude nord. Ces plaines donnent à tout le nord de l'Afrique son caractère et sa forme.

C'est avec raison que nous pouvons, à l'exemple de Rennell, comprendre toute cette contrée sous le nom de pente septentrionale du Haut-Soudan. Les nombreux états nègres qui habitent ce plateau vivent dans la paix et l'abondance, et c'est la condition et les mœurs de ses habitans qui le caractérisent. A sa bordure septentrionale commence cette ceinture de peuples soumis aux Maures, qui confine au vaste océan de sable. Le désert est la véritable partie des hordes maures : ardentes comme le sol brûlant qu'elles parcourent, sanguinaires comme les bêtes féroces du désert, elles s'élancent avides et impétueuses à la poursuite de leur butin et de leur proie, et sont également funestes aux nations paisibles des hautes terres, soit qu'elles les visitent comme alliées ou comme ennemies, semblables aux vents de feu qui se lèvent de leur partie et portent partout où ils soufflent la destruction et la mort.

Cette pente du grand plateau, situé au sud (*slope of the great belt of mountains*), nous présente deux terrasses, et en comptant les basses terres, trois terrasses distinctes entre elles par leur nature et celle de leurs habitans. D'après le voyageur qui a découvert cette grande contrée et son savant commentateur Rennell, nous les considérerons attentivement comme haute terrasse, terrasse moyenne et terrasse inférieure (*upper level, intermediate, lowest level*).

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Terrasse supérieure. Premier gradin.

Route conduisant de Jabbi, à l'est, par le défilé de Camalia, à travers Jalloncadou, Gadou, Koncodou et le domaine du Sénégal supérieur, à la Gambie supérieure, à Néola et au fleuve Nérico, d'après le premier voyage de Mungo-Park, de 1795 à 1797.

On aperçoit, à Jabbi (1), les premiers chaînons des montagnes en sortant de l'immense plaine du cours moyen du Niger, dans laquelle est située Ségou. Quoiqu'on se trouve encore dans le

---

(1) Winterbottom, t. I, p. 209. Wadstroem, t. II, p. 112.
(2) Winterbottom, ibid, p. 212.

(1) Mungo Park, Travels, pag. 227.

royaume de Bambarra, ici cesse la langue de ce pays et commence celle des Mandingos. Plus loin, à Kaarta, apparaissent déjà les cimes de montagnes plus élevées (1). Devant Bammacou, les montagnes s'avancent en rochers escarpés jusqu'au Niger où elles retrécissent et traversent son cours impétueux et rapide; le fleuve précipite ses eaux par-dessus les rochers en bruyans rapides, précisément dans la contrée où, après avoir roulé au nord, il s'échappe des hautes montagnes, et commence (2) son cours large et magnifique à l'est, à travers les vastes plaines de la Nigritie où il devient navigable.

Là commence le défilé escarpé de Camalia (3) qui conduit à travers des monts sauvages dans le pays hospitalier des Mandingos. Mais des bandes de brigands rendaient dangereuse l'entrée du plateau; elles en défendaient l'accès au voyageur, absolument comme les Hazortas celui du Taranta, les Gallas celui du défilé de Duan sur la terrasse de Tigré, les Kourdes celui des défilés de l'Arménie. L'intrépide M. Park n'échappa que par miracle à leur férocité. Au-dessus de cette passe, se trouve *Sibidoulou*, ville frontière du pays de Mandingo, située au milieu d'une magnifique vallée; elle repose à l'abri des désastres qu'entraînent les guerres avec les peuples voisins, les Bambarras, les Foulahs, les Mandingos. De là, jusqu'à la frontière occidentale où est situé le village de Woroumbana, s'étend la terrasse cultivée qui forme le partage entre les eaux du Sénégal et du Niger, et dans laquelle on trouve du shiste, du quartz et des pierres ferrugineuses. Les Mandingos qui l'habitent regardent leur pays comme le plus beau du monde, et se croient eux-mêmes le plus heureux de tous les peuples. C'est là qu'est située Camalia, où Mungo Park dut sa guérison à l'hospitalité du nègre Carfa (4), et où il put reprendre les forces nécessaires pour s'en retourner.

De la terrasse de Mandingo, on voit s'élever à l'ouest, le haut pays de montagnes de Jallonkadou (5). C'est un plateau traversé par un grand nombre de rivières descendant des montagnes et coupé par des vallées qui courent parallèlement du sud au nord; couvert de forêts, hérissé de rochers, accessible seulement par des défilés presque impraticables, il présente au voyageur un grand nombre de dangers. La caravane de nègres (1) le traversa le plus rapidement possible; on parcourut en cinq jours 20 milles géog. (100 milles), de Kenytakouro sur le Kocora, le plus oriental des ruisseaux qui alimentent le Sénégal, jusqu'à Sousita sur le Bafing, sans rencontrer une seule habitation; c'est pourquoi cette contrée est appelée par les voyageurs, le désert de Jallonka; (la syllabe *dou*, qui se trouve à la fin de tous les noms de lieux, signifie *terre* dans la langue du pays). On eut 12 rivières à passer; le sol était presque toujours rocailleux et les bords des rivières se composaient de roches noires que Park appelle *Whinstone;* probablement ce sont des roches de basalte. La contrée était couverte de bois à l'épaisse feuillée, aux cimes hautes et ombrageuses; dans les lieux bas et humides, on voyait de larges forêts de bambous; souvent de légers ponts de bambous étaient jetés sur les rivières.

Plus loin, à l'ouest, le sol présentait encore la même conformation, seulement il était plus habité. Sur le partage des eaux (2) du Bafing et du Falémé, dans le pays de Worada et de Concodou, il fallut ensuite franchir une montagne élevée et rocheuse, dans laquelle on trouve beaucoup d'or vers le nord. Après neuf jours de marche forcée, on arriva enfin sur les bords de Falémé. De là, tout ce plateau se dégrade rapidement dans une grande profondeur (*great descent*). C'est ce que prouvèrent à Mungo Park les six affluens de la Gambie qu'il fut obligé de traverser sur la rive gauche, avant d'arriver au Nérico. Dans le second voyage que Mungo Park fit, en 1805, il repassa dans les mêmes lieux à l'ouest du Falémé, mais il ne nous en dit rien de nouveau.

Cette pente de la haute terrasse est très-graduée à l'ouest (*by degrees*). Depuis le Falémé, elle semble ne plus faire qu'un seul gradin avec la terrasse des Foulahs; beaucoup moins élevée en ce lieu, elle donne naissance à la Gambie, rivière très-pauvre, tandis que dans le Jallonkadou, où elle est plus élevée, elle alimente les sources du Sénégal et du Niger. La pente de cette haute terrasse vers l'est ou vers l'intérieur de l'Afrique est très-subite et très-escarpée. Suivant des informations prises sur les lieux mêmes, les sources du Sénégal et du Niger sont situées sur

(1) M. Park, Trav., pag. 229.
(2) M. Park, Ibid., pag. 237.
(3) M. Park, Ibid, pag. 240.
(4) M. Park, Ibid., pag. 253.
(5) M. Park, Ibid., pag. 252.

(1) M. Park, Trav, pag. 326.
(2) M. Park, Ibid., pag. 340.

le plateau, au sud de la route des caravanes, et éloignée d'environ 30 milles géog. l'une de l'autre; elles se trouvent à peu près sous le 10° ou 11° de latit. nord. Cette pente du haut Soudan, prolongée ainsi à l'est, se trouverait sous la même parallèle que la pente de la Haute-Ethiopie.

1re Remarque.

Analogie dans la formation des plateaux.

Cette première terrasse, située au sud de la route des caravanes, que nous avons citée plus haut, est encore pour nous une terre complétement inconnue, et nous ne savons rien de plus d'elle, sinon qu'elle existe : le journal seul de Mungo Park nous fait connaître le passage des caravanes nègres sur sa pente septentrionale; c'est par là que les marchands du pays de l'intérieur communiquent avec ceux des côtes de la mer, à l'embouchure de la Gambie.

Comparons cette route avec celle que nous avons décrite plus haut, au bord septentrional des Alpes du Habech, c'est-à-dire avec la route qui conduit de Sennaar au rivage de la mer par Ras-el-Fil, le Lamalmon, les affluens du Tacazzé, et l'avant-terrasse d'Axum : nous serons frappés de la ressemblance que nous offrira la nature dans tous ses phénomènes, à l'est et à l'ouest, sur le bord septentrional du grand plateau. Placés au centre de l'immense plateau, portons nos regards à l'est et à l'ouest, et les mêmes rapports, la même similitude se présenteront à nos yeux étonnés. Les noms des pays que Mungo Park traversa ne semblent être tous, plus ou moins, que des appellations synonymes dont la signification primitive rappelle le mot *Kong* (montagnes), et ne désigne probablement qu'un pays montagneux (1). De là vient sans doute aussi le nom de Kong que portent les montagnes tracées plus à l'est sur nos cartes, et dont Mungo Park a aperçu du Niger les hautes cimes; elles courent au sud et se trouvent à 10 journées de marche de Ségo.

On ignora encore aujourd'hui quelle est la largeur de cette terrasse de montagnes qui borde le plateau, au nord. Mungo Park, dans son second voyage à travers Koncodou et Foulahdou, parcourut une contrée située un peu plus au nord que cette haute terrasse, et il en toucha souvent la bordure septentrionale dans son second voyage (voyez plus bas, *deuxième terrasse*). Rennell regarde, d'après Mungo Park, comme appartenant encore à la première terrasse, les pays de Foulahdou, de Broka, une partie de Kasson, Kaarta, et l'ouest du Bambarra; pour nous, nous croyons qu'ils sont compris dans la seconde terrasse qui aurait alors la forme d'un grand triangle; une ligne tirée du fleuve Néola à l'ouest jusqu'à la Gambie, à l'est jusqu'à Jabbi sur le Niger dans le Bambarra, en formerait la base; son sommet toucherait aux cataractes de Félou du Sénégal, dans le royaume de Kasson; le partage des eaux du Faiémé, du Nérico et du Néola serait le côté occidental du triangle, et la ligne tirée de Jabbi aux cataractes de Félou, le côte occidental.

Nous laissons à de nouvelles découvertes le soin de confirmer ces données; un seul fait nous semble certain, c'est que cette seconde terrasse inférieure que Mungo Park a traversée, entoure comme d'un demi-cercle, la première haute terrasse où se trouvent les sources du Sénégal et du Niger, et qui est restée, jusqu'à présent, impénétrable aux voyageurs.

2e Remarque.

Découverte des sources du Sénégal, de la Gambie et du Rio-Grande par Mollien.

Le voyage de G. Mollien (1) avait pour but de découvrir les sources du Sénégal, de la Gambie et du Niger (Dilli-Ba), et aurait pu donner des révélations très-importantes sur cette contrée du monde jusqu'alors inconnue. Des obstacles insurmontables s'opposèrent à la découverte des sources du Niger; celles des quatre autres fleuves, le Sénégal ou Bafing, le Faiémé, la Gambie et le Rio-Grande se trouvèrent si près l'une de l'autre, entre les 13° 20' et les 13° 38' long. est du méridien de Paris et le 10° 6' et le 10° 37' de lat. nord), qu'elles doivent être situées sur le même plateau de Timbe et de Labba, à quelques journées de marche l'une de l'autre. Mais la précision astronomique de ces indications nous présente beaucoup de doutes, surtout parcequ'elles s'éloignent sensiblement des idées adoptées jusqu'à ce jour d'après les rapports de Mungo-Park (2). La jeunesse du voyageur ne nous offre pas d'ailleurs assez de garantie pour admettre légèrement ses données. On trouve dans ses récits

(1) Mungo Park, Appendix, p. XIX.

(1) G. Mollien, Voyage dans l'intérieur de l'Afrique aux sources du Sénégal et de la Gambie fait en 1818, etc. Paris, 1820, t. I et II, in-8°.

(2) Comparez Eyriès, Observations géogr. sur les découvertes en Afrique, par Mollien, etc., et sur la carte jointe à sa relation, ibid., pag. 291-316.

beaucoup d'incertitude et de vague; il décrit, il peint avec de vives et brillantes couleurs ses propres aventures, les mœurs et les usages des hommes avec lesquels il fut en rapport; mais les points géographiques capitaux restent souvent inexacts, la nature physique du pays n'est éclairée par aucun fait important, et cette découverte des sources des fleuves si pompeusement annoncée, n'apporte aucune lumière nouvelle à notre science de la terre. Celui qui connait tant soi peu les difficultés des voyages à travers de hautes montagnes, celui qui sait combien il est incertain de fixer les sources des grands fleuves sur le rapport des habitans des montagnes, sans remonter soi-même le cours du fleuve, sans contempler et étudier les ramifications de tout le domaine supérieur des eaux, celui-là ne pourra comprendre pourquoi les sources de la Gambie et du Rio-Grande se trouvent précisément dans ces bois mystérieux, et dans ces cavernes en forme d'entonnoir, que l'imagination de Mollien prend pour des volcans éteints. Et encore, ce n'est pas un habitant du pays qui donna à Mollien cette importante révélation; il la tient d'Ali, son guide, qui, après l'avoir fait errer longtemps à travers des déserts, sur la pente d'une montagne, lui assura que ces bois et ces cavernes étaient la source des fleuves qu'on l'avait chargé de découvrir. Ces sources prétendues ne se trouvaient pas même sur le sommet d'une montagne d'où jaillissent ordinairement les derniers courans d'eau qui donnent naissance aux fleuves. L'indication des sources du Sénégal et du Falémé ne nous présente pas plus de vraisemblance; le plus prudent est d'attendre de nouvelles découvertes et de remettre à l'avenir le soin de résoudre le problème des cours supérieurs de ces fleuves. Chaque véritable découverte d'un des grands rapports de la nature fait jaillir en même temps une lumière soudaine sur toute une masse de rapports voisins, et a elle même sa confirmation et sa preuve. Si le voyage dont nous venons de discuter les résultats n'a pas atteint son but, il contient toutefois des observations intéressantes et nous donne de curieux détails sur une partie de cette contrée et sur les tribus nègres qui l'habitent : nous en ferons usage en son lieu.

2e Éclaircissement.

Terrasse moyenne, second gradin.

Cette seconde terrasse qui entoure la première, comme un pays montagneux plus bas, s'étend dans la direction des états nègres de Néola, Tends, Satadou et Bondou, Bambouk, Kaadschaga, Foulsdou, Kasson, jusqu'à la contrée septentrionale et plus unie de Kaarta et de Bambarra.

Nous ne connaissions auparavant que le bord septentrional de cette terrasse, et nos regards ne pénétraient dans l'intérieur que par le Bambouk. Le second voyage de Mungo Park nous a fait connaître aussi le pays de Fouladou, qui confine à l'est au Bambouk.

A. *Pays à l'ouest du Sénégal.*

Dans le district de Woullih (1), près des cataractes de Barraconda sur la Gambie, commencent à s'élever graduellement les collines avancées de cette terrasse; elles sont couvertes de bois et, dans leurs vallées, sont situés une infinité de villages. Bondou, pays montagneux très-fertile, s'élève à l'est, sur le partage des eaux de la Gambie et du Falémé. Le Falémé, resserré d'abord entre de hautes montagnes, franchit, près de Kaynoura (2), la dernière chaine de montagnes qui coupe son cours; il forme alors des rapides que l'on ne peut traverser sur des barques que dans la saison des hautes eaux. De là jusqu'au Sénégal l'espace est occupé par le pays montagneux de Kadschaaga, que les Français appellent *Galam*. L'air des montagnes et le climat sont ici délicieux et plus salubres que dans toutes les contrées à l'ouest jusqu'à la mer. Le Sénégal sort ici des montagnes de l'intérieur (3) et forme les paysages les plus pittoresques, à l'endroit où il franchit, par les cataractes de Govims et de Feloub, les derniers chainons de montagnes qui le coupent transversalement. Au-dessous il s'avance large et navigable dans la contrée plane.

La limite de la pente nord de cette seconde terrasse est donc exactement dessinée par la nature.

Au-dessus de Govina (*Gorima*, *Gorinea*), le fleuve coupe des rochers en un grand nombre de cascades souvent très-élevées (de 80 pieds de hauteur). Il se partage ensuite en plusieurs canaux sur lesquels on ne peut naviguer, et forme, encore plus bas, de nouveaux rapides.

Près du rocher de Feloub (4) (*Flow*), 7 milles

(1) M. Park, Trav., pag. 34. Durand, Voyage au Sénégal, t. II, pag. 189.

(2) Bruce, dans Th. Astley, New general collection of Voyages and travels, Lond., 1745, t. II, pag. 147.

(3) M. Park, Tr., pag. 73.

(4) Rennel, dans l'Appendix, pag. XX. Golberry, pag. 95. M. Park, pag. 72. Durand, Voy., t. II, pag. 280.

géog. au-dessus du fort Saint-Joseph et près de Sami, où M. Park passa le fleuve, son cours est coupé transversalement par un banc de rocher (*Whinstone*); c'est à ce qu'il paraît son dernier rapide.

C'est ici que les Français ont leurs dernières factoreries sur le Sénégal, au-dessous des cataractes de Felouh, comme les Anglais, sur la Gambie, au-dessous de Barraconda. Ces comptoirs sont situés à l'endroit où le fleuve cesse d'être navigable, à la bordure septentrionale de la seconde terrasse, pour ouvrir au commerce une communication entre la côte et le plateau.

B. *Pays à l'est du Sénégal.*

Sur la rive orientale du Sénégal, la seconde terrasse montagneuse se prolonge dans le royaume de Kasson (1); ses sommets sont parsemés de nodules d'un granit clair, et détachés de la masse à laquelle ils appartenaient primitivement.

Tout le pays de Kasson est une contrée montagneuse hérissée de rochers et couverte de chaînes de montagnes; on en sort par une passe de rochers très-pénible pour descendre dans les plaines unies de Kaarta. C'est là qu'est la limite naturelle de la seconde terrasse ou de la terrasse inférieure; car de là se déroulent, au nord et à l'est, les déserts de sable. L'empire du désert n'est séparé du pays plus élevé, au sud, que par une contrée boisée et des steppes unies, qui sont la patrie du Lotus. Une région de forêts humides et marécageuses semble entourer de la même manière le bord de la première terrasse; Mungo Park la nomme le désert de Jalloncadou et de Tenda (2).

1re Remarque.

Analogie des régions marécageuses.

Cette bordure boisée près du Sénégal et de la Gambie, dans les forêts de Bondou et de Simbani, est aussi, comme près du Niger dans le pays de Kaarta et de Bambarra, la région des troupes d'éléphans; l'analogie n'est-elle pas frappante ici avec la Coila et la Mazaga du Habech et le pays de Hourdwar dans l'Indoustan (3)? A cette bordure du plateau qui se précipite en pente escarpée dans les plaines du Niger, se trouve aussi la région des goîtres (*swelling of the glands of the neck*), comme à la bordure des bois marécageux du Bengale, de la Chine et dans d'autres formations semblables de la terre (1). Dès que Mungo Park se fut élevé dans les hautes terres de Mandingo, il ne rencontra plus aucune trace de ces deux phénomènes.

2e Remarque.

Route des caravanes.

Il est très-probable que la route de Kemmou, capitale de Kaarta, à Ségou sur le Niger, dans la Bambarra, longe la bordure septentrionale de cette seconde terrasse et qu'elle est la voie de communication la plus commode et la plus sûre entre le pays de montagnes et le désert. Mungo Park n'osa pas la choisir, parce qu'elle était alors le théâtre de la guerre et c'est ce qui fit que, prenant plus au sud, il tomba au pouvoir des Maures.

Ainsi la chaîne de montagnes qui borde la seconde terrasse du côté du désert, située sous le 14e lat. nord, formerait un parallélisme de l'E. à l'O. avec la pente septentrionale du Haut-Soudan, située sous le 12° de lat. nord, près de la première terrasse de Mandingo et de Jallonkadou. Nous aurions ainsi une longue terrasse de montagnes de 30 milles géogr. de largeur et de 150 milles de longueur qui semblerait appartenir à un même pays d'alpes.

3e Éclaircissement.

Bambouk, terrasse de l'or.

Nous connaissons assez exactement le pays de Bambouk, riche en mines d'or, contrée située au milieu de cette terrasse de montagnes, entre les fleuves Bafing, Falémé et Sénégal. C'est un pays d'alpes bien arrosé, couvert de beaux pâturages où paissent de magnifiques troupeaux, de champs cultivés où le maïs, le riz croissent en abondance. Les habitans vivent de leurs troupeaux; ce sont cependant pour la plupart des peuples sauvages.

La richesse des métaux que contient ce pays, le fer excellent, au son argentin et très-propre à être mis en œuvre, qu'il produit, mais surtout ses mines d'or et d'argent, ont attiré depuis longtemps l'attention des Européens. Les anciennes relations de Compagnon et d'autres (2)

(1) M. Park, Tr., pag. 89.
(2) M. Park, pag. 337.
(3) De Barros, Asia, Dec. I, lib. 3, c. 8, fol. 32, b. Park, pag. 52, 306.

(1) Park, Tr., pag. 276, et G. Forster.
(2) Labat, Nouvelle relation de l'Afr. occidentale, t. IV, pag. 6.

étaient peu authentiques, et ce n'est que plus tard que Suasse et Le Vens les ont rectifiées. Les mines d'or situées autour des montagnes de Tambaoura (1), se trouvent sur des collines basses, sur un sol mouvant, et dans des vallées désertes, arrosées par beaucoup de ruisseaux qui détachent l'or des collines et l'entraînent dans leur cours. Souvent les nègres montagnards creusent jusqu'à 20 et 25 pieds dans les terres d'alluvion pour trouver de l'or. Les collines sont composées de couches d'argile fortement colorées, et plus elles sont profondes, plus elles contiennent d'or. On lave cette terre argileuse pour en séparer l'or. La surface des collines est, dit-on, couverte de grains de fer, peut-être de platine. Dans les mines d'or de Nataeon, on trouve 1300 puits, des trous de 10 à 12 pieds de tour, creusés pour l'exploitation de ce précieux métal. Les nègres retirent des mines la terre qui contient l'or, dans des corbeilles de feuilles de palmier, et les femmes la lavent ensuite dans des calebasses. Souvent les hommes périssent sous des éboulemens dans ces mines. Il existe encore de semblables mines d'or dans le pays de Nambia, Semaylla, Cambadirie, et on pourrait en trouver sans doute beaucoup d'autres dans le Bambouk lui-même; mais leur richesse n'est pas si fabuleuse que le faisaient supposer les espérances de David, gouverneur du Sénégal. Dans l'ardeur de son avidité, il assurait à ses compatriotes qu'on trouvait dans ce pays, à la surface même de la terre, plus de trésors qu'au Pérou et au Mexique (2).

Ce précieux métal ne se montre pas seulement dans le Bambouk; toute la première terrasse en contient également, car on en trouve très-fréquemment dans le pays des Mandingos (3), dans le Jalloncadou et surtout à Bouri (*Bouriah* dans Watt), 7 jours de marche à l'est de Timbo (4).

Sur cette terrasse plus élevée, dans le cours supérieur des fleuves, l'or est difficile à chercher au milieu des grands blocs de silice qui encombrent les bords des rivières; aussi on en trouve plus rarement mais on en rencontre cependant encore assez souvent de gros lingots du poids de 2 à 3 onces. Mungo Park ne vit de l'or massif que dans la province de Koncodou, sur le flanc d'une haute montagne, près du partage des eaux du Bafing et du Falémé; il était enfermé dans des masses de quartz que les naturels brisaient avec des marteaux pour en retirer le métal. Les nègres appellent pierre d'or (*sanou birro*), l'or qu'ils trouvent en lingots et poudre d'or (*sanou Mounko*), celui qui a été entraîné par les eaux dans les contrées inférieures et qu'ils trouvent divisé en petits grains, dans les terres d'alluvion. Mungo Park et tous les autres témoignages s'accordent à prouver que l'or a été entraîné par les courans d'eau de la terrasse supérieure de ce pays de montagnes, et qu'il s'est ainsi répandu par alluvion sur les collines au sol mouvant et sablonneux, dans les couches argileuses et ferrugineuses qui caractérisent ici la terrasse moyenne entre les hautes et les basses terres, comme au Monomotapa, à Fazouclo, Akim, comme probablement aussi sur la Gambie supérieure, le Mesurado et la pente occidentale sur laquelle nous n'avons pas encore de renseignemens précis (1).

Ce précieux métal est répandu avec une singulière uniformité tout autour de cette prolongation N. O. du haut plateau africain. Du milieu du plateau, l'or met en rapport les peuples les plus éloignés; c'est comme un centre qui envoie des rayons sur tous les points de la circonférence de cette partie du monde. Ainsi la terrasse de Mandingo approvisionne d'or le marché de Tombouctou (2); dès les temps les plus anciens comme aujourd'hui, la poudre d'or y attire les Maures des côtes de la Méditerranée. La terrasse d'Akim, le pays des Ashantis envoyent leur or aux marchés de la côte, et la terrasse de Bambouk approvisionne les nouveaux comptoirs français et anglais sur le Sénégal et la Gambie, comme elle approvisionnait autrefois les factoreries portugaises.

Les observations précédentes et les idées qui suivront sur la manière dont s'est répandu ce métal prouveront que tout le plateau, à l'est, au-dessus de Kong, Degombah et Wangarah, contient aussi de l'or.

---

(1) Le Vens, p. 70. Labarthe et de la Jaille, Voyage au Sénégal, t. I, p. 57.

(2) Lalande, Mém. sur l'Intérieur de l'Afrique.

(3) M. Park, p. 299, 302, 345.

(4) Watt et Winterbottom dans Wadstrœm.

(1) Durand, Voyage au Sénégal, t. I, p. 188. Wadstrœm, Essay on colonisation. 651, d'après Desmarchais et de la Touche.

(2) De Barros, Asia Dec. I, lib. 3, c. 8, fol. 33. a. Rennell Appendix à M. Park, p. LXXXV, et Durand, Voyage, t. II, pag. 287.

4e Éclaircissement.

Les Mandingos.

Comme les Foulahs sur le revers occidental du Haut-Soudan, les Mandingos ont été de tout temps le peuple dominateur sur la pente septentrionale. A l'opposé des Abyssiniens orientaux, resserrés et concentrés sur leur plateau, ce peuple s'est répandu de toutes parts, des hautes terres dans les pays voisins. S'il n'y compose pas la majorité des habitans, il forme partout la partie la plus distinguée, la plus riche et la plus civilisée de la population, et en est pour ainsi dire la noblesse. Suivant les grandes voies commerciales, ils se sont répandus dans les contrées les plus éloignées, comme les Gibbertis à l'est, et ont porté partout leur commerce (1), sous le nom de *slatis*, c'est-à-dire marchands. Propagateurs de l'Islamisme et appelés alors Mullahs, ouvriers et artistes, pacificateurs entre les peuples voisins, ils nous apparaissent dans toute la partie occidentale de l'Afrique, entourés de la considération que donnent la civilisation et l'intelligence. Un prêtre mandingo, nommé Isaaco, servit à Mungo Park d'interprète et de guide dans son second voyage de la Gambie à Sansanding au-delà de Ségo; il partagea avec intrépidité ses dangers et rendit les plus grands services au héros voyageur. Les Mandingos s'étendent ainsi jusqu'aux rivages de la mer et leur langue qui est devenue la langue générale dans ces contrées, est répandue depuis les côtes du Sénégal jusqu'à Ségou, sur le Niger (2).

Mungo Park est, jusqu'à présent, le seul Européen qui ait connu ce peuple remarquable, sur la terrasse de Mandingo, sa primitive patrie, d'où il s'est répandu ensuite dans toutes les autres provinces (3). Leur pays est peut-être le même que celui de Melli (4) dont parle déjà Leo Africanus. Barros les connaît déjà sous le nom de Mandingo, comme le peuple commerçant le plus important de l'intérieur de l'Afrique. C'est d'eux que les factoreries portugaises d'Arguin et du Sénégal tiraient, de son temps, leur or. Il cite une grande province, sous le nom de Mandingo; elle est, dit-il, gouvernée par plusieurs rois et contient un grand nombre de cités très-peuplées. Une des villes les plus peuplées s'appelait Songo; elle est située parallèlement au cap des Palmes, à 140 *legoas* de l'Océan; elle était gouvernée par le roi Mousa. Le neveu de ce monarque s'appelait Mahomed Ben Manzougoul; il habitait plus à l'est, et gouvernait aussi un état Mandingo. Son nom nous prouverait que déjà les Mandingos d'alors étaient Mahométans.

Les Portugais lui envoyèrent une ambassade de la factorerie de la Côte-d'Or, Darmina, pour prendre auprès de lui des renseignemens sur le prêtre Jean. Mais le prince le plus puissant des Mandingos était alors, en 1530, Mandi-Manso, roi de Toungouboutou; il accueillit avec bienveillance une ambassade portugaise, composée de huit personnes et conduite par Pedro-Fernandez. C'est ce Mandi-Manso (le nom ne serait-il pas le même que Mandi-N'go)? avec lequel fut en guerre Temala, roi des Foulahs.

On raconte que, sous Amari Sonko (1), un de leurs héros, ils pénétrèrent, aussi au sixième siècle de la *Hedschra*, après plusieurs invasions, à l'ouest de leur pays, où ils firent la conquête des pays voisins de Bambouk et des rives de la Gambie jusqu'à la mer. Ils s'avancèrent même jusqu'à la Gambie, et fondèrent partout des états sur leur passage, par exemple, ceux de Barra, Kollar, Badibou, Yani, situés sur la rive septentrionale de ce fleuve et les plus connus.

Il y a environ un siècle (2), ils apparurent, pour la première fois, à la pente occidentale de la terrasse des Foulahs, un jour de marche à l'est de Sierra Leona. Ils ne venaient plus comme autrefois en conquérans et en vainqueurs, mais en hommes pacifiques et civilisateurs, sous le titre de colons, de prêtres et d'interprètes du Coran.

Mungo Park trouva que la langue des Mandingos et le bas dialecte du Bambarra s'étendaient, à l'est, jusqu'à Madibou et Silla sur le Niger (3). Arrivé à ce point, le voyageur se trouvant dans la situation la plus désespérée, au milieu d'un peuple dont il ignorait la langue, fut forcé de revenir sur ses pas. C'est là que commence la langue *Jenne-Kummo*. La langue pure des Mandingos de la haute terrasse, s'étend à l'est jusqu'où s'étend la terrasse elle-

(1) M. Park, pag. 26.
(2) De Barros, Dec. 1, lib. 3, c. 11, fol. 38.
(3) M. Park, pag. 18.
(4) Vater Mithridates, t. III, 1, pag. 136.

(1) Golberry Fr., pag. 285.
(2) Winterbottom Account, t. I, pag. 6.
(3) M. Park, pag. 209, 229. Vater Mithridates, t. III, 1, pag. 162.

même, c'est-à-dire jusqu'à Taffara et Jabbi. C'est une langue gutturale (1) comme celle de tous les peuples montagnards.

La conformation des Mandingos s'éloigne entièrement du type connu des races nègres; leur physionomie se rapproche plus de celle des Hindous au teint foncé, que de celle des nègres entièrement noirs. La couleur la plus claire, chez eux, est l'olivâtre; leur visage est régulier, ovale, plus agréable que celui des nègres des basses-terres, leurs voisins; leur taille est belle, haute, élancée; la barbe est, chez eux, le signe de la liberté; leurs vêtemens sont faits d'étoffes de coton (2). Ils ont l'air ouvert, gai et bienveillant; leurs manières sont simples, nobles et adroites: ils sont curieux, compatissans et hospitaliers. Leurs chefs se distinguent par leur éducation, leurs connaissances et jouissent d'une grande considération, près du peuple. L'hospitalité et la compassion désintéressées qu'ils témoignèrent à l'infortuné Mungo Park lorsqu'il se présenta à eux demi-nu, malade, semblable à un vagabond repoussé par les hommes, infidèle maudit du ciel selon leur croyance, doit leur assurer, dit Rennell, une haute place parmi les peuples de la terre; la générosité, la sensibilité dont ils firent preuve alors, peuvent servir de modèle, même aux Européens. Sous le rapport de la delicatesse et de la pureté de leurs sentimens, ils méritent bien le titre d'*Hindous* de l'Afrique, que leur a donné ce grand géographe (3).

Les Mandingos des hautes terres ont une constitution républicaine; dans toutes les provinces conquises, la forme du gouvernement est une monarchie tempérée par le conseil des anciens; leurs colonies sont soumises à une constitution aristocratique (4). La religion mahométane s'est répandue partout où ils ont pénétré, et la Gambie (5) n'est déjà plus aujourd'hui, comme le croyait Golberry, la limite entre l'islamisme et le culte des Fétiches. L'islamisme, né sous le même climat que les nègres et légitimant la polygamie, trouve un accès plus facile dans ces contrées que le christianisme. Chaque village a son école où on lit et explique le Coran. Quoiqu'attachés encore au fétichisme, ils sont de zélés mahométans, mais leur dévotion est exempte de fanatisme et ils sont pleins de tolérance pour les hommes d'une autre croyance. L'islamisme a pénétré avec eux à l'ouest (1), sur le Sénégal, par Woulli et Barraconda, au-dessous des cataractes jusqu'à la mer, près de la Gambie où le royaume de Barré est gouverné par des Mandingos (2). Dans les états nègres soumis aux Mandingos la masse de la population appartient aux *Cafirs* ou infidèles.

Chaque ville (3) a un juge ou alcade et les habitans libres de la cité se réunissent pour délibérer sur les affaires, dans des espèces de palavers. Les lieux d'assemblée sont des échafauds très-élevés que l'on dresse sous des arbres au vaste feuillage. Leurs procès se jugent d'après la coutume ou d'après le *Sharra*, commentaire du Coran, et les avocats sont très-exercés à la parole.

Les Mandingos l'emportent sur les peuples voisins autant par leur esprit commercial que par leur habileté gouvernementale. Ce sont les marchands les plus entreprenans, les plus adroits et les plus riches que l'on trouve depuis le Niger jusqu'à la mer. Le commerce de l'or du Bambouk (4), le trafic des noirs, celui de l'ivoire est presque exclusivement entre leurs mains; les Joloffes habitans des rives du Sénégal y prennent seuls quelque part. La contrée de Bondou (5) dans le Mandingo est là, comme Kaboul et Kandahar en Asie, la véritable voie de communication; c'est dans ces nombreuses passes étroites que la plupart des caravanes prennent leur route pour aller de l'intérieur du pays à la côte. Aussi les plus grands revenus du roi sont le produit de l'impôt qu'on y lève sur les voyageurs.

Le commerce d'esclaves est moins barbare chez les Mandingos, en ce que la loi leur défend de tuer ou de vendre les esclaves nés dans leur maison. Ils n'exportent de leur pays que ceux qu'ils prennent à la guerre ou qu'ils reçoivent de l'intérieur de l'Afrique (6).

Les Mandingos sont très-disposés à recevoir les améliorations et les progrès; déjà la manière de cultiver la terre et les usages des Européens ont été transportés par plusieurs d'entr'eux, sur le plateau jusqu'au Falémé (7).

(1) Winterbottom, Account, t. I, pag. 10.
(2) Durand, Voyage au Sénégal, t. I, pag. 330. Golberry, pag. 285.
(3) Rennell, Appendix à M. Park, P. XCII.
(4) M. Park, pag. 19. Durand, Voyage, t. I, pag. 316.
(5) Golberry Fr., p. 39.

(1) M. Park, p. 35.
(2) Durand, Voyage, t. I, p. 120.
(3) M. Park, p. 21.
(4) Durand, Voyage, t. II, p. 290.
(5) M. Park, p. 52. Durand, Voyage, t. II, p. 280.
(6) Durand, Voyage, t. I, p. 124.
(7) M. Park, p. 346.

Le siége de ce peuple montagnard né pour la domination et l'empire semble être ainsi à la pente septentrionale du Haut-Soudan. Un phénomène très-remarquable aussi, c'est l'apparition de leurs colonies et de leurs missions pour la propagation de leur puissance et de leur foi, sur les pentes occidentale et septentrionale. Ces colons et ces missionnaires Mandingos ne le cèdent en rien aux colons et aux missionnaires européens sous le rapport du zèle et de l'habileté avec lesquels ils poursuivent leurs projets et leurs plans ; on pourrait dire, sans crainte d'exagération, que souvent même ils les surpassent.

Leur colonie la plus occidentale est le royaume de Barre où est situé Yllifri, à l'embouchure de la Gambie (1); le roi de Barre est le souverain le plus puissant, sur ce fleuve.

Sur le cours supérieur du fleuve Géba qui se jette dans la mer, au nord du Rio-Grande, habite une colonie de Mandingos (2) peu nombreuse, mais très-remarquable par la considération dont jouissent ses membres. On les appelle *Mullahs*, c'est-à-dire prêtres; semblables aux Mara-Bouts du nord de l'Afrique, on les regarde comme des hommes sacrés; exempts d'impôts en faveur de leur piété, ils amassent presque toujours d'immenses richesses (3). Ce sont souvent des voyageurs nomades très-riches, car une partie du commerce des côtes avec la terrasse des Foulahs est dans leurs mains. Dans tous les lieux où ils passent ils sont reçus par les plus distingués des habitans et sont conduits dans la demeure du roi. Ils portent toujours avec eux de l'encre, un roseau et du papier, et en échange de l'hospitalité et des présens qu'ils reçoivent, ils écrivent pour leurs hôtes des sentences du Coran appelées Gris-gris (4) que les nègres regardent comme de précieuses amulettes. A l'exemple des Mullabs, Mungo-Park écrivit ainsi le *Pater noster*.

Dans le Timbo (5), sur la terrasse des Foulabs, ces Mandingos sont appelés *Nyamalas* ou *Nyalas*, noms qui viennent peut-être du mot *Mullah*; ils connaissent l'art de travailler l'argent et l'or et savent donner au cuir une magnifique couleur; ils en font du maroquin et le rendent propre encore à un grand nombre d'usages. Ils enseignent aussi l'islamisme et le peuple croit qu'ils conversent avec Dieu. Ils manient la parole avec habileté et, seuls, ils osent dire aux rois nègres la vérité en face. Lorsque deux peuples nègres sont prêts d'en venir aux mains et qu'un Nyamalah se présente au milien d'eux, ils sont tenus de suspendre leur fureur et d'écouter ses paroles avant de vider leur querelle par les armes; souvent les Nyamalahs pacifient ainsi les ennemis les plus acharnés.

Des Mandingos se sont établis aussi sur la côte de Sierra Leona (1), à quelques journées de marche de la mer, sur la pente des pays montagneux; ils y ont fondé des écoles où ils enseignent l'arabe et expliquent le Coran. Ils ont converti beaucoup de nègres à l'islamisme, entr'autres les Sousous, et ont détruit, chez eux et chez d'autres peuples barbares, l'usage infâme d'enlever les hommes et de sacrifier des victimes humaines. Avec eux ont disparu, en partie, ces guerres continuelles qui dépeuplaient régulièrement le pays. L'agriculture, l'industrie et le commerce répandent leurs bienfaits sur toutes les contrées qu'ils visitent et la considération dont ils jouissent les a rendus possesseurs d'une immense étendue de pays; leurs colonies se sont établies d'abord sur le fleuve Kissi (*Kissee*), et c'est là qu'ils ont jeté, il y a environ un siècle, les premiers fondemens de leur domination pacifique déjà si étendue aujourd'hui sur la terrasse des Foulahs. C'était pour s'opposer à la propagation de l'islamisme par les Mullahs, qu'on fit imprimer à Sierra Leona, des livres chrétiens dans la langue des Foulahs. Mungo-Park proposa de répandre le christianisme chez ces peuples, au moyen de catéchismes écrits en arabe et, dans son second voyage, il distribua un grand nombre de bibles traduites en arabe.

Ces Mandingos ont déjà pénétré, à travers le pays de l'intérieur, jusqu'à la côte de Guinée et dans le royaume de Dahomey (2); ils y portent le nom de *Malleys*. Ils jouirent d'abord d'une grande considération à la cour du roi à cause des avantages qu'on tirait de leur habileté et de leur connaissance, mais on les garda bientôt comme prisonniers; on leur laissait toute liberté dans le pays, excepté celle de retourner dans

(1) Durand, t. I, p. 122.

(2) Beaver's African Memoranda, p. 323.

(3) Proceedings of assoc. of Africa, t. I, p. 65.

(4) M. Park, p. 39.

(5) Watt et Winterbottom dans Beaver, p. 358.

(1) Winterbottom Account of Sierra-Leona, t. I, p. 6, et Report by the court of directors of Sierra-Leona to the house of Commons.

(2) A. Dalzel History of Dahomey, p. 133.

leur patrie. Les relations de leurs voyages (1) au sud sont peu authentiques jusqu'aujourd'hui; elles se rapportent peut-être plutôt aux expéditions des Gibberlis du Habech, car, au milieu du seizième siècle, il exista des relations (2) entre ce royaume et l'Afrique occidentale à travers l'intérieur du pays.

Sur toute la côte occidentale de l'Afrique, le nom de Mandingo est devenu, chez les nègres, un titre d'honneur dont chacun se pare volontiers. Dans l'intérieur de ce pays où ils vont propager l'islamisme, ces Mandingos sont connus sous les noms de Marabouts, Marbouts, Maharabouts.

REMARQUE.

Ressemblance de famille entre les peuples; contraste des nègres montagnards et des nègres des plaines.

Tous ceux qui ont visité ces contrées ont été frappés d'une observation très-importante pour l'histoire universelle des peuples, c'est qu'ici, en Afrique, la différence entre les individus est moins grande, l'homogénéité des peuples, considérés, comme masses, plus forte, plus dominante que dans les autres parties du monde. Au-dessus de tous les habitans de l'Afrique plane une conformité générale (3) qui a sa cause dans la simplicité et l'uniformité des rapports au milieu desquels ils vivent. Conformation physique, genre de vie, nourriture, costume, tout chez eux se rapproche et se ressemble. La marche de leur développement intellectuel est presque partout la même; leurs langues mêmes, leurs constitutions politiques présentent dans des lieux opposés (4) les plus touchans rapports. Un air de famille, une merveilleuse ressemblance, sur laquelle nous reviendrons plus tard, les unit tous comme des enfans d'une mère commune *(a national family likeness)*.

Citons à l'appui de cette observation un exemple tiré de leurs mœurs politiques. Dalzel qui vécut deux ans à Abomey, situé à 60 milles géographiques ou 300 milles anglais de Whydah, dans les terres, nous rapporte que, dans le Béniu même, les fonctionnaires les plus considérés et les ministres ne s'approchent jamais du roi qu'en rampant et en souillant dans la poussière leur têts et leur corps. Jobson remarqua le même usage en 1620 à Tenda, sur la Gambie, 166 milles géogr. plus loin à l'est, Browne fut témoin de cette cérémonie dans le Dar-Four, 600 milles géogr. plus à l'est, et cette coutume est conservée comme un symbole dans le royaume de Bornou (1).

Et cependant tous ces peuples sont séparés l'un de l'autre en groupes différens, de la manière la plus prononcée.

Les nègres des côtes diffèrent autant des nègres montagnards (2), en habileté et en expérience, que les paysans diffèrent, en Europe, des habitans des villes. Les nègres qui vivent seulement au milieu de leurs semblables et ceux qui sont en communication avec les Européens ont pris, dans leur développement, deux directions tout à fait différentes.

Le nègre montagnard de la terrasse des mandingos et le Foulah diffèrent complétement des nègres des plaines, par exemple du Yoloff; impétueux et fort, parlant une langue riche et énergique, celui-ci est belliqueux et a la peau noire comme l'ébène; par exemple encore, du Serawoulli, à la peau luisante et noire (3), qui vit dans le Kadschaaga, sur le Sénégal : c'est le *Saragolees* des Portugais et le *seracolet* des Français.

Les nègres montagnards se distinguent encore entre eux par des traits caractéristiques, comme le Mandingo du Foulah, qui d'ailleurs se rapproche de très-près du premier. Ces deux peuples vivent aujourd'hui en bons et pacifiques voisins (4).

Il est à remarquer que les petits peuples nègres isolés, habitant la bordure septentrionale de ce pays d'Alpes que nous avons appelé terrasse des Mandingos, nous apparaissent partout sous un jour moins favorable que les habitans des hautes terres. On nous les représente (5) tous comme moins développés, moins civilisés que leurs voisins des hauteurs : tels sont les Kasson qui exercent leurs brigandages près des cataractes de Félou, les lâches et voluptueux Bamboukains, les grossiers et stupides Kaartas et Bambarras, etc.

Le peu de connaissance que nous avons de ces peuples qui habitent la limite entre les hautes et les basses terres ne nous permet pas encore d'en tracer exactement le caractère et les mœurs. Un fait qui nous saisit et nous étonne, c'est l'analogie de cette bordure du plateau, à l'ouest, avec la ceinture des races Shangalla qui entoure le plateau

(1) Malte-Brun, Descript. de l'Afrique.

(2) De Barros, Asia Dec. I, lib. 3, c. 11, fol. 38, b.

(3) M. Park, Trav., pag. 261.

(4) Olaudah Equiano, pag. 53, et Durand, Voyage, t. II, pag. 315.

(1) Proceedings of the afr. Ass., t. II, pag. 351, et t. I, pag. 349.

(2) M. Park, Trav., pag. 16.

(3) M. Park, Trav., pag. 64.

(4) Wall et Winterbottom.

(5) Golberry, pag. 31, 143, et M. Park, pag. 73.

de l'est. Ici, comme à l'est, ce sont toujours ces peuples qui subissent en plus grand nombre la condition de l'esclavage. Ils sont formés probablement par les débris de races barbares plus anciennes, qui auraient trouvé un asile contre la puissance envahissante des races postérieurement arrivées, dans ces lisières de montagnes impraticables que la nature semble avoir élevées comme des forteresses dans toutes les parties du monde, pour la défense des peuples aborigènes.

5e Éclaircissement.

Second voyage de Mungo-Park par-dessus la terrasse moyenne du pays montagneux à l'est du Bambouk; ou voyage du Bafing, principal bras du Sénégal, au Niger.

Pour compléter les documens antérieurs que nous avons exposés dans les pages précédentes, nous avons maintenant à examiner en particulier les résultats du second et malheureux voyage de M. Park à travers la contrée qui s'étend à l'est du Bambouk. C'est dans cette étendue de pays que tant de compagnons de son expédition trouvèrent leur tombeau; c'est là que Mungo-Park lui-même eût à lutter avec toutes les horreurs et tous les dangers; le magnanime voyageur en sortit victorieux, comme par miracle, pour y succomber, quelques mois plus tard, dans les eaux du Niger.

Le but de son voyage était de découvrir le cours définitif du Niger; nous en parlerons plus tard. en son lieu, nous ne suivrons ici le voyageur que jusqu'au Niger qui s'échappe à l'est de cette terrasse de montagnes. Ces relations ne se composent que de notes fugitives (1), écrites à la hâte pendant le voyage et que Mungo-Park put faire parvenir au monde avant d'être enlevé par la mort; ce ne sont que des fragmens isolés, et il est impossible de les faire entrer dans une exposition géographique, comme un ensemble continu. Cependant la géographie doit conserver, au moins comme notice historique, les dernières et précieuses observations du grand voyageur, jusqu'à ce que d'autres jettent plus de lumière sur cette contrée.

Mungo-Park qui, par son premier voyage, avait donné à la géographie une forme nouvelle, résolut, après dix années de repos passées en paix au sein de sa famille, d'en entreprendre un second plus périlleux encore. Il voulait descendre le Niger, depuis sa sortie du pays des Mandingos, près de Bammakou, jusqu'à son embouchure. Il fut déterminé à cette grande entreprise par l'hypothèse devenue en lui presque une certitude, que le Niger inférieur était identique avec le cours supérieur du Congo (Zaïre).

Il fut accompagné par Anderson, un de ses parens, et par le peintre Scott, jeunes gens pleins de courage, et d'enthousiasme, compatriotes et amis. Le roi d'Angleterre nomma Mungo-Park capitaine en Afrique, et Anderson son lieutenant. On lui accorda pour son voyage une somme de 5,000 liv. st. Le 30 janvier 1805, Mungo-Park mit à la voile des côtes d'Angleterre, accompagné, outre de ses deux amis, de quatre charpentiers; il acheta, au Cap-Vert, 44 ânes pour porter les bagages, et engagea, avec la permission du gouvernement, 35 volontaires de la garnison anglaise de Gorée; on leur promit double solde pendant l'expédition et leur congé au retour. Il prit encore avec lui un officier, le lieutenant Martyn, et deux matelots pour former l'équipage de la barque qu'il devait construire afin de descendre le Niger. Il lui fut impossible d'engager un seul nègre à venir avec lui. Il remonta ensuite la Gambie jusqu'à Kayi (*Kayee*), près de Pisania, d'où il avait pour la première fois, commencé son voyage. Le 26 avril 1805, il écrivit à Jos. Banks que, dans six semaines (1), il espérait boire à la santé de sa femme et de ses enfans dans les eaux du Niger.

A Kayi, sur la Gambie, un prêtre mandingo, intelligent et fidèle, nommé Isaaco, se montra disposé à accompagner les blancs en qualité de guide et d'interprète. La caravane, bien pourvue de munitions et d'armes, accompagnée d'un riche transport de marchandises, de présens et d'instrumens, s'engagea, pleine d'espérance et d'ardeur, dans le sein de la mystérieuse Afrique.

Le départ de Kayi, de Pisania et Madina, fut retardé jusqu'au 11 mai; la saison de l'année la plus favorable au voyage s'était passée dans ces entrefaites; ce jour même tombaient les premières pluies des tropiques, accompagnées des *tornados* si dangereux pour les Européens. Les caravanes, même des nègres, ne voyagent jamais dans cette saison orageuse des ouragans et des pluies, et l'entreprise des Eu-

(1) The Journal of a mission to the interior of Africa in the year 1805, by Mungo-Park. Together with other documents, etc., with an account of the life of M. Park. Lond., 1815.

(1) Account of the life of Mungo Park, p. LXIII.

ropéens était ainsi d'une témérité audacieuse. Il fallait ou différer sept mois encore, jusqu'en novembre, le voyage préparé à si grands frais, ou atteindre en toute hâte les bords du Niger. Dans cette alternative, on presse le départ; mais des obstacles imprévus retiennent plus longtemps qu'on n'avait pensé : les bêtes de somme et les hommes n'avancent qu'à petits pas; les difficultés que présentent le passage des fleuves, des combats fréquens avec des tribus nègres; un grand nombre d'accidens fâcheux arrêtent et retardent la marche; un essaim d'abeilles (1) fond avec fureur sur la caravane, fait périr sept des ânes qui portent les bagages, couvre les hommes de douloureuses piqûres, disperse la caravane, et peu s'en faut qu'il ne mette fin à tout le voyage.

Du 11 mai au 13 juin, Mungo-Park s'avança le long de la rive septentrionale de la Gambie, jusqu'à Fankia (13° 22' 30" lat. N.) (2) et resta sur l'ancienne route qu'il avait parcourue à son premier voyage et que nous avons indiquée plus haut. A partir de Fankia, près du Bafing supérieur, il tourna plus au nord avec sa caravane et s'engagea à travers des contrées nouvelles et inconnues.

Ce second voyage nous apprend peu de choses nouvelles sur cette étendue de pays, déjà traversée. La route des caravanes allait toujours, comme la première fois, de l'O. à l'E. à partir de Madina, sur la rive septentrionale de la Gambie; cependant cette fois, elle évita les sinuosités du fleuve, pour abréger la route; le 14 mai, on entre, à l'est de *Koussai* ou Sisecounda, dans le désert des forêts de *Simbani* (3). Le 16, on passa le fleuve Neaulico, et le 17, le Nérico. Au delà de ce fleuve, les voyageurs entrèrent dans le désert de *Tenda*, où on franchit la première chaîne de montagnes du bord occidental du pays montagneux à l'est de *Soutitabba*, sous le 13° 33', 35" lat. N.; c'est de cette chaîne, que coule la rivière *Nealo-Kaba*. Mungo-Park appelle cette passe de montagnes, *Panorama-Hill*, à cause de la scène magnifique qui, sur cette hauteur, se déroulait à sa vue. De là, s'étendait à l'est le pays montagneux (4) et, arrivés sur la terrasse plus élevée, les voyageurs aperçurent de nouveau le *Schi* ou *arbre à beurre*; le premier qu'ils rencontrèrent, à l'est de Sibikillin était chargé de fruits qui, à la fin de mai, n'étaient pas murs encore. Le sol était de nouveau couvert de minerai de fer, et on rencontrait les fonderies des habitans des montagnes. A l'est de Badou (*Badoo*) où la Gambie tourne subitement du S.-E. à l'ouest son cours peu connu jusqu'aujourd'hui, commence un pays montagneux herissé de rochers et dont le sol est parsemé de débris de quartz et de pierres ferrugineuses. La route conduisit, dans ce pays, à travers *Jouli-Founda* (1), ville importante qui compte deux mille habitans et où passe la route commerciale de Bambarra, quand la guerre ferme les autres chemins aux caravanes. Les habitans commercent avec le credit que leur font les marchands européens sur la Gambie, le Rio-Nunez et à Kajaaga. Ils se nomment *Jouli*, par opposition aux *Slatis* ou marchands qui commercent sur leurs propres capitaux. Le roi de Fouta-Jalla les a forcés de se faire mahométans. La position de cette nouvelle colonie est très-favorable au commerce, car elle est située entre les sources d'un affluent de la rive droite de la Gambie et le partage des eaux du Falémé.

Le 7 juillet, Mungo-Park atteignit au-delà du partage des eaux de la Gambie et du Sénégal, le Samakou (2), premier affluent gauche du Falémé, qui va se jeter dans ce fleuve, au nord. Son nom lui vient des innombrables troupes d'éléphans qui se baignent dans ses eaux. C'est là la dernière limite pour les éléphans sur la terrasse des montagnes; les voyageurs n'en trouvèrent plus au-delà jusqu'au Niger, au-dessous de Bammacou, où ils aperçurent un très-gros éléphant dans une île, près des cataractes du Niger.

Après avoir franchi le cours rapide du Falémé, les voyageurs arrivèrent aux mines d'or de *Shrondo* (3), les tornados et les pluies des tropiques exercèrent alors une influence terrible sur la santé des Européens; déjà douze membres de la caravane étaient tombés malades; alors commença pour Mungo-Park le temps des inquiétudes et des malheurs, et il fut saisi d'effroi à la pensée qu'on n'avait fait encore que la moitié du voyage. Shroudo est situé sur la frontière méridionale du pays de Bambouk, si riche en or, à un quart de lieue de mines d'or très-riches qui, d'après la description détaillée de Mungo-Park, ressemblent entièrement à celles du Bambouk (4); on sépare l'or, en le lavant, du sable et des fragmens de quartz qui le contiennent. On

(1) Park Journal, pag. 97.
(2) Park Journ., pag. 65.
(3) Park Journ., pag. 18, 20.
(4) Park Journal, pag. 36.

(1) Park Journ., pag. 44.
(2) Park Journ., pag. 50, 142.
(3) Park Journ., pag. 53, 59, et Addenda, p. XIX.
(4) Voy. plus haut : Bambouk, terrasse de l'Or.

trouva encore des lavoirs d'or aussi productifs à Dindikou, une journée de marche plus à l'est. Dans ces deux endroits, on tire le sable qui contient l'or dans des fosses à ciel ouvert, qui ont jusqu'à douze pieds de profondeur. Il appartient au sol d'alluvion de la chaîne de montagnes primitive, située entre le fleuve Falémé (*Bafaleme*) et le fleuve Fing (*Ba-Fing*), ou au Sénégal supérieur, où le sol est parsemé de fragmens de quartz et où on trouve ce sable alternant avec une espèce de terre jaune, des pierres ferrugineuses et des cailloux de quartz, gros comme un œuf de pigeon. Ces mines sont d'une très-grande richesse, car, en présence de Mungo-Park, une négresse retira d'une demi-livre de sable, un grain d'or, en deux minutes; ainsi le lavage avait donné plus de 1/3000 d'or. Ce résultat est très-important; car les lavoirs les plus productifs du Brésil (1) ne donnent pas 20 grains d'or sur deux tonnes, et ainsi seulement 1/15000 du *cascalhao* ou sable d'alluvion qui contient l'or du Brésil. Dans les mines de l'Europe, on exploite souvent le minerai pyriteux pour en retirer l'or; il ne donne que 1/100000 de ce metal, et ce produit est encore avantageux. Les mines de l'Afrique surpassent ainsi de beaucoup les précédentes et, si elles étaient bien exploitées, elles produiraient assurément de très-riches trésors.

Mungo-Park trouva à Shrondo, chez le frère de son ancien hôte Karfa, qui l'avait reçu à Kamalia, dans le pays des Mandingos, une grande collection de livres arabes; il l'augmenta, à la grande joie de celui qui recevait le présent, de la traduction arabe du Nouveau Testament (2), dont Mungo-Park répandit encore un grand nombre d'exemplaires en Afrique.

A partir de ce lieu, commencent les montagnes sauvages et rocheuses de Koncodou, formées par des roches primitives, que Park compare au granit rouge de la Corse. La contrée prend un aspect accidenté et romantique; l'œil s'étend sur des pentes de rochers aux flancs escarpés et nus, dans des vallées sauvages, sur des champs, des terres cultivées, couvertes de villages; sur les hauteurs, les regards plongent à travers les vallées qui courent, au nord, jusqu'au Falémé et au Ba-Fing, et, au sud (4), jusqu'aux montagnes du pays le plus élevé, dont les chaînes s'étendent, suivant l'indication expresse de Mungo-Park, de l'ouest à l'est, dans la même direction que les montagnes de Konkodou. On ne voit plus de lions sur les hauteurs, quoiqu'on les trouve en grand nombre au pied des montagnes, dans les basses terres.

Mungo-Park voulait éviter probablement, cette fois, cette haute chaîne de montagnes, où souvent les passes sont impraticables, et dont il avait connu toutes les difficultés dans son premier voyage. C'est pourquoi, en sortant de Fankia, il avait pris sa route plus au nord; mais ce chemin ne fut pas plus commode, et il semble n'avoir fait qu'un detour. Il ne nous parle pas, dans son journal, de cette circonstance. La route s'avance de là à travers Konkodou et Foutadou. On franchit la montagne de rochers de *Tambaura*, au nord-est de Fankia, et on arrive à *Fajemmiia* (1), résidence du chef le plus puissant de Konkodou, où les caravanes sont obligées de payer un très-fort droit de passage. Mungo-Park tomba malade en ce lieu. De là on s'avança au *Ba-Li* ou fleuve du Miel, qui forme une infinité de cascades dans un lit coupé par des rochers de basalte (*Whinstone*). A l'est de ce fleuve, se succèdent sans interruption des villages et des champs, jusqu'à ce qu'on atteigne les montagnes rocheuses qui forment le partage entre les eaux du Ba-Li et du Ba-Fing. Les amas d'eau qui se trouvent dans les enfoncements des rochers sont remplis de tortues; les forêts sont couvertes de singes. Les masses de granit qui surgissent de toutes parts donnent à la contrée un aspect pittoresque, indescriptible et grandiose qui surpasse tout ce que Mungo-Park avait vu jusque là. Le 26 juin, on arriva au fleuve Ba-Fing, que l'on passa sur de frêles embarcations. Ce fleuve était large, navigable, rapide et débordé à deux pieds de hauteur; on filait trois nœuds ou milles marins à l'heure. Les habitans de ses bords, dit M. Park dans son journal, sont tous voleurs. En allant de ce fleuve à l'est, la route devient difficile : on passe devant de grands monceaux de pierres, élevés par les passans sur les cadavres de ceux qui ont été assassinés dans ces lieux sauvages. Ces tombeaux ressemblent aux tertres tumulaires ou *cairns* que l'on voit dans la patrie de Mungo-Park, en Ecosse. Il n'y a pas un seul sentier frayé (2) à travers ces déserts. Souvent la caravane était forcée de se disperser; les bêtes de somme, les soldats, les malades, ceux qui ne pouvaient suivre à cause de la fatigue s'éga-

(1) Voy. Mawe Travels in Brazil, pag. 227.
(2) Park Journal, pag. 68.
(3) Park Journal, pag. 00.

(1) Park Journal, pag. 70.
(2) Park Journal, pag. 81, 86.

raient dans ces solitudes; ils étaient à chaque pas attaqués par les bêtes féroces, surtout par des loups et des lions, ou pillés par des voleurs. Les malades mouraient, les bagages se perdaient souvent en passant les fleuves aux eaux rapides. Les tornados se levaient soudain, et presque tous les jours, sur les voyageurs; chaque fois leur souffle mortel causait des attaques de fièvre, le délire et, après quelques accès, la mort. Les bêtes de somme étaient attaquées et dévorées la nuit, au milieu du camp, par les lions et les loups; d'autres tombaient du haut des rochers; d'autres, épuisées de fatigue, succombaient sous leur charge; les chevaux ne pouvaient plus suivre la marche; les hommes, après des efforts et des fatigues inouïs, tombaient découragés et mourans sur la terre. Lorsqu'on fut arrivé au fleuve rapide de Wonda, les bêtes de somme et les bagages ne purent le passer en un jour. Isaaco, guide de la caravane, fut saisi par un crocodile; après une lutte terrible et sanglante, le nègre intrépide, déjà à moitié englouti dans la gueule du monstre, lui creva les yeux avec son pouce, et quoique dangereusement blessé, échappa ainsi à la mort. Tous ces accidens retardèrent longtemps la marche.

Le 11 Juillet, on arriva à Keminoun (1), situé au delà du Kocoro, ou fleuve Bali; c'est la forteresse de pierres la plus solide que Mungo Park eut vue encore en Afrique. Elle est habitée par un chef barbare et d'une avidité insatiable, et la contrée qui s'étend de là jusqu'au pays montagneux de Fouladou, est peuplée par les voleurs et les brigands les plus audacieux. On est saisi d'effroi à la description de la marche des Européens, en grande partie malades, à travers ces pays sauvages. On fut obligé de prendre, à prix d'argent, des nègres du pays pour transporter les fardeaux sur les ponts formés à la hâte avec des arbres abattus; on passa ainsi le rapide Bor-Woulima, bras le plus oriental du Sénégal (sous le 14° 1' lat. nord, et le 5° 13" long. ouest de Gr.): les ânes avaient déjà assez de peine de traverser le fleuve à la nage, et les Européens étaient tous malades, sans exception. Un bruit singulier précédait chez les nègres montagnards la marche de la caravane des blancs, c'était, disait-on, un *Doummoulafong*, c'est-à-dire une chose envoyée pour être mangée (*a thing sent to be eaten*).

On arriva ensuite à la ville de *Bangassi*, située sous le 14° lat. nord (1), dans le pays des Mandingos et fortifiée comme Keminoun, mais quatre ou cinq fois plus grande; Mungo Park y trouva un accueil hospitalier près du *Serenoummo*, le chef du pays, qui avait déjà entendu parler des blancs, lors du premier voyage de l'intrépide Écossais. Il lui promit un sauf conduit dans le royaume de Bambarra jusqu'à Ségo; il devait même le faire accompagner de son fils qui avait 300 *minkalli* d'or à payer en tribut au roi du Bambarra.

Mungo Park acheta dans cette ville des ânes et des provisions de vivres. Cinq soldats et les charpentiers refusèrent d'aller plus loin et restèrent découragés dans ce lieu, plusieurs autres moururent sur la route. Les tornados, les plus violens qu'on eût éprouvés encore, fondirent sur la caravane; Mungo Park, malade, abattu, était forcé de conduire lui-même son cheval, qui se traînait avec peine devant lui. Les fleuves grossissaient toujours de plus en plus, les chemins devenaient plus défoncés, plus glissans; la nuit, les loups et les lions s'approchaient plus nombreux et avec plus d'audace; leurs attaques étaient plus terribles, et à chaque instant répétées, car ils semblaient sentir au loin une odeur de cadavre qui les attirait vers ces infortunés consumés par la fièvre. Le 30 Juillet, tous les ânes qu'on avait pris sur la Gambie avaient été dévorés par les bêtes féroces ou avaient succombé à la fatigue. On traversa beaucoup de villes ruinés par les dernières guerres. Anderson, beau-frère de Mungo Park, tomba aussi malade, et l'héroïque voyageur le porta sur ses épaules à travers le fleuve Bo-Woulli; malade lui-même, il le traversa seize fois pour faire passer toute sa troupe à l'autre bord. A chaque station, on laissait en arrière des malades ou des morts. La vue seule de la dernière chaîne de montagnes (2) qui courait à l'horizon, et la pensée que son versant méridional était baigné par les eaux du Niger, remplirent seules Mungo Park de force et d'espoir; ranimé à l'approche du grand but que poursuivaient ses efforts, il triompha de la situation horrible où il se trouvait.

A partir de Bangassi, la route, qui jusque-là avait été de l'ouest à l'est, tourna de nouveau au sud-est. Karfa de Kamalia, le bienfaiteur Mandingo de Mungo Park, ayant entendu parler

(1) Park, Journal, pag. 95, 97.

(1) Park Journal, pag. 113.

(2) Park Journal, pag. 115.

de l'expédition des blancs, vint à *Doumbila* (1), à la rencontre de son ancien ami, pour lui offrir des secours et l'accompagner jusqu'à Ségo, avec ses trois esclaves; consolation inattendue au centre de l'Afrique!

Le 19 août on franchit, près de *Toniba*, la dernière montagne (2) qui forme le partage des eaux entre le dernier bras du Sénégal, au sud-est, et le Niger. C'est là que Mungo Park vit avec admiration, pour la seconde fois, le majestueux Niger rouler ses immenses eaux. Il était en cet endroit si près de sa source, plus gros que le Sénégal et la Gambie (3). Quoique large d'un mille anglais, il n'était pas encore débordé sur ses rives. Les faibles débris de la caravane descendirent avec peine les hauteurs escarpées et arrivèrent sur les bords du grand fleuve, près de *Bammakou*.

Ce but était vivement désiré, mais trop chèrement acheté. De 34 soldats et 6 charpentiers qui avaient quitté la Gambie, 6 soldats et un seul charpentier atteignirent le Niger, et sur 40 Européens, 11 seulement virent ses eaux. Parmi ceux qui ne virent pas le Niger, est le peintre Scott, qui était resté malade en arrière, et qui mourut bientôt. Anderson arriva sur ses bords atteint d'une maladie mortelle. La caravane atteignit ce fleuve sept semaines plus tard que Mungo Park ne l'avait calculé sur la Gambie, et la triste issue du voyage doit être attribuée à ce qu'on était parti trop tard. Mais Mungo Park ne laissa pas fléchir son courage dans cette situation désespérée; les plus grands dangers s'approchaient, et on manquait de charpentiers pour construire les barques qui devaient descendre le Niger. Park écrivait alors dans son journal :

« Une caravane d'Européens a donc réussi à » pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, à travers une étendue de pays de 500 milles anglais, » et cela malgré les obstacles les plus insurmontables, les circonstances les plus contraires, » sans verser une goutte de sang et en demeurant toujours en bonne intelligence avec les » nègres. Il est démontré ainsi, pour l'avenir, » qu'il est possible de transporter des marchandises, par terre, de la côte de la mer et du » fleuve de la Gambie, jusqu'à l'endroit où le » Niger est navigable, pour être expédiées de là, » par eau, dans les grands marchés du Soudan. » En commençant l'expédition dans le temps de » la sécheresse, une seconde caravane qui parcourrait la même route, ne devrait compter » perdre que 3 ou 4 hommes sur 59. On mettrait le commerce des caravanes sous la protection d'une escorte militaire, et on ouvrirait » ainsi un nouveau monde au génie spéculateur » de l'Angleterre; l'excès de ses produits fabriqués trouverait un débouché immense chez » tant de millions d'habitans de l'intérieur de » l'Afrique. » C'est sur ces données que le colonel Gordon (1) avait basé la nouvelle expédition qu'il devait entreprendre avec le secours des régimens nègres de Sierra-Leona et dont il exposa le plan à l'institut africain.

Mungo Park commença à Bammakou sa navigation sur le Niger, dont nous étudierons les résultats plus bas, quand nous traiterons du système du fleuve.

Nous remarquons au sujet de la carte (2) qui trace le second voyage de Mungo Park, qu'elle n'a été dressée qu'en partie d'après les indications du major Rennell, auteur de l'ancienne carte du nord de l'Afrique, pour l'intelligence des voyages de Mungo Park. Au milieu de ses dangers et de ses fatigues, Mungo Park avait déterminé, avec une présence d'esprit admirable, plusieurs latitudes astronomiques et quelques longitudes. Mais dans le journal qu'il fit parvenir en Europe manquaient souvent les distances et les directions des routes, de sorte qu'on fut obligé de baser la carte sur les observations astronomiques. L'itinéraire que Mungo Park parcourut dans son second voyage de 1805, a été ainsi tracé un peu plus au nord et sous de plus grandes latitudes qu'on ne l'aurait pu calculer d'après la première carte de Rennell, pour le premier voyage de 1796. Ceci ne doit servir que comme d'une notice pour juger les inexactitudes de l'itinéraire suivi par Mungo Park, en 1805, dans sa seconde expédition.

CHAPITRE II.

PROLONGATION PROBABLE DU PLATEAU, A L'EST.

§ 18.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Montagnes de Kong.

L'intérieur des *Kong* ou montagnes que

(1) Park, Journal, pag. 137.
(2) Park, Journal, p. 140.
(3) Park, Journal, p. 143.

(1) Voy., Mungo Park's, Life, p. XCIII.
(1) Park Journal advertisement, p. 6.

Mungo Park aperçut au sud de Ségou, ainsi que le pays qui s'étend à l'est jusqu'aux Al-Koumri, sont encore pour nous une terre inconnue. Voici à peu près tout ce que les marchands d'esclaves, les Maures, les anciennes traditions et hypothèses peuvent nous en apprendre.

Mungo Park n'a vu que cette *Kong* et non d'autres montagnes du Marrabou, qui s'étendraient sur le Niger bien loin au sud des premières. Elle est située à dix journées de marche au sud de Ségo, au sud-est de Sibidoulou, sur la terrasse des Mandingos.

Le pays de l'intérieur qui s'étend vers le Niger est donc ainsi une plaine immense et sans bornes, et si le plateau se prolonge plus à l'est (1), cette continuation doit avoir lieu à une très-grande distance au sud du Niger. Suivant l'assertion de Jackson (2), cette chaîne de hautes montagnes se prolonge avec de très-légères interruptions, ou même sans interruption, sous le nom général d'Al-Koumri, depuis le pays d'Ashanti jusqu'au Habech. Les témoignages de tous les voyageurs qui ont pénétré dans le Soudan, s'accordent à confirmer ce fait. Cette chaîne de Kong est le *Gonjah* de Beaufoy et le *Conche* de d'Anville. L'itinéraire du shériff Imhammed (3), nous fait connaître, à l'est de la chaîne de Kong et au sud du Niger, le royaume nègre de Tonouwah, dont la capitale est Assenté, peut-être l'Assianthé des habitans de la Côte-d'Or. Dans le domaine de cet empire qui touche, près de la côte, au pays des chrétiens, se trouvent des chaînes de montagnes qui se succèdent l'une à l'autre et dont la plupart sont d'une prodigieuse hauteur. Une partie de ces montagnes, probablement la pente septentrionale, est couverte de forêts épaisses; une autre partie, probablement la terrasse, est bien cultivée, une autre partie est encore complétement déserte. La plus grande surface du pays est couverte de pâturages qui nourrissent des troupeaux innombrables de vaches, de chèvres et de moutons noirs. Le blé, le riz, la chair et le lait de ces animaux forment la principale nourriture des habitans. Ce plateau est partagé en une infinité de petits états presque tous monarchiques, et dont quelques-uns sont régis par une constitution républicaine. Un des états monarchiques est le royaume mahométan de Degombah (1), dont les habitans se distinguent de leurs voisins par leur habileté à dompter les éléphans (ils se trouvent ainsi probablement à la pente septentrionale du Haut-Soudan). C'est à travers leur pays que passent les marchands mahométans (2), pour aller dans les hautes terres de l'intérieur, où ils vont chercher des esclaves, de l'or, des noix de Gourou et d'autres produits, pour les vendre sur les marchés de Tombouctou, de Kaschna et du Fezzan. Ce sont les routes que nous avons indiquées plus haut et par lesquelles les Mullahs arrivèrent dans le Dahomey et dans le pays des Ashantis.

Là sont peut-être aussi les chaînes de montagnes que Marmol (3) entendit appeler *Quen* (Kong) et *Alard*, par des marchands maures. C'est là ou un peu plus à l'est, au sud de Wangara (*Guangara* selon Leo Africanus) (4), que doivent être situées les hautes terrasses contenant des mines d'or dont Marmol entendit parler aussi aux marchands mahométans. Pour aller de Wangara, contrée du Niger inférieur, faire le commerce avec ce pays si riche en or, il faut gravir de très-hautes montagnes qui sont tellement escarpées qu'aucune bête de somme ne peut les franchir (5). Les marchands sont forcés de prendre avec eux des esclaves qui portent les marchandises et les provisions dans de grandes calebasses. Chaque esclave porte environ 100 livres et ils font, ainsi chargés, 3 à 4 lieues par jour, à travers ces montagnes inaccessibles. La caravane est accompagnée d'une escorte d'hommes armés, pour repousser les attaques fréquentes des montagnards. L'or que l'on apporte ainsi à Wangara est appelé *tibar*. On connaît sous le nom de *tibar*, *tibbar*, *tiber* la poudre d'or, qui a cours partout comme monnaie, en Afrique; on l'estime au poids, et chaque Mandingo porte toujours sa balance avec lui (6).

Des deux côtes de l'Afrique, à l'ouest et à l'est, retentit partout le même cri : de l'or! de l'or! *tibbar! tibbar!* (7); il annonce, à l'ouest et à l'est, et la même richesse dans la nature, et la même cupidité dans l'homme!

(1) Rennell, Appendix à M. Park LXXXVI, et Proceedings, t. I, p. 220.

(2) Jackson, Account of Marocco, 2ᵉ éd., Lond., p. 290.

(3) Proceedings of the association, 1810, in-8ᵒ, t. I, pag. 177.

(1) Voyez plus haut, S. 15.

(2) Proceedings of the association, pag. 177.

(3) Marmol Africa, t. I, pag. 32.

(4) Leo Africanus, par Lorsbach, pag. 493.

(5) Marmol Africa, t. III, p. 69.

(6) Jackson Account of Marocco, 2ᵉ éd., 1811, p. 296.

(7) Voyez plus haut : Terrasse de Fazoukio, S. 12, éclairc. 3.

2e Éclaircissement.

De la grande population du plateau.

Suivant les sentiers plus ou moins frayés qui se sont présentés à nous, nous avons parcouru maintenant le plateau africain dans tout son pourtour; mais nous n'avons trouvé nulle part d'accès ouvert qui nous permît d'observer les mystères qu'il cache dans son sein. Nous ne dirons plus qu'un mot sur ce monde inconnu, et ce mot nous sera fourni par l'histoire des plus infortunés de ses enfans.

C'est un fait reconnu (1) que, depuis des siècles, les côtes occidentales de l'Afrique ont été régulièrement visitées par les Européens, pour la traite des noirs; ils les ont parcourues ainsi depuis le cap Bianco, au nord du Sénégal, jusqu'au cap Négro, au sud. Avant 1789, c'est-à-dire avant l'abolition de la traite des noirs qui nous a fourni toutes les indications suivantes, on exportait, par an, sur ces côtes, 74,000 à 80,000 esclaves tirés de l'intérieur du pays.

La caravane de Darfour en exporte aussi un très-grand nombre de l'intérieur du pays au nord-est de l'Afrique; la petite caravane en amène cinq à six mille au Caire; la grande caravane qui arrive beaucoup plus rarement, en amène jusqu'à 12,000 (2). La plus grande partie de ces esclaves se compose de jeunes filles et de femmes qu'achètent les Mamelouks.

La caravane de Sennaar en exporte beaucoup moins du pays des Noba, sur le Nil. Quelques centaines de ces esclaves sont faits eunuques (3) à Aboutigé, dans la Haute-Égypte; à peu près autant sont ainsi annuellement mutilés dans le royaume de Bornou (4).

La caravane de Mograbi n'exporte que très-peu d'esclaves dans la Basse-Égypte, par le Fezzan et le Bornou; cependant on organise (5) chaque année à Bornou des parties de chasse aux esclaves contre les nègres montagnards du plateau; c'est ce que font aussi les habitans du Darfour contre les Donga qui habitent vers les sources de l'Ablad (1), et, depuis quelque temps, le sultan de Fezzan contre les Tibbos de Borgou. Ritchie, consul anglais à la cour de Mourzouk, dans le Fezzan, nous atteste la vérité de ce fait, car il était sur le point d'accompagner le bey du pays à une partie de chasse contre ces Tibbos, lorsqu'il fut emporté par la fièvre. Pendant son séjour à Mourzouk on amena, en 1819, sur le marché d'esclaves de cette ville, cinq mille infortunés ainsi arrachés de leur patrie (2). Depuis quelques années, cet usage horrible de la chasse aux hommes qui bientôt aura détruit des nations entières, s'est considérablement répandu dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale, et déjà il a mis la plus grande confusion dans la situation politique des peuples du Soudan. Comme sur le Congo supérieur, ce trafic a détruit ici tous les rapports sociaux; c'est le plus grand obstacle qui s'oppose à toute communication avec les Européens et qui les empêche de pénétrer dans l'intérieur du pays. Ritchie s'est assuré que, sans cette circonstance, la route du Fezzan à travers le centre de l'Afrique jusqu'à la Guinée, serait aussi libre et aussi sûre que celle de Londres à Édimbourg. La chasse aux hommes (*selaly*) est un usage aussi général dans cette partie nord-est de la pente de la Haute-Afrique, que dans la partie occidentale de la côte de Guinée.

7 ou 800 (3) de ces nombreux esclaves, étaient autrefois exportés chaque année à Tripoli; aujourd'hui il en arrive probablement un plus grand nombre.

Nous ne savons souvent rien de précis sur le nombre des esclaves enlevés de l'Afrique, quoique cependant ils soient vendus; avant d'atteindre le Caire, les caravanes se séparent souvent en plusieurs branches, en Égypte, par exemple aux marchés d'esclaves de Siouth ou d'Esneh.

Le nombre des esclaves que les Maures entraînent avec eux du Soudan, à travers le désert de Sahara, aux marchés du Fezzan et de là à Maroc, Tunis, Tripoli, nous est inconnu; cependant il doit être très-grand (4. L'exportation des esclaves de l'intérieur de l'Afrique dans ces

(1) Privy Couns Report, dans Wadstrœm, Essay on colonis., p. 484.

(2) Mémoires sur l'Égypte, t. III, p. 303, et Lapanouse, ibid IV, p. 77.

(3) L. Franck sur le commerce des nègres au Caire, mém. IV, p. 126.

(4) Hornemann, Voyage, t. I, p. 162.

(5) Scherif Imhammed, dans les Proceedings, t. I, p. 157.

(1) Browne, Trav., et Hornemann, Voyages, éd. de Langlès, t. II, p. 275.

(2) Ritchie, dans la Quarterly Review, 1820, may, pag. 228.

(3) Hornemann, Voyage, t. II, pag. 451.

(4) Jackson, Account of Marocco, 2e éd., Lond., 1811, p. 290. Proceedings of the associat. of Afric., Lond., 1819, t. I, p. 51. Jackson's, et Hage Shabeeny, Account of Timbuctoo and Houss., Lond., 1820, in-8°, pag. 220.

contrées, est en usage depuis le douzième siècle (1). Nous ne savons rien de plus précis des enlèvemens d'hommes qui ont lieu sur les côtes orientales de l'Afrique.

Les compagnies portugaises pénètrent jusqu'à 250 à 300 lieues dans les terres pour acheter des esclaves. On en exporte annuellement du seul port de Mozambique (2) de 15 à 16 mille (voyez plus haut page 86).

Nous ne savons pas quel est le nombre de ceux que le même sort atteint au nord et au sud. On en amenait autrefois un très-grand nombre au Cap de Bonne Espérance, car on y compte, pour un blanc, cinq esclaves noirs qui, presque tous, ont été pris (3) sur les côtes orientales de l'Afrique. Dans le district de Graaf Reynett, chaque cultivateur possède environ 15 esclaves nègres (4). D'après un dénombrement fait en 1810, il y avait à la colonie du Cap 30,421 esclaves, sans compter 19,764 Hottentots qu'on pourrait regarder comme tels.

En additionnant le nombre de tous ces infortunés, on trouverait que le trafic des esclaves enlève annuellement 150,000 habitans aux contrées de l'intérieur de l'Afrique ou au plateau, dont presque tous sont arrachés pour ne plus jamais revoir leur patrie. Depuis l'établissement de la colonie de Sierra Leona, la traite des noirs a diminué des quatre cinquièmes sur cette côte, et un grand nombre de comptoirs et de facteurs qui ne s'étaient établis que pour faire le trafic d'hommes ont déjà quitté la côte. Cette baisse subite et le nom seul de Wilberforce, chef de ces hommes généreux qui voulaient abolir la traite des noirs, ont jeté la terreur chez les marchands d'esclaves; ce commerce est souvent fait par les rois eux-mêmes, les Kabosirs, ou du moins par les habitans les plus riches du pays, et ils menaçaient de la mort tout blanc qu'ils soupçonnaient être un agent de Wilberforce (5). Mais la cupidité a toujours trouvé les moyens de se livrer en secret à ses spéculations criminelles. Des capitaines de vaisseaux anglais, français et américains se sont livrés à la traite des noirs avec plus de cruauté encore qu'auparavant, car ils ne s'exposaient aux risques d'un commerce illicite que dans l'espoir de bénéfices énormes. Une croisière de vingt vaisseaux de ligne sur la côte de Guinée ne suffirait pas pour faire respecter la loi et détruire entièrement la traite des noirs. Il est presque impossible de poursuivre les transgresseurs de la défense devant les tribunaux de Sierra Leona ou de la Havane, parce que les frais de procédure coûteraient des sommes immenses et que les coupables ont toujours mille moyens d'échapper à l'action de la loi. Les Portugais et les Espagnols ont d'ailleurs continué jusqu'à ce jour la traite des noirs. Le commerce s'est même accru chez eux dans les dernières années, et il est connu de tout le monde qu'on a amené plus d'esclaves dans l'île de Cuba en 1818 et 1819, que dans les années précédentes, aussi les cultivateurs exportent-ils le double de denrées coloniales qu'auparavant. Malgré les plus généreux efforts, la traite des noirs n'a donc pas subi encore de changemens essentiels (voyez plus haut, Congo et Guinée).

D'après les probabilités, la population de l'Afrique s'élèverait de cent à cent soixante millions d'habitans (1). L'esclave est indigène dans une grande partie de l'Afrique, sur le plateau lui-même (2) ou au moins à sa pente septentrionale; sur le Sénégal et la Gambie supérieurs, dans la terrasse des Mandingos (3), un quart seulement des habitans portent le titre d'hommes libres, *Horea;* les trois autres quarts sont esclaves, *Jong.*

La principale source de l'esclavage est la guerre qui exerce continuellement ses ravages dans l'intérieur du pays, au nord, et coûte encore la vie à un grand nombre d'hommes, outre les prisonniers qui sont vendus comme esclaves. Mungo-Park (4) remarqua avec tristesse que dans un grand nombre d'états nègres qu'il traversa, et dont les habitans étaient presque liés de parenté entre eux, les frontières des différens royaumes étaient toujours moins peuplées que le centre du pays; souvent même elles étaient entièrement désertes, comme celle des royaumes de Bondou, Kassor, Loudamar, Kaarta, Bambarra, Mandingo et Foulladou.

(1) Geogr. Nubiens, pag. 8.

(2) Epid. Colin Notice sur la Mozambique, dans les Annales de Malte-Brun. A IX, p. 304; Salt Voyage, p. 80.

(3) Campbell, Reise, p. 525.

(4) Barrow Travels in S. Africa, T. II, p. 109 et 404.

(5) Wadstrœm Essay on colonisation II, p. 116; et Nicholl Letter from Old Calabar in the year 1805, dans les Proceedings II, p. 387.

(1) Golberry, p. 380.

(2) Voyez Olandah Equiano Lebensbeschreibung.

(3) M. Park Trav., pag. 23 et 35.

(4) M Park, Trav., p. 261.

Si on compte encore les victimes sans nombre qui, dans les royaumes non mahométans des nègres méridionaux, sont sacrifiées à la tyrannie et à la cruauté des despotes absolus, comme, par exemple, dans l'empire de Dahomey; celles qu'immolent la superstition et l'idolâtrie; celles qui succombent sous les coups de la vengeance et de la barbarie, on s'étonnera que l'intérieur de l'Afrique et surtout le plateau, loin de se dépeupler, répande de tous côtés les flots de son exubérante population.

Nous avons exposé plus haut, en son lieu, les faibles documens que nous possédons sur l'histoire des peuples du plateau africain; ils sont confirmés encore par une tradition des Beetjuanes, d'après laquelle ils assurent avoir émigré du nord dans le pays qu'ils habitent. Il résulte de tous les témoignages que nous avons recueillis, qu'entre le quinzième et le seizième siècle, eut lieu une émigration des peuples du plateau qui, obéissant à la même impulsion, sont descendus, dans trois directions différentes, des hautes terres aux basses terres. Chassés par la même cause, les Galla, les Foungi, les Nouba, les Giaga ou Schagga, les Mandingos, les hordes des Fouls et beaucoup d'autres peuples encore se précipitèrent en même temps dans les terrasses des montagnes. Les nègres des côtes et des basses terres sont encore maintenant refoulés, en beaucoup d'endroits, par les habitans des hautes terres, depuis le bord septentrional du plateau jusqu'au bord méridional, chez les Hottentots. Ce phénomène nous ferait supposer, dans l'intérieur, un accroissement de population, qui ne serait pas encore arrivé à l'équilibre et qui se ferait moins sentir au S.-O. qu'au sud-est. Les peuples nouveaux se superposent comme par couches sur les peuples anciens, ils se confondent en partie avec eux, ils les repoussent et les dépossèdent entièrement du pays sur lequel ils ont primitivement vécu.

Un plateau habité dans l'intérieur et non couvert de déserts, une terre (1) jouissant d'un climat salubre et abondamment pourvue de choses nécessaires à la vie, peut seule remplacer cette énorme masse d'hommes que lui enlèvent annuellement la cupidité et la barbarie; à moins cependant qu'on ne suppose que la nature et plus chaude et plus jeune, possède là une vertu particulière et plus féconde pour procréer les peuples, et que, comme d'une source éternelle et vivante, elle verse sans cesse sur cette terre des générations nouvelles. Nous savons maintenant qu'un grand désert s'étend au sud près des Beetjusnes et du fleuve d'Orange (1); mais les nouvelles découvertes de Burchell nous apprennent que plus au nord, la terre doit être mieux peuplée.

C'est ce que nous confirme une ancienne tradition (2) de la tribu des Zinques (*Zinghi*, comme les appellent les Arabes); ce peuple doit vivre sur les sommets des montagnes d'Alard et de Kong, dans une sauvage barbarie; ils se multiplient avec une si prodigieuse fécondité, disent-ils, que bientôt ils couvriraient toute la terre, si le vent *Reha el Sucyda* ne soufflait sur leur pays et ne venait, de soixante ans en soixante ans, les couvrir de sable et dessécher tout ce que touche son souffle destructeur.

Le plateau africain manifeste, dans la procréation des peuples, une merveilleuse fécondité qui a étonné ses voisins dès les temps les plus anciens. Toutes les relations nouvelles s'accordent à confirmer la précocité de la puberté de l'homme et le grand nombre d'enfans que possède chaque couple dans cette partie de la terre isolée des autres et pour ainsi dire fermée de tous côtés. Beaucoup d'auteurs, et entre autres Golberry, ont essayé de prouver que la race nègre est la plus féconde de tous les peuples du monde; plus on avance dans l'intérieur du pays, plus cette opinion acquiert d'évidence. Jackson nous assure que le climat et toute la nature sont si excitans au Tombouctou, que l'individu, chez les deux sexes ne peut vivre sans les plaisirs de la génération; l'homme qui n'est pas marié à 18 ans est frappé de déshonneur dans l'opinion publique.

C'est un phénomène toujours corrélatif dans l'histoire de l'humanité, que là où la fécondité de la race est plus grande, l'existence de l'individu, soit comme homme, soit comme famille ou comme peuple, a généralement moins de valeur aux yeux de l'homme. Il semble que l'exubérance de la masse écrase ici le développement de la personnalité.

Cela ne peut pas être l'effet d'un sentiment moral étouffé chez ces peuples, comme on pourrait le croire, à en juger d'après nos systèmes de morale; c'est que l'homme n'est pas encore

(1) Olaudah Equiano, pag. 18 et 622; et W. Young, dans les Proceedings II, p. 350.

(1) Campbell, p. 334.
(2) Mormol Africa, t. I, p. 31.

arrivé ici à la conscience de lui-même, c'est qu'il n'est pas encore complétement arrivé à la vie! ou plutôt c'est le résultat d'une position tout à fait caractéristique vis-à-vis de la nature dans ses plus grands rapports avec la terre, avec le système solaire, avec l'univers.

Dans une situation opposée, la stérilité de la race est aussi contraire au développement moral, comme Hippocrate (1) l'a déjà démontré : ici, au contraire, la fécondité prodigieuse et le nombre de la population qui couvre cette terre africaine nous paraissent être la raison principale qui explique pourquoi la vie de l'homme a eu de tout temps moins de valeur pour son semblable et pour lui-même. Ce phénomène, quand il ne se manifeste pas seulement dans des individus isolés, mais dans la masse du peuple et des peuples, comme trait caractéristique, doit résulter du développement incomplet de la race.

3e Éclaircissement.

Voies commerciales à travers la Haute-Afrique.

Nous aurions une connaissance plus exacte de l'intérieur du plateau, si les Européens avaient pu réussir à le traverser; mais nous savons que tous les voyageurs isolés qui se sont engagés dans ce monde inconnu, sont restés victimes de leur entreprise. Les expéditions, pour remonter la Gambie et le Zaïre, n'ont pas eu une issue plus heureuse.

Existerait-il réellement des voies commerciales parcourues par les Européens, comme le donnent à supposer d'anciennes relations, elles n'ont apporté encore aucune lumière à la science.

Dapper nous donne la route des Portugais du Congo à travers le pays des Anzicos et des Nimiemays et Campbell (2) en confirme l'existence.

Suivant le rapport d'un négrier portugais, il existe encore aujourd'hui une voie directe de communication, à travers le continent entre Sofala et Mozambique et les colonies occidentales de Congo, Loango et Benguela (3); Dos Sanctos l'assurait déjà de son temps, mais les Portugais de Séna et de Mozambique ne la connaissent plus aujourd'hui (v. plus baut p. 84 et 146).

(1) Hippocrates *des Climats*, Ed. Corray I, p. 93.

(2) Dapper Africa, p. 634; Campbell Polit. survey of Great Brit., II, f. 631.

(3) Barrow Travels in S. Africa, t. II, p. 118.

Correa de Serra assura le contraire, parce que le pays montagneux situé entre les deux côtes est complétement inaccessible (1).

Les Hollandais ont essayé de pénétrer à travers l'intérieur de l'Afrique, sur la haute terrasse de la colonie du cap, jusqu'au Monomotapa (2); mais l'entreprise, conduite par le capitaine Gordon, n'eut aucun succès; les Anglais tentèrent le même voyage en 1809; ils avaient formé une caravane de vingt hommes, sous la direction du Dr. Cowan et du lieutenant Denowan; mais tous périrent assassinés (3) par les Wanketzens, au nord du pays des Beetjuanes. Les voyages de Burchell (4) ne nous ont pas donné de renseignemens nouveaux; le projet du père Lobo d'aller, à travers le plateau, le Mélinde au Habesch, échoua quoiqu'il existât des routes (5) de l'une à l'autre de ces contrées.

Une route de caravane conduit encore aujourd'hui de la côte de Somaulis, de Berbera, dans le centre de l'Afrique (6), à travers le plateau.

Une route doit conduire aussi de Narea à travers le plateau, dans le royaume de Bénin, sur le golfe de Guinée. C'est par cette route que les Portugais, après la découverte du Bénin (1469), obtinrent les premiers renseignemens (7) sur l'empereur du Habesch, le prétendu *Ogane* ou prêtre Jean. Son empire devait être situé à 250 *legoas* de 18 au degré, et ainsi à 166 milles géogr. plus à l'est, et le roi de Bénin s'en reconnaissait lui-même tributaire. Les relations de De Barros (8) contredisent entièrement cette supposition, et aucun Européen n'a pu obtenir de renseignemens précis sur ce point.

Nous avons déjà indiqué plus haut la route commerciale très-fréquentée qui va de Cascbna au sud, par Degomba ou de Tombouctou et Ségou à Assenté (9) par les montagnes de Kong et de là à Phydabsur la Côte d'Or par la terrasse d'Akim.

Une route plus récemment connue est celle de Cacondy par la prolongation N.-O. du pla-

(1) Rennell Illustral. dans M. Park, Trav. App. p. LXXXII.

(2) Thoman Reise, und Lebensbeschreibung, p. 130.

(3) Campbell Reise, p. 238; 216, 234.

(4) Verneur Journ. des Voyages, Paris, 1821, avr., p. 51.

(5) Lobo, Voyages, t. I, p. 76.

(6) Valentia Trav., t. II, p. 375.

(7) Bruce Trav., 2e éd., t. III, p. 132.

(8) De Barros Dec., t. I, Lib. 3, c. II, fol. 38 b.

(9) Proceedings, éd. de 1810, t. I, p. 177, et M. Park Travels.

teau ; elle passe au-dessus de la terrasse des Foulahs, par Timbo, Belia, Bouriah (*Bouri*), Manda (*Mandingo*) et conduit à Ségou (1).

(1) Watt et Winterbottom dans Wadstrœm, Essay, p. 114.

Peut-être que la curiosité qui se porte de toutes parts sur l'intérieur de cette partie du monde, nous donnera bientôt de nouvelles révélations; nous espérons qu'elles étendront de beaucoup les documens que nous possédons jusqu'à présent et qui sont le résultat du travail de trois siècles.

SECONDE PARTIE.

TRANSITION DU PLATEAU AUX BASSES-TERRES.

SYSTÈMES D'EAUX, GRADINS.

I.

GRADINS ET SYSTÈMES D'EAU DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

§ 19.

Jusqu'à présent nous ne connaissons que trois fleuves qui, du plateau de l'Afrique, portent leurs eaux à l'Océan : ce sont le Zaïre à l'ouest, le Zambèze à l'est, et le grand fleuve ou le fleuve d'Oranje qui, traversant le côté méridional du Plateau, va se jeter dans l'Océan éthiopique. L'étendue de leur domaine, jointe à la forme tout à fait caractéristique de toute cette partie du monde, leur donne une très-grande importance dans la géographie : tous trois prennent leur origine dans l'intérieur des hautes terrasses; toutefois, sous le rapport de leurs eaux, ils n'appartiennent qu'à un ordre inférieur, si on les compare aux grands fleuves des autres parties du monde : tous les autres fleuves de l'Afrique, du troisième ou du quatrième ordre, qui n'ont leurs sources que sur les avant-terrasses, méritent à peine le nom de rivières; la plupart, coulant au sud, sont desséchés pendant la saison brûlante; mais, à la saison des pluies, ils se changent en torrens désastreux, qui, cependant, pour le bonheur des riverains ne conservent pas longtemps leur abondance. Le fleuve des Eléphans et le Bergrivier appartiennent au petit nombre de ceux qui coulent pendant toute l'année (1). Ceux qui se dirigent vers le sud et l'est ont tous de grandes barres de sable à leur embouchure, et sont presque tous guéables pendant le reflux (2). Leurs eaux ne sont abondantes que dans le pays des Cafres; sur la côte occidentale, ils se perdent souvent dans le sable avant d'atteindre la mer.

Un autre accident, commun aux trois grands fleuves, c'est que leur cours inférieur a très-peu d'étendue, comparé au cours supérieur, parce que les terrasses littorales sont partout très-étroites.

Le Zaïre à l'ouest et le Zambèze à l'est, dont nous ne connaissons que les gradins dans le Kongo et le Monomotapa, ont déjà été décrits en d'autres endroits (*voy.* p. 76 et 149). La plus grande étendue de leur cours est encore pour nous dans une profonde obscurité. Néanmoins il est presque impossible de ne pas s'apercevoir, au premier coup d'œil, qu'il existe dans leurs principaux rapports une complète analogie, et qu'ils appartiennent tous deux à un seul et même système (3). Tous deux prennent leur origine sur la Haute-Terrasse, se dirigeant d'abord, du sud au nord, parallèlement à l'axe lon-

(1) Barrow, I, p. 372,

(2) Lichtenstein, Reise, 1, p. 82.

(3) Dos Sanctos, Aeth. Or., dans Purch., Pilgr., II, fol. 1543.—Marmol, Africa, III, p. 113.—Thomann, Reise und Lebensbeschreibung.—Pigafetta, dans Lopez, p. 9, 12, 15, 51 —Labat, Relat., I, 46.

gitudinal du Plateau; tous deux se fraient leur cours à travers les chaînes latérales, où ils forment plus ou moins des cataractes; se courbant ensuite des deux côtés à angles droits, ils pénètrent en ligne directe à travers la terrasse moyenne, et vont se décharger dans l'Océan, le Zaïre à l'ouest, le Zambèze à l'est. Mais, avant d'entrer dans les basses terres, ils ont encore des cataractes, des sauts et des détroits à passer (le Zambèze au-dessus de Séna, le Zaïre au-dessus de Soundie), et ce n'est qu'après les avoir surmontés qu'ils deviennent calmes et navigables; tous deux fertilisent leur petit Delta par de fréquens débordemens. La même analogie s'observe dans les gradins de ces systèmes d'eau; les gradins supérieurs ont été de tout temps stériles, tandis que les gradins moyens sont devenus le siége de grandes puissances politiques; les gradins inférieurs fertiles, mais insalubres, ont été, de tout temps, le tombeau des étrangers.

L'influence du parallélisme général, de la ressemblance et de l'uniformité qui caractérisent toutes les parties de l'Afrique se manifeste aussi très-visiblement dans les rapports de ces deux systèmes d'eau entre eux.

Nous allons maintenant examiner en détail le dernier de ces trois grands fleuves, celui du sud.

—

CHAPITRE PREMIER.

SYSTÈME D'EAU DU GRAND FLEUVE OU DU FLEUVE D'ORANJE.

Le domaine de ce fleuve, presque entièrement inconnu il y a cinquante ans, nous ramènera encore une fois dans le Plateau africain. Depuis quelque temps nous avons obtenu, des bords de l'Oranje, des renseignemens authentiques sur les efforts qu'y font les Européens pour avancer les progrès du christianisme parmi les naturels de ces contrées; ces relations nous ont fait connaître aussi plus exactement la nature du pays et de ses habitans.

Le capitaine Gordon (1) est le premier qui, en 1777, dans les excursions qu'il fit du Cap à l'est, s'avança jusqu'à ce grand fleuve; il lui donna, en l'honneur de son souverain, le nom d'*Oranjerivier*, fleuve d'Oranje. Paterson, qui le suivit de près (en 1778), parvint jusqu'à son embouchure. Peu de temps après, Truter et Sommerville (1801), et Janssens et Lichtenstein (1805) le traversèrent dans son cours moyen (1). Depuis lors, les missionnaires ont pénétré, en beaucoup d'endroits, jusqu'à ses bords. John Campbell reçut, en 1813, de la société des missions de Londres, la tâche pénible, mais honorable, de visiter toutes les nouvelles communautés chrétiennes de l'Afrique méridionale. Ce noble prédicateur, qui s'est acquitté de sa mission avec tant de zèle et de dévouement, a suivi le fleuve depuis son cours supérieur jusque près de son embouchure; c'est le voyageur qui a parcouru la plus grande étendue de l'Afrique de l'est à l'ouest, et nous lui sommes redevables des renseignemens les plus importans, non-seulement sur les contrées qu'arrose le fleuve et sur leurs habitans, mais encore sur les progrès importans qu'ont faits, depuis peu, les vérités de l'Evangile, parmi ce peuple docile. Le christianisme répandra rapidement la lumière dans ces contrées, si l'amour pour ces malheureux, la piété et l'expérience qui ont dirigé Campbell dans toutes ses entreprises, continuent d'animer les missionnaires indigènes dans leurs pénibles travaux (2).

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Cours supérieur.

Les sources du fleuve sont situées à la limite orientale de la haute terrasse des Bosjesmans, sur le plan vertical, et jusqu'alors inconnu du Haut-Plateau, au nord des montagnes de Neige; ce plan vertical sépare le pays des Cafres de la haute terrasse, et porte probablement un grand nombre de hautes cimes (3). A l'est, habitent les tribus des *Tamboukies* et des *Mamboukies*; au nord-est, celles des *Mathimba*, des *Maduana* et des *Imbo*. Campbell rencontra quatre rivières qui, venant toutes de l'est et du sud-est, se réunissaient dans un seul lit, sous le méridien de l'Algoa-Baie entre le 28° et le 29° de lat. sud. Ce sont, en partant de l'est, le *Ma-*

---

(1) Paterson, Narrative, 1789, p. 61 et 63.

(1) Barrow, Voy. to Cochinchina, p. 372.—Lichtenstein, Reise, II, p. 362.

(2) Literary Gazette, et Verneur, Journal des Voyages, Paris, 1821, avril, p. 51.

(3) Lichtenstein, Reise, II, p. 67—Campbell, Travels in Africa.

talarin, le *fleuve jaune*, le *fleuve d'Alexandre* et le *fleuve de Craddock*. Les trois derniers ont reçu leur nom des Européens; le Craddock, qui n'est qu'un bras de l'Oranje, a été pris autrefois pour le grand fleuve lui-même; le Malalarin a reçu son nom de Beetjuanes (Bootchuanas, suivant Campbell); les Coranas l'appellent *Ibhou*, d'autres le nomment encore le *cœur de l'Afrique*, mais rien ne nous apprend ce que signifie cette singulière dénomination. On trouve, dit-on, sur les bords de ce fleuve, une contrée magnifique, où l'eau, les arbres et la verdure, qui manquent partout à l'entour, présentent l'aspect le plus varié et le plus enchanteur. A son confluent dans le fleuve d'Oranje, le fleuve jaune est plus large que la Tamise pendant le flux. Ses bords sont couverts de forêts habitées par les giraffes. Dans le voisinage des deux affluens inférieurs, la contrée a la même apparence de richesse et de fécondité.

Campbell crut avoir sous les yeux la contrée la plus pittoresque de l'Afrique méridionale. Les matériaux nécessaires pour bâtir des villes se trouvaient partout en abondance, et les rivières semblaient devoir être très-facilement rendues navigables. Déjà un établissement avait été fondé, dans le voisinage de l'Oranje, à Campbelldorf; on y parlait le hollandais, la langue des Coranas, celle des Beetjuanes, des Hottentots et des Buschmans. La mission de *Klaarwater* (eau claire), qui reçut plus tard le nom de *Griquastadt*, n'est située qu'à une journée et demie du rivage septentrional. Non loin de la mission, sur le chemin qui conduit de Graaff-Reynett à Litakon (*Lattakoo*, suivant Campbell), dans la direction du sud au nord, se trouvent les meilleurs gués du grand fleuve. Quelque route que l'on prenne pour s'y rendre, on a toujours à supporter, avant de l'atteindre, des fatigues et des privations de tout genre. Les hommes et les animaux ont surtout à souffrir de la soif dans ces contrées arides et désertes. Aussi l'aspect seul du fleuve réjouit de loin les voyageurs, ranima leur courage, et donna à tous une ardeur et une vie nouvelles. Les animaux s'y précipitaient à travers les buissons, et manifestaient leur joie en agitant la queue : on pourrait, dit Campbell, l'appeler, à juste titre, le *fleuve de la vie*.

Truter (1), qui le traversa, entre le 23° et le 24° long. est, le trouva partagé en deux bras, dont chacun avait 1,800 pieds (600 *yards*) de largeur; au milieu se trouvait une île; l'eau était très-profonde, et le courant entraîna une voiture, malgré l'habilité des Coranas qui le traversaient.

Lichtenstein passa le fleuve d'Oranje au mois de juillet; il avait alors 1,720 pieds de largeur et 20 de profondeur. On dit que, dans les hautes eaux, il a souvent un mille géogr. de largeur et 30 pieds de profondeur (1). A peu près à un mille et demi au-dessous du gué, le fleuve pénètre à travers une gorge étroite formée par deux rochers escarpés qui, dans le temps de la crue, font refluer les eaux vers sa source. La vallée supérieure paraît avoir été autrefois le bassin d'un grand lac, qui se serait écoulé par cette gorge. On aperçoit encore, en d'antres endroits, des rochers qui s'avancent jusque sur les bords du fleuve, et viennent souvent resserrer son lit. Ses eaux impétueuses et profondes entraînent alors des arbres et des rochers dans leur cours; souvent elles élèvent ainsi, dans la vallée, des espèces de digues qui les font monter à une hauteur extraordinaire en très-peu de temps, et qui deviennent pour le pays de véritables forts naturels.

Lorsque Campbell, venant du sud, approchait de ces gués, il aperçut de vastes et immenses plaines qu'il appela plaines de *Burdar* et de *Wilk*; c'étaient de véritables steppes immenses et couvertes d'herbe. Il rencontra ensuite un fleuve salé, appelé *Brak*, qui disparaissait plusieurs fois pour reparaître ensuite. (Peut-être, dans la saison pluvieuse, atteint-il aussi le fleuve d'Oranje?) Les voyageurs, venant du sud, reconnaissent le voisinage du fleuve à quelques collines et à de petits arbres qu'on ne rencontre nulle part ailleurs au sud. Le fleuve était aussi large que la Tamise au pont de Londres, son cours impétueux et profond. Des milliers d'hommes et d'animaux domestiques trouveraient sur ses bords de l'emplacement et des pâturages; mais on n'apercevait nulle part la trace d'une main d'homme, pas une hutte ne s'élevait sur ses rives; partout d'immenses plaines couvertes de bruyères; la vallée était encombrée de blocs de pierre détachés, et de galets qui faisaient crier les roues des chariots. On apercevait au loin des lions à l'affût de leur proie,

(1) Barrow, Voy. to Cochinchina, p. 372 et 373.

(1) Lichtenstein, Reise, II, p. 362.

et la route était embarrassée par des buissons épineux qui, suivant le nom qu'on leur donne, semblent dire au passant : *Arrête-toi!* Arrivé enfin au gué le plus commode qui conduit à Griquastadt, les voyageurs trouvèrent des Buschmans et des Coranas qui les aidèrent à passer.

REMARQUE.

Griquastadt. Mission centrale.

Cette colonie, qui tient son nom de la principale race de ses habitans, n'est qu'à dix journées de marche, au sud, de Litakou, ville des Beetjuanes; la frontière de la colonie, au sud, dans la direction de Graaf-Reynett, n'en est qu'à douze journées de marche. Campbell mit quatorze jours pour aller de la source du Malalarin à Griquastadt. Les habitans de cette contrée sont un mélange de différentes races; on leur donne le nom de *Hottentots bâtards*. Des missionnaires se sont établis parmi eux, et ce n'est qu'après cinq ans qu'ils parvinrent à les faire renoncer à leur vie errante, qu'ils les habituèrent à construire des huttes et à cultiver la terre. Ils leur en donnèrent eux-mêmes l'exemple en fondant un grand et fertile jardin, qui produisit bientôt des abricots, des prunes, et en 1812, les premiers raisins. Depuis cette époque, tous les colons plantèrent dans leurs jardins des citrouilles, des haricots, des pois, du millet, du maïs et des pommes de terre; ces dernières viennent aussi bien ici que dans les *paramos* de leur patrie. Burchell les répandit encore plus loin dans l'intérieur de l'Afrique. La principale culture est celle du tabac; tous les Africains du sud ont pour cette plante une passion invincible. La paroisse de Griquastadt compte déjà un très-grand nombre de membres; là, au centre de l'Afrique, une cloche européenne les appelle tous les jours à la prière. Un jour qu'on célébrait la sainte cène, on voyait au nombre des communians des Griquas, des Hottentots, des Hollandais, des Anglais et des Écossais. Plus de cent naturels avaient déjà appris à lire, et s'édifiaient à la lecture de la Bible. Le nombre des auditeurs se montait toujours à trois cents, lorsque Campbell prêchait.

Les Griquas sont honnêtes et fidèles; les habitans de la colonie du Cap leur font crédit, à cent mille de distance. Mais ils ne sont pas encore assez civilisés pour se garantir contre les fourberies des blancs avec lesquels ils sont en rapport, et qui les trompent facilement. Un missionnaire les dit tendres, sensibles, irréfléchis et oublieux. La mission de Griquastadt, dit Campbell, est un grand bienfait pour toute l'Afrique méridionale. A l'est, sur le Malalarin supérieur, *Malapiza* et *Makun-Kraal*, sont destinés à recevoir de nouvelles missions, ainsi que *Litakou*, au nord; les chefs et les rois de ces contrées voient avec plaisir les missionnaires européens. Matibi, roi des Beetjuanes, disait à Campbell, dans l'audience qu'il lui accorda : « Envoyez-moi des maîtres, je leur servirai de père. »

A quelques journées de marche, à l'ouest de Griquastadt, on rencontre la station la plus occidentale de la mission, *Hardcastle*, située au milieu de montagnes d'asbeste, dans une magnifique contrée. Cette commune comptait, à l'époque où Campbell la visita, 865 membres, tous chrétiens.

Griquastadt est destinée à devenir très-importante dans l'histoire du développement de la civilisation sur ce plateau. Elle est située au centre de l'Afrique, sur le plus grand fleuve de la contrée, et c'est là que la culture a pris d'abord racine; c'est là qu'a été rédigé le premier code, composé de quatorze articles; les Africains qui, jusqu'alors, n'avaient reconnu ni juges, ni lois, l'ont accepté volontairement, et ont juré de lui obéir; les membres de toutes les autres missions, dans l'intérieur du pays, se sont empressés de suivre l'exemple des habitans de Griquastadt.

2e ÉCLAIRCISSEMENT.

Cours moyen.

A partir de *Hardcastle*, le grand fleuve prend son cours vers l'ouest entre le 28e et le 19e de latit. sud et sans jamais dévier de sa direction normale, si ce n'est dans ses méandres; il ne reçoit plus aucun affluent jusqu'à son embouchure, son cours moyen n'a pas de vallées, le bord septentrional ne présente que de vastes plaines qui sont presque de vastes déserts; sur le bord méridional, l'Oranje s'étend le long d'une contrepente escarpée, dont les rochers nus et à pic s'étendant du sud au nord, atteignent souvent le fleuve, le traversent même quelquefois, et rendent ainsi le voyage sur ses bords impossible.

L'Oranje se montre ici comme tout ce qui apparaît sur le Plateau, dans un état imparfait et peu développé; il ressemble au Sénégal par son cours vers l'ouest; il se rapproche de ce fleuve ainsi que du Niger et du Nil, en ce que tous quatre ne sont grossis par aucun affluent, ni dans leur cours moyen, ni dans leur cours inférieur (nous savons du moins que le Niger n'en reçoit pas du nord), phénomène qu'on aurait peine à retrouver dans les autres parties du monde.

Jusqu'à présent le fleuve d'Oranje manque encore entièrement de rivages fertiles; nulle part le sol n'est couvert de terre végétale. Près de ses sources comme près de son embouchure,

Jansen et Paterson trouvèrent partout le sol encombré de cailloux (1); Campbell nous dit la même chose de son cours moyen. D'innombrables blocs de pierre, des cailloux et des débris de rochers barraient le passage, et rendaient ainsi le chemin presque infranchissable pour les voitures attelées de bœufs, tandis qu'à côté de la route, les roues s'enfonçaient jusqu'à l'essieu dans le sable. Un grand désert de sable commence sur la rive droite du fleuve, et va se perdre au nord dans les plages lointaines et inconnues du centre de l'Afrique. Des Beetjuanes racontaient qu'ils y avaient erré pendant cinq mois, se dirigeant d'abord vers le nord-est et ensuite vers le nord, mais qu'ils n'y avaient trouvé d'autre nourriture que des melons sauvages, qui donnent de l'eau quand on les expose au feu. Ces faits furent confirmés par les Coranas.

Les tourbillons de sable causent souvent de grands ravages dans ces terres élevées où l'on éprouve en même temps le plus grand contraste de chaleur et de froid; l'hiver il gèle souvent la nuit, tandis que dans le jour, les rayons du soleil sont presque insupportables. On s'étonne que, malgré les changemens subits que cette variété de température fait éprouver à l'atmosphère, il ne tombe ni pluie ni rosée pendant la moitié de l'année. Il paraît que ces grands contrastes dans l'atmosphère ne sont pas sans influence sur la stupidité des habitans.

Les animaux sont rares dans ces contrées, l'hippopotame qui, le jour, se tient caché dans le fleuve, ne monte que la nuit sur le rivage; des lions parcourent les frontières du désert; les rives seules du fleuve sont couvertes de broussailles épaisses et rabougries; çà et là on aperçoit dans le désert un buisson d'épine dont les pointes semblent vouloir s'arrêter et saisir tout ce qui passe. Quelques plantes juteuses se rencontrent sur les cimes des rochers. Des végétaux, qui s'élèvent en pyramide jusqu'à la hauteur de 16 pieds, ont souvent 10 à 12 pieds de pourtour. L'arbre des giraffes est très-commun, les oiseaux sèment sur ses branches des plantes parasites de toute espèce. Le petit nombre de Coranas qui habitent dans ces tristes déserts, par exemple dans la *Filps-Huimans* et *Koks-Kraal*, vivent dans la plus abrutissante inaction; on les voit étendus sur l'herbe à côté de leurs chiens, se réchauffant aux rayons du soleil jusqu'au retour du repas prochain, et passant tout leur temps à dormir pendant que leurs troupeaux paissent à loisir dans ces vastes plaines. Ils ne plantent ni ne sèment. Quand les étrangers arrivèrent, ils les regardaient d'un œil morne et hébété, et ne faisaient attention ni à leur présence au milieu d'eux, ni à leur séjour. « Ils sont enfermés, dit Campbell, comme entre des murailles dans le centre de cette grande partie du monde, et ils semblent même n'avoir jamais entendu parler de la mer. Sans volonté et sans force, ils ne se montraient disposés ni à recevoir les missionnaires, ni à rejeter les lois qu'on leur proposait; nous sommes, disaient-ils, un peuple divisé et ne pouvons rien décider. » Les oiseaux qui, dans ce pays, paraissent aussi rares que les hommes, habitent comme eux les *Kraal;* souvent on voit sur un rocher vingt à trente nids, tandis qu'à l'entour on n'en trouve pas un seul. Ces nids, communs à plusieurs familles, ont souvent 4 *yards* (aunes) de circonférence, et jusqu'à dix-sept entrées; ils sont la demeure de petits oiseaux de la grosseur des chardonnerets.

(1) Paterson, Narr., p. 63.

Remarque.

Cristallisations, absence de pierres précieuses.

La rive droite du fleuve, près de Hardcastle, et la contrée qui entoure cette mission, au nord, et qu'on appelle *le Coin final de la terre*, se distinguent par des montagnes d'asbeste qui brillent des plus belles couleurs; elles paraissent vertes, bleues, etc., et servent ici à réparer les chemins. Une colline, près de Griquastadt, et une autre, près de Koks-Kraal, étaient couvertes de magnifiques géodes (sans doute de cristal de roche). Nous citons ceci comme un fait remarquable, car, à l'exception des montagnes de cristal du Congo, des mines d'émeraude, sur la mer Rouge, et du corindon, sur la côte de Guinée, nous ne connaissons pas un endroit dans toute l'Afrique qui produise de beaux cristaux. Cette forme, la plus parfaite des formations inorganiques, serait-elle plus rare en Afrique que dans les autres parties du monde? N'y trouverait-on pas de cristaux, comme on n'y trouve pas de volcans? N'est-il pas toujours remarquable que, tandis que la Haute-Asie est célèbre, dans l'Altaï, par ses béryllies, dans l'Imaüs, par ses rubis, les terrasses, par leurs diamans, etc.; l'Europe et l'Amérique, par des cristallisations non moins développées, des tormalines, des vésuvianes, etc., l'Afrique n'ait pas encore produit une seule pierre précieuse? Nous n'en trouvons pas la moindre indication ni dans les auteurs anciens, ni dans les modernes, cependant l'on s'est livré de

tout temps à la recherche de l'or dans l'intérieur de l'Afrique, et si l'on avait trouvé des pierres précieuses, on en aurait fait assurément usage. Il n'en est jamais question dans le commerce du Soudan, et elles ne sont jamais l'ornement des rois africains; tandis qu'elles caractérisent d'une manière toute particulière l'Orient asiatique.

3e ECLAIRCISSEMENT.

Cours inférieur.

A partir de *Koks* ou *Orlam-Kraal* (21° longit. est), à l'ouest, le rivage de l'Oranje, que les naturels n'appellent que le Grand-Fleuve, est hérissé de rochers, et souvent si impraticable qu'il faut faire de grands détours à travers les montagnes du sud pour atteindre son cours inférieur.

C'est ici, à ce qu'il paraît, qu'il faut placer la première pente de la Haute-Terrasse qui, jusque-là, s'étendait sur une vaste plaine, et ne s'inclinait qu'insensiblement à l'ouest. Au-dessus de ces passes de rochers est situé le pays des Griquas; au-dessous, à l'ouest, le pays des Namaquas. Deux Européens, avant Campbell, avaient déjà essayé une fois de prendre cette route pour arriver au cours inférieur de l'Oranje; mais, n'ayant rencontré sur les bords du fleuve, jusqu'à quelques milles dans les terres, que des rangées de rochers impraticables et un pays sec et aride, ils crurent impossible de pénétrer plus avant et s'en retournèrent à Griqua. Campbell, accompagné de ses fidèles Hottentots, surmonta toutes les difficultés et tous les dangers auxquels on est exposé dans ces affreuses gorges de rochers et dans les déserts brûlans où les lions, les serpens et les Buschmans suscitent à chaque pas de nouveaux périls au voyageur. A quelques journées de marche à l'ouest de Koks-Kraal, tout le pays offrait le tableau de la plus sauvage confusion. « On pourrait, dit Campbell, appeler cette contrée la capitale des rochers. Ils couvrent la surface à plusieurs milles à la ronde; partout chauves, dentelés et déchirés, ils s'élèvent à pic comme des monceaux de ruines; à travers leur profondes coupures se précipite le fleuve, dont les rives escarpées et perpendiculaires ont quelquefois 300 pieds de hauteur. » Cette description nous rappelle les roches de grès que traverse l'Elbe dans son cours depuis la Bohême jusqu'à Pirna en Saxe. Les rochers présentaient des excavations de couleur rouge; sur les deux côtés du fleuve s'élevaient deux rochers isolés de couleur noire; on aurait dit deux énormes masses de fer; peut-être était-ce du basalte. La scène présentait partout la grandeur, la confusion et l'horreur; les graminées qui couvraient le sol fourmillaient de serpens; les fentes des rochers étaient remplies d'eau, et les chaînes qu'ils formaient s'étendaient au loin dans l'intérieur. Le jour suivant, on aperçut une prolongation de cette chaîne semblable à la grande muraille de la Chine, et qui s'étendait au nord jusqu'à trente milles anglais dans le désert. Le désert de sable qui entoure l'extrémité de ces rangées de rochers est rempli de lézards, de souris et de lions; on n'y rencontre d'autres végétaux que quelques plantes juteuses; c'est le repaire des Buschmans qui guettent le passage des caravanes pour dépouiller les voyageurs.

Au dire des Hottentots, le Grand-Fleuve doit former ici de hautes chutes d'eau; Campbell ne vit que de petites cataractes et d'impétueux rapides, mais à une profondeur vertigineuse; peut-être n'apercoit-on les cataractes qu'à l'époque du gonflement des eaux, peut-être même sont-elles situées plus haut ou plus bas.

Les étranglemens du fleuve se prolongent au loin à l'ouest, au delà des monts Cabas et jusqu'à Pella, première colonie de Namaquas, où l'on arrive en descendant une longue colline. Campbell mit trente-trois jours pour aller de Griquastadt à Pella. Cette colonie est située à un mille du fleuve sur un sol de sable, sec et blanc, couvert seulement de quelques misérables buissons. La contrée est aride et encaissée au nord et à l'est entre de hautes montagnes noires et sauvages. Les bords de l'Oranje sont tellement encombrés de rochers qu'il serait impossible d'y habiter. Dans un ravin qui conduit de la colonie à l'Oranje est une rivière d'eau salée qui, pendant le voyage de Campbell, disparut huit fois. Les bords du fleuve étaient couverts de rochers nus, de couleur rouge et noirci, comme s'ils avaient été brûlés dans une fournaise (cette couleur leur vient peut-être de l'oxyde de fer). Ils s'élèvent en masses énormes et présentent la plus bizarre structure. Campbell sortit de la vallée du fleuve par un autre ravin, formant un escalier immense de deux milles anglais de longueur. Ces degrés avaient souvent jusqu'à deux pieds de hauteur, et, parfois seulement, 2 ou 3 *yards* (aunes) de largeur, ce qui les rendait très-difficiles à gravir pour les chevaux; ce sont probablement des roches horizontales ou des bancs de roches secondaires. Arrivé à la cime des rochers, on voyait s'étendre la vaste plaine de sable couverte de salpêtre comme d'une croûte de neige.

Le cours du Grande-Fleuve, à partir de Pella,

est, à ce qu'il paraît, très-peu connu; Campbell ne nous en dit rien. D'anciennrs relations (1) racontent que le fleuve se perd dans le sable, qu'il est absorbé par les déserts, et qu'il disparaît avant d'atteindre le rivage de la mer; elles ajoutent que ce phéuomène s'rxplique, en partie, par le contraste que présente le climat sur les deux côtes de l'Afrique. En effrt, le fleuve roule ses plus grandrs eaux dans les basses terres, à l'époque où le soleil, presque perpendiculaire, a entièrement desséché et enflammé le désert de sable; et, dans la saison froide, période où les pluies sont fréquentes sur la côte occidentale, il n'a plus la force de se frayer une route à travers le sable. De cette manière, il n'a pas d'rmbouchure proprement dite; et, si jamais il réussit à porter ses raux jusqu'à la mer, les sablrs mouvans l'auront bientôt comblé.

Cependant Campbell apprit à la villr du Cap qu'une île est située à l'embouchure du Grand-Fleuve, et que eette île avait été donnée à un particulier, par le gouvrrnrment; qu'elle est cntonrée d'antrés petites îles qni peut-être sont submergées dans la saison des pluies; qu'il y a quelques petits arbres sur le rivage, et qu'on y trouve aussi vraisemblablement des puits. On lui dit entre autres que le fleuve est traversé, dans la période du flux, par une barre de cinq brasses de profondeur; que sur le rivage est nn atterage capable de protéger deux vaisseaux, et qu'en toute saison on peut y envoyer de la ville du Cap des vaisseaux chargés.

Ces deux relations, quoique contradictoires en apparenee, peuvent très-bien s'accorder entre elles. La forme fluide et la forme solide sont encore iei en lutte, et aucune d'elles ne l'a emporté sur l'autre.

Nous en sommes encore ici à l'histoire primitive de la terre. L'Oranje est un système de fleuve non-développé, qui, cependant, atteint quelquefois l'Océan. Nous ne remarquons pas rncore, dans son berceau, de haute vallée profonde; son eours moyen n'a pas encore déposé de terrain fertile sur les vastes plaines qu'il traverse; les murs de rochers s'élèvent rncore gigantesques et audacieux, tout le long de ses rétrécissemens et s'étendent pendant plusieurs journées de marche du côté de la Haute-Afrique. Son cours moyen n'a pas d'affluens, parce que le Kouroman (Krooman) au nord et le Sackrivier au sud, fleuves qui, peut-être après des siècles, lui seront tributaires, se perdent maintenant encore dans les sables.

(1) Lichtenstein, t., II, p. 68.

4ᵉ Éclaircissement.

Habitans des bords du fleuve.

Les habitans des bords de l'Oranje sont parfaitement en accord avec le système du fleuve et la conformation générale de cette partie de la terre qu'on appelle le cœur de l'Afrique; ils sont plongés dans cette vie instinctive et sensuelle qui est l'état naturel de tous les peuples non encore développés. Ils n'ont ni religion, ni lois, ni arts, et ne connaissent, à proprcmrnt parler, ni vices ni vertus. Ceux de l'est sont robustes et forts, ceux de l'ouest, d'un naturel débile et faible; mais tous ont les plus heureuses dispositions à devenir meillrurs. Dès qu'on s'approche d'eux avec bienveillanee, ils reçoivent volontiers les conseils et les leçons qu'on leur donne; ils sont dociles comme des enfans, et comme eux facilement impressionables, insoueians et oublieux. Non-éveillés encore à la vie spiriturlle par la religion, ignorant les sentimens et les vertus qui résultent des liens de familles, des rapports politiques et sociaux, ils sont entièrement esclaves des forces matériellcs de la nature, et ce n'est que peu à peu qu'il sera possible dr les arrachrr à sa fatale puissance; si les peuples qui lrs ont devancés se font les sages tuteurs de ces infortunés enfans, alors, avec le sreours d'eu haut, pourra luire sur eux une nouvelle lumière. La propagation du christianisme a déjà fait des merveilles, et il est vraiment touchant d'entendre des paroles de sentiment et d'amour sortir de la bouche des penples les plus sauvages: mais la reconnaissance de la vérité n'est que le premirr pas pour arriver à la civilisation, car alors commenceront pour eux des luttes et des combats qu'ils ne connaissaient pas auparavant. Le devoir de ceux qui se sentent appelés à devenir leurs bienfaiteurs et leurs maitres sera de nr pas les abandonner, comme on l'a déjà fait rn tant d'autres contrées de la terre, dans une lutte où ils ne sont pas capables de s'aider eux-mêmrs.

A côté du bien vient toujours le mal pour s'y opposrr et le combattre. Le christianisme est prêché aujourd'hui dans seize missions; mais, à la suite des vrais apôtres, ont paru de faux prophètes et des imposteurs; avec les hommes de civilisation et de paix sont venus des bandes de brigands, comme cellrs que commandaient les

deux chefs redoutés, appelés l'*Africain* et *J. Bloom*. En introduisant sur le Plateau la culture des plantes européennes, on y a aussi introduit celle du tabac, et l'usage en est devenu une passion chez ces peuples sensuels : l'habitude des liqueurs spiritueuses ne tardera pas non plus à exercer sa funeste influence. Dans le commerce, les Européens trompent facilement ces peuples ignorans, et leur enlèvent leurs enfans pour les vendre comme esclaves.

Le meurtre et le vol étaient, jusqu'alors, des crimes inconnus chez les habitans du Grand-Fleuve, excepté chez les hordes errantes des sauvages Buschmans ; la probité et la fidélité étaient en eux des vertus généralement reconnues. Le plus grand nombre menait une existence misérable et errante ; les plus malheureux, comme les Coronas de la *Filp-et-Huimans-Craal*, étaient plongés dans un engourdissement morne et stupide ; les plus sauvages, les Buschmans, courent çà et là comme les bêtes feroces à la poursuite de leur proie. Quelques-uns cependant se sont déjà éveillés de ce sommeil à des sentimens plus doux, et la paix, la satisfaction intérieure qu'ils éprouvaient, est le premier signe d'une véritable régénération.

Les étrangers apparaissaient généralement aux indigènes comme des êtres supérieurs. Matibi, roi des paisibles Betjuanes, disait à ses compatriotes en parlant des missionnaires : » Ces hom« mes sont nés avant nous, ils en savent plus » que nous, et leur sagesse nous rend muets. » On demandait à une Hottentote, après une prédication à *Groene-Kloof*, la cause de ses bruyans soupirs. « Je ne puis, disait-elle, retenir mes » larmes, quand je pense que des hommes sont » venus de si loin pour voir de pauvres Hotten» tots.» Après le discours d'adieu de leur missionnaire, les esclaves hottentots du cultivateur *Roos* s'appuyaient tristes et pleurant contre la muraille et disaient : Comment maintenant marcherons» nous notre chemin ? »

Leur esprit comme leur corps n'est capable d'aucun effort, et il se fatigue facilement. Les malheureux Buschmans ne sont pas tons des sauvages barbares ; ceux qui habitent la vallée inférieure ou les prairies du Grand-Fleuve sont moins grossiers que ceux du cours supérieur qui vivent à la frontière du Carrou et des déserts, où ils errent sans cesse à la recherche du miel, à la poursuite du gibier et de leur proie.

Ce n'est pas le lieu de rapporter ici les traditions peu authentiques qui nous sont parvenues sur les rapports ethnographiques de l'intérieur de l'Afrique ; nous aurons bientôt des notions exactes et complètes si la chaîne des missions réussit à traverser le centre de l'Afrique en suivant le cours du Grand-Fleuve. Elle formerait ainsi une route de communication entre la côte orientale et la côte occidentale, et alors se lèverait une époque nouvelle dans l'histoire de cette partie du monde.

—

II.

GRADINS DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

SYSTÈME D'EAU DU SÉNÉGAL.

§ 20.

Le Sénégal prend son origine sur la terrasse des Mandingo, et son cours de l'est au nord-ouest marque la pente du plateau africain vers l'Océan atlantique. Ce fleuve et la Gambie, au sud, offrent un parallélisme complet, non-seulement dans leur direction, mais dans tous les rapports de leur système. Le même parallélisme se manifeste, mais sur une plus petite échelle, entre la Gambie et le Rio-Grande. La triple analogie de ces formations vient donc confirmer encore l'uniformité qui caractérise toute la nature africaine. Cette ressemblance, cette communauté de formes exerce partout son influence dans cette partie du monde ; elle unit, comme par un lien commun, tous les êtres, même les plus développés, l'homme, les peuples et les états. Les parties de l'Afrique ne sont nulle part séparées en individualités isolées ; elles nous apparaissent, au premier coup d'œil, comme les membres intimement unis d'un seul et même corps.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Cours supérieur du Sénégal.

La source (1) du Sénégal, sous le 11° lat. nord, est située à peu près 16 milles géographiques (80 *miles* anglais) à l'ouest de la source du Niger, et 20 milles géographiques (100 *miles* anglais) à l'est de celle de la Gambie. Le domaine des sources du Sénégal comprend une étendue de

(1) Mungo-Park Trav., dans Rennell, Append., p. XV.

40 milles géographiques (200 *miles* anglais) en largeur. La ligne que Mungo Park tira de Kamalia à Néola, sur la terrasse des Mandingo, traverse tous ses nombreux affluens dans leur direction commune de l'est au nord-ouest. Trois d'entre eux se distinguent par leur grandeur extraordinaire.

Le *Bafing*, (1) qui signifie le *fleuve noir*, est situé entre le Cocora et le Falémé, et passe, chez les Mandingo, pour le principal bras du Sénégal. Mungo-Park le vit couler près de Manna, entre des forêts de bambous; son cours était calme, et son lit très-profond. Après l'avoir franchi sur un frêle pont de bambous, il rencontre sur le bord occidental du fleuve une très-haute chaîne de montagnes qu'il fut obligé de franchir.

L'affluent oriental du Sénégal, le Cocora (2), coulant entre des rochers escarpés, croît, dans la saison des pluies, jusqu'à une hauteur perpendiculaire de 20 pieds; il est, dit-on, très-facile à passer, dans la saison des sécheresses; son nom de *fleuve du danger* indique assez qu'à toute autre époque de l'année, il est presque impossible de faire la route par les déserts de Jollonkadou ou par le domaine des sources du Sénégal, et qu'en tout temps, on y est exposé à des périls de tout genre, comme Mungo-Park en fit la triste expérience.

Le *Falémé* (3), affluent occidental du Sénégal, était à sec lorsque le major Houghton le passa. Mungo-Park n'y trouva que deux pieds d'eau, près de Satadou, non loin de sa source. Il traverse le pays de Satadou, dans la direction du nord, et se précipite, non loin de la frontière septentrionale, comme un torrent impétueux, à travers des chaînes de rochers, où il forme les cataractes ou plutôt les rapides de *Caynoura*. Mungo-Park le passa à cheval, au-dessous des rapides, dans la saison de la sécheresse; il avait de l'eau jusqu'aux genoux; le fleuve était lympide et poissonneux. Rubault le passa à dos de chameau. Le Falémé est, jusqu'aujourd'hui, le plus grand affluent du Sénégal. Au-dessous des rapides de Caynoura, qu'on parvient toutefois à passer avec des canots, dans les hautes eaux, le Falémé est navigable jusqu'à son confluent avec le Sénégal, près de *Tafalisga*.

Le fort Saint-Pierre, dernier établissement des Européens sur cette côte, et en même temps le principal marché pour le commerce de l'intérieur (1), est construit au-dessous des rapides du Falémé. Ce fleuve est ici alimenté par un affluent oriental, le *Sanon-Colez* (Serra-Coles, suivant Houghton) (2), c'est à dire le fleuve d'or, venant du pays de Bambouc.

Le Cocora et le Bafing, en se réunissant, traversent la chaîne de montagnes, et forment les cataractes de Govima; de là, ils continuent leur cours à travers des lits de rochers, et, à l'endroit où ils coupent la chaîne limitrophe, ils forment la cataracte de Félou et un grand nombre d'autres rapides et de cascades que de Barros compare aux cataractes du Nil (3). Suivant les anciennes relations, deux cataractes de 30 toises de hauteur se précipitent du haut de rochers perpendiculaires, et les eaux serpentent ensuite, pendant plusieurs lieues, à travers une gorge très-étroite. Les nouvelles relations ne donnent à ces cataractes que 80 pieds de hauteur.

L'île de *Lantou* est située au-dessous de la cataracte de Félou (4), et le dernier rapide est, à ce qu'il paraît, au-dessus de Sami. Le Sénégal roule ici ses eaux calmes et limpides sur un lit de cailloux et de sable, bordé de rivages verdoyans et bien cultivés. Mais bientôt il quitte la nature pittoresque de la terrasse de Félou et de Bambouc, pour entrer dans les basses terres (5), où il est très-profond. Ses eaux, claires jusque-là, deviennent troubles et foncées, et il n'est guéable nulle part. On le traverse sur des barques; les chevaux et les autres animaux le passent à la nage.

Cours moyen, depuis la cataracte de Félou jusqu'au Delta.

Le fort Saint-Joseph, à 7 milles au-dessous de la cataracte de Félou, est situé dans le royaume que les Français appellent *Galam*, et les nègres (6), *Kajaaga*; ce nom est, dit-on, bien plus usité que celui de Galam. C'est ici que se

(1) Mungo-Park Trav., dans Rennell, Append., p. 111.
(2) Ibid., p. 326.
(3) Proceedings, I, p. 247.—Mungo-Park Trav., p. 346, et Durand, voy., II, p. 315.

(1) Durand, II, p. 264.
(2) Proceedings, I, p. 250.
(3) De Barros, Asia Dec., I, lib. 3, c. 8, fol. 32 b, et Labat, Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale, II, p. 157.
(4) Durand, II, p. 59, et J.-B. Poirson, Cartes du cours du Sénégal, depuis son embouchure jusqu'à la cataracte de Félou, 4 feuilles, 1802.
(5) Mungo-Park Trav., p. 73.
(6) Ibid., p. 63.—Labat, Nouvelle Relat., I, p. 44.

concentrent les forces des Européens de l'ouest, des Maures ou des Berbères du nord, et des Mandingos de l'est; ce n'est qu'à grand' peine que les Européens ont pu se maintenir jusqu'à présent en équilibre avec leurs voisins, dans ces contrées lointaines. A partir de Galam, le fleuve commence son cours calme et tranquille à travers un pays plane et horizontal, et ne rencontre plus d'autre obstacle qu'un écueil, près de *Donghel*. La cataracte de Félou est à 160 lieues de la mer, en droite ligne; mais le Sénégal parcourt, pour y arriver, un espace de 250 à 280 lieues (1), à peu près le double de la distance (2); de là son grand nombre de méandres. La pente du fleuve est, à ce qu'il paraît, très-peu considérable.

Près du fort Saint-Joseph, appelé Dramanet par les indigènes, les inondations et les marais du Sénégal y rendent l'air très-insalubre. Les dernières relations nous apprennent que ce fort est maintenant abandonné (3). Les dangers du climat sont encore plus redoutables dans les basses plaines, depuis Podhor jusqu'au Delta. Le fleuve forme ici plus de quarante îles, dont celles qui avoisinent le Delta sont petites, bien cultivées et couvertes de villages nègres. Son cours est une barrière remarquable (4) entre les Maures ou Berbères, habitant la rive septentrionale, et les nègres Jolof (5), habitant la rive méridionale; ces derniers forment avec les colonies Foullah de Morphil, depuis plus de trois siècles et demi une quantité de petits états nègres indépendans, qui s'étendent, à peu d'exception près, jusqu'au Delta du Sénégal. On ne rencontre que peu de nègres sur la rive droite, et encore moins de Maures sur la rive gauche.

Cours inférieur. Delta.

Après un nombre infini de tours et de détours, les méandres du fleuve prennent fin sur la rive septentrionale et méridionale, dans les lacs de *Cayor* et de *Panicfoula* (6). Podhor est un fort français, situé à l'entrée du Delta, à 60 lieues de la mer. A l'époque du gonflement du Sénégal, les deux lacs que nous venons de nommer s'emplissent par l'abondance des eaux du fleuve,

(1) Labat, II, p. 157-172. — Labarthe et La Jaille, Voyage, p. 46.

(2) Golberry, p. 95.

(3) Labarthe, p. 48, et Proceedings, I, p. 252.

(4) Durand, II, p. 60. — Rennell, Appendix, p. 80.

(5) De Barros, Asia Dec., I, lib. 3, c. 8, fol. 33 a.

(6) Durand, II, p. 47.

et, comme le lac *Mœris* dans le Delta du Nil, inondent au loin les pays voisins. Ces terres, ainsi submergées, gagnent, pendant l'espace du mois de mai au mois de décembre, une telle fertilité qu'elles rendent, au milieu des déserts de sable, les plus riches moissons de maïs et de riz (1); la plus fertile de ces contrées est le pays de *Marigot de Cayor*, situé au nord et habité, comme les autres, par les nègres; il a 30 lieues de tour.

La marée remonte jusqu'à Podhor, et peut-être même au delà, jusqu'à Donghel, dernier banc de rocher (2). Près de Podhor, non loin des forêts de gomme, à l'entrée du Delta, sont situés les trois endroits appelés *Escale du désert* (3), où les Maures ou plutôt les Berbères transportent deux fois par an, au mois de décembre et au mois de mars, d'énormes quantités de gomme qu'ils vendent aux Français. Le désert de Sahara touche ici immédiatement à la partie la plus fertile du Delta.

Au-dessous de Podhor, le Sénégal se sépare en plusieurs bras; le plus large prend d'abord son cours vers l'ouest; mais, au lieu de se jeter directement dans la mer, il se courbe soudain vers le sud, près de *Serinpale*, en formant un angle droit, et n'arrive ainsi qu'obliquement à la mer, ce qui fait qu'il s'y jette sans aucune violence (4). La côte qui le force à cette déviation et qui est appelée la *langue de la Barbarie*, est un long banc de sable mis à sec; il doit sans doute son existence aux courans de la mer, qui se brisent avec violence contre la côte et rendent ainsi l'entrée du Sénégal très-dangereuse.

Cette langue de sable coupe aussi transversalement le fleuve et forme ainsi une barre très-dangereuse qu'il serait imprudent de vouloir passer, surtout dans la saison de la sécheresse où l'eau n'a que 12 à 15 pieds de profondeur; les vaisseaux qui ne tirent que 10 pieds d'eau peuvent seuls en tenter le passage, les autres sont condamnés à rester en rade. Dès qu'un vaisseau est parvenu à passer la barre, il trouve partout 7 à 8 brssses d'eau et pourrait facilement remonter, avec le flux, jusqu'à Podhor.

A trois milles de là, vers l'intérieur, est situé, sur une des îles fertiles du Delta, le fort

(1) Labarthe et de La Jaille, Voy., p. 29.

(2) Golberry, p. 56.

(3) Durand, II, p. 113. — Labarthe, p. 30.

(4) Golberry, p. 55.

Saint-Louis, principal établissement des Européens et bâti sur un sable fin et mouvant. Le bras oriental du Sénégal a 3,000, celui de l'ouest 1,000 pieds de largeur. De Saint-Louis à Podhor le Sénégal est en tout temps navigable; jusqu'à Galam on ne peut naviguer que dans la saison des pluies et avec des bateaux de 130 à 150 tonneaux au plus; encore s'expose-t-on toujours à une foule de dangers (1).

Le Sénégal est navigable toute l'année pour les bateaux plats. La flotte de commerce française qui remonte annuellement le Sénégal avec 40 vaisseaux, commence ce trajet au mois de juillet, et met trois mois pour arriver à la cataracte de Félou, trajet de 280 lieues, que l'on fait ordinairement, par terre, en 25 journées (2).

Il se tient ordinairement, au fort Saint-Joseph, une foire qui dure quinze jours; dès que les eaux commencent à baisser, on donne le signal du départ. La flotte alors s'en retourne chargée de marchandises de toute espèce, et, favorisée par la rapidité du fleuve, elle fait en quinze jours le même chemin qui lui coûta plusieurs mois de temps en amont.

Remarque.

Noms des fleuves.

Le Sénégal s'appelle, chez les Mandingos et les Maures, *Bafing*; les *Joloffes*, race remarquable de nègres primitifs, habitant entre le Sénégal et la Gambie, lui donnent le nom de *Dengueh* (3). D'autres nègres l'appellent *Senedec*; dans les temps anciens, il porte le nom de *Mayo*, *Sollo*, suivant les différentes peuplades qui habitaient ses bords; lors de sa découverte, en 1448, il fut nommé *Ssna* ou *Sanaga* (Canaga, suivant de Barros), d'après le nom d'un prince nègre, *Sanaga*, avec lequel les Portugais entrèrent en relation (4).

Bafing signifie, dans la langue du pays (5), *fleuve noir*; or, comme le *Niger*, dont le nom a la même signification, coulait, d'après l'opinion des anciens, près du Tombouctou, il arriva que, pendant les premiers siècles, on donna aussi le nom de Niger au Sénégal; de là cette foule d'erreurs qui se sont introduites dans la géographie. Le nom de *Niger* vient proprement du mot punique *nahr*, dont les Romains ont fait *niger*, ce qui, par hasard, signifie aussi *noir*.

(1) Durand, t. II, p. 47.

(2) Labarthe et La Jaille, p. 46.

(3) De Barros, Asia Dec., I, lib. 3, c. 8, fol. 32, et Golberry, Fr., ch. 17.

(4) Cadamasto, Navigatio dans Grinaeus, Nov. Orbis. Basil 1555, fol. 13, et Marmol Afr., III, p. 47.

(5) Mungo-Park, Trav., p. 337.

2e Éclaircissement.

La Gambie et le Rio-Grande.

L'analogie frappante du Sénégal avec ces deux systèmes, ainsi qu'avec les fleuves de la côte voisine, et la liaison intime et réciproque qui existe entre eux, les réunit tous en un seul et grand tout, que nous allons examiner dans son ensemble.

La Gambie. — *Cour supérieur.*

La source de la Gambie (Gambea, dans de Barros) est située, suivant les informations prises par Mungo-Park, 20 milles géographiques à l'ouest de celle du Sénégal (1); cette indication s'accorde parfaitement avec les données du docteur Afzélius, qui recueillit ses documents sur la côte de Sierra-Leona. Jadis on croyait que la Gambie n'avait qu'une seule et même source avec le Sénégal; et l'on cite encore aujourd'hui le *Saper* comme le lac générateur de ce fleuve (2). Nous ne savions jusqu'à présent rien de son cours supérieur, sinon qu'il traverse la terrasse de Foulhas, que de Barros (3) considère comme faisant encore partie du pays des Mandingos; et, de plus, que Mungo-Park passa, à l'est de ce fleuve, six rivières différentes dont le Nérico est la plus septentrionale. Toutes se dirigeaient vers la rive droite de la Gambie, qui, après s'être enrichie de leurs eaux, et après avoir formé beaucoup de grandes cataractes (4), près de Barraconda et de Fattatenda, franchit le dernier rapide, et va continuer son cours dans les basses terres de l'occident africain.

Le second voyage de Mungo-Park le long de la Gambie nous a fourni quelques notices importantes sur ce fleuve. La chaîne de montagnes limitrophe, qui sépare la rive orientale de la Gambie du domaine du Falémé, commence au 13°, 33', 33" de lat. nord, et près du 10°, 59' long. sud de Gr., non loin de *Soutitabba* (5); Mungo-Park appela la première élévation de cette chaîne, à cause de la belle vue qu'elle offrait à

(1) Mungo-Park, Append., suivant Rennell, p. XVII, et Wadstrœm, Nautical Map., etc., of Sierra-Leona.

(2) Labarthe et La Jaille, I, 118.

(3) De Barros, Dec., I, lib. 3, c. 8, fol. 32 b

(4) Labat, Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale, I. I, p. 306.

(5) Mungo-Park, Journal of a Mission, p. 36.

ses regards, la montagne du *Panorama*. Comme dans son premier voyage, il trouva sur ces hauteurs les premiers *Schi* ou arbres à beurre. La Gambie venant au loin du sud-sud-est, coule ici entre les monts de *Mucanto* et de *Fouta-Jalla*, dont Mungo-Park compare l'aspect à celui de l'île de Madère. Toutes les autres observations de ce grand voyageur sur le Sénégal ne se rapportent malheureusement qu'à son cours vers l'ouest.

Le Nérico (1), où commençaient les forêts de Simbani, coulait, sous le 14° 4' 31" lat. nord, dans de vastes plaines couvertes de buissons et habitées par des lions; ce fleuve avait, au mois de mai, 60 pieds de largeur, 4 pieds de profondeur et ses eaux indiquaient, à midi, une température de 94° de Fahrenh.

A cinq lieues de là, à l'est de *Tili-Corra*, Mungo-Park aperçut d'une hauteur (*Prospect hill* (2)), la vallée de la Gambie venant du sud-est et se courbant soudain au sud-ouest, comme repoussée par le *Prospect hill*. Jusqu'à cet endroit où le fleuve avait 100 *yards* anglais de largeur, Mungo-Park remarqua encore, à sa grande surprise, l'effet de la marée, bien qu'elle ne s'élevât que de 4 pouces : les eaux du fleuve étaient remplies de crocodiles; Mungo-Park en compta jusqu'à treize en un seul endroit : tout près de là, il aperçut trois hippopotames. Si Mungo-Park fût retourné en Europe, la carte du cours de la Gambie aurait sans doute subi quelques changements. Ce voyageur écrivit à *Jos. Bank*, dans une lettre de Kayi (*Kayee*), du 26 avril 1805 (3) : « Le cours de Gambie n'est certainement pas si « long que le dessinent les cartes; » et, dans une autre de Badou (*Badoo*), près de Tambocoundo, du 28 mai : « J'ai fixé presque tout le cours de la « Gambie; dans mon ancienne carte, son cours est « trop au sud. J'avais mal calculé dans le voyage « que je fis à pied; maintenant que je voyage à « cheval, cela va mieux. »

2. *Cours moyen. Embouchure.*

Depuis ses rapides situés à 250 lieues de distance de la mer, la Gambie est navigable pour des vaisseaux de 150 tonneaux, jusqu'à son embouchure (4). Tous les essais de la factorerie anglaise de *Barraconda*, pour pénétrer plus avant dans le pays, ont échoué. Don Juan de Portugal avait envoyé autrefois une expédition aux cataractes de la Gambie pour y faire sauter les rochers et rendre ainsi le fleuve navigable; mais les frais de cette grande entreprise en empêchèrent l'exécution (1). A Médina, la Gambie coule entre de belles collines couvertes de superbes forêts; ses bords sont fertiles et bien peuplés : plus bas, elle arrose une plaine immense, monotone, mais fertile, au milieu de laquelle on voit s'élever la factorerie anglaise de Pisania. On aperçoit encore ici l'effet du flux et du reflux, si fort sur les côtes (2). Dans la saison des pluies, au mois d'octobre, l'eau dépasse souvent de 15 pieds la hauteur du flux; après avoir atteint son plus grand volume, elle décroît insensiblement d'abord, puis baisse tout à coup rapidement d'un pied en vingt-quatre heures.

Pisania est situé à 80 lieues de la mer; le fleuve a ici plus d'une lieue de largeur, et il est très-profond (3). On peut dire avec raison que l'Océan pénètre jusqu'à cette factorerie; les vaisseaux marchands font ce trajet en huit jours, à partir de la côte.

Au-dessous de Pisania jusqu'à *Vintain* (4), le fleuve est profond et bourbeux; le pays plat qui l'avoisine est rempli de marais et couvert d'impénétrables forêts de mangroves, dont les branches flexibles pendent dans l'eau et se couvrent d'huîtres.

Au-dessous du fort Saint-James se trouve l'embouchure de la Gambie, qui a 2 et même 6 lieues de largeur (5) tout près de la mer.

Dans la saison des pluies, la Gambie est si impétueuse qu'il est impossible d'y naviguer contre le courant; on choisit, pour remonter le fleuve, la saison de la sécheresse, depuis le mois de septembre jusqu'au mois de juillet (6). Dès le commencement, les Portugais se sont aperçus que ce fleuve porte à la mer un volume plus considérable que le Sénégal (7).

3. Le Rio-Grande.

Ce fleuve prend sa source sur la terrasse des

(1) Mungo-Park, Journal of a Mission, p. 25.
(2) Ibid., p. 20.
(3) Ibid., Journal, p. LXI et LXIX.
(4) Labarthe et La Jaille, p. 119.

(1) De Barros, Dec., t. I, lib. 3, c 8, fol. 32 b.
(2) Mungo-Park, Trav., p. 12 et 34.
(3) Golberry, p. 286.
(4) Mungo-Park, Trav., p. 6, et Durand, t. I, p. 116.
(5) Labarthe, Ibid.—Golberry, p. 287.
(6) Labarthe, Ibid.
(7) De Barros, Ibid.

Foulahs, dans le royaume de Timbo; il se précipite, sous le nom de *Dunso* (Donzo, suivant Golberry) (1), en formant d'énormes cataractes, à travers la chaîne limitrophe de la terrasse littorale. La grande cataracte du Dunso, dont on entend au loin le bruissement, est à 90 lieues de distance de la côte; c'est en sortant des montagnes que le fleuve change son nom en celui de Rio-Grande. Près de *Boulola* (2), à peu près à 15 milles géogr. (72 *miles*) de la côte, il n'a que trois brasses de profondeur lorsque les eaux sont basses; la marée remonte jusqu'à Boulola, et, à partir de ce point, le fleuve est navigable pour les grands vaisseaux jusqu'à la mer.

REMARQUE.

Navigation intérieure.

On ne trouve, entre le Sénégal et la Gambie, que quelques petits fleuves, dans lesquels la marée remonte jusqu'à vingt lieues dans l'intérieur des terres. Le royaume du *Damel-de-Cayor* présente, en quelque façon, une continuation du désert de Sahara. Ce pays, qui s'étend entre les deux fleuves, vers les hautes dunes du cap Vert, est habité par un peuple tout particulier, les Serrères (3).

L'espace qui s'étend entre la Gambie et le Rio-Grande présente une suite non-interrompue de grandes et profondes rivières, dans lesquelles la marée remonte très-loin, et qui souvent sont navigables jusqu'à cinquante milles dans l'intérieur du pays. Toute cette contrée est encore très-peu connue; on prend encore de nos jours le *Casamance* pour un bras de la Gambie (4); nous n'avons pas non plus une connaissance exacte de *Saint-Domingue* ni du *Géba*, qui, dit-on, sort d'un grand lac, autour duquel s'est établie une colonie de Mandingos. Il n'y a pas longtemps, nous ignorions encore que le littoral, entre le 11° et le 13° 20' latitude nord (5), n'est pas un continent cohérent, mais qu'il se compose d'un long groupe d'îles basses et très-fertiles, les *Bijugas* (Bissagos); toutes communiquent entre elles par d'excellentes passes et ont de très-bons ports. La plus septentrionale, le cap Saint-Mary, forme la pointe méridionale de l'embouchure de la Gambie; l'île de Bouiama, où l'on a établi une colonie, en est l'extrémité méridionale, au Rio-Grande. Le pays situé plus loin, dans l'intérieur, est coupé par un nombre infini de canaux et de bras de fleuves. Tout cet espace est sans contredit l'un des pays les plus fertiles de la terre; il offre une communication très-facile à l'intérieur, et compenserait largement les travaux des Européens qui voudraient y établir des colonies.

Golberry cherche à attirer l'attention du gouvernement français sur ces riches contrées; les Anglais, qui comprennent mieux que toute autre nation l'avantage de la navigation intérieure (*inland navigation*), dirigèrent bientôt leurs regards sur ce beau pays, le seul qui puisse devenir un jour un Bengale africain pour les Européens. Jusqu'aujourd'hui, il fait encore partie des pays marécageux de la côte; le climat y est très-malsain, et tout l'espace qu'il occupe est, suivant l'assertion de Mungo-Park, beaucoup moins cultivé et moins peuplé que l'intérieur de l'Afrique (1).

3ᵉ ÉCLAIRCISSEMENT.

Histoire des colonies et des découvertes des Portugais, des Français et des Anglais sur le Sénégal et la Gambie.

Depuis le siècle des grandes découvertes jusqu'au dernier voyage de Mungo-Park, la plupart des renseignemens que les Européens ont pu obtenir sur l'Afrique centrale et sur les peuplades nègres qui l'habitent, leur sont venus par les grands fleuves de la Sénégambie que nous venons de décrire; les Portugais les premiers s'établirent sur ces côtes inconnues jusqu'alors; après eux, les Français qui s'emparèrent de l'entrée du Sénégal, et enfin les Anglais, qui par la suite ont exercé la plus grande influence sur la Gambie.

Tous trois y ont fondé des établissemens et des colonies dont il est nécessaire de connaître l'histoire et le développement pour se faire une juste idée de leurs découvertes dans l'intérieur et pour bien comprendre les relations géographiques de leurs voyageurs. Nous joignons ici un aperçu historique des colonies, qui servira à éclaircir toutes les nouvelles expéditions des deux nations rivales, le long du Sénégal et de la Gambie en même temps que les dernières découvertes de Park, Peddy, Mollien, etc.

Après la ruine de l'empire romain, l'Afrique était tombée dans un oubli complet chez les Européens; leur ignorance à l'égard de cette partie

(1) Watt et Winterbottom, dans Wadstrœm. — Golberry, p. 327.

(2) Ph. Beaver, African Memoranda. Lond., 1805, IV, p. 316.

(3) Labarthe et de La Jaille, p. 113.

(4) Labarthe, p. 120.

(5) Beavers, African Memoranda, p. 216. — Durand, p. 240 et 158. — Golberry, p. 286 et 365.

(1) Mungo-Park, Trav., p. 261.

du monde dura jusqu'à l'époque où les Portugais, enhardis par les victoires qu'ils remportèrent sur les Arabes dans la péninsule, poursuivirent les infidèles au delà de la Méditerranée; l'heureuse issue de la bataille de Ceuta en 1415, et la découverte des îles Canaries et de l'île de Madère en 1420, excitèrent encore davantage l'ambition de l'infant Henri, qui résolut de s'avancer jusqu'au cap Non, appelé jusqu'alors le *cap Non plus ultra*.

L'expédition réussit, et l'an 1433 Gilianez, commandant de la flotte portugaise, para ce cap jusqu'alors si redouté; peu de temps après, le cap Bojador fut doublé, et l'on découvrit alors cet immense continent baigné par l'Océan, et qui paraissait s'étendre sans fin vers les régions méridionales. Ces découvertes provoquèrent partout le plus grand enthousiasme; en peu d'années on s'avança jusqu'au tropique du Cancer; la boussole inventée à cette époque vint encore augmenter le courage des aventuriers portugais; l'espoir de retrouver sur la côte occidentale d'Afrique le fameux royaume du prêtre Jean que l'on avait si longtemps cherché dans l'orient, fit braver tous les dangers. Enfin, vers le milieu du quinzième siècle, le cap Vert fut doublé, et le Sénégal découvert en 1450 (1). Le roi Henri IV, sentant toute l'importance de ces expéditions, engagea le pape Eugène IV à lui donner la propriété de tous les pays déjà découverts ou à découvrir, depuis le cap Non jusque dans l'Inde. Mais le peu d'expérience que l'on avait alors dans l'art de la navigation entravait souvent les progrès des navigateurs, et ce ne fut qu'après un demi-siècle, à peu près, que *Vasco de Gama* parvint à doubler le cap méridional de l'Afrique. Cependant la découverte de côtes aussi étendues, de tant d'îles et de fleuves aussi considérables, jetait dans l'étonnement et donnait la certitude que de ce côté la limite du monde, telle que l'admettaient les anciens était absolument fausse. Les nations européennes se réveillèrent de leur apathie et se préparèrent à de nouvelles découvertes. Les cartes de Ptolémée, l'unique source que l'on avait regardée comme authentique jusqu'alors, furent déclarées fausses et rejetées; il s'agissait de se procurer par soi-même une connaissance exacte des côtes de cette nouvelle partie du monde et on ne pouvait la conquérir qu'en s'exposant à des dangers sans nombre.

Le long de la côte du Sahara, les Portugais ne virent qu'une immense étendue de pays sauvages et couverts de sables arides; le ciel qui couvrait le désert était sombre et nuageux; ils ne trouvèrent nulle part un endroit pour s'établir. Au sud du cap *Blanco*, la côte devint plus habitable, la grande île d'Arguin, découverte en 1452, protégeait les aventuriers contre les attaques imprévues, et leur permettait d'essayer des liaisons commerciales avec l'intérieur. Les Portugais continuèrent jusqu'à Arguin leurs expéditions contre les Arabes ou les Maures des côtes; ils tuaient des veaux marins dans toutes les baies, enlevaient les mahométans, leurs ennemis, partout où ils les rencontraient; les premiers de ces infortunés prisonniers furent transportés, en 1440, à Lisbonne. Les enlèvemens se multipliant ainsi, donnèrent bientôt naissance à la traite des noirs chez les Portugais. L'an 1442, les parens de ces mahométans faits prisonniers vinrent les échanger contre des nègres noirs aux cheveux crépus, et contre de la poudre d'or. Arguin (1) devint le comptoir des négocians avec les tribus nègres du sud qui, de l'intérieur, amenaient aux Portugais des esclaves, de l'or et de l'ivoire. Cette île fut encore d'une haute importance pour l'exploration du Sénégal.

Bemoy, roi des Joloffes, qui habitaient alors entre le Sénégal et la Gambie, dans une contrée que le voisinage du désert au nord rend, selon de Barros, très-peuplée, ayant été détrôné par les siens, vint demander du secours aux Portugais. Ceux-ci le reçurent à bras ouverts, à Arguin, et l'envoyèrent à la cour de Lisbonne, où il fut accueilli avec beaucoup de distinction. Interrogé sur l'intérieur de l'Afrique, il nomma au roi les pays riches et commerciaux de Toungoubouto et de Guinée (*Jenné*). Au delà, dit-il, se trouve une nation qui n'est ni mahométane ni idolâtre, et qui ressemble beaucoup aux peuples chrétiens.

Le roi Jean II crut reconnaître dans ce récit du roi nègre le pays du prêtre Jean, que l'on cherchait depuis si longtemps, et s'empressa d'offrir à Bemoy sa protection, à la condition toutefois qu'il recevrait le baptême, ce à quoi le Joloffe consentit. Les prêtres l'instruisirent et le

(1) Sprengel, Geschichte der geographischen Entdeckungen. Halle, 1792, p. 371. — V. Saalfeld, Geschichte des portugiesischen Colonialwesens. Gœttingue, 1810, p. 4. — H. Murray, Historic. Account of Discoveries and Trav, etc., t. I, ch. I, p. 51.

(1) De Barros, Asia, Dec., t. I, lib. 3, c. VIII, fol. 33 b.

baptisèrent au mois de novembre 1489; il fut élevé au grade de grand de Portugal, reçut des armoiries, prêta le serment de vassal et fut renvoyé dans sa patrie avec une expédition de 20 *caravelles*, beaucoup de troupes de terre, des armes et des instrumens de toute espèce. Ces troupes devaient fonder le premier établissement des Portugais sur le Sénégal, construire des forteresses, et donner au roi Jean les moyens de pénétrer, à travers le pays de Bemoy, jusqu'au royaume du prêtre Jean.

L'*Armada* arriva en effet au Sénégal, mais sans succès pour le but proposé, car le commandant Pero-Vaz, s'étant querellé avec Bemoy, l'avait fait assassiner sur le vaisseau; la peste dévasta l'armée portugaise, et, de la forteresse nouvellement construite, il ne resta que les murs. La flotte qui avait porté Bemoy stationna dans le Sénégal, où elle excita l'attention des nations nègres voisines. Les rois de Toungoubouto (Tombouctou), de Toucourol, et le roi Mandi-Mansa de Mandingo entrèrent en relations amicales avec l'amiral portugais. Le roi des Foulha demanda aussi son amitié et son alliance.

Dans leurs trois principaux établissemens, à Arguin, sur le Sénégal, et dans la nouvelle colonie *del Mina* sur la Côte-d'Or, les Portugais mirent tout en œuvre pour obtenir des renseignemens sur le prêtre Jean, qui avait été comme l'étoile polaire de leurs découvertes. Ils envoyèrent de fréquentes députations aux rois nègres de l'intérieur de l'Afrique, qui furent partout bien accueillis et s'établirent en grand nombre dans ces terres étrangères; ils y ont sans doute recueilli une grande quantité de documens géographiques qui furent renfermés dans les archives du Portugal, et sont restés jusqu'aujourd'hui inconnus au reste de l'Europe. N'ayant pu trouver, malgré toutes leurs recherches, aucune trace du royaume du prêtre Jean, et la Côte-d'Or leur offrant plus de ressources que leurs autres établissemens, les Portugais changèrent de système dans leurs découvertes, et, au lieu de pénétrer dans l'intérieur, se dirigèrent au sud vers la Guinée, le Congo, et enfin vers l'Inde; de sorte que dès lors la Sénégambie fut aussi ouverte aux autres nations. Lorsque les Anglais et les Français s'y établirent dans les siècles suivans, ils trouvèrent, sur le Sénégal et surtout sur la Gambie, une énorme population portugaise, et rencontrèrent même des mots portugais dans la langue du Bambouc, preuve de leur ancienne et vaste domination dans ces contrées.

Les Anglais commencèrent leur commerce sur le Sénégal et la Gambie sous le règne d'Elisabeth, les Français sous Louis XIV, en créant des sociétés commerciales pour l'extérieur : ces deux monarques avaient reconnu que le meilleur moyen de consolider leur puissance était de rendre leurs peuples riches et florissans (1). La société de commerce de Rouen, composée de particuliers, fut changée par le roi Louis XIV en une société de commerce des Indes occidentales; appuyée par la marine royale, elle commença ses opérations sur le Sénégal, dont elle avait reçu le monopole; sa branche principale de commerce consistait dans l'achat de marchandises africaines, et surtout d'esclaves qu'elle transportait dans les colonies des Indes occidentales. Cependant cette société tomba après neuf ans d'existence; ses priviléges furent achetés par une autre société dont le commerce se bornait uniquement à l'Afrique, et qui, comme la précédente, fit bientôt banqueroute. Le même fait se répéta cinq fois, jusqu'à ce qu'enfin la couronne prit les possessions de la compagnie sous sa propre administration et rendit le commerce libre à tous les sujets du royaume. Nonobstant cette longue suite de pertes et de désappointemens, l'espoir renaissait chaque fois que la société se reconstituait; animés de cet esprit entreprenant qui brave tous les dangers, les Français pénétrèrent, au dix-huitième siècle, bien avant sur les bords du Sénégal, et ils nous ont donné sur l'intérieur de son domaine plus de lumières que toutes les autres nations européennes. Les directeurs et les chefs de cette compagnie du Sénégal échelonnèrent leurs comptoirs depuis Arguin jusqu'à Sierra-Leona, et c'est aux relations de ces courageux commerçans que la géographie doit ses principaux documens sur la Sénégambie. La collection la plus importante, faite par J.-B. Labat, est tirée des Mémoires de A. Brué qui, nommé deux fois directeur de la compagnie (en 1697 et en 1714), se distingua comme le plus actif des voyageurs français (2), et mena les affaires de la *quatrième* société avec autant de talent que de bonheur. Il existe d'autres relations plus anciennes, et d'autres plus récentes (3). Nous invitons à comparer ; le père *Alexis de Saint-Lo* (1637); *Jannequin* (1643); *Villaut de Bellefond*

(1) H. Murray, Hist. Account of Disc., t. I, ch. 2, p. 146.

(2) J.-B. Labat, Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale, etc. Paris, 1728, 5 vol. in-12.

(3) Meusel Bibliotheca historica, vol. III, p. 169, etc.; et Eyriès, dans Boillen, Voyages.

(1669); le *père Gaby* (1689); *Lemaire* (1695); *Adanson* (1757); *Demanet* (1769); *Pruneau de Pommegorge* (1789); *Lamiral* et *Saugnier* 1791).

Le premier rapport (1) de Jannequin, de l'an 1637, contient les détails d'un voyage fait sur le Sénégal jusqu'à l'extrémité de son Delta ou (en d'autres termes) jusqu'à l'escale du désert près des bois de Gomme. Cette contrée portait alors le nom de *Terrier-Rouge*, nom qui lui vient du sable rouge dont elle est couverte. Les Français y trouvèrent les naturels très-bienveillans et entamèrent avec eux des liaisons amicales; plus loin, dans l'intérieur, le pays n'était connu que par ouï-dire, lorsque A. Brué se chargea, en 1697, de la direction de la compagnie. Ce zélé voyageur, après avoir mis en ordre les affaires de la compagnie, entreprit plusieurs nouvelles expéditions qu'il organisa au fort Saint-Louis, principale factorerie des Français à l'embouchure du Sénégal.

La première, composée de trois bateaux et de plusieurs petites barques, remonta le Sénégal à la fin de Juillet 1697, immédiatement après la saison des pluies. Les bords rians de ce fleuve, couverts de champs fertiles et d'habitations, les forêts, remplies de perroquets, de singes et de gibier, jetèrent les Européens dans l'étonnement.

La flottille passa ensuite à côté de *Morfil*, c'est-à-dire l'île de l'Ivoire, où l'on rencontre de grandes troupes d'éléphans; longeant de là *Dongel* et l'île de *Bilbas*, elle se dirigea sur *Kahaydé* et *Ghiorel*. Arrivé à *Gumel*, sur la rive droite, Brué fit sa visite au Sisatick ou roi des *Fouli* (Foulah) qui le reçut avec cordialité, lui serra la main, et lui accorda la permission d'établir dans tout son royaume des forts et des factoreries. Cette faveur extraordinaire avait été acquise par des présens qui, quoique insignifians par eux-mêmes, avaient aux yeux des nègres le prix de la nouveauté.

Deux petites barques, qui avaient remonté le fleuve jusqu'à la ville frontière de *Layde* (ou Lady) où elles avaient promptement et avantageusement échangé leurs marchandises, s'en retournaient sur ces entrefaites. Brué profita de l'occasion pour redescendre le fleuve et établit, en chemin, la nouvelle factorerie de *Ghiorel*.

La seconde expédition, composée d'une grande chaloupe chargée de marchandises et de plusieurs petits bateaux, eut lieu l'année d'ensuite, en 1698; elle reçut la mission de pénétrer dans le pays de Galam, sur le Sénégal supérieur. *Touabo* était alors la ville frontière des Foulahs du côté de Galam. Brué y passa, dans le voyage qu'il fit à Dramanet, ville importante, de 4,000 habitans, tous mahométans et les meilleurs marchands qu'il ait rencontrés jusqu'alors en Afrique. Leur commerce s'étendait jusqu'au Tombouctou, le grand centre mercantile de l'Afrique. Brué pénétra cette fois jusqu'aux cataractes de Félou, et il s'en retourna au port Louis, après avoir fait d'importantes découvertes et rassemblé une quantité de documens sur l'intérieur de l'Afrique. Le commerce était alors dans un état florissant; les habitans de Galam donnaient une poule grasse pour une seule feuille de papier.

Les anciens Portugais considéraient le Sénégal comme identique avec le Niger qui sort de l'intérieur du pays; voyant par la suite que les Mandingos donnaient aussi au Sénégal supérieur le nom de Bafing (c'est-à-dire fleuve Noir ou Niger), ils n'eurent plus aucun doute que le Niger d'Hérodote, de Pline et de Ptolémée ne fût un seul et même fleuve; cependant de Barros (1), qui cite expressément cette opinion, s'étonne, que son *Canaga* (Sénégal) ait si peu d'eau.

Brué, dans son voyage au pays de Galam, recueillit la même opinion des Mandingos, qui lui racontèrent que le Niger coule à l'ouest, à travers le lac *Mabéria* (sans doute le Dibbie de Mungo-Park), et que de là il se sépare près de Baracota (?) en deux bras, dont l'un est le Sénégal, l'autre la Gambie. On s'empressa d'accueillir cette erreur; car, en admettant ainsi deux embouchures, on s'expliquait facilement (à l'instar de l'ancien système de Ptolémée sur les sources du Nil) la diminution frappante des eaux du Niger, si considérables au-dessus de cette prétendue division en deux bras. Cependant de Barros (2) avait déjà auparavant recueilli des renseignemens plus importans et plus vrais sur la Gambie; ce voyageur rapporte que la Gambie est bien plus profonde que le Sénégal, qu'elle roule des masses d'eau plus considérables et qu'elle a ses propres sources dans le pays des Mandingos. Brué aussi recueillit par la suite des

(1) Claude Jannequin de Rochefort. Voy. de Libye au royaume de Sénéga, etc. Paris, 1643.

(1) De Barros, Asia Dec., I, lib. 3, c. VIII, fol. 32. éd. Lisboa, 1552.

(2) Ibid.

renseignemens tout à fait contradictoires aux informations qu'il avait reçues des Mandingos de Galam. Il apprit que le Niger coule à l'est et qu'il passe près de la ville de Tombouctou. C'est là la *première rectification* de l'ancienne et fausse opinion sur le cours occidental du Niger, opinion qu'a encore conservée Labat, auteur de la Collection des Mémoires de Brué, et avec lui un grand nombre de géographes modernes. Les célèbres géographes français *Delisle* et *d'Anville* employèrent tout leur talent et tout leur zèle à comparer les sources et les raisons des deux opinions opposées, et reconnurent qu'en effet le Niger et le Sénégal sont deux fleuves absolument différens. Cette opinion se trouve exprimée pour la première fois sur la *Mappemonde de Delisle*, de l'année 1714, où le Niger et le Sénégal, sortant de deux lacs voisins, sont représentés coulant, l'un à l'ouest, l'autre à l'est vers la Nigritie, ainsi que l'a indiqué Edrisi.

D'Anville (1), dans son Mémoire de 1755, a exposé le même système. Cet auteur sépare comme ses prédécesseurs le Sénégal du Niger, qu'il fait couler vers Wangara, dans le lac *Righebil*, à l'est, mais il commet encore l'erreur d'unir au Sénégal le *cours supérieur* du Niger, tant que ce fleuve traverse le Bambarra; son opinion est ici d'autant plus erronée que lui-même place le partage d'eau des deux fleuves près du lac Maběria (Dibbie, suivant Park). Cette prolongation du Sénégal aux dépens du Niger a été reconnue fausse depuis le voyage de Mungo-Park, qui a clairement expliqué les rapports des trois fleuves, le Niger, le Sénégal et la Gambie.

Les Français furent longtemps sans vouloir reconnaître ce raccourcissement du Sénégal, qui paraissait nuire à la splendeur de leurs établissemens sur ce fleuve; Adanson (1756), Demanet (1767), Lalande (1794) suivirent encore les anciennes hypothèses de l'identité du Niger et du Sénégal; et, même après le voyage de Mungo-Park, Golberry ne voulut pas y renoncer. Labarthe, suivant La Jaille, cite (en 1802) le *Saper* comme le lac générateur commun à la Gambie et au Sénégal. Le dernier voyage de Mollien, qui a la tendance de rapprocher les sources de tous ces fleuves (voyez page 198), semble confirmer cette ramification du Sénégal et de la Gambie; cependant, comme l'a déjà observé Eyriès, les raisons qu'il cite pour appuyer cette prétendue communication, paraissent encore insuffisantes. En tous cas, c'était plutôt des Français que des Anglais qu'on devait attendre de nouvelles découvertes dans ces contrées, puisque seuls ils avaient connaissance des pays de l'intérieur. Outre les deux expéditions du Sénégal, en 1697 et 1698, Brué fit encore plusieurs voyages jusqu'à Boulama sur le Rio-Grande; il donna un nouvel essor au commerce de gomme qui se faisait avec les princes maures, à l'escale du désert près de Podhor, et chercha à fonder un établissement à Galam, au-dessous des cataractes de Félou. Les bruits qui avaient été répandus sur la grande quantité d'or que contenait le pays de Bambouc attirèrent surtout les Français vers cette contrée; mais les Mandingos qui étaient déjà en possession du commerce de l'or, cherchèrent à les en repousser. Brué crut nécessaire d'établir une factorerie dans le Galam, et proposa, à cette fin, la ville de Dramanet; en 1702, on y construisit le fort Saint-Joseph, qui fut destiné à servir de station pour explorer le Bambouc. Compagnon fut le premier qui, en 1714, pénétra dans ce pays inconnu et dangereux; ses relations sur l'abondance prodigieuse de l'or sont peut-être trop exagérées. Brué proposa au gouvernement français de faire construire des forts et d'envoyer sur le Sénégal un corps de 1,200 hommes, qu'il croyait suffisans pour faire la conquête de ce pays riche et couvert d'or; mais ses propositions ne furent pas écoutées, et le fort de Dramanet resta, comme auparavant, le dernier établissement des Français sur ce fleuve. On ne peut douter qu'en y consacrant plus de zèle, on aurait pu en faire une colonie importante et des plus avantageuses. Les expéditions suivantes n'ont fait que compléter ce que nous savions déjà, mais elles n'ont en rien augmenté nos connaissances géographiques de cette partie du monde.

Les Mémoires des directeurs suivans, surtout ceux de l'infatigable David (1744) ont été recueillis et publiés par Golberry (1). Adanson (1749-50) ne visita comme naturaliste, que le Sénégal inférieur; Saugnier (1783), qui avait rassemblé de très-grandes richesses dans le Galam, fit naufrage en route, avec tous ses trésors; ce voyageur trace un itinéraire pour pénétrer du Sénégal au Tombouctou et de là à Mosambique ou en Abyssinie. La Jaille visita, en 1784, les

(1) D'Anville, Mémoire sur l'intérieur de l'Afrique, dans l'Acad. des Inscript., t. XXVI.

(1) Golberry, Fragmens d'un Voyage en Afrique, 2 vol. in-8°. Paris, 1802.

côtes de la Sénégambie; ses observations ont été publiées en 1802 par Labarthe, au moment où Golberry faisait ses publications; à ces derniers succéda Durand (en 1807), qui a recueilli toutes les nouvelles découvertes dans son atlas de la Sénégambie.

Après un long intervalle, M. de Fleurieau, gouverneur français au Sénégal, provoqua une nouvelle expédition, celle de Mollien, dont le but principal était de découvrir les sources du Sénégal et de la Gambie, de trouver un canal de communication entre ces deux fleuves (?), et enfin d'indiquer la distance qui sépare les sources du Sénégal et celles du Niger.

Les expéditions des Anglais (1) sur la Gambie sont d'une date plus ancienne que celles des Français; peu à peu ce fleuve est devenu, pour eux, comme une seconde patrie, et c'est de ses bords que sont parties toutes les nouvelles découvertes de quelque importance; sur le Sénégal, au contraire, l'influence des Anglais n'a jamais été remarquable. Rich. Rainold et Thom-Dassel (2) entreprirent, en 1591, une expédition commerciale au Sénégal et à la Gambie; ils ne trouvèrent que peu de Portugais au Sénégal; les bords de la Gambie au contraire étaient partout habités par des colons portugais qui, jaloux des nouveaux-venus, menaçaient d'assassiner les Anglais.

Vers la fin du dix-septième siècle, une compagnie de marchands, espérant pénétrer par le Tombouctou dans le pays de l'or, envoya, sous les ordres de George Thompson, une cargaison d'une valeur de 1,857 liv. sterl. sur la Gambie; le vaisseau arriva heureusement dans le fleuve et jeta l'ancre près de *Cassan*, au-dessous de Pisania. Après s'y être arrêté quelque temps, le capitaine partit avec ses marchandises à Tenda, ville située également sur le fleuve; sur ces entrefaites, les Portugais, jaloux des Anglais, assassinèrent l'équipage que le capitaine avait laissé à Cassan et brûlèrent son vaisseau. Thompson ne se laissa pas décourager, et demanda du secours à son gouvernement; mais, par malheur, il avait déjà été assassiné lorsque le capitaine Rich. Jobson arriva avec trois vaisseaux pour le secourir (1620). Jobson partit cependant de la factorerie anglaise de Saint-James située à l'embouchure de la Gambie, et, remontant le fleuve, il se dirigea sur Cassan, qu'il trouva abandonné des habitans. De Cassan il fit voile vers Jeraconda et Oranto, où Thompson avait établi une factorerie, et où le sel est la principale monnaie. Au mois de janvier 1621, il s'avança jusqu'à Barraconda, où sont les cataractes, et se hasarda même encore 12 journées de marche plus loin, jusqu'à Tenda (Koba-Tenda, suivant Mungo Park), où le chef du pays, *Buckar Sano*, l'autorisa à faire toute espèce de commerce. Les Anglais furent très-bien accueillis dans cette ville; ils la trouvèrent habitée par des Mandingos, des Foulahs, des mulâtres, et des Portugais; ils trafiquaient par signes avec les habitans, échangeant du sel pour de l'or, comme *Cadamosto* et d'autres (1) dans plusieurs endroits de l'Amérique.

Cette importante expédition fut suivie de plusieurs autres voyages sur la Gambie, au nombre desquels nous comptons les voyages de B. *Stibbs*, en 1723; de *Harrison*, en 1732; de *Moore*, en 1738, et d'autres; aucun de ces voyageurs n'a dépassé les cataractes de Barraconda; cependant ils nous ont communiqué plusieurs renseignemens importans sur les établissemens anglais, dont le dernier, celui de Fatatenda fut fondé par Moore. Moore est celui de tous les directeurs de la compagnie africaine qui a travaillé avec le plus de zèle à l'accroissement des connaissances géographiques de ce pays; nous lui devons surtout les premiers détails exacts sur le prix des marchandises que les Anglais échangent sur la Gambie (2) contre de l'or, de l'ivoire et des esclaves. Mais c'est avec l'année 1788 qu'a commencé, pour l'exploration de ces contrées occidentales, une époque toute nouvelle dont nous avons déjà exposé les principaux résultats dans la relation des voyages de Mungo-Park. C'est alors que se constitua en Angleterre la société africaine (*african association*), composée des personnages les plus distingués et les plus riches de la Grande-Bretagne; elle n'avait en vue aucunes spéculations de commerce, aucuns intérêts mercantiles; son seul but était d'arriver à la connaissance de cette partie du monde et d'arracher ainsi au mépris et au malheur ses infortunés habitans : d'ailleurs il était honteux pour l'Europe civilisée de rester dans une ignorance si complète et si profonde sur une

(1) H. Murray, Historic. Account of Discov., etc. Edinb., 1817, t. I, c. 3, p. 210-259.
(2) Voy. Hackluyt, III, 2. Ed. Lond., 1810.

(1) Kosegarten, de Muhammede Ebn. Batuta, Arabe Tingitano, etc. Jenæ, 1818, in-4°, p. 24.
(2) H. Murray, Histor. Acc., vol. 1, p. 253.

des plus grandes parties de notre planète, sur un des membres les plus importans de la race humaine.

—

CHAPITRE II.

SYSTÈME D'EAU DU NIGER.

§ 21.

Il y a plus de deux mille ans qu'Hérodote, dans son immortel ouvrage, nous donna les premiers renseignemens positifs sur ce grand fleuve de l'Afrique, qu'il fait couler de l'ouest à l'est, entre le 10 et le 20e lat. nord. Plus tard, on rejeta comme fausse l'opinion du grand historien jusqu'au moment où les eaux du Niger furent de nouveau découvertes. Ce n'est que depuis quelques années seulement que de nouveaux voyages ont permis d'en tracer le cours.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Cours supérieur.

Jusqu'à présent nous ne savons encore rien de positif sur les sources du Niger. Suivant les informations que prit Mungo-Park, ce fleuve remarquable, que les Mandingos n'appellent jamais que la *Grande-Eau* ou *Joliba* et d'autres nègres *Gulbi* (*Julibi*) (1), prend son origine non loin de Sancari, au sud de la terrasse des Mandingos, et comme le Nil, sous le 11e lat. nord. Après un cours de 30 milles géographiques (150 *miles*) au nord, il se précipite de la terrasse des Mandingos comme un torrent impétueux, et forme plusieurs rapides près des rochers de Bammakou (2). Il est toutefois possible de les franchir avec des barques dans le temps des grandes eaux, en traînant ces barques avec des cordes et en longeant de près les rochers.

Lorsque les eaux sont basses, on passe le Niger à Bammakou. Mungo-Park pense que dans les hautes eaux, il serait impossible à une barque de le franchir.

Le Niger grossit très-rapidement à peu de distance de sa source; le volume de ses eaux est très-considérable, et dans les terres planes, près de Balaba, il a déjà la largeur d'un lac (1). Près de Bammakou, où Mungo-Park le quitta (à 30 *miles* de son origine), le Niger était le plus grand fleuve que ce voyageur eût vu encore en Afrique, et pourtant la saison des pluies ne faisait que commencer. L'abondance de ses eaux lui a fait donner par les Arabes le nom de *Nil el Kabir*, c'est-à-dire le grand Nil (2).

Suivant le rapport de Mungo Park, le Niger n'est alimenté par aucune rivière sur toute sa rive septentrionale depuis le Sahara; il reçoit donc probablement au sud un grand nombre d'affluens des montagnes de Cong et du Haut-Soudan (3). Mungo-Park voulait remonter le Niger sur sa rive méridionale, à partir de Silla; mais il apprit bientôt qu'il lui serait impossible de pousser plus avant, à cause du grand nombre de fleuves ou d'affluens et de marais qui barrent partout le passage (4).

Au-dessous de Jabbi, les montagnes et les hauteurs disparaissent soudain des deux côtés du fleuve, et l'on voit s'étendre, sur les deux rives, les immenses plaines de la Nigritie.

Dans son second voyage, Mungo-Park ajouta peu de documens nouveaux aux connaissances que nous avions déjà du cours supérieur du Niger. Il ne nous apprend absolument rien de la source de ce fleuve. Mollien assure qu'elle se trouve dans les bois entre les monts *Soliman* et *Couranco*, à onze journées de marche au sud-est des sources du Sénégal (5), qui, suivant ce voyageur, sont situées près de *Tankan* (au 10e lat. nord et 9e long. ouest de Paris, suivant Mungo-Park; au 10e 6' lat. nord et au 13e 36' long. ouest de Paris, suivant la carte de Mollien). Il faudrait ainsi placer l'origine du Niger beaucoup plus à l'ouest, c'est-à-dire entre le 11 et le 12e de long. ouest de Paris, et non pas entre le 8 et le 9e, comme on l'a fait jusqu'à présent, en s'en rapportant, avec Mungo-Park, aux récits faux et erronés des naturels du pays. Le Couranco (6), que nous venons de nommer, est, dit-on, une chaîne de montagnes qui borde au sud le royaume de *Fouta-de-Jallon* et le pays de montagnes qui donne naissance au Rio-Grande, à la Gambie et au Sénégal. Il n'est pas très-éloigné

---

(1) *Joliba* et *Gulbi* ne sont probablement qu'un seul nom dans l'origine. Voy. Vater, dans Mithridate, III, I, p. 147.

(2) Mungo-Park, Tr., p. 237.—Rennell, Appendix, p. xx.

(1) Mungo-Park, Trav., p. 230.—Rennell, App., p. xII.

(2) Jackson, Account of Marocco, p. 305.

(3) Ibid.

(4) Mungo-Park, p. 218.

(5) Mollien, Voy. Paris, 1820, in-4o.

(6) Ibid.

de la côte de Sierra-Leona, ni de la colonie du même nom, qu'il avoisine à l'est. Mollien s'était proposé de visiter cette contrée en prenant pour point de départ Timbo et Bandeia; mais des bandes de brigands le forcèrent de s'en retourner à l'ouest (1). Il apprit cependant des nègres que les montagnes de Couranco forment le dernier anneau d'une chaîne située au sud-est, et très-exhaussée. Les sommets de cette chaîne, disent-ils, sont continuellement couverts d'un chapeau blanc, c'est-à-dire de neiges éternelles, et envoient des masses d'eau considérables dans l'Océan.

Au nord-est, cette chaîne s'appelle Soliman, d'un nom mahométan; c'est d'ici que le Niger, sous le nom de *Dialli-Ba*, c'est-à-dire Joliba, qui signifie grand fleuve (*Ba* veut dire fleuve), coule vers Ségo, pays où les nègres Foulahs de Timbo font un commerce très-considérable. Il paraît que, dans la saison de la sécheresse, le fleuve n'est navigable que jusqu'à Marabout, au-dessous de Bammacou, où une chaîne de rochers en barre le passage. Mungo-Park vit, pour la seconde fois, le Niger près de Bammacou, le 19 août 1805; il était plus large que le Sénégal et la Gambie (2). Notre voyageur le trouva encore renfermé dans ses bords, quoique déjà gonflé par les eaux des pluies; il avait un mille anglais de largeur, et deux milles près des rapides. Les rapides, très-nombreux en cet endroit, sont formés par une chaîne de montagnes qui s'étend dans la direction de l'est. Ils correspondent tous aux angles saillans des montagnes, et forment trois grands tournans près desquels le fleuve roule à grand bruit ses flots impétueux. Le canot qui portait Mungo-Park et les siens, les évita en prenant un bras latéral. Mungo-Park vit sur une île située au milieu des rapides un énorme éléphant et, à côté de cet animal, trois hippopotames qui faisaient jaillir l'eau comme des baleines. Le 25 août, seconde journée, le canot passa le troisième rapide, et prit terre près de Marrabou (3), sous le 12° 48' lat. nord (*Marabout*, suivant Mollien). Mungo-Park s'arrêta en ce lieu jusqu'au 12 septembre; il y attendit le retour de son guide Isaaco qu'il avait envoyé avec de riches présens à *Mansong*, roi de Bambarra, pour en obtenir la permission de poursuivre son voyage sur le Niger, permission qui lui avait été refusée la première fois. Mungo-Park promit à son interprète Mandingo de lui donner, s'il s'acquittait fidèlement de sa mission, toutes ses bêtes de somme, ses chevaux et ses ânes, dès qu'il se serait embarqué à Ségo. Il s'occupa, en attendant, à se procurer 20,000 cauris ou coquilles, seule monnaie que l'on connaisse dans ce pays.

On ne trouve pas de bois dans la contrée de Marrabou; il fut donc impossible aux voyageurs d'y construire des barques. Les meilleures forêts de bois de construction sont situées près de Cancari, au sud de Bammacou, sur un bras navigable du Niger; les Bambarras en tirent presque tous leurs canots, qui sont construits en bois d'acajou (1).

Le 12 septembre, M.-Park s'embarqua avec Boueari, chanteur et barde du roi de Sego, sur de magnifiques canots montés par trente-huit rameurs, et continua ainsi son voyage sur le vaste miroir des eaux du Niger. Il passa avec une rapidité extraordinaire, devant *Coulicourrou*, *Dina* et *Yamina* (13° 15' lat. nord); le 16 septembre, les voyageurs arrivèrent à *Sami*, après avoir souvent fait 6 à 7 milles anglais à l'heure. Là ils furent questionnés minutieusement sur leurs intentions et sur les motifs qui les amenaient dans le pays. Après l'interrogatoire, ils reçurent enfin la permission de séjourner. Mungo-Park essaya de faire comprendre à l'envoyé du roi que son unique intention était d'ouvrir un nouveau débouché pour les marchandises anglaises, dont il avait envoyé au roi des échantillons en présent. Il ne tarda pas à recevoir la réponse la plus favorable (2) de Mansong qui promit de le protéger jusqu'au Timbouctou, de favoriser son retour à l'ouest ou la continuation de son voyage sur le Niger, vers le lever du soleil.

Mungo-Park résolut alors de s'établir à Sansanding, situé sur le Niger, au-dessous de Ségo, et d'y construire un bateau. Le 26 septembre, il passa devant les dunes de sable et les murs de Jabhi et de Ségo, où, pauvre et dénué de tout, il avait mendié son pain dix ans auparavant; le 27, il arriva heureusement à Sansanding, qui appartient déjà au cours moyen du fleuve.

2e Éclaircissement.

Cours moyen.

La grande route des caravanes, qui conduit,

(1) Mollien, Voy. Paris, 1820, in-4°.
(2) Mungo-Park, Journal, p. 140.
(3) Ibid., p. 144.

(1) Mungo-Park, Journal, p. 146.
(2) Ibid., p. 164.

par Kaarta et Bambarra, de l'occident, c'est-à-dire du Sénégal, à l'est, rencontre le Niger près de Jabbi. C'est là que, dans son premier voyage, Mungo-Park, à peine échappé aux dangers sans nombre qu'il avait courus, et, conduisant par la bride son cheval épuisé de fatigue, fut tout à coup tiré de son abattement par le cri de joie des nègres qui l'accompagnaient : *Geo affilli!* voilà l'eau (1). Nous rapporterons ici les paroles de notre grand voyageur. « En regardant devant moi, je vis avec ravissement le grand objet de mon expédition : c'était le majestueux Niger, si longtemps cherché à travers tant de dangers; ses eaux étincelaient aux premiers feux du soleil; il était large comme la Tamise près de Westminster, et roulait ses flots paisibles vers le levant. Je me précipitai sur ses bords, je bus de ses eaux et envoyai mes actions de grâces à la Providence éternelle, la remerciant de ce qu'elle avait couronné de succès mes efforts! »

Bientôt Mungo-Park aperçut sur ses bords fertiles et cultivés, Ségo (2), résidence du roi de Bambarra, entourée de hautes murailles de terre. Les toits de cette ville étaient très-élevés, ses rues larges; elle avait plusieurs mosquées, et comptait au moins 30,000 habitans. Les bacs qui transportent à l'autre rive les voyageurs avec leurs chevaux sont formés de longues barques creuses, liées ensemble deux à deux.

La foule des passagers était si grande, que le pauvre blanc fut obligé d'attendre deux heures avant que son tour ne vînt. Il était absorbé dans la contemplation du nouveau monde qui l'entourait; il admirait la grande ville, le commerce actif, la quantité de canots qui couvraient le fleuve, la foule qui se pressait dans les avenues, et les champs cultivés qui s'étendaient tout autour; tout indiquait un degré de civilisation et de bien-être qu'on n'a pas l'habitude de se représenter au cœur de l'Afrique. Le voyageur anglais croyait plutôt revoir sur les bords du Niger une des contrées de sa patrie, qu'une terre africaine (3).

Depuis Ségo, les villes et les villages se succèdent sans interruption sur le Niger; Sansanding (4), ville de 8 à 10,000 habitans, est située à trois journées de Ségo; la navigation y était très-active; Mungo-Park y trouva une vingtaine de canots chargés de marchandises. Plus bas, il rencontra la grande ville de *Niara* et le superbe village de *Madibouh* (1), situé sur le bord du fleuve. La vue est ici des plus pittoresques; on aperçoit le cours du Niger à plusieurs lieues de distance et à l'est et à l'ouest. Le fleuve, large et majestueux en cet endroit, est couvert de petites îles verdoyantes qu'habitent les paisibles Foulahs avec leurs troupeaux, et où ils sont à l'abri des grands lions au poil roux, si nombreux et si dangereux sur ces bords. Mungo-Park y jouit d'un coup d'œil magnifique sur le fleuve, qui est partout très-poissonneux. En partant de Madibouh, il se dirigea sur *Sillah*, mais, arrivé en face de cette ville, il se vit forcé de rebrousser chemin à l'époque où le soleil, entrant dans le tropique, indiquait le commencement de la saison des pluies (2). Ce n'est que comme par miracle qu'il réussit à se soustraire aux poursuites des naturels et des terribles lions qui guettent sans cesse leur proie sur les deux rives du fleuve, et qu'il parvint à passer les marais et les amas d'eau, qui, pendant les pluies, croissent de jour en jour. Ce fut le terme du premier voyage de Mungo-Park. Voici maintenant ce que nous apprend le second voyage.

Mungo-Park jeta l'ancre près de Sansanding, le 27 septembre; de toutes parts la foule se pressait autour de lui. Ce voyageur donne à cette ville 11,000 habitans; elle a deux mosquées, et est assez élégamment bâtie; le marché (3) (*bazar*) contenait une grande quantité de marchandises divisées en plusieurs magasins (*stall*), qui tous étaient garantis contre l'ardeur du soleil, par des nattes. Mungo-Park y remarqua entre autres de l'indigo en ballots, des cendres de bois en tas, des verroteries, des étoffes de Houssa et d'Innie, tout un magasin d'antimoine en petits paquets, des boutiques remplies d'anneaux de cuivre, d'anneaux d'argent, et de soufre. Chaque sorte de marchandises était distribuée dans des loges particulières. Dans la première rangée de maisons du marché on vendait de l'écarlate, de l'ambre, des étoffes de soie de Maroc, du tabac qui paraissait avoir été cultivé dans le levant et qui arrivait par Timbouctou. Le marché de sel occupait un coin de la place; une seule tablette de sel (*a slab*) s'y vendait 8,000 cauris (4); les boucheries étaient aussi propres et aussi bien dis-

(1) Mungo-Park, Trav., p. 104.
(2) Ibid.
(3) Ibid., p. 202.
(4) Ibid., p. 203.

(1) Mungo-Park, Trav., p. 208.
(2) Jackson, Account, p. 304.
(3) Mungo-Park, Journal, p. 158.
(4) Ce sont sans doute de ces tablettes dont deux font

posées qu'en Angleterre. Il y avait souvent, sur le marché à la bière, 80 à 100 calebasses, contenant deux gallons chacune. Cette bière, qui, comme chez les Foulahs de Timbo (1), se brasse avec du maïs, est réputée meilleure que le *Whitbread* anglais. Non loin de là était le marché au cuir; on y vendait du cuir de couleur rouge et jaune. Outre ce bazar journalier, il se tient encore tous les jeudis un marché particulier à Sansanding; l'affluence est tellement grande, que ces jours-là on y consomme toujours 16 à 20 bœufs.

Mungo-Park attendait à Sansanding les canots que lui avait promis le roi de Ségo; mais, voyant qu'ils ne lui arrivaient pas, il résolut d'en acheter. Pour se procurer des cauris, seule monnaie du pays, il mit en vente les marchandises qu'il avait apportées d'Europe.

Ses affaires allèrent très-bien du 8 au 16 octobre; il débita en un seul jour pour 25,755 cauris de marchandises, et surtout des musquets, des carabines (que les naturels appelent *barraloulo*), des pierres à fusil, de la poudre, des sabres, de l'ambre, des coraux, des agates, des étoffes indiennes, de l'écarlate et des dolars d'argent. Mungo-Park apprit à connaître ainsi le prix des marchandises dans les bazars du Soudan, ce qui est de la dernière importance pour les spéculations commerciales.

Les communications actives de ces peuples africains entre eux, leurs bazars, leurs marchés, leurs boutiques bien garnies, la division des articles entre des marchands spéciaux, la répartition générale des travaux, leur commerce avec le Levant, avec le Maroc et d'autres pays lointains, toutes ces circonstances confirmèrent dans l'esprit de l'illustre voyageur l'idée qu'il avait déjà exprimée auparavant, que plus on pénètre dans l'intérieur de l'Afrique, plus la civilisation y est développée.

Mais le commerce que faisait Mungo-Park excita bientôt l'envie des indigènes; les marchands maures et ceux d'Innie s'adressèrent au roi Mansong, lui promettant des présens beaucoup plus précieux que ceux de Mungo-Park, s'il voulait lui enlever ses bagages et le renvoyer de Bambarra ou le faire tuer. C'est du moins ce que Mungo-Park apprit, par la suite de Modibinnie, ministre de Ségo. Ces perfides marchands voulaient faire croire au roi que les blancs n'étaient venus que pour jeter sur lui un sort. Deux tiers des habitans de Ségo firent au roi la même demande, et tous ceux de Sansanding y joignirent leur requête. Mungo-Park leur causait en effet un dommage considérable en vendant ses marchandises à si bas prix. Mais Mansong, roi des nègres, resta fidèle à sa parole et protégea Mungo-Park comme auparavant, bien qu'il se montrât très-froid envers lui et ne demandât pas même à le voir. L'aîné de ses fils fit présent d'un canot au voyageur; mais, comme les trois autres que lui envoya enfin le roi, il était à moitié pourri et hors d'état de servir; il mit alors lui-même la main à l'œuvre, et, avec l'aide d'un soldat, le seul qui lui était resté, il parvint après dix-huit jours de fatigues et d'efforts, à construire un canot de 40 pieds de long et 6 pieds de large: c'est la première embarcation européenne qui eût encore paru sur ce fleuve; il était fait en forme de barque, de sorte que, fortement chargé, il ne tirait qu'un pied d'eau. Mungo-Park l'appela le *Joliba* (*His Majesty's Schooner-Joliba*)(1). Pour se garantir contre les lances et les flèches des *Sourka* et des *Mahinga*, tribus des Poules, habitant entre Innie et Tombouctou et qui, dit-on, rendent très-dangereuse la rive septentrionale du Niger, Mungo-Park acheta des peaux de bœuf dont il couvrit son canot. Un temps précieux s'était ainsi passé en préparatifs et en travaux; le 28 octobre, Alex. Anderson, le meilleur ami de Park et son parent, mourut entre ses bras; lui-même se vit une seconde fois menacé de la mort, au milieu de ce monde inconnu; sa troupe était alors réduite à quatre Européens en partie malades ou épuisés par la fatigue (2). Le 8 octobre, les eaux du Niger étaient baissées de quatre pouces; on était à la mi-novembre, et il était grand temps de commencer le voyage. L'intrépide voyageur avait encore l'espoir d'atteindre l'Océan dans l'espace de trois mois (3), comme nous le voyons par la dernière lettre qu'il écrivit de Sansanding à Jos. Bank le 16 novembre 1805, et dans laquelle il dit à son ami que son intention était de tirer autant de parti que possible du courant et des vents, en naviguant au milieu du Niger; que bientôt il découvrirait le terme du fleuve mystérieux, ou qu'il mourrait dans ses eaux. Mungo-Park avait pris

une charge de chameau. Voy. Kosegarten, Comment. de Mohammede Ebn. Batuta, etc. Jenæ, 1818, 4. p. 50.

(1) Mungo-Park, Journal, Addenda, p. xi.—Winterbottom, Account, p. 72.

(1) Mungo-Park, Journal, p. 163.

(2) Ibid., p. 159.

(3) Mungo Park's Life, p. LXXVIII.

pour guide, jusqu'au *Kaschna*, Amadi Fatouma de Kassou, voyageur fameux qui avait visité presque tous les pays de l'intérieur. Il apprit à Mungo-Park qu'il leur faudrait deux mois pour aller de Sansanding à Kaschna et qu'ils ne toucheraient le pays des Maures qu'en un seul endroit, près de Timbouctou. Suivant ce guide, tout le bord septentrional du fleuve est habité par une race d'hommes qui ressemblent par la couleur aux Maures; ce sont les Sourka, les Mahingo, les Touarick; ils portent ainsi différens noms, suivant les états auxquels ils appartiennent; au delà de Kaschna, disait-il, *le Niger tourne à main droite et coule au sud;* mais personne n'a encore vu sa fin, car il ne se termine ni à Kaschna, ni au Bornou.

Mungo-Park écrivit en outre sur les contrées du Niger, dans le voisinage et au-dessus de Sansanding, les notices suivantes, qu'il tient sans doute en grande partie de son nouvel interprète; suivant une lettre de Park à Jos. Bank, cet individu avait visité au sud les royaumes des *Miniana*, *Cong*, *Baedou*, *Gotto* et le cap *Coast-Castle*, et avait pénétré à l'est à travers Timbouctou, Houssa, Nyffé, Kaschna, jusqu'au Bornou.

Mungo-Park découvrit un affluent méridional du Niger, le *Ba-Nimma* (1), qui jusqu'alors nous était absolument inconnu; il prend sa source dans les montagnes de Kong, au sud de Marrabou, et ne coule qu'à une journée de marche au sud de Ségo. Le Ba-Nimma reçoit les eaux d'une rivière latérale venant du pays de Miniana, au sud, et va se mêler au Niger dans le lac de Dibbie, au-dessous de Sansanding. Le Ba-Nimma n'est pas de moitié aussi considérable que le Niger. En voyageant de Ségo dans le pays montagneux de Miniana au sud, et dans les montagnes de Kong, on arrive, après une journée de marche, au Nimma, que l'on traverse en bac au sud de Ségo; de là la route conduit, pendant sept journées de marche et à travers des lieux inconnus, jusqu'à Miniana. Les habitans de ce pays se nourrissent de viande de cheval; ils mangent aussi, à ce que l'on prétend, la chair de leurs ennemis et des étrangers qui meurent chez eux. La vache est pour eux un animal sacré, ils n'en tuent jamais, et ne les mangent que quand elles sont mortes. On cultive dans le pays montagneux de Miniana les mêmes céréales que dans le Bambarra.

(1) Mungo-Park, p. 166.

Mungo-Park place le pays de Baedou, avec la ville du même nom et le royaume de Gotto, beaucoup plus au sud que dans son premier voyage; on pourrait peut-être élever quelques doutes sur l'exactitude de ses derniers rapports (1). Ces deux pays sont situés sur la rive droite du Niger, sans doute non loin de la rivière de Miniana et de Degomba. On y rencontre, ainsi que dans le Bambarra, plusieurs villes de Jouli, comme *Teng-Gera*, *Jondou*, *N'Kannou*. Ces Jouli (2), dont nous avons déjà parlé à l'occasion du cours supérieur de la Gambie, s'appellent à Baedou *Kirko-Bimba*. Ils entendent les langues de Baedou et de Miniana, et les trafiquans de sel les emploient comme interprètes dans leurs voyages. Au sud de Baedou, une route d'un mois de marche conduit, dit-on, à travers le royaume de Gotto (peut-être Bowdich entend-il par là les montagnes de Kong, que Park ne mentionne pas), chez des chrétiens, qui ont leurs habitations sur les bords du *Ba-Seafina*, lac plus considérable que le Dibbie, et qui tantôt coule d'un côté et tantôt de l'autre. Nous traiterons ailleurs plus amplement de ce lac sur lequel nous ne pouvons toutefois donner jusqu'à présent que des suppositions (*Comp. Bowdich Mission*, p. 184, et *Jackson Account*, p. 443.) Mungo-Park ne nous donne ici aucun détail sur les Ashantis, ce qui, après ce que nous avons vu plus haut, pourrait nous étonner si ses relations ne se composaient pas que de fragmens détachés.

Remarque.

Fin de Mungo-Park. Arrivée de Dorchard sur le Niger.

Les dernières relations de Mungo-Park contiennent en somme ce que nous venons de rapporter : l'indication du prix des marchandises au marché de Sansanding, et les lettres d'adieu qu'il écrivit à sa famille. Ces documens nous ont été transmis, avec son Journal, par l'interprète Isaaco, qu'il envoya, au milieu du mois de novembre 1805, sur la Gambie. Depuis lors, ce grand voyageur a disparu, sans que nous sachions ce qu'il est devenu. Nous croyons cependant devoir rapporter en peu de mots les récits qui nous sont parvenus sur sa fin, et ce qu'on a appris en Afrique de l'apparition d'un Européen sur le Niger. Ces récits, bien qu'exagérés, comme la plupart des histoires arabes, ont cependant un certain degré de vraisemblance, et

(1) Bowdich, Ashantee Mission, p. 184.
(2) Mungo-Park, Journal, p. 44, 168.

surtout la récit d'Amadi-Fatuma, que le gouverneur Maxwell parvint à se procurer en envoyant Isaaco à Sansanding, au mois d'octobre 1810. Il a été traduit, au Sénégal, de l'arabe en anglais, et contient à peu près ce qui suit (1) :

Le navire des blancs était assez grand pour contenir cent vingt hommes, mais neuf hommes seulement le montaient : quatre blancs, au nombre desquels était le lieutenant Martyn, Park lui même, trois esclaves nègres et Amadi l'interprete. Il était richement approvisionné de munitions de tout genre, et contenait surtout en abondance de la viande fraîche et salée. Il partit de Sansanding probablement le 9 novembre 1805, arriva en deux jours à *Jinne*, et de là au lac de Dibbie (Sibbie), où il fut attaqué par trois barques armées de piques et de lances. Mungo-Park parvint cependant à les repousser. Près de *Cabra* (Rakbara), atterage de Timbouctou, il en rencontra trois autres, qu'il repoussa également, et, près de la capitale, il eut encore à combattre d'autres ennemis. Les naturels perdirent chaque fois beaucoup de monde. Près de *Gouroumo*, le navire européen fut assailli par sept canots, qu'il mit en fuite; les blancs ne perdirent qu'un seul homme; ceux qui restaient avaient chacun quinze mousquets chargés. Les naturels les attaquèrent encore, près de la résidence du roi *Gotoijège*, avec soixante canots, qui tous furent mis en déroute, après avoir perdu beaucoup de monde. Une armée considérable de *Poules* était rassemblée sur le bord du fleuve, au delà de la résidence; les blancs passèrent tranquillement devant eux, sans avoir à livrer de combat. Ils jetèrent l'ancre à *Caffo*, où ils se reposèrent un jour. Cette narration continue ainsi, sans donner aucuns détails sur la contrée ni sur le fleuve, jusqu'à la frontière du royaume de Houssa, où Amadi devait rebrousser chemin, ainsi qu'il en était convenu avec Mungo-Park. Mungo-Park prit terre à *Yaour*, pays habité par des Marabouts, et envoya, par son interprète, des présens au chef de l'endroit, qui lui donna en échange une charge de riz, trois jattes de miel, un mouton et une génisse. Mungo-Park envoya ensuite au roi, qui demeurait à quelques cents pas du rivage, par le chef de l'endroit, cinq anneaux d'argent, un peu de poudre et des pierres à feu, le priant d'accepter ces présens en souvenir des blancs. Le chef demanda alors à Mungo-Park s'il reviendrait dans leur pays; le voyageur répondit qu'*il lui serait impossible de jamais revenir*. Cette réponse fut la véritable cause de sa mort; car le chef, se voyant sûr de n'être pas accusé, garda pour lui les présens. Amadi-Fatouma resta à Yaour; Park continua sa route. Le roi, irrité de ce que l'étranger était parti sans lui envoyer de présens, fit jeter l'interprète dans les fers, et donna l'ordre à son armée de poursuivre le blanc et de le tuer. Près de Boussa, où de hauts rochers rétrécissent le lit du fleuve et en rendent le passage très-dangereux, les naturels attaquèrent soudain le navire des blancs, et le couvrirent d'une grêle de pierres, de flèches et de piques. Deux esclaves placés à l'avant du canot tombèrent, et, après un long et pénible combat, Mungo-Park, voyant perdu tout espoir de salut, se précipita, avec le dernier des blancs, dans le fleuve. Un seul esclave survécut au combat; il fut conduit devant le roi, et c'est là qu'Amadi apprit la fin tragique de l'héroïque voyageur. Dès qu'il fut rendu à la liberté, il s'empressa d'en faire part à Isaaco.

La nouvelle de la mort de Mungo-Park parvint, dès 1806, à la colonie anglaise de la Gambie.

Suivant une lettre arabe, écrite de Timbouctou par *Sidi l'Abès-Buhellul-Fusi*, esclave de Mungo-Park, mais né libre, ce voyageur aurait en effet passé près de Timbouctou. Cette lettre arriva, au mois de mars 1806, à Mogodor (1), où elle fut traduite par Jackson. Voici à peu près ce qu'elle contenait. « Une barque venant de l'ouest aborda, il y a quelques jours, à Kabra; elle avait à bord deux ou trois chrétiens. L'un d'eux, homme d'une haute taille, se tenait au milieu de la barque, un pavillon blanc à la main; mais les habitans de Kabra, qui ne comprenaient pas ce signe, ne s'approchèrent pas de la barque, bien qu'elle restât toute la journée à l'ancre. Le lendemain matin, elle avait disparu. » En 1817, Bowdich, qui était alors à Coumassie, capitale des Ashantis, reçut du shérif Ibrahim, témoin oculaire, des renseignemens un peu différens sur la mort de Mungo-Park. La lettre arabe (2) que le shérif écrivit à cet envoyé est déposée dans le Musée anglais. En voici le contenu (3), d'après la traduction de Jackson, qui est bien plus exacte que celle que le même auteur publia dans son ouvrage sur les Ashantis : «..... Cette funeste nouvelle nous arriva de la province de Houssa, qui est appelée *Esaurie* ou *Yeaurie* (4). Nous n'avons pas vu le fleuve appelé Koude (5); mais nous entendîmes des voix d'enfans, et vîmes un navire tel que nous n'en avions pas encore vu auparavant. Le roi de Yeaurie y envoya des provisions en quantité. Deux hommes, une femme et deux esclaves tiraient le navire, dans lequel étaient deux blancs. Le sultan les appela à haute voix, mais ils ne vinrent pas.

(1) Amadi-Fatouma's Journal, dans le Journal de Mungo-Park, p. 208-216.

(1) Jackson. Account of Timbuctoo. Lond., 1820, VIII, p. 319.

(2) Bowdich, Mission to Ashantee, p. 91.

(3) Jackson, Account of Timbuctoo. Lond., 1820, p. 409.

(4) La même que nous avons appelée plus haut le *Yaour*.

(5) C'est à dire le Niger.

Ils se dirigèrent vers le pays de Bousa, qui est plus grand que Yeaurie, et soudain ils furent arrêtés par le tournant qui est sur la limite du *Koudo*. Le navire ne put passer à côté des rochers. L'homme qui était dans le navire tua sa femme, et jeta tout dans l'eau. Effrayés, ils se précipitèrent ensuite dans le fleuve. » Cette narration, comme on voit, s'accorde, quant au fait principal, avec la relation d'Amadi; une autre, d'*Hadji-Taloub*, pèlerin de la Mecque (1), et gouverneur de deux princes de Maroc, en diffère un peu plus. Ce mahométan avait appris, à Timbouctou, qu'en 1807, deux blancs (Park et Martyn) avaient été accueillis très-amicalement dans cette ville, mais qu'ils étaient morts des suites de l'insalubrité du climat. Cette narration nous a été transmise par le colonel Fitz-Clarence (2); il se pourrait qu'elle se rapportât à d'autres Européens, peut-être à des compagnons de Mungo-Park (3).

La fin tragique de Mungo-Park excita partout le plus vif intérêt; ce qui nous étonne, c'est la rapidité avec laquelle cette nouvelle se répandit depuis le Maroc jusqu'à la Mecque, du Sénégal jusqu'aux Ashautis, surtout si nous songeous que l'Afrique a été regardée de tous les temps comme impénétrable. Cette célérité avec laquelle les différens peuples communiquent entre eux nous fait espérer que bientôt le Niger, ce fleuve mystérieux, n'aura plus rien de caché pour nous.

Le major Grey (4) essaya bientôt de suivre les traces de Mungo-Park, en se dirigeant du Sénégal, par Galam et Foutadou, vers le Niger; mais il rebroussa chemin dès l'année 1819. Le major Peddie l'avait déjà précédé sur cette route, au printemps de l'année 1818; il commandait un petit détachement de troupes anglaises; mais, se sentant près de mourir, il remit le commandement de son expédition au lieutenant Campbell. Celui-ci, accompagné d'un naturaliste allemand, M. Kummer, s'avança jusqu'aux sources de Rio-Nunnez (5); il se trouvait encore, le 15 janvier 1817, dans le camp de *Robagga*, près de Cacoundi, lorsque Kummer y mourut. Campbell avait résolu de se diriger de là vers Bammacou, sur le Niger; malheureusement, il n'atteignit pas son but; le chirurgien Dorchard et quelques-uns de ses compagnons furent les seuls qui virent le fleuve; ils s'avancèrent, sans rencontrer d'obstacles, jusqu'à Yamina (6), dans le voisinage de Jabbi, où ils devaient attendre du roi de Ségo la permission de poursuivre leur voyage.

(1) Jackson, Account, p. 415.

(2) Geograph. Ephemeriden, VII, I, p. 134.

(3) *Voy.* NOTE PREMIÈRE, à la fin du volume.

(4) Quarterly Review, 1820, may, p. 241.

(5) Suivant une lettre du 16 décembre 1818, adressée à son frère, à Berlin.

(6) Quarterly Review, l. c.

Après avoir attendu en vain pendant six mois, Dorchard remonta le fleuve jusqu'à Bammacou. C'est de là qu'il écrivit ses dernières lettres, datées du mois de mai 1819. Il n'avait pas encore renoncé alors à l'espoir de poursuivre son voyage. Le roi de Ségo était, à cette époque, en guerre avec ses voisins de l'est, sans doute les Felleta; ses deux premiers ministres étaient morts; le chef de Bammacou mourut aussi à l'arrivée de Dorchard. Ces événemens ne firent que donner plus de crédit aux superstitions des nègres, qui croyaient à l'influence funeste des blancs. Dans le Bambouc, comme sur le Niger, une terreur superstitieuse s'emparait d'eux, lorsqu'ils voyaient, pour la première fois, des blancs. Ils se rappelaient que Mansoug, Moudibinni, et d'autres chefs, qui avaient été en rapport avec Mungo-Park, étaient morts l'année même de l'arrivée du blanc. Cependant Dorchard fut accueilli avec hospitalité à Yamina et à Bammacou. Selon ce voyageur, le séjour des étrangers et des ambassadeurs, dans les villes limitrophes, est prolongé par l'étiquette. On les retient le plus longtemps possible pour montrer l'importance du souverain du pays, et pour faire voir que le monarque ne s'empresse pas à se défaire de ses hôtes, mais qu'il veut les garder sous sa protection et sa faveur. Dorchard assure que, dans la saison de la sécheresse, le Niger est navigable depuis Marrabou. Ce voyageur espérait qu'une fois embarqué, il atteindrait sûrement le terme du fleuve. Comme à Sansanding, il se tient un marché à Yamina deux fois par semaine; les marchandises européennes de toute espèce y trouvent un grand débit. On y voyait beaucoup d'étoffes de Manchester, amenées de Maroc par les caravanes de Timbouctou. Cette route a été de tout temps la plus sûre.

Nous avons suivi jusqu'à présent, dans la description du Niger et de son domaine, les relations exactes et authentiques du seul témoin oculaire, Mungo-Park. Ce guide fidèle nous abandonne maintenant, et nous sommes forcés de nous en rapporter aux traditions, aux suppositions et aux hypothèses de tous les temps, de toutes les contrées et de toutes les nations. Si nous les comparons entre elles, avec soin, elles ne seront pas sans importance pour la connaissance de l'intérieur de l'Afrique; quelquefois ces données si nombreuses semblent se contredire, mais plus souvent elles s'expliquent et s'appuient réciproquement; et, si plusieurs questions importantes sur le développement du système du Niger nous restent encore à résoudre, ces relations ne nous en feront pas moins connaître, en partie, le développement de la vie des peuples, dans ce colossal système de fleuve; les rapports des marchands indigènes qui par-

courent ces terres inconnues, ouvrent à nos regards le tableau animé des peuplades africaines qui jusqu'à présent ne se présentent encore que comme une masse indéfinie aux yeux du spectateur; cependant plusieurs groupes se détachent déjà de la confusion de l'ensemble, et commencent peu à peu à se dessiner dans leur individualité. Nous rapporterons en peu de mots les anciennes traditions, et nous y ajouterons en détail les relations nouvelles, afin qu'on puisse saisir d'un coup d'œil l'ensemble de ces récits et la marche de leur développement.

1. *Cours du Niger au-dessous de Ségo et de Sansanding, suivant les anciennes relations.*

Les anciens récits nous rapportent ce qui suit sur le cours du Niger : la ville de *Jenne* (Dschenneh), qui est plus grande que Ségo, est située à deux journées de marche (1) de *Sillah ;* à deux journées au-dessous de Jenne, le Niger s'élargit en un grand lac noir (Dibbie) si vaste, que les canots qui le traversent de l'ouest à l'est perdent de vue ses bords pendant toute une journée. A l'est, il détache plusieurs bras qui se réunissent en un seul lit près de *Kabra*, port et mouillage de Timbouctou, situé à une journée de marche au sud de la grande ville que les Arabes appellent *Timbouctou*, les Portugais *Toungoubouto* (2), et les Berbères ou Schellouh. *Timoucatouh.*

L'île formée par les bras du fleuve s'appelle *Jenne* (*Jennie*, *Jinbala, Genna, Jannij*, ou *Gennij* dans de Barros); la distance entre Jenne et Tombouctou est de 12 journées de marche par terre. Les bords méridionaux du grand fleuve, dont les eaux fourmillent de crocodiles et d'hippopotames, sont couverts d'immenses forêts dans lesquelles on aperçoit des arbres de haute futaie. Les éléphans qui errent par troupes dans ces bois, sont d'une taille énorme et colossale (3).

En navigant de Kabra vers l'est, on arrive, après onze journées de marche, à la grande ville de Houssa, ou plutôt au port de cette ville, appelé *Boutou.* Toutes les personnes que Mungo-Park avait interrogées dans son premier voyage sur les contrées de l'est, paraissent n'en avoir aucune connaissance, et il lui fut alors impossible d'en apprendre davantage sur les lieux mêmes, car une nouvelle langue qu'il n'entendait pas, sans doute la langue berbère, commençait à être parlée immédiatement au-dessous de Ségo. On conçoit facilement que les marchands interrogés par Mungo-Park n'aient pu lui donner aucun éclaircissement sur le cours oriental du Niger, car leur commerce ne s'étendait que jusqu'à Timbouctou, et tout au plus jusqu'à Houssa. Ils lui apprirent cependant que des marchands de l'est, parlant une langue tout à fait étrangère, se rendaient également à Houssa et à Timbouctou, mais qu'ils ne savaient rien non plus de la fin du fleuve; ils disaient seulement que le Niger coule jusqu'au bout du monde (1). Les naturels firent voir à Mungo-Park des arcs et des flèches d'une espèce toute particulière, venant, à ce qu'ils prétendaient, du royaume de *Kassina*, le plus oriental qu'ils connussent.

Suivant une narration du shérif Hagi Mohammed, la navigation du Niger est interrompue à l'est de Houssa par des cataractes (sans doute des bancs de rochers et des rapides), car le fleuve franchit en ce lieu une nouvelle chaîne de montagnes (2).

Nous apprenons par d'autres relations (3) que le Niger est encore très-impétueux à Houssa, ce qui fait que les barques se tiennent toujours sur ses bords. En d'autres endroits, son lit est si bourbeux que les embarcations ne peuvent tenir nulle part sur leur ancre; on se sert alors de grosses pierres pour arrêter les barques. De Timbouctou à Jinnie, distance que l'on parcourt en trente journées, le Niger fait une très-forte courbe au sud, qu'on appelle *el Kos Nil*, c'est-à-dire l'arc du Nil.

A quinze journées (*Erhellat*) à peu près, à l'est de Timbouctou, se trouve une grande eau (*Bahar-Soudan*), sur laquelle naviguent des vaisseaux pontés, montés par 150 à 200 hommes et portant 40 tonneaux de marchandises. Les habitans des bords sont ici d'excellens rameurs.

Suivant les documens positifs de Mungo-Park, il est constaté que, pendant les premiers 140 milles géographiques, le Joliba (4) coule de

(1) Proceedings, t. II, p. 364. — Mungo-Park, Trav., p. 213.

(2) De Barros, Asia Dec., lib. 3, c. 8, fol. 32, 33, c. II, etc.

(3) Jackson, Account, p. 305.

(1) Mungo-Park, Trav., p. 214.

(2) Proceedings, II, p. 324.

(3) Jackson, Account, p. 305.

(4) Rennell, Appendix, p. LXX.

l'ouest à l'est, ou plutôt du sud au nord, jusqu'à ce qu'il se précipite de la haute terrasse à travers le rapide supérieur de Bammacou, d'où il se dirige de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est. Mungo-Park ne le vit d'abord que jusqu'à Sillah; il en explora ensuite le cours sur une étendue de 80 milles géographiques (400 *miles*), et plus tard jusqu'à Sansanding et Boussa.

Les découvertes faites depuis un demi-siècle sont venues ajouter à nos connaissances plus ou moins fondées du Niger une foule de détails, de corrections et de nouvelles traditions qui se rapportent en partie au fleuve, en partie à la connaissance des villes, des royaumes et des peuples qui se trouvent sur ses bords. Nous en extrairons ce qui suit :

Remarques.

Relation des témoins oculaires sur le cours moyen et inférieur du Niger, ses bords et les états qu' les couvrent.

Avant les documens positifs que Mungo-Park se procura, dans son premier voyage, nos connaissances du cours moyen et inférieur du Niger se bornaient aux récits incohérens de quelques esclaves nègres et de marchands arabes ou plutôt maures, venus du Niger aux marchés d'esclaves, ou qui, dans leurs expéditions commerciales à Timbonctou, avaient vu les bords du fleuve, ou du moins en avaient entendu parler. On compara ces données, ainsi que les renseignemens de Mungo-Park, avec les anciennes relations des géographes arabes, et surtout d'Edrisi (1150) et de Leo Africanus (1500), avec les récits recueillis, à l'est et au nord-est, par Hornemann (1796), Browne (1792) et Bruce (1768). Après de longs et pénibles travaux, commencés et exécutés pour la plupart par le major J. Rennel, géographe distingué, doué d'une saine critique et d'un rare talent de combinaison, on parvint enfin à dresser, en 1798, d'après les voyages de Mungo-Park, la carte de l'Afrique, dont une seconde édition, revue et corrigée, a paru en 1802. Cette carte a depuis servi de base à toutes les descriptions postérieures de l'Afrique centrale.

Edrisi (1) était né probablement à Ceuta. Il fit ses études à Cordoue, en Espagne, et écrivit en Sicile son ouvrage sur l'Afrique; mais il n'avait jamais voyagé lui-même dans l'intérieur de cette partie du monde. On ne peut donc pas considérer ses travaux comme une source authentique. Nous avons de lui une excellente compilation de traditions arabes sur l'intérieur de l'Afrique, mais dont il ne faut cependant faire usage qu'avec beaucoup de prudence. Ses indications ont surtout servi de base au tracé des contrées du cours moyen du Niger.—Jean Léon, de Grenade, surnommé *l'Africain*, fit d'importans voyages dans l'intérieur de l'Afrique; mais, pendant son séjour à la cour de Rome, où il écrivit son ouvrage, sous la protection de Léon X, il se laissa souvent entraîner, par l'autorité des cosmographes de son temps, à appuyer des erreurs dont il avait lui-même reconnu la fausseté. C'est ainsi qu'il prétendit que, du Timbonctou, le Niger coule, à l'ouest, vers Jinne (*Ginea*) (1), et cependant il avait lui-même navigué sur ce fleuve en cet endroit. Un grand nombre d'erreurs s'introduisirent de cette manière dans la géographie de l'Afrique; il fallait de nouvelles découvertes, sur les lieux mêmes, pour mettre de l'ordre dans la confusion qui en avait été le résultat. On ne tarda pas non plus à sentir le besoin d'études plus sérieuses, et surtout de la connaissance des langues, pour l'intelligence et la critique des relations de voyages. C'est pour faciliter l'emploi des documens et des principales sources, que nous ajouterons l'aperçu suivant, sur lequel nous reviendrons plus tard.

A. *Relations du shérif Imhammed sur Bornou et Kaschna, situés sur le Niger* (1790)(2).

Ces relations nous ont été transmises par Lucas, qui les recueillit à Mesurata, dans le royaume de Tripoli. Pendant les seize ans qu'il passa à Maroc, en qualité de vice-consul anglais, ce voyageur avait eu l'occasion d'étudier à fond les langues et les usages de l'Afrique septentrionale; il se préparait à entreprendre, pour le compte de la Société africaine, un voyage au Soudan, lorsqu'il fut arrêté dans ses projets par les dissensions intérieures des Arabes. Il fut accompagné au Fezzan par Imhammed, shérif distingué de ce royaume, qui lui-même avait fait des voyages au sud, dans le pays des nègres. Lucas lui exposa une carte de l'Afrique dont il se proposait de faire présent au sultan du Fezzan, et l'invita à la rectifier dans les endroits qu'il avait parcourus. Le shérif, se sentant flatté de cette proposition, se montra très-bienveillant envers Lucas, et il est à présumer qu'il rectifia exactement toutes les erreurs, puis-

(1) J.-M. Hartmann Edrisi Africa, ed. Alter. Gotting., 1796, in-8°; d'après un manuscrit complet : Sherif Mohammed Al. Jdrisi, Geogr. of Africa in Annals of Oriental Literature. Lond., P.-I. Jun, 1820, p. 130-144.

(1) Joannis Leonis Africanis, tot. Africæ Descript., l.b. IX. Antw., 1556, in-8°, lib. I, p. 3, a; ed. Lugd. Bat., Elzevir., 1632.

(2) Proceedings of the Afric. Associat., I, p. 127-180.

qu'il devait lui-même présenter ce voyageur à son maître. Lucas rassembla ainsi tous les documens qu'il nous a communiqués dans les écrits de la Société africaine. Nous les citerons à l'avenir sous le nom de *Shérif Imhammed*.

B. *Voyage de Salam Shabini, de Fez à Timbouctou et de là à Houssa* (1787).

Cette relation de voyage nous a été communiquée par J. Gray-Jackson (1), professeur de langue arabe, qui résida seize ans, en qualité d'envoyé anglais, dans la Barbarie occidentale, à Maroc et à Mogodore. Dans sa jeunesse, Shabini, natif de Tétuan, vint, avec son père, à Timbouctou et à Houssa, où il demeura jusqu'à sa vingt-septième année; de là, il s'en retourna à Tétuan, et, voyageant plus tard comme marchand, il se rendit, par la Mecque, à Hambourg et en Angleterre, où il eut des relations avec plusieurs membres de la Société africaine.

De retour à Tétuan, il fut pendant quinze ans en rapport de commerce avec Gibraltar. C'est alors qu'il fit la connaissance de Gray-Jackson, qui put ajouter aux récits de Shabini une quantité de détails qu'il avait recueillis de la bouche d'autres Maroquins qui avaient également visité le Soudan. La connaissance profonde que Jackson avait acquise de l'arabe-magrebbin, langue générale de tout le nord de l'Afrique et du Soudan, rendirent le long séjour de cet auteur à Mogodore très-important pour la géographie de cette partie du monde (2). Nous citerons à l'avenir la relation du voyage dont il est ici question sous le nom de *Shabini*, et les remarques de Jackson, pour les distinguer de son premier ouvrage, sous le titre de : *Jackson's Acc. of Timb.*

C. *Voyage de Sidi-Hamet, de Wedinum à Timbouctou et à Wassenah* (avant l'année 1813).

Nous sommes redevables de cette relation de voyage à J. Riley, subrécargue du brick américain *le Commerce*. Son navire ayant fait naufrage sur la côte occidentale du Sahara, ce malheureux tomba entre les mains des Maures du désert, qui le firent esclave. Sidi-Hamet, que ses affaires conduisaient à travers ces déserts, acheta Riley (3), et le conduisit, avec quatre compagnons d'infortune, à Mogodore, pour les rendre à la liberté moyennant une forte rançon. Sidi-Hamet avait fait trois fois le voyage de Timbouctou, et, sans le secours de la boussole, parcourait, dans tous les sens, les déserts de l'Afrique septentrionale, sans autre guide que les étoiles. Arrivé à Mogodore, dans la maison du consul anglais, cet homme intelligent fit, au noble Will. Willshire et à Riley, le récit de ses voyages (1), que nous désignons ici sous le nom de *Sidi-Hamet*.

D. *Relation d'Adams; sa captivité à Timbouctou* (1810).

Le Charles, vaisseau américain, échoua, au mois d'octobre 1810, sur la côte nébuleuse du cap Blanc; Adams, qui s'y trouvait en qualité de matelot, tomba au pouvoir des Maures, qui exercent sur toutes ces côtes le droit de varech. Ces Maures, ayant un jour entrepris une expédition à l'est, vers Soudeny (Toudeny), lieu le plus reculé du royaume de Bambarra, pour y prendre des esclaves, furent soudain attaqués et mis en déroute par les nègres, qui les transportèrent comme esclaves à Timbouctou. Adams eut l'avantage de vivre pendant six mois dans la maison du roi (qui, sans doute, n'est qu'un simple chef), où il fut très-bien traité, et où il jouit d'une certaine liberté, jusqu'à ce qu'ayant été racheté avec ses maîtres maures, il fut de nouveau transporté, comme esclave, à la frontière du Maroc. Peu de temps après, il parvint à s'échapper, et se sauva à Mogodore, où il regagna sa liberté. Pauvre et dénué de tout, il errait, en 1816, dans les rues de Londres, lorsque M. Dupuis, consul anglais à Mogodore, confirma la vérité de son aventureuse histoire. Ses récits furent accueillis par plusieurs membres de la Société africaine, qui les publièrent (2) tels qu'ils les avaient entendus de la bouche du voyageur. Mais les indications d'un matelot sans éducation, et qui, dans l'esclavage, n'était guère disposé à observer, devaient nécessairement être mêlées d'inexactitudes, de traditions et de fausses idées; aussi, on ne peut les comparer aux rapports d'hommes instruits et intelligens, tels que ceux que nous avons cités auparavant. Cependant elles renferment beaucoup de vérités, et pourront ainsi servir à confirmer d'autres relations.

(1) El-Hage-Abd-Salam-Shabeeny, Account of Timbuctoo, and Housa territories, etc.; with notes critical, to which is added Letters, etc; by J. Gray-Jackson. Lond., 1820, in-8°.

(2) Jackson, Account of Marocco, and the districts of Suse and Tafilelt, etc. Lond., 2e éd., 1811, in-4°.

(3) Loss of the American brig *Commerce* wrecked on the western coast of Africa in the month of Aug. 1815, with an Account of Tombuctoo, etc.; by Jam. Riley. London, in-4°, 1817, p. 114.

(1) Riley's Loss, p. 347 390.

(2) Robert Adams, Narrative of Travels in the interior of Africa. London, 1816, in-4°. — Comp. la Quarterly Review, et H. Murray, Histor. Acc., vol. I, ch 10, p. 468-486.

E. *Relation de Hadji-Mohammed sur le Timbouctou, communiquée à l'Association africaine* (1), *par M. Cahill de Rabat.*

Hadji-Mohammed demeurait près du puits d'Aroan, l'une des principales stations du désert de Sahara, sur le chemin de Timbouctou, et au nord-ouest de cette ville. Ce Musulman vit Mungo-Park à Sansanding, s'offrit à l'accompagner à Timbouctou, et confirma la dernière expédition du grand voyageur jusqu'à Kabra.

F. *Relation de Hadji-Talub sur le Timbouctou.*

Le colonel Fitz-Clarence (2), auquel nous sommes redevable de cette relation, rencontra, en revenant de l'Inde, en 1818, le riche marchand *Talub*, natif du Fezzan, qui s'en retournait d'un pèlerinage à la Mecque, où il avait accompagné deux princes du Maroc; il lui donna plusieurs indications sur le Soudan, qu'il avait déjà visité trois fois. Les renseignemens (3) recueillis par ce voyageur musulman à Timbouctou, en 1807, seront cités, à l'avenir, sous le nom de *Hadji-Talub*.

G. *Relation d'un voyage d'Alex. Scott sur le Bahar-Tieb (lac de Dibbie) et à el Hezsch sur le bord méridional du Niger* (1811).

Cette relation fut recueillie, à Liverpool, par Will. Lawson et Stewart Traill, de la bouche du voyageur lui-même (4).

Alex. Scott, matelot, échoua avec son vaisseau sur la côte africaine, entre le cap Noun et le cap Bojador. Jeté aussitôt dans l'esclavage, il parcourut avec ses maîtres, pendant six ans, le désert du Sahara, et arriva, au delà du territoire de Bambarra, à un grand lac d'eau douce (*Bahar-Tieb*), qui n'est autre chose que le Dibbie, que Mungo-Park traversa à l'est de Jinnie. Scott le passa également, se dirigeant, au sud, vers le lieu saint de Sidna-Mohammed, où ses maîtres et un grand nombre d'autres voyageurs mahométans se rassemblaient comme à un lieu de pèlerinage. De retour à la côte du Sabarah, Scott parvint à se soustraire à la tyrannie de ses maîtres, et arriva heureusement, en 1816, à Mogodore. Nous invitons à comparer à ce sujet les remarques de Rennell.

(1) H. Murray, Acc. of Discoveries and Trav. in Africa, Edinb., 1817, p. 435.

(2) Colon. Fitz-Clarence, Journal of a route across India through Egypt to England. Lond., 1819, in-4°.

(3) Geographische Ephemeriden, VII, t. 1, p. 133-138.

(4) Account of the captivity of Alexander Scott, among the wandering Arabs, etc., 6 years. With geogr. Remarks by maj. Rennell. in Edinb. philosophical Journ., 1821, Jan., n° VIII, p. 38-53, et n° VIII, p. 225-240.

H. *Renseignemens recueillis en* 1817 (1) *par Bowdich et Hutchison à Commassie, dans le pays des Ashantis, de la bouche des Mullahs, dont il a déjà été question plus haut* (vol. I, p. 438, 2e remarque).

Ces documents, les seuls qui nous soient parvenus du sud sur le cours du Niger, varient, sous plusieurs rapports, de tous les autres renseignements que nous possédons jusqu'aujourd'hui.

I. *Relation de Mohammed, maître d'école à Tripoli, sur Timbouctou, Wangara et l'Issa ou le fleuve du Niger* (1819), *recueillie à Tripoli par Ritchie.*

Mohammed, né à Timbouctou, de parens mahométans, avait fait deux fois le voyage de Timbouctou à Tripoli, par Ghadames et Tuat. Les observations de ce témoin oculaire, sur sa patrie, offrent un très-grand intérêt; elles ont été trouvées dans les manuscrits de Ritchie (2), et nous les citerons à l'avenir sous le titre de *Mohammed, dans Ritchie.*

J. *Relation de Hadji-Hamet sur Bornou, Gambarou, Kaschna et Wangara, situés sur le Tschadi et le Kulbi* (1819).

Ritchie (3) recueillit, à Mourzouk, capital du Fezzan, de la bouche de Hadji-Hamet, natif du Bornou, le récit d'un pèlerinage que celui-ci avait fait à la Mecque, cinq ans auparavant. Cette relation intéressante sera citée à l'avenir sous le nom de *Hadji-Hamet, dans Ritchie.*

L. *Voyage de Sidi-Mousa, de Waday, par le Bagherme, le Bornou, etc., au Fezzan* (1819).

Sidi-Mousa, marchand tripolitain, rencontra Ritchie (4) à Mourzouk, et, après avoir fait sa connaissance, il lui raconta ses voyages tels qu'ils nous sont rapportés dans le journal anglais.

Les trois dernières relations sont, sans contredit, les plus importantes de toutes celles que nous avons citées jusqu'ici. Elles ont principalement servi de base à la carte conjecturale du système de fleuves de l'Afrique centrale (5).

C'est au zèle et à la persévérance de M. Ritchie, vice-consul à Mourzouk, que la géographie doit toutes ces intéressantes relations, ainsi que bien

(1) Bowdich, Mission to Ashantee, P. II, p. 181-204.

(2) Quarterly Review, Lond., 1820, May, p. 229-231.

(3) Quarterly Review, p. 432-233.

(4) Quarterly Review, p. 233.

(5) Allg., Geogr. Ephemeriden, 1820, VII n° 4.

d'autres recherches que la *Quarterly Review* a comparées avec les indications de Burckhardt. Ritchie fit son entrée à Mourzouk, capitale du Fezzan, au mois de Mars 1819. Cet intrépide voyageur nourrissait depuis longtemps l'espoir de découvrir l'intérieur du Soudan, et, le premier, il arbora le drapeau anglais au centre de l'Afrique.

Il s'était proposé de faire, l'année suivante, avec Hadji-Hamet, gendre du scheikh de Kanem, un voyage à Kashna, de remonter ensuite le Niger, et d'aller à *Nyffé*, sur le Bahr-el-Soudan, où Hornemann, dit-on, mourut marabout (il vivait encore, en 1803, à Kashan (1)). De là, il devait traverser le continent africain, au sud du Niger, et s'en retourner par Dagomba et le pays des Ashantis; mais il mourut à Mourzouk, en 1819.

M. *Relation de J.-C. Burckhardt sur les pays du Soudan à l'ouest de Darfour* (1817).

Ces renseignements, recueillis par le savant et infatigable voyageur de la bouche des pèlerins qu'il rencontra au Caire, sur le Nil, nous ont été communiqués par lui-même, comme appendice à ses voyages en Nubie (1); ils confirment et expliquent d'une manière admirable toutes les données que nous possédons, sur les contrées orientales du système d'eau, entre le Niger du Houssa et l'Ablad du Nil.

N. *Voyage en Afrique de Mohammed Ebn Batuta, l'an 753 de l'Hégire ou l'an 1352 après la naissance de Jésus-Christ.*

Nous croyons devoir ajouter aux documents nouveaux sur la géographie de l'Afrique centrale, documents qui nulle part encore n'ont été employés dans toute leur étendue, les voyages de cet ancien géographe arabe attendu qu'on ne les connaît que depuis peu de temps, et qu'ils sont l'une des meilleures sources que le moyen âge ait léguées à la géographie. L'ouvrage d'Ebn Batuta est le récit d'un témoin oculaire qui parcourut, pendant trente ans (depuis 1324 jusqu'à 1354), l'Asie et l'Afrique, et trouva partout, en sa qualité de Musulman et de croyant, un accueil hospitalier. De retour à Tangier (Tingitana, Tandji), sa ville natale, située en Barbarie, il se reposa de ses fatigues, et écrivit l'histoire de ses aventures. Son dernier voyage est celui du Soudan. Il se dirigea d'abord, par *Segelmessa* et le désert de Sahara, vers le Niger (*Nil*), à Ségo (*Karsechou*) et à Timbouctou. De là, il alla à Mali, et, revenant à Timbouctou, il continua son voyage vers *Koukou*, *Bagherme* (Bourdama) et *Tekedda*. Ses récits confirment, d'une manière admirable, les renseignements que nous ont donnés Ritchie et Burckhardt. Malheureusement, nous ne les possédons qu'en extraits, et, jusqu'à présent, l'original, qui doit être très-rare, nous est encore inconnu. Burckardt lui-même ne put se le procurer au Caire. Les deux éditions différentes des extraits ont été découvertes en même temps, par Burckardt (1), au Caire (en 1816 et 1817, au mois de janvier), et par Kosegarten, en 1818 (2), dans la bibliothèque de Gotha, où s'en trouvent trois manuscrits. Ces deux éditions ne varient que dans les noms propres. Nous les désignerons, dans la suite, d'après les différentes éditions, par les noms de B. et de K. La *Quarterly Review* (3) a essayé de les collationner toutes deux avec les noms connus déjà auparavant.

La grande variété des sources que nous venons d'indiquer rend, à la vérité, leur emploi difficile sur un terrain aussi vaste que celui où nous nous trouvons ici placés; cependant leur connaissance est indispensable, surtout pour nous donner une juste idée des progrès que la géographie a faits dans ces derniers temps.

2. *Le cours du Niger, au-dessous de Ségo, d'après les nouvelles relations des témoins oculaires.*

A. *Ségo, Karséchou, suivant Ebn Batuta.*

Mungo-Park, traversant le lac Dibbie, passa à côté de Jinnie (Jinne), non loin de Kabra et de Timbouctou. Il nous est parvenu par cette route un fragment (4) de son voyage, qui correspond parfaitement à l'ancien dessin de la carte de Rennell, sauf que l'étendue du lac est plus considérable. Aucun autre voyageur ne nous a depuis donné des renseignemens sur ce voyage. Les Mullahs de Coumassie (5) comptaient trois journées de marche de Sansanding à Jinnie, qui, suivant eux, est une île du Niger. De là, disaient-ils, on entre dans le *Dibbir* (Dibbie), où est situé *Sanina*; du Dibber à Kabarra (Kabra), port de Timbouctou, on compte vingt journées de marche. Ségo est le point le plus occidental qu'ait visité Ebn Batuta; il se rendit, avec sa caravane, par le Sahara, par Sedjelmessa, Walet,

(1) R. Murray, Histor. Account of D scov., vol. I, p. 432.

(2) J.-L. Burckhardt, Travels in Nubia Lond., 1819, in-4°. Appendix, n° II, p. 484-492.

(1) J.-C. Burckhardt, Travels, ibid. Appendix III, n° 82, p. 534.

(2) Mohammedis Ebn Batuta, Iter Africanum comment. scad. J.-G.-L. Kosegarten, Jen., 1818, in-4°.

(3) Quarterly Review, 1820, May, p. 239.

(4) Sketch to Park Journ., p. 165.

(5) Bowdich, Mission, p. 193

à la ville de *Kârssechou* (K), Kar-Sandjou (B)(1), qui ne peut être autre que Ségo, capitale du royaume de Bambarra, et qui, suivant Mungo-Park, s'appelle aussi *Sego-Korro* ou *Segosi-Korro* (2). Jackson nous apprend que les nègres prononcent ce nom *Shagr'ou*, avec la gutturale *gr* qui leur est propre et qu'on pourrait comparer au *grain* des Arabes (3). Suivant Ebn Batuta, *Kârssechou* est situé sur les bords du Nil qui de là coule à Kabara et Sagha (*Zagha*, B).

C'est en cet endroit qu'Ebn Batuta ecrivit au quatorzième siècle son fragment sur le cours du fleuve à l'est, vers l'Egypte, dont voici les propres paroles :

« De *Kabra* (4) et *Sagha* le Nil coule à *Timbouctou*, de là à *Kok* (Koukou, B); de là à la ville de Mouli (Mauly, B), dernier endroit du rayaume de Maly; de là à *Joi* (Bowy, B), ville très-importante et l'un des plus grands royaumes nègres du Soudan; le chef de cet état est le grand sultan de tous les rois nègres. Les blancs ne vont pas dans ces contrées, car ils seraient tous tués avant d'arriver. De là le Nil coule vers le pays des *Nubiens*, où il y a des chretiens. En sortant de ce pays, il coule à *Donkolah*, principale ville des *Nouba*, dont le sultan Ibn-Kenzeidyn (B) se fit musulman lorsque el Naszer-Mohammed-Ben-Kelawan (K) régnait en Egypte. De là le Nil traverse les catarsctes de *Dschendâdel*. Dschendâdel est la dernière ville dans le pays des noirs, et la première de la province d'Eswân (Syène) dans la Haute-Egypte. Je vis en cet endroit des crocodiles aussi grands qu'une barque. »

Cette relation, la plus ancienne du moyen âge, admet donc, sans scrupule, l'*identité* du Niger et du Nil, sans même avoir connaissance de ce premier nom.

En partant de Kârssechou, Ebn Batuta se dirigea vers le fleuve *Ssanssara* (K), (Sansera, B), qu'on ne peut atteindre sans la permission du chef. Il est situé à 10 *miles* de Maly, résidence du sultan nègre. Timbouctou (5), situé à 4 *miles* du Nil, est une ville du royaume de Maly; le gouverneur, qui est nègre, est toujours nommé par Maly. En quittant Timbouctou, Ebn Batuta se dirigea vers l'est, et poursuivit son voyage sur ce Nil des nègres, dans un canot fait d'un seul tronc d'arbre; tous les jours, il abordait avec ses compagnons dans des villes et des villages, où ils échangaient du sel et des épices contre des provisions; le voyage se continua ainsi jusqu'à Koukou, la plus belle des villes nègres, située sur le Nil, et où les cauris servent encore de monnaie (1). Arrivé en cette ville, Ebn Batuta, à ce qu'il paraît, abondonna le fleuve qu'il appelle toujours *Nil* et jamais *Niher*.

Ebn Batuta ne fait pas mention du grand lac d'eau douce entre Jinnie et Timbouctou. Nous ne possédons sur ce lac remarquable, appelé Dibbie par Mungo-Park, que les renseignemens suivans qui nous ont été transmis par Al. Scott

B. *Lac Dibbie. Pèlerinage à el Hezsch, suivant Al. Scott.*

Le pays qui confine au nord-ouest au lac de Dibbie, est connu des voyageurs arabes sous le nom d'*el Sharray* (2); il conduit au grand désert de Sahara et est situé non loin du pays des nègres de Bambarra (3) qui, à ce qu'il paraît, s'étendent au loin vers le nord. Le sol, diversement accidenté, est coupé par de petites collines de sable, des vallées et un grand nombre de rivières saumâtres; il est couvert de forêts de dattiers, de cocos (?) et d'orangers sauvages; les nègres qui habitent ces contrées ne vivent que de brigandages, et souvent ils attaquent et pillent, à l'entrée du Sahara, les caravanes qui traversent ce désert pour se rendre à la frontière du Maroc. C'est là que le Grand-Fleuve commence sa courbe de nord-est à l'est. Alex. Scott, après avoir erré trois mois dans le Sahara occidental, se trouva tout à coup en face d'*une grande eau* qui n'était pas le Niger, mais un *lac immense* (4); quand le ciel était serein et l'atmosphère pure, il apercevait très-distinctement du côté opposé, au sud, deux hautes cimes de montagnes qui se perdaient dans les nues. Les bords du lac formés d'un sable mou, étaient couverts de bois et d'arbustes semblables aux cocotiers. Jusque-là Scott n'avait vu ni montagnes, ni rivières, ni habitations fixes, et tous les voyageurs qu'il rencontrait parlaient l'arabe.

(1) Ebn Batuta, K., p. 47; B., p. 536.
(2) Quarterly Review, p. 239.
(3) Jackson's Acc. of Timb., p. 491.
(4) Ebn Batuta, K., p. 47-48.
(5) Ibid., p. 49.

(1) Ebn Batuta, B.
(2) Al. Scott, p. 44.
(3) On dit que, chez les Maures, *bambarra* est un nom altéré, provenant de *bambajr*, qui signifie *antropophages*.
(4) Al. Scott, p. 45.

Sur le bord du lac était situé un endroit appelé *el Sharrag;* la caravane y laissa ses chameaux. Rennell, qui calcula la route des caravanes depuis *el Giblah*, lieu de départ, jusqu'au lac, espace d'environ 1,000 milles géogr. anglais, s'assura que cette grande eau n'est autre chose que le Dibbie de Mungo-Park (1), bien qu'on soit très-peu d'accord sur son étendue.

Alex. Scott trouva beaucoup de nègres à el Sharrag; leurs maîtres étaient des Arabes à la couleur foncée, de la tribu des Orgbaebet, parlant la langue *schellouh*. Ils étaient probablement venus du nord, peut-être de la partie méridionale du Maroc (2); ils ont établi une colonie dans ces contrées, et, suivant Alex. Scott, ils sont la terreur de tous les marchands qui se rendent à Timbouctou (3). Les chefs de la caravane louèrent une grande barque de bois rouge, semblable à l'acajou, construite sans clous (4) et capable de porter 70 à 80 hommes; les rames étaient affermies par des cordes faites d'herbes tressées, un Arabe tenait la barre et six esclaves nègres ramaient. Au lever du soleil on descendit dans l'embarcation; on passa la nuit au milieu du lac, et on jeta une pierre au lieu d'ancre, pour arrêter la barque; le lendemain on se dirigea de nouveau en ligne droite vers les deux cimes de montagnes qu'on avait aperçues au sud. L'eau était couverte à sa surface d'une quantité de laiche, les herbes étaient remplies de tortues et d'un nombre infini de poissons. Une quantité de barques de pêcheurs parcouraient en tous sens le lac; et, quoique assez larges, elles ne pouvaient cependant porter plus de 200 hommes. Les Arabes les appelaient *zourgos*, les el Sharrahs ou indigènes, *flouk*. C'est du nord-ouest au nord-est que le lac avait le plus d'étendue.

On avait à redouter l'attaque des pirates (les *Zachali*), peuple de petite stature, habitant au nord et à l'est du lac, et qui, à ce qu'il paraît, ne sont pas Musulmans. L'après-midi du troisième jour, l'embarcation atteignit enfin la rive opposée, à l'endroit où la traversée était la plus étroite. A en juger d'après le temps qu'on avait mis à ramer, on avait parcouru un espace d'environ 12 milles géographiques (60 milles anglais). Les rameurs appelaient ce lac *Bahâr-Tieb*, mais il coule, disaient-ils au sud dans une eau salée (?), qui est très-grande et sans fin; sur cette grande eau il y a une quantité de *suffina el kabir* (c'est-à-dire de grands vaisseaux); elle s'appelle *Bahâr el kabir* (c'est-à-dire grande eau), et a un port appelé Bambarry, où il se rassemble beaucoup de vaisseaux. Là, disaient-ils, avaient été livrés de grands combats entre les Français et les Anglais, et les ossemens des morts couvrent encore au loin la campagne. Cette dernière tradition n'est sans doute qu'un récit mensonger d'esclaves qui avaient passé quelque temps à la côte méridionale de la mer.

La rive méridionale où l'on aborda s'appelle *el Hersch* (1); elle dépend ou du royaume de Gotto, ou de la grande île de Jinbala, située entre les deux bras du Niger, et dont Mungo-Park fait aussi mention. Près de l'abordage étaient des huttes, appelées *el Tah-Sidna-Mohammed;* la tribu qui habitait ces contrées s'appelait *el Talsi-del-Hezsch*. On annonça ici à l'esclave Scott, qu'on allait à Hez-el-Hezsch, pour rendre visite à Mohammed, et qu'il serait obligé de s'y faire circoncire. Du rivage sablonneux et argileux, couvert d'abondantes forêts de tomkilet (*Chinneg wood*), qui s'élevaient entre des rochers blancs, un sentier étroit conduisait, par un pays montagneux et à travers deux hautes montagnes, dans une vallée où Alex. Scott vit des arbres chargés de fruits huileux, qui ressemblaient à des prunes. C'est le *schi* ou arbre à beurre de Mungo-Park. Dans la vallée boisée était un édifice peu élevé, sans fenêtres, bâti en pierres rouges, couvert de roseaux et tapissé de tous côtés d'une mousse noire; c'était le tombeau de Sidna-Mohammed, parent du grand prophète, qui s'appelle ici *Uhrr-Soël*. Il avait la tête tournée vers le levant, du côté de la Mecque, et tout autour étaient les tombeaux de beaucoup d'autres croyans, morts à el Hezsch. Un grand nombre de pèlerins se rassemblent en ce lieu; ceux qui venaient du sud du lac étaient montés sur des mulets et des chameaux; ils portaient des bonnets rouges et sacrifiaient des chèvres et des moutons. Beaucoup d'autres troupes, venant du nord, passaient le lac sur des barques; ils portaient des chemises blanches avec des ceintures rouges et des boîtes de métal, qui contenaient des livres et différens autres objets. A leur arrivée, ils prononçaient à haute voix une prière,

(1) Rennel, Observ., p. 237.

(2) Voy. plus bas, les montagnes de l'Atlas.

(3) Hadji-Taluh, p. 136.

(4) Comme celles du Niger, près de Bommacou, suivant Mungo-Park. Voy. plus haut, p. 51.

(1) Alex Scott, p. 50.

courbaient trois fois la tête vers la terre; ils se dirigeaient ensuite vers la porte de l'édifice, où était, comme dans la Kaaba de la Mecque, une pierre brune, de deux pieds de haut, que tous les pèlerins baisaient dévotement. On remarquait encore dans la contrée les ruines de trois ou quatre grands édifices, construits en pierres rouges et avec de l'argile au lieu de mortier; elles couvraient un vaste emplacement. Scott, qui refusait de se faire musulman, fut jeté en prison. Les habitans d'*el Hezsch* avaient beaucoup d'esclaves nègres; ils vivaient dans des huttes, portaient des chemises bleues et des sandales jaunes et se nourrissaient de dattes, de blé et de pilau.

Les pèlerins s'en retournèrent dans leur pays, après un séjour d'un mois à *el Hezsch*, qui est ici comme la Mecque du Soudan mahométan; Scott (1) traversa le lac sur le même bateau qui l'avait amené à el Hezsch, et revint à travers les mêmes forêts, dans le Sahara. Les colons Schellouh ne savaient rien du cours du Grand-Fleuve, attendu qu'ils étaient eux-mêmes étrangers dans cette contrée. Les Moullahs et les Marabouts qui, selon Scott, venaient du sud, sont sans doute les mêmes qui, à Coumassie, semblaient parfaitement connaître toutes ces contrées du Soudan.

El Hezsch, jusqu'à présent le seul lieu de pèlerinage que nous connaissions sur la rive méridionale du Niger, remonte, à ce qu'il paraît, à une origine très-ancienne. Ebn Batuta dit que les habitans de *Sagha*, lieu d'ailleurs inconnu, qu'il place au delà de Kabra, sont depuis longtemps mahométans et qu'ils tiennent fortement à leur foi (*Moslims of old and strong in ther faith*) (2); ce Sagha ne serait-il pas le même lieu de pèlerinage qu'el Hezsch et le même que les Marabouts appelaient à Coumassie *Sanina*, et qu'ils disaient situé à l'entrée du lac de Dibbie?

Le lac d'eau douce, dont il est ici question, baigne à l'est Jinbala et à l'ouest Jinnie, ville célèbre par l'habileté de ses orfèvres (3); c'est de là, sans doute, que vient le nom arabe de ce lac, qu'il faudrait écrire : *el Bahar-Tibber*, c'est-à-dire *lac de la poudre d'or*, ou *el Bahar Dehebbie* (contr. Dibbie) (4), c'est-à-dire *eau pleine d'or*. Les ornements d'or (*trinkets*) (5) des orfèvres de Jinnie forment une branche très-importante du commerce qui se fait dans le port de *Darbeita*, sur la mer Rouge, par la route de la Mecque qui passe à Sennaar et Jidda; on en exporte encore d'autres marchandises, ressemblant beaucoup aux étoffes de filigrane, que l'on fabrique dans l'archipel des Indes-Orientales.

(1) At. Scott, p. 226.

(2) Burckhardt, Travels, p. 53.

(3) Col. Fitz-Clarence Journ. of a Route, etc., p. 496, où se trouvent des dessins de ces orfévreries.

(4) Jackson's, Acc. of Timb., p. 474.

(5) Ibid., of Marocco, p. 298.

C. *Timbouctou, le grand bazar du Soudan sur le Niger.*

Timbouctou est une grande ville commerciale, qu'Edrisi (1150) ne connaissait pas encore, mais que nous entendons nommer dans les relations des ambassades portugaises, dès le moment que l'Afrique occidentale fut découverte. *Toungouboutou* ou *Toumboutou* est si souvent cité par eux, et toujours représenté comme si abordable, qu'il n'est pas étonnant que l'on ait admis l'idée que le Timbouctou des premiers Portugais et le Timbouctou que nous connaissons aujourd'hui sont deux villes différentes (1), erreur qui se conçoit et s'excuse d'autant plus facilement que les cartes portugaises ont toujours placé cette ville à un tiers à peine de sa véritable distance de la mer.

Il est évident que la ville appelée *Zimbala* par les Portugais est la même que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de *Jinbala*, à l'est ou au-dessous du lac de Dibbie.

Suivant de Barros (2), Jinnie est une ville considérable, située sur le fleuve *Genna*, qui est le Niger; elle avait déjà été, avant Timbouctou, d'une très-grande importance. Mungo-Park place Timbouctou à douze journées plus à l'est que Jinnie. Cette dernière est encore aujourd'hui une ville de commerce très-importante; les peuples nègres de l'ouest et surtout les Mandingos s'y rassemblent fréquemment et sont les agens du commerce qui se fait entre le Soudan et la côte occidentale, près du Sénégal et d'Arguin. De Barros ne sait pas si la ville tient son nom du royaume, ou si c'est le royaume qui a donné son nom à la ville. Dans l'origine, les Portugais appelaient Guinée tout le pays du Sénégal ou la Senégambie; on n'a conservé ce nom que pour la côte méridionale. Les nègres, au contraire, appelaient ce pays situé sur le Niger, *Gennu*, *Ghenea*, *Ginea* suivant Leo Africanus (3), d'au-

(1) Murray, Histor. Acc. of Discov., vol. I, p. 405.

(2) De Barros, Asie Dec., l. I, lib. 3, c. II, fol. 386.

(3) Leo Afric., ed. Antw., 1556, fol. 248 b.

tres *Jannij*, *Gennij* et *Jinne*. Mais ce nom a perdu tout son prestige, et le nom de Toumbouctou brilla à sa place pendant quelque temps. La ville de Timbouctou est encore aujourd'hui très-importante par son orfévrerie; Jinnie paraît être sous la domination des Maures, car le régent y porte le titre de *Mulai-Smacra* (1), ce qui signifie prince Smacra; or, Mulai ne peut pas être un titre nègre. Leo Africanus (circ. 1500), cite *Toumbouctou* ou *Toumboutou* comme la capitale d'un très-puissant empire qui aurait été fondé par Mense (*Mouse*)(?) Soulejmann (2), l'an 1213 ou l'an 610 de l'Hég. Depuis lors, Toumbouctou est devenu la principale ville du Niger. Nous avons vu plus haut qu'elle existait déjà du temps d'Ebn Batuta (1352); elle appartenait alors au royaume de Mali. Cet auteur écrit *Toumbouctou* et non pas *Timbouctou*. De Barros (3) ne l'appelle que *Toungouboutou*; il la place comme capitale du pays, à 3 *leguas* au nord du Grand-Fleuve, et dit qu'elle est un bazar très-important pour beaucoup de marchands du Caire, de Tunis, d'Oran, de Trémécène, de Fez et de Maroc, à cause de la quantité d'or que l'on y transporte du grand pays des Mandingos. Leo Africanus rapporte qu'un architecte de Grenade construisit à Tombouctou un superbe palais, et que cette ville est remplie de jurisconsultes et de théologiens protégés par le roi; on y transporte, dit-il, beaucoup de manuscrits de la Barbarie, et tous s'y vendent très-cher. Jackson (4), qui fut longtemps en relation de commerce avec Timbouctou, vérifie lui-même tous ces détails et en confirme l'exactitude; il pense qu'on pourrait y trouver beaucoup de traductions arabes des classiques anciens, mais il n'entendit parler nulle part de manuscrits écrits dans une autre langue que l'arabe. Marmol (5) et tous ceux qui, comme lui, tiennent leurs renseignemens du Maroc, ne tarissent pas d'éloge sur la grandeur et la richesse de la ville, sur son commerce, la puissance de ses souverains et leur amour pour les sciences. Au commencement du dix-huitième siècle, d'immenses caravanes de 16 à 20,000 chameaux, faisaient annuellement le voyage de Maroc à Timbouctou, à travers les sables brûlans du désert (6).

(1) Jackson's Acc. of Timb., p. 193.
(2) Leo Afric., fol. 249 b.
(3) De Barros, Asia, ibid.
(4) Jackson's Acc. Marocco, p. 304.
(5) Mormol, Afric., III, p. 61.
(6) C. Stuart. Voyage à Mequinez, en 1725.

La puissance des rois de Toumbouctou a dû être très-considérable au commencement du seizième siècle. Leo rapporte que, de son temps, le roi Ischia (1) soumit le royaume de Gouber jusqu'au delà de 300 milles anglais au sud-est et Kaschna à l'est de Houssa. Suivant Dapper, le royaume de Timbouctou avait déjà beaucoup perdu de sa puissance vers le milieu du dix-septième siècle; il était en pleine décadence lors de l'avènement de l'empereur Muley-Ismael (2) au trône de Maroc (l'an 1672), mais il se releva encore avant la fin de ce siècle. Plusieurs changemens très-importans s'opérèrent à Timbouctou (c'est ainsi que les géographes modernes s'accordent aujourd'hui à prononcer ce nom) pendant le long règne de cet empereur (de 1672-1727); la ville tomba dans une dépendance entière du Maroc, dépendance qui ne put rester sans influence sur toute l'histoire du Soudan. En effet, depuis cette époque, un commerce actif s'est établi entre Timbouctou et le Maroc, tandis que les autres relations y ont, sinon disparu, du moins considérablement diminué; mais le Timbouctou ne gagna rien à cet échange; d'un royaume indépendant qu'il était, il devint une province dépendante, qui fut forcée d'obéir d'abord aux Maroquins, ensuite aux Maures, jusqu'à ce qu'en 1803 (3) le roi nègre de Ségo en fit une province du puissant empire de Bambarra. Cela nous explique aussi comment Monsong, roi de Ségo, pouvait promettre à Mungo-Park, protection et sûreté jusqu'à Timbouctou (4).

Ces changemens politiques que l'on n'apprécie ordinairement pas assez, expliquent un grand nombre de contradictions apparentes résultant de relations isolées. Vers l'an 1670, deux princes de Maroc guerroyaient entre eux dans l'Atlas; Sidy-Ali (5) ayant été défait, s'enfuit par le désert, dans le Soudan, où le roi nègre de Bambarra, qui sans doute avait déjà alors de l'influence à Timbouctou, le reçut avec une grande hospitalité. Sidy-Ali lui fit présent de deux jolies filles renégates, et cette faveur lui valut du roi nègre la permission de s'établir avec les siens à Timbouctou. Peu de temps après, il parvint à rallier autour de lui quelques milliers de guer-

(1) Leo Afric., ibid., lib. VII, fol. 252-253.
(2) Jackson's, Acc. of Timb., p. 482.
(3) Proceedings of the Afric. Ass., II, p. 322.
(4) Mungo-Park, Journal, p. 154.
(5) Jackson's, Acc. of Marocco. Lond., 1811, in-4°, p. 205.

riers bambarras qu'il conduisit à la frontière du Maroc; son adversaire venait de mourir lorsqu'il arriva. Muley-Ismael, son successeur, profita de la circonstance, et au lieu de se mesurer avec Sidy-Ali, il fit passer sous ses drapeaux toute l'armée des noirs commandée par ce dernier et se créa ainsi un parti puissant à Timbouctou. Cette ville, cédant à la force, se laissa imposer une contribution, accepta une garnison, et paya même un tribut annuel, afin d'obtenir pour les caravanes et son commerce protection contre ses voisins du nord. Les Maures mahométans obtinrent de cette manière une très-grande prépondérance dans le Soudan; les plus grandes et les plus nombreuses caravanes que l'on ait jamais vues (voy. plus haut d'après le voyage de Stuart) allaient annuellement de Fez et du Maroc au fleuve du Niger. Muley-Ismael remplit ses palais de trésors; ses monnaies d'or devinrent les plus connues de toute l'Afrique septentrionale, et elles ont cours encore aujourd'hui à Timbouctou; les marchands de Fez accumulèrent d'immenses richesses à Timbouctou et y établirent leurs comptoirs; on y éleva aussi plusieurs mosquées (*Dschamies*) (1). La garnison maure se mêla aux noirs et se répandit ainsi parmi les habitans de la ville. Après la mort de Muley-Ismael (1727), les habitans de Timbouctou payèrent moins régulièrement leur tribut à son fils Muley-Abd-Allah, et finirent bientôt par s'en dispenser entièrement. Mais, en attendant, Timbouctou avait reçu dans son sein une population maure, dont elle avait adopté les mœurs et les usages, et elle est demeurée depuis le port continental le plus fréquenté par les Magrebi. Jusqu'à la mort de l'empereur du Maroc, *Sidi-Mohammed* (2) (1793), qui fut appelé le père de son peuple, le commerce des Arabes se maintint à Timbouctou dans toute sa splendeur et avec lui l'influence des Arabes; mais après sa mort, il tomba de plus en plus en décadence, parce que le successeur de ce prince, Muley-Soliman, surchargeait les caravanes de Timbouctou d'impôts exorbitans. Toutefois, tout le commerce ne fut pas supprimé par là, et les relations entre le Maroc et Timbouctou conservèrent toujours quelque activité.

Il est probable qu'en 1803, lors de la prise de Timbouctou par le roi *Mansong de Ségo* (le même que Mungo-Park rencontra dans les années 1796 et 1805), le parti maure fut obligé de quitter la ville. Le nouvel état, ennemi de Maroc, fondé en 1810 par Sidi-Heshem sur la pente méridionale de l'Atlas, entre ce plateau et la côte, non loin de Wedinum, et près d'un défilé que les caravanes du sud ne peuvent éviter, se compose probablement des Maures réfugiés du royaume de Timbouctou. Son origine est du reste tout à fait obscure. Sidi-Heshem (1) (*Sidi* veut dire *empereur*) est, dit-on, le descendant d'un saint maure. Ce prince a une garde de 6,000 Maures et nègres qui, parfaitement armée, brave les forces de l'empereur du Maroc. Il a aussi ouvert un très-grand commerce avec le Soudan et établi un marché sur la frontière du désert, où les produits du Soudan se vendant à si bas prix que les Maroquins eux-mêmes trouvent plus avantageux d'y faire leurs achats, que d'aller s'exposer aux dangers du désert. La grande caravane de 4,000 chameaux, avec laquelle Sidi-Hamet fit son second voyage à Timbouctou, appartenait de moitié à ce prince (2). Timbouctou perdit évidemment, par l'expulsion des Maures, les plus civilisés de ses habitans, et un commerce très-important. Depuis lors Sidi-Heshem a su se rassembler des forces menaçantes (3) contre l'empereur du Maroc. Il avait déjà 15,000 hommes en 1816. Il n'est resté que des *nègres* à Timbouctou.

Cela explique en quelque façon le récit de Mohammed (4), dont voici le contenu : « Il y a à peu près trente ans qu'il régnait à Timbouctou un roi appelé Aboubekr; il n'était pas nègre, mais de couleur brune; la plupart des habitans, à l'exception d'une faible partie, étaient nègres, mais tous portaient le nom de Moslems. On dit que le palais du roi, situé au milieu de la ville, ressemblait à celui de Tripoli et qu'il portait le nom de *Kousbé*, qui signifie *citadelle*. Shabini, qui se trouvait à Timbouctou en 1787, y vit un roi noir (5) vassal du Houssa; Batuta y avait connu jadis un vassal de Maly, qui portait le titre de sultan; quoique choisi par les habitans du Timbouctou, il devait toujours être confirmé par le royaume de Houssa, auquel il payait un tribut. Hadji-Talub (6) (1807) nous dit également

(1) Hadji-Talub, p. 134.
(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 482.

(1) Adams, Narrative, p. 483.
(2) Sidi Hamet, p. 357.
(3) Rileys Loss, p. 495.
(4) Mohammed, dans Ritchie, p. 230.
(5) Shabini, p. 12.
(6) Hadji-Talub, p. 134.

que le roi de Timbouctou est un nègre, mais qu'il a établi sa résidence dans le port de Cabrs. Adams (1810) trouva à Timbouctou un vieillard aux cheveux blancs, qu'il prit pour le roi; ce n'était sans doute qu'un gouverneur; il avait une garde de 30 hommes (1), les nègres l'appelaient *Kaou*, et ce nom veut dire gouverneur (2). Du temps de Mungo-Park, les Maures prétendaient, dit-on, encore à l'empire de Timbouctou. Du temps d'Adams ils n'avaient aucune influence et étaient même bannis de la ville, que les nègres seuls habitaient. Ces données se trouvent parfaitement confirmées par le dernier rapport de Sidi-Hamet (avant 1815)(3). De son temps le roi et tous les indigènes de la ville étaient des nègres et non pas des Musulmans. Le roi porte le titre de *Shegar*, c'est-à-dire *Schach* (voy. vol. I, p. 457) ou sultan. Tous les Maures qui viennent au Timbouctou sont obligés de choisir leur demeure dans la ville des Maures; et telle est a défiance des habitans envers les Maures, qu'aucun d'eux ne peut entrer dans la ville sans avoir déposé à la porte son poignard ou l'arme qu'il porte sur lui; on ne la lui rend qu'à sa sortie de la ville. Plus de 50 Maures ne peuvent pas entrer à la fois dans la ville, encore faut-il qu'ils fassent partie d'une seule caravane.

Tous ces mouvemens politiques que nous venons de mentionner firent de nouveau du Timbouctou un état indépendant; si, d'une part, ses relations ont diminué avec las Mahométans et les Maures du nord, elles paraissent d'un autre côte s'être considérablement étendues dans l'intérieur du Soudan des noirs. Les habitans du Timbouctou font maintenant un commerce assez considérable avec Wassenah (4), au sud du Niger, puissant royaume nègre, inconnu jusqu'à présent de tous les Européens et dont Sidi-Hamet, marchand maure de Timbouctou, ignorait même auparavant le nom; plus tard il le visita lui-même dans un voyage qu'il fit pour les affaires du roi de Timbouctou, et dont il nous a lui-même fait la description.

Suivant les dernières relations (5) le Shegar de Timbouctou s'entoure d'une véritable pompe africaine; il est accompagné d'une garde de cent hommes montés sur des mulets et armés de fusils, et de cent hommes à pied avec des fusils et des sabres. Il porte une robe blanche bordée d'or et d'argent, une espèce de turban, des sandales rouges et un grand bâton blanc ou sceptre, avec un lion d'or en guise de pomme. On le prendrait plutôt pour le père que pour le roi de son peuple. Il fait un commerce très-étendu.

Cette esquisse de l'histoire du Timbouctou, quoique très-imparfaite, suffira pour détruire quelques contradictions apparentes et pour faire apprécier à leur juste valeur les doutes qu'on a élevés sur l'histoire et la géographie de ce pays. Passons maintenant à la description de la ville et de ses mœurs, que nous tâcherons de reproduire dans leurs principaux traits.

La ville de Timbouctou (1) est située dans une plaine entourée de collines de sable, à trois journées *Erhcllat*, au sud de la frontière de Sahara et à 2 ou 3 milles géogr. (12 *miles*) (suivant d'autres à 2 lieues seulement) au nord du Niger, qui probablement fait ici de très-grands détours.

A l'est sont de vastes forêts (2) qui ne ressemblent que très-peu à celles du Maroc; elles sont remplies de troupes d'eléphans, et les arbres dont on fait les constructions y sont moins grands qu'en Angleterre. Tout près de la ville, on rencontre au sud une petite rivière d'eau saumâtre qui coule à l'est; elle n'a que quelques pieds de profondeur et se perd dans le sable au milieu de la forêt. Shabini (3), qui la franchit au sud-est, rencontra le Niger trois jours plus tard. Il trouva partout un sol bien cultivé et couvert d'une espèce de chêne qu'il appelle *el belûte* à cause des fruits bienfaisans qu'il porte; c'est sans doute la noix de gourou. (?)

Au dire d'Adams, on rencontre au sud-ouest de Timbouctou une grande eau de 12' de largeur, qu'il appelle *Mar-Zara* (4). Mais, comme ce voyageur n'est pas toujours très-exact dans ses indications géographiques, il se pourrait que cette grande eau qu'il place au sud-ouest ne fût qu'un bras du Niger qui certainement a subi plusieurs changemens en cet endroit; peut-être n'est-elle aussi qu'un affluent septentrional du Niger, inconnu jusqu'alors des Européens; Mur-

(1) Adams Narrat., p. 472.
(2) Capt. Lyon's Narrative of Travels in northern Africa. Lond., 1821, in-4°;—Verneur, Journal des Voyages, 1821, 32e cahier, p. 358.
(3) Sidi Hamet, p. 363.
(4) Ibid., p. 369, comp. H. Murray, Acc., I, p. 502.
(5) Ibid., p. 368.

(1) Hadji-Talub, p. 134.—Jackson's Acc. of Timb., p. XIII.
(2) Shabini, p. 8.
(3) Ibid., p. 37.
(4) Adams Narrat., p. 478.

ray et Reichardt l'ont prise dans ce sens, mais l'ont mal dessinée sur leurs cartes. Sidi-Hamet (1) aussi parle d'un fleuve très-large qu'il eut à passer au nord, à quelques journées de marche de Timbouctou, le *Gozen-Zair* des nègres (ou l'*el Wadi-Tenij* des Arabes); l'identité de ce fleuve (que déjà d'Anville a mal placé sur sa carte d'Afrique de 1755)(2) avec le *Ssan-ssara* (voy. plus haut) d'Ebn Batuta ne souffre plus aucun doute maintenant. Cette relation de Sidi-Hamet explique en quelque sorte l'assertion de Leo Africanus, qui prétend avoir vu que de Timbouctou à Jinnie le fleuve coule à l'ouest (3). De toutes les hypothèses qui ont été établies sur le cours de ces fleuves, celle de Barrow et de Murray (4) nous paraît surtout téméraire; ces deux géographes admettent, que le *Mar-Zarah*, situé, suivant Adams et Sidi-Hamet, au nord de Timbouctou, et dont le cours *occidental* n'est rien moins que prouvé, est identique avec le fleuve de Kaschna et le Niger de Ptolémée; ils en concluent l'existence de *deux Niger différens* à peu de distance l'un de l'autre, mais séparés par une chaîne de montagnes et coulant dans des directions tout à fait opposées, l'un à l'est, l'autre à l'ouest; de sorte que le royaume et la ville de Timbouctou se trouveraient situés entre les deux. Mais il faut bien remarquer que Ptolemée ne connaissait pas encore le Niger de Mungo-Park ou le Joliba, situé au sud de Timbouctou, et coulant à l'est.

Shabini croit la ville de Timbouctou une fois et demie plus grande que Tétuan; elle a donc à peu près un mille allemand d'étendue, avec 50,000 habitans sans compter les esclaves, Tetuan ayant 16,000 habitans (5). Talub croit Timbouctou trois fois plus grande qu'Alexandrie en Egypte; il estime le nombre de ses habitans (6) à 60,000; Adams (7) la croyait aussi grande que Lisbonne (par conséquent un peu moins grande en étendue que Paris et Londres), mais avec moins d'habitans, les maisons étant très-dispersées. *Sidi-Hamet* pense que Timbouctou a six fois autant d'habitans que Mogodore, par conséquent près de 200,000, puisque Mogodore en a 36,000 (1). Toutes les autres indications relatives au nombre des habitans ne sont de même que comparatives, comme les précédentes; la dernière, qui la représente moins grande que Mourzouk dans le royaume de Fezzan, nous permet de supposer que la grande variété dans les énumérations de la population de Timbouctou provient en partie du grand nombre de caravanes qui entrent dans cette ville et en sortent aux différentes époques de l'année; le nombre des étrangers s'y monte quelquefois jusqu'à 12 ou 15,000, qui y passent plusieurs mois dans des huttes et sur les marchés (2).

Le mur de la ville, élevé pour la protéger contre les attaques des Maures, n'a que 12 pieds de hauteur avec trois, et suivant Sidi-Hamet, quatre portes (3), qu'on ferme tous les soirs, la *Bab-Sahara* au nord et nord-ouest, la *Kab-Nil* au sud, vis-à-vis du Niger (Nil), et la *Bab-el-Kibla* à l'est, du côté da la mecque et de la forêt. Elles sont toutes trois garnies à l'extérieur de peaux de chameau et de clous pour les garantir contre la hache des ennemis.

Les maisons de la ville, presque toutes quadrangulaires, sont construites partie en pierre (4) et partie en terre; plusieurs des premières ont deux étages; les maisons des pauvres ne sont faites que de branches, et couvertes de nattes. Le bazar avec les boutiques s'appelle *Kasserea*. Adams n'a pas vu de bazar. Shabini, qui séjourna longtemps à Timbouctou en qualité de marchaud, raconte que les étrangers y louent, pour trois mois, des magasins dans lesquels ils conservent leurs marchandises; les habitans du Timbouctou, dit-il, appellent ces magasins *Fondac*, les nègres *Woal;* ils appartiennent presque tous au roi. A chaque époque de l'année, il y a des étrangers à Timbouctou. Sidi-Hamet rapporte (5) que la ville est pleine de boutiques dans lesquelles on voit du sel, des couteaux, des étoffes, des ornemens en or, etc.; et suivant Mohammed, on y tient foire tous les mardis et jeudis (6). Les habitans de Timbouctou ont de superbes campagnes dans le voisinage de la

(1) Sidi-Hamet, p. 362.
(2) Mém. de l'Acad. des Inscript., vol. XXVI.
(3) Leo Afric., l. 1, fol. 2.
(4) H. Murray, Acc. of Discov., t. 1, p. 420.
(5) Shabini, p. 11.
(6) Hadji-Talub, p. 134.
(7) Adams Narrat., p. 472.

(1) Sidi-Hamet, p. 363.
(2) Capt. Lyon's Narrat. of Travels in North Africa. Lond., 1821. in-4°.
(3) Shabini, p. 10.
(4) Hadji-Talub, p. 134. — Mohammed, dans Ritchie, p. 230. — Adams, p. 472.
(5) Sidi-Hamet, p. 363.
(6) Mohammed, dans Ritchie, p. 131.

ville (1), et partout, excepté du côté de Sahara, où l'on ne cultive rien, le pays est parfaitement arrosé par des canaux du Niger ou par des roues à pots qui sont tournées par des animaux domestiques, comme en Égypte. Les nègres cultivent une espèce de millet (*allila*), du blé indien (*el-bischna*), mais pas de froment, ni d'orge; les semailles de riz se font aux mois d'août et de septembre. Les nègres ne connaissaient que la pioche; mais ils ont adopté des Arabes la charrue primitive qui est usitée dans toute l'Afrique septentrionale. Adams nous assure, et Talub et Mohammed (2) le confirment, qu'ils cultivent aussi des figues, des ananas (*bromelia ananas*, *pine apples*, comme les appelle Adams), des dattes et des noix de coco en quantité. Mais sont-ce les mêmes cocos que nous connaissons depuis longtemps dans l'Inde, ou seulement une espèce analogue (3)? C'est ce que les découvertes à venir auront à examiner.

Un fruit tout particulier à cette contrée, et que l'on rencontre dans le Soudan jusqu'à Bornou, c'est la *noix de gourou* (*gooroo*) qui, par son agréable acidité (4), sert à rendre potable l'eau des déserts; les caravanes, jusqu'à Fezzan et par toute l'Afrique septentrionale, en font un de leurs principaux articles de commerce; les noix de gourou sont même connues jusque chez les Ashantis (5), au sud, sous le nom de *boussi* (*boossee*). L'arbre qui les produit a reçu le nom de *steculia acuminata* (6); ses feuilles sont grandes et très-remarquables. Le fruit est entouré d'une capsule de 10 pieds, qui contient de sept à neuf noix de la grosseur des châtaignes. Une seule de ces capsules est souvent égale en valeur à un esclave.

L'indigo et le cafétier (7) croissent d'eux-mêmes dans ces contrées; les grains de café que Jackson fit venir de Timbouctou avaient un goût amer comme tout le café sauvage. Le cotonnier aussi semble être indigène dans ces pays, puisqu'on fabrique beaucoup d'étoffes (8) de coton à Timbouctou; toutefois, ce ne sont pas les nègres, mais les étrangers et surtout les Arabes qui s'occupent à tisser. Les noirs (1) se livrent avec habileté à d'autres métiers, par exemple, à ceux de maréchal, de charpentier, de cordonnier, de tailleur et de maçon.

Adams (2) dépeint le peuple de Timbouctou comme robuste, vif, querelleur, mais en même temps d'un bon naturel, ayant beaucoup de goût pour la danse et la musique, sale dans ses vêtemens, mais chargé d'ornemens en or et en ivoire; ils portent des anneaux de cuivre aux doigts; leur nourriture et leur manière de vivre sont très-simples. Ils se teignent les ongles et la paume de la main en rouge avec du henné, et se font, à la manière des nègres (voyez page 185), une incision oblique qui part de l'œil, et traverse toute la figure. Les relations des hommes avec les femmes ne sont pas du tout les mêmes qu'en Orient; sous ce rapport, les habitans de Timbouctou ressemblent aux Européens. Ils enterrent leurs morts dans des bières, et les pleurent sur des tertres tumulaires. Adams croit que la prière qu'ils y prononcent est la seule pratique de leur culte. Shabini (3) et Sidi-Hamet observent qu'ils n'adorent pas le dieu des mahométans, qu'ils ne se circoncisent pas, qu'ils n'ont ni temple ni sabbat; cependant ils croient en Dieu, en une vie à venir, et vénèrent même des saints. Ils prient une fois tous les vingt-quatre heures, en regardant la lune, et tous les trois mois ils célèbrent une très-grande fête qui dure trois jours. Ils ont beaucoup de médecins et de magiciens qui, après s'être jetés en extase par les sons d'une musique sauvage, guérissent toute espèce de maladies. Adams vit beaucoup de vieilles femmes de plus de cent ans, qui guérissaient les infirmités et les plaies.

Shabini (4) nous apprend que les Maures et les Arabes, auxquels le séjour à Timbouctou est défendu, ne peuvent non plus habiter entre cette ville et le Niger, au sud, parce que la population nègre qui est très-nombreuse, ne les y laisserait pas vivre; mais les chrétiens européens, suivant ce que nous assurent *Mohammed* et *Talub*, pourraient y séjourner en toute sûreté; ces deux voyageurs s'engagèrent sur honneur à y conduire Ritchie ainsi que le colonel Fitz-Cla-

(1) Shabini, p. 24.
(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 511.
(3) Mohammed, dans Ritchie, p. 131.
(4) Lucas in Proceedings. t. I, p. 79, 173 et 182.
(5) Bowdich Mission, p. 333.
(6) Palisot de Beauvais, Flore d'Owarre, t. I, p. 41. tab. 24.
(7) Jackson's Acc. of Timb., p. 279.
(8) Mohammed, dans Ritchie, p. 231.

(1) Shabini, p. 23.
(2) Adams Narrat, p. 473.
(3) Shabini, p. 33.—Sidi-Hamet, p. 369.
(4) Shabini, p. 36.

rence (1). A Tripoli, plusieurs hommes distingués, domiciliés à Timbouctou, confirmèrent cette bienveillance des habitans envers les chrétiens. Jadis, lorsque Timbouctou avait pour chefs des sultans mahométans, le pouvoir se trouvait entre les mains d'un divan (2) composé de douze *Oulemas* qui devaient avoir étudié le Coran. La durée de leur administration était de trois ans; cet espace de temps écoulé, le peuple pouvait les rendre responsables de leurs actes; leur pouvoir était presque illimité, pendant la durée de leurs fonctions, mais rarement ils en abusaient. Il y avait, en outre, dans la ville, un *cadi* chargé d'arranger tous les différens. Les habitans de Timbouctou étaient généralement très-paisibles; la rapine, le vol et le meurtre leur étaient presque inconnus; mais on trouve chez eux le sentiment de la vengeance; du reste, on y jouissait d'une grande sûreté et du libre exercice des différens cultes. Tous les étrangers conservaient leurs costumes nationaux, et partout les habitans noirs les recevaient avec hospitalité et avec bienveillance. Les indigènes avaient le privilége de ne pouvoir jamais être faits esclaves, privilége dont ne jouissent pas leurs voisins et alliés de l'ouest, les Foulahs (3), qui, quoique devenus mahométans, n'étaient pas circoncis. Malgré que les Foulahs avaient une grande autorité à Timbouctou, leurs filles n'étaient cependant pas à l'abri de l'esclavage, lorsqu'elles tombaient entre les mains des musulmans.

Les marchands maures étaient alors, à Timbouctou, les seuls ennemis acharnés des étrangers; ils voyaient avec envie les spéculations commerciales des Européens, et cherchaient à les ruiner autant qu'il etait en leur pouvoir.

Du temps de Sbabini (4), le gouverneur de Timbouctou était choisi ou plutôt confirmé par le roi de Houssa; mais la ville ne lui payait aucun tribut; il entretenait les troupes à ses propres frais. Timbouctou, alors ville frontière du royaume de Houssa, avait une garnison de 5,000 hommes d'infanterie; en temps de guerre, elle pouvait mettre 12 à 13,000 hommes en campagne.

La ville de Timbouctou envoyait annuellement des présens à ses voisins les Arabes de la tribu de *Brabish* (Brabeesb; Bessebes dans Sbabini) (1), habitant au nord dans la direction du désert de Sahara, et dont on évalue le nombre de 30 à 40,000 hommes; on prétend qu'ils émigrèrent dès le huitième siècle dans ces contrées. Le souverain de Timbouctou jouissait partout d'une très-grande autorité; son palais était situé dans la citadelle (*kousbe*) à l'une des extrémités de la ville. Suivant l'usage de l'Orient, il se rendait souvent à la porte de la ville pour y rendre la justice avec ses fils et les juges. Il n'acceptait jamais de présens, et ne pouvait prononcer de jugemens que d'après la loi; il ne tirait ses revenus que de ses terres et de l'impôt levé sur les marchandises. L'excédant des impôts était transporté dans des magasins (*matamores*) ou dans des souterrains. Un fils né de son épouse légitime pouvait seul lui succéder. La peine la plus forte, et pour ainsi dire la seule qu'on infligeait aux criminels, était la perte de la liberté.

Du temps de Sidi-Hamet (2), c'est-à-dire après Sbabini, le roi ou *shegar* de Timbouctou était devenu lui-même le premier commerçant de son royaume. A cette époque, les caravanes de Maroc et de Tripoli n'étant pas arrivées par suite des revers qu'elles avaient éprouvés, le roi se trouvait avoir en sa possession une immense provision de gomme, d'or, d'ivoire et de tabac. Il résolut alors de former lui-même une caravane de 200 chameaux et de 3,000 ânes chargés de fer, de sel et de tabac, et de les envoyer, sous la protection d'une armée de 3,000 hommes, dans le Wassenah (3), royaume nègre situé au sud-est de Timbouctou; il en confia le commandement à Seid, frère de Sidi-Hamet. Ce dernier, qui accompagnait son frère dans cette expédition, nous a communiqué toutes ses découvertes dans l'intérieur de l'Afrique (voy. plus bas). Tout cela nous montre que le commerce est toujours le principal élément de la vie des habitans de Timbouctou; nous espérons que de même qu'il nous a fait connaître l'intérieur de l'Afrique au nord, il nous ouvrira aussi bientôt une route dans le centre, jusqu'alors inconnu, de cette grande partie du monde.

La situation de Timbouctou et du port de Cabra est peut-être la plus avantageuse que l'on puisse imaginer dans l'intérieur du Soudan; pla-

(1) Mohammed, dans Ritchie, p. 231. — Hadji-Talub, p. 137.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 300.

(3) Sbabini, p. 36.

(4) Ibid., p. 15.

(1) Sbabini p. 351.

(2) Sidi-Hamet, p. 369.

(3) Ibid., p. 369.

cée au centre entre les royaumes de Fezzan, de Tripoli, de Maroc, de la Sénégambie, de la côte de Guinée et les grands royaumes de Houssa et autres situés à l'est, cette ville offre des communications faciles avec trois mers différentes, la Méditerranée par Tripoli, le golfe de Guinée par le pays des Ashantis et l'Océan atlantique par Wedinum et la Gambie. La position de cette ville est vraiment unique sous d'autres rapports encore, car elle est située sur le fleuve le plus important de l'Afrique, le Niger, qui lui facilite le transport dans les terres les plus lointaines du Soudan (*huc Nigritiæ navigatio undique confluere solent*) (1), et est en même temps le principal *emporium* de la grande route qui vient du désert Sahara; c'est sans nul doute à cette localité favorable qu'elle doit son existence et sa richesse qu'elle conservera, selon toute apparence, aussi longtemps que des grands mouvemens de peuples ne viendront pas changer la surface de cette partie de l'Afrique (2).

L'énumération des distances contenues dans les notes suivantes nous donnera un aperçu de cette situation géographique remarquable.

REMARQUE.

Routes commerciales conduisant de Timbouctou dans toutes les parties de l'Afrique, suivant le récit de témoins oculaires.

1. *Route du sud, du pays des Ashantis à Timbouctou.*

Une grande route commerciale, aujourd'hui la plus fréquentée, conduit du pays des Ashantis, par Degomba et Houssa, à Timbouctou. Une autre, plus à l'ouest, conduit, en trente-cinq jours, de Coumassie aux montagnes de Kong, qu'on traverse en neuf jours. De là, on arrive, en vingt-huit jours à *Dowarra* (Douwasson, dans Mungo-Park) (3), et, en cinq jours, à Jinné, où l'on rencontre le Niger. L'étendue de cette route est donc en tout de soixante-dix-sept journées de marche jusqu'au Niger. (Voy. p. 185.)

2. *Route de l'ouest conduisant du Sénégal et de la Gambie à Timbouctou.*

Les Foutahs de la haute terrasse de Timbou entretiennent des relations de commerce très-actives avec Ségo et Timbouctou. Nous avons déjà tracé plus haut, d'après des données moins récentes, le chemin qui conduit au Niger. Ce que nous avons dit s'accorde parfaitement avec le récit de Mollien (1). Ce voyageur rapporte que, de Timbou, la route conduit, à l'est, par le pays de Balla, où l'on s'embarque (sur le Niger) pour Bourré, Marabout, Timbouctou. Tout le voyage, dit-il, dure trois à quatre mois. Ségo et Timbouctou sont, à ce qu'il paraît, les marchés des peuplades de *Kankan* et de *Wasselon*, pays des sources du Niger. Kankan est situé à quinze journées de marche, à l'est de Timbou. Le pays de Bourré, habité par des Mandingos mahométans, et situé à la frontière de Timbou, est bien plus riche en or que Bondou et Bambouc. Les nègres y creusent de longues et profondes galeries dans la terre, pour en tirer de l'or, qu'ils envoient, ainsi que leurs esclaves, au marché de Timbouctou.

En 1796, Mungo-Park, partant de Pisania, sur la Gambie, choisit, pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, la grande route que prennent ordinairement les marchands d'esclaves (*slatis*) avec leurs caravanes (*coffles* ou *kafilahs*), et la suivit, sur une étendue de 220 milles géographiques ou 1100 milles anglais, jusqu'à Silla (2), ville située à 40 milles géographiques (200 milles anglais) de Timbouctou. En s'en retournant, il mit à peu près deux mois et demi (du 19 avril au 2 juillet) pour aller de Camalia, ville située dans le pays des Mandingos, à Barraconda; et cependant, à l'exception de dix ou douze journées de halte, il faisait tous les jours cinq à six milles géographiques.

Mungo-Park, se trouvant dans le camp maure de *Benown* (3), sur le bord septentrional du Sénégal, apprit du shérif de Walet, qui transportait du sel à Benown, que, de cette ville à Walet, il y a dix journées, et, de Walet à Timbouctou, onze journées de marche. « Tout ce chemin, disait-il, se fait à dos de bœuf, et partout l'on trouve de l'eau.» D'après ce récit du shérif, il y aurait donc vingt et une journées de marche de Benown à Timbouctou.

3. *Route du nord-ouest conduisant de Wedinoun et du Maroc à Timbouctou.*

Deux grandes routes conduisent du nord-ouest, c'est-à-dire des provinces limitrophes méridionales de l'empire de Maroc (de Wedinum) à Timbouctou. L'une, la plus occidentale, ou la route de la côte (4), derrière le cap Bojador, passe à côté du cap Blanco, longe la bordure méridionale du désert, et de là,

(1) Leo Afric., l. VII, fol. 251.
(2) Voyez NOTE SECONDE à la fin du volume.
(3) Mungo-Park, Journal, p. 167.

(1) Mollien, Voyage en Afrique.
(2) Rennell, in Appendix. — Mungo-Park, Trav., P. II, p. 355.
(3) Mungo-Park, Trav., p. 140.
(4) Jackson's Account of Marocco, p. 287.

traversant les mines de sel de ces contrées, se rend à Timbouctou ou au lac Dibbie; les caravanes la font en cinq à six mois (1); elles passent quatre mois sur le bord occidental du désert, le long de la côte de la mer, et traversent l'intérieur jusqu'à Timbouctou en un mois et demi ou deux mois. On compte dix-huit mois pour tout le voyage, c'est-à-dire pour aller et venir (2). En ne calculant que la distance directe du cap Blanco (au nord-est duquel se trouve la contrée d'*el Ghiblah*, où Al. Scott fut en esclavage) jusqu'au lac Dibbie, on pourrait certainement la faire en bien moins de temps (3). La caravane de Scott, se composant de 115 à 120 personnes, avec 5 à 600 chameaux, mit en tout à peu près 106 journées pour franchir une distance directe de 200 milles géographiques (1,000 milles anglais); elle faisait donc par jour à peu près 2 milles géographiques.

Les grandes caravanes du Maroc, les *Akkabahs*, qui vont annuellement de Wedinum, Tatta ou Abka à Timbouctou, mettent seize jours (4) pour aller à Tegasa, où elles s'arrêtent quinze jours; de là, elles vont, en sept jours, à l'oasis et au puits de Taudeny, où elles s'arrêtent encore quinze jours; elles arrivent ensuite, après sept jours de marche, à Aroan, où elles séjournent aussi longtemps qu'à Taudeny, et, après six jours de marche, elles arrivent enfin à Timbouctou. Elles mettent ainsi plus de quatre mois à faire un voyage dans lequel elles n'ont que cinquante-quatre journées de marche, le reste étant consacré au repos. Les petites caravanes font le même chemin en quatre-vingt-deux jours. Hadji-Taleb (5) promit au colonel Fitz-Clarence de lui faire faire, à cheval, cette route en quarante-sept jours; il avait fait le même chemin en vingt-neuf jours, à dos de *heiri*, espèce de chameau d'une vitesse extraordinaire, et particulièrement propre aux voyages dans le désert.

D'après les récits des chefs de caravanes et des marchands, *Timbouctou* est situé au sud-sud-est, à 300 milles géographiques (1,500 milles anglais) de Fez, 260 milles géographiques (1,300 milles anglais) de Maroc; à 264 milles géographiques (1,320 milles anglais) de Tafileit, 230 milles géographiques (1,150 milles anglais) d'Akka, Tatta et Wedinum, principaux rendez-vous des caravanes qui vont dans le Soudan; et enfin, à 46 milles géographiques (230 milles anglais) de Jinnie.

4. *Route du nord conduisant de Tripoli et du Fezzan à Timbouctou.*

Mohammed (6) n'évalue qu'à quatre-vingts journées la distance, en droite ligne, de Tripoli au grand *emporium*; le plus long désert aride à traverser n'est que de six journées. Jusqu'à Ghadames, on compte treize à quatorze journées de marche; de là à Akably, capitale de l'oasis de Touat, vingt-deux journées; d'Akably à Mabrouk, trente journées; et, de cette ville, qui, dit-on, est plus grande que Tripoli, à Timbouctou, quinze journées. A partir de Mabrouk, la route conduit par un pays riche, fertile et abondant en eau. Des marchands et des esclaves venus à Mourzouk assurent que, du Fezzan (1) à Timbouctou, par Touat, il n'y a également que quatre-vingt-dix journées de marche.

5. *Routes conduisant de Timbouctou dans l'intérieur du Soudan, à Houssa, Bornou, Kaschna, Wassenah et Wangara.*

Nous manquons absolument de renseignemens exacts sur les localités de l'intérieur du Soudan, à l'est de Timbouctou; et, comme tous les calculs géographiques ne pourraient être que très-incertains, appliqués à ces régions inconnues, nous ne rapporterons ici que les récits plus ou moins vrais de quelques voyageurs qui ont parcouru les terres centrales de l'Afrique.

La navigation du Niger, de Timbouctou à Houssa, dure, d'après Shabini (2), qui en fit lui-même l'expérience, de huit à dix jours; la ville de Houssa n'est pas située immédiatement sur le fleuve, mais à douze lieues au nord des bords du Niger.

De Timbouctou au royaume de Kaschna, espace que Mohammed avait parcouru dans sa jeunesse (3), il y a, dit-on, vingt-huit journées, et, jusqu'à Bornou, quarante-cinq journées de marche.

A vingt-quatre journées de Timbouctou, au sud-est, on rencontre une chaîne de montagnes très-élevée (4), que les grandes caravanes mettent six jours à franchir; au delà de cette chaîne, à vingt-sept journées de marche de Timbouctou, se trouve la grande ville de Wassenah; elle est située sur le fleuve Zadi, et a deux fois autant d'habitants que Timbouctou.

A vingt-cinq journées, au sud ou au sud-est de Timbouctou (mais non pas à l'est, comme on l'a cru jusqu'à présent), est situé le Wangara, d'où l'on tire la poudre d'or. Tous les renseignemens que nous possédons sur ce pays, dans lequel se trouve probablement la ville de Battagon, ne peu-

(1) Stuart's Trav.

(2) Sidi-Hamet, p. 35.

(3) Al. Scott, dans Rennell, Observ., p. 237.

(4) Jackson's Account of Marocco, p. 285.

(5) Hadji-Taleb, p. 136.

(6) Mohammed, dans Aitchie, p. 230.

(1) Capt. Lyon's Narrative of Travels in Northern Africa, Lond., 1821, in-4°; dans Verneur, Journal de Voy., 1821, cahier 32, p. 358.

(2) Shabini, p. 38.

(3) Mohammed, dans Aitchie, p. 231.

(4) Sidi-Hamet, p. 370.

vent être que très-incertains, puisqu'il y a au moins trois *Wangara* dans le Soudan (1). Suivant les informations que le capitaine Lyon prit au Fezzan, ce nom n'est qu'un appellatif qui désigne *un grand pays marécageux* (2).

Les documens précédens ont fait ressortir toute l'importance du marché de Timbouctou, non-seulement pour cette ville, mais pour le Soudan tout entier. C'est pour nous le plus connu des marchés du Soudan, et comme le représentant de son commerce; le séjour de Mungo-Park à Sansanding a jeté sur ce grand entrepôt commercial de nouvelles lumières. Il est ridicule de juger de l'importance d'une ville ou d'un état dans l'intérieur de l'Afrique par la beauté ou le nombre des maisons de pierre, par la quantité des soldats mercenaires ou la magnificence des palais; il est ridicule de juger de l'importance d'un peuple par le degré qu'il occupe sur l'échelle de l'industrie européenne. S'appesantir sur de telles circonstances, c'est rapetisser la géographie, c'est montrer qu'on ne possède pas le don de saisir dans leurs propriétés les linéamens vraiment grands et caractéristiques de l'histoire du sol et des peuples. Le fait d'un grand commerce universel atteste par l'histoire depuis trois siècles, dans cette contrée de l'Afrique centrale, est un des phénomènes les plus remarquables que nous présente l'histoire de l'humanité. Il est surtout intéressant pour l'intelligence du passé, parce que nous voyons se continuer en lui, jusqu'à nos jours, la marche des anciens temps, comme à Iran, Petra, Bactres, Meroe, Ammon, Carthage, Ophir, Korokandame et Sera (3). Ce rapprochement général des peuples nous permet d'y voir, pour l'avenir, le germe d'une idée plus élevée qui grandira et fleurira plus tard, et qui, si elle s'y établit dans toute sa pureté, se répandra bientôt au milieu du monde des païens et des infidèles, et versera sur tout le continent la bénédiction, le salut et la vie! A l'abolition progressive de l'esclavage, les doctrines de l'Évangile feront succéder l'affranchissement moral; alors commencera pour cette partie du monde et ses habitans, une nouvelle histoire qui aura été, à la vérité, préparée par l'islamisme, mais qui ne pourra être entièrement réalisée par lui.

Le grand commerce a porté de tout temps les idées civilisatrices à travers tout l'Orient; pourquoi, s'il était conduit par les peuples éclairés de l'Occident, ne répandrait-il pas les mêmes bienfaits dans les contrées du Soudan? Le commerce ouvre toutes les routes en Afrique, et la civilisation n'y peut pénétrer qu'à sa suite. L'affaiblissement de la domination des Maures dans les états nègres des bords du Niger, offre aujourd'hui aux Européens et au christianisme, l'occasion favorable d'entrer dans le Soudan. Les agens des puissances et des maisons de commerce européennes s'y établiraient beaucoup plus facilement que dans l'Orient mahométan. Les résidens anglais accrédités aux cours du nord et du sud, à Mourzouk, dans le Fezzan et à Coumassie, dans le pays des Ashantis, les colonies du Sénégal et de la Gambie et surtout l'état nègre libre et florissant de Sierra-Leona, sont déjà, si on sait en profiter, les premiers pas les plus importans pour arriver à la réalisation de cette idée. Un commerce direct des Européens avec les marchés du Soudan, comme Mungo-Park et ses successeurs essayèrent de l'introduire sur les bords de la Gambie, donnerait plus d'indépendance politique aux états nègres, plus de bien-être aux individus et les affranchirait des Maures et des Arabes. On leur procurerait ainsi des armes à feu pour se défendre, et on donnerait aux missions l'occasion de les convertir et de les civiliser comme à Sierra-Leona. Une conséquence de ces généreux efforts serait l'abolissement complet et successif du commerce d'esclaves à partir de l'intérieur jusqu'aux côtes. Mais il faudrait d'abord lui substituer un autre trafic aussi avantageux pour les princes indigènes, dont les principaux revenus se composent de la chasse aux hommes et de tributs payés en esclaves. Le commerce avec les Européens leur offrirait bientôt des gains et plus sûrs et plus grands. On enlèverait ainsi aux mahométans le prétexte de la chasse aux esclaves. Car, d'après le Coran, ils regardent comme un devoir de faire la guerre aux idolâtres et comme un droit de jeter les païens dans l'esclavage et dans les fers. Ces entreprises favoriseraient et seconderaient puissamment l'émancipation des nègres du Soudan, qui ne peut être toutefois le résultat que de leur propre energie; car l'expérience a prouvé que les opérations maritimes ne pourraient la conquérir, quand même des milliers de généreux particuliers réuniraient leurs souscriptions et leurs efforts, quand même tous les peuples de la chrétienté en auraient pris la résolution.

(1) Voy. NOTE TROISIÈME à la fin du volume.

(2) Capt. Lyon's Narrat. of Trav., ibid.

(3) Comparez : Vorhalle Europæischer Vœlkergeschichten vor Herodot. In-8°, 1820, p. 116.

Toutes les tentatives de ceux qui se sont intéressés jusqu'à ce jour au sort des Africains, les efforts des gouvernemens et des compagnies de commerce, ceux de l'*Association africaine* pour la découverte de l'intérieur de cette partie du monde, de l'*Institution africaine* pour la civilisation et l'éducation de ses enfans, ceux des différentes missions pour les convertir, tous ces généreux travaux n'ont pu et ne pourront jamais atteindre entièrement le grand but proposé, avec les moyens employés jusqu'aujourd'hui. J. Gray-Jackson, connaissant parfaitement le Magreb et le Soudan, et doué d'une rare pénétration, proposa de tenter une route nouvelle. Il avait vécu seize ans à Mogodore en qualité de résident anglais et de commerçant, et avait dirigé lui-même des caravanes sur Timbouctou; nous devons à son zèle et à sa connaissance pratique des langues parlées des Arabes de l'ouest, un grand nombre des documens précédens et de ceux qui vont suivre. Ce voyageur infatigable fit la proposition de réunir tous les efforts dépensés isolément pour l'avantage de cette partie du monde, et de fonder l'œuvre de la civilisation africaine sur la base solide du grand commerce qui existe déjà avec le Soudan par le Sahara et le pays des Ashantis (1).

Les deux côtes, celles du Sahara et des Ashantis, sont accessibles aux Anglais par leurs colonies de la Côte-d'Or. La richesse des peuples voisins, au nord de Coumassie, celle des Maures et des hordes arabes qui habitent le long du Sahara occidental, consiste presque uniquement en chameaux qu'ils vendent ou qu'ils louent aux caravanes. Ce n'est pas le nombre des dollars, mais celui des *vaisseaux du désert* (les chameaux) qui procurent ici à l'homme indépendance et bien-être. L'habitant à demi-sauvage de ces contrées cherche à louer ses chameaux, c'est là son commerce et tout son espoir de gain; le marchand qui lui procurera de la charge pour ses chameaux se conciliera ainsi le Maure ou l'Arabe le plus farouche. Dans les endroits où les chameaux sont en grand nombre et placés comme en dépôt par la nature entre le désert et les états des côtes, vit toujours un peuple plus accessible et plus doux qui irait avec empressement au-devant des entreprises des Européens. Ainsi nous trouvons au nord, à Akka, Tata, Wedinum, les tribus arabes des *Mograffa*, des *Wouled*, des *Abbousebah*, des *Tejakant*, et, dans le voisinage de Timbouctou, les Arabes *Brabiches*. Les Anglais n'auraient pas besoin de caresser un shérif de Fezzan, un pacha de Tripoli, un sultan de Maroc, ni d'acheter leur amitié au prix de riches tributs, lorsque, alliés avec ces guides de caravanes, ils étendraient leur domination depuis l'Océan atlantique jusqu'au Niger de Timbouctou. Si les Européens essayaient, suivant le plan d'Hutchison, de pénétrer à Timbouctou par le pays des Ashantis, ils obtiendraient sans doute des succès temporaires; mais, bientôt, ils trouveraient à la cour de Coumassie les mêmes obstacles à vaincre, les mêmes impôts à payer qu'à Tripoli, au nord, et l'entrée dans le pays pourrait toujours leur être rendue plus difficile ou même entièrement interdite. Qu'on établisse, au contraire, des colonies européennes comme celle du cap de Bonne-Espérance et celles qu'on avait projetées dans le Congo et sur la Côte-d'Or, dans le pays d'*Ashanti* et au *Sahara occidental*; que ces colonies communiquent entre elles, à travers l'intérieur, par *Timbouctou*, et ces trois points deviendront bientôt d'immenses bazars, centres de mouvement et de vie, et la grande entreprise de civilisation deviendra assurément plus facile et plus sûre. Jackson propose d'établir, sur ce plan, une nouvelle *compagnie du Soudan* : elle fournirait, de première main, tout le nord de l'Afrique des produits fabriqués de l'Angleterre, des marchandises des Indes orientales, de denrées coloniales, et même de sel; elle ouvrirait aux manufactures anglaises un nouveau bazar où viendraient s'approvisionner des millions d'hommes qui auraient assez d'or pour payer, et assez d'autres marchandises à échanger contre celles des Européens. Cette compagnie saurait mettre dans ses intérêts les shérifs des peuples pasteurs, à l'aide de présens et d'avantages réels et durables; elle fonderait une école où l'on apprendrait l'arabe-magrebi, langue partout usitée dans le nord de l'Afrique, et qui serait, pour ainsi dire, la clé intellectuelle à l'aide de laquelle on pénétrerait dans le Soudan. Il lui faudrait un capital par actions, une direction intelligente et énergique et un bon port : elle aurait là une colonie, un dépôt de marchandises, un lieu commode pour les employés, afin d'agir de là à Timbouctou et d'avancer la découverte de l'intérieur de cette partie du monde. Il lui faudrait, en outre, un lieu d'abordage près de la saillie sud-ouest de l'Atlas, dans les environs de Wedinum ou au sud de *Santa-Cruz*, à la

(1) Plan for the gradual civilisation, et Prospectus of a plan for forming a Sudan Company, by Jackson Acc. of Timbouctou. Lond., 1819, p. 247.

frontière du royaume de Maroc. Le port même de Santa-Cruz, si méprisé des Maroquins, bâti par les Portugais, et semblable par sa position naturelle à Gibraltar, serait, sans contredit, l'endroit le plus favorable. On pourrait facilement l'acheter à l'empereur du Maroc ou le louer pour une rente annuelle : cette contrée est déserte et sans maître, à cause de sa nature stérile et sauvage; mais elle a porté de tout temps le nom de *Beb-Soudan*, c'est-à-dire *porte du Soudan*. Ce point serait non-seulement l'entrée la plus voisine des ports européens, mais encore la route de terre la plus courte pour les caravanes qui se rendraient à Timbouctou. Ce serait la véritable clé maritime de l'Afrique, et sa position favoriserait les communications directes avec les ports européens ; complétement indépendante de tout sultan mahométan, en possession de tout le commerce du Soudan, cette colonie serait bientôt non-seulement la première station de l'Afrique, mais encore l'un des centres les plus importans du mouvement commercial du monde.

Le marché de Timbouctou, quoique moins important qu'autrefois, lorsqu'il était à son plus haut point de splendeur, est toujours cependant digne d'attirer l'attention. Les caravanes continuent toujours d'y arriver comme par le passé; et, à moins d'un accident malheureux (1), elles partent régulièrement de Maroc en avril, et tâchent d'avoir fait leurs emplètes à Timbouctou au mois de septembre (2), afin d'être de retour à Fez et à Maroc au mois de janvier. Les caravanes du Soudan se mettent donc régulièrement en marche (3) au nord et au sud en mars et en octobre.

La première caravane de Sidi-Hamet (4) se composait de 3,000 chameaux et de 800 hommes; une partie des chameaux périt en route. Parmi ceux qui arrivèrent heureusement, 200 étaient chargés de sel, 100 de fer et de couteaux, et les autres de tabac, d'étoffes, de tissus de soie, d'ambre, etc. La seconde caravane se composait de 4,000 chameaux et de 1,000 hommes d'escorte; la charge consistait en fer, en fusils, poudre, plomb, sabres, sel, tabac, opium et parfums. Elle ramena de Timbouctou de la poudre d'or, des esclaves, de l'ivoire, de la gomme, de l'or travaillé, des plumes d'autruches et des turbans élégamment confectionnés.

(1) Sidi-Hamet, p. 362.
(2) Jackson's Account of Marocco, p. 298.
(3) Hadji-Taleb, p. 136.
(4) Sidi-Hamet, p. 352.

Voici une appréciation des frais de transport de ces marchandises. Le prix d'un chameau pour aller de Fez à Tafilelt, c'est-à-dire pour vingt journées de marche, est de 11 ducats; de Tafilelt à Draha, six jours de marche, 6 ducats; de là à Timbouctou, quarante-trois jours de marche, 18 ducats et demi; ainsi en somme, 35 ducats et demi pour soixante-neuf jours de marche.

Les grandes caravanes et plusieurs autres, plus petites, vont aussi au Caire et à Jidda, comme à Maroc.

Le principal objet d'importation est le sel gemme (1); ce produit de première nécessité manque au Soudan, et se trouve en grande abondance à l'entrée du désert; il s'en importe chaque année une quantité prodigieuse. Les ports de Marseille, Gênes, Leghorn et d'autres ports d'Italie et d'Espagne, envoient dans le Soudan, par Alger, Tunis, Tripoli et l'Égypte, les marchandises suivantes : des étoffes de soie, de Damas, de brocart, de velours, de la soie brute, des peignes de buis et d'ivoire, du fil d'or, des coraux, du papier, du sucre raffiné, de la cochenille, etc. L'Angleterre envoie aux mêmes ports et surtout à celui de Mogodore, situé sur l'Océan atlantique et le centre des spéculations commerciales pour le Soudan : 1° des produits des Indes orientales, comme de la résine de benjoin, de la casse, de la cannelle, des muscades, des clous de girofle, du gingembre, du poivre noir, de la soie du Bengale et de la Chine, du nankin, de la toile bleue, de la mousseline, du drap; 2° des produits des Indes occidentales : du piment, du tabac, du café, du cacao, du sucre; 3° des toiles; 4° des marchandises en fer, des fusils, des sabres, des poignards, de la poudre, du plomb, des couteaux, des clous de cuivre et de fer; 5° toute espèce de draps fins et de couleur éclatante, du casimir, etc.

Les objets d'exportation que les marchands maures et arabes amènent du Soudan sur les côtes de la Barbarie, sont : de la poudre d'or (*tibbar*) (2); la poudre d'or est, avec les cauris, la monnaie du pays, et on la transporte, au marché de Timbouctou de contrées fort éloignées, par exemple, du pays des Mandingos, de Wangara et Houssa, etc. On la vend dans de petites bourses de cuir, dont chacune en contient une

(1) Jackson's Account of Timbouctou, p. 255.
(2) Shabini, p. 20.

once qui vaut 25 dollars. Shabini acheta à Houssa une bourse de poudre d'or 7 ou 8 ducats meilleur marché qu'à Timbouctou. Lorsque les *Accabah* ou grandes caravanes ne viennent pas à Timbouctou, le premier venu peut avoir une livre d'or pour une boîte de tabac à priser. Les poids dont on se sert à Timbouctou sont un peu plus forts que ceux de Maroc. Outre l'or en poudre, on en vend encore beaucoup en anneaux; ces anneaux viennent de Wangara; les nègres se les passent dans le nez, et c'est pour eux une parure recherchée. On y trouve encore en grande quantité des ouvrages en or, des bijoux faits à Wagara, Houssa et Jinnie; on y voit surtout des coupes en forme d'aigle, et aussi habilement exécutées que si elles sortaient des orfévreries de Paris ou de Londres; elles ressemblent, par la beauté du travail, aux ouvrages d'or de l'Inde. Ces objets de luxe, que les Arabes appellent *el herrez* (charme, talisman (1)), sont toujours d'or sans alliage; tous ceux que les Européens ont vus étaient creusés au milieu et renfermaient une amulette, des versets du Coran ou des figures géométriques, telles que le roi de Ségo en traça sur le sable (2), pour se préserver d'une influence funeste, lorsque Isaaco annonça, dans sa résidence, l'arrivée d'un blanc. Chacun de ces ornemens a une certaine propriété magique, et la foi en la puissance de ces charmes est répandue dans tout le nord de l'Afrique. A Maroc même on voit souvent une douzaine de ces amulettes suspendues au cou des chevaux pour conjurer l'influence des démons appelés *Jin*, en Afrique, comme en Asie *Dgins*, génies. On en exporte encore de l'or en barres, et la richesse de l'Afrique nous est attestée dès les temps les plus anciens par d'éclatans témoignages; c'est avec de l'or africain que Salomon décora son temple de Jehovah, et les trésors de cette partie du monde sont encore aussi grands de nos jours.

Les esclaves sont, après l'or, le principal objet d'exportation. On organise régulièrement des chasses aux esclaves à Timbouctou, et Adams (3) vit souvent partir, pour ces expéditions, jusqu'à 500 hommes qui, après une absence d'une semaine à un mois, ramenaient de grandes troupes de malheureux ravis ainsi à leur pays. La plupart des esclaves de Timbouctou viennent de Bambarra; on en tire encore (1) de Houssa, de Wangara et des montagnes du sud. La chasse, la guerre, la faim et le crime les jettent dans les fers. Aucun habitant indigène, excepté les criminels, ne peut être réduit en esclavage. Le maître a sur son esclave droit de vie et de mort; cependant, si un esclave se plaint au grand conseil de Timbouctou, on peut forcer son maître à le vendre. Un esclave coûte à Timbouctou de 10 à 12 dollars; dans les états des côtes de la Barbarie ils valent de 70 à 100 dollars. Leur sort n'est pas si malheureux ici que dans les Indes orientales ou occidentales, car les mahométans leur donnent souvent la liberté après sept ans de service; ils peuvent même obtenir plus tôt leur affranchissement en se faisant musulmans et en apprenant à lire le Coran. On exporte encore un très-grand nombre d'esclaves du marché de Timbouctou au Sénégal et à la Gambie.

Les habitans de Timbouctou livrent à crédit aux marchands maures, en exigeant d'eux un intérêt très-élevé, de la poudre d'or et des esclaves; ils reçoivent en échange des marchandises de Maroc, qui se vendent toujours, à Timbouctou, avec 40 à 50 pour cent de bénéfice. Comme ce commerce d'échange est très-lucratif pour elles, les maisons de commerce des états des côtes entretiennent à Timbouctou des agens et des facteurs qui négocient leurs affaires et reçoivent leurs envois et leurs commandes.

Outre ceux que nous avons déjà nommés, voici encore les objets d'exportation les plus importans; des *dents d'éléphans*; du *korkidau* ou cornes de rhinocéros, que les mahométans estiment à très-haut prix et dont ils font des manches pour leurs poignards et toutes leurs armes; des plumes d'autruches, les plus belles du monde; du *b'core Soudan* ou gomme du Soudan, encens très-recherché; du *gouza Saharawie*, ou graine du Sahara, appelée vulgairement graine de paradis; du copal, de l'*assafœtida*, de l'ébène, du bois de sandal, de l'indigo et de la gomme du Sénégal. Toutes ces marchandises sont transportées sur les vaisseaux du désert aux bazars situés sur le bord du Sahara et aux ports des Maures, d'où elles arrivent enfin aux Européens. Elles passent ainsi, avant de leur parvenir, par quatre ou cinq mains, après avoir procuré à chacun de ceux qui les ont tenues un bénéfice de 20 à 30 pour cent; le marchand qui a chargé la caravane a déjà gagné, pour les diffi-

(1) Jackson's Account of Marocco, p. 290.
(2) Mungo-Park, Journal, p. 150.
(3) Adams Narrative, p. 478.

(1) Jackson's Account of Marocco, p. 190.

cultés du transport 50 à 60 pour cent. En les transportant directement à un port de la compagnie du Soudan, les marchandises arriveraient, de première main et presque sans payer d'impôt, aux vaisseaux européens. Les Anglais auraient des agens à Timbouctou qui achèteraient directement les marchandises et feraient leurs échanges; leurs caravanes prendraient la route proposée qui n'est que de 200 milles géographiques au lieu de 300, et elles abrégeraient ainsi un tiers de la distance. A cet exposé fidèle de ce que nous avons pu savoir du commerce du Soudan, nous ajouterons, pour plus grand éclaircissement, le tarif du prix des marchandises du bazar de Sansanding, si voisin de celui de Timbouctou ; ce tarif très-important pour le commerce, a été recueilli par Mungo-Park, dans son second voyage.

I[re] Remarque.

Prix des marchandises à Sansanding ; comparaison du prix de l'or avec le prix de l'argent dans le Soudan.

Mungo-Park, avant de s'embarquer sur le Niger, à Marabout (1), échangea une partie de ses marchandises contre des cauris, qui devaient lui servir de petite monnaie dans son expédition sur le Joliba. Il vendit plusieurs colliers de coraux, et reçut, pour chaque grain, 60 de ces coquilles; chaque grain de ses colliers de verre bleu valait 100 cauris. Mungo-Park fut étonné que, dans ces pays, où le *cent ordinaire* est le nombre usité pour la plupart des calculs, on se serve, pour les cauris, du *petit cent*=80 ou 4 × 20, suivant le vrai système arithmetique africain.

Arrivé à Sansanding, Mungo-Park fut obligé d'aliéner une partie de ses effets pour se procurer des provisions et d'autres objets indispensables à son voyage. Voici les prix des marchandises qu'il mit en vente (2) : ses coraux furent payés de même qu'à Marrabout; un mousquet se vendit 6 à 7,000 cauris; un bon fusil, 8,000; une pierre à fusil, 40; une bouteille de poudre, 3,000; un petit sabre, 1,500 à 2,000; l'ambre n° 1, 1,000; n° 2, 000; n° 3, 400 cauris; une pièce d'étoffe bleue des Indes *(baft)*, 20,000; une pièce de drap écarlate, de dix palmes, 20,000; et un dollar d'argent, 8 à 12,000 cauris.

Voici, d'un autre côté, le prix des productions africaines : un *mincalli* d'or, de la valeur de 12 *schill. 6 pences sterling*, se payait 3,000 cauris; cinq *mincalli* valaient 3 *liv. sterl.* 3 *pences*; une très-grande dent d'éléphant était payée jusqu'à 10,000; une moyenne, 7,000; une petite, 3 et 4,000 cauris; un esclave mâle de première valeur, 40,000; une femme de première valeur, de 80 à 100,000; une jeune fille, 40,000 cauris; un cheval valait de 2 à 10 esclaves; une vache grasse, 15,000 cauris; un âne, 17,000; un mouton, 3 à 4,000.

Nous ajoutons encore à ce tarif les observations suivantes (1) : suivant Mungo-Park, un mincalli d'or pèse=80 grains=1/6 d'once, ce qui s'accorde parfaitement avec le prix du mincalli à 12 sh. 6 d. sterl. D'après ce calcul, on pourrait dire 1 20 cauris=1 pence, 240=1 sh., et 4,800=1 liv. sterl. Le mousquet ordinaire de Birmingham, où il coûte 10 sh. 6 pences, vaudrait, d'après le nombre de cauris qu'on en donne à Sansanding, 1 liv. 5 à 9 sh., et un bon fusil 1 liv. 1/2 et au delà. Les sabres et autres marchandises ont à proportion la même valeur, et rapporteraient un bénéfice de cent pour cent; mais le commerce le plus lucratif serait celui des étoffes indiennes.

De toutes les marchandises africaines, l'ivoire est le meilleur marché; il ne coûterait que 1/10 de ce qu'il vaut en Angleterre. Les chevaux étaient très-chers à Sansanding, sans doute parce qu'on les y amène de très-loin. On est étonné de voir que les femmes esclaves coûtent si cher à proportion des hommes. En général, le prix des esclaves des deux sexes est plus élevé qu'on ne devrait s'y attendre, puisque l'homme que l'on paie à Sansanding 8 liv. st. 6 sh., ne vaut que 10 liv. st., sur la côte atlantique. Pour retirer de ses marchandises les frais de son voyage et quelque bénéfice en sus, Mungo-Park aurait dû les vendre le double plus cher; mais, voyant qu'il n'avait pas de temps à perdre, il s'en défit à tout prix. Le seul article d'exportation dont il eût pu tirer un bénéfice considérable, était l'ivoire. Peut-être eût-il aussi été avantageux pour lui d'acheter de la poudre d'or; il aurait tiré, de la plupart des articles, cent pour cent, et, de quelques-uns, cent quatre-vingts pour cent de bénéfice. On a reproché à Mungo-Park d'avoir perdu le commerce pour ses successeurs; mais Mungo-Park n'était pas marchand, et ce n'était pas la soif de l'or qui l'avait conduit dans le Soudan. Le Soudan est riche en or, mais il manque d'argent; la différence dans le prix de ces métaux n'est pas très-grande. En admettant la valeur d'un dollar=9,000 cauris, le prix de l'or, au marché de Sansanding, est à l'argent comme 1 à 1 1/2; tandis qu'en Europe l'or est à l'argent comme 1 à 15. Il est naturel que l'argent, dont la nature a très-peu pourvu l'Afrique, ait plus de prix dans cette partie du monde que partout ailleurs. L'im-

(1) Mungo-Park, Journal, p. 146.

(2) Mungo-Park Journal, p. 1[illegible]0.

(1) *Addenda* au Journal de Mungo-Park, p. [illegible].

portation de ce métal pourrait offrir aux Européens des chances de commerce très-favorables. Dans le siècle dernier, le prix de l'or, en Chine, était à l'argent comme 1 à 10 ou 12; de là, le commerce de l'argent, qui, pendant longtemps, fut si lucratif pour les Européens. A la fin cependant l'équilibre s'établit entre la valeur réelle de ces métaux. La même chose ne peut manquer d'avoir lieu plus tard en Afrique, où le prix de l'or est maintenant partout uniforme; celui de l'argent, au contraire, très-inconstant, à cause de sa rareté et du peu d'usage qu'on en fait.

Les prix des marchandises à Timbouctou, nous sont entièrement inconnue; nous ne possédons que les données suivantes (1): 24 *mounth'l* de poudre d'or=1 *mizan*; 5 et 9/10 de *mizan*=1 ouze espagnol ou un doublon d'or; 20 *mizan* d'or valent, à Timbouctou, 1 *plattilin*; 30 *mizan*, une pièce de toile irlandaise de vingt cinq aunes, et 40 *mizan*, un pain de sucre du poids d'un quintal.

2e Remarque.

Progrès du commerce du Soudan avec la Grande-Bretagne depuis l'abolition de la traite des nègres.

L'importance commerciale du Soudan se remarque facilement dès qu'on jette un coup d'œil sur le commerce que les Anglais font avec ses habitans sur la côte septentrionale de la Sénégambie, sur la côte d'Or et Sierre-Leone. L'aperçu que nous allons exposer mérite d'autant plus d'attirer notre attention, que, depuis l'abolition de la traite des nègres, et malgré les sinistres prophéties de plusieurs personnes qui croyaient voir dans cet acte d'humanité la ruine de leurs relations commerciales avec l'Afrique, le commerce a, au contraire, fait d'immenses progrès dans ces contrées autrefois presque inaccessibles aux Européens. La liberté des personnes et de la propriété, qui remplacèrent l'exercice d'un trafic honteux pour l'humanité, ont augmenté partout le bien-être des peuples nègres, et, par là même, donné plus de sûreté au commerce.

Nous nous en rapportons, pour ce qui suit, à un acte authentique publié dans le dernier voyage de Mungo-Park (2).

Depuis l'abolition de la traite des nègres, le commerce de la Grande-Bretagne avec l'Afrique a considérablement augmenté. Vingt ans avant l'année 1707, la valeur totale des marchandises importées d'Afrique en Angleterre se montait, suivant les tarifs d'impôt, annuellement à 72,000 liv. sterl., y compris le commerce des ports de la Méditerranée.

Pendant les cinq années, de 1783 à 1787, les Anglais exportèrent annuellement d'Afrique pour la valeur de 90,500 liv. st. En déduisant de cette somme les marchandises qui viennent du Maroc et des pays voisins, il reste une valeur de 70,000 liv. st. pour toutes les marchandises exportées de l'Afrique occidentale, c'est-à-dire de toutes les côtes, depuis le cap Blanco (21° lat. nord) jusqu'au cap Negro (16° lat. sud), espace de 900 milles géographiques ou 4,500 milles anglais.

La valeur moyenne des marchandises exportées annuellement d'Angleterre sur les côtes d'Afrique, pendant les mêmes années, se monta à la somme de 50,000 liv. st. à peu près.

Nous ne possédons malheureusement pas de tableau authentique de l'exportation ni de l'importation, pendant les années de 1788 à 1801, qui précédèrent immédiatement l'abolition de la traite des nègres; cependent, il est probable que la valeur des marchandises exportées et importées n'était pas plus considérable que les années précédentes. Plus tard, les tarifs d'impôts manquent entièrement; mais le comité d'Afrique a remédié à cet inconvénient, en donnant, par ordre du gouvernement, un extrait authentique des registres de la douane. En voici le résumé.

Marchandises exportées d'Afrique en Angleterre.

En 1808,	pour 374.306 liv. st.		Outre la poudre d'or, qui n'est pas soumise au tarif.
1809,	383,928		
1810,	535,577		

Marchandises importées d'Angleterre en Afrique.

En 1808,	pour 820,194 liv. st.
1809,	970,872
1810,	993,911.

D'après ce tableau, la valeur des marchandises importées en Afrique est bien plus considérable que celle des marchandises exportées de cette partie du monde; c'est que la piraterie qui, pendant ces années, désola le commerce, prit plus d'un tiers des vaisseaux venant d'Afrique; une autre partie des marchandises africaines fut transportée en Angleterre par les contrebandiers et les marchands d'esclaves. Mais la valeur des marchandises exportées d'Angleterre suffit pour constater d'une manière évidente les progrès du commerce depuis l'abolition de la traite des nègres.

Les observations faites sur le commerce de la côte d'Or ont donné le même résultat. Avant l'abolition de la traite des nègres, la côte d'Or, qui comprend une étendue de 30 milles géographiques (1/20 de toute la côte occidentale, depuis le cap Blanco jusqu'au cap Negro), exportait en Angleterre 20 tonneaux d'ivoire, de la valeur de 7,500

(1) Jackson's Account of Marocco, p. 290.

(2) Mungo-Park, Journal, Appendix, n° VI, p. CXXVI CXXIX.

liv. st., et à peu près 1,000 onces de poudre d'or, de la valeur de 4,000 liv. st.; ce qui fait en tout 11,500 liv. st. Depuis lors, le commerce anglais a considérablement augmenté sur cette côte. La valeur des articles exportés d'Afrique en Angleterre se montait déjà, il y a dix ans, à la somme de 120,000 — 180,000 l. st. (l'on exportait même jusqu'à 30,000 onces d'or). Par conséquent, les marchandises importées de la côte d'Or en Angleterre se montent seules au double de celles qu'importait toute la côte occidentale d'Afrique avant l'abolition du commerce d'esclaves.

Nous observons la même chose à l'égard du commerce de Sierra-Leona. En 1812, au mois de mai, il fut construit, dans cette colonie, une maison de douane dont les registres vont jusqu'au mois de mai 1814. La valeur des marchandises importées, sur lesquelles on prélevait seules un impôt, se montait à 105,080 liv. st., non compris celles qui s'adressaient aux premiers besoins de la vie; de sorte qu'on peut admettre une somme totale de 140,000 liv. st., ou 70,000 par an. Les marchandises exportées se montaient, pendant les mêmes années, à 91,339 ou 45,000 liv. par an. Donc, l'exportation et l'importation de cette seule station étaient aussi considérables que tout le commerce de la côte occidentale d'Afrique avant l'abolition de l'esclavage.

Ces progrès si rapides sont assurément d'une haute importance. Dans un pays où il n'y a pas de garantie personnelle, et où la propriété n'est pas assurée, les marchandises ne peuvent trouver aucun débit, le commerce ne peut exister. Il en était ainsi avant 1808, lorsque les gouvernemens d'Angleterre et de l'Amérique du nord abolirent la commerce d'esclaves, et que, pour la France et la Hollande, il fut anéanti par la guerre. Les Portugais, se voyant, trois ans plus tard, réduits, pour tout débouché, à leurs propres colonies, il ne restait que les Espagnols; sauf le commerce que les marchands d'esclaves font furtivement à l'abri de ce pavillon, celui des Espagnols n'est pas très-considérable. Nous voyons ainsi que, malgré que ce honteux trafic n'ait été que partiellement aboli, le commerce s'est néanmoins considérablement élevé en peu de temps. La colonie française du Sénégal a fait des progrès si remarquables, que bientôt elle pourra fournir toutes les denrées coloniales des Indes occidentales pour la moitié du prix (1). De cette manière, elle sera en état de pourvoir de ses productions non-seulement les marchés d'Europe, mais aussi ceux du Soudan; ce qui, nous l'espérons, nous mettra de plus en plus en rapport avec le centre de l'Afrique.

(1) Jackson's Acc. of Timbouctou, p. 228.

4. *Royaume de Houssa, noms du Niger. — Les Fellelas, conquérans de Kaschna, ou le peuple des Poules.*

Nous ne savons pas encore maintenant jusqu'où s'étend le domaine du Timbouctou. Une relation postérieure et très-étonnante nous assure qu'il se prolonge à l'est (1) jusqu'au *Bahar-Soudan* ou lac du Soudan, dont on ne peut apercevoir le bord opposé. Au delà commence la terre des blancs sur la rive orientale; les Arabes les appellent *N'sarrath*, Nazaréens, c'est-à-dire chrétiens. De ce Bahar-Soudan coule le Nil-el-Abid.

Kabra est, depuis le commencement du seizième siècle (2), le port du Timbouctou; on s'y embarque pour aller à l'ouest à Jinnie, et à l'est à Malli; c'est plutôt un magazin, une station (3) pour décharger les vaisseaux, qu'une ville. Dans la saison de la sécheresse on peut y passer le fleuve à dos de chameau; mais lorsqu'il est grossi par les pluies, il doit être très-dangereux; Mohammed lui donne une portée de fusil de largeur.

Ni les indigènes ni les étrangers ne donnent ici au fleuve le nom du Niger. Ce nom est complétement inconnu (4) dans toute l'Afrique; aucun peuple indigène n'en comprend la signification, et il devra être entièrement banni des cartes quand nous connaîtrons bien ce grand fleuve. Il a été introduit dans les géographies par Leo Africanus et Edrisi, qui ont voulu s'accorder avec les Européens, et surtout avec Pline et Ptolémée.

Mungo-Park l'entendit nommer dans le pays, le *Joliba;* ce nom n'est pas, selon Jackson (5), un composé des mots *Joli* et *ba*, comme on pourrait le croire, puisque *ba* signifie fleuve, dans le pays des Mandingos. C'est le même nom qu'on lui donne encore à Kaschna (6), *Goulbi*, *Gulbi*, d'après une ortographe différente. Le compagnon d'Hadji-Talub (7) le nomme *Dan*, près de Timbouctou; Al Macrisi l'appelle *Dema-Dem* (8); mais, suivant Mohammed, son nom

(1) Jackson's Acc. of Marocco, p. 297.
(2) Leo Afric., l. VIII, fol. 251.
(3) Capt. Lyon's Narrat. of Trav., p. 350.
(4) Jackson's Acc. of Timb., p. 191.
(5) Jackson's Acc. of Timb., p. 479.
(6) Hadji-Hamet, dans Ritchie, p. 231.
(7) Hadji-Talub, p. 134.
(8) Langlès, Not. dans Hornemann, Voyage, II, p. 238.

est *Issa* (1), dans la langue du pays; d'Anville et d'anciens auteurs l'ont déjà désigné sous cette appellation. Les géographes arabes, par exemple *Ebn Batuta*, lui donnent le nom de Nil, et le croirnt, encore aujourd'hui (2), identique au Nil de l'Égypte. Le nom de *Nil* n'est pas une appellation commune à tous les fleuvrs en Afrique, il ne désigne que ces deux fleuves, à l'exclusion de tous les autres (3). Pour le distinguer du fleuve égyptien, les Arabes l'appellent *Nil-as-Soudan* (4), c'est-à-dire le Nil du Soudan (*as* est l'article; ils donnent à l'autre le nom de *Nil-Massr*, c'est-à-dire Nil égyptien. Comme le fleuve du Soudan passr pour le plus grand des deux, les Arabes l'appellent encore *Nil-el-Kabir* (Nil-el-Kebir), c'est-à-dire le grand Nil, et Sbabini le désigne ainsi dsns le voyage qu'il fit sur ses eaux de Kabra à Houssa, seule expédition sur laquelle nous possédions d'exactes données. Les documrns postérieurs d'Hornemann, Beaufoy, Lucas, Jackson, Park et d'autres, sont très-incomplets en comparaison de celui-ci.

Sbabini descendit le Joliba, à partir du Timbouctou, sur une grande barque qui avait un mât, une voile et des rames. Il appelle *Moushgrilia* (5) le lieu où il s'embarqua. L'eau du fleuve était rougeâtre et bonne à boire; chaque soir il mettait son navire en panne, et arriva ainsi, en huit à dix jours à Houssa. Le courant du fleuve n'est pas très-violent, car avec un bon vent on retourne aussi promptement de Houssa qu'on y est venu; dans le calme, on avance à l'aide des rames. Sbabini vit passer, pendant sa navigation, plus de barqurs qu'on n'en rencontre sur le Nil égyptirn entre Rosette et le Caire. Ces barqurs ressrmblent à celles de Tetuan et de Tangirr, seulement elles sont plus grandes et leur construction absolument la même que celle des vaisseaux de la Barbarie; on les calfeutre, au lieu de goudron, avec une espèce de terre rouge. Le voyage de Timbouctou à Houssa dure cinq jours par terre, mais il est plus coûteux que le transport par eau, et c'est pourquoi on ne prrnd presque jamais cette route. Shabini aborda au port de Houssa; la ville en est située à une distance de 12 lieues, ou une journée et demie de marche, au nord. On y transporte les marchandises sur des ânes et des chèvres, et non sur des chameaux. Les nègres indigènrs n'aiment pas cet animal: « C'est le chameau, disent-ils, qui nous emmène en esclavage. »

Le Nil-el-Kabir rst plus large (1) ici que près de Jinnie, et il ressemble au Nil de l'Égypte; ses rives sont couvertes de roseaux et très-basses, de sorte qu'au temps des hautes eaux elles sont au loin inondées par le fleuve. Au mois d'août, époque qui s'accorde parfaitement avec les observations de Mungo-Psrk, à Yamina, et avec celles d'Edrisi, ses eaux ont atteint lrur plus grsnde bauteur. L'inondation dure dix jours; c'est d'elle que dépend la plus ou moins grande abondance de la moisson de riz dans ces contrées, et quand le fleuve est gros, les sources du pays ont, comme près du Nil, une eau excellente, ce qui vient naturellement de ls pression latérale du fleuve. Tous les habitans s'accordent à dire que ce Nil porte ses eaux à une grande mer salée ou à l'Océan; mais il ne reçoit lui-même aucun affluent.

Nous avons dit plus baut ce que nous avons appris après la mort de Mungo-Park à Boussa, de sa navigation dans ces parages. Shabini ne parle pas de ces dangereux rapides, qui, probablement, ont causé la mort de l'illustre voyageur.

Le pays qui s'étend sur les bords du fleuve est une contrée bien cultivée, couverte de villages dont les habitans reçoivent l'étranger avec braucoup d'hospitalité. Ils cèdent leur propre tente au voyageur, et vont babiter, pendant son séjour, dans celle de leur voisin.

La ville de *Houssa* (2), dont on a mis en doute l'existencr, est située à l'est-sud-est de Timbouctou; et elle est beaucoup plus grande que cette ville; Sbabini, qui y vécut deux ans, ne l'avait pas parcourue en entier; selon lui, le Caire n'est qu'un tiers plus grand que Houssa. Cette ville n'a pas de muraille, ses rues sont irrégulières, comme celles de Fez et de Maroc; les maisons ressemblent à celles de Timbouctou, elles sont peintes en noir et couvertes de toits plats; la citadelle, ou le palais, a plus de deux lieues de tour, avec un grand nombre de portes, toutes gardées par des sentinelles.

La royauté y est élective; le roi choisit lui-même, sans avoir égard au rang, le conseil des sages, composé de plusieurs centaines de membres; il exerce un pouvoir drspotique. La con-

(1) Mohammed, dans Ritchie, p. 231.
(2) Ibid.
(3) Jackson's Acc. of Timb., p. 507.
(4) Ibid., p. 487.
(5) Shabini, p. 37.

(1) Shabini, p. 39.
(2) Ibid, p. 41.

stitution politique de Houssa s'accorde, d'ailleurs, en un grand nombre de points, avec celle de Timbouctou. Il y a des juges particuliers pour décider les contestations qui s'élèvent sur les propriétés, sur leur étendue, leur situation et leurs limites. Comme dans l'antique Égypte, tout ce qui se rapporte à la propriété des terres est décrit soigneusement dans la langue du pays (1); leur écriture diffère entièrement de l'arabe. Ils écrivent de droite à gauche, comme à Timbouctou; mais Shabini n'y put jamais rien comprendre (c'est peut-être un des restes de l'ancienne langue punique ou carthaginoise, dont l'évêque Münter a retrouvé des traces jusque chez les nègres de la Côte-d'Or) (2). Peut-être que les Romains, en suivant ces traces, et à l'aide des itinéraires des Carthaginois, pénétrèrent, sous la conduite de Cornélius Balbus, par Gadames, Fezzan, Tabou, jusqu'à Kaschna, et c'est de là, sans doute, que Pline aurait puisé ce qu'il sait du Niger : « *Nigri fluvio eadem natura quæ Nilo* (3). »

Les habitans de Houssa sont très-grands et ressemblent beaucoup à ceux de Timbouctou; lorsque le sort les amène comme esclaves dans le pays des Arabes (4), ils se distinguent de leurs autres compagnons d'infortune par un extérieur plein de noblesse et de franchise, par leur activité, leur intelligence et par toutes les autres qualités de l'esprit. Leur nez est moins proéminent que chez les autres nègres; leurs yeux sont noirs, expressifs. Le roi de Houssa est un nègre; ses revenus se composent d'un impôt de deux pour cent qu'il lève sur toutes les productions du pays. Les marchands étrangers ne paient aucun tribut; les habitans de Houssa croient que, loin d'exiger d'eux des impôts, on devrait plutôt leur accorder des avantages. Le roi peut mettre sur pied une armée de 70,000 hommes de cavalerie et de 100,000 hommes d'infanterie. Les troupes sont armées de mousquets fabriqués dans le pays. Les habitans de Houssa, comme ceux de l'occident du Niger, sont superstitieux; ils croient à la magie, et surtout aux possédés.

Le commerce est le même que celui de Timbouctou; on y rencontre beaucoup de courtiers et de marchands de Timbou (de la terrasse des Foulahs à l'ouest), de Bornou, Moschou(?) et de l'Inde (?). Ils tirent leurs étoffes de coton de *Bengala* (du Bengale) (?).

L'ivoire, le tibbar ou la poudre d'or et les esclaves sont les principales denrées du pays.

On trouve le tibbar dans le sable; à 3 ou 4 milles géogr. (16 *miles*) de la ville. On ne voit pas ici de montagnes, mais seulement de grandes plaines unies, couvertes d'une terre d'un brun foncé. Comme sur la Gambie supérieure, il est permis à chacun d'y aller chercher de l'or. On apporte la terre qui contient l'or sur des chameaux que l'on recouvre de cuir pour les garantir des morsures des serpens. On remet ensuite cette terre à des gens qui, pour un petit salaire, la lavent, et en retirent ainsi le précieux métal. Il y a beaucoup d'esclaves à Houssa, et on en fait un grand trafic. Le roi ne peut réduire aucun de ses sujets en esclavage; on amène les esclaves à Houssa de Bornou, Bambarra, Jinnie, du pays des Fils-des-Chiens (*Beni-Killed*, et de celui des Fils-des-Hommes-Nus (*Beni-Ari*). La plupart sont des prisonniers faits à la guerre, des malheureux enlevés sur les routes ou des enfans volés; quoique ce crime soit sévèrement défendu par les lois, le vol des enfans est très-fréquent. Selon Shabini, le royaume de Houssa doit s'étendre au delà de Timbouctou, et ses domaines sont, sans doute, très-vastes sur la rive méridionale du Nil-el-Kabir; cet auteur lui suppose vingt-cinq journées d'étendue. Les deux royaumes de Timbouctou et d'Afnou lui sont soumis, et aucun de leurs habitans n'est réduit à l'esclavage; Shabini nomme encore près d'Afnou le royaume de *Darfnil;* les contrées qui avoisinent le Houssa sont : Bambarra, Timbou, Moschou, Jinnie, qui toutes sont habitées par des nègres (1).

A l'est de Houssa, est situé le grand royaume de Kaschna. Les marchands maures, qui ont parcouru toutes les autres parties de l'Afrique centrale, ne savent rien des contrées situées à l'est de Timbouctou et de Houssa. Nous n'avons sur ce pays que quelques traditions vagues et confuses venues du Maghreb, et recueillies par Ritchie et Burckhardt (2).

Parmi les tribus nègres de l'Afrique centrale, où les auteurs arabes plaçaient autrefois de grands

(1) Shabini, p. 43.

(2) Hebraische Namen auf der Goldküste in Fundgruben des Orients, IV, b. 3e cah.

(3) Pline, Hist. nat., V, c. 5-9; et Rennell, Appendix à Mungo-Park Trav., p. XVI.

(4) Jackson's Acc. of Marocco, p. 292.

(1) Voy. NOTE QUATRIÈME à la fin du volume.

(2) Hadji-Hamet, dans Ritchie, p. 231-234. — Burckhardt, Trav., App. Nr. II, p. 486, et Nr. I, p. 477.

royaumes civilisés, semblables à ceux de Houssa et de Timbouctou, on distingue surtout la grande race des *Felleta :* les tribus de ce peuple qui habitent dans le voisinage du Bornou se disent mahométans; les autres hordes sont demeurées idolâtres. Ces Felleta semblent avoir acquis, depuis un certain temps, une grande puissance dans tout le Soudan; et, comme les Nuba et les Galla, leurs voisins de l'est, ils se sont répandus à travers le centre du continent. Burckhardt vit à la Mecque, un Felleta qui y était venu en pèlerinage, et qui lui dit avoir sa tente à Timbouctou. Ce sont des hordes de cavaliers qui combattent avec l'arc et la flèche; leurs arcs sont de fer et très-courts; ils empoisonnent leurs flèches, de sorte que la blessure la plus légère apporte la mort; ils ont pour eux un contre-poison. Ils viennent probablement du plateau montueux, où les chevaux se trouvent en grande quantité, comme dans le Habesch et le Bornou (1), tandis qu'ils sont très-rares dans les basses-terres brûlantes du Soudan.

Ces Felleta ont conquis et ravagé le Bornou et le Kaschna (*Cassina, Casena*, un des quinze royaumes nègres de Leo Africanus). Ils ont détruit Kaschna, il y a environ trente ans, et tous les pays voisins sont aujourd'hui, selon Hadji-Hamet, natif de Bornou, au pouvoir de Bello, chef des Felleta, fils de Hatman-Danfodio, qui, Bonaparte africain, soumit par les armes toute cette partie de l'Afrique centrale. La résidence de Bello est maintenant à Kaschna. Peut-être cet homme athlétique, mentionné plus haut (p. 182), qui, venu de Cassina (2), couvert d'amulettes d'or et d'argent, servait comme mahométan dans l'armée du roi des Ashantis contre les Fantis, est-il un des princes fugitifs de Kaschna qui trouva, avec son parti, accueil et protection à la cour de Coumassie. Cette supposition nous expliquerait bien des documens que les Anglais obtinrent, dans la résidence des Asbantis, sur l'Afrique centrale, et que Bowdich nous a fait connaître : nous aurions ainsi la cause de la liaison étroite de cet état avec le parti opprimé du Soudan qui a frayé la route à travers l'Afrique centrale. Nous ne possédons pas encore aujourd'hui des données exactes sur ces Felleta, mais nous supposons qu'ils ont une commune origine avec les *Foulah, Phelleta, Phalatija*, que nous avons cités plus haut (1). Ils descendent du haut pays de montagnes qui serait leur commune patrie; mais peut-être n'est-ce pas encore leur séjour primitif; il est possible que, repoussés antérieurement du nord de la Garamantie et de la Gétulie, ils aient trouvé dans les montagnes un accueil hospitalier et qu'ils s'y soient ensuite établis. Cette race doit former la principale masse de peuples de la Haute-Afrique centrale.

Un grand nombre de traditions bizarres sont répandues sur eux, comme étant ennemis des Mahométans du Soudan; nous rangeons parmi elles la relation suivante, tirée du récit des Maures : Entre Timbouctou et Kaschna, dans le pays appelé *Beb-Houssa*, c'est-à-dire porte du Houssa (peut-être est-ce le défilé, sur le Niger près de Boussa, où périt Mungo-Park ?), vit un peuple parlant une langue qui lui est propre (2); les Arabes la comparent à l'anglais, à cause du sifflement des mots dont le son ressemble à la voix des oiseaux. Ce peuple monte à cheval sur des selles, comme les Anglais ; il porte des éperons, des turbans, ne se bat qu'en combat singulier et s'adonne à la magie, etc. Ces *Felleta, Foulah, Folgiens*, dont les hordes de cavaliers ont donné lieu à ces contes, sont peut-être le même peuple qui attaqua la barque de Mungo-Park, sur le Niger, avec des lances et des flèches, et qu'Amadi Fatuma et Isaaco appelèrent *Poules* (3). Suivant le récit d'Isaaco, le roi de Ségo, à la nouvelle du malheur de Mungo-Park, déclara la guerre aux Poules (4), ses ennemis naturels, sous prétexte de venger la mort du blanc. Mais, après quatre mois de combats, il fut forcé de céder à leur puissance et de se retirer dans le Bambarra. C'est probablement le peuple dont Mungo-Park fait la description dans sa dernière lettre à Jos. Bank. Ils ressemblent aux Maures par leur couleur, et il les nomme *Sourka, Mahinga, Towarik*. C'est pour se mettre à l'abri de leurs flèches qu'il éleva une tente sur son bateau.

Moilien nous communique les observations suivantes sur ces Poules ou Phelleta qui se sont répandus successivement à travers tout le centre de l'Afrique. Il les avait souvent rencontrés sur le Sénégal, la Gambie et le Rio-Grande. Ces do-

(1) Shérif Mohammed, dans Proceedings, I, p. 132.
(2) Bowdich Mission, p. 158.

(1) Voy. vol. I, p. 468.
(2) Jackson's Account of Marocco, p. 303.
(3) Mungo-Park, Journal, p. 209.
(4) Ibid., p. 216.

cumens sont précieux et contiennent des données importantes sur l'histoire de ce peuple, dont l'origine nous est encore inconnue.

Les *Poules* ou *Foulahs* de Timbo sont en commerce continuel avec Ségo et Timbouctou. Ils ont encore des relations avec d'autres contrées du centre de l'Afrique qui sont presque inconnues aux autres marchands (1). Nous avons déjà vu plus haut que, comme les habitans de Timbouctou, ils ont le privilége de n'être pas réduits à l'esclavage; ils y jouissent d'une grande considération et ont été autrefois alliés avec les Mandingos. La ressemblance du nom des deux villes, Timbou et Timbouctou n'indiquerait-elle pas une origine commune? Les habitans de Bondou sont aussi des Poules, selon Mollien. Durand (2) prétend même que cette contrée et le petit pays montueux de *Foulah-Dou*, sur le Sénégal inférieur, sont leur patrie primitive; mais Rennell (3) rejette, avec raison, cette supposition, car ils se sont répandus en trop grand nombre à travers l'Afrique centrale pour être descendus d'un si petit pays d'alpes.

On ne peut, dit Mollien (4), rien préciser de certain sur leur origine; suivant une tradition, ils auraient autrefois dressé leurs tentes dans les contrées fertiles du nord de l'Afrique, dans l'ancienne Numidie, et les Joloffes auraient habité tout près d'eux. L'arrivée des Sarrasins aurait refoulé ces deux peuples avec leurs troupes de chameaux et de chevaux jusque sur les rives méridionales du Sénégal et au sud-est. Ils se seraient retirés ainsi jusqu'au Niger et même au delà. Ils auraient ensuite repoussé, à leur tour, d'autres peuples, entre autres les Serrères, et fondé les royaumes de *Baol* et de *Sin*. (De là peut-être le *Bala* des Carthaginois et le *Jin* des Asiatiques? Ces deux mots nous rappellent l'idée du culte du soleil et des génies dans les noms les plus anciens de Jinnie, Jin-Bala, Zimbala, etc.) Les Maures les ayant suivis plus tard forcèrent les Poules qui s'étaient établis sur le Sénégal à embrasser l'islamisme et à leur payer un tribut de millet. Les Poules ne sont restés indépendans que dans les pays de montagnes; entre les grands fleuves, ils se sont séparés peu à peu en un grand nombre de petits groupes; ils ont même entièrement disparu comme peuple, et se sont confondus avec les nègres; ou s'ils existent encore, ils sont tombés dans un état de dégénération complète; ce sont des pasteurs errans qui nourrissent la plus grande haine contre tous les mahométans. A cette race appartiennent aussi les Laodés (1), peuple semblable aux Bohémiens de l'Europe; dispersé au milieu des Joloffes, il va errant toujours, sans propriétés et sans terres. Des ânes, de l'argent et quelques ustensiles, voilà tout ce qu'il possède. Les Laodés sont idolâtres, ils parlent la langue des Poules, prédisent l'avenir et savent faire quelques vases de bois; ils sont malpropres et habitent dans les lieux couverts d'épaisses broussailes.

Un fait qui semble confirmer cette émigration des Poules, du nord ou probablement du nord-est, est la différence de leur race de celle des nègres. Leur mélange avec eux depuis qu'ils eurent conquis les contrées des nègres et depuis les guerres du seizième siècle, n'a pu encore effacer cette séparation primitive. Mollien en fait la même description que nous en avons donnée nous-mêmes. Leur peau est cuivrée et non pas noire; ils n'ont pas la physionomie des nègres, et elle se rapproche plus de celle des Européens; leurs cheveux sont longs et bouclés et non pas courts et laineux. Leur caractère national se distingue avantageusement de celui des nègres; même les plus pauvres d'entre eux ne se trahissent jamais, ils ne vendent jamais comme esclaves, ou eux-mêmes ou des membres de leur famille. Ils possèdent encore plusieurs arts qui doivent remonter probablement à une tradition antique: ils savent travailler le fer, le cuivre et tisser des étoffes. Mollien apprit encore sur le Rio-Grande que ces Poules ont pénétré aussi dans les contrées les plus orientales du Soudan; ils doivent posséder aujourd'hui le royaume de *Massina*, au nord du Bambarra et à l'ouest du lac Dibbie, ainsi que plusieurs contrées à l'est du Timbouctou, comme *Kassoun*, *Ouasselon, Sangarari, Bondou* et *Fotau-d'Iallon;* mais ils se sont mélangés presque partout avec les nègres, et leur race s'est rarement conservée pure. Les Poules à la peau cuivrée, quoique d'un sang plus pur, sont regardés aujourd'hui par les Poules à la peau noire, c'est-à-dire par ceux qui se sont mêlés aux nègres, comme d'une race inférieure et par conséquent méprisés. Nous supposons toutefois qu'ils ont la même conformation physique, car, si on les compare aux nègres du sud et aux races du nord à la peau

(1) Voyage de Mollien.

(2) Durand, Voyage, II, p. 134.

(3) Rennell, App. Mungo-Park, Trav., p. LXXXVIII.

(4) Voyage de Mollien.

(1) Voyage de Mollien, p. 24.

noire, ils forment l'anneau intermédiaire entre les habitans de Bornou, les Touaricks, les Abissins et les Somaulis (1).

5. *Caravane de Sidi-Hamet à Wassenah près du grand fleuve de Timbouctou.*

(Fragment.)

Les relations de témoins oculaires auxquels on peut ajouter foi ne contiennent plus, à l'est du pays de Houssa que nous venons d'étudier, de données exactes et précises résultant de l'observation même des faits. On dit seulement, en général et sans rien déterminer, que, plus à l'est encore, sont situés tels villages, tels royaumes, tels fleuves et tels lacs. Ainsi, au point où nous sommes arrivés, commence maintenant le champ des hypothèses, la terre inconnue, comme elle commençait pour les Européens il y a quelques dizaines d'années, au Sénégal supérieur et à la Gambie. Nous avons maintenant à combiner les purs énoncés ou les renseignemens détaillés qui nous viennent de l'est, avec le petit nombre de ouï-dire que nous avons recueillis de l'ouest. Une seule relation complète nous reste à étudier; c'est celle du voyage de Sidi-Hamet à Wassenah, le long du Grand-Fleuve; et, comme nous allons le voir, il ne nous conduit pas à l'est, mais au sud-est. On ne peut le citer que comme un fragment isolé, sans lien avec ce qui l'entoure, et qui trouvera plus tard son explication.

La grande caravane du *Schegar* de Timbouctou était conduite par *Shelban*, frère de Sidi-Hamet, et escortée par le Schegar lui-même. Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais entendu parler de *Wassenah*. A deux lieues de Timbouctou, elle se dirigea, au sud, vers le Joliba que Sidi-Hamet appelle toujours *Zolibib* (2). De là, on s'avança, pendant six journées de marche, à travers des plaines unies; la caravane avait toujours le fleuve à droite; et, marchant au sud-est, elle arriva à la petite ville de *Bimbinah*, où une montagne repoussait le Zolibib encore plus au sud-est. La caravane quitta alors les rives du fleuve et s'engagea, plus au sud, à travers un pays boisé et montagneux, et, après quinze jours de marche, elle rejoignit de nouveau le fleuve.

Les bords étaient habités ici par une peuplade nègre alliée avec le roi de Timbouctou. Elle attaqua les voyageurs qui, trop faibles pour faire résistance, cédèrent vingt bœufs à leurs ennemis. Au delà du Grand-Fleuve, on rencontra encore d'autres hordes de nègres armés et deux villes. Sidi-Hamet ne doute pas que ce fleuve ne soit identique avec le Joliba; cependant il pourrait se tromper, puisqu'il en a quitté les bords pendant quinze jours; mais nous n'avons aucun moyen de nous assurer de l'exactitude de son assertion. Il l'appelle toujours le *Zolibib* (1) comme auparavant, et nous dit qu'il coule au sud-est. La caravane longea ses bords pendant trois jours; les rives devenant ensuite très-escarpées, elle eut à gravir, pendant six jours, une haute passe de montagne, du haut de laquelle on apercevait, à l'ouest, une grande chaîne. Il aurait été impossible de marcher sur les parois escarpées de la montagne, le long de la rive du fleuve. Lorsqu'on fut descendu des hauteurs, la route ramena près du lit du fleuve qui était tout rempli de rochers, à travers lesquels il précipitait avec violence ses flots bruissans. La route devint ensuite plus commode, et conduisit au sud-est et à l'est. Les douze journées suivantes, on abandonna les montagnes, marchant toujours à la droite du fleuve qui reçoit un grand nombre de larges et profonds affluens. Il était couvert de canots qui le parcouraient dans tous les sens, et l'on voyait s'élever, à l'ouest, de très-hautes montagnes. La caravane fit halte, pendant cinq jours, à un endroit où l'on passe le fleuve. On marcha ensuite quinze jours le long de Zolibib avant d'arriver à la ville de Wassenah.

La caravane fut accueillie avec hospitalité, et on lui donna pour demeure un quartier entouré de haies et situé dans l'enceinte même de la ville. Elle y séjourna deux mois pour rassembler les esclaves, l'or et l'ivoire qu'elle devait ramener.

La ville de Wassenah (2) est située entre de hautes montagnes sur le fleuve qui coule presque directement vers le lac. Il est si large en ce lieu qu'on peut reconnaître à peine ceux qui naviguent sur le côté opposé. Les habitans de Timbouctou l'appelaient *Zolibib*, et ceux de Wassenah *Zadi*.

Les murs de la ville construits en pierre, sans ciment ni mortier, ressemblent, quant à la maçonnerie, aux murs que l'on rencontre dans la province maroquienne de Haha. Ils sont plus

(1) Voy. Note cinquième, à la fin du volume.
(2) Sidi-Hamet, p. 370.

(1) Sidi-Hamet, p. 370.
(2) Ibid., p. 372.

hants et plus forts que ceux de Timbouctou, et forment un carré avec une porte sur chaque côté : un jour entier suffità peine pour en faire le tour. Tout le pays à l'entour est bien cultivé et couvert de champs d'orge, de seigle et de riz ; on y rencontre une espèce d'arbre ressemblant au dattier (sans doute le cocotier), avec des fruits de la grosseur d'une tête d'homme, qui contiennent un jus blanc. Les bœufs, les vaches, les ânes et la volaille étaient en abondance; mais on n'y trouvait ni chameaux, ni chevaux, ni moutons, ni chèvres. La caravane acheta des habitans beaucoup de seigle, de riz, de froment, de lait et de viande : malheureusement, Sidi-Hamet n'entendait rien à leur langage; pendant les deux mois (de mars et d'avril) que ce voyageur séjourna à Wassenah, il plut presque toujours. Cette circonstance mérite d'attirer notre attention, attendu que, sur le Congo, les pluies commencent au mois de novembre et durent jusqu'au mois de janvier (1), et de même sur la côte de Guinée.

Suivant l'opinion de Sidi-Hamet, la population de Wassenah est du double plus nombreuse que celle de Timbouctou; dans toute la contrée, les bords du fleuve sont couverts de villes et de villages. Les habitans ne sont pas musulmans : ils adorent la lune; ils ne savent pas même écrire; mais ils sont très-hospitaliers, et aiment beaucoup le chant et la danse. Les habitans se nourrissent en partie de poissons que le fleuve fournit en abondance, ainsi que de crocodiles : les canots dont ils se servent pour naviguer sont des arbres creux, capables de contenir quinze à vingt hommes.

Les voyageurs ne pouvaient jamais entrer plus de vingt à la fois dans la ville ; et, tous les soirs, ils étaient obligés d'en sortir. Le roi habitait un palais quadrangulaire, construit en pierre; il avait 150 femmes et 1,000 esclaves. Son costume se composait d'une chemise blanche, d'un pantalon couleur orange, garni d'or, de pierres brillantes et de coquillages. Il porte le titre d'*Olibou* (Oleeboo), qui signifie bon sultan, et est toujours monté sur un grand animal, appelé *ilfemont*, dont on emploie les dents, et qui, dit-on, se trouve en quantité dans les contrées inférieures du fleuve (l'éléphant). Le roi est entouré d'une nombreuse garde nègre.

Sidi-Hamet (2) apprit du frère du roi que, dans peu de jours, il allait descendre le fleuve avec 60 barques et 500 esclaves, se dirigeant d'abord au sud, ensuite à l'ouest, vers une grande eau, où un peuple blanc, qui a de grands vaisseaux avec des canons, achète les esclaves pour des fusils, de la poudre et du tabac, et que, dans trois mois et vingt jours, il reviendrait avec des richesses considérables.

Sidi-Hamet observe en même temps que lui-même avait vu beaucoup de personnes qui avaient fait le même voyage. Lui-même s'en retourna, en trois mois, et par le même chemin, à Timbouctou.

(1) Tuckey Narr., p. 201. — Meredith, Acc., p. 4.

(2) Sidi-Hamet, p. 577.

LE SOUDAN MOYEN ET ORIENTAL.

§ 22.

3e Éclaircissement.

***Bornou*, *Kaschna*, *Wangara*, *Bahar-Soudan*. — *Distinction entre les fleuves de Timbouctou*, *de Kaschna*, *de Bornou et de Wassenah*, *ou le Niger occidental* (Issa, Joliba), *le Niger septentrional* (Gulbi), *le Niger oriental* (Tschadi), *et le Niger méridional* (Zadi).**

Il nous reste encore à examiner une partie considérable de l'Afrique centrale, depuis Houssa jusqu'au méridien de Kobbe (1), dans le Darfour (27e long. est de Greenw.), ou, en d'autres termes, l'espace situé entre les 20e et les 45e long. est de l'île de Fer.

Au milieu de l'Afrique centrale est situé un royaume appelé *Bornou*, depuis les temps anciens, le seul du Soudan où aient pénétré des témoins oculaires : toutes les contrées environnantes ne nous sont connues que par ce que les voyageurs en apprirent dans ce royaume. Il est, dans cette obscurité géographique, le seul point lumineux qui jette quelque jour sur les pays qui l'avoisinent; aussi l'avons-nous choisi comme point de départ dans nos recherches sur les contrées de l'intérieur du Soudan.

Le Tschadi ou la grande eau, et les Bahars à l'ouest et à l'est du Bornou.

Tous les renseignemens que nous possédons s'accordent à dire que, dans l'intérieur du Bor-

(1) Dernière station du voyage de Browne.

nou, est situé un grand lac d'eau douce (1), à l'est duquel est bâtie la ville de *Birney*. L'étendue de ce lac, qui reçoit une quantité de cours d'eau, n'est pas exactement définie; les uns lui donnent quatre, d'autres quinze lieues d'étendue, etc. Il est couvert d'îles, et s'appelle *Nou*; de là, le nom de *Bornou* qu'on donne au pays qui l'environne. Ses bords sont habités par des idolâtres, dont le plus grand nombre s'appelle *Voey* (2).

Birney n'est pas le nom propre de la ville; il ne désigne, dans la langue de Bornou (3), que la capitale du pays; de là vient qu'elle s'appelle également *Bornou*. Suivant Hadji-Hamet, prince indigène du Bornou, le Caire en Égypte n'est pas aussi grand que Bornou. Le grand fleuve qui coule ici, à une demi-journée au sud-est de cette ville, est le *Kamadkou* (4), nom appellatif qui, dans la langue de Bornou (5), signifie un grand fleuve. Un habitant du Bornou nous apprend qu'à l'époque du débordement, on y précipite annuellement, par ordre du roi, et avec une grande solennité, une esclave vierge et richement habillée, et que ce sacrifice (comme autrefois en Égypte) préserve la ville de la destruction (6). Hadji-Hamet appelle la ville où se pratiquent ces usages, *Gambarou* (7); on y voit encore, dit-il, des débris de forts et de maisons bâtis par des chrétiens qui, suivant la tradition, avaient jadis possédé ces contrées; l'on y déterre aussi une quantité de monnaies de cuivre; mais, avant de traverser le Bornou et de passer à Gambarou, le fleuve coule à travers le pays de Soudan; ses sources sont inconnues; à l'est de Bornou, il reçoit les eaux du fleuve *Shary*. Seetzen apprit, à Alexandrie en Égypte, d'un pèlerin de Bornou (*Ber-Noh*, dans Seetzen), que, près de cette ville, le fleuve est aussi grand que le Nil égyptien, et qu'il est couvert de grands bateaux à voiles et à rames.

Burckhardt, qui prit des informations très-exactes sur les localités du Soudan, nous a tracé un itinéraire de Borgo (pays situé à l'est de Bornou, sur le Bahr-el-Ghazel), au Fezzan (au nord-ouest), d'où il résulte que les royaumes de Begharmi et de Bornou se trouvent placés à l'ouest (1) de cette route, et non pas au nord, comme ils ont été faussement dessinés sur toutes les cartes d'Afrique, depuis Rennell et Arrowsmith. D'après toutes les autres données que Burckhardt parvint à se procurer en Afrique, il paraît maintenant certain que le Bornou est situé beaucoup plus à l'ouest qu'on ne l'a cru jusqu'à présent, c'est-à-dire directement au sud du Fezzan, ce qui s'accorde aussi parfaitement avec les rapports de Hornemann et de Ritchie.

Il importe donc, avant tout, de rectifier les cartes, à l'égard des royaumes du Soudan; nous en rapportant aux indications de Ritchie, nous plaçons la capitale du Bornou à peu près au 16° lat. nord, et au 16° long. est de Greenw.; Kanem, au contraire, au 18° 11' lat. nord, et du 17 au 18° long. est de Greenw. (2).

Les nègres appellent proprement *Soudan* (3) le pays situé à l'ouest du Bornou, jusqu'à Timbouctou; de là le nom de *Bahar-Soudan*, c'est-à-dire *grande eau du Soudan*, qu'ils donnent au grand lac de Niffé; de là encore le prétendu *Wangara* d'Edrisi, au sud de ce Bahar-Soudan, appellation qui est commune à plusieurs pays marécageux (suivant le capitaine Lyon, à trois contrées). Il faut donc ainsi nécessairement placer ce pays, de même que le Bornou, beaucoup plus à l'ouest qu'il ne l'a été jusqu'à présent sur les cartes (4). Burckhardt, ainsi que son prédécesseur Browne (5), dans le Darfour, n'entendirent nulle part parler d'un Wangara à l'est (6).

D'après l'ensemble de ces rapports géographiques, les faits que nous venons d'émettre ne peuvent plus, à la vérité, souffrir aucun doute; mais l'identité du Niger près de Timbouctou avec le Niger du Bornou n'en est pas encore prouvée pour cela; Ritchie lui-même dit n'avoir rencontré aucun témoin oculaire qui eût affirmé que le fleuve appelé Issa à Timbouctou fût le même qui, traversant le lac d'eau douce près de Niffé, arrose le royaume de Kaschna, où il s'appelle Gulbi, et, après avoir baigné Gano, Bornou et

(1) J.-L. Burckhardt, Travels in Nubia. Lond., 1819, in-4°. App., I, p. 447.

(2) Voyez NOTE SIXIÈME, à la fin du volume.

(3) Hadji-Hamet, p. 231.

(4) Ce nom se trouve déjà sur la carte d'Afrique de Fadun.

(5) Vocabularies of the Borgo and Bornou lang., dans Burckhardt Trav., p. 491.

(6) Burckhardt, Trav., App., II, p. 489.

(7) Delisle, dans sa carte d'Afrique pour Louis XIV, A., 1700, appelle déjà le Niger Gambarou; il fit donc usage de très-bonnes sources.

(1) Burckhardt, Trav., App., II, p. 487-488.

(2) Ritchie, dans le Quart. Review, p. 234.

(3) Ibid., p. 234.—Burckhardt, Trav., p. 480.

(4) Ibid., p. 234.

(5) Browne, Travels, Appendix, I, p. 450.

(6) Burckhardt, Trav., p. 486.

Kanem, reprend son cours au sud de Beghsrmi, et reçoit les eaux du Shari. Cependsnt le voyageur anglais ajoute que l'identité des deux fleuves est généralement admise; il pense avec son savant commentateur que l'opinion des indigènes, à cet égard, est d'autant plus vraisemblable qu'elle s'accorde avec tous les renseignemens recueillis par Park, Hornemann, Browne, Burckhardt, Jackson et par lui-même, à Mourzouk, et qu'elle n'est combattue par aucun des géographes arabes.

Les anciens Arabes avaient admis qu'en tout cas, le fleuve de Timbouctou et celui de Bornou font partie d'un seul et même système, quand même ils ne seraient pas le même fleuve; cette opinion s'est conservée jusqu'à nos jours parmi les marchands du Maroc, dont Jackson a recueilli les récits (1). A les en croire, le grand Bahar-Soudan ou lac du Soudan est situé à quinze journées de marche (2) à l'est du Timbouctou (3), et traversé par le grand Nil des nègres (4) (Nil-el-Abid). Ces données furent confirmées unanimement par sept marchands maures, hommes intelligens et judicieux, qui tous avaient parcouru le Soudan. Le Bahar-Soudan est, dit-on, couvert de bateaux pontés portant 150 à 200 hommes et 40 tonneaux; les habitans du fleuve sont ici les meilleurs marins.

Ali-Bey a pleinement confirmé toutes ces relations sur le Nil-Abid et le lac du Soudan par les informations qu'il parvint à se procurer dans le Maroc (5). L'espace, dit-il, qui sépare la source du Niger de la source du Misselad (23°30' de l'ouest à l'est, et 20° du nord au sud) n'envoie aucun fleuve à l'Océan, mais toutes les eaux qu'il contient, coulent dans le Bahar-Soudan qui, comme il paraît, est de la grandeur de la mer Caspienne. Le Nil-Abid inonde ses bords comme le Nil d'Égypte, et ressemble alors à un bras de mer. Il prend sa direction vers le centre de l'Afrique, où il forme une mer qui ne correspond à aucune autre; les barques nègres mettent, dit-on, quarante-huit jours pour naviguer d'un côté à l'autre. L'Arabe Boublal, auquel nous sommes redevables de ces détails, compare cette mer à la Méditerranée. Il n'est pas difficile de s'apercevoir que ce récit, empreint du style oriental, est, comme d'ordinaire, un peu exagéré.

Ce lac dont il est ici question est sans doute le même dont Mungo-Park entendit dire, à Sansanding, qu'il est situé à un mois de marche de cette ville (1), au delà de Baedou et de Gotto (2), et qu'il a beaucoup plus d'étendue que le lac Dibbie; ses eaux, lui dit-on, se portent tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre direction; il s'appelle *Ba-Seafina*, c'est-à-dire eau des vaisseaux (3), et des chrétiens habitent ses bords. Or, Jackson regarde le nom de *Ba-Seafina* comme identique avec *Bahar-Soudan*. En effet, on assure que les bords du Bahar Soudan sont habités par des blancs qui s'habillent comme les Maures Berbères, portent des turbans, mais ne parlent pas l'arabe. Suivant d'autres Arabes, ces chrétiens seraient les blancs qu'ils appellent *N'sarrath* (4). Nous trouvons au sud du Nil-Abid, sur les frontières de *Malli* et de *Lamlam*, une tradition d'après laquelle les tribus perdues d'Israel habiteraient les contrées du Bahar-Soudan. C'est là aussi, dit-on, que se trouve ce peuple cavalier que les marchands comparent aux Maures et aux Européens, parce qu'ils se servent de selles.

Hadji-Hamet nous apprend, comme nous l'avons déjà vu ailleurs, que la tradition des pays habités par des chrétiens, se trouve aussi répandue dans les environs du lac de Bornou.

Il est donc suffisamment établi que déjà anciennement des chrétiens habitaient sur les bords du Bahar-Soudan. En tout cas, l'apparition de ces blancs, qui dans l'origine ne peuvent être que des Européens, n'est pas une raison suffisante pour nous faire admettre que le Ba-Seafina soit l'Océan près de la côte de Guinée. D'ailleurs Ebn Batuta avait vu des blancs longtemps avant la découverte de ces côtes par les Portugais; en 1350, dans son voyage de Ségo à Mali, situé à l'est de Timbouctou, il prit dans cette capitale du royaume ses quartiers chez des blancs et y séjourna deux mois *(ubi in alborum hospitio diversatus sum)* (5). Il en connut aussi à l'est de Timbouctou, à Sagbar; ils appartenaient ou

(1) Jackson's Account of Marocco, 2° éd., ch. 13.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 486.

(3) Il commencerait par conséquent 5 cinq journées de marche, à l'est de Boussa.

(4) Jackson's Acc. of Timb., p. 517.

(5) Voyage d'Ali-Bey.

(1) Mungo-Park, Journal, p. 168.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 447.—H. Murray, Historic Acc. of Discov., II, p. 417.

(3) Jackson's Acc. of Timbucto, p. 450.

(4) Jackson's Acc. of Marocco, p. 297.

(5) Ebn Batuta, p. 48.

à la secte de Charedshites (K) ou à celle des hérétiques Byadha (B) (1).

Le shérif Imhammed, qui avait voyagé de Tripoli à *Kaschna*, sur le Grand-Fleuve, raconta à Lucas, que le Nil-Abid, le Nil des nègres, qu'il avait passé deux fois, en bac, au même endroit, avait 24 pieds de profondeur, et que la voix des mariniers ne porte jamais d'une rive à l'autre. Le fleuve, dit-il, ne coule pas de Kaschna à l'est, mais à l'ouest; son courant est très-rapide et les bateaux sont dans l'impossibilité de naviguer contre. Ces indications du shérif pourraient nous faire croire que le Bahar-Soudan est alimenté de deux côtés à l'est et à l'ouest. Jackson, en effet, trouve dans cette hypothèse l'explication du double courant du *Ba-Sea-Fina* dont parle Mungo-Park, phénomène que dans l'Océan on s'expliquerait très-bien par le flux et le reflux.

Suivant le récit du shérif Imhammed, la longue ligne continue de ce grand fleuve du Soudan, que jusqu'ici on a pris pour le Niger, serait ainsi interrompue par la rencontre de deux fleuves qui, coulant dans une direction opposée, se réuniraient dans un bassin commun, le Bahar-Soudan. On ne nous parle nulle part d'un écoulement à l'est; au contraire, tout l'espace presque inconnu qui sépare le Houssa de Kaschna, espace de 100 milles au moins (il faut pour aller de Sansanding à Kaschna, deux mois de temps. voy. p. 239), est tellement grand, qu'il peut très-bien y exister un immense bassin, sans que les Européens en aient jamais eu connaissance. Si ce bassin a en effet une décharge, ce ne pourrait être que le fleuve de Wassenah, le Zadi (voy. p. 269). Sidi-Hamet s'exprime en faveur de cette hypothèse (2).

Mais la supposition du cours occidental du Gulbi, près de Kaschna, supposition qui ne repose absolument que sur le témoignage du shérif Imhammed, est en contradiction directe avec ce que nous avons dit ailleurs de l'embouchure du Kamadkou, ou Tsad dans le lac de Bornou, ainsi qu'avec les indications positives de Sidi-Mousa (3); ce voyageur affirme que le Nil coule à l'est par le Bornou et le Begharme; il passe, dit-il, à quatre journées de marche au sud de la capitale du Begharme, où il a un mille anglais de largeur et est très-profond; de là il se tourne vers le sud-est. Or, ne se pourrait-il pas que le cours occidental près de Kaschna, dont parle le shérif Imhammed, ne fût qu'un simple détour du fleuve qui, par là même, le rendrait si rapide? En effet, il arrive souvent que des fleuves abandonnent pendant un certain temps leur direction normale pour en prendre une tout opposée. Ou bien ce fleuve de Kaschna serait-il un affluent nord-est du Bahar-Soudan? Dans ce cas, ce grand lac n'aurait aucune décharge à l'est, ou il en aurait une souterraine, ou enfin une autre quelconque inconnue jusqu'ici aux Européens.

Barrow et Murray (1) sont disposés à prendre le fleuve de Kaschna pour un affluent nord-est du Bahar-Soudan, c'est-à-dire pour le véritable *Nilus Nigrorum* de Ptolémée, que cet auteur fait couler à l'est dans le *Nigrities Palus* (lat. 14 Gr., longit. 18 Gr.), et dont il a le premier séparé les sources de celles du Nil d'Égypte; il s'étend, disent ces géographes, jusqu'au *Mar-Zarah* d'Adams, appelé *Gozen-Zair* dans Sidi-Hamet, et le *Nigrities Palus* est identique avec le Bahar-Soudan. D'un autre côté, ces deux géographes considèrent le fleuve de Wassenah, dont parle Sidi-Hamet, comme un Niger plus méridional, ou comme un second Niger, le Joliba de Park et des géographes modernes, qui, inconnu de tous temps aux anciens, se dirigerait vers l'Océan et irait se jeter dans le Congo, où, comme croit Reichard (2), dans le golfe de Guinée. Cette hypothèse ne détruit en rien l'ancienne opinion de d'Anville et de Rennell, qui regardent le Soudan comme un bassin de l'Afrique centrale, dont l'eau forme des lacs et des marais autour du Bahar-Soudan, et s'évapore dans cette vaste étendue de steppes. Cependant il ne faut pas, comme l'on fait jusqu'à présent tous les cartographes, placer ce bassin ainsi que le pays marécageux et couvert d'or de Wangara, à l'est de Kaschna, mais, au contraire, à l'ouest de Bornou et de Kaschna.

En supposant que le Bahar-Soudan eût un écoulement à l'est, du côté de Bornou, le fleuve auquel il donnerait naissance, devrait nécessairement se diriger vers le sud ou le sud-est, pour ne pas se confondre avec celui de Kaschna; cette hypothèse pourrait encore s'accorder avec la tradition des marchands maures et mahométans qui soutiennent que, depuis Timbouctou, le Jo-

(1) Ebn Batuta, p. 47. — Burckhardt, p. 530.

(2) H. Murray, dans Jackson's Acc. of Timb., p. 514.

(3) Sidi-Mousa, dans Ritchie, p. 233.

(1) H. Murray, Histor. Acc. of Discov., II, p. 401.

(2) Richard. Ueber den Lauf des Niger, in den all. geogr. Ephem., XII B., 1803, p. 157.

liba est navigable jusqu'au Nil d'Égypte. Mais il faudrait nécessairement la rejeter comme fausse, si l'on voulait admettre que l'émissaire du Bahar Soudan ne coule d'abord que sous la terre, comme à peu près la perte du Rhône. Marmol cherche à établir la possibilité d'une semblable hypothèse, sans doute en s'appuyant de relations arabes. En parlant du royaume de Bornou, il dit : Avant (1) d'arriver ici, le Niger parcourt un espace de 18 lieues sous la terre; il sort ensuite, reçoit les eaux de plusieurs rivières et va se jeter, après un long cours, dans la mer. Nous ne déciderons pas si le fleuve de Bornou sort ou non de terre; en tout cas, il ne nous est connu que depuis Gano et Gambanou, où Hadji-Hamet le vit de ses propres yeux. Mais n'est-il pas surprenant, que là, le nom de *Joliba*, *Gulbi* disparaisse tout à coup pour faire place au nom tout nouveau de *Tshadi*, qui est evidemment identique, sinon *physiquement*, du moins sous le *rapport étymologique*, avec le prétendu émissaire méridional du Niger, le *Moienzi-Enzaddi-Kongos* (voyez page 151)? Mais si ce fleuve de Bornou, comme Niger oriental, diffère en effet du Niger occidental du Timbouctou, d'où vient cette tradition si généralement répandue de l'identité du *Nil des nègres* ou *Joliba* (Nil-Abid, Niger) avec le *Nil de l'Égypte?*

Le Niger, suivant le manuscrit arabe de Sidi-Mohammed-Ben-Amran-Sudanie (2), reçoit, à l'est de la ville de Timbouctou, deux affluens très-considérables, qui, dit-on, changent toutes les terres planes de Wangara en un seul grand marais. L'un de ces affluens se jette dans le Niger, à dix journées de marche (*erhallat*), à l'est de Timbouctou, l'autre près de Wangara. Toute cette masse d'eau réunie prend alors le nom de *Nil-el-Kabir* et continue son cours à l'est, sur une étendue de 99 *erhallat*, jusqu'au Nil d'Égypte.

Tous les marchands mahométans du Soudan regardent comme un fait établi la réunion du Nil des nègres, qui coule à Timbouctou, avec le Nil du Caire (3); le transport des marchandises, disent-ils, est plus avantageux par terre, parce que la route les conduit continuellement à travers de pays fertiles, agréables et bien peuplés. Ils ne savent cependant pas indiquer au juste où le grand bras occidental du Nil rencontre le grand bras de l'est. Jackson nous communique à ce sujet les récits suivans (1) : Des hommes dignes de foi lui racontèrent à Mogodore, qu'en 1780, une société de 17 habitans de Jinnie s'étant embarqués sur le Joliba, pour se rendre à Timbouctou, échangèrent plusieurs fois leurs marchandises en route et arrivèrent, après quatorze mois, au Caire. Ils racontèrent avoir rencontré sur les bords du Nil, depuis Timbouctou jusqu'au Caire, près de 1,200 villes et villages qui avaient des *fondaques* (c'est-à-dire des caravansérails), des mosquées et des tours; ils s'y étaient parfois arrêtés pour y faire des affaires. Ils trouvèrent, en trois endroits différens, le Nil si bas par suite de l'eau que lui empruntaient les canaux, qu'ils furent obligés de porter eux-mêmes leur barque. (Serait-ce là l'endroit où se trouve le partage du Niger et du Nil, comme l'affirma un africain à Mourzouk? (2). Ils rencontrèrent aussi trois grandes cataractes; la plus considérable se trouvait sur la limite occidentale de Wangara. Ne pouvant naviguer plus loin en cet endroit, ils portèrent leur barque jusqu'au lac *Merja* (Bahar-Soudan? Maberiab?), qui, dit-on, est si grand qu'on ne peut apercevoir l'autre bord. Ces nègres jinniens s'en retournèrent du Caire, avec la grande *akkabah el garbie* (c'est-à-dire la grande caravane de l'ouest), par Barca, Tripoli, Tunis, Alger et Angad à Fez, et de là se joignant à l'*akka* (c'est-à-dire la grande caravane du sud), ils se rendirent à Jinnie. Cet immense voyage dura trois ans et deux mois.

Nous trouvons le plus ancien témoignage en faveur de l'identité des deux Nils dans Herodote, le père de la géographie et de l'histoire. Nous y lisons (3) que le grand fleuve que les Nasamoniens découvrirent dans le pays des noirs, au sud du grand désert, venant de la Libye, passe près du royaume ou de la ville (παρὰ δὲ τὴν πόλιν) et se dirige du couchant au levant; on pourrait, dit-il, le comparer à l'Ister, parce qu'il sépare l'Afrique en deux parties, comme celui-ci l'Europe. Déjà de son temps, l'étéarque d'Ammon qui lui communiquait ces renseignemens, avait établi l'hypothèse que ce fleuve pourrait bien être le Nil. Le grand historien faisant observer à cette occasion que cette idee n'est pas contraire à la raison, nous communique tout ce qu'il put

(1) Marmol, Africa, III, p. 70.
(2) Jackson's Acc. of Marocco, p. 312.
(3) Jackson's Acc., p. 340.

(1) Jackson's Acc. of Marocco, p. 313.
(2) Hornemann, dans Langlès, p. 232.
(3) Herodotus Hist. Ed. Reiz, I, lib. 2, c. 32, p. 148.

tirer de la comparaison du connu avec l'inconnu.

A ces observations critiques, nous ajouterons en peu de mots la description des localités et des villes situées le long du Grand-Fleuve, de l'ouest à l'est.

1. *Wangara.*

Edrisi, Abulfeda, Ebn Haukal et Leo Africanus (1) appellent Wangara, *le grand pays bas marécageux*, arrosé, selon eux, par les eaux du Niger, qui couvrent sa surface depuis le mois de juillet au mois de septembre. Quelquefois les auteurs nous le représentent aussi comme une île, sans doute parce que le fleuve l'entoure de toutes parts. Edrisi et Ibn-al-Wardi lui donnent 60 milles géographiques d'étendue en longueur et 30 milles en largeur (2). Il renferme, à ce qu'il paraît, trois lacs, qui tous trois s'appellent *Bahar-el-Hhélfou*, c'est-à-dire lac d'eau douce. Leo lui donne le nom de *Guangara;* Hornemann et Bowdich, celui d'*Oungara;* cette dernière dénomination cependant nous paraît fausse (3). Quand, après le débordement régulier, les eaux se sont retirées, et que le fleuve est rentré dans son lit (4), toutes les caravanes qui se sont rendues dans le pays des noirs, accourent en foule sur les terres que l'eau vient de quitter, et chacun s'empresse à chercher de l'or; personne dit Edrisi, ne travaille en vain, car ce pays est riche en or, et célèbre non-seulement par la quantité, mais aussi pour la qualité de ce précieux métal. De là aussi le nom de *Belad-el-Tibbar* ou *Tebr*, qui signifie *pays de l'or*. Leo nous apprend que la plus grande quantité d'or se trouve dans la partie méridionale de Wangara. Rennell croit voir dans le Wangara le grand enfoncement de l'Afrique centrale (*the Sink of North Africa*) (5). Mais, d'après ce que nous avons vu ailleurs, ce Wangara, riche en or est situé au Sud du Bahar-Soudan (6), 10° 1/2, près de 150 milles géographiques plus à l'ouest que ne le place Rennell dans sa carte d'Afrique. Suivant les renseignemens que le capitaine Lyon (7) se procura à Murzuk, il y aurait trois Wangara (pays marécageux) différens sur le Niger.

(1) Leo Afric., l. vii, fol. 254.

(2) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 158.

(3) Jackson's Acc. of Timb., p. 450.

(4) Edrisi, dans Hornemann, éd. Langlès, II, p. 260, 262.

(5) Rennell, dans Mungo-Park, Trav., App., p. LXXIV.

(6) Hadji-Hamet, dans Ritchie, p. 231.

(7) Capt. Lyon's Narrative. Lond., 1821, 4, dans Verneur, Journal des Voyages, 32ᵉ cahier, p. 361.

2. *Kaschna.*

Le Kaschna ou *Kassina*, selon Rennell (1), autrefois un puissant empire qui s'étendait au nord jusqu'à Fezzan, au sud jusqu'au Niger, à l'est jusqu'à Zamfara, a perdu presque toute son influence depuis l'élévation du Bornou (2); cependant, suivant le shérif Imhammed, on y compte encore à peu près mille villes et villages. Maintenant le Kaschna n'est plus qu'une province des puissans Felletas, qui l'asservirent et detruisirent sa capitale (3). Autrefois, sans doute, avant la conquête des Felletas, des caravanes du Fezzan se rendaient annuellement de ce pays à Kaschna; elles passaient par Agadez, descendaient ensuite de ces hauteurs arides et pierreuses dans un terrain bas et sablonneux; le cinquième jour elles arrivaient dans une contrée des plus agréables remplie de vallées, de collines et de troupeaux. Le septième jour, elles atteignaient Kaschna, capitale du royaume et résidence ordinaire du sultan, qui porte aussi le titre de *sultan du Soudan* (4), mais qui, chez les indigènes, est appelé proprement *Aafnou*, c'est-à-dire le pays des noirs. Kaschna est, dit-on, à cinq journees de marche au nord du Grand-Fleuve. Cette ville fait un commerce considérable; on n'y connaît d'autre monnaie que les cauris, espèce de coquille que les Arabes appellent *houeddah*, les nègres *cardie*. 2,500 cauris valent 1 *mitkall*, du Fezzan, c'est-à-dire 10 *shill.* 3 *pences sterl.* La langue des habitans de Kaschna diffère de celle de Bornou, comme nous le voyons par les systèmes de numération que nous a communiqués le shérif Imhammed. Ce voyageur rapporte, en outre, qu'il y a beaucoup de singes et de perroquets à Kaschna, tandis qu'on n'en voit pas à Bornou. Kaschna, dit-il, passe pour le dernier endroit à l'ouest où l'on rencontre des chameaux et la vigne.

Nous doutons cependant de la vérité de ce fait; peut-être ne se rapporte-t-il qu'aux chameaux du Soudan, car nous savons qu'ils sont en très-grand nombre dans le Maghreb. Les voyageurs modernes ne nous disent rien de Kaschna. On

(1) Rennell, dans Mungo-Park, Trav., p. LIX.

(2) Lucas in Proceedings, I, p. 127. — Hornemann, Voyage, éd. Langlès, I, p. 284.

(3) Burckhardt, Trav., App., 486.

(4) Proceedings of the Afric. Assoc., I. ch. VII, p. 163.

prétend que *Hornemann* (1) est mort à *Nyffé* sur le grand lac, près de *Kaschna;* il avait pénétré dans cette ville par Tripoli et le Fezzan, et y vivait encore, en 1803, comme marabout.

3. *Bornou.*

Ce royaume, dont nous avons déjà indiqué plus haut la situation d'après les plus nouveaux calculs, n'avait aucune importance, comme il paraît, du temps des géographes arabes. Leo Africanus (2) nous le dépeint comme un pays barbare, dont les principaux produits sont des esclaves. Le roi de Bornou descendait alors d'un peuple libyen qu'il appelle *Bardoa*, sans doute une tribu berbère des Tibbos. Pour gagner quelque supériorité sur les peuples voisins, ses ennemis, le roi de Bornou organisa, du temps de Leo, en 1500, un corps de cavalerie. Il paraît qu'avant cette époque, on ne faisait pas usage de chevaux dans le Bornou; ils y furent introduits par des marchands venant de la Barbarie septentrionale. Le roi leur payait pour chaque cheval quinze à vingt esclaves qu'il avait faits prisonniers. De cette manière, son pays se peupla de chevaux, et lui-même devint bientôt redoutable à ses voisins. Hornemann le reconnut comme le plus puissant sultan du Soudan (3); les états voisins, *Kaschna, Daura, Kino* (Kanem), *Sofau, Noro, Nyffé, Gauri, Kabi, Gouber,* lui payaient un tribut. Cela nous explique en partie le récit du shérif Imhammed (4), selon lequel on parlerait trente langues dans le royaume de Bornou, autant qu'on y compte de peuples. Cependant, ajoute ce voyageur, ils sont tous de la même race, tous noirs. On les dépeint comme étant rudes, sauvages, ignorans, mais laborieux; les plus distingués portent des anneaux d'or au nez; le cuivre s'y trouve en petits morceaux; de là vient que tout le commerce se fait à l'aide de ce métal. Outre ces nègres aborigènes, on trouve encore dans le Bornou une quantité d'Arabes (5) qui ne parlent que l'arabe, et sont bien plus beaux que les indigènes; on distingue surtout parmi eux deux tribus célèbres dans l'histoire arabe les *Djeheyre* et les *Khozem*, toutes deux émigrées de l'Arabie. Une grande partie des Khozem sont, dit-on, des *shérifs*, c'est-à-dire de la race du prophète. Beaucoup de Bédouins nègres, ou nègres mélangés aux Arabes, se sont unis à ces deux tribus, et mènent une vie errante et nomade. Après la saison des pluies, ils obtiennent du sultan, moyennant un tribut, la permission de construire leurs tentes dans ses états et d'y garder leurs troupeaux; ils ne vivent que de leurs vaches, leurs chameaux et leurs moutons. Il faut encore compter au nombre des tribus faisant partie du royaume de Bornou, les Felletas, la plus puissante de toutes les tribus nègres, et celle qui maintenant prédomine dans le pays.

Les mêmes rapports se rencontrent partout (1), même dans les pays voisins, soumis au royaume de Bornou. Les tribus arabes forment une partie considérable de la population, et diffèrent absolument des aborigènes qui sont très-noirs, et se divisent eux-mêmes en deux races. L'une se compose des noirs mahométans libres; quoique d'origine nègre, ils n'ont cependant pas tout-à-fait la physionomie nègre; l'autre comprend les esclaves nègres des pays idolâtres; ceux-ci ont une physionomie purement africaine et ne se sont jamais mélangés avec les Arabes. On en voit beaucoup aux marchés du Caire et de la Mecque; ils fournissent seuls, pour ainsi dire, tous les marchés de l'Afrique septentrionale. Les noirs mahométans libres se mélangent sans cesse avec les Bédouins arabes, et acceptent en même temps leurs mœurs et leurs usages; mais jamais un Bédouin, fût-il le dernier de sa tribu, n'épouserait une femme de la race des noirs idolâtres.

Les Arabes appellent le Bornou, *Ber-Noah*, et croient que c'est sur les montagnes de ce pays (2) que s'est arrêtée l'arche de Noé après le déluge. Ils donnent au lac le nom de *Bahr-el-Noæ* (3), d'après la tradition que l'eau du déluge s'y serait rassemblée, et y aurait été engloutie. Les récits des Maures nous apprennent que le lac, dans lequel s'embouche le Gambarou, est aussi appelé *Cadi* ou *Caudie* (4), et qu'à douze journées de là à l'est, le Shari (c'est-à-dire le Bahr-el-Ghazel) venant du nord, se jette dans le Grand-Fleuve (le Quolla, suivant les rapports des Marabouts). Les Arabes rapportent qu'ici le

(1) Quarterly Review, Ritchie, May, 1820, p. 228. — H. Murray, Hist. Acc. of Discov., I, p. 432.
(2) Leo Afric., l. VII, fol 236.
(3) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 160.
(4) Proceedings, I, p. 135.
(5) Burckhardt, Trav., App., p. 486.

(1) Burckhardt, Trav., App., p. 480.
(2) Shérif Imhammed, in Proceed, I, p. 133.
(3) Bowdich Mission, II, p. 203.
(4) Ibid., p. 187, 203.

Nil continue son cours souterrain (1); ce qui pourrait faire supposer que le lac dont parle la tradition, est le lac *Fittri*, situé plus à l'est, attendu que ce Fittri est aussi quelquefois appelé *Caugha*. On nous dépeint le Caudie comme un immense lac qui souvent couvre de ses eaux le pays voisin; quelquefois il s'élève à une hauteur très-considérable, et, comme soulevé par une éruption volcanique, vomit une quantité énorme de poissons et de matières marines. Bien que dans tous ces mouvemens il ne soit pas question de feu, on dit cependant que parfois l'eau du lac est *chaude* (*Bahar-Heimed* signifie en arabe un *lac chaud*); elle bouillonne, s'élève à grand bruit de ses bords, et couvre partout le pays de débris de poissons. Ce phénomène d'éruption au centre de l'Afrique nous rappelle les éruptions d'eau et de feu des volcans de Quito, dont nous avons eu connaissance par Al. de Humboldt (2). Le lac, dont on ne peut apercevoir le bout, est couvert de petites îles. Entre ses bords et le Quolla s'élève une très-haute montagne du haut de laquelle on a une très-belle vue. Au dire des Marabouts d'Ashanti, le Quolla reçoit les eaux du Shari, à douze journées de marche à l'est de ce lac, et coule ensuite de *Bagarrimi* (Begharme, suivant Browne) à *Waddai* (Wedai, dans Hornemann) et de là à Sennaar. Cela confirmerait d'une manière très-remarquable l'identité du Quolla (c'est-à-dire du Niger oriental, Nil-el-Kabir ou Nil-Abid) avec le Nil d'Égypte, identité qui résulte aussi des différens récits recueillis à *Coumassie* par *Bowdich*, à *Mourozouk* par *Ritchie*, au *Caire* et en *Nubie* par *Burckhardt* (3).

4. *Les pays du Soudan oriental sur les fleuves de Tshadi et de Shari, Bahr-el-Ghazel, les royaumes de Katakou, Begharme, Borgou ou Dar-Saley.*

En poursuivant le cours du grand fleuve du Bornou, le *Tshadi* (Bahr-Djad suivant Burckhardt) ou le *Quolla*, nous rencontrons à l'est du Bornou, le *Bahr-el-Ghazel*, ainsi que les pays de *Katakou, Kanem, Begharme* et *Borgou*; autrefois on ne connaissait de ces contrées que le nom. Dans ces derniers temps, les indications de Ritchie et de Burckhardt qu'on a comparées entre elles, ont jeté quelque lumière dans la géographie de l'Afrique centrale, et nous ont fait connaître la véritable position de ces pays, qui tous sont situés dans le voisinage et à l'est de Bornou.

Burckhardt, dans son itinéraire du Fezzan à Borgou, nous dit que le *Bhar-Djad* (1) ou le *Grand-Fleuve*, coule vers la *Kebla*, c'est-à-dire vers la Mecque, ainsi donc à l'est, et qu'il reçoit les eaux du Bahr-Shary qui coule du nord-ouest au sud-est vers Begharme. Ses sources sont inconnues. Depuis la frontière du Bornou jusqu'au Bahr-Shary, on compte quinze petites journées de marche. Le Bahr-Shary coule entre le pays de Katakou à l'ouest et l'enfoncement du Bahr-el-Ghazel à l'est; il a trois affluens différens, et correspond d'une manière jusqu'à présent inconnue avec le Couga ou avec le Fittri (2), deux lacs que l'on prenait autrefois pour la fin des fleuves de ces contrées, tandis que, d'après les nouvelles relations (3), ils en sont au contraire l'origine. Hornemann apprit à connaître le Fittri comme un enfoncement marécageux de quatre à huit journées d'étendue, selon les différentes saisons; dans la saison des pluies il devient trois fois plus grand que d'ordinaire; dans la saison sèche, au contraire, il se rétrécit, et abandonne un pays très-fertile à l'agriculture (4). Souvent une rivière (*Wadi*) se change subitement en un grand fleuve (*Bahar*), en un marais (*Wangara, Darkulla*), en un lac (*Bahar*), en un grand lac d'eau douce, et puis tout à coup les eaux s'écoulant, il redevient un marais, et enfin un grand enfoncement humide d'une fertilité sans pareille. Cette différence dans l'extension de l'eau, l'habitude des Arabes de désigner toutes les eaux par le nom de *Bahar*, celle des habitans du Soudan, de donner plusieurs noms au même fleuve comme, par exemple, au Niger; tout cela a de tout temps rendu l'hydrographie du Soudan d'une complication et d'une confusion inextricables.

Le *Bahr-el Ghazel* ou *Wadi-el-Gazel*, comme l'appelle déjà d'Anville (*Bar-el-Gâzalle*, suivant Browne et Hornemann) (5), est assurément le

(1) Jackson's Acc. of Timb., p. 488.—Rennell et Langlès, dans Hornemann, Voy., II, p. 244, etc.

(2) Journal de Physique, LXI, p. 243.

(3) Voyez NOTE SEPTIÈME à la fin du volume.

(1) Burckhardt, Trav., App., I, p. 478.

(2) Hornemann, éd. Langlès, p. 451. — Browne, Trav., App., p. 464.

(3) Quarterly Review, p. 235.

(4) Hornemann, Voy., éd. Langlès, p. 169.

(5) Ibid., p. 251.—Browne, Trav., Append., p. 464.

même fleuve (1) que le *Shary*. Burckhardt nous apprend que dans le Borgou, au sud, il porte le nom de *Djyr*, que les Égyptiens prononcent *Gyr* (2); il est donc probablement aussi identique avec le *Gir* de Ptolémée, que cet auteur place entre le Niger de la Nigritie et le Nil d'Égypte, près du *Nuba-Palus*, et à l'est du *Nigrites-Palus*. Suivant Burckhardt (3), les eaux du Shary méridional (près de son embouchure dans le Grand-Fleuve) inondent chaque année, pendant la saison des pluies, les vastes contrées du pays de Borgou. Après un séjour de deux mois, les eaux se retirent; cependant il reste toujours, en plusieurs endroits, des lacs très-profonds qui conservent pendant toute l'année assez d'eau pour servir de repaire à un nombre infini de crocodiles et d'hippopotames. Le pays est, en outre, traversé par plusieurs fleuves très-larges et très-rapides.

Le nom de Bahr-el-Ghazel ne désigne pas seulement un fleuve, mais encore une vaste étendue de pays, un grand enfoncement (4) sans montagnes ni collines (*Bahr* ou *Wadi*); les Égyptiens avaient une tradition à peu près semblable, dans celle du Bahr-Belama (5), c'est-à-dire fleuve sans eau, d'après laquelle un grand fleuve aurait parcouru cette contrée. Dans tous ces enfoncemens le riz croît sans culture.

A. *Dar-Katakou* (6).

On appelle Dar-Katakou la contrée à l'ouest du Shary. Elle fait partie de l'enfoncement ci-dessus, et paie un tribut au puissant royaume de Bornou.

Ses habitans sont des Bedouins mahométans; ils ont la peau cuivrée, parlent l'arabe, et dérivent même leur origine de l'Arabie, surtout la tribu de *Beni-Hassem*. Ils sont parfois visités par des shérifs (c'est-à-dire, des princes de la famille de Mahomet), venant du Hedshas par Sennaar et Darfour, pour demander l'aumône aux chefs des tribus, au nom de leur prophète.

Les habitans de Katakou élèvent de magnifiques races de chevaux; ils ne se nourrissent que de leurs troupeaux de moutons, de vaches et de chameaux. Semblables à leurs parens de race, à l'est, les habitans du Nil, ils descendent avec leurs troupeaux dans les basses terres du Shary aussitôt après l'écoulement des eaux, et, parcourant les abondantes prairies couvertes d'herbe naissante, ils y engraissent de nouveau leurs bestiaux défaillans et amaigris. Leurs chefs paient au sultan de Bornou, à peu près tous les trois ou quatre ans, un tribut en chevaux, esclaves et chameaux, pour la permission qu'il leur accorde de parcourir ses domaines.

Les Katakous se sont mélangés de tous temps avec les habitans de Bornou, de Begharme et de Borgou; leurs armes sont des lances, quelques-uns ont des épées à deux tranchans et des cuirasses en forme d'écailles (*coats of mail*), de la valeur de vingt vaches. Ils habitent dans des huttes (*ishash*) faites en bois. Un homme qui n'a que cinquante vaches, deux chameaux et un cheval, passe pour pauvre. Le droit de vengeance leur est sacré. Le meurtre d'un homme coûte aux indigènes une expiation de cent vaches; les étrangers sont obligés de payer le double. Le plus petit nombre des habitans de Katakou savent lire et écrire, ou en d'autres termes, sont des *Fakys*; celui qui prétend à cet honneur est tenu d'entrer dans les écoles arabes qui se trouvent à Begharme, Katakou, et Borgou.

Il n'y a pas de commerce à Katakou, et nulle part on n'aperçoit des caravanes dans ce pays. Les habitans ne font qu'échanger leurs troupeaux contre des étoffes à raies rouges et bleues, qui se fabriquent dans le pays de Begharme, où elles sont un des principaux articles de commerce. Une belle esclave vaut, chez eux, dix vaches. L'ivoire qui, dit-on, s'y trouve en quantité, n'est nullement estimé, attendu que les habitans n'ent font aucun usage. Le petit nombre de voyageurs qui pénètrent jusque dans ces contrées, sont des pèlerins nègres mahométans (1) qui, forcés de voyager d'étappes en étappes, tâchent d'arriver aussitôt que possible à Borgou, pour se joindre à la caravane des marchands, qui se rend à la Mecque par Darfour et Sennaar. *Kanem* (2) est une ville assez considérable, située sur la route de Dar-Katakou à Bornou, à quatre journées de marche du fleuve Shary, et à sept journées (3) à l'est de Bornou; elle est habitée par des Bédouins qui ne connaissent pas l'arabe.

B. Le *Bahr-el-Ghazel*.

Ce pays forme, à ce qu'il paraît, un petit

(1) Quarterly Review, p. 235.
(2) Burckhardt, Trav., App., II, p. 484.
(3) Ibid., II, p. 484.
(4) Burckhardt, App., I, p. 478.
(5) Jackson's Acc. of Timb., p. 489.
(6) Burckhardt, Trav, App., p. 447.

(1) Burckhardt, Trav., p. 480.
(2) Ibid., App., p. 479.
(3) Badji-Hamet, p. 231.

royaume indépendant, habité, de même que Dar-Katakou, par des Bédouins qui, venus jadis du Hedshas, se considèrent comme les descendans du shérif Rashuan. Ils se divisent en six tribus, dont l'une, les *Daghana*, habite près d'un lac d'eau douce (*Bahr-Mahalou*) appelé *Wady-Hadaba*. Ce lac a deux journées de marche de longueur et une journée de largeur; son bord septentrional, sur une étendue de trois à quatre journées, est habité par des nègres idolâtres, divisés en quatre tribus et sans cesse exposés aux invasions des Bédouins qui les transportent comme esclaves à tous les marchés de l'Afrique septentrionale.

C. *Le Begharme* (1).

Il est situé à quatre ou cinq journées de *Bahr-el-Ghazel*, entre le Katakou à l'ouest et le Darfour à l'est. Il n'y a pas très-longtemps que ce pays fut conquis par *Saboun*, roi de Borgou. Les habitans, quoique musulmans, parlent une langue particulière, et se distinguent par leurs fabriques et leurs teintures de coton. Ils teignent leurs étoffes en bleu avec une plante indigène qui ressemble beaucoup à l'indigo : on dit même que la couleur en est meilleure que celle de l'indigo qu'on tire de l'Égypte. Ces deux plantes portent ici le nom de *nili* que l'on donne aussi à cette couleur dans les Indes orientales.

Les habitans du Begharme fournissent tout le Soudan oriental de leurs étoffes bleues, qui forment ici le costume national, et dont on fait des chemises et des mouchoirs. Les Fakys de Begharme organisent, tous les deux ou trois ans, une grande caravane qu'ils envoient jusqu'à Afnou (c'est-à-dire Kaschna?), situé vingt à vingt-cinq journées à l'est, pour y débiter leurs marchandises. Souvent la caravane est forcée de se frayer la route, à main armée, à travers les tribus des nègres idolâtres. Lors de la dernière conquête du Begharme, une grande partie des habitans furent faits esclaves, et envoyés, avec leurs femmes et leurs enfans, à Borgou (au sud) : plusieurs d'entre eux s'y établirent, et cherchèrent à gagner leur vie en teignant du coton; d'autres s'en retournèrent dans leur pays.

Autrefois le Begharme dépendait du Bornou. Ces deux pays ont, dit-on, des mines d'argent (2), phénomène remarquable, attendu qu'on ne trouve que très-peu de ce métal dans tout le reste de l'Afrique. Les habitans de Begharme habitent tous des maisons de deux étages (1); ils sont évidemment un des peuples les plus civilisés de l'Afrique centrale.

(1) Burckhardt, Trav., App., I, p. 479. — Hornemann, Voyage, éd. Langlès, I, p. 161.
(2) Burckhardt, Trav., App., I, p. 486.

D. *Le Borgou ou Dar-Saley, appelé aussi Wadai* (2).

Ce pays, autrefois entièrement inconnu, est maintenant, après Bornou et Darfour, un des principaux royaumes du Soudan. Les indigènes l'appellent *Dar-Szaleyh* (Seleyh, Saley, Dar-Szeleh), nom que Seetzen connut déjà par ses recherches linguistiques au Caire (3). Bergou ou Borgo (4) est le nom que lui donnent ses ennemis de Darfour et de Cordofan à l'est. Browne recueillit aussi à Darfour plusieurs renseignemens sur ce royaume et sa capitale, *Wara*. Les habitans du Fezzan, du Bornou, ainsi que les marchands maghrebi, l'appellent *Wadai*. On compte du Wadi ou *Bahr-el-Hadaba*, au lac Fittri, d'après Burckhardt, dix journées de marche; du Fittri, où habite un peuple mahometan, les *Abousemmins* (5), qui passent pour les meilleurs rameurs, à Wara, capitale de Borgou, on compte (d'après Browne) treize journées de marche; au pays de Dar-Saley, seulement trois journées (d'après Burckhardt). Le Borgou est situé à l'est des Arabes Beni-Hassem; car ces derniers se tournent en priant vers Dar-Saley (6). Browne évalue l'étendue du Borgou, de l'est à l'ouest, à quinze journées, et du sud au nord à vingt journées. Il paraît qu'on y rencontre huit grandes montagnes, dont les habitans parlent tous une langue particulière; ils sont mahométans, et composent l'élite de l'armée de Borgou.

Le Borgou forme, dans l'etat actuel de la géographie, l'extrémité sud-est du Soudan. Nos renseignemens sur ce pays sont tirés en partie du voyage de *Sidi-Mousa*, de Wadai à Tripoli, par Begharme, et Bornou; en partie, des indications que Burckhardt recueillit au Caire de la bouche des nègres (7), et d'après lesquelles le commerce de caravanes entre le Fezzan et Bor-

(1) Ritchie, p. 233.
(2) Ibid., App., II, p. 484.
(3) Vater, Sprachproben, 1816, p. 309.
(4) Browne, Trav., App., p. 463.
(5) Ibid., p. 464.
(6) Burckhardt, Trav., p. 480.
(7) Burckhardt, Trav., App., II, p. 484.

gon se trouve parfaitement confirmé. Ce commerce, dont les esclaves forment le principal objet, est concentré, à ce qu'il paraît, entre les mains des Tibbo-Bédouins, qui habitent le désert entre ces deux pays.

Le Borgou gagna une grande célébrité sous le règne du roi *Abdel-Kerim*. Ce prince, qui le gouverna très-longtemps, conquit Begharme, se créa une très-forte armée de nègres, un trésor considérable, et sa libéralité lui valut des musulmans le surnom de *Saboun-el-Fakir* (le savon du pauvre), nom sous lequel il est généralement connu dans le Soudan. Son fils lui succéda : il porte le titre de sultan de *Wara* ou de *Fasher* (c'est ainsi que s'appelle la place d'audience), et gouverne neuf provinces, dont les chefs lui sont tributaires; cependant, quelquefois ils se dispensent de lui payer leur tribut. Abdel-Kerim avait été engagé, par le roi de Bornou, à faire la guerre au roi de Begharme pour le punir d'avoir épousé sa propre sœur, en dépit de la loi du Coran. Abdel-Kerim fit en peu de temps la conquête de tout le Begharme; mais il garda le pays pour lui, enleva le grand trésor qu'il conduisit sur deux cents chameaux à Wara, et fit emmener une grande partie des habitans, comme esclaves, à Dar-Saley. Le divan de ses ulemmas fit d'énergiques représentations contre cette injustice; mais ce fut sans résultat. Abdel-Kerim n'en fut pas moins vanté pour sa loyauté et sa justice. Le bey de Tripoli (1) entra en relation avec lui, et lui fit présent d'armes à feu et de plusieurs canons, qui, auparavant, étaient inconnus dans ces contrées. La principale force du Borgou est dans sa cavalerie : les chevaux y sont excellens; les cavaliers portent des cuirasses en forme d'écailles. On compte douze tribus de Bédouins à Dar-Saley, dont la plupart sont agriculteurs. Parmi les produits du pays, on nous en cite plusieurs jusqu'ici peu connus des Européens, surtout plusieurs espèces d'arbres (2); par exemple, dans les forêts de l'est : le *nebek*, l'*erdéyb* qui porte le tamarin, l'ébénier qui est très-commun, le *djerdjac*, qui donne une espèce de miel, le *hedjyly*, dont le fruit doux ressemble aux dattes : le bois de cet arbre est très-dur; on en fait de petites tablettes, sur lesquelles les pèlerins écrivent leurs prières. L'arbre à beurre (*schi*) croît en grande quantité dans les montagnes des nègres idolâtres, coupées et sillonnées par beaucoup de fleuves. Le cuivre est en abondance à Borgou comme, dans les pays voisins, le Darfour, Fertit et Cordofan. Ce pays produit en outre des éléphans, des rhinocéros, des hippopotames, des giraffes (1), ainsi qu'une quantité de buffles. On y trouve aussi un animal, appelé *abou-orf*, qui a de grandes cornes, et ressemble beaucoup à la vache; un autre animal cornu, comparable en grandeur à un veau, le *djalad*, et la chèvre des bois ou *taytal*, tous animaux sauvages et bons à chasser.

Wera est la résidence du pays; Kouka (2) un des principaux endroits dans lequel se trouvent les écoles savantes. Les Fakys, tant à Saley que dans les pays situés plus à l'est, écrivent tous, quoique dans un mauvais idiôme, les caractères *nouschky* des Arabes de l'est, tandis que tous ceux de l'ouest et du nord ont généralement adopté les caractères *maghreby* de l'Arabie occidentale; ces derniers diffèrent des autres dans plusieurs lettres, observation nouvelle et très-importante, selon Burckhardt.

Les chefs de Borgo regardent comme leur principale occupation la chasse (3) aux nègres idolâtres, qui habitent de dix à quinze journées de marche de Borgo (au sud ?). On nous cite comme les plus connus parmi les pays exposés à ce brigandage, *Dargulla*, *Benda*, *Djenke*, *Yemkem* (Yam-Yam, Joum-Joum, voyez page 182), et *Ola* (Oula), le plus lointain de tous. Plusieurs de ces peuples paient au Borgou un tribut en esclaves et en cuivre, et s'affranchissent ainsi de l'esclavage; mais ils n'en sont pas pour cela assurés contre les embûches des marchands d'esclaves particuliers. Les marchands qui veulent acheter des esclaves s'adressent aux musulmans de Borgou, stationnés dans ces contrées pour prélever le tribut. Tous les moyens sont employés pour priver les malheureux nègres de leur liberté : tantôt on les prend par force, tantôt par ruse en leur donnant des vaches et des dourrah qu'ils aiment beaucoup. Souvent aussi on les enlève tout petits à leurs parens, ou bien l'on se sert de mille autres moyens barbares pour les jeter dans l'esclavage et les enlever à leur patrie. Attachés au cou par une grande chaîne de fer, on les transporte en groupes de 20 à 30 jusqu'à Bornou, et de là aux marchés de Fezzan. Tri-

(1) Burckhardt, Trav., App., p. 486.
(2) Ibid, p. 481, 486.

(1) Voy. vol. I, p. 278.
(2) Burckhardt, Ibid., p. 481.
(3) Burckhardt, p. 486.

poli, Augila, du Caire et de la Haute-Égypte. Beaueoup d'entre eux deviennent bientôt musulmans; la plupart travaillent le cuivre, le cuir ou la poterie.

Les habitans de l'oasis *d'Augila*, pour attirer à eux seuls tout l'avantage du commerce d'esclaves qui enrichit les habitans du Fezzan, ont renouvelé plusieurs fois, depuis peu, leurs expéditions vers le centre de l'Afrique, et sont parvenus ainsi à frayer à leurs caravanes une route directe (1) jusqu'à Borgou, ce qui est un témoignage incontestable de progrès parmi ces peuples africains. Le bey du Fezzan entreprend régulièrement des chasses aux esclaves dans l'intérieur du Soudan, ainsi que nous l'apprend Ritchie (2), qui lui-même devait se rendre avec une pareille expédition, de Mourzouck à Bornou. On assure que la traite des nègres a fait de grands progrès au nord du Soudan, depuis qu'elle a perdu son activité au sud. C'est elle qui nous a fait connaître la route qui conduit de Dar-Saley au Fezzan (3), par le pays des Tibbos, dont nous parlerons plus bas. Il paraît que cette contrée de l'est, qu'aucun Européen n'a encore vue jusqu'ici, mais que *Ebn Batuta* visita dès le quatorzième siècle, et qu'il appelle *Bourdama* (4), (Berdamma, suivant B.), est le *Bourgou* ou le *Begharme*, habité par la race des Berbères, qui, comme aujourd'hui, accordaient déjà alors leur protection aux caravanes. Ebn Batuta, parti de Timbouctou, avait pris la route par eau, sur le grand *Nil-el-Kabir*. Il débarqua à *Tekedda* (Tekda ou Nekda, B.), ville bâtie en pierre rouge; les eaux qui coulent ici sur des filons de mines de cuivre, en conservent un goût amer; de là le nom de *Bahar-el-Ahmar*. Le sultan du pays, qui accueillit Ebn Batuta avec beaucoup d'égards et lui fit des présens, était Berbère de nation. Les habitans ne vivaient que de leur commerce avec l'Égypte; ils y transportaient des esclaves et du cuivre, qu'ils possèdent en grande quantité. Ils creusaient le minerai de cuivre à côté de la ville et le fondaient en longues plaques; la plus grande partie de ce métal se transportait dans les pays des nègres. Encore de nos jours, toute la contrée, jusqu'aux mines de cuivre de *Fertit* (1), près des montagnes de la Lune, se distingue par une richesse extraordinaire en cuivre. C'est ici que le savant pèlerin arabe rebroussa chemin, se dirigeant sur *Sedshetmessa*, au nord-ouest, par l'oasis de Tuat (Tewat, suivant K.), qu'il dit être à soixante-dix journées de marche de Tekedda. La distance de *Wadai* à *Mourzouck* est, d'après la dernière relation de *Sidi-Mousa* (2), de quarante-cinq journées de marche. Suivant Burckhardt (3), cette route peut se faire en cinquante jours; mais en comptant les jours de halte, on y consacre ordinairement soixante à soixante dix jours. Nous ne connaissons pas encore la distance de Borgou à *Augila*.

A l'est, le *Dare-Saley* est borné par le *Dar-Four; Saley* et *Four* sont deux états voisins, en guerres continuelles entre eux, ce qui rend la communication du Soudan avec la Nubie, ou de l'ouest avec l'est très-difficile et très-dangereuse. Browne apprit à Kobbe que la distance de *Ril* (dans le *Dar-Four*) à *Wara* (4) dans le Dar-Saley, était de vingt-cinq journées et demie; les neuf premières journées, dit-il, on parcourt le territoire de Dar-Four jusqu'à Bishara. Suivant Burckhardt (5), le nombre des journées de Borgou à Dar-Four n'est pas exactement connu. Un autre chemin, plus court que celui que les voyageurs prennent ordinairement, passe par les montagnes, mais il est peu fréquenté à cause des hordes de brigands qui le parcourent sans cesse. La route ordinaire conduit les premiers jours le long de trois rivières, et puis, pendant quinze jours, par un désert inhabité, jusqu'à la frontière de Dar-Four. Cette route n'est praticable qu'après la saison des pluies, attendu que pendant les autres époques de l'année, la sécheresse est trop grande. Sur les limites des deux états, à l'entrée du désert, sont stationnées des gardes qui, au lieu de protéger les pèlerins et les caravanes, les pillent et leur enlèvent souvent leurs chevaux et leurs armes. *Taaysche* est le premier endroit darfourien que l'on rencontre sur cette route; de là à *Kobbe*, capitale du Dar-Four, on compte encore cinq journées de marche.

(1) Burckhardt, p. 490.
(2) Quarterly Review, p. 228.
(3) Burckhardt, p. 488.
(4) Ebn Batuta, dans Koseg., p. 49.

(1) Browne, Trav., App., p. 472.
(2) Sidi-Mousa, p. 231.
(3) Burckhardt, Trav., App., II, p. 488.
(4) Browne, Trav., App., p. 463.
(5) Burckhardt, Trav, App., II, p. 481.

4° ÉCLAIRCISSEMENT.

Les membres intermédiaires entre les systèmes d'eau du Niger et du Nil : le Batta, le Bahar-Misselad, Dar et Bahar-Koulla ou la région marécageuse des bois et le Bahar-Taisha.

Nous avons essayé, autant que le permettait l'imperfection des sources, de décrire dans ce paragraphe, les bords du grand fleuve qui arrose le Soudan ; nous avons suivi son cours à travers toute la largeur de l'Afrique centrale, depuis son extrémité occidentale jusqu'aux contrées les plus reculées de l'est ; nous avons examiné ses lacs et leurs rivages ; et, les considérant, de même que tous les autres phénomènes du fleuve, dans leur ensemble, avec la vie de la nature et des peuples, ainsi qu'avec la marche toujours ascendante des découvertes dans cette partie du monde, nous nous sommes efforcés de jeter un peu de jour sur l'histoire d'Afrique et de ses habitans; il ne nous reste plus maintenant que quelques hypothèses à rapporter sur la partie orientale du système hydrographique du Soudan.

Un voyage entrepris dans le Dar-Saley ou Borgou, pourrait seul confirmer ou détruire entièrement l'opinion de l'identité du Niger et du Nil d'Égypte ; mais jusqu'aujourd'hui aucun Européen n'a encore pénétré dans ces contrées reculées. Cependant, l'hypothèse dont nous avons parlé plus haut, au sujet du Msghreb et du Joliba, s'y trouve aussi confirmée par différens récits venus de ces pays de l'est. Le *grand fleuve* de Bornou et de Begharme, après avoir reçu les eaux du Shari, continue, dit-on, son cours à l'est, à travers le pays du sultan de Saley, où il ne s'appelle plus Niger, ni Gulbi, ni Tshad, ni Nil, mais Batta (1). *Sidi-Mousa* ne nous indique pas son cours ultérieur, mais il pense qu'il va se mêler au Nil de l'Égypte ; il porte des vaisseaux, mais ils ne sont pas très-grands.

Tous les rapports que nous avons comparés jusqu'ici s'accordent sur les principaux points ; mais, au delà de Dar-Saley, au sud-est, une terre inconnue, s'étend jusqu'au grand bras occidental du Nil égyptien, le *Bahar-el-Abiad* ou fleuve blanc (suivant Jackson, *Nil-Abid*, c'est-à-dire fleuve des nègres) qui vient de la Nubie et du Habesch, et dont Bruce et Browne nous ont tracé le cours jusqu'à l'endroit où il entre dans le Sennaar. L'étendue de cette *terra incognita*, située entre le Nil d'Égypte et le fleuve du Soudan, ne peut être de plus de cinquante milles géographiques (1) ; or, il n'est pas présumable que, sur un si petit espace, deux fleuves aussi considérables coulent l'un à côté de l'autre et dans des directions opposées sans se rencontrer; on ne peut donc imaginer autre chose qu'un confluent, et cette supposition, qui s'appuie d'un si grand nombre de témoignages, n'est en contradiction avec aucun fait important. Si nous ne possédons pas de renseignemens positifs sur cette réunion des deux fleuves, c'est que jusqu'à présent aucun voyageur ne s'est encore avancé jusque dans ces contrées. Tous les pèlerins et les marchands se dirigent au nord, sur Sennaar, par les pays de Bornou, Begharme, Dar-Saley, Dar-Four, Kordofan, et, de même que les Fakyrs, ils ne traversent jamais les pays des nègres idolâtres au sud, sans doute pour éviter les grands marais d'où sort le Bahar-el-Abiad. Les récits des voyageurs et surtout ceux que Browne recueillit dans le Dar-Four nous démontrent clairement l'existence de vastes *enfoncemens* situés au sud et au sud-est du Borgou et du Dar-Four, et exposés en tout temps à de grands debordemens. Suivant Browne, on y rencontre une quantité de fleuves; lui-même en compte jusqu'à huit sur la route de Wara à Dar-Koulla, dont le plus considérable, à son avis, est le *Bahar-Misselad* (2); il paraît, dit-il, qu'à l'est de ce fleuve jusqu'à Dar-Koulla, tous coulent de l'est à l'ouest, à travers un pays humide et marécageux (*wet and marshy*), mais sans hiver ; leur cours doit être très-considérable, attendu que des marchands de Four et de Saley, mirent 150 à 180 jours pour aller de Wara et Kobbe à Dar-Koulla. Le Misselad, au contraire, coule au nord-ouest, suivant les renseignemens qu'il recueillit de marchands d'esclaves dans le Dar-Four ; cette dernière remarque, si elle était fondée pourrait à la vérité détruire l'hypothèse du confluent du Grand-Fleuve dans le Bahar-el-Abiad ; mais ne serait-il pas étonnant que ce Bahar-Misselad eût une direction tout opposée à celle que toutes les relations qui nous sont parvenues jusqu'à ce jour donnent au Grand-Fleuve? D'ailleurs il résulte d'une observation de l'éditeur de Ritchie (3)

(1) Sidi-Mousa, dans Ritchie, p. 323.

(1) Quarterly Review, p. 236.

(2) Browne, Trav., App., 1, p. 440. — Rennell, Mém., dans Hornemann, Voy., éd. Langlès, II, p. 246.

(3) Quarterly Review, p. 235.

et d'une quantité d'autres relations africaines, que les habitans du Soudan ne s'expriment souvent pas très-clairement sur les différentes contrées du monde; en parlant du cours d'un fleuve, ils ne prétendent pas, comme les Européens, indiquer sa direction générale; au contraire, ils n'ont toujours devant les yeux que la ligne du fleuve telle qu'elle s'est présentée à leurs yeux dans un certain endroit. Ont-ils remonté le Nil, ils diront que le Nil coule dans la direction qu'ils ont suivie, c'est-à-dire au sud et au sud-ouest, parce qu'il s'élargit ou se ramifie en forme d'arbre dans cette direction; c'est ce que Ptolémée semble déjà avoir remarqué à l'occasion des fleuves du Soudan; les Arabes aussi appellent souvent la source du Nil, sa fin. En conséquence, le *Misselad*, que Browne ne place à Dar-Koulla que par ouï-dire, prendrait son cours au sud-est, et aurait une direction tout opposée à celle que lui donne ce voyageur, l'inclinaison du sol ne serait pas dirigée vers l'intérieur du Soudan, mais vers le Nil-el-Ebiad du côté de Sennaar. Une autre raison qui nous fait rejeter l'opinion de Browne, c'est que Burckhardt, pendant son séjour dans le Soudan, n'entendit nulle part (1) parler d'un Bahar-Misselad séparé, tandis que les voyageurs de Borgou ou Dar-Saley lui confirmaient généralement l'identité du Grand-Fleuve avec le *Nil-el-Abiad*. Ces contrées mystérieuses qui, selon lui, doivent être bien habitées, paraissent ne pas être inconnues à un certain géographe nubien, Selym (2), puisqu'il fait venir le Nil-el-Abiad de grands lacs situés dans le Soudan. *Macrizi* qui avait consulté ce *Selim-el-Assouany*, historien nubien dont les ouvrages sont perdus, dit du bras occidental du Nil ou du grand Nil-el-Abiad (Nil blanc, suivant Jackson Nil des nègres), qu'il vient de l'ouest, qu'il est profond et blanc comme du lait. Voici ce qu'il apprit des voyageurs du Soudan : « Le *Nil-el-Abiad* vient de montagnes de sable, il s'assemble dans le Soudan en plusieurs grands lacs (*Berak*, suivant Selym, pluriel de *Birket*, qui signifie lac), le pays qu'il parcourt ensuite est inconnu, ses eaux ne sont plus blanches, elles ne reçoivent cette couleur que de la nature du sol ou d'un affluent. Ses bords sont habités par différens peuples. » Ailleurs ce même auteur nubien s'exprime ainsi dans Macrizi (1), sur le cours supérieur du Nil qu'il avait exploré, en partant de la Nubie : « Je me suis beaucoup informé chez tous les peuples, mais je n'ai trouvé personne qui connût sa fin; on disait seulement que les eaux venaient des déserts. A l'époque du gonflement des eaux le fleuve emmène cependant des débris de bateaux, des battans de portes et d'autres objets, d'où l'on peut conclure qu'au delà de ces déserts se trouvent aussi des pays civilisés. »

L'identité du Niger avec le Nil est encore confirmée ailleurs. Hornemann (2) apprit à Mourzouck, d'un habitant de cette ville, qu'en effet il existe une liaison entre ces deux fleuves, mais qu'elle n'est d'aucune importance avant le gonflement des eaux, attendu que, dans la saison de la sécheresse, le Niger est stagnant et ne coule pas. Or, faut-il admettre que la réunion qui a lieu dans la saison des pluies se continue également par des souterrains pendant la saison de la sécheresse, et que l'eau filtre à travers des montagnes de sable? ou bien le narrateur de Hornemann ne connaissait-il pas le Grand-Fleuve au sud.

Les basses terres de Dar Koulla pourraient détruire l'hypothèse de la réunion du Niger et du Nil si on compare leur abaissement absolu à la hauteur absolue de la terrasse de Sennaar (qui, bien qu'élevée de 4,000 pieds au-dessus de la mer, d'après les indications de Bruce, rectifiées par Rennell et Humboldt, est cependant traversée par le Nil-el-Abiad oriental). C'est là le point capital sur lequel s'appuie Rennell (3) pour réfuter l'identité des deux fleuves; jusqu'ici nous n'avons pas encore pu détruire cet argument, à moins qu'on n'admette, ce qui nous paraît très-vraisemblable, que toute l'Afrique centrale est beaucoup plus haute que le niveau de la mer.

S'il existe réellement une réunion entre le Niger et le Nil, et si le canal du prétendu Bahar-Misselad, en se dirigeant à l'est, sert en effet à unir les deux fleuves, il faut nécessairement qu'il forme une grande courbe au sud du Dar-Four, et que, se tournant au nord-est, il baigne ensuite, comme Bahar-el-Abiad, la limite du Sennaar. Les prétendues sources du Nil ou Bahar-el-Abiad, situées à l'est de Donga, sur les

(1) Burckhardt, Trav., App., II, p. 484.
(2) Macrizi, d'après Selym-el-Assouany, App. III, dans Burckhardt, Trav., p. 498, et dans Quatremère, Mémoires sur l'Égypte, etc., Paris, 1811, II, p. 21.

(1) Quatr. Mém. sur l'Égypte, p. 499.
(2) Hornemann, Voy., éd. Langlès, p. 292.
(3) Rennell, dans Hornemann, Voy., éd. Langlès, II, p. 258.

montagnes de Komri, ne seraient dans ce cas que les sources d'un affluent droit, venant des hautes montagnes au sud, et l'on passerait le Grand-Fleuve sur la route des caravanes, qui conduit de Kobbe aux mines de cuivre de Fertit (voy. p. 139).

En effet l'itinéraire mentionné ci-haut nous apprend qu'après sept journées et demie de marche au sud de Dar-Fungaro, on arrive au *Bahar-Taisha* (1) et de là seulement au *Bahar-el-Abiad;* le Babar-Taisha, dit-il, se jette dans le Babar-el-Abiad près de *Tenderni;* le pays d'à l'entour est habité par des peuples pasteurs, appelés *Cousin*. On y rencontre une quantité de palmiers, avec des fruits semblables aux cocos ce qui nous fait croire que le fleuve qui les arrose ne peut couler que dans une vaste et large vallée; en outre le Bahar-Taisha se dirige évidemment vers le Nil, et paraît n'être pas seulement un torrent de montagnes. Or, si la jonction du Nil et du Niger s'opère réellement par un fleuve, pourquoi n'admettrait-on pas que le Bahar-Taisha est identique avec le *Bahar-Misselad* qui unit les deux fleuves. Le Bahar-el-Abiad, recevant ainsi un tel affluent, cela nous expliquerait, en quelque façon, comment il se peut qu'il roule vers la Nubie une masse d'eau trois fois plus considérable que tous les autres bras du Nil réunis; on pourrait aussi, dans ce cas, dériver des tribus nègres du Soudan, l'émigration des Foungi, dont la nombreuse flotte de canots (voyez page 142) exigeait un fleuve considérable.

Le grand enfoncement près du Misselad s'appelle, suivant Browne, *Dar-Koulla*, suivant d'autres auteurs *Bahar-Koulla*, (*dar* signifie pays, *bahar*, eau); les nègres prononcent ce mot arabe *Kuolla*, comme Bowdich eut l'occasion de s'en assurer chez les Asbantis et sur le fleuve Gabon (voyez page 164). Jackson en traduit la signification par « assemblage des eaux de la mer » *the sea alltogether* (2), et observe en même temps que cette expression s'emploie chaque fois pour désigner la liaison du Nil occidental ou Niger avec le Nil oriental, par conséquent la continuité de ces deux fleuves (3). Donc cette grande contrée inondée d'eau a une signification tout à fait appellative, comme à peu près Wangara. Mais, ce que les rapports des Asbantis (1) appellent le pays et le royaume de *Koulla-Raba* n'est évidemment chez les Arabes que le *Koulla-Raba* ou *Raba-Koulla*, c'est-à-dire le bois de Koulla (Koulla); par conséquent, pas autre chose que les forêts de la région marécageuse, que nous avons décrite plus haut sous ce même nom, en parlant du bord septentrional de l'Abyssinie (voyez page 135); en comparant cette Koulla d'Abyssinie avec le Dar-Koulla du Soudan, auquel elle se rattache immédiatement, on pourrait en tirer d'importantes lumières pour la connaissance de tout le Soudan septentrional, le long du bord méridional du Niger.

Nous terminons ici nos recherches sur le Grand-Fleuve, avec la conscience d'avoir poursuivi avec une scrupuleuse exactitude les sources principales, les rapports des témoins oculaires et les faits qui en résultent. Si nous leur avons accordé une aussi grande importance, c'est que l'expérience nous a appris que souvent le succès de nouvelles découvertes dans ces contrées lointaines, le bien-être des voyageurs et la réussite des entreprises les mieux organisées, dépendent de la fidélité et de la justesse des données géographiques.

Maintenant, avant de passer au système du Nil, nous nous permettrons d'ajouter à ce qui précède un aperçu général accompagné de quelques hypothèses sur le Niger.

5e Éclaircissement.

Coup d'œil historique. Le Niger, un système d'eau non encore développé.

La Société africaine considère avec raison le Niger comme l'objet le plus important de ses recherches; il offre la voie la plus sûre pour découvrir le centre de l'Afrique. Ses bords, dans l'intérieur de cette partie du monde, sont cultivés et habités comme ceux de la Tamise; les villes qui les couvrent sont autant de grands marchés où se trouvent réunies toutes les productions remarquables et précieuses de l'Afrique septentrionale. C'est là le centre de tout le commerce africain. Un grand nombre de caravanes s'y rendent annuellement des bords de la Gambie, du Sénégal, du Maroc, de Fez, de Tunis, de Tripoli, du Fezzan, du Caire, du Dar-Four

(1) Browne, Trav., App, p. 472.
(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 479, 487, 407 et 503.
(3) Montly Magaz., 1817, p. 128.

(1) Bowdich Mission, II, p. 202.

et sans doute aussi de la côte des Somaulies. Malgré la différence de costume, d'usage et de langage, la paix, l'ordre et la bonne foi ne sont jamais troublés parmi toutes ces nations diverses qui affluent de toutes les parties de l'Afrique.

Il n'y a que la sûreté, la propriété, la justice des souverains envers leurs sujets, l'estime des étrangers, la politesse et l'honnêteté dans le commerce, qui soient capables de conserver et de maintenir ainsi des relations durables entre des millions d'individus. Or, nous voyons, par les relations d'un grand nombre de témoins oculaires, et plus encore par l'histoire du commerce africain, en tant qu'il exerce une influence au-dehors, que ces grandes qualités forment le caractère distinctif de tous les habitans des villes situées sur le Niger; si quelquefois les relations commerciales y sont interrompues par des dissensions inévitables, la paix et la prospérité ne tardent jamais à se rétablir aussitôt.

Mais comment un commerce aussi vaste a-t-il pu s'organiser dans ces plages brûlantes de l'Afrique? C'est ce que les découvertes à venir nous apprendront; cependant on peut admettre d'avance que le sol, première base de tous les phénomènes, a aussi puissamment contribué au développement de la civilisation et du commerce chez les peuples africains.

Le système d'eaux du Niger a un caractère si particulier, qu'on ne peut se le représenter sans une influence marquante sur l'histoire du développement de ses habitans, au milieu du vaste continent qu'il parcourt.

Son cours ne suit pas, comme beaucoup d'autres fleuves, la direction de son embouchure; mais ses eaux coulent de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est, du nord au sud et du sud au nord. De même aussi les peuples se réglant d'après le gonflement du Niger, se rassemblent tous dans les vastes terres du cours inférieur où se trouvent les grands marchés dont nous venons de parler. Semblables au Niger qui vient y confondre ses eaux et déposer, sur le sol, la poudre d'or et les trésors de fertilité qu'elles accumulent sans cesse dans leurs cours, les peuples les plus divers se réunissent ici pour échanger les produits de leur travail et de leur industrie. La saison brûlante venue, les eaux, mêlées d'autres substances, et soumises à des formes différentes, s'en vont à travers les airs, et les nations, enrichies des produits d'autres nations, s'en retournent à travers les déserts, chacune dans leur patrie, pour revenir encore, lorsque le soleil aura de nouveau accompli sa course, s'enrichir à ce commerce avantageux et lucratif.

En examinant de près le Niger, il se présente à nous comme un système d'eaux très-incomplet qui, jusqu'à présent, n'a pas encore acquis, dans son développement individuel, le caractère d'un système de fleuve accompli et partout exactement limité.

Aussi, comment expliquer sans cela toutes les contradictions dans les relations sur le cours du Niger? Son domaine des sources se confond encore avec le domaine des sources du Nil, et peut-être aussi quelque part avec celui du Sénégal, du moins une partie de l'année, pendant le gonflement des eaux; il n'existe pas encore ici de partage d'eaux absolu. Le Niger n'est donc pas, même à sa source, aussi parfaitement individualisé que le dernier des fleuves européens. Dans le berceau du fleuve, les affluens ne se sont pas encore frayé un cours aussi profond que dans d'autres systèmes; de sorte que l'on peut encore se passer des canaux qui, en Europe, suppléent aux portages, et effectuent la correspondance des fleuves entre eux.

On trouve entre le Nil et le Niger des fleuves qui, suivant les saisons, peuvent appartenir, tantôt à l'un, tantôt à l'autre système.

Le Niger n'est pas mieux individualisé dans son cours moyen, où il forme de grandes îles, des lacs; il ressemble, tantôt à un fleuve, tantôt à un bras de mer. Nous ne savons pas d'ailleurs si le Niger présente réellement un système d'eaux indépendant, ou s'il n'est qu'une chaîne composée de plusieurs systèmes (1).

Remarques.

Itinéraire de Hadji-Boubeker, de Fouta-Toro à Suakim et à la Mecque, par le Soudan.

Le voyage intéressant de ce pèlerin africain nous a été communiqué par M. Rouzée (2), orientaliste distingué, dont nous déplorons la mort trop prématurée. Hadji-Boubeker, partant du pays d'Alpos des nègres Foulahs, visita tous les pays situés sur le Joliba : Sego, Timbouctoo, Haoussa, Bornou, Dar-Four, et pénétra ainsi jusqu'au Nil dans le Sennaar. De là, s'embarquant à Suakim, il se rendit à la Mecque, et revint, par le Caire et le Maroc, au Sénégal inférieur. C'est ici qu'il fit la connaissance de Rouzée (mort au Sénégal en 1820).

(1) Voy. Note huitième à la fin du volume.

(2) Jomard, Notice sur M. Rousée, voyageur français, dans Malte-Brun, Nouv. Annales de Voy., Paris, VIII, p. 193-208.

Son récit, concis et circonstancié à la fois, est d'autant plus important, qu'auparavant nous n'avions aucune connaissance du *Fouta-Toro*, pays natal du voyageur africain. Nous ne rapporterons ici que ce qu'il renferme de nouveau, et ce qui peut servir à confirmer et à détruire les opinions émises précédemment, persuadés que nous sommes que cette masse autrefois confuse de faits et de relations sur ces contrées de l'Afrique, peut maintenant se laisser résumer en un ensemble critique.

Hadji-Boubeker (1), mahométan de naissance, partit de Fouta-Toro (Foutadoro), sa patrie, pour se rendre à Ségo, situé à l'est. De là, se dirigeant au nord-est, il arriva, en vingt-cinq jours, à Timbouctou, qui est à peu de distance de *Catloum* (le *Sansarra ?*), grand fleuve que le voyageur prend pour un bras du *Djolba (Joliba)*. Les Maures l'écrivent *Djolba*, les nègres *Djaliba* (2).

Timbouctou est maintenant sous le joug des *Touaricks* (sans doute les *Phslleta* dont nous avons parlé plus haut), qui, venant de l'oasis Tawat (Tonat), subjuguèrent ces contrées, et sont, depuis lors, en guerre continuelle avec les Maures. Des circonstances imprévues empêchant Hadji d'aller directement à Haoussa, il prit sa route par *Djenné* (Jennie), qui en est éloigné de trente journées; il fit la moitié du chemin par eau, naviguant au travers des royaumes de Kabi et de Noufa. Le royaume de Haoussa se compose de cinq à six etats qui n'étaient autrefois habités que par des nègres de la race des Joloffes et des Maures. Les Touaricks et les Fouhlas en occupent maintenant la plus grande partie. Ces Foubias, *Fouhles (Poules)* habitent toute la partie occidentale de la ville, à laquelle ils ont aussi donné leur nom *(Foulhen)*. Ils ont absolument la même couleur, les mêmes traits et le même langage que les habitans de Fouta-Tore. Ceci confirme ce que nous avons dit plus haut, sur l'identité de ces peuples remarquables, répandus par toute l'Afrique septentrionale, et auquel on devrait accorder plus d'importance, comme formant une race moyenne (3) entre les véritables nègres et les autres nations de l'Afrique, au teint plus clair. Eux-mêmes se donnent le nom de *Dhomani*. Suivant Hadji-Boubeker, ils sont les meilleurs bergers du monde, et leur pays est aussi bien cultivé que l'Égypte. Il est vrai, dit Hadji, qu'on n'y rencontre pas de cannes à sucre et autres fruits du midi; mais ils ont en abondance le miliet, le froment, l'orge, le coton, le chanvre, l'indigo, et s'entendent parfaitement à teindre toutes les couleurs. Haoussa a plus de relations commerciales avec les pays situés à l'est, qu'avec ceux de l'ouest. De Timbouctou, Hadji-Boubeker se dirigea sur Kassina, capitale du Haoussa oriental, et la plus grande des villes situées sur le Djoliba. Le commerce y est très-florissant; les marchands qui y affluent s'y rendent des contrées les plus lointaines de l'Afrique, par exemple, de Tripoli; ils sont faciles à reconnaître à leur couleur claire et à leurs riches vêtemens. Les *Haoussas*, c'est-à-dire les anciens habitans du pays, sont ici beaucoup plus nombreux que les Fouhles et les Touaricks. Les Arabes donnent à la ville le nom de *Kaschna*, mais les nègres, qui n'ont pas le son du *sch*, l'appellent *Kassina*.

Ce récit du pèlerin africain correspond parfaitement à ce que nous avons dit plus haut de la situation du Bornou (1). « Bornou, dit-il, est situé directement à l'est, et non pas au nord-est de Kassina, et le royaume de Bornou est traversé dans toute sa largeur par le grand Djoliba. Les habitans sont noirs comme ceux de Haoussa; ils ont les mêmes mœurs, mais ils ne parlent pas la même langue, et sont beaucoup plus habiles, plus braves et plus spirituels que ces derniers. » De Bornou, Hadji-Boubeker partit pour Wadaé (Wadai), se dirigeant toujours à l'est. Tout à coup, le Djoliba, qu'il avait toujours eu à sa droite, l'abandonna; il s'informa de quel côté le fleuve se dirigeait : les uns lui répondirent vers le Nil, d'autres lui dirent qu'une partie du Nil se mêlait avec le Djoliba; d'autres enfin, qui ne pouvaient nier la réunion des fleuves, prétendaient que le Djoliba coule très-loin au sud, et qu'il se termine en Éthiopie (dans la Habesch). Plusieurs grands fleuves se jettent à Wadai, dans le Djoliba. Partant de Bornou, Hadji continua son voyage par Begharme, Kouk, Four, Shendi, dans le pays de Barbara, où il rencontra un peuple agricole et laborieux, soumis à la domination des Arabes. Il ressemblait, quant à la physionomie et à la couleur, à ses compatriotes, les Fouhlea. Après avoir visité ces contrées, que Burckhardt, après lui, a décrites avec tant de talent, Hadji partit pour la Mecque, où il arriva quatorze mois après son départ de Fouta-Toro.

—

III.

GRADINS DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE OU LE SYSTÈME D'EAUX DU NIL.

§ 23.

Aucun des fleuves de la terre n'est plus anciennement célèbre dans l'histoire des peuples que le Nil; aucun pays n'étale avec plus de pro-

(1) Hadji-Boubeker, Itinéraire de Seno-Palel, ville de Fouta, à la Mecque, dans Malte-Brun, ibid., p. 200.

(2) Ibid., p. 202.

(3) Mithridates, III, ch. 1, p. 142.

(1) Malte-Brun, ibid., p. 204.

fusion les merveilles de la nature et de l'art que celui qu'il parcourt. De même que la vallée fertile qu'il arrose s'est élevée du milieu de ses eaux, de même c'est aussi sur son sol qu'a germé la première civilisation des peuples. Et cependant personne jusqu'aujourd'hui n'a encore vu les sources de ce fleuve remarquable, pas même les voyageurs les plus audacieux de nos temps, Bruce et Browne, bien qu'ils n'aient épargné ni peines ni sacrifices pour arriver au grand but qu'ils se proposaient. L'origine du Nil est encore enveloppée pour nous des mêmes ténèbres qu'elle l'était il y a quinze siècles, lorsque Ptolémée plaçait ses sources sur les montagnes de la Lune, ou lorsqu'Hérodote le faisait venir de l'ouest à travers le pays des noirs.

Mais aucun système d'eaux n'est comparable dans la disposition de ses membres à ce fleuve merveilleux. En sortant de son berceau mystérieux, le Nil coule au nord, à travers des déserts inconnus, et reçoit sur sa rive orientale cet affluent d'Abyssinie que nous avons désigné jusqu'ici sous le nom de *Nil*. Plus tard ses eaux sont encore une fois augmentées par un troisième bras non moins considérable que le premier ; il parcourt ensuite, sans recevoir aucun tribut ni de rivières ni des eaux de l'atmosphère, les vastes déserts de l'Afrique, fertilise tout le *Tell* (l'Egypte), et vient enfin, faible et épuisé, se mêler aux flots de la mer, après avoir auparavant sillonné en tous sens son vaste Delta.

—

CHAPITRE PREMIER.

Cours supérieur.

Deux principaux bras, l'un à l'ouest, l'autre à l'est, doivent attirer ici l'attention de l'observateur.

1. *Le bras occidental du Nil, Bahar-el-Abiad ou le fleuve blanc.*

Celui-ci, le plus considérable des deux fleuves, descend, selon Selim, d'une chaîne de montagnes de grès (p. 283); il tire son origine d'une quantité de sources situées sur les *montagnes de la Lune* (Jibbel Koumri), et qui toutes se réunissent dans un seul lit, dans le pays de Donga. De Bornou, on met pour arriver à ces sources, en se dirigeant d'abord au sud, vingt journées de marche ; de Sennaar par Schillouk, quarante-cinq journées (1). Toutes sont situées entre le 7° et le 8° de lat. nord et à une distance directe de l'embouchure du fleuve, de 260-280 milles géographiques (1,440 *miles*). Le fleuve parcourt d'abord cet espace dans la direction nord-est, puis il se tourne au nord, où il ne se trouve placé qu'à 17° à l'ouest du méridien de l'embouchure du Nil (au 49° long. est de l'île de Fer (2)).

L'Abiad, après avoir coupé la terrasse de Fazouglo, pénètre à travers les montagnes de Deir et Touggala et le pays des Foungi; il entre ensuite dans une vaste plaine où il reçoit les eaux d'un grand nombre de fleuves inconnus jusqu'à ce jour aux Européens, mais dont nous connaissons en partie les noms, par les récits d'esclaves nègres transportés de ces contrées dans d'autres pays (3). Ce sont, par exemple, le *Bahar-Indry*, le *Bahar-Arramla*, le *Bahar-el-Harras* (venant des montagnes de Harrar?) le *Bahar-Emdrenje* et le *Bahar-Esrak*, qui est sans doute identique avec le *Bahar-Azrek*. Le *Maley*, qui prend son origine dans les marais au pied de la terrasse de Naréa et coule ensuite par Bizamo, paraît également se jeter dans le Bahar-el-Abiad; de là vient sans doute que Bruce, dans sa carte du Nil, le confond avec ce dernier (4).

L'Abiad forme dans ces contrées un grand nombre d'îles, dont trois des plus considérables ne sont habitables que jusqu'à l'époque des pluies; dans la saison de la sécheresse, elles servent de repaire aux *Schillouck*, peuple de nègres idolâtres, qui ne vivent que de piraterie (5); au milieu du siècle dernier, ils rendaient encore par leur brigandage toutes les contrées d'alentour très-dangereuses pour les voyageurs.

Au 13° de latitude nord, c'est-à-dire sur la même latitude que la ville de Sennaar, l'Abiad coule entre deux villes, dont l'une, *el Acie* (Hellet-Alleis, suivant Browne), est située sur la rive gauche, l'autre, *Schillouck*, sur la rive droite du fleuve. Les *Kafilas*, allant de Dar-Four

---

(1) Browne, Trav., p. 473.

(2) Rennell, Mém., dans Hornemann, Voyages, éd. Langlès, II, p. 239.

(3) Seetzen, Nachrichten über Dar-Fur, in V. Zach. M. Corr, 1819, mars.

(4) Bruce, Trav., 2° éd., VII; dans Murray, Dissertation on the progressive Geogr. of the Bahar-el-Abiad, etc., p. 386.

(5) Extract. of manusc., dans Bruce, Trav., ibid., p. 89.

et de Kordofan à Sennaar (1), ont établi ici leur passage. Le fleuve est si large en cet endroit, qu'il est impossible de reconnaître la physionomie d'un homme placé sur le rivage opposé; la voix, au contraire, s'entend très-distinctement. Le bord occidental du fleuve est couvert d'arbres de toute espèce; sur le bord oriental, est située la ville des nègres schillouck qui, moyennant une rétribution, transportent les voyageurs à l'autre bord. Leur ville est bâtie de mortier; les habitans ne portent aucune espèce de vêtemens. A huit journées de là, au 16e latitude nord, Bahar-el-Abiad reçoit près de Holea, les eaux du Bahar-el-Azrek, qui est moins considérable (2), bien que les habitans de ces contrées disent « que l'Abiad se jette dans l'Azrek »; il conserve aussi en effet son nom, tandis que celui d'*Abiad* disparaît (3). Ces notions incomplètes s'accordent parfaitement avec les nouvelles découvertes faites par Burckhardt en Nubie (4).

2. *Le Nil oriental, Bahar-el-Azrek ou le fleuve bleu* (Bahr-Asrat).

On nous cite comme sources de ce fleuve plusieurs (5) fontaines abondantes situées dans le pays des Agows, sur des hauteurs marécageuses et couvertes de verdure; la distance qui les sépare n'est que d'un jet de pierre; elles sont très-profondes, mais n'ont à leur surface que quelques pieds de diamètre; leur emplacement est une haute vallée en forme de demi-lune; Tellez (6) la compare à la superbe vallée du Monte-Cavo, qu'on aperçoit de Rome, au-dessus d'Albano, et qui est généralement connue sous le nom de *Campo-d'Annibale*. Ces hauteurs orbiculaires (7) appelées dans le pays *Litchambra* et *Aformascha*, exaltèrent à un tel point l'imagination de Bruce, qu'il les prit pour les *Montes Lunæ* de Ptolémée. Après avoir fait plusieurs détours sur un sol marécageux, entrelacé de racines et d'herbes (sans doute un marais tourbeux), le fleuve entre dans un lit rocheux, à travers lequel il se précipite comme un torrent, dans la vallée; après un cours de trois journées de marche, il atteint la plaine de *Baad*, où sa largeur est déjà d'une portée de fusil.

A la source du Nil, près de Géesch, dans le pays de *Sakahala* (Sacala, suivant Bruce) (1) le baromètre tomba jusqu'à vingt-deux pouces anglais, ce qui suppose une hauteur absolue de 9,912 pieds (1,652 toises).

En quittant la plaine de Baad, le Nil serpente à travers un espace de 26 milles géographiques (35 lieues) jusqu'au pays de Dembéa (2) où il se jette dans le lac de Tzana (*Bahar-Sena*); mais, avant d'arriver, il donne naissance à deux cascades, la première dans la plaine de Goutto, où ses nombreux méandres forment sur l'espace d'un mille géographique plus de vingt péninsules à angles saillans (absolument comme le *fleuve au gué* près de Stirling en Ecosse (3)); la seconde, moins considerable, se trouve près de Kerr.

Le Nil, à l'endroit où il coule dans le Tzana (4), a une largeur de 260 pieds; il parcourt ce lac sur une étendue de 5 milles géographiques, sans que jamais ses eaux se mêlent à celles du lac, soit qu'elles soient trop rapides, ou parce qu'une cohésion toute particulière de leurs parties les empêchent de se confondre.

Ce lac d'alpes est situé au milieu d'une vallée très-fertile semblable à la vallée d'Urseren sur le Saint-Gothard, et jadis recouverte par la mer. Il reçoit un grand nombre de torrens d'alpes; son étendue est de 9 à 10 milles geographiques en longueur et de 2 à 7 milles en largeur (il est par conséquent plus considérable que le lac de Genève, qui n'a que 14 milles de longueur, y compris la courbe, et à peu près 2 milles de largeur). Suivant le rapport des Abyssiniens, on y compte 24, suivant les Portugais et Bruce, 11 îles habitées. C'est sur ses bords que s'est concentrée toute la culture du pays d'alpes abyssinien.

Le Nil coule avec une rapidité extraordinaire à travers ce beau lac d'alpes (*transit innatans quasi super illum*) (5); on peut facilement s'apercevoir de son cours, en y jetant de la paille, du bois ou quelque autre corps léger (6).

En quittant le lac de Tzana, que Grégoire ap-

(1) Browne, Trav., Itiner., I, from Cobbe to Sennaar, p. 451.
(2) Browne, Trav., p. 456.
(3) Murray, Dissert., p. 394.
(4) Burckhardt, Trav. in Nubia, p. 351.
(5) Suivant Labo, deux; suivant Bruce, trois.
(6) Thévenot, Recueil, p. 10.
(7) Bruce, Trav., V, p. 302

(1) Lobo, II, I, p. 221.
(2) Tellez, dans Thévenot, p. 12.
(3) A. Murray. dans Bruce, Trav., V, 313.
(4) Tellez, dans Thévenot, p. 11 et 24.
(5) Abba Gregorius, dans Lud., Hist. Æth., l. I, c. 8.
(6) Tellez, dans Thévenot, p. 23.

pelle *Dara*, du nom de la province située à sa sortie, et quelquefois *Bada*, le Bahar-el-Azrek se dirige d'abord au sud-est; se courbant ensuite en spirale au sud, à l'ouest et au nord, il se rapproche de nouveau de sa source jusqu'à la distance d'une journée de marche, après avoir parcouru un espace de vingt-neuf journées. Le pays de Gojam, qu'il entoure ainsi de ses eaux, s'appelle généralement la *péninsule de Gojam* (1).

Le fleuve, qui s'échappe avec violence de la pointe sud-est du lac, se précipite, après avoir franchi un espace de 2 milles, dans la célèbre cataracte d'Alata, que Bruce (2) évalue à quarante pieds de hauteur; c'est la première cataracte des Portugais, la troisième cataracte de Bruce. Il coule ensuite dans un ravin étroit et sombre, hérissé de rochers escarpés, au-dessus desquels est construit un pont que les Portugais firent sauter, pour mieux défendre leurs possessions; c'est le premier et le seul qu'on rencontre dans cette contrée; le pont de Siout, mentionné par Poncet n'a jamais existé (3). Le fleuve atteint, dit-on, jusqu'à la largeur d'un quart de lieue, dans les grandes eaux. Le pays à l'entour appartient aux plus belles contrées du Habesch. « Ici, dit Abba Grégoire (4), toutes les » eaux de pluie, tous les fleuves et torrens du Ha- » besch (à l'exception du Hanazo et du Hawash, » qui se dirigent vers la mer Rouge, sans ce- » pendant l'atteindre), se réunissent à ce roi des » eaux, que nous appelons *Abay*, le Géant, et » forment son cortége, dans son cours lointain. » Ainsi renouvelé et fortifié, il s'élance, joyeux » comme un héros, suivant l'ordre de son créa- » teur, dans les contrées inférieures, pour fruc- » tifier le pays d'Egypte, qui n'a pas de pluie. »

Mais, avant d'atteindre l'Égypte, il parcourt encore la terrasse de Fazouklo, le pays des noirs ou Schangallas, et coupe la grande chaîne limitrophe en trois cataractes différentes (5), dont la première se précipite d'une hauteur de 280 pieds, dans le pays des nègres, appelés *Nouba* sur la rive occidentale, *Gouba* sur la rive orientale. Plus loin, du côté de l'ouest, cette même chaîne limitrophe porte le nom de *Deir* et de *Touggala*; on pourrait aussi l'appeler à juste titre la *chaîne des cataractes*. Au-dessus des cataractes, la rive occidentale du fleuve est habitée par les Galla qui le passent à la nage, lorsqu'ils font leurs invasions dans le Habesch. Suivant Tellez, le fleuve n'est pas plus large ici que le Tibre près de Rome (1).

Au delà du Habesch, nos renseignemens sur le Bahar-el-Azreck nous abandonnent entièrement; le pays qu'il parcourt est encore pour nous une terre inconnue; c'est l'*Adisalem*, le *Nouveau-Monde*, comme dit Lobo (2). Ce n'est que près de Sennaar que nous recevons de nouveau quelques renseignemens sur ses bords. Sortant d'un lit de rochers escarpés, il entre dans la vaste plaine de Sennaar, et forme près de la ville du même nom (3) une vallée des plus fertiles, couverte de riches campagnes, qu'il parcourt en nombreux méandres. De là, entrant dans un terrain sablonneux, habité uniquement par des troupes d'antilopes, de grues et de cigognes, et où l'on ne rencontre que des plaines couvertes d'une herbe fine et des forêts d'acacias, son lit devient très-large jusqu'à ce qu'il se jette dans le Bahar-el-Abiad, à un mille géographique et demi au sud de Halfeia, près d'un petit endroit appelé *Hojili* ou *Hojila* (4).

Près de Bashoch, sur la rive orientale, vis-à-vis de la ville de Sennaar, est un pont qui conduit par-dessus le fleuve; on en rencontre un second fait de barques, dans le voisinage de Hojila; le fleuve en cet endroit a un quart de mille anglais de largeur, et est très-rapide; on dit qu'il est du double plus large (5) à l'époque du gonflement des eaux. Pendant la moitié de l'année ses eaux sont très-basses; et, malgré tous ses affluens de droite, il est probable qu'il se perdrait dans le sable et n'atteindrait jamais les frontières de l'Égypte s'il ne se réunissait avec le Bahar-el-Abiad, dont la masse d'eau, trois fois plus considérable, est la même pendant toute l'année. Il n'est pas dit par là que le Bahar-el-Abiad n'ait pas aussi sa crue, comme le fleuve Abyssinien, mais ses eaux ne se réduisent jamais, dans la saison sèche, à un aussi petit volume.

Il est étonnant qu'après le confluent du Bahar-

(1) Tellez, Ibid., p. 13. — Lobo, Reise, I, p. 222. — Bruce, Trav., V. p. 313.

(2) Bruce, Trav., V, p. 105.

(3) Poncet, Voy., p. 3.—Bruce, Trav., III, p, 489.

(4) Ludolf, Hist. Æth., l. I, c. 8.

(5) Bruce, Trav., V, p. 318.

(1) Tellez, dans Thévenot, Rec., p. 13.

(2) Labo, Reise, I, p. 228.

(3) Bruce, Trav., VI, p. 349, 387; VII, Appendix, p. 89.

(4) Bruce, Trav., 2e édit., VII, p. 102, note de A. Murray.

(5) Bruce, Trav., VI.

el-Azrek dans le Bahar-el-Abiad les habitans des bords aient conservé à ce système d'eaux le nom du plus petit de ces fleuves, et que le nom de Bahar-el-Abiad disparaisse entièrement.

Cependant nous trouvons bientôt, dans le cours moyen, à côté du nom d'Azrek, le nom de Nil, que le fleuve conserve jusqu'à son embouchure dans la mer.

La *Mésopotamie*, ou le pays situé entre les deux fleuves, le Nil occidental et le Nil oriental, s'étend du sud au nord, depuis la terrasse riche en or de Fazouglo, jusqu'au 16e lat. nord. Elle n'a, près de la ville de Sennaar, selon Bruce (1), que trois journées, suivant Browne, trois journées et un quart d'étendue en largeur, et elle est le siége du royaume de Sennaar. Le côté oriental de cette Mésopotamie, arrosé par le Tacazzé, ne nous est que peu connu. A l'ouest elle est bornée par le royaume de Kordofan qui sépare le royaume de Sennaar de l'oasis et du royaume de Dar-Four.

Burckhardt (2) nous a communiqué des renseignemens très-importans sur ce pays de Kordofan qui, sauf ce que nous en lisons dans Browne (3), nous était demeuré jusqu'alors à peu près inconnu. Le Kordofan est une véritable oasis, entourée de tous côtés de grands déserts de six journées de marche, excepté du côté de Schillouck, ville qui n'est séparée du Nil blanc que par un désert de quatre journées. Le Kordofan est maintenant sous le commandement d'un *mosellim* ou usurpateur, représentant du roi de Dar-Four. Il a sa résidence à *Obeydha* (Ibeit, selon Browne), capitale du royaume, et est entourée d'une garde de 500 cavaliers. Obeydha est un endroit assez considérable, composé plutôt de huttes que de maisons; les habitans s'occupent d'agriculture et font en même temps un commerce considérable. Burckhardt cite, outre le mosellim, un indigène du Bournou, portant le titre de *roi des Tekroury* (des nègres mahométans), qui s'était réfugié dans les montagnes de Hashem, où il prélevait un impôt sur tous les marchands qui traversaient ces contrées. Il fut par la suite assassiné. La plupart des habitans du pays sont des Bédouins, qu'on appelle *Bakara* à cause de leurs nombreux troupeaux de génisses (*bakar* signifie vache). On nous cite dix hordes différentes de Bakara, qui tous parlent l'arabe; ils ressemblent beaucoup, quant à leurs mœurs et leurs usages, aux habitans du Dar-Four à l'ouest et de Shendy à l'est. L'été ils se construisent une habitation fixe, cultivent les terres et conduisent leurs troupeaux, mais dans les autres saisons ils ne s'occupent que de brigandage, et rendent surtout les routes entre Dongola et Sennaar très-dangereuses. Ils vont eux-mêmes à ces marchés pour y vendre leur encens (*leban*), qui est réputé le meilleur de l'Afrique.

La route d'Obeydha au Nil conduit d'abord au village de Dauma; de là on arrive en trois jours à Om-Ganater, où il se prélève pour Shendy un impôt qui souvent se monte jusqu'à cinq pour cent; de Om-Ganater, on entre dans le désert, et l'on atteint le Nil, après quatre journées de marche, à Gerri, endroit où les caravanes passent le fleuve.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Recherches sur les sources du Nil.

Le père de l'histoire, Hérodote, ne put se procurer ni chez les Égyptiens, ni chez les Lybiens, ni chez les Hellènes, aucuns renseignemens sur les sources du Nil. Un seul prêtre de Saïs (1), un *hiérogrammateus*, prétendait en avoir quelque connaissance; il cita au bout de la Thébaïde, entre la ville de Syène et l'île d'Éléphantine, deux cimes de montagnes, le *Krophi* et le *Mophi* (Κρῶφι, Μῶφι), entre lesquelles le Nil surgit des entrailles de la terre, dirigeant une partie de ses eaux au sud, vers l'Éthiopie, une autre partie au nord, vers l'Égypte. Or, ceci ne peut nullement se rapporter aux sources du fleuve; il est probable que le prêtre égyptien n'a voulu désigner que le commencement de son cours en Égypte, c'est-à-dire cette contrée des cataractes du Nil que nous ont fait connaître les voyageurs modernes. Les Cyrénéens apprirent à Hérodote que les premières notions sur le Grand-Fleuve avaient été apportées par les Nasamons, habitans des Syrtes. Suivant le récit de ces derniers, le Nil coule dans l'intérieur de l'Afrique, de l'ouest à l'est; il nourrit un grand nombre de crocodiles et est habité sur ses bords par un petit peuple noir, qui est adonné à la magie. Ce même fleuve, que les géographes modernes ont reconnu être

(1) Bruce, Trav., VII, Appendix, p. 80.—Browne, Trav., p. 461.

(2) Burckhardt, Trav., App., I, p. 482 et 257.

(3) Browne, Trav., App., I, 457.

(1) Hérodote, II, c. 28 et 32.

le Niger. Hérodote le prit pour le Nil, qui, coulant de l'ouest, devait parcourir un espace de quatre mois de voyage (1). Mais l'élévation de la plaine de Sennaar, que Rennell et Alex. de Humboldt estiment, suivant Bruce (2), à 4,000 pieds de hauteur absolue, rendent aujourd'hui la communication des deux fleuves très-invraisemblable. Une autre objection à faire, c'est la simultanéité du gonflement du Nil et du Niger. En effet, si la crue du Nil était produite par les eaux du Niger, il faudrait qu'elle fût au moins de trois semaines postérieure au gonflement du Niger. On peut encore ajouter à ceci le témoignage de Browne qui, malgré toutes les informations qu'il prit dans le Dar-Four, ne put jamais rien apprendre de la communication du Niger avec le Nil (3). Suivant ce voyageur, tous les fleuves, à gauche du Bahar-el-Abiad, se dirigent vers l'intérieur, dans la direction de l'est à l'ouest. La même chose nous est rapportée par Bruce (4), qui ajoute : « L'Abiad et l'Azrek coulent à l'est et au nord-est, parce qu'entre le Nil et le Niger s'élève le pays de Bornou, où se trouve le plateau d'Afrique, la *spina mundi*. » La dénomination de *plateau* ne peut signifier ici autre chose qu'un partage d'eau entre le Nil et le Niger ; en conséquence, le Niger recevrait tous les fleuves qui coulent à l'ouest et parmi lesquels nous distinguons particulièrement le Bahar-Misselad. (Voy. une autre interprétation de cette opinion, p. 282.)

Ptolémée, qui recueillit à Alexandrie les renseignemens qu'il nous communique, ne nous dit nulle part que le Nil coule de l'ouest à l'est; il ne connaît que son cours du sud au nord; mais, le premier, il place les sources du Nil au 12° 30' latitude sud, en quoi tous les géographes arabes et européens l'ont imité, jusqu'à d'Anville (5). Ptolémée distingue un *Nil* (Bahar-el-Abiad) qui prend son origine dans les montagnes de la Lune, et un *Astapus* (Bahar-el-Azrek) qui sort du lac de Coloe (ou lac de Tzana?). Mais, d'un autre côté, ses relations renferment plusieurs erreurs (1) qui, avant les géographes arabes, furent généralement admises par les auteurs chrétiens du moyen âge. Théophylactes Simocatta, qui vivait au septième siècle, n'en sait pas plus que ses prédécesseurs sur les sources du Nil, bien que tout un chapitre de son *Historia Mauritania* (2) soit consacré à ce fleuve. La tradition des autres, d'où jaillissent les eaux du Nil, tradition qu'il attribue aux Bolgiens (Βόλγοι), peuple troglodyte, nous paraît la même que celle d'Hérodote, mentionnée ci-dessus.

Les géographes arabes, Edrisi à leur tête, ont étendu de beaucoup le récit de Ptolémée; selon eux, deux Nils prennent leur origine dans les montagnes de la Lune; ils ont ensemble dix sources, qui se jettent dans deux lacs différens, cinq dans l'un et cinq dans l'autre (3). De chacun de ces lacs sortent trois fleuves, qui se réunissent de nouveau en un seul lac, sous l'équateur, près de la ville de Tonmi qui est très-peuplée. Ce lac, appelé *Coura*, donne naissance, 1° à un Nil des nègres, coulant à l'ouest (*le Nilus Nigrorum*, dont nous n'avons aucune connaissance, à moins que ce ne soit le Bahar-Misselad); 2° à un autre Nil, coulant au nord et appelé *Nilus Ægypti*. Les deux fleuves sont séparés par une montagne (sans doute la *spina mundi*?).

Abulfeda (4) nous communique quelques renseignemens moins vagues, qu'il tient d'Ibn Sina. De vastes déserts, dit-il, s'étendent au delà de l'équateur, là où le Nil prend son origine; ses sources ne sont connues que par ce qu'en disent les Grecs d'après Ptolémée. Les montagnes *Al-Komri* donnent naissance à dix fleuves, éloignés d'un degré les uns des autres; le plus occidental est situé au 48°, le plus oriental au 57° longitude. Ils se réunissent en deux lacs, situés au 7° de latitude sud, et le plus oriental, au 57° de longitude. De chacun de ces lacs sortent quatre fleuves, dont deux se réunissent à d'autres cours d'eau; les six autres se dirigent au nord et forment sous l'équateur (53° et demi longitude) un lac rond, appelé *Kawar*, d'où sort le Nil d'Égypte, qui traverse Zagawan, la Nubie et passe à Donkola (15° lat. nord et 52° long. sud).

(1) Rennell, Geographie d'Hérodote.

(2) Rennell, Appendix, in Mungo-Park's Trav.; p. LXXVII. — Al. de Humboldt, Ansicht der Natur, p. 112. — Bruce, Trav., 1re édit., III, p. 719.

(3) Browne, Tav., p. 244.

(4) Bruce, Trav., VII, App., p. 93.

(5) D'Anville, Mém. sur l'intérieur de l'Afrique, dans les Mém. de l'Acad. des Inscript., XXVI, p. 67.

(1) A. Murray, Dissert. on the progr Geogr., p. 386.

(2) Théophyt. Simmocattæ, Expræfecti Histor. lib. VII, ed. C.-A. Fabrotti. Venetiis, 1729, t. VII, c. 17, fol. 267.

(3) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. 11, 82, 84, et p. 327 de Nilo.

(4) Rennell, Géogr. d'Hérodote.

A l'ouest, ce même lac donne naissance au Nil de Gannah (ou *Genna, Gennij*, selon de Barros, *Jinnie*, selon Mungo-Park), et à l'est à un troisième fleuve, le Nil de Makadsch, appelé aussi Zebi.

Le Nil de Gannah n'est peut-être qu'un grand affluent du véritable Niger; peut-être aussi est-il le Bahar-Misselad (1) qui, selon Browne, se dirige vers le lac de Fittri, du sud-est au nord-ouest, ou, suivant l'interprétation ci-haut, dans la direction opposée, et dont les sources sont situées au 10e latitude nord.

REMARQUE.

Erreurs probables.

Toutes nos connaissances des sources du Nil et de son cours supérieur ne présentent encore, comme nous venons de voir, qu'un amas confus de récits et de traditions. L'avenir seul pourra établir la vérité, en séparant les suppositions et les probabilités de ce qui est reconnu comme authentique dans l'état actuel de la science. Cependant nous sommes à même de signaler une erreur commise par tous les géographes des siècles précédens jusqu'à d'Anville. En comparant entre elles les différentes cartes de ces contrées, la carte de l'intérieur de l'Afrique, de l'an 1746 (2), par d'Anville; la *tabula ad Ptolemaicam descriptionem exacta*; la carte de Rennell, de 1798; les cartes de Browne et de Rennell, de 1802 (3), on s'apercevra que, généralement, les géographes ont l'habitude de placer le cours supérieur du Nil trop à l'ouest et trop au sud. Browne, le premier, a relevé cette erreur. Sur la carte d'Anville, Sennaar se trouve 4° trop à l'ouest. Les Arabes placent encore beaucoup plus loin, dans cette direction, le cours supérieur du bras occidental du Nil (le Bahar-el-Abiad), ce qui a fait que Ptolémée, Edrisi et d'Anville l'ont confondu avec le Misselad, dont les sources se trouvent situées sur le même méridien que celle du Bahar-el-Abiad (27° long. est de Greenwich) (4). Or, comme, d'après Browne et Hornemann, le Misselad communique, par le lac de Fittri, avec Wangara, on fut conduit par là à admettre une correspondance entre le Nil et le Niger. L'expérience n'a pas encore pu confirmer ni détruire cette hypothèse, attendu que les routes qui conduisent de Sennaar au Dar-Four, par le Kordofan, ont, de tout temps, été très-dangereuses et presque impraticables. L'opinion de Hornemann, qui admet une communication du Nil avec le Niger, au moyen du Misselad, n'a rien de contradictoire en elle-même; mais elle est opposée, en apparence, à l'itinéraire de Browne (1), qui va de Cobbé aux mines de cuivre de Fertit, dans le berceau du Misselad, ainsi qu'au calcul de Rennell sur la pente moyenne du Nil et de l'Abiad, comparée aux domaines des autres fleuves de la terre.

(1) Browne, Trav., Appendix, p. 460.

(2) Mém. de l'Acad. des Inscript., XXVI, p. 64.

(3) A. Map shewing the progress of discovery and improvement in the Geogr. of North Africa, by J. Rennell, 1798; corrected, 1802.

(4) W.-G. Browne, A Map of the route of the Soudan caravan, from Assiut to Darfûr, including some of the route of the Jelabs, etc. Lond., 1799.

(1) Route from Cobbe, etc., in Br., Trav., p. 472.

—

CHAPITRE II.

COURS MOYEN DU NIL.

§ 24.

Après la réunion des deux principaux bras, le Nil prenant sa principale direction vers le nord, parcourt, en formant de nombreux détours, l'espace entre le 16e et le 30e lat. nord, jusqu'aux cataractes de Syène, où commence son cours inférieur. Il rencontre dans cet espace pour la première fois le grand désert (la Nubie), et entre ensuite près de Syène, dans le *Tell* (2), vallée fertile, située au nord de Syène, et que les tribus arabes appellent ainsi par opposition au désert. Mais avant d'atteindre cette vallée, il reçoit encore les eaux du Tacazzé, seul grand affluent que nous lui connaissions, et se dégrade en un nombre infini de rapides, formés par plusieurs larges gradins horizontaux, dans la vallée de l'Égypte.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Premier gradin; terrasse de Sennaar depuis le pays des Shangallas jusqu'à la cataracte de Takaki ou jusqu'au désert de Nubie.

Immédiatement au-dessous du confluent des deux grands bras de l'Azrek, une rangée basse de montagnes rocheuses traverse le Nil de l'est à l'ouest, comme si elle voulait barrer son cours; elle est coupée par une gorge, à travers laquelle le fleuve se précipite avec fracas; l'étroitesse de son lit en cet endroit prouve clairement qu'il s'est lui-même frayé sa route à travers ces ro-

(2) Bruce, Trav., II, p. 52.

chers (1). A côté de ce rapide est situé, sur une colline desséchée, couverte de cailloux roulés d'une blancheur éblouissante, le petit endroit de Gerri, au pied de la chaîne de montagnes qui est appelée *l'Acaba*, c'est-à-dire le passage de Gerri (16°13' lat. nord). La terrasse plus exhaussée et plus méridionale de Sennaar est couverte de palmiers qui ne produisent pas de dattes; les fruits qu'ils portent n'arrivent jamais à maturité. Le même sol qui, sur la terrasse de Sennaar, ne se composait que de sable et de cailloux, et qui, dans la proximité du pays d'alpes, était couvert d'un humus noir et fécond, est, à ce qu'il paraît, absolument nu dans la partie septentrionale de la vallée, car on y rencontre partout des couches de marbres, d'albâtre et une quantité de blocs de sel gemme isolés et détachés (2). Les semailles et les récoltes ne se font plus à la même époque qu'à Sennaar. C'est encore ici que commence, selon Bruce, la limite qui sépare les deux plus puissantes tribus arabes, et les *Atbara* au sud, appartenant aux *Wed-Ageeb*, et les *Kubba-Beesh* au nord, soumis au Mek de Shendy. Ces derniers dominent tout le désert de la Nubie, au nord du Tacazzé, jusqu'à la frontière de l'Égypte; ils élèvent les plus belles races de chevaux nubiens.

Les tribus arabes qui habitent le second gradin au nord, nous sont plus ou moins connues, sous les différens noms de *Jehalin*, *Barbares*, *Bisharis*, etc. Ils sont les maîtres redoutés du désert de Nubie (3), où ils ont donné lieu à ce proverbe: « Tout le monde est ennemi, dans le désert. » Le salut: *Salum alicum, la paix soit avec vous*, et la reponse: *Alicum salum, la paix est au milieu de nous*, sont des formules de haute importance dans ces pays inhospitaliers.

Près de l'Acaba ou du défilé de Gerri, que nous pouvons envisager comme le commencement de la pente du premier gradin de Sennaar, le Nil forme l'île de Kurgos (4), qui, suivant ce que l'on en rapporte, contient des ruines remarquables. A quelques journées de là, vers le nord, on rencontre, sur la rive droite, le confluent du Tacazzé, qui, après avoir probablement traversé, dans son cours inférieur, une vallée longitudinale de l'est à l'ouest, vient mêler ses eaux aux eaux du Nil.

(1) Bruce, Trav., VI, p. 425.—Poncet, Voyage, p. 23.
(2) Poncet, ibid., p. 427, 485, 489.
(3) Bruce, Trav., VI, p. 456, 485, 510.
(4) Ibid., p. 445.

Le Tacazzé, (c'est-à-dire *l'eau sans courant* (1), le *Tacaree* des Portugais, *Tekesel* dans Poncet), appelé *Atbara* dans son cours inférieur (*Astaboras*, selon Ptolémée), a, suivant Bruce, sa principale source sur la montagne d'Angote, près de Souami-Midre (2), où est situé le village de Gourri. Un second bras de ce fleuve prend son origine sur la frontière de Begemder, près de Dabouco. Tous deux réunis, traversent la terrasse de Tigré, du sud au nord, séparent la langue *Tigré* et la langue *Gheez* de la langue *Amhara*; dans la province de Siré, ce fleuve s'échappe subitement de la chaîne limitrophe et continue son cours à travers le pays des Shangallas. A l'endroit où la route des caravanes le traverse, entre Siré et Lamalmon, il n'a, dans la saison sèche, que 600 pieds de largeur et 3 pieds de profondeur. Ses eaux claires et limpides se précipitent à grand bruit à travers un lit de rochers, bordé de forêts de tamariniers.

Suivant les nouveaux renseignemens recueillis par MM. Pearce et Salt, sur les lieux mêmes, l'endroit le plus voisin des sources du Tacazzé, sur les hauteurs limitrophes de Lasta et d'Angote, est appelé *Maïzela*; on nous cite trois sources du Tacazzé, dont l'une, l'*Ain-Tacazzé* (3) (*l'Œil-du-Fleuve*), n'est éloignée que d'une demi-journée de l'ancienne Lalibala. A 8 lieues de là, près de Moukkiné, le Tacazzé atteint déjà une largeur de 40 pieds; de là, se dirigeant au nord, il sépare les hautes montagnes neigeuses de Samen à l'ouest, du Tigré oriental, et reçoit un grand nombre d'affluens qui lui manquent presque entièrement sur le plateau. On ne rencontre de villes remarquables que sur la rive orientale du fleuve, entre autres *Socota*, capitale de Lasta et plus grande et plus peuplée qu'Antalow, *Maisada*, etc. M. Pearce passa le fleuve en barque, à peu près au 13° lat. nord, et lui trouva 600 pieds (300 *yards*) de largeur. C'est à peu près dans la même contrée, quelques journées plus au nord, que Salt (4) toucha les bords du Tacazzé, à l'endroit où il sépare, sous la même latitude qu'Antalow, les provinces de Tigré et d'Avergale à l'est, des Samen à l'ouest. La contrée située à l'est du fleuve est un vaste plateau, couvert alternativement de champs de bled et de vastes plaines arides, où il ne croît,

(1) Ludolf, Hist. Æth., I, 1.
(2) Bruce, Trav., IV, p. 346.
(3) Salt, Voyage, p. 268.
(4) Ibid., p. 354.

sur un espace de 12 milles géogr. (60 *miles*), jusqu'à Antalow, que des buissons de sureau, de capriers, de tamariniers et d'*entata* (espèce d'adansonie). A l'ouest, au contraire, les Samen aux cimes neigeuses s'élèvent rapidement sur les bords du fleuve, et la plaine qui les entoure est brûlée par un soleil éthiopique. Le rivage du Tacazzé est escarpé et très-étroit, le fleuve lui-même est interrompu dans son cours par une quantité de petits rochers qui le rendent facilement guéable dans la saison sèche. Entre ces rangées de collines, par-dessus lesquelles il roule ses eaux écumantes, se trouvent autant de bassins élargis et très-profonds, qui présentent à peu près le même aspect que les *lochs* ou *tarns* de l'Écosse. C'est une succession de lacs comme au Zaïre, mais sur une échelle plus petite, un cours de fleuve non encore développé comme le fleuve d'Oranje. Les hippopotames (appelés *gomari* parmi les habitans) et les crocodiles surgissaient en masse de ces bassins qui sont leur repaire favori. Les riverains leur font continuellement la chasse ; un hippopotame, que Salt tua, avait 18 pieds de long. Les crocodiles, qui sont verdâtres et très-grands, n'habitent que les grandes profondeurs. Le thermomètre marquait à l'ombre 95°. Le Tacazzé n'avait que 100 pieds (50 *yards*) de large sur 3 pieds de profondeur, à l'endroit où Salt le passa à gué. Son cours était calme comme la Tamise près de Richemond, mais on s'apercevait à ses rives que, dans la saison des pluies, elles avaient servi de passage à des masses d'eaux très-considérables; partout on remarquait des traces de destruction.

De même que dans le Habesch tous les fleuves du plateau affluent au Nil, le Tacazzé reçoit ici la plupart des eaux de la chaîne limitrophe; il ne cesse jamais de couler, bien que ses affluens tarissent chaque été. Ses eaux, dans la saison pluvieuse, sont dix-huit pieds plus hautes que dans la saison de la sécheresse. Plus loin, dans la plaine, le Tacazzé reçoit les eaux du *Mareb* (1), son dernier affluent oriental, venant du Tigré, où Poncet (2) le passa en 1700. Le Mareb n'est que très-peu connu ; il n'a de cours régulier et continu que dans la saison des pluies; pendant l'été, il fait une courbe non loin de la côte et se perd sous la terre ou plutôt dans le sable de la plaine de Dezbin, où des marais, des forêts et des déserts rendent toute la contrée inabordable.

Le cours inférieur du Tacazzé nous était autrefois à peu près inconnu ; nous n'en savions que ce qu'en rapporte Bruce, qui le passa à Gooz (17° 57' latitude nord), près de son confluent dans le Nil. Sa largeur est en cet endroit d'un quart de lieue ou d'un mille anglais, et ses eaux sont aussi claires que dans le Habesch. Ses bords ne présentent qu'un pays aride et désert dont le sol, couvert de sable et de cailloux, ne produit que çà et là quelques buissons d'acacias. Le Tacazzé sépare aussi le pays d'Atbara au sud, du pays de Barbar (1) au nord. C'est sur le rivage septentrional de ce fleuve, dit Bruce, qu'est situé le *Gibbel Aleshan*, c'est-à-dire le *mont de la soif*, où les caravanes entrent dans l'affreux désert de Nubie. Ici le Nil, abandonnant tout à coup son cours septentrional, se dirige à l'ouest, à l'endroit où les Arabes placent le pays des Takaki et l'une des cataractes du Nil.

Les voyages de Burckhardt ont augmenté de beaucoup nos connaissances de cette limite septentrionale de la terrasse de Sennaar, ainsi que du Tacazzé inférieur. Nous déplorons que ce célèbre voyageur n'ait pu de même nous donner des renseignemens sur son cours supérieur ; dans le cours inférieur, il n'entendit jamais appeler autrement qu'*Atbara* (*Astaboras*), le grand fleuve à l'est de Sennaar, qui ne peut être que le Tacazzé même. A l'est de ce fleuve, au même degré de latitude que Shendy, est située une plaine basse, célèbre par sa fertilité, la *Belad-el-Taka* (2) ou *El-Gosch* des indigènes. S'étendant trois journées du nord au sud, et une journée en largeur, elle confine au nord-ouest aux déserts de la Nubie, au sud-est à la chaîne de Negeyb, qui court parallèlement à la mer Rouge, et se confond au sud avec un pays montueux, boisé et fertile, que nous avons connu (page 135) sous le nom de Kolla. Il n'y a que peu de communication entre cette Kolla et El-Taka (3) ; aucun des voyageurs connus n'a encore passé par là. Burckhardt rencontra à El-Taka des obstacles qui l'empêchèrent de s'avancer plus au sud. Il ne put apprendre autre chose des Hadendoa, tribu arabe habitant El-Taka, sinon qu'au sud de leur camp de Filik, dernier point qu'il visita, les camps des autres tribus bédouines, des *Mélikinab*, des *Ségollo*, des *Hallenga*, se succèdent dans une suite non interrompue. Les plus méridionaux, les Hallengas font, disaient les Arabes, quelque commerce avec la province abyssinienne de Walkait, avec *Ras-*

(1) Bruce, Trav., III, p. 473.—Lobo., a., 2e vol., p. 22.
(2) Poncet, Relat., dans les Lettres édif., IV, p. 157.

(1) Bruce, Trav., VI, p. 454.
(2) Burckhardt. Trav. in Nubia, p. 387.
(3) Ibid., p. 401.

el-Fil (voyez page 114) et Gondar au sud. Voici, d'après Burckhardt, les distances connues dans ces contrées : on compte des Hallengs au pays des Arabes Fohara une journée, à Wady-Omran une journée et demie, à Ayaye une journée, à Ras-el-Fil deux journées. Cet espace est habité par de nombreuses tribus (les troglodytes Schangallas, les Foungi, les Nouba, etc. (Voyez p. 137 et 142), formant l'anneau moyen entre la race des Abyssiniens et les Bédouins de Nubie ; tous se distinguent par des qualités caractéristiques qui, comme le dit très-bien Burckhardt, mériteraient une étude toute particulière. Les Abyssiniens sont généralement haïs des Bédouins de Taka, qui, pour les insulter, leur donnent le nom de *Cafres*, c'est-à-dire infidèles.

Le bassin de Belad-el-Taka doit sa fertilité aux inondations qu'amènent régulièrement, vers la fin du mois de juin, les grands torrens du sud et du sud-est, et dont les eaux recouvrent toute la plaine, jusqu'à la hauteur de deux à trois pieds. L'inondation est pour l'ordinaire précédée de plusieurs grands ouragans du sud. Suivant Burckhardt, on ne sait pas encore d'où peuvent venir ces masses d'eau si considérables. Nous supposons que ce ne peuvent être que les eaux du Mareb ; car, suivant une ancienne tradition, le Mareb n'est véritablement un fleuve que dans la saison des pluies. En tout cas, ce gonflement des eaux est un phénomène régulier que Macrizi a déjà décrit comme tel, d'après Selim-el-Assouan (1). Les eaux séjournent pendant un mois dans la plaine d'*El-Taka* et la fertilisent de leur limon, comme le Nil l'Égypte. Dès que le limon s'est un peu desséché, les Bédouins y sèment des blés de toute espèce, qui rendent la plus riche récolte (2) ; on y cultive surtout le meilleur *dourrah*, dont le grain est plus estimé que celui d'Égypte. Nous ne savons pas encore si, en se retirant, les eaux vont grossir le Tacazzé (*Atbara*), qui borde la plaine à l'ouest ; nous lui supposons cependant, avec les anciens cartographes, une influence temporaire sur l'inondation, car il n'est pas probable qu'étant si près il n'ait aucun rapport avec ce grand phénomène. Dans la saison de la sécheresse, les habitans d'El-Taka ont leurs puits qu'ils creusent dans la terre jusqu'à quarante pieds de profondeur ; ils en tirent de l'eau en abondance ; mais elle est la plupart du temps saumâtre. Suivant Burckhardt, cette contrée est remplie de bêtes sauvages ou féroces, de panthères, de léopards, de lions, de loups, de lièvres, de gazelles et de grands serpens, absolument comme dans la Kolla, telle que nous l'avons décrite, page 135 ; elle est aussi le repaire d'une multitude de sauterelles (1), qui poursuivent d'ici leurs migrations désastreuses dans toutes les parties de l'Afrique septentrionale.

Les montagnes limitrophes de Negeyb, au sud-est, sont peuplées de giraffes (Comp. p. 118). Les Hadendos, seuls habitans d'El-Taka appartiennent à la même race que les Bisharis, et tous les Nubiens de l'est, dont nous parlerons plus bas. L'agriculture n'est pour eux qu'une occupation temporaire ; ils sont pasteurs et bédouins, rudes et inhospitaliers. Burckhardt, qui alla de ce pays à la mer Rouge (2), traversa en 1814 la chaîne littorale, par le défilé d'Orbay-Langay jusqu'à Suakim. Venant de l'ouest, du Nil, il put ainsi nous donner des renseignemens importans sur le cours inférieur de l'Atbara, jusqu'à son embouchure dans le Nil.

L'Atbara (Astaboras) ne passe qu'à deux journées de marche de Filik, près d'un endroit appelé *Goz-Rajeb*, situé sur sa rive méridionale ; il traverse une plaine unie, dont le sol ressemble parfaitement, quant à la couleur, au limon du Nil. Ses bords sont arides et déserts, mais on y rencontre deux collines isolées avec d'anciennes ruines (3), que les Arabes appelent *Kenise*, ce qui signifie *église* ou *temple*. Burckhardt a le premier découvert ces monumens, qui, par leur position dans la contrée de l'ancienne Méroé et sur la limite entre l'Abyssinie, la Nubie et la mer Rouge, doivent être d'un très-haut intérêt pour la science. Le savant voyageur déplore vivement de n'avoir pas eu le temps de faire des recherches sur ces monumens importans, la caravane qui l'accompagnait ayant tout à coup pris la fuite devant une bande de brigands. Le rocher de granit qui porte les ruines paraissait d'une hauteur de 3 à 400 pieds ; il est entouré de décombres de rochers, dont les autres, au dire des caravanes, servent de repaires aux hordes sauvages des Hadendoa. Burckhardt évalue à 30 ou 40 pieds de hauteur les décombres (4) placés sur le sommet, presque

(1) Macrizi, dans Burckhardt, App., III, p. 498.—Quatremère, Mém. sur la Nubie, II, p. 18.
(2) Burckhardt, Trav., p. 389.

(1) Burckhardt, Trav., 391.
(2) Ibid., p. 405-431.
(3) Ibid., p. 379.
(4) Burckhardt, Trav., p. 382.

perpendiculairement au-dessus du fleuve; ils sont d'une architecture grossière, mais très-anciens et parfaitement conservés; leur sommet est couvert d'un toit pointu en forme de pyramide. Le village voisin de Goz-Rahjeb, appartenant à Sennaar, a un marché comme Shendy et est habité par des marchands de tribus arabes, qui sont aussi pasteurs. De cet endroit remarquable, qui ne peut manquer de donner à l'avenir des indications importantes sur les antiquités de ces contrées, l'Atbara ou Tacazzé coule à travers un pays plane et désert jusqu'au village d'Atbara (1); les plaines qu'il parcourt dans cet espace sont arides, mais ses bords sont parfois couverts d'épaisses forêts. Deux journées de marche au-dessous d'*Atbara*, il reçoit sur sa rive droite un affluent que les indigènes appellent *Mogren* (et non pas *Mogreb*, comme dit Bruce). Ce Mogren ne prend pas, comme les autres affluens du Nil, son origine au sud, mais il vient du nord-est, des montagnes des Bisharyes, sur la pente occidentale (2) de l'Orbay-Langay, par conséquent de la chaîne littorale de la mer Rouge. Bien que n'étant qu'un torrent assez insignifiant, qui, à ce qu'il semble, disparaît entièrement dans la saison de la sécheresse, il donne cependant son nom à l'Atbara, tout comme l'Azrek donne son nom à l'Abiad qui est beaucoup plus considérable. Burckhardt qui passa l'Atbara près de Shendy (3), avec la caravane du nord, nous apprend qu'il porte le nom de Mogren jusqu'à son confluent dans le Nil. Pour éviter toute confusion, nous continuerons cependant à l'appeler l'Atbara (Astaboras), évitant également le nom de Tacazzé, par la raison qu'il est tout à fait inconnu dans le cours inférieur. Le village d'Atbara, autrefois absolument inconnu, est situé sur la rive droite du fleuve, à une distance directe de dix à douze journées de marche de Suakim sur la mer Rouge. La contrée qui entoure ici le fleuve est un désert parsemé de cailloux de quartz; mais tout à coup l'œil des voyageurs fut réjoui par l'aspect d'épaisses forêts qui s'élèvent immédiatement sur le rivage. Les rudes et sauvages marchands d'esclaves eux-mêmes n'étaient pas insensibles à ce coup d'œil, et s'écriaient: *Après la mort vient le paradis* (4). Dans tout son voyage depuis le Caire, Burckhardt n'avait rien vu de semblable: l'Atbara présentait tout à coup la plus grande variété dans la végétation; son rivage était couvert de dattiers, de *palmier doum* (crucifera thebaica, selon Delisle), des *mimoses*, de *cassis*, de *nebeks*, d'*allobès*, dont le charme était encore relevé par le chant des nombreux oiseaux qui sont si rares dans la vallée du Nil; leur plumage seulement ne paraissait pas aussi éclatant que dans d'autres contrées. Les chameaux se précipitaient à travers les buissons d'épines, pour étancher leur soif dans l'Atbara; près du gué l'eau ne leur allait que jusqu'aux genoux. Le village d'Atbara (1), qui tient sans doute son nom du fleuve, est habité par cent familles des Bisharis Arabes, de la tribu *Hammadab*, la plus considérable de toutes. Leurs habitations sont ici, entre l'Abyssinie et l'Égypte, des huttes en forme de tentes, couvertes de nattes tressées de feuilles de palmier doum.

Ces Bédouins ressemblent en tout point à leurs voisins de l'est, aux habitans d'El-Taks; ils sont d'une race belle et robuste, mais comme ceux-ci inhospitaliers et perfides, tout l'opposé des Bédouins Arabes, dont ils ne connaissent pas non plus la langue. Les blancs leur sont en horreur comme des lépreux (2); ils sont à leurs yeux aussi laids que le diable et plus laids que les esclaves de Dar-Four; le courageux Burckhardt n'en fit que trop souvent l'expérience. Ce peuple de Bédouins est adonné à l'ivrognerie et à toutes les débauches; ils se nomment musulmans, sans l'être, et sont alternativement agriculteurs et pasteurs, selon l'époque des débordemens de l'Atbara. Les déserts qui les avoisinent sont remplis de gazelles, d'autruches et de bêtes féroces. Quelques journées de marche à l'ouest du village d'Atbara, au-dessous du confluent du Mogren dans l'Atbara, les rives de ce fleuve s'élèvent jusqu'à la hauteur de 30 pieds (3); suivant l'observation de Burckhardt, ses flots, dans les plus grandes eaux, ne montent jamais assez haut (tout au plus 20 pieds, suivant Bruce 18) pour inonder le pays; malgré cela, ses bords sont toujours brillans de verdure. L'Atbara sépare le pays du Ras-el-Wady, ou le pays des Berbers au nord, du pays de Damer au sud; ses rivages sont ici très-bien cultivés.

Le pays de Berber au nord, Damer et Shendy au sud, et le Sennaar qui s'étend au sud jusqu'au Bahar-el-Azrek, sont les quatre royaumes indé-

(1) Burckhardt, Trav., p. 376.
(2) Ibid., p. 423.
(3) Burckhardt, p. 264.
(4) Ibid., p. 367.

(1) Burckhardt, p. 368.
(2) Burckhardt, Trav., p. 376.
(3) Ibid., p. 264.

pendans, sur lesquels les recherches de Burckhardt nous ont fourni d'importans renseignemens.

1. *Royaume de Sennaar.*

Aucun voyageur n'ayant visité le Sennaar depuis Bruce, nous nous contrnterons de rapporter les faits qu'il mentionne (1) avec les additions de Lapanouse et de Burckhardt. Nous avons déjà mentionné le pays de Sennaar en faisant la description du cours du Nil, et de même le nouvel état nègre fondé par les Fongi ou Nouba, après lrur invasion, en 1504. Depuis cette époque jusqu'à la visite de Bruce (1770), vingt rois avaient régné à Sennaar, dont huit furent détrônés; dansce pays le roi dépend entièrement du conseil qui, par un arrêt, peut le destituer de ses fonctions ou même le condamner à mort. Chaque membre de la famille royale a le privilége de ne pouvoir être exécuté que par un prince du sang, le *Sid-el-Coum*. Bruce fit la connaissance d'*Achmed*, roi de Sennaar, natif de Fazouglo; il paraissait être encore païen, du moins était-il entouré d'une quantité de prêtres noubas, qui cherchaient à le guérir d'une épilepsie, par la magie. Ces prêtres apprirent à Bruce qu'ils avaient émigré des montagnes de Dyre et Tegla (voyez page 111), après y avoir été sauvés d'un grand délugr. La famille royale de Sennaar appartient dans l'origine à une race nègre qui plus tard se mélangea avec les Arabes. Il existe une loi qui prrserit au roi, comme en Chine, de labourer et d'ensemencer la terre de sa propre main une fois pendant son règne; de là son titre de *Boady*, qui signifie *prince agriculteur*. Le fondateur de Sennaar s'appelait Amrou et était fils d'Adelan; sa ville fut dès lr commencement le centre du royaume. Les Fongi, s'étant mariés par la suite avec des femmes d'origine arabe, adoptèrent peu à peu l'islamisme, mais sans jamais s'en tenir exactement aux sévères principes du Coran (2); ils s'étaient faits mahométans uniquement pour relever leur commerce, mais au fond ils restèrent toujours païens. Les Fongi trouvèrent dès l'origine dans les pays qu'ils conquirent, deux espèces d'habitans: 1° les anciens peuples pasteurs, que Bruce compte au nombre des *Agaazi* (3), et dont nous avons connu plus haut (page 133) les parens de race au sud, sous le nom de *Bajeh* et *Geesh;* 2° les Bédouins arabes qui, depuis la propagation du christianisme en Égypte, se répandirent jusqu'en Nubie et dans le Sennaar. Ils chassèrent, à main armée, les païens de leurs foyers, ou bien s'installèrent comme nomades parmi ceux des aborigènes qui voulurent accepter la circoncision; quelquefois ils s'établissaient dans les villes, surtout ceux de la tribu des Koreishites, et y devenaient, sous le nom de *Jehalin* et comme membrrs de la famille de Mohammed, la noblesse du pays; souvent aussi, ils prenaient le titre de *scheikh* et s'emparaient de petits domaines; ils s'établissaient pour la plupart près des endroits où les caravanes sont forcées de passer pour lever sur elles un tribut. Les conquêtes des Fongi changèrent pour quelque temps cet état des choses, mais peu à peu ces tribus arabes redevinrent de nouveau puissantes et malgré que la plupart d'entre elles paient un tribut au roi sennaar, elles ont cependant considérablement rétréci sa puissance.

Bien que mélangés avec les indigènes, les Arabes ont généralement conservé leurs mœurs pastorales. Leur principale occupation est le soin des chamraux qu'ils élèvent par milliers. Ces animaux sont un besoin indispensable pour toutes les hordes nomades, pour toutes les armées, pour tous les cultivateurs, tous les marchands et surtout pour les caravanes qui, venant de l'intérieur, parcourent annuellement cette pointe sud-est de l'Afrique, située à peu près vis-à-vis de la Mecque. Au printemps, vers la fin d'avril, Bruce, venant de l'Abyssinie, vit à l'approche des pluies, toutes ces tribus arabes se mettre en mouvement; elles se préparaient à quitter les régions humides du Sennaar, pour se rendre, avec leurs troupes de chamraux, dans les déserts ardens et sablonneux situés vers la Nubie, au nord de l'Atbara. Aussi longtemps que les chameaux séjournaient sur un sol noir, ils étaient poursuivis par des nuées de taons et de mouches malfaisantes, qui ne les abandonnent qu'à l'entrée des déserts, seul asile des chameaux contre ces petits mais dangereux ennemis. Pendant ces migrations, les caravanes, contentes d'échanger leurs chameaux épuisés contre de nouveaux, se procurent ici des bestiaux qui passent pour les meilleurs de cette partie de l'Afrique. Les Bédouins atteignent ordinairement au mois de mai les déserts septentrionaux de la Nubie, où aucun nuage ne vient plus les inquiéter; ils y passent tout l'été avec leurs troupeaux, et lr mois de septembre arrivé, ils s'a-

(1) Bruce, Trav., 2e édit., dans Murray, VI, p. 373-412.
(2) Bruce, VI, p. 389.
(3) Bruce, Trav., VI, p. 357.

cheminent de nouveau vers les basses terres du sud.

Bruce connaît de son temps trois grandes provinces, gouvernées par des rois particuliers, qui payaient un tribut au Sennaar : *El-Aice* (*Hellet-Allais*, selon Browne), *Fazouglo* et *Kordofan*; cette dernière, comme nous l'avons vu plus haut, appartient maintenant au Dar-Four. Suivant Bruce, les souverains de Sennaar ont pour principe, lorsqu'ils ont fait la conquête d'un pays, de laisser aux princes indigènes la direction de l'état; ils en font des gouverneurs, et ne leur imposent qu'un simple tribut. Le commerce de Sennaar, peu considérable à cette époque, se bornait aux étoffes de coton bleues; autrefois, lorsque les routes étaient plus libres et plus sûres, des caravanes se rendaient régulièrement de la côte de la mer Rouge à Sennaar (1), pour y transporter des marchandises indiennes, qui, de là, se transportaient dans l'intérieur du Soudan. Lapanouse (2) apprit que Suakim, éloigné de vingt-deux journées de Sennaar, était le principal port pour le commerce de ce pays. Les guerres ont souvent entravé ce commerce; il paraît même que maintenant les caravanes évitent à dessein le marché de Sennaar. Salt rencontra en 1810, à Dixan (3), un *kafila* qui, venant de Dar-Four, (vingt journées de marche de Sennaar), avait fait un détour de trois mois au sud, pour éviter de passer à Sennaar, alors en guerre avec le Dar-Four; pour aller à la Mecque sur la mer Rouge, elle avait passé par le pays le plus méridional de ces contrées, le pays inconnu des *Mitchecié* (Da-Mitchequa). Ces obstacles divers sont cause que le commerce des caravanes, autrefois si important dans ces contrées, se fait maintenant uniquement dans le nord, au marché de Shendy, endroit autrefois très-peu fréquenté. La route du Soudan, par le Kordofan, peut de même être considérée comme fermée à toute communication (4), depuis que les Arabes-Schillouck ont pris possession du passage du Bahar-el-Abiad (5).

Au commencement du dix-huitième siècle, il arrivait régulièrement en Égypte chaque année deux caravanes du Sennaar (6). Suivant les dernières informations de Burckhardt, prises à Shendy, il paraît que le commerce de Sennaar avec le nord, le long du Nil, n'est pas encore entièrement détruit (1); il venait tous les deux mois du pays de Sennaar à Shendy des caravanes de 5 à 600 chameaux, chargées de dourrah, et à peu près 100 chameaux avec d'autres produits et des esclaves. Les principales marchandises de Sennaar sont des étoffes de coton, semblables à celles de Baghermé; les indigènes les appellent *dammour*; ces deux pays en fabriquent des quantités très-considérables qu'ils transportent dans le Dongola, le Kordofan, le Dar-Four, l'Abyssinie, l'Égypte, où elles sont généralement à la mode. Les habitans de Sennaar font aussi un grand commerce avec l'or, bien que ce métal ne soit pas indigène dans leur pays, car ils le tirent pour la plupart de l'Abyssinie, où *Ras-el-Fil* est, dit-on, le plus grand marché d'or.

Les marchands de Suakim se rendent régulièrement à Sennaar, où ils échangent leurs marchandises indiennes contre l'or qu'ils transportent à leur tour aux marchés de Djidda et dans l'Orient. Le prix ordinaire de l'or est, à Sennaar, de 12 dollars l'once, à Shendy de 16 dollars, à Suakim de 20, et à Djiddda de 22 dollars. Le transport de ce précieux métal, de Sennaar dans l'Orient, est par conséquent aussi lucratif que le transport de l'argent dans le Soudan. Il se transporte aussi un grand nombre d'esclaves, de Sennaar au marché de Shendy; ce sont pour la plupart des Abyssiniens ou des Nouba. Les esclaves abyssiniens sont presque toujours des femmes, des Galla, des Amaaras (non pas les *Amhara* de Bruce), ou d'autres Abyssiniens, connus à Sennaar sous le nom de *Nekkaty* (2). Ces Abyssiniennes passent pour les plus belles et les plus fidèles de toutes les esclaves, aussi sont-elles très-estimées dans les harems des Mamelouks et des Égyptiens; on n'en exporte que très peu à Sennaar, à peu près cent par an, les esclaves noubas, (sing. *Nebowy*, nom qu'on donne à tous les noirs venant des pays du sud de Sennaar) y sont au contraire très-nombreux; les tribus libres des Arabes de la terrasse de Sennaar les prennent déjà comme enfans dans les montagnes du sud. Ceux que vit Burckhardt formaient une race moyenne entre les véritables nègres et les Abyssiniens; ils avaient la peau couleur cuivre, mais plus foncée que les Sennary

(1) Bruce, Trav., VI, p. 396.

(2) Lapanouse, Mém. sur les caravanes du roi de Sennaar, dans les Mém. sur l'Égypte, IV, p. 89.

(3) Salt, Voyage, p. 436.

(4) Burckhardt, Trav., p. 482.

(5) Ibid., p. 310.

(6) Lapanouse, ibid.

(1) Burckhardt, Trav., p. 309.

(2) Ibid., p. 311.

et les Arabes; leur physionomie ne ressemblait que très-peu à celle des nègres, leur nez était moins aplati, leurs cheveux crépus sans être laineux; ils avaient aussi la paume de la main très-molle, ce qui les distingue particulièrement de la race nègre. Outre les principaux produits que nous avons mentionnés, le Sennaar exporte encore dans le nord, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, du musc (?) et de l'ébène.

L'armée du roi de Sennaar se compose, d'après les informations prises en 1800 par les Français en Égypte, de 40,000 hommes d'infanterie et de 6,000 hommes de cavalerie (1); les officiers supérieurs ont seuls des armes à feu, les autres des armes empoisonnées. Le territoire du royaume, dont les limites varient très-souvent, s'étend aujourd'hui, au dire des marchands d'esclaves, à dix journées au sud et au sud-est de la ville de Sennaar; tout cet espace est encore habité par des tribus arabes libres. Selon Burckhardt, son étendue au nord se prolonge à l'infini, depuis la domination des Fongi (*Funnye*). Le sultan de Sennaar nomme et destitue les *Meks* ou rois (2) de Shendy et de Berber selon sa fantaisie, mais, en revanche, il n'exige d'eux que tous les quatre ou cinq ans un tribut; sa puissance s'étend sur le Nil jusqu'à Mahas; le Dongola même lui était tributaire avant la fondation de l'état des Mamelouks, et de nos jours encore les Sheygya et les Berbers, au nord de l'Atbara, paient leur tribut au Sennaar.

2. *Le royaume de Shendy et l'hiérarchie de Damer.*

Shendy, beaucoup plus grand que les résidences de Dongola et Kordofan, est, après Sennaar et Kobbe (3), l'endroit le plus marquant du Soudan oriental. Le souverain qui porte le titre de Mek, s'appelle *Nimr* (ce qui signifie *tigre*). Il peut arriver au trône par la ligne féminine aussi bien que par la ligne masculine; il accorde généralement une grande liberté de commerce et est lui-même tout à fait indépendant, sauf un tribut qu'il est tenu de payer au Sennaar. Il ne prélève jamais d'impôt dans ses états, ce qui fait que Shendy est actuellement le marché le plus florissant sur le Nil supérieur. La ville même n'a que 1,000 maisons à peu près, bâties à une demi-lieue du Nil, dans une plaine de sable, à l'instar des villages nubiens. Bruce donne le nom de *Chendy* (1) à un endroit au sud de l'île de Kourgos; cette île contient des ruines qu'il prend pour les débris de l'antique Méroé, mais dont Burckhardt ne fait pas mention; Bruce dérive *Kourgos* de Πύργος, *tour*, nom qui, dans la langue cophte (2), semble avoir pris la signification de monastère. La situation latitudinale indiquée par lui (16° 38' 35" latitude nord) nous paraît un peu trop méridionale.

La souveraineté du Mek de Shendy s'étend au nord jusqu'à l'embouchure de l'Atbara (3) dans le Nil, où est située l'hiérarchie de Damer, dont l'importance a considérablement augmenté depuis peu, et qui est presque parvenue à l'indépendance.

A Boeydha, situé à une journée de marche de Shendy, le sol est partout mêlé de parties de sel que l'on recueille, pour les extraire, dans une immense saline qui appartient au Mek; le sel se fabrique en gâteaux, avec lesquels il se fait un commerce important dans tout le Sennaar, jusqu'à Ras-el-Fil; Burckhardt nous apprend, que dans cette saline, vingt hommes sont occupés à extraire le sel. A une journée de marche de là, vers le nord, Burckhardt rencontra d'énormes collines de décombres (4); elles avaient 80 pieds de large et s'étendaient plus d'un quart de lieue en longueur. C'est là, dit ce voyageur, le seul endroit où il rencontra quelques restes d'anciens monumens; il est à remarquer que ces collines, quant à leur situation, coïncident assez bien avec le Kurgos de Bruce. A Shendy, et au nord de ces collines de décombres, près de Gabath, Burckhardt vit deux monumens tumulaires de saints, en forme de pyramides, construits de briques séchées au soleil et ressemblant, suivant l'expression du voyageur, à des sépulcres du plus ancien style (5); ce qui nous fait supposer que c'est chez les peuples Éthiopiens qu'il faut chercher l'origine des pyramides (voy. p. 103 et 134).

L'extrême frontière du pays de Shendy, du côté de Damer, est près d'Howaya; les caravanes, qui de là vont en trois jours à Shendy, font halte près de cet endroit, sous un grand dattier, qui,

(1) Lapanouse, p. 311
(2) Burckhardt, Trav., p. 211.
(3) Burckhardt, Trav. in Nubia, p. 227.

(1) Bruce, Trav., VI, p. 436.
(2) Quatremère, Mém. sur la Nubie, II, p. 27.
(3) Burckhardt, Trav., p. 273.
(4) Burckhardt, Trav., p. 275-276.
(5) Voyez le dessin, dans Burckhardt, p. 274.

dit-on, est le seul et le plus considérable de ces contrées; car, depuis Dongola jusqu'ici, on n'en rencontre nulle part. Cet arbre remarquable est comme un signal indiquant que le désert est heureusement franchi ; tous les parens et les amis des voyageurs viennent attendre sous son ombrage l'heureux retour de la caravane. Burckhardt (1), qui séjourna dans cette contrée depuis le 17 avril jusqu'au 17 mai 1834, nous apprend ce qui suit sur l'état actuel et le commerce de Shendy.

Les habitans les plus marquans de la ville sont des marchands ou des étrangers qui, venant de Sennaar, Kordofan, Dar-Four, Dongola, se sont établis à Shendy; la colonie de Dongola occupe même un quartier tout particulier dans la ville. Les indigènes ressemblent à leurs voisins du nord, les Berbers, mais ils vivent dans une plus grande aisance. La situation de Shendy entre le Soudan, l'Abyssinie, la Nubie, l'Égypte et le golfe Arabique a fait de cette ville le plus grand marché de toute l'Afrique orientale (2) au sud de l'Égypte et à l'est du Dar-Four. Outre les trois rangées de boutiques où l'on vend journellement toute espèce de marchandises, il s'y tient encore régulièrement un grand marché le vendredi et le samedi; les piastres espagnoles avec le chiffre de Charles IV ont généralement cours; on les trouve aussi répandues dans l'intérieur du Soudan, mais elles n'ont jamais reparu sur les bords de la Méditerranée. La seule industrie de Shendy consiste en forges de fer et d'argent; tous les autres produits arrivent de l'extérieur au marché, où les Dongolerry font le metier de courtiers. Burckhardt vit dans un marché hebdomadaire 4 à 500 vaches, autant de chameaux, à peu près 100 ânes, 20 chevaux, etc.

L'Égypte approvisionne le marché de Shendy de plantes medicales (de *sembil* ou *valeriana celtica*, venant de Trieste, de Venise et de Mehleb en Arménie) de savon, venant des fabriques égyptiennes et syriennes, de sucre, d'étoffes, de coraux qui servent généralement de monnaie, de papier, de marchandises en fer, d'antimoine avec lequel les indigènes se teignent les sourcils en noir, et dont ils font une grande consommation, d'argenterie, de glaces, etc. Ce commerce lucratif, généralement exploité par des marchands de Daraoun dans la Haute-Égypte, n'exige que peu de fonds; il suffit pour l'ordinaire d'un capital très-minime de 2 à 300, tout ou plus de 1,500 dollars ou piastres qui, se réalisant jusqu'à trois fois dans une année et toujours avec de grands bénéfices, donne un énorme profit. Burckhardt, qui étudia avec soin tous les rapports de commerce du Soudan, évalue de 60 à 80,000 dollars le total du capital de ces marchands égyptiens. Le commerce augmenterait encore si la sûreté des routes permettait aux caravanes d'arriver plus régulièrement ; elles séjournent souvent deux ou trois mois à Berber, Damer, Shendy; leurs relations avec l'Égypte sont parfois entravées par les Bédouins, et souvent la communication avec les pays voisins de l'ouest et du sud est tout à fait impossible.

Le commerce le plus régulier se fait à l'est avec la mer Rouge; les marchands de Suakim, qu'on appelle aussi *Hadhareba* (c'est-à-dire *Hadhrame*, de *Hadramaut* en Arabie), sont les plus nombreux à Shendy. Beaucoup d'entre eux demeurent dans cette ville, où ils sont les marchands les plus riches, les plus considérés et font concurrence aux Égyptiens. Ils y transportent des marchandises indiennes, des mousselines, des cambries, du bafte de Madras et de Surate, des épices, du mokka, etc., pour les échanger contre des chevaux de Dongola, de l'or et des esclaves qu'ils conduisent dans l'Yemen. Quelquefois ils vont aussi jusqu'à Dongola et Kordofan; mais il paraît que Dar-Saley et Begharme sont à l'ouest et au sud-ouest l'extrême frontière de leur commerce du Soudan; il ne s'en trouve aucune trace au delà de Bahar-el-Ghazel et Bornou; quelques esclaves arrivent à la vérité des pays idolâtres de Dar-Four, Borgou, mais jamais les marchands de Shendy n'en tirent de l'intérieur du Bornou; les esclaves de ce pays, qui arrivent par le Fezzan au Caire, se reconnaissent facilement à leur peau tatouée. Peu de pèlerins (*Tokroury*, plur. *Tekayrne*) (1) pénètrent de Bornou jusqu'au Nil supérieur. C'est au delà de Bahar-el-Ghazel, à Bornou que commence le grand commerce du Soudan, appelé le commerce de Zeyla (*Zeylan trade*); bien que s'étendant au loin à l'ouest et au nord, il paraît cependant qu'il ne correspond nulle part avec le commerce de Sennaar dans le Soudan; Burckhardt du moins ne put nulle part découvrir une trace de communication commerciale entre le Soudan de l'est et le Soudan de l'ouest.

Les rives trop élevées du Nil empêchent le

(1) Burckhardt, Trav., p. 277-361.
(2) Ibid, p. 235.

(1) Burckhardt, Trav., p. 363.

fleuve de déborder dans le pays de Shendy; l'art n'a pas encore obvié au défaut d'irrigation, par la construction de canaux, de sorte que toute cette contrée est très-inculte et stérile; tout son dourrah lui vient des plaines fertiles du Sennaar. La saison pluvieuse commence à Shendy au milieu de juin, mais elle n'est pas si régulière que dans le Soudan occidental; il y tombe de fortes pluies intermittentes, mais jamais on n'y voit de ces ondées continuelles si communes dans les tropiques et surtout en Abyssinie. La grande élévation absolue du pays fait que le climat y est plus tempéré qu'en Égypte. Le Nil n'offre ici aucun moyen de communication (1), car on ne peut naviguer sur le fleuve, et le petit nombre de barques qu'on rencontre ne sont là que pour remplacer les bacs. On prétend qu'il existe entre Shendy et Damer une cataracte comme à Assouan et une seconde plus considérable que la première, au-dessous de Berber, dans le pays des Arabes *Rebatat*.

Les habitans de Shendy sont en grande partie des tribus libres d'Arabes; ils ont dans leurs mœurs et leur manière de vivre la plus grande analogie avec les habitans de Berber. Les *Djaaleins* paraissent être les plus nombreux et les plus puissans; moins importans sont les *Ababde* et d'autres qui, à la manière des Bédouins, se font entre eux une guerre continuelle. Ils vivent aussi dans la plus grande inimitié avec leurs voisins du sud et de l'ouest, les tribus des *Shoukorye* et des *Kouahel*, peuples pasteurs, qui confinent à l'Athara.

Ces tribus arabes ont aussi répandu leur langue dans toutes les contrées où elles se sont établies. La langue arabe, quoique divisée en un grand nombre de dialectes, est généralement parlée par tous les habitans du Nil, depuis Dongola jusqu'à Sennaar au sud, et à l'ouest jusqu'à Bornou. Il est remarquable que ces Arabes à la couleur foncée parlent mieux leur langue que leurs frères de la vallée égyptienne du Nil, excepté toutefois les Bédouins au sud de Siout, dans la Haute-Égypte; ceux-ci, quoiqu'ayant adopté la prononciation égyptienne, ont conservé dans toute sa pureté la langue d'Yémen et d'Hedjas. Les tribus les plus méridionales des Arabes, du côté de Sennaar, ont adopté beaucoup de mots du Soudan, surtout des expressions techniques qu'ils ont empruntées des Abyssiniens ou de leurs voisins de l'est, des Bisharis. Les Djaaleins, ainsi que leurs proches parens, habitant dans le Kordofan, le Dar-Four et jusqu'aux Beni-Hassem sur le Bahar-el-Ghazel, parlent tous un très-bon arabe, ce dont ils sont très-fiers; ils ne se comptent pas au nombre des Arabes Mogrebi (occidentaux), mais se disent avec raison d'origine asiatique. Leurs chants et leur poésie diffèrent en effet entièrement de ceux des Bédouins nègres et des Arabes Mogrebi; les deux races ne possèdent en commun qu'un seul chant, le *Hedou* ou chant des chameaux, destiné à ranimer le zèle des caravanes dans les fatigues et les dangers des voyages. Chanté au milieu du silence des nuits, il retentit de la même manière (1) sur les rivages de l'Euphrate, comme sur les bords de l'Athara.

On donne par mépris le nom d'*Adjem*, qui signifie dans le Coran *Barbare*, à tous ceux qui ne parlent pas l'arabe. De ce nombre sont : à l'ouest les aborigènes du Kordofan, à l'est les aborigènes d'Atbara, El-Taka et les Bisharys jusqu'à la mer Rouge, au sud les peuples de l'Afrique centrale, les Nouba, Shangalls, etc. Burckhardt mit quatre jours pour aller de Shendy à Atbara.

L'hiérarchie de Damer.

Cet état hiérarchique, situé à une journée de marche de la frontière septentrionale de Shendy et à six lieues au nord de Hawsya, a acquis une grande célébrité dans le Soudan. La renommée de la sainteté et de la puissance enchanteresse de ses grands pontifes rappelle en quelque façon l'ancienne civilisation des oasis de Meroë et d'Ammon, que les avantages réunis de l'hiérarchie et du commerce élevèrent à une si grande gloire parmi les peuples voisins. C'est encore à l'intrépide Burckhardt que nous devons notre connaissance de ce pays jusqu'alors inconnu aux Européens; ses rapports pleins de fidélité sont d'un haut intérêt pour la géographie et l'histoire de l'humanité, en même temps qu'ils décèlent le grand talent d'observation du voyageur (2).

Le territoire de Damer est borné au nord par l'Atbara; on ne nous cite dans ce pays qu'un seul endroit du même nom, avec 500 maisons bien bâties et toutes situées très-régulièrement entre des allées; elles sont habitées par une colonie arabe, les *Medja-ydin*, appartenant pour

(1) Burckhardt, Trav., p. 322.

(1) Burckhardt, Trav., p. 354.
(2) Ibid. in Nubia, p. 265-273.

la plupart aux *fokara* (sing. *faky* ou *fakir*) (1) ou *aux interprètes du Coran*, qui ont la renommée d'être saints (*fokara* signifie, à proprement parler, *mendiant devant le seigneur*). Le chef de Damer n'est pas un Scheik, mais un grand pontife, *el-faki el-kebyr* (c'est-à-dire *grand faky*), pris dans une famille qui s'entend à la nécromancie. Ce grand faky, auquel les habitans accordent la toute-science, vit comme ermite dans un petit bâtiment carré, situé au milieu de la place de Damer, et où il est entouré des principaux fakys qui font grand bruit de leur sainteté. Burckhardt obtint accès auprès de lui, avec la permission de lui baiser la main; le grand faky lui fit entre autres plusieurs questions sur ses études du Coran.

Dans la ville sont, comme à Borgou (voy. p. 280 et 281), plusieurs écoles arabes, où se réunit la jeunesse de Dar-Four, de Sennaar, de Kordofan, de Nubie (2) et du Soudan, pour y apprendre à lire, à écrire et à interpréter les lois du Coran. Leurs études terminées, ces jeunes gens parviennent à une grande autorité dans leur patrie; ils y sont chargés de gérer les affaires des princes et des grands, et acquièrent pour l'ordinaire des richesses considérables et une grande influence, en écrivant des sentences du Coran, des amulettes, des paroles magiques, des grigris, etc. Les fakys possèdent une grande quantité de livres, d'excellens manuscrits, des commentaires, etc., qu'ils vont acheter au Caire. Au milieu de la ville est située la grande mosquée, dont les porches servent à la fois de local pour les assemblées publiques et de lieu de repos pour les étrangers. Tout autour sont une quantité de chambres destinées aux étudians du Coran; les fakys ont aussi pour la plupart de petites chapelles particulières, adossées aux maisons des habitans. La contrée qui entoure la ville est très-bien cultivée; toutes les terres sont arrosées par une quantité de petits canaux qui y amènent l'eau du Nil; la nourriture principale des habitans de Damer est le dourrah; on y cultive en outre du tabac et beaucoup de coton. Les marchandises étrangères ne payant aucun impôt, les caravanes ne manquent pas de séjourner dans cette ville qui devient de plus en plus florissante. Les fakys sont eux-mêmes commerçans; ils gouvernent leur petite hiérarchie avec une extrême sagesse; partout leur autorité est respectée; les Barbares Bisharys mêmes, ne se hasardent pas d'offenser un faky, dans la crainte qu'il ne prive leurs terres de la pluie. Les hordes pillardes de Bédouins qui parcourent tout le pays au sud de Damer, n'attaquent jamais une caravane conduite par un faky; elles se retirent devant lui après lui avoir baisé la main; les caravanes de Shendy font halte à la frontière septentrionale de leur territoire, jusqu'à ce qu'un faky vienne à leur rencontre. Ce petit état hiérarchique, dont l'origine nous est demeurée inconnue jusqu'à ce jour, est ainsi un séjour de la paix au milieu des hordes ignorantes, superstitieuses et barbares. C'est le seul endroit où, pendant tout son voyage à Shendy, Burckhardt ait trouvé un accueil bienveillant.

(1) Burckhardt, Trav., p. 145 et 237.
(2) Ibid., p. 51, 227, 266.

Ire REMARQUE.

Les Tokrouri ou pèlerins nègres, et le commerce d'esclaves du Soudan oriental à travers la vallée du Nil.

Le sort de deux classes d'hommes de l'Afrique centrale, des *esclaves nègres* et des *pèlerins nègres* ou *Tockrouri*, allant à la Mecque, se lie si étroitement à l'histoire des lieux et des peuples que nous venons de décrire, que nous croyons nécessaire d'en dire ici quelques mots; car c'est dans ces mêmes contrées que se croisent les routes du Soudan, de l'Égypte et de la Mecque, et il arrive souvent que des malheureux Africains, nés dans la même patrie, se rencontrent encore une fois ici, lorsqu'on les dirige vers l'orient, où on leur réserve un sort aussi funeste que dans le Soudan, quoique bien différent de celui qu'éprouvent ceux qu'on transporte vers le couchant, dans le Nouveau-Monde.

1. *Les Takrouri, ou pèlerins nègres.*

Déjà Browne (1) les connut sous ce nom, lorsque, à Dar-Four, il faisait observer qu'il n'existe pas de caravanes régulières entre cette oasis et la Mecque, et que c'est là ce qui fait que beaucoup de pèlerins passent par le Caire, le chemin de Suakim leur étant trop dangereux. « Cependant, dit-il, les Tokrouri, qui ne sont pas un peuple particulier, comme on l'a cru jusqu'à présent, prennent encore assez souvent cette route, et arrivent heureusement au terme de leur voyage. Venant de différentes contrées du Soudan, ils se dirigent tous vers l'est; ils ressemblent en quelque façon aux derviches du nord, sont pauvres, et n'ont, pour tout bagage, qu'une calebasse et un petit sac de cuir,

(1) Browne, Trav., p. 253.

dans lequel ils transportent leurs provisions.» Burckhardt apprit à les connaître de plus près; il se trouve souvent avec eux dans la même caravane; et, comme ils avaient tous également à souffrir de l'oppression et du mépris des maîtres arabes, ils se rapprochèrent comme compagnons d'infortune (1). Ces pèlerins nègres s'appellent *Tekayrne* (singulier *Tekroury*), nom qui ne vient nullement d'un pays, *Tekrour* ou *Tokrour*, dont il est question dans les géographies, mais du verbe arabe *takoror*, qui signifie *se purifier, être régénéré, se sanctifier par le pèlerinage à la Kaaba*. On appelle de ce nom tous les pèlerins nègres qui arrivent du Soudan à la frontière du Dar-Four, et qui, dès qu'ils savent lire et écrire, se dirigent vers le Caire ou l'Arabie; de là vient sans doute qu'on donne le nom de *pays de Tokrour* au district d'où viennent ces pèlerins, et même quelquefois à tout le Soudan (2). La plupart des Tekrouri arrivent des écoles du Dar-Four, où la plus importante est à *Kondjara*, près de Kobbé; d'autres, des pays de l'ouest, des écoles de Bergou, Bagherme, Bahar-el-Ghazel, et quelquefois du Bernou; il est plus rare d'en voir du Sénégal. Nous n'en connaissons qu'un exemple, Hadji-Boubeker, dont nous avons communiqué plus haut (p. 285) l'itinéraire, d'après les rapports de M. Rouzée. Les nègres de Bornou et Timbouctou, à l'ouest de Baher-el-Ghazel, se joignent ordinairement à la caravane du Fezzan et du Maghreb, qui prend sa route par le Caire, le long de la Barbarie. Boubeker avait lui-même eu l'intention de suivre cette route.

Les nègres mahométans du Soudan oriental qui veulent se perfectionner dans l'étude du Coran, se rendent, par trois routes différentes, dans l'orient: 1° par Siout, dans la Haute-Égypte; 2° par Damar, Shendy ou Sennaar; 3° par Goudar, Aaam et Taka (en Abyssinie). De là, ils se dirigent sur Massowe et Suakim, où ils s'embarquent pour Jidda et la Mecque. Il paraît que le plus grand nombre prend la route de Damer. Suivant Burckhardt, il passe annuellement plus de cinq-cents pèlerins par cette ville. On les traite avec mépris dans la plupart des pays qu'ils traversent, et ils ont à supporter de la rudesse des habitans les mêmes mauvais traitemens que les juifs et les chrétiens dans l'Orient. Le pèlerinage dure toujours quelques années. Burckhardt pense que, pendant cet espace de temps, il en périt au moins la sixième partie. Ceux qui échappent aux périls nombreux de la route, s'en retournent dans leur patrie avec le titre honorable de *hadji*. Ils sont les experts et les sages de leur pays, et jouissent d'une grande distinction parmi leurs compatriotes, qui leur accordent, comme aux Marabouts, le privilége de la sainteté. Pour l'ordinaire, ils amassent aussi une grande fortune en écrivant et distribuent des amulettes et des formules magiques.

2. *Les esclaves* (Comp. p. 212, etc.)

Le Soudan oriental exporte un grand nombre d'esclaves sur le Nil. Il s'en vend annuellement, au seul marché de Shendy, plus de cinq mille (1), dont deux mille huit cents sont transportés à Suakim, quinze cents en Égypte, les autres à Dongole et chez les Bédouins de l'est, à Atbara et du côté de la mer Rouge. Burckhardt calcule qu'il s'exporte annuellement, du port de Suakim (2), en Arabie, deux à trois mille, et de Massowa, trois mille cinq cents esclaves. On en tire, en outre, une grande quantité des ports de l'Abyssinie et des Somaulies, de manière que, suivant le calcul de Burckhardt, l'Arabie et l'Égypte reçoivent annuellement, de l'intérieur du Soudan, une augmentation de population de quinze à vingt mille âmes.

La plus grande partie des esclaves qui arrivent à Shendy sont des enfans au-dessous de quinze ans. Jusqu'à l'âge de dix ou onze ans, ils s'appellent tous *Khomasy*, et se paient 12 à 15 dollars. Entre douze et quinze ans, on les nomme *Sedasy*, et, au delà de quinze ans, *Balegh*. Un esclave mâle de cette dernière classe, lorsqu'il a eu la petite vérole, se paie 15 à 16 dollars; s'il ne porte pas les marques de cette maladie, il ne vaut que les deux tiers du prix. Une esclave femelle, du même âge, se paie de 20 à 25 dollars. Les Baleghs sont, en grande partie, achetés par les Bédouins, qui les emploient à garder leurs troupeaux.

Avant d'arriver en Égypte, ces malheureux esclaves passent par beaucoup de mains, comme toute autre espèce de marchandise. Achetés à Fertit, quelquefois pour un sac de blé, ils sont transportés au marché de Kobbé, dans le Dar-Four; ici, un autre marchand d'esclaves ou *slati* (gelati), les achète pour les transporter dans le Kordofan; un troisième les transporte à Shendy; les Arabes Ababde, ou Daraou, les conduisent en Égypte, aux grands marchés d'Esné, de Siout, et au *khan* des marchands d'esclaves (*Okal-el-Djelabe*), près de la mosquée El-Azher, au Caire. C'est là que se réunissent tous les acheteurs de Smyrne, de Constantinople et d'Alexandrie. Souvent les malheureux esclaves sont plusieurs fois vendus et achetés au même marché; on les négocie absolument comme le bétail, par dix *ras raghig*, c'est-à-dire dix pièces d'esclaves (*raghig* est, à Sennaar, le nom généralement usité pour *esclave*). Les marchands ne négligent jamais de s'informer au juste

(1) Burckhardt, Trav., p. 363, 405, 459.
(2) Ibid., p. 45; et, dans Rouzée, Itinéraire, etc., p. 203

(1) Burckhardt, Trav., p. 324.
(2) Ibid., p. 440.

de la patrie des esclaves, car ils attribuent à chaque tribu certaines qualités bonnes ou mauvaises. L'expérience a, en effet, prouvé que la différence entre les individus d'une même souche est beaucoup moins importante que l'origine même de la tribu. C'est ainsi que les Nouba et les Galla passent pour très-fidèles, les Amaaras (Ambaras) pour très-aimables, les Abyssiniens du nord pour perfides et malicieux, les Fertit pour sauvages et vindicatifs ; ceux du Bornou sont les plus estimés. La plupart des esclaves qui arrivent à Shendy ont déjà passé quelque temps dans la servitude, car ils savent presque tous se faire comprendre en Arabe. Dès qu'un nègre devient la propriété d'un musulman, on procède à la cérémonie de la circoncision, et on lui donne un nom arabe ; mais il est toujours difficile de les convertir à l'islamisme, lorsqu'auparavant ils ont été faits chrétiens par les Abyssiniens.

Les Slatis traitent les esclaves avec douceur et humanité aussi longtemps qu'il y a encore pour ces derniers possibilité de s'échapper ; ils poussent même l'hypocrisie jusqu'à se nommer leurs pères ; mais dès qu'ils n'ont plus d'évasion à craindre, ils deviennent durs et cruels : on attache les malheureux esclaves, par une barre, aux chameaux, ou bien on les réunit en longues rangées, au moyen d'une chaîne qui leur est attachée au cou ; on les fait ainsi marcher sans pitié, en les frappant pour la moindre faute avec un fouet de peau de rhinocéros *(korbadji)*. Ces mauvais traitemens qui, d'abord, aigrissent ces malheureux et excitent en eux des sentimens de vengeance, finissent enfin par les rendre apathiques et indifférens pour leur maître, qui change à chaque instant. Il est impossible d'émettre en général un jugement favorable sur ces malheureux ; cependant Burckhardt les croit susceptibles du même développement et d'autant de perfection que les blancs (1).

Le sort de ces esclaves du Soudan oriental est très-varié ; la plupart cependant sont moins malheureux que dans les plantations américaines ; car, dans tout l'orient, les esclaves mâles sont traités comme des enfans de la maison, et souvent moins à plaindre que les domestiques libres. Les femmes ont à souffrir de la jalousie de leurs maîtresses. Un grand nombre d'esclaves nègres étaient autrefois achetés en Égypte par des officiers turcs, qui les exerçaient, les enrôlaient et les envoyaient en garnison, se faisant payer la solde destinée à ces esclaves comme soldats. Les officiers turcs achetaient ainsi, tous les ans, de six à huit cents Africains. Le sort le plus affreux est celui des enfans que l'on fait eunuques ; c'est ce qui a lieu au Borgou et dans la Haute-Égypte, dans un village près de Siout (*Aboutigé*, selon Frank), et habité en grande partie par des chrétiens. Autrefois, on y mutilait de cette manière jusqu'à deux cents enfans par an. Les Français, pendant leur séjour en Égypte, mirent fin à cette honteuse spéculation (1). Ils achetèrent tous les nègres capables de servir dans l'armée, et en firent des soldats. Du temps de Burckhardt, les mahométans ne se prêtaient pas à ce honteux métier ; c'étaient, au contraire, deux moines cophtes, maîtres dans cet art diabolique, qui, protégés par le gouvernement contre le peuple qui les méprisait, se faisaient, moyennant un impôt, les mutilateurs de l'humanité. De soixante enfans qui subirent, en 1813 (2), cette opération, il n'en mourut que deux ; ordinairement, il n'en meurt que deux sur cent. Les enfans qu'on soumet à ce supplice doivent avoir de huit à douze ans ; c'est par conséquent la jeunesse la plus robuste que l'on mutile ainsi pour toute la vie. Le pacha d'Égypte fit plusieurs fois présent de deux cents eunuques au sultan. Un esclave, dont le prix est de 2 à 300 piastres, vaut, après avoir été châtré, au moins 1,000 piastres. L'opérateur reçoit quarante à soixante piastres de récompense. Cet usage honteux est très-ancien (3). Dans l'antiquité, il paraît avoir été exercé de préférence sur les ennemis ; car, sur les tableaux des temples de la Haute-Égypte, surtout à *Medinat-Abou*, l'émasculation est souvent représentée comme le sort des prisonniers.

De tous les pays d'Afrique, c'est l'Égypte qui reçoit le plus grand nombre d'esclaves du Soudan. Il résulte des recherches exactes faites par Frank (4), en 1800, que l'on y importait par an de trois à quatre mille esclaves. Burckhardt évalue (1814), en Égypte, le nombre des esclaves à quarante mille, dont les deux tiers sont des hommes. De ce nombre, il en mourut en une seule année (en 1815), au Caire, huit mille. Le nombre de ces malheureux est encore bien plus considérable dans tous les pays mahométans du nord de l'Afrique. Les sauvages mamelouks (5) en avaient amassé une très-grande quantité dans leur nouvel état de Dongola ; ils s'en servaient comme d'une monnaie pour acheter toutes les choses nécessaires à la vie. A Berber et Shendy, Burckhardt vit, dans chaque maison, deux ou trois, et même jusqu'à six esclaves ; on les trouve dans la même proportion jusqu'à Sennaar et Bornou. Toutes les tribus de Bédouins ont un certain nombre d'esclaves pour garder leurs troupeaux et cultiver leurs terres. Le nombre des

(1) Burckhardt, Trav., p. 339,

(1) L. Frank, Mém. sur le commerce des nègres au Caire, dans les Mémoires sur l'Égypte, IV, p. 126.

(2) Burckhardt, Trav., p. 329.

(3) Voyez la tradition des Bedjas, rapportée par Macrizi, dans Burckhardt, Trav., p. 504.

(4) Frank, Mém., dans les Mém. sur l'Égypte, I, p. 128.

(5) Burckhardt, Trav., p. 72.

esclaves, dans le Soudan, est beaucoup plus considérable que le chiffre qu'indiquent ordinairement les géographes. De Berber jusqu'à Sennaar, Burckhardt admet, d'après un calcul général, dix à douze mille esclaves. Browne évalue leur nombre, dans le Dar-Four, à plus de vingt mille, et de même dans le Bornou et le Kaschna. Nous voyons ainsi que la traite des nègres, quoiqu'abolie sur les côtes de l'Atlantique, n'a pas cessé pour cela du côté opposé, sur les côtes orientales d'Afrique; car, dans l'état actuel des choses, les esclaves sont aussi indispensables aux musulmans qu'aux Européens les mines d'or. Quand même tous les débouchés par mer seraient fermés à ce commerce infâme, il n'en continuerait pas moins dans le Soudan, et ce n'est qu'à la propagation de la civilisation, ou plutôt du christianisme, qu'est réservée la gloire d'effacer cette tache de l'humanité; car lui seul a pu délivrer de la servitude et rendre libres nos ancêtres et tous les peuples de l'Europe (1).

3. *Le royaume de Berber et les Bisharis; anciens aborigènes.*

Le royaume de *Berber*, situé au nord de l'Atbara ou fleuve Mogren, tout près de la rive droite du Nil, est le troisième état qui dépend en quelque sorte de Sennaar; il fait partie de ces vingt petits royaumes (2), *Mekdoums*, dont les *Meks* ou chefs, plus ou moins indépendans, sont établis depuis Sennaar jusqu'à Dongola, dans la Nubie; ils occupent ainsi une étendue de pays de trente-cinq journées de marche et dominent sur la vallée du Nil et les déserts qui la bornent.

Le royaume de *Berber* (3) s'étend, depuis la rivière septentrionale de l'Atbara ou Tacazzé, deux ou trois jours de marche, au nord, jusqu'au commencement des immenses déserts de la Nubie qui forment des plaines sans fin couvertes de cailloux noirs égyptiens et de quartz roulé. Les voyageurs qui arrivent du nord s'aperçoivent ici, à la frontière du Berber, que la surface plane du désert s'incline par une pente douce vers la vallée du Nil; une humidité sensible répandue dans l'atmosphère annonce aux chameaux altérés et aux voyageurs l'approche du Grand-Fleuve, et l'Arabe s'écrie alors plein de joie : *Gloire à Allah! nos chameaux sentent le Nil* (1)! Le premier et le plus beau village qu'on rencontre est *Ankheyre*, bazar éloigné de vingt-deux journées de Daraou dans la Haute-Égypte et principale station des caravanes égyptiennes, sur la route de Sennaar. Des courriers montés sur des dromadaires peuvent faire ce chemin en huit jours. Trois autres villages appartiennent encore au royaume de Berber, dont le chef prend le nom de Mek, comme tous les rois de la Nubie (*mek* est une abréviation de *melek* qui signifie petit roi, *regulus*); ces trois villages sont : 1° *Goz-el-Souk*, ou Goz le marché; (les nègres appellent Goz tout village situé dans une plaine de sable); 2° *Goz-el-Founnye* : c'est probablement un village des Foungi, maîtres du Sennaar; du temps de Bruce, ce lieu était très-florissant, mais aujourd'hui il est en ruines; 3° *El-Hassa* situé à une petite lieue du principal marché du pays. Bruce, appelle toute cette contrée *Goos* (Gous), mais il semble avoir été induit en erreur sur ce point, car aucun des Africains que Burckhardt interrogea ne connaissaient ce nom, et tous appelaient *Berber* la contrée située à une journée, au nord de l'Atbara. Le nom de *Berber* est très-connu dans la Haute-Égypte d'où partent, chaque mois, des caravanes qui traversent ce pays. Ankheyre porte même aussi le nom de Berber, comme tout le district; ici, comme partout dans la Nubie (2) jusqu'à la frontière de l'Égypte, le pays est divisé géographiquement en vallée qu'on nomme *Wadys*; tous les groupes d'habitations et de villages situés l'un près de l'autre dans ces vallées, sont désignés, quel que soit leur nombre, sous un nom commun qui est aussi le nom propre du principal endroit, comme nous le voyons à *Berber*. C'est peut-être de ce Berber, situé sur le Nil supérieur, que tous les Nubiens ont reçu en Égypte le nom de *Berabera* dont le pluriel est *Berbery* : ils ne se sont pas donné ce nom eux-mêmes, car ils se nomment, le long du Nil, à partir du Soudan vers le nord : Senary, dans le Sennaar; Nouba jusqu'à la *Wady Seboua*, et de là jusqu'à la frontière de l'Égypte, *Kenous* (3) : ces tribus ont entre elles des mœurs et des langues communes; elles possèdent une langue propre, tout à fait différente de celle de leurs voisins du sud et du nord qui parlent l'arabe; cette

(1) Acta Sanctorum Mart. (12) ed. Bolland. II, p. 133, in vita St. Gregor. M. Pontif. Rom.
(2) Burckhardt, Trav., p. 64.
(3) Ibid., p. 207.

(1) Comparez Gœthe, Aus meinem Leben, 2 Abth., 1er Th., 1816, p. 10.
(2) Burckhardt, Trav., p. 17, 210.
(3) Ibid., p. 26, 132.

langue est divisée en deux dialectes (1) : le *kensy* des Kenous, et le *nouba* des Nouba de l'intérieur au nord de Dongola, et que Burckhardt nous a fait connaître.

Ces trois peuples de l'intérieur de l'Afrique, les *Senary*, les *Nouba*, les *Kenous* sont confondus par les Égyptiens et les mahométans sous l'appellation commune de Berber. Ce nom a encore, chez les géographes arabes et même chez les Africains, d'autres acceptions particulières, et il a été employé par les Européens dans des significations aussi variées ; il est donc devenu très-difficile de ramener ce nom à son sens ethnographique, et cependant il serait indispensable de jeter quelque lumière sur ce point, dans une histoire des races, des états et des langues de l'Afrique.

La contrée de *Berber* est une bande de terre très-fertile qui s'étend le long de la rive orientale du Nil ; quoique très-étroite et ayant à peine une lieue de largeur, sa position entre les déserts lui donne une très-grande importance ; elle est abondamment arrosée par un grand cours d'eau et c'est une des routes les plus fréquentées par les caravanes. Tout le pays situé à l'ouest du Nil, vis-à-vis le Berber, est complétement inhabité ; c'est une surface entièrement plane, sans montagnes, et l'œil n'aperçoit au loin, à l'horizon, que la ligne blanche et monotone des sables du désert. La rive orientale au contraire est couverte de magnifiques forêts d'acacias (*sant*), *d'oschour* (espèce d'asclépiade) et de sellam ; partout, dans les campagnes, s'étendent de riches champs de dourrah. Le dourrah est la principale nourriture des habitans (2) ; il y vient peu de dattiers ; probablement ce végétal, qui produit de si belles grappes dans les vallées de la Nubie, croît rarement sur ce plateau élevé. Le *bouza*, espèce de bière faite avec le dourrah, est la boisson ordinaire des habitans du pays, et ils en boivent jusqu'à s'enivrer.

Les quatre villages que nous avons nommés sont tous situés à une demi-lieue du Nil, à l'entrée du désert de sable ; chacun se compose d'une douzaine de groupes de huttes à un seul étage, séjour de la débauche et de tous les vices. A l'approche d'une caravane, des filles de joie sortent de toutes ces huttes pour aller à sa rencontre ; mais cette démonstration est commune à toutes les stations de caravanes à l'orient du Soudan mahométan (1). La race de ces Berbères est de haute stature, forte, bien faite, et elle se distingue des nègres par la beauté des formes. Les Berbères n'ont pas la physionomie nègre, ils se rapprochent plutôt du type grec, quoiqu'ils aient les lèvres épaisses. Ils n'ont de la barbe que sous le menton et leurs joues sont entièrement nues. Leur couleur est d'un brun rougeâtre foncé, ils ont la peau délicate et belle ; les nègres, au contraire, l'ont épaisse, rugueuse et la paume de leur main a la dureté de la corne. C'est un usage général chez les Berbères de se graisser la peau avec du baume, et ils la rendent ainsi plus saine et plus douce. Un grand nombre de femmes sont d'une rare beauté, au jugement de Burckhardt. Les habitans de ce pays se donnent le nom de Meyrefiab ; et, comme tous les peuples de la vallée du Nil depuis la Haute-Égypte jusqu'à Sennaar, ils se disent venus de *Sherk*, c'est-à-dire de l'Orient. Ce mot Sherk n'est pas arabe, mais emprunté à la langue des Bisharis. Quoique mélangés aux Arabes, on peut toutefois les considérer comme un peuple aborigène de l'Afrique. Cependant on les compte souvent au nombre des Arabes. Leur Mek peut mettre en campagne mille hommes libres et cinq cents esclaves armés. Comme à Damer et Shendy, un grand nombre d'étrangers se sont établis au milieu d'eux, par exemple, des habitans de Dongola, des Arabes *Ababdé* venus de la Haute-Égypte et des fakirs. Les Meyrefiab ou habitans de Berber sont cultivateurs, pasteurs et commerçans ; ils trafiquent avec l'Égypte, Shendy et Sennaar.

Toutes les marchandises qui vont de Shendy en Égypte arrivent d'abord au marché de Berber (2) ; les marchands Égyptiens vont ordinairement les acheter à ce bazar qui est plus rapproché d'eux, mais souvent ils s'avancent jusqu'à Shendy, afin de les avoir à plus bas prix. Le commerce de Berber se borne à Shendy et Daraou. Les principaux revenus du Mek se composent de l'impôt qu'il lève sur les caravanes et des présens que lui font les marchands ; mais il n'ose rien exiger des caravanes de Shendy qui viennent de l'empire d'un chef auquel il est soumis. Le Berber est borné au nord-ouest par le pays des Arabes Scheygya, situé à quatre journées de marche, et il en est séparé par une

(1) Vocabulary of the Kensy and Nouba languages, dans Burckhardt, p. 153.
(2) Burckhardt Trav., p. 212.

(1) Burckhardt, Trav., p. 216.
(2) Ibid., p. 235.

montagne qui s'élève à l'ouest du Nil, près du district de Djohfa (1); toute communication lui est fermée à l'ouest par les Mameloucks maîtres de Dongola. Au nord commence le grand désert de la Nubie et à l'est, le pays de Berber s'étend jusqu'aux terres des Bédouins-Bisharis.

Les Bisharis (Bisharyes).

Les Bisharyes habitent au nord des montagnes abyssiniennes des Schangallas, le long du Mareb supérieur jusqu'au Belab-el-Taka, où nous en avons déjà vu plus haut deux branches, les Hadendoas et les Hammadab sur l'Atbara; les Bisharyes occupent tout le pays montagneux oriental entre la mer Rouge et les terres cultivées de Sennaar et du Berber sur le Nil; ils couvrent ainsi le pays de l'ancienne race des Blemmyes (2), probablement leurs ancêtres. Ils s'étendent encore plus au nord jusqu'au *Gibel Ottaby*, sous la latitude de *Derr*, ou jusqu'à l'endroit où le Nil, après avoir fait une grande courbe à l'ouest, dans la Basse-Nubie, se rapproche le plus près de la mer Rouge. La possession du reste de ce pays montagneux leur est disputée par la tribu des Ababdés, leurs voisins du nord, qui font le métier de conducteurs de caravanes à travers le désert de la Nubie jusqu'à Sennaar et sont en guerre continuelle avec ces Bisharyes. Leur territoire s'étend encore le long de la mer Rouge, depuis Suakim jusqu'à huit journées de marche au nord de l'île littorale Gibel-Mekouar (3). On peut les regarder comme une prolongation des peuples pasteurs que nous avons rencontrés à la pente orientale du Habesch sous le nom de Danakils, qui confinent au nord aux Bisharyes. Vater (4), qui compara les vocabulaires des *Adareb* et des tribus de Bisharyes, trouve que les langues de ces deux peuples sont identiques entre elles et qu'elles ne diffèrent que comme dialectes d'un même idiome et s'accordent très-souvent avec la langue de Dar-Four. Selon Burckhardt les langues des Bisharyes (5) et du Habesch dérivent probablement d'une langue mère commune, de même que les nombreux dialectes parlés aux limites septentrionales de l'Abyssinie.

Les Bisharyes sont séparés en un grand nombre de camps différens : Burckhardt en cite onze, depuis la frontière de l'Abyssinie jusqu'à Massoua, qui sont souvent en guerre entre eux. Ils occupent avec les Ababdés le désert montagneux de l'ancien pays des Bedjas ou des Boujas, selon la position que leur assigne Macrizi (1). Ces deux peuples sont assurément formés par le mélange des anciens Bedjas avec des tribus arabes postérieurement arrivées ; les Bisharyes appartiennent au vieux sang d'Africains aborigènes ; les Ababdés au contraire se font gloire, et avec raison, de tirer leur origine des Arabes.

Ils descendent rarement de leurs monts dans la vallée du Nil; ils passent l'hiver dans les montagnes qui avoisinnent la mer Rouge, parce qu'ils y trouvent toujours du fourrage pour leurs troupeaux ; mais l'été, quand ils commencent à manquer d'eau, ils se rapprochent du Nil où se trouvent des sources plus abondantes. Les brebis et les chameaux sont leur seule richesse; ils boivent, dit-on, le sang de leurs brebis et passent pour un peuple sauvage et méchant qui vit de vol et de brigandage; souvent, montés sur de rapides chameaux tels qu'on en voit seulement en Afrique, ils vont porter leurs ravages jusqu'à Sennaar et Dongola ; plusieurs fois, dans leurs expéditions, ils ont donné la mort à des Mameloucks; leurs hordes sauvages répandent, partout où elles passent, la destruction et la terreur ; ils n'épargnent pas même les tribus de leur propre race, et les Hadendoa, par exemple, furent forcés de se retirer dans les alpes d'Orba-Langay, pour échapper à leurs ravages. Ils ne redoutent que les Ababdés, leurs voisins. Ils n'ont pas encore d'armes à feu ; sur la frontière de l'Abyssinie, ils portent des arcs et des flèches et parlent abyssinien ; très-peu d'entre eux parlent arabe. On dit que, sur leurs montagnes, ils exercent l'hospitalité entre eux et vivent dans la sécurité et la confiance ; leurs femmes sont très-belles, et ils les livrent à la discrétion de l'étranger. Ils rassemblent, sur leurs montagnes, des feuilles de séné et font la chasse aux autruches dont ils vont vendre les plumes à Derr en Nubie et à Assouan (Syène) en Égypte; mais ils ne séjournent jamais longtemps dans ces contrées étran-

(1) Burckhardt, Trav., p. 255.

(2) Strabon, XVII, c. I, p. 473, ed. Tysch., t. VI; et Mémoire sur les Blemmyes, dans Quatremère, Mémoire sur l'Égypte, t. II, p. 127-161.

(3) Burckhardt, Trav., p. 460.

(4) Vater, Sprachproben, Leipzig, 1816, p. 276, comparez Mithridates, III, I, p. 48.

(5) Vocabulary of the dialect of the Arabs Bisharye, dans Burckhardt, Vocab., of the Bishareen, dans Salt., Voy., App., I, p. XV.

(1) Macrizi dans Burckhardt, App., p. 503, et Trav., p. 529.

gères, car ils redoutent les épidémies qui font périodiquement d'immenses ravages chez les Africains; et, leurs affaires une fois terminées, ils retournent, en toute hâte, dans leurs montagnes.

2e ÉCLAIRCISSEMENT.

Berber, Barbares, origine du peuple et du nom; comment ils se sont tous deux répandus de Malabar dans l'Inde, jusqu'à l'Atlas. — Les Baræbra des cataractes du Nil.

Nous devons appeler l'attention sur quelques points importans pour l'explication du sens géographique et ethnographique de *Berber* et *Barbare*, au moment où ce nom nous apparaît dans la vallée supérieure du Nil. Déjà nous avons traité géographiquement du pays qui est comme le centre de ce nom remarquable, entre les Berbères septentrionaux de l'Atlas, la Barbarie et le Berbera des Somaoulis, situé au sud-est à l'entrée de la mer Rouge. Ce nom s'est répandu au loin, tout autour, dès l'antiquité la plus reculée, de sorte que l'on ne sait encore si l'on doit admettre l'assertion (1) d'Étienne et d'autres que, primitivement, ce mot ne vient pas du nom d'un peuple, mais seulement d'une appellation. Hérodote nous dit que les Égyptiens civilisés avaient donné le nom de barbare à tous ceux qui ne parlaient pas la même langue qu'eux (Βαρβάρους καλέουσι) (2). Les Cariens nous apparaissent de même dans l'Iliade sous la désignation de Βαρβαροφώνων (3). Ces témoignages semblent confirmer le sens généralement admis de ce mot grec que les Romains employèrent de la même manière. Les peuples civilisés de l'Asie et de l'Afrique se servirent d'abord spécialement de ce mot pour désigner des peuples indigènes aussi, qui leur paraissaient ennemis ou sauvages : cependant on peut lui attribuer encore une signification ethnographique, parce que, en Asie et en Afrique, il a pu être anciennement employé comme nom propre de certains peuples; on est même disposé à croire que l'Égypte a été primitivement peuplée, avant l'établissement de la caste des prêtres, par cette race basanée des Berbères, unie aux Cophtes et aux Habeschis.

(1) Stephan. Byzanticus. V. Barbarus, éd. Berkel, p. 209.

(2) Hérodote, II, c. 158.

(3) Ib., II, 867.

Holsten (1), Beskel, Salmasius ont déjà prouvé que, du temps d'Arrien, Ptolémée, Marcien, Heracleotas, le nom de *Barbar* était déjà connu à l'entrée de la mer des Indes dans le golfe arabique (*sinus Barbaricus*, *Barbarice* par les peuples troglodytes qui habitent les bords de la mer. C'est de là que la rhubarbe, venant du marché de *Barbarike*, a été appelée *rhabarbaricum* (2) ou plutôt *rha-barbarice* (3) pour la distinguer de celle qu'on tirait du commerce du Pont et que l'on appelait *rha-ponticum*. Galien cite encore plusieurs médicamens tirés de ce grand entrepôt commercial en Ethiopie, près de l'Océan indien (ἀπὸ τῆς Βαρβαρίας). Dans le périple de la mer Rouge (4), il est question, parmi les marchandises importées à Adoule, d'étoffes égyptiennes destinées au marché de Barbarica (ἱμάτια Βαρβαρικὰ). Ce nom était donc bien connu des Égyptiens, il désignait le pays des habitans des bords de la mer, des Troglodytes et des montagnards, près de l'Ethiopie; les Égyptiens le haïrent et le redoutèrent d'abord comme celui de leurs anciens ennemis, et plus tard ils les méprisèrent. Ainsi les vrais *Barbares* étaient réellement, pour eux, des peuples *non Égyptiens*, ennemis et méprisés, au nom propre desquels les Grecs donnèrent le sens de *Barbaros*. Ce sens correspond parfaitement à celui *d'Adjem*, *Adjemmy* du Coran, chez les Arabes, et ce mot désigne encore aujourd'hui comme barbares, en Arabie, en Égypte, sur l'Euphrate (5) et à Maroc (6), tous ceux qui ne parlent pas arabe.

Dans les poëmes les plus anciens de l'Inde, le même nom de Barbara, *Warwara* en sanscrit, est aussi donné à une race d'hommes du sud de l'Asie. C'est ce qu'atteste le récit des combats de Wiswamitras avec ses ennemis. Il y est dit : Par lui furent anéantis les Jawanas, les Kambodschas et les *Warwaras*. (*Ramajana-Serampor*, 1806, vol. 1, page 472). C'est ce que confirme encore l'*Hitopadesa*, où l'on adresse la parole à un *Barbar*. (*Hitopadesa*, London, 1810, p. 4.) L'emploi du mot barbare, pour désigner un peuple parlant une langue étrangère,

(1) Luc. Holsten Notæ, et castigat. V. Barbarus, et Sapter, p. 62, 270.

(2) Salmatius exercit, ad. Sol, I, fol. 560.

(3) Vincent, Peripl. Mar. Eryth., II, p. 351, et Ed, 1801, p 388.

(4) Vincent, Commerce and navigation of the ancient, etc., II, p. 113.

(5) Burckhardt, Trav., p. 353.

(6) Jackson's Acc. of Marocco.

pourrait donc venir d'un peuple *Barbar*, qui, race ennemie et méprisée, entourait et resserrait les Égyptiens du côté de l'Ethiopie, comme aujourd'hui encore les Habeschis et les Noubas. Ces peuples ont probablement une origine commune avec les Berbères, car on ne peut mettre en doute qu'il n'ait existé autrefois des communications entre Decan et le marché de Barbarica.

Sur les murs des temples en ruine, dont la grandeur et la magnificence attestent qu'autrefois les arts de l'Égypte fleurirent dans la vallée nubienne du Nil, on voit encore des peintures et des sculptures qui représentent le cortége des héros, offrant à leurs dieux des sacrifices et des présens après la victoire. Les prisonniers et les vaincus portent, comme on le voit, par exemple, sur les ruines du temple de Kalabsché, des charges d'ivoire et d'ébène; ils conduisent avec eux des autruches, des gazelles, des éléphans, des girafes et des perroquets. Tous ces objets, qui ne se trouvent qu'au delà du Sennaar actuel, indiqueraient que ces contrées, au sud de Méroé, furent le théâtre de la guerre et de la victoire. Les prisonniers, vêtus de peaux, ressemblent, par leur couleur et leur forme, aux habitans méridionaux de la Nubie, aux Nubas; ils portent leurs cheveux de la même manière, et cette barbe caractéristique qui ne vient aux Nubiens que sous le menton, se retrouve dans toutes les images des fuyards et des vaincus dont triomphent les héros égyptiens qui viennent, après la victoire, apporter leurs offrandes à Isis et Osiris, leurs dieux.

Ces ancêtres des Nubas actuels (Nubæ, Nobatæ) s'étendaient encore, du temps de Strabon (1), depuis Méroé, près de l'Ethiopie, jusqu'à la frontière méridionale de l'Égypte; ils appartenaient, comme parlant une autre langue, aux *Barbares* des Égyptiens dont parle Hérodote. Le mot barbare, pris d'abord dans une acception spéciale, devint, chez les Grecs et les Romains, une appellation générale pour tous les barbares, et jamais, dans la suite, ils ne l'employèrent comme un nom de peuple africain. Le nom Nuba (Nubiens) s'est aussi généralisé. Il ne désignait primitivement qu'une race d'hommes semblables aux nègres, mais de couleur plus foncée, dont nous avons donné plus haut la véritable origine africaine et que nous avons fait descendre des montagnes où se trouvent les sources du bras oriental du Nil. Cependant, ce nom de Berber semble être passé des habitans des côtes, de la race basanée, plutôt asiatique qu'africaine, qui vit sur les bords occidentaux de la mer Rouge, à ce même peuple nubien, habitant le Nil supérieur. Ainsi, les deux noms Nouba et Berber désignent géographiquement un peuple identique, composé de deux races différentes, et formant les Nubiens des modernes. Mais ce peuple était autrefois ethnographiquement séparé. Comme tant d'autres peuples opprimés, il fut resserré sur le même sol et forcé de se mélanger, de se confondre l'un dans l'autre; il est devenu ainsi une sorte de race moyenne difficile à distinguer des peuples qui se sont établis tout autour : cependant, si on examine sa langue, sa conformation et ses mœurs, on reconnaîtra en lui une ancienne race africaine et aborigène.

Ce peuple a gardé jusqu'à nos jours, à la frontière septentrionale du pays d'où il s'est répandu, l'ancien nom égyptien de *Barbare*, *Berber*. Ce nom est donné aujourd'hui, comme autrefois, aux branches de cette race qui habitent près de la vallée du Nil; il est encore porté, à l'ouest du Nil, dans les terres, par les Berbères du nord et au sud du Nil, par les habitans des cataractes et par leurs voisins du sud-est, dans le Soudan oriental. Tous ces peuples, parlant une langue commune, appartiennent probablement à l'une des branches les plus importantes du corps des langues de l'Afrique. Mais cette question ne pourra être suffisamment éclaircie que par la comparaison des différens idiomes de cette partie du monde.

Ebn Batuta est le premier géographe arabe qui nous parle expressément des Berbères dans le Soudan oriental; probablement il a voulu désigner alors (en 1350) le dernier point où ils avaient pénétré dans l'Afrique centrale, vers le Niger. Il cite les Berbères (1) comme habitans de *Borgou* (Bourdama). Ils font, dans ce pays, le métier de conducteurs de caravanes, et Ebn Batuta s'est mis lui-même sous leur protection. Le sultan du pays était un Berber, ce qui prouverait qu'ils étaient entièrement les maîtres de la contrée. Quand nous étudierons le Sahara, nous verrons comment ce peuple s'est répandu dans le Dar-Four, et dans les oasis, sous le nom de Tousrik. Ebn Batuta avait visité aussi le grand *emporium* des *Barbara* (2), à l'entrée de la

(1) Strabon, XVII, c. 1, 52, p. 471, éd. Tyschukke.

(1) Ebn Batuta, dans Koseg., p. 49.

(2) Ebn Batuta, dans Burckhardt, Trav., p. 534. App. et not.

mer Rouge. C'est, dit-il, un peuple de couleur très-foncée, qui a embrassé la secte musulmane des Shafey : ce géographe donne le même nom à ces deux peuples.

Il reste toujours douteux si réellement ce n'est qu'un seul et même peuple. Nous ne pouvons passer ici sous silence le droit de succession en usage chez deux peuples qui vivaient dans le voisinage de ces Berbères de l'est et de l'ouest, et qui ne sont que des tribus subordonnées à cette grande race. Comme cet usage diffère entièrement de celui de tous les autres peuples et leur est exclusivement propre, il semblerait indiquer entre eux une commune origine. Ebn Batuta nous rapporte que, chez les *Messofites* qui habitent à Eiwelat, et sont assurément une tribu de la race de Berbères (1), l'héritage du père de famille ne passait pas à son fils, mais au fils de sa sœur. Cette succession en ligne féminine (2) était, selon Macrizi, une coutume propre aux Bedjas, les Berbères de l'antiquité et les ancêtres des Bisbaris, et cette singularité les distinguait de toutes les autres races. Ebn Batuta rapporte, avec étonnement, qu'il ne trouva nulle part, dans ses voyages, de coutume semblable, excepté chez les Malabares idolâtres qu'il visita lui-même, sur la côte occidentale de Decan. Peut-être sont-ce là les Warwar des poëmes sanscrits. Les anciens connaissaient déjà, dans le Delta de l'Indus, selon la remarque d'Hamilton, un *Barbaricum Indiæ emporium celeberrimum*, nommé ainsi d'après le nom même usité dans le pays.

Les Barbares ou Berbères doivent avoir été un peuple odieux aux prêtres de l'Inde et de l'Égypte, et que les castes sacerdotales auraient expulsé. Dès les temps les plus anciens ils faisaient un commerce universel, et peut-être en étaient-ils redevables à leur émigration à travers l'Océan indien. Cette supposition paraît d'autant plus vraisemblable que le *Barbarica*, à l'entrée de la mer Rouge, le *Raptæ Portus*, près du cap Delgado, est le terme le plus méridional (3) de la navigation dans le *Peripl. Mar. Erythræi*, et que c'est de ce point, selon Arrien, que l'on alla, pour la première fois, aux Indes, avec les Moussons. Si cela était certain, nous ne devrions pas nous étonner que Burckhardt nous dise, en présence des temples en ruine qu'il vit dans l'ancien pays des Berbères : « Mon esprit fut vivement frappé de la ressemblance de leurs sculptures avec celles de Surate (1). » Cela nous expliquerait encore pourquoi les Cipayes indiens (2), qui, au service des Anglais, chassèrent les Français d'Égypte, adoraient, comme les images de leurs propres dieux, les statues égyptiennes, et se prosternaient au milieu des ruines de la Thébaïs, comme si c'eût été là leur patrie !

L'expédition française en Egypte nous a fait connaître (3), près des cataractes de Syène, le petit peuple des Berbères (*Berbery* au singulier, *Barabra* au pluriel, suivant Seetzen, *Barâbras* dans Costaz). Ce petit peuple a appelé de nouveau l'attention sur cette race répandue au loin et longtemps oubliée, qui a contribué beaucoup à la population du nord de l'Afrique, et tient comme le milieu entre les peuples à la couleur noire foncée et ceux à la couleur brun-clair. Seetzen, qui met au nombre de ce petit peuple basané les Berbères occidentaux, les Touariks et ceux de la Barbarie, comprit aussi, le premier (4), dans cette race, les Berbères méridionaux de la Nubie, de Dar-Four, et ceux de la mer Rouge qui habitent Berbera, *emporium* voisin de Zeyla. Il remarque qu'un ancien temple de la Haute-Égypte est appelé *Berræby*, nom que les Arabes donnent à tous ces temples (*Berb*) (5). L'ancien pays des Berbères, c'est-à-dire la Nubie, en possède presque autant que l'Egypte. Il assure encore que ces Berbères ont peuplé autrefois toute la Nubie, depuis les frontières de l'Egypte jusqu'au Habesch. De même qu'ils furent obligés de se retirer, dans l'antiquité, devant les héros égyptiens, comme le prouvent les peintures des temples ; de même, plus tard, ils durent céder aux Arabes une partie de leur territoire ; et, depuis l'invasion des Foungi dans le Sennaar, ils furent refoulés encore par les Nubas des modernes qui bientôt étendirent partout leur puissance. Il est certain que déjà, du temps des Romains, d'anciennes tribus nubiennes, les *Nobatæ* des Romains, avaient pénétré dans le pays ; cependant, du temps de Strabon, ils n'habitaient pas encore

(1) Ebn Batuta, dans Koseg., p. 46.
(2) Macrizi, dans Burckhardt, Trav., App., p. 503.
(3) Vincent, Peripl. Mar. Er., I. p. 165.

(1) Burckhardt, Trav., p. 107.
(2) H. Light, Lond., 1818, IV, p. XIII.
(3) Costaz, Mémoire sur la Nubie et les Barâbras, de la description de l'état moderne de l'Égypte, I. p. 399.
(4) Fundgruben des Orients, III, 2, Heft., 1813, p. 99 à 104.
(5) Quatremère, Mémoire sur la Nubie, II, p. 8.

la rive orientale du Nil, et ne s'étendaient que sur la rive gauche ou occidentale (1).

Burckhardt, qui doit faire autorité ici, puisqu'il a visité le pays, n'est pas éloigné de regarder, avec Seetzen, les differentes branches des Berbères, de la Lybie, des cataractes et de la mer Rouge, comme appartenant à une race commune; il pense toutefois que l'hypothèse de Seetzen, malgré sa vraisemblance, est encore à prouver (2), et c'est pour cela que nous avons reuni ici toutes les observations qui pouvaient lui donner de l'évidence. Nous croyons voir, dans les anciens *Bedjas* et dans leurs descendans, les Bisharyes d'aujourd'hui; de même nous pouvons reconnaître, dans les Noubas, et sous le rapport de la race et sous le rapport du développement historique, la transaction des anciens Berbères aux nouveaux Berbères et aux Nubiens.

Les géographes arabes rapportent une singulière tradition sur les Berbères; ils sont, disent-ils, les descendans des Philistins et du roi Goliath, tué par David. Les vaincus se seraient enfuis ainsi de la Palestine en Afrique, et la montagne *Djalouth Berber*, c'est-à-dire Goliath Berber (3), située entre l'Égypte et l'oasis de Siwah, tiendrait de là son nom, au rapport d'Ebn Ayas. Shehabeddin s'étend encore beaucoup plus sur cette émigration des Philistins en Afrique et dans le Maghreb. Il fait dériver leur nom de *Berbern*, qui signifie *murmurera*, et il leur donne les Amalécites pour ancêtres. Mais voici le plus remarquable de ce qu'il nous en raconte : Après que le calife Omar eut fait la conquête de l'Égypte, ces Berbères envoyèrent six députés en ambassade à Amrou, gouverneur de l'Égypte, pour lui déclarer qu'ils étaient tout prêts à embrasser l'islamisme. Ils se proclamaient les descendans de Mazig (?), et ils disaient, en parlant d'eux-mêmes : « Nous aimons les chevaux, et il nous est impossible de vivre sous les toits des maisons; nous n'avons pas de villes, et ce n'est pas l'usage chez nous de placer des signes sur les chemins pour indiquer la route aux étrangers. » C'était assurément une tribu de Bédouins Berbères et probablement les Bisharyes. Le calife, très-satisfait de l'ambassade, les traita avec distinction et les mit à la tête de son armée; car il lui avait été prédit qu'à l'aide d'un tel peuple, il étendrait au loin sa puissance.

Ce récit semble expliquer l'union d'une partie des anciennes tribus berbères avec les Bédouins, et nous voyons aujourd'hui le résultat de ce mélange entre la mer Rouge et le Nil, surtout chez les Ababdés et les Bisharyes. D'autres, au contraire, qui sont demeurés comme cultivateurs et habitans de villages, sur le bord de leurs rivières et dans leurs vallées, semblent avoir conservé fidèlement les mœurs et le culte de leurs ancêtres.

Ces Berbères, dit encore Shehabeddin (1), se composaient de plusieurs branches et de plusieurs tribus, et ils avaient toujours été les maîtres du Maghreb depuis la mer de Kolzoum, c'est-à-dire le golfe Arabique, jusqu'à la mer Occidentale, et depuis la mer Kharz, c'est-à-dire la mer Méditerranée, jusqu'aux deserts des nègres. Ce géographe nous fait connaître ainsi la véritable étendue qu'occupaient encore les Berbères au milieu du septième siècle. Les Barâbras (2) ou Berbères des cataractes du Nil au-dessus de Syène, à la frontière méridionale de l'Égypte, ne sont ni des Arabes, ni des nègres, ni des Égyptiens, mais une branche de Nubiens et la plus septentrionale de cette grande race; aussi Burckhardt, dans la description qu'il nous en a donnée, les comprend-il dans les Nubiens du nord ou Kenous (3). Ils diffèrent entièrement, par leur couleur, leur physionomie et leur langue, des Égyptiens, leurs voisins du nord. Ils sont demeurés indépendans, probablement dès les temps les plus anciens, dans les vallées sauvages et hérissées de rochers des cataractes du Nil; elles ont été pour eux comme un asile inviolable, car cette contrée rocheuse est tout à fait impraticable, par terre, aux chevaux et aux chameaux : d'un autre côté, les détours du fleuve et ses rapides la rendent presque inaccessible par eau. Cependant, montés sur de légers esquifs à voiles, ils savent gouverner en toute sûreté à travers les grandes et les petites cataractes. Ne vivant que le moins possible en communication avec les autres races, ils paient leur tribut au pacha d'Égypte en dattes et en esclaves; paisibles et doux dans leurs sauvages vallées, ils repoussent avec bravoure toute invasion sur leur domaine. Les *Caschefs* (4), chefs de leurs tribus,

(1) Strabon, XVII, éd. Tzsch., p. 473.

(2) Burckhardt, Trav., App., III, p. 535. not.

(3) Ben Ayas, Cosmogr., dans les notes et extraits, VIII, p. 7; comparez Langlès, dans Hornemann. Voy. vol. II, p. 383.

(1) Schérif Abeddin, V., ibid., p. 154.

(2) Costaz, Mém., p. 401.

(3) Burckhardt, Trav., p. 174.

(4) Thom. Legh, Narrative of a Journey in Egypt and the country beyond the cataracts. Lond., 1816, IV, p. 47.

s'opposèrent toujours aux progrès de l'armée française, et défendirent même contre elle l'entrée de l'île Philæ. Lorsqu'ils virent les étrangers abordés sur l'île, ils s'élancèrent tous dans le Nil, et gagnèrent à la nage la rive opposée, après avoir noyé ou mutilé les enfans et les filles qui ne pouvaient pas les suivre. Leurs caschefs reçurent souvent les voyageurs avec hospitalité et bienveillance ; mais les Berbères s'enfuyaient toujours à l'approche des étrangers, probablement parce qu'ils craignaient d'être pillés par les Turcs. Burckhardt fut témoin lui-même de cet éloignement pour les étrangers, joint cependant à la bienveillance et à l'hospitalité (1). Leur amour pour la paix semble être la cause de cette répugnance avec laquelle ils voient de nouveau-venus. Après l'expédition française, pendant laquelle on avait fait tant de recherches dans l'île Philæ, ils avaient eu le projet de détruire les ruines elles-mêmes, afin d'ôter aux étrangers l'envie de les visiter. Burckhardt pense que si le despotisme des Turcs ne pesait pas si fortement sur eux, ils pourraient devenir de redoutables voisins pour les Égyptiens, car ils sont beaucoup plus braves et plus entreprenans qu'eux.

Les Nubiens sont généralement bien faits (2), forts, musculeux, et ils ont les traits beaux et délicats. Ces Barâbras en particulier ont plutôt la physionomie européenne que nègre; ils se comptent eux-mêmes au nombre des peuples à la couleur claire, quoique leur peau tienne le milieu entre la peau noire comme l'ébène des Nubiens de Sennaar et la peau basanée des Égyptiens de Saïs. Costaz dit que leur couleur ressemble à l'acajou poli foncé ; selon Legh, ils sont de couleur foncée, et leur peau est douce et polie. Leur chevelure est longue, légèrement frisée, sans cependant être laineuse. Th. Legh (3) remarque que souvent ils se frisent les cheveux sur les tempes et les enduisent de graisse pour les faire tenir; leur coiffure ressemble entièrement alors à celle des sphinx; les hommes et les femmes s'habillaient autrefois comme les Égyptiens; les enfans vont nus avec une corde autour du corps, en guise de ceinture; les jeunes filles portent un petit tablier autour des hanches (*rehâls*), tel qu'on en voit à un grand nombre de statues égyptiennes. Ces Barâbras cultivent avec soin cette petite lande de terre fertile produite par l'alluvion du Nil; ils sont cultivateurs (1), et ce genre de vie les a conduits aux idées de propriété, de justice et de loi ; aussi ils ne vivent pas de brigandage comme leurs voisins les Bédouins. Ils habitent continuellement leurs wadys ; quelquefois cependant ils entreprennent de grands voyages comme les Savoyards, les Galléges, les Auvergnats, les Tyroliens et d'autres peuples montagnards et pauvres ; ils vont surtout dans la Basse-Égypte, au Caire. Connus dans cette ville sous le nom de Barbaris, ils y sont plus estimés comme portefaix que les Cairites, Égyptiens ou les Arabes. Leur probité et leur fidélité sont si bien connues que presque tous les portiers des magasins et des boutiques, au Caire, sont des Barbaris. Après six ou huit années de séjour, ils retournent ordinairement avec un petit pécule et consumés de mal du pays, dans leurs vallées rocheuses, et là, contens et sans désirs, ils mangent de nouveau le *durrah* dans la wady natale. Ils n'ont pas l'esprit mercantile des Arabes ; ils reviennent dans leur pays dévots mahométans ; mais ils ne font pas de pèlerinages, et leur connaissance du Coran est ordinairement très-faible. Ce sont souvent de très-habiles mariniers. Leur langue (2) n'est pas surchargée de gutturales comme celle des Arabes : elle est très-douce et exclusivement parlée par leur race. Leur système de numération diffère entièrement des vingt-six systèmes de numération de l'Afrique que Marcel a comparés entre eux, il ne ressemble même pas à celui des Berbères des montagnes de l'Atlas. Nous ne savons encore rien de bien positif sur leur langue; Costaz croit qu'elle ne s'étend pas plus loin que cette petite contrée et l'île Éléphantine cultivée par les Barâbras. Mais, suivant la description de Burckhardt, elle doit s'étendre sur toute la wady-kenous ou la Nubie septentrionale, et se rattacher, au sud, à la langue-mère de la Nubie; Costaz, lui-même, suppose, et avec raison, qu'elle a du rapport avec tous les idiomes parlés jusqu'aux cataractes de Dongola.

Ces Barâbras, comparés aux anciens Égyptiens et aux Cophtes actuels, doivent encore être regardes comme une race à la couleur foncée; cela est d'autant plus remarquable à la frontière immédiate de l'Égypte, que les Nubiens du sud sont plus beaux que ces Barâbras. Th. Legh observe (3)

(1) Burckhardt, Trav, p. 147.
(2) *Ibid*, p. 145.—Costaz, Mém., p. 402.
(3) Th. Legh, Narrative, p. 97.

(1) Costaz, Mém., Ibid.
(2) Costaz, Mém., p. 403.
(3) Th. Legh, Narrative, p. 103.

que, sous l'empereur Dioclétien, on persuada à un peuple du sud-ouest de l'Afrique, aux *Nobatæ*, d'abandonner leurs demeures dans la Lybie, et de venir s'établir au sud de Syène et des cataractes du Nil pour garder les frontières de l'empire romain (1). Chaque année on renouvelait à Éléphantine dans des sacrifices solennels, le traité fait entre les Romains et ces *Nobatæ*. Peut-être que les Barêbras à la couleur plus foncée qui habitent cette frontière, sont la postérité mélangée de cette colonie de Lybiens Nobas ou des Berbères postérieurement établis, et qui appartenaient autrefois aux tribus du sud. Macrizi appelle Noubas (2) ces habitans immédiats de la frontière de l'Égypte; quoique ne parlant pas arabe, ils se vantent cependant de tirer leur origine de l'Arabie; c'est du moins ce que dit Macrizi, et Burckhardt l'entendit lui-même dans la Nubie (3). Celte prétention à une noble origine est commune à la plupart des peuples indigènes de cette contrée; cependant nous doutons encore de la vérité de cette assertion.

Ire Remarque.

La grande île Aloa des chrétiens jacobites, l'ancienne Méroé, la ville. Etat sacerdotal.

Le pays des trois souverainetés de Sennaar, Shendy et Damer est une terre classique où furent situées autrefois la ville et l'île de Méroé des anciens, le royaume théocratique plus ancien, selon Hérodote (4), que celui de l'Égypte et la métropole de l'Ethiopie. Mais personne n'a encore retrouvé aujourd'hui les ruines des anciens temps. Les relations des Arabes du moyen âge nous donnent la description de ce que les anciens, par exemple Strabon, appelaient la grande île de Méroé (νῆσον εὐμεγέθη τὴν Μερόην) (5); nous croyons que cette antique Méroé est l'île Aloa de Sélim-el-Assouany, et le Sennaar d'aujourd'hui.

« Le Nil, dit Sélim-el-Assouany, dans Macrizi (6), se sépare ici en sept bras; savoir, trois grands: l'Abiad, ou Nil blanc; l'Azrek, ou Nil bleu (il l'appelle Akhdar, c'est-à-dire vert); le fleuve bourbeux de l'est, c'est-à-dire le Mogré, ou Atbara-Tacazzé. Près du confluent des deux premiers, est située la capitale d'Aloa; les eaux, blanches comme le lait, de l'Abiad et les eaux vertes de l'Akhdar coulent encore une journée de marche (une lieue, selon Quatremère) avant de se mêler complètement et de se fondre en une seule couleur. La *grande île* (gezira, en arabe, signifie, comme νῆσος en grec, une île ou presqu'île) est enfermée entre ces deux grands fleuves. Sa limite méridionale est inconnue, comme l'origine des deux fleuves, parce que les habitans sont toujours en mésintelligence entre eux. Des peuples puissans habitaient dans cette île. Un jour, les chefs d'Aloa partirent pour aller à la découverte des pays situés au sud; mais ils revinrant, après plusieurs années, sans avoir pu parvenir aux bornes de l'île. Cependant vivait, à sa limite méridionale, un peuple pasteur, qui, pour se protéger contre l'ardeur du soleil, habitait, pendant le jour, les antres des rochers, et faisait paître, la nuit, ses troupeaux (ce sont, sans doute, les troglodytes Shankala de l'antiquité). »

Outre ces trois grands fleuves, le Nil a encore ici quatre bras plus petits qui coulent du sud, et dont l'origine est inconnue; tous quatre se jettant dans le Nil bleu, et viennent de l'Abyssinie; leurs rives sont généralement habitées, et ils sont eux-mêmes navigables.

Sélim appelle *aboale*, c'est-à-dire portes, les forteresses du royaume d'Aloa, situées à la frontière septentrionale; elles étaient sous le commandement d'un gouverneur qui portait le titre de Rab wab (wahwab, dans Quatremère); la résidence du roi était nommée Souba (Souiah, selon Quatremère); elle était située à l'extrémité nord-est de la grande île, près du confluent du Nil bleu et du Nil blanc. A l'est de cette ville, est situé le fleuve bourbeux et desséché, dont le lit est maintenant habité (l'Atbara ou Astaboras). Cette ville contenait de magnifiques édifices, de vastes habitations et de beaux jardins; elle avait un faubourg habité par les musulmans, et des églises richement décorées. « Les habitans de cette ville, dit Sélim, adoraient autrefois les étoiles, et leur élevaient des idoles; mais, comme tous les Nubas, ils se firent chrétiens. Ce sont les chrétiens jacobites, dont les évêques résident à Alexandrie, comme ceux des Nubas. Leurs livres sacrés sont en grec, mais ils les traduisent dans leur propre langue. » Ce témoignage remarquable, que Sélim, l'historiographe de la Nubie, nous donne, en ces mots, au milieu du dixième siècle, prouve que le christianisme se répandit autrefois jusqu'à l'empire de Méroé, et qu'il y devint la religion dominante. Selon Said-Ben-Batrik, la secte des jacobites était répandue dans toute la Nubie (1), depuis l'an 742 de l'hégire (1341 de notre ère). Le royaume mahométan de Sennaar fut donc élevé, avant l'invasion des

(1) Gibbon, Hist., II, p. 136.

(2) Macrizi, dans Burckhardt, App., III, p. 497.

(3) Burckhardt, Trav., p. 132.

(4) Hérodote, II, p. 29

(5) Strabon, XVII, c. 1, p. 471, éd. Tzsch., l. VI.

(6) Macrizi, dans Burckhardt, Trav., App., III, p. 497, avec les notes, et Quatremère, Mém. sur la Nubie, II, p. 21.

(1) Elmacin, Hist. Saracenic. Th. Erpenii, 1625, IV p. 99.

Foungi idolâtres, sur les débris d'un empire chrétien. Bruce a laissé ce fait remarquable dans l'obscurité, et les relations qu'il nous fait du Sennaar n'en disent pas un mot. Un demi-siècle avant que l'Abyssinie chrétienne fût séparée d'Alexandrie et complétement isolée, les musulmans n'étaient, au rapport de Macrizi, que des habitans *tolérés* du faubourg de *Souba*, où, plus tard, les Sennaari firent prévaloir l'islamisme comme religion dominante. Malheureusement, nous ne possédons pas de relations qui puissent nous donner des documens sur l'introduction du christianisme dans l'île d'Aloa, l'ancien état théocratique de Méroé. Un grand nombre de rites et de superstitions antiques semblent être passés dans l'état des chrétiens jacobites, et de là dans l'empire des prêtres musulmans de Damer, qui subsiste encore aujourd'hui, et dans lequel nous croyons reconnaître une transmission obscure de la domination sacerdotale, qui s'est modifiée selon les temps, et n'a fait que changer extérieurement de forme.

Cela résulte immédiatement des relations suivantes, que nous font Sélim-el-Assouany et Macrizi, de ce royaume d'Aloa et des idées religieuses du peuple. Le roi d'Aloa (1) exerce une puissance sans borne. Il a droit de punir ses sujets et de les faire esclaves, suivant son bon plaisir ; personne n'osa s'opposer a ses volontés ; on se prosterne à ses pieds comme autrefois devant les anciens rois(3) de Méroé, adorés à l'égal des dieux, et tout s'écrie en sa présence : *Vive le roi ! que sa volonté soit faite !* Il porte une couronne d'or, et il est beaucoup plus puissant que son voisin le roi de Mokra (Mokarrab dans Quatremère). Ce monarque régnait sur le pays situé au-dessous d'Aloa, sur le Nil, contrée qui est le *Mograt* (4) d'aujourd'hui, situé entre le royaume de Berber et Dongola. Il peut mettre sur pied des armées immenses, parce que les plaines fertiles de son royaume s'étendent à plusieurs journées de marche avant qu'on arrive aux montagnes. Les dattes et la vigne y sont rares, mais le durrah blanc y est aussi bon que le riz ; aussi les habitans en font d'excellent pain et de bonne bière (mozer ou bouza). Cette contrée était alors un vrai grenier d'abondance ; le Nil la couvrait de ses inondations fécondes, et elle était si bien cultivée, que les Mahométans eux-mêmes remontaient le Nil sur leurs barques pour aller chercher le blé d'Aloa. Le Sennaar est encore aujourd'hui le grenier d'abondance de la Nubie. Outre ces riches campagnes, qui attestaient, comme en Egypte, une civilisation ancienne, il y avait encore une grande abondance de bétail, des prairies magnifiques qui nourrissaient des chevaux de noble race et des chameaux au poil rougeâtre, semblables à ceux de l'Arabie. Le peuple porte, dans la grande île, entre les deux bras du Nil, le nom de Kersa (Koroma, c'est-à-dire noble, suivant un autre manuscrit). Burckhardt prend ce mot pour un titre d'honneur; peut-être était-ce le nom de la caste des nobles, dans l'ancienne Méroé.

Sélim nous raconte, et il nous affirme à plusieurs reprises, sur la foi du roi de Mokarrah (1) et d'un grand nombre de témoins oculaires, que ce peuple cultive ses terres à l'aide de la magie. Les habitans tirent, autour de leurs champs, certaines lignes magiques, et jettent aux quatre coins quelques grains de semence ; ils placent ensuite le reste de la semence au milieu du champ, et mettent auprès des vases remplis de mozer ou de bière, puis ils s'éloignent. Le jour suivant, ils trouvent les vases vides et la semence également répandue sur tout le champ. A l'époque de la moisson et de la récolte, on fait faire de même son ouvrage pour quelques vases de bière, et, à l'aide de la même recette, le blé se trouve aussi battu et prêt à moudre. Ils mettent la plus grand soin à sarcler leurs champs, car s'ils arrachaient un seul épi, ils trouveraient, le lendemain, tout le blé arraché. Les terres se cultivent ainsi par toute l'île, qui demanderait deux mois pour être traversée en longueur et en largeur. Les habitans doivent, dit-on, cette assistance à des génies ou démons. (Quatremère pense que ce sont des singes ; mais ces prétendus génies ne seraient-ils pas plutôt une caste inférieure, et, par exemple, des esclaves fétichistes?) Il y avait même, parmi eux, des hommes qui savaient enchanter ces ouvriers mystérieux avec certaines pierres, et les avaient ainsi à leurs ordres comme d'obéissans esclaves (ces enchanteurs étaient sans doute la caste des prêtres). Nous trouvons, dans ces récits, une trace frappante de l'ancienne magie et du culte des pierres précieuses de l'Asie (2), poétiques débris du passé, que nous ne voyons nulle part, en Afrique, excepté sur le sol classique de l'ancienne Méroé.

Sélim ajoute encore à ces récits que ces enchanteurs ont aussi à leurs ordres les nuages et la pluie. Les Bisbaris croient encore aujourd'hui que les Fakys de Damer possèdent la même puissance. Ces Fakys sont des imposteurs qui nous paraissent être les descendans des prêtres magiciens de Méroé et d'Aloa. Ils sont encore assez habiles pour conserver leur domination à la frontière septentrionale de l'ancienne Méroé, et au milieu des hordes de peuples sauvages, sans armes, et par la force seule de la superstition et de la foi.

Sélim-el-Assouany conversa avec un grand nom-

(1) Macrizi, dans Burckhardt, p. 501.
(2) Strabon, XVII, c. 2, p. 623, éd. Tzsch.
(3) Burckhardt, Trav., p. 497.

(1) Macrizi, d'après Sélim, dans Burckhardt, Trav., p. 501; dans Quatremère, p. 26.
(2) Vorhalle Europ. Völker gesch., 1820, p. 133.

bre d'habitans de cet île Aloa, et remarqua qu'ils appartenaient à trois différens systèmes de religion (1); les uns reconnaissaient Allah comme le Dieu tout-puissant; mais ils adressaient leurs prières au soleil, à la lune, aux étoiles, afin qu'ils intercédassent pour eux près de lui; d'autres ne connaissaient pas Allah, et adoraient le soleil et le feu. (Ce culte ne serait-il pas venu de l'Orient?) D'autres attachaient l'idée de divinité à un arbre, un animal ou à tout autre objet qu'ils voulaient (c'est bien ici le fétichisme des aborigènes). « Une partie de la presqu'île d'Aloa était habitée, dit Macrizi, par le peuple des *Bedjas* (Bujas), ancêtres des Bisbaris d'aujourd'hui; ils s'étendaient jusqu'au Habesch. » Macrizi appelle leurs prêtres schamanes du diable, et ils faisaient très-probablement partie des magiciens d'Aloa.

Toutes ces relations intéressantes sur l'antique Méroé ne nous permettent pas encore de déterminer exactement la situation de cet oracle fameux. Personne n'était plus au état de le faire que Burckhardt, car il parcourut tous ces lieux dans ses voyages. Nous avons indiqué plus haut les ruines, sauls monumens du passé, qu'il trouva près de Goz-el-Radjeb, sur l'Atbara, et entre Shendy et Damer, près du Nil (2). Il pense que la nature du pays s'oppose à ce qu'on place Méroé entre le Nil et l'Atbara, à l'endroit où est Shendy; il n'y a pas là d'île fertile, mais seulement une petite bande de terre propre à la culture, le long des bords du fleuve. Il croit que les distances indiquées par Hérodote (3) s'accordent assez bien avec la description que Sélim nous a donnée de l'île Aloa.

Cette description correspond encore assez exactement à l'île Méroé, à la forme de bouclier, située, suivant Strabon (4), entre l'Astaboras (Atbara et l'Astapus (Azrek) le véritable Nil, qui coule du lac abyssinien Coloé, ou, selon d'autres, entre l'Astosabas, tout à fait différent du Nil, et qui est probablement l'Abiad. Ces indications laissent un vaste champ aux conjectures, et aucun auteur de l'antiquité (5) ne nous fournit de désignation plus précise. Bruce est le premier qui ait retrouvé l'île Méroé dans cette grande contrée arrosée tout autour par les nombreux bras du Nil, et Burckhardt a confirmé et précisé les observations à la partie la plus septentrionale de cette prétendue île. Suivant lui, et suivant la relation de Sélim, Souba, capitale d'Aloa, fondée probablement sur les ruines de Méroé, devait être située dans la *Mésopotamie* ou la *Duab* des deux principaux bras du Nil, à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Sennaar, ou un peu plus au sud. Probablement, l'extrémité plane de cette étroite langue de terre mésopotamique a dû subir de grands changemens depuis 2,000 ans; les embouchures mêmes des differens affluens du Nil ont pu se déplacer et se changer, comme cela est arrivé à tant d'autres systèmes de fleuves.

Salt (1), qui fit des recherches sur Méroé, près des bords du Tacazzé, pense qu'elle devait être située beaucoup plus à l'est, entre le Mareb et l'Atbara. Il se fonda sur ce que Ptolémée comprenait Axum dans l'île de Méroé (2), et sur ce qu'un messager pouvait aller en quinze jours de la mer Rouge à Méroé. Cette indication ne pourrait s'appliquer aux descriptions précédentes.

Il est assez curieux que le nom de Méroé se retrouve plus au nord, au-dessous de Berber et près de Dongola, dans le pays des Arabes scheygya. La principale ville de la contrée porte encore aujourd'hui le nom de Merawe (3), et, vis-à-vis d'elle, sur la rive opposée du Nil, est située la ville Kadjeba, deux fois plus grande que la première. A Merawa, se trouve, dit-on, une forteresse bâtie en briques, et située à deux journées et demie de Dongola et à sept journées de Demar, selon la carte de Bruce. Burckhardt ne peut savoir s'il y a, dans ce pays, des monuments des temps primitifs, et il n'entendit parler nulle part de ces prétendues colonnades gigantesques et majestueuses, de ces fontaines et de ces salles souterraines que Bruce place à Dermès, lieu dont la situation est inconnue. Bruce prétend tenir des Arabes ce qu'il dit de ces ruines merveilleuses, mais Salt doute fort de sa véracité. Il reste donc aux voyageurs un grand nombre de découvertes à faire en ces lieux. Quelle que soit la situation de Méroé, il est toujours certain que cette contrée inhospitalière, habitée aujourd'hui par les hordes des Bedouins et d'autres tribus sauvages, a été autrefois le berceau (4) des arts et des sciences en Afrique, comme les recherches de Heeren l'ont suffisamment prouvé.

Méroé était un empire théocratique, gouverné par un roi que le dieu Ammon choisissait lui-même parmi les prêtres, et intronisait solennellement. La puissance de cet état reposait sur la célébrité de l'oracle de Jupiter-Ammon et sur le commerce des caravanes; ce commerce, introduit et protégé

(1) Macrizi, dans Burckhardt, p. 501; dans Quatremère, II, p. 26.

(2) Burckhardt, Trav., App., p. 524, note.

(3) Hérodote, l. II, p. 29.

(4) Strabon, XVII, c. 1, p. 472; c. 2, p. 622; éd. Tasch.

(5) Hérodote, l. II, p. 29. — Diodore, I, p. 33. — Pline, VI, p. 23, et Heeren Ideen, II, p. 364 à 442. — Murray, Dissertation on the progressive Geography. — Bruce, Trav., VII, p. 38-394.

(1) Salt, Trav., p. 358.

(2) Ptolem., Geogr., l. IV, c. 8.

(3) Burckhardt, Trav., p. 68.

(4) Heeren Ideen.

par les prêtres, se faisait au moyen des peuples nomades et pasteurs voisins, qui servaient à transporter les marchandises. C'est de là que partirent les colonies de prêtres qui s'établirent à Thèbes et à Ammon. Ces lieux devinrent bientôt ainsi des oracles fameux, et des stations importantes pour les caravanes de toute l'Afrique. La civilisation est donc descendue de la haute terrasse de Sennaar ou de Méroé dans les basses terres de l'Eygpte; c'est ce qu'indiquent allégoriquement, dans les ornements des temples égyptiens, les processions de prêtres, où l'on porte l'image de Jupiter-Ammon sur un vaisseau. De Méroé vinrent le culte d'Ammon et d'Osiris (*Jupiter* et *Dionysos*), l'architecture colossale et éternelle que nous admirons en Egypte, et très-probablement aussi l'écriture hiéroglyphique, qui, suivant Diodore, avait à Méroé un sens vivant pour tous, et n'était pas seulement le secret de la caste des prêtres, comme en Egypte.

Par les caravanes de Méroé, l'Egypte et Carthage étaient en communication avec le Soudan, l'Ethiopie, l'Arabie heureuse et l'Inde. Comme état et comme pays, Méroé était l'anneau médiateur entre l'Egypte et l'Ethiopie, par l'établissement de la caste des guerriers à Gojam; elle unissait encore le pays du Niger à l'Yémen, car probablement, alors comme aujourd'hui, la route des caravanes passait à Axum, si commodément placée au milieu de ce chemin. Peut-être même qu'une colonie des prêtres de Méroé s'établit à Axum avant le gouvernement des rois, car la royauté ne nous apparaît, à Axum, qu'après que l'état de Méroé eut cessé d'exister sous sa forme antique, du temps du second Ptolémée.

2e REMARQUE.

Noms du Nil.

Nilus, Νειλος, est le nom le plus ancien du cours inférieur du fleuve; il ne commençait à lui être donné, dit Pline (1), qu'au-dessous de l'embouchure de l'Astaboras. Hérodote et tous les Grecs avec lui, apprirent ce nom en Egypte; cependant un grand nombre d'autres appellations ont été données au grand fleuve égyptien.

Plusieurs noms employés dans la Bible pour désigner le Nil, nous donnent l'origine d'autres appellations qui en ont été dérivées; les principaux sont: *Gihon*, *Nehr*, *Nehhl*, *Syhur* (2).

Gihon, dans la Genèse (Gybbonn), le fleuve de Chus, c'est-à-dire de l'Ethiopie, a probablement donné lieu aux noms cophtes Pi-keôn ou *Kehôn*; ce mot désigne de l'eau qui jaillit avec violence (*erumpens*). Gihon est particulièrement le nom du Nil blanc ou bras occidental; le Nil bleu, ou bras oriental, s'appelle Phison. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les pères de l'église appellent toujours le Nil Γεων Θηβαις, le Gihon de la Thébaïde (1).

Nehr ou *Nahr* signifie fleuve; on trouve plus souvent encore Nehr Metsraim, le Nil Messr des Arabes; c'est de là que vient, par analogie, le Αἰγυπτος ποταμὸς d'Homère. Ægyptus (2) est peut-être le nom le plus ancien du fleuve, et il aurait été ensuite étendu à toute la vallée.

De Nebl ou Nekbi, dans le Livre des Rois et dans Josué, vient probablement le nom de Nil, Ειλος (Nuchul, dans Pomponius-Méla). Nebl désigne, en hébreu, une étroite vallée, à travers laquelle coule un courant d'eau. Diodore de Sicile, I, 17, dérive ce nom d'un ancien roi, appelé Nilus, qui ne se trouve pas dans la généalogie des rois égyptiens de Manéthon. Ce nom de Nil, qui est devenu le plus usité dans le pays, et qu'Hésiode le premier, chez les Grecs, appelle τον Νειλον (3), s'accorde très-bien avec la désignation de la plupart des fleuves de l'Inde; mais peut-être que cette ressemblance n'est que fortuite. Nil, dans l'Inde, est une épithète du dieu Siwa, et signifie le bleu (4). Nil (5), en persan, désigne la couleur bleue de l'indigo; ce mot, passé de cette langue dans l'arabe, désigne toujours, sans exception, le Nil du Soudan et le Nil de l'Egypte, dont le bras oriental, Bahar-le-Azrek, a, en arabe, une appellation synonyme (*azorkah*, en arabe, signifie *bleu*). Le nom de Nil est commun, dans l'Inde, à un grand nombre de fleuves; mais celui de l'Egypte est toujours appelé, en sanscrit, *cali*, c'est-à-dire le *foncé*, le *beau*.

Le quatrième nom biblique, *Syhur* (6), dans Josué, se rapproche de cette signification (sibor, sehr, veut dire foncé et noir, en hébreu). C'est de là que Plutarque et Pline l'appellent aussi Σειρις, siris; Eschyle, traduisant ce mot, lui donne le nom de ποταμὸς Αἰθιοψ, et Dionysius, Ausonius et d'autres celui de Μέλας, Mello, le noir. On pourrait croire de là que le *Niger* de l'Afrique centrale n'est aussi qu'une traduction; mais Niebuhr a prouvé que le mot Niger vient plutôt de l'ancien nom punique (7) de ce fleuve, nahar, c'est-à-dire fleuve. La prononciation étrangère la changé en niger, et c'est par hasard que ce nom est le même

(1) Plin. l. v, c. 9.

(2) J.-J. Marcel, Mémoire dans la Description de l'état moderne de l'Egypte, I, p. 43.

(1) Champollion, l'Égypte sous les Pharaons. Paris, 1814, I, p. 136.

(2) Pinedo, dans Steph. Byz., 1678, p. 37-48.

(3) Voy. Théogonie, v, p. 338.

(4) Buchanan, III, p. 10.

(5) Tychsen Anmerk. in Bruce, Reis., p. 352.

(6) Marcel, Mém., p. 49.

(7) Niebuhr über die Geographie Herodots, 1816, p. 216.

que celui qui désigne la couleur noire chez les Romains.

Un des noms du Nil les plus anciens que cite Diodore, I, 29, est Ωκεαμὴ, et non Ωκεανος, d'Océan, comme dit le scholiaste (1). Champollion dérive ce nom d'un mot cophte, *oukamé*, qui signifie noir, foncé ; Marcel (2) le fait venir d'*ochêmau*, grande eau. Selon lui, c'est de ce mot que vient le nom arabe *kâmus*, qui désigne l'Océan, et peut-être même l'Okeanos des Grecs.

Cet Océan salé, que les prêtres égyptiens appelaient Typhon, était regardé, dans leurs doctrines, comme le gouffre du mal ; l'Okéamé, ou le fleuve aux douces eaux, était, au contraire, sacré à leurs yeux, et vénéré avec reconnaissance, comme versant sur leur pays la bénédiction et l'abondance.

Ce nom répond au nom actuel du grand Nil du Soudan, qui, à cause de l'immensité de son cours, a reçu des Arabes le nom d'une divinité, Kabire, Nil-el-Kabir (3).

Les Cophtes du moyen âge appelaient encore le Nil Pi-Autès, ou Autès : ce nom n'est probablement pas indigène, selon la remarque de Champollion ; les Cophtes le tenaient, sans doute, des chrétiens des premiers siècles. Il viendrait ainsi du mot grec ἀετὸς, aigle. Déjà Diodore lui donne ce nom, à cause de la rapidité avec laquelle se précipitent ses eaux en certains endroits ; c'est ainsi que le Tigre a reçu aussi son nom de la violence de son cours.

Le nom abyssinien Abawi, généralement usité sur le plateau, vient, selon Ludolfe, du mot *abab*, grand fleuve, fleuvegéant, comme Abba-Gregorius l'appelle poétiquement. Diodore de Sicile fait dériver le nom d'*astapus* des grandes pluies qui causent son débordement (*à tenebris aqua profluens*).

—

CHAPITRE III.

SECOND GRADIN DU COURS MOYEN, OU NUBIE.

§ 25.

L'avenir nous apprendra si réellement la ville et la contrée de Sennaar sont élevées à plus de 4,000 pieds de hauteur absolue au-dessus du niveau de la mer, comme la longue chaîne des cataractes du Nil à travers la Nubie jusqu'à Assouan, semble le rendre probable. Bruce lui donne cette hauteur, et il assure en même temps qu'elle est située un mille anglais plus bas que Gojam, qui a deux milles anglais d'élévation absolue. Alexandre de Humboldt donne à cette terrasse 4,200 pieds (800 toises) de hauteur absolue, et Rennell a confirmé cette opinion par des calculs hydrographiques.

Non-seulement le pays de Sennaar, mais toute la terrasse et très-probablement une grande partie des pays de l'intérieur, Dar-Four, Borgou et Bornou formeraient ainsi un plateau de 4,000 pieds de hauteur. Cette haute terre, placée à l'extrémité nord-est de la Haute-Afrique, serait au plateau de l'Ethiopie plus élevé qu'elle, absolument comme le plateau de la Perse, situé à l'extrémité sud-ouest de la Haute-Asie, est au grand plateau de l'Asie. Le Nil serait ici, comme l'Indus là-bas, le fleuve qui établit la transition entre les hautes terres et les basses terres ; le Sennaar (l'ancienne Méroé) serait, comme Caboul en Asie, le pays du passage, et Cordofan et Dar-Four, situés à l'ouest, seraient, comme le Candahar (1), surnommé les portes d'Iran, les portes par lesquelles le commerce pénétrerait dans le Soudan (Beb-Soudan) ; l'endroit où l'on passe le Nil près de Gherry correspondrait alors exactement à l'attock des Indous.

Caboul et Candahar sont aussi de hautes terre immenses qui s'élèvent successivement, sans présenter de montagnes d'une hauteur relative très-importante ; leur hauteur absolue a été récemment calculée ; suivant ce que les nombreux voyages en Perse nous en apprennent, elle forme aussi un plateau de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, comme le Sennaar.

Un grand nombre de phénomènes (2) qui nous apparaissent sur la terrasse de Sennaar viennent confirmer cette assertion. Le sol aride est plus souvent couvert de silices et de cailloux que du sable mouvant qui caractérise les basses terres ; souvent il est nu comme la surface d'un rocher ; là où se montre quelque végétation, ce ne sont que des pacages arides ou des steppes. Il n'y a pas de palmiers, quoiqu'ils croissent ordinairement sous cette latitude, et les dattes n'y mûrissent pas. C'est probablement la situation élevée de la contrée qui produit, dans les plus grandes chaleurs, un abaissement de température si sensible pendant la nuit. Aux journées les plus ardentes succèdent souvent des nuits si fraîches que cela peut causer la mort des hommes et des chameaux pendant les expéditions des caravanes. Ce que Bruce avance sur l'existence des montagnes et de

(1) Tzetzes ad Lycophr. Cass., v, p. 119.
(2) Champollion, p. 131. — Marcel, p. 51.
(3) Jackson, Account of Marocco, p. 304.

(1) Ayeen Akbery, II, p. 180.
(2) Bruce, Trav., VI, p. 454.

hauteurs dans ce pays, semble confirmer son élévation au-dessus de la mer, et c'est elle sans doute qui produit, malgré un soleil ardent, cette fraîcheur tempérée, cette atmosphère salubre tant vantées par Burckhardt; il assure n'avoir pas rencontré un seul malade dans toute la Nubie; la peste y est aussi un fléau entièrement inconnu.

Toutes nos cartes dessinent ici des chaînes de montagnes qui s'étendent, sans interruption, du nord au sud, le long de la mer Rouge et des deux côtés du Nil. Elles existent en effet et forment, à ce qu'il paraît, toute une masse de montagnes coupées dans différens sens. Il est certain cependant que le sol de l'Afrique va ici toujours en se dégradant du sud au nord, et que les chaînes de montagnes courant dans une direction opposée au Nil, de l'est à l'ouest, sont souvent traversées par ce fleuve. Cela est non-seulement confirmé par les chutes du Nil qu'ont observées sur les lieux une foule de savans et de voyageurs, mais un grand nombre d'autres faits remarquables viennent encore à l'appui de cette assertion.

Si on examine de près cette prétendue chaîne de monts alpins qui s'étend le long des côtes occidentales de la mer Rouge et qu'on a même comparée au Caucase, on trouvera qu'on a de beaucoup exagéré son importance et qu'elle ne présente pas un ensemble aussi grandiose. Les voyageurs européens l'ont traversée, dans ces derniers temps, en quelques endroits. Salt, qui l'a passée dans les lieux où elle doit borner, avec ses hautes cimes, l'Abyssinie du côté de la mer, lui ôte beaucoup de l'élévation que Bruce lui avait donnée. La chaîne de Tigré s'étend, dans le Habesch, du sud-est au nord-ouest; le Tarants, qui court dans la même direction, est encore moins élevé et n'est qu'une pente de la terrasse de Tigré. Toute cette contrée est une haute terre, mais elle ne présente pas de haute chaîne de montagnes qui s'étende du nord au sud et elle ressemble exactement à l'Yémen situé vis-à-vis, de l'autre côté de la mer Rouge.

On aperçoit encore à Massowah (1) les hautes montagnes de Habesch; mais si on porte ses regards au nord, on ne découvre aucune chaîne de montagnes jusqu'à Suakim, et le pays ne présente que des collines peu élevées. C'est du pays de Suakim (19e lat. nord) qu'on voit de nouveau, pour la première fois, une haute chaîne de montagnes; cette chaîne est *l'Orbay-Langay* que

(1) Valentia, Trav., II, p. 261.

Burckhardt (1) a franchie; mais elle disparaît de nouveau, vers le nord, aux yeux du navigateur qui longe les côtes, jusqu'à Macowar (2) (l'Ollaki d'Abulfeda et le *Berenice Pancrysos* des anciens); là apparaissent encore des montagnes que Belzoni (3) a traversées et auxquelles il ne donne qu'une moyenne hauteur.

Cette haute chaîne de montagnes qu'on plaçait ici se trouve peut-être plus avant dans les terres? mais Bruce, qui traversa le désert de la Nubie, par un ciel serein, ne manquerait pas de nous parler de ses pics à forme de tours, s'il les avait réellement aperçus; il ne s'en montra pas la moindre trace. Plus au nord seulement, surgissaient de nouveau des chaînes de montagnes profondément dentelées. Loin d'indiquer ici une chaîne de montagnes, Bruce nous dit que les Arabes ont continué de se retirer, avec leurs troupeaux, du désert de la Nubie dans la contrée élevée et plane (*high even ridge*) (4), éloignée de deux journées de marche, à l'est, de la route qu'il suivait, et s'étendant le long du chemin qui conduit en Égypte. Ainsi, le pays situé entre la mer Rouge et le Nil est bien une haute terre, mais il ne présente pas une suite de sommets élevés et dentelés. Cependant ou regarde comme une succession de sommets les prétendues montagnes de marbre; mais leur existence est très-problématique; en effet, si elles existent elles devraient former ici, à cause de leur élévation, un grand partage de température: or, rien ne confirme qu'il y ait ici rien de semblable (5), et cependant un phénomène de cette nature caractérise toujours, en ces lieux, le climat de toutes les cimes élevées.

Cette continuité de hauteurs moins importantes est encore probablement interrompue et souvent coupée de l'est à l'ouest, comme nous savons déjà que cela a lieu à Kosseir et en d'autres lieux de la Haute et de la Basse-Égypte. Ce ne peut pas être seulement par effet du hasard que les hautes montagnes de Suakim se trouvent sous la même latitude que la limite septentrionale de la terrasse de Sennaar (19e lat. nord) et l'endroit où le Nil, quittant la direction du nord, fait un détour à l'ouest jusqu'à Dongola, en se précipitant de la cataracte de Takaki, au-dessous de Berber. Ce ne peut pas être

(1) Burckhardt, Trav., p. 423.
(2) Le même, p. 326.
(3) Belzoni, Voy. Paris, II, p. 61.
(4) Bruce, Trav., VI, p. 456.
(5) Valentia, Trav., II, p. 294.

non plus par hasard, que les montagnes littorales de Macowar (24° lat. nord) attirent de nouveau notre attention par leur hauteur, précisément sous la même latitude où la chaîne des cataractes coupe le Nil au-dessus de Syène jusqu'à Gebel-el-Silsilyh. Le Nil coule ici dans une longue vallée de l'est à l'ouest, avant de s'être frayé le passage dans la Basse-Égypte, par-dessus les derniers gradins des rochers.

De plus, Bruce a remarqué dans le désert de la Nubie, sur la route des caravanes, deux chaînes de montagnes, celle de Chiggré et celle de Safieha qui, toutes deux, courent (1) de l'est à l'ouest. D'après tous ces faits, il semble qu'au lieu d'une chaîne de montagnes comme le Caucase, est situé ici *un vaste désert qui s'abaisse vers le nord, en gradins toujours de plus en plus bas; il présente en beaucoup d'endroits, une surface tout à fait plane; mais il forme, à la bordure, des steppes montagneux qui sont la véritable transition du haut plateau de l'Afrique aux basses terres.* C'est ce que confirme aussi Edrisi (2) en plusieurs points : « *In confinio Nubæ et Ægypti » mons est Genadil, quâ parte Ægyptum res- » picit præruptus, declivior Nubæ versus.* » Nous allons exposer maintenant les observations de Burckhardt qui, peut jeter quelque jour sur cette assertion, en attendant qu'un savant parcoure ces contrées et nous donne, à l'aide des mesures barométriques, leur élévation absolue et relative.

Burckhardt est le seul voyageur depuis Bruce qui nous donne quelques renseignemens sur le pays plane de la Nubie, en dehors de la vallée du Nil; il parcourut la route de Bruce depuis Assouan (Syène), ou plutôt depuis Daraou jusqu'à Berber, au sud; de là, il passa, à l'est, la chaîne littorale de *l'Orbay-Langay*, depuis El-Taka jusqu'au port de Suakim. Ces deux itinéraires contiennent les faits nouveaux qui ont rapport à la terrasse de la Nubie, et nous allons les rapporter ici.

1. *Passage de l'Orbay-Langay depuis El-Taka sur l'Atbara jusqu'au port de Suakim à l'est, sur la mer Rouge.*

La contrée d'El-Taka est située dans les plaines immenses et sablonneuses, sur le grand plateau de la Nubie qui est habité par une multitude infinie d'autruches (1). A l'est s'étendent les montagnes côtières du golfe arabique. La caravane mit quatre jours pour aller de Filik, situé dans l'El-Taka, à l'entrée des montagnes. Cette chaîne, dit Burckhardt, est la plus importante de la Nubie; elle s'étend du sud-est au nord-ouest, dans une largeur de quatre à cinq jours de marche et envoie un de ses bras, au nord, jusqu'à Kosseir. Le pied occidental de ces montagnes offre au voyageur de délicieux paysages; leur pente est coupée par un grand nombre de wadys ou de ravins où croissent des palmiers gigantesques et des bois d'acacias. Après une montée de quatre heures on entre dans la région des bois de seder entremêlés de Touaris (le séder est une espèce de mélèze); c'est là que se montrent les premiers singes qu'on ne trouve ni en Nubie, ni en Égypte. Quelles que soient les difficultés de la route, l'élévation absolue ne doit pas être ici très-considérable, car les plus hautes cimes ne s'élevaient encore qu'à 300 pieds environ au-dessus de l'endroit où l'on était campé dans la passe : on apercevait les traces d'un grand nombre de torrens dans les fondrières des rochers, indice du partage des eaux, et du côté de la mer, et du côté de la Nubie.

Cette passe (18° lat. nord environ) porte le nom de Langay (orbay signifie montagne); la caravane la franchit presque sans difficulté et sans fatigue. Suivant la comparaison qu'en fait Burckhardt, sa pente orientale, qui est de deux lieues de longueur, a beaucoup de ressemblance au Liban, par son climat et sa végétation. Presque toute la chaîne est formée de roches calcaires primitives qui ne présentent aucune trace de pétrifications: elle est couverte des plus magnifiques prairies; on trouve plus de sources et de fontaines à l'ouest qu'à l'est. La pente orientale, couverte de verdure et de bois, conduit à la plaine de Suakim (2).

2. *Route des caravanes au nord, à travers le grand désert de la Nubie, de Berber à Daraou au-dessous des cataractes de Syène.*

Ce chemin, que prit Burckhardt, est la route ordinaire des caravanes de Sennaar à Saïs ou dans la Haute-Égypte. On met seize à dix-sept

(1) Bruce, Trav., VI, p. 464 et 497.
(2) Edrisi Africa cur. Hartmann, p. 70.

(1) Burckhardt, Trav., p. 405.
(2) Ibid., p. 431.

jours pour aller de Berber aux fontaines d'El-Haimar, et cinq jours pour aller de là à Daraou, ce qui fait vingt et un à vingt-deux jours en tout pour le voyage (1). Un courrier, monté sur un dromadaire, peut parcourir cette distance en huit jours.

A partir de Berber et de la vallée du Nil, une vaste plaine, complétement unie, sablonneuse et parsemée de pyrites noires et de cailloux de quartz, s'étend au nord, à travers le désert de la Nubie, jusqu'au *Gibel Shigré* (2) (Chiggré dans Bruce). Burckhardt regarde cette chaîne comme la plus haute de la Nubie occidentale, quoiqu'elle ne s'élève que de 800 à 1,000 pieds au-dessus de la plaine. Jusque-là, toutes les wadys s'étendent dans la direction de l'est à l'ouest; elles ne versent des eaux dans le Nil qu'après la saison des grandes pluies; dans tout autre temps, elles sont sans eau, et l'aridité la plus affreuse y règne à l'époque de la sécheresse: toute végétation a disparu; çà et là s'élèvent, de la masse monotone des sables, des rochers isolés de granit, de quartz, de syénit, et c'est le seul accident qui vienne ici récréer et reposer la vue. Les montagnes de Shigré sont de granit et diffèrent par conséquent de l'Orbay-Langay, qui est de calcaire primitif, auquel ce granit sert assurément de base. La caravane mit quatre heures pour traverser cette chaîne, du nord au sud. Burckhardt chercha, sur cette route commerciale qui conduit en Égypte et près d'une des principales fontaines de la Nubie, des ruines qui auraient pu attester l'antique civilisation de l'état de Méroé; mais ce fut en vain. On voyait à la pente nord, qui conduit probablement à une profondeur absolue, plus grande que la pente sud, un chaos sauvage de rochers de granit amoncelés l'un sur l'autre et couverts de masses de porphyre (3), traversées par de petites veines de feldspath. Cette chaîne de rochers, dit Burckhardt, ressemble entièrement aux rochers de granit et de porphyre qui coupent le Nil, près des cataractes de *Wady-Lamoulé* (4), presque sous la même latitude que la chaîne de Tigré, et qui ont encore des chaînons correspondans sur la rive occidentale du Nil; ces chaînons forment la montagne la plus élevée qu'il y ait en ces lieux; et Burckhardt, dans un précédent voyage, mit six heures à la traverser. Nous regardons cette chaîne, qui s'étend de l'est à l'ouest, comme un des nombreux gradins secondaires de la terrasse de la Nubie, qui va en se dégradant vers le nord.

La moitié septentrionale du désert de la Nubie, entre les montagnes de Shigré et la chaîne qui borne l'Égypte, diffère donc de la partie méridionale, en ce que le désert y est plus sauvage et que la surface hérissée de rochers présente un plus grand chaos et est moins uniformément recouverte de sable. Elle offre donc beaucoup plus de variété que celle du sud, elle est beaucoup plus accidentée que le grand désert de Syrie, entre Alep et Bagdad, entre Damas et Médine; car on y voit s'élever çà et là des arbres isolés, près des rochers et des fontaines, phénomène qu'on ne rencontre nulle part, par exemple, dans le désert de Suez. On ne trouve des plaines de sable qu'en quelques endroits : là le mirage (*serab chez les Arabes*) abuse le voyageur de ses magiques illusions et offre à ses yeux des groupes de lacs étincelans, au milieu de la surface aride du désert. On voit encore assez souvent dans les steppes desséchées, des tamaris, quelques palmiers-doum, mais la plante méridionale du séné (cassia) s'y trouve surtout en abondance. Les habitans donnent le nom de *Ghadyr* aux enfoncemens formés entre les chaînons où se rassemblent des eaux stagnantes et autour desquels se montre la végétation.

Après avoir traversé un grand nombre de wadys on arriva, en suivant la route des caravanes, à une plus grande, appelée *Wady-Olaky* (1). C'est un ravin formé entre des rochers de granit; il n'a que 300 pieds de largeur, mais il est bien arrosé et couvert de magnifiques prairies. Les conducteurs des caravanes, qui sont des Ababdés, habitans du désert de la Nubie, ont cette wady en grande vénération, et la saluent avec un respect religieux. Dans la saison des pluies, elle envoie au Nil des torrens impétueux; mais une propriété tout à fait particulière à cette wady, c'est qu'elle s'étend à l'ouest jusqu'au Nil, et, à l'est, jusqu'à la mer Rouge, et forme ainsi une véritable vallée transversale qui coupe toute la masse des montagnes, depuis le fleuve jusqu'à la mer, de l'ouest à l'est. Nous connaissons encore cinq autres vallées transversales qui coupent de la même manière toutes les prétendues chaînes de montagnes, depuis le Nil jusqu'à la mer, à l'est. Ce sont : la wady d'Edfou, près

(1) Burckhardt, Trav., p. 208.
(2) Ibid., p. 196.
(3) Ibid., p. 194.
(4) Ibid., p. 48.

(1) Burckhardt, Trav., p. 184.

de l'ancienne Bérénice; une autre, plus au nord qui conduit de Kéné à l'ancienne Kosseir et les trois vallées transversales par lesquelles on va de la Basse-Égypte au golfe de Suez.

Au nord de cette wady Olaky, Burckhardt remarqua un immense bouleversement des roches de granit qui, à les voir, semblaient avoir été amoncelées par des tremblemens de terre (1). Le même phénomène se présenta à lui près des sources abondantes *d'El-Haimar*, près de *Dambit*, où stationnent les caravanes, dans un ravin de granit qu'il compare à une crevasse produite par un tremblement de terre, et dans la wady *Om-el-Hebal*, ou le ravin couvert de buissons épineux; cette fondrière n'a, en quelques endroits, que 100 pieds de largeur et ses parois formées par des rochers à pic s'élèvent partout jusqu'à 200 et 300 pieds de hauteur; elle appartient déjà au système des rochers de granit *d'Assuan* que le Nil coupe, une journée de marche à l'ouest, aux cataractes de l'Égypte. Cette chaîne de rochers de granit est beaucoup mieux connue que les contrées précédemment nommées et qui ont été dessinées, pour la première fois, sur la carte des voyages de Burckhardt.

Quand on considère, dans son ensemble, la pente générale des terrasses de l'Abyssinie et de la Nubie, vers la mer Méditerranée, on est frappé encore d'une autre particularité; c'est que cette pente est traversée, du sud au nord, par trois enfoncemens (2), ou si l'on veut par trois vallées longitudinales, parallèles entre elles et qui courent dans une direction opposée à ces vallées transversales par lesquelles elle est coupée de l'est à l'ouest. L'enfoncement du milieu κολπος θαλασσης βορηιης est occupé par la vallée du Nil, celui de l'est est rempli par les eaux du golfe arabique (*in se velut flumen est*) (3); celui de l'ouest, sur la limite du désert, contient les excavations longitudinales dans lesquelles se trouvent les rares amas d'eau de la chaîne des oasis de *Dar-Four*, de *Leghea*, *Sélime*, de la grande et de la petite oasis du Bahr-Belama et des lacs de Natron. Tous ces enfoncemens semblent appartenir à une suite non interrompue de lacs corallins desséchés.

Cette chaîne d'oasis est bordée, à l'est, à partir du Dar-Four, absolument comme la vallée du Nil, par une chaîne d'éminences qui se prolongent dans une immense étendue. Leur hauteur est très-peu importante, et elles ne méritent d'attirer l'attention que par leur parallélisme avec la vallée du Nil. Brown (1) les regarde comme le *Tinodes-Mons* des anciens, que nous voyons dessiné sur la carte de d'Anville.

Jusqu'à présent nous ne savions que très-peu de chose du cours du Nil dans toute la Nubie. On dirait que le Grand-Fleuve veut éviter ici les déserts affreux de la Nubie; près des premiers bois de Takaki, au nord de Berber, il tourne à l'ouest vers Dongola et forme ainsi un grand demi-cercle; à la limite septentrionale de cette terrasse, il revient sous le même méridien sous lequel il coulait avant d'y entrer, et traverse alors la chaîne des cataractes de Syène.

Le détour que fait le fleuve est, suivant Hérodote, de 40 jours de marche, mais la corde de cet arc, à travers le désert n'a que 60 milles (2). On dit que la vallée du Nil, près de Dongola, est abondamment arrosée et bien cultivée, mais qu'elle n'a qu'une lieue de largeur (3); on nous rapporte encore qu'il se trouve une cataracte près de la forteresse d'Astenum et que plus bas, près de Say, il y en a encore une autre. De là le lit du fleuve est rempli d'écueils, et le rivage et hérissé de rochers nus, jusqu'à la cataracte de la Nubie. Ainsi l'appelle Bakui (4); d'autres lui donnent le nom de Jan Adel ou Gianadel, et la placent sous le 22° 15' lat. nord. Edrisi, qui la place à 12 jours de marche au-dessus de Syène, la nomme Génadil (5) et assure qu'on ne peut la franchir avec des bateaux. Pline déjà nous a dit la même chose, et il nous assure qu'on était obligé de démonter ici les bateaux. C'est à ce petit nombre de renseignemens que se bornait jusqu'à présent notre connaissance du cours du Nil jusqu'à la frontière de l'Égypte.

On citait encore les chutes d'Abrim ou d'Ibrim, appelées aussi autrefois chutes des Kennous, du nom d'un petit peuple de pêcheurs qui vivait misérablement entre les rochers du fleuve: ces chutes ne sont que des rapides, comme celles situées plus bas et qui sont mieux connues. Déjà Hérodote (6) nous dit qu'on remonte le Nil quatre jours au delà d'Eléphantine; mais il faut hâ-

(1) Burckhardt, Trav., p. 171-183.
(2) Hérodote, l. II, c. II.
(3) Edrisii Africa, cur. Hartmann, p. 6.

(1) Browne, Trav., p. 133.
(2) Heeren Ideen, II, p. 368.
(3) Poncet, Voy., p. 13, et Bruce, V, p. 321.
(4) Quatremère de Quincy, Mém., II, p. 7.
(5) Edrisi Afric., p. 70.
(6) Hérodote, l. II, c. 29, et Heeren Ideen, II, p. 364.

ler les bateaux avec des cordes à cause des détours et des méandres du fleuve.

A partir des sauts du Nil, près d'Assuan, la contrée qui jusque-là était restée pour nous une *terre inconnue*, commence à se mieux dessiner à nos regards.

Les recherches et les découvertes des deux derniers siècles ont déjà dissipé les ténèbres au milieu desquelles ces contrées reposaient pour nous; on est saisit d'étonnement, quand on contemple aujourd'hui, sur cette terre éthiopique, regardée il y a peu de temps encore comme un désert, les traces de la civilisation et des arts, une suite presque non interrompue de monumens gigantesques, produits d'une architecture grandiose et savante; tous ces monumens doivent l'existence au monde antéhistorique de l'Égypte, et aucune contrée de la terre, excepté les vallées du Nil et l'Inde, ne saurait en montrer de semblables. Leur signification religieuse et leurs nombreuses inscriptions contribueront sans doute à dissiper les ténèbres qui cachent encore à nos regards la vie des hommes, des peuples et des états du passé, et nous révéleront les mystères de leur civilisation et de leurs arts.

Nous alons essayer, autant que nous le permettront nos moyens et nos forces, de mettre un peu d'ordre au milieu de ce champ couvert jusqu'aujourd'hui de confusion et d'erreurs : nous classerons méthodiquement les documens nouveaux, authentiques et vrais que nous possédons sur cette partie de la terre; cet essai, le premier de ce genre, demandera à être complété; mais, malgré toute son imperfection, il nous donnera une preuve constante des progrès faits dans le domaine de la science et dans l'étude de l'homme.

1re Remarque.

Indication des sources les plus récentes sur la Nubie, d'après les récits de témoins oculaires.

L'Europe savante doit sa *connaissance de la Nubie* presque exclusivement aux dernières années du dix-huitième siècle. Nous possédions, à la vérité, déjà auparavant, quelques indications; mais elles n'ont été appréciées et jugées que depuis les recherches géographiques et philosophiques de cette époque. Ce que les Romains et les Grecs nous en ont appris est très-peu important, bien que l'état de Méroé ait déjà eu un grand nom du temps d'Hérodote. L'expédition de Cambyse contre l'Éthiopie fut obligée de prendre sa route par la Nubie. Éléphantine formait déjà, du temps d'Hérodote, la frontière de l'Égypte; les Grecs, qui allaient alors chercher leur sagesse à Memphis, restèrent dans une ignorance profonde sur tout le pays situé au delà d'Éléphantine, par conséquent de toute la Nubie. Certains auteurs en concluent que les Égyptiens, alors déjà déchus de leur première grandeur, regardaient, à l'exemple des Chinois, la frontière méridionale de leur pays comme la limite de toute la science géographique. Voici les raisons qu'on pourrait citer à l'appui de cette opinion : l'Égypte, après la conquête de Cambyse, avait été changée en province persanne, et était restée dans cette position jusqu'à la conquête d'Alexandre; toutefois, les Perses, dans leurs persécutions contre le culte égyptien, n'osèrent répandre le désastre et le carnage au delà des frontières de l'Égypte; la funeste issue de l'expédition de Cambyse contre l'Éthiopie (524 ans avant J.-C.), la première et la seule que les Perses eussent entreprise contre le gradin moyen du Nil, les avait découragés; mais ils isolèrent entièrement l'Égypte de la Nubie et de tous les pays du sud, et c'est ainsi que l'assujettissement de l'Égypte éleva le premier mur de séparation entre elle et les Nubiens, restés fidèles à l'antiquité. La même différence ne tarda pas à se faire sentir sous le rapport politique et religieux. D'après les relations de Diodore sur la ressemblance établie entre les anciens Égyptiens et les habitans de Méroé, ressemblance que Bochart (1) a très-bien expliquée, il est évident qu'avant l'époque des Perses, du temps des anciens Pharaons, les deux peuples avaient les mêmes mœurs, les mêmes lois et le même culte, et qu'ils entretenaient entre eux des rapports politiques et civils très-intimes. L'Ancien-Testament surtout nous parle plus des trésors et de la richesse de l'Éthiopie à cette époque, que tous les auteurs postérieurs des Grecs et des Romains. Pendant la domination des Ptolémées, après l'époque d'Alexandre, Éléphantine et le pays des cataractes continuèrent à former la frontière méridionale de l'Égypte, et le furent encore sous la domination des Romains; sous l'empereur Auguste, les limites en furent cependant reculées pour quelque temps, par l'expédition de P. Petronius (732, p. n. e.) contre l'Éthiopie. Suivant Strabon (2), ce général conquit, sur la rive droite du Nil, plusieurs villes nubiennes, entre autres *Pselcis*, *Primis* et même *Napatæ*, capitale du pays; mais elles ne restèrent pas longtemps au pouvoir de Rome. Peu de temps avant Tacite (Annales, II, 61), ainsi qu'à l'époque de Pline, la contrée des cataractes passait de nou-

(1) Sam. Bocharti Geogr. Sacra in Opp., ed. Lugd. Bat., ed Tert. A. 1692; Pel. Villemandi, l. VI, c. 26, p. 263 a.

(2) Strabon, XVII, 820, éd. Tzsch., VI, p. 618, et Dio. Cass., l. LIV, 734, 54, éd. Reimar, in-fol., I, Hamb., 1750.

veau pour les *claustra romani Imperii*. Ptolémée (1) même, le plus savant des géographes égyptiens, est très-incertain sur les contrées nubiennes au delà de cette limite. A l'exception de quelques campagnes heureuses entreprises par les Romains contre les Blemmyes, leurs voisins, au delà des cataractes, et auxquelles on pourrait peut-être opposer un nombre égal de défaites, les choses en restèrent au même point jusqu'aux empereurs Probus et Dioclétien; ce dernier, comme nous l'avons vu plus haut, essaya d'établir une colonie nubienne près des cataractes du Nil, pour servir de boulevart contre ses ennemis du sud.

Plus tard, sous le règne de l'empereur Justinien, le nom des Nubiens voisins était presque entièrement inconnu; il avait disparu depuis les renseignemens historiques de Procope et de Cosmas. Cependant, les premières doctrines du christianisme, prêchées par des jacobites (suivant la Chronic) (2), commencèrent à cette époque à se faire jour parmi ces peuples, le long de la vallée du Nil; car il paraît que l'Evangile, annoncé, prêché auparavant par Philippe au trésorier de la reine Candace (Actes des Apôtres, 8, 27) n'avait pas porté beaucoup de fruits. Les Arabes et l'islamisme pénétrèrent immédiatement après dans l'Égypte (639, p. C. n.), et la Nubie devint alors l'asile de tous les chrétiens qui purent échapper aux poursuites des incroyans de la vallée inférieure du Nil. Jamais aucun empereur grec, ni chrétien, ni idolâtre, n'avait pu obtenir la domination de la Nubie (3); de même aussi les Arabes ne purent jamais s'en rendre les maîtres. Suivant Eutychius Alexandre, le christianisme se répandit alors généralement parmi les Nubiens; ils abandonnèrent le culte des idoles, et s'adonnèrent à la doctrine des Monophysites, qui, jusqu'alors prédominante en Égypte, réunit les chrétiens cophtes réfugiés et les Nubiens nouvellement convertis en une seule société chrétienne, comme nous le prouvent les nombreux prédicateurs, les monastères et les églises dont il est fait mention dans les *Acta Sanctorum*, le grand nombre d'anciens temples idolâtres, sur la rive droite du Nil, changés en églises chrétiennes, et toutes les inscriptions grecques et cophtes. (Nubiæ christiana Rudimenta, suivant Niebuhr) (4).

La Nubie, sans cesse entourée de toutes parts par les musulmans, leur en défendit cependant l'entrée jusqu'à la fin du treizième siècle, époque où, après de longues attaques souvent réitérées, la capitale de la Nubie, Dongola, fut enfin prise par le sultan égyptien *Dharher-Bibar*, et le royaume chrétien, avec son roi *Daoud* (David), rendu tributaire. Peu de temps après, la ville fut dévastée et presque entièrement détruite (674 et 689 de l'hégire, c'est-à-dire 1275 et 1290, p. Ch. n.) (1). C'est de cette époque que date la propagation des tribus de Bédouins arabes dans la Nubie. Ils purent d'autant plus facilement s'installer dans ce pays, que les indigènes, épuisés par les longues guerres de religion, se trouvaient loin de tout secours étranger.

Il n'est donc pas étonnant que nos sources soient si incomplètes sur ce pays, bien qu'une quantité de monumens témoignent de son antique splendeur. Jusqu'à présent, nous n'en connaissons pas encore, comme dans le Habesch, les annales indigènes; et, si l'on excepte quelques martyrologies et quelques légendes, les auteurs chrétiens, avant la renaissance des sciences, ne parvinrent jamais à nous faire connaître les Nubiens. Les Arabes et les Egyptiens auraient seuls pu nous donner quelques notions sur l'histoire et la géographie de la Nubie, si leur position politique et religieuse vis-à-vis de ce peuple ne les en eût empêchés. Ce que *Ebn Haukal* (an 950), *Abd-allatif* (1225), *Ebn Batuta* (1332) et d'autres nous en rapportent, n'est par conséquent pas très-important; cependant leurs observations méritent d'être prises en considération. *Edrisi* (1150) (2), appelé *Geographus Nubiensis*, bien qu'il ne soit pas né en Nubie, ne peut nous en dire davantage sur sa prétendue patrie. Macrizi (1440), le premier, fit une exception à la règle générale; il eut l'avantage de pouvoir faire usage des écrits d'un certain indigène d'Assuan, qui, à ce qu'il paraît, connaissait exactement l'histoire de ses voisins du sud (peut-être par des annales nubiennes?). Malheureusement, il ne nous est resté de ces ouvrages nubiens que ce qu'en a extrait Macrizi. C'est avec lui que commence la série des nouveaux auteurs sur la Nubie, dont nous allons examiner les travaux.

1. *Ibn sélim-el-Assouany* (962 après J.-C.).

Il écrivit un ouvrage sur Nuba, Mekra, Aloa, et Bedja. Burckhardt l'entendit citer (3) aux habitans d'Assuan et de Derr, en Nubie; mais il ne parvint jamais à se le procurer. L'auteur nous est absolument inconnu. Suivant ce qu'il rapporte lui-

(1) Ptolem. Geogr., l. IV, c. 5, tab. III.

(2) Assemanni.

(3) Th. Young's Observations on a fragment of a very ancient manuscript on Papyrus with Inscript. from Nubia, in Archæologia Britannica. Lond., 1819, XIX, p. 157.

(4) A.-G.-G. Niebuhr Inscriptiones Nubienses, Commentatio lecta in conventu Academiæ Archæologiæ, etc. Romæ, in-4, 1820, p. 19.

(1) Sélim-el-Assouany, d'après Macrizi, dans Burckhardt, App., III, p. 540; dans Quatremère, Mém., II, p. 98.

(2) Edrisi, Africa. cur. M. Hartmann, ed. alt., 1796; Gotting., in-4°.

(3) Burckhardt, Trav., App., III, p. 493.

même (1), il fut envoyé, l'an 351 de l'hégire (962 après J.-C.), par le sultan d'Égypte, au roi nubien Kirky (Cyriacus), à Dongola, pour l'engager à se convertir à l'islamisme, ce qui occasionna une querelle théologique. Son livre contient, suivant l'opinion de Burckhardt, les meilleurs et les plus riches documens sur la Nubie. Macrizi n'en fit usage que longtemps après. Né en 1397, à Balbek, il n'écrivit son ouvrage, *El-Khetat*, où sont contenus les extraits d'Ibn Sélim, que vers le milieu du quinzième siècle. Quatremère (2) fit connaître l'ouvrage d'Ibn Sélim en Europe, en le traduisant le premier des manuscrits de la Bibliothéque de Paris. Burckhardt les publia plus tard, d'après trois excellens manuscrits qu'il eut l'occasion de collationner au Caire (1816) (3). Nous désignerons, par la suite, les variantes des noms et des dates, suivant les différens rédacteurs, par un Q ou un B. Le texte de Macrizi sera cité sous le nom d'*Ibn Sélim*, afin de distinguer autant que possible les observations du rédacteur arabe, français et allemand.

2. *Ch.-S. Poncet, Relation abrégée d'un Voyage en Éthiopie*, 1698-1700; dans les *Lettres édifiantes*, IV, *Rec. Paris*, 1713.

Poncet, médecin français, appelé à la cour du roi de Habesch avec le père F. Xavier de Brévedent, se rendit (1696), avec la caravane de Sennaar, par les oasis et la Nubie, à Sennaar et de là, à Goudar. Il prit ainsi sa route le long du bord occidental du Nil, tandis qu'aujourd'hui on suit celle qui longe la rive orientale. Poncet fut le seul Européen qui ait vu de ses propres yeux la capitale de la Nubie, Dongolah. Dans ces derniers temps, elle fut de nouveau visitée par Cailleaud (au mois de janvier 1821), après l'expulsion des Mameloucks. Nous déplorons que la description de Poncet soit si courte et si incomplète; cependant il faut plutôt en faire le reproche aux éditeurs des *Lettres édifiantes*, qu'au voyageur, qui, ami et contemporain de Tournefort, a certainement dû écrire et observer avec la même intelligence.

3. *Fr. L. Norden, Voyage d'Égypte et de Nubie. Copenhague*, 1755, in-fol., II *et la nouvelle édition de L. Longlès, avec notes et additions*, III, vol. 4.

Norden, né à Glückstadt, dans le Holstein, fut envoyé par le roi de Danemarck en Égypte, pour tenter la navigation du Nil. Le premier, il nous a de nouveau fait connaître la vallée inférieure du Nil de Nubie et les merveilles de sa colossale architecture. Son voyage ne s'étendit pas au delà de Derr. Forcé de rester toujours sur le Nil, il ne put rapporter de son expédition que des dessins pris sur le fleuve, mais qui cependant frayèrent une nouvelle voie à la géographie. Ses renseignemens sur la Nubie sont contenus dans le VIIe volume de son ouvrage, p. 194-238.

4. J. *Bruce Travels to discover the Source of the Nile. Sec. edit. Edimburg*, 1805, in-8°, VIII (1770).

Cet ouvrage, que nous avons déjà souvent mentionné plus haut, contient, dans le sixième volume, le retour de Bruce, de Sennaar aux cataractes d'Assuan, par le désert de Nubie (p. 173-214). Jusqu'à présent, il a toujours été considéré comme la principale source pour la géographie de la Nubie, et cependant la partie la plus importante de ce pays, la vallée du Nil, n'y est pas du tout mentionnée.

5. *Thom. legh Narrative of a Journey in Egypt and the country beyond the Cataracts. Lond.*, 1816, in-4°.

A l'exception de quelques excursions insignifiantes faites par les Français dans les environs des cataractes du Nil, pendant leur séjour en Égypte, aucun d'eux ne pénétra jusque dans la Nubie; il aurait été dangereux de s'y hasarder, attendu que les Berbères, leurs ennemis acharnés, employaient tous les moyens pour les éloigner de leurs frontières. L'Égypte étant retombée au pouvoir des pachas de la Porte, par suite des victoires des Anglais sur les Français, les persécutions commencèrent de toutes parts contre les beys Mameloucks, qui, jusque-là, avaient exercé une domination purement aristocratique sur l'Égypte. En partie corrompus par les pachas de la Porte, en partie assassinés ou faits prisonniers, ils se retirèrent, avec leurs Mameloucks, dans la Haute-Égypte, et ensuite au delà des cataractes de la Nubie. C'est alors que se renouvelèrent annuellement les excursions désastreuses qui fermèrent la Nubie à tous les étrangers, et en firent, pour ainsi dire, un champ de bataille et de brigandage.

Enfin, Mohamed-Ali-Pacha triompha victorieusement des beys de la Basse-Égypte (1810), extermina ceux de l'Égypte supérieure et de la Nubie méridionale, battit les autres, près d'Ibrim, en 1812, et les força à chercher leur salut dans la Nubie supérieure; la paix se consolida alors dans la Nubie septentrionale, et, dès ce moment, on vit des Anglais, des Allemands, des Italiens et des Français, se porter dans ces contrées pour y faire des découvertes géographiques et archéologiques.

(1) Quatremère, II, p. 81.

(2) Quatremère, Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte, etc., dans les Mémoires sur la Nubie, II, etc. Paris, 1811, in-8°.

(3) Burckhardt, Trav., App., III.

La protection que Mohamed-Ali-Pacha et son fils Ibrahim-Pacha accordent à tous les voyageurs européens sur les bords du Nil, a déjà fait faire les plus beaux progrès aux sciences, et nous promet d'heureux succès pour l'avenir. Hamilton avait exploré les ruines de la Haute-Égypte. Arrivé aux cataractes du Nil, il fut arrêté dans ses voyages par Elfi-Bey (1), qui l'empêcha de pénétrer plus avant dans la Nubie; cependant, il arriva avec Leake jusqu'à Debod, où il copia une inscription. Th. Legh, que la peste avait chassé des côtes du Levant dans l'intérieur du pays, pénétra en Nubie au commencement de 1813. Il s'avança jusqu'à Ibrim, situé au 23° 30' lat. nord (qu'il reconnut pour le *Premis* des anciens dans le pays des Blemmyes), par conséquent, plus loin que Fr. Norden. Legh était accompagné de Ch. Smelt et d'un Américain, Barthod. Le dernier avant-poste des Turcs se trouvait placé près d'Esné. *Syène* était le siége d'un gouvernement arabe, parce que les Turcs n'attachaient aucun prix à la possession du désert. Les Nubiens, ennemis acharnés des mameloucks, s'entendaient, à cette époque, avec les troupes turques; Legh et ses compagnons tirèrent parti de leur bonne intelligence pour entreprendre leur expédition en Nubie, qui, quoique de peu de durée (du 13 février jusqu'au commencement d'avril 1813), fut cependant couronnée du plus heureux succès; s'embarquant sur le Nil, il franchit, en cinq jours, dans une barque à un seul mât, un espace d'un degré et demi, jusqu'à Sibhol (Seboua). De là, il alla par terre, en deux jours, au pays d'Ibrim, où des circonstances imprévues le forcèrent à rebrousser chemin. La description de son voyage est rapportée au chapitre second de son ouvrage (page 37-99). Ce récit simple et fidèle de tous les faits qu'il a observés est surtout important, comme le premier document authentique qui ait paru sur ces contrées africaines.

6. *John Lewis Burckhardt Travels, in Nubia published by the Association for promoting the Discovery of the Interior of Africa. Lond.*, in-4°, 1819.

A la même époque que les voyageurs précédents, Burckhardt entreprit la tâche pénible d'ouvrir de nouveau l'entrée de la Nubie aux Européens. Il rencontra Legh et ses compagnons près de Sibhol (Wady-Seboua), le 28 février 1813, au moment où ils s'en retournaient de leur expédition (2). Burckhardt poursuivit, avec une persévérance digne de fixer l'admiration de tous les contemporains, le plan qu'il s'était proposé; bravant tous les dangers et toutes les privations, il parcourut trois fois, toujours dans des directions opposées, les plaines de la Nubie, et pénétra plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs dans ces contrées inconnues. Doué d'une haute intelligence, il nous a encore communiqué, avant sa mort, avec une clarté, une précision et une brièveté admirables, cette quantité de faits et de phénomènes qu'il vit et observa pendant toute la durée de son voyage. Ce n'est pas sans raison qu'on lui attribue la gloire d'avoir découvert une seconde fois la Nubie; car il nous a transmis des relations également précieuses sur le pays, la nature et l'homme, comme sur les monumens et les langues, dont il possédait une parfaite connaissance. Il mourut, victime de ses recherches pour le bien de l'humanité, au mois d'octobre 1817.

Dans un premier voyage en Nubie (1813) (*Journey along the banks of the Nile from Assouan to Mahass, on the frontiers of Dongola*, p. 1-161), Burckhardt, arrivé à Assouan, traversa par terre, le long du Nil, la Haute et la Basse-Nubie, jusqu'à Tinareh, principal fort du pays de Mahass, situé au 20° latitude nord et à deux journées et demie de la frontière septentrionale des mameloucks de Dongolah. Il parcourut tout cet espace en dix-huit jours (du 22 février jusqu'au 13 mars), ce qui fait, en calculant que les chameaux franchissent un espace de six milles géographiques en dix heures, une distance de 86-90 milles géographiques (430-450 milles anglais). Il mit dix-sept jours pour s'en retourner de Tinareh à Assouan, ne se reposa qu'un demi-jour à Derr. Il devait hâter ainsi sa marche, pour éviter tous les dangers auxquels il aurait été exposé, s'il eût séjourné plus longtemps dans ces terres inconnues; il était surtout important qu'il n'excitât pas la cupidité des indigènes, aussi s'étudia-t-il à simplifier ses besoins avec un rare dévouement. Burckhardt se mit en route (1) avec deux dromadaires et un guide, vêtu d'un simple habit bleu sans bagage et sans marchandises, n'ayant en tout que huit dollars dans sa poche, et encore il en rapporta trois. Il avait ainsi parcouru, avec cinq dollars, un espace de 450 milles anglais; ses frais de voyage, y compris, avec l'achat des chameaux, le salaire du guide et les présens qu'il fut obligé de faire çà et là, ne s'élevèrent en tout qu'à la somme de quinze livres sterling. Nous devons observer toutefois que dans ce pays, le prix de l'argent est presque inconnu en certains endroits. Burckhardt suivit d'abord la rive orientale du Nil, et s'en retourna sur la rive occidentale, de sorte que, dans l'espace qu'il parcourut, aucun lieu ne lui resta inconnu sur les bords du Nil.

L'année d'ensuite (1814), Burckhardt entreprit

(1) Th. Legh, Narrat., p. 47.

(2) Burckhardt, Trav., p. 14; Life, p. XLIX; et Legh, Narrat., p. 11.

(1) Burckhardt, Trav. p. 3.

son second voyage en Nubie (*Descriptions of a Journey from upper Egypt through the Deserts of Nubia to Berber and Suakim, and from thence to Djidda in Arabia*, p. 163-474). Il se mit en route à Daraou, et, se dirigeant vers le sud, il traversa le désert de la Nubie orientale, jusqu'à l'Athara, sur la grande route des caravanes, qui conduit à la mer Rouge. Les résultats de ce voyage sont contenus dans le chapitre précédent.

Burckhardt nous a communiqué des renseignemens précieux sur les différentes races de la Nubie et sur leurs langues, sur les rives du Nil et sur les ruines qui les bordent ; plusieurs d'entre elles ont même été dessinées par ce savant voyageur. Sachant qu'il possédait au plus haut degré la connaissance de l'arabe, nous le suivrons de préférence dans l'orthographe des noms.

7. *H. Light Travels in Egypt, Nubia, Holy-Land, Mount Libanon and Cyprus in the year* 1814. *London*, in-4°, 1818.

Le capitaine d'artillerie anglaise, Henri Light, visita la Nubie septentrionale en 1814 ; son voyage ne fut que de très-courte durée. Il s'embarqua, le 10 mai, à Assouan, pour remonter le Nil ; mais il n'arriva pas plus loin que Th. Legh, c'est-à-dire jusqu'à Ibrim, où la chaleur presque insupportable du climat le força de rebrousser chemin. Ce voyageur a surtout le mérite d'avoir décrit avec une rare précision et beaucoup de clarté les anciens monumens d'architecture. Ses observations, recueillies dans les Mémoires de Walpole (1), ainsi que *dans ses Voyages*, p. 55-100, méritent la préférence sur celles de Legh, en ce qu'elles sont accompagnées de dix planches parfaitement gravées, représentant les principaux temples nubiens. Les planches de Norden, auxquelles nous ne contestons nullement leur mérite, sont, en comparaison de celles-ci, moins des dessins de monumens que des esquisses légèrement tracées. Le capitaine Light recueillit aussi plusieurs inscriptions, que le docteur Young a enrichies de lumineuses interprétations.

8. *G. Belzoni, Voyages en Égypte et en Nubie, contenant le récit des recherches et découvertes archéologiques, etc., trad. de l'anglais, par G.-B. Depping. Paris*, 1821, II, p. 8.

Belzoni, natif de Padoue, commença ses voyages en Égypte et en Nubie immédiatement après ses prédécesseurs, Burckhardt, Young, etc. (de 1815 à 1819). Il poursuivit, dans ces pays inhospitaliers, avec un zèle infatigable, les recherches archéologiques commencées par son ami Burckhardt, et il eut la satisfaction de voir ses efforts couronnés du plus heureux succès. Les relations de ses voyages et les découvertes importantes qu'il fit, sont recueillies dans son ouvrage, publié en anglais, qu'il enrichit d'un superbe atlas.

(1) Rob. Walpoles Memoirs. London, 1818, p. 407-430.

Belzoni fit deux voyages sur le Nil. S'embarquant à Assouan, il remonta chaque fois le fleuve jusqu'en Nubie. Son intention était surtout de déterrer le temple d'*Ebsambal* (*Ybsamboul*, selon Belzoni), caché sous les montagnes de sable mouvant, et de dévoiler ses mystères aux yeux de l'Europe.

Premier Voyage de Belzoni en Nubie, depuis Assouan jusqu'à la seconde cataracte du Nil, près de Wady-Halfa (1816, dans ses Voyages, I, p. 104-173).

Vers la fin du mois d'août, l'intrépide voyageur s'embarqua avec sa femme, qu'il avait amenée avec lui, et remonta le Nil jusqu'aux fameuses ruines du temple d'Ebsambal (1), que Burckhardt le premier avait découvertes et décrites comme dignes de figurer parmi les plus beaux monuments de sculpture et d'architecture de l'époque glorieuse des Égyptiens. Belzoni, à son grand désappointement, ne put trouver des ouvriers pour les travaux qu'il se proposait d'entreprendre. Il s'empressa donc de donner aux Nubiens une idée de la valeur de l'argent qu'il leur offrait en récompense de leur travail. A peine eut-il réussi à s'entendre avec eux, qu'il leur fut défendu de travailler. Il fallait maintenant qu'il cherchât à attirer dans ses intérêts le souverain du pays, Daoud Caschef (2), et qu'il obtint, en outre, l'approbation du père de ce dernier, Husseim Caschef, qui résidait à Eschké, dans la contrée la plus fertile de la Nubie. Il continua donc sa route dans l'intérieur de la Nubie, et se procura enfin la permission de déterrer les ruines du temple, à condition qu'il partagerait avec le Caschef les trésors en or qu'il y trouverait, mais non pas les pierres précieuses, qui devaient être sa propriété. Belzoni poursuivit en même temps sa route jusqu'aux entonnoirs de la seconde cataracte du Nil, près de Wady-Halfa (3), plus loin qu'aucun Européen n'avait pénétré jusqu'alors. Il n'est même pas probable qu'aucun des habitans de la vallée se soit jamais hasardé jusque-là. De retour aux ruines du temple d'Ebsambal, quarante des indigènes commencèrent à exhumer l'immense édifice. Bientôt les collines de sable avaient diminué de vingt pieds, et l'on vit la tête et les épaules du colosse, placé à l'entrée méridionale, percer les masses qui l'entouraient. Cependant le temps et

(1) Burckhardt, Trav., p. 88, 91.
(2) Belzoni, Voy., I, p. 131.
(3) Ibid., I, p. 141.

l'argent touchaient à leur fin. Belzoni prit copie de tout ce que l'on pouvait apercevoir du temple, et s'en retourna en toute hâte à Assouan, et de là en Égypte, promettant aux Nubiens émerveillés de revenir bientôt. Jamais voyageur n'a mieux que lui possédé le talent de vivre avec des peuples grossiers, et surtout de les faire servir à l'accomplissement de ses projets.

Second Voyage de Belzoni (1817) (1) *à Ebsambal.*

Le but de ce voyage était de terminer l'excavation commencée. Les capitaines Irby, Mangles, Beachay, accompagnés de deux domestiques, d'un soldat turc, de cinq matelots et de trois mousses, se réunirent pour prendre part à cette pénible et grande entreprise. Les nombreuses relations dans lesquelles cette expédition entra avec les indigènes, servirent, plus que tous les voyages précédents, à nous donner une juste idée du peuple nubien. Après de longs et pénibles travaux, on atteignit enfin le but du voyage. L'entrée du temple, taillée dans le roc, fut délivrée des trois collines de sable qui la couvraient; le 1er août, on trouva la porte et l'antrée qui conduisent dans les portiques de cet énorme temple de rocher, dans lequel aucun être vivant n'avait encore pénétré depuis la plus haute antiquité. Le sanctuaire intérieur était parfaitement conservé, les sculptures et les nombreuses peintures aussi fraîches que si elles eussent été terminées la veille; deux grandes salles avec leurs colonnes, et douze appartements de moyenne grandeur, avec tous leurs ornemens, remplirent les spectateurs d'un enthousiasme indicible, et les transportèrent dans l'histoire des siècles disparus. La grande chaleur de l'intérieur de l'édifice, produite par le désert de sable qui le recouvrait, et l'humidité qui tombait des voûtes, empêchèrent, pour cette fois, les voyageurs de copier la forme et les peintures du temple. Néanmoins, on tira de l'intérieur de riches sources pour l'archéologie. Burckhardt, Belzoni, et surtout le colonel Straton (2), qui, peu de temps après, mesura tout l'édifice et en traça le plan avec la plus grande précision, nous ont communiqué des descriptions très-exactes sur ce monument nubien, qu'on croit être un des plus méridionaux de l'Afrique septentrionale. Il est évident que les entreprises de Belzoni ont jeté un grand jour sur l'antiquité des Nubiens, en même temps qu'elles furent d'un immense avantage pour ce peuple, qui, par ses relations avec les Européens, s'habitua au travail, et apprit ainsi à connaître tous les avantages qui en découlent.

(1) Belzoni, Voy., I, p. 323-350.

(2) Lieutnt. col. Straton, Account of the subterranean Temple of Ybsambal, in Edinb. Phil. Journ. Vol. III, p. 62, avec Tables.

9. *A.-B.-G. Niebuhr Inscriptiones Nubienses, commentatio lecta in conventu Academiæ Archæologiæ, a. D. VI, Kal. Aug., Romæ* 1820, *in-4°.*

Cette dissertation, comme tous les ouvrages de ce célèbre auteur, contient un trésor d'observations et de recherches érudites sur l'histoire des Nubiens, et en particulier des Blemmyes; nous y trouvons aussi des indications importantes pour l'intelligence d'une inscription grecque trouvée sur une colonne du temple du grand Kalabsché (1) en Nubie, et dont l'architecte Gau et l'Écossais David Bailie nous ont donné les premières copies. Nous espérons que, de même que l'Égypte, la Nubie sera, de plus en plus, un sujet d'études sérieuses pour les antiquaires, les historiens et les philologues de notre siècle.

10. *Th. Young's Observations on a Fragment of a very ancient Manuscript on Papyrus, with Inscriptions from Nubiain Archæologia Britannica. Lond.*, 1819, *vol. XIX*, *p.* 137.

Cet auteur, qui s'occupe exclusivement à déchiffrer les hiéroglyphes de l'Égypte et de la Nubie, a le mérite d'avoir enrichi de ses lumineuses interprétations les inscriptions de Kalabsché, copiées par le capitaine Leght.

11. *Cailleaud, Voyages en Nubie, surtout à Dongolah* (1821).

Suivant l'exemple des Anglais, un certain nombre de Français entreprirent, à la même époque que Bankes, Buckingham, Beachey, Slowman, Baille, un voyage dans la Haute-Égypte et la Nubie. Cailleaud, élève de Haüy en minéralogie, était joaillier de sa profession. Après avoir fait sa fortune au service de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, il commença ses voyages sous la protection du gouvernement turc, et fit plusieurs découvertes importantes, tant dans la partie orientale que dans la partie occidentale de l'Égypte. Nous lui sommes, entre autres, redevables d'avoir retrouvé les mines d'émeraude des anciens. Les Turcs ayant détruit, en 1820, l'état des mameloucks dans la Haute-Nubie, Cailleaud pénétra, au mois de janvier 1821, avec l'armée victorieuse, jusqu'à Dongolah, l'ancienne capitale de la Nubie, qu'aucun Européen n'avait visité depuis Poncet (1700). Ses relations, envoyées (2) à M. Jomard, alors rédacteur de la *Descrip-*

(1) Burckhardt, Travels, p. 10.

(2) Cailleaud, Lettre de Dongolah, 14 janvier 1821, publiée par Jomard, dans Vercnur, Journal de Voyages, n° 33, 1821, p. 127.

tion de l'Égypte, nous prouvent que la Haute-Nubie est également riche en monumens colossaux d'antique architecture, tels que nous ne les trouvons jusqu'à présent que dans l'ancienne Thébaïde.

12. *Cartes de la Nubie.*

D'après ce que nous venons de voir, il n'est guère possible jusqu'à présent d'avoir une carte de la Nubie. Tous les dessins que nous possédons ne sont que des essais plus ou moins incomplets. Pour être exacte, la carte de la Nubie doit nécessairement partir du Nil. Celle de Bruce a été jusqu'ici la plus généralement répandue ; mais Bruce n'avait vu le Nil de Nubie que près de Syène et dans le Berber ; il ne connaissait pas la grande courbe de son cours vers l'ouest, qui était encore pour les Européens, dans une profonde obscurité. Il n'est donc pas étonnant que, dans l'expédition contre les mameloucks de Dongola, les officiers français de la suite de Méhémet-Ali-Pacha, entre autres Cailleaud, aient trouvé le dessin du cours du Nil entièrement faux. Le capitaine *Norden* fit le premier essai d'une carte du Nil, dans la Nubie septentrionale ; il la divisa en cinq feuilles (1), qui comprennent le cours du fleuve jusqu'à Derr, espace qu'il avait lui-même parcouru. Peu de temps après, parut la première carte rectifiée du cours du Nil jusqu'à Ibrim : *Map of the Nile from the Cataracts to Ibrim, by Th. Legh and Ch. Smelt. Lond.*, 1813. La carte de Light, de 1814, ne contient que peu de corrections. Le travail le plus complet, dans ce genre, est, sans contredit, la carte de Leake, d'après les voyages de Burckhardt : *Map of the Course of the Nile from Assouan to Dongolah, by W.-M. Leake.*

Les Grecs et les Romains ne connaissaient la Nubie qu'imparfaitement ; leurs relations sur ce pays sont tellement remplies de lacunes et de contradictions, qu'il serait impossible d'en dessiner une carte. L'*Itinerarium Antonini* nous présente, le premier, un peu de suite dans la succession des noms et des stations qu'il mentionne au-dessus de Philæ. « On compte nous dit-il : 1° de *Syène* à *Parembole*, XVI millia passuum ;—2° à *Tzitzi*, II millia passuum ;—3° à *Taphis*, XIV ;—4° à *Talmis* VIII ;—5° à *Tutzis*, XX ;—6° à *Pselcis*, XII ;—7° à *Corti*, IV ;—8° à *Hiero-Sycaminon*, IV. » Dans les cartes nouvelles, tous ces endroits, surtout Tafa et Corti, sont compris dans le même district, qu'on appelle, à cause de son étendue en longueur, *Dodeca-Schœnus*. Or, suivant le calcul de Leake, douze *schœnus* équivalent en effet à la distance d'Assouan à Wady-Mharraka, en admettant, avec Strabon (XVI, p. 804) (1) d'après Artemidor I, schœnus de Thebes = 60 stades et la mille anglais = 8 stades 1/2. *Hyero-Sycaminon* (c'est-à-dire *Sacra-Morus*, ou le Saint-Sycomore) serait ainsi situé près des ruines du temple et du portique (*Uffodunt*, suivant Light) (2), que Burckhardt (3) a décrites en détail, sans toutefois leur donner un nom particulier. Cet illustre voyageur les rencontra au pied septentrional du mont Oellaky (4), que nous croyons devoir considérer comme la limite naturelle du Dodeca-Schœnus. C'est dans ces contrées que fut organisée, sous César-Auguste (732 p. V. c., ou 22 avant J.-C.), l'expédition du préfet égyptien Petronius, qui partit de *Pselcis* pour aller combattre l'armée de la reine Candace. De Pselcis, Pétronius se rendit à Primis (aujourd'hui Ibrim), et prit ensuite *Napata* (Tanape, τὴν τανάπην τὸ Βασίλειον, suivant Dion Cassius) (5), située dans le voisinage d'une forteresse où résidait la reine ennemie. Nous n'avons presque aucune connaissance de la situation de cette Napata, qui était la résidence habituelle de Candace. Selon Pline (6), il faudrait la placer bien loin au sud. Il évalue, d'après l'itinéraire de Néron, la distance de Syène à *Hiero-Sycaminon* à 54 millia passuum ; celle de Syène à Napata, au contraire, à 500 millia passuum. Il y a, en tout cas, erreur dans cette indication de l'historien romain ; car, d'après lui, Petronius aurait pénétré encore bien plus loin, c'est-à-dire jusqu'à la distance de 970 milles romains ; voyage immense, qui aurait conduit l'armée romaine par-dessus l'Astaboras et jusqu'au delà de Méroé, dont il n'est cependant nulle part fait mention. En ne suivant que la narration simple et claire de Strabon (7), avec laquelle Dion Cassius est parfaitement d'accord, il paraît, au contraire, que cette résidence (Napata) n'était rien moins que la capitale de Méroé ; elle n'aurait été située qu'à quelques milles, au sud, de Premis (Primis, Ibrim), à peu près là où se trouvent aujourd'hui les ruines d'Ebsambal. Strabon ne mentionne aucun endroit entre Premis et Napata ; il ne parle pas non plus de cette prétendue grande distance qui les sépare, et dit seulement que Petronius s'étant dirigé de Premis sur Napata, prit cette ville, et y laissa une garnison, dernier avant-poste des Romains dans cette contrée. « De Napata, poursuit l'historien, Petronius s'en retourna, avec son butin et ses prisonniers, en Égypte, parce que, plus loin, les bords du Nil étaient impraticables (δύσοδα κρίνας τὰ προσωτέρω). »

(1) Norden, Voy., Tab. CXLV, CXLIX, CLIII, CLVI, CLVIII.

(1) Strabon, édit. Tzsch., VI, p. 549.

(2) Light, Trav., Tab. ad., p. 89.

(3) Burckhardt, Trav., p. 100.

(4) Ibid., p. 14.

(5) Dio Cass., l. LIV, p. 734.

(6) Plin., Hist. nat., VI, ed. 29, ed. Hard., c. 35.

(7) Strabon, l. XVII, 820, ed. Tzsch, VI, p. 818.

En effet, c'est au sud d'Ebsambal que commencent les rochers arides et inabordables du Nil, le *Batn-el-Hadjar* (1), appelés *Mak* (2) dans Ibn Sélim. C'est le pays de montagnes des secondes cataractes, dont Burckhard nous a fait une description si exacte et si vraie. Les motifs que Strabon allègue pour la retraite de Petronius avec son armée, ne peuvent, d'aucune manière, s'appliquer au fertile pays du sud, à l'antique Méroé. Nous supposons, au contraire, que les Romains, sous la conduite de Petronius, ne pénétrèrent pas jusqu'au delà des secondes cataractes, attendu que le pays situé au nord de ces cataractes servait de défense naturelle à la préfecture égyptienne; d'ailleurs, une expédition dans les contrées méridionales, vers Méroé, aurait exigé une campagne de longue durée, et il est probable qu'on en eût fait plus de bruit.

La Napata de Pline (située, suivant le rapport des explorateurs de l'empereur Néron, à 811 milles romains au sud de Syène, tandis que Méroé n'en est qu'à 360), diffère, selon notre opinion, entièrement de la Napata et Strabon, dont Petronius, préfet d'Égypte, fit la conquête. Nous les considérons toutes deux comme les résidences d'une reine Candace, l'une au sud et l'autre au nord, et regardons le nom de Napata comme une appellation commune à plusieurs résidences. Les stations conduisant à ce Napata septentrional (de *Pselcis*, par *Primin*, *Aboccin*, *Phthurin*, *Cambusin*, *Attavan*, *Stadisin*, aux cataractes) diffèrent, même de l'aveu de Pline, entièrement de celles que citent les explorateurs de Néron (*Hiero-Sycaminon*, *Tama*, *Evonomiton*, *Acinam*, *Pitaran*, *Tegedum*, *Napata*), qui ne font pas même mention des avant-postes romains de Premis. Ne sachant pas jusqu'où l'empire de Méroé, alors déjà très-affaibli, s'étendait au nord, nous ne déciderons pas si la reine Candace, dont Petronius battit l'armée dans la Napata septentrionale, est, ou non, identique avec cette Candace dont parlent les explorateurs de Néron. Cependant, suivant Eusèbe (3), le nom de Candace était, depuis Alexandre-le-Grand (4), un titre commun à toutes les reines de Nubie, tout comme, de nos jours encore, les vingt petits rois qui règnent dans ces contrées portent chacun le nom de *Meck* (voyez plus haut). Strabon et Pline nous rapportent la même chose des contemporains des premiers empereurs (*Regnare in insula Meroë fœminam Candacen quod nomen multis jam annis ad reginas transiit*) (5). Les titres inhérens au grand empire passèrent ainsi peu à peu aux reines des petits états qui s'élevèrent des débris du colosse détruit.

Des matériaux très-importans pour une carte de la Nubie se trouvent réunis dans un ouvrage du savant géographe danois, Malte-Brun (1), destiné à faciliter l'étude des découvertes de Burckhardt; mais enrichi d'une quantité d'observations dont nous nous félicitons de pouvoir faire usage.

A partir de Berber, le Nil se détourne à l'ouest, et forme une courbe immense, plus grande qu'elle n'a été jusqu'alors dessinée sur nos cartes.

La vallée du Nil, de Berber à Dongola, qui forme environ le tiers de cette courbe du fleuve, n'a encore été visitée par aucun Européen. Le second tiers, qui commence au-dessous de l'île Moscho, avec le pays Dar-Mahass, n'a été parcouru et décrit que par Burckhardt, et probablement aussi par Cailleaud. Dans le Dar-Mahass, le lit du fleuve est de nouveau rétréci par des montagnes de rochers qui couvrent tout le Batn-el-Hadjar, ou le pays des rochers, et s'étendent jusqu'aux cataractes de *Wady-Halfa*, et jusqu'à Ebsambal, au nord. La troisième partie de ce cours du Nil à travers la Nubie commence aux cataractes de Wady-Halfa, les prétendues secondes grandes cataractes du Nil, et s'étend jusqu'aux frontières de l'Égypte ou jusqu'aux prétendues premières grandes cataractes d'Assouan; c'est la partie la mieux connue de la Nubie.

La nature elle-même a marqué la division du fleuve en trois parties, par de grandes et de petites cataractes, qui sont toutes des rapides, à travers lesquels le fleuve se précipite toujours d'un gradin supérieur dans un gradin inférieur. Nous allons les réunir ici sous un même coup d'œil, afin de nous orienter, avec plus de précision, sur le cours du Grand-Fleuve.

Première cataracte du Nil en Nubie (2).

Le Nil doit former des rapides entre *Shendy* et *Damer*, comme près d'Assouan, à l'entrée de l'Égypte.

Seconde Cataracte.

On trouve, au-dessous de Berber, dans le pays des Arabes *Rebatat*, une seconde cataracte plus

(1) Burckhardt, Trav., p. 39, 41.
(2) Ibid., App., III, p. 494.
(3) Eusebius Histor. Eccles., l. II, t. c. l. 27.
(4) Tzetzes Chil. ad III, p. 885.
(5) Actes des Apôtres, 8, 27.—Pline, VI, p. 35.

(1) Tableau de la Nubie, d'après les Voyages de M. Burckhardt, dans les Nouvelles Annales des Voyages. Paris, 1820, V, p. 356-446, et VI, p. 241-331.
(2) Burckhardt, Trav., p. 351.

grande et plus impétueuse, que Bruce cite sous le nom de *Takaki.*

Troisième Cataracte.

Au-dessous de Dongola et de l'île de Moscho, commence, à la frontière septentrionale de Dongola, une vraie *contrée de cataractes.* On trouve les premiers rapides dans le Dar-Mahass, près du village Koké, situé dans le voisinage de Tinareh, lieu jusqu'où s'est avancé Burckhardt.

A partir de là, se succèdent, presque sans interruption, six différentes cataractes décrites par Burckhardt. Elles sont situées l'une près de l'autre, à travers tout le pays de Batn-el-Hadjar; 4° près de la wady Dal; 5° de la wady Lamoulé; 3° de la wady Ambigo; 6° au nord de la wady Seras; 7° près de la wady Attyre, et enfin la neuvième, ou la grande cataracte de Wady-Halfa.

Le cours du Nil est tellement impétueux, dans toute son étendue, il est tellement embarrassé par des écueils et des rapides, que toute navigation est presque impossible; elle ne peut avoir lieu que dans les grandes eaux, et encore présente-t-elle alors d'immenses difficultés. La dernière était la seule connue jusqu'ici de toutes ces cataractes; on lui donnait le nom de Jan-Adel ou Gianadel, mot qui est, chez les Arabes, l'appellation générale pour les cataractes, comme Yellala sur le fleuve Congo. Les Arabes appellent encore les cataractes *Schellal.*

La dixième cataracte du Nil est la fameuse cataracte d'Assouan, à la frontière d'Égypte, ou la Schellal des Arabes. Déjà, Hérodote parle du fracas bruissant de ses eaux, qui a fait donner aux cataractes le nom de *κατάδουποι.*

La seconde, la troisième, la neuvième et la dixième de ces cataractes du Nil sont les plus grandes, et nous devons les considérer comme les limites naturelles des gradins du cours moyen du Nil, c'est-à-dire de *Sennaar*, ***Dongola***, *Batn-el-Hadjar*, et de la Nubie. Nous étudierons plus en particulier les trois dernières.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Second gradin du cours moyen, Mograt, Scheygya, Dongola.

Immédiatement au-dessous de Berber se trouve, dans la vallée du Nil, le petit royaume de Mograt (1) dont le chef est un Mek appelé Nayin et redouté par ses brigandages. Le Mograt est situé à trois journées de marche de Berber, et le nom de la résidence, *Bedjan*, nous rappelle les anciens Bedjas. Peu de communications sont établies avec ce petit pays qui doit avoir été autrefois beaucoup plus important sous le nom de ***Mokras*** ou ***Makorrah.*** Ibn Sélim (1) comprend généralement parmi les Makorrah, les Nubiens du sud dont il fait descendre la race de deux frères venus de l'Yémen et appelés Nouba et Makorry (***Mokra***); d'autres lui donnent pour père un fils de Cham appelé Salba. Leur puissance s'étendait autrefois jusqu'à la frontière de l'Égypte; leur ville, appelée *Tafa* (*Jafah* par Quatremère) était située à un jour de marche d'Assouan. Burckhardt vit encore, sur son emplacement, des ruines d'habitations et de petits temples, et on trouve encore parmi les habitans quelques débris de familles chrétiennes. Autrefois, dit Ibn Sélim, ces Makorrah étaient tous chrétiens, comme les Nouba, et la ville de Dongola était la résidence de leur gouverneur; mais, séparés plus tard de toute communication avec les chrétiens, ils passèrent probablement à l'islamisme. Un roi de ***Makouriah*** se plaignit à Isaac (2), patriarche d'Alexandrie, de ce que le nombre de ses évêques n'était plus assez grand, parce que personne n'osait traverser la Mauritanie, et ce témoignage suffit pour prouver que les Makorrah furent autrefois chrétiens. On cite, dans les tables ecclésiastiques, Μακουρια, Νιμακουρεος (3), comme un des principaux diocèses de la Nubie; selon Bonjour et Wansleb, il avait sept évêchés sous sa dépendance: Korta, Ibrim, Bucoras, Douncola, Sai, Termus, Suenkur. Une tradition rapporte que Moïse détruisit la ville de Tafa lorsque les habitans étaient encore à *Sabir* et élevaient des idoles aux étoiles. On ne nous dit rien de plus du Mograt.

2. *Pays des Scheygya.*

Au-dessous de Mograt, à l'endroit où le Nil a pris entièrement son cours de l'est à l'ouest (4),

(1) Burckhardt, Trav., p. 68, 255.

(1) Ibn Sélim, dans Burckhardt, App., p. 497.

(2) Vit. Patr. Isaac et Histor. Patriarch. Alexand., p. 178, dans Quatremère, II, p. 36.

(3) Bonjour, dans Monum. Æg. Bibl. Vaticanæ brevis exercit., p. 12.—Wansleben, Hist. Eccles. Alexand., p. 29, dans Quatremère, II, p. 36.

(4) Burckhardt, Trav., p. 68.

habitent les *Arabes Scheygya* dont le pays s'étend des deux côtés du fleuve, dans une longueur de 35 à 40 lieues. Il est borné, à l'ouest du pays de Dongola, par une chaîne de montagnes rocheuses qui a deux lieues de largeur et s'avance jusqu'au Nil; cette contrée commence, à l'est au village de Dollago et finit du côté de Dongola, à la wady Gos. Les trois principaux lieux du pays, sont : *Koray*, *Kadjcba* et *Merawe* (sept journées de Damer et deux et demie de Dongola); cette dernière ville et son château révèlent, à notre grand étonnement, combien est grande la puissance des anciens noms qui savent se perpétuer et survivre à travers les métamorphoses du temps. Mais comment Méroé aurait-il pu être situé si au nord? Il est peu vraisemblable que ce soit ici l'antique ville des prêtres, et c'était plutôt une ville située à la frontière nord de l'empire sacerdotal. C'est ce que Malte-Brun a rendu probable en éclaircissant les données un peu obscures des cinq itinéraires cités par Pline (1), ceux d'*Aristocreon*, *Bion*, *Simonides*, *Basilis*, *Dalion*, contemporains de Ptolémée, et la relation postérieure de Sebosus qui vivait du temps d'Auguste. Ces cinq voyageurs disent que la distance de Syène à Méroé est de 1,250 milles romains; Lebosus de 1,675. Mais si on réduit la première somme en stades de 833 au degré, et la seconde en stades de 1,111 au degré, les deux sommes indiqueront la même distance (2). En comptant 1,350 milles romains le long du Nil, on arrivera à un point situé au sud du confluent du Nil bleu et du Nil blanc, à l'endroit où Burckhardt place le commencement de l'île Méroé, et Ibn Sélim celui de l'île Aloa (Olws dans Abdallatif (3) et probablement *Halfa*, *Halfaia* de Bruce) ce point se trouverait donc ainsi dans l'emplacement de l'ancien empire sacerdotal de Méroé. Mais Eratosthènes ne donne que 625 et Artemidor 600 milles pour la même distance. Il est donc évident qu'ils n'ont pas voulu indiquer l'éloignement de la capitale de Méroé, mais seulement celui d'une ville frontière, la plus septentrionale de cet état, et cette mesure correspond d'une manière étonnante à la position de cette Merawe dont le nom a excité aussi la surprise de Burckhardt. Il serait à désirer qu'un voyageur pénétrât bientôt jusqu'à ce lieu remarquable afin de l'observer.

La vallée de Scheygya n'a nulle part plus d'une lieue et demie de largeur, les montagnes s'avancent jusqu'au fleuve et forment un grand nombre de petites cataractes. On n'y voit pas d'hippopotames, et il n'y a que très-peu de crocodiles. Des bois d'acacias couronnent les rives du fleuve, mais les palmiers y sont rares encore. On cultive beaucoup le *dourrah* et le *dhokan*, et le pays est aussi peuplé que la partie la plus habitée de l'Égypte.

Les Scheygya ont en abondance du blé et des troupeaux, ils sont hospitaliers et vivent dans une complète indépendance. L'hôte est pour eux une personne sacrée. Ils ne parlent que l'arabe et ont un grand nombre de lettrés. Leurs écoles d'écriture à Merawe produisent des manuscrits plus beaux que ceux des écoles les plus fameuses du Caire. La jeunesse qui vient y chercher l'instruction reçoit gratuitement l'éducation des Ulemmas. Chaque Ulemma partage à ses parens les élèves qui lui arrivent, et ils sont ainsi entretenus, dans les familles, autant de temps que durent leurs etudes. Un grand nombre d'enfans viennent de *Dar-Mahass* et de Sukkot au-dessus de Dongola, aux écoles de Merawe, où ils passent ainsi dix ans et souvent plus. Les Ulemmas de Merawe jouissent d'une grande considération, et ils sont partout bien reçus dans leurs voyages; ils vont demander l'hospitalité dans les maisons des riches et apprennent à leurs enfans à lire et à écrire. Les marchands de Merawe (1) pénètrent jusque dans le Dar-Four, le Sennaar, et à Suakim : ils exportent du blé en Arabie et mettent douze jours pour aller à Suakim.

Les guerriers Sheygya sont aussi bons cavaliers que les mameloucks en Égypte; ils montent des étalons de Dongola; et, comme les Abyssiniens, ils ne mettent que le gros orteil dans l'étrier; leurs selles ressemblent à celles des Abyssiniens. Ils portent tous des cuirasses qu'ils achètent à Suakim et à Sennaar; ils combattent toujours à cheval et avec la lance, car ils n'ont pas encore d'armes à feu. Ils sont continuellement en guerre entre eux et étendent leurs brigandages jusqu'à Dongola, Dar-Four, et la wady Halfa. Les Scheygya sont le peuple le plus puissant au nord de Sennaar; ils font descendre d'un ancêtre commun qu'ils appellent *Schayg* leurs quatre tribus qui se sont divisées en un

(1) Plinius, Hist. nat., VI, p. 35.

(2) Malte-Brun, Nouv. Annales, p. 371.

(3) Abdallatif, Relation de l'Égypte, par Silvestre de Sacy, Paris, 1810, p. 14.

(1) Burckhardt, Trav., p. 71.

grand nombre d'autres, par exemple, les tribus d'El-Hamdam, d'Essoleyman (Souleiman; El-Amrab, Onyé, Zebeyr, Menasyr, etc.)

Il y a quelques temps ils avaient encore Dongola sous leur puissance et exigeaient un tribut de ses princes; fatigués de leurs invasions et de leurs brigandages continuels, ces princes leur avaient cédé depuis longtemps la moitié de leurs revenus et vivaient, à cette condition en paix avec eux. Lorsque les mameloucks furent expulsés de l'Égypte, Mahmoud-el-Adelanab (1), chef des Scheygya, leur fit un accueil hospitalier. Comme ils manifestaient l'intention de conquérir le Sennaar, on leur donna des chevaux, des chameaux, des esclaves et des vivres; mais ils n'avaient pas encore séjourné un mois dans le pays, qu'ils égorgèrent leurs bienfaiteurs, ravagèrent le pays et firent alliance avec un prince de Dongola, de la maison Zobeyr, et avec leur secours, ce prince s'empara de la souveraine puissance. Depuis cette époque, les Scheygya furent continuellement en guerre avec le royaume mamelouck qui se forma à Dongola, mais ils remportèrent souvent des victoires sur ces nouveaux aventuriers.

3. *Dongola, ou wady Dongola-Tongol.—Résidence de Méroé, Napata, Dongola. Royaume des Mameloucks.*

A l'ouest des montagnes de Scheygya commence la limite méridionale du Dongola, appelé Wady-Dongola, parce qu'il s'étend sur les deux rives du Nil. Le premier village de ce royaume est Ambugo (2) à trois jours de marche de la ville de Dongola qui est située plus au nord. Au nord de cette ville, le domaine du Dongola s'étend jusqu'à l'île *Moscho*, située tout près de l'île Argo. L'île Moscho est située à la frontière septentrionale (3) du Dongola, à l'endroit où commence le pays de Dar-el-Mahass, au-dessus de la cataracte de Koké.

En descendant le fleuve on rencontre successivement les lieux habités suivans : *Ambugo*, *Kennat*, *Hattany*, *Daffar*, *Afar*, *Dongola*. Au nord de Dongola se trouvent : *Handak*, village où le Nil fait un grand nombre de sinuosités; l'île *Argo*, qui a une journée de marche de longueur, et un château en briques; l'île Moscho avec la ville du même nom; le village Hanneck à une demi-journée de marche plus loin, où les prolongations (1) des montagnes de Scheygya s'avancent jusqu'au Nil, forment les cataractes et bornent le Dar-el-Mahass au sud.

Cette contrée, fermée, au-dessus et au-dessous par des défilés de rochers, semblerait être le bassin d'un grand lac desséché qui, en se retirant, aurait laissé le sol couvert de la terre la plus fertile. Le Nil promène ses eaux pendant cinq jours de marche à travers ce vaste plan horizontal; il y forme, comme à plaisir, de grandes serpentines avant d'aller se resserrer de nouveau dans les gorges de rochers du Batn-el-Hadjar. Des plaines vastes et extrêmement fertiles s'étendent jusque-là, et entre les bras du fleuve sont situées une foule d'îles couvertes d'une riche végétation et dont nous avons cité les deux plus grandes. La contrée n'est nulle part hérissée de rochers. Dans le temps du débordement, les eaux se répandent jusqu'à deux ou trois milles. Dans les autres saisons de l'année, on arrose les champs avec des roues à pots, et on calcule la richesse d'un homme d'après le nombre de ces machines qu'il emploie ou qu'il loue. Les hippopotames doivent se trouver ici en grand nombre dans le Nil, et souvent ils détruisent en un instant le travail du laboureur.

La vallée offre les plus grasses prairies et elle est fameuse par la beauté des chevaux qu'elle nourrit. Les Scheygya et les mameloucks dressent avec soin ces chevaux dont la race vient d'Arabie. Les étalons de haut prix se vendent ici de cinq à dix esclaves. Plus au nord, les chevaux ne sont plus si beaux.

La description que Burckhardt a faite de ce pays d'après des ouï-dire, s'accorde en général avec la relation de Poncet qui, de Mochon (2) (c'est-à-dire Moscho) à Dongola, trouva deux grandes îles couvertes de palmiers, de séné et de coloquintes. Sa caravane, qui venait de l'oasis de l'ouest, fut obligée de s'arrêter ici pour payer un tribut. De là à la ville de Dongola, ce voyageur vit une contrée superbe et des plaines magnifiques qui ne doivent pas seulement leur fécondité aux inondations du Nil, mais aussi au travail des habitans qui, avec des milliers de ces roues, remplissent continuellement les réservoirs et les canaux de leurs champs.

Ibn Sélim nous fait, au quatorzième siècle,

(1) Burckhardt, Trav., p. 72.
(2) Burckhardt, Trav., p. 67.
(3) Ibid., p. 65.

(1) Burckhardt, Trav., I, p. 68.
(2) Poncet, Voy., dans les Lettres édif., Rec., IV, p. 1.

une description très-brillante de ce pays qu'il appelle, à cause de sa beauté, *Bakou* (1), c'est-à-dire *merveille*, et qu'il divise en plusieurs districts. Le Nil, dit-il, coule ici de l'est à l'ouest, le pays a cinq journées de marche de largeur; des îles s'élèvent entre ses fertiles rivages convertes de villes dont les maisons sont très-belles et se suivent sans interruption. Dans le district de Sefdykal, on rencontre ainsi, sur une longueur de deux journées de marche, 30 villes (2) bien bâties contenant toutes des églises et des cloîtres. On y trouve des dattes, du vin, de grands jardins, des champs, des prairies où paissent des chameaux au poil roux et de noble race. Le roi de Dongola quitte souvent sa résidence pour aller se retirer dans cette délicieuse contrée.

Dans le pays qui s'étend au sud de Dongola, vers Aloa, continue Ibn Sélim, le nombre des villes, des villages, des îles, du bétail, des palmiers, des champs, des vignobles doit être une fois plus grand que dans les pays des musulmans, c'est-à-dire au nord; cependant il y a aussi des déserts, le fleuve fait d'immenses sinuosités, et on y trouve des bêtes féroces, par exemple, des lions; il doit y avoir des mines dans un endroit où le Nil fait une grande courbe, près de Shenke.

La ville de Dongola, dite *Abou-Selah*, est située sur le Nil; elle a beaucoup de belles maisons, des rues larges et des églises. Le palais du roi est très-élevé, surmonté d'un grand nombre de dômes et bâti en briques rouges, comme les maisons d'Irak. Depuis la conquête de l'Égypte par des Arabes, jusqu'à l'époque où les chefs chrétiens de Dongola furent soumis aux mahométans, c'est-à-dire depuis le septième jusqu'à la fin du treizième siècle, cette ville est toujours citée par les historiens arabes comme la résidence florissante d'un très-puissant royaume dans lequel l'Église chrétienne (3) domina jusqu'à la fin du treizième siècle. Cette ville sut opposer, pendant un demi-siècle, la résistance la plus vigoureuse aux Califes vainqueurs et à leurs tribus, jusqu'à ce qu'enfin ses princes succombèrent plutôt par les dissensions et les trahisons que par la force.

L'armée mahométane envoyée d'Égypte en Nubie par le sultan Dhaher Bybar prit enfin d'assaut la ville de Dongola, l'an 674 de l'hégire et 1275 de Jésus-Christ. Dongola fut détruite, et elle perdit probablement alors la splendeur qui l'avait si longtemps rendue fameuse comme capitale de la Nubie. Ibn Sélim (1) raconte que les généraux du sultan détruisirent surtout les églises de la ville et de la Nubie et qu'ils emportèrent avec eux tout ce qu'ils y trouvèrent. Aussi Burckhardt aperçut-il un grand nombre de ruines d'anciennes églises dans la vallée du Nil, au-dessous de Dongola jusqu'en Égypte; il remarqua en outre à plusieurs signes, images et inscriptions conservés sur ces ruines, que beaucoup d'anciens temples païens avaient été convertis en églises chrétiennes. 17 Episcopats appartenaient alors à l'église de Nubie (2); ils étaient répartis en trois provinces principales : *Niexamitis*; *Albadia*, c'est-à-dire Aloa ; *Maracou*, c'est-à-dire Markorre; les évêchés d'Axum, *Niexamitis*, s'étendaient au nord jusqu'à la frontière de l'Égypte. Macrizi (3) nomme l'église principale de Dongola, *Sous* (Ysous, c'est-à-dire Jésus); elle avait été bâtie par les mahométans d'Aidab et d'Assouan, en Égypte, que les Nubiens avaient faits prisonniers. Les croix d'or pillées dans cette église par l'armée du sultan, en 1275, se montaient à une valeur de 4,340 *dinares* et les vases d'argent à une valeur de 8,666.

Nous ne savons pas quelle est l'époque de la fondation de Dongola; elle semble ne s'être élevée que depuis la chute de Natapa conquise par Pétronius, préfet de l'Égypte, sous le règne d'Auguste; car elle n'est citée nulle part auparavant. Napata est peut-être la *Nuabia* des siècles postérieurs d'où Edrisi fait dériver le nom de Nubiens. Cette Nuabie devait avoir perdu toute son importance du temps de Sélim, car il ne la nomme pas une fois. Nous connaissons donc ainsi trois résidences des rois de Nubie qui se sont succédées dans l'ordre suivant :

1° MÉROÉ. — Cette antique cité fleurit avant Thèbes et dura jusqu'au temps de Ptolémée Philadelphe (4), car Eratosthène, son contemporain, en parle encore beaucoup. Strabon ne fait que répéter les récits d'Eratosthène; Méroé était déjà

(1) Burckhardt, Trav., App., III, p. 495.
(2) Ibid., p. 496.
(3) Ibn Sélim, dans Burckhardt, p. 515.

(1) Sélim, dans Burckhardt, p. 515.
(2) Wansleben, Hist. Eccles. Alexand., p. 29, dans Quatremère, II, p. 36.
(3) Macrizi, Hist. de Sultan Æg (Es-Selouk), dans Burckhardt, p. 540. — Quatremère, II, 98.
(4) Niebuhr, Inscr. nub. Comm., p. 14.

tombé de son temps; le roi Ergamenès (1), contemporain de Ptolémée Philadelphe, avait fait périr les prêtres et avait changé l'ancienne république théocratique en une monarchie militaire; ce nouvel état, au rapport de Diodore, ne subsista pas longtemps. Sous le règne de Néron tout était détruit, tout avait disparu; Méroé était devenu un désert; il ne restait plus de traces de son ancienne splendeur, excepté quelques ruines à Dermés (où près de Derreira dans l'île Aloa). — *Abou-Selah* (2) en fait une description semblable à celle d'un ancien temple de la Thébaïde, et Heeren les place, avec Bruce, entre Gherri et Shendy, sur la rive occidentale du Nil.

2° Napata. — Pétrone, préfet d'Égypte, sous Auguste, nous fait connaître Napata comme la résidence de Candace, reine de Nubie : nous avons indiqué plus haut sa situation ; dans le même temps, s'éleva aussi un nouvel empire, à l'est de Méroé, près de la mer Rouge, l'empire d'Axum qui était de même précédemment inconnu : il semblerait que ces deux royaumes nubiens plus récens, situés au nord et à l'est, auraient été fondés avec les résidences de Napata (Nuabia) et d'Axum (Niexamitis, Oxum, Acacbum) sur les ruines de l'ancien empire de Méroé qui n'apparaît plus nulle part dans la suite. Les édifices d'Axum confirment cette supposition, comme l'a justement observé Niebuhr; ils rappellent le style égyptien et annoncent en même temps une époque plus jeune, car ils n'ont pas d'hiéroglyphes.

Nous ne savons pas combien de temps fleurit Napata; après l'expédition de Pétrone, cet empire conserva encore son indépendance (3), car bientôt une armée de Candace attaque la garnison romaine de Prémis, et la reine envoie une ambassade à l'empereur Auguste; le nom du peuple napatéen est encore cité par Étienne de Bysance (4), en 500 (Ναπάται). Plus tard il fut changé en celui de Nubiens; à la chute de l'empire romain, la résidence et la dynastie disparaissent de l'histoire et se perdent dans l'oubli.

Ce superbe Silcon que nous a fait connaître l'inscription du temple de la grande *Kalabshé*, communiquée par Niebuhr (5), doit être un roi des Napatéens, des premiers siècles de notre ère. Ce prince se donne lui-même, dans cette inscription, le titre de *Basiliscos* des Nubiens et de tous les Ethiopiens (Σιλκω Βασιλισκος Νουβαδων) ; il vainquit deux fois les *Blemmyes* rebelles entre Primis (Ibrim) et Tamis; il les poursuivit jusqu'à Taphis (maintenant Tafa) et réduisit à la raison les peuples situés au-dessus des Nubiens, parce qu'ils avaient osé se soulever contre lui. « Lui, Sileon, puissant Basiliscos, ne le cède à aucun autre prince du monde, et il anéantira celui qui ne l'appellera pas Arès, le dieu des combats; car il a la partie supérieure du corps d'Arès, et la partie inférieure d'un lion (ce serait ainsi un androsphinx) ! Il ne laisse pas reposer à l'ombre les princes des peuples qui vont se comparer à lui, mais il les consume aux rayons de son soleil ! »

Cette inscription, que les recherches de Niebuhr rapportent au règne de Justinien ou plus probablement à celui de Constantin, est un document très-important pour l'histoire des rois de Nubie, non convertis encore au christianisme et dont la résidence n'était ni l'antique Méroé, ni la moderne (1) Dongola, mais probablement cette Napata. Quoi qu'il en soit, il résulte toujours de cette inscription, comme l'a remarqué Niebuhr, que ce Basiliscos de Nubie avait la même éducation, les mêmes idées que le roi Aizanas d'Axum ; en effet ce dernier se donne aussi, dans son inscription grecque, le titre de roi des rois et de fils d'Arès ; ces deux princes, dont les empires doivent naissance à celui de Méroé, ont même culte, même orgueil, même cérémonial, et tous deux, contre l'antique coutume des Égyptiens, ils se célèbrent dans une langue étrangère, en grec, sur les monumens, trophées de leurs victoires. Depuis, qu'après Alexandre, les Ptolémées gouvernaient l'Égypte, les rois de Méroé s'occupaient aussi de littérature grecque (2), comme Diodore l'assure du roi Ergamenès et l'auteur du *Peripl. Mar. Erythræi*, Zoscalès, empereur d'Axum. Cette inscription grecque de Kalabshe nous prouve encore que la langue grecque pénétra en Nubie avant qu'elle n'y eût été portée par les Grecs chrétiens qui durent seulement en rendre l'usage plus général. Sous le rapport des caractères et de la syntaxe, cette inscription est plus barbare et plus mal faite que celle d'Axum, citée plus haut. La langue grecque

(1) Diod. Sic., I, 178; tit. c. 7.
(2) Quatremère, Mém., II, p. 34.
(3) Strabon, XVII, p. 610, éd. Tzsch., t. VI.
(4) Steph. Bys., éd. Berkel, fol. 581.
(5) Niebuhr, Inscr. nub. Comm., p. 21.

(1) Th. Young, Observ. on a fragment. l. c., p. 157.
(2) Niebuhr, Inscr. nub., p. 10.

y est aussi eorrompue, aussi défigurée, dit Niebuhr, que le serait l'anglais, si un roi des Ashantis faisait écrire les aunalea de sa famille par un esclave qui aurait appris son jargon aux Indes occidentalrs. Le titre de Basiliscos, petit roi, que se donne le souverain superbe de toute l'Ethiopie, prouve assez son ignorance de la langue étrangère: Aizanas du moins n'appelait *reguli*, *phylarchen* que les gouverneurs des petites provinces qui lui étaient soumisea et se réservait pour lui le titre de *Basileus Basiléôn*. Sileon semble se regarder aussi comme le fils du soleil, car il menace de consumer les autres rois de ses rayons et il fit graver cette inscription à Kalabshé, sur un temple consacré au soleil (Manduli deo) (1). L'inscription prouve encore que ce Silcon était encore attaché à l'idolâtrie et qu'il donnait aux divinités antiques les nouveaux noms à la mode; la croix n'était pas encore plantée dans la Nubie; vers la fin du quatrième siècle seulement, l'empereur Théodose-le-Grand ordonna de fermer les anciens temples païens en Égypte (cod. Théodos., XII. 1. 112). C'est alors probablement que le christianisme pénétra en Nubie, où nous trouvons un empire chretien, lors drs premières invasions des sectateurs de Mahomet, sans que nous puissions savoir quels ont été les apôtrra des Nubiens.

3° Dongola. — Sous le califat d'Omar, au septième siècle, les Arabes conduits par Amrou ou mieux Amr-Ibn-el-Aas, conquérant de l'Égypte, remontèrent la vallée du Nil avec une armée de 20,000 hommes et commencèrent la guerre contre la Nubie. Les dix années suivantes ils pénétrèrent plus avant dans le pays, sous la conduite d'Ali-Sarh, l'an 31 de l'hégire, 651 de notre ère. C'est alors que *Dongola* nous apparaît comme capitale de la Nubie et résidence du roi chrétien Kaleïdozo (Kalidourot, Kalidourdad, Balidaroub, suivant les altérations que ce nom grec a subies dans les différens manuscrits). Ce roi ajoutait à son nom grec, comme tous les autres chefs postérieurs des Nouba, le titre Berber, *Kabyl*, c'est-à-dire Kabyr, qui signifie *le grand* dans la langue des Shellouh (2). La ville de Dongola, sa résidence, fut assiégée; les Arabes en démolirent les égliara à l'aide de machines qui lançaient des projectiles, mais ils ne purent prendre la ville; ils se contentèrent d'un tribut annuel de 360 esclaves, appelé *backt* (3), que les rois de Nubie devraient envoyer aux califes. Les califes s'engagèrent de leur côté à faire, tous les ans, aux Nubiens, un présent de blé et de vivres.

Ibn Sélim a raconté en détail l'histoire de ce backt ou tribut d'esclaves, parce qu'il fut l'occasion et la cause de toutes les guerres qui éclatèrent, pendant les cinq siècles suivans, entre les Égyptiens mahométans et les chrétiens de la Nubie. Il nous semble que ce transport annuel et régulier de 360 esclaves en Égypte, a donné lieu à l'exportation périodique des esclaves nègres qui s'est faite depuis par les caravanes annuelles de Sennaar, car nous n'en voyons pas de trace dans les temps qui ont précédé. Macrizi nous rapporte qu'un certain *Malek-ben-Anes* (1) avait assuré que, dans ce traité du Bakt, il n'était plus permis d'acheter des esclaves en Nubie; mais d'autres jurisconsultes égyptirns étaient d'avis contraire. On pouvait toutefois acheter les esclaves faits par le roi en Nubie, ou ceux qui étaient pris à la guerre, mais il était défendu d'acheter les Nubiens enlevés par les musulmans.

Lorsque les rois chrétiens de la Nubie se croyaient assez puissans, ils refusaient souvent le tribut d'esclaves, et ce refus était toujours l'occasion de nouvelles gurrres. D'un autre côté, ils prenaient le plus vif intérêt au sort des chrétiens d'Égypte et à celui du patriarche d'Alexandrie, leur chef spirituel; c'est pourquoi ils étaient toujours disposés à marchrr contre les Arabes ennemis de leur Dieu et de leur foi. Dès la vingtième année de l'hégire (640 de notre ère), les Nouba et lrs Bedja étaient accourus, avec une armée, au secours des chrétiens grecs d'*Oxyrhynchus* (la *Bahnosa* des Arabes), pour les aidrr à repousser la première invasion drs infidèles. Ces chrétiens étaient commandes par Batloa, et les descriptions exagérées des annalistes arabes font monter l'armée de leurs alliés à 50,000 hommes et à 1,300 éléphans armés en guerre. Quoiqu'ils payèrent souvrnt, dans la suite, le tribut d'esclaves aux califes d'Égypte, ils ne drmrurèrent jamais indifférens pour leurs coreligionnaires qui gémissaient en Égypte, sous le joug des infidèles. Nous savons qu'ils tentèrent plusieurs invasions pour les secourir; en 339 (2) de l'hégire, par exrmple, ils attaquèrent les

(1) Niebuhr, Inscr. nub, p. 10.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 380.

(3) Ibn Sélim, dans Burckhardt, App., p. 12!.

(1) Macrizi, dans Quatremère, II, p. 48.

(2) Recapitulation of the chronological dates, dans Burckhardt, App., III, p. 540.

oasis; en 344 et 351, ils s'avancèrent jusqu'à Assouan (950, 955, 962 de notre ère). Cette dernière année, Ibn Sélim, notre historien, reçut de l'émir de l'Égypte la mission d'aller à Dongola, près du roi Cyriacus, pour le convertir à l'islamisme (1). Mais tous ses efforts furent inutiles, comme on le voit par le récit de l'entretien remarquable que Sélim eut avec lui. Le roi lui accorda que l'Égypte était plus florissante et plus riche que son royaume de Nubie, mais il ajouta que son empire était plus peuplé et pouvait mettre sur pied plus d'hommes que l'Égypte; que rien par conséquent ne pourrait le forcer à changer de religion. La conduite de Cyriacus, dans cette affaire, est pleine de dignité et de tolérance, et il résulte clairement de cette circonstance que l'islamisme ne s'était pas encore répandu alors en Nubie.

Cyriacus (*Kiriko*, *Kirky*, chez les Arabes) appartenait à une famille illustre, indigène de la Nubie. L'héritage se transmettait en ligne féminine, au fils de la sœur, comme chez les Berber, les Bedja, les Malabares et les Ashantis. Les provinces étaient gouvernées par treize vice-rois; tous, dit *Abou-Selah* (2), étaient prêtres et disaient eux-mêmes la messe, tant qu'ils avaient conservé leurs mains pures de sang; mais un meurtre leur faisait perdre cette prérogative. Le roi ôtait sa couronne en présence du corps du Christ et demeurait tête nue pendant la cérémonie, jusqu'à ce que tous les assistans eussent reçu la communion. Les prêtres se servaient de l'écriture syriaque, cophte, grecque et avaient en outre leurs caractères propres, selon l'assertion de *Kitab-al-Fehrest*.

L'époque des grands désastres commença pour la Nubie avec le onzième siècle. Sous le règne d'un roi appelé Basilius (1080, selon Renaudot) (3), les émirs égyptiens menacèrent les évêques de faire elever des mosquées. Le sultan Saladin envoya une armée qui ravagea, dans trois expéditions répétées, de 1172 à 1174, la contrée qui avoisine Assouan et Éléphantine, à l'entrée de la Nubie, où s'était établie une petite puissance nubienne et chrétienne, appelée *Kenz-el-Dowla*. En 1275 (4), la ville de Dongola fut prise comme nous l'avons vu plus haut, par le

(1) Quatremère, II, p. 83.

(2) Ibid, II, p. 38.

(3) Niebuhr, Inscr. nub. Comm., p. 20.

(4) Macrizi, dans Burckhardt, p. 515. — Quatremère, II, p. 98.

sultan *Dhaher-Bybar* qui en expulsa le roi Daoud (David). Des dissensions intérieures avaient facilité cette conquête aux musulmans, et *El-Shekendy* fils de Dsoub, s'élança, avec le secours des étrangers, sur le trône de la Nubie. Il promit de payer un fort tribut à l'Égypte et d'y ajouter encore 3 giraffes, 5 chameaux femelles et 100 autres chameaux de pure race, 400 vaches, etc. Les revenus de la Nubie devaient être divisés en deux parts, la moitié devait appartenir au sultan de l'Égypte et l'autre moitié servir à entretenir la garnison musulmane. Le sultan garda pour lui, en toute propriété, le territoire qui s'étend autour des cataractes de Syène et qui formait le quart du royaume de Nubie. A ces impôts étaient encore ajoutés des dattes, des étoffes de coton et d'autres redevances. D'après le traité, cet état de choses durerait tant que les Nubiens resteraient chrétiens. Le nouveau roi s'engagea par un serment, à l'exécution de ce traité, et les musulmans gardèrent 20 Nubiens en ôtage. Le nombre d'esclaves que les infidèles firent en Nubie doit être immense, puisqu'un esclave ne se payait alors que trois *dirhem*; l'armée amena en outre 10,000 Nubiens en Égypte. Le roi Daoud s'étant retiré, avec ses partisans, dans la Haute-Nubie ayant bientôt reconquis sa puissance, le sultan *Seyfeddin-Kelaoun* (1) marcha contre lui, avec de puissantes armées, dans les années 1285, 1289 et 1290 (684, 688 et 689 de l'Hégire). Sa flotte, composée de 500 vaisseaux, ne put passer les cataractes du Nil, et fut ainsi forcée de rester en arrière; Daoud se retira plus au sud; la ville de Dongola était entièrement abandonnée; les vieillards et les femmes seuls y étaient restés. Le roi *Daoud* s'était avancé près de la grande île Aloa, 15 jours de marche au sud de Dongola; et, comme l'armée des vainqueurs le poursuivait toujours, il passa épouvanté les frontières de son royaume et s'enfuit trois journées de marche plus loin, à Aboab, première ville d'Aloa. Les débris de l'armée nubienne se soumirent alors à la puissance des musulmans; les officiers et les prêtres demandèrent un sauf-conduit pour aller à Dongola et consentirent de nouveau à payer des tributs énormes à leurs ennemis; ils furent même forcés de donner un festin dans l'église principale de Dongola. On s'engagea par serment à payer le bakt; un neveu de Daoud fut placé sur le trône, puis l'armée mahométane reprit la route du Caire,

(1) Quatremère, II, 102.

chargée d'un immense butin. Cette victoire est la plus grande, dit Macrizi, qui eût été remportée dans le pays des noirs, depuis Doulkarnein, c'est-à-dire Alexandre, et un grand triomphe fut célébré en Égypte en mémoire de ces conquêtes.

Quoique les rois de Nubie fussent profondément découragés et humiliés par tant de défaites, quoiqu'un grand nombre de Nubiens eussent déjà embrassé l'islamisme, bientôt la puissance des chrétiens se releva menaçante contre les infidèles, et les rois de Dongola, selon le récit d'El-Macin, se crurent bientôt assez forts pour défendre de nouveau les chrétiens d'Égypte et le patriarche d'Alexandrie. Avec le quatorzième siècle avait commencé en Égypte une époque d'oppression et de deuil pour les chrétiens qui y étaient restés, et c'est alors que les musulmans exigèrent des moines jacobites le premier impôt personnel. *Anno 703 Heg : à singulis scudum aureum atque hoc primum tributum est quod penderunt monachi* (1). Pour les reconnaître, on leur imprimait, avec un fer rouge, l'image d'un lion sur la main, et l'on coupait les deux mains à tous ceux que l'on rencontrait sans ce signe. Ces horribles cruautés éveillèrent enfin un défenseur et un vengeur. Au milieu de ce siècle, un *Cyriacus* de Nubie, c'est-à-dire un roi, car les annalistes arabes ont fait de ce nom un titre commun à tous les rois de Nubie, entreprit une campagne en Égypte et mit sur pied une armée de cent mille hommes de cavalerie (1743 de l'hég. 1341 de notre ère); à la tête de ces forces, il s'avança contre ses ennemis, et ses menaces allégèrent un peu le sort des patriarches et des chrétiens d'Égypte, sous le nouveau sultan Abdoulmalek. A propos de cette circonstance, Said-ben-Batrik nous dit que tous les évêques de Nubie étaient jacobites et recevaient l'ordination d'Alexandrie.

Mais bientôt, au rapport d'Ebn-Batuta, qui se trouvait à Dongola environ dix ans plus tard, s'opéra dans ce royaume un grand et imposant changement. Ebn-Batuta, dans le voyage qu'il fit en descendant le Nil, appelle la Nubie le pays des chrétiens, en 1354 de notre ère; il cite Dongola comme la plus grande cité des Nouba. Son chef qui, dit-il, se nomme maintenant Ibn-Kenz-Eddyu (il était donc de la tribu des Keuz ou Kenous) s'est fait mahométan sous le califat *d'El-Melik-Ennasser Mohammed-ben-Kalawoun* (El-Nazzar, selon Quatremère.)

Nous ne savons rien autre chose de la conversion des Nubiens à l'islamisme. L'antique dynastie des rois chrétiens de Dongola doit s'être éteinte environ dans ce temps. Macrizi nous rapporte que les dissensions civiles et les luttes de partis se rallumèrent alors avec une plus grande fureur, et que plusieurs rois avaient porté eux-mêmes les tributs au Caire, pour demander du secours aux émirs contre leurs sujets rebelles ou contre leurs rivaux. Vers la fin du quatorzième siècle, continue-t-il, la Haute-Égypte et la Nubie tombèrent en pleine décadence, et les Beni-Kensy (Kenz, Kenous), race qui habite aujourd'hui près des cataractes d'Assouan, s'emparèrent de toute la Nubie. Vers 1396, commença, sous le sultan Sélim, la domination des mameloucks en Égypte; ils avancèrent leurs garnisons du côté de la Nubie, jusqu'à Suakim, Say, Ibrim et Assouan.

Les Nubiens, après être restés mille ans fidèles au christianisme, après avoir combattu cinq cents ans contre les mahométans, séparés de toute communication avec les autres peuples chrétiens, sans écoles, sans prêtres, retournèrent alors aux antiques superstitions et devinrent musulmans. Dans le même temps fut fermée aux Abyssiniens, qui vénéraient aussi Alexandrie comme leur métropole, la seule voie par laquelle ils pussent obtenir de nouveaux pasteurs. Aboulfeda, au quatorzième siècle, et Bakui au quinzième, parlent encore des Nubiens comme chrétiens : Wansleben, qui était au Caire en 1673, dit que les églises sont encore debout en Nubie, mais qu'elles sont fermées, parce qu'il n'y a pas de prêtres. Burckhardt, dans ces derniers temps, n'a plus trouvé de chrétiens qu'à la frontière de l'Égypte.

Depuis pénétrèrent encore à Dongola, que ses habitans eux-mêmes honorent du titre de *Dongola-el-Adjouze*, c'est-à-dire l'antique Dongola ou Tongol (1), un grand nombre de tribus de mahométans nomades qui se mêlèrent aux pasteurs chrétiens, anciennes tribus du pays, et surtout aux Ababdés, à l'est, et aux Coubabish, à l'ouest. Ces derniers en sortaient souvent pour aller chasser aux esclaves dans le Dar-Four.

Selon le récit des Arabes, deux familles doivent avoir régné sur la Nubie jusqu'à ce que les Arabes *Scheygya* se fussent élevés à la prédominance dans ce pays. Ce sont les Zebeyr, au

(1) El-Macin, Hist. Saracen. Th. Erpenii. Lugd. Bat., 1625, IV, p. 81, 83, 99.

(1) Burckhardt, Trav., p. 67.

nord, et les Founnye (1) au sud; les Scheygya furent repoussés à leur tour par les mamelouks qui y fondèrent rapidement leur domination passagère. Depuis 1812 les gouverneurs turcs avaient attaqué les mamelouks par la violence et la ruse; décimés par ces massacres souvent répétés, ils se trouvaient réduits, de 4,000 hommes qu'ils étaient d'abord, à quelques centaines de guerriers. Pour échapper à une destruction entière, ils se réfugièrent dans les montagnes de la Haute-Égypte, chez les Ababdés. Reçus d'abord avec hospitalité, ils trahirent bientôt leurs bienfaiteurs; mais leur barbarie fut punie par l'expulsion et la défaite. Ils prirent alors la résolution désespérée d'aller à travers le désert, conquérir, par le sabre, un nouvel empire. Cette bande de farouches dévastateurs prit sa route par la Basse-Nubie (2) qu'elle ravagea sur son passage. Trois cents mamelouks blancs réunirent leurs debris près des cataractes d'Assouan; ils choisirent pour chef Ibrahim-Bey, l'un des partisans du fameux Mourad-Bey pendant l'expédition française, et, avec ces faibles forces, ils firent la conquête de l'ancien royaume de Dongola.

Ibrahim-Pacha, gouverneur de la Haute-Égypte, les poursuivit dans leur retraite à travers la Basse-Nubie, et les deux armées marquèrent leur passage dans la vallée du Nil jusqu'à Ibrim, par le pillage, la dévastation et le meurtre. Ibrim fut attaquée à plusieurs reprises, et, après bien des défaites, elle demeura la proie des mamelouks. Après avoir pillé cette ville habitée par un grand nombre de mamelouks et très-riche, les aventuriers, dont le nombre se grossissait toujours, s'avancèrent plus avant dans la Nubie, avec une ardeur exaltée par le succès. La dévastation et l'horreur marchaient sur leurs pas; un tiers de la population périt, et à ces ravages succéda bientôt une épouvantable famine qui empêcha leurs ennemis de les poursuivre. Les mamelouks atteignirent aussi l'île Moscho et le pays des Arabes Scheygya; selon leur coutume, ils payèrent leurs hôtes par la trahison et le meurtre et devinrent ainsi les maîtres de Dongola. Tous les membres dispersés de leur bande les y joignirent bientôt, et, selon la relation de Light (3), leur troupe s'éleva bientôt à 1,100 hommes; ils avaient en outre sous leurs ordres un corps de 600 esclaves nègres qu'ils avaient enlevés par force ou qui s'étaient réfugiés près d'eux; huit déserteurs anglais et dix français se joignirent à eux et leur firent des armes.

Le pacha d'Égypte, pensant que leur plan était de s'avancer en Abyssinie à travers le Sennaar et de renouveler ensuite la guerre contre les Turcs, près de la mer Rouge, envoya une ambassade (1) à Gondar pour prier l'empereur d'Abyssinie de s'unir avec lui contre les mamelouks; mais le *Ras-Welleta-Selassé* empêcha les ambassadeurs de pénétrer jusqu'à Gondar, comme il avait déjà empêché Salt de le faire quelques années auparavant.

Les mamelouks ne continuèrent pas leur retraite par le Habesch, comme le pensait aussi Burckhardt, mais ils restèrent quelque temps à Dongola où ils trouvèrent dans les Scheygya, les plus implacables ennemis. Ne se recrutant plus d'esclaves de la Géorgie, dont se compose seulement cette soldatesque, sans moyens de s'approvisionner d'armes à feu, de poudre et d'autres armes que le commerce seul avec les Européens pouvait leur procurer par Massoua ou tout autre port de la mer Rouge, plongés dans tous les vices d'une milice turque, à la fois vils comme des esclaves et cruels comme des tyrans, ils furent, pour Dongola et pour toute la Nubie, un horrible fléau, mais qui ne pouvait pas durer longtemps. Leur seul moyen de salut était de s'emparer d'un port de la Nubie (2), de Suakim, par exemple, afin de pouvoir, selon leur coutume, tirer du Caucase de nouveaux renforts. L'Égypte leur était à jamais fermée; le climat de Dongola, auquel ils n'étaient pas habitués, était très-contraire à des hommes venus du Caucase et vêtus d'épaisses étoffes de laine; aussi les fièvres putrides en enlevèrent-elles un grand nombre.

Nous sommes ensuite pendant plusieurs années sans rien apprendre du sort des mamelouks; plus tard on rapporte qu'ils furent taillés en pièces avec leurs alliés, près de Dongola, par les troupes de Mohammed-Ali, pacha d'Égypte. Leurs débris se réfugièrent dans une oasis située à trois journées de marche de Dongola, pour se rendre de là, à travers les déserts de la Lybie, à Tripoli ou à Maroc; le désespoir seul pouvait enfanter une semblable résolution.

Le Français Cailleaud arriva à Dongola (3) vers

(1) Burckhardt, Trav., p. 71.
(2) Ibid., p. 11.
(3) Light, Trav., p. 74.

(1) Burckhardt, Trav., p. 308.
(2) Ibid., p. 72.
(3) Cailleaud, p. 127.

la fin de 1820 à la suite de l'armée victorieuse du pacha. D'après sa lettre à Jomard, il ne trouva dans la ville que des antiquités de peu d'importance; mais, dans une île voisine appelée Argo, on voyait les ruines d'un ancien temple et deux colosses de granit rouge; le style de ces monumens attestait une grande perfection d'architecture. Au-dessous de cette île, à Sésée, on voit encore les ruines d'un temple qui a 1,080 pieds de tour, comme ce voyageur prétend s'en être assuré en mesurant les fondations. De douze colonnes qui portaient autrefois le temple, trois étaient encore debout, et leurs fûts ressemblaient à des troncs de palmiers. Près d'un village voisin appelé *Nouri*, se trouvent les ruines de sept temples et trente-six pyramides; près de *Therbœ* sont situées les ruines d'un temple superbe semblable à celui de Karnak, dans la Thébaïde. Il a 300 pieds de largeur; 90 colonnes de 30 pieds de hauteur, et il est couvert d'hiéroglyphes que le temps a presque entièrement effacés. Les bas-reliefs représentent des sacrifices et des triomphes; les prisonniers qui ont tous les mains liées derrière le dos sont des nègres et des Indiens ou des Perses, selon la relation de Cailleaud. Burckhardt aperçut de la rive droite du Nil cet édifice monumental qui s'élève sur le bord opposé; mais, à son grand regret (1), il lui fut impossible d'y arriver, parce qu'il n'avait pas de barque pour passer le fleuve. Il lui semblait plus grand que tous les temples égyptiens qu'il avait vus jusque-là, et il le regarda alors comme le monument le plus méridional de l'architecture égyptienne. Les environs de Dongola deviendront donc un jour, comme la Thébaïde l'est déjà depuis des siècles, un vaste théâtre d'observations et d'études pour les archéologues, les historiens, les architectes, les philologues et les artistes qui voudront connaître les temps qui ont précédé la Grèce.

3e Éclaircissement.

Troisième gradin du cours moyen. Dar-el-Mahass, Say Sukkot, Batn-el-Hadjar ou la contrée rocheuse, et les temples de rochers d'Ebsambal.

Au-dessous de Dongola, nous entrons immédiatement dans la contrée des cataractes de la Nubie, où nous n'avons d'autre guide à suivre que Burckhardt : sa marche trop précipitée à travers ce pays laissera une ample moisson à recueillir aux voyageurs qui viendront après lui.

1. *Dar-el-Mahass ou Wady-Mahass.*

Ce nom, que porte probablement aussi l'île Moscho (Machou), désigne la vallée du Nil qui s'étend, des deux côtés du fleuve, trois ou quatre journées plus bas. Ce pays comprend tout l'espace où le Nil coule encore à l'ouest, dans le voisinage d'Irau, qui peut être considéré comme la limite méridionale du district de Say (1). Le Nil entre dans cette contrée de Dar-el-Muhass, près de la cataracte de Koké, un peu au-dessous du 20e lat. nord; deux jours de marche à l'ouest, est situé, sur la rive gauche, le chef-lieu Tinareh; ce n'est qu'un amas de pauvres huttes entassées autour d'une petite forteresse bâtie en briques. Au moment où Burckhardt y arriva, ce château venait d'être enlevé à quelques rebelles par la horde indisciplinée de *Mohammed-Cashef*, l'un des gouverneurs héréditaires de la Nubie. Le voyageur courut, dans cette circonstance, le danger de perdre la vie, car on le prit pour un espion de Mohammed-Ali-Pacha; et la haine qu'inspire ici le gouvernement du pacha d'Égypte faillit coûter la vie à notre voyageur. Il fut forcé de retourner précipitamment sur ses pas, et nous avons été privés ainsi de documens exacts sur Dar-el-Mahass et Dongola. Un petit mek ou prince de Nubie gouverne cette contrée; il perçoit les impôts et paie un tribut aux gouverneurs héréditaires de la Nubie, ou cashefs. Le Melek de Dahass, dans le domaine duquel sont situés six lieux importans, avait la peau de couleur foncée; il était entouré de gardes armés de lances dont la physionomie ne semblait pas aussi bienveillante que celle des Nubiens du nord. Les habitans sont tous noirs; ils ont les lèvres renversées et pendantes comme les nègres, mais ils n'ont pas les joues saillantes et le nez aplati. Ils vont presque tous nus, les femmes elles-mêmes se montrent dans une complète nudité. Outre cette population qui ne comprend pas l'arabe, il s'y est encore établi des Arabes qui se disent descendans des *Koreyshites* de la race de Mahomet : ce sont en partie des Bédouins nomades, en partie des agriculteurs; les plus distingués des habitans de Mahass sont les marchands. Les Nubiens, qui habitent depuis

(1) Burckhardt, Trav., p. 75, 379.

(1) Burckhardt, Trav., p. 57, 65.

Dongola jusqu'à Derr, ne font aucun commerce avec le Dar-Four et le Bornou : ces Koreyshites seuls se livrent au commerce et même à celui des esclaves. Un esclave mâle vaut à Mahass de 25 à 30 dollars, une femme de 30 à 40; ils les mènent au Caire où ils les vendent à 150 pour cent de bénéfice; le chargement en retour leur rapportait en outre de 200 à 300 pour cent, parce qu'ils trouvaient, chez les mameloucks, un rapide débit de leurs marchandises (1813). Ils tirent les esclaves du Bornou qui, suivant le rapport d'un Arabe, est situé à vingt-cinq à trente jours de marche. Burckhardt rencontra une fois, près d'Eschké, une caravane d'esclaves (1) venant de Dar-el-Mahass et conduite par des Koreyshites; quand la paix règne dans le pays, cette caravane va régulièrement deux fois par an en Égypte, en suivant les bords du Nil; mais en temps de guerre elle prend sa route bien loin de la rive gauche, à travers le désert de Mahass et gagne ainsi la grande oasis qui a vingt-trois journées de marche d'étendue, puis de là elle se rend par Siout au Caire. Poncet prit autrefois cette route pour aller à Dongola. C'est dans le Dar-el-Mahass que sont situées, sur la rive gauche du Nil, les ruines gigantesques du temple de Soleb.

2. *Say*.

Le pays de Mahass est bordé au nord, de l'est à l'ouest, par une haute chaîne de montagnes qui s'abaisse près d'Irau, à l'endroit même où le Nil abandonne son cours occidental pour reprendre sa direction normale vers le nord, qu'il suit de là, sans presque s'en écarter jamais, jusqu'à la mer. Le fleuve coule dans le pays de Say près de cette courbe subite vers le nord; à cet endroit, les montagnes qui s'avancent tout près de la rive orientale, sont composées de fer terreux, comme près de la neuvième grande cataracte et dans les lieux où elles s'éloignent de deux ou trois milles du fleuve. La contrée de Say s'étend au nord, comme une grande plaine jusqu'au pays de Sukkot qui commence avec l'étranglement du fleuve, près d'Amara.

A son entrée dans cette vallée brûlante, dont l'immense bassin est couvert de plaines sablonneuses et de cailloux, le Nil se sépare en deux bras et entoure ainsi une grande île appelée *Say*, dont le nom s'est étendu à toute la contrée. Dans cette île, se trouve un château dont les murailles élevées sont composées alternativement de lits de pierres de taille et de briques; le petit nombre de canons qui le défendaient furent élevés par les Mameloucks. Vis-à-vis l'extrémité septentrionale de cette île, est située la montagne isolée d'Ollaky (Djebel Ollaky); elle s'élève au milieu d'une plaine où se trouve beaucoup de quartz et qui est couverte, jusqu'à Aamara, de petits cailloux, de pierres à feu et de cornalines, comme les plaines qui s'étendent autour de Suez, près de la mer Rouge. Le Nil parcourt lentement cette plaine en formant un grand nombre de serpentines.

La *Wady-Hamyde*, qui s'étend le long du côté oriental de l'île Say, est une bande de terre extraordinairement fertile, habitée par des Arabes qui ont leur mek particulier; le domaine de ce mek est le plus peuplé de tous ceux qu'on rencontre entre Dongola et Ibrim. Au nord de ce pays s'étend jusqu'à Koeyk, un grand bois de palmiers le long duquel on aperçoit les tertres tumulaires d'un grand nombre de saints de la Nubie. Les dattes de cette vallée brûlante et du pays de Sukkot qui l'avoisine au nord, sont préférées à toutes celles de la vallée inférieure, et on les regarde comme les plus belles et les meilleures qui croissent depuis Dongola jusqu'à Alexandrie. Elles ont ordinairement trois pouces de longueur; mais, comme on ne peut descendre le Nil à travers le *Batn-el-Hadjar*, ces fruits précieux n'arrivent que rarement en Égypte. Les habitans en font un très-grand commerce avec leurs voisins de l'est, les Dongolawy et les Arabes Scheygya.

L'île Say est très-bien cultivée à son côté oriental à cause du principal bras du fleuve; une montagne s'élève à son côté occidental. *Say* n'est pas soumise à un mek du pays; elle est gouvernée par un aga turc qui, comme ceux d'Ibrim et d'Assouan, est complétement indépendant des gouverneurs héréditaires de la Nubie : il commande une garnison turque de la Bosnie, établie sous le règne du sultan Sélim et qui jouit toujours ici de ses anciens priviléges. Le caschef Husseyn avait ici, à Ebar, une de ses vingt femmes qu'il avait réparties en autant de séjours différens, afin de trouver partout une patrie dans la vie errante que les caschefs nubiens sont forcés de mener continuellement pour lever les impôts.

3. *Sukkot*.

Le pays de Sukkot est situé entre le district

(1) Burckhardt, Trav., p. 41.

de Say et le Batn-el-Hadjar proprement dit, qui commence au delà *d'Okamé* (1), à la cinquième cataracte, près du mont *Lamoulé* (Gibel-Lamoulé). C'est la prolongation de la plaine de Say qui s'élargit encore davantage en descendant le fleuve : elle est enfermée dans le lointain, à l'est, par des montagnes qui forment un arc immense ; mais à l'ouest les éminences disparaissent entièrement et font place à une plaine sans fin qui semble se confondre avec le désert de Lybie. De ce côté, se trouve un chemin latéral qui conduit à la grande oasis à travers le désert. A l'entrée méridionale de la plaine de Sukkot, est située *Aamara* ; à son extrémité septentrionale se trouve *Okamé;* le sol ici est plus pierreux, et des îles très-basses remplissent le fleuve ; la plus grande est appelée *Kolbé:* elle a une lieue de longueur, et le gouverneur y réside : on la prendrait pour une île artificielle, formée par un canal profond. On y voit s'élever une antique chapelle chrétienne bâtie en briques et contenant une inscription grecque. Burckhardt s'y embarqua sur un canot formé par quatre troncs de pins attachés ensemble avec un gouvernail en forme de fourche, esquif absolument semblable à ceux que nous représentent les fresques des temples. Il navigua cette fois sur la rive gauche du fleuve, dont il n'avait parcouru jusqu'alors que la rive droite.

Immédiatement avant l'île, près de la *Wady-Dal*, le Nil est traversé par de puissans blocs de granit amoncelés l'un sur l'autre et par des îles de rochers ; ce fleuve franchit cette barre en formant des rapides. Les rives sont couvertes de dattiers. Jusque-là le sol présentait des roches de grès ; ici commencent les roches primitives du Batn-el-Hadjar, et ces blocs de granit sont les chatnons méridionaux de cette ligne de rochers.

A l'endroit où la vallée s'élargit au-dessus de ces cataractes, se trouve Zergamotto, d'où part une route qui conduit à Selima à travers le désert. Selima est située à deux journées et demie de marche, et elle exporte dans la vallée du Nil le superflu de sel gemme qu'elle produit. Ferké est aujourd'hui le chef-lieu de Sukkot. Autrefois c'était *Aamara*, située à l'entrée méridionale de la plaine et ville de grande importance, comme l'attestent les ruines d'un beau temple dont l'architecture est purement égyptienne. On y voit encore debout les fûts de six grandes colonnes du portique ; ils sont à peine calcinés, et leurs sculptures ressemblent à celles de Philæ et de Dakké ; seulement le travail en est moins parfait, cependant il est plus pur que celui des ruines de *Derr*. L'image de l'Ibis est souvent répétée ; au-dessus de chaque groupe de sculptures, on voit des places destinées à des inscriptions. Les fondemens du sanctuaire sont construits en briques cuites au soleil. Les autres parties de l'édifice sont en pierre calcaire, et c'est le seul temple de ce genre qu'ait vu Burckhardt, car tous les autres étaient bâtis en grès. Le style de ce monument attestait déjà quelque décadence dans l'art, et l'édifice est peut-être un des plus modernes de tous ceux de ce genre ; mais cette supposition aurait besoin d'être confirmée.

A partir du pays de Sukkot, en descendant le fleuve, on trouve une coutume très-humaine et bien favorable aux voyageurs qui parcourent ces contrées barbares ; le même usage se retrouve dans la Haute-Égypte, mais plus développé et plus grandiose : cette coutume consiste à placer sur les routes, à de courtes distances, des vases remplis d'eau fraîche ; ces vases sont disposés sous un abri, dans l'intention de secourir les voyageurs : dans chaque village de la Nubie, un homme reçoit un salaire pour remplir d'eau les vases qui sont sur les routes ; cette coutume est probablement aussi ancienne que les temples, et elle remonte, sans doute, à l'époque de la civilisation et de la prospérité de la Nubie.

Burckhardt vit encore près d'un grand nombre de villages des tombeaux de saints de la Nubie élevés le long des forêts de palmiers. Les habitans y déposaient en offrande des vases de terre et des nattes.

4. *Batn-el-Hadjar, Dar-el-Hadjar*, c'est-à-dire la contrée des rochers.

La limite septentrionale de Sukkot est formée par la saillie de la chaîne de montagnes de la rive droite ; cette chaîne s'avance de nouveau jusqu'au Nil, et porte, au-dessus d'Okamé, le nom de Lamoulé ; comme le rivage ne présentait pas de sentier praticable, Burckhardt mit six heures à la franchir : à sa pente septentrionale, est située la Wady-Lamoulé, et un peu plus bas se trouve la cinquième cataracte qui porte le même nom. A cette montagne correspondent encore celles qui s'étendent plus loin à l'est, sur la rive droite du Nil.

Les cimes les plus élevées de cette montagne (1) surgissent immédiatement au-dessous de Lamoulé, à l'est d'*Ambigo*, où se trouve la sixième

(1) Burckhardt, Trav., p. 50, 52.

(1) Burckhardt, Trav., p. 48.

cataracte. Ces hautes montagnes s'annoncent ici au sud et accompagnent les deux rives du Nil jusqu'à Ebsambal, au-dessus d'Ibrim; mais elles présentent une plus grande élévation sur la rive droite que sur la rive gauche, et donnent à tout le *Batn-el-Adjar*, le caractère d'une contrée hérissée de rochers.

En effet, elle s'étend, sous différens noms, dans toute la contrée des cataractes jusqu'à la Basse-Nubie; souvent elle resserre tellement le Nil qu'il n'a pas plus d'un jet de pierre de largeur, et qu'aucun sentier praticable ne longe ses bords. Les rochers pendent sur ses rives; des bancs, formant une infinité d'îles et d'écueils, traversent et embarrassent son cours et produisent ainsi des bas-fonds, des entonnoirs et des rapides; toute espèce de navigation est ici impossible, et, même dans les plus grandes eaux, elle présente d'insurmontables dangers.

Au-dessous d'Ambigo vient la septième cataracte; elle se trouve à la passe sauvage d'*Akabet-Djebel-Doushé*, dans un désert de rochers aux masses bouleversées et sombres; on l'appelle la cataracte de *Seras*; et, après un grand nombre de petites îles formées par des écueils, se trouve la huitième, ou la cataracte de *Wady-Attyr*.

Jusque-là on n'aperçoit aucune trace de culture. Attyr (1) est l'endroit le plus important de ce pays de rochers. Çà et là et seulement sur les îles, on aperçoit une tour bâtie de briques et en ruines; ces îles semblent avoir été, dans la plus haute antiquité, comme plus tard, les seuls endroits habités du pays. On trouva dernièrement, dans l'une d'elles, un gros manuscrit cophte, écrit sur une peau de gazelle; il est aujourd'hui dans la possession de M. Drovettis, et il doit être, selon Burckhardt (2), d'une très-grande valeur. On ne découvrait nulle part d'autres ruines d'habitations. Ces rivages, qui ne sont aujourd'hui parcourus que par des bandes de brigands, ne devaient pas offrir plus de sûreté dans l'antiquité.

Le sommet de la montagne qui s'élève sur la rive gauche du Nil, à trois lieues au nord de la *Wady-Attyr* et tout près de la cascade d'Attyr, est couronné, dans ce long et horrible désert, des débris d'antiques habitations. Ce sont les ruines d'un grand nombre d'édifices bâtis de briques qui couvrent tout le rocher et sont entourés d'une double muraille ou plutôt d'un mur et d'un rempart. La muraille a 12 pieds d'épaisseur et 30 de hauteur; le rempart, large de 20 pieds, est composé de pierres de taille irrégulières et posées l'une sur l'autre sans ciment et avec un certain art. C'est une forteresse très-ancienne, selon Burckhardt; elle ferait supposer que là fut autrefois une colonie importante qui aurait eu à se défendre contre des ennemis redoutables, peut-être contre les puissans Blemmyes, qui probablement inquiétaient autrefois les colonies des prêtres dans leurs processions sur le Nil et dans leurs expéditions commerciales, de même qu'ils repoussèrent plus tard, dans les mêmes lieux, les armées des Ptolémées et des préfets d'Égypte.

Au milieu de cette forteresse, se trouve un petit temple très-ancien, bâti en grès et d'une architecture très-grossière; il ressemble aux petits temples que l'on trouve dans l'île Eléphantine. Il n'a que douze pas de longueur, et il est soutenu par quatre piliers couverts de sculpture; on voit des deux côtés, sur la muraille, le vaisseau d'Osiris sculpté en pierre et un grand nombre de personnages dont les mains sont toujours placées sur les épaules de celui qui précède.

Cette rive occidentale ne présente qu'une vaste contrée déserte d'où accourent des troupes de gazelles (1) qui descendent sur les bords du Nil pour s'abreuver de ses eaux et se nourrir des herbes du rivage.

Sur la rive orientale surgissent, près de la Wady-Attyr, les premiers rochers de porphyre (2); leur masse rouge et verdâtre est recouverte de plateaux de feldspath rouge. A ces rochers succèdent des masses de chlorit et de schiste micacé, car toute cette haute chaîne orientale est coupée de roches primitives. Elle porte ici le nom de Gibel-Bilingo, et son plateau stérile, Akabet-el-Benat, qui s'étend parallèlement au Nil, est complètement inhabité. Plus loin, au nord, Burckhardt remarqua des roches de granit et d'énormes roches de quartz, près de Séras. Le chemin était très-inégal, montueux et pénible; le Nil est tellement resserré (3) entre des rochers de fer terreux, près de la Wady-Mershad, que Burckhardt lança une pierre sur la rive occidentale, où il trouva en revenant quelques maisons de briques, un cloître, et une église grecque dont les murailles étaient couvertes d'images de saints. En cet endroit, la vallée s'élargissait de manière à former une petite

(1) Burckhardt, Trav., p. 47.

(2) Ibid App., p. LXXIX.

(1) Burckhardt, Trav., p. 79.

(2) Ibid., p. 47.

(3) Burckhardt, Trav., p. 44, 83.

plaine dont le sol est propre à la culture; tout l'espace précédent n'offre pas de champs cultivés; on y manque des productions les plus nécessaires et même de dourrah. Les rives, hérissées de roches, sont couvertes çà et là de palmiers-doum, d'acacias et de tamaris; la contrée du Batn-el-Adjar n'a en général que très-peu d'endroits cultivés; les bords du fleuve sont presque toujours trop élevés pour qu'on puisse arroser la terre; cependant on voyait qu'un grand nombre de ravins, des wadys, avaient été autrefois cultivés à l'aide des roues à pots. Mais aujourd'hui (1) toute la contrée est tombée dans la plus grande misère. De toute la population des anciens temps, Burckhardt pense qu'il ne reste pas aujourd'hui plus de 200 habitans. Ils prétendent être une colonie venue de la Mecque et se disent *schérifs*, c'est-à-dire de la race de leur prophète. Abdallah-Ibn-Embyd, leur chef, habite dans la vallée Attyr, et se donne le titre de roi, melek. Quoique de couleur très-foncée, ils ont les formes belles et les traits du visage très-délicats; ils parlent aussi un peu d'arabe, mais ils sont plongés dans la grossièreté la plus sauvage et sont entièrement nus, hommes et femmes; ils portent des amulettes suspendues au cou, des bracelets et des pendans d'oreille de cuivre et d'argent. Le plus grand nombre de leurs tribus ont émigré à Sukkot et Dongola pour se mettre à l'abri des invasions annuelles des Arabes Scheygya qui, comme les Bédouins Hauran en Syrie, font un désert du pays qui les entoure, afin de se préserver eux-mêmes des invasions d'autres tribus.

Au nord de Mersbed, le Nil est de nouveau sauvage, bruissant, rempli d'écueils, et Burckhardt (2) compare cette contrée aux cataractes de Syène; cependant la vallée du Nil est encore assez large et forme un petit bassin fertile de cinq lieues de longueur, jusqu'à ce qu'elle se rétrécisse près de la cataracte de Wady-Halfa. C'est là qu'est la limite (3) des roches de fer terreux et de grauwacke, d'où surgissent les rochers de granit; au nord, leur succèdent immédiatement des rochers de grès qui couvrent toute la Nubie jusqu'aux rochers de granit des cataractes de l'Égypte. A partir de là, les montagnes qui forment les cataractes s'abaissent au nord de Wady-Halfa en côtes sinueuses et moins sauvages. On voit encore s'étendre à l'est, jusqu'à Fereyg, une chaîne de montagnes qui enferme encore une fois le Nil, puis se retire à l'est, dans le désert; sur les derniers chaînons septentrionaux, où se trouve le château de *Kalat-Addé* (1), on voit s'élever des rochers formés de poudingues mêlés de quartz, de pyrites et de pierre trochéaire rouge; ce sont les seules roches de cette espèce que Burckhardt trouva dans toute la Nubie. Au-dessous de l'île *Beyllany* (Ballyane), sont situés, à la sortie du *Batn-el-Adjar* et à l'entrée de la Basse-Nubie, les temples de rochers dont nous avons déjà fait mention à Ebsambal, sur la rive occidentale du fleuve.

Burckhardt entendit d'une demi-lieue, pendant la nuit, le mugissement des cataractes, dans le temps des basses eaux; il trouva, des deux côtés du fleuve, un grand nombre de petits bassins desséchés et couverts de tamaris. Ces cataractes lui semblèrent (2) plus fortes et plus bruissantes que toutes celles de la Nubie, et il les trouva même plus violentes que celles d'Assouan; cependant la principale chute n'était formée que par un bras du Nil de 20 *yards* (aune) de largeur. Trois de ces cataractes sont très-violentes; cependant les Arabes y étendent des filets, dans les basses eaux, et prennent ainsi beaucoup de poisson. Belzoni (3), qui remonta les cataractes aussi loin qu'il lui fut possible pendant les grandes eaux, trouva le spectacle beaucoup plus grandiose, et eut de grandes luttes à soutenir contre les élémens, dans sa périlleuse navigation. Un grand nombre d'îles s'élevaient au milieu des tourbillons du fleuve, et il passa entre quatre d'entre elles, appelées *Givarty, Mainarty, Genesach, Ennerty*; elles étaient couvertes de palmiers, cultivées et habitées par quelques hommes qui semblaient vivre dans l'état de nature, car il leur était impossible, pendant la plus grande partie de l'année, de sortir de leurs îles ou de s'avancer plus au sud, sur le fleuve. *Mainarty*, la plus peuplée, avait pour habitans 4 hommes, 7 femmes et 3 enfans; on y voyait quelques brebis, des champs de dourrah et les débris d'un vieux château, à l'extrémité méridionale. Ces hommes étaient pauvres, mais ils semblaient pleins de bonté et de douceur. *Gulgé*, l'une des îles de rocher, porte encore les ruines d'une antique église, à l'endroit où le fleuve cesse entièrement d'être navigable. Les autres

(1) Burckhardt, Trav., p. 43. 46.
(2) Ibid., p. 43.
(3) Ibid., p. 46.—Belzoni, Voy., p. 84.

(1) Burckhardt, Trav., p. 38, 88.
(2) Ibid., p. 85.
(3) Belzoni, Voy., p. 141, 146.

îles, parsemées tout autour, ne sont que des écueils sauvages et déserts.

Le village *Wady-Halfa*, situé à la gauche du rapide, est la résidence d'un gouverneur de Nubie qui reçoit les impôts; les bateaux venant d'Égypte ne remontent pas plus haut. On amène ici, du désert voisin, des dattes et du nitre que l'on exporte vers le nord; mais les nombreux bancs de sable qui se trouvent dans le fleuve et le peu de profondeur de l'eau ne permet qu'à des bateaux plats de naviguer, en été, jusqu'à Ibrim. A l'ouest de Wady-Halfa, sont situées les ruines d'un petit temple; à partir de ce village, commence le pays uni et fertile où se trouvent *Sukoy*, *Dabrous*, *Eschké*, *Serra*, *Faras*, *Fereyg* : on y voit de grands bois de palmiers, des ruines d'églises et de cloîtres grecs, près desquelles s'élèvent les tertres tumulaires des saints de la Nubie; ces tertres ressemblent entièrement aux tombeaux (1) qui se voient en Syrie et dans la plaine (2) héroïque de Troie.

On remarque dans la *Wady-Fereyg*, sur les chaînons septentrionaux de ce pays montueux, un petit temple égyptien (3) entièrement taillé dans le roc et qui semble tout neuf; il a 10 pieds de longueur sur 7 pieds de largeur; il est supporté par quatre colonnes couronnées de chapiteaux égyptiens, et, des deux côtés, est pratiquée une chambre. Dans le fond du sanctuaire sont des tombeaux souterrains dont les parois sont couvertes de sculptures mystiques. Ce monument fut autrefois converti en église; on couvrit de plâtre les anciennes sculptures païennes, et on peignit par-dessus des images de saints parmi lesquelles on remarque encore St-Georges et le Dragon; on voit partout des inscriptions grecques. Vis-à-vis de ce monument, est situé, sur la rive occidentale du Nil, le temple colossal d'Ebsambal, taillé aussi dans le roc. C'est le monument le plus remarquable qu'on rencontre à l'entrée de la Basse-Nubie; les merveilles de son architecture étonnent dans ses souterrains mystérieux, dont la silencieuse obscurité, peuplée de mille statues animées et parlantes, pourrait révéler aux temps modernes l'énigme du passé! Il a bravé les lois inflexibles du temps, parce que le désert de Lybie, accroupi à ses pieds comme un sphinx, l'a protégé du manteau de ses sables : le voyageur Belzoni souleva pour un instant quelques plis du mystère, mais ils retombèrent dès qu'il fut éloigné, car le désert ne reconnaît pas de limites, comme la mort!

Ce sont deux temples consacrés à Isis et à Osiris; leur grandeur est telle qu'ils n'ont pu être élevés que par des milliers de mains; leur architecture atteste une grande perfection, et on peut les comparer aux plus beaux monumens égyptiens; cependant leur style les fait rapporter à une très-haute antiquité, et Burckhardt (1) les croit antérieurs à tous les autres temples de la vallée nubienne du Nil. Ces deux temples ne peuvent avoir été élevés que pendant la prospérité d'un grand empire, et ils sont les monumens éternels de la puissance d'un peuple et d'un état gouverné par les prêtres. Leur situation nous paraît aussi d'une très-grande importance. Nous croyons, et la configuration de la vallée du Nil en est une preuve, qu'à l'époque où fleurissait l'état théocratique et commerçant de Méroé, il exista entre cet empire, la Thébaïde et l'oasis d'Ammon, un centre de réunion pour la religion et le commerce qui alors étaient inséparables.

Ebsambal fut nécessairement alors le principal lieu de passage, la station; *l'emporium* entre Méroé et la Thébaïde; que le commerce se fit par eau ou par terre, c'en était ici le point de jonction et le centre.

Burckhardt (2) fait la remarque que, dans la haute antiquité, c'était probablement le commerce des dattes qui donnait aux Nubiens leurs richesses, à tout le cours du Nil le mouvement et la vie, comme cela est aujourd'hui depuis *Wady-Halfa* jusqu'à *Philæ*. Ce fruit précieux est une production propre à la Nubie et la source de ses richesses comme le blé l'était pour l'Égypte. Les marchands de Méroé avaient probablement leur station dans la première plaine de Sukkot, près du temple d'Aamara, bâti en pierre calcaire. Pour éviter les difficultés de la navigation à travers les cataractes, on chargeait les marchandises sur des chameaux et on traversait ainsi la contrée des rochers ou le Batn-el-Hadjar. La navigation était très-peu importante dans tout cet espace, ou du moins interrompue une grande partie de l'année : aussi on n'y trouve presque pas de traces d'anciens établissemens; il y en

(1) Burckhardt, Trav., p. 39.
(2) Vorhalle Europaeischer Völkergeschichten vor Herodot., p. 248.
(3) Ibid., p. 38.

(1) Burckhardt, Trav., p. 128.
(2) Ibid., p. 119.

aurait existé assurément si le Nil avait été aussi navigable en cet endroit que le Rhin dans son Batn-el-Hadjar, moins sauvage et plus peuplé, c'est-à-dire dans cette partie de son cours où il est resserré par des gorges de montagnes, entre Bingen et Bonn.

Lorsqu'on voulait prendre le chemin le plus court, on choisissait probablement la route de terre, à travers le désert de Lybie; en effet, la route de *Berber* à *Derr*, au-dessous d'Ebsambal, par Dongola, le long de la vallée du Nil, demande vingt-cinq jours de marche; mais les caravanes d'esclaves qui traversent directement le pays montagneux de la Nubie arrivent au même point en huit jours et rejoignent la vallée du Nil vis-à-vis d'*Ebsambal*. La seconde station se trouvait probablement à Ebsambal, sur le Nil. Les voyageurs qui avaient échappé heureusement aux dangers du désert ou aux difficultés de la navigation à travers les cataractes, sentaient alors le besoin de rendre grâces à leurs dieux protecteurs. Ici commençaient de nouveaux échanges; car les caravanes de la Thébaïde, du Delta, de l'oasis d'Ammon se rencontraient en ce lieu situé à moitié chemin du voyage. Les marchands offraient en commun des sacrifices, célébraient des fêtes, car la paix les unissait, la paix leur donnait le bien-être et le bonheur. Les souverains d'alors ne dominaient pas sur leurs ennemis de l'est et de l'ouest par la guerre, mais par l'idée de la religion et le culte des prêtres, comme nous en voyons aujourd'hui un faible reflet dans les fakirs de Damer. (Voyez plus haut.) Il nous est impossible de déterminer jusqu'à présent l'époque où furent bâtis ces temples d'Ebsambal, dans le sanctuaire de la Nubie; mais la situation du lieu, jointe aux faits que nous offre l'histoire de la civilisation des peuples placés sur les grands cours d'eaux qui unissent les hautes-terres aux basses-terres, assurent à cette station une prospérité plus ancienne et plus florissante que celle des grands marchés et des temples voisins.

La puissance qu'il fallut pour convertir une montagne entière en temple souterrain; ces rochers taillés en colosses, fils des premiers jours, l'œuvre de la religion et non d'un vain orgueil, debout à l'entrée comme les esclaves de la Divinité, les gardiens de la maison sainte; ces parois des rochers, couvertes d'hiéroglyphes inventés par Méroé, et qui, si le monument appartenait à l'époque des Ptolémées auraient dû céder aux inscriptions grecques; tout cela réuni nous fait supposer que nous avons ici sous les yeux un monument antérieur aux Ptolémées, contemporain des travaux les plus anciens de la Thébaïde, ou peut-être plus ancien encore, en remontant à l'époque de l'empire de Méroé. Mystérieux, solennel et grandiose, il reste une énigme pour les siècles suivans qui ne comprennent ni son but, ni la manière dont il a été exécuté, ni les caractères qu'il porte sur ses statues et ses murs. Semblable à tous les monumens du passé, on ne savait pas même le nom de celui qui l'a détruit, loin de savoir quelle main l'a élevé! Cependant il porte le nom d'un prince postérieur qui peut-être l'a restauré, celui de Psammétique; Belzoni, Mangles et Irby nous assurent qu'on y lit (1), écrite en caractères grecs, l'inscription: ΠΣΑΜΜΑΤΙΧΩΙ. Ce Psammétique, qui vivait en 636 avant Jésus-Christ, avait appris l'alphabet grec à Naucratis, des marchands ioniens et cariens. Ces Grecs ayant remonté le Nil donnèrent, en l'honneur de leur protecteur, le nom *d'Ebsambal* (*Psammapolis*) à cet emporium; l'appellation étrangère est ainsi parvenue jusqu'à nous, tandis que le nom antique fut perdu à jamais pour la postérité.

Ire Remarque.

Temples d'Isis et d'Osiris taillés dans le roc. Colosses d'Ebsambal (Psam-Polis).

Un jour et demi de marche au-dessous de *Wady-Halfa*, à l'endroit où le Nil coule entre des roches de grès, dans la direction du sud-ouest au nord-est, s'étend à l'ouest, une vallée dont les deux parois latérales se composent de deux rochers. Chacun de ces rochers a été taillé en forme de façade qui conduit dans un temple creusé sous la montagne. La montagne couvre ainsi de ses ténèbres les salles des temples taillés dans son sein. Ces temples portent le nom d'*Ebsambal* ou Epsambol (Ypsambol) (peut-être sont-ils ainsi nommés de Ψαμ-Πολις, ville de Psammétique); l'un d'eux était encore, en 1816, couvert aux deux tiers par les sables du désert; l'autre est entièrement à découvert, et il fut décrit, pour la première fois, par Burckhardt. Nous l'appellerons, avec ce voyageur, le temple d'Isis, pour le distinguer du temple d'Osiris. La description de ce monument fera voir pourquoi on lui a donné ce nom.

1. *Temple d'Isis.*

Il est élevé de 20 pieds au-dessus du niveau actuel du Nil, creusé dans les parois du rocher, et parfaitement conservé. Aucun chemin, aucun abord ne conduit maintenant à sa façade, dont les parois de rocher sont toutes couvertes d'hiéroglyphes.

(1) Nouv. Annales de Voyages, V, p. 454.

Des deux côtés du portail, on voit 6 statues colossales, 3 d'un côté et 3 de l'autre; leurs regards sont tournés vers le fleuve; elles se tiennent debout, un pied avancé devant l'autre. Chacune est accompagnée de deux figures plus petites, de 6 pieds et demi de hauteur. On voit, d'un côté, un jeune Osiris, le menton couvert d'une barbe légère et la tête parée d'une tiare; deux petites statues, de 4 pieds de hauteur, sont placées à côté de lui; près de lui, est une statue d'Isis, portant Horus dans ses bras; son visage exprime la bienveillance et la majesté; à côté d'elle, est un jeune homme, les bras pendans et la tête couverte d'un bonnet très-élevé. On voit, de l'autre côté, deux statues du même jeune homme, et, entre elles, la statue d'Isis, la tête parée du globe et portant les deux serpens sacrés.

Une porte étroite et élevée conduit dans la salle du *Pronaos*, qui a 13 pas de longueur sur la moitié de largeur; il est supporté par 4 colonnes carrées, dont les chapiteaux, comme ceux de Tentyra, sont formés de têtes d'Isis; seulement, ici, ces têtes portent une parure différente. Une grande porte et deux petites conduisent, à travers une salle dont les murs sont ornés de sculpture, dans la partie la plus reculée et la plus petite du temple (Adyton); trois sanctuaires plus petits (Adyta) sont pratiqués, comme des niches, dans les parois du rocher. Ces sanctuaires, avec trois chapelles de côté, sont tout couverts d'hiéroglyphes. Toutes les figures étaient peintes en jaune, les cheveux seuls étaient noirs; la chevelure d'Isis présentait alternativement des lignes noires et des lignes blanches. On voyait partout représentés des sacrifices où on offrait à Osiris des feuilles de palmier et de lotus. Burckhardt vit étendu aux pieds du vainqueur le géant Briarée, qu'on représente, dans presque tous les temples de la Nubie, comme le plus grand ennemi d'Osiris. Le style des sculptures semblait appartenir à une très-haute antiquité, et le temple lui-même paraissait avoir servi de modèle à celui de Derr; mais il est beaucoup plus ancien, et il était assurément consacré à Isis. Quelques pas au nord de l'entrée, on voit un bas-relief, sculpté dans le roc, représentant Osiris assis, et, devant lui, un suppliant qui lui tend les bras. Tout autour de ce bas-relief, les murs sont couverts d'hiéroglyphes. Selon une tradition, que Burckhardt entendit rapporter à *Derr*, il y avait, autrefois, devant ce temple, sur la rive du Nil, une statue colossale qui tenait dans ses mains le boisseau égyptien. Elle a été probablement couverte par les eaux, dans les débordemens du Nil.

2. *Temple d'Osiris.*

Il est situé à 200 *yards* du précédent, sur le revers opposé de la vallée, mais dans une position un peu plus élevée, à 100 pieds au-dessus du niveau du Nil. Sa façade est tournée vers l'est-sud-est. Un abord orné de gradins taillés dans le roc et de sculptures monte du Nil jusqu'au temple; mais les sables du désert, qui roulent sans cesse de l'ouest, dans la direction du Nil, ont couvert de leurs masses mouvantes l'entrée de l'édifice et toute sa façade. Burckhardt, qui le découvrit, ne put apercevoir que l'architrave du monument et les têtes de quatre statues colossales qui surgissaient du sable, et indiquaient qu'un édifice immense y était enfoui. Les têtes qui s'élevaient des sables n'avaient pas les yeux tournés vers le fleuve, elles regardaient le nord et la féconde terre d'Égypte. Burckhardt remarqua, dans les traits du colosse, la beauté d'une Pallas, la perfection du ciseau de la Grèce. La statue portait sur la tête un ornement en forme de boisseau égyptien, sur lequel était sculpté le nilomètre. Les membres des statues étaient couverts d'hiéroglyphes très-nettement gravés dans le grès. Il remarqua, entre ces deux statues colossales, une tête d'Osiris en forme d'épervier, et surmontée d'un globe ailé. D'après ses suppositions, devait se trouver là le pylône d'un temple renversé, devant lequel devaient être, assises ou debout, comme devant le temple d'Isis, 4 statues colossales, auxquelles appartenaient les têtes qu'on voyait surgir des masses de sable. Burckhardt trouva, derrière les colonnes, les parois du rocher unies au ciseau et couvertes d'hiéroglyphes. On y voyait, sculptées en pierre, 20 figures assises, de 6 pieds de hauteur. Les hiéroglyphes semblaient appartenir à une époque très-reculée, et ressemblaient à ceux de *Derr*; mais l'architecture et les sculptures de l'édifice se rapportaient aux monuments les plus parfaits de toute la vallée du Nil. Belzoni suivit bientôt les indications données par Burckhardt. Il déblaya les sables mouvants, et trouva, après bien des efforts, la porte principale du temple, enfouie à 35 pieds sous les masses de sable. Lorsque les fouilles furent achevées, on aperçut, à l'extrémité méridionale de la façade du temple, un rocher qui faisait une saillie d'environ 30 pieds, et nuisait ainsi à l'effet du fronton du temple, large de 117 pieds, et de 127, selon Straton. On voyait s'élever, des deux côtés de la porte, semblables à d'énormes piliers, les quatre colosses assis, qui sont les plus grandes statues de la Nubie et de l'Égypte, à l'exception du sphinx monstrueux accroupi aux pieds de la grande pyramide de Memphis, et qui est à ces statues comme 3 à 2.

Le rocher de la façade est de couleur brune, d'un grain bien uni, et très-propre à être sculpté; les parties saillantes du rocher, dans lequel on a taillé les colosses, se composent de grès blanc, et cette variété de couleurs fait un très-bel effet. Les colosses ont 25 pieds de largeur, d'une épaule à l'autre; ils ont 51 pieds de hauteur, quoique assis, sans compter la mitre, qui, seule, a 14 pieds de haut; leur visage a 7 pieds de longueur, la barbe

5 1/2, l'oreille 3 1/2, le nez 2 pieds 8 ponces, et l'œil 2 pieds 2 ponces 1/2 en longuaur; ils ont 15 pieds 1/2 des épaules au conde. L'épaule gauche da la première statue tonche à l'épanle droite de l'autre, de sorte qu'à elles qnatre eltes eonvrent touta la façade. Deux seulement sont à découvert. La troisième est encore enfouie sons le sable, et la quatrième est brisée. Le nez, la bouche, les lèvres, sont très-détteatement dessinés ; l'angle de la bouche est très-gracieux ; leurs formes sont belles; ils sont à demi nua, et le reste de leur eorps est couvert d'une robe irrégulièrement drapée.

La façade a 100 pieds, et la porte 22 pieds de hanteur ; la distance de la porte à l'architrava est de 56 pieds. An-dessus du portail, est sculptée en relief, dans nne niche, uue statue d'Osiris, de 20 plads de hauteur. Il porte, d'une main, la elef du Nil, et, de l'antre, le fouet, symboles de sa bienfaisance et de sa colère. La eorniche contient, dans l'entablament, nne rangée de singes assis, de 8 pieds da hant, 6 pieds de largeur, qui se tonchent l'un l'antre par les épaules ; leur nombre est trois fois sept.

La porte, haute de 22 pieds, conduit dans l'intérienr du temple, qni s'étend à 170 pieds sons la montagne. Il est divisé en quatre grandes salles prineipales et en plusienrs autres plus petites, qui, en tont, forment 14 chambres taillées dans le roc. Les quatre sattes qni se sntvent sont le *Pronaos*, deux avant-temples (Sekos) et le sanctnatre on *Adyton*.

La Pronaos a 57 pieds de longuanr snr 52 de largeur ; la voûte est sontenne par 8 piliers, qni ont 22 pieds de hautenr et 5 1/2 carres (6 pieds, selon Straton). A ehaqua piliar est jointe nne statue colossale an forme de eariatide, dont la mitre atteint ta voûte et la supporte également. Elles ont les hras eroisés, attitude qui fut, de tout tamps, le signe du repos et de la satisfaction intérieure ; elles portent la elef du Nil et le fouet, symboles de la bonté at du droit de punir. Elles ressemblent à celles du temple de *Médinat-Habou ;* lenr exéeution est parfaite, et les hiérogiyphes qnl les eouvrent sont plus hardtment dessinés qne ceux de l'Égypte. Elles sont nues jusqu'à la ceintnre, et ensuite voiléas jusqu'au genon. L'expression da leur physionomie est bienveillaute, graciense, semblable à cetle du *Jupiter-Mansuetus* des Romains, selon Straton. Elles ont la figure helle, l'arc supercilliairo bien dessiné, l'œil grand, les paupières bien fendues, le menton gracieusement arrondi; leurs lèvres inférienres sout nn peu saillantes, nn aimable sonrire entr'onvre leur honche; leur nez est légèrement arqué et se rapproche da la forme aquiline. La statne est couverte d'nne espèce de stuc richement coloré ; la paupière, par exemple, les sonrcils, sont peints en noir, et leur eonrbe est prolongée au delà da la longneur natnrelle. Le plafond du *Pronaos* est peint en bleu et en ronge, avac des hordnres où planent des ailes épaudues, qui semblent être le symbole de la prière. Les mnrs sont converts de peintnres dont le coloris a eonservé toute sa fraîchenr. On y voit un héros, monté snr nn ehar de bataille et prêt à décocher une flèche de son arc ; au-dessns de son casqne, plane nn génie allé ; sa robe lni tombe jusqn'anx genoux ; tl est paré de bracelets at de colliers ; des tapis précienx et des peaux de léopards convrent le char, qui est peint en bleu, en rouge et en jaune. Les coursiers attelés an ehar ont les naseaux gonflés ; leur bouche ne porte potnt de mors ; ils ne sont retenus que par une muserole et parés da riehes caparaçons. Le héros ressemble à eetui du temple de *Médinat-Habou*, daus la Thébaïde (c'est-à-dire la vtlle sainte du rol Habon, et non pas Médinat-Abon) (1). Trois petits ehars le suivent. Il attaqne, avec ses gens, nne forteresse qui est près de se rendre. Cette forteresse a deux étages : de l'étage supérieur se précipitent les ennemis percés de flèches, tandla que d'autres demandent merci ; au milien, sont das vieillards, et, en haut, das femmes suppliantes; devant les murs de la forteresse, on voit un habitant de la campagne qnl prend la fuite, et, devant lui, cinq taureaux s'élancent épouvantés.

Sur la seconde paroi, on voit le même héros marcher sur les cadavres de ses ennemis immolés, et en égorger d'autres ; nn muiâtre chasse devant lui une troupe de prisonniers, parmi lesqnels sont 4 blancs, 4 de coulenr foncée et 4 noirs ; tons ont la physionomie d'un earactère différent, et l'on voit que le héros a porté ses conqnêtes dans des climats et des contrées divers. Le héros a la taille cotossale ; le général des ennemis et ses soldats sont plus petits, mais cependant robustes et grands; les prisonniers, au contraire, ont la taille de pygmées. Une autre peintnre représente le héros offrant des sacrifices à Isis, en reconnalssance do la victoire. Cette Isis est noire. C'est la première statne de cette espèce qu'on rencontre en remontant le Nil, et c'est la senle différence qu'on observe entre la mythologie de la Nubie et celle de l'Égypte. Le héros brûle da l'encens à une Isis dont la tête est surmontée dn eroissant. Autonr, se déroulent les pompes d'une procession. On reconnaît partout le portrait du héros, mais son costume varie, et ti apparaît tantôt revêtn de l'habit de guarre, tantôt avec la robe de cérémonie at la mitra.

Sur ta troisième paroi, on remarqne un combat da sept chars de guerre ; plus loin, est représentée l'apothéose du héros et sa réception parmi les dieux. An jugement da Straton, la sculptnre, le dassin et les conlaurs penvent se comparer anx onvrages de Praxitèle, d'Appelles, de Canova. Le

(1) Burckhardt, Trav., p. LXXVI.

coloris est plein de fraîcheur et de goût dans les peintures; le dessin est parfait, quant à la vérité, à l'exactitude anatomique et à l'expression; mais la perspective, l'art de disposer les groupes, la composition, étaient absolument inconnus dans ce temps.

Voici quelles sont les proportions des arrière-chambres taillées dans le roc : le premier *Sekos* qui suit immédiatement la salle d'avant, a 37 pieds de largeur, 25 de longueur, 22 de hauteur, et il est soutenu par 4 piliers de 4 pieds carrés; ses parois sont seules couvertes d'hiéroglyphes. Le second *Sekos* est moins long, mais il a aussi 37 pieds de largeur. On entre, de cette salle, dans le sanctuaire, qui est long de 23 pieds et large de 12. On voit, contre la paroi du fond, sur un piédestal, 4 statues colossales, dont les têtes sont parfaitement conservées. Des issues, pratiquées dans la muraille de droite, conduisent de l'avant-salle, dans deux chambres isolées, taillées dans le rocher; la première a 38 pieds 10 pouces de long et 11 pieds 5 pouces de large; la seconde, 48 pieds 7 pouces de longueur et 13 pieds de largeur. Les parois en sont couvertes d'hiéroglyphes inachevés. Dans la paroi du fond de l'avant-salle, sont percées symétriquement deux portes, dont chacune conduit dans une antichambre d'où l'on pénètre dans deux chambres qui se prolongent sous la montagne. Chacune a 43 pieds de long sur 10 pieds 11 pouces de largeur; tout autour sont pratiqués des siéges taillés dans le roc. L'intérieur de la montagne avait été ainsi creusé et un grand nombre de salles destinées à recevoir de nombreuses assemblées.

Des recherches plus profondes nous apprendront, dans l'avenir, la destination et le sens de toutes ces peintures, de ces salles et de ces souterrains. Aujourd'hui, ces temples servent, aux habitans des environs, de retraite et d'asile contre les invasions des Maghrebi et des Bédouins de l'ouest, qui répètent, chaque année, leurs brigandages, et viennent, comme à une moisson, ravager périodiquement les bords du Nil. Ces peuples appartiennent aux hordes nomades qui font paître leurs troupeaux entre la grande oasis et Siout sur le Nil. Dans leurs expéditions, ils ravagent d'abord l'île d'Argo, puis le pays de Mahass et Sukkot, et poussent leurs brigandages jusqu'à Wady-Halfa, Derr et Dakka. Ils remontent ensuite chargés de butin, des rivages du Nil dans le désert, et ils se retirent vers Siout aussi promptement qu'ils étaient venus. Leurs forces se composent ordinairement de 150 cavaliers et d'autant d'hommes montés sur des chameaux. Personne n'ose s'opposer à leurs attaques, et les chefs de villages font souvent à ces brigands des visites et des présens. Les invasions de ces barbares dévastent la rive occidentale du Nil, dans tout le Batn-el-Hadjar, comme les Arabes Sheygya dévastent la rive orientale, et ces excursions annuelles sont la cause principale qui font, de ce littoral, une contrée sauvage et dépeuplée.

4e Éclaircissement.

Quatrième gradin du cours moyen depuis Ebsambal jusqu'à Assouan, Basse-Nubie, pays des temples.

1. Wady-Nouba.

A partir du pays que nous venons d'étudier jusqu'aux cataractes d'Assouan, qu'on regardait jusqu'ici comme la première cataracte, le Nil se fraie son cours, entre des collines de grès, dans une vallée moins étroite et plus fertile. Cette vallée se divise en deux parties : la Wady-Nouba et la Wady-Kenous. Des découvertes récentes nous ont fait connaître, dans ces contrées, un grand nombre de lieux et de monumens remarquables. Immédiatement au-dessous d'Ebsambal, sont situées, sur la rive gauche du Nil, les ruines d'une église grecque convertie en mosquée et portant un grand nombre d'inscriptions qui se rapportent au temps des Bysantins. Sept lieues et demie plus bas, se trouve Formoundy (1), où les Nubiens ont leurs plantations de coton les plus importantes; le cotonnier croît partout, dans cette vallée, depuis Dongola jusqu'à Kenné, dans la Haute-Égypte. Les femmes en tissent de grossières chemises qu'elles échangent contre du dourrah. Le lit du fleuve est rempli d'écueils, ce qui rend encore la navigation très-difficile. Belzoni gravit, en ce lieu, une montagne qui s'élève sur le rivage; il n'aperçut, de son sommet, que de vastes plaines désertes qui s'étendaient dans le lointain, à l'ouest, et au milieu desquelles il crut distinguer des cônes de Basalte.

Un jour de marche au-dessus d'Erméné (Ermyne, dans Belzoni), est situé *Tosko* (2) à la frontière méridionale du district d'Ibrim. Ce village se trouve dans une contrée couverte de rochers qui surgissent isolés, à pic et de forme pyramidale : Belzoni pense que ces rochers peuvent avoir donné aux Égyptiens l'idée de la pyramide. Un de ces rochers a été creusé, et l'intérieur en est soutenu par quatre piliers quadrangulaires. Ce monument est d'une exécution très-grossière, et c'est avec quelques autres en-

(1) Burckhardt, Trav., p. 36. — Belzoni, Voy., I, p. 127.
(2) Ibid., p. 35. — Ibid., p. 126.

core au nord d'Ibrim, les seuls sépulcres antiques qu'on trouve dans la Nubie jusqu'à Assouan. En Égypte, au contraire, leur nombre devient prodigieux : cette différence entre les deux pays est vraiment remarquable. On se demande : Où les Nubiens enterraient-ils donc leurs morts?

Burckhardt aperçut jusqu'à la Wady-Bostan ces rangées pyramidales et tronquées de rochers de grès qu'on prendrait, à la régularité de leur forme, pour l'œuvre des hommes.

Brim, Ibrim (Premis de Pétrone, dans Strabon; la *Premis parva*, infrà *cataracten* dans Ptolémée, dont la *Premis magna suprà Napata* nous est inconnue; le *Primi* de l'inscription de Silcon (1). — De ce lieu dépend un grand district qui s'étend de Tosko jusqu'à une demi-lieue au sud de Derr. Cette contrée produisait beaucoup de dattes; ce fruit précieux était pour elle une source de richesses et donnait lieu à un commerce important avec l'Égypte. Mais les mameloucks ravagèrent tout ce district dans leur retraite désastreuse; une partie des habitans fut entraînée en esclavage et l'autre prit la fuite : tous les palmiers de la vallée furent abattus. Th. Legh trouva le pays dans cet état de dévastation, et il se vit forcé de retourner sur ses pas.

Ibrim est situé sur la rive orientale du Nil, à l'extrémité méridionale d'une chaîne de montagnes qui s'élève, près du Nil, comme une muraille perpendiculaire d'une lieue de longueur. Une citadelle est bâtie sur la montagne; on voit encore autour de la ville des débris de murailles de briques; les maisons sont bâties en grès, les montagnes voisines offrent une complète solitude, la citadelle est en ruines. Light prétend avoir souvent remarqué la croix de Malte (2) sur les débris.

Ibrim fut détruit sous le règne du sultan Saladin; Macrizi et Abou-Schamah nous racontent ainsi ce fait, dans leur histoire : Dès le commencement de l'occupation de l'Égypte par les Arabes, on avait placé une garnison à Assouan, pour protéger Saïs, c'est-à-dire la Haute-Égypte, contre les Nubiens et les noirs. Après la révolution qui renversa les Fatimites, on négligea ce soin important, et aussitôt recommencèrent les invasions des Nubiens en Égypte. A l'occasion d'une de ces invasions des rois nubiens à Assouan, l'an 568 de l'hégire, 1172 de notre ère, le sultan Saladin envoya son frère *Schems-ed-Doulah* avec une armée pour attaquer Ibrim. La ville fut prise après trois jours de siége. Le frère du sultan s'empara aussi de la citadelle, située sur la montagne, où se trouvait une très-belle église consacrée à la vierge et surmontée d'un dôme et d'une croix. On mit le feu au dôme; l'évêque, tous les habitans de la ville et de la campagne furent emmenés en esclavage, hommes et femmes. Les historiens musulmans, qui exagèrent toujours, parlent de 700,000 hommes chassés de leurs foyers. Ibrahim, prince Kourde, fut placé à Ibrim comme gouverneur, et fit, de là, un grand nombre d'invasions en Nubie, mais il ne semble pas avoir régné longtemps. Depuis ce temps, Ibrim, où le préfet Pétronius avait fait bâtir un *castrum* romain, n'est plus qu'un monceau de ruines.

Les maîtres actuels d'Ibrim sont tout à fait de couleur claire, et on pourrait les appeler blancs, si on les compare aux Nubiens. Ils descendent de la garnison bosnienne que le sultan Sélim y avait envoyée. Ils sont fiers de cette origine et en dissensions continuelles avec les Nouba. Cependant Burckhardt remarqua la plus grande sécurité dans cette vallée; les monceaux de dourrah restent jour et nuit dans les champs, et les troupeaux paissent sans gardien sur les bords du Nil. Lors du voyage de Belzoni, les plantations de dattes étaient rétablies, mais elles ne s'étendaient pas encore à plus de 100 toises du rivage.

L'île *Ketté* est située au nord de la ville d'Ibrim, et encore dans son district, entre des rochers perpendiculaires et à pic dans lesquels sont creusés des souterrains qui ont jusqu'à 40 et 50 pieds de hauteur. Burckhardt les compare à ceux que l'on trouve dans la Wady-Mousa (dans l'Arabie-Pétrée). Une petite lieue à l'ouest du Nil, se trouve, dans une montagne de grès, un de ces tombeaux creusés dans la roche et si rares en Nubie. Burckhardt (1) le visita et le trouva large de 7 pas, long de 3 et haut de 3 pas et 1/2. Au milieu était un caveau profond; près de là une petite chambre qui semblait destinée à conserver des momies. Les parois étaient couvertes de bonnes peintures, semblables à celles des tombeaux de la Thébaïde, mais moins bien

(1) Niebuhr Inscript. Nubiens. Comment., p. 21. — Th. Legh, Narrat., p. 76, 79. — Burckhardt, Trav., p. 33. — Light, Trav., p. 83. — Belzoni, Voy., I p. 124.

(2) Quatremère, II, p. 89.

(1) Burckhardt, Trav., p. 93.

conservées. On y voyait représentés des sacrifices offerts à Osiris et au dieu Apis. D'un côté, on remarque un cynocéphale qui embaume une momie, une autre figure semblable portant une balance, et, devant elle, un sphinx. Dans la petite chambre sont représentés les attributs de l'agriculture, la charrue, la semence, etc. La rareté de ces caveaux de momies dans la Nubie, nous paraît un fait très-remarquable.

Derr, Derri (1), *Deir*. — Ce lieu situé à cinq lieues, par terre, au nord d'Ibrim, est la principale ville de la Nubie, entre l'Égypte et Dongola. Elle est la résidence d'un des caschefs de Nubie, dont la maison (2) est la plus belle habitation que Light eût vue depuis le Caire. Cette ville contient aussi une mosquée, la seule que les voyageurs aient remarquée dans la Basse-Nubie, jusqu'à Philæ. Aussi les Nubiens sont très-peu attachés au Coran et à ses préceptes. F. Norden (3) était déjà venu jusqu'à cette ville; mais il n'échappa qu'avec peine à la tyrannie et à la cupidité du gouverneur; tous les autres voyageurs eurent le même sort, à l'exception de Belzoni qui reçut un accueil bienveillant et à son aller et à son retour. Th. Legh arriva à l'époque où le caschef célébrait la fête de son mariage. Cette solennité fut appelée *fantasia* et dura 10 jours. Le caschef était adonné à l'ivrognerie; il avait 300 esclaves nègres qui lui servaient de gardes du corps et 300 cavaliers sous ses ordres (Burckhardt ne lui en donne que la moitié). C'était le plus grand marchand d'esclaves de son pays, ses troupes étaient sa propriété et il les achetait à Dongola, Sennaar et dans le Soudan. Elles levaient, pour lui, les tributs dans le pays et gardaient son harem. Legh fut reçu avec la même dureté, la même inhospitalité que Norden y avait trouvée, 75 ans auparavant. Dans l'audience qui lui fut accordée, l'Anglais offrit au caschef une montre que celui-ci refusa avec dédain : alors Legh suspendit son propre sabre au côté du musulman; tout à coup les regards du Nubien s'adoucirent, la satisfaction anima ses traits, car ce présent flattait plus son orgueil. Il voulut même lui faire présent d'une de ses femmes; Legh lui fit comprendre alors qu'il n'avait pas rencontré de harem au-dessous des cataractes du Nil, et le caschef s'en montra très-étonné. Hassan appelle aussitôt un jeune esclave nègre, âgé de dix ans, lui adresse quelques mots et lui donne sa main à baiser. L'enfant s'approche de Legh, tout ému, baise sa main et la porte à son front. Cette cérémonie indiquait que l'enfant avait changé de maître. Depuis ce temps, cet esclave favori de la mère du caschef resta toujours près de son nouveau maître et alla avec lui en Angleterre. La lame de Damas qui avait produit cet effet sur le barbare valait 500 piastres. Hassan accorda sur-le-champ la permission de s'avancer jusqu'à Ibrim et donna au voyageur des chameaux et des chevaux. Belzoni n'obtint de même l'autorisation de poursuivre son voyage qu'en faisant cadeau d'un miroir qui n'avait que 12 pouces de hauteur sur 10 de largeur; mais c'était le plus grand et le premier de ce genre qu'on eût vu en Nubie; de là le merveilleux effet qu'il produisit.

Les tracasseries qui empêchèrent Norden de poursuivre son voyage ne lui permirent pas de rien observer. Legh ne découvrit qu'un seul monument en ce lieu (1), c'était une grotte taillée dans la roche et dont le pylône était soutenu par quatre colonnes; l'avant-salle contenait deux rangs de piliers de 4 pieds carrés. De là on pénétrait dans le Sekos à côté duquel se trouvaient deux chambres dont une contenait un seul sarcophage. Light et surtout l'architecte Gau donnèrent de ce monument d'excellens dessins (2); Burckhardt aussi le décrivit, et en donna une esquisse. Belzoni le trouva très-délabré, et il le regarde comme un temple d'Osiris.

Burckhardt place ce monument derrière le village, sur la pente des rochers. Il est d'une très-haute antiquité et fut bâti longtemps avant les temples de Carnac et Gourné qui cependant appartiennent aux monumens les plus anciens de l'Égypte. La vue de ce temple caverneux, élevé au-dessus des tombeaux de Derr, remplit tout à coup d'une mystérieuse horreur. Il est entièrement creusé dans le roc et divisé comme les autres, en *Pronaos*, *Sekos*, *Cella* et *Adyton*. Après avoir traversé le majestueux portique qui conduit au *Pronaos*, on entre aussitôt dans l'obscurité solennelle du temple souterrain. Les chapiteaux du *Pronaos* ont 14 pieds de hauteur, et

(1) Th. Legh, Narrat., p. 69. — Burckhardt, Trav., p. 18 et 30. — Light, Trav., p. 74, avec planches. — Belzoni, Voy., I, p. 348.

(2) Voy. F.-C. Gau Neuentdeckte Denkmäler von Nubien. Tubingen, 1821. — Heft. I, tab. 10. Vignette, Wohnung des Kaschef zu Derri.

(3) Norden, Voy. d'Égypte et de Nubie, t, fol. 227.

(1) Legh, Narrat, p. 81.

(2) Gau Neuentdeckte Denkmäler von Nubien. Tab. 50.

devant eux sont assis des colosses couronnés de la mitre, comme à Gourné et à Thèbes. Ces piliers appartiennent encore à l'enfance de l'architecture; plusieurs bas-reliefs les entourent et les statues sont peintes. Dans la paroi intérieure de la *Cella* est pratiquée une porte sur laquelle est représenté un globe ailé, ou *l'œuf du monde*. Cette porte conduit dans le sanctuaire ou Adyton : on y voit quatre figures assises, taillées dans la roche, et dont le dos est adhérent au rocher; ce phénomène caractérise la plupart des temples caverneux de la Nubie. Il semble qu'on a pratiqué des tombeaux des deux côtés, et Light a copié quelques inscriptions chrétiennes sur ces sépulcres postérieurement établis. L'intérieur du temple est couvert de bas-reliefs. Sur l'un d'eux est représenté un héros monté sur un char poursuivant ses ennemis qui se retirent dans une contrée marécageuse et couverte de forêts. (Ne seraient-ce pas les Éthiopiens se réfugiant dans la Colla?) Ne pouvant les atteindre, le héros entraîne avec lui les blessés. Les prisonniers sont amenés devant un Osiris à la tête d'épervier; on y voit encore un groupe qui se trouve dans un grand nombre de temples égyptiens : le monstre Briarée va être immolé, Osiris tend le bras et retient ainsi le coup qui doit le frapper. (Peut-être cette allégorie indique-t-elle une victoire inachevée?) Briarée, l'ennemi implacable, peut-être le Typhon des Égyptiens, n'a ici que deux têtes, et quatre bras; en Égypte, au contraire, on le représente avec un nombre beaucoup plus grand de têtes et de bras, et cette addition trahit évidemment une époque plus jeune qui voulut ajouter à ce que lui légua l'antiquité. Derr, capitale actuelle de la Nubie, n'a que 200 maisons, et encore la plupart ne sont-elles que de misérables huttes; le village est entouré d'un bois de dattiers, et le commerce des dattes est le principal trafic des habitans. Beaucoup de bateaux chargés de dattes se rendent de là jusqu'en Égypte. On y transporte de même de jeunes palmiers, parce que ceux qu'on obtient par la semence sont ordinairement dégénérés. La plupart des habitans de la ville sont Turcs d'origine; ceux de la campagne sont de purs *Noubas* qui parlent nubien et arabe. Ils n'ont pas la physionomie nègre; leur peau cependant est très-foncée, leur chevelure épaisse, mais non laineuse; ils ont l'habitude de s'enduire de graisse pour se préserver de la vermine et se conserver la tête dans un état de fraîcheur.

On passe le Nil en bac à Derr; le fleuve change ici entièrement de direction pendant quelques lieues, et coule à l'est; mais bientôt, près de *Korosko*, il reprend sa direction normale vers le nord. Ce bac n'existait pas à l'époque du voyage de Norden (1); on ne voyait pas un seul bateau sur le fleuve; le Nil était alors si peu profond que les chameaux le traversaient tout chargés, et que le bateau du voyageur touchait souvent le fond (c'était au mois de janvier).

D'Ibrim à Korosko, s'étend presque sans interruption une forêt de palmiers, la véritable patrie du caméléon. Tous les cinq ou six cents pas, on rencontre quelques groupes de maisons; placés vis-à-vis l'un de l'autre sur les deux rives du Nil, ils portent le nom commun de Ouady; mais on les distingue en y ajoutant les mots *gharb* ou *shark* (c'est-à-dire ouest et est) (1), suivant qu'ils sont situés sur la rive lybienne ou arabique du fleuve. La vallée du Nil est mieux cultivée dans cet espace que dans toutes les autres parties de la Nubie et même qu'en Égypte.

Quelques lieues au nord de Derr, sont situées près d'*Hassaya* (*Aamada* dans Norden et Legh, *Amadou* dans Gau), les ruines d'un petit temple dont Burckhardt, le premier, a esquissé une image, et dont Gau a donné le plan et les proportions. Norden l'avait déjà vu. Il est situé sur la rive gauche du Nil et à moitié enfoui dans le sable. Cependant l'édifice ressort agréablement à l'œil avec ses formes simples, ses proportions gracieuses, et sa couleur plus claire se détache, d'une manière pittoresque, du fond des sables d'un blanc jaunâtre. Son avant-salle et la Cella indiquèrent aussitôt quelle avait été autrefois sa destination; une coupole qui s'élève au milieu annonce que le temple païen fut autrefois converti en église. La façade du temple est tournée vers le Nil; les débris de la porte se trouvent entre deux murs en forme de tour (propylon) qui formaient l'entrée, selon le style égyptien. Vient ensuite le Pronaos qui a 16 pas de longueur. On y voit quatre rangs de piliers quadrangulaires, et, dans les derniers rangs, l'intervalle qui sépare les piliers est muré. Le rang de piliers, placé devant l'entrée de la *Cella*, contient quatre colonnes, semblables à des colonnes doriennes, et qui semblent y avoir été placées pos-

(1) Norden, Voy., I, p. 225.

(1) Descr. de l'état moderne de l'Égypte, I, p. 406.

térieurement. Une porte avec un fort linteau, pratiquée au milieu du mur, conduit du *Pronaos* dans un vestibule obscur où donnent trois entrées qui mènent à trois chambres différentes. Dans celle du milieu, qui est la plus grande, tous les hiéroglyphes sont encore couverts d'une couche de terre sur laquelle on a peint des images de saints grecs. Les piliers de la rangée du milieu sont couverts d'hiéroglyphes en relief et les deux rangées latérales d'hiéroglyphes en creux. Le vestibule n'était éclairé que par l'ouverture de la porte; la chambre du milieu, ou le sanctuaire, tirait le jour d'une ouverture pratiquée en haut, sur le toit, et les quatre chambres latérales étaient éclairées de la même manière. L'ancien édifice porte 75 pieds 3 pouces de longueur et 29 pieds de largeur. Il est donc au nombre des monumens les plus petits. Plusieurs murs plus récens, bâtis en brique crue, s'élèvent tout autour, et forment des chambres voûtées, autrefois habitées par les prêtres chrétiens; elles sont aujourd'hui remplies de sable. Devant le temple est située une terrasse du côté du fleuve. Cette disposition caractéristique se retrouve près d'un grand nombre de temples nubiens et égyptiens. Elle servait, sans doute, de lieu de réunion aux marins et aux visiteurs pendant la saison des grandes eaux. Le temple est d'ailleurs très-bien conservé; mais le sable s'est amoncelé à 6 pieds de hauteur sur ses flancs, tout autour sont bâties les misérables huttes du village.

Areygya (1) n'est situé qu'à deux lieues et demie plus loin en descendant le fleuve; les rives sont toutes couvertes de sable; sous ces sables est un terrain d'alluvion très-fertile dont le niveau est maintenant au-dessus des plus fortes inondations du Nil. Burckhardt a remarqué le même phénomène en plusieurs endroits de la Nubie. Les *débordemens du Nil s'élevaient donc autrefois beaucoup plus haut qu'aujourd'hui*, car ce sol fertile fut assurément autrefois inondé.

WADY-SEBOUA, OU LA VALLÉE DES LIONS (2) (Sebua dans Norden, Sibhoi dans Legh, Seboo dans Light). — Cette wady est située un peu au-dessous du précédent village; elle s'étend des deux côtés du Nil, au milieu d'une contrée très-cultivée qui n'est pas habitée par des Nubiens, mais par une colonie *arabe* descendue des *Hedjas* dont on trouve encore des tribus sur le mont Sinaï. Ils se nomment *Aleykat*, et se disent frères des précédens; aussi ils ne parlent pas nubien, mais seulement arabe. Ce sont des marchands très-actifs, et ils sont en relation de commerce surtout avec le pays de Berber sur l'Atbara, éloigné d'eux de sept ou huit jours de marche (en prenant la route de terre par Mograt). Quatre chameaux chargés de marchandises arrivent, chaque semaine, de Berber à Seboua. Le chargement se compose principalement d'esclaves, d'ivoire, de gomme, de plumes d'autruches; on y amène aussi des chameaux pour être vendus de là aux marchés de la Haute-Égypte. Ces Arabes avancent ordinairement aux pauvres Nubiens de petits capitaux avec lesquels ceux-ci font le commerce à Berber; ils partagent ensuite les bénéfices avec les Arabes. Les marchands de Seboua envoient, chaque hiver, une caravane de 30 à 40 chameaux jusqu'au Caire. Le voyageur qui navigue sur le Nil aperçoit ici des ruines remarquables; elles sont situées vis-à-vis du village, sur la pente d'une montagne qui n'est séparée des eaux du fleuve que par une plaine étroite. Un double rang de sphinx accroupis conduit du Nil, à travers cette plaine, jusqu'au *propylon* du temple en ruine. Ce sont des corps de lions avec des têtes de jeune homme qui ont au menton une barbe légère. Les sphinx ont 11 pieds du nez à la queue. Ils forment une espèce de colonnade de 51 pieds de largeur, et sont placés à 18 pieds de distance l'un de l'autre. Leur nombre doit être très-grand, puisqu'ils s'étendent jusqu'à 50 pas du temple antique; mais cinq ou six seulement sont entièrement à découvert; les autres sont enfouis sous les sables, et deux seulement surgissent encore à une hauteur de 11 pieds. A l'entrée et à la fin de cette avenue de sphinx, se trouvaient des statues colossales, deux du côté du Nil et deux devant le *propylon*; elles avaient 14 pieds de hauteur; mais on n'en voit aujourd'hui que les débris. Tous ces monumens sont de grès, et ils semblent appartenir à l'antiquité la plus reculée. Burckhardt crut remarquer que les monumens semblables de la Haute-Égypte n'en sont qu'une imitation. Le *propylon* du temple, aujourd'hui tout en ruines, semble avoir servi de modèle au propylon beaucoup plus parfait du temple de Gorné dans la Thébaïde. Il a 28 pas de longueur, et, au milieu, s'élèvent deux ailes en forme de tour, mais pyramidales; entre ces deux ailes se trouve la porte conduisant au *Pronaos* qui est aux deux

(1) Burckhardt, Trav, p. 97.

(2) Norden, Voy., I, fol. 219. — Legh, Narral, p. 65. — Burckhardt, Trav., p. 17. — Light, Trav., p. 87, planche. — Belzoni, Voy., I, p. 118.

tiers enseveli sous les sables. On y voit cinq colonnes sans chapiteaux; devant chacune d'elles, se tient debout, comme à Gorné, un colosse de 16 pieds de hauteur, les bras croisés sur la poitrine, et tenant la clef du Nil et le fouet. Les hiéroglyphes sont en grande partie effacés; mais on y remarque encore, comme à Derr, Briarée, l'ennemi implacable, géant à deux corps. Le Pronaos, le propylon, l'avenue de sphinx, ne sont ici qu'en petit; mais on les voit répétés, dans des proportions colossales, au *Memnonium* de la Thébaïde et dans l'avenue de sphinx du temple de Carnac. C'est de ces sphinx au corps de lion que le wady Seboua tient son nom. A en juger par l'extérieur, dit Legh (1), les monumens de la Nubie paraîtraient beaucoup moins antiques que ceux de l'Égypte, car on les dirait encore tout neufs, et les pierres n'en sont pas du tout effleuries; l'âcreté de l'air ne les a point endommagés, ce qu'il faut attribuer à l'uniformité et à la sécheresse (2) de l'atmosphère en Nubie; Burckhardt confirme aussi cette supposition. Mais un autre ennemi plus redoutable travaille éternellement contre eux; c'est le désert toujours envahissant des sables de Nubie (probablement le *Typhon* des Égyptiens) qui a déjà enfoui tant de monumens sous ses masses mouvantes, et en a rempli presque tous les temples.

2. Wady-el-Kenous.

Le pays qui s'étend au nord de *Seboua* jusqu'à *Assouan*, s'appelle *Wady-Kenous*, parce qu'il est habité par les Arabes *Kenous* (Kensy au singulier) (3). Ils se disent venus du *Nedjet*, et ils se sont établis dans ce pays à l'époque où les Bédouins se répandirent, comme un essaim sans nombre, dans le *Maghreb*. Ils se divisèrent en deux petites tribus, les *Djowabères* et les *El-Gharbye;* toujours en querelle entre eux, ils se mélangèrent bientôt avec les habitans nubiens du pays (les Berbères ou Bedjas) dont ils prirent même la langue; de sorte qu'il devint difficile de distinguer les habitans primitifs de cette race plus récente. Leur langue n'a pas la consonnance arabe; on la parle généralement de Seboua à Assouan, et plus au nord encore jusqu'à Edfou, parce qu'un grand nombre de *Kenous* se sont établis, depuis peu, dans la Haute-Égypte. Les *Aleykat* qui habitent Seboua ont conservé, au contraire, leur langue dans toute sa pureté. Les langues des Kenous et des Nubiens sont donc deux *dialectes* (1) des langues nubiennes et tout à fait différentes de l'Arabe; on ne les parle, au nord, que jusqu'aux limites que nous venons d'indiquer; partout ailleurs, elles sont inconnues; et, dans tout le reste de l'Égypte, on ne parle qu'arabe.

Macrizi (2) nous raconte aussi l'origine de ces habitans de la Nubie septentrionale, qu'il appelle toujours les *enfans Kenz* (*Beni-Kenz*) et aussi *Kenz-ed-Doulah*. Ils descendent, dit-il, de la tribu des Arabes *Rebîah* (Rabyah), qui prirent une part active à la conquête de l'Égypte, sous Amrou. Ils habitaient primitivement dans l'*Yemamah*, c'est-à-dire dans l'intérieur de l'Arabie, et ils vinrent en Égypte l'an 240 de l'hég. (854 av. J.-C.), sous la conduite du calife *Motawakel*. Une partie d'entre eux s'établit dans le Haut-Saïd, lorsque les *Bedjas* dévastaient le Saïd oriental. Ces Arabes *Rebiah* tinrent en bride les Bedjas et se mélangèrent ensuite avec eux. Ils prirent possession des mines d'or de *Gibel-Alaky*. Devenus riches ainsi, ils bâtirent, dans le pays, le fort nommé Al-Nemanesch et y creusèrent des sources. Après bien des dissensions intérieures, la race des Kenz-ed-Doulah étant devenue dominante parmi eux, leur donna à tous son nom. Mais leur puissance est beaucoup moins grande aujourd'hui qu'elle ne fut autrefois, lorsque, par exemple, ils étaient les maîtres de la Haute-Egypte, et qu'ils possédaient encore Assouan, dont ils avaient fait la conquête en 1368 (790 de l'hégire). En 1412 (815 de l'hégire) ils furent chassés de cette possession par la tribu arabe des Howara qui égorgea un grand nombre de Kenz et détruisit Assouan. Depuis lors, Assouan est en ruines, et les *Beni-Kenz* se sont retirés, au-dessus des cataractes, en Nubie.

Dans cette grande wady Kenous, le Nil conserve, jusqu'à Assouan, sa direction vers le nord, mais cependant il dérive légèrement à l'ouest; son lit est toujours tracé entre des roches de grès, mais il est généralement *plus étroit* (3) qu'à aucune autre partie de l'Égypte; son cours est aussi beaucoup moins embarrassé par des bancs de sable. Aussitôt après la crue du Nil,

(1) Legh, Narrat., p. 67.
(2) Burckhardt Trav., p. 144.
(3) Ibid., p. 26.

(1) Vocabulary of the Kensy and Nuba linguage, dans Burckhardt, Trav., p. 153.
(2) Macrizi, dans Quatremère, II, p. 84.
(3) Burckhardt, Trav., p. 23.

les pauvres Nubiens ensemencent leurs champs de *dourrah* et de *dokhen*; dans les temps des basses eaux, ils sont obligés de suppléer à l'irrigation, à l'aide des roues à pots. On a presque partout de l'eau, dans les vallées, comme en Égypte, en creusant à une profondeur de 15 à 20 pieds; mais cette eau est saumâtre, d'un goût désagréable, et malsaine.

Il ne tombe pas de pluies régulières dans la vallée du Nil, mais seulement en passant et comme par exception; on ne retrouve la saison des pluies que dans le pays montagneux de l'est, et encore les pluies ne tombent que très-peu de temps. Le blé le plus commun de la Nubie est le *dourrah* et le *dokhen*; ce dernier est la principale nourriture des habitans de Sennaar et de Dar-Four, mais il n'était plus cultivé en Égypte : il semble appartenir ainsi au plateau élevé des gradins moyens. On cultive très-peu le froment, et il ne mûrit qu'à la fin de mars et d'avril, à l'époque où déjà la première moisson est terminée et où commencent les secondes semailles qui doivent être moissonnées au mois de juillet.

L'acacia (sant), *les tamaris*, *les palmiers*, *les coloquintes et l'oshour* (espèce d'asclépiade?) sont les végétaux les plus généralement répandus dans la vallée du Nil. Sur les montagnes pierreuses croît en grande quantité le séné (*senna-mekké*), dont on exporte les feuilles médicinales en Égypte. On voit aussi beaucoup de dattiers; on en trouve des plantations près de chaque lieu habité.

Des vaches, des brebis, des chèvres, quelques buffles composent le bétail peu nombreux des Nubiens; les riches seuls ont des ânes; on ne trouve de chameaux, comme animaux domestiques, que dans la wady Seboua et chez quelques tribus arabes. Le Suisse Burckhardt assure que, sur les montagnes de l'est, vit le *bouquetin* des Alpes, appelé *taitat* dans la Haute-Égypte, *areal* à Shendy, *beden* dans l'Arabie Petrée (1). On aperçoit, à l'ouest, les troupes de gazelles du désert de Libye. Burckhardt remarqua aussi, sur la rive occidentale, une grande quantité de *scarabées* noirs, qu'ils appellent *cafres*, c'est-à-dire infidèles, et qu'ils regardent comme venimeux. On voit beaucoup de *perdrix* dans les champs pierreux et sablonneux; sur la rive du Nil se trouvent souvent des *oies sauvages*, des *cigognes*, des *aigles* (rakham), et des *grues* en grande quantité. Mais l'oiseau qui abonde le plus est le *moineau*, l'effroi des Nubiens, dont il dévore au moins un tiers des récoltes. Burckhardt n'a vu nulle part, en Nubie, l'ibis, qui est représenté des milliers de fois sur tous les temples, et qui est devenu un des ornemens de l'architecture égyptienne. Les Nubiens ne pêchent pas dans le Nil (1), excepté aux deux cataractes, où ils appellent *dabesk* et *meslog* les deux espèces de poisson qu'ils y prennent.

Il est à remarquer que la rive orientale (2) du Nil est partout mieux cultivée que la rive occidentale; et, lorsque la vallée atteint quelque largeur, elle est toujours couverte du sol le plus fertile. Sur la rive occidentale est déposé le même sol; mais il est continuellement couvert de sables du désert qui s'avancent jusqu'au Nil, de sorte que le fleuve lui oppose ici des bornes infranchissables. Les vents du nord-ouest qui soufflent pendant le printemps et l'hiver sèment sur toutes les contrées le sable destructeur, et il n'y a des terres cultivées que dans les endroits protégés par des montagnes. La rive orientale est aujourd'hui beaucoup plus peuplée que la rive occidentale; mais tous les monumens importans, tous les temples antiques ne se trouvent que sur la rive occidentale. Ce fait est vraiment curieux, et Burckhardt l'explique par une remarque assez vraisemblable. Les peuples antiques voulaient arrêter, par ces édifices, l'action destructrice du désert, les efforts de Typhon, génie de la destruction, auquel est toujours opposé le bienfaisant Osiris, génie conservateur, symbole du Nil aux eaux fécondes.

Les ruines de *Wady-Moharraka* (3) ouvrent la ligne non interrompue des monumens dont les ruines proclament aujourd'hui que la Nubie fut autrefois très-civilisée et très-peuplée. Le Nil atteint, dans cette vallée, une assez grande étendue. Là s'élèvent, en beaucoup d'endroits, de grandes collines de décombres, composées de tessons brisés; elles attestent qu'une grande ville exista autrefois dans ces lieux. Dans la Haute-Égypte, les maisons d'un grand nombre de villages ne sont pas bâties en briques compactes, mais en tuiles urcéolées, placées l'une sur l'autre et cimentées avec du mortier (comme nous savons qu'était bâti le *Circus maximus* à Rome); ces murailles étaient moins solides que celles de briques, et probablement les édifices étaient ainsi

(1) Burckhardt, Trav., p. 24.

(1) Burckhardt, Trav., p. 25.
(2) Ibid., p. 21.
(3) Ibid., p. 14, 100.

construits dans cette wady ; de là viendraient ces grands monceaux de débris. Th. Legh (1) les observa aussi, et il aperçut au milieu les ruines d'une église dans l'intérieur des murs d'un temple égyptien, couvert d'hiéroglyphes et d'un mauvais style. On avait sculpté les chapiteaux longtemps après que les grossiers piliers quadrangulaires eussent été placés ; et, ce qui le prouve, c'est qu'un grand nombre de ces chapiteaux ne sont pas encore achevés. Legh donne à ces ruines le nom d'*Allaghi.*

Tout près de là, seulement un peu plus au sud, sont situées (2) les ruines du temple de *Moharraka* que Burckhardt décrit sous ce nom, et dont il nous a donné le plan. Light les appelle *Ouffeddouni* (Ooffeddoonee) (3). C'est un portique encore debout, composé de quatorze colonnes couronnées de chapiteaux de grandeur et de forme différentes, dans l'ancien style égyptien. Elles sont entourées d'un mur qui, comblant l'intervalle des colonnes, n'est nulle part interrompu. Le temple a une grande entrée et deux petites ; dans un coin se trouve une cage d'escalier qui conduit au haut de l'édifice. On ne voit nulle part d'hiéroglyphes qu'on trouve cependant sur tous les temples égyptiens, mais des images de saints avec des inscriptions grecques où se trouve le nom de *Johannes.* Light en a vu encore d'autres qu'il n'a pas pu déchiffrer. Burckhardt aussi trouva dans ce temple des inscriptions qu'il compare aux anciens caractères égyptiens que l'on voit sur les rouleaux de papyrus. Ce portique s'élève sur une terrasse de pierres massives ; cette terrasse a huit pieds de hauteur, et elle regarde le fleuve. C'est là qu'est la grande entrée ; mais aucuns degrés n'y conduisent. Elle servait probablement de lieu d'abordage aux embarcations pendant les grandes eaux : cependant l'eau du Nil n'atteint plus aujourd'hui la hauteur du portique. Il a 15 pas de longueur et 9 de largeur ; rien ne témoigne de son origine égyptienne que les feuilles de palmier de chapiteaux. Cependant il est grandiose, et il appartient probablement, selon les conjectures de Burckhardt, à la dernière époque de l'architecture égyptienne. Tout près de là, on voit encore un troisième temple qui diffère encore du précédent : il est plus gracieux, et fut autrefois consacré à Isis. Cette divinité y est représentée *en relief*, comme à Amadou : le genre de sculpture diffère donc de celui de l'Égypte, où les images sont gravées *en creux.* Selon l'opinion de Burckhardt, ce temple est peut-être un ouvrage des Ptolémées qui favorisaient la navigation et le commerce jusqu'en Nubie, au delà des frontières de leur empire. Nous supposons, avec Leake, que là est l'emplacement de l'antique *Hieron-Sycaminon* de l'Itinéraire d'Antonin.

Immédiatement au-dessous de Wady-Moharraka est située la petite île *Derar ;* au nord-est de cette île, Burckhardt remarqua, sur la rive gauche, près de Korti (1) (Corte dans l'itinéraire d'Antonin), les ruines du plus petit de tous les temples qu'on aurait vus en Nubie. Vis-à-vis de ce lieu s'élèvent, sur la rive orientale du Nil, les chaînons du Gibel-Ollaki qui s'étendent du Nil, à l'est, jusqu'aux bords de la mer Rouge : ces montagnes sont célèbres, chez les auteurs Arabes, par les mines d'or qu'elles contiennent. Burckhardt remarqua en effet que le Nil roulait ici dans son limon beaucoup de paillettes de mica jaune. Les mamelouks ont cherché un asile dans ces montagnes habitées par les *Ababdés.* Au pied du mont *Ollaki* s'étend dans la vallée du Nil, une plaine propre à la culture, mais aujourd'hui abandonnée ; elle est traversée par un canal en ruines qui servait autrefois à l'arroser. Tout près de là, se trouvent, sur la rive orientale, près de *Kobban*, les ruines d'une ancienne ville entourée d'une muraille bâtie en briques cuites au soleil ; ces ruines ressemblent à celles d'Edfou en Égypte, et sont probablement la *Contra-Pselcis.* Un peu plus bas sont situées, sur la rive gauche, les ruines de *Dakké.*

WADY-DAKKÉ (2) (*Decke*, *Dukkey* dans Light, et *El-Guaren* dans Norden, peut-être l'ancienne *Pselcis* de Ptolémée, IV, c. 5, et de l'Itinéraire d'Antonin). — La plaine de cette wady fut aussi autrefois cultivée et fertile comme le prouve encore l'humus qui la couvre, mais il est maintenant enfoui à 3 pieds sous les sables : les gazelles y habitent par troupes. Le désert s'est avancé ici jusqu'à la rive du Nil : elle est couverte de petites élévations isolées qui apparaissaient à Legh, dans le lointain, comme des pyramides ; on dirait que les pyramides de la Basse-Égypte sont de petites montagnes taillées

(1) Th. Legh, Narrat., p. 64.

(2) Norden's Karte vom Nilstrom, Tab., c. LIII.

(3) Light, Trav., p. 89.

(1) Burckhardt, p. 103, 14.

(2) Ibid., p. 103. — Legh, Narrat., p. 64, 84. — Light Trav., p. 69. — Norden, Voy, p. 19, et Tab. CLIV. — Belzoni.

et détachées dans ces lieux, puis transportées en Égypte. Burckhardt regarde les ruines du temple qu'on rencontre ici comme les plus belles de toute la vallée du Nil; et, selon Legh, elles sont les mieux conservées de toutes celles qu'on voit au sud d'*Assouan*. Devant la façade qui est tournée vers le Nil, s'élève un immense *propylon* qui se compose de deux masses pyramidales entre lesquelles est une porte, comme à Edfou. Devant la porte se trouve un fragment de sphinx. Ce *propyton* a 30 pieds de hauteur (selon Legh), 75 pieds de long (30 pas selon Burckhardt) et 40 de large (Light). Dans ses deux ailes sont pratiqués des escaliers qui conduisent au haut du temple, absolument comme dans le *propyton* de *Philæ*. Les deux ailes contiennent une infinité de petites chambres en haut et en bas, et la muraille qui fait face à la porte est couverte d'une infinité de sculptures et d'hiéroglyphes.

A seize pas de ce *propyton* qui, avec la haute porte pyramidale, caractérise presque tous les temples égyptiens et nubiens, se trouve l'entrée du *Pronaos*, placée entre deux colonnes à demi adhérentes à la muraille. Les chapiteaux de ces colonnes sont sculptés dans le style simple et presque grec du temple de Philæ, style qu'on ne trouve nulle part en Égypte. On voit, entre les deux colonnes, des scarabées ailés, et on remarque parmi les peintures un personnage qui joue de la harpe. Le Pronaos forme un carré long de 10 pas de longueur et de 7 de largeur. Le toit en est couvert d'énormes pierres de 15 pieds de longueur. Entre le *Pronaos* et l'*Adyton*, se trouve une petite chambre qui n'a que 4 pas de largeur et dont la forme est tout à fait étrangère aux temples égyptiens, quoique propre à celle d'un grand nombre de monumens nubiens. C'est peut-être une espèce de *cella* dont le but nous est inconnu. Une porte richement décorée conduit de cette salle dans l'*Adyton*. D'un côté est pratiquée une chambre obscure qui contient un caveau sépulcral au-dessus duquel est sculpté un grand lion sur le mur. De l'autre côté est placé un escalier qui conduit au haut de l'edifice. Derrière l'*Adyton* est située une quatrième chambre plus grande que les autres, communiquant, par une petite porte, à un étroit corridor. Ce corridor fait le tour du temple; il est formé par un mur épais de pierres de taille, qui enveloppe le temple de trois côtés. On voit, dans cette chambre, un grand bloc de granit, roche très-rare en Nubie. Le long des parois, sont des lotus en fleur, symbole de la vie : des offrandes sont placées devant ces fleurs. L'intérieur du temple ne renferme pas de sculptures historiques, tandis que l'extérieur en est tout couvert; elles représentent surtout des cérémonies religieuses; l'exécution en est parfaite, et elles peuvent être comparées aux plus beaux ouvrages d'Hermontis et de Philæ. Sur une espèce de terrasse qui conduit du temple au Nil, se trouvent deux longues inscriptions, l'une en hiéroglyphes, la seconde placée au-dessous et appartenant au même ciseau, en *caractères égyptiens* (common egyptian character, dit Burckhardt), semblables à ceux que l'on voit sur les rouleaux de papyrus : cette seconde inscription est peut-être une traduction de la première. Light croit que ce temple était dédié à Mercure, et il fonde son opinion sur des inscriptions grecques qu'il copia en ce lieu. Burckhardt et Legh assurent que l'extérieur du temple est tout couvert de semblables inscriptions. Cette courte description fait voir assez la haute importance de ce monument. Burckhardt pense que ce temple fut bâti sur le modèle de celui de Philæ, seulement sur une échelle plus petite; mais l'imitation, dit-il, est plus parfaite et plus belle que le modèle. Il est parfaitement conservé et il s'élève probablement sur l'emplacement de l'ancienne Pselcis. D'après une supposition de Niebuhr (1), qui est probablement confirmée par une inscription que nous ne connaissons pas encore, ce temple fut élevé par les navigateurs, en l'honneur de Ptolémée Evergètes II et de Cléopâtre.

WADY-GYRSHÉ (Garbe-Girshe dans Norden, Gnerfeh-Hassan dans Legh, Tutzis dans l'Itinéraire d'Antonin). — Au nord de Dakké, le Nil dévie un peu au nord-est, et, près de *Kostamne* se trouve l'un des gués peu nombreux que connut Burckhardt; au delà, la vallée s'élargit plus qu'en aucun endroit jusqu'à Assouan; elle atteint une largeur d'une petite demi-lieue, et c'est dans cette plaine qu'est située la wady Gyrshé. Elle est très-peu habitée, mais elle offre au voyageur les ruines d'un temple dont la simplicité et la grandeur excitent l'admiration de celui qui les contemple. Elles forment un contraste parfait avec le monument de Dakké, d'une architecture si parfaite et si savante, car elles remontent à l'enfance de l'architecture alors qu'on essayait d'atteindre le grandiose par le colossal. Ce temple, appelé *Djarn-Hosseyn* par les habitans, est à moitié creusé dans la roche. Pour arriver du Nil à ce monument, on passe,

(1) Niebuhr, Inscr. Nubiens, p. 16.

dit Burckhardt, sur les monceaux de décombres d'une ville détruite; ces débris couvrent au loin le penchant de la hauteur sur laquelle s'élève le temple. Belzoni trouva dans ces ruines quatre têtes de lions sculptés en pierre et un grand nombre de curieuses antiquités.

Devant le temple est un portique élevé dont la façade est soutenue par six colonnes rondes, composées d'un grand nombre de pierres, et les côtés par cinq piliers quadrangulaires taillés dans la roche. Un colosse de 18 pieds de hauteur, sculpté en grès et parfaitement conservé, se tient debout devant chaque pilier. L'une de ses mains est armée du fouet, l'autre est pendante. Ce sont des statues de prêtres avec la barbe légère au menton et la mitre des sphinx sur la tête. Leurs vêtemens étaient autrefois peints et dorés, ce qui devait faire un coup d'œil magnifique. Des deux côtés sont des salles ou corridors taillés dans la roche. Quatre de ces colosses sont accompagnés de groupes de trois statues qui ressemblent aux images d'Isis et d'Osiris.

Un grand portail conduit de ce portique dans le Pronaos, qui a 46 pieds de long, 35 de large et 22 de hauteur (Legh). Il est soutenu par deux rangs de piliers énormes sans chapiteaux, de 5 à 7 pieds carrés : trois s'élèvent de chaque côté. Devant chaque pilier est debout un colosse de plus de 20 pieds de hauteur; il représente un jeune homme avec le *boisseau* pour coiffure, la clef du Nil et le fouet à la main. On reconnaît au premier coup d'œil l'enfance de la sculpture dans ces statues grossières qui n'expriment qu'un *idéal* éthiopien. Les membres sont moins correctement dessinés que dans la wady Seboua, les cuisses ne sont formées le plus souvent que de blocs arrondis. Cependant tout, dans ces salles caverneuses, dénonce la puissance, tout commande le recueillement et le silence, tout éveille l'étonnement! On se croirait, disent Burckhardt et Legh, dans les grottes sacrées de l'Inde à Decan.

On voit, dans les niches du *Pronaos*, deux statues d'hommes et deux statues de femmes, semblables à celles de l'Égypte; les statues et les colosses étaient enduits d'un stuc épais, et on voyait qu'ils avaient été peints; dans la seconde chambre (*Sekos* ou *Cella?* 34 pieds de largeur et 14 de longueur, selon Legh) s'élèvent deux énormes piliers à côté desquels sont creusés deux caveaux probablement destinés à recevoir des morts. La troisième chambre (11 pieds de large et 15 de long) formait l'Adyton; deux petites chambres latérales sont pratiquées sur les côtés : la paroi du fond est garnie d'un banc taillé dans le roc, sur ce banc sont assises quatre figures colossales taillées aussi dans le roc, de manière que leur dos tient encore au rocher. Elles ont entre elles un certain air de ressemblance; ce sont, dit Legh, les images d'*Isis*, d'*Osiris*, d'*Apis* et de *Serapis*, divinités auxquelles on apportait les offrandes dans le mystérieux sanctuaire. Tout ce monument extraordinaire est taillé dans le roc vif, et les ouvrages sont demeurés à la place même des masses dont ils ont été formés. Mais les ornemens et les hiéroglyphes sont entièrement effacés par la fumée des feux des bergers, car ce monument sert aujourd'hui de retraite et de demeure aux bergers et à leurs troupeaux.

Wady-Ghardi-Dandour (1), c'est-à-dire Dandour occidental (Dandour dans Norden, Gorba-Dandour dans Legh, Garsery dans Light) au nord de Gyrshé, la vallée du Nil se resserre en affreuses gorges de rochers; pour gagner ici quelques portions de sol cultivable, les anciens habitans de la Nubie avaient construit des éperons qui s'avançaient jusqu'à 40 ou 60 pieds dans le fleuve, en brisaient la violence et protégeaient la rive voisine contre ses flots. On en voit encore plusieurs restes des deux côtés du fleuve, et quelques-uns de ces ouvrages se sont conservés jusqu'à nos jours. La montagne déserte ne communique au Nil que par des ravins de torrens desséchés; sur la saillie des rochers s'élèvent les rares huttes des Nubiens actuels qui placent ainsi leurs habitations afin de laisser à l'agriculture le peu de terre exploitable que la nature leur a donné.

On trouve dans cette contrée, sur la rive occidentale du Nil, un petit temple bien conservé avec un *propylon* dont la corniche saillante repose sur deux colonnes et ressemble beaucoup à celle du temple de Tentyra; le *Pronaos* est absolument dans le même style que celui de Dakké; au-dessus de la porte est sculpté le globe ailé ou l'œuf du monde. Les ornemens des colonnes se composent de serpens, de têtes d'Isis et d'Osiris. Les figures des murs extérieurs sont sculptées dans le même style que celles de Tentyra; elles sont bien exécutées, mais déjà elles attestent une décadence évidente dans l'art, et

(1) Burckhardt, Trav., p. 10, 110.—Norden, Voy., p. 216. — Legh, Narrat., p. 68.—Light, p. 68. — Belzoni, Voy., I, p. 112.

Burckhardt les croit postérieures au monument de Philæ. Legh remarqua que l'intérieur du temple était inachevé. Devant le temple est un grand espace entouré de murs de pierres cimentées. Il a 35 pas de longueur et 15 de largeur (100 pieds de long et 60 de large, selon Light), et forme devant le Nil une grande courbe, circonstance que Burckhardt n'avait remarquée nulle part ailleurs. Light prit cet espace pour les ruines du portique. Il servait peut-être, dans les fêtes, de lieu de réunion aux marins descendus à terre. Cependant Belzoni ne put découvrir de degrés qui conduisaient du fleuve sur cette terrasse. Legh trouva des inscriptions et les lettres symboliques Α Χ Ω, dans une grotte creusée derrière le temple et qui fut probablement habitée par des chrétiens.

. WADY-KALABSCHÉ (le temple du soleil). Monduli-Der, selon Niebuhr; *Ell-Halabtschi* dans Norden, *Kalabsche* dans Legh, *Galabsche* dans Light qui en a donné un dessin; on en trouve aussi une esquisse dans Burckhardt (voy. dans Gau, planche 14 et 15, les hiéroglyphes. Talmis et Contrà-Talmis dans l'itinéraire d'Antonin.) — La *wady Halabsché* est située au-dessus de Dandour. Avant d'entrer dans cette vallée, le Nil baigne encore les deux villages *Merouvan* et *Abughor :* on voit une petite ruine à Merouvan, lieu que Norden appelle Merowan et qui nous rappelle pour la troisième fois, le nom de l'antique Méroé. Le grand fleuve s'épand ici majestueusement dans une vallée pitoresque où, pour la première fois, des masses de granit surgissent des roches de grès; entre les roches saillantes de granit, le Nil forme aussi un grand nombre d'îles qui sont couvertes de débris. Light donne le nom de *shellal* ou de cataractes de Kalabsché, aux rapides peu importans qui se trouvent en ce lieu; selon l'observation de Buckingham, ces cataractes son situées précisément sous le tropique du cancer. Light remarque dans ce bassin, sur le versant des rochers de granit, des bancs d'*ostracites* pétrifiées, et ce phénomène lui fit supposer que cette vallée avait communiqué autrefois avec la mer Rouge et que les eaux de la mer y avaient séjourné.

Le voyageur Burckhardt se trouva ici en présence d'un magnifique spectacle. Les masses noires de granit qui surgissaient dans le large bassin, ces îles grisâtres semées sur les eaux claires du fleuve, les rives parées, du mois de mars au mois de juin, de verdure et de fleurs, tout cela fit sur lui une impression ravissante. Belzoni remarqua, dans les bois d'acacias voisins, les fours à charbon des Arabes Ababdés qui fournissent l'Égypte de charbon de bois. Sur la rive occidentale est situé Kalabsché, le plus grand village qu'on rencontre entre Derr et Assouan; c'est de ce lieu que la vallée tient son nom. Norden remarqua, qu'un peu au sud de Kalabsché, un grand nombre des huttes des habitans sont bâties en pierres et couvertes d'hiéroglyphes; il vit aussi, sur la rive orientale, près de Sherck-Abohouar (Abughor), un long quai bâti en pierres taillées en prismes, et si habilement liées qu'on n'aperçoit encore aucun intervalle entre les jointures.

La contrée qui entoure Kalabsché est couverte, au loin, de décombres de toute sorte que Burckhardt prit pour les ruines de l'antique *Talmis* et *Contrà-Talmis*, ville qui, dans cette situation, n'aurait pas dû sa prospérité à l'agriculture, mais à la navigation et au commerce; ce fleuve a souvent, en cet endroit, 80 à 100 pieds de largeur.

Au milieu de *Kalabsché,* sur l'espace qui s'étend du Nil au pied de la montagne, sont situées, à 180 pieds au-dessus du niveau du Nil, les ruines d'un grand temple. Burckhardt les regarde, avec celles de Dakké, comme les monumens les plus parfaits de l'antiquité nubienne. Ce temple ressemble, par sa position, à ceux de Tentyra et d'Edfou; ses colonnes ont les chapiteaux de Philæ; ses murs sont très-habilement construits, et le style de son architecture appartient à l'époque où l'art égyptien avait atteint sa perfection. L'extérieur du temple est entouré de longues murailles sur lesquelles Belzoni crut remarquer les traces des anciennes habitations des prêtres. Une terrasse pavée, ou *area*, est située sur la rive du Nil et semble avoir été destinée à l'abordage, pendant les grandes eaux. Un escalier conduit de cette terrasse au temple. Tout autour gisent un grand nombre de sphinx brisés; ce qui fit supposer à Light qu'il existait autrefois une avenue de sphinx conduisant, comme à Seboua, jusqu'au pylône du temple. On voit aussi un grand nombre de tombeaux, et Burckhardt remarqua sur les murs plusieurs têtes de sphinx. Les murs extérieurs du temple sont chargés de sculpture et ornés de colosses, comme à Tentyra et Edfou; mais l'exécution de ces ouvrages est beaucoup plus grossière que celle des figures de l'intérieur du temple.

Ce temple n'est pas creusé dans la roche; il est bâti en pierres, mais très-délabré. Le *propylon*, qui est encore debout, est d'une grande beauté et d'une grande simplicité. Deux masses

pyramidales s'élèvent aux deux côtés, et au milieu de la façade, se trouve la grande entrée, de 100 pieds; de toute la colonnade il ne reste plus qu'une seule colonne de 3 pieds 3 pouces de diamètre; les autres gisent çà et là éparses et brisées.

La façade du Pronaos a quatre colonnes très-belles et deux pilastres qui tiennent à moitié dans le mur, comme nous le voyons dans les monumens de *Meharraka*, *Dakke*, *Dendour*, *Mardaky* et *Debot* : ce genre de construction est commun aussi aux temples de Philæ et Tentyra. Le mur seul de la façade contient des sculptures; on y voit le Briarée à deux têtes (Typhon) sous la puissance du vainqueur, protégé par Osiris. On remarque, dans l'intérieur du temple (voy. le plan de Burckhardt) des cellules très-petites, faites d'une seule pierre et capables de contenir un homme; on dirait qu'elles étaient destinées à servir de prison ou de loge pour garder des animaux sacrés.

La grande *Cella* et l'*Adyton* sont peints à l'intérieur; les peintures ont encore toute leur fraîcheur et se sont mieux conservées qu'à Philæ, parce que la couche de gypse dont on les avait postérieurement couvertes, les protégea contre le temps et n'est tombée que très-tard. Belzoni trouva le coloris plus vif et plus frais que celui de toutes les autres peintures de l'Égypte; le rouge, le bleu, le vert et le noir sont les principales couleurs. L'Osiris, à la tête d'epervier, est peint en vert-clair, et ses vêtemens offrent le mélange d'un grand nombre de couleurs. Quelques femmes tenant la fleur de lotus, sont peintes tout en noir; leurs cheveux sont noirs ou azurés; l'espace qui sépare les doigts est peint en rouge.

Sur l'une des colonnes de ce temple, se voit l'inscription de *Silcon*, le *Basiliskos*, dont nous avons parlé plus haut : une seconde inscription dit qu'en ce lieu on adorait *Mandulis*, le dieu du soleil. Les Grecs avaient converti ce temple en église, comme l'attestent les images chrétiennes peintes sur la couche de gypse dont on avait couvert les peintures païennes. Le temple est bâti d'un grès très-fin que le temps n'a ni effleuri, ni endommagé; mais la main de l'homme a laissé partout des traces de sa violence et de ses ravages. A quelle époque? quel fut le destructeur? Nous ne le savons pas. Ce ne peuvent pas être les Perses de l'expédition de Cambyse, si les suppositions de Belzoni sont vraies : ce voyageur prétend que ce monument a été bâti par les Égyptiens, sous la direction des Grecs, dans le même temps que ceux de *Philæ*, *Edfou*, *Tentyra*. Il n'appartiendrait pas ainsi à l'architecture gigantesque des premiers temps, mais au style égyptien d'une époque plus récente, lorsque l'art était plus perfectionné, plus noble, plus gracieux et plus simple.

A un quart de lieue de ce grand temple, gisent, au nord-ouest, les ruines d'un temple beaucoup plus petit, celui de *Dar-el-Wady* (1). On traverse, pour y arriver, les ruines de l'ancienne ville qui s'étend une demi-lieue, sur un espace couvert de pierres taillées, de membres de colosses et de décombres. Les habitans trouvèrent, parmi ces décombres, une lampe d'or massif avec sa chaîne; elle était de travail grec et avait servi au culte grec établi dans ces contrées; mais les Turcs l'ont fait fondre aussitôt.

Ce petit temple, taillé dans le roc, est moins remarquable par son architecture que par les sculptures qu'il renferme. Burckhardt est le seul qui l'ait décrit. On entre, par un passage ouvert, dans la Cella, longue de treize pas, et dont le toit est soutenu par des colonnes polygones; vient ensuite l'adytum. Les sculptures hiéroglyphiques de l'intérieur sont aussi grossières que celles de Derr. Le groupe du Briarée est répété sur les deux côtés du pylône. Ce géant ennemi, monstre à plusieurs têtes, a partout, dans les sculptures nubiennes, les cheveux taillés comme les Nubas d'aujourd'hui auxquels il ressemble encore par ses pendans d'oreilles et toute sa parure. Peut-être, dit Burckhardt, ce Briarée représenterait-il un des chefs du désert vaincu par le dominateur du Nil; les prêtres le représentèrent sous la forme d'un monstre à plusieurs têtes, parce qu'une victoire remportée contre lui n'était jamais le terme des combats, comme aujourd'hui les hordes des Bedouins, auxquels on applique encore ce proverbe en Orient : « Coupez à un la tête et cent autres repousseront aussitôt. »

Les murs de ce temple et de son avant-salle sont couverts d'images historiques très-intéressantes. Sur une des parois, est représentée une bataille. Le héros, monté sur un char tiré par quatre chevaux, comme à Carnac, chasse devant lui les ennemis vaincus : les fuyards courent vers une terre couverte de vergers épais, d'arbres aux larges feuilles, à la forme variée, dont les branches sont chargées de grappes de fruits et de singes. Peut-être cette contrée, dans laquelle ils

(1) Burckhardt, Trav., p. 115.—Belzoni, Voy., I, p. 116.

cherchent un asile, est-elle la Kolla qui borde l'Abyssinie. Deux autres chars, tirés par deux chevaux, suivent celui du héros; chacun contient une femme et le conducteur.

Dans une autre chambre, on voit Osiris assis sur son trône (1) : les sculptures sont ici en creux. Devant lui passent les vainqueurs chargés du butin conquis. Des hommes nus portent de gros morceaux de bois; c'est probablement l'ébène précieuse de l'Éthiopie qui, à cause de sa couleur noire, servait de cadre aux peintures des sépulcres des rois, dans la Thébaïde; un autre homme porte une chèvre sauvage, un second une autruche, un troisième un grand bouclier de peau de rhinocéros et une gazelle, un quatrième apporte des singes, un cinquième un morceau de bois précieux (peut-être du bois d'aloès, *bekum* ou *kena*); il chasse devant lui deux gros buffles; le sixième porte encore un morceau de bois sur lequel est assis un singe; puis vient une girafe avec son conducteur, et enfin deux hommes qui chassent devant eux des prisonniers vêtus de peaux. Au-dessus se voit la continuation de cette procession triomphale, un gros lion, une antilope aux cornes droites et des buffles; devant le trône du roi sont entassés une foule de carquois, d'arcs, de dents d'éléphans, de peaux d'animaux et toute une file de calebasses pleines.

Sur la paroi qui fait face à la précédente, est représenté le roi assis et sculpté en relief. On fait passer devant lui des prisonniers à la longue barbe, les mains liées derrière le dos, puis vient une troupe de femmes prisonnières, d'esclaves vêtues de longs habits blancs avec une haute coiffure sur la tête. Un autre tableau représente le sacrifice d'un prisonnier et le siége d'une tour dont un homme abat les murs à coups de hache.

Toutes ces sculptures sont, partie en relief, partie en creux et très-bien exécutées; elles appartiennent aux meilleures sculptures historiques de la vallée du Nil; le dessin en est très-correct et l'expression plus vive que celle des figures semblables que l'on voit à Thèbes. Elles représentent un fait important : le héros de l'Égypte s'est avancé jusque dans le pays des lions et des girafes, c'est-à-dire au delà de Dongola, de Sennaar ou de Méroé, dans les bois marécageux et chauds de l'Abyssinie, dans le pays de l'ébène et des belles esclaves. Ces sculptures représentent donc *une expédition victorieuse dans les pays au sud de Méroé*, dans le genre de celle de Rhamsès, représentée à Thèbes; Tacite (1) a décrit cette dernière avec étonnement, et elle lui sembla le monument d'une grande domination qu'il compare à celle des Romains et des Parthes.

Les ennemis vaincus sont des sauvages vêtus de peaux. Leurs cheveux sont coupés très-courts comme les Nubas du sud les portent encore aujourd'hui. La tour, entourée d'eau, est peut-être le château de l'île du Batn-el-Hadjar d'où les Nubiens faisaient de fréquentes irruptions en Égypte.

Les combats et les pompes triomphales représentés sur les temples de *Luxor* et de *Carnac* font allusion à des expéditions moins rapprochées des tropiques.

WADY-TAFA (2)(Norden *Taffa*, Light *Taceffa*, Olympiodore Θάπις, Ptolémée Τάφις). — Burckhardt aperçut, au nord de Kalabsché, les carrières dont on avait tiré les pierres pour bâtir le temple et la ville; Belzoni le visita aussi et y trouva un grand nombre d'inscriptions grecques, probablement sculptées par les tailleurs de pierre qui y travaillèrent sous les Ptolémées.

Près de la petite île Darmout, les roches de granit se montrent, pour un instant, sur le bord du Nil, mais elles disparaissent dans le voisinage de Tafa et font place aux roches de grès qui ont dominé jusqu'alors; au sud de Tafa, ces roches s'avancent jusqu'au fleuve en masses escarpées, de sorte qu'on ne peut l'atteindre par aucun sentier et qu'on est obligé de gravir pendant une heure les roches, pour arriver de nouveau au rivage de la Wady-Tafa.

Le village de Tafa a présentement de 200 à 300 habitans, et parmi eux un scheik qui habite dans un bosquet de palmiers. Des ruines sont éparses çà et là dans la plaine cultivée qui entoure le village et qui a une demi-lieue de longueur sur moitié de largeur. Ce sont pour la plupart les murs extérieurs d'habitations particulières; l'enceinte en est couverte de pierres, de portes, de piliers, de ceintres, et, au milieu de ces débris, s'élèvent les huttes des habitans actuels. C'est assurément l'ancienne *Taphis*,

(1) Voy. Bacrisl, dans Burckhardt, p. 498, App., et les notes 22 et 23.

(1) Tacite, Annales, II, 60.

(2) Burckhardt, Trav., p. 9, 121. — Norden, Voy., p. 81, 92. — Light, p. 60, planche. — Belzoni, I, p. 360.

et les ruines que l'on voit sur la rive orientale occupent l'emplacement de la ville appelée *Contra-Taphis*. Les habitans rapportèrent à Burckhardt qu'ils étaient d'abord chrétiens, mais qu'ils avaient embrassé l'islamisme après la conquête de l'Égypte par les musulmans; à cette époque, le plus grand nombre de leurs frères avaient été massacrés ou forcés de prendre la fuite; ils s'appelaient *Oulad-el-Nasara* (Nazareth), c'est-à-dire descendans des chrétiens. Un manuscrit arabe de la bibliothèque de Paris (n° 138, fol. 100) raconte qu'il y a en ce lieu un très-beau cloître, appelé *Ansoun*, d'une très-haute antiquité et d'une construction extraordinairement solide; près de ce cloître, vis-à-vis de la montagne, étaient situés quinze villages dont on ne voit plus de traces aujourd'hui. Light remarqua, au milieu du village, les ruines d'un propylône qui avait été anciennement converti en église, et Burckhardt visita, dans les roches voisines, deux petits temples qui étaient encore couverts d'images de saints grecs.

WADY-KARDASSY (1) (Norden *Hindau*, Legh *Sardab-el-Umbarakat*, *Gartaas* dans Light qui a donné les dessins du temple d'Isis et des carrières). — Au nord de Tafa, la vallée du Nil s'appelle, jusqu'à Dehmyt, *Wady-el-Mebarakat* (Legh *El-Umbarakat*): elle est habitée par une tribu des Kenous. Le pays est peu peuplé et les hommes habitent la plupart dans des cavernes. Le *sennamekke* croît partout sur les hauteurs. L'étroite vallée de *Kardassy*, située quatre lieues au nord de Tafa, est couverte au loin, dans une étendue de plus d'une lieue, de débris et de décombres qui nous indiquent assurément l'emplacement d'une cité antique dont le nom nous est inconnu.

Ces ruines sont très-curieuses : ce sont d'immenses espaces entourés de murs dans l'enceinte desquels se trouvent des décombres. Legh compta douze espaces différens ainsi enfermés dans les murailles. Burckhardt nous a donné la description d'un de ces singuliers monumens. Tout près du rivage, se trouve un de ces espaces murés, de 130 pas de longueur et 100 de largeur; au milieu gît un tas de maisons de pierre. L'entrée qui y conduit est une grande porte semblable à celle de la façade du temple de Merowan. Les murs ont 10 pieds d'épaisseur; les deux faces sont formées par de grandes pierres taillées, et l'intérieur est rempli de moellons, comme dans les constructions romaines. On n'y trouve pas d'hiéroglyphes. Ces monumens ne seraient-ils pas des fortifications élevées, sous les Ptolémées, par les Romains ou les Égyptiens, pour s'opposer aux invasions des *Blemyes*? Light mesura un de ces retranchemens, il lui trouva 135 pas sur toutes les faces, il avait encore 16 pieds de hauteur et deux entrées; l'une au nord, l'autre au sud. Les murs avaient aussi 10 pieds, et devant se trouvait une espèce de corps-de-garde.

Sur une éminence gisent les ruines d'un petit temple semblable à celui du temple d'Osiris, à Philæ; on voit encore debout un fragment du portique avec six colonnes qui portent des chapiteaux d'une exécution parfaite. Deux de ces chapiteaux ont des têtes d'Isis; leur coiffure est la même qu'à Tentyra; mais les pendans d'oreilles en diffèrent. L'entablement qu'ils supportent est formé de pierres de 16 pieds de longueur, et au-dessus de chaque tête on voit sculpté un temple monolithe. Les quatre autres colonnes ont des chapiteaux différens dont l'ornement se compose de feuilles de lotus; ils tiennent à moitié au mur. Les ornemens des chapiteaux varient aux angles opposés; les colonnes sont ornées, à l'angle du sud, de grappes de raisin et de feuilles de vigne sculptées en relief sous la volute. Les colonnes reposent sur des bases rondes, à 10 pieds de distance l'une de l'autre : leur diamètre est de 3 pieds. Le front septentrional du portique a 30 pieds de longueur et celui de l'est 36 pieds. Legh n'aperçut des hiéroglyphes que sur une seule colonne.

Près de ces ruines, sont des carrières de très-beau grès d'où on a tiré, dit Burckhardt, les pierres qui servirent à construire les monumens de *Parembole* et de *Philæ*. On y voit encore un grand nombre de sculptures et d'ouvrages commencés. Light remarqua un temple monolithe de 10 pieds de hauteur; au-dessus se trouvait une quantité d'inscriptions grecques, comme dans les carrières de Tafa; mais il y a beaucoup moins d'inscriptions égyptiennes que d'inscriptions grecques, et Light (1) en copia plusieurs qui toutes contenaient des noms de prêtres. On rapporta à Burckhardt, qu'une journée à l'est

(1) Burckhardt, Trav., p. 8, 122.—Norden, Voy., p. 213. — Legh, Narrat., p. 61, 92. — Light, p. 56, et les deux planches.

(1) Light, Tabula of Greek inscriptions in the quarries at Gartaas.

de Kardassy, doivent se trouver les ruines d'une ville appelée Kamlé et située dans les montagnes; jusqu'à présent cette citée est demeurée inconnue.

DEBOT (1) (Norden *Déboudé*, Legh *Debodé*, Light *Debou*, *Parembole* dans l'Itin. d'Ant.). — Ce village est déjà situé dans la *région du granit* qui ne s'étend que jusqu'à Assouan, et il occupe probablement l'emplacement de l'ancienne Parembole; au centre du village, se trouvent les ruines d'un temple, le dernier qu'on rencontre dans la Nubie, contrée si riche en monumens antiques, et qui, il y a vingt ans, était encore pour nous une terre inconnue. Ces ruines gisent sur la rive gauche du Nil; leurs sculptures et leurs colonnes semblent être une imitation de celles de Philæ, mais elles sont d'une exécution moins belle et elles appartiennent probablement a une époque postérieure, lorsque l'architecture et la sculpture étaient déjà en décadence. Le petit temple de Merowan paraît être contemporain de ces ruines; mais il a été construit avec plus de soin. Trois propylônes élevés, placés l'un derrière l'autre à des distances inégales, conduisent à la façade du temple, large de 60 pieds et formée par un portique à quatre colonnes; les deux colonnes du milieu portent des chapiteaux différens, de celles des extrémités. Une porte conduit du portique dans le *Pronaos* orné de sculptures : à partir du *Pronaos*, le temple s'étend 70 pieds en longueur, à travers un grand nombre de salles dont quelques-unes sont ornées de sculptures. On remarque, dans l'*Adyton*, deux petits temples monolithes taillés avec art dans un seul bloc de granit et parfaitement conservés; le plus grand a 12 pieds de long, 3 de profondeur et 5 de hauteur; le globe ailé surmonte la porte sur laquelle on aperçoit encore les trous des gonds : ils ressemblent absolument à ceux de Philæ, mais ils diffèrent des monolithes de *Gaou* (Antæopolis) qui sont beaucoup plus grands. Les images peintes sur les parois intérieures sont très-altérées et le temple est généralement dans un état de délabrement complet. Norden découvrit, près du temple, le long du Nil, un superbe quai, bâti en pierres de taille; les autres voyageurs ne l'ont pas remarqué.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil général sur les monumens de la Nubic, nous verrons qu'ils nous offrent des représentans et des exemples de toutes les périodes, de toutes les ères de l'architecture égyptienne. Ce n'est qu'en Nubie qu'on peut étudier l'histoire de l'art égyptien; car toutes les ruines des temples de l'Egypte, quelques-unes exceptées, doivent l'existence à une époque où l'architecture s'était élevée à un plus haut développement. Le savant *Gau*, de Cologne, patrie de l'ancienne architecture germanique, a entrepris d'étudier ces monumens dans l'intérêt de l'histoire, et de faire connaître leur exécution et leurs proportions; cette noble et pénible tentative est une des plus grandes des temps modernes et des plus importantes pour l'histoire de l'art et des peuples. L'ouvrage de Gau nous montrera la succession et l'âge de ces monumens que les conjectures de Burckhardt placent dans l'ordre chronologique suivant : *Ebsambal*, *Gyrshé*, *Derr*, *Samné*, *Ballyane*, *Hassaya*, *Seboua*, *Aamara* et *Kalabsché*, *Dekke* et *Meharaka*, *Kardassy*, *Merowan*, *Debot*, *Korty*, *Tafa*. Nous avons décrit plus haut les plus importans de ces monumens, dans l'ordre géographique où ils se sont présentés à nous et aussi complétement que nous l'ont permis les observations faites jusqu'à ce jour. La vallée du Nil se rétrécit tellement, au-dessous de Debot, qu'elle ne laisse plus même de passage commode pour les chameaux. Là est un des six endroits où l'on passe le Nil à gué, car il paraît qu'il n'y a pas de pont sur son cours en Nubie. Ces gués sont situés, dit Burckhardt, à *Seboua*, *Dakké*, *Gyrshé*, *Kalabsché*, *Dehmyt*, *Debot*, *Birbé*, sur la rive gauche, est le dernier endroit où s'étend la puissance des caschefs, il est la limite de la Nubie. Le pays de l'Égypte commence, depuis Hérodote jusqu'à nos jours, à la première île des cataractes d'Assouan, c'est-à-dire à *Philæ*, appelée Selw ajoud par les habitans.

Ire REMARQUE.

Basse-Nubie au moyen âge, ou Marys, le pays du sud, décrit par Ibn-Sélim, au dixième siècle.

Nous allons rapporter ici le récit curieux d'Ibn-Sélim, d'après la traduction la plus récente de Burckhardt, pour compléter ce que nous avons dit de l'état actuel de la Nubie, et pour jeter plus de jour sur l'histoire de ce pays jusqu'alors oublié dans l'histoire et la géographie modernes. Ce document est tiré de *El-Khetal*, de Macrizi; et, comme tous les récits des historiens arabes, il est encore assez intelligible pour nous.

« La première ville de Noubs, dit Ibn-Sélim, est

(1) Burckhardt, Trav., p. 126. — Norden, Voy., p. 212. — Legh, Narrat., p. 93. — Light, p. 57.

El-Kaszer (1), située à deux lieues d'Assouau. A une demi-lieue de là, se trouve la dernière forteresse des musulmans. D'Assouan à Belak, on rencontre un grand nombre de cataractes (les cataractes égyptiennes) qu'on ne peut franchir sans le secours d'habiles pilotes. Les croyans ont une garnison à la porte du pays des Noubas, on au défilé qui conduit en Nubie. De là à la première cataracte des Noubas, on compte dix jours de marche. » (Telle est précisément la distance entre Assouan et la cataracte de Wady-Halfa, que les Arabes appelaient aussi la première cataracte de Nubie. El-Kaszer est l'île de Philæ, qui tient ce nom de ses ruines merveilleuses. *El-Kaszer* (Al-Kasr) signifie une forteresse, et plutôt un beau château; c'est de là que les Arabes donnérent aussi à Thèbes le nom de Luxor d'*El-Aksor* ou d'*El-Kaszr* (2). Belak était une ville située près de l'île de Philæ, dans un endroit où l'on ne voit plus aujourd'hui que des ruines.) « Les musulmans, continue Ibn Sélim, vont souvent dans ce pays des Noubas pour y faire le commerce, et ils poussent leurs voyages jusqu'aux pays situés plus haut sur le Nil (Sennaar), où quelques-uns des leurs se sont même établis. Cette contrée est très-étroite et montueuse; le Nil est resserré dans son lit par les rochers du désert, et les villages sont situés à une grande distance les uns des autres, sur les deux rives. Là croissent le dattier et le mokel (palmier-doum?); on cultive la vigne dans les pays élevés. Le Nil ne peut inonder les bords, parce qu'ils sont trop élevés, et l'on fait remonter l'eau à l'aide de tympans tournés par des vaches; le froment est très-rare; l'orge et le *selt*(?) y viennent plus volontiers. Celui qui ne possède qu'une petite étendue de terre la cultive deux fois par an.

« Ce pays, situé au sud de l'Égypte, s'appelle ici *Merys* (Maris, dans Quatremère). Merys signifie le sud; c'est pourquoi le vent du sud est aussi appelé en Égypte, selon Masoudy, *meryson;* la langue du pays porte aussi le nom de langue merys (3); elle s'étend, au sud, jusqu'à Mograt (Mokarrah), et, au nord, jusqu'à l'Égypte.

Dans ce pays, est situé *Bsdjrash* (lieu inconnu), résidence du chef de Merys. Plus loin, est le fort d'Ibrim, une autre petite forteresse et le port *Addoa* (Adwa, Daw, dans Quatremère), où naquirent Lokman et Jonas (Dhoul-nun, dans Quatremère). On y voit un merveilleux *Birbé* (*Bsrba*, dans Quatremère). Burckhardt prend cet *Addoa* pour la forteresse d'*Addé* (Kalat-Addé), au-dessus du temple colossal d'Ebsambol, qui est probablement désigné sous ce nom de *Birbé*.

» Dans ce district, réside le gouverneur, établi par le grand roi des Noubas, et nommé *le seigneur des montagnes*. C'est un des chefs les plus importans, car il est chargé de garder l'entrée du pays contre les musulmans. Ce gouverneur prend à chaque voyageur ses marchandises, et lui en paie la valeur en esclaves; mais il ne laisse personne s'avancer plus loin, car aucun être vivant, musulman ou non, ne peut voir le roi des Noubas. Les barques des musulmans vont ordinairement d'El-Kaszr jusqu'à la ville Takoa, située à la première cataracte de Nubie (c'est-à-dire Wady-Halfa); mais aucun musulman n'oserait remonter plus haut sans la permission du *seigneur des montagnes*. De là jusqu'à *Maks* (?), il y a six jours de marche. (Il y en a quatre jusqu'à Sukkot, et ce Maks est probablement Mahass.) Tout le long de la route, le fleuve est coupé par des cataractes, et c'est ici le plus mauvais chemin qu'Ibn-Sélim ait rencontré dans toute la Nubie. On y trouve des chutes d'eaux mugissantes, des rochers saillans, de sorte que le fleuve est obligé de les franchir à grand fracas. En beaucoup d'endroits, il n'y a pas plus de cinquante annes de largeur d'une rive à l'autre. Il est impossible de voyager à cheval dans cette contrée hérissée de montagnes élevées et coupée par des gorges étroites. (Qui ne reconnaîtrait, dans cette description, le Batn-el-Hadjar!) Ces montagnes servent aux Noubas de forteresses inexpugnables; c'est là qu'ils trouvent un asile contre les attaques des mameloucks. Aucun argent, aucun denier n'a cours dans ce pays; on ne connaît l'usage de la monnaie qu'au-dessous des cataractes. (Belzoni vit, de nos jours, la même chose à Ebsamboi.) Au-dessus des cataractes, les ventes, les échanges à prix d'argent sont choses totalement inconnues; le commerce ne se fait que par échange; les principaux objets sont du bétail, des chameaux, des esclaves, du fer et du froment. Personne ne peut voyager sans la permission du roi, et l'infraction de cette défense entraînerait la mort; aussi les musulmans ne savent rien, en Égypte, de ce qui se passe en Nubie, et les Nubiens font toujours des invasions subites et imprévues, contre lesquelles les Bédouins eux-mêmes doivent toujours se tenir sur leurs gardes.

« Les cataractes s'étendent jusqu'à Say; ce lieu est la résidence d'un évêque, et on y voit une ruine antique. (C'est assurément l'île de Say, devant laquelle passa Burckhardt.) Vient ensuite le district Saklonda (c'est-à-dire le district des sept chefs), qui correspond au Mahass actuel. Là croissent le dattier, le mekel (doum?), le cotonnier, l'*olivier*. (Burckhardt n'a plus trouvé de trace de ce dernier arbre.) Le gouverneur actuel commande à un grand nombre de princes ou meka; mais il est lui-même sous l'autorité du roi de Dongola. Près de la troisième cataracte, est située la forteresse Astanoun (Astenour, dans Quatremère). Cette troisième cataracte est la plus dangereuse et la plus longue de toutes,

(1) Ibn-Sélim, dans Burckhardt, p. 493; dans Quatremère, II, p. 7.

(2) Burckhardt, Trav., note, p. 519.

(3) Burckhardt, Trav., App., p. 495.

parce que les montagnes de l'est s'avancent au loin dans le fleuve. L'eau se précipite, par trois portes ou passages, avec un horrible fracas; quand le fleuve est bas, elle ne tombe que par deux portes. Vient ensuite la ville *Yosto* (elle nous est inconnue, comme la précédente; Burckhardt la prend pour Mosho); c'est la dernière ville du Merys et la limite où commence le pays de Mokra. » (Nous avons rapporté plus haut ce que Ibn-Sélim a dit d'important sur Dongola.)

3e Eclaircissement.

Nubiens actuels, Ababdés; Blemyes des Grecs et des Romains, Bedja des Arabes.

1. Nubiens actuels de la vallée du Nil.

Les habitans actuels de la Nubie sont comme nous l'avons vu dans la notice que nous avons donnée sur les Beni-Kenz, un mélange de deux peuples nubiens primitifs; le double dialecte des Noubas et des Kenous en est une preuve; ces deux races furent autrefois chrétiennes, et l'on voit encore des traces de leur foi à *Tafa* et à *Serra* (1). Mais ils se sont postérieurement mêlés avec des tribus de Bédouins, et surtout avec celles des Djowabères (ou Djafrres) et des El-Gharbys; ces Bédouins, supérieurs aux Noubas parce qu'alors les mahométans dominaient, anéantirent peu à peu les Nubiens chrétiens ou les reçurent avec eux lorsqu'ils eurent embrassé l'islamisme. La majorité des chrétiens dont nous avons vu les églises en ruine jusqu'à Dongola, furent tués ou s'enfuirent, et un très-petit nombre seulement abjurèrent le christianisme pour se faire musulmans.

Les deux tribus musulmans des Djowabères et des El-Gharbyes dominèrent bientôt sur toutes les autres petites tribus de Bédouins qui se trouvaient en Nubie. Les premiers possédaient une partie de l'Égypte d'Esné jusqu'à Assouan; quelques familles de schérifs s'établirent dans le *Baln-el-Hadjar*, et une tribu des *Koreshites* à *Mahass*. Ces nouveaux habitans furent pendant plusieurs siècles en dissensions continuelles entre eux, comme toutes les tribus arabes, et le roi de Dongola, profitant de leurs querelles, devint bientôt assez puissant pour les rendre ses tributaires. Les *Gharbyes*, subjugués enfin par les *Djowabères*, cherchèrent du secours à l'étranger et implorèrent la protection de Sélim-le-Grand, conquérant de l'Égypte (1420). Celui-ci leur envoya quelques centaines de soldats bosniens, sous le commandement de Hassan-Coosy, qui poursuivit et repoussa les *Djowabères* jusqu'à Dongola, où la noblesse se vante aujourd'hui de descendre de cette tribu vaincue. Ces Bosniens obtinrent bientôt la prédominance en Nubie, sous le nom d'*Osmanlis*; ils s'emparèrent des forteresses d'Assouan, Ibrim, Say; ils bâtirent trois nouveaux forts, obtinrent des priviléges, tels que l'exemption d'impôts et une solde annuelle, puis ils se rendirent presque entièrement indépendans, des pachas d'Égypte. Ils devinrent ainsi en quelque façon les souverains, les maîtres du pays; leurs descendans s'unirent par des mariages aux vaincus et aux étrangers, aux Gharbyes et aux Djowabères; ils s'établirent d'abord autour des forteresses, prirent le nom de *Kaladshy* (Castellani) et reçurent des Nubiens celui d'*Osmanlis* (Turcs); tous les anciens habitans les regardèrent bientôt comme leurs maîtres. Les caschefs ou gouverneurs actuels de la Nubie, descendent de leurs premiers chefs.

Malgré leur mélange, Burckhardt remarque dans leur physionomie et leur couleur, le caractère des habitans du nord; mais ils ont oublié la langue de leur patrie. Leurs chefs sont des *ugas* qui ne relèvent que du sultan et respectent très-peu les pachas. Les rois nationaux de la Nubie ou meks sont très-jaloux de leur puissance et en guerres continuelles avec eux. On comprend facilement quelle funeste influence une telle situation politique doit exercer sur la civilisation de la Nubie. L'état actuel de la Nubie, telle que l'a vue Burckhardt, est absolument le même que du temps de Hassan-Koosy; les trois fils de Soliman ayant succédé à leur père, la Nubie a maintenant trois caschefs, *Hosseyn*, *Hassan*, *Mohammed*. Le titre de *caschef* est encore porté par les présidens turcs des districts. Ils doivent payer annuellement un tribut de 120 livres sterl. à l'Égypte; c'est le *miri* de la Nubie, et le pacha doit le remettre à la sublime porte. Selon la remarque de Burckhardt, toutes leurs forces ne se montent qu'à 120 hommes et 200 hommes de cavalerie au plus; presque tous sont des esclaves. *Derr* est leur principale résidence; mais ils errent continuellement dans les environs, et ils ont un grand nombre de femmes et de domiciles dans leurs différentes possessions. Ils partagent les impôts entre eux et lèvent les tributs. Selon le calcul de Burckhardt, ils peuvent avoir ensemble de 48,000 à 60,000 thalers de revenu. Les dollars et les esclaves composent leur principale richesse.

(1) Burckhardt, Trav., p. 132

Ce n'est pas le champ de terre (fehdan) qu'on impose, comme en Égypte et en Syrie, mais les roues à puiser l'eau (sakie); huit ou dix vaches doivent être alternativement occupées après chaque roue pour arroser trois à cinq *fehdan* égyptiens. On sème annuellement un quart de fromeut et trois quarts d'orge. Dans la *Wady-Halfa*, chaque sakie paie six moutons gras et six mesures de dourrah, chaque dattier rend deux grappes de fruit; les bateaux chargés de dattes sont en outre soumis à un impôt; mais les exécutions, le vol et les amendes produisent autant de gain que les impôts : les crimes se rachètent par des peines pécuniaires; un coup mortel, par exemple, rapporte au caschef 6 chameaux, 7 moutons et une vache; chaque blessure a de même son prix exactement fixé en moutons et en dourrah; et, comme ces querelles sont continuelles, ces impôts sont très-productifs. Les caschefs sont avares, cupides, tyrans, durs et superbes.

Les habitans de la Nubie, de Dongola jusqu'à la frontière de l'Égypte, ne labourent pas leurs champs après le débordement du Nil, comme en Égypte; le fleuve n'inonde pas ici le pays assez haut; il n'y a des canaux d'irrigation qu'en un petit nombre d'endroits où la vallée du Nil atteint une assez grande largeur, comme à Kostamme, Gyrshé, Wady-Halfa, et encore ces canaux sont-ils rarement assez pleins. De là vient la nécessité de se servir de roues pour arroser les terres. Les semailles commencent par le dourrah, immédiatement après le décroissement des eaux. La moisson se fait en décembre et en janvier; on arrose ensuite une seconde fois la terre, puis on sème l'orge. Les troisièmes semailles se composent des céréales d'été.

Les Nubiens construisent maintenant leurs habitations en terre ou en pierre tendre, et toujours sur la pente des montagnes; ils les divisent en deux parties séparées, l'une pour la femme et l'autre pour le mari. Les habitans plus aisés ont ordinairement des maisons très-commodes et bien bâties. Leurs vêtemens se composent, au nord de Derr, d'une chemise de lin ou d'une étoffe de coton bleue; au sud de Derr, à Sukkot et Mabass, les deux sexes vont presque entièrement nus et ont à peine une ceinture autour du corps. Les hommes portent les parties génitales dans un petit sac, absolument comme le Priape égyptien représenté dans les sculptures des temples. Ils sont parés d'ailleurs de bracelets et de boucles d'oreilles; leur chevelure, très-épaisse, mais non laineuse, est enduite de graisse. Ils ne vont presque jamais sans armes; chacun porte au moins un couteau attaché au bras, sous la chemise, de manière à pouvoir le tirer à chaque instant. Leurs lances sont terminées par des pointes de fer; elles ont 5 pieds de longueur; leur bouclier est fait en peau d'hippopotame et leurs sabres sont ordinairement de fabrique allemande. Ils se nourrissent principalement de dattes et de dourrah; la viande est un aliment très-rare même pour les chefs; une bière nourrissante faite de dourrah et appelée *bouza*, de l'eau-de-vie de dattes, sont leur boisson principale; la plupart des habitans en usent immodérément, et cette liqueur les jette dans l'ivresse. La race des Nubiens (1) est forte, musculeuse; elle a les traits du visage délicats et un peu plus petits que ceux des Égyptiens; leur lèvre supérieure est nue, et il ne leur croît qu'un peu de barbe sous le menton. Les femmes sont généralement belles, et c'est sur elles que repose tout le fardeau du travail des champs. Les Nubiens achètent ordinairement leurs femmes à leurs parens; le prix d'une femme est, chez les Kenous, de 12 *mahboubs* ou 36 piastres. Elles sont généralement encore laborieuses, chastes et livrées aux soins de la vie domestique. Les filles de joie qui se rencontrent par milliers en Nubie, n'y sont pas tolérées, excepté à Derr, et encore ce sont des esclaves qui se livrent ici à ce trafic honteux. Elles tissent de grossiers manteaux de laine et font très-habilement des nattes d'écorce de palmier, des corbeilles, des vases, des tapis, etc. Ce sont là les seuls produits industriels que les Nubiens exportent à l'étranger.

Les Nubiens se distinguent par un grand nombre de qualités; ils sont probes, nullement enclins au vol, comme tous leurs voisins, et surtout les nègres. Burckhardt ne perdit pas un seul objet tout le temps qu'il séjourna parmi eux. Ils sont très-hospitaliers, excepté les Kenous et les habitans de Sukkot. Le commerce n'a pour eux aucun attrait, seulement les pauvres émigrent annuellement en Égypte, comme nous l'avons dit plus haut, afin d'y ramasser un petit pécule. Burckhardt les croit audacieux, entreprenans, braves, fidèles, et il pense que s'ils vivaient sous une autre constitution, ils deviendraient bientôt pour les Égyptiens de redoutables voisins. Toute leur population, depuis Mabass jusqu'à Assouan, sur un espace de 100 milles géographiques en longueur et d'un quart à une demi-lieue, quelquefois une lieue de lar-

(1) Burckhardt, Trav., p. 145.

geur, se monte, dit Burckhardt, à 100,000 ânes environ.

2. *Habitans actuels de la Nubie hors de la vallée du Nil. Ababdés.*

Entre la vallée nubienne du Nil et la mer Rouge, habitent encore d'autres tribus de pasteurs, parmi lesquels nous avons déjà vu les Bisharis dans la Haute-Nubie; leurs voisins septentrionaux sont les Ababdés qui habitent la même bande de terre, parallèlement à *Derr*, jusqu'à la frontière de l'Égypte, et s'étendent au nord dans la Haute-Égypte, parallèlement à *Kosseyr*. Telles sont les limites bornées dans lesquelles est enfermé le domaine de cette tribu de Bédouins indigènes que l'expédition française en Égypte et les voyages de Burckhardt nous ont fait connaître.

La connaissance de ce peuple, comme descendant des anciens aborigènes de la Nubie, est de la plus grande importance pour l'histoire des nations africaines. Ces habitans primitifs ne nous apparaissent que dans leurs rares débris, souvent mélangés et transformés, semblables aux ruines de leurs anciens temples nationaux convertis d'abord en églises et en cloîtres, puis en mosquées et en habitations mahométanes.

Burckhardt les rencontra conduisant les caravanes de Daraou à Berber; mais il n'en fait pas une description très-avantageuse.

Un grand nombre d'Ababdés se sont établis dans la Haute-Égypte et la Basse-Nubie, sur la rive orientale du Nil, de *Derr* à *Kenné*; mais la plus grande partie de cette race erre encore comme les tribus de Bédouins à l'est de la vallée du Nil. Ils conduisent aujourd'hui les caravanes de Sennaar, et ils conduisaient aussi autrefois celles de Kenné à Kosseyr; mais ils furent chassés de cette route par les tribus arabes *Maazyou* et *Alaouy*, qui ont acheté, moyennant une redevance, au pacha d'Égypte, le privilége de conduire les voyageurs sur cette route. Les Ababdés élèvent de superbes chameaux et surtout des dromadaires; ils font un grand trafic de *sennamekke* et de charbon de bois d'acacia qu'ils rassemblent et cuisent en grande quantité dans leurs montagnes. Ils n'ont que très peu de chevaux. Leurs principales tribus portent le nom d'*El-Fokara*, *El-Meleykeb* et *El-Ashabat*; les derniers descendent très-rarement de leurs montagnes. Mais les autres se sont établis, en assez grand nombre, sur la grande route qui conduit à Mograt, Damer, Sennaar, où ils sont souvent en querelle avec les Bisharis dont ils parlent cependant la langue. Burckhardt les trouva perfides et fourbes et indignes du nom de Bédouins. Aucun serment n'est sacré pour eux; sans respect pour la foi jurée, la superstition seule peut les forcer à tenir leur parole. Ils sont généralement aisés, et la conduite des caravanes leur procure de grandes richesses. Chaque voyageur paie aux Ababdés 5 dollars, pour prix de la conduite de *Daraou* à Berber; on en paie autant par charge de chameau et 2 dollars par esclave. Les mameloucks cherchèrent, dans leurs montagnes, un asile contre leurs persécuteurs, mais, se voyant enlever leurs compagnons et leurs trésors par le meurtre et le pillage, ils furent forcés de fuir ces perfides protecteurs pour sauver leurs faibles débris.

Les documens qui vont suivre se rapportent plus particulièrement aux Ababdés qui habitent la Haute-Égypte; mais, comme ils ne forment qu'un seul et même peuple avec ceux de la Basse-Nubie, nous placerons ici ce que nous savons d'eux, afin de pouvoir embrasser d'un coup d'œil la situation de ce peuple curieux.

On met souvent en Égypte les *Ababdés* au nombre des Arabes; quoiqu'ils mènent le genre de vie des Bédouins; cependant ils sont séparés (1) des Arabes par l'origine, le vêtement, la langue et les usages. Ils vivent de leurs troupeaux, de l'agriculture et du commerce, dans le désert de la Haute-Égypte jusqu'à la mer Rouge, près de Kosseyr, et de là au sud dans la Nubie; leurs forces ne s'élèvent qu'à 1,500 à 2,000 hommes en état de porter les armes (2), et ils descendent de la même origine que leurs voisins du sud, les Bisharis. Ils se sont établis en un grand nombre d'endroits sur le Nil, entre *Assouan* et *Edfou*, surtout à *Daraou*, *Sheykh*, *Amer*, *Radésieh*, lieu situé vis-à-vis d'Edfou, résidence de leurs chéiks et principal dépôt de leurs charbons de bois d'acacias et de mimose, de leur gomme et de leurs feuilles de séné. Ils fournissent toute l'Égypte de matières combustibles jusqu'au Caire, et conduisent aussi des esclaves nubiens en Égypte. Leurs montagnes et leurs troupeaux les enrichissent encore d'un grand nombre de produits qu'ils exportent au loin, par exemple, de l'alun, du natron, des vases de pierre allaire (baram, espèce de stéatite que l'on tire à sept

(1) Dubois-Aymé, Mém. sur l'Égypte, III, p. 280.—Description de l'Égypte, état moderne, I, p. 196.

(2) Rozière, Description de la vallée de Kosseyr, Mém. sur l'Ég., III, 267.

lieues à l'est d'Assouan) et du mica ferrugineux que l'on trouve au-dessus des cataractes ; on s'en sert pour se peindre les yeux, et les Ababdés l'exportent jusqu'au marché de Kenneh. Leurs chameaux et surtout leurs petits dromadaires appelés *équinés* et excellens coureurs, sont très-appréciés pour les expéditions guerrières et les caravanes.

Les Ababdés sont de couleur très-foncée et presque noire, cependant leur conformation physique ne ressemble pas à celle des nègres et se rapproche plutôt de celle des races européennes. Leurs cheveux sont noirs, naturellement bouclés, mais non laineux; ils les enduisent de graisse comme les Nubiens, et les portent en tresses pendantes; leur chevelure épaisse et bouclée compose toute leur coiffure. Presque tous sont nus jusqu'à la ceinture; ils s'enduisent le corps, comme les cheveux, de graisse de mouton, puis ils s'exposent ainsi aux rayons brûlans du soleil; leur vêtement ne se compose ordinairement que d'un tablier attaché sur les hanches. On ne les rencontre jamais sans leur bouclier, leur lance et un petit coutelas recourbé, taillant des deux côtés; ils mènent dans le désert la vie nomade des Bédouins, et souvent ils sont très-pauvres. Quand ils n'ont pas de huttes, ils campent sur le sol à l'ombre des selles de leurs chameaux placées au bout d'une lance ou d'une perche et recouvertes de peaux de moutons, ou dans les antres des montagnes, comme, par exemple, près de Kosseyr. Un de leurs plus grands divertissemens est la danse, non la danse voluptueuse de l'Égypte, mais une danse guerrière que l'on exécute avec le bouclier et la lance; dans ce jeu, ils parent les coups avec le bouclier et celui qui est atteint a perdu la partie : quelquefois un des danseurs s'élance contre un des spectateurs, et lui met la pointe de sa lance sur la poitrine; celui-ci n'échappe au coup qu'en poussant le cri *Ababdé!* puis la danse continue. Les Ababdés jouent de la mandoline, et sont passionnés pour la musique et la poésie; les sujets de leurs chants sont ordinairement l'amour et les héros de la tribu. Ils sont fiers de leur humeur belliqueuse, et ils se donnent le titre d'Ascar, c'est-à-dire guerriers. (Ils ne suivent pas très-consciencieusement les préceptes du Coran.) Autrefois ils enterraient leurs morts d'une singulière façon : ils jetaient des pierres sur le cadavre jusqu'à ce qu'il fût entièrement couvert; on trouve encore le même usage dans la vallée de Kosseyr, où l'on rencontre souvent des tas de pierres ainsi amoncelées pour servir de tombeau. La raison de cet usage est toute naturelle : il est très-difficile de creuser une fosse en ce lieu où le sol ne se compose que de roches très dures, tandis que la terre est partout couverte de pierres.

Rozière prétend que trois hordes de ce peuple, les *Beni-Wassel*, les *Mahaze* et les *Howavat*, habitent encore plus au nord et jusque dans la Basse-Égypte; les premiers se trouveraient près de Monfalout et Minieh, les seconds parallèlement à *Fajoumé*(1), *Beni-Souef* et *Boushé*, à l'est, près de la mer Rouge, et les troisièmes près de l'isthme du Suez. Il est impossible que, sur une aussi grande étendue de pays, ils n'aient pas de fréquens démêlés avec les Arabes Bédouins (les prétendus Atounis) qui habitent aussi dans ces montagnes le long de la mer Rouge. Moins nombreux que les Ababdés, ils sont mieux armés, plus belliqueux et presque tous montés sur des chevaux, et les Ababdes ne pourraient résister à leur bravoure, s'ils n'avaient pas sur eux la supériorité du nombre.

Les tribus arabes les ont chassés des routes de Kenné à Kosseyr, où ils conduisaient les caravanes; mais ils sont restés jusqu'aujourd'hui sur celles de Sennaar, et Belzoni (2) eut des Ababdés pour guides sur la route qui va d'Edfou à l'est, à travers la vallée transversale, aux mines d'émeraudes du Gibel *Zaboura* (Gibel Ollaki du moyen âge) et jusqu'à l'ancienne Bérénice, sur la mer Rouge. Ce voyageur leur trouva la taille petite, les formes hideuses, les yeux vifs et beaux. Ceux qui vivent dans les montagnes inaccessibles du désert, sont toujours restés indépendans des Turcs; ils ne descendent sur les bords du Nil que pour acheter du dourrah qui est leur principale nourriture. Ils ne se marient jamais hors de leur tribut, et ils célèbrent leurs noces en hiver, lorsqu'ils sont campés près des fontaines. Ces Ababdés sont aussi en dissensions continuelles avec les Arabes Bédouins qui attaquent souvent les voyageurs auxquels ils servent d'escorte. Tous les voyageurs parlent de la fourberie des Ababdes : quand les Arabes ne pillent pas les voyageurs, leurs propres tribus font des attaques simulées contre leurs compatriotes, afin de gagner du butin qu'ils partagent ensuite entre eux : on peut regarder comme un rare bonheur de sortir de leur domaine sans éprouver de dommages.

(1) Belzoni, Voy., II, p. 42.
(2) Ibid., p. 33, 42, 40, 65.

Ils parlent un idiome qui leur est propre, et qui est ainsi inintelligible pour les Égyptiens et les Arabes. La célérité de leurs dromadaires fait qu'il est impossible de les atteindre ; souvent ils parcourent 100 lienes en quatre jours, montés sur un dromadaire, chargé des provisions du voyageur ; elles sont contenues dans trois outres attachées à la selle, et dont l'une est remplie de *haricots*, la seconde de *farine* et la troisième d'*eau*.

Arrivés à la frontière de la Nubie et de l'Égypte, nous sommes forcés, dans l'intérêt de l'histoire de ces deux curieuses contrées, de nous livrer encore à quelques recherches sur les anciens habitans de ce pays presque inconnus jusqu'alors et toujours confusémrnt décrits. Pendant plus de mille ans, ils furent connus, et même redoutés des Grecs et des Romains, sous le nom de Blemyes, et plus tard des Arabes, sous celui de Bedjas. Nous nous proposons d'étudier leurs ruines et les débris qui s'en sont perpétués jusqu'à nos jours, de jeter un coup d'œil sur lrur histoire si obscure dans le passé, et de rechercher l'influence qu'ils exercèrent sur les états civilisés de la vallée moyenne et inférieure du Nil. Nous essaierons du moins de nous mettre d'accord, sur ce peuple, avec les annalistes.

3. *Les Blemyes des Grecs et des Romains* (Βλέμυες).

Nous connaissons les Blemyes historiquement et géographiquement depuis le siècle d'Auguste; car Denys le *Périégète* (1) les cite comme habitans des cataractes du Nil; et, après lui, Strabon les met au nombre drs peuples éthiopiens, sous les noms divers de *Megabari* (Μεγά-βαροι (2), dont Burckhardt croit reconnaître le nom dans le *Mekaberab*, tribu de Bédouins vivant aux environs de Shendi), de *Noubas* et de *Troglodytes*, peuples qui menaient une vie nomade, au-dessus des cataractes d'Assouan. Bien avant eux, Théocrite (3) (280 avant J.-C.) les avait chantés, à Alexandrie, comme peuples montagnards de la Haute-Égypte. Dans les Dionysiaques de Nonnus, ils sont nommés ennemis de Bacchus. Etienne de Bysance (4) fait dériver leur nom de celui d'un des trois chefs de l'expédition Indico-Bachique de *Derias;* ce héros fabuleux portait le nom de *Blemys*. Tous ces témoignages attestent leur haute antiquité et leur importance dans l'histoire, comme Africains aborigènes. Les auteurs postérieurs ne nous disent que très-peu de chose de ce peuple ; Ptolémée ne nous en rapporte que des traditions incertaines, et Pline ne les cite pas comme habitant le Nil supérieur, mais comme un peuple fabuleux qu'il place dans les montagnes de l'Atlas. A l'époque de la chute de l'empire, lorsque les Goths avaient déjà envahi les bords du Danube, ils reparaissent parmi les Barbares qui ravagent la province romaine, sur le Nil supérieur ; et l'empereur Aurélien, qui rétablit l'empire romain dans ses anciennes limites, fait passer, dans son triomphe, des *Blemyes* et des *Anomites*, parmi les nations vaincues (1) (275 de J.-C.). L'empereur Probus essaya ensuite de rrprendre à ces Barbares Ptolémaïs (Hermi) et Coptos, villes situées au-dessous de Thèbes; et, depuis cette expédition, les armées romaines ne s'avancèrent plus au delà des cataractes. Vopiscus nomme encore expressément, sous Probus, l'empire des Blrmyes, et il rapporte que des prisonniers de cette nation excitèrent une grande curiosité à Rome par leur air étrange.

C'était pour opposer une digue à ces redoutables ennrmis, comparés alors aux Germains et aux Parthes, que l'empereur Aurélien engagea les *Nobatæ* de la Libye à abandonner leur oasis et à s'établir près des cataractes du Nil, comme nous l'avons exposé plus haut à l'occasion des Barabras actuels. Aurélien espérait protéger ainsi l'Égypte contre les invasions de cette nation belliqueuse. On céda alors à ces *Nobatæ* tout le territoire de l'empire, qui s'étendait à sept jours de marche, au sud, jusqu'à la grande cataracte (ainsi le dodecaschœnus) ; un présent annuel leur fut assuré pour la garde des frontières, comme aux Barbares européens, sur les rives du Danube. Ces Nobatæ n'étaient réellement que des Nubiens occidentaux, peut-être une suite nubienne établie dans les oasis, ou seulement des Nubiens ordinaires que Procope plaça par erreur (2) dans une oasis. Mais bientôt les deux peuples se réunirent ; et les Blrmyes et ceux qui étaient chargés de les maintenir font en commun une invasion en Thébaïde, sous l'empereur Théo-

(1) Dionysius Periegetès, vers 220.

(2) Strabo, XVII, § 53, p. 611, éd. Tzsch.

(3) Théocrite, Id., VII, vers 114

(4) Stephanus Bys, éd. Berkel, p. 226, c. not.—Niebuhr, Inscr. Nub., p 15.

(1) Fl. Vopiscus in Aureliano, c. 33.

(2) Niebuhr, Inscr. Nub., p. 18.

dose-le-Grand et Marcien. Pour les tenir en bride, on renouvela le traité d'alliance (sacrum Isidis), célébré annuellement dans l'île de Philæ, et qui fut supprimé par l'empereur Justinien. Ils étaient donc établis alors au-dessus des cataractes, à Talmys, où Olympiodore fut conduit par leurs devins et leurs chefs (Olympiodor Hist. ap. Photium, cod. 80, p. 112, ed. Hæsch. Niebuhr eitat.). Plus tard, bien des solitaires de la Thébaïde, bien des moines furent enlevés par les Blemyes et conduits à Talmys, où ils versèrent leur sang comme martyrs. L'inscription de Kalabsché nous apprend que, dans ce temps, la puissance des Blemyes fut humiliée par un guerrier de l'intérieur, roi d'un peuple nubien éthiopien, le héros Silcon. Sous le règne de Justinien, on n'entend plus parler des Blemyes; à l'époque de l'invasion des Arabes, leur nom a entièrement disparu (1), et les vainqueurs ne trouvent plus partout que des Nubiens. Les chrétiens-cophtes en ont cependant conservé le nom sous la forme altérée de *Balnemmooui* (Νιβαλ-νεμμωου) (2).

Les Blemyes formèrent assurément alors un même peuple avec les Nubiens, et ils existent encore aujourd'hui dans les Barabras et les Berbères actuels, qui sont, à n'en pas douter, les descendans (3) des anciens Blemyes. Etienne de Bysance appelle déjà, avec raison, ces Blemyes un peuple libyen barbare (Βλέμυες ἔθνος βαρβαρικὸν Λιβύης) pour les distinguer des Éthiopiens nègres. Pline a donc pu ainsi les étendre jusqu'à l'Atlas. Ils faisaient partie des peuples de l'intérieur de l'Afrique, à la couleur foncée, c'est-à-dire des Melano-Gétuliens qui sont répandus, sur un espace immense, en un nombre infini de tribus, dans toute l'Afrique plane, sablonneuse et couverte d'oasis; on les trouve, depuis le Niger jusqu'à l'Atlas, au nord de Bornou, d'El-Bilma, du pays des Tibbo, jusqu'à Berdoa et Barka : ils portent, chez les Arabes, le nom de Touariks. Dans l'antiquité, on les appelait *Libyens*, nom que l'on trouve, dans Léon l'Africain, sous la forme de *Lenata; Lebetæ;* celui des Libyens-Blemyes s'est conservé aussi dans le nom du pays des Tibbo, *Bilma;* ses habitans étaient appelés, d'après la prononciation arabe (4), *El-Bilemy*, dont le pluriel est *El-Blemye*. Le nom de *Blemenia* (Βλεμυΐα, c'est-à-dire *regio* Βλεμύων) que cite Epiphanius (1), prouve qu'ils avaient donné leur nom au pays qu'ils habitaient. Nous avons vu plus haut que les Berbères parlent un dialecte de la langue nubienne. Le Suédois Lidman a prouvé que cette langue berbère s'est répandue, comme nous l'avons déjà indiqué, à travers toute l'Afrique occidentale, jusqu'aux oasis de l'Égypte et jusqu'au Niger. Niebuhr remarque (2) qu'elle est, après les langues slaves et arabes, l'une des langues les plus répandues sur la terre, et par conséquent digne d'attirer la plus grande attention (voy. plus bas les Berbères de l'Atlas).

L'histoire et le genre de vie des *Blemyes* expliquent facilement que les différens auteurs aient donné à ce peuple des séjours divers, et qu'on ait raconté d'eux tant d'exagérations et de fables. Passant sous silence tous les contes que l'ignorance a répandus sur eux, nous nous en tiendrons à ce que nous en a dit Procope : ils pratiquaient le culte du soleil, adoraient Osiris et Priape, et offraient au soleil des victimes humaines.

Les Blemyes sont aussi les ancêtres des Bisharis et des Ababdés, comme on le verra dans ce qui va suivre :

4. Les Bedjas des Arabes.

Le nom des Blemyes a disparu avec les invasions des Arabes; mais le peuple est resté, et s'est conservé en Nubie; ceux qui s'étaient établis à demeure sur le sol ont été confondus avec les Nubiens, et les hordes nomades et belliqueuses ont été regardées comme faisant partie de la puissante nation des *Bedjas*. Les Blemyes sont la race-mère des Bisharis actuels, des Ababdés, des Barabras, des Berbères et d'un grand nombre de tribus bédouines de l'Éthiopie, de la Nubie, de la Haute-Égypte et d'un grand nombre de contrées de l'intérieur.

Quatremère (3) a déjà émis et confirmé cette opinion : les observations de Burckhardt, toutes les recherches antérieures ont confirmé ce fait historique important, dont les considérations suivantes mettront l'évidence dans un plus grand jour.

La trace la plus ancienne du nom des Bedjas

(1) Niebuhr, Inscr. Nub., p. 19.

(2) Vita sancti Schenoudi en Kopte, manuscrit, dans Quatremère, II, p. 127.

(3) Niebuhr, Inscr. Nub., p. 16.

(4) Malte-Brun, Nouv. Ann., V, p. 365.

(1) Epiphanius in Ancorato, c. 58, dans Luc. Holsten., not. et castig. in Stephan, p. 68.

(2) Niebuhr, Inscript. Nub., p. 16.

(3) Quatremère, II, p. 134.

se trouve dans l'inscription grecque d'Axum que nous avons déjà citée plus haut. Le Bojas et les Takaëens rebelles qui y sont nommés nous semblent être les *Bedjas* et les *El-Taka* sur l'Atbara (voyez plus haut). Leur nom est donc contemporain de celui des Blemyes, et le roi *Aizanas* désigne sous cette appellation la branche de ce peuple qui habitait au sud-est, près des Éthiopiens, tandis que le *Basiliskos* Silcon donne le nom de *Blemyes* à la branche de la même race qui habitait au nord, près de l'Égypte.

Les auteurs arabes et leurs traducteurs écrivent ce nom suivant des orthographes très-différentes :

Edrisi (1150) écrit *Boga*, terra Bogæ; Ibn-al-Wardi(1348), *Buja Bujja;* Léon l'Africain (1500), *Bugiha;* Ebn Haukal (950), *Bajeh;* Ibn Sélim et Macrizi (962), *Bedja;* Bakoni (1403 (1) appelle leur pays *Al-Badgia*, et leur donne à eux-mêmes le nom de peuple éthiopien. « Leur pays, dit Ebn Hauksl (2), est situé entre le Habesch, la Nubie, près de la mer Rouge, et s'étend jusqu'aux mines d'or d'*Allami* (probablement Ollaki). Ils ne vivent ni dans des villes ni dans des villages; la couleur de leur peau est foncée, et ils adorent des idoles. » Ibn Sélim nous donne des renseignemens plus précis : « Les Bedjas, dit-il, doivent descendre des *Berbères* (3); ils habitent (4), entre l'Égypte et la mer, près de *Dahlak* et de *Suakim* jusqu'au Habesch. Leur pays est riche en métaux; il produit de l'*argent*, du *cuivre*, du *fer*, du *plomb*, du *hamest* (employé à polir) et de l'*or*; mais ce dernier métal seul est exploité par les Bedjas. » Du temps d'Aboul Assan et Masoudi (5) (332 de l'hég., 943 de J.-C.), un grand nombre d'Arabes-Rebiah qui faisaient partie des conquérans de l'Égypte s'étaient déjà unis aux filles des Bedjas convertis à l'islamisme; un grand nombre d'entre eux étaient demeurés païens, et quelques-uns avaient embrassé le christianisme.

Beschcir Ibn Merwan Ibn Is-Hak, chef des Rebiah, s'empara des mines d'or, à la tête de 3,000 Arabes. 30,000 Bedjas, montés sur des chameaux et devenus mahométans, se déclarèrent pour eux et prirent le titre d'*Hadharebe* (1), c'est-à-dire descendans d'Hadramaut; les autres Bedjas étaient restés fidèles au culte de leurs idoles. Depuis cette alliance avec les Rebiah, les Bedjas se civilisèrent, selon l'expression de Macrisi, et les mahométans s'établirent alors au milieu d'eux. Cependant ils n'étaient pas encore très-ardens dans leur foi. Après la conquête de l'Égypte par les Arabes, ils continuèrent de faire des invasions en Égypte; mais ils furent vaincus par le calife Al-Mamoun (216 de l'hég., 831 de J.-C.). Malgré cette défaite, ils ne tardèrent pas à renouveler leurs brigandages, et les musulmans remportèrent sur eux une seconde victoire (255 de l'hég., 868 de J.-C.). Depuis ce temps, la puissance des Bedjas si longtemps redoutés, tomba dans l'abaissement, les musulmans s'établirent en grand nombre près des mines d'or et amassèrent bientôt d'immenses richesses. Un grand commerce s'établit alors avec ces mines d'or situées à la frontière de la Haute-Égypte, au mont *Ollaki*, dans les environs d'Aidab (l'ancienne Bérénice); comparez plus haut le Gibel Ollaki dans la Wady-Kenous, sur le Nil. On voyait quelquefois des caravanes de 6,000 chameaux y porter des provisions et les peuples y accouraient en foule. Les Grecs ou plutôt les Ptolémées avaient déjà exploité ces mines, et l'on voyait encore, du temps d'Ibn Sélim, les ruines d'habitations grecques. Les Bedjas y faisaient travailler les *Zénafedji*, leurs esclaves (2); ces Zénafedji avaient été autrefois l'une des plus distinguées de leurs tribus; subjugués ensuite par les autres, ils furent réduits à l'esclavage. Dans la suite, les gouverneurs de l'Égypte entrèrent en négociation avec les Bedjas, au sujet de ces mines d'or, et leur payèrent une certaine somme, à condition qu'ils se chargeraient de les exploiter. Les mêmes montagnes contiennent encore, outre les mines d'or, les fameuses mines d'émeraudes, situées près de *Khcrbé* (Kharbah, Quatremère), dans les pays de Kous, sept à huit journées de marche à l'est de Kouft (Koptos) sur le Nil, par conséquent dans la Haute-Égypte, au sud-est, près de la mer Rouge, et ainsi sur les frontières de la Nubie et de l'Égypte.

Masoudi dit en outre que les Bedjas habitaient aussi dans les îles de *Suakim* (3), sous le gouver-

(1) Bakoui in Notic. et Extr., II, p. 392.
(2) Ebn Haukal, Or. G., p. 13.
(3) Quatremère, II, p. 135.
(4) Ibn Sélim, dans Burckhardt, App., p. 503.
(5) Masoudi, dans Quatremère, II, p. 154.

(1) Burckhardt, Trav., p. 526, not. — Quatremère, II, p. 144.
(2) Quatremère, p. 144.
(3) Masoudi, dans Quatremère, II, p. 54, 154.

nement d'un roi particulier. Les habitans des villes de Suakim sont aujourd'hui un mélange de marchands et de marins, Arabes, Turcs et Égyptiens; mais, comme le fait remarquer Burckhardt, tous les lieux de cette côte, depuis *Suakim* jusqu'à la *Fedja-Baie* (1), ont emprunté leurs noms à la langue des *Bisharis*, par conséquent à celle des Bedjas. Les Bisharis ont un marché régulier et un établissement fixe dans le port inconnu encore de *Gibel-Olba*, entre Suakim et Kosseyr; les monts Olba renferment, dit-on, des cavernes et des habitations qui sont l'œuvre des *Cafres*, c'est-à-dire des anciens idolâtres, les troglodytes des côtes. Un peu plus au nord, près de la baie Gayaya (2), inconnue jusqu'alors et visitée par Burckhardt, des Ababdés habitent dans les bois des montagnes où ils font du charbon; or, toutes ces tribus sont les descendans des anciens Bedjas. Burckhardt place en ce lieu, à huit jours de marche au nord du Gibel-Makouar, les frontières actuelles (3) des deux tribus ennemies qui descendent toutes deux des Bedjas, et qui sont les Bisharis au sud et les Ababdés au nord. Au nord de cette baie était situé le port *Aidab* (4), connu dans l'antiquité comme point d'embarquement pour les caravanes qui allaient de Kouft (Koptos) sur le Nil, à Jidda et la Mecque, en Arabie. Les habitans de ce port, dit Macrizi, sont des Bedjas; ils sont presque tous marins, et passent en Arabie les pèlerins, dont la vie n'est pas très en sûreté au milieu d'eux. Ebn Haukal place ce port dans le pays des *Medja* (5); Ebn Batuta et Edrisi rapportent qu'il y avait deux chefs de leur temps, à cause de la foule de pèlerins et de marchands qui y affluaient alors. Les Bedjas qui l'habitaient payaient deux tiers des impôts à leur roi *El-Hadraby* et un tiers au gouverneur de l'Égypte. Le roi des Bedjas avait la prééminence, dit Ibn-al-Wardi (6), parce qu'il protégeait les marchandises et ceux qui exploitaient les mines, contre les invasions des Habeschis; le sultan d'Égypte était chargé de leur procurer les moyens d'existence. Les Bedjas étaient donc encore puissans sous ce nom, au quatorzième siècle; lorsque Ebn Batuta voyagea dans leur pays, ils étaient même en guerre avec le roi de Bornou, à l'occasion des pèlerins nègres qui se rendaient alors dans l'Yemen par Aidab. Plus tard ils préférèrent la route de Suakim. Presque tous les auteurs arabes s'accordent à dire que ces Bedjas exerçaient envers les pèlerins beaucoup de dureté et de tyrannie. Leur peau est de couleur foncée (Macrizi leur donne pour cela le nom d'Indiens); ils vont presque nus et n'ont aucune religion. Pendant tout le temps que ce lieu de passage fut très-fréquenté, ils faisaient des gains énormes avec les pèlerins et les voyageurs. Ils descendaient de leurs montagnes avec leurs chameaux et les louaient aux voyageurs; chaque habitant du port avait en outre sa barque sur laquelle il passait les pèlerins en Arabie. Ils se livraient encore à la pêche des perles, sur les côtes (probablement dans la baie de Dongola). Burckhardt (1) s'assura en effet que le fond de la mer est couvert, en cet endroit, d'une grande quantité d'huitres à perles, qu'il est très-facile de pêcher à cause du peu de profondeur de l'eau, mais dont on ne fait plus aucun usage. Les navires des Bedjas devaient être très-fragiles, car Macrizi rapporte qu'il n'entrait pas un clou dans leur construction; ils ne se composaient que de planches liées entre elles avec des ligamens de noix de coco, maintenues par des chevilles de dattier et calfeutrées avec de l'huile de poisson; leurs voiles étaient faites de feuilles de palmier entrelacées; et Burckhardt vit encore, dans le même lieu, des nattes qui servaient de voiles.

Ce port d'*Aidab*, seul endroit où les Bedjas nous apparaissent comme habitant une ville et comme marins, fleurit sous la domination des Bedjas; il ne dut sa prospérité qu'aux voyages des pèlerins et au commerce de l'Inde qui, se faisant par la mer Rouge, allait d'Aidab, par le plus court chemin, à Kous et Kouft (Koptos) sur le Nil. Macrizi nous dit (2) que cette prospérité dura depuis 1058 jusqu'à 1264 (450 à 663 de l'hég.), c'est-à-dire 200 ans; elle disparut entièrement en 1360 (760 de l'hég.), à l'époque où Kouft tomba en décadence. L'importance des Bedjas ne s'étendit aussi que jusqu'à cette époque, et probablement les auteurs arabes n'ont

(1) Burckhardt, Trav., p. 459.
(2) Ibid., p. 464.
(3) Ibid., p. 469.
(4) Macrizi, dans Burckhardt, p. 521; dans Quatremère, p. 169, II.
(5) Ebn Haukal, p. 13. — Ebn Batuta, dans Burckhardt, p. 537.
(6) Ibn-al-Wardy, dans Salt, Trav., in Abyss., App., p. LXXVII.

(1) Burckhardt, Trav., p. 471.
(2) Macrizi, dans Burckhardt, p. 519; dans Quatremère, p. 163, II.

parlé de ce peuple qu'à l'occasion des relations commerciales qui s'établirent alors entre les Arabes et les Bedjas : plus tard ils n'ont plus fait mention de ce peuple.

A l'époque où florissait cet état commerçant des Bedjas, les croisés chrétiens trouvèrent en eux un appui contre les musulmans égyptiens et arabes. Macrizi raconte (1) que, sous le règne du sultan Saladin, El-Bernys-Ernat (c'est-à-dire le prince Renaud) s'empara, en 1182, des ports de Kolzum et d'Aibab, sur la mer Rouge; les chrétiens interrompirent ainsi le commerce des caravanes qui se faisait entre l'Inde et Kouft, et qui procurait alors d'immenses richesses aux sultans de l'Égypte : la route de terre, par la Syrie, se trouvait aussi fermée par les croisés et par la domination des chrétiens en Palestine.

Ce temps fut la plus brillante période de la domination des Bedjas, qui ne nous apparaissent plus ailleurs que comme nomades et pasteurs. Ibn-al-Wardi (2), leur contemporain, pouvait donc bien leur donner le nom de *marchands*, puisqu'ils rendaient alors possibles les communications entre le Habesch, la Nubie et l'Égypte. Voici le portrait qu'il nous en fait : ils sont nus, noirs et idolâtres; leur pays est divisé en un grand nombre de petits districts; ils sont sociables, bons et pleins de bienveillance pour les marchands. Ils ne possèdent ni villes, ni terres cultivées; leur pays est un grand désert visité par un nombre immense de marchands et de voyageurs; la vallée *Ollaki*, où se trouvent les mines, avait une population très-forte, composée d'hommes de races et de tribus différentes.

Les marchandises des commerçans de l'Inde, de l'Yemen, du Habesch et de l'Égypte, allaient et revenaient de la mer au Nil, à travers cette vallée, sous la protection des hospitaliers Bedjas. Partout ailleurs les Bedjas nous apparaissent comme des brigands et des barbares, épithètes que les voyageurs donnent encore aujourd'hui à leurs descendans, les Bisharis et les Ababdés (Ababdias, Badias, Bedjas). La plus grande sécurité (3) régnait alors dans ces déserts; on trouvait souvent sur les chemins que parcouraient les caravanes, de grosses charges d'épices, de cannelle, de poivre et autres denrées, et elles restaient ainsi sur la route jusqu'à ce que le propriétaire les eût enlevées. Burckhardt nous rapporte qu'on trouve encore le même usage chez les habitans de Dar-Four. Si quelques-uns de leurs chameaux viennent à périr dans le voyage, ils déposent leurs marchandises dans le désert de Libye, et continuent tranquillement le voyage, sûrs de les retrouver à la même place.

Le port d'Aidab, dit Macrizi (1), était alors le premier port du monde et le désert d'Aidab (Aizab) était plus fréquenté que les contrées les plus fertiles; l'Yemen et l'Inde y envoyaient leurs trésors, les pèlerins y arrivaient en foule de l'intérieur de l'Afrique pour passer de là à Jidda et à la Mecque. Ce qu'Aidab fut alors, Aden, Hormus, Soristan le devinrent plus tard, et, depuis le commencement du quinzième siècle (820 de l'hég. 1417 de J.-C.), le désert d'Aidab s'étend solitaire et vide; du temps de Macrizi, la ville ne se composait plus que d'un tas de pauvres huttes formées de branches d'arbres. Ce désert des Bedjas et le port d'Aidab restèrent pour nous une terre inconnue jusqu'à ce que Cailleaud découvrit les mines d'émeraudes en 1816, et Belzoni l'emplacement des ports et l'ancienne Bérénice. Ce lieu, qui se trouvait placé dans le grand mouvement commercial d'alors, ne nous a fait connaître qu'une faible partie des Bedjas; le plus grand nombre de leurs tribus erraient, sans doute, dans le voisinage, et formaient ces hordes nomades et indépendantes dont les auteurs arabes ont raconté des fables aussi étranges que celles de Pline et des Romains sur les Blemyes.

Les auteurs arabes parlent du magnifique bétail des Bedjas, surtout de leurs chameaux au poil roux et de noble race (voy. plus haut les Bisharis); ils élèvent aussi des vaches et des brebis dont ils boivent le lait; mais les troupeaux n'occupaient pas tous leurs soins, ils se livraient encore à la navigation, à l'exploitation des mines, car ce sont eux qui travaillaient aux mines d'or et aussi, suivant Al-Djaheth, aux mines d'émeraudes.

Les Bedjas sont bien faits, mais maigres, de couleur olivâtre et foncée (on leur donne ces deux couleurs, et Burckhardt (2) leur donne celle des Abyssiniens). Bakoui les appelle aussi une race éthiopique (3). Rapides à la course comme leurs

(1) Macrizi, dans Burckhardt, p. 542.
(2) Append., dans Salt, Trav., p. LXXVI.
(3) Macrizi, dans Burckhardt, p. 519; dans Quatremère, p. 162, II.

(1) Macrizi, dans Burckhardt, p. 520; dans Quatremère, II, p. 165.
(2) Burckhardt, Trav., App., p. 510.
(3) Bakoui, dans Notices et extr., II, p. 392.

chameaux, cette qualité les distingue de tous les autres peuples; ils dressent leurs chameaux au combat et les dirigent très-habilement avec la lance; le chameau s'agenouille devant la lance quand elle est tombée de la main de son cavalier. Les Bedjas sont en insurrection continuelle: cependant Macrizi assure qu'ils sont très-probes et très-hospitaliers. Leur arme principale est leur lance (sebaye), armée d'une pointe de fer; cette pointe a 3 coudées de longueur et le manche 4; c'est de là que vient leur nom, car *seba* veut dire *sept*. Ils ont toujours leur lance à la main; ces armes sont fabriquées par des femmes qui ne voient jamais d'autres hommes que ceux à qui elles fournissent des lances. Les filles qu'elles mettent au monde sont vouées au métier de leur mère; mais elles tuent les enfans mâles, parce qu'ils ne pourraient leur donner que des embarras et des ennuis. Ils appellent *aksomye* (d'Axum) leurs boucliers de peaux de buffles, et *dahlakye* (de l'île Dalak) ceux qui sont faits de peaux d'hippopotames. Leurs arcs sont faits de bois qu'ils appellent seder et shohat (?); ils sont très-gros, très-épais et difficiles à tendre, comme celui que les Ethiopiens envoyèrent à Cambyse; leurs flèches sont empoisonnées et donnent sur-le-champ la mort (1). Ils ont des devins qui, comme chez les Romains et les Gaulois, annoncent les heureux présages et appellent au combat; Ibn Sélim dit que ces devins, comme les Schamanes, se sont donnés au mauvais esprit. Macrizi nous raconte que les hommes se soumettent à la castration, et que les femmes se coupent une mamelle comme les Amazones. Les Bedajas avaient primitivement un roi qui habitait dans le *Gazira-Bedja* à Hedjer (?) (entre l'Atbara, le Mogren et le Nil) : l'hérédité suivait la ligne féminine, comme nous l'avons vu déjà chez les Berbères. Le nom des Bedjas ne nous apparaît plus aujourd'hui, en Nubie, comme celui d'un peuple, mais le pays dont El-Taka fait partie, porte le nom de *Bedja; Bedjan* est encore le nom du principal lieu du pays de Mograt sur le Nil, entre Berber et Dongola; Ibn Sélim rapporte que *Bedjrash* était autrefois le principal lieu et la résidence du chef de *Merys*, c'est-à-dire de la Nubie, au sud de Saïd.

(1) Ibn Sélim, dans Burckhardt, p. 503; dans Quatremère, II, p. 140.

Ire REMARQUE.

Les mines d'émeraudes des Bedjas, dans les monts Ollaki du désert d'Aidab, sur l'ancienne route de Koptos à Bérénice.

De Kous, près de Kouft (Koptos), sur le Nil, jusqu'au port d'Aidab, les auteurs arabes comptaient dix-sept journées de marche (Ebn Batuta n'en compte que quinze); la route conduisant ainsi directement du Nil à la mer Rouge, traversait le pays de montagnes, un peu au nord de la latitude d'Assouan, et même après que les grandes caravanes eurent cessé, il exista encore longtemps une route dans cette direction (1). Les anciens comptaient douze journées de marche de Koptos à Bérénice. Suivant les recherches que Cailleaud et Belzoni firent, dans cette vallée transversale, il n'y a pas de doute que l'ancienne route commerciale de Koptos à Bérénice (2), si célèbre sous les Ptolémées, mais que d'Anville a mal placée sur ses cartes, ne soit la même qui, au moyen âge, conduisait de Kous ou Kouft à Aidab, à travers le désert d'Aidab et le pays des Bedjas (voyez la remarque précédente). Or, c'est précisément près de cette route qu'étaient situées les mines d'où les Bedjas tiraient les émeraudes qu'ils travaillaient eux-mêmes ou faisaient travailler. Quoiqu'on ait beaucoup parlé de ces mines (3), elles furent néanmoins inconnues jusqu'à ce que Cailleaud les découvrit en 1816. Envoyé par Mehémet-Ali-Pacha, et favorisé de toutes les manières, le minéralogiste (4) partit d'Edfou, sur le Nil, et trouva ces fameuses mines, après avoir voyagé pendant sept journées, à l'est, sur une ancienne route, où il rencontra une quantité de ruines, de villages, de puits, de caravanserais et de stations, provenant des temps anciens (sans doute, depuis Ptolemée-Philadelphe), comme des temps modernes. Les mines sont situées au pied de la haute montagne de Zabourah, dans le pays des Ababdés, sur la limite de la Haute-Égypte et de la Nubie; leur distance directe de la côte (5) n'est que de cinq milles géographiques à peu près; leur situation géographique est à quatre journées de marche au sud de Kosseyr.

Cailleaud les découvrit dans une étroite vallée bordée de montagnes de granit, au milieu de couches horizontales de schiste micacé, à travers lesquelles les routes conduisent dans l'intérieur de

(1) Burckhardt, Trav., App., 350.
(2) Strabon, XVII, p. 399, 595, ed. Tysch.
(3) Mémoire sur les mines d'émeraudes, dans Quatremère, II, p. 173-180.
(4) Burckhardt, Travels, p. 538.
(5) Belzoni, Voyage, II, p. 66.

la montagne. Elles s'abaissent avec la couche de mica, qui souvent n'a que de trois à quatre pieds, et souvent finissent avec elle. Là où la couche de mica devient épaisse, on soutient le ciel de la mine avec des poutres de bois. Plusieurs des mines vont jusqu'à 400 et même 500 pieds dans la montagne. Cailleaud y trouva, entre autres, des fragmens d'émeraudes cristallines, dont il fit présent au pacha. Le chemin qui conduit immédiatement à l'entrée de ces mines, et qui est maintenant au pouvoir des Ababdés, était taillé dans le roc, et appelé par les indigènes *Zaboura*. Tout près de là, sont de grands bassins taillés dans le granit, et destinés à recevoir l'eau des pluies, car la source la plus proche est à un mille de distance. Non loin des mines, au pied de la haute montagne de Zabourah, on remarque les ruines d'habitations que Cailleaud prit d'abord pour les débris de l'ancienne ville de Bérénice. Belzoni, qui les visita peu de temps après, ne trouva que les restes de misérables huttes (1) qu'on appelle *Sakiet*, et qui probablement avaient été le séjour des anciens mineurs; mais il ne rencontra, dans toute cette contrée, aucune trace d'un grand emporium tel que fut jadis Bérénice. — A six lieues de l'endroit où sont les mines de Zaboura, se trouve, dit-on, un second endroit où sont également un certain nombre de mines et d'autres débris de murailles; mais Cailleaud n'eut pas l'occasion de les voir. Peut-être sont-ce celles qu'on dit situées plus près de la mer, sur la même latitude, les *Zumrud* des Arabes, sur lesquelles Bruce a débité tant de fables, et qu'il prétend avoir retrouvées sur une île voisine, dans le Gibel-Siberget. Belzoni, en parcourant cette côte, prit un endroit sans nom, situé sous le 24° lat. nord, à peu près où sont situées *Lepte extrema* et la Bérénice de d'Anville, pour le lieu où Bruce avait débarqué, lors de son voyage aux mines d'Émeraudes. Belzoni vit, en outre (2), en trois autres endroits du mont Zaboura, des traces d'anciennes exploitations.

Peu de temps après ces découvertes, le pacha plaça Cailleaud à la tête d'une seconde expédition, chargée de retrouver les mines d'or et de commencer des travaux d'exploitation en Zaboura. Il lui adjoignit un aga et deux cents ouvriers; mais ceux-ci, mécontens des travaux des mines, commencèrent bientôt à s'ameuter contre leur chef, et le forcèrent à s'en retourner au Caire. La faim et les maladies furent un immense obstacle à la reprise des anciens travaux (3).

Belzoni, visitant ces contrées l'année d'ensuite, trouva cinquante ouvriers occupés dans les mines. Après six mois d'exploitation, ils n'avaient pas encore trouvé d'émeraudes, et les travaux pénibles qu'on leur imposait les avaient déjà plusieurs fois soulevés; leurs provisions, qui leur arrivaient par le Nil, pouvaient aussi facilement leur être coupées par les Ababdés. Toutes les anciennes entrées des mines étaient comblées par le haut, et l'on ne pouvait y pénétrer que par de très-petites ouvertures. L'entrée des mines ressemblait aux catacombes de Gourné, près de Thèbes; les mines elles-mêmes venaient après les couches de marbre et de mica (1).

Sans y entrer, on pouvait juger de leur profondeur par les matériaux amoncelés au bord de l'ouverture. Belzoni pense qu'on n'a pas suivi de plan régulier dans l'exploitation. Au dire des ouvriers, les deux bancs de marbre, entre lesquels se trouvent placées les couches de mica, convergent l'un vers l'autre, et la matrice de l'émeraude est située dans le maximum du rapprochement de toutes les couches de marbre et de mica. Depuis Belzoni, on prétend avoir retrouvé de nouvelles traces d'émeraudes, qui dit-on, sont d'une qualité inférieure.

Un examen exact des petites ruines de Sakiet (*Sekket*) (2), situées à un mille des mines, a prouvé qu'elles formaient, en effet, jadis la ville des anciens mineurs. Elles sont situées dans une étroite vallée entourée d'un amphithéâtre de rochers, et formant un demi-cercle de 700 à 800 pieds. Aux flancs des rochers sont adossées à peu près 80 petites maisons, qui, toutes, excepté une, sont moins considérables qu'une chapelle taillée dans le roc, qui se trouve là, et qui a 30 pieds de profondeur et 20 de largeur. Parmi les six inscriptions grecques que Belzoni a copiées, une fait mention de l'emporium de Bérénice, dont Belzoni découvrit bientôt après les gigantesques débris sur le bord de la mer Rouge, à quelques journées de marche de la ville des mineurs.

Ces mines dont nous parlons sont évidemment identiques avec les mines d'émeraudes de Kharbah ou Kherbé, situées, selon les géographes arabes, dans le Gibbel-Ollaki, et sur lesquelles Mesalek-al-Absar (3) a publié quelques renseignemens qu'il tient d'un intendant de ces mêmes mines. Elles furent établies, aux frais du sultan d'Égypte, dans les montagnes, dont il appelle les plus hauts sommets *Karka-Shendah*, au milieu du désert de Bedje. Le terrain dans lequel se trouvent ces nombreuses mines, avec leurs souterrains semblables à des labyrinthes dont la voûte menace sans cesse de s'écrouler, se compose de trois roches différentes, formant la matrice de l'émeraude. Les mines furent exploitées jusqu'à l'an 1358 (780 de l'hégire),

(1) Belzoni, Voyage, II, p. 57; Atlas, tab. 33, n° 7.
(2) Ibid., p. 9?.
(3) Ibid., p. 21.

(1) Belzoni, Voyage, II, p. 49.
(2) Ibid., p. 90.
(3) Macrizi, dans Quatremère, II, p. 174.

et la pierre précieuse qu'on en tirait s'appelait *Dhoubaby*.

El Bakoui (1) (en 1403) nous apprend que les marchands en faisaient un commerce considérable, et l'exportaient au loin sous le nom arabe de *Salaki* (de *Gibbel-Ollaki*, nom qu'on donne aussi à l'île des émeraudes). La même chose est confirmée par Al-Djabeth (2), qui ajoute que c'étaient là les seules mines d'émeraude de ce genre dans le monde. Masoudy, qui cite très-exactement quatre espèces différentes d'émeraudes du plus beau vert, pense que l'on ne trouve que dans l'Inde une émeraude semblable à celle d'Ollaki. « La première qualité, dit-il, s'appelle *Mar* (Σμαραγδὸς, λίθος πρα-σινος, dans Théophraste) ; la seconde ressemble, par sa couleur, à de jeunes feuilles de myrtes, et se transporte, par la mer, dans l'Orient ; la troisième s'appelle émeraude occidentale, parce que les rois du couchant l'aiment, et la quatrième est l'*Asamm*, qui a moins d'éclat.

Cette relation de l'auteur arabe, qu'il écrivit sans doute après avoir étudié les auteurs classiques, surtout Théophraste et Pline, ne nous apprend toutefois pas à quelle espèce appartenait cette émeraude égyptienne ; car les anciens, comme nous le savons tous, comptaient douze espèces d'émeraudes qui portaient des noms très-différens, et qui, sous le rapport minéralogique, n'étaient nullement de la même classe ; ce n'était, à proprement parler, que du dialiage, du plasme, de la prime d'émeraude, de l'héliotrope, ou quelquefois même du spath fluor (matrix smaragdi) ; car, suivant ce qui est établi maintenant, la véritable émeraude n'est qu'un produit de l'Amérique, et plus spécialement du Pérou.

L'antiquité ne connaissait par conséquent pas cette pierre précieuse, que nous appelons maintenant émeraude. Le célèbre Vincent se persuada lui-même que ce que Bruce avait rapporté de son île d'Émeraude, dans la mer Rouge, n'en était pas ; et ce que Cailleaud appelle, en Afrique, émeraude, n'est pas encore minéralogiquement connu en Europe. Mais, comme la plupart des antiques gemmes que l'on retrouve en si grande quantité dans tous les musées, et que les anciens disaient être taillées en émeraude, ne le sont qu'en héliotrope (3) d'un vert de lessive (*plasma di Smeraldo gemmario*), et que l'endroit dont on tire cette pierre est encore inconnu, il est très-probable que Cailleaud n'a retrouvé, dans les montagnes d'Ollaki, que l'émeraude des anciens, qui, quoique n'étant pas la véritable émeraude du Pérou, n'en est pas moins d'un grand prix. Cette supposition est pleinement confirmée par un passage remarquable de Pline, que nous ne pouvions expliquer jusqu'ici, et par lequel il désigne, d'une manière tout à fait évidente, les mines d'émeraude de Zaboura, qui, dit-il, étaient connues dans la plus haute antiquité, et dans lesquelles on trouve la troisième sorte d'émeraudes (*Tertium locum Ægyptii scil. Smaragdi habent, qui eruuntur circa Copton oppidum Thebaidis in collibus, ex cautibus*) (1). L'opinion que nous avons émise ailleurs sur le défaut de pierres précieuses en Afrique, tandis que l'Asie et l'Amérique des tropiques en possèdent une si grande quantité, ne peut nullement être regardée comme détruite par la découverte des mines de Zaboura ; et, jusqu'à ce que l'avenir nous ait prouvé le contraire, nous ne cesserons de considérer ce défaut comme une des qualités caractéristiques du Soudan.

—

CHAPITRE IV.

COURS INFÉRIEUR DU NIL DANS LA HAUTE-ÉGYPTE.

§ 26.

APERÇU.

Au moment de franchir la haute terrasse de Nubie (2), le Nil prend, pour la dernière fois (3), la forme d'un torrent de montagnes ; roulant à grand bruit ses ondes écumantes à travers des écueils, des gorges de rochers, depuis l'île Philæ jusqu'à Éléphantine, il se précipite enfin par les cataractes de Syène, dans une contrée nouvelle, la toute célèbre terre d'Égypte. Majestueux et calme, portant partout la bénédiction et la fécondité, il promène ses eaux, plus de cent milles encore et toujours dans la direction du nord, jusqu'à la mer. Lorsqu'une caravane, qui a traversé pendant plusieurs mois le désert ardent, monotone et aride de la Nubie, approche de cette frontière de l'Égypte, le mugissement lointain des cataractes ramène les esprits vitaux épuisés (4), et bientôt les bosquets de dattiers de Syène rappellent le voyageur à la vie et au bonheur. L'impression lugubre dont le désert aux étincelantes ardeurs avait accablé l'âme du voyageur, disparait tout à coup et la terre d'Égypte déroule à

(1) Bakoui in Not. et extr., II, p. 392.

(2) Burckhardt, p. 503. — Quatremère, II, 135.

(3) Blumenbach, Naturgeschichte Art. Heliotrop und Smaragd.

(1) Plin. Hist. nat., XXXVII, c. 17, ed. Bip.

(2) Hérod., II, p. 27.

(3) Browne, Trav., p. 488.

(4) Bruce, Trav., VI, p. 503.

l'œil fatigué ses joyeuses perspectives : les chaînes des monts graniteux aux flancs noirâtres, les gorges de rochers, les cataractes écumantes, les îles de rochers aux monumens gigantesques se tiennent à la porte de la terre sacrée, comme des gardiens mystérieux que les élémens ont placés eux-mêmes pour protéger la terre des merveilles de l'ancien monde. Quand le voyageur arrive au contraire de la Nubie en Égypte par le Nil, il a déjà été préparé, par les *schellals* du Batn-el-Hadjar et la vue de la shellal de Syène, et les monumens de la Nubie lui ont fait présager déjà les merveilles de l'architecture égyptienne; mais il a contemplé ces monumens, en Nubie, dans leurs ébauches colossales et sublimes, il les a vus tantôt cachés tout entiers sous les flancs des monts, tantôt sortant à demi, avec leurs frontons, des masses des rochers : ici, il les verra avec admiration surgir des entrailles de la terre, s'élancer librement dans les airs, toujours plus parfaits, plus variés et plus beaux (1); ils s'élèveront à de prodigieuses hauteurs, orneront des îles entières, des plaines et des rivages de leurs pylônes, de leurs salles, de leurs murs, de leurs colonnades, les couvriront au loin de leurs débris et les changeront en collines.

Nous jetterons un coup d'œil sur la configuration générale de l'Égypte pour nous orienter au milieu de cette contrée, avant de passer à une étude plus profonde de ses parties et du cours du fleuve que nous devrons chercher à comprendre ensuite, dans tous ses détails, à cause de sa haute importance historique.

De Syène au Caire, où se trouve la bifurcation du Nil, ce fleuve coule dans une vallée qui a deux milles d'étendue dans sa largeur moyenne. Cette vallée est formée par deux rangées de montagnes (2) que Jakuti compare à deux ailes (3) : l'une s'étend, vers l'est, jusqu'à la mer Rouge (la distance de Ghenné à Kosseyr n'est que de 40 lieues ou trois journées de marche); l'autre, s'élevant à l'ouest, du côté de la Libye, longe le Nil depuis Assiout jusqu'à la grande oasis : semblable à une digue aplatie, déserte, partout, elle présente une largeur de quatre journées de marche. Ce rempart de l'Égypte (*the Wall of Egypt*) (4) protège le Nil contre les déserts de la Libye occidentale : il faut au moins une heure pour le descendre par l'escalier des caravanes situé près de Gebel-Rumli.

Le rempart occidental de l'Égypte s'abaisse en talus dans la vallée du fleuve et forme un plan inégalement incliné qui est généralement d'un accès facile. Au contraire, le rempart oriental s'élève en falaise taillée à pic, ce qui lui a fait donner, dans toute son étendue, le nom de Gebel-Mokattam ou *pente escarpée de rochers*. Il se compose, en partie, de chaux et de grès friable, en partie, d'autres formations plus récentes, d'amygdaloïde (de poudding et de brèche). Plusieurs vallées le coupent transversalement de l'est à l'ouest et établissent différentes communications entre le Nil et la mer Rouge. Les plus connues de ces vallées sont celles entre Keft (Koptos) et Kosseyr (1) et celle *dite de l'Égarement*, entre le Caire et Suez (2), comme étant singulièrement explorées par les caravanes. Il existe en outre un grand nombre de gorges plus ou moins larges qui, rompant parfois le Mokattam, amènent dans la vallée du Nil des torrens désastreux chargés de masses énormes de sable et de galets (3).

Le rempart qui protège l'Égypte du côté de la Libye, offre aussi, dit-on, près des oasis, plusieurs ruptures semblables dont une seule nous est aujourd'hui connue; c'est dans l'Égypte inférieure, la vallée de Fajoumé (où se trouve le lac de Mœris), qui, se continuant à l'ouest, par la vallée plus étroite de Bahar-el-Farigh (torrent vide) où Bahar Belame (fleuve sans eau), s'étend jusqu'au désert de la Libye (4).

Refoulé, dans tout son cours, vers la partie orientale de la vallée, par le talus de la chaîne Libyenne, le Nil se trouve être surplombé, à sa rive droite, par des masses prodigieuses de rochers escarpés; rarement aussi le chenal occupe le milieu de la vallée.

Cette vallée, généralement peu large, se resserre surtout dans la Haute-Égypte (Saïd), l'ancienne Thébaïde, depuis Syène jusqu'à Kenné (Ghinnah) (5) : c'est là que le Nil forme l'île *Bam-*

(1) Legh, Narrat., p. 93.

(2) Girard, sur l'agriculture de la Haute-Égypte, dans les Mémoires sur l'Égypte, I, p. 13.

(3) Edrisi Africa cur. Hartmann, p. 491.

(4) Browne, Trav., p. 184.

(1) Rozière, Description minéralogique de la vallée de Kosseyr, dans les Mémoires sur l'Égypte, III, p. 227.

(2) Girard, Description topographique de la vallée de l'Égarement, dans les Mémoires sur l'Égypte, III, p. 360.

(3) Reynier, dans les Mémoires sur l'Égypte, IV, p. 13.

(4) Andréossi, Mémoire sur la vallée du lac du Natron, dans les Mémoires sur l'Égypte, I, p. 223.

(5) Browne Trav., p. 128.

ban, la seule importante de son cours. Dans l'un des endroits les plus spacieux, les ruines de Thèbes couvrent encore aujourd'hui la vallée tout entière : depuis le rempart oriental jusqu'au rempart occidental, une étendue de deux milles en largeur de l'est à l'ouest est jonchée de colonnades, de portiques, de colosses et d'obélisques.

Dans l'Égypte moyenne (Wostani), qui commence là où l'on voit les dernières ruines du temple de Denderah (Tentyris) orner les rives du Nil, la vallée du fleuve s'élargit davantage à partir de Siout. Elle n'atteint cependant jamais plus de quatre lieues de largeur (1), et à Fajoumé, dans l'endroit de son plus grand développement, elle n'a que trois milles géographiques. Ici la chaîne libyenne se dirige de plus en plus vers l'ouest. La chaîne orientale, au contraire, ou les monts Arabiques (selon Hérodote) (2), disparaît entièrement près du Caire et va se perdre dans la plaine immense du Delta.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Contrées limitrophes des cataractes du Nil, île Philæ, les Shellals, Eléphantine, Assouan, région du granit.

Le Nil, à son entrée dans l'Égypte (3), se divise en plusieurs bras au milieu desquels s'élève un groupe innombrable d'écueils qui forment autant d'îles. La plus grande et la plus méridionale est celle de *Gezira-el-Hetsch;* mais elle est peu connue. Tout près de là se trouve l'île célèbre de Philæ, l'une des plus petites sous le 24° 1'34" de latit. sept. et sous le 30° 34' 16" de long. est de Paris, suivant les observations de l'astronome Nouet (4). De là le fleuve creuse un ravin étroit à travers les montagnes de granit qui s'élèvent en rochers brunâtres sur les deux rives et forment des sauts bruissans et d'affreux rapides qu'on nomme les cataractes du Nil. Puis, ayant parcouru un espace d'environ deux lieues, le Nil se dégage de ces montagnes escarpées près de la ville de Syène, au-dessous de l'île Eléphantine (*Elephantine sub ipsis fere cataractis jacet*) (5), la plus septentrionale de ces îles nombreuses et groupées, et, rentrant aussitôt dans une vallée plane, il roule tranquillement ses eaux vers les terres inférieures.

(1) Reynier, Mémoires sur l'Égypte, IV, p. 3.

(2) Hérodote, II, c. 8.

(3) Plan de la cataracte de Syène, Description de l'Égypte ant., I, p. 30.

(4) Description de l'Égypte ant., I, p. 15.

(5) Ælius Aristides, in Ægypt. 1722, p. 343.

1. ILE DE PHILÆ, PILAK, ANAS-EL-WODJOUD.

La petite île (1) de Philæ est située, en ligne droite, à peu près à 25,000 pieds (4,150 toises), c'est-à-dire à deux lieues environ au sud de Syène et à quatorze lieues au nord du tropique du Cancer. Elle a 1,152 pieds de longueur du nord-ouest au sud-est, et 408 pieds de largeur, ce qui fait 2,700 pieds d'étendue : son élévation au-dessus du niveau le plus bas du Nil n'est que de 25 pieds, hauteur suffisante pour la mettre, durant toute l'année, à l'abri des débordemens du fleuve. Malgré l'étroite circonscription de ses limites, quoique Hérodote ne lui ait pas donné de nom et que Pline l'ait confondue avec l'île Eléphantine (2), elle jouit pourtant d'une grande célébrité depuis les temps les plus anciens. Aujourd'hui encore on ne peut voir, sans un sentiment d'admiration, les débris de ses monumens et de son antique splendeur placés à l'entrée du désert de Nubie. Les Égyptiens s'y rendaient en pèlerinage, et elle était pour eux *la grande contrée des morts* (3). Là se trouvait, disait-on le tombeau d'Osiris : aux prêtres seuls était permis d'approcher de ce lieu. Trois cent soixante vases, nombre égal aux jours que contenait l'ancienne année égyptienne, étaient disposés en cet endroit pour servir au culte d'Osiris. Chaque jour, des prêtres les emplissaient de lait nouveau en invoquant le Dieu par leurs prières. Maintenant encore existent les ruines d'une vaste et magnifique salle dont les parois sont partout décorées de sculptures représentant la mort d'Osiris (4) : suivant la tradition populaire, un grand temple avait été construit là, en son honneur, par Isis, son épouse. Le serment « par Osiris qui repose à Philæ » (Μὰ τὸν ἐν Φίλαις Ὄσιριν) (5) était pour les Égyptiens un serment inviolable. Cette île semble tirer son nom de sa

(1) M. A. Lancret, Description de l'île de Philæ, dans les Descripl. de l'Égypte ant., I, p. 1, etc.

(2) Hérodote, II, p. 33.—Pline, Hist. nat, V a, chap. 9.

(3) Diodor. Sicil., I, p. 22. — Plutarch. de Isid. et Osiride Strebor, etc.

(4) Lancrel, Descripl., p. 13.

(5) De Insula Philensium Osiridis sepulchro consecrata, p. 165.—Sacra Philensia, p. 182. — Fr. Creuzer Commentationes Herodoteæ. Lips., 1818, in-8°. Voyez aussi la Symbolique, I, p. 300.

position reculée, puisqu'aujourd'hui même, le mot Pilak signifie *frontière éloignée*, dans la langue des Cophtes (1); de tout temps en effet, excepté peut-être sous le règne des premiers Pharaons (2), lorsque l'Égypte s'étendait probablement plus au sud, s'élevait ici la frontière séparative de ce pays et de la Nubie. Encore de nos jours, elle s'appelle Bilak chez les Arabes qui, certainement, ont conservé les anciens noms égyptiens avec plus d'exactitude que les Grecs : car ceux-ci, semblables aux Français sous ce rapport, altéraient et mutilaient tous les mots d'après leur prononciation. Les Grecs l'appelaient Philæ (Φιλαι dans Strabon, Φιλαις dans Plutarque, Φιλα dans Etienne de Bysance, nom que l'on a fait dériver à tort de Πύλαι (porte) pour indiquer sa situation à l'entrée de l'Égypte. A l'aspect des ruines du temple dont elle est couverte, ses derniers habitans lui ont donné le nom de *Djeziret-el-Birbé*, c'est-à-dire île du temple. (Perpe, Birbe (3) signifie temple dans le dialecte thébéen de la langue cophte). Une tradition arabe, probablement plus récente, rapporte que ces ruines sont les débris d'un palais de plaisance bâti par un certain roi Wodjoud pour servir à ses fêtes : de là vient, sans doute, que Burckhardt l'entendit nommer l'île Anas-el-Wodjoud (4) (Selvajoud dans Light); Norden l'appelle *El-Heiff*.

Vis-à-vis de l'île de Philæ, à l'ouest, se trouve le petit endroit de Birbé, habité comme elle, par des Barabras. Ici finit la domination nubienne; et, depuis là jusqu'à Syène, au nord, toute cette contrée n'est assujettie à aucun impôt, pas même envers l'empire Ottoman (5), privilège antique remontant peut-être à l'époque des prêtres d'Osiris. Cette île, consacrée aux mânes d'Osiris, surgit au milieu de rochers de granit d'un brun noirâtre; mais ses temples sont construits en grès d'une couleur blanchâtre et claire et s'élèvent sur d'énormes blocs carrés qui entourent ce lieu d'une ceinture de forts et bravent depuis plusieurs milliers d'années la violence des gonflemens du Nil. La structure de ces temples est empreinte ici, comme à Éléphantine, d'un caractère tout particulier : les blocs forment des quais présentant au fleuve une face concave (1) et une face convexe à l'intérieur de l'île, semblables à des voûtes qui résistent au poids et à la pression de la terre. Un tel genre de construction, qui, d'après l'état actuel de nos connaissances, se rencontre seulement en Égypte et dont la solidité a été éprouvée par des milliers d'années, mérite bien l'attention de nos architectes hydrauliques.

L'île de Philæ, couverte de temples, offre, sur le plus petit espace, une étonnante quantité de ruines les mieux conservées de toute l'Égypte (2), tandis que les îles d'alentour ne sont que de vastes déserts. Sa pointe septentrionale portait autrefois des édifices, debris informes aujourd'hui; au sud-est, on aperçoit quelques cabanes de Barabras; au sud-ouest, se trouvent les ruines principales de deux grands temples qui, à en juger d'après l'irrégularité de leurs colonnades (3) et une foule d'autres indices, ont été successivement bâtis à des époques différentes. De l'extrémité méridionale de cette île remarquable on découvre tous les monumens qui s'y élèvent. A droite, un temple isolé, inachevé, le *Typhonium*, qui renferme le tombeau d'Osiris; à gauche, un obélisque et d'immenses colonnades; en face, un grand temple d'Osiris auquel sont adossées des cabanes de Barabrss, et non loin de là un temple d'Isis, de moindre dimension. D'énormes murs sillonnent cette surface variée, et les terrasses des temples surgissent partout comme de larges plateaux; sur l'un de ces plateaux est construit un petit village.

De nombreuses colonnades, deux obélisques et de gros pylônes conduisent au grand temple d'Osiris (4), qui est situé le plus au sud. Là trente-deux colonnes du premier portique sont encore debout et tracent une ligne droite vers le temple; leurs chapiteaux sont alternativement lotiformes et dactyliformes, d'après un usage antique chez les Égyptiens, et portent chacun des ornemens divers, ainsi que cela se voit dans l'ancienne architecture gothique, mais sans que l'harmonie de l'ensemble en soit troublée. L'entrée de la seconde colonnade est composée de ces majestueux pylônes carrés, dont nous avons déjà parlé dans la description de la Nubie, qui

(1) Champollion le jeune, l'Égypte sous les Pharaons. Paris, 1814, I, p. 154.—Quatremère, Mémoire, p. 387.
(2) Creutzer, Comment. Herodot., § 14, p. 175.
(3) Champollion, I, p. 158.
(4) Burckhardt, Trav., p. 5.—Light, Trav., p. 55.
(5) Ibid., p. 6.

(1) Jomard, Description de l'île Éléphantine, Description de l'Égypte, ant., I, p. 12.
(2) Belzoni, Voy., I, p. 329.—Lancret, Descr., p. 6.
(3) Lancret, Descr., p. 10.
(4) Ibid., p. 8.

s'élèvent en forme de pyramides et que Diodore désigne sous le nom de Πύλων. De chaque côté de la porte, ces pylônes apparaissent comme des ailes ou plutôt comme des tours qui autrefois peut-être servirent à sa défense. De nombreux escaliers, placés dans l'intérieur de l'édifice, mènent aux terrasses supérieures, vastes observatoires où, sans doute, les prêtres d'Osiris allaient se livrer à la contemplation du ciel; car tout le culte qu'ils rendaient au Dieu du soleil était lié intimement à l'astronomie, au développement de l'année du Nil, d'après la succession des jours, des mois, des temps d'inondations, à l'observation du lever et du coucher de la lune et des autres astres, aux époques des solstices et des tropiques. Le premier pylône, large de 118 pieds, haut de 54, est le plus élevé de tous les monumens encore existans qui apparaissent avec tant de majesté au-dessus du sol sur lequel ils reposent. Image raccourcie du tableau que reproduit l'Égypte, ces édifices portent cependant l'empreinte de l'antique architecture égyptienne, la corniche couronnant l'entablement supérieur, les gouttières aux coins des pylônes, des décorations, des sculptures semblables. Au sommet du pylône, se trouvent plusieurs divinités assises et devant elles des prêtres leur présentant des offrandes : chaque scène est variée, séparée par des lignes verticales et accompagnée de légendes hiéroglyphiques. Lancret (1) décrit un sacrifice très-remarquable : un prêtre est debout en présence de divinités et entouré de trente victimes, chacune trois fois plus petite que la précédente. Sur la base des pylônes on remarque des lotus entrelacés; les murs sont entièrement couverts de sculptures qui étonnent le spectateur par leur profusion, et la seule face antérieure du pylône en offre, d'après un calcul exact, une superficie de 5,400 pieds carrés ou 600 mètres carrés. Cette riche décoration est si simple pourtant qu'elle occupe un rang subordonné aux parties principales des monumens et ne détruit nullement l'harmonie de l'ensemble : peu saillante et peu profonde à la fois, elle ne produit qu'une lumière et qu'une ombre très-faibles. En avant du pylône gissent des obélisques brisés, des lions de granit rouge et d'autres statues qui ornaient autrefois l'extérieur du temple. De nombreuses colonnades et un second pylône conduisent au temple même dont les parois sont également revêtues de sculptures; un examen attentif prouve que ce temple fut peint jadis de couleurs différentes dont les plus fraîches, le vert, le jaune, le bleu, le rouge se remarquent encore aux chapiteaux des colonnes, quoiqu'assez difficiles à distinguer, toutes couvertes qu'elles sont de la poussière du désert. Les colonnes elles-mêmes sont construites en blocs de granit montrant encore à leur surface les traces d'hiéroglyphes souvent renversés; peut-être les pierres dont elles se composent proviennent-elles de monumens dont l'existence remonte à une antiquité double de la leur. Ces sculptures, exécutées dans le même style et avec la même perfection (1), nous reporteraient à une époque antérieure de trois mille ans à celle de l'érection du temple, c'est-à dire au berceau de l'architecture égyptienne. Les salles de cet édifice sont très-obscures et ne reçoivent le jour que par en haut; trois chambres d'une vaste étendue, plusieurs autres de moindre dimension, conduisent à l'Adyton, où se trouve un bloc de granit couvert d'hiéroglyphes. Ce monolithe, dans lequel une niche est creusée, semblable à celui de *Kalabsché* et *Dakké*, semble avoir été destiné à la conservation du vautour sacré, faucon ou épervier (Ἱέραξ) (2), symbole d'Osiris, et qui, suivant Strabon, n'était pas un oiseau originaire de l'Égypte, mais appartenant à une espèce particulière apportée d'Éthiopie.

A l'intérieur comme à l'extérieur, chaque pierre du temple porte des sculptures différentes représentant des idées relatives aux dieux et à leur culte, des sacrifices, des hommes en adoration, des fêtes, des processions de prêtres (portant, par exemple, la barque sacrée) (3), des inscriptions religieuses, des symboles, des hiéroglyphes : toutes ces images, parlant d'une manière sensible à l'esprit du peuple égyptien, éveillaient en lui des sentimens de piété et de graves pensées. Chacun de ces divers ornemens a une signification particulière; plusieurs scènes représentent des purifications, des ablutions basées sur la propriété fécondante et sanctifiante des eaux du Nil. C'était une croyance chez les Égyptiens que ces eaux n'étanchaient pas seulement la soif de ceux qui en buvaient, mais qu'elles les guérissaient aussi de toutes maladies et en faisaient des hommes nouveaux; ainsi l'inonda-

(1) Descr., I, ch. I, p. 25, et pl. 6 et fig. 7.

(1) Lancret, Descr., p. 53.

(2) Strabon, éd. Tzsch., XVII, p. 607.

(3) Fr. Creutzer, Symbolique, I, p. 249.

tion du fleuve, vers le solstice d'été, renouvelle, chaque année, toute la terre d'Égypte. La constellation du Zodiaque, dans laquelle entre alors le soleil, est considérée par les anciens comme ayant un rapport direct avec ce dernier phénomène. Autrefois l'image du lion accomapagnait toujours le solstice d'été ou l'inondation du Nil; aussi le lion du ciel était-il regardé comme la source d'une eau abondante et figurait-il partout dans les temples. Mais, parce que le solstice d'été, d'après l'ordre naturel de succession, passait du signe du Lion dans celui du Cancer, 2,300 ans avant Jésus-Christ, suivant le calcul de Fourrier (1), on a voulu tirer de ce fait une conclusion relative à l'antiquité du temple d'Osiris, lequel aurait été construit antérieurement à cette ère, c'est-à-dire pendant la période où le Lion était dans le solstice d'été, période dont la durée a été de 2,163 ans, ainsi que cela résulte de nombreux monumens astronomiques de l'Égypte (voy. plus bas Tentyra).

L'extérieur des édifices de Phylæ offre, vers le milieu du jour, un aspect remarquable (2) et qui est dû au voisinage du tropique : dès que le soleil est un peu élevé, les corniches projettent de longues ombres qui descendent de plus en plus sur les murs des monumens; et vers midi, le soleil étant à plomb, toutes les faces des édifices sont presque entièrement dans l'ombre, ce qui contraste singulièrement avec la contrée environnante qui, dévorée par une chaleur brûlante, s'ensevelit à cette heure dans un calme profond et dans le silence de la mort.

A gauche du grand temple d'Osiris, il s'en trouve un second plus petit et qui diffère beaucoup du premier : c'est le temple d'Iris, environné de toutes parts de portiques et de colonnades, dont la disposition particulière n'offre aucune ressemblance avec celle que nous savons avoir été employée par l'architecture grecque ou romaine. Les entrecolonnemens sont murés jusqu'à un tiers de leur hauteur, ce qui forme une espèce de fenêtre, versant dans l'intérieur des portiques un demi-jour mystérieux. Ce genre de structure ne réunit pas l'élégance et la beauté des monumens de la Grèce, parce que le volume des colonnes est trop considérable; mais, ainsi que le clair-obscur répandu dans les salles du temple, un tel arrangement est sans doute déterminé par un motif suffisant tiré du culte égyptien, motif qui nous est encore inconnu. N'était cette différence, on pourrait considérer ce temple d'Isis comme un modèle presque parfait des proportions principales des formes et même des ornemens reproduits par les temples des Grecs et auquel manqueraient seulement la grâce et la légèreté propres à l'architecture de ce peuple. L'histoire, toutefois, ne résout pas ce problème. A l'entrée du temple était un obélisque en granit, de 22 pieds de longueur, que Belzoni entreprit de transporter en Angleterre par le Nil (1), et qui portait à son piédestal une inscription découverte par M. Bankes, dans laquelle les prêtres d'Isis se plaignaient à Ptolémée et à Cléopâtre des soldats et du gouverneur de l'île de Philæ. M. Beechey prit copie de cette inscription. Près de là Belzoni trouva douze blocs de granit, ayant chacun trois pieds et demi de longueur et trois de largeur. Ces pierres appartenaient aux ruines de l'un des temples voisins et étaient couvertes d'hiéroglyphes artistement sculptés, se déroulant, en forme de bordure, autour d'une image d'Osiris. Environné de ces décombres, le petit temple d'Isis n'a souffert aucun dommage et sort du milieu de ces débris, comme un édifice nouveau (2). Sa construction, dont on ne saurait préciser la date, est probablement d'une époque postérieure à celle du grand temple; il est aussi riche que ce dernier en sculptures, et sur tous les chapiteaux de ses colonnes se trouvent des dés dont les bas-reliefs représentent des têtes d'Isis, et dont toutes les scènes principales montrent cette déesse avec ses deux fils, Horus, le souverain heureux, et Harpocrate, voué au malheur. Au bord du Nil, à quelques distances des temples, est la grande salle dont les sculptures ont rapport, pour la plupart, à la mort d'Osiris; on lit, sur ses parois, une multitude d'inscriptions anciennes et modernes, monumens remarquables qui témoignent, en ces lieux reculés, des vicissitudes communes à tous les temps et à tous les peuples. Quelques-unes de ces inscriptions sont écrites en caractères inconnus jusqu'à présent, une entre autres, en lettres rouges, que l'on voit au plafond; d'autres en grec, en latin, en langues vivantes de l'Europe, toutes accompagnées de nombreuses citations et sentences chrétiennes, cophtes et arabes, qui ont été tracées par-dessus les sculptures antiques, dans un but d'immortalité, et

(1) Lancret, Descr., p. 58.—Fourrier, Mém.
(2) Lancret, Descr., p. 11.

(1) Belzoni, Voy., p. 170, 316.
(2) Lancret, Descr., p. 12.

dont on pourrait faire un intéressant recueil. De pareilles inscriptions sont gravées, en nombre infini, à l'entrée du grand temple : là, à côté des déterminations astronomiques fixées par Nouet, de la latitude et de la longitude de l'île, le voyageur reconnaît, sur la pierre, une foule de noms célèbres dans les derniers siècles, notamment ceux des Ptolémées, des légions romaines sous les Césars, et des noms de Français, inscrits après la victoire emportée par eux sur les mameloucks, sous la conduite de Bonaparte.

Vers la pointe septentrionale, formée par le dépôt du Nil, et qui est la seule partie cultivée de l'île, on rencontre des ruines de murailles grecques avec des triglyphes et un arc de triomphe romain inachevé, monumens antiques de toutes les époques. Du côté du sud-est, se trouve encore un édifice qui, au premier aspect, se distingue par sa grandeur et sa couleur claire (1); mais bientôt on est frappé de l'élégance de ses formes, qui se manifeste surtout dans la taille élancée de l'architecture des colonnes, preuve que le style égyptien n'était pas opposé au progrès (2). L'édifice n'est orné qu'en peu d'endroits de sculptures. En l'examinant de près, on s'aperçoit que, loin d'être achevé, il n'est que commencé dans la plupart de ses parties, et il excite par là même, dans chaque voyageur, un ardent désir d'y étudier la mécanique et la technique de la taille des pierres chez les Égyptiens.

Des huttes de Barabras sont adossées à ce temple, près duquel s'élevaient auparavant des cabanes de musulmans, avant celles-ci des chapelles chrétiennes, et enfin dans l'antiquité les casernes des Romains. Nulle part un aussi petit espace ne rappelle à la fois tant de faits historiques que les murs de ce temple, dont la construction attire ici l'admiration générale, comme s'il était situé dans une grande capitale, et cependant le sol qui le porte n'est qu'une très-petite île sur les dernières limites du royaume, à l'entrée du désert.

2. Les cataractes de Syène; les Shellal des Arabes.

Immédiatement au-dessous de Philæ, commence le domaine rocheux et pittoresque (3) des écumantes cataractes du Nil, spectacle ravissant, moins par la hauteur des cataractes (car ce ne sont que des rapides dont on a exagéré autrefois la grandeur, et sur lesquels on a débité une quantité de fables, depuis Hérodote jusqu'à nous) que par l'aspect sauvage du pays qui les environne. C'est dans cette vallée profonde et solitaire du Nil, les ἄβυσσοι, entre Philæ et Syène, que la légende égyptienne (1) place le *tombeau d'Osiris*, où il était tenu captif aussi longtemps que durait la saison de la sécheresse. Pendant tout ce temps on adressait des complaintes au dieu captif, jusqu'à ce que, délivré par les gonflemens du Nil, il ressuscitait de son tombeau et reparaissait sur la terre, apportant de nouveaux bienfaits au pays; c'est alors que commençaient sur le Nil les fêtes en l'honneur d'Osiris. Cette contrée était ainsi sacrée aux Égyptiens, d'après la doctrine des prêtres qui rattachait étroitement la religion et le culte à la nature du pays. La chaîne de montagnes de granit s'élève, en formes très-pittoresques, des deux côtés de la vallée; elle a parsemé le fleuve d'écueils et d'îles, qui forment une quantité de tournans à mesure que le fleuve se grossit; néanmoins, dans les plus grandes eaux, il reste toujours une vingtaine de grandes îles (2) à sec, entre lesquelles on remarque de nombreux sauts et rapides plus ou moins considérables. Déjà près de Philæ, on entend le bruissement des eaux du Nil entre les écueils qui s'élèvent principalement sur la rive droite, tandis qu'ils laissent encore dans les grandes eaux un passage sur la rive gauche. Le premier rapide au-dessous de Philæ, est appelé *Shellal*, du nom de l'île voisine, habitée par des Barabras; il est situé au tiers de la distance de Philæ à Syène. Le Nil, en cet endroit, a au juste la largeur de la cascade de Niagara, c'est-à-dire un quart de lieue, mais la hauteur de sa chute n'est nullement comparable à la fameuse cataracte du Nouveau-Monde. Belzoni, qui remonta le fleuve au mois de mai, par conséquent à l'époque des eaux basses, trouva que l'une des principales cataractes n'avait que 30 pieds de longueur; les eaux se précipitaient sous un angle de 15 degrés, de manière que de petites barques pouvaient aussi passer en cet endroit dans la saison de la sécheresse. Le même voyageur, en redescendant le fleuve, à l'époque des plus grandes eaux, franchit tout l'espace des cataractes, de-

(1) Lancret, Descr., p. 13.
(2) Belzoni, Voy., p. 316.
(3) Legh, Narrat., p. 53.

(1) Creuzer, Symbol., I, p. 266.
(2) E. Jomard, Descr. de Syène et des cataractes, dans les Descr. de l'Égypte ant., I, p. 5.

puis Philæ jusqu'à Syène, en une heure ; il observe que, vue de l'ouest, la pente entière du fleuve peut bien être de 300 toises (1,800 pieds), et que le niveau des eaux offre dans ce lit rocheux une inclinaison de 30 à 35 degrés, ce qui toutefois serait considérable et nous fait désirer avec plus d'impatience des mesures barométriques exactes, attendu que, jusqu'à présent, nous ne connaissons la hauteur des cataractes que très-approximativement. Browne (1) dit que, dans les eaux basses, le Nil se précipite avec bruit de 7 à 8 pieds de hauteur, en trois chutes de 30 pieds de longueur et en plusieurs bras séparés par des rochers; dans les grandes eaux, au contraire, ces chutes disparaissent entièrement, et le fleuve gagne tant d'extension, que les barques et les marins nubiens, avec leurs radeaux, y passent, mais non pas sans danger.

Les cataractes rendent ainsi, sur cet espace, la navigation très-pénible sinon impossible. Un rempart infranchissable s'élève des deux côtés du fleuve; l'agriculture a disparu et les îles même ne sont habitées çà et là que par quelques pauvres familles de pêcheurs, appartenant à la tribu des Barabras. Mais un grand nombre d'inscriptions et d'hiéroglyphes (2), taillés dans les blocs de granit, rappellent ici les temps de la première antiquité, où ces solitudes étaient sans doute visitées par de pieux pèlerins, comme encore de nos jours les cataractes et les sources du Gange dans l'Inde.

3. L'ILE D'ÉLÉPHANTINE ; DJEZIRET-EL-CHAG.

La dernière grande île, à l'extrémité de ces cataractes, est Éléphantine, qu'on peut nommer avec raison la clé de l'Égypte (3), et que les Arabes appellent à juste titre *El-Chag* (El-Sag), c'est-à-dire *le jardin* ou *l'île des fleurs* (4). Entourée d'affreux rochers ou de déserts et couverte de bosquets, de groupes de palmiers, de jardins, de mûriers, de cassis, de doumiers, de dattiers et de sycomores, elle offre en effet, de l'aveu de tous les voyageurs (5), un aspect enchanteur; toute sa surface est cultivée, et, de quelque côté qu'on jette ses regards, on aperçoit partout des habitations, des moulins, des canaux, des rochers et des ruines de temples. La base de l'île est un rocher de granit autour duquel s'est étendue une plaine fertile, formée par le limon du Nil; c'est sur le noyau même de granit que sont parsemés, comme sur un plateau, les debris de l'ancienne ville, qu'Hérodote nous dit avoir visitée dans son voyage en Égypte. Éléphantine est ainsi en effet le premier jardin au-dessous des cataractes du Nil et du domaine des écueils.

Sous le règne de Psammétique (1), il y avait ici une garnison égyptienne contre les Ethiopiens, de même qu'à Marea, sur la frontière occidentale de la Basse-Égypte, contre les Libiens, et à Daphné, contre les Arabes et les Syriens, car c'étaient là les trois principales entrées de l'Égypte. Hérodote trouva une garnison persane à Éléphantine; du temps de Strabon, les Romains y avaient trois cohortes destinées à garder les limites de la préfecture de la Haute-Égypte (2). Enfin Tacite appelle cette île une des barrières de l'empire romain.

Les débris d'une ville couvrent la partie la plus élevée de l'île, qui est parsemée d'une quantité de pierres à bâtir, de débris d'architecture, d'agates, de monnaies, de lampes, d'amulettes et d'autres antiquailles que les Berbères ramassent et qu'ils viennent offrir aux étrangers. On y trouve aussi une quantité de sarcophages (3) taillés dans le roc, les seules tombes de ce genre que l'on connaisse en Égypte. Au sud et au nord de l'île se trouvent les ruines de deux temples (4), qui sont parfaitement ressemblans et semblent avoir été construits dans les derniers temps de l'histoire égyptienne; celui du sud est surtout très-parfait, mais il paraît qu'on y fit beaucoup d'additions dans les temps postérieurs. M. Jomard, qui en a donné une description détaillée, observe entre autres que dans sa forme (c'est, suivant Vitruve, un *périptère* entouré d'une simple colonnade), comme dans son architecture (5), on ne peut méconnaître le type primitif des premiers temples grecs, et que l'intérieur, comme l'extérieur, est couvert d'hiéroglyphes. On remarque sur les parois extérieures un Jupiter-Ammon et une Isis, posant leurs mains sur un jeune homme qui représente

(1) Browne, Trav., p. 141.
(2) Jomard, Descr., p. 16.
(3) Jomard, Description de l'île d'Éléphantine, dans les Descr. de l'Égypte ant., I, ch. III, p. 2.
(4) Champollion, I, p. 159.
(5) Legh, Narrat., p. 50.—Belzoni, Voy., I, p. 93.

(1) Hérodote, II, p. 30.
(2) Strabon, lib. XVII, éd. Tzsch., p. 603.
(3) Jomard, Descr., p. 3.
(4) Ibid., p. 4-14.
(5) Jomard, p. 6, et planche 35, fig. I, Ant., vol. I.

sans doute Horus (le fils d'Isis, c'est-à-dire Harpocrate); à côté, des libations sont offertes à Isis et à l'idole à la tête de bélier. Les sculptures intérieures du temple sont toutes peintes; une entre autres, placée à l'entrée gauche du temple, se distingue par sa grandeur extraordinaire (elle a 20 pieds de longueur) en même temps que par la richesse et la perfection du travail. Elle a ici, comme une autre, dans le grand temple de Philæ, sur la limite de la navigation du Nil, une double signification qui est à la fois mythologique et géographique. L'objet le plus remarquable est *la grande arche* (1), ou le navire sacré des prêtres, terminé au gouvernail et à la proue par une tête de bélier (à Philæ par une tête d'Isis), regardant vers l'entrée du temple. Elle repose sur un autel sans hiéroglyphes; au milieu est un petit temple, en partie voilé et attaché par trois anneaux à un stylobate; l'arche elle-même est portée sur les épaules, au moyen de longs bras, à peu près comme l'arche d'alliance des Juifs, car plusieurs de ces sculptures nous rappellent le rituel des Hébreux (2). A côté de la barque au-dessus de laquelle plane le globe ailé, sont une quantité de vases pour les sacrifices, quatre grandes statues décorées de la fleur de lotus, quatre avec la tête de bélier, une avec la tête de lion, etc. De grands sacrifices sont offerts sur l'arrière de l'arche; l'on voit encore un héros semblable aux figures royales qu'on remarque dans les palais de Thèbes, portant le casque et le sceptre qu'il est prêt à consacrer; au-dessus de lui plane l'épervier sacré. Sur le devant de l'arche on remarque une figure de prêtre avec la croix ou la clé du Nil (*crux ansata*), occupé à faire des cérémonies devant l'idole à la tête de bélier, qui est peinte en bleu d'azur.

Suivant Strabon, cette île renferme le temple de Cnouphis (3) et un nilomètre. Eusèbe fait observer que l'on y adore une figure humaine, à tête de bélier, portant le disque peint en bleu et surmonté de cornes (4). Or, ces descriptions de temples s'accordent parfaitement avec les images du temple que nous venons de décrire et qui est sans doute celui de Strabon; Cnouphis-Cneph, c'est-à-dire le bon génie, signifie Osiris à la tête de bélier, que les Grecs appellent Jupiter-Ammon, et le bleu était ici en effet la couleur du dieu bienfaisant et du serpent, son symbole; et il en était de même au Gange, dans l'Inde.

Osiris, le dieu du soleil, était donc vénéré à Éléphantine tout comme à Thèbes, sous le nom de Jupiter-Ammon; la tête de bélier et le disque avec les cornes représentaient la jonction du soleil et de la lune, c'est-à-dire l'équinoxe d'automne (1), époque où la crue du Nil est à son maximum, par conséquent le temps de la fertilisation de l'Égypte.

L'importance de ce temple consacré au dieu bienfaisant, à l'entrée de l'Égypte, s'explique très-clairement par sa situation géographique. Aussi l'île d'Éléphantine était-elle fort bien connue des anciens ainsi que d'Hérodote, et c'est là précisément une des raisons qui nous rendent inexplicable le silence de cet historien sur l'île sacrée de Philæ. Tous les auteurs et commentateurs se taisent sur l'origine du nom d'Éléphantine; Champollion (2) même n'en a pu trouver une étymologie dans la langue cophte, ce qui est d'autant plus surprenant que, suivant Manéthon, une famille d'Éléphantine (3) occupa jadis le trône de l'Égypte; cet auteur en cite même neuf rois comme formant la douzième dynastie égyptienne, d'où quelques historiens postérieurs ont conclu à tort qu'il devait avoir existé un royaume d'Éléphantine.

L'île d'Éléphantine avait autrefois des carrières très-remarquables; c'est de là qu'est sortie entre autres la plus grande merveille qu'Hérodote vit à Saïs, dans le Delta du Nil, le petit temple taillé d'un seul bloc de granit. (οἴκημα μουνόλιθον) (4). Deux mille hommes avaient été occupés pendant trois ans, sous le règne d'Amasis, à le transporter par eau d'Éléphantine à Saïs. Outre ces débris d'architecture égyptienne, il s'en trouve encore à Éléphantine d'autres qui paraissent provenir des Romains, entre autres surtout une grande muraille au sud, que l'on pourrait prendre pour un rempart (5). En considérant avec attention les bords de cette île formée par l'alluvion autour du noyau de granit, on remarque que de tout temps elle a dû être entourée de quais qui la protégeaient contre la force des hautes eaux, et que l'on réparait sans doute de

(1) Planche II, fig. 4; pl. 37.
(2) Lancret, Descr. de Philæ, Ant., I, p. 26.
(3) Strabon, lib. XVII, p. 803.
(4) Eusebius Præpar. Evang. Par. 1628, l. III, c. 2.

(1) Jomard, Descr., p. 15.
(2) Champollion, p. 159.
(3) Manethonis Series Regum Ægypti, etc., opera Galatenji, Hamburgæ, 1815, in-4°, p. 5.
(4) Hérodote, II, 175.
(5) Light, Trav., p. 51.

temps en temps, de manière qu'il est impossible de fixer l'époque de leur construction. On voit en outre des fragmens de murailles très-antiques, dont un entre autres, qui a de 45 à 50 pieds de hauteur et 600 de longueur (1), présente une construction convexe à l'instar des débris de Philæ. Un escalier de 50 degrés conduit de ce quai au Nil; au mur est fixée une échelle qui servait autrefois à indiquer la hauteur des eaux. C'est indubitablement le nilomètre (Νειλομετριον) (2) que Strabon a décrit à l'occasion du temple de Cnouphis et à une époque où il était en pleine activité. Le gouvernement qui réglait les impôts d'après l'inondation du Nil exagérait ordinairement la hauteur des eaux à cette époque; l'entrée du nilomètre n'était accordée qu'à un petit nombre d'initiés qui étaient les prêtres de Sérapis; ce Dieu, avec la *Scala* (appelée *Sérapis*) (3) et la mesure de blé (*Modius*), symbole de la fertilisation qui apparait de nouveau réunie en une seule image dans la fleur du lotus, représentait encore le Nil. De nos jours, le nilomètre (4) ne peut plus servir au même but. Il est de la nature du fleuve que la vallée du Nil s'élève de plus en plus et enterre ainsi ses édifices, ce qui rend en même temps les cataractes plus basses, attendu que le lit du fleuve comme le remarque déjà Hérodote, s'élève simultanément. La hauteur des eaux, en tant qu'elle indiquait la fécondation du pays, ne peut plus être déterminée par le nilomètre d'Éléphantine; aussi est-il resté dans l'oubli jusqu'à ce qu'il fut de nouveau découvert par les Européens. Girard a calculé que, d'après l'ordre de la nature aucun nilomètre ne peut servir plus de cinq siècles. Le nilomètre d'Éléphantine, bien que n'étant plus qu'un monument remarquable de l'antiquité, nous servira cependant plus bas, comme d'autres nilomètres, à quelques comparaisons chronologiques sur l'histoire du développement du cours de ce fleuve.

4. Assouan, Souan, Syène chez les Grecs.

Abritée par le dernier bloc de granit (5) l'île d'Éléphantine s'est formée du côté de la Nubie, par un attérissement consécutif; l'Égypte commence immédiatement au-dessous, là où cesse le sol granitique; à droite de l'île sur la rive orientale du Nil, est située la première ville limitrophe, *Assouan*, à une distance de 200 lieues du Caire, distance que l'on peut franchir en quinze jours.

Les Arabes ont conservé pour Assouan (ou Os-Souan), le nom cophte de Souan (1) qui est l'ancien nom égyptien et dont les Grecs ont fait *Syène* (Συήνη). Le nom de Souan (*aperiens*, *aperta* dans la langue cophte) signifie l'ouverture de l'Égypte; l'expression, *de Rakoti* (plus tard Alexandrie) *jusqu'à Souan*, signifiait autrefois (2) toute l'Égypte, tout comme l'expression *de Dan jusqu'à Besseba*, signifiait toute la Judée.

Eratosthène détermina jadis, d'après le méridien de Syène, le premier degré et par conséquent la circonférence de la terre dans le voisinage des tropiques. Après lui Strabon cite le puits sans ombre à l'époque du solstice d'été, comme une preuve de la position verticale du soleil (3). Mais il ne faut pas prendre ce récit trop à la lettre; d'après les observations de Nouet (4), Syène est située par les 30° 34' 49" long. est de Paris, et par les 24° 5' 23" lat. nord. Sa distance du tropique est donc aujourd'hui de 37' 23", ce qui fait environ 15 lieues et demie. L'ombre du solstice d'été ne manque par conséquent pas entièrement, mais elle n'est presque pas apercevable, attendu qu'elle ne comporte que 1/40 de la véritable longueur.

L'ancienne Syène était cependant située au sud-ouest de la nouvelle Assouan qui est peu reculée au nord, mais qui néanmoins repose encore sur un rocher de granit (5), semblable à un ancien château gothique.

Un chemin de terre entre Philæ et Assouan remplace le défaut d'un transport commode par eau; au temps des Romains il y avait ici une très-bonne route, qu'une longue muraille (6) protegeait le long du désert oriental contre les attaques des brigands; cette muraille, dont on aperçoit encore des traces de nos jours, assurait

(1) Jomard, Descr., p. 12.

(2) Strabon, XVII, p. 603.

(3) Marcel, Mém. sur les nilomètres des anciens, p. 62.

(4) P.-S. Girard, Mém. sur le nilomètre de l'île d'Éléphantine, Descr. de l'Égypte ant., Mém. I, p. 8.

(5) Girard, Observations sur la Vallée d'Egypte et sur l'exhaussement séculaire du sol qui la recouvre, dans les Mém. de l'Académie royale de l'Institut, année 1817. II, Paris, 1819, in-4°, p. 186.

(1) Champollion, I, p. 161.

(2) Voyez le manuscrit cophte, dans Champollion, I, p. 164.

(3) Strabon, XVII, éd. Tzsch., p. 605.

(4) Jomard, Descr. de Syène, etc., p. 2.

(5) Belzoni, Voy., I, p. 93.—Legh, Narrat., p. 53.

(6) Lancret, Descr., p. 2.—Burckhardt, Trav., p. 4.

évidemment le transport des marchandises contre le pillage; elle a 5 à 6 pieds d'épaisseur; et quoiqu'en grande partie recouverte par le sable du désert, elle révèle encore très-distinctement la construction égyptienne en briques. De nos jours elle s'appelle *Hayt-el-Adjour*, et s'étend contre la plaine de sable et le rocher de granit situé en face de l'abordage de Philæ où était sans doute autrefois le grand marché, jusqu'au port de Syène et aux cimetières parsemés de monumens avec des inscriptions coufiques. Les rochers de granit portent une quantité d'hiéroglyphes et d'inscriptions inintelligibles. C'est dans le voisinage d'Assouan, près du cimetière qui a trois quarts de lieue d'étendue, qu'est situé le bastion français que le général Desaix construisit contre les mamelouks.

Assouan était autrefois une ville très-importante, principalement au moyen âge (1), pendant la domination des Arabes où elle fut le principal endroit limitrophe de Saïs (ou Haute-Égypte), du côté du sud.—Ibn Sélim nous apprend qu'on trouve dans les environs d'Assouan du blé, du froment, des fruits, des moutons, des vaches et des chameaux en abondance, ainsi qu'une quantité de marchandises que les habitans se procurent par leur commerce avec les Nouba. C'est à Assouan que se firent à cette époque les préparatifs de la guerre contre les Nouba. Le port d'Assouan rapporta en 1189 (525 de l'hégire), 25,000 deniers d'impôt; maintenant il ne rapporte, suivant Burckhardt, que la cinquantième partie de cette somme. Les bois de dattiers produisaient alors annuellement 30,000 *erdeyb* de dattes. Le grand tribunal se composait de 60 savans kadis; en 1223 (620 de l'hégire), El-Edfouy compta à Assouan quarante auteurs indigènes qui habitaient cette ville; il y avait en outre 100 schérifs de la première noblesse, issus de la famille du prophète. Depuis le temps des califes, une forte garnison d'Arabes stationnait à Assouan, jusqu'à ce que ce poste fut enfin abandonné sous les Fatimites. C'étaient tantôt les Nubiens qui l'attaquaient, tantôt les factions intérieures qui, après des querelles sanglantes, s'emparèrent du pouvoir (les Beni-Kens entre autres; voy. plus haut), et hâtèrent par là la ruine de la ville qui, en 1403 (806 de l'hégire), fut à peu près entièrement dépeuplée par la peste et une grande famine, comme tant d'autres villes de l'Égypte. Suivant Macrizi, il mourut alors à Assouan seul 21,000 hommes, preuve que la ville était très-peuplée. Depuis cette époque, Assouan n'eut plus de gouverneur; elle devint un endroit très-insignifiant (1) et fut même un certain temps déserte. Nous la retrouvons dans un état semblable de nos jours, malgré que le pacha d'Égypte ait un fonctionnaire, pour prélever l'impôt.

Il faut qu'Assouan ait encore été le théâtre de graves désastres dans les derniers siècles, car l'on n'y remarque actuellement aucune trace de ces temples et pylônes (*altissimas turres quas Barba vocitant*) (2) dont Léon l'Africain fait mention et qu'il prétend avoir vus lui-même. Burckhardt (3), qui y passa au mois d'avril, pendant les basses eaux, trouva le bras du Nil entre Assouan et l'île d'Éléphantine presque entièrement desséché, et remarqua au mur du port un nilomètre peu observé jusqu'à présent. Il était placé dans une ouverture carrée en forme de puits à laquelle conduisait un escalier. Jusque-là on avait pris cette construction pour un pont romain; Burckhardt présume au contraire qu'il fut construit par les Sarrasins sous le calife Maouya, pour indiquer la crue et la décroissance des eaux du Nil, et de là vient sans doute que les habitans lui donnent le nom de *Mekyas*, c'est-à-dire nilomètre.

5. La région granitique de l'Égypte avec les carrières de granit de Syène.

Outre les endroits que nous venons de décrire et leurs monumens remarquables qui ont exercé et exercent encore une si grande influence sur l'histoire du pays, cette étroite région des cataractes est encore d'une très-haute importance dans l'histoire de la civilisation égyptienne par son caractère géologique. C'est ici que s'élève des deux côtés du Nil la chaîne de montagnes primitives avec ses innombrables carrières d'où les Égyptiens tirèrent les ornemens de leurs temples, et tous ces colosses qui furent transportés sur le Nil dans toutes les directions.

On remarque déjà du milieu du fleuve un grand nombre de carrières, mais la plupart sont concentrées sur un petit espace d'une lieue et demie à l'ouest, au sud et à l'est de Syène (4). On

(1) Sélim, El-Assouany, dans Burckhardt, Trav., App., III, p. 516.—Quatremère, II, p. 4.

(1) Burckhardt, Trav., p. 518.

(2) Leo Africanus, lib. VIII, fol. 283, ed. Antwerp., p. 1556 a.

(3) Burckhardt, Trav., p. 131.

(4) Lancret, Descr., p. 10.

aperçoit encore dans chacune d'elles des traces du ciseau et des anciens instrumens. Elles se prolongent aussi plus loin dans l'intérieur; Belzoni visita à deux lieues et demie au sud-est de la ville une carrière dans laquelle il trouva deux grands bassins taillés dans le granit, mais encore adhérens à la masse, ainsi qu'une colonne romaine de granit avec des inscriptions du temps d'Antonin et de Sévère (1). Les anciens, suivant les observations de ce voyageur, avaient l'habitude de tailler tout autour du bloc des fentes de deux pouces de profondeur, au moyen desquelles ils le détachaient ensuite de la masse, avec certaines machines qu'ils employaient à cette fin. Lancret vit dans une autre carrière plus rapprochée du fleuve un obélisque non achevé et le bloc d'un colosse qui a 34 pieds de longueur et 16 pieds de profondeur; ces deux pièces le persuadèrent que les Égyptiens savaient très-bien tirer parti des filières naturelles et des fentes des rochers, ce qui facilitait beaucoup les travaux de mine. Jomard découvrit à 900 pieds à peu près au sud-est de la ville de Syène, un bloc de granit beaucoup plus grand que le précédent; il était destiné pour un colosse de 68 pieds de hauteur, mais il n'arriva qu'à moitié chemin du voyage. On peut, de même qu'aux autres, y étudier très-exactement la coupe des pierres des anciens Égyptiens dans son développement progressif (2).

Des recherches exactes, faites dans la vallée du Nil, nous ont appris à distinguer, dans la Haute-Égypte, trois différentes régions géologiques qui sont de la même importance pour la construction des monumens comme pour la nature et la culture du pays (3).

1. La *région méridionale* ou la *région granitique* prédomine depuis l'île de Philæ jusqu'à Syène; l'île d'Éléphantine en est le dernier rocher. Son étendue n'est donc pas considérable; mais, en revanche, elle produit dans une contrée très-pittoresque, l'une des plus belles matières que l'on connaisse, le granit, ou soi-disant syénit, dont sont taillés les plus grands monolithes, des colonnes, des statues, des temples entiers, des colosses et des obélisques.

2. La *région la plus septentrionale* ou la *région calcaire* occupe l'Égypte inférieure et moyenne jusqu'à quelques journées de marche au sud de Thèbes. Elle forme un pays très-monotone, et présente, sur le bord du Nil, des roches calcaires très-escarpées, qui fournirent autrefois le noyau des pyramides, et ont aussi sans doute fourni les matériaux d'une quantité d'autres édifices, dont la plupart ont disparu, parce que les Barbares des temps postérieurs, jusqu'aux Arabes de nos jours, les exploitent comme des carrières, et en tirent, depuis des siècles, toute la chaux dont ils ont besoin pour leurs murailles, leurs mosquées et leurs habitations (1). Ces monumens de l'art furent ainsi indignement détruits, et de la plupart il n'est resté qu'un tas de décombres.

3. La *troisième région* ou la *région du grès* occupe le milieu, entre la région granitique et la région calcaire; elle s'étend depuis Syène jusqu'à près d'Esné, au nord, sur une latitude d'un degré à peu près, et forme ici le passage des rochers de granit aux roches de calcaire. Ce grès a fourni la plupart des matériaux pour ces temples de l'Égypte que nous voyons encore de nos jours, après des milliers d'années, parfaitement conservés, par la raison que ces cubes de grès ne peuvent servir à d'autres constructions. Nous reviendrons encore une fois à la description des régions de grès et de calcaire, à l'occasion des carrières de grès, près de Gebel-Silseleh, et en parlant des catacombes de Thèbes taillées dans des roches de calcaire. Maintenant nous fixerons un instant notre attention sur la région si remarquable du granit.

On rencontre des carrières partout où il y a des rochers granitiques, autour de Syène, à Éléphantine, vers la cataracte, vers l'île de Philæ dans le désert du voisinage et jusque dans le lit du Nil. Le terrain est ici partout couvert d'éclats du plus beau granit rose, ou le soi-disant granit oriental (le *granito rosso* des antiquaires), que Pline appelle *syénit*, du nom de la ville, mais qu'il ne faut pas confondre avec le syénit de Werner. Ce granit de Syène se distingue par ses belles et vives couleurs, par la grandeur des cristaux qui composent sa masse, sa dureté, sa solidité presque inaltérable et l'excellent poli dont il est susceptible : il est, du reste, assez généralement connu par les fragmens qui se trouvent dans tous les cabinets d'antiquités, et qu'on admire surtout aux obélisques de

(1) Belzoni, Voy., I, p. 173.
(2) Antiq., 1er vol., pl. 31.
(3) Rozière, Descr. de Gebel-Silseleh et des carrières qui ont fourni les matériaux des principaux édifices de la Thébaïde, dans les Descr. de l'Égypte ant., ch. IV, p. 13.

(1) Rozière, Descr. ibid., p. 19.

Rome. Le feldspath d'une belle couleur rose, tirant sur l'incarnat et quelquefois sur le rouge de brique, compose les deux tiers de sa masse; les interstices sont remplies de mica, matière lisse et d'un brillant métallique, et de grains de quartz vitreux et transparent; on y voit encore, mais très-rarement, un peu de *hornblende*.

On trouve parmi les ruines de Thèbes beaucoup de monolithes et d'obélisques de ce granit ce qui fit que Pline l'appela aussi *lapis thebaicus* (1) ou *pyropoecilon*, à cause de ses dessins flambans. Toute la région granitique est composée de cette belle roche primitive qu'à la fraîcheur des cassures et à la vivacité des couleurs, on croirait nouvellement détachée. En quelques endroits, le granit prend, par suite de l'efflorescence, des nuances plus foncées, avec lesquelles contrastent agréablement à la vue les vallons verts et boisés qui s'en détachent.

L'inclinaison du banc de granit, qui traverse le Nil, est de l'est à l'ouest (2); mais nulle part, on ne peut reconnaître de véritable stratification. Il ne présente en général les dispositions indiquées que dans le voisinage des cataractes, des deux côtés du fleuve; et, à mesure qu'on s'enfonce dans le désert, à l'est, il perd toujours plus de sa beauté. Le *granito rosso* n'occupe donc ainsi qu'un espace très-borné; il paraît, au surplus, n'être qu'une interposition, à travers laquelle le Nil s'est ouvert les portes de l'Égypte; les rochers qui bordent ses rives sont comme les deux pylônes qui forment le boulevart de la grande puissance égyptienne. Sur les limites de cette interposition remarquable se trouvent éparses comme passages à la roche voisine, qui est le granit commun, plusieurs variétés de ce granit oriental. Elles présentent, dans leurs couleurs et les substances dont elles se composent, une surprenante variété, et sont tantôt d'un gros grain, tantôt d'un grain très-petit; la sculpture égyptienne en a fait, avec un choix exquis, une quantité de chefs-d'œuvre qu'on retrouve maintenant dans presques tous les musées des capitales de l'Europe.

On distingue, entre autres, parmi ces variétés de granit oriental: le *granitello* qui a un grain fin, le *syénit gris* mêlé des parties de feldspath gris, le *granito nero e bianco*, appelé ainsi à cause du feldspath blanc et des lamelles de mica noir qu'il contient, le *basalte antico* ou d'*Egitto* (basalte oriental), roche tout à fait noire, écailleuse, d'apparence presque homogène, disséminée en gros globules dans le granit rose, et qui, sans être volcanique, doit évidemment son origine à la prédominence des parties de mica et de hornblende sur les parties feldspathiques. Parfois le granit même prend une couleur foncée, principalement lorsqu'il contient beaucoup de mica, comme, par exemple, les deux colosses de Thèbes, derrière les obélisques de Luxor. Il n'a pas toujours ce bel incarnat que nous admirons, par exemple, au grand et superbe bassin, dont M. W. de Humboldt fit l'acquisition à Rome, et qu'il fit transporter sur les bords de la Sprée, où il est un des beaux ornemens du musée royal.

Le nombre des monumens faits de ce syénit rose ou *granito rosso* est presque inconcevable (1). Ce n'est pas sans un vif sentiment d'admiration que le voyageur passe en revue tous ces énormes monolithes qui couvrent toute la vallée du Nil, depuis les obélisques de Philæ et de Syène, principalement la plaine célèbre de la Thebaïde avec ses colosses granitiques, ses forêts d'obélisques et de colonnes, les obélisques de granit de Pharaon à Héliopolis (2), la colonne gigantesque de Pompée devant Alexandrie (de 63 pieds de hauteur), et enfin les deux aiguilles de Cléopâtre qui servent aux marins de marques de terre dans leurs voyages en Égypte; l'un de ces obélisques a 66 pieds de haut) (3). Ces monumens semblent même augmenter en nombre à mesure que l'on s'avance dans le Delta, où étaient les résidences des grandes dynasties égyptiennes. De quel prix ne devaient pas être, dans les plaines d'alluvion et sans pierre de la Basse-Égypte, des monumens comme le temple monolithe de Saïs que nous avons mentionné d'après Hérodote? Mais notre admiration s'exalte encore bien davantage, si nous considérons qu'un nombre de monumens bien plus considérable que ceux qu'on voit debout aujourd'hui sont détruits ou enterrés sous les décombres des villes et du désert; qu'une autre partie non moins considérable fut déjà transportée, par les conquérans de l'antiquité, dans des pays étrangers, pour

(1) Pline, Hist. nat., XXXVI, p. 8.

(2) Rozière, Desc. des carrières qui ont fourni les matériaux des monumens anciens, etc.; dans l'Append. aux Descr. de l'Égypte, t, n° 1, p. 6.

(1) Rozière, ibid., p. 13-18.

(2) Abd-Allatif, Relation de l'Égypte, par S. de Sacy. Paris, 1810, in-4°, p. 226.

(3) Clarke, Trav., III, p. 253-55.

orner les capitales de Rome (1), de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie-Troas (2) et beaucoup d'autres villes et palais de la Syrie, de l'Asie-Mineure, de la Grèce et de l'Italie, et qu'enfin, de nos jours, tous les musées des capitales d'Europe possèdent au moins quelques objets d'art ou quelques fragmens provenant des carrières de Syène.

Un fait digne d'attention, c'est que, d'après la description d'Abd-Allatif (3) (1,200), le revêtement de la troisième pyramide de Djizeh se composait uniquement de granit rose d'Éléphantine, ainsi que celui de la pyramide de Mycérinus. Il a disparu depuis; et, suivant les recherches de Grobert, on ne trouve plus aujourd'hui que quelques fragmens au pied de la pyramide pour constater la vérité de cette assertion.

La beauté et la vivacité des couleurs ne sont pas les seules qualités qui rendent remarquable ce granit d'Égypte, il l'est encore par la difficulté à s'altérer. En effet, une partie des monumens qui en sont formés se sont conservés intacts malgré tant de siècles écoulés, et conservent encore aujourd'hui le poli parfait que les Égyptiens avaient su leur donner. Dans les blocs (*Trabes*, selon Pline) (4) de près de 100 pieds de longueur, comme ceux qui forment les obélisques, il ne s'est manifesté aucune fente. Les obélisques, les colonnes et les colosses renversés et brisés, comme, par exemple, à Philæ, à Saïs, à Alexandrie, l'ont été par des moyens violens (5). Le poli parfait donné à ces monumens a aussi contribué beaucoup à leur conservation, en ce qu'il ôtait toute prise à l'humidité de l'air. Les Égyptiens recouvraient en outre d'une couleur rouge la plupart de leurs monumens; plusieurs en portent encore aujourd'hui les traces évidentes, entre autres, le Memnonium de Thèbes, qui est la plus grande des statues que les Égyptiens aient exécutées en syénit; elle a 61 pieds de hauteur et 25 pieds de largeur aux épaules. La tête, qui est de la même pierre, que Belzoni transporta de Thèbes, sur le Nil, en Angleterre, où elle est un des ornemens du musée anglais, pesait à elle seule 240 quintaux ou 12 tonneaux (1). Le climat de la Haute-Égypte et de la Thébaïde a contribué beaucoup, il est vrai, à la conservation de ces monumens, car ceux qui ont été transportés vers les bords de la mer où l'humidité, qui y est plus grande, a pu pénétrer entre les pores du granit et décomposer les masses en les oxydant, ont, en général, des surfaces plus raboteuses, et ont subi pour la plupart des dégradations sensibles, comme on le voit, entre autres, aux monumens d'Alexandrie. Ce sera donc toujours dans la Haute-Égypte qu'il faudra aller chercher les monumens les mieux conservés, à moins que ceux de la Basse-Égypte ne soient protégés par des circonstances particulières, comme, par exemple, le grand obélisque d'Alexandrie dont les faces exposées à l'air étaient entièrement effleuries, tandis que le côté qui touchait la terre fut trouvé parfaitement intact lorsque les troupes anglaises le retournèrent (2) après l'expulsion des Français; les hiéroglyphes, qui avaient 2 pouces de profondeur, étaient parfaitement conservés. Les masses à petits grains (*granitello*) sont ordinairement celles qui se conservent le mieux.

On peut encore mettre au nombre des causes de destruction des monumens de granit, les sables que les vents chassent fréquemment en Égypte, surtout vers les limites du désert (3). Ce frottement continuel sur les surfaces de granit a dû à la longue en altérer le poli, et préparer ainsi la décomposition de la pierre par l'oxygène de l'atmosphère; et, comme tout, d'après l'ordre de la nature est périssable, la dégradation doit nécessairement en résulter tôt ou tard.

2[e] Éclaircissement.

Saïd, Haute-Égypte depuis Syène jusqu'à la première vallée transversale ou jusqu'à la route d'Edfou à l'ancienne Bérénice.

APERÇU.

A la sortie de la région de granit près de Syène, on aperçoit immédiatement au nord les parois escarpées des rives du Nil à droite et à gauche,

(1) On voit, à Rome, cinq grands obélisques et une quantité de colonnes de ce granit.

(2) Clarke, Trav. Lond., 1813, 2[e] éd., II, p. 249.

(3) Abd-Allatif, dans S. de Sacy, p. 173, et Nota, p. 214.

(4) Pline, Hist. nat., XXXVI, p. 8.

(5) Rozière, des Dégradations qu'a éprouvées le Syénit, etc., dans les Desc. de l'Égypte ant., I, App. I, p. 19.

(1) Jollois et Devilliers, Description générale de Thèbes, dans les Descr. de l'Égypte ant., I, ch. IX, p. 9. — Legh, Narrat., p. 45. — Belzoni, Voy., I, p. 211.

(2) Clarke, Trav., II, p. 147.

(3) Rozière, ibid., p. 21.

dans lesquelles se trouvent les innombrables carrières d'où proviennent le plus grand nombre des temples et des palais de l'Égypte. Ces deux chaînes de montagnes parallèles entre elles courent du sud au nord, et ne sont éloignées l'une de l'autre que de 12 à 16,000 pieds (1), de sorte qu'il ne reste qu'une bande de pays très-étroite pour la culture. Les alluvions du Nil se bornent à un petit nombre d'îles dont la plus grande est l'île de Byban près d'Ombos, à 8 lieues au-dessous de Syène. A 4 lieues plus bas, les deux chaînes de grès se rapprochent de nouveau, l'on dirait que le Nil a été forcé de se couper un lit à travers ces masses, car elles ne laissent entre elles que la largeur du fleuve. Ce défilé qui borde le gradin supérieur de la Haute-Égypte au nord est le fameux *Djebel-Selseleh* ou montagne de la chaîne; les facilités du transport par eau ont donné l'occasion de creuser, ici même, dans les parois les plus escarpées, les immenses carrières d'où furent tirés tous ces énormes blocs qui ont servi aux temples gigantesques, ainsi que les innombrables statues colossales qui décorent les pilastres, les allées et les colonnades de la Thébaïde (2). On voit encore sur les bords du Nil le bloc d'un sphinx colossal prêt à être embarqué depuis des milliers d'années. Le défilé près du *Djebel-Selseleh* ne comprend que le quart de la largeur précédente, c'est-à-dire 3,600 pieds. Au-dessous de ce rétrécissement, le Nil s'élargit de nouveau un peu, mais la rive droite conserve seule son caractère de paroi escarpée et verticale; sur la rive gauche, au contraire, les élévations se déclinent en pentes douces vers le désert et sont pour la plupart accessibles. C'est dans ce second élargissement que sont situées les villes d'Edfou, à 20 lieues d'Esné et à 30 lieues d'Assouan. 4 lieues au-dessous de cette dernière ville, les deux chaînes de grès se réunissent de nouveau pour former un second défilé appelé *Gibeleyn* (3), c'est-à-dire *les deux montagnes*; il est si inaccessible qu'il ne laisse pas même de place pour un chemin de halage; le voyageur est forcé de faire un grand détour par les montagnes pour entrer au delà du défilé dans le troisième élargissement de la vallée du Nil, la plaine d'Erment et de Thèbes que le Nil, qui coule directement du sud au nord, sépare en deux parties presque égales. C'est ici, près de ce Gibeleyn, que finit la région du grès pour faire place à la région calcaire; les deux chaînes de montagnes du Nil, qui jusqu'ici avaient suivi un parallélisme régulier (comme toutes les vallées creusées dans le grès, à cause de la *séparation* cubique), commencent à diverger et laissent entre elles un aspect assez remarquable où a pu se former, sur un sol horizontal, une vallée fertile d'à peu près 2 lieues de largeur.

C'est ici, depuis le passage du Nil par le pays des cataractes, le premier (1) endroit où put se former et s'établir une domination nombreuse; la nature elle-même semble y avoir préparé le sol pour devenir l'emplacement de l'une des villes les plus remarquables et les plus célèbres du monde, l'antique Thèbes dont les ruines couvrent aujourd'hui toute la largeur de la vallée. Thèbes est à 40 lieues des cataractes de Syène, distance égale à celle qui sépare Memphis de la mer.

La chaîne libyque, au pied de laquelle sont épars les débris du Memnonium, et qui cache dans ses entrailles ces fameuses hypogées, semblables à une ville de morts, se compose ici uniquement de bancs de calcaire, ainsi que la chaîne arabique en face qui n'est pas ainsi couverte de monumens. Le calcaire, à partir de là, accompagne, sans discontinuer, la vallée du Nil, et le grès qui n'apparaît plus qu'en roches isolées est toujours plus près du désert que du lit du fleuve.

Le Nil, après un cours de 12 lieues au nord de Thèbes, passe à Denderah, où il se courbe soudain à l'ouest et à Abydos, où il reprend de nouveau sa direction normale et arrose un quatrième élargissement, la plaine riche et cultivée où sont situées les villes de Girgeh et de Siout, cette dernière à 60 lieues au-dessus de Thèbes.

A partir de Siout (2), la chaîne libyque s'éloigne de plus en plus du Nil pour se diriger à l'ouest; la vallée s'élargit et passe immédiatement au désert libyque qui, poussé par les vents ouest et nord-ouest, souffle ses dunes de sable vers la vallée du Nil, où le canal de Joseph (Bahr-Yousef) forme ses limites.

Ce changement subit dans la nature du pays

(1) Girard, Observations sur la vallée du Nil, dans les Mémoires de l'Académie des Sc. de Paris, 1819, in-4°, II, p. 186.

(2) Girard, p. 187.

(3) Jollois et Devilliers, Description d'Esné, dans les Descriptions de l'Égypte ant., Desc., I, ch. VII, p. 1.

(1) Girard, ibid., p. 188.

(2) Girard, ibid., p. 189.

indique ici la limite de la Haute-Égypte proprement dite, que les Arabes appellent du nom général de *Saïd* (Isaïd, selon Champollion) (1), ce qui signifie le *pays montant*. De nos jours, cet appellatif est généralement employé pour désigner tout le pays que les anciens comprenaient sous le nom de *Thébaïde*. Au nord, s'étend l'Égypte moyenne qui, dans un sens plus large, ne fait qu'un avec la Haute-Égypte, et s'étend jusqu'à la bifurcation du Nil où commence la Basse-Égypte.

Au temps des Pharaons, la Thébaïde, proprement dite, avec ses dix districts ou nomes (Νόμος chez les Grecs (2), *Pthosch* chez les Cophtes et les Égyptiens (3)) s'étendait depuis Syène et Philæ jusque près d'Abydos, au-dessous de Denderah; venaient ensuite les seize nomes de la moyenne Égypte (4) jusqu'à Kerkasore près de la bifurcation du fleuve; les dix nomes de la Basse-Égypte occupaient tout l'espace jusqu'à la mer. Toute l'Égypte sous les Pharaons se trouvait ainsi divisée en trente-six nomes; cette organisation avait été faite, suivant Diodore de Sicile (5), par le roi Sethosis-Ramesses (Sesostris) avant qu'il n'entreprit ses conquêtes de l'Asie, afin de mieux embrasser l'étendue de son royaume et de maintenir strictement la justice au moyen des nomarques qu'il mettait à la tête de chaque nome, pour surveiller les toparques ou sous-préfets et les autres fonctionnaires subalternes.

Cette division topographique de l'Égypte était en tout cas très-ancienne (peut-être même antérieure à Sésostris) et de la dernière importance pour l'état entier; c'est ce que confirme un passage de Strabon qui nous apprend que les nombreuses salles du Labyrinthe étaient disposées suivant le nombre des nomes, et qu'outre leur but religieux et astronomique, elles servaient probablement aussi à des réunions politiques par nomes, puisque le Labyrinthe était situé au centre entre les dix-huit nomes septentrionaux et les dix-huit autres du sud. Il ne nous a été transmis de l'époque des Pharaons aucun nom de cette *moyenne Égypte* qui confine au nord à la Thébaïde et que Strabon seul appelle de ce nom (ἡ μεταξὺ). Hérodote ne connaît pas cette division. D'ailleurs, le nombre et la division des nomes changent très-souvent. Plus tard, les Grecs et les Romains donnèrent le nom de *Heptanomis* ou *Heptapolis* à cette partie de la moyenne Égypte qui s'étend depuis *Heliopolis-Magna* (là où commence le canal de Joseph) jusqu'à Memphis au nord et comprend sept provinces (1), qui correspondent parfaitement à l'idée que nous nous sommes faite de la moyenne Égypte sous le rapport physique et topographique, le seul qu'il nous importe de prendre ici en considération; quant aux recherches savantes et détaillées sur les sous-divisions de l'ancienne Égypte, nous renvoyons à d'autres ouvrages spéciaux. Voy., entre autres, Champollion.

Le caractère et la nature de la vallée du Nil résultent assez clairement de l'aperçu que nous venons de donner du cours du Nil dans la Haute-Égypte, le Saïd des Arabes qui, de même que la Nubie chez les Cophtes, porte aussi le nom de *Maris* (2), c'est-à-dire le pays du sud. Cependant, ainsi considérée, cette vallée eût été trop bornée, et elle n'aurait jamais pu acquérir cette immense célébrité sans une *nouvelle configuration du terrain* qui la rendit si importante vis-à-vis de l'Orient, et put seule faire de Thèbes une ville universelle : nous voulons parler de *la formation des vallées transversales* qui coupent en plusieurs points la vallée longitudinale du Nil de l'ouest à l'est et rétablissent la communication entre la vallée du Nil et la mer Rouge, en même temps qu'elles ouvrent l'entrée du Soudan et de l'occident à tous les peuples de l'Orient. La Thébaïde devait naturellement devenir par sa position le centre de ce commerce universel, à une époque où les pays des tropiques avaient atteint leur plus grande gloire, alors que les régions septentrionales de la terre étaient encore ensevelies dans de profondes ténèbres.

Ces vallées transversales sont de véritables gorges coupées obliquement par les chaînes latérales du Nil; on les trouve tout aussi bien sur la rive occidentale du Nil où elles conduisent aux oasis du désert que sur la rive orientale, où elles offraient aux caravanes les seules routes commodes pour atteindre le golfe arabique; malgré leur ancienne importance, elles sont maintenant désertes. Il n'y a que peu de temps que les voyageurs modernes, par des efforts incroyables,

(1) Champollion, l'Égypte sous les Pharaons, I, p. 144.
(2) Hérodote, II, p. 164.—Diod. Sic., I, 66.
(3) Champollion, l'Égypte, etc., I, p. 66.
(4) Strabon, XVII, éd. Tzsch., p. 478.
(5) Diod. Sic., I, p. 50.

(1) Jomard, Description des antiquités de l'Heptanomide, ch. XV, Ant., II, p. 1.
(2) Champollion, I, p. 143.

sont parvenus à les découvrir une seconde fois dans les solitudes et les labyrinthes de la chaîne arabique ; nous en connaissons surtout trois conduisant de la mer Rouge à la Thébaïde, tant au sud qu'au nord de la ville de Thèbes ; ce sont :

1° La route d'Edfou à l'ancienne Bérénice à l'est ;

2° La route d'Esné, citée par Gérard, à l'ancien port de Kosseyr au nord-est, mais sur laquelle nous n'avons encore obtenu aucuns renseignemens ;

3° La route de Copt ou Kenné à Kosseyr à l'est, dont il sera parlé plus bas, ainsi que de la première.

Ces vallées transversales ont un grand avantage sur les autres contrées désertes des montagnes, celui d'être habitables ; les pluies d'hiver y entretiennent la végétation pendant une partie de l'année, et partout il se forme des puits capables de fournir d'eau les Bédouins, leurs troupeaux et les caravanes.

Près des débouchés de ces gorges transversales (1), on remarque, du côté de la mer Rouge comme du côté du Nil, des tas de galets, tantôt étendus en plaines horizontales, tantôt déposés en énormes couches, et qui ne peuvent y avoir été déposés et étendus de cette manière que dans des temps antérieurs à l'histoire et par des eaux très-élevées.

Les mêmes couches de galets et de gros cailloux se retrouvent aussi aux entrées des gorges de la chaîne libyque ; elles forment aux deux bords fertiles de la vallée du Nil, un véritable rempart naturel, et c'est au delà que commence le désert, qui cependant chasse souvent le sable mouvant au delà de ses limites, et étend ainsi de plus en plus le domaine de Typhon, aux dépens d'Isis et d'Osiris. Cet espace moyen, où nous remarquons Typhon en lutte continuelle avec Osiris, est soumis à des vicissitudes continuelles, et subit même des changements journaliers par les vents d'ouest et d'est qui l'ont formé.

Après cet aperçu général nous pouvons maintenant examiner plus en détail les villes et les endroits remarquables, tels qu'ils se présentent à la vue en descendant le Nil. Nous nous représenterons alors avec plus de clarté l'un des pays les plus remarquables de la terre pour l'histoire de l'humanité, et nous apprécierons ainsi la marche étonnante de la civilisation, ainsi que des sciences et des arts auxquels il a donné naissance.

(1) Girard, Observ., p. 189. — Rozière, Description minéralogique de la vallée de Kosseyr, dans les Mém. sur l'Égypte, III, p. 227.

1. Ombos, Koum-Ombou.

Dans le temps des grandes eaux et avec une navigation favorable, une barque descend en trois jours (1) d'Assouan à Thèbes. Au-dessous des cataractes, le Nil prend un cours paisible ; sa rive gauche est inculte (2) et déserte ; les montagnes de Libye présentent à l'œil une couleur jaunâtre, à cause des dunes de sable qui s'amoncèlent sur les rochers ; sur la rive orientale surgit la chaîne des monts arabiques, plus haute que celle de la Libye ; elle paraît d'un brun foncé et tapissée çà et là de quelque verdure. Le lit du fleuve forme un canal étroit ; on ne voit des groupes de palmiers que près du village *Koubanyeh ;* 9 lieues au-dessous d'Assouan (4 myriamètres 1/2), est situé *Ombos, Koum-Ombou* (3), c'est-à-dire le mont Ombou des Arabes. Les sables ont couvert ce lieu en grande partie, et le nom antique égyptien (4) ne nous en est pas parvenu ; il est appelé *Ambo* dans la *Notitia dignitatum Imp. R.* La plaine déserte qui l'entoure a 2 lieues de largeur. Les soldats français y trouvèrent au mois de septembre (12 sept. 1800) la chaleur si grande dans le sable (54° de Réaumur), qu'ils pouvaient y faire cuire des œufs. Un canal qui traversait autrefois l'ancienne ville, s'est changé en un bras du Nil et a formé la grande île *Bybân* ou *Mansouryeh,* située devant Ombos ; le Nil a entraîné, dans son cours, une partie des murs de la ville et des fragmens de temples. L'incendie semble avoir aussi contribué avec les eaux à détruire l'antique Ombos, dont on ne voit plus que des débris. Il ne reste plus que deux temples entourés presque en entier d'un mur de briques de 8 mètres d'épaisseur. Cette muraille est formée de briques d'une prodigieuse grosseur ; cet ouvrage égyptien a 150 mètres de tour et il n'enfermait pas autrefois la ville dans son enceinte, mais seulement les deux temples qui sont encore debout. Les sables amoncelés ne permettent plus de reconnaître les remparts de la ville. L'indication des distances (5) donnée par

(1) Belzoni, Voy., I, p. 52.

(2) Light, Trav., p. 53.

(3) Chabrol et E. Jomard, Description d'Ombos et des environs, dans les Desc. de l'Égypte ant., I, ch. IV, p. 1.

(4) Champollion, I, p. 167.

(5) Chabrol et Jomard, Ibid., p. 4.

les anciens pour cette capitale du *Nomos Ombites*, s'accorde exactement avec la situation actuelle de *Koum-Ombou*.

Le grand temple d'Ombos est bâti en grès très-fin et de couleur jaunâtre ; les fentes qui se trouvent entre les assises sont remplies d'un ciment rouge et de chevilles, destinées à maintenir les blocs entre eux ; ces chevilles sont faites de bois de sycomore et enduites de bitume, afin de pouvoir durer plus longtemps. L'édifice est très-délabré. Il diffère de tous les autres temples égyptiens en ce qu'il est séparé, dans toute sa largeur, en deux moitiés symétriques et en ce que l'axe, au lieu de passer à travers des ouvertures et des portes, traverse les colonnes mêmes et les massifs ; ainsi deux rangées parallèles de portes, s'étendent à droite et à gauche, et deux façades se trouvent aux entrées opposées ; phénomène unique dans toute l'ancienne architecture. Cette singulière disposition l'a fait prendre pour un temple du soleil et de la lune, c'est-à-dire d'Osiris et d'Isis, élevé comme symbole de la conjonction de ces deux astres à l'équinoxe d'automne, époque du débordement du Nil (voyez plus haut, Eléphantine) ; mais cette conjecture n'a pas pour elle de fondemens suffisants. La représentation du crocodile parmi les ornements, ne signifie pas, comme le croyaient les Grecs et les Romains, qu'on rendait à cet animal un culte idolâtre ; elle rappelle, comme le prouve Eusèbe (1), le culte d'Isis et celui du Nil, dont le crocodile était le symbole comme emblème de l'eau *potable* ; en effet, l'image du crocodile n'apparaît plus dans les terres là où ne se trouve plus d'eau courante. Ainsi le vaisseau, symbole du mouvement, et le crocodile ne sont pas, dans les peintures et les sculptures, des images de divinités mais seulement le symbole du cours du Nil.

Toutes les parties du grand temple sont couvertes d'hiéroglyphes et de peintures. Une des peintures du plafond n'est pas achevée ; on voit les couleurs des figures esquissées en rouge ; le décorateur égyptien devait ensuite peindre ce sujet sur un fond carré et rouge. Il exécutait donc son ouvrage d'après un modèle et des règles précises qui avaient probablement un type sacré pour fondement. De là vient, sans doute, le caractère uniforme de toutes les peintures sacerdotales de l'Égypte : l'artiste n'avait d'autre liberté que celle d'arranger les groupes et de réduire les proportions d'après une échelle ou plus petite ou plus grande ; l'Égyptien, inventeur de la géométrie, devait avoir appris de bonne heure à faire cette opération avec exactitude. Un des plafonds du temple (1) est encore très-bien conservé. Il est peint en bleu, et la couleur en paraît toute récente ; la décoration est très-belle ; elle représente des vautours gigantesques (Ἱέραξ, oiseau consacré à Osiris), qui planent, les ailes épandues, comme emblème de la prière et du recueillement, et portent encore d'autres symboles dans leurs serres. Les hiéroglyphes, comme ceux de Philæ, sont peints avec les quatre couleurs égyptiennes.

Le second temple, plus petit (2), est situé au nord-ouest du précédent : il était probablement dédié à Isis et à Horus, comme le précédent l'était à Osiris ; presque tous les ornements se rapportent aux débordemens du Nil, et Horus était l'emblème du solstice d'été, époque où le Nil enfle ses eaux.

Au-dessous d'Ombos, avant le premier défilé du Djebel Selseleh, à l'endroit où les hautes montagnes s'avancent tout près de la rive du Nil, se trouve une montagne qui porte le nom de *Djebel-Aboucheger* (3), c'est-à-dire *le mont des tempêtes* ; on lui a donné ce nom, parce que, par le ciel le plus pur, il s'y rassemble tout à coup des nuages orageux, semblables au chapeau de nuées qui couvre le cap de Bonne-Espérance et la cime de Sierra-Leone : ces nuées éclatent en éclairs et en tonnerres dans la vallée du Nil, et jettent les barques contre les roches de grès nues et désolées qui forment le rivage.

Dans ces solitudes habitent quelques hommes isolés et rares qui vivent dans les cavernes : les orages des monts amènent seuls, sur leurs rochers, des hommes et quelques objets présens de la tempête. Au-dessous des noirs rochers de grès de ce mont orageux, traversé partout de filons de pierre ferrugineuse couleur de rouille, se trouvent un grand nombre de bancs de sable, puis vient le village *Hamman* des Ababdés et enfin des rochers de grès du défilé de Selseleh.

2. DJEBEL-SELSELEH, DÉFILÉ ; CARRIÈRES DE GRÈS.

La contrée où les rives du fleuve se rappro-

(1) Eusebius præp. Evang. Paris, 1628, III, c. 11, p. 115.

(1) Chabrol, etc., p. 7-8.

(2) Ibid., p. 10.

(3) Ibid., p. 11.

chent davantage et ne laissent qu'un espace de 3,000 pieds au passage des eaux, est appelée par les Arabes *Djebel Selseleh*, c'est-à-dire *la montagne de la Chaîne*, ou *Hadjar Silsilis*. Cette dénomination lui vient d'une tradition fabuleuse, suivant laquelle les Égyptiens auraient autrefois tendu une chaîne de fer sur cette ancienne limite des nomes, de manière que la navigation du fleuve se trouvait barrée au-dessus et au-dessous; mais nous ne trouvons d'autre trace de ce fait que l'étymologie du nom ; cependant ce nom paraît avoir quelque affinité avec le nom cophte de la contrée *Sjolsjel* (1), qui signifie *muraille*, et était probablement l'ancien nom égyptien : les Arabes auraient conservé ainsi l'appellation antique, en lui faisant subir un léger changement, selon l'exigence de leur euphonie. Tout près de ce défilé, au nord, gisent les ruines ou plutôt les décombres d'une ville : ce sont des fragmens de briques, des pierres qui paraissent avoir été taillées, des tuiles, de la terre rouge; les Romains appelaient cette ville *Toum*, d'après le nom égyptien *Pithom*, qui, en cophte, signifie encore aujourd'hui muraille (2). Les Arabes traduisirent ce nom étranger dans leur langue et appelèrent ce lieu *Al-Bouaïb*, c'est-à-dire *la petite porte* (de *Bab*, qui signifie porte, défilé, et présente le même sens que *πύλη*, *porta*).

Cette porte des montagnes et du fleuve est située à 8 myriamètres au-dessous d'Assouan, précisément à l'endroit où les roches de grès surplombent le fleuve en masses plus épaisses. Cette frontière naturelle a séparé de tout temps la Thébaïde inférieure du pays des cataractes, et elle sépare encore aujourd'hui ces deux contrées, dans toutes les guerres et toutes les querelles qui les désolent; c'est là que se trouvent les plus importantes et les plus grandes carrières de grès de toute l'Égypte, d'où on a tiré tous les matériaux (3) ponr bâtir les temples et les palais depuis Assouan jusqu'à Denderah.

Le nombre prodigeux d'excavations qui se trouvent dans les entrailles de la montagne de grès, nous font supposer qu'il en sortit beaucoup plus de monumens que nous n'en voyons encore en Égypte. Le grès ressemble, au jugement des géologues français, au pavé de Paris (grès de Fontainebleau) ou au beau grès de Genève (malasse de Genève); il est traversé çà et là de parties de mica, et semble appartenir aux grès cubiques des couches secondaires plus récentes, qu'on trouve répandus sur des espaces immenses, plutôt qu'au grès bariolé antérieur ou à des stratifications encore plus anciennes. Il est ordinairement de couleur elaire, jaune, blanc, gris, et la grande quantité de parties de mica et d'oxyde de métaux lui donne seule cette teinte brunâtre qu'on remarque sur les parois des temples. Les Égyptiens savaient choisir dans les différentes couches, celles qui convenaient mieux à leurs gigantesques constructions; ces couches se composent de masses extrêmement homogènes, sans parties étrangères, sans veines ou fentes, de sorte qu'on pouvait y tailler des blocs de 25 à 26 pieds de longueur qui devaient durer des millions d'années. Le grès est tendre, facile à travailler, et il n'aurait pas résisté si facilement à l'action des siècles, si la surface des édifices n'avaient pas été enduite de couleurs vernies qui les protégèrent contre les injures du temps; les nombreuses traces qu'on trouve de cette couche de vernis rendent cette supposition vraisemblable. Il paraît que ce grès était uniquement destiné aux édifices publics, et qu'on ne l'employait jamais à bâtir des habitations privées.

Il n'est pas susceptible d'être poli, mais il se prête très-facilement à la sculpture des hiéroglyphes; c'est pourquoi on l'exportait au loin pour la construction des temples, jusqu'au delà de la région du grès; par exemple, jusqu'à Denderah et Abydos dans l'Égypte moyenne.

Les carrières sont presque toutes à ciel ouvert, leurs parois sont taillées à pic et ont jusqu'à 50 pieds de hauteur; on y voit partout les traces des outils, les trous et les coupures faites par les ciseaux et les tarières pour détacher les blocs de pierre. On en voit aussi un grand nombre qui ont la forme de grottes et de souterrains; quelques-unes sont taillées en temples, d'autres destinées à servir de tombeaux, d'autres d'habitations et de salles pour les assemblées; elles sont remplies d'hiéroglyphes et de peintures. Un grand nombre de ces carrières sont taillées, sur la rive gauche, en forme de portiques ornés de sculptures (1), parmi lesquelles on voit un homme et une femme qui se tiennent embrassés; ils ont à la main une fleur du lotus épanouie, signe du passage dans le pays des ombres sur la barque des morts, et symbole de

(1) Champollion, I, p. 171.
(2) Ibid., I, p. 173.
(3) Rozière, Desc. de Gibel-Selseleh, p. 16.

(1) Rozière, Desc. de Gibel-Selseleh, p. 23.

l'immortalité (1). Ces souterrains sont aussi ornés de peintures ; leur immensité atteste qu'il a fallu, pour les creuser, toute une population de mineurs et de carriers. Ces ouvrages et les hypogées de Thèbes excitent l'admiration et l'étonnement du voyageur. On retrouve, même dans les carrières, la disposition des masses qui en ont été détachées, la régularité de leurs formes, l'exactitude de leurs proportions ; l'imagination est étonnée de l'énormité des blocs, de la perfection de leurs rapports entre eux, de la richesse de leurs ornemens ; la pensée s'arrête aux efforts prodigieux, au travail, à la persévérance surhumaine qu'ils attestent, à la science, au calcul qu'il a fallu pour les employer ; tout l'art égyptien vous apparait dans sa perfection grandiose, et, en présence de ces blocs gigantesques qu'il a soulevés et transportés au loin, il nous apparait aussi puissant en mécanique qu'en architecture. Dans quelle contrée trouvons-nous les deux espèces d'architecture, dont l'une creuse des monumens sous la terre et l'autre les élève vers les cieux, développées à un pareil point de perfection ? où les voyons-nous doubler en quelque sorte les habitations, en créer et sur terre et sous la terre ; les uns pour servir de séjour aux vivants et les autres aux morts ? et ces constructions immenses en nombre, présentant toujours une perfection uniforme, vont se rapporter, dans l'antiquité la plus haute que les hommes aient imaginée, à un type harmonique, immuable et toujours exclusif. L'architecture égyptienne qui se développe sous les cieux, ayant pris sa naissance dans l'architecture antérieure et souterraine, a gardé toujours, en traits ineffaçables le caractère mystérieux de son origine.

3. Edfou, Appollinopolis-Magna.

A l'entrée méridionale du second élargissement de la vallée du Nil, 10 miriamètres au-dessous d'Assouan, est situé Edfou, le plus grand village du Saïd ; il s'élève sur la rive gauche du Nil, sous le 24° 58' 43" latitude nord et le 30° 33' 44" longitude est du méridien de Paris ; ce lieu, presque inconnu autrefois et placé à l'angle de la Thébaïde, à trois quarts de lieue du Nil (1 kilomètre et demi), contient la plus grande merveille de l'architecture souterraine ; ce monument appelle notre admiration par son plan, son immensité, la richesse de ses ornements, l'exécution et la majesté de l'ensemble ; depuis les milliers d'années que compte ce mystérieux édifice, il est resté à l'abri des atteintes de l'homme et du temps.

La contrée d'*Edfou* est habitée par un grand nombre d'Ababdés (voyez plus haut) ; le village contient des mahométans et des chrétiens cophtes qui fournissent presque toute l'Egypte de poterie (*Ballas*) ; ils se vantent de tenir, par tradition, cet art de leurs ancêtres ; en effet, leurs fours et les formes de leurs vases ressemblent complétement à ceux de l'antique Égypte, tels que nous les voyons si souvent représentés sur les anciens monumens (1).

Edfou est le premier endroit important, au-dessous des cataractes de Syène, où l'on trouve un marché approvisionné des choses nécessaires à la vie. Toutes les villes antiques et fameuses, Héliopolis, Memphis, Thèbes, Assouan ont vu disparaître leur population et leur importance ; Edfou de même n'est plus qu'un amas de cabanes.

A l'exception de son ancien nom (Atbô en cophte, d'où les Arabes ont fait *Edfou*), il ne reste plus de cette ville que des monceaux de décombres et quelques rares débris à peine reconnaissables aujourd'hui. Strabon l'appelle Απολλωνος πόλις, et c'est de là que les Romains lui ont donné le nom d'*Apollinopolis-Magna* ; Hérodote ne la nomme pas même une seule fois. Il ne fait pas mention non plus de Philæ, Ombos, Tentyra et d'autres cités qui nous paraissent aujourd'hui d'une si grande importance, parce qu'elles étaient peut-être déjà tombées dans l'oubli de son temps, et que la fureur et la domination des Perses les avaient déjà converties en ruines et en décombres. Il s'avança lui-même jusqu'à Éléphantine, et, cependant, il ne nomme dans toute la Thébaïde que Thèbes la capitale : toute son attention était fixée sur l'empire de Memphis. Les deux premiers livres de son chef-d'œuvre contiennent très-peu de détails sur ce qui existait encore alors en Égypte, et il n'en parle pas, à dessein peut-être, parce que *Hekatæus* de Milet avait déjà fait connaître l'histoire de la Thébaïde. Diodore ne parle pas non plus d'Edfou ; l'Égypte ne fut donc connue que très-tard des étrangers et bien des faits de son histoire antique n'ont pas été enregistrés sur les

(1) Creuzer Symbol.

(1) Antiq., Description de l'Égypte, Planches, vol. II, p. 92, 111, pl. 15, 65.

tables de l'histoire du monde; de là vient que ses monumens de ces temps si longtemps inconnus apparaissent comme des merveilles. C'est ce qu'on peut appliquer aux deux temples d'Edfou qui appartiennent aux ruines magnifiques de l'antiquité quoiqu'à moitié enfouis dans le sable.

Deux temples tournés vis-à-vis l'un de l'autre s'élèvent sur les décombres de l'ancienne ville et du quai qui communique au Nil par un escalier.

Le grand temple d'Edfou domine toute la contrée, et c'est pourquoi on l'appelle *Qala*, c'est-à-dire la citadelle. Les Fellahs ont élevé le nouveau village sur la terrasse même du temple, comme à Denderah et en d'autres lieux. Quoique la magnifique façade de ce monument soit à moitié couverte de décombres et de poussière, on est frappé cependant de la belle harmonie des parties et de la perfection du tout; cet édifice est, par la pureté de son style, le plus beau chef-d'œuvre de toute la Thébaïde. Le péristyle est un des plus grands de l'Égypte; mais les faces et les entrées sont masquées par les huttes des Fellahs. Les quatre angles du temple sont assez exactement orientés suivant les points cardinaux (1); mais l'architecte ne le fit pas à dessein, car les Égyptiens n'orientaient jamais leurs temples et se contentaient d'en tourner ordinairement la façade vers le Nil. La longueur du temple est double de sa largeur; il a 424 pieds ou 137 mètres de longueur, 212 de largeur et 107 de hauteur. Les grandes colonnes ont plus de 6 pieds de diamètre, 20 pieds de circonférence et 40 pieds de hauteur jusqu'aux soffites; les chapiteaux ont 37 pieds de circonférence; ces données suffisent pour donner une idée de l'aspect colossal de l'édifice; l'intérieur est encombré de débris, mais la cour est libre ainsi que la grande porte; les deux pylônes conduisent au péristyle dont les 32 colonnes ouvrent la plus magnifique perspective. Les salles intérieures du temple, également supportées par des colonnes, reçoivent la lumière par des ouvertures pratiquées dans le plafond; mais, comme les huttes du village sont situées sur la terrasse du temple, les Fellahs jettent, par ces ouvertures, leur fumier et leurs immondices et convertissent ainsi l'intérieur du temple en égout.

Cependant les architraves, les chapiteaux, les colonnes et tous les décors que l'œil peut embrasser librement donnent assez à juger de la sublimité et de la richesse de ce merveilleux édifice. Le chapiteau national de l'Égypte, le chapiteau à feuilles de palmier, se montre ici dans toute sa beauté; il représente la tige du palmier dont les feuilles forment en retombant une gracieuse corbeille : l'art a copié la nature avec une prodigieuse fidélité; il a conservé le nombre même des feuilles, les régimes des dattes, les écailles de la tige, et les chapiteaux reproduisent jusqu'à ce balancement des feuilles qui, dans la perspective, fait un si bel effet. Tous les plans, toutes les surfaces sont parfaitement conservés; les plus longues arêtes se prolongent toujours parallèles entre elles avec la pureté qui fait notre admiration dans l'architecture germanique, par exemple, à la cathédrale de Cologne. Les pylônes sont exécutés dans le style le plus pur.

La disposition de tout le temple est très-simple, parfaitement symétrique, et les différentes parties se succèdent entre elles avec assez d'harmonie. Ce temple, pour le décrire en un mot, est un sanctuaire entouré de colonnades, précédé de deux salles et de deux portiques ou avant-salles. L'édifice est entouré d'une enceinte à l'extrémité de laquelle se trouve la porte principale entre les deux masses pyramidales. L'espace qui sépare ces deux pylônes du portique est occupé par le péristyle et la colonnade. Le pylône et le péristyle forment les *propylées* (1) de ce temple auxquels on ne peut comparer que ceux de Persépolis, et encore ces derniers ont-ils été construits avec le secours des architectes égyptiens.

La décoration, tout entière en style égyptien, est en harmonie parfaite avec la construction et la disposition de l'ensemble. Les 32 chapiteaux du péristyle et les 30 des deux portiques nous montrent le second chapiteau national, le chapiteau *lotiforme* qui alterne toutefois avec le *dactyliforme* : cette espèce de chapiteau lotiforme et ovoïde entièrement différent de tous les autres, a été emprunté aussi fidèlement à la nature du pays que le chapiteau à feuilles de palmier. Le fruit du lotus (le ***ciborium*** de la ***nymphæa lotus*** et la ***nymphæa cœrulea***, ou ***nelumbium speciosum***, suivant le système de Sprengel (Hist. Rei. herb. 1. p. 30), a la forme d'une cloche renversée, et il est, avec le palmier et d'autres ornemens secondaires (2), la décora-

(1) Jomard, Descr., p. 5.

(1) Jomard, Desc., p. 17.
(2) Jomard, Desc., p. 20.

tion la plus ordinaire des chapiteaux égyptiens. L'imitation du calice du lotus donne encore à l'art une troisième forme nationale; c'est une capsule creusée en gorge et de là cet ornement a reçu le nom de cratéroïde, cratériforme. On le trouve partout sur les chapiteaux comme la fleur du lotus (*nymphœa cœrulea* ou *nelumbium speciosum*) (1); la tige de cette plante, ses boutons, ses feuilles, ses fleurs, son calice et ses fruits couvrent partout ce temple, et en même temps qu'ils fournissent à l'architecture et à la sculpture les formes et les modèles les plus gracieux, ils servent encore à l'astronomie, à la physique, à l'écriture hiéroglyphique et à la religion, de caractère et de symboles. Car à l'aide de cette plante (2), on reproduisit le mythe d'Osiris dans le règne végétal; son calice enferme le mystère d'Isis et d'Osiris, divinités sœurs, époux divins qui versent sur la terre l'eau qui féconde et toutes les bénédictions. Le lotus représentait en symbole, toutes choses sortant de l'élément humide; on voyait, dans son calice, le sein maternel de la grande Rhéa, et le pistil et les étamines représentaient Isis et Osiris, le couple divin, unis déjà même avant la naissance. Comme plante aquatique, le lotus était entièrement sous la dépendance du Nil, et sa végétation servait de calendrier et de pronostic; plante nutritive et bienfaisante dont la maturité et l'abondance sont en rapport avec les périodes solaires et lunaires, avec la crue et le décroissement du Nil. Les anciens avaient déjà remarqué (3) que le lotus contracte ses feuilles dans l'obscurité et les déploie au lever du soleil; plus l'astre s'élève dans les cieux, plus la plante s'épanouit, puis elle replie de nouveau ses pétales et ses feuilles au coucher du soleil : le néo-platonicien Proclus a vu dans ce phénomène le symbole de l'adoration du soleil, car la plante en s'épanouissant et se fermant imite ainsi le mouvement des lèvres et la jonction des mains qui, chez l'homme, sont le signe de l'adoration et de la prière. C'est pourquoi les Égyptiens ont fait du lotus une plante sacrée et l'ont reproduite, avec tant de profusion, sur les images de leurs dieux et sur leurs temples. La plante du lotus devait exciter, chez les Égyptiens, un sentiment de joie et de reconnaissance semblable à celui qu'éveillent en nous l'épanouissement des semences et des fleurs; le lotus, élevant sa tige verdoyante du limon du Nil récemment fécondé, annonçait à toute l'Égypte le retour de l'abondance et de la vie, et était ainsi le symbole de l'immortalité !

Toutes les parois du temple sont décorées d'une foule de sculptures et d'images, dont on peut voir la description et l'explication dans *la description de l'Égypte* (1). Vingt-trois gravures contiennent des sujets particuliers et dix sont remplies d'écritures hiéroglyphiques. Nous remarquerons seulement que *l'œil* apparaît dans ce temple comme ornement et comme offrande; sur un des bas-reliefs de la paroi occidentale, Belzoni a remarqué une licorne (2). La physionomie de toutes les divinités et surtout celle d'Isis, exprime toujours la douceur, la bienveillance et la bonté, et n'a aucune ressemblance avec le type nègre (3); mais on y reconnaît facilement le type des têtes de momies trouvées dans les tombeaux de la Thébaïde et les traits des aborigènes qui vivent encore à l'angle intérieur de la Thébaïde. Un autre phénomène très important, c'est l'apparition du Phénix avec tous les attributs que lui donne la mythologie grecque. Cet oiseau fabuleux se représente sur plusieurs monumens égyptiens, et on le regarde comme un symbole purement chronologique, indiquant la *grande année* (l'année indienne de 1461; le phénix est un oiseau de l'Inde), ou bien une grande époque qui se répéterait en certains cycles, explication qui peut conduire à d'importans résultats sur la haute antiquité de l'origine de cette tradition, sur l'édification du temple et l'histoire de la civilisation du pays (4), comme Jomard et Fourier ont essayé de le faire. C'est probablement le symbole d'une époque chronologique, du renouvellement d'une grande période sothique (de 1461 ans); selon les recherches profondes de Jomard, ce grand temple d'Osiris devrait son origine aux fêtes solennelles qui étaient célébrées à l'occasion du renouvellement de cette année.

Tout près du grand temple s'élève un autre monnment, beauconp plus petit, différent du

(1) Savigny, Décade égyptienne, I, 1, p. 73. — Delille, sur le lotus d'Égypte, dans les Annales du Musée d'hist. nat.

(2) Creuzer Symbolik., ch. 1, p. 282.

(3) Proclus, de Sacrific. et Magiâ Ed. Ficin. Tornæs, p. 276.

(1) Voyez Planches 51-60.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 89.

(3) Antiq., vol. 1, pl. 57, fig. 6; XVI, fig. 2, pl. 80, 82.

(4) Jomard, Description d'Edfou, p. 27-30. — Creuzer Symbolik, ch. I, p. 440.

premier par sa situation et sa disposition, mais presque entièrement semblable aux autres petits temples que l'on voit à Philæ, Denderah, et que par opposition aux grands temples on appelle *typhoniens* (1). Sur ces édifices se reproduit partout l'image de Typhon, le dieu du mal (2), et celles de ses 72 compagnons. Typhon, c'est le tyran de l'Égypte, l'ennemi d'Osiris et du bien, le génie de la destruction et de la stérilité, car en lui sont personnifiés le désert, l'époque de la sécheresse, le vent qui dessèche et qui brûle, la simoun qui règne 72 jours sur l'Égypte désolée. Ces petits *Typhonium*, dont le style, les bas-reliefs, les ornemens ont un caractère tout particulier, s'élèvent comme un contraste vis-à-vis les temples des divinités bienfaisantes, Osiris, Isis et Horus; à Ombos, à Philæ, à Karnac, à Denderah, partout, ils nous apparaissent comme le symbole du mal qui accompagne toujours le bien. A Edfou, l'angle que font les axes de deux temples est de 77°. Le temple d'Osiris est tourné vers le sud, celui de Typhon à l'est; au-dessus de tous les chapiteaux se trouve la figure grotesque de Typhon, et les événements des divinites bienfaisantes sont mêlés à ses légendes, aussi bien dans la sculpture que dans le mythe (3); on voit à sa suite des crocodiles, des buffles, des hippopotames et d'autres animaux qui lui étaient consacrés. Le dernier a disparu entièrement de l'Égypte, depuis quelques siècles. Les sujets sculptés sur les deux temples prouvent qu'ils furent destinés à célébrer la fête d'Isis et d'Osiris, la fête du soleil, au moment où il a atteint sa plus grande force, la fête du solstice d'été et du débordement du Nil qui commençait avec lui; on célébrait ainsi en même temps la fécondation de la terre d'Égypte, le retour du bon et sa victoire sur le mal, le renouvellement de la nature et du grand cycle sothique, la résurrection d'Osiris et l'immortalité! A quelque distance de ces deux temples, Belzoni (4) en découvrit un troisième, inconnu jusqu'ici, et auquel on arrivait par une allée de sphinx.

Jomard a donné un aperçu (5) des principales dimensions du grand temple d'Edfou, en longueur, en largeur et en hauteur. Il résulte de ces mesures prises sur les lieux mêmes que les Égyptiens bâtissaient leurs temples dans les plus simples proportions; c'est cette simplicité qui donne à ces masses prodigieuses la beauté, la solennité, l'harmonie qui s'accordent si bien avec le but religieux des temples et avec la connaissance parfaite qu'avaient leurs architectes des mathématiques, science éminemment sacerdotale.

(1) Jomard, Desc., p. 33, pl. 65.
(2) Creuzer Symbolik, ch. I, p. 259, 269.
(3) Creuzer Symbolik, I, p. 259.
(4) Belzoni, Voy., I, p. 90.
(5) Rapport des principales dimensions du grand Temple, dans A. D., p. 36.

4. El-Kab, Elethyia.

Le village d'El-Kab (1) n'est situé qu'à deux lieues au-dessous d'Edfou, sur la rive droite du Nil, exactement à l'endroit où d'Anville a placé les ruines de la ville de Lucine, Latopolis, sur laquelle les ruines ne nous ont donné aucun renseignement. Au milieu d'une plaine déserte, on aperçoit une espèce d'enceinte, dans l'intérieur de laquelle des chapiteaux de colonnes enfouies surgissent de terre; les montagnes voisines sont perforées comme un crible, d'une infinité de carrières et de grottes. L'enceinte (1) a 27 pieds de hauteur et 34 pieds d'épaisseur; elle est bâtie en briques cuites au soleil, et entoure un espace carré de 1,920 pieds de longueur (2,110, selon Belzoni) (2). A la vue d'une masse si prodigieuse on se demande d'où les Égyptiens tiraient l'argile de leurs briques et combien de milliers de mains devaient être employées à de semblables travaux! Il était facile de cuire ces briques dans le sable dont la chaleur s'élève encore au mois de septembre à 50 degrés du thermomètre de Réaumur. Une seconde enceinte, voisine de celle-ci, et contenant les ruines des temples, paraît être le terrain sacré, le *Temenos* qui entourait le temple, aujourd'hui enfoui sous le sable, tandis que la grande enceinte, qui a 2,560 mètres de pourtour, appartenait sans doute à la ville. Ces murs élevés formaient un rempart aux terrasses des temples et à la ville contre les inondations du Nil, et les mêmes constructions se reproduisent toujours près de chaque temple, de chaque palais, de chaque ville de l'Egypte. Les cabanes du village s'élèvent au milieu de cette enceinte, qui entoure un espace suffisant pour une ville de 10,000 âmes. Dans l'enceinte des temples gisent deux temples en

(1) Saint-Genis, Description des ruines d'El-Kab, Ant., I, p. 353.
(2) Antiq., vol. I, pl. 66, f. 2.
(3) Belzoni, Voy., I, p. 3?3.

ruines, l'un grand et l'autre petit, placés l'un près de l'autre, comme un *Osirium* et un *Typhonium*; près d'eux se trouvent les décombres de deux autres temples plus petits.

La contrée d'Elethyia était autrefois très-cultivée et produisait du vin (1), la ville aussi était très-peuplée, c'est ce que prouvent le nombre prodigieux de catacombes et de souterrains creusés dans les montagnes de grès voisines et destinés à servir d'habitation aux morts. Les Égyptiens ne regardaient les maisons des villes que comme des demeures d'un jour, où le pèlerin s'arrête en passant; aussi ne se donnaient-ils pas la peine de les orner ou de les embellir; mais les demeures des morts, creusées dans les entrailles des monts et devant servir de séjour à l'âme aussi longtemps que subsisteraient les débris du corps, étaient ornées, travaillées avec le plus grand soin; aussi les monumens souterrains de l'Égypte surpassent les édifices qui s'élèvent sur la terre, en nombre, en richesse, en ornements et en luxe, comme les hypogées de la Thébaïde nous en offrent un remarquable exemple. On trouve dans les carrières et les souterrains d'El-Kab un grand nombre de momies que Belzoni prétend venir de paysans; on y voit aussi une foule d'autres curiosités, par exemple, deux grottes sépulcrales qui contiennent de magnifiques peintures, comparables à celles de Thèbes; elles ne représentent pas, comme toutes celles que l'on voit dans les temples et les palais, des sujets religieux ou guerriers, mais une foule de scènes variées tirées de la vie civile des Égyptiens, et qui reproduisent sous nos yeux, tous les détails de la vie domestique des habitans du Nil. Ce ne sont que deux petites grottes (2) de 24 pieds de longueur et moitié de largeur, taillées dans la roche et ornées, par amour pour la mémoire des morts, de tous les détails de la vie domestique. On y voit représentés tous les travaux de l'agriculture, le labour, la herse, les semailles, la moisson, la manière de battre les blés, de les rassembler en monceaux, et d'inscrire sur un registre le nombre des tas. D'autres personnages se livrent à la pêche et à la chasse; d'autres salent les viandes, font les vendanges, mettent le vin en tonnes; puis on voit les détails de la vie pastorale, le retour et le soin des troupeaux, la navigation, les manœuvres, les voiles et les rames; plus loin sont d'autres travaux, toutes les espèces d'industrie et de métiers, et enfin la musique, la danse, les funérailles et la manière d'embaumer les momies. Toutes les figures sont couvertes de costumes divers, selon les conditions et le sexe; les femmes, par exemple, sont représentées sans voile, et on voit qu'elles n'étaient pas séparées des hommes dans la vie civile, comme elles le furent plus tard dans l'Orient. A chaque travail préside un chef qui se distingue des autres par un air de supériorité et de dignité; les tableaux sont expliqués par des hiéroglyphes, et peints des plus fraîches couleurs: ces images, que des milliers d'années n'ont pas effacées, ont conservé à la contemplation (1) de la postérité ce que l'histoire a passé sous silence et ce que l'œuvre des révolutions et des temps a détruit.

Belzoni (2) remarque, près d'El-Kab, un abordage commode pour charger les marchandises, et les débris d'une grande route qui allait de là à l'est, jusqu'à la mer Rouge.

5. Vallée transversale d'Edfou; ancienne route des caravanes a Bérénice d'après les relations de Cailleaud et de Belzoni.

Près d'El-Kab et d'Edfou s'ouvre, à l'est, une *vallée transversale* qui va du Nil à la mer Rouge et par laquelle on découvrit, de nos jours, les ruines du fameux *emporium* de Bérénice qui faisait, sous les Ptolemées, le commerce avec les Indes et était ainsi, pour toute l'Égypte, une source de richesses. Cette communication de la vallée du Nil avec les peuples de l'Orient dut exister dans des temps antérieurs, avant les invasions dévastatrices des Perses, et il faut rapporter au temps des Pharaons l'époque de la prospérité, de la magnificence et de la grandeur de ces anciennes cités égyptiennes auxquelles appartiennent toutes ces ruines fameuses: des générations nouvelles s'établirent sur leurs débris, sous les noms plus récens et étrangers *d'Eléthyia*, *Apollinopolis-Magna*, *El-Kab et Edfou*, lorsque celles-ci étaient déjà, depuis bien des siècles, réduites en poussière. La population de la vallée supérieure du Nil, dont l'exubérance est attestée par toutes ces carrières, ces caves sépulcrales et ces ruines, dut déborder nécessai-

(1) Belzoni, Voy., I, p. 353.
(2) Saint-Genis, Desc., p. 7, et planches 66-71.

(1) Costaz, Mémoire sur les grottes d'Elethyia, dans la Décade égyptienne.
(2) Belzoni, Voy., II, p. 99, et I, p. 353.

rement par-dessus les barrières de la vallée; l'histoire de tous les peuples nous le prouverait, quand même les monumens de la Thébaïde n'auraient pas établi comme un fait incontestable que le grand Sésostris ouvrit, par ses expéditions victorieuses dans l'Inde, des communications à son peuple avec les pays de l'extérieur.

Le voyageur Cailleaud découvrit l'ancienne route commerciale qui conduisait de la vallée d'Edfou aux mines d'émeraudes, et Belzoni la suivit jusqu'à l'ancienne Bérénice. Cette route de Bérénice n'a encore été dessinée sur aucune carte.

Cailleaud (1) partit, en 1816, de Redesiah, petit village des Ababdés, au sud-est d'Edfou, et arriva le premier soir à une fontaine; le second jour, il s'avança toujours à l'est et arriva à un endroit où la route se séparait en deux chemins, dont l'un, se dirigeant vers le nord-est, devait sans doute conduire à Kosseyr. En ce lieu s'élève un temple antique, taillé dans les roches de grès et semblable aux monumens de la Nubie; quatre piliers soutiennent l'intérieur et deux s'élèvent à l'entrée; des deux côtés de la grande salle sont pratiquées de petites chambres, et, dans le sanctuaire, se trouvent 4 figures colossales taillées dans la paroi du fond absolument comme à Derr, au jugement de Burckhardt : on y voit, comme dans les sépulcres royaux de Thèbes, des hiéroglyphes, des peintures remarquables par la beauté et la fraîcheur de leur coloris et des inscriptions grecques. A partir de ce point, on rencontre, à des distances de 8 en 8 lieues, des constructions massives et carrées supportant encore des débris d'édifices; ce sont assurément les ruines des stations élevées pour la commodité des voyageurs, sur cette grande voie commerciale. Au delà du temple que nous avons nommé, on trouve encore, le long de la route, un grand nombre de tables de granit couvertes d'hiéroglypbes et de sculptures. A trois journées de marche du Nil, Cailleaud rencontra une ancienne route allant du sud au nord, et attestant un travail prodigieux; les Arabes disaient qu'à son extrémité on trouve de grandes ruines, mais nous ne savons pas où elle conduisait. Cailleaud la traversa en se dirigeant toujours à l'est et arriva, le septième jour, aux mines d'émeraudes dont nous avons parlé plus haut.

(1) Cailleaud, dans Burckhardt, Trav., App., p. 538.

Belzoni, qui suivit bientôt la même route, trouva ces mêmes stations élevées à d'égaux intervalles entre le Nil et la mer; il assure que cette contrée, changée aujourd'hui en solitudes et en déserts, porte à chaque pas l'empreinte du grand mouvement commercial qui lui donnait autrefois la vie (1). Il donne le nom de Wadi-el-Minah à l'endroit où il trouva un petit temple près d'une station destinée aux caravanes, et il croit que ce monument appartient, par son style, à l'époque des Ptolémées. Le quatrième jour de son départ d'Edfou, il arriva de même à une vallée qui s'étend du nord au sud et que les Arabes appelaient *Bizak*; sur la roche qui forme la paroi septentrionale de cette vallée, on remarque une table de granit couverte d'hiéroglypbes et semblable à un rocher magique. Belzoni prit ce lieu pour un des postes de la route que la carte de d'Anville trace de *Coptos* à *Bérénice*. Cette route aurait été construite, selon Strabon (2), par Ptolémée-Philadelphe qui y aurait fait creuser des fontaines et élever des caravansérails. Cette route fut très-fréquentée jusqu'à Strabon et couverte des marchandises de l'Inde que le commerce transportait en Égypte

Belzoni se dirigea de là au sud-est, accompagné de M. Beechey et entra ensuite dans une vallée sablonneuse encaissée entre des roches perpendiculaires traversées de veines de marbre. Après quelques heures de marche, il aperçut les ruines d'une station appelée aujourd'hui *Samount* par les Ababdés, seuls et rares habitans nomades de ces solitudes. Plus à l'est, les voyageurs rencontrèrent de belles forêts d'acacias. Quelques lieues au delà gisent, sur un plateau, des débris qu'on prendrait pour les ruines d'une grande ville entourée de rochers; mais en examinant de plus près on voit que c'est une plaine sablonneuse d'où surgissent des rochers de granit semblables à des groupes d'îles. Ce lieu est absolument semblable à la gorge que forme la vallée du Nil dans la contrée des cataractes, depuis Philæ jusqu'à Syène, excepté que le sable occupe ici la place de l'eau; cette ressemblance a fait supposer à Belzoni que le Nil se déchargeait peut-être autrefois dans la mer Rouge par un bras latéral, supposition qui s'accorde avec un grand nombre de traditions populaires. Le granit est remplacé ici par des roches de porphyre, phénomène géologique qui pouvait

(1) Belzoni. Voy., II, p, 36.
(2) Strabo., XVII, ed. Tzsch., p. 595.

confirmer cette hypothèse; car le porphyre, étant une roche de formation plus récente, aurait pu s'élever ainsi postérieurement par l'effet d'une force souterraine et refouler le bras du Nil, à l'ouest, dans le lit qu'il occupe aujourd'hui. Deux journées plus loin, Belzooi aperçut de *Guerf* et d'*Owell* la mer Rouge dans le lointain (1); il prit alors au sud-ouest, et, revenant un peu sur ses pas, il atteignit les ruines d'émeraude de *Zabourah*.

A l'est de cette chaîne de montagnes, Belzooi suivit une wadi appelée El-Gimel, qui conduit au sud-est, par un ravin de 6 lieues de longueur encaissé entre des rochers de marbre et de granit, dans une gorge étroite, appelée *Charm-el-Gimel*, c'est-à-dire la *crevasse des chameaux*; et c'est assurément la main de l'homme qui a taillé ce passage dans les rochers (2). La vallée s'élargit tout à coup au delà de cette gorge, et les dunes de sables amoncelées annoncent ici le voisinage de la mer. Après avoir marché encore une matinée, on atteignit enfin la plage de la mer dont l'aspect sublime étonnait et réjouissait le voyageur qui venait d'errer si longtemps dans le labyrinthe du désert et dans les gorges des rochers. Toute la côte située vis-à-vis la petite île *Jambo* se composait d'une masse formée de pétrifications et de substances animales, qui, solide comme des roches et recouverte d'algues, de ruines, de madrépores, de coraux, de coquilles, et çà et là de dunes de sable, s'avançait au loin dans la mer comme des rochers et empêchait l'abordage. Quelques misérables pêcheurs, montés sur des barques formées de troncs de palmiers-doum, côtoyaient seuls le rivage, harponnant des poissons avec leurs lances : on remarque (3) parmi ceux qu'ils prenaient ainsi un poisson d'un pied et demi de longueur, d'une belle couleur bleue, aux nageoires argentées, la tête et la queue rouges, entièrement semblables à la *benne* du Nil déjà connue des anciens et qu'on voit si souvent représentée, avec ses couleurs naturelles, sur les tombeaux des rois. Belzoni s'avança au sud de cette contrée, et après avoir passé devant *El-Kabrite* la montagne de soufre et devant l'île Souarif, il arriva, au bout de trois jours, aux ruines (4) d'une ville antique dont les maisons étaient en grande partie enfouies sous les sables. Ces ruines sont très-probablement celles de l'ancienne Bérénice. Il est à remarquer que le temple seul est bâti en pierres de grès très-endommagées aujourd'hui par le temps, tandis que tous les autres édifices sont construits avec ces pétrifications du rivage qui ressemblent beaucoup au *travertino* des anciennes ruines de l'Italie, par exemple, de celles de *Pæstum*. Cette ancienne ville était autrefois entièrement libre et ouverte du côté de la mer; à l'ouest, au contraire, les montagnes s'élèvent en amphithéâtre, et au nord-ouest s'étend une vaste plaine. Devant la ville se prolongeait le cap *El-Galahen* qui la protégeait ainsi contre les vents du nord-ouest. A l'abri de ce cap s'étendait un très-bon port fermé aujourd'hui par un banc de corail. L'entrée du port était sûre et commode pour les bateaux plats des anciens, quoique embarrassée par une barre de sable. Belzoni mesura la ville entièrement détruite aujourd'hui et lui trouva 1,600 pieds de longueur du nord au sud sur 2,000 pieds de largeur de l'ouest à l'est.

Le temple construit dans le style égyptien, a 102 pieds de longueur, 45 de largeur et renferme quatre salles. Quelques fouilles firent découvrir des sculptures égyptiennes et des hiéroglyphes; si l'on continuait d'explorer ces ruines on y ferait assurément d'importantes découvertes; car jusqu'à présent on ne connaissait pas de temple bâti en style égyptien sur la mer Rouge; la plaine qui entoure la ville semble pouvoir être cultivée, mais l'air de la mer ne doit pas être favorable à la végétation, et il n'y a pas d'eau douce dans le voisinage. Les maisons sont très-petites et isolées, les plus grandes n'ont pas plus de 40 pieds de longueur sur 20 de largeur, leur nombre peut se monter à 2,000; ainsi la population s'élevait probablement à 10,000 âmes avec les maisons de campagne qui entouraient la ville. On trouve aussi quelques excavations dans le voisinage. Rien ne nous prouve d'une manière incontestable que ces ruines occupent l'emplacement de l'ancienne Bérénice, nous n'avons que des probabilités, et Belzoni (1) a exposé les raisons sur lesquelles elles s'appuient. Leur situation s'accorde avec la position que d'Anville donne à Bérénice sur sa carte de l'ancienne Égypte, un peu au dessous du tropique, indication que Richard a suivie dans son excellente description de l'Égypte et de l'Arabie-Pétrée.

(1) Belzoni, Voy., II, p. 48.
(2) Ibid., p. 61.
(3) Ibid., Voy., II, p. 92. Comp. Antiq., I, pl. 87.
(4) Ibid., p. 76.

(1) Belzoni, Voy., II, p. 78, Note.

publiée en 1818. L'avenir fera assurément un grand nombre de découvertes sur cette ancienne route commerciale abandonnée et perdue pendant tant de siècles.

5e Éclaircissement.

Saïd, continuation de la Haute-Égypte : la Thébaïde.

1. Esné, Sna, Lapotolis.

Esné (1), capitale de l'Égypte méridionale, est située sur la rive gauche du Nil au 30° 14' 41" long. ouest de Paris et au 25° 17' 38" lat. nord, selon les observations de Nouet. La vallée du Nil resserrée jusqu'alors s'élargit jusqu'à une étendue de 24,000 pieds; la plaine s'élève insensiblement jusqu'aux montagnes de roches calcaires qui la bornent; dans la chaîne des monts arabiques, on aperçoit au loin un ravin qui se dirige au nord-est et doit conduire au port de Kosseyr (2), mais il n'a encore été parcouru par aucun voyageur européen.

Le sol de la plaine d'Esné est trop élevé pour pouvoir être arrosé par les eaux du Nil; aussi il est souvent en friche, et la partie située au sud de la ville est seule fertile et mieux cultivée. On aperçoit encore les ruines d'un canal dont la destruction a changé toute la plaine en solitude et en désert; elle est si pauvre aujourd'hui que le petit nombre des habitans qui y sont restés émigrent tous les jours. Esné a encore un port très-fréquenté et rempli de barques; la ville s'élève sur un monceau de décombres de 30 pieds de hauteur dont les eaux rapides du Nil entraînent souvent des fragmens : on y trouve un grand nombre de fabriques, principalement de schalls (Malâyeh) et de tissus de coton et de poterie; c'est le marché sur lequel les Barabras viennent vendre leurs corbeilles et leurs nattes, et l'entrepôt des marchandises des caravanes de Sennaar que les Ababdés escortent jusque-là. Esné fut de tout temps un asile pour les partis opprimés dans la Basse-Égypte; c'est là que se retirèrent les beys fugitifs dans ces derniers temps; car à cette distance du Caire ils étaient moins redoutables à leurs rivaux. Ainsi, à l'époque de l'expédition française, Mourah-Bey régnait sur le nord de l'Égypte, mais Hossan, Osman et Saleb-Bey s'étaient retirés à Esné avec leurs Mameloucks. Les Français chassèrent ces dernières bandes de Mameloucks et placèrent pour un temps leur quartier général à Esné; c'est ainsi que les antiquités de ce lieu ont été révélées à la science européenne.

La place du marché ou l'*Okel* d'Esné toute couverte de décombres, de buttes et de boutiques bâties entre des murs antiques, cache presque entièrement un des temples (1) les plus curieux de l'Égypte, au point qu'il est impossible d'embrasser d'un coup d'œil sa forme extérieure; mais dès qu'on pénètre sous les voûtes l'admiration et l'étonnement s'éveillent. Le portique est supporté par 24 colonnes de plus de 33 pieds de hauteur, 16 pieds de circonférence, et formant quatre angles. La distribution du temple est la même que celle du petit temple de Philæ. Toutes les parties du temple, architecture, colonnes, portes, plafonds, sont décorées de sculptures et couvertes d'hiéroglyphes qui, disposés en bandes verticales et horizontales, entourent tout ce prodigieux édifice. A en juger par ce qui est à découvert, l'extérieur du temple était orné avec la même profusion; la seule différence est que, comme à Kalabché, toutes les sculptures de l'intérieur sont taillées dans le creux, tandis que celles de l'extérieur sont en relief (2). La figure qui se répète le plus souvent dans les peintures comme dans les sculptures, c'est l'image du Dieu à la tête du bélier, le Jupiter-Ammon des Grecs à qui ce temple était assurément consacré. Les ruines de ce monument étonnent encore l'imagination de celui qui les contemple; tout est bâti en pierres colossales, placées l'une sur l'autre sans ciment, parfaitement jointes et d'une solidité éternelle. La surface de ce monument gigantesque est tellement couverte d'hiéroglyphes qu'on s'étonne du temps et des mains qu'il a fallu seulement pour les graver. En effet, d'après une estimation exacte, la surface du temple n'a pas moins de 5,000 mètres carrés : supposé qu'un graveur couvre ainsi d'hiéroglyphes un dixième de mètre carré en un jour, il lui faudrait 50,000 jours pour achever la décoration entière. Pour construire seulement le portique, on employa plus de 27,000 pieds cubes de grès (3,500 mètres cubes); on peut se figurer de là quelle énorme quantité de blocs il faut arracher du flanc des montagnes, quelles fondations gi-

(1) Jollois et Devilliers, Description d'Esné et de ses environs, dans la Desc. de l'Égypte a. I, ch. VII.

(2) Jollois et Girard, ibid.

(1) Jollois, Desc., p. 5.

(2) Antiq., t. I, pl. 20.

gantesques il fallut construire sur une butte factice, dans un sol mouvant et d'alluvion, pour porter ces masses colossales qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas dévié d'un cheveu, de la ligne perpendiculaire. Les décombres se sont amoncelées si haut autour du temple qu'il sera bientôt enfoui tout entier et que pour le découvrir aujourd'hui il faudrait démolir un quart de la ville actuelle (1).

A trois quarts de lieue au nord de ce grand temple et à 7.500 pieds du Nil, est situé un second temple égyptien beaucoup plus petit et moins bien conservé. Il semble avoir été construit à la hâte, hors de la ville, pour servir de siége à un oracle; les hiéroglyphes singuliers et les signes astronomiques qui le décorent attirent la curiosité et l'attention. Les deux temples d'Esné offrent deux zodiaques (2) très-importans entourés d'une figure de femme comme d'une espèce de cadre. Ce corps allongé en bande que l'on voit à presque tous les signes astronomiques représente la *Magna-Mater*.

Vis-à-vis Esné, s'élève sur une éminence un petit temple (3) en ruines; la couleur rougeâtre de ses murs fait supposer qu'il a été détruit par le feu : un grand nombre de monumens égyptiens portent aussi des traces de l'incendie, et rappellent la fureur de Cambyse, roi de Perse, contre la caste des prêtres et les édifices religieux.

Au sud de la ville d'Esné est situé un cloître cophte où l'on va encore aujourd'hui en pèlerinage pour honorer les reliques des martyrs chrétiens qui furent mis à mort par l'ordre de Dioclétien (303 de J.-C.). Ce couvent était autrefois beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Il dut probablement sa célébrité à l'école du père Pacôme; ce héros de l'Église cophte s'avança avec ses moines et ses ermites au milieu du quatrième siècle (340) jusqu'à *Sne* (Σνη, λατον) ou *Sna*, qui est le nom de ce lieu dans les légendes cophtes (4). Le nom moderne *Esné* ou *Asna* des Arabes est donc assurément l'ancienne appellation égyptienne; il nous fournit une nouvelle preuve de la force des anciens noms nationaux qui traversent les siècles et les peuples, tandis que les noms étrangers, par exemple, le nom grec *Latopolis*, n'ont pu résister au temps. Champollion fait dériver *Sna* d'un mot cophte qui signifie *jardin;* le petit temple sur la rive orientale vis-à-vis l'antique Latopolis était probablement la *contrà Latopolis* des anciens.

Nous ne connaissons pas l'époque à laquelle fut bâti Esné, car, à en juger par son architecture, elle est une des villes les plus anciennes de l'Égypte. A partir de la Nubie, c'est à Esné que la vallée du Nil s'élargit assez pour recevoir une grande colonie; la grande élévation des décombres de la ville au-dessus du niveau du Nil et le profond affaissement du temple sont des signes incontestables de sa haute antiquité.

Le style de ce temple se rapproche plus que celui des autres de l'origine souterraine de l'architecture égyptienne; il est beaucoup plus simple, plus naïf et ressemble davantage par sa forme à la construction des grottes. Il est plus écrasé, l'ornement en est moins gracieux et moins léger; et quoique attestant la grandeur et le travail, il est moins riche que les temples de Denderah et d'autres lieux; sa force, son exécution puissante indiquent qu'il est un produit de l'art grossier encore, mais gigantesque et colossal. Le zodiaque d'Esné se rapporte, suivant l'explication des antiquaires et des astronomes français, à l'époque reculée d'un cycle antérieur à celui de Denderah et aux bas-reliefs astronomiques de Thèbes. Le temple d'Esné serait donc plus ancien que ces monumens. Toutes les villes de l'Égypte sont élevées sur des buttes factices de terrains d'alluvion; celles que les eaux du Nil baignent de plus près sont aussi les plus anciens, parce que le sol y est plus élevé, et que les masses de limon et de gravois apportées par le Nil s'y sont accumulées plus longtemps. Le petit temple confirme encore l'antiquité du lieu, car on y voit reproduits les mêmes signes et l'image du zodiaque qui se trouve dans le grand temple.

2. Erment, Hermonthis.

Sur l'emplacement de l'ancienne *Hermonthis*, au-dessous du second défilé appelé *Gebeleyn*, est situé à 1,800 pieds du Nil dans la vallée de Thèbes, le village Erment (1) ou l'Armont des Arabes.

(1) Jollois, Desc., p. 14.

(2) Jollois, Description des monumens astronomiques découverts en Égypte, dans Ant., I, App., II, p. 1, et planches 79, 87, vol. II.

(3) Jollois, etc., Desc., p. 21.—Quatremère, Mém. sur l'Égypte, I, p. 272.

(4) Quatremère, ibid.—Champollion, 1, p. 189.

(1) E. Jomard, Description d'Erment ou Hermonthis, Antiq., I, ch. VIII, p. I.

Près de ce village, au milieu de monceaux de décombres, s'élèvent les ruines d'un temple qui se fait moins remarquer par sa grandeur que par sa disposition particulière et l'élégance de ses colonnes et de ses sculptures ; il est entouré d'une enceinte à l'extrémité méridionale de laquelle se trouve un grand bassin pavé en pierres de taille. Dans la prolongation de l'axe du bassin gisent les ruines d'une voie bordée des deux côtés de monceaux de décombres : au bout de cette voie s'élève une porte ruinée qui fermait probablement autrefois l'antique Hermonthis. 300 pas au sud se trouvent les décombres d'un édifice plus récent, probablement une église des premiers siècles.

Hermonthis était le chef-lieu du nome hermontique, dans le voisinage de Thèbes ; elle fut autrefois la résidence d'un évêque, et parmi les habitans se trouvent encore des chrétiens, chez lesquels le tombeau de *Mary-Girgès* ou saint Georges est en grande vénération.

Presque tous les temples de la Thébaïde sont situés dans des enfoncemens; celui d'Hermonthis en diffère en ce qu'il s'élève tout isolé et n'est dominé par aucune éminence; ses colonnes élancées montent librement vers le ciel. Entouré de tombeaux plus récens et des cabanes du village bâties en briques, ce temple a sa façade tournée à l'ouest et parallèle au Nil ; il a 143 pieds de longueur et 55 de largeur ; ses colonnes les plus élevées ont 42 pieds de hauteur et 5 pieds de diamètre. Il est bâti en grès, mais on voit à sa façade que les pierres ont déjà servi antérieurement à des édifices plus anciens, car on y trouve des hiéroglyphes tronqués comme à Philæ ; la même chose se répète aussi sur les faces latérales du temple, et ce phénomène nous reporterait à un âge plus ancien encore de l'architecture. Cependant, au jugement de Jomard, ce temple est un des plus anciens de l'Égypte ; il est très-délabré, et l'on voit que la violence des hommes l'a ainsi renversé. Certaines parties de l'édifice sont éparses et ruinées ; la colonnade, par exemple, est entièrement renversée ; d'autres, au contraire, sont très-bien conservées, comme, par exemple, les salles de l'intérieur qui sont presque intactes.

La construction de ce temple ressemble à celle des Typhoniens ; cependant il se distingue par quelques particularités ; la division de ses trois salles principales lui appartient, et ses colonnes présentent trois arrangemens différens, comme on ne le trouve dans aucun autre temple égyptien. Ses sculptures ressemblent beaucoup à celles du typhonium d'Edfou.

Parmi les particularités que présentent ces temples, nous avons déjà cité plus haut l'apparition de la giraffe; une autre aussi remarquable est une figure de femme qui, de ses pieds et de ses mains étendus, forme comme le cadre d'un grand tableau dans lequel sont représentées des images du zodiaque ; cette figure ressemble parfaitement à celle qui entoure le zodiaque d'Esné.

Les peintures mêmes du sanctuaire du temple se rapportent à l'astronomie ; on y voit Isis mettre au monde son fils Horus, ce qui indique le lever des planètes du sein de la terre nouvellement fécondée, à l'époque du solstice d'hiver, alors que le soleil est le plus faible et le plus bas sur l'horizon ; or, le soleil au solstice d'hiver, c'est Horus enfant (1) ; à cette époque, la jeune semence germe dans le sein de la terre, et la pare bientôt de sa tige verdoyante. A côté de ce tableau, où Isis est représentée comme le symbole du solstice d'hiver et de la germination, s'en trouvent d'autres encore où l'on voit Isis allaiter Horus, d'autres représentent l'image du solstice d'été entrant dans le taureau et une foule d'autres images connues ; les parois de ce temple d'Hermontis nous offrent ainsi une espèce de calendrier très-important et la symbolisation des quatre principales périodes de l'année astronomique (2) : c'est pourquoi Strabon nous rapporte qu'on adorait en ce lieu Jupiter et Apollon, c'est-à-dire Osiris et Horus, fils d'Isis.

Le diamètre du bassin qui se trouve au sud du temple, a la moitié de sa longueur ; il a 80 pieds carrés, et aux quatre coins se trouvent des marches qui descendent jusqu'au fond ; la construction est égyptienne (3) ; mais il n'est pas prouvé encore qu'il ait servi autrefois de nilomètre, comme l'ont prétendu quelques voyageurs. L'eau du Nil pénètre encore aujourd'hui par infiltration dans le fond de ce bassin, et sert aux femmes à laver le linge et à abreuver les troupeaux. Ce bassin a au moins 25 pieds de profondeur et il est rempli de décombres; son éloignement du Nil prouverait que le bras du Nil passait plus près d'Hermonthis, et qu'un canal conduisait à ce bassin. Le Nil, dans les hautes eaux, s'élève encore aujourd'hui à 7 ou 8 pieds au-dessous de la bordure du bassin, et si on remarque que la terrasse artificielle du temple est encore 3 pieds plus haut, on verra avec combien

(1) Plutarque, de Iside.

(2) Jomard, Desc., ibid., p. 12.

(3) Ibid., p. 14, pl. 97, fig. 9.

de soin les architectes égyptiens élevaient les temples au-dessus du niveau des plus hautes crues.

A côté de cet édifice est située une église bâtie avec les ruines d'Hermontis; ses colonnes corinthiennes attestent ici le style de la Grèce; mais l'édifice est formé de pierres qui portent des restes d'anciens hiéroglyphes qui se croisent dans tous les sens. Autour gisent ou s'élèvent encore cinquante colonnes de granit qui, selon Jomard, n'auraient pas été taillées dans les carrières de granit de Syène, mais enlevées à un temple grec, comme les pierres de grès l'ont été aux temples égyptiens. Cette église, bâtie avec des débris, est encore beaucoup plus délabrée que les anciens temples égyptiens, et cependant ceux qui ont bâti cette église avaient déjà démoli les édifices anciens pour la construire.

La durée des anciens monumens égyptiens inspire l'admiration et l'étonnement, car elle ne dépend point du hasard des événemens ou de la faveur du sort; les monumens égyptiens ont bravé la destruction par la simplicité et l'indépendance de leur caractère, par la bonté des matériaux, le poids des masses et l'excellence de la construction. C'est ce que prouve complétement aujourd'hui la conservation des monuments de Thèbes que le voyageur aperçoit déjà, dans le lointain, du haut de la plate-forme du temple d'Hermonthis.

2. THÈBES, Θῆβαι dans Strabon, Θήβη dans Et. de Bys., TAPÉ chez les Cophtes, LA VILLE DES ROIS AUX CENT PORTES.

A. *Aspect du pays.*

La plaine de Thèbes (1), ou la Thébaïde proprement dite, s'étend au nord d'Erment, à l'est et à l'ouest du Nil, jusqu'aux monts lointains qui la bornent. La chaîne de la Libye n'est accessible qu'en un très-petit nombre d'endroits, et elle présente presque partout des parois à pic; celle de l'Arabie, au contraire, s'élève en monticules dont les pentes sont très-graduées. Le Nil fait ici un grand détour; immédiatement au-dessous d'Erment, il fait un coude à l'est qui se prolonge au nord, au-dessous de Denderab, puis se replie ensuite à l'ouest; le fleuve traverse ainsi l'antique Thèbes du sud-ouest au nord-est. La chaîne de Libye qui s'élève au-dessus de Thèbes, assez loin du Nil, rejoint la rive occidentale, près de *Gournah*, au nord de la ville, et refoule le fleuve à l'est; là, se trouvent les dernières ruines de l'ancienne Thèbes. La chaîne arabique, au contraire, touche la rive orientale du Nil au sud de la ville, puis elle s'en éloigne près du village *El-Naharyeh*, s'étend beaucoup plus à l'est, de sorte que la vallée s'élargit en une grande plaine unie, et laisse un libre espace aux antiquités merveilleuses qui la couvrent; après avoir fait un grand arc au nord de la ville, les montagnes se rapprochent de nouveau du Nil, près du village Med-Amoud; là aussi se trouvent les dernières ruines de l'ancienne ville.

Ces deux chaînes de montagnes forment donc ainsi deux grands arcs dont les extrémités rejoignent le Nil et laissent libre, à l'entrée de la plaine, un espace d'une largeur à peu près égale. Au delà de ces barrières élevées par la nature s'étendent les déserts habités seulement par des hordes de Bédouins. Le Nil se développe dans une étendue majestueuse et a environ 1,300 pieds de largeur près de Louxor; au nord du village El-Bayadyeh, il se sépare en un grand nombre de bras, et forme quatre grandes îles qui sont en partie cultivées et où les crocodiles viennent chercher la chaleur du soleil.

La plaine s'abaisse en pente très-graduée vers le Nil, et les eaux la couvrent rarement tout entière; les canaux sont en mauvais état, aussi la campagne est en grande partie inculte; mais les endroits où elle est arrosée présentent le plus bel aspect. Une foule de chemins la traversent et la coupent dans toutes les directions; on aperçoit çà et là des champs cultivés, des plantations de cannes à sucre, des groupes de villages, quelques cabanes et un grand nombre de caravanserails élevés pour recevoir les voyageurs et entourés de groupes de palmiers; ces palmiers et les ruines majestueuses sont le seul ombrage où l'on puisse se mettre à l'abri des rayons ardens et perpendiculaires qui élèvent dans le sable la température à 54° de Réaumur.

La plaine renferme un grand nombre de villages (1) dont il faut bien connaître la position pour s'orienter au milieu des ruines de l'ancienne Thèbes. Sur la rive occidentale (2) sont situés : 1° EL-AQALTEH, à 200 pas du Nil et où le gou-

(1) Jollois et Devilliers, Description générale de Thèbes, t. 1, ch. IX.

(1) Plan général de la position de la vallée du Nil, qui comprend les ruines de Thèbes, Antiq., II, p. 1.

(2) Jollois, Desc., p. 3.

verneur du pays a un château; 2° **Naga-Abou-Hamoud**, plus loin, près du désert de Libye; les maisons en sont bâties en terre au milieu de groupes de palmiers; 3° **Koum-el-Bayrat** sur les ruines de l'ancienne Thèbes; 4° **Medynet-Abou**, tout près des monts libyens, sous le 30° 17' 32" long. est du méridien de Paris et le 25° 42' 58" lat. nord, village nouveau et déjà presque abandonné, sur les ruines de l'ancienne Thèbes; 5° **Gournah** à l'extrémité septentrionale de la plaine, habité encore aujourd'hui par des Troglodytes qui se retirent dans les caves sépulcrales, lorsqu'ils ont à payer le *myri* (tribut); il est impossible de les atteindre dans cet asile, car, s'ils sont poursuivis, ils s'enfuient dans le désert de Libye par les issues des catacombes percées sur le versant opposé des montagnes.

Sur la rive orientale sont situés : 6° **Luxor**, tout près du Nil, village composé de huttes très-basses, couvert de colombiers, autour desquels voltigent des bandes innombrables de pigeons. Ce lieu est assez important, et compte deux à trois mille habitans; il s'y tient un marché à des jours fixes, et on y voit un grand nombre de fours destinés à faire couver des œufs. 7° **Kasr**, 8° **Karnac** confinent à ce lieu, au nord : ces deux villages s'élèvent au milieu de groupes de palmiers, et le petit nombre de huttes dont ils se composent est entouré d'une masse prodigieuse de ruines. 9° **Med-a-Moud**, plus au nord, au pied de la chaîne des montagnes de l'Arabie.

Tel est aujourd'hui l'aspect de cette plaine, couverte autrefois d'une ville immense dont aucune autre cité du monde n'égala jamais les monumens. L'espace qui sépare les villages 3 et 5 est tout couvert de débris. Entre les 4e et 5e il ne se trouve pas de buttes d'Arabes; la tradition antique appelle cette contrée le *Memnonium*. Sur la rive orientale, du 6e au 8e village, tout est couvert de ruines magnifiques; et, près du 9e, on voit encore quelques colonnes isolées, avant-postes de la cité des merveilles. L'ancienne Thèbes s'étendait, des deux côtés du fleuve, jusqu'aux chaînes de montagnes, et couvrait de ses monumens tout l'espace qu'elles laissent libre. Le versant de la chaîne de Libye, au nord-ouest, est rempli d'*hypogées* ou de grottes, peut-être le séjour des anciens Troglodytes et servant encore aujourd'hui d'asile aux habitants de la Thébaïde. Ici était l'*Hécatompylos* d'Homère, la ville aux cent portes; ici s'élevait la statue d'Osymandias, le plus grand colosse que l'Égypte ait créé, selon Hecatæus; ici se trouvait le zodiaque d'or, haut d'une coudée et de 365 de pourtour, sur lequel on voyait le lever et le coucher du soleil et les astres de la nuit; ici est étendue la *No-Ammon* des Hébreux, la *Diospolis* des Grecs, la cité aux temples gigantesques, aux merveilleux palais, la ville des rois; ici était debout la statue de Memnon qui saluait l'aurore d'un son harmonieux, et dont tant d'hommes de l'antiquité, par exemple, Strabon et Ælius Gallus, ont entendu la voix! Mais le peuple qui bâtissait pour l'éternité a disparu; on ne le retrouve plus au milieu des antiques murailles de cette ville qui, selon Belzoni, semble avoir été plutôt la cité des géans que l'habitation des hommes. L'intérieur de la ville présente un spectacle étrange, mais grandiose : temples, colonnades, obélisques, pylônes, colonnes, catacombes, murailles, sculptures, peintures, merveilles des arts; tout cela gît renversé pêle-mêle dans un sauvage, mais sublime chaos, ou se tient encore majestueusement, par son propre poids, sur sa base éternelle. Les siècles nouveaux viendront y user longtemps leur admiration et leur science; car il faut un très-long séjour parmi ces débris du passé avant de pouvoir s'y reconnaître, avant de s'orienter un peu au milieu de ce monde des ruines.

Depuis une trentaine d'années, les ruines de Thèbes, auparavant peu connues, sont devenues pour la science une source inépuisable de découvertes, et ont fourni d'inappréciables documens à l'histoire de l'antiquité, à celle des civilisations primitives, et surtout à celle de l'Égypte. Nous possédons toute une série d'excellens ouvrages (1) consacrés à ces recherches; mais nous n'exposerons ici que dans leurs résultats et leurs rapports généraux les recherches qui ont avancé la connaissance topographique et géographique, et seulement en tant qu'elles peuvent jeter plus de jour sur la nature du pays et du peuple égyptien, ainsi que sur l'histoire générale de la civilisation humaine.

B. *Monumens qui s'élèvent sur la surface de la terre.*

En jetant un coup d'œil sur les ruines de Thèbes, on voit celles de la rive occidentale se di-

(1) Norden, Voyage.—Pococke; Ripault; Denon; la Description de l'Égypte; Hamilton's Ægyptiaca; Belzoni, etc.

viser en sept grands groupes, et celles de la rive orientale en cinq. Outre ces ruines, les hypogées ou les monumens souterrains ne sont ni moins nombreux ni moins remarquables que les édifices qui s'élèvent sur la terre (1).

1. L'HIPPODRÔME. — En sortant du village EL-AQALTEH, on aperçoit une enceinte immense de 2.000 mètres de longueur et de 1.000 mètres de largeur (2); elle enfermait autrefois l'hippodrôme des Égyptiens, où avaient lieu les courses de chevaux et de chars. On y voit encore aujourd'hui un grand nombre de portes, et il était entouré de palais. Un canal qui le traverse aujourd'hui et y conduit l'eau dans les crues l'a changé en champs cultivés, comme le *Circus maximus* de Rome. Au sud de cette enceinte sont situés un petit temple et une grande porte en ruines; c'était peut-être l'ancienne porte de Thèbes, du côté du sud. Cette enceinte touche, à l'ouest, aux monumens de roche calcaire de la chaîne de Libye.

2. MEDYNET-ABOU (3). — Au nord de l'hippodrôme s'étendent les ruines de *Medynet-Abou*, c'est-à-dire la ville d'*Abou*, entourée d'une enceinte de pierres et de murs de briques rouges; elle s'élève majestueusement sur une terrasse, au pied de laquelle est situé un petit temple. Leur magnificence et leur grandeur les font reconnaître aussitôt pour la résidence des rois, et ce sont les seules ruines de cette espèce que l'on trouve dans toute l'Égypte. Belzoni croit que toute cette ville immense a été rebâtie trois ou quatre fois, et toujours avec les ruines des monumens antérieurs. Le palais se compose de deux étages, l'étage supérieur est garni d'ouvertures semblables aux créneaux d'une muraille. Tout près, au nord, s'élèvent les propylees d'un temple dont le style, plein de sévérité et de grandeur, atteste évidemment la haute antiquité. Les édifices se détachent ici, puissants et gigantesques, sur la rive occidentale, vers la chaîne de Libye. Un pylône colossal, à la forme pyramidale bien connue, conduit dans une cour quadrangulaire entourée de colonnes; au nord et au sud de cette cour, de gros colosses s'élèvent devant les piliers et les colonnes, espèce de cariatides, pleins de majesté, qui commandaient le silence et le calme au milieu du tumulte de la vie des peuples antiques. Un second pylône termine cette cour, et conduit à un second péristyle, dont les galeries latérales se composent d'une double colonnade et de piliers accompagnés de cariatides. Dans cet espace sont rassemblées des constructions de tous les siècles; on y voit même une église construite avec d'anciennes colonnes monolithes, et dont les parois sont recouvertes d'images de saints, peintes par-dessus les hiéroglyphes; cette église fut ensuite elle-même convertie en mosquée : malgré sa grandeur et sa beauté, cet édifice est écrasé par la simplicité et la majesté de l'antique architecture égyptienne. Un mur, d'une grosseur prodigieuse, qui s'élève entre les débris sans nombre des temples et des palais disparus, fait pressentir au voyageur quelles constructions gigantesques devaient s'élever en ce lieu. Au-dessus de ces masses grises, solennelles et tristes, s'élèvent, dans l'azur du ciel, les parois brillantes de la chaîne libyenne; on y voit les ouvertures ténébreuses des hypogées, sur le fond obscur desquelles se détachent d'une manière très-pittoresque les monuments à la teinte claire et jaunâtre. Denon, Hamilton et les savants de l'expedition française ont décrit et dessiné avec soin tous ces édifices.

3. LES DÉBRIS DE COLOSSES. — A partir de Medynet-Abou, sur la route qui s'étend, au nord, le long du désert, gisent, des deux côtés, une quantité prodigieuse de débris de statues, de colonnes, etc. A gauche est une enceinte carrée, bâtie en briques et remplie de débris de colosses et de très-belles sculptures hiéroglyphiques. Tout est détruit, renversé; car ces ouvrages étaient construits en pierre calcaire, dont on a fait de la chaux.

4. LE MEMNONIUM DE STRABON (Strab., l. XVII, p. 599, éd, Ezsch.)—A droite de ce chemin, s'étend un charmant bosquet d'acacias (acac. nilotica), dont la verdure forme un délicieux contraste avec l'aridité de toute la contrée après la moisson, alors que tout le sol environnant est brûlé par le soleil. Dans ce bosquet, le pied heurte, à chaque pas, des fragments de statues antiques, des bras, des torses qui, tous, appartenaient à des colosses et des monolithes de grès, de marbre et de granit rouge : leur nombre est si prodigieux qu'ils auraient suffi pour décorer toutes les places d'une grande capitale. Quelques fragmens de colonnes, appartenant à un temple ebranlé, se tiennent encore debout au milieu de ces ruines; c'est là le *Mem-*

(1) Description de l'Égypte. Antiq. de Thèbes, Desc., t, section I jusqu'à x, p. 21-305. Plan général de Thèbes.

(2) Jollois, Desc., p. 6.

(3) Ibid., p. 6.—Belzoni, Voy., 1, p. 195.

nonium de Strabon (1). A l'est de ce petit bois, s'élèvent les deux colosses de Memnon, les statues assises, appelées *Tâma* et *Châma* (2) par les Arabes; on les aperçoit de quatre lieues, s'élevant dans le lointain, au milieu de la plaine, semblables à des rochers isolés (ils ont 61 pieds, 20 mètres, de hauteur). S'ils sont muets aujourd'hui au lever du soleil, le voyageur les voit encore avec étonnement projeter, au matin, leur ombre de géans sur le versant des monts de la Libye. Comment ces monolithes monstrueux, taillés dans une seule roche de granit à Syène (3), ont-ils été transportés en ce lieu ? Quelle base devait supporter de tels blocs, dont chacun pèse plusieurs millions de livres, et présente une masse plus grande que la colonne de Pompée à Alexandrie? Au-dessous de ce Memnonium sont situés les portiques de son temple que les inondations du Nil atteignent aujourd'hui. Il n'en était assurément pas ainsi autrefois, et le sol du lit du Nil s'est visiblement exhaussé. C'est en ce lieu que Belzoni (4) trouva un fragment de colosse de granit, la tête d'un jeune Memnon d'une beauté extraordinaire, et appelé ici Caphaney : ce morceau pesait 12 tonneaux; il le fit transporter jusqu'au Nil avec beaucoup d'adresse, et lui fit descendre le fleuve, au grand étonnement des Arabes. Secondé ensuite de Salt et de Burckhardt, il réussit à le faire parvenir en Angleterre, où il l'offrit au musée britannique; c'est là, entre le Memnonium et Medynet-Abou, que Salt découvrit (5), dans les dernières années, un grand temple, dont trente colonnes étaient encore debout. Belzoni donna ici un coup de sa baguette magique, et trouva, dès le second jour, une des plus belles statues colossales de l'Égypte, représentant un Memnon assis : ce colosse de granit gris, parsemé de paillettes brillantes de mica, est très-bien conservé ; le menton seul et la bouche sont brisés; tout autour gisaient des fragmens de colosses. Belzoni veut que les deux statues assises gardaient l'entrée d'une cour dans laquelle étaient deux autres colosses de Memnon dont on voit encore les débris dans la ligne des premières statues. Tous ces monumens se dirigent vers les bases des trente colonnes, plus élevées que celles des colosses. Belzoni pense qu'elles appartenaient au Memnonium *proprement dit* des anciens.

(1) Strabon, XVII, éd. Tzsch, p. 599.
(2) Jollois, Desc., p. 9.
(3) Belzoni, Voy., I, p. 61.
(4) Ibid., Voy., I, p. 39, 79, 211.
(5) Ibid., Voy., II, p. 15.

5. Tombeau d'Osymandias.—Au nord de ce bois d'acacias, encombré de fragmens de colosses, se trouvent les monceaux de ruines qui portent aussi le nom de Memnonium; ce sont des pylônes d'une hauteur prodigieuse, des colonnes géantes, des piliers énormes accompagnés de cariatides qui représentent des dieux, des salles dont les plafonds sont parsemés d'étoiles d'or sur un fond d'azur, des statues de granit rose, etc., et tout cela gît confus, renversé et couvert des sables du désert. Les tableaux des murailles représentent des scènes guerrières, des combats, des passages de fleuves, des chasses, etc. Cette masse de ruines est le tombeau d'*Osymandias*, le héros du soleil, l'harmonieux *Memnon Ismandes* (Usmandi, 'Θσυμανδυας, 'Ισμάνδης) (1), le grand conquérant qui, par ces constructions gigantesques, voulut surpasser tous les monumens de la terre. Un rocher gigantesque de granit, étendu à terre (2), nous indique au loin que là gît renversée la statue colossale d'Osymandias, quoi qu'en dise l'inscription fastueuse que ce Pharaon plaça sur son mausolée.

6. Temple d'Isis, la syringe et l'allée de sphinx (3).—Au nord-ouest de ce lieu, dans un enfoncement de la chaîne libyque, s'élève au milieu d'une enceinte très-bien conservée, un petit édifice isolé, probablement consacré autrefois à Isis, et dont l'élégance et la délicatesse contrastent avec les colosses qui l'avoisinent : léger, agréable à la vue, ce monument est décoré de frises magnifiques, de corniches gracieuses; les sculptures sont distribuées et exécutées avec goût, et les peintures, dont le coloris est plein d'éclat et de fraîcheur, recouvrent les murailles. Plus au nord, au delà de plusieurs buttes de ruines, s'élève un monticule isolé de la chaîne libyque, dans lequel est pratiqué le labyrinthe appelé la Syringe, œuvre vraiment dédalique, composée de 28 salles souterraines de 50 à 150 pieds de longueur, de galeries et corridors qui s'étendent jusqu'à 80 pieds sous la montagne. Le voyageur ne doit s'engager qu'avec beaucoup de précaution dans ce labyrinthe de galeries horizontales, d'ouvertures et de puits perpendiculaires, de chambres et de salles : tout est plongé

(1) Diodore de Sicile, I, 47.—Champollion, I, p. 250.—Creuzer, Symbol., I, p. 281.
(2) Light, Trav., Tab., p. III.
(3) Jollois, etc., Desc, p. 10.

dans l'obscurité la plus profonde, et ces souterrains, quoique délabrés aujourd'hui, indiquent assez, par leur ensemble, qu'on y célébra autrefois les anciens mystères de l'Égypte. Sur le versant septentrional de ce monticule, une longue suite de débris, dans lesquels on reconnaît une avenue de sphinx, conduit à un édifice bâti tout près des rochers de la chaîne libyque, ou l'on voit que l'art de voûter ne fut qu'imparfaitement connu aux architectes égyptiens.

7. Palais de Gournah et galeries taillées dans le roc.—Plus au nord, au delà des débris de deux statues de granit noir, on voit, près de Gournah, un palais antique, dont le portique est supporté par une colonnade semblable aux colonnades grecques, et qui semble n'avoir pas été achevée. La hauteur et la largeur de la salle, la lumière descendant du haut par des ouvertures pratiquées au plafond, ces particularités et d'autres encore font que ce monument diffère des autres édifices égyptiens. Près de cette demeure royale, s'élèvent des buttes qui, à en juger par les décombres qui les couvrent, portèrent autrefois des habitations. A l'est de ce monument, s'élève, au milieu des décombres, un bois de palmiers qui borne la plaine de la Thébaïde au nord, et s'étend, à l'est, jusqu'au rivage du Nil. Au nord de ce lieu, reste encore à visiter un monument curieux, situé à 400 toises au-dessus de Gournah, au pied du versant des monts libyques. Une cour carrée, à ciel découvert, est taillée dans le flanc de la montagne, et sur ses parois se trouvent un grand nombre de portes qui conduisent dans les caveaux creusés sous la montagne. Des galeries séparées en deux ou trois branches, des puits aboutissent aux caveaux des momies, qui servent maintenant d'asile aux Troglodytes de Gournah. C'est devant ce lieu que le général Desaix battit les Mameloucks et les chassa de la campagne : par cette victoire, l'armée française ouvrit cette plaine si féconde aux sciences et aux arts de l'Europe.

Tous ces monumens ne couvrent que la rive occidentale de la plaine, et celle de l'est offre à son tour un champ aussi curieux à explorer.

8. Luxor (1). — La contrée baignée ici par le Nil, présente un aspect délicieux ; des îles verdoyantes et cultivées s'élèvent au milieu du grand fleuve, que sillonnent fréquemment des barques à voiles et qu'explorent les filets des Fellahs. Sur les rives s'élèvent, solennelles et graves, les masses colossales des monumens qui présentent à midi les effets de lumière et d'ombre les plus pittoresques et les plus variés. Aux monumens antiques s'adossent les petites huttes des Arabes, entourées de groupes de palmiers, et derrière la cime ondoyante de ces palmiers se dessinent, à l'horizon bleu, les contours des monts de la chaîne arabique. Avant d'arriver aux monumens, il faut traverser les rues étroites et encombrées du village, et le dédale des misérables huttes des Arabes. Deux magnifiques obélisques, de 72 et de 75 pieds de hauteur (1), chacun d'un seul bloc de granit, s'élancent dans les airs, comme symbole de la flamme et des rayons du soleil; derrière sont assis deux colosses de granit, chacun de 44 pieds de hauteur; viennent ensuite les énormes pylônes, hauts de 50 pieds, et enfin, après avoir traversé un péristyle immense, on arrive aux grandes ruines du temple. Toutes ces masses ne sont ni parallèles ni symétriques entre elles ; chacune observée en elle-même excite l'admiration; mais toutes ensemble, elles troublent par leur confusion l'œil qui les contemple. Les obélisques sont couverts d'hiéroglyphes, bien taillés et polis comme des pierres précieuses; leur forme solennelle et pure commande la gravité et le recueillement. Sur les parements des pylônes sont représentées des scènes de guerre, des combats, des chariots, des batailles, des passages de fleuves, des attaques de forts, et, dans toutes ces luttes, on voit toujours le même héros vainqueur (Sésostris). Plus on pénètre dans l'intérieur du monument, plus il grandit et s'étend aux regards: un seul coup d'œil jeté dans le péristyle découvre tout à coup plus de 200 colonnes, dont la plupart sont encore debout et dont les plus colossales ont 3 mètres 1/3 de diamètre (10 pieds). Toutes ces constructions sont entourées de décombres qui s'élèvent bien au-dessus du niveau général de la plaine. Une demi-lieu au sud-est de Luxor est située, parallèlement au village *El-Bayadyeh*, une enceinte immense qui ressemble beaucoup à celle de l'hippodrôme que l'on voit sur la rive occidentale du Nil.

9. Kasr-Karnac, le village, l'allée des sphinx.— En sortant du village de Luxor par la route de la principale entrée, on arrive bientôt à l'extrémité de la butte factice sur laquelle est bâti

(1) Jollois, etc., Desc., p. 11.

(1) Un de ces obélisques a été transporté à Paris.

tout ce quartier de l'ancienne Thèbes. Ce chemin, qui s'avance au nord, est très-large et bordé, des deux côtés, de débris de colonnes et de socles de sphinx. Plus on approche de Karnac, plus ces débris augmentent. On trouve dans le village de Karnac des torses entiers de lions à tête de bélier, débris d'une avenue qui, dans une étendue de 6,156 pieds (1,026 toises) de longueur, contenait plus de 600 sphinx, qui bordaient la route du temple au palais : les monceaux de décombres qui se prolongent des deux côtés, indiquent que les intervalles étaient réunis autrefois par des édifices. Cette avenue conduit à un endroit très-accidenté, couvert de monceaux de débris, de groupes de palmiers, de buissons, de huttes et qui, à chaque pas, prend un aspect plus pittoresque et nouveau. Cette allée de sphinx se sépare ensuite en deux branches, dont celle de gauche formait aussi une colonnade de béliers accroupis sur d'énormes socles; cette colonnade aboutit à une porte triomphale de la forme la plus élégante, et conduit à un temple qui, par sa simplicité antique, semble appartenir aux monumens (1) les plus anciens de la Thébaïde, et cependant il a été bâti lui-même avec les débris d'édifices encore de beaucoup antérieurs. Ce temple, aux traits grandioses, au portique ouvert, ne repose pas sur des colonnes grecques et élancées, mais sur les massives et énormes colonnes égyptiennes; plein de majesté à l'extérieur, il est sombre et mystérieux dans les salles formées de grès noir, et aucune lumière ne tombe directement dans son enceinte. Le style de ce temple forme le contraste le plus frappant avec cet élégant temple d'Isis, que nous avons vu sur la rive occidentale, et on pourrait dire que ces deux monuments sont comme les deux pôles de l'architecture égyptienne. Cependant les pierres de ce temple de Kasr-Karnac semblent toutes neuves encore et comme sortant des mains de l'ouvrier. Les sculptures des murs attestent aussi l'enfance de l'art, tandis que celles du temple d'Isis étonnent par leur fini et leur perfection. Belzoni ayant employé 20 ouvriers à faire des fouilles (2) dans ces débris, trouva bientôt 18 statues, 6 sphinx, un magnifique autel, 6 images de dieux et un grand nombre d'antiquités, que l'on peut voir aujourd'hui dans le musée britannique.

10. Palais de Karnac. — La branche de droite de cette colonnade de sphinx conduit à un monceau de débris : une avenue de statues de sphinx les plus colossales qu'on eut vues encore, s'étend jusqu'au lieu où étaient prodiguées toutes les magnificences. Les propylées ne se composent pas ici de colonnes, comme ailleurs, mais d'une rangée de pylônes gigantesques, devant lesquels se tiennent des statues colossales debout ou assises. Les formes présentent partout d'immenses proportions et la plus grande variété, la plus grande magnificence dans la matière : c'est du grès siliceux coloré, du marbre compacte, du granit rose et noir, tiré de Syène. La porte du premier pylône est même revêtue tout entière d'un parement de ce magnifique granit et de sculptures qu'égalent seules en perfection celles des obélisques. Tous les pylônes sont orientés, selon différens lieux, et ils varient entre eux d'épaisseur; quoique la destruction la plus terrible ait passé sur eux, ils font encore aujourd'hui une impression puissante; les sens sont comme enchaînés en leur présence, et l'attention se porte irrésistiblement vers le but dont ils n'étaient que l'avenue, le palais de *Karnac* (1). Vu de face, il n'offre plus qu'un chaos de debris, au milieu desquels on ne reconnait plus aucun ordre : l'œil n'aperçoit que des murs renversés, des colonnes brisées, des colosses mutilés, des obélisques étendus sur le sol et d'autres debout encore sur leurs bases; dans les intervalles s'étendent des salles immenses, dont le toit est supporté par une forêt de colonnes, et devant lesquelles s'élèvent des portes et des pylônes qui surpassent en hauteur toutes les constructions de ce genre : l'imagination se perd au milieu de cette confusion de ruines, et il faut se placer au nord de tout le groupe des monumens pour avoir une idée de l'ensemble. L'entrée du palais, du côté de l'ouest, est extraordinaire; elle est formée par un pylône inachevé, puis viennent de longues colonnades, des enfilades de portes, des pylônes et des salles; mais tout est ici dans le même axe, de sorte que la perspective rassemble tout l'édifice sous les yeux. Chaque pas atteste ici la magnificence des rois. Au milieu, on voit une avenue de colonnes de 70 pieds de hauteur (23 mètres), toutes monolithes, mais renversées, à l'exception d'une seule. Le second pylône conduit à une salle de 318 pieds (103 mètres) de longueur et de 159 pieds (51 mètres) de largeur.

(1) Jollois, etc., p. 12.
(2) Belzoni, Voy., I, p. 186.

(1) Jollois, Desc., p. 14.

Les pierres du toit reposent sur des entablemens, supportés sur 134 colonnes, dont les plus grosses ont 70 pieds de hauteur et 11 pieds de diamètre; les chapiteaux 64 pieds de tour, de sorte que 100 hommes pourraient être assis commodément sur la plate-forme de chacun d'eux. Le troisième pylône aboutit à une cour dans laquelle s'élevaient deux obélisques de 69 pieds de hauteur, et dont un est encore debout; on arrive ensuite au quatrième pylône qui conduit à une salle complétement détruite aujourd'hui. Elle avait une colonnade de cariatides, et au milieu s'élevait un obélisque d'un seul bloc de granit, le plus grand de tous, de 91 pieds de hauteur.

Tous ces monumens sont partout couverts de sculptures, et dans l'intérieur des salles, on voit des peintures qui brillent encore des plus vives couleurs. Les tableaux des murs représentent des scènes de guerre, des armées, des combats, des triomphes; plus loin, des fêtes, des sacrifices, des processions; en un mot, la vie tout entière des peuples est représentée là où règnent aujourd'hui la dévastation, la solitude, le silence et la mort.

Au nord de ces monumens qui rappellent le mont Palatin, chargé de palais des empereurs, on voit encore une porte triomphale, une colonnade de sphinx, des obélisques, des débris de colonnes; aucune contrée de la Thébaïde ne possède autant de monumens de granit que ces ruines, mais la main des barbares les a renversés, et les murs de rochers ont pu seuls résister à leur rage.

Tel est l'aspect général des monumens de la Thébaïde, bâtis sous les cieux; les édifices souterrains exciteront aussi notre admiration à leur tour, par leur immensité, leur grandeur et leur magnificence.

1re Remarque.

Sculptures de Medynet-Abou; expéditions de Sésostris.

Les sculptures et les peintures qui décorent l'intérieur et l'extérieur du palais de Medynet-Abou, sont d'un intérêt tout particulier pour la géographie et l'histoire. Au sud du péristyle, on voit, dans le tableau qui représente une pompe triomphale, quatre rangs (1) de prisonniers enchaînés, conduits par des guerriers égyptiens; deux de ces prisonniers portent de longues barbes, trois autres ressemblent eux premiers, mais ils sont vêtus de longs manteaux brodés. Près de là, sont amoncelées les mains coupées aux ennemis; on les compte, et on en consigne le nombre sur un rouleau de papyrus. Tous ces prisonniers sont peints en couleur rougeâtre, et ils sont vêtus de costumes différents; des guerriers égyptiens, au contraire, portent tous des robes blanches à raies rouges. Vient ensuite le héros, monté sur un char de métal ciselé. De semblables sculptures couvrent la face extérieure (1) du palais, au sud. On voit un héros colossal offrir à un dieu trois groupes de prisonniers, qui, à en juger par leur costume et leurs plumes, sont des Indiens d'au delà la mer Rouge. Près de là, le héros passe sur un char, l'arc tendu, entouré d'esclaves, de porteurs d'étendards et de tiges de lotos; derrière lui, est la mêlée, où il apparaît encore. Sur le bord d'un grand fleuve, à la rive occidentale, s'élèvent des forts. Près de là, sont des tableaux de chasse. Sur la face extérieure du nord, on voit l'armée égyptienne, victorieuse de l'armée indienne, conduire les vaincus enchaînés; derrière, est une mêlée terrible, et, parmi les morts, sont des lions percés de dards. Les guerriers ennemis se distinguent très-facilement à leur costume et à leurs armes, et les différens tableaux historiques sont séparés l'un de l'autre par des légendes hiéroglyphiques, qui en contiennent probablement l'explication.

Viennent ensuite des tableaux historiques de tout genre. Le héros est descendu de son char de bataille; au-dessus de lui plane l'épervier sacré : il s'avance, triomphant, dans une pose semblable à celle d'Apollon vainqueur de Python, et, quoique exécuté dans le style pur égyptien, ce bas-relief est parfait, quant au dessin et à la sculpture. La scène qui l'entoure est animée, pleine de mouvement, de sentiment et de vie. On y voit des suivants d'armes, des porte-enseignes, tous les signes militaires, et jusqu'aux plumets des chevaux, couronnés d'une fleur de lotus.

Plus loin, est représenté un combat naval. Une flotte égyptienne est rangée vis-à-vis une flotte ennemie : les vaisseaux égyptiens, soutenus par une armée de terre, sont ornés de têtes de lions à leur proue, leurs mâts se terminent en fleurs de lotus, et leur équipage est disposé d'une manière exactement uniforme à la description que Xénophon fait des Égyptiens dans la Cyropédie. La flotte ennemie, vaincue, est en grand désordre. Les ennemis portent deux costumes dif-

(1) Atlas, Antiq., II, pl. 1, 2, et Jollois, Description de Thèbes, § 5, p. 42.

(1) Jollois. Desc., Antiq., II, p. 53.

férents : les uns ont des casques surmontés de panaches, et attachés sous le menton ; les autres des casques de fer, peints en bleu, fixés sur la tête, et garnis de petites cornes. Les vaisseaux ennemis sont construits comme ceux de l'Inde, et leurs équipages semblent composés de deux castes ou de deux nations. L'eau salée de la mer est représentée différemment que l'eau douce et sacrée des fleuves, et les navires égyptiens se distinguent aussi, par leur construction, des bateaux représentés sur d'autres tableaux, par exemple, à Elythia, où l'on voit les barques naviguer sur le Nil. Des scènes religieuses et des sacrifices succèdent à cette victoire. Mais cette courte description suffit pour le résultat que nous voulons en tirer, c'est-à-dire que les expéditions de Sésostris en Orient, racontées par Diodore, étaient représentées sur les murs du palais de Medynet-Abou, où l'on avait voulu, à l'aide de ces σημεῖα, éterniser les exploits de ce héros. Ces tableaux représentent aussi les expéditions qu'il entreprit, dans sa jeunesse, en Arabie, où il alla aussi à la chasse aux lions. Après la mort de son père, et lorsqu'il fut monté sur le trône, viennent ses conquêtes en Éthiopie. De là, il passa dans l'Inde, avec une flotte de 400 voiles ; il aborde, il s'empare du pays jusqu'aux forteresses situées au delà du Grand-Fleuve (le Gange, selon Diodore). Tous ces faits se retrouvent ici, sur les murailles du palais, dans le même ordre que Diodore les raconte. On voit ensuite le héros victorieux, de retour dans son royaume, offrir aux dieux du pays le tribut de ses conquêtes. Ces sculptures confirment donc ce que Diodore, Hérodote, Hécatæus, nous racontent de Sésostris, d'après les récits des prêtres égyptiens. Ces conquêtes, longtemps regardées comme fabuleuses, se trouvent reproduites et attestées, dans les annales de la sculpture nationale, par des tableaux tellement précis, qu'ils ne pourraient être l'œuvre de l'imagination. Strabon lui-même ne conteste pas la vérité de ces faits historiques, quoiqu'il fasse entendre que Bacchus, Hercule et Alexandre aient été, jusqu'alors, les seuls vainqueurs de l'Inde. Le palais de Medynet-Abou fut peut-être bâti avec les trésors de l'Inde, et c'est là sans doute que le roi égyptien reçut les tributs des nations vaincues. Les annales des peuples contemporains se taisent encore sur ces faits ; mais peut-être que des recherches profondes en trouveront un jour la confirmation.

C. *Les Catacombes ou les hypogées de la Thébaïde. Tombeaux des rois à Beban-el-Malouk.*

La chaîne libyque s'élève, près de Thèbes, en hauteurs saillantes et escarpées de 300 à 400 pieds d'élévation. Les roches se composent de calcaire (1) très-fin, compact et homogène, propre à la sculpture et aux constructions, car le ciseau y rencontre rarement des pétrifications telles que des bélemnites et des ammonites. Tout près de Medynet-Abou, le long du Memnonium jusqu'à Gournah, cette chaîne est traversée, coupée, dans une étendue de 2 lieues et sur une hauteur de 300 pieds, par des galeries souterraines dans lesquelles sont pratiquées des chambres latérales; ces galeries se ramifient en une infinité de passages et des branches qui se croisent, traversent toute la montagne, et après avoir formé d'immenses labyrinthes, reviennent sur elles-mêmes (2). Des sentiers escarpés et pénibles conduisent à leurs entrées, taillées dans la paroi du rocher et présentant la forme de porte, de portail, d'arc et d'arcade; comme la chaîne s'étend ici du nord au sud, presque toutes sont ouvertes à l'est. Les plus grandes entrées sont précédées d'une cour à ciel découvert, taillée dans la roche et dont les parois sont polies, mais sans ornemens. D'autres conduisent immédiatement dans l'intérieur de la montagne. Les souterrains les plus simples sont situés en haut, les plus magnifiques au pied de la montagne, et les caveaux des pauvres présentent autant de différence avec ceux des riches qu'on en voit sur la terre entre les cabanes et les palais. Ces souterrains servaient de tombeaux aux anciens habitans de la Thébaïde ; tous sont situés sur la rive occidentale du Nil, et l'on ne voit pas une seule sépulture sur la rive orientale (3). Ils sont habités aujourd'hui par les Fellahs de Gournah; les anachorètes de la Thébaïde cherchaient autrefois à fuir le monde dans ces retraites sépulcrales, mais là encore ils trouvèrent les images du paganisme égyptien ; ils passèrent une couche de gypse sur les tableaux profanes de l'antiquité et peignirent par-dessus les figures de leurs saints. Dans les mêmes lieux où l'Égypte célébrait les pompes de ses funérailles, les pieux cénobites vinrent, au milieu du quatrième siècle, célébrer à leur tour les fêtes d'une religion nouvelle. Aux morts et aux prêtres succédèrent

(1) E. Jomard, Description des hypogées de la ville de Thèbes, Desc. antiq., I, sect. X, p. 313.—L. Ideler über die Catacomben von Theben in Fr. Bucholz. B. Mon. Schr. für Deutschland, 1821, Juni. p. 186-233. Comparez : Colon. Straton Account of the sepulchral cavern of Egypt, dans Edinbourg Phil. Journ., I*1, p. 345.

(2) Jomard, Desc., ibid., p 308.

(3) Belzoni, Voy., I, p. 250

ainsi les Ermites et à ceux-ci les TROGLODYTES ACTUELS DE GOURNAH.

Ces Troglodytes, au nombre de 3,000 autrefois et comptant à peine 300 âmes aujourd'hui (1), sont des Arabes sans mosquée et sans culte : ils habitent à l'entrée de ces catacombes et ont là leurs étables pour leurs buffles, leurs brebis et leurs chèvres. Ils sont très-jaloux, ne livrent pas facilement l'entrée aux voyageurs, et il faut aplanir bien des difficultés avant de pénétrer dans ces souterrains dont la possession leur donne le monopole du commerce d'antiquités; aussi ils demandent des sommes énormes pour les objets qu'ils y trouvent et surtout pour les rouleaux de papyrus. Belzoni leur acheta deux magnifiques vases de bronze, fondus en métal de Corinthe de 18 pouces de hauteur et couverts d'hiéroglyphes; ils avaient servi autrefois aux sacrifices et étaient les seuls de ce genre; c'est par ces Fellahs que sont venues toutes les petites antiquailles égyptiennes. Ils habitent ordinairement dans l'espace qui sépare l'entrée du premier tombeau; ils ferment avec de la terre l'ouverture qui conduit aux caveaux, ne laissant qu'un trou pour passer leurs brebis et leurs chèvres. A l'entrée de leur demeure ils placent ordinairement des figures égyptiennes de renards, symbole de la vigilance. Une faible lampe, alimentée de graisse de mouton et placée dans un angle, éclaire l'habitation souterraine où la famille des Fellahs se rassemble, le soir, et étale le butin fait dans toute la journée, au milieu des décombres. Ces habitans des cavernes, deminus, presque sauvages, mais pleins de ruse et de malice, se racontent là leurs aventures, étendus sur des ossemens, des débris de momies, du temps des Pharaons et des Ptolémées. Ils font cuire leur festin à un feu composé d'ossemens humains et de cercueils de momies, puis repus à leur foyer, ils pensent à la trouvaille du lendemain. Belzoni sut se ménager si habilement la faveur de ces Fellahs, qu'il fit dans leurs montagnes les plus importantes découvertes et les amena même à travailler dans les souterrains, pour un salaire journalier (2) : le commerce qu'il eut avec cette race singulière lui apprit à la connaître beaucoup mieux qu'elle ne l'avait été jusqu'à lui.

Au delà de ces entrées étroites et presque invisibles, les catacombes s'élargissent et se prolongent dans une étendue immense dont les obscurs détours ont déjà coûté la vie à bien des visiteurs. Ce sont partout des galeries souterraines, des chambres, des cavités latérales, des salles, des gradins à pic qui conduisent tout à coup à un étage supérieur, des escaliers tournans qui plongent dans un abîme, de longs corridors interrompus çà et là, par des fosses et des puits : les parois sont à demi éboulées, tout est confus, pêle-mêle, car ces asiles ont été autrefois bouleversés par les Arabes; souvent le ciel des galeries est si peu élevé qu'on peut à peine s'y traîner en rampant; la température y est plus haute qu'en plein air (1), souvent même il y fait une chaleur insupportable, et le thermomètre monte ordinairement à 22° de Réaumur : cet air étouffant et sec est saturé des émanations de plusieurs milliers de cadavres desséchés, chargé de la poussière cadavéreuse des momies qui gisent par centaines dans les angles et le long des murailles; les ornemens qui les entourent tombent en poussière, et le pied qui les foule s'embarrasse dans les ossemens; il est presque impossible de faire un pas sans marcher sur une momie (2). Ce hideux tableau est éclairé par la lueur rougeâtre et fumeuse des torches qui fait lever, à chaque angle, des volées de chauve-souris : cet animal nocturne se plaît ici dans cette tiédeur souterraine, au milieu de cette obscurité et de ce silence des tombeaux.

Leur disposition prouve qu'un autre ordre régnait autrefois dans les habitations des morts. Les entrées, placées deux à deux et quelquefois en plus grand nombre, l'une près de l'autre et à une hauteur égale, indiquent déjà à l'extérieur une sorte de disposition régulière. Une douzaine de ces ouvertures de grandeur égale et voisines entre elles ressemblent, de loin, aux trous de la flûte de Pan; c'est peut-être cette ressemblance qui a fait donner à ces souterrains le nom de *Syringe* (3) : cette dénomination ne serait pas sans quelque vérité, car le vent en soufflant dans ces caveaux parallèles produisait probablement une suite de sons semblables à ceux de nos harpes éoliennes et qui pouvaient former entre eux une sorte d'harmonie naturelle.

(1) Belzoni, p. 250, 288.
(2) Ibid., Voy., I, p. 263.

(1) Jomard. Descr., p. 315.
(2) Belzoni, Voy., I, p. 249, 250.
(3) Voyez Jomard, ibid., p. 310.—Ideler, p. 195, d'après Héliodor. Æthiop., II.—Ælian. var. Hist., VI, p. 43.—Pline, Histoire nat., XXXVI, p. 14.

Les entrées étroites de toutes les catacombes à une grande profondeur, prouvent que très-peu d'hommes pouvaient travailler à la fois dans l'intérieur des hypogées; ils ne se sont donc formés que successivement, et probablement il a fallu plusieurs siècles pour les creuser (1). On trouve aussi des caveaux souterrains en beaucoup d'autres lieux, par exemple, à Ellora, Éléphanta, Salselte dans les Indes, à Jérusalem en Palestine, en Sicile, près de Naples, à Rome, à Tarquinie en Étrurie, sur les bords de la Loire, au delà de Tours; mais les sépulcres étrusques ont seuls quelque ressemblance avec ceux-ci, et aucuns ne sont à comparer à ceux de la Thébaïde en immensité et en magnificence. Les hypogées sont le dépôt de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les coutumes de l'Égypte; ce sont les monumens du peuple aussi bien que ceux qui s'élèvent sur la terre, les monumens de l'état et de la caste sacerdotale. L'art réservait tous ses efforts pour décorer ces galeries sépulcrales et restait étranger aux habitations des vivans, car la vie ne durait qu'un jour, et l'âme séjournait dans la maison des morts tant que subsistaient les débris du corps; suivant la doctrine de l'émigration des âmes, elle s'éveillait de nouveau à la vie après un sommeil de 3,000 ans, et subissait alors différentes métamorphoses. La reconnaissance, la piété envers les morts était ainsi le premier devoir des vivans; c'est pourquoi on préparait avec le plus grand soin la place où ils devaient habiter, on faisait tous ses efforts pour leur rendre le séjour agréable, on l'enrichissait, à grands frais, de tout ce qui peut flatter les désirs; c'est là, dans la véritable demeure, qu'on perpétuait la gloire et les actions du mort. Aussi les habitations des vivans ont complètement disparu en Égypte, et la demeure des morts parle seule à la postérité. La morale des Égyptiens donnait encore une force nouvelle à ces usages, car les vivans devaient se proposer pour modèle la gloire et les exploits des ancêtres; et, comme ils voulaient tout éterniser, ils conservaient les corps eux-mêmes à la postérité. Les hypogées, monumens de la piété sont devenus pour nous le tableau des mœurs domestiques des Égyptiens. Conditions, professions, richesse, pauvreté, tout est représenté jusque dans les plus petits détails, tout est reproduit, comme dans la vie, par la disposition différente des caveaux, par les sculptures et les peintures, par la manière même d'embaumer, de parer et de conserver les momies. Chaque famille apportait dans ces catacombes une partie de ses richesses, de ses connaissances, et elle y déposait, à l'aide des arts, les monumens éternels de ses sentimens : aussi malgré l'harmonie générale du caractère et du style, on retrouve ici une immense richesse de particularités qu'une année d'études ne saurait épuiser.

Cet aperçu général topographique ne nous permettant pas d'entrer dans tous les détails archéologiques (1), nous renvoyons aux ouvrages qui en ont spécialement traité, et nous passons ensuite ***aux tombeaux des rois.***

La vallée de Beban-el-Malouk, au sud-ouest de Gournah, formée par une gorge de la chaîne libyque, contient les fameux tombeaux des rois de la Thébaïde, la vallée rocheuse a sa direction d'abord à l'ouest, puis au sud-ouest et enfin au sud, où elle se divise en deux ravins dont l'un s'étend une lieue à l'ouest; l'autre, qui prend plus au sud, se tourne dans toutes les directions, et, dans ses parois, se trouvent les tombeaux des rois creusés dans la roche comme ceux de Gournah : absolument semblables aux premiers, ils n'en diffèrent que par des proportions plus grandioses et un caractère plus royal. Les neuf plus curieux sont ouverts, cinq ou six autres sont encombrés sous des éboulemens, et quelques autres semblent encore inconnus aujourd'hui. Cependant Belzoni pense qu'il n'en existe pas d'autres que les 18 ou 20 cités par Strabon, et lorsque les anciens en nomment un plus grand nombre, c'est qu'ils y comprennent aussi ceux de Gournah. Les premiers sont les plus anciens; ceux de la vallée ***des portes des tombeaux*** (Beban-el-Malouk) leur sont postérieurs, et on en trouve même quelques-uns d'inachevés. Tous sont exécutés dans le même style; ce sont toujours de longues galeries et des salles qui s'abaissent graduellement jusqu'à une très-grande profondeur, tantôt par des pentes ménagées, tantôt par des chutes soudaines ou de longs escaliers; elles sont interrompues, coupées çà et là par un nombre infini de portes, de chambres, de salles et de corridors, dans lesquels étaient les sarcophages, les statues et les

(1) Jomard, Desc., ibid., p. 311.

(1) Jollois et Jomard.—Belzoni, Voy., I, p. 235-263, et II, p. 358-390.—J.-W. Sieber Verzeichniss gesammelter Alterthümer, Wien., 1820.—Ideler über Catacomben.

momies. Les savants de l'expédition française trouvèrent que le plus profond de ces tombeaux s'étendait à 341 pieds (111 mètres) sous la montagne; toutes les parties de ce souterrain sont couvertes de magnifiques peintures et sculptures, dans lesquelles on reconnait l'époque où l'art égyptien était à son plus haut point de développement.

Mais tous ces tombeaux sont pillés, bouleversés et détruits, et l'on voit que dès les temps les plus anciens, ils ont été fouillés par l'avidité ou la fureur. Belzoni découvrit une de ces royales sépultures (1) qui n'avait pas été ouverte ou plutôt qui n'avait été profanée qu'une fois et dans des temps très-anciens : cette découverte nous a fait connaître plus en détail ces antiques catacombes; nous citerons quelques particularités de ce tombeau, afin de caractériser ainsi tous les autres et pour attirer l'attention sur les travaux de ce courageux et entreprenant voyageur.

Après bien des recherches et des efforts, Belzoni découvrit dans cette vallée des rois, sous les décombres formées par un torrent, une ouverture pratiquée dans la roche, large de 9 pieds et longue de 36; cette entrée conduisait à un tombeau (2) qu'on a pris pour celui du roi *Psammis* (Sammuthis) ou de *Necho* (Nechao), son père, d'après l'explication que le docteur Young a donnée des inscriptions trouvées dans ce lieu (3). Un magnifique corridor entièrement peint et un escalier long de 23 pieds, conduit à un second corridor, coupé par un caveau profond et aboutissant à une grande salle soutenue par quatre piliers et dont les paremens sont tout recouverts de stuc. On trouva, dans cette salle, le squelette d'un bœuf Apis, embaumé dans du bitume et une grande quantité de figures de bois, semblables à des momies et recouvertes de bitume; il y avait aussi plusieurs figures d'argile, peintes en bleu, vernies, etc. Au milieu de la salle se trouvait l'objet le plus curieux : un sarcophage du plus bel albâtre de l'Orient, de deux pouces seulement d'épaisseur, et par conséquent entièrement diaphane; il a 9 pieds 3 pouces de longueur et 3 pieds 7 pouces de largeur; mais le couvercle a été enlevé et l'on en aperçoit les débris à l'entrée, preuve que le tombeau a été déjà antérieurement fouillé, probablement il y a plus de mille ans; la momie avait aussi été enlevée; le tombeau d'albâtre est couvert à l'extérieur et à l'intérieur d'une infinité de sculptures, parmi lesquelles on voit plus de deux cents petites figures en relief, de deux pouces de hauteur, représentant la pompe des funérailles et tous les autres symboles religieux relatifs aux sépultures; c'est assurément un des morceaux les plus curieux de l'antiquité. Ce sarcophage était placé sur un escalier qui conduisait à un souterrain de 300 pieds de longueur, dont le fond était tout noirci par les excrémens des chauve-souris. Il paraît qu'environ cent pas plus loin, on entre de la région des roches calcaires dans celle du schiste. La muraille du fond, réparée à deux fois, indiquerait que les trésors de ce tombeau auraient pu être enlevés dans des temps très-anciens et peut-être par les initiés eux-mêmes. On peut recourir, pour de plus amples détails sur ce curieux monument, le seul qui nous soit conservé dans toute sa fraîcheur, à la description exacte que Belzoni en a donnée, ainsi qu'aux dessins des peintures, bas-reliefs, statues et ornemens.

En modelant ce monument, Belzoni compta 180 figures de grandeur naturelle (1), plus de 800 de 3 à 4 pouces, et environ 2,000 figures hiéroglyphiques de 1 à 6 pouces de hauteur : ce calcul peut nous donner une idée de la magnificence de l'ensemble. Le docteur Ricci (2) mit neuf mois à dessiner ce tombeau royal avec ses figures et ses hiéroglyphes, et il trouva, seulement dans la première galerie, 22,00 signes hiéroglyphiques. Au-dessus de la porte sont gravés, dans un enfoncement de forme ovale, les noms de Necho et de Psammis, lus par le docteur Young. Sur une des murailles (3), est représentée une pompe triomphale, dans laquelle sont conduits des prisonniers de trois races différentes : quatre Juifs, quatre Perses ou Chaldéens, quatre Éthiopiens nègres. Outre ces tableaux historiques, se trouvent un grand nombre d'inscriptions qui appartiennent aux fragmens les plus importans de la littérature égyptienne. Le docteur Young a essayé (4) de les lire et de les interpréter, et il en résulte que les exploits du père et du fils sont rapportés ici conformément à Hé-

(1) Voyez le plan, dans Ideler, ibid.
(2) Belzoni, Voy., II, p. 378.
(3) Comparez Quarterly Review, Déc. 1820, p. 161.

(1) Belzoni, Voy., II, p. 18.
(2) Ideler, dans N. Monatsschr, p. 203.
(3) Belzoni, Voy., I, p. 390; I, gravures, dans l'Atlas de Belzoni.
(4) Quarterly Review, Déc. 1820, p. 161.

rodote et à l'ancien Testament. En effet, suivant la deuxième chronique, ch. 35, v. 20, le Pharaon Necho, après sa victoire sur le roi Josias, emmena réellement des Juifs prisonniers en Égypte, et le roi Joahas lui-même, suivant le ch. 36; Hérodote, d'un autre côté, raconte que Necho entreprit plusieurs expéditions en Syrie, en Asie, et probablement aussi en Éthiopie, comme l'indique le tableau. Sous les rois Amasis, Apriès et Necho, le commerce de l'Égypte et les richesses des rois avaient atteint leur plus haut point de splendeur (1).

Les objets sans contredit les plus importans qu'on ait trouvés dans les catacombes de *Baban-el-Malouk*, sont les momies elles-mêmes et les rouleaux de papyrus. Les momies (du mot arabe *moumya*) ne sont pas seulement rangées d'après les trois manières différentes de les embaumer; une observation plus exacte fait voir qu'elles sont aussi disposées suivant les conditions (2) ou castes des Égyptiens, depuis le paysan jusqu'au noble. Belzoni les trouva, les unes dans des cercueils de bois de sycomore, les autres sans cercueil, d'autres dans des couches de gypse: il sut toujours distinguer celles des prêtres aux bras croisés sur la poitrine, celles des nobles, des rois, et celles de la dernière classe; les dernières n'ont pas de cercueils et elles sont aux autres, quant au nombre, dans le rapport de dix à un. Il compléta la connaissance de ce sujet important, auquel les savans de l'expédition française (3) avaient déjà consacré beaucoup d'attention. Toutes les momies transportées en Europe antérieurement, venaient des catacombes de Memphis, dans la Basse-Égypte, et étaient beaucoup moins bien conservées et préparées que celles de la Haute-Égypte, où est la vraie source pour l'étude des antiquités égyptiennes. La physionomie des momies de Thèbes est parfaitement conservée, elle s'accorde d'une manière frappante avec celles des figures et des statues que l'on voit dans les temples, et présente même un rapport étonnant avec les traits des Arabes actuels (4) qui habitent, dans la Haute-Égypte, depuis les cataractes de Syène jusqu'à Thèbes. Les Troglodytes de Gournah ont la même conformation du visage que les têtes de momies au milieu desquelles ils vivent : front large, nez aquilin, tempes larges, joues saillantes, yeux grands, bouche grande, mais bien faite, dents serrées, belles et égales, lèvres un peu épaisses, cheveux fins; l'angle facial porte de 76 à 80°, comme chez les peuples européens; telles sont les têtes des colosses de Memnon et d'autres statues, et aujourd'hui encore celles des scheiks arabes, dont la race s'est conservée plus pure. La ligne frontale qui, chez les habitants du nord de l'Europe, est saillante et chez les Grecs droite et perpendiculaire, est, sur les têtes des momies, un peu plus oblique et fait un angle beaucoup plus ouvert avec celle du nez; cette particularité semble tout à fait caractéristique et se reproduit dans toutes les sculptures.

Les rouleaux de papyrus (1) sont devenus des documens d'une haute importance pour l'ancienne littérature égyptienne, depuis qu'on les a trouvés en plus grand nombre dans la Thébaïde, et qu'on est parvenu à savoir ce qu'ils contiennent. Belzoni remarque (2) que les momies enfermées dans des cercueils, n'avaient jamais près d'elles des rouleaux de papyrus, sans doute parce que leur contenu était peint sur la bière même, souvent toute couverte d'hiéroglyphes et d'inscriptions. On les trouve souvent au contraire près des momies couchées sans cercueil, et ces rouleaux sont ordinairement placés sous les genoux, entre les cuisses ou sous les aisselles. Les musées européens possèdent déjà un grand nombre de ces documens, mais les collections les plus importantes se trouvent au Caire. *Drovetti* en a réuni près de 170, *H. Salt* 100, le général *Menu de Minutoli* 50, etc. (3). Ces rouleaux de papyrus ont souvent une grandeur immense, lorsqu'ils sont développés, et l'un de ceux de la collection française (4) a 28 pieds 4 pouces de longueur. Ils pourraient servir à former une bibliothèque égyptienne, où les savans devraient d'abord apprendre à lire cet antique caractère. Le docteur Young a déjà composé, pour la lecture des hiéroglyphes, un lexicon excellent que le professeur Scholz a vu au Caire, chez Salt. Ces rouleaux de papyrus sont, comme

(1) Jollois, etc., Dissertation sur la position géographique de Thèbes, Antiq. Descr., p. 435.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 263.

(3) E. Jomard, sur les momies des hypogées de Thèbes, Description de l'Egypte, Antiq., I, p. 337-350.

(4) Jomard, ibid., p. 342, et planches, Ant., II, p. 49, 50, 51.—Description de Delille et Savigny.

(1) Jomard, des manuscrits sur papyrus, Descr. de l'Égypte, Ant., I, p. 357-376.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 270.

(3) Ideler, ibid., p. 227.

(4) Jomard, Descr., p. 360.

manuscrits, les plus anciens que nous possédions avec l'Évangile écrit sur papyrus, conservé dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, et les Epîtres de saint Augustin, excepté toutefois les manuscrits d'Herculanum. Outre les hiéroglyphes et les caractères phonétiques égyptiens, ils contiennent encore des lettres grecques; cette circonstance augmente encore leur valeur en ce qu'elle permet aux savans de les interpréter et de les expliquer (1). Les tombeaux de la Thébaïde ont ouvert ainsi à l'étude de la littérature égyptienne une source importante à laquelle un champ immense reste encore à féconder. Les Égyptiens divisaient leurs sciences en 42 branches principales, et les prêtres devaient en étudier au moins 36, qui étaient comprises dans la philosophie, ainsi que l'atteste un passage important de Clément d'Alexandrie (2). On peut donc espérer, qu'à l'aide de ces documens écrits, on parviendra enfin à connaître ce peuple mystérieux.

D. *Coup d'œil rétrospectif sur Thèbes, la ville aux cent portes, la cité des rois.*

Du haut des catacombes, le voyageur contemple avec admiration le monde de ruines étendu sous ses yeux, la ville de Thèbes aux cent portes, le centre de la plus ancienne et de la plus haute civilisation du passé, la cité des palais et des temples dont les merveilles couvrent la surface de la terre et peuplent ses entrailles! Élevée par une population innombrable, par l'ordre de prêtres le plus intelligent, par de puissans monarques; arrachée à grand travail du flanc des monts, enrichie par un commerce florissant avec le pays des nègres et des Éthiopiens, avec l'Arabie, la mer Érythrée, l'Indus et le Gange; conservée, ennoblie, décorée par les sciences et les arts, elle servit de maîtresse et de modèle aux peuples de toutes les zones et de tous les âges. La simplicité de ses élémens, la majestueuse unité de son ensemble éveillent le respect et la pensée, et font pressentir quelle influence elle a exercée sur l'esprit humain, dans tous les lieux. Les rapports les plus délicats attestent ici une harmonie, un développement unitaire qui ne se révèlent qu'à une pénétration profonde et que souvent on ne peut saisir qu'en les contemplant sur les lieux. Ainsi les plus beaux dessins, les plans les plus exacts, ne sauraient rendre le caractère esthétique de l'architecture Égyptienne tel qu'il se montre ici en présence des monumens de Thèbes. Ce qui semble à l'œil du nord lourd, écrasé, étrange et massif, apparaît sur les lieux léger, vivant, gracieux et ressortant harmonieusement de la nature même du climat et du sol. Cela ne dépend pas seulement des proportions et des lignes, mais surtout de la perspective aérienne (1), de l'accord avec la nature environnante, dont les effets varient avec les climats et que caractérise ici le contraste si vif de l'éclat éblouissant du soleil et de l'épaisseur des ombres. Un profond sentiment esthétique, une longue habitude, un tact sûr avaient appris aux Egyptiens à tenir compte de toutes ces causes, de tous ces rapports, et à construire leurs édifices dans un style différent de ceux des Grecs et des Romains. Les monumens grecs et romains transportés sous le ciel de l'Égypte, réjouissent moins la vue que dans leur patrie; et, en présence de la gravité, de la sévérité de l'architecture égyptienne, on les trouve, malgré toute leur perfection et leur élégance, nus, sans ombre, insignifians et fragiles. De même que l'art grec est national et beau sur les bords de la mer ionienne et de la mer Égée, l'art égyptien est national et grand sur les rives du Nil; on peut dire qu'il a atteint la plus haute perfection, mais d'une manière à lui propre, et la saine critique ne doit le juger que par lui, ne doit en chercher qu'en lui-même les préceptes et la règle. L'art ne s'est uni nulle part aussi intimement à la nature du pays que dans la vallée du Nil, nulle part il ne s'est élevé aussi naturellement, comme une plante glorieuse, une fleur sacrée, du sol de la patrie!

On ne peut comparer les monumens de Thèbes à ceux des autres pays que par l'espace qu'ils occupent (2); et, sous ce rapport, tous les édifices grecs, même les plus grands, tels que le Panthéon, le temple de Pœstum, celui de Jupiter à Olympie, leur cèdent la supériorité: que paraissent les monumens grecs comparés seulement à la cour du palais de Karnac, qui tiendrait, dans son enceinte tous les monumens de l'île de Philæ? Les ruines de Palmyre et de Baalbek, en Syrie, peuvent seules soutenir la comparaison, quoique de beaucoup moins gigantesques; elles

(1) Bockh Erklærung einer Ægyptischen Urkunde auf papyrus in griechischer Cursivschrift. Berl., 1821, p. 4.

(2) Creuzer Symb., I, p. 246.

(1) Jollois, Parallèle des principaux édifices de Thèbes avec les monumens grecs.

(2) Jollois, etc., p. 293-300.

nous présentent des monumens exécutés dans la plus grande perfection, mais isolés, tandis que le palais de Karnac est encore entouré d'une ville entière de temples et de palais. Palmyre a 5,772 mètres de tour, presque autant que Karnac; mais ce palais n'est qu'une partie de Thèbes, qui compte environ 15,000 mètres de tour. Les deux cités durent leur prospérité et leur richesse aux mêmes circonstances, car toutes deux furent des résidences royales et d'immenses entrepôts pour le commerce qui unissait l'Orient et l'Occident. La Rome européenne, la plus magnifique cité du monde, nous rappelle seule les monumens de la Thébaïde, par ses édifices gigantesques, tels que le Panthéon, le Colisée, le théâtre, les bains de Dioclétien, qui contiennent une salle de 180 pieds de longueur sur 74 de largeur, et cependant tous les anciens monumens de Rome pris ensemble, ne peuvent être comparés qu'au seul temple situé au sud de Karnac. L'église de saint Pierre (422 pieds de hauteur) est presque aussi haute et aussi large que les pyramides de Memphis; avec la colonnade elle a 497 mètres de longueur, 111 pieds de moins que la distance qui sépare le sphinx de la porte occidentale du palais de Karnac de celui de la porte orientale. Parmi les édifices modernes, les châteaux de Caserta, de l'Escurial, de Versailles, le Louvre et les châteaux de Saint-Pétersbourg se rapprochent le plus du palais de Karnac.

Les savans de l'expédition française nous ont donné la situation géographique de ces monumens, d'après les observations astronomiques. Selon Nonet :

Karnac est situé sous le 30° 19' 34" long. est et 25° 42' 57" lat. nord.

Luxor, sous le 30° 19' 38" long. est et 25° 41' 57" lat. nord.

Le tombeau d'Osymandias, sous le 30° 18' 6" long. est et 25° 43' 27" lat. nord.

Médynat-Abou, sous le 30° 17' 32" long. est et 25° 42' 58" lat. nord.

Les mesures des Français s'accordent exactement avec les données d'Hérodote, et l'antique Thèbes est située à 18,000 mètres (1,800 stades) d'Éléphantine, et à 68,000 mètres (6,800 stades) de la mer, en suivant les détours que fait le Nil au-dessus d'Héliopolis et l'embouchure de Péluse. Thèbes avait, suivant les calculs des Français, 14 à 15,000 mètres de tour, sans compter l'Hippodrome et Med-Amoud, 140 stades d'après les renseignemens donnés à Diodore par les prêtres : ces deux mesures s'accordent parfaitement entre elles, et le circuit de Thèbes ressemblait à peu près à celui de Memphis et d'Alexandrie, seulement il était plus grand. Sa surface était de 1,028 hectares carrés; mais les ruines occupent aujourd'hui un plus grand espace : la surface du Caire est aujourd'hui de 793 hectares, et celle de Paris de 3,414. Thèbes occupait donc un espace double de celui du Caire et moitié de celui de Paris; mais on ne peut juger aujourd'hui de l'étendue de la ville que par les monumens, et Diodore de Sicile nous rapporte qu'entre les palais et les temples étaient des maisons, bâties en briques, à six étages, et qui s'étendaient sans doute au loin dans la campagne.

L'histoire de la fondation (1) de cette ville, de sa prospérité et de sa ruine, nous est complétement inconnue, et nos documens sur les événemens dont elle fut le théâtre se bornent à l'invasion des Perses qui semble être la dernière catastrophe de son histoire. Son ancien nom même a disparu, car l'étymologie du mot *Thèbes* est incertaine (2) : Marcel le fait dériver de *Thbaki*, et Champollion du nom cophte *Tapé*, qui signifiait *Urbs*, ou de *Teybah*, qui voulait dire *arca*, *navis*, et faisait allusion à une tradition des égyptiens qui prétendaient que le soleil et la lune, leurs dieux, étaient venus en Égypte sur une barque, comme on le voit représenté sur toutes les sculptures astronomiques. Ce nom est probablement parvenu aux étrangers par les Hébreux, ainsi que la plupart des noms du Nil. Les Phéniciens auraient ainsi transmis à Homère le nom de Thèbes.

Les prophètes en Israël appelaient ordinairement cette ville *No-Ammoun*, c'est-à-dire la cité d'Ammon, expression que la version des Septante a traduite par Μερὶς Ἀμμων, propriété du dieu Ammon. Selon Champollion, son nom cophte est *Thbaki-anti-pi-Amoun*, c'est-à-dire la ville d'Ammon ou la cité du sublime (*Amoun* en cophte signifie *gloria*, *sublimis*, *celsitudo*). Les Grecs traduisirent cette signification dans leur *Diospolis*. Déjà, du temps de Strabon, l'ancienne Thèbes était divisée en plusieurs villes, et il ne donne le nom de *Diospolis* qu'aux ruines de la rive orientale, et appelle *Memnonium* celles de la rive occidentale. Plus tard, ces deux cités se divisèrent encore en un plus grand nombre de villages et de hameaux, comme nous le voyons aujourd'hui.

(1) Jollois, Dissertation, p. 435.

(2) Ibid., p. 426.—Champollion, I, p. 199.

LUXOR, proprement EL-AKSAR, a pris ce nom arabe du château dont il contient les ruines. MEDYNAT-ABOU (et non Medinat-Tabou, la ville Tabou ou Thèbes, selon l'étymologie de Bruce) s'appelle proprement MEDYNAT-HABOU, c'est-à-dire la ville du père ou du père saint (*Papa*, *Habou*, dans l'Itin. de Saint-Antonin). Selon une tradition populaire, la ville aurait été bâtie par le fils en l'honneur de son père, et ce fils est assurément Sésostris, dont l'histoire a un rapport intime avec celle de Medynet-Abou. Le nom de thèbes aux cent portes, ἑκατόμπυλος (1), épithète grandiose qu'Homère donne à la capitale du monde, et que les siècles étonnés ont répétée depuis, ne désigne pas, comme on le croit ordinairement (2), le nombre des portes de la ville qui nous est demeuré inconnu, mais seulement le grand nombre des portes gigantesques des temples et des palais : ces portes ou pylônes, monumens caractéristiques de l'architecture égyptienne, s'élèvent encore aujourd'hui au-dessus de tous les édifices de l'antique Thèbes. Les sépultures sont aussi appelées *portes des rois* (Bybân-el-Malouk), nom qui est resté jusqu'aujourd'hui, dans le pays, celui des tombeaux des rois.

4. KEFT, *Coptos*; QOUS, *Apollinopolis-Parva*; GORGE TRANSVERSALE, OU VALLÉE DE KOSSEYR.

A la frontière septentrionale des ruines de Thèbes, s'élève, pendant plusieurs lieues, le long de la rive orientale du Nil, jusqu'au grand détour que le fleuve fait à l'ouest, la plaine sablonneuse où l'on rencontre successivement et à peu de distance l'un de l'autre KEFT, KOUS, KENNÉ, vis-à-vis les ruines de Denderah.

KEFT, la fameuse COPTOS (3) des Égyptiens, a conservé son ancien nom chez les Arabes d'aujourd'hui. Elle est située entre le Nil et le pied de la chaine arabique, d'où un chemin formé par une vallée conduit les caravanes à Kosseyr. Ce lieu était très-fameux sous les Ptolémées, parce qu'alors il était le grand *emporium* pour les marchandises de l'Inde et de l'Arabie. Il florissait du temps de Strabon (4); mais ses ruines nous attestent que, déjà, sous les Pharaons, il était d'une grande importance, quoique son histoire nous soit complétement inconnue. Les annales des peuples sont muettes sur cette ville; mais ses deux temples et leur enceinte proclament sa haute antiquité (1).

Une seconde enceinte de briques qui se voit en ce lieu contient les ruines d'une ville plus récente, bâtie par les Grecs, les Romains et les Sarrasins, au milieu des décombres de l'ancienne ville égyptienne et vide et désolée comme celle-ci. Keft contient ainsi les monumens de quatre grandes époques différentes, et ces ruines portent aujourd'hui un misérable village arabe. Il ne reste des monumens postérieurs qu'une église chrétienne, bâtie avec les pierres d'un ancien temple égyptien, et détruite pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. Les alentours de la ville portent encore des traces de son antique splendeur : le village Kymân, par exemple, renferme les ruines d'un temple antique.

Au sud-sud-est de la butte de Keft, on voit encore une belle route factice (2) qui coupe la plaine profonde de la ville, et touche au pied de la chaine arabique. Elle avait été élevée pour que les caravanes, venant de *Bérénice* et des ports de la mer Rouge, pussent arriver, à pied sec, pendant les débordemens, à la ville de Coptos; elle servait aussi de digue pour maintenir l'eau des inondations. On voit encore sur cette route deux ponts, l'un de sept arches, et bâti avec d'anciennes pierres couvertes de fragmens d'hiéroglyphes, probablement par les Romains ou les Sarrasins. A 1,500 pieds des ruines de la ville, près d'un grand bassin où la route se sépare en deux branches, on voit les débris de grands édifices qui, à en juger par l'apparence, servaient de magasins à l'*emporium*. Strabon (3) nous rapporte que, de son temps, la ville de Coptos était habitée indistinctement par des Égyptiens et des Arabes. Les Arabes s'étaient donc déjà établis en Égypte avant les conquêtes des Mahométans.

QOUS, QOÛS-BIRBIR (4), *Apollinopolis-Parva*. —Situé au nord de Keft, à 4,000 pieds des bords du Nil, ce lieu, habité par des chrétiens, atteste encore, quoiqu'en ruines, son ancienne gran-

(1) Iliad. IX. v. 381.
(2) Strabon, Diodore, Juvénal, P. Méla, Jollois, p. 430.
(3) Champollion, l'Égypte sous les Pharaons, I, p. 223.
(4) Strabon, XVII, p. 596, éd. Tzsch.

(1) Jollois et Devilliers, Notice sur les ruines de Keft et de Qous, Description de l'Égypte, Antiq., II, ch. X; Suite, I, p. 63.
(2) Jollois, Notice, p. 65.
(3) Strabon, XVII, p. 595.
(4) Champollion, I, p. 219.

deur. Les buttes factices sur lesquelles il s'élève prouvent que là était située autrefois une station commerciale importante ; et, du temps d'Aboulféda, Qous était la ville de commerce la plus importante de l'Égypte après Fostat (le Caire). Au milieu de la butte s'élève encore une grande porte (1) isolée, semblable à celle que l'on voit à Denderah, et qui était antrefois le pylône d'un grand temple aujourd'hui détruit. Les constructions et les ornemens qui en restent ressemblent à ceux du temple de Denderah. Cette ruine prouve assez que ce lieu fut autrefois important, et probablement il dut sa grandeur au commerce de la Haute-Égypte si animé sous les Ptolémées. A 3,300 pieds de Kous, sous la même latitude qne le village ou *Cafr-Hagâzy*, est *une gorge* qui, semblable à celle de Coptos, traverse le Mokattam ou la chaîne arabique, et conduit par la grande route des caravanes à *Kosseyr* et *Bérénice*.

Ici se trouve en effet une seconde *vallée transversale* divisée en plusieurs branches et unissant le Nil à la mer Rouge : elle s'ouvre à sept lieues au nord de l'antique Thèbes. Ses carrières fournirent aux anciens Égyptiens des matériaux ponr leurs constructions ; et, comme le chemin d'Edfou, elle servit de *voie* au commerce de la Thébaïde avec l'Orient. Cette gorge transversale nous est très-exactement connue sous le nom de *vallée de Kosseyr* (1); et sa longueur, de Kenné à Kosseyr, est de 42 à 43 lieues.

Vallée transversale de Kosseyr.

Le désert commence à une demi-lieue à l'est du Nil, et il est complétement aride pendant les premières neuf lieues, jusqu'à *Guitta* (Leguitta, Leghêta). L'entrée de la vallée est formée, du côté du Nil, près des lieux Kenné, Qous ou Coptos, par une gorge étroite, dont les monticules se composent des débris de la chaîne calcaire du Mokattam. A en juger par l'apparence, cette chaîne se prolongeait ici sans interruption, comme la chaîne libyque, lorsque la vallée de la Haute-Égypte était un lac encaissé de toutes parts. Plus on avance dans cette gorge, plus elle s'élargit : bientôt elle forme une vallée assez spacieuse; et, au-dessus des monticules qui la bornent au sud, on voit surgir la chaîne arabique, blanche, nue, escarpée. La vallée transversale forme ici une large plaine aride, sans végétation, couverte de sable et de fragmens de grès mou dont se composent les chaînons latéraux. Près de Guitta, les montagnes se rapprochent de nouveau de la route des caravanes. Des deux côtés de la vallée, on aperçoit des lits de torrens desséchés; car pendant l'hiver, la pluie tombe avec abondance en ce lieu, lors même qu'il n'en tombe pas dans la vallée du Nil.

A Guitta, se trouvent trois puits maçonnés qui contiennent de l'eau de pluie : ces puits sont entourés des débris d'anciens édifices, seules ruines qu'on rencontre en ces lieux. De là, la vallée se sépare en plusieurs branches, de sorte que quatre ou cinq chemins différens conduisent à Kosseyr, et, vers le sud-est, à Bérénice ; mais ces directions ne nous sont pas encore très-bien connues. Sur plusieurs de ces routes, on reconnait des ruines d'édifices semblables à des caravansérails et des maçonneries cubiques élevées d'espace en espace, et qui servaient probablement à indiquer la route (1). Baehclu rencontra sept de ees stations dans son voyage du Nil à Kosseyr ; elles étaient toujours à nne distance de sept lieues et demie (2 myriamètres) l'une de l'autre. La première se trouve à Guitta, et la dernière à trois myriamètres de Kosseyr. A tous les embranchemens des routes s'élèvent aussi des maçonneries cubiques ponr indiquer le chemin aux voyageurs. Il est donc impossible de ne pas reconnaître ici l'ancienne ronte commerciale (2) dont parle Strabon; elle conduisait, au sud, à Bérénice, comme nous l'avons vu plus haut, et, à l'est, au port *Myos-Hormos*, le même que Kosseyr.

Une lieue à l'est de Guitta (3), les deux chaînes de montagnes se rapprochent si près l'une de l'autre que la vallée n'a pas plus de 600 pieds de largeur. Les parois deviennent de plus en plus escarpées, et le grès prend une couleur d'un noir très-sombre. Bruce (4) prit ce grès pour du basalte volcanique, et il prétend que le sphinx de Karnac a été taillé dans ces montagnes. Six lieues plus à l'est, ces roches vont se lier à des roches de brèche et de poudding; leur grain grossit rapidement, et les couches prennent plus de consistance. Sa couleur grise passe

(1) Jollois, Notice, p. 66.

(2) Rozière, Description minéralogique de la vallée de Kosseyr, E.-N., II.

(1) Mém. sur l'Égypte, ibid., II.

(2) Strabon, XVII, p. 596, I c.

(3) Rozière, Descr., etc.

(4) Bruce, Trav., II, p. 79.

au violet et au vert; c'est pourquoi les voyageurs leur ont souvent donné le nom de marbre rouge et vert. On n'y trouve ni marbre ni porphyre; mais, plus loin, se présentent des masses de granit à grains forts petits et des brèches du plus beau vert (*verde d'Egitto* ou *antico*), dans lesquelles sont mêlés des fragmens roulés de granit et de porphyre. Le granit contient aussi du mica et du feldspath rose, comme à Syène; mais le grain en est beaucoup plus petit. Les fragmens de porphyre, unis à ces brèches, présentent quatre ou cinq variétés; ils sont souvent très-gros, de la plus grande beauté, et les Égyptiens les choisissaient pour en former leurs objets d'arts les plus précieux, comme des statues, des sarcophages, des armes, etc. (Voy., par exemple l'urne de la villa Albani). Après ces roches si variées et si remarquables, qui sont un appendice de la chaîne arabique, viennent, pendant douze lieues, des deux côtés de la vallée, des roches de schiste qui ne laissent souvent entre elles qu'un chemin étroit, où trois chameaux peuvent à peine passer de front. Les versans des monts s'élèvent toujours plus escarpés, nus, sans végétation, présentant des arêtes sauvages, traversés de filons de quartz blanc qui pénètrent les fragmens en tissus, et forment des masses cohérentes : les cimes, au contraire, sont partout déchirées et dentelées. Le sol de la vallée, quoique couvert de ces fragmens, ne forme point d'inégalités, et il est presque aussi uni et aussi commode qu'une grande route européenne. Les Français ne trouvèrent, entre le Nil et Kosseyr, qu'un seul endroit, près de l'ouverture orientale de la vallée qui offrit des difficultés au passage de leur artillerie. Quelques acacias et coloquintes s'élèvent dans les ravins formés par les pluies et dans les coudes de la vallée, près des puits appelés *El-Aouéh* (1), et situés à vingt-cinq lieues et demie de Kenné et à dix-sept de Kosseyr, par conséquent plus voisins de la mer Arabique que du Nil. Ces puits ont réuni leurs eaux dans une douzaine de trous naturels. A partir d'El-Aouéh jusqu'à trois lieues de Kosseyr, continuent les roches de schiste dans les successions les plus variées, tantôt horizontales et tantôt inclinées au sud. Sur le versant de ces montagnes s'appuient des roches de gypse et de calcaire : ces dernières sont formées de coquilles amoncelées et pétrifiées que Rozière appelle *ostrea diluviana*. Aussi uniformes apparaissent les montagnes de calcaire et de grès de la vallé du Nil, aussi variées dans leurs changements et leurs transitions subites se présentent ici celles de la vallée qui débouche vers la mer.

A LAMBAGEH (1), deux lieues et demie à l'ouest de Kosseyr, la route septentrionale que prit Bachelu vient se confondre dans la route actuelle des caravanes. Là est située la source d'un ruisseau limpide qui, dans le temps des pluies, coule jusqu'à la mer, et se perd dans le sable pendant le reste de l'année (2). Après le désert, où l'on n'a vu si longtemps que stérilité et sécheresse, se trouve ici la première végétation : un groupe de douze ou quinze palmiers (grande rareté dans ces lieux), des mimosa et un petit espace couvert de buissons et de plantes, où se montrent les premiers oiseaux, et où des troupes de gazelles viennent, du haut des montagnes, étancher leur soif. Au nord-ouest de ce lieu, s'élèvent de hautes montagnes de granit, dont les roches sont la couche primitive de ces fragmens de granit que l'on voit, plus à l'onest, roulés dans des brèches, et dont la présence nous indiquerait une révolution produite par l'agitation de la mer. On y voit aussi un grand nombre de fragmens de granit détachés, et ces masses sont toujours disposées en prismes naturels et réguliers. Bruce crut y voir des obélisques commencés, et c'est pourquoi il parle ici avec Browne de carrières d'où les Égyptiens auraient tiré des matériaux; c'est une erreur. Les Égyptiens n'allaient pas chercher au loin les matériaux de construction, et ils se contentaient de ceux qu'ils trouvaient près d'eux. Ils ne tiraient de la vallée de Kosseyr que de petites pierres très-belles, comme de l'albâtre, du porphyre, des stéatites, du basalte improprement dit, de la *Breccia d'Egitto*, *verde antico*, etc., substances précieuses qu'ils employaient pour les petits ouvrages de sculpture (3).

A l'est des puits de *Lambageh* se trouve le seul endroit difficile à passer dans toute cette vallée longue de 20 milles; au delà de cette gorge on aperçoit immédiatement la mer Rouge, entre des collines de gypse et de calcaire, puis après le fort de Kosseyr et le village situé près d'un vaste golfe rempli de rochers de corail.

Le voyageur Browne prit une autre route que

(1) Rozière, Descr. minér., etc.

(1) Rozière, Descr. minér., etc.
(2) Dubois, ibid.
(3) Rozière, Description, p. 261.

celle que nous venons de décrire et que parcourut Rozière; il suivit un chemin plus septentrional. Bruce alla par la vallée de Terfâouch. On ne voit ici aucune trace d'un canal ou d'une route faite de mains d'hommes; cependant Browne croit que ce chemin a été creusé dans les rochers. Les caravanes qui partent de *Kennéh*, *Benout* ou Kous, près de Coptos, prennent encore cette route pour aller à Kosseyr, et font ordinairement ce chemin en quarante-deux heures, elles mettent quatre jours pour aller et trois pour revenir.

Les environs de Kosseyr sont des déserts; le sol se compose de sables, et quelques coloquintes sont la seule verdure qu'on y trouve; les Français creusèrent un puits à 3, 000 pieds du sol et 600 de la mer; il donnait, chaque jour, de l'eau pour 600 hommes; mais elle est de mauvaise qualité. La première source se trouve à une journée de marche; mais on ne rencontre de l'eau potable qu'à un jour et demi; aucune habitation de ce misérable port n'a de citerne. Kosseyr occupe aujourd'hui l'emplacement du port *Myos-Hormos*. Sa position voisine du Nil s'élève dans l'antiquité à une prospérité brillante, car c'était là la voie de communication la plus prompte entre l'Inde et la Haute et Basse-Égypte. Ce désert fut assurément très-animé autrefois; mais depuis que le canal et la route de Coptos tombèrent en décadence à l'ouverture occidentale de la vallée, le commerce se retira dans le Delta, et les caravanes prirent une route plus septentrionale, près de *Kennéh*.

3. Kennéh, Ghinneh; Denderah, Tentyra, Ni-Tenthori.

Kennéh (1), situé sur la rive orientale du Nil, à l'endroit où ce fleuve commence son grand détour à l'ouest, vers l'Égypte moyenne, est un endroit de commerce important et la principale résidence du gouvernement de la Haute-Égypte; ce lieu est encore remarquable par la poterie qu'on y fabrique et qui sert à rafraîchir l'eau. Kennéh sert aussi d'entrepôt pour le café, le coton, les tissus de cachemire et les marchandises de l'Inde (2); le pacha d'Égypte envoie, par Kennéh, du blé en Arabie pour ses osmanlis, et ce lieu est une station très-fréquentée par les pèlerins qui vont à la Mecque. C'est de ce point que le général Belliard entreprit son expédition contre Kosseyr, à laquelle nous sommes redevables de tous les renseignemens précédens, et que les savans français découvrirent sur la rive occidentale les ruines merveilleuses qui appartiennent aux plus beaux chefs-d'œuvre de l'architecture égyptienne.

Le village de *Denderah* s'élève au milieu de groupes de dattiers et de palmiers-doum, végétaux qu'on ne rencontre plus au nord; il est situé à un quart de lieue du Nil, et à 9, 000 pieds, à l'ouest, se trouvent les ruines de l'ancienne *Tentyris* (Τέντυρα) (1), sous le 30° 20' 42" long. orient. du méridien de Paris, et le 26° 8' 36" lat. nord, d'après les observations de Nouet (26° 10' d'après Ptolémée). On y voyait encore un temple important sous le règne de l'empereur Adrien. Le nom antique de ce lieu nous a été conservé dans l'appellation cophte Ni-Tenthori (2). Les ruines de Tentyra occupent un espace de 5, 100 pieds (1, 700 mètres) dans leur plus grande longueur, de 2, 400 pieds (800 mètres) en largeur et de 12, 000 pieds (4, 000 mètres de circuit) (3). Elles sont bornées au sud et à l'ouest par la chaîne libyque; au nord, s'élèvent des buttes cultivées où l'on trouve souvent des tessons, des vases, des lampes, des amulettes et des médailles.

C'est là que le voyageur, qui remonte le Nil, aperçoit les premières ruines importantes de l'antique Égypte; au-dessous de la butte s'élève une pente majestueuse qui produit, avec le temple situé derrière, un effet prodigieux, et réveille l'admiration et l'étonnement du voyageur même qui vient de visiter la Thébaïde; il se trouve ici en présence d'un monument dont la construction atteste l'époque la plus brillante de l'architecture égyptienne. Le grand temple est enfoui dans des décombres jusqu'à la frise et entouré de huttes d'Arabes, cependant la face occidentale en est moins couverte. Près de là gît un temple plus petit presque entièrement enfoui; c'est le Typhonium. On voit une seconde porte semblable à la première, entourée d'une enceinte et de débris de murailles. Les catacombes étaient probablement placées derrière ces ruines, dans la chaîne libyque. Le temple, situé au nord, res-

(1) Jollois et Devilliers, Description des antiquités de Denderah, Descr. de l'Égypte, Antiq., II, ch. x, p. 2.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 158.

(1) Strabon, II, ch. XVII, p. 591.

(2) Mingarelli, Æg. codic. reliq., dans Champollion, I, p. 234.

(3) Jollois, etc., p. 3.

semble, par sa construction, au temple oriental de Philæ; la porte septentrionale s'élève seule, isolée, sans pylône, offrant une pureté dans les proportions, une perfection dans le travail qui surpassent tout ce que nous montre la Haute-Égypte ; elle est recouverte des plus riches ornemens, dans lesquels des masques d'Isis et tous les attributs d'Osiris et d'Isis occupent la première place. Le Typhonium est un périptère semblable à celui d'Edfou; les paremens extérieurs sont nus et sans ornement; mais ceux de l'intérieur présentent des sculptures importantes relatives à Apis, et représentent dans une série de tableaux toute l'histoire de la naissance et de l'éducation d'Harpocrate et d'Horus. Les sculptures de ce Typhonium ont la plus grande analogie avec celles d'Hermontbis.

Le portique et le *pronaos* du grand temple dont on a restauré la façade en gravure produisent l'effet le plus solennel et le plus profond par leur simplicité, leur majesté austère et leur perfection. On remarque les chapiteaux qui se composent de quatre masques d'Isis disposés aux quatre coins; chaque chapiteau porte un dé à la forme d'un petit temple. L'ensemble et les détails demandent la plus exacte attention, l'étude la plus profonde. L'intérieur est décoré, comme l'extérieur, avec une magnificence et une perfection extraordinaires; vingt-quatre colonnes soutiennent le portique intérieur dont le plafond et l'architrave présentent la décoration la plus riche; ils sont peints en bleu, parsemés d'étoiles d'or et contiennent ces peintures (1) astronomiques devenues si fameuses. Des deux côtés du plafond est le célèbre zodiaque, dont les temps modernes ont donné des explications si différentes. On y retrouve la grande figure de femme qui s'allonge comme un cadre autour de la voûte céleste; la ligne sinueuse, symbole de l'eau (2), et des fleurs de lotus composent son vêtement; devant sa bouche est un globe à ailes d'épervier, et le scarabée sacré, symbole de la génération, forme l'agrafe de sa robe; c'est assurément Isis représentée ici comme mère de l'univers. Près de là, sont les barques avec les images des Dieux, puis commence immédiatement le zodiaque (3) par la constellation du lion.

Dans l'intérieur de ce temple magnifique est une salle très-remarquable dont le plafond représente une sphère céleste qui contient toutes les constellations zodiacales; d'un côté, sont celles du septentrion; de l'autre, celles du midi (1). Une chambre tout entière est remplie de sculptures astronomiques ; peut-être était-ce l'habitation d'un grand-prêtre qui se livrait à l'étude de l'astronomie, ou bien devons-nous voir en ce lieu un des nombreux tombeaux d'Osiris que l'on trouve dans un si grand nombre de temples en Égypte ? Les sculptures extérieures sont en grande partie altérées ou brisées.

La fraîcheur de l'édifice et des peintures, la perfection des sculptures, la pureté et l'élégance du dessin nous font supposer que ce monument a été élevé dans un temps moins reculé que ceux de la Thébaïde, à l'époque où l'art égyptien avait atteint son plus haut développement (2). Une preuve géologique vient à l'appui de cette opinion. Les terrasses des temples de la Thébaïde qui, autrefois, s'élevaient assurément au-dessus des eaux du Nil, sont aujourd'hui à son niveau ; la base du grand temple de Denderah, au contraire, est encore à 4 mètres 57 centimètres, environ 14 pieds au-dessus du sol qui l'entoure. Il a donc été bâti dans un temps de beaucoup postérieur à ceux de la Thébaïde; mais cependant il ne descend pas jusqu'à l'époque des Grecs et des Romains, comme le prétendent Visconti et Belzoni (3) après lui. Jollois assure (4) que le temple de Denderah est encore antérieur aux Ptolémées, à Alexandre-le-Grand et même à l'invasion des Perses, et qu'il a été probablement élevé sous le règne du Pharaon Nécho ou Amasis, à une époque où l'art égyptien avait atteint sa plus haute période, comme nous le prouve le tombeau du roi Psammis et tant de merveilles, tant de villes nouvelles et de canaux construits par ces Pharaons à qui Memphis doit sa magnificence et sa gloire.

6. Abydos, El-Berbi.

Au-dessous de Denderah, le Nil, après avoir coulé au nord depuis Syène, sur une étendue de deux degrés de latitude, change subitement sa direction à l'ouest pendant 9 milles, jusqu'à ce que, arrivé à la hauteur d'Abydos (5), quelques

(1) Atl. anl., vol. IV, tab. 18.
(2) Vorhalle Europ. Völkergesch, p. 161.
(3) Jollois, etc., Descr., p. 23-32

(1) Jollois, Descr., p. 32-44.
(2) Jollois, ibid., p. 55, § x.
(3) Belzoni, Voy., I, p. 52.
(4) Jollois, Descr., p. 62.
(5) E. Jomard, Description des antiquités d'Abydos, dans la Desc. de l'Égypte, II, Antiq., ch. IX, p. 1.

lieues au-dessous de *Hoû*, il rentre dans sa direction normale, et continue son cours au nord-nord-ouest.

Strabon (1) place dans cette situation remarquable *Abydos*, la plus grande ville autrefois après Thèbes, mais qui n'était déjà plus, de son temps, qu'un pauvre village; là, s'élevait un palais de l'antique roi Memnon (Ismandes ou Osymandias) et un grand nombre d'autres choses curieuses que Strabon cite encore. Ce lieu doit assurément sa haute importance à sa position dans ce coude formé par la vallée et à la largeur que le fleuve et la vallée ont en ce lieu. Cette ville, à l'emplacement de laquelle les Arabes ont donné le nom d'El-Birba (2), et dont le nom ancien est entièrement perdu, n'était pas située, comme les autres, sur la rive du Nil, mais dans l'intérieur des terres, sur la limite des terres cultivées, près de la chaîne libyque : les habitans, toujours exposés à voir leur sol couvert par les sables, étaient forcés d'opposer à l'action du désert, le plus de résistance et d'obstacle, et des édifices pouvaient seuls arrêter sa marche toujours incessante. Abydos était arrosé par un bras du Nil qui n'est plus praticable aujourd'hui, et dont on voit encore le lit desséché sur la rive occidentale du fleuve. Depuis Abydos jusqu'au *lac Mareotis*, il a servi à former un grand nombre de canaux qui portent différens noms. Il commence dans la Haute-Thébaïde, et, beaucoup plus bas, le *Bahr-Yousef* ou canal de Joseph vient se confondre avec lui.

Abydos fut assurément fondée en ce lieu à cause de ce canal, et c'est à la même occasion que la *Diospolis-Parva*, c'est-à-dire la petite Thèbes, s'élève plus tard à l'endroit où est situé aujourd'hui le village Hoû.

Lorsque les Ptolémées donnèrent à cette contrée un nouvel élan, les villes antiques *Diospolis-Parva* et *Abydos* cédèrent l'influence et la primauté à Ptolémaïs, ville plus récente, que Strabon compare à Memphis.

La ville de *Girgeh*, située à une égale distance de Ptolémaïs et d'Abydos (environ 4 lieues), fut élevée sur les débris d'une cité chrétienne et reçut son nom du couvent de Saint-Georges, situé à peu de distance d'Abydos, au nord. Au moyen-âge, elle devint, sous la domination des Arabes, la capitale du Saïd, et elle a conservé ce titre jusqu'à nos jours. Au milieu de tous les changemens politiques, le même emplacement fut toujours la contrée des capitales, preuve frappante de l'influence qu'exerce la configuration du terrain sur les rapports politiques d'un peuple.

(1) Strabon, XVII, p. 587, ed. Tzsch.

(2) Champollion, I, p. 249.

Nulle position géographique n'a été aussi favorable à la fondation de villes importantes, que cet emplacement sur le Nil : le fleuve et ses rives forment ici toute la contrée, le reste est occupé par des rochers et des déserts de sable, qui offrent des obstacles insurmontables, et toutes les routes, tous les chemins, sont forcés de suivre le cours du fleuve. Denderah et Abydos durent ainsi leur fondation (1) aux mêmes causes physiques. Abydos a encore l'avantage d'être située sur la même latitude que la grande oasis El-Wah, et à la distance la plus rapprochée de ce point important. Les Français découvrirent, pendant l'expédition en Égypte, l'emplacement de l'antique Abydos, à El-Birbé. Là s'élèvent aujourd'hui les misérables huttes des villages *El-Kherbeh* et *Haraba*, que de rares groupes de palmiers protègent contre les sables dont l'action est si destructive que, malgré toutes les précautions de ses anciens habitans, Abydos en est toute recouverte aujourd'hui.

Un ravin qui s'ouvre, en ce lieu, à l'ouest, a de tout temps livré un libre accès aux masses de sable apportées par les vents d'ouest; mais les anciens Égyptiens savaient se défendre contre cet ennemi, ce Typhon destructeur, par des plantations, des murs et des canaux. Les Égyptiens élevaient souvent des murailles de briques (2) à l'ouverture des vallées, pour arrêter les sables par ces constructions. C'est pourquoi on rencontre, en tant d'endroits, à l'entrée des sables de Libye, de grandes murailles qui s'élèvent même avant dans le désert, comme par exemple dans toute l'Heptanomide, où ils sont appelés généralement Hayt-el-Agouz, c'est-à-dire les antiques murailles. Elles sont ordinairement très-fortes et très-épaisses; l'enceinte d'Ombos, par exemple, construite sur la rive droite du fleuve, semble n'avoir été bâtie que pour servir de barrière aux sables chassés ici par le vent d'est.

De telles murailles s'élèvent encore au sud d'Abydos, et si elles avaient été construites plus au nord, elles auraient empêché l'ancien palais de Memnon d'être complétement enfoui par les sables.

(1) Jomard, Description, etc., p. 2.

(2) Jomard, ibid., p. 4.

On aperçoit les premières ruines (1) près du village *El-Kherbeh*, où l'on trouve, entre les groupes de palmiers, des débris de murailles, des buttes de décombres, jusqu'au village *Harabo;* on y voit aussi des portes de granit, les débris d'un colosse de granit, des murs, les ruines d'un palais et d'un cloître appelé *Deyr-Nasarah*. Les ruines de cette ancienne résidence n'ont pas moins de 1,000 mètres de tour, 2,800 mètres de longueur du nord-ouest au sud-est, et 900 mètres de largeur.

Au sud des ruines se trouve le palais qui ne tardera pas à être complétement enseveli par les sables; il est bâti en partie avec des roches calcaires, en partie avec des blocs de grès (2). L'extérieur est presque entièrement enfoui, mais l'intérieur est intact, et les sculptures et peintures sont très-bien conservées. Il présente dans sa construction, la forme voûtée, qu'on n'a rencontrée qu'à Thèbes et en ce lieu, dans toute l'Égypte. Le palais de Memnon, à Abydos, avec ses salles immenses, ses décorations merveilleuses, peut être comparé aux magnifiques édifices de Thèbes, et la Diospolis-Parva, cité du royal Memnon, forme encore aujourd'hui un pendant digne de la grande Thèbes. Jomard suppose (3) qu'Abydos fut fondée par une dynastie éthiopique qui régna autrefois sur l'Égypte, et il prétend qu'elle servit autrefois d'entrepôt et de bazar pour le commerce des esclaves, comme aujourd'hui *Syout;* mais rien ne nous prouve l'existence de ce commerce dans l'antiquité.

—

CHAPITRE V.

COURS INFÉRIEUR DU NIL DANS L'ÉGYPTE MOYENNE.

§ 27.

APERÇU GÉNÉRAL.

Après le grand détour que le Nil fait à l'ouest de Denderah jusqu'à Abydos, et dans lequel nous croyons reconnaître le prolongement de la vallée transversale de Kosseyr, à l'ouest, le fleuve reprend tout à coup, au nord d'Abydos, sa direction normale au nord, et il s'avance, sans plus dévier, entre les deux chaînes latérales des monts de l'Arabie et de la Libye, jusqu'à ce qu'il entre enfin dans la contrée plane de son Delta, où les chaînes de montagnes l'abandonnent entièrement. Nous regardons tout l'espace d'Abydos au Delta comme la partie *moyenne* du cours du Nil dans la Moyenne-Égypte, et nous prenons ce mot dans l'acception physique la plus étendue : l'ancienne division politique du pays répondait probablement autrefois à cette division naturelle ; mais, plus tard, on confondit ordinairement la partie supérieure de cette contrée avec la Haute-Égypte (la Thébaïde), et la partie inférieure depuis l'endroit où commence le canal de Joseph, appelée *l'Heptanomide* par les Grecs, fut seule adjointe à l'Égypte moyenne. Cette division politique a perdu aujourd'hui toute sa valeur, et elle ne doit pas nous arrêter dans nos considérations générales qui essaient d'embrasser l'ensemble des phénomènes et ne se bornent pas aux rapports qui n'existent que dans un moment de temps. Le nom d'Égypte moyenne est cependant resté jusqu'aujourd'hui à cette contrée comprise entre Syout et le Caire, car *El-Wostani*, appellation usitée chez les Arabes pour désigner ce pays, signifie *la contrée du milieu* (1).

Après être rentré dans sa direction normale, le Nil présente toujours la même configuration, avec la seule différence que les deux chaînes latérales sont à une plus grande distance du fleuve, et que, des deux côtés, se présentent plus souvent des ravins et des gorges, à travers lesquels les sables mouvants du désert poussent leurs masses sur la vallée du Nil; le sol est ici plus menacé, et il faut livrer au désert de plus violents combats. A la hauteur de *Daroul-el-Sheryf*, la vallée devient si large, que, sur la rive gauche, un second bras du Nil, parallèle au grand fleuve, peut encore trouver place à son cours, auprès de la chaîne libyque; c'est le *Bahr-Yousef*, canal de Joseph, qui coule pendant 38 lieues au nord, et laisse, entre lui et le Nil, une bande de terre de deux lieues et demie de largeur; séparée du désert par le canal, facilement arrosée, cette langue de terre est la plus productive de toute l'Égypte moyenne (2).

Depuis l'endroit où commence ce canal, le Nil coule presque toujours, sur sa rive droite,

(1) Jomard, p. 8. Plan des ruines, Ant., vol. IV, pl. 35.
(2) Jomard, Descr., p. 11 ; Antiq., II, pl. 36, 39.
(3) Jomard, ibid., p. 19.

(1) Jomard, Description des antiquités de l'Heptanomide, p. 3.
(2) Girard, Observations sur la vallée d'Égypte, Mémoires sur l'Égypte, p. 11.

contre une berge abrupte; à l'ouest, le canal sert de barrière au désert de Libye. A l'extrémité inférieure du canal, près de *Beny-Souef*, la chaîne libyque se dirige au nord-est, et rétrécit la vallée égyptienne. Une gorge, appelée El-Lahoun, s'ouvre dans l'intérieur de ce coude, et s'étend, au nord-ouest, au même niveau que le Nil; une partie des eaux du canal coule dans cette vallée et fertilise un bassin secondaire, situé à l'ouest; ce bassin est l'ancien nome *Arsinoïte*, qui porte aujourd'hui le nom d'El-Fayoum. Semblable à un ancien lac en partie desséché, ce bassin est enfermé au nord et au sud par les prolongemens de la chaîne libyque, qui s'avancent, au nord et au sud, en forme de demi-lune, de sorte que leur côté concave borne le bassin fertile d'*El-Fayoum*; le sol cultivable s'étend du centre, à peu près dans toutes les directions, en rayons de 3 à 4 lieues (14 à 15 kilomètres). Le centre en est formé par une hauteur plane, dont la pente septentrionale s'abaisse presque insensiblement dans une longue vallée, occupée entièrement jusqu'à la chaîne libyque, par le lac *Keroun* (Birket-el-Qeroun, Mœris, Μοίριδος λίμνη dans Strabon). Les montagnes qui entourent Fayoumé dans un demi-cercle concave, présentent, au nord et à l'est, des flancs abruptes; mais au sud et à l'ouest, elles s'élèvent insensiblement, par une pente douce, jusqu'à leur sommet, éloigné du sol cultivable de 30 à 34 lieues (15 à 16 myriamètres).

Au delà de la gorge d'El-Lahoun, le canal de Joseph continue au nord, en suivant le pied de la chaîne libyque. Celle-ci se rapproche de plus en plus du Nil, devient toujours plus abrupte, et forme, sur son sommet, un large plateau horizontal, qui sépare la vallée profonde du Nil de celle de Fayoumé. En descendant du Saïd, on aperçoit les premières pyramides sur le bord de ce plateau; on n'en voit d'abord que quelques-unes près de *Dashour*, mais bientôt leur nombre augmente, et enfin, près de Saccarah, elles dominent l'antique Memphis de leurs groupes gigantesques. Viennent ensuite les trois dernières, les grandes pyramides *d'Abousir*, qui couronnent la pointe la plus septentrionale de la chaîne libyque. Le canal de Joseph suit toujours de près la chaîne libyque, mais l'espace qui s'étend entre lui et le Nil n'est plus que d'une lieue et demie; cependant le sol cultivable est toujours plus large ici que du côté de la chaîne arabique, où la vallée est très-étroite.

La chaîne arabique est coupée ici par un grand nombre de gorges transversales qui vont jusqu'à la mer Rouge; mais elles n'ont pas été visitées encore, et, çà et là, on aperçoit un couvent de Cophtes à leur ouverture.

La Haute-Égypte et l'Égypte moyenne se ressemblent donc en ce que toutes deux sont d'étroites vallées, au milieu desquelles le fleuve s'est creusé son lit. Elles s'étendent depuis l'île de Philæ jusqu'aux grandes pyramides, entre les 24° et 30° de lat. nord, ou, en comptant 15 milles géographiques au degré, la distance entre ces deux points est de 6 degrés de latitude, c'est-à-dire 78 milles géog.; mais, en suivant les sinuosités du fleuve, on trouvera que son développement présente une longueur de 172 lieues (86 myr.) ou 105 milles géog.; de sorte que les détours du fleuve composent un quart de son cours. Au delà de la pointe où sont situées les grandes pyramides, la chaîne libyque tourne au nord-ouest; le Mokattan se dirige à angle droit, vers l'est, immédiatement au delà de la vallée de l'Égarement, la plus septentrionale des vallées transversales qui conduisent à la mer Rouge.

Les deux chaînes, considérées du point où elles se séparent, forment un angle obtus d'environ 140 degrés, qui enferme une grande baie, au milieu de laquelle s'étend, jusqu'à la Méditerranée, le Delta de l'Égypte. C'est au sommet de cet angle obtus que le Nil se sépare en deux bras principaux, 6 lieues (25 kilom.) au-dessous du Caire, à l'endroit où commence la Basse-Égypte.

Les calculs et les sondages des savans de l'expédition française ont beaucoup contribué à nous faire connaître les rapports physiques et la formation du sol de cette vallée, dont dépendent l'histoire entière de ce pays et l'état actuel de l'Égypte. Nous donnons ici les résultats de ces expériences comme des documens historiques de la dernière importance pour l'histoire du fleuve et du pays, son produit et son œuvre. Les Français levèrent quatre sections transversales en des endroits où le fleuve a une largeur différente, à *Monfalout*, *Syout*, *Kené* et *Esné* (mars 1799). Ces expériences ont été faites avec un soin et une exactitude extraordinaires, et nous ne possédons, sur aucun fleuve du monde, des observations aussi précises.

1. *Section transversale du Nil à Monfalout* (1).

Le lit du fleuve est ici rectiligne; les talus de ses berges sont inclinés de deux fois leur hau-

(1) Girard, Observations sur la vallée d'Égypte, Mémoires de l'Institut, tome II, sect. II, p. 207, tabl., fig. 2.

teur, et la vitesse superficielle du courant est de 0,75 centimètres en une seconde; par conséquent la vitesse moyenne est de 0,60 centimètres. Ce talus incliné de deux pour un, depuis le niveau des basses eaux jusqu'à celui des plus hautes crues, répond parfaitement au régime du Nil. Sa largeur était, au mois de mars, de 678 mètres, et sa section vive portait 1,129 mètres superficiels; la section vive, multipliée par la vitesse de 0,60 centimètres, donne une dépense de 678 mètres cubes par seconde, dans les plus basses eaux.

2. *Section transversale de la vallée du Nil à Syout* (1).

La largeur totale de la vallée du Nil, à Syout, est de 10,000 mètres; le lit du fleuve en occupe environ le douzième, c'est-à-dire 800 mètres, et il coule à 3,000 mètres de la chaîne libyque et à 6,000 de la chaîne arabique. Des deux côtés se trouvent des canaux, dont le plus grand est l'El-Saouaqueh, qui a 160 mètres de largeur, et suit le pied de la chaîne libyque, où se trouvent les catacombes de Syout. Sur la rive orientale, à 600 mètres du Nil, est situé un premier canal de 150 mètres de largeur, et plus loin, à une distance de 500 mètres, un second canal qui a 200 mètres de largeur. Un grand nombre de digues transversales coupent la plaine, et s'élèvent de 3 à 5 pieds (1 mètre, 1 mètre 1/2) au-dessus de sa surface horizontale. La plus importante de ces digues sur la rive gauche est destinée à soutenir les eaux du canal El-Saouaqueh; elle s'élève à 1 mètre 20 centimètres au-dessus de l'horizon de la plaine, et elle reste à sec dans les inondations les plus hautes. Au port de Syout, le courant avait une vitesse moyenne de 1 mètre 21 centimètres, et le volume d'eau dépensé en une seconde s'élevait, le 28 mars 1799, à 679 mètres cubes, correspondance remarquable avec le résultat trouvé à Monfalout au temps des basses eaux.

Il en est bien différent pendant le temps des hautes crues, où la vitesse est de 1 mètre 97 centimètres par seconde, et où le volume des eaux s'élève à 10,247 mètres cubes par seconde. Le volume du fleuve présente donc de l'équinoxe du printemps à l'équinoxe d'automne une différence de 1 à 15. Et encore le Nil a déjà fourni tant d'eau aux canaux de la Thébaïde, entre Syout et Syène, qu'on peut dire que le volume de ses eaux au maximum de sa crue est vingt fois plus grand que lorsqu'il commence à croître (1). L'Égypte se trouve ainsi, aux époques que nous venons d'indiquer, dans des rapports tout différens que les autres contrées du monde.

Les nivellemens de la plaine de Syout ont prouvé que son sol est presque entièrement horizontal, et qu'il s'élève de 27 pieds (9 mètres) au-dessus des plus basses eaux. Dans les canaux latéraux qui s'emplissent pendant le débordement, l'eau peut ainsi se conserver plus longtemps que dans le lit du fleuve, où elle s'écoule beaucoup plus rapidement. Dans le canal d'*El-Saouaqueh*, par exemple, l'horizon de l'eau est, au mois de mai, 5 pieds plus bas que celui des terres cultivées voisines, tandis que l'horizon du Nil est 9 pieds plus bas. Afin de connaître la nature géologique et la formation du sol de la vallée, on pratiqua des puits et des sondages en treize endroits différens (2), dans toute la largeur de la vallée sur une étendue de 3,260 mètres. Ces expériences donnèrent le résultat suivant. Une couche épaisse de limon noir s'étend partout à la surface; elle est composée des matières les plus légères apportées par le Nil, et ce limon délayé par le fleuve donne à ses eaux une couleur rousse. Ce limon est superposé sur des couches de sable quartzeux gris, mêlé de parties de mica et de lamelles ferrugineuses attirables à l'aimant; ce banc de sable contient les matières les plus pesantes apportées par le Nil, disposées en bandes d'épaisseur différente dans l'ordre de leurs pesanteurs spécifiques.

L'eau n'a point surgi partout dans les puits à la même profondeur, preuve que ces eaux, plus élevées que celles du Nil, sont retenues dans la vallée plus longtemps qu'il n'en met à descendre. Les champs de la vallée peuvent donc être arrosés encore longtemps après que le Nil a baissé. Cette nappe d'eau souterraine (3) s'incline avec une certaine régularité à l'est, vers le milieu du lit du Nil, à partir du canal El-Saouaqueh au pied de la chaîne libyque; mais les eaux du Nil s'infiltrent aussi dans les terres par l'effet de leur pression sur les bords, et dérangent ainsi la régularité de cette pente (voy.

(1) Girard, p. 208, pl., fig 3.

(1) Girard, Observ., p. 211.
(2) Girard, ibid., p. 211.
(3) Girard, sur l'agriculture et le Égypte.
(2) Girard, Observ., p. 211.

dans Girard, Observat. sur les puits, n°s IX et XII) (1).

L'épaisseur du limon devient d'autant plus considérable que l'on se rapproche davantage des bords de la vallée; l'eau des puits jaillissait toujours du sable quartzeux qui, comme le fond même du lit du fleuve, n'est point un dépôt primitif, mais de formation plus récente. Les couches de ce sable quartzeux vont jusqu'à une profondeur de 33 pieds (11 mètres), et jusque-là on ne trouve point de pierre solide. Le produit du Nil diminue naturellement près de la chaîne libyque où les rochers calcaires des catacombes de Syout se trouvent à 6 mètres et demi de sondage. Les couches de cette chaîne calcaire se prolongent donc, en s'abaissant toujours, vers le Nil. Leur pente fut recouverte, dans un temps antérieur à l'ordre actuel, des matières les plus pesantes, que le rapide courant du fleuve ne pouvait entraîner plus loin.

3. *Section transversale du Nil à Kenneh.*

Les sondages et les calculs répétés en ce lieu donnèrent le même résultat qu'à Syout.

4. *Section transversale du fleuve à Esné.*

On trouve encore ici le même résultat, avec la seule différence que la plaine s'élève plus sensiblement vers les bords qui l'encaissent.

Il résulte de toutes ces expériences que le limon noir qui couvre le sol cultivable de l'Égypte est partout semblable, et qu'il repose sur la même couche formée par le dépôt des matières plus pesantes entraînées par le fleuve : ce dépôt est partout du sable de même nature, depuis la frontière méridionale de l'Égypte jusqu'à son embouchure près de Rosette et de Damiette. La couche du limon devient d'autant plus épaisse qu'elle se rapproche plus des chaînes de montagnes ou des bords de la vallée, de sorte qu'on arrive à la nappe d'eau souterraine, dans les puits les plus voisins du désert, avant d'être parvenu au banc de sable, tandis que, près du Nil, on ne trouve l'eau que lorsqu'on entre dans le sable. Cette nappe d'eau souterraine est entretenue chaque année par les canaux, pendant l'inondation, et par l'infiltration à travers les rives jusqu'à une certaine distance du fleuve. Son niveau oscille suivant les saisons et suivant la hauteur des eaux du fleuve. Au milieu de la vallée, le sol d'alluvion prend partout une hauteur de 30 à 36 pieds (10 à 12 mètres); mais l'extrémité du terrain cultivé, les couches calcaires et solides reposent à 12 ou 13 pieds (4,12^{m}) sous la plaine, et elles sont immédiatement recouvertes de couches de gravier de marne et de cailloux roulés; ces couches appartiennent à un dépôt antérieur, et ne sont point un produit de l'alluvion actuelle du Nil, car elles n'ont aucune analogie avec le sable fin et le limon que le Nil roule aujourd'hui dans ses flots.

Nous verrons quelles conséquences résultent de ces expériences faites dans la Haute-Égypte, pour la formation de la Basse-Egypte et toute l'histoire du fleuve, quand nous aurons étudié plus exactement les principaux lieux.

(1) Girard, Observ., p. 211.

1er Éclaircissement.

Partie méridionale de la Moyenne-Égypte.

1. Akhmyn (*Chmin*, *Chemmis*, *Panopolis*), la ville des tailleurs de pierre et des tisserands.

En descendant de Denderah vers le nord, on voit disparaître peu à peu ces monumens gigantesques de l'architecture égyptienne; cependant il s'en élevait aussi autrefois en ces lieux; mais, détruits par le temps, ils n'ont laissé presque aucune trace de leur existence, et les fondations des temples indiquent seules aujourd'hui qu'ils ont été. Derrière les villes disparues, on découvre souvent des catacombes qui révèlent au voyageur que de populeuses cités s'élevèrent primitivement dans cette vallée féconde du Nil. C'est ainsi qu'on a découvert Abydos dans le voisinage de la moderne Girgéh; et des grottes, des salles taillées dans le roc, indiquent seules l'emplacement de l'antique *Chemmis*, près de la ville actuelle d'Akhmyn (1). Cette dernière ville est située à un quart de lieue du Nil, sur une petite éminence formée par une terrasse factice, et un magnifique canal y conduit. Elle a 3 ou 4,000 habitans et de belles mosquées construites avec les débris de temples plus anciens et plus grands.

On aperçoit dans le voisinage les ruines de deux temples entièrement renversés.

(1) Saint-Genis, Notices sur les restes de Chemmis ou Persépolis, aujourd'hui Akhmyn, Description de l'Égypte, Antiq., II, suite du chap. XI.

Du nom cophte *Schmin*, *Chmin* (1) les Arabes ont formé *Akhmyn*, par l'opposition de leur *Alif* euphonique; il est impossible de ne pas reconnaître dans ce mot l'antique Χέμμις de Strabon et de Diodore (2), dont la racine est probablement *khmon*, c'est-à-dire *penis*, *membrum virile*, dans la langue siwah. Chemmis était le nom égyptien de la ville de Pau que les Grecs ont appelée ensuite *Panopolis*. Chemmis était un des compagnons d'Osiris, et Hérodote prétend qu'on voyait dans cette ville une statue de Persée. Elle fut, sous Sésostris, le quartier d'un corps de guerriers appelés les *Hermotybiens;* Strabon nous rapporte que le pays était parfaitement cultivé, la ville bien peuplée et habitée surtout par des tailleurs de pierres et des ouvriers en lin; cette seule donnée suffirait pour nous prouver l'antiquité et la grande population de Chemmis. Au lieu de magnifiques tissus de lin, on n'y fait plus aujourd'hui que de grossières étoffes de coton; mais l'agriculture et le commerce y fleurissent toujours. Il paraît que du temps d'Aboulfeda quelques parties du grand temple étaient encore debout, car ce prince de Hamat l'appelle un grand *Berabæ*. On y voit encore un cloître où vivent 2,000 catholiques cophtes sous la protection (3) des émirs qui épousent volontiers des esclaves catholiques et maintiennent en cette faveur l'exercice du culte chrétien. Ces étrangers Maures se sont toujours montrés ici tolérans envers les chrétiens, parce qu'ils avaient besoin d'un parti pour contrebalancer la puissance turque. Ils descendent des Mauritaniens qui, chassés par les Grecs, s'établirent dans la Haute-Égypte, et, renonçant à leur vie nomade, se firent cultivateurs et artisans. Ils habitent des villages et même des villes entières, et sont gouvernés par leurs propres émirs qui souvent arrivent à une très-grande puissance. Les Cophtes sont aussi en grand nombre dans cette contrée. Un cloître dédié aux martyrs est situé près du canal; aussi ancien que la ville, ce monument est un des plus beaux de l'antiquité, et la moderne Akhmin lui doit encore aujourd'hui son existence et sa prospérité. La chaîne arabique qui avoisine cette ville, est remplie de grottes antiques qui servirent d'asile aux chrétiens pendant la sanglante persécution de Dioclétien. Leur nombre augmente près du cloître cophte *Ma'doud;* on y voit une rangée d'excavations qui servirent autrefois de sépultures, puis d'ermitages et de cellules aux moines qui avaient fui le monde dans ces cavernes; aujourd'hui encore on voit ces excavations planer, en escarpemens affreux, au-dessus des abîmes. Elles prouvent assez quelle fut autrefois l'étendue et la population de Chemmis.

2. KAOU (*Tkoou*, *Antæopolis*), COMBAT DU SOL FERTILE AVEC LE DÉSERT, D'HERCULE AVEC ANTÉE OU TYPHON.

Beaucoup plus bas sont situées les ruines du village Kaou (Qsou) (1) entre des groupes de palmiers; elles se composent d'un portique et de colonnes, dont le type palmiforme se distingue tout à coup dès qu'on les aperçoit du Nil. Ce sont les premières ruines importantes que l'on découvre en arrivant du Delta.

Le village s'appelle *Qaou*, *Gaw-el-Kabir* dans Legh (2); il porte aussi le nom *El-Kharab* et *El-Charqyeh*, *le lieu de l'est*, parce qu'il est situé sur la rive orientale. Le nom arabe actuel Kaou est assurément l'ancien nom cophte national *Tkoou* (3), car le T est l'article cophte. Selon Ptolémée, la ville n'était pas située autrefois près du Nil; mais elle est aujourd'hui baignée par ses eaux, car son lit s'est porté ici un peu à l'est, comme presque partout dans la vallée du Nil. Ainsi le Nil baignait autrefois les murs de *Meylaouy*, port d'où la Mecque tirait son blé, et maintenant le fleuve s'est retiré de près de 7,000 pieds, 2,300 mètres, à l'est, et plus bas encore le mouvement du fleuve, vers l'est, est devenu plus sensible. L'inclinaison de toute sa pente est généralement plus forte sur la rive orientale; les îles de la rive occidentale et celles qui se forment au milieu du fleuve viennent sans cesse se joindre au continent, tandis que la rive de l'est est toujours de plus en plus coupée, morcélée en îles; l'île Kaou-el-Koubaræ, par exemple, est évidemment un fragment arraché à la rive orientale et les ruines du temple, qui étaient autrefois plus éloignées du fleuve, sont maintenant exposées au danger d'être entraînées par ses eaux. Kaou n'est plus aujourd'hui qu'un village bâti en bri-

(1) Champollion, I, p. 257.
(2) Diodor. Sic., p. 28.—Strabon, XVII, p. 586.
(3) Saint-Genis, p. 28.

(1) E. Jomard, Description des antiquités d'Antæpolis ou Qaou, Description de l'Égypte, II, Antiq., Descript., p. 1.
(2) Legh, Narrat., p. 40.
(3) Champollion, I, p. 271.

ques, et habité par d'oisifs Fellahs. La contrée est déserte et désolée.

Le quai qui borde aujourd'hui le fleuve semble avoir été bâti avec les pierres d'anciens monumens; des hypogées d'une immense étendue sont situés dans un ravin profond de la chaîne arabique. On y voit une carrière immense de 600 pieds de longueur et 400 de largeur; elle contient des inscriptions en hiéroglyphes et en caractères démotiques semblables à ceux des rouleaux de papyrus et dignes d'être étudiées. Les chambres souterraines sont pratiquées dans des roches calcaires très-fermes et très-belles, et superposées en plusieurs étages les unes sur les autres. Ce calcaire servit à construire le grand temple (1) dont on ne voit plus que des colonnes et des murs renversés, et presque impossibles à reconnaître. Les portiques (2) présentent la plus grande ressemblance avec ceux de Denderah, et ils doivent avoir été assez importans autrefois. On aperçoit derrière les débris de trois colonnades, chacune de six colonnes qui ont 8 pieds de diamètre et 62 pieds de hauteur. La partie la mieux conservée des ruines est un temple monolithe, semblable aux autres tabernacles de Philæ, de Kous, de Boutos, de Saïs, etc., mais présentant toutefois une forme particulière; c'est un rectangle aux faces inégales, et qui s'élève en pyramide quadrangulaire. Il a 15 pieds de hauteur et offre la forme d'un obélisque; Jomard le dit de roche calcaire très-fine, et Th. Legh de granit. La construction du temple présente aussi un grand nombre de particularités; on y trouve des inscriptions grecques et latines. Au-dessus du portique est gravé le mot Ανταιω (3), d'où les Grecs ont fait *Antæopolis* : les Grecs donnèrent ainsi à Typhon, ennemi et meurtrier d'Osiris (4), le nom de ce géant, Antée, qui fut vaincu par Hercule. Diodore raconte qu'Isis, s'étant mise à la poursuite du meurtrier de son époux, vainquit, en ce lieu, Typhon avec tous ses partisans, et que le temple fut élevé en monument de la victoire. La symbolique des prêtres conservait probablement, dans cette tradition, l'histoire physique du sol de l'Égypte : en effet, Osiris, emblème du Nil, et Isis, emblème du sol fertile, sont en lutte continuelle avec Typhon, symbole du désert de l'Arabie et de la Libye, dont les sables mouvans et toujours incessans forçaient les habitans à entreprendre les plus grands et les plus pénibles travaux pour arrêter la marche du désert. Chaque année, les eaux du Nil recouvrent de leur limon fertile (Isis) (1) les sables que le vent d'ouest souffle continuellement sur la vallée. Pour faciliter cette action bienfaisante et prévenir le mal, on construisit un canal qui fixa une limite infranchissable aux sables du désert, et conduisit en même temps l'eau douce et potable, dont le crocodile est le symbole, jusqu'à un endroit déterminé, où on fonda ensuite la ville; les habitans continuèrent de livrer à Typhon d'éternels combats, et cultivèrent la contrée; pour conjurer le mauvais génie, ils élevèrent le petit Typhonium, et construisirent en même temps le grand temple, l'Osirium, qu'ils ornèrent et décorèrent avec magnificence, afin de se ménager ainsi la protection et la grâce de la divinité bienfaisante. La divinité protectrice des Égyptiens, ou pour parler dans le style de l'Inde, *l'incarnation, l'avatar* d'Osiris (2), qui présidait à la construction des canaux comme rejeton d'Isis et d'Osiris, fut traduit par les Grecs en leur Héraclès, fameux aussi par ses travaux pour le bien des sociétés humaines; ils le mirent aussi en lutte avec le géant Antée, afin de se conformer au mythe égyptien raconté par Diodore.

Cette tradition nous expose, en effet, l'histoire même de la terre d'Égypte, parce que partout se reproduisirent les mêmes phénomènes. Kaou (3) était situé dans un long et profond ravin du Mokattam, d'où viennent les terribles ouragans et les tourbillons de sable, phénomènes très-connus ici, aux deux côtés de la vallée du Nil : souvent ils pénètrent à travers de semblables gorges transversales, jusque dans la vallée même, qui, sans cela, est moins sujette à ces terribles phénomènes. Les lieux où débouchent des vallées sont donc le vrai champ de bataille entre Osiris Isis et Horus, leur fils, contre Typhon et ses compagnons; c'est pourquoi les traditions parlent probablement en tant de lieux de la mort et du tombeau d'Osiris comme à Memphis, Abydos, Philæ, etc., où la terre du Nil était même entièrement couverte par le désert, avant qu'Hercule patron des architectes des canaux et des constructions hydrauliques, serviteur d'Isis et Horus, vengeât la mort du dieu et tuât son ennemi,

(1) Jomard, Desc., p. 3.
(2) Antiq., pl. 41 et 42.
(3) Jomard, Desc., p. 19.
(4) Diod. Sic., Bibl. hist., I. p. 24, éd. Wess.

(1) Vorhalle europ. Volkergesch, p. 166.
(2) Ibid., p. 48.
(3) Jomard, Descr., p. 21.

comme ici à Antæopolis. L'amoncèlement des dunes de sable sur les bords de leurs terres cultivables, était l'ennemi le plus redoutable des Égyptiens, et ils étaient forcés de lutter avec énergie contre cet ennemi, comme contre un géant. Le grand canal de Joseph était une grande victoire remportée en ce lieu, contre Typhon et ses compagnons, et c'est pourquoi on bâtit, près de lui, à l'entrée du Fayoum, *Heracleopolis-Magna*. Il en est de même du Nil occidental, du bras de Canope, appelé aussi *Héracléotique*, de la ville d'Héraclée, située à son embouchure, et de la branche latérale, le canal d'Héraclée (maintenant canal Bahyreh), creusé près de la province Maréotide qu'il protégeait contre les sables de la Libye; de même, du côté de la Syrie, à l'embouchure de Péluse, le canal près d'*Heracleopolis-Parva* (Sethrum) protégeait la terre cultivable contre le Typhon des sables de l'Arabie. L'une des rives de ces canaux, aujourd'hui par exemple (1) la rive occidentale du canal de Joseph, est toute saupoudrée des sables jaunâtres et brûlans du désert; tandis que celle de l'est déroule, sous les yeux, la verdure de ses prés et l'or de ses épis. Les *Tiphonium* et les *Osirium* expliquent ainsi d'eux-mêmes le culte des antiques cités égyptiennes qui devaient toujours leur fondation à la victoire d'Hercule sur Antée, et devenaient, à cette occasion, le centre opulent de la civilisation. Nous regrettons seulement que l'antiquité ne nous ait pas transmis le nom égyptien national de l'Hercule, bienfaiteur de l'Égypte.

Quatre lieues au-dessous de Kaou, vis-à-vis Tahtah, le versant de la chaîne arabique est rempli, près du village *Nezlet-el-Harydy* (2), de catacombes et de souterrains. On voit sur la pente de la montagne les débris d'un colosse taillé en roche calcaire et représentant une figure assise, semblable à celles de Carnac. Plus bas, des monceaux de décombres, des buttes factices indiquent les ruines d'une ville antique dont le nom est inconnu; c'est peut-être *Pesla*. Au-dessus, sur la haute montagne *Gebel-Cheykh-el-Harydy*, se trouve le tombeau d'un saint arabe, grand faiseur de miracles; il est très-fréquemment visité par les pèlerins, et on y conserve, dit-on, un serpent sacré.

(1) Jomard, Descr., p. 22.

(2) Jomard, Notice sur les antiquités de Cheykh-el-Harydy, Descr. de l'Égypte, Antiq., Desc., II, p. 33.

3. ASSYOUTH (*Syout, Lycopolis*), LA VILLE ET LA FORTERESSE.

L'*Assyouth* des Arabes ou le *Syout* des Cophtes (1) est la capitale du gouvernement actuel de la Haute-Égypte. La Haute-Égypte compte 40,000 familles, ce qui fait, en comptant cinq individus par famille, une population de 200,000 âmes; le nombre des hommes est plus grand que celui des femmes. Du temps de l'expédition française, les impôts se montaient annuellement à 370,000 fr. en argent et à environ un million de francs en blé. Les expériences et les calculs faits près de cette capitale nous ont appris, plus haut, à connaître la nature de la vallée en ce lieu. La ville de *Syout* est située, d'après Nouet, sous le 27° 10' 14" lat. nord et le 28° 53' 20" long. or. du méridien de Paris (2). C'est une des plus grandes villes de la Haute-Égypte, et elle est très-pittoresquement située entre le fleuve et les montagnes; l'eau n'arrive jusqu'à la ville que dans le temps de l'inondation; dans les autres saisons, le village El-Hamrah doit être considéré comme le véritable port. La ville est bien bâtie, et elle possède un bazar construit avec les matériaux d'anciennes constructions. Elle est le marché principal (3) pour les caravanes de Dar-Four et de Sennaar, et elle fait un commerce important avec le Caire. Syout est en même temps la résidence du gouverneur de la Haute-Égypte, qui a le privilége d'acheter le premier, à l'arrivée des caravanes, et de fixer les prix suivant son bon plaisir. Les Cophtes servent dans les bureaux de teneur de livres, mais ces pauvres commis tremblent continuellement devant le redoutable pouvoir d'un tefterdar.

Les principaux objets de commerce sont, outre les marchandises importées de Sennaar et de Dar-Four, le lin, le natron, l'opium, la poterie et l'huile. Les terres voisines produisent, en abondance, de l'orge, du froment, du dourrah, du lin, des haricots, de l'opium, des palmes, des citrons, des oranges, des figues et des grenades. La contrée est très-bien arrosée. Hors de la ville, près des monts libyques, s'élève la butte de l'ancienne ville, probablement Lyco-

(1) Champollion, I, p. 280.

(2) Jollois, Description de Syout, etc., Descr., II, Antiq. ch. XIII, p. 2.

(3) Light, Trav., p. 43.—Legh, Narr., p. 53.—Belzoni, Voyage, I, p. 48.

polis, dont les ruines sont peu importantes; mais le voyageur qui remonte le fleuve ne les voit pas avec indifférence, parce que ce sont les premières qui lui annoncent les merveilles dont l'Égypte méridionale est peuplée.

Dans le flanc de la chaîne libyque (1), derrière les décombres, s'élèvent les hypogées qui se composent de carrières, de catacombes ornées d'hiéroglyphes, de souterrains plus récens, asiles des ermites et des moines qui en couvrirent les murailles de croix et d'images de saints. Auprès de la chaîne passe un grand canal qui se joint au *Bahr-Yousef* (canal de Joseph) et communique au Nil par une branche latérale. Les hypogées ont beaucoup souffert de la fureur des Mamelouks; une longue suite de grottes remplies de sculptures semble avoir été autrefois un temple; tous les caveaux contiennent des niches destinées à recevoir des momies. Du plateau de la chaîne libyque on aperçoit, à l'ouest, les solitudes des sables, et, à l'est, la féconde vallée du Nil; des débris de murs de briques, et des tas de décombres qu'on aperçoit sur le sommet, indiquent la place d'un ancien fort (2). Diodore rapporte qu'il y avait, près de Lycopolis (3), une position militaire, à l'entrée de la route des caravanes dans le désert et dans la Haute-Égypte. La ville était ainsi placée dans la vallée, et le fort sur les hauteurs qui la dominent. On trouve dans les catacombes, outre des restes de momies, un grand nombre de loups et de chacals embaumés; c'est peut-être de là qu'est venue l'appellation grecque, Lycopolis, *la ville des loups*.

Au-dessous de Syout, près de *Monfalout*, on trouve de grandes catacombes (4) pratiquées sur le versant de la montagne et plus bas, près de Tarout-el-Shérif, commence le canal Bahr-Yousef, canal de Joseph.

4. ACHMOUNEYN (*Chmoun, Chemmis, Hermopolis-Magna*), VILLE CONSACRÉE A THOTH; ANTINOÉ, VILLE ROMAINE IMPÉRIALE.

La situation du village actuel Achmouneyn s'accorde parfaitement, d'après les calculs des anciens, avec la position d'*Hermopolis-Magna* (5); on aperçoit en ce lieu la butte factice d'une ancienne ville, couverte de constructions égyptiennes, grecques et romaines, au milieu desquelles s'élève, d'un enfoncement, un portique égyptien d'une grandeur colossale. Achmouneyn fut donc réellement construite sur les ruines d'Hermopolis: cette ville, autrefois d'une grande importance, n'est plus aujourd'hui qu'un village, et des cités plus jeunes l'ont remplacée comme capitale de la province.

Hermopolis-Magna (1) était en effet une des villes les plus anciennes de l'Égypte; elle conserva son importance jusqu'à l'empereur Trajan; et, pendant les premiers siècles de l'Église, elle fut la résidence d'un évêque, et un grand nombre de cloîtres s'élevèrent autour de son enceinte. Sa position favorable, au milieu de la féconde vallée, entre le Nil et le Bahr-Yousef, dans une des plus grandes plaines de l'Heptanomide et de la Thébaïde, y attira une population nombreuse et en fit la résidence principale du préfet d'Égypte. Mais l'eau, diminuant successivement dans le Bahr-Yousef, produisit nécessairement l'abaissement de la population d'*Hermopolis-Magna*; elle tomba ainsi successivement jusqu'à ce qu'elle ne fût plus que le village *Achmouneyn*, auparavant appelé *Medinat-Achmoun* (2) de *Chmoun*, *Chemmins* (Χέμμις chez les Grecs), la ville de Pan. La population se concentra alors, deux lieues plus au sud, dans la ville *Meylaouy* qui était, au moyen âge, la résidence du préfet, et dont les murs étaient encore baignés par le Nil en 1720. Le fleuve s'est éloigné de cette ville depuis un siècle, et la résidence l'abandonna en même temps pour se transporter à Minieh; mais quoique ce lieu eût disparu, l'ancien nom égyptien *Achmouneyn* resta toujours dans la province, nouvelle preuve de la puissance et de la vie des anciens noms, au milieu des révolutions de tant de siècles.

La plaine qui entoure Achmouneyn est très-cultivée, traversée par des canaux qui, à l'aide des digues, conservent, toute l'année, l'eau des inondations. La population du village est nombreuse et riche: une grande digue longe le canal de Joseph.

La butte factice de l'ancienne ville (3) est très-grande, de couleur très-foncée, et même noire; tous les blocs sont couverts de sculptures grec-

(1) Jollois Descr., p. 5.
(2) Ibid., p. 6.
(3) Diodore de Sicile, I. p. 99.
(4) Legh, Narrat., p. 110.
(5) Strabo, XVII, p. 586, ed. Tzsch., Ptolem.

(1) Jomard, Description des ruines d'Achmouneyn ou Hermopolis-Magna, Desc., II, ch. XIV, p. 3.
(2) Ibid., VI, p. 16.
(3) Jomard, Descr., p. 5.

ques et romaines. On y trouve souvent des fragmens de tuiles, des amphores, des urnes, un grand nombre de monnaies romaines, des antiquités de toute sorte, des colonnes de granit, des murs, etc., et, outre les débris d'autres monumens, les ruines d'un petit et d'un grand temple.

L'étendne actuelle de la terrasse factice porte une superficie de 19,380 pieds (6,300 mètres) (1). La ruine la plus importante est le portique orné d'une double colonnade d'un effet imposant; elle se compose de douze colonnes massives, semblables à celles de Denderah, les plus grandes de l'Égypte, à l'exception des colonnes colossales de Thèbes. Tout l'édifice présente le caractère grandiose des ruines de Denderah, et la vue en semble plus imposante et plus majestueuse encore au voyageur qui arrive de la ville romaine *Antinoé*. Belzoni (2) croit ce temple plus ancien que les édifices de Thèbes. Jomard observe aussi que le portique présente beaucoup de particularités dans sa construction. L'intérieur était peint autrefois, comme les monumens de la Haute-Égypte, en rouge, en bleu et en jaune. Le temple fut bâti avec les roches calcaires de la chaîne libyque, et c'est pourquoi aussi il est si délabré aujourd'hui. Il fut consacré autrefois, comme les temples d'un grand nombre de lieux, au Mercure égyptien, Chemmo ou Thoth, l'inventeur des sciences et des arts. On disait même que les quarante-deux sciences des prêtres étaient l'œuvre d'Hermès. Plutarque nous rapporte, dans son traité d'Isis et d'Osiris, que les uns faisaient Isis fille de Mercure, l'inventeur de la grammaire et de la musique, et les autres fille de Prométhée, source de la sagesse et de l'industrie. C'est de là, dit encore Plutarque, qu'on appelle aussi la première des muses *Isis* et *Themis* à Hermopolis, cette muse était la sagesse qui enseignait aux Hiérophores et aux Hiérastoles les sciences sacrées. Isis et Osiris étaient honorés par toute l'Égypte; mais Chemmo ou Hermès-Thoth avait son culte particulier à Hermopolis (3), et le cynocéphale et l'ibis lui étaient consacrés. L'ibis était lui-même le symbole d'Hermès, inventeur de l'astronomie, de l'arithmétique, des mathématiques, de la géométrie et du système métrique égyptien; l'ibis, comme Platon le fait dire à Socrate dans le Phædros, était regardé comme un symbole, parce que cet oiseau bienfaisant est lui-même un géomètre naturel : tous les ans, il traversait de ses pas cadencés comme ceux de la cigogne le sol de l'Égypte récemment couvert du limon du Nil, et le mesurait ainsi dans sa marche égale et régulière, franchissant toujours, dit Elien, un espace d'une coudée à chaque mouvement. Clément d'Alexandrie nous rapporte aussi que l'ibis donna aux Égyptiens l'idée de la mesure et du nombre, et que c'est pour cela qu'il était consacré à Thoth, inventeur des sciences. C'est pourquoi aussi Hermès était représenté avec une tête d'ibis (Ἑρμῆς ἰβίμορφος). Cet oiseau, qui a disparu entièrement de ces contrées, a dû s'y trouver en grand nombre autrefois. On voit souvent dans les hiéroglyphes le pas de l'ibis et l'empreinte de ses pieds; l'espace qu'ils enferment est toujours, suivant le calcul de Jomard, de 0,231^m ou moitié de la distance indiquée par Elien. Le temple d'Hermopolis était donc autrefois consacré à Thoth, l'inventeur de l'arithmétique, de la géométrie, du système métrique, de l'astronomie, de la musique, de l'écriture et de la grammaire; et cette ville, cette partie de la vallée du Nil, a eu assurément une grande influence sur la civilisation de l'humanité.

Près d'Achmouneyn, un peu au nord de Minyeh, est situé *Taha-el-Amoudeyn* (c'est-à-dire Taha des colonnes) sur l'emplacement de l'antique *Ibeum* ou ville d'Ibis (1).

Hermopolis fut une des villes les plus peuplées de la moyenne Égypte, jusqu'à ce que l'empereur Adrien bâtit, vis-à-vis, sur la rive droite du fleuve, la grande cité romaine Antinoé (2); alors l'antique Hermopolis tomba en décadence, et la neuve Antinoé hérita de sa splendeur. L'œil est tout étonné d'apercevoir ici, au milieu des monuments qui s'harmonisent si bien avec le génie national, des constructions romaines s'élever sous un ciel étranger, semblables à des plantes exotiques transplantées sur les bords du Nil. Ce ne sont plus des colosses, des portes gigantesques ornées de magnifiques sculptures, mais de longues rues romaines, des colonnades, des arcs de triomphe, des thermes, des amphithéâtres et d'autres monumens étrangers à l'Égypte. Cette Rome égyptienne, sur les bords du Nil, produit le même effet, et exprime le

(1) Jomard, Descr. p. 7.
(2) Belzoni, Voy., I, p. 45.—Legh, Narrat., p. 35.
(3) Jomard, Descr., p. 18.

(1) Jomard, Descr., p. 11.
(2) Ibid., Descr. d'Antinoé, II, ch. XV, p. 2.

même caractère que, sous un ciel opposé, la Trèves romaine sur les bords de la Moselle. L'empereur Adrien avait voyagé en Egypte; il avait admiré Thèbes, s'était arrêté, plein d'étonnement, devant ses constructions colossales; et, de retour en Europe, il en avait fait bâtir de semblables dans ses provinces. Son favori Antinoüs s'étant noyé dans les eaux du Nil, il fit bâtir une ville romaine sur les bords du fleuve égyptien pour honorer sa mémoire, et la nouvelle ville s'appela, du nom du favori, *Antinoé, Antinoopolis* : le village Cheikh-Ababdé, situé près d'Ensené, s'élève aujourd'hui sur ses ruines. On avait alors besoin d'un point central pour garder la province de l'Égypte, et la possession d'Alexandrie ne suffisait plus; car cette ville ne satisfaisait qu'aux besoins de la marine. Abydos et Memphis étaient en ruines; Hermopolis tombait en décadence, et n'était plus située sur les bords du Nil. Les rois grecs, les Ptolémées, avaient élevé dans la Thébaïde une ville toute grecque, Ptolémaïs, comme Alexandre en avait bâti une sur le bord de la mer. L'orgueil d'Adrien voulut voir s'élever aussi une ville romaine en Égypte; il la fonda sur l'emplacement de *Besa*, antique cité égyptienne, et en fit le centre d'un nouveau nome. Le peuple avait travaillé, pendant des siècles, à élever les autres capitales de l'Égypte : l'empereur Adrien bâtit sa ville comme un particulier fait bâtir une maison, dans le style et le goût qui régnaient de son temps; et, en quatre ans, la ville impériale fut achevée (132 de J.-C., la 15e année de son règne). Les ruines d'Antinoé attestent encore aujourd'hui son ancienne magnificence; et ses trois temples, ses théâtres, ses arcs de triomphes, son cirque, ses deux hyppodromes, ses thermes, ses colonnades se montrent encore orgueilleux et debout au voyageur qui remonte le Nil. Des deux murs qui entouraient la ville, un existe encore. Antinoé fut la résidence et le centre du gouvernement sous les Romains, et elle le demeura encore sous les empereurs devenus chrétiens; on en fit alors un évêché, et elle resta la métropole de la Thébaïde jusqu'à ce qu'elle fût détruite par les Arabes. Aboulfeda et Macrizi vantent encore au moyen âge ses jardins; mais Edrisi nous rapporte que le sultan Salah-el-Dyn fit enlever les portes d'Antinoé pour en orner la porte ou *Bab Zoueyleh* au Caire. Selon Macrizi, il démolit aussi les murs d'Antinoé pour en bâtir sa nouvelle capitale. Cependant les ruines d'Antinoé présentent encore de grandes beautés d'architecture.

A l'est de cette ville, on voit, dans les flancs de la chaîne arabique, d'immenses carrières d'où on a tiré les pierres d'Antinoé; ces carrières sont très-larges et très-profondes. Des labyrinthes se prolongent dans l'étendue d'un quart de lieue, et ils sont remplis d'églises et de cellules.

2e Éclaircissement.

Partie septentrionale de la moyenne Égypte: Ouestany, Wostany ou l'Heptanomide* (1). *Système d'irrigation de la haute et moyenne Égypte.

La partie septentrionale de la Haute-Égypte, à laquelle les anciens donnaient le nom d'Heptanomide ou des sept nomes, à partir du grand canal, *Bahr-Yousef*, formait la moyenne Égypte. (D'autres auteurs, par exemple Strabon (2), disent qu'elle se composait de seize nomes: la Haute-Égypte en comptait dix, et la Basse-Égypte autant; ainsi suivant les temps, on divisait tantôt l'Égypte en vingt-sept nomes et tantôt en trente-six). La même division s'est maintenue jusqu'aujourd'hui depuis les Arabes et les sept nomes anciens : 1° l'Hermopolite, 2° le Cynopolite, 3° l'Oxyrhynchite, 4° l'Héracléopolite, 5° le Crocodilopolite, 6° l'Aphroditopolite, 7° le Memphite correspondent aujourd'hui aux provinces d'*Achmouneyn*, de *Behneseh*, de *Fayoum*, d'*Atfyh* et de *Giseh*. La seule différence c'est que le premier et le second nomes furent compris dans l'Achmouneyn, et le troisième et le quatrième nomes dans le Behnéseh. Les limites sont les mêmes aujourd'hui que dans l'antiquité.

Nous trouvons, dans cette contrée, beaucoup moins de monumens antiques que dans la Haute-Égypte, non qu'il n'en ait pas existé autrefois, mais parce qu'ils ont été plus exposés à la rage des dévastateurs. Le pays est tout couvert de débris (3) tellement dispersés et si méconnaissables, que nous ne pouvons plus nous arrêter pour les observer; mais, en beaucoup d'endroits, les hypogées et les souterrains nous indiquent l'emplacement des cités disparues de l'Heptanomide. Ces hypogées et ces carrières sont partout des preuves incontestables que des villes s'élevèrent autrefois dans leur voisinage.

(1) Jomard, Descr. de l'Heptanomide ant., Descr., II, chap. XVI, p. 1-77.

(2) Strabon, lib. XVII, ed. Tzsch., p. 478.

(3) Jomard, Descr. de l'Heptanom., p. 12 24.

Nous ne citerons ici que les hypogées les plus curieux de toute l'Heptanomide, les hypogées de *Beni-Assan*, *Speos-Artemidos* chez les anciens, situés à 12,800 mètres au nord-ouest d'Antinoé, et appelés ainsi du nom d'un grand village, aujourd'hui abandonné (1). Le village est bâti sur des buttes formées par les décombres de l'ancienne ville; les souterrains sont creusés dans la chaîne arabique, au-dessus du village, et ils ont été décrits en détail par Hamilton. On en voit trente très-grands, parfaitement bien taillés, sculptés et peints; leur nombre augmente tout près du village, au nord, et les roches de la montagne sont remplies d'excavations. Les roches se composent de calcaire numilite, et leurs flancs s'élèvent à 2 ou 300 pieds de hauteur. Au pied sont amoncelées des buttes de sable apportées par le vent d'est; ces sables recouvrent maintenant le sol cultivable voisin à une épaisseur de 15 à 18 pieds, et ont changé ainsi la contrée en désert. Une douzaine de ses excavations sont couvertes de peintures (2) égyptiennes très-importantes, bien conservées, fraîches encore et endommagées seulement çà et là à plaisir par les Mamelouks. La plus intéressante est celle qui est creusée plus au nord : les plafonds sont ornés de sphères célestes, comme à Thèbes et à Lycopolis; les piliers qui supportent le ciel ressemblent à des tiges de roseaux ou à des troncs de palmiers liés en faisceau, espèce de colonnes qui porte le vrai caractère égyptien. On y trouve aussi des colonnes cannelées semblables aux colonnes grecques; celles-ci trouveraient donc ici leurs formes élémentaires et analogues, de même que les chapiteaux doriens et corinthiens les trouvent dans les chapiteaux dactyliformes. La plupart des tableaux représentent des scènes de la vie domestique, comme on le voit ordinairement dans les hypogées, par exemple, dans ceux d'Elethyia. On trouve beaucoup d'ornements exécutés dans le style étrusque; et, ce qui est très-remarquable, les dessins présentent des lignes sinueuses et des contours très-gracieux. L'un des plus grands hypogées renferme une salle de 60 pieds de longueur et 40 de hauteur, à l'extrémité méridionale de laquelle sont pratiquées dix-sept petites chambres. Des dix colonnes qui soutenaient le ciel, quatre sont aujourd'hui renversées, etc.

(1) Jomard, Descr. de l'Heptanom., p. 24.—Legh, Narr., p. 34.— Hamilton's, Ægyptiaca.

(2) Ibid., p. 26, pl. 64.

Behnéseh (1) est situé plus bas, sur la rive gauche du Nil, près du canal de Joseph, à l'emplacement de l'antique *Oxyrhynchos*. Ce lieu est tout couvert par les sables; une seconde ville plus récente et les maisons même du village moderne de Behnéseh sont aussi enfouies aujourd'hui. Les sables s'avancent toujours de plus en plus; et, à mesure qu'ils envahissent ces contrées, elles sont de plus en plus exposées aux invasions des Bédouins; car jusqu'où s'étendent les sables, s'étend aussi le domaine des Arabes nomades. Cette contrée de l'Heptanomide a beaucoup perdu de sa fertilité primitive par l'envahissement des sables du désert; et, sans le canal de Joseph, le désert aurait apporté ses solitudes jusque sur les bords du Nil. On trouve beaucoup de fragmens de colonnes dans les buttes de décombres. La ville avait reçu son nom grec de l'*oxyrhynchos*, poisson à la tête allongée et pointue, qu'on voit souvent représenté sur les tableaux égyptiens et sur les rouleaux de papyrus. Il ne fut assurément introduit dans la symbolique que comme emblème de l'eau douce du Nil; en effet, comme il ne pouvait arriver près de cette ville qu'avec l'eau du canal de Joseph, son image semblait rappeler la nécessité d'entretenir ce précieux ouvrage. Par un malentendu qui leur était si ordinaire, les Grecs bâtirent là-dessus une fable, et dirent que ce poisson recevait, en ce lieu, les honneurs divins. Le nom égyptien de cette ville était sans doute le nom cophte *Pemxje*, dont les Arabes ont fait *Behnese* ou *Bahnasa* (2). Ce lieu fut fameux, au commencement du cinquième siècle, par ses monastères et ses miracles. Selon Palladius (407) et Rufinus (410), tous les édifices résonnaient du chant des moines; temples, palais, tout était plein de moines; l'intérieur de la ville contenait douze églises, et autour s'élevaient un grand nombre de monastères; la ville contenait 5,000 moines, et les couvens extérieurs à peu près autant. Les aumônes et les bienfaits de l'évêque de cette ville y attirèrent, dit-on, 10,000 moines et une fois autant de nonnes. C'était dans le temps où l'Égypte avait plus de moines que les armées des rois ne comptaient de soldats, alors que la Thébaïde était entourée de monastères et que les miracles s'y faisaient par milliers; les miracles se répan-

(1) Jomard, Descr. de l'Heptanom., p. 55.

(2) Ægyptior, Monachor. Historia, sive Paradisus in Ecclesiæ Græcis monumenta, Lutet., 1636, p. 176; et Cod. Theodos., V, p. 323. Lips., 1736.

dirent de même en Europe avec le goût de la vie monastique, du troisième au quatrième siècle. Nous avons vu plus haut que les Nubiens vinrent à Bebnéseb au secours des Grecs, lorsque les Arabes firent leurs premières invasions. Mais bientôt les Musulmans, vainqueurs, changèrent tout en ces lieux, et il ne resta plus qu'un pauvre village à la place de la cité populeuse d'*Oxyrynchos*.

Ahnas (1). L'antique *Heracleopolis-Magna* était située encore plus au nord, dans l'Heptanomide, à l'entrée du Fayoum : c'était autrefois une très-grande ville dont on s'étonne de ne plus trouver les ruines. Située près du plus grand canal de l'Égypte, à l'endroit où il touche de plus près au désert libyque, c'est-à-dire à l'endroit où Typhon vaincu fut obligé de se retirer, cette ville était naturellement consacrée à l'Hermès égyptien, divinité qui présidait à la construction des canaux. La ville et la province devaient toute leur prospérité au grand canal. Or, les eaux de ce canal étaient entraînées, à travers la gorge de la vallée, dans l'ancien lac de Mœris, et ce fait a probablement donné lieu aux querelles violentes qui divisèrent autrefois le nome héracléotique et celui d'Arsinoé; de là vint aussi l'inimitié des Héracléopolis pour les crocodiles, animaux sacrés (2) dans le lac Mœris, et c'est pourquoi ils honoraient l'ichneumon que les anciens regardaient comme l'ennemi des crocodiles.

Beny-Souef, qui a donné son nom à la province où elle est située, s'élève près du Nil, sur la même latitude qu'Ahnas, à un endroit où le Nil coule tout près (3) du pied de la chaîne arabique, comme dans presque toute la moyenne Égypte : le fleuve ne laisse ainsi qu'à l'ouest d'espace cultivable, et ce sont les plus fertiles et les plus larges champs (4) de toute l'Égypte. L'irrigation du pays, variée par un grand nombre de rapports locaux, devenant ici plus compliquée, nous jetterons un coup d'œil en ce lieu sur le système général de l'irrigation de l'Égypte.

Les canaux sont les monumens les plus anciens de l'Égypte; ils rendirent le sol propre à la culture; et, près d'eux, furent bâties des cités immenses et populeuses; sans eux, l'Égypte ne se serait jamais élevée à une population si extraordinaire. Ils sont du plus haut intérêt pour l'histoire du passé, et en même temps de la plus grande importance pour les besoins du présent.

Des deux côtés du Nil, court une bande de terre de 2 kilomètres de largeur, et qui est toujours plus élevée que les grandes eaux; elle est formée par le limon (1) que le Nil amoncèle toujours de plus en plus sur ses rives. Près de chaque village, cette bande de terre est arrosée par un canal particulier; on emploie aussi le secours des bras et des machines pour élever l'eau. Bien différente est la contrée qui s'étend à partir de cette bande de terre jusqu'au pied de la chaîne libyque : elle est disposée par ses pentes sur deux plans, l'un à l'ouest, l'autre au nord, et suivant en tout la pente des eaux du fleuve. La pente à l'ouest est si importante, que le sol est de 2 mètres plus bas que les hautes eaux; aussi, dans l'inondation, le Nil remplit cette pente comme un lac ou une mer. La cause de cette pente est que la bande de terre qui court le long du Nil et le lit du fleuve lui-même se sont successivement élevés, tandis que cette partie de terrain, placée loin de l'action du fleuve, ne pouvait le faire dans la même proportion.

Cette disposition du pays sur deux pentes, l'une à l'ouest, l'autre au nord, a rendu nécessaires deux espèces de canaux (2) dans la Haute-Égypte : 1° les *grands canaux* qui conduisent l'eau du Nil à l'ouest jusqu'au pied de la chaîne libyque, de sorte que les terres les plus éloignées peuvent être aussi bien fertilisées, lorsque les canaux sont bien entretenus; 2° les *petits canaux* qui forment les rameaux des grands.

Cette double pente naturelle de la vallée du Nil fait que les eaux se répandent partout d'elles-mêmes, et qu'il ne reste plus à l'homme qu'à les y retenir le temps nécessaire à la fécondation du pays. Pour obtenir ce résultat on a barré les canaux d'irrigation, de distance en distance, par des digues transversales qui coupent obliquement les vallées, et vont s'appuyer au Nil. Les eaux, que le cours conduit contre la digue, refluent jusqu'au niveau du Nil, d'où elles sont venues, de sorte que, entre le Nil et la digue, se forme un lac qui présente une largeur plus

(1) Jomard, Descr. de l'Heptanom., p. 60.

(2) Strabo, XVII, p. 580, ed. Tzsch.

(3) P.-D. Martin, Description hydrographique des Provinces Beny-Soueyf et de Fayoum, Descr. de l'Égypte, a. N., p. 111.

(4) Belzoni, Voyage, II, p. 142.

(1) Girard, Mémoire sur l'agriculture de la Haute-Égypte, Décade égyptienne.

(2) Martin, Descr. hydrographique.

ou moins grande (1). Lorsque cet espace est suffisamment arrosé, on ouvre la digue contre laquelle s'appuyaient les eaux, et alors elles se déversent dans la prolongation du canal, au-dessous de la digue; mais à une certaine distance, elles sont de nouveau arrêtées par une seconde digue semblable à la première. Le second espace et successivement toute la contrée se trouvent ainsi arrosés. Ces digues transversales, disposées de distance en distance en aval du fleuve, vont ainsi d'un village à l'autre, de sorte que, pendant l'inondation, tous les villages communiquent entre eux par les digues. A l'époque du débordement, toute la vallée de la Haute-Égypte présente l'aspect d'une suite d'étangs ou de petits lacs disposés par échelons l'un derrière l'autre, en amont du fleuve, dans un ordre opposé à ceux qui devraient produire un dessèchement.

Lorsque la vallée du Nil devient plus large, comme sur la rive gauche de la moyenne Égypte, depuis Syout jusqu'à l'entrée du Fayoum, le système de canalisation est sensiblement modifié. On trouve ici un grand nombre de grands canaux tracés parallèlement au cours du fleuve, et destinés à arroser immédiatement, même dans les faibles inondations, l'espace compris entre eux et le Nil, sans le secours de grandes digues transversales. Ces canaux ressemblent à des bras du Nil qui versent leurs eaux entre de petites digues secondaires.

Les plus grands de ces canaux parallèles sont connus sous le nom *Bahr-Yousef* et *Bahr-Bathen* (2); ils s'étendent du sud au nord, et Gibert, d'Anville et les autres géographes antérieurs qui ne connaissaient pas bien le Fayoum, ont pris leur extrémité septentrionale pour le lac Mœris. Le Bahr-Yousef est représenté sur les cartes modernes comme un canal creusé en ligne droite, dans une étendue de 36 lieues, depuis Meylaouy jusqu'à l'entrée du Fayoum; mais ce prétendu canal n'est autre chose qu'une ancienne branche du Nil aussi sinueuse que lui, et présentant une largeur moyenne de 100 mètres. De même que le Nil actuel baigne le pied de la chaîne arabique, de même ce canal, qui est l'ancien lit du Nil avant qu'il ne se fût déplacé à l'est, cotoie le pied de la chaîne libyque, et va se jeter au nord-ouest dans le Fayoum. Son lit est partout plus bas que la plaine, dont l'horizon est moins élevé que le niveau des grandes eaux. A l'époque du débordement, ce canal de Joseph communique avec les autres canaux parallèles, et couvre, avec eux, les terres situées entre le désert libyque et le Nil.

Le *Bahr-Bathen* porte improprement ce nom; tous les canaux parallèles au Nil sont appelés en arabe *Bathen, le milieu, le ventre,* parce qu'ils sont situés entre les fleuves et la chaîne libyque. On l'appelle proprement *Fyad* pour le distinguer des Bathen plus petits (1) qui n'ont tous que quelques lieues de longueur, et se trouvent en très-grand nombre dans la province de Beny-Souef. La contrée qui les sépare est coupée, suivant leur grandeur et leur éloignement, par plusieurs digues, grandes, moyennes ou petites; onze grandes digues, par exemple, traversent la vallée, seulement dans la province de Beny-Souef; ces grandes divisions sont en outre séparées en petits territoires par une infinité de digues plus petites, qui s'étendent du Nil jusqu'aux monticules sur lesquels sont situés tous les villages.

Ces canaux et les champs intermédiaires qui s'emplissent pendant l'inondation, doivent ensuite écouler leurs eaux pour livrer les terres à l'agriculture. Ce dessèchement (2) s'opère en coupant, à l'automne, les digues qui ont servi, au printemps, à élever les eaux : l'eau se retire ainsi vers le Delta, d'où elle s'écoule ensuite vers les marais et les Maremmes de la côte. De cette manière, toute la haute et la moyenne Égypte peuvent toujours être inondées et fécondées, que l'inondation soit abondante ou médiocre; mais pour cela il est nécessaire d'entretenir avec le plus grand soin ce système de canaux; ainsi, par exemple, l'ensablement des premiers canaux met à sec les vastes terres situées derrière; d'un autre côté, l'engorgement des canaux fait que le fond se crevasse et produit des chutes d'eau et des cataractes qui augmentent leurs ravages dans une rapide progression. Le gouvernement de l'Égypte s'est presque entièrement abandonné jusqu'ici ce système d'irrigation; ainsi il n'est pas étonnant que la haute et la moyenne Égypte, malgré leur fertilité accidentelle, nous apparaissent aujourd'hui désolées, pauvres et dépeuplées, si nous leur comparons à l'époque de son antique prospérité.

(1) Girard, Observ. sur la vallée d'Égypte et sur l'exhaussement séculaire cal. sal., I.

(2) Martin, Descr. hydrographique, etc.

(1) Voyez leur description, dans Martin.

(2) Girard, Observ., etc.

3ᵉ Éclaircissement.

El-Fayoum, le Bahr-Yousef et le Birket-el-Keroun; l'ancien nome Arsinoïte, le Labyrinthe et le lac Mœris.

Le Fayoum forme un bassin semblable à une île, large, presque rond et séparé du reste de la vallée du Nil; c'était le nome Arsinoïte si fameux dans l'antiquité, presque entièrement oublié dans le moyen âge et dans les temps modernes, et découvert comme une seconde fois au commencement de ce siècle par les savans de l'expédition française. Entouré de tous côtés de la chaîne libyque et des déserts de Libye, accessible seulement du côté de la vallée du Nil, par une étroite entrée, ce nome forme un tout naturel et un tout politique séparé des autres par la nature. Après la conquête, les Arabes étaient déjà maîtres depuis un an de la vallée du Nil, qu'ils n'avaient pu encore découvrir le Fayoum (1). L'expédition française s'empara aussitôt de cette contrée, parce qu'elle connaissait la fertilité de ce sol, et toute l'importance de cette position pour s'assurer la haute ou moyenne Égypte. Les hommes qui firent alors le plus pour la science sont : Girard qui étudia l'agriculture du Fayoum (2), Jomard (3) qui s'occupa de la géographie et des antiquités, et eut le bonheur de déterminer la position du lac Mœris des anciens (4), celle de l'antique Arsinoé, et de retrouver les ruines du fameux Labyrinthe (1799). Il était secondé dans ses recherches difficiles par Bertre et Caristie. Après la victoire du général Kléber à Heliopolis sur les Osmanlis, et surtout après la reprise du Caire, en Avril 1800, la sécurité régna de nouveau en Égypte, et l'institut, établi au Caire, s'occupa enfin systématiquement de la chorographie et des antiquités de l'Égypte; les hydrographes furent alors chargés d'étudier le régime du Nil, et l'ingénieur Martin parcourut, dans ce but, la province Beny-Souef et le Fayoum. Il fit le tour du lac Mœris et contribua à la rectification de la carte de cette province (5); mais le peu de temps dont il pouvait disposer ne lui permit pas de faire toutes les observations qu'il aurait souhaité. D'autres voyageurs parcoururent depuis cette terre jusque-là inconnue, et Belzoni nous apporte encore ici le tribut de ses observations (1). Nous sommes donc en état d'étendre sur ce sujet, comme sur presque toutes les parties de l'Égypte, le champ de la géographie scientifique.

Quoique le Fayoum ait aussi beaucoup perdu, comme toute l'Égypte, par l'avancement des sables, il est encore cependant l'une des contrées les plus fertiles du monde (2). Il produit en abondance de l'orge, du riz et des légumes de toute espèce. Il est ombragé par des bois de dattiers, d'oliviers, des bosquets de rosiers qui fournissent d'essence de roses les contrées les plus lointaines de l'Orient. On y cultive encore le lin, l'indigo, le chanvre, le safran, le coton, le tabac et la canne à sucre; on y trouve même des vignes qu'on ne rencontre dans aucune partie de l'Égypte; la figue, le cactus, la pêche, l'abricot, la prune et toutes les autres espèces de fruits y viennent en abondance. Cependant le Fayoum est souvent dans la disette et la pauvreté la plus affreuse, parce qu'il est plus exposé que les autres provinces de l'Égypte aux invasions des Bédouins des déserts de la Libye. Lorsque l'inondation qui féconde le pays est très-forte, toute communication est interrompue pendant deux ou trois mois avec le reste de l'Égypte. Cet isolement complet est pour les tribus de Bédouins le signal du pillage (3). Le seul moyen de remédier à ce danger serait de construire une route toujours au-dessus du niveau des plus grandes eaux, et qui irait du Nil, près de Beny-Souef, jusqu'aux villages *Haouarah* et *El-Lahoun* à l'entrée de Fayoum : Martin en avait donné le plan : par ce moyen on aurait toujours des forces à opposer à ces invasions désastreuses.

Une seule gorge forme l'entrée par laquelle on pénètre de la vallée du Nil dans le bassin d'El-Fayoum, et c'est par cette gorge que le canal de Joseph y arrive; à son ouverture dans l'intérieur même du ravin, est situé, sur la rive sud-ouest du canal, le gros bourg *Haouarah-el-Kebyr*, et, sur la rive nord-est, le village *El-Lahoun*; ces deux villages communiquent entre eux par un pont à trois arches près duquel se trouvent plusieurs réservoirs pour régulariser les masses

(1) Herbelot, Bibl. orient., p. 350.

(2) Girard, Mém. sur l'agric. du Fayoum.

(3) Jomard, Descr. des ant. du nome Arsinoïte, etc., Antiq., Desc., II, ch. XVII, p. 1-50.

(4) Jomard, Mém. sur le lac Mœris, Ant., Descr., II, p. 79.

(5) Martin, Description hydrographique des provinces du Beny-Souef et de Fayoum, état moderne, II, planches, Atlas topograph., 18, 19, 20, 21.

(1) Belzoni, Voy. II, p. 142-162.

(2) Jomard, Descr., p. 2.

(3) Martin, Descr. hydrograph.

d'eau qui pénètrent dans le Fayoum. Nous appellerons ce lieu *la gorge d'El-Lahoun* (1); elle est située à 4 lieues 1/2 à l'ouest-sud-ouest de Beny-Souef, sur la frontière de la province isolée El-Fayoum. En s'avançant à l'ouest, à travers cette gorge transversale de la chaîne libyque, entre les deux villages que nous venons de nommer, on aperçoit une très-grande plaine qui forme la province de Fayoum. La configuration de cette plaine a cela de particulier que sa pente la plus profonde n'est pas au milieu; mais qu'elle présente, au contraire, en ce lieu, une croupe un peu élevée formant un plateau peu convexe qui s'étend à l'ouest. Cette éminence plane présente deux dégradations doucement inclinées, l'une au nord et remplie en grande partie par le *Birket-el-Keroun* ou lac de Keroun (Mœris); l'autre s'abaisse au sud. Sur cette ligne culminante (2) qui s'étend à l'ouest et domine la dégradation du nord et celle du sud, est construit un canal qui conduit depuis le pont jeté à l'entrée de la gorge d'El-Lahoun jusqu'au centre de la province, à la capitale *Medynat-el-Fayoum* (et par abréviation Médina, *la ville*). Ce canal conserve jusque-là le nom de Bahr-Yousef, traverse la ville, et se sépare à son extrémité occidentale en un grand nombre de petits canaux qui partent comme des rayons dans toutes les directions, et répartissent les eaux sur les terres des différens villages; la plaine en est ainsi également couverte aussi bien que la dégradation du sud et celle du nord. Ce grand canal est ainsi plus élevé que le sol de la province du Fayoum. Il est creusé dans un lit de roches, et l'on voit avec étonnement, pendant les basses eaux, qu'il a été ainsi pratiqué de main d'homme. L'eau du Nil doit donc avoir une pente jusqu'à cette croupe du Fayoum. Il aurait été impossible de creuser ce canal sans avoir auparavant levé le nivellement du pays (3). Les anciens Égyptiens connaissaient cet art, car ce canal est incontestablement l'œuvre d'une haute antiquité; les ruines des monumens que l'on voit encore sur ces deux rives en sont une preuve.

Près du village El-Lahoun s'élève, à l'entrée de la gorge, une pyramide (4) bâtie en roche calcaire et recouverte de briques. Sa base, placée sur une butte factice, a 60 pieds de longueur de chaque côté. Elle a encore 60 pieds de hauteur (1), mais elle est très-délabrée. Les briques dont elle est construite ont chacune 12 à 16 pouces de longueur (40 centimètres, selon Jomard), et 5 à 6 pouces d'épaisseur (21 centimètres). On peut lui appliquer assez justement l'inscription de la pyramide du roi Asychis, rapportée par Hérodote : « J'ai été construite en briques faites avec le limon du fond du lac. » Au nord-est de cette pyramide, le versant de la chaîne libyque s'élève en un large plateau qui sépare le bassin occidental de Fayoum du bassin oriental de la vallée du Nil. Le village El-Lahoun a une situation très-importante, près d'une grande digue qui fait refluer l'eau du Nil. Il nous paraît occuper l'emplacement de l'ancien *Ptolemaïs-Portus* ou de *Ptolemaïdon-Arsinoïtum*, cité sur la carte de Théodose (2), et autrefois situé à la distance de 6 milliaires d'Héracléopolis, aujourd'hui Ahnas. Jomard rapporte à la construction de cette digue l'inscription grecque du rouleau de papyrus trouvé à Gysch, en 1776. Cette inscription est conservée dans le musée Borgia, et elle contient la liste et les noms d'un grand nombre d'ouvriers qui travaillaient à une digue et à deux canaux (*fossa Phogemeos* et *Argalidias*). C'est probablement en ce lieu qu'on doit chercher ces travaux. Vis-à-vis El-Lahoun, sur le côté occidental du prolongement du Bahr-Yousef, est situé le village Haouarah-el-Kebyr, avec le pont que nous avons déjà cité. A 8,000 mètres au nord-ouest, se trouve, sur la même rive du fleuve, le village *Haouarah-el-Soghayr*.

Près de ce village se trouve un pont de dix arches (3), parallèle au Nil, et qui, dans les basses eaux, tient lieu d'une digue, car ses fondations sont alors au-dessus du niveau des eaux du Bahr-Yousef. Dans les grandes eaux, les flots se précipitent à travers les arches et tombent, de l'autre côté, d'une hauteur de 7 mètres. Ce point, le plus élevé de toute la province, est un peu plus bas qu'El-Lahoun, à l'est, à l'endroit où le Bahr-Yousef pénètre dans la gorge. C'est là probablement qu'il faut chercher les portes (écluses?) qui, selon les anciens auteurs, réglaient l'entrée et la sortie des eaux du Nil dans le lac Mœris.

Dans le voisinage de ce lieu, si important dans

(1) Jomard, Desc. du nome Arsinoïte.

(2) Martin, Descr. hydrograph., p. 205. — Jomard, Descr., p. 1. — Girard, Observ., p. 203.

(3) Jomard, Descr., p. 2.

(4) Jomard, Descr., p. 41.

(1) Belzoni, Voy., II, p. 143.

(2) Jomard, Descr., p. 11 et 23.

(3) Jomard, Descr., p. 10.

l'ancien système de canalisation de cette contrée, on voit une seconde pyramide (1) au nord du village Haouarah-el-Soghayr, et, tout autour, gisent d'immenses débris qu'on a reconnus pour les ruines de l'ancien Labyrinthe. Cette pyramide est beaucoup mieux conservée que la première; l'aiguille seule en est un peu endommagée. Les français l'ont appelée, pour la distinguer des autres, la pyramide du Labyrinthe, et nous lui conserverons ce nom. Elle s'élève à 8,116 mètres de la première (2); elle est quadrangulaire; chaque côté porte 110 mètres de longueur à la base, et la pyramide a 60 mètres de hauteur perpendiculaire. Les arêtes sont en pierre, le reste en briques cuites au soleil, et dont la forme indique le talus de la pyramide. Ces briques sont formées d'argile mêlée de paille hachée et saturée d'un mortier de chaux. Malus pénétra, par une galerie souterraine, dans l'intérieur de la pyramide, où il trouva une source salée et un sarcophage. Elle s'élève, à l'extrémité occidentale de la gorge, sur la saillie du plateau de roches calcaires de la chaîne libyque, et cependant, selon Belzoni, elle n'est qu'à 30 pieds au-dessus du niveau du canal (3). La route de Beny-Souef à Médina, capitale du Fayoum, passe au pied de cette pyramide, au sud. De cette position s'ouvre une vue magnifique sur tout le bassin du Fayoum, coupé par une foule de canaux, parsemé de bourgs et de villages, situés çà et là, entre des champs de verdure, des bosquets d'arbres fruitiers et de palmiers. Cette campagne délicieuse forme un contraste frappant avec l'aride Libye qui l'entoure, et le spectateur est saisi d'une émotion solennelle quand il songe que la main de l'homme, en creusant des canaux, fit sortir ce jardin enchanté du sein du désert. Au nord et à l'ouest de cette pyramide, Bertre et Jomard découvrirent, en 1799, les grandes masses de débris qu'on a reconnus (4) depuis pour les ruines du Labyrinthe des anciens, situé à 100 stades d'Arsinoé, selon Strabon (5). Elles occupent un espace de 300 mètres de longueur sur moitié de largeur; c'est un grand parallélogramme entouré d'une enceinte au nord et tout ouvert au sud. La plus grande partie est enfouie sous le sable et les décombres; mais partout s'élèvent des débris de fûts de colonnes, des fragmens de granit, de syénit et d'autres matériaux précieux qui nous indiquent aujourd'hui l'emplacement de ce merveilleux édifice. Il a été impossible, jusqu'à présent, de donner le plan de ce monument, d'après les débris informes qui en restent. Nous renvoyons ici aux preuves apportées par Jomard, pour démontrer l'identité de la situation de ces ruines avec celle de l'ancien Labyrinthe, telle qu'elle nous est donnée par Hérodote, Diodore, Strabon et les auteurs postérieurs; on peut aussi consulter le premier essai de Letronne, où cet auteur a cherché de retrouver le plan de la disposition générale du Labyrinthe, d'après les passages classiques des témoins oculaires (1).

La position de l'ancien Labyrinthe et de la pyramide n'est pas seulement importante sous le rapport archéologique, elle l'est encore sous le rapport physique, géographique et historique. En effet, c'est dans leur voisinage que se trouvent les restes du canal le plus merveilleux de l'antiquité. La surabondance des eaux du Nil se déverse par le pont à dix arches, comme nous l'avons observé plus haut, du canal actuel de Joseph, dans un canal ordinairement desséché aujourd'hui, creusé de main d'homme dans le rocher, et le plus colossal de tous les travaux de l'ancienne Égypte. On l'appelle aujourd'hui le *Bahr-Belama*, c'est-à-dire *le fleuve sans eau*. Quelque large que son lit apparaisse encore aujourd'hui, on voit qu'il est rempli de limon à une hauteur de 7 mètres. Il était donc autrefois très-profond, et il a encore en ligne droite 35,000 mètres de longueur. Pendant l'inondation, la surabondance des eaux coule dans son lit, au nord, jusqu'au village Tamyeh; et, de là, elles vont se verser, deux lieues plus loin, dans le lac. Ce Bahr-Belama forme donc encore aujourd'hui la communication septentrionale entre le canal de Joseph et le grand lac *Birket-el-Keroun* (2). TAMYEH, situé à deux lieues de l'extrémité orientale de ce lac, est le point le plus septentrional du Fayoum; il est à quinze lieues et demie du Caire, et c'est le premier village que l'on rencontre en allant de cette capitale à travers le dé-

(1) Jomard, Descr., p. 11.
(2) Martin, Descr. hydrograph., p. 25.
(3) Belzoni, Voy., II, p. 144.
(4) Jomard, Description des ruines, avec la description du Labyrinthe. — Martin, Descr. hydrograph.
(5) Strabo, XVII, p. 580, ed. Tzsch.

(1) Letronne, Essai sur le plan et la disposition générale du Labyrinthe d'Égypte, d'après Hérodote, Diodore de Sicile et Strabon, dans Malte-Brun, Nouvelles Annales des Voyages, VI, p. 133-154.
(2) Jomard, Descr., p. 10. — Martin, p. 205.

sert, dans le Fayoum. A l'ouest du village, on aperçoit les traces d'un ancien lac, et le sol prouve que le lac Mœris s'étendait autrefois jusque-là et qu'il touchait immédiatement au Bahr-Belama. Ce canal appartenait ainsi évidemment au système du lac Mœris (1), et on pouvait le considérer comme le bras oriental. Cette supposition confirmerait ce qu'Hérodote (2) nous rappelle de ce lac, lorsqu'il nous dit qu'il s'étendait du sud au nord et non pas de l'est à l'ouest, comme le bras occidental actuel du lac Mœris, devenu beaucoup plus petit aujourd'hui et appelé, par les Arabes, *Birket-el-Keroun*.

Lorsqu'Hérodote nous affirme que le lac Mœris a été creusé de main d'homme, il ne faut entendre que *sa communication orientale avec les eaux du Nil*, c'est-à-dire le *Bahr Belama*, et un seul coup d'œil suffit alors pour justifier l'assertion de l'historien grec ; mais il serait impossible d'ajouter foi à ce témoignage si on le rapportait, comme autrefois, à tout le bassin du lac. En effet, où aurait-on transporté les 320 milliards de mètres cubes des terres produites par cette excavation (3) ?

Des calculs plus exacts, des considérations géologiques et physiques confirment ainsi les anciennes données, et souvent il ne faut que se placer à un point de vue juste pour reconnaître la vérité des assertions d'Hérodote, trop souvent accusé d'invraisemblance, et qui, bien souvent, n'est faux que lorsqu'il n'est pas compris. Mais revenons maintenant au village *Haouarah-el-Soghayr*, qui est comme la clef du système de canalisation du Fayoum.

Non loin de ce village et de l'entrée du Bahr-Belama est situé le village El-Hasbeh, près duquel commence un second canal (4) creusé aussi de main d'homme, sur des dimensions encore plus grandes, et qui, comme le précédent, s'étend à l'ouest. Au nord de ce canal se trouve, dans la direction des villages *Defennoué* et *Sedmoueh*, une digue colossale, construite en pierres et de 7, 000 mètres de longueur (8, 500, selon Martin), très-forte et très-élevée ; elle a été bâtie, avec le plus grand soin, en pierres et en briques, souvent restaurée, probablement par les sultans Fatimites, pour la dernière fois : mais son origine remonte assurément à la plus haute antiquité. Pendant l'inondation elle refoule l'eau du Bahr-Yousef et jette la surabondance de ses eaux dans ce grand canal appelé *Bahr-el-Wady*, et qui pourrait bien être appelé *canal de l'Ouest*, par opposition au *canal du Nord*, qui s'avance vers Tamyeh, au nord, et s'éloigne du premier à angle droit. Le *Bahr-el-Wady* a 60, 000 mètres de longueur, 16 à 17 mètres de profondeur, près d'El-Aryn, et 200 de largeur (1); son lit est encombré de limon à une profondeur de 6 mètres, ce qui est une preuve incontestable de sa haute antiquité. Il se dirige toujours à l'ouest, pendant six lieues, jusqu'au village *Abou-Gondir* (Abou-Kandyl); puis il tourne subitement au nord et près du village Nazleh, il a 400 mètres de largeur et 10 à 14 mètres de profondeur. De là, ses eaux s'écoulent à la rive méridionale du grand lac ou du *Birket-el-Keroun*. Ces deux grands bras, dirigés au nord et à l'ouest, creusés par les anciens, dans un sol de roche calcaire, conduisaient ainsi, il y a des milliers d'années, la surabondance des eaux du fleuve dans le lac Mœris.

L'ensablement du Nil et des canaux, la diminution de leurs eaux changèrent ces grands travaux avec le temps. Le cours occidental du fleuve perdit peu à peu de son importance, et plus tard il conduisit les eaux du Nil dans le bassin de la Libye; mais, entre ces deux bras dirigés au nord et à l'ouest, on pratiqua depuis un canal beaucoup plus petit, qui part d'*El-Hasbeh* en ligne diagonale, traverse, comme nous l'avons vu, la ville de Médina, puis se sépare en un grand nombre de petits canaux dont nous avons parlé plus haut. Un bassin de briques, construit du temps des Arabes, situé à 14,000 mètres au nord-ouest de la capitale, près du village *Abou-Kesch* (2), réunit le surplus des eaux et sert de réservoir pour la saison de la sécheresse; il est ainsi, pour la contrée, en petit, ce que le lac Mœris était, en grand, dans l'antiquité.

Cet aperçu général de cette curieuse contrée nous explique encore la nature du sol et toute la culture; au milieu est la nouvelle capitale.

MEDINAT-EL-FAYOUM, c'est-à-dire la ville du Fayoum; *Crocodilopolis*, *Arsinoé*. Elle est située sous le 28° 41' 9" long. orient. du méridien de Paris et le 29° 28' 48" lat. nord, selon les observations de Martin (3), au milieu de cette contrée

(1) Jomard, Descr., p. 27.—Martin, p. 233.
(2) Hérodote, p. 149.
(3) Jomard, Mémoire, 1, c., p. 98.
(4) Ibid., Desc., p. 9.

(1) Martin, Descr. hydrograph., p. 217.
(2) Jomard, Descr., p. 9.
(3) Martin, Descr. hydrograph., p. 206.

fertile que le système de canalisation met dans une entière dépendance de la capitale ; à l'ouest de la ville, les canaux principaux se séparent en rayons pour fertiliser le pays ; mais ils sont pourvus, au point de départ, de portes et d'écluses, et c'est l'autorité de la ville qui fait la répartition de l'eau. Jomard assure que ce partage a toujours lieu avec égalité et justice. Médina (1) compte aujourd'hui 5,000 habitans, parmi lesquels il n'y a que très-peu de chrétiens ; elle s'élève au milieu de jardins et de bosquets délicieux, et un grand nombre de mosquées et d'écoles embellissent cette ville riche et florissante ; on y voit cinq ponts. Les chrétiens habitent plus au nord-ouest, dans le voisinage de Fydymyn où ils cultivent beaucoup la vigne, sans cependant faire beaucoup de vin. Belzoni a visité aussi ce village, et il prétend (2) qu'il occupe l'emplacement de l'ancien Labyrinthe, parce qu'il a trouvé beaucoup de débris et de ruines. Il appelle ce lieu Fedmin-el-Kounois, c'est-à-dire le lieu des églises. Un petit canal qui s'embranche dans le Bahr-Yousef, le sépare en deux parties, dont l'une est habitée par des musulmans, l'autre par des chrétiens cophtes, qui vivent entre eux dans la plus grande amitié. Ces chrétiens sont très-pauvres ; ils possèdent un manuscrit d'une partie de la Bible, et ils le conservent comme une relique. Une tradition rapporte que trois cents églises s'élevaient autrefois dans cette contrée, et que les musulmans les démolirent pour en bâtir leurs habitations. Ce fait conduisit encore Belzoni à la supposition, non confirmée encore, que les ruines de ce lieu étaient les débris de l'ancien Labyrinthe.

Les produits du pays donnent à la capitale beaucoup d'aisance. L'eau de rose seule qu'on y distille (3) y amène des sommes immenses ; le commerce la transporte dans toute l'Égypte ; on en parfume tous les divans, et à chaque visite distinguée on en répand en l'honneur de son hôte. Cette ville est en outre la résidence d'un gouverneur.

La ville actuelle fut bâtie, en grande partie, sur les ruines de l'ancienne Crocodilopolis, à laquelle Ptolémée-Philadelphe donna le nom d'Arsinoé, en l'honneur de sa sœur (4). Hérodote et les autres historiens ne nous disent que très-peu de chose de l'ancienne Crocodilopolis elle-même ; Diodore ne la nomme pas. Les Cophtes lui ont conservé le nom d'Arsinoé ; mais depuis la conquête des Arabes ce lieu fut toujours appelé *Medinat-el-Fayoum* (1). Ce nom rappelle assurément l'appellation antique : *Piom* (2) (*Fiom* dans Marcet, *Phiom* dans Quatremère) a en cophte le même sens que *Bahar* en arabe. Ce mot exprime ainsi tout grand amas d'eaux, comme *mer, lac, grand fleuve*, et il désignait ici le caractère général de la province. Les environs de la ville sont couverts de décombres ; mais c'est au nord que se trouvent les ruines les plus importantes d'Arsinoé (3).

Le sol est parsemé de fragmens de briques, de débris de colonnes, de statues mutilées, de blocs de granit, et les seules colonnes de granit de toute la Basse-Égypte se trouvent ici et dans les ruines du Labyrinthe. Belzoni trouva souvent du verre fondu dans les décombres ; il pense que l'ancienne ville avait été détruite par le fer et le feu, et qu'elle fut autrefois l'une des cités les plus importantes de l'Égypte. On reconnaît encore dans plusieurs mosquées des pierres qui ont servi à des constructions antérieures. Les décombres occupent, du sud au nord, une longueur de 3 à 4,000 mètres ; de l'ouest à l'est une étendue de 2 à 3,000 mètres. Elle s'étendait probablement jusqu'aux ruines de *Bayhamou* (4), où l'on voit encore aujourd'hui deux piédestaux gigantesques (8 mèt. de long. et 10 de haut.) qui portaient assurément des colosses semblables à ceux de Thèbes. Ils sont placés à 100 mètres de distance l'un de l'autre. Hérodote, Diodore et Pline nous rapportent que l'on voit sur les bords du lac Mœris les statues d'un grand nombre de rois égyptiens. Les habitans actuels appellent aujourd'hui ces deux blocs *Rigl-Faraoun*, *les pieds de Pharaon*. L'obélisque de *Begyg* (5), qui gît renversé à un quart de lieue au sud de Médine, faisait assurément partie des monumens qui embellissaient Arsinoé. Il est brisé en deux fragmens, de magnifique granit rouge, taillé avec beaucoup d'habileté, et se distingue des autres en ce qu'il a deux faces très-étroites et les deux autres doubles des premières. Les faces étroites n'offrent point de sculptures, tandis que

(1) Jomard, Descr., p. 8.
(2) Belzoni, Voy., II, p. 160.
(3) Ibid., p. 145.
(4) Pline, Hist. nat., XXVI, c. 9 ; XXVII, c. 8.

(1) Jomard, Descr. p. 6.
(2) Champollion, I, p. 325 — Quatremère, I, p. 391-410.
(3) Jomard, Descr., p. 7.
(4) Ibid., p. 8.
(5) Ibid., p. 8 et 43.

les deux autres côtés sont couverts d'hiéroglyphes. Il ne se termine pas, comme les autres obélisques, en une petite pyramide, mais il présente à son sommet un cylindre dont les bases reposent sur une courbe parabolique. C'est le seul monument passablement conservé qui nous reste aujourd'hui de l'antique Arsinoé.

Birket-el-Keroun, lac Moeris.—Il ne nous reste plus qu'à observer le grand lac qui remplit la dégradation septentrionale de la plaine du Fayoum, car la contrée formée par la dégradation du sud est restée pour nous inconnue. Martin nous apprend seulement (1) qu'à deux journées de Médinat-el-Fayoum, est situé le petit lac *Gharaq*, dans un angle de la chaîne libyque; une coupure qui traverse cette chaîne entre les deux monts *Rayan*, sert de route pour aller à la petite oasis. Non loin de ce lac, près du village *Medynet-Wady*, on trouve les ruines d'une ville qui n'ont pas encore été beaucoup observées. Le village *Gharaq* est situé à deux lieues au nord du lac appelé *Garah-bla-el-Gharaq*. La contrée est presque inhabitée, et cependant elle est susceptible de culture, mais les sables recouvrent aujourd'hui la plus grande partie du sol. Une source salante, située près du lac, est le seul produit qu'offre le pays aux habitans de *Nazleh*; ils puisent l'eau de cette source, la font évaporer au soleil et obtiennent ainsi du sel (2).

Si, au contraire, on avance au nord de Medînat-el-Fayoum, on aperçoit un lac immense, dont la présence est une merveille au milieu du désert aride de la Libye.

Une tradition du pays (3) raconte, qu'avant Joseph, fils de Jacob, la province était une grande mer intérieure qui recevait ses eaux du Nil; mais Joseph fit construire une digue dans la vallée du Nil, pour empêcher le fleuve de décharger ses eaux dans cette province. Depuis ce temps, l'eau du Fayoum (Phiom) se déversa dans la mer, et bientôt le grand bassin de cette province fut mis à sec et changé en un jardin fertile. Les eaux qui restèrent se rassemblèrent, au nord, dans le Birket-el-Keroun actuel, et, au sud, dans le Birket-Garah : ces deux lacs diminuent progressivement et deviennent toujours de plus en plus petits, à mesure que le soleil vaporise leurs eaux. Martin ne regarde pas comme une invention moderne cette tradition remarquable, qu'il recueillit sur les bords du lac Mœris. Elle lui paraît contenir beaucoup de vérité, car elle s'accorde généralement avec ses propres observations sur le lac; elle explique aussi l'étendue plus grande que ce lac avait autrefois et sa destination comme réceptacle et réservoir des eaux, telle que les anciens nous l'ont indiquée.

Le lac Keroun occupe actuellement le nord du bassin du Fayoum, dans la direction de l'ouest-sud-ouest, sur une longueur de 11 lieues. Tout près de son extrémité orientale est situé le village *Tamyeh*, près duquel se trouve le Bahr-Belama, et sur la rive méridionale est *Kassr-Keroun*, antique ruine égyptienne. Ces deux endroits sont placés aux deux cornes que le lac fait à ses extrémités. Sa rive méridionale s'étend presque parallèlement aujourd'hui avec sa rive septentrionale, car il n'a nulle part une très-grande largeur. Il compte aujourd'hui 25 lieues de tour (1). On voit à la nature de ses rivages qu'il a beaucoup diminué depuis que le canal de Joseph ne lui envoie plus que très-peu d'eau. Il s'étendait autrefois deux lieues plus au sud, et, en 1672, ses eaux s'avançaient encore jusqu'auprès du village *Sennoures*, car Wansleben s'y embarqua cette année-là. Le sol de ce village, ainsi que les lieux *Terseh*, *Abou-Kesch*, *Abthouay-el-Roumman*, situés le long de la rive méridionale, sur une haute crête tranchante, dans une ligne droite de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, indiquent aujourd'hui la limite de l'ancien lac desséché. Il s'abaisse, à partir des lieux que nous venons de nommer, jusqu'au lac actuel, et le sol est couvert en grande partie de sable, coupé par des lagunes et des croûtes de sel, sans habitations, inculte et parsemé çà et là de quelques buissons desséchés et de tamarins.

La rive septentrionale du lac appuyée contre les montagnes abruptes s'est beaucoup moins retirée que la rive méridionale; la nature du rivage à l'ouest nous indique qu'il n'a pas dû s'étendre plus loin de ce côté où est située la ruine Kassr-Keroun, à une demi-lieue du lac; mais il est probable qu'à l'est il s'avançait dans la plaine jusqu'au village Tamieh. Il résulte de ces documens sur les changemens successifs de l'ancienne étendue du lac, que sa plus grande largeur fut autrefois de 4 lieues, sa longueur de 17 et son pourtour de 40 lieues, comme il est facile d'en juger d'après la carte levée par les

(1) Martin, Descr. hydrograph., p. 219.
(2) Ibid., p. 216.
(3) Martin, Descr. hydrograph., p. 205.

(1) Jomard, Descr., p. 6.

Français (1). Telle était, à peu près, la grande étendue de ce lac, que Strabon décrit avec étonnement, et qu'on peut comparer à la surface majestueuse du lac de Genève. Un certain équilibre s'étant établi, avec le temps, entre l'évaporation et la faible contribution du Bahr-Yousef, le lac Mœris semble être arrivé aujourd'hui à son minimum d'étendue.

Martin (2) consacra une attention toute particulière à la partie occidentale du lac. La chaîne libyque, dont il baigne immédiatement le pied, est ici sa limite naturelle. Le voyageur n'aperçut de ce côté aucune coupure, aucune trace d'une prolongation d'un prétendu Bahr-Belama, tel que d'Anville et d'autres après lui l'ont dessiné sous le nom de *Lycus fluvius*. La chaîne de montagnes, au lieu de présenter une ouverture, se continuait toujours, à perte de vue, dans la direction du sud-ouest, et tous les Arabes s'accordaient à dire qu'il n'y avait nulle part de lit de fleuve desséché ou de vallée ouverte à travers laquelle l'ancien lac aurait pu se décharger dans le désert de Libye. L'extrémité occidentale du lac confine de si près au versant des montagnes, que le chemin étroit qui s'étend sur ses bords est tout parsemé de débris de rochers, et le rivage couvert d'une croûte de sel, ce qui rend le passage très-pénible.

Il en est tout autrement de l'extrémité orientale du lac près de Tamyeh, localité que nous avons déjà étudiée plus haut. La vallée n'est nullement fermée ici, et le plateau calcaire qui sépare l'El-Fayoum de la Basse-Égypte est coupé au contraire par une grande vallée profonde, découverte pour la première fois par Martin (3). Selon l'affirmation de cheikh Aly, la route qui conduit d'ici à Gyseh, sur le Nil, et jusqu'à Alexandrie, passe par cette vallée à travers laquelle le Bahr-Belama doit avoir sa prolongation; le mémoire d'Andréossy (4) qui confirme en tout point ces indications, nous assure que le Bahr-Belama apparaît de nouveau près des lacs de Natroum. Nous ne pouvons pas encore assurer si cette route est bien la même que cite Jomard (5) et qui, venant de Gyseh, passe par Atamyeh, longe le pied des pyramides de Metamyeh, et s'avance, au sud-ouest, à Tamyeh. Aucun voyageur n'a encore pris cette route qui nous donnerait des révélations importantes sur l'ancienne histoire du lac Mœris; cette vallée demeura même inconnue à Jomard qui fit ses recherches une année avant Martin.

On ne trouve donc aucune trace d'ouverture sur la rive occidentale du lac, à l'endroit où d'Anville a placé son *Lycus fluvius;* le sol, au contraire, s'élève toujours de plus en plus; c'est ici, à l'est selon les découvertes de Martin, que les eaux du grand lac Mœris se déchargeaient dans la Basse-Égypte. L'eau du Nil entrait assurément dans le lac Mœris par la gorge d'*El-Lahoun*, où est le lit du Bahr-Yousef qui, à en juger par sa faible prolongation à l'ouest, est d'une date plus récente. La même gorge d'El-Lahoun ne pouvait pas servir en même temps de décharge, car Strabon donne explicitement deux bouches au lac Mœris (κατὰ θάτερον τῶν στομάτων) (1). La conformation actuelle des lieux rend encore impossible cette supposition, car l'eau du Nil se précipite d'une hauteur assez considérable sous les arches du pont d'*Haouarah-el-Kebyr;* le lit du canal qui la reçoit est creusé dans la roche nue, et ne peut pas par conséquent avoir changé son élévation. Malgré la grande étendue qu'avait le lac Mœris, du temps de Strabon, et quoiqu'on ne puisse comparer son périmètre d'alors avec sa surface actuelle, le niveau du lac était cependant au-dessous de la crête tranchante de Medinat-el-Fayoum. Le canal de Joseph domine actuellement toute la contrée et occupe la ligne culminante du plateau; il était donc impossible que les eaux du lac refluassent par ce canal ou par un de ses bras dans la vallée du Nil. L'eau n'a pu avoir un libre jeu qu'à l'époque où tout le Fayoum ressemblait à un golfe formé par les eaux du Nil, selon la tradition que nous avons citée plus haut, et qui remonte avant l'époque de Joseph.

Les eaux de la haute et de la moyenne Égypte entrant par l'étroite gorge d'El-Lahoun, devaient nécessairement se déverser par une autre ouverture, quand l'inondation avait baissé; cette décharge ne pouvait avoir lieu que par la prolongation du Bahr-Belama dans la vallée de Tamyeh (2), et vers l'Égypte inférieure, plus basse que la moyenne Égypte et que le Fayoum. Ainsi

(1) Grande Carte topographique de l'Égypte, état moderne, vol. I, pl. 8.

(2) Martin, Descr., hydrograph., p. 215.

(3) Ibid Descr., p. 212.

(4) Mem. d'Andréossy sur la vallée des lacs de Natroum et celle du fleuve sans eau, Déc. ég., S. M., I, p. 286.

(5) Jomard, Desc., p. 5.

(1) Strabo, XVII, p. 577, éd. Tasch.

(2) Martin, Descr hydrograph., p. 223.

l'art de construire des canaux avait fait du nome Arsinoïte un grand bassin dans lequel la Haute-Égypte envoyait la surabondance de ses eaux, qui auraient pu devenir désastreuses pour la Basse-Égypte. Retenues pendant quelque temps, probablement par des digues élevées à l'est de Tamyeb, devant la vallée, suivant l'ancien système d'irrigation, les eaux étaient ensuite distribuées au Delta, desséché à l'époque de la baisse des eaux, de sorte que la contrée de Memphis, située immédiatement au débouché de la vallée de la Tamyeb, se trouvait arrosée et fécondée une seconde fois. De cette manière, la géographie seule nous explique l'énigme de l'ancienne Égypte sur laquelle les passages des auteurs classiques étaient à peu près inintelligibles.

Il ne nous reste plus qu'à examiner les ruines éparses sur les rives du *Birket-el-Keroun*. A l'extrémité méridionale du lac, au nord de Médine, près du village *Sennoures* (1), s'élève la plus grande construction, au milieu d'un groupe de palmiers. De ce lieu au nord, règnent partout, sur les bords du lac, le silence de la mort et du désert; on ne voit çà et là que quelques pauvres huttes de pêcheurs. Belzoni s'embarqua en ce lieu sur une barque très-grossièrement construite, et cotoya le rivage. Le Nil avait envoyé, cette année, une si grande quantité d'eau douce dans le lac, que les pêcheurs ne se rappelaient pas avoir vu un semblable phénomène. Le fleuve y entraîne annuellement une grande quantité de limon qui en change plus ou moins le niveau et le sol. Martin pense, d'après l'observation des couches du terrain, que le village actuel de *Sennoures* est construit sur une ancienne île du lac Mœris, et que les petites éminences voisines pourraient bien être les îles du lac, chargées, selon Hérodote, de pyramides colossales; on voit de semblables éminences sur la rive septentrionale du lac. Belzoni (2), remarqua, dans le lac même, une île appelée *El-Hear*, et complétement déserte aujourd'hui; on prétend avoir remarqué des piliers écroulés, à l'est de cette île. Les eaux du lac (3) sont transparentes et claires, mais saumâtres, moins salées cependant que celle de la mer; elles nourrissent d'excellens poissons et un grand nombre d'oiseaux aquatiques. Les pêcheurs ne viennent y jeter leurs filets qu'à l'époque de l'inondation.

(1) Martin, Descr. hyd., p. 210.—Belzoni, Voy., II, p. 146.
(2) Belzoni, Voy., II, p. 150.
(2) Ibid. p. 213.

La rive orientale ne nous offre rien de remarquable, excepté la contrée de Tamyeb; la rive septentrionale s'élève presque partout comme un plateau calcaire, à la pente abrupte. En venant de l'est on aperçoit ici, sur le rivage, des ruines à demi enfouies sous le sable, et se prolongeant dans une étendue de 1,000 mètres, à un endroit où la chaîne libyque est encore à deux lieues de distance au nord (1); le sol est parsemé d'une craie rouge que les Arabes ramassent, et dont ils se servent pour la teinture. Ces ruines semblèrent à Belzoni celles des bains antiques, et il leur donna le nom d'*El-Haman*. Ce voyageur trouva le sol qui s'élève aujourd'hui à 40 pieds au-dessus du niveau actuel du lac, tout couvert de coquillages, preuve que les eaux séjournèrent autrefois à cette hauteur.

Plus à l'ouest, à l'endroit où les montagnes escarpées s'avançaient jusqu'au bord du lac, Martin découvrit sur la hauteur du plateau les ruines d'une ancienne ville (2), parmi lesquelles il crut reconnaître celles d'un palais. Les Arabes leur ont donné le nom de *Kassr-Tafcharah*, palais de *Tafcharah*, ou bien *Medinat-Nimroud*, la ville de Nimrod. Jomard pense que c'est la ville Baccbis de Ptolémée (3). Les décombres s'avançaient jusqu'au bord du lac; ils avaient 200 mètres de longueur et 600 de largeur du nord au sud; ce sont pour la plupart des murs énormes, élevés et épais, bâtis en briques composées de craie blanche, de paille hachée et d'argile, et cuites au soleil; chacune a 20 centimètres de longueur, moitié de largeur et 7 d'épaisseur, ce qui fait juste la moitié de la dimension des briques de la pyramide d'El-Lahoun. On y trouve aussi des urnes de momies. L'emplacement de cette ville déserte est indiqué sur la carte française.

Belzoni découvrit sur le plateau de la rive septentrionale une seconde ville déserte différente de la première et située plus à l'ouest dans une localité exactement semblable. Les Arabes l'appelaient *Denay* (4). Il la prit pour la Dionysias de Ptolémée. Cette ville est peut-être le Bacchis de Ptolémée, située sous une latitude différente, mais sous le même méridien que Dionysias. Belzoni vit un grand nombre de maisons écroulées, entourées de hautes murailles en bri-

(1) Belzoni, Voy., II, p. 156, 212.
(2) Martin, p. 213.
(3) Jomard. Descr., p. 12.—Ptolém., IV, c. 5, tab. III.
(4) Belzoni, Voy., II, p. 254, av. la table.

ques, qui servaient d'enceinte à la ville. Les maisona étaient placées à 3 ou 4 pieds l'une de l'autre et non alignées en rues; mais un grand chemin, pavé en pierres, conduisait aux ruines d'un temple, dont la façade est tournée vers le sud. Le voyageur remarqua avec étonnement la disposition intérieure des maisons qui, sous un pavé composé de briques, de poutres, d'argile et de roseaux, avaient aussi des chambres souterraines qui offraient des traces évidentes d'une ancienne habitation, et dans lesquelles se trouvaient maintenant des troupeaux. Les maisons avaient 10 à 14 pieds carrés avec des entrées de troia pieds de largeur; elles ressemblaient en quelque façon à des édifices en forme de tour, mais tout est trop détruit pour en juger. Il en est de même du temple bâti en pierres colossales, qui était d'une immense étendue; on trouva dans les décombres les débris d'une statue d'Apollon, en marbre de la Grèce, et deux lions dont la matière était inconnue à Belzoni. Le temple a 150 pieds de longueur, les murailles 8 pieds d'épaisseur, et elles s'élèvent encore à une hauteur de 30 pieds. Le nombre des maisons éboulées se monte environ à 500. Au nord de la ville est une vallée autrefois cultivée, mais aujourd'hui couverte de sable. On voit, à l'ouest de la ville, sur les bords du lac, des forêts de roseaux, remplies d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels on remarque des bécasses, des canards, dea pélicans et d'autres oiseaux semblables à ceux qui peuplent les borda du Nil. Plus loin à l'ouest, vis-à-vis Kassr-Keroun, on remarque sur le rivage un grand nombre de troncs d'arbres morts (1) de la grosseur d'un bras ou d'une cuisse, et à l'extrémité occidentale du lac, avant d'arriver au bord étroit encombré de blocs de rochers, croissent des buissons et du bois qui embarrassent le passage et indiquent la présence d'un sol fertile et cultivable.

Le point le plus remarquable sur la rive méridionale du Birket-el-Keroun est Kassr-Keroun (Qasr-Qéroun) (2), situé à une lieue, à l'est, de l'extrémité occidentale du lac. Belzoni appelle Kassar-el-Haron les merveilleuses ruines du temple. Elles sont situées à 6 lieues à l'ouest-nord-ouest du villsge Nazleh, au milieu d'une ancienne ville renversée dont l'enceinte, d'une demi-lieue de tour, est toute couverte de temples, de fragmens de colonnes et de blocs de pierre. La plus grande partie de cette ville est recouverte par les sables. On voit encore, à l'est, à l'endroit où les Arabes appellent la contrée *Beled-Keroun*, une porte octogone, et près de là une terrasse sur laquelle s'élève un petit temple semblable au temple quadrangulaire de l'île de Philæ. Belzoni le prit pour un édifice grec. Jomard pensa aussi qu'un grand nombre de ces édifices aujourd'hui détruits sont de construction plus récente que les autres monumens égyptiens, ou du moins qu'ils ont été postérieurement restaurés. Belzoni y remarqua des fragmens de marbre et une espèce de granit blanc étranger à l'Égypte. Martin prit ces ruines, ainsi que celles situées à l'est, le long du lac, et appelées par les Arabes *Kassr-Benat* (Kassr-Kopbou et Kobal dans Pococke), pour des édifices postérieurs, par la raison qu'ils ne sont point recouverts d'une couche de terre comme les monumens de la haute antiquité.

Kassr-Keroun, la ruine principale, est située sur une petite éminence qui porte des traces de l'ancien niveau des eaux; de sorte que le lac baignait probablement autrefois le pied des ruines. L'édifice n'a pas été renversé par le temps, mais bien par la main de l'homme, et cependant la destruction n'empêche pas de reconnaître le caractère du monument. Sa façade (1) regarde le sud-est; on y voit aussi les restes du portique qui avait 22 pieds de profondeur et deux gros piliers de 5 pieds de largeur, probablement ajoutés depuis. On n'en voit de semblables dans aucun monument égyptien, et ils portent une inscription grecque avec le nom de Thermuthis, le serpent sacré. Le temple qui succède au portique a 88 pieds de longueur, 58 de largeur et 29 de hauteur; de sorte que le rapport des trois dimensions, hauteur, largeur et profondeur, peut se représenter par 1, 2, 3, combinaison la plus simple qu'on puisse imaginer.

Les murs ont quarante-deux assises, et toutes se composent de pierres de dimension égale, excepté une seule pierre placée dans la muraille du sanctuaire, et qui est beaucoup plus grosse que lea autres; les Arabes eroient qu'on y a caché de l'or. Toutes les montagnes s'élèvent en pyramides, et présentent un talus dans le vrai style égyptien; toutes les parties de l'intérieur

(1) Martin, Descr. hydrograph., p. 215.

(2) Jomard, Description du temple égyptien connu sous le nom de Qasr Qéroun, p. 13-22. — Martin, p. 216. — Belzoni, Voyage., II, p. 149.

(1) Description, de l'Égypte antique, planches, vol. IV, pl. 69. 70.

et de l'extérieur attestent la plus grande symétrie: au dessus de l'entrée plane le globe ailé du monde; mais à l'exception de ce signe, l'extérieur du monument est sans ornement et sans hiéroglyphes.

L'intérieur est tout ruiné, cependant on reconnaît encore cinq salles dont la dernière était le sanctuaire. Cette dernière salle contient des sculptures habilement exécutées; on y voit deux globes portés par des serpens, et la frise se compose des fruits du lotus (*ubacus*). Au-dessous, on remarque le bœuf Apis. Derrière cette salle se trouve une pièce secrète, haute, obscure, et très-sonore; on y pénètre par une entrée très-étroite, pratiquée pour un seul homme, et qui peut être fermée par une pierre: Jomard l'a prise pour un oracle d'où la voix prophétique du prêtre, grossie par l'écho, se répandait dans toute l'enceinte du temple.

Dans les parties que la destruction a épargnées, les sculptures se sont conservées dans toute leur perfection et leur fraîcheur; les pierres les plus pesantes qui forment le plafond des salles et ont 24 pieds de longueur, n'ont pas dévié de leur liaison. On trouve encore dans cet édifice remarquable, à côté des salles principales, cinq autres chambres étroites dont les unes n'ont pas d'ornemens; elles sont aujourd'hui remplies de décombres que les Arabes ont souvent fouillés pour y chercher de l'or. Jomard suppose que ces chambres servaient autrefois à garder des crocodiles; cet animal était si honoré dans le nome Crocodilopolis que les prêtres l'apprivoisaient, comme Strabon l'a observé lui-même.

Des escaliers conduisent dans l'intérieur de l'édifice à un second étage rempli de chambres où l'on remarque les seules figures humaines qui se trouvent dans tout le temple; on voit un Osiris aux cornes de bélier auquel un prêtre offre un sacrifice, mais le tout est très-endommagé.

Le temple est construit avec les roches calcaires qui composent le sol depuis Nazleh jusqu'au lac, et cette pierre est susceptible d'une espèce de poli. Le monument est de construction égyptienne, et ressemble à ceux de la Haute-Égypte, de Philæ et de Thèbes; mais on n'y remarque pas les magnifiques sculptures et les hiéroglyphes qui décorent ces anciens édifices, et c'est pourquoi on l'a regardé comme un ouvrage postérieur. Cependant on voit aussi à Thèbes les ruines de temples dont les hiéroglyphes ne sont pas achevés. Il est très-difficile, dit Jomard, de déterminer l'époque de sa construction. La lumière ne pénètre dans le temple que par la porte d'entrée, et l'obscurité mystique s'épaissit de plus en plus à mesure qu'on avance vers le sanctuaire. La chambre sonore pratiquée derrière le sanctuaire, l'Osiris-Ammon et la situation de Kassr-Keroun à l'entrée de la route qui conduit à l'oasis de Jupiter-Ammon, permettent de supposer avec raison qu'ici était autrefois un oracle fameux. Il serait possible, pense Jomard, que le nom de Kassr-Keroun (*palais cornu*) ait été donné au temple à cause des quatres cornes ou saillies de la corniche qui ressemblent à des cornes d'Ammon, et s'avance en forme d'arc aux quatre coins du temple. Les Arabes donnent ordinairement ce nom aux volutes des chapiteaux corinthiens. (*Abou'l-Queroun*) (1). Le lac aurait reçu le nom de *Birket-el-Keroun*, du temple principal qui s'élevait sur ses bords. Ce nom nouveau (l'ancien nom nous est demeuré inconnu) a donné l'occasion aux étymologistes modernes de voir ici un palais et un lac de Caron. Ils ont donné ainsi au nocher égyptien qui passait les momies sur le fleuve, le nom de la fable grecque, et ont cru trouver dans le Birket-el-Keroun et le lac Mœris un lac mystérieux de l'Hadès égyptien. Les îles des pyramides et les tombeaux des douze mausolées du Labyrinthe sembleraient confirmer cette interprétation. De nouveaux voyages dans cette province latérale de l'Égypte, nous promettraient assurément d'importantes découvertes sur la nature, l'histoire et les antiquités de ce pays de canaux. Mais malheureusement les dangers que cette contrée présente aux voyageurs opposent les plus grands obstacles à l'étude et à l'observation du pays. La capitale et les environs sont habités par des cultivateurs paisibles et laborieux. Des Arabes de la horde des *Sammalou* (2), la seule qui possède des habitations fixes, se sont établis dans la plupart des villages. Girard (3) les divise en deux branches qu'il appelle les *Forghan* et les *Semelnhous*. Ces Arabes sont arrivés ici, en des temps différens, des états occidentaux de la Barbarie. Les Forghan ont continué de vivre sous des tentes, selon la coutume des bordes nomades, tandis que les autres se sont répandus dans les villages, et ont

(1) Jomard, Descr. p. 22.

(2) Martin, Descr. hydrograph., p. 210.

(3) Girard, sur les habitans de Fayoum, Mém. sur l'Égypte, III p. 350.

pris le genre de vie des Fellahs et des paysans égyptiens. Ces hordes se composent de huit tribus qui habitent dans dix-sept villages; ils ont 505 hommes de cavalerie, 910 hommes d'infanterie, et possèdent 1,085 chameaux et 7,050 moutons, du moins telle était leur richesse quand Martin (1) parcourut leur pays. Cinq autres tribus nomades habitent encore la même province; elles ont 1,500 hommes de cavalerie, 1,055 hommes d'infanterie; elles possédaient, à cette époque, 3,300 chameaux, et 13,600 brebis.

Dans le voisinage du Fayoum habitent un grand nombre de tribus arabes qui, selon leur coutume, sont continuellement en guerre entre elles; elles se seraient déjà détruites depuis longtemps, si les récoltes et les troupeaux des riches habitans du Fayoum ne leur offraient pas annuellement un butin plus abondant et plus sûr que leurs propres possessions. Ces hordes arabes fondant tous les ans sur le Fayoum de l'est et de l'ouest, sont un vrai fléau pour les habitans de cette province.

Les tribus les plus redoutables sont les *Arabes-Dafé* de Beny-Souef qui, dès que les eaux du Nil atteignent leurs habitations près des villages *Menfast* et *Oboueyt*, quittent aussitôt leur séjour en bandes nombreuses, et tombent tout à coup par *Tamyeh* dans le Fayoum pour piller le pays. Les *Arabes-Forghan* qui habitent les déserts d'Alexandrie et de Bahyreh, s'élancent de l'ouest, près de Kassr-Keroun dans la vallée féconde, et pillent les villages des Sammalou (Semelnhous). Tel est l'état actuel du nome Arsinoïte, si fameux et si vanté dans l'antiquité.

—

CHAPITRE VI.

COURS INFÉRIEUR DU NIL DANS LA BASSE-ÉGYPTE, DELTA.

§ 28.

APERÇU.

Près de la saillie de la chaîne libyque couronnée par les pyramides, le Nil entre de la moyenne Égypte dans la Basse-Égypte, où il arrose (2) des plaines sans fin, couvertes de sable et de limon, sans montagnes, sans collines, sans pierres. La chaîne libyque quitte tout à coup sa direction normale vers le nord, et s'avance au nord-ouest; la chaîne arabique, appelée le Mokattam, c'est-à-dire la montagne escarpée, tourne subitement à l'est, au delà de la vallée de l'Égarement, la plus septentrionale des vallées transversales qui conduisent à la mer Rouge. La surface plane s'étend ainsi au nord, à partir de l'angle obtus de 14°, dans une largeur toujours croissante, sous la forme d'un *delta*.

Le sol cultivable de cette surface ne se prolonge pas jusqu'à la mer, de même qu'il ne confine pas immédiatement au pied des montagnes qui étaient autrefois le rivage primitif de cette grande baie. Il est séparé des montagnes, au sud-ouest par une bande étroite de déserts de sables mouvans apportés du désert de Libye, et au sud-est par une zone semblable qui s'est avancée jusque-là, de l'isthme sablonneux de Suez.

Au sommet méridional de ce Delta, le Nil se sépare à 25 kilomètres du Caire (5 lieues), près de l'antique *Kerkesoura*, à l'endroit appelé *Batn-el-Bakarah*, c'est-à-dire *le Ventre-de-la Vache*, en deux bras principaux, dont l'un se dirige au nord, et va se jeter dans la mer au-dessous de ROSETTE (Raschid). L'autre, qui est plus long et plus fort, sépare la basse-Égypte en deux moitiés à peu près égales, et se jette dans la mer au-dessous de DAMIETTE (Damiat). Les deux bras portent aujourd'hui le nom des villes situées à leur embouchure; mais autrefois celui de Rosette s'appelait *Bolbitinique* et celui de Damiette le *Bucolique* (Phatmétique dans Strabon). A l'ouest du Nil se trouve la plaine de BAHIÉ où est située Alexandrie aux portes de laquelle commence le désert de Libye, et à l'est se trouve la plaine de SHARKIÉ un peu plus fertile que la première et où commence à l'est de *Belbeys* le désert de sable de Suez.

Hérodote donne au Nil cinq embouchures naturelles et deux factices (1) (la Bolbinitique et la Bucolique); il se contente d'en citer les noms sans suivre l'ordre géographique, ce qui a laissé quelque incertitude à son récit. Toute l'antiquité nous cite *septem ostia Nili*; entre l'embouchure de Canope, à l'ouest, près d'Aboukir, et celle de Péluse, à l'est, près du lac de *Menzaleh* (2),

(1) Martin, Tableau des Arabes de la province de Fayoum. Descr. hydrograph., etc., p. 226.

(2) Girard, Observations sur la Vallée, Mém. de l'Académie des sciences. Paris, 1819, II, p. 192.

(1) Hérodote. II, c. 17.

(2) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage dans l'intérieur du Delta, contenant des recherches géographiques sur quelques

s'étend la plaine unie du Delta; elle ne présente pas la moindre élévation, seulement elle est coupée çà et là par des terrasses factices, des dunes, des marais dans le voisinage de la mer, et par des canaux dans l'intérieur des terres. D'après les calculs les plus exacts des astronomes et des ingénieurs français, le Delta a 32 lieues (16 myrismètres) en droite ligne, depuis la pointe méridionale jusqu'aux embouchures de Rosette et de Damiette; les deux bras ont, en comptant toutes les sinuosités, un développement de 48 lieues (23 à 24 myriamètres); la base du Delta porte avec tous les détours de la côte, environ 29 lieues ou 14 myriamètres 1/2. L'embouchure du bras de Rosette et celle du bras de Damiette sont à 13,700 mètres l'une de l'autre en ligne droite.

Nous considérons d'abord le cours des eaux, parce que c'est le seul moyen de s'orienter dans le Delta, aussi bien celui de l'antiquité que celui des temps modernes.

1re Éclaircissement.

Les deux bras de Rosette et de Damiette avec leur littoral. Aperçu hydrographique et topographique de la Basse-Égypte d'après les bras et canaux anciens et nouveaux.

Bras de Rosette avec sa rive gauche (1). —Ce bras coule d'abord parallèlement à la limite du désert de Libye, dans une étendue de 8 lieues (4 myriamètres) jusqu'à *Terraneh*. C'est près de ce lieu que se termine le canal de Joseph appelé *El-A'sarah* ou *le canal des pyramides*. De Terraneh jusqu'au commencement du canal de la province *Bahyreh*, 6 lieues (3 myr.) en aval, le Nil oppose lui-même une barrière aux masses de sable, qui sont arrêtées par les forêts de roseaux de la rive gauche, et s'amoncèlent en dunes escarpées, près du fleuve. Le canal de Bahyreh, qui se dirige au nord-ouest jusqu'au lac *Maryout* (Mareotis), semble n'avoir d'autre destination que de protéger l'Égypte contre les sables du désert, pendant que le bras de Rosette coule au nord, à travers la plaine qu'il fertilise par un nombre infini de petits canaux. Les plus importans sont : 1° le canal de *Damanhour*, 2° le canal de *Rahmanyeh*, 3° celui de *Deyrout*. Le premier a 8 lieues (4 myriam.) de longueur et il aboutit à la ville dont il porte le nom. Au-dessous de ce canal, le bras de Rosette baigne, sur sa rive droite, les ruines de Saïs, et d'immenses buttes de décombres attestent encore aujourd'hui son antique grandeur (1). Les Cophtes l'appellent *Saï* et les Arabes *Sa-el-Hagar*. Le second canal arrose la partie la plus fertile du Delta, et il sert encore à approvisionner d'eau du Nil les citernes d'Alexandrie. Au-dessus de Rahmanyeh (2) le bras de Rozette se divise encore en deux bras principaux et forme une rangée d'îles de 15,000 à 18,000 mètres de longueur. Le bras oriental est le plus fort, et il reste toujours navigable; le bras occidental, qui était aussi navigable en tout temps, s'est presque entièrement comblé, et il est desséché aujourd'hui les trois quarts de l'année. *Ramenyeh* est situé sur la rive de ce bras, et 1,200 mètres au-dessous de ce lieu commence le canal d'Alexandrie, que nous étudierons plus bas. Le troisième canal, appelé *Deyrout*, se jette dans le lac *Ed-Kou*.

L'Égypte ne s'avance pas immédiatement jusqu'à la mer, entre le désert de Libye et le bras de Rosette; elle en est séparée par trois lacs littoraux ou lagunes qui se trouvent de l'ouest à l'est, dans l'ordre suivant : 1° le lac *Mareotis*, 2° le lac *Madyeh* ou d'*Aboukir*, 3° le lac d'*Ed-Kou*. Le premier et le second sont séparés l'un de l'autre par une étroite langue de terre sur laquelle est pratiqué le cours inférieur du canal de Rhamanyeh ou d'Alexandrie. Ces deux lacs sont séparés de la mer par une bande de rochers calcaires, qui sont le prolongement de la chaîne littorale du sud-ouest ou nord-est. Le chaînon le plus septentrional forme le port d'Alexandrie, les rochers de l'ancienne Pharos et se prolonge 2 myriam. au delà, jusqu'au fort d'Aboukir, où se trouve le dernier écueil formé par cette chaîne. Le rivage égyptien, à partir d'Aboukir (3), n'a plus de résistance à opposer à la pression des vagues : ce n'est plus qu'un bord de sable élevé à peine au-dessus de l'horizon de la mer et derrière lequel le sol, plus bas encore, est recouvert d'eaux pendant les grandes inondations, de-

villes anciennes, sect. I, Descr. de l'Égypte, E. M., livrais. III, p. 91, avec la carte hydraulique du Delta.

(1) Girard, Observ., p. 193.

(1) Dubois-Aymé et Jollois, p. 116, et Antiq., Descr., ch. XXV.

(2) Lancret et Chabrol, Mém. sur le canal d'Alexandrie, Descr., de l'Égypte, E. M., livrais. III, p. 185.

(3) Girard, Observ., p. 196.

puis Rahmanyeh jusqu'à Rosette. Cette lagune forme maintenant le lac d'*Ed-Kou*.

2. Bras de Damiette avec le littoral qui le sépare de celui de Rosette (1).—Le Delta proprement dit, ou le pays compris entre la bifluence des bras du Nil, est entrecoupé par plusieurs canaux qui tirent la plus grande partie de leurs eaux du fleuve de Damiette. Le plus méridional est le canal de Menouf, qui commence à 1 myriam. au-dessous de la bifurcation du Nil, près du *Ventre-de-la-Vache* (Batn-el-Bakarah), et se jette au-dessous de Terraneh, dans le bras de Rosette. Il coupe obliquement la pointe du Delta ; son cours est de 10 lieues (5 myriam.), tandis que le bras de Rosette met 12 lieues pour atteindre le canal de Terraneh, près du village de *Nadir*, qui est à la même distance. Ce cours moins long et la pente plus considérable du terrain font que les eaux sont attirées, petit à petit, dans le canal de Menouf, et bientôt il deviendrait le seul lit qu'elles suivraient, si on n'entretenait pas avec soin la digue de *Faraounyeh*, construite à l'origine de ce canal, pour maintenir l'équilibre des eaux. La pente totale de ce canal est, d'après le nivellement le plus exact, de 3,9m (2), sur un développement de 37,250m. Tous les nivellemens prouvent ainsi un affaiblissement du bras de Damiette et une tendance des eaux de se porter à l'ouest, dans le bras de Rosette, de sorte que la surface entière du Delta offre probablement aujourd'hui une inclinaison de l'est à l'ouest. Autrefois les eaux se portèrent avec beaucoup plus d'impétuosité encore dans le canal de Menouf, et le gouverneur du Caire fit fermer ce canal, qui demeura bouché ainsi jusqu'à ce que la grande inondation de 1800 vint l'ouvrir de nouveau. Depuis ce temps il est navigable, en tout temps, comme un grand bras du Nil, tandis qu'auparavant il n'était praticable qu'à de petites barques et encore seulement pendant quelques mois de l'année. Les deux bords du canal sont entourés de plaines cultivables et couvertes d'un grand nombre de villages. L'eau du Nil ne reste stagnante, au sommet du Delta, que pendant fort peu de temps; aussi l'air est beaucoup plus salubre et la peste beaucoup moins dangereuse que vers la base du Delta (3).

Sur les bords du canal s'étendent de riches champs où croissent le froment, l'orge, le riz, le dourrab, l'indigo, le chanvre, le colza, le trèfle, le bamyeh (*hibiscus esculentus*) le meloukhieh (*carchorus olitorius*), l'*aron colocasia*, des légumes, des concombres, des melons, du chanvre que l'on fume ici comme le tabac et dont on se sert en guise d'opium pour s'enivrer. Cette énumération peut nous donner une idée de la fertilité du sol du Delta dans les endroits où l'homme sait en tirer parti par la culture. La ville de Menouf (1), chef-lieu de la province, placée dans une situation très-salubre à cause du rapide écoulement des eaux, n'est qu'un triste séjour bâti en briques et comptant environ 4,000 habitans presque tous tisserands. Dubois-Aymé croit qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Nicii* dans le *nome Prosopite* de l'Itinéraire d'Antonin.

En aval du bras de Damiette, 6 kilomètres au-dessous du canal de Menouf, une seconde branche s'étend au nord-ouest dans l'intérieur du Delta jusqu'à la ville *Chybyn-El-Koum* (2) qui lui a donné son nom : on l'appelait aussi autrefois *canal de Karyneyn*, du village du même nom. Il a ajourd'hui l'apparence d'un canal, mais c'était autrefois, comme l'indique encore le nom de la ville de *Chybyn*, le bras *Sébennitique* de Strabon ; il a toujours une grande abondance d'eau et un cours rapide; sa largeur est de 600 pieds (150 à 200 mètres), il forme un grand nombre d'îles et arrose le Delta à droite et à gauche, par plusieurs canaux secondaires. Dans le voisinage de la ville Chybyn-el-Koum gisent des monceaux de décombres qui sont assurément les ruines de l'ancienne Atarbechis (3) (Ἀταρβῆχις dans Hérodote, Ἀταρβίχις dans Étienne de Bysance; *Atarbaki*, *baki* en cophte signifie ville) (4). Au nord de ce lieu le canal envoie une branche au nord-ouest qui va se jeter dans le bras de Rosette après un cours de 9 myriamètres; une autre branche, appelée *canal Melyg*, quitte la première près des ruines de l'ancienne Biblos (5) et coule directement au nord à Mehallet-el-kebyr (Cynopolis), la plus importante ville manufacturière du Delta actuel; cette seconde branche va se réunir, 25 kilomètres plus

(1) Girard, Observ., p. 196.

(2) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage, p. 95.

(3) Ibid., p. 96.

(1) Dubois-Aymé et Jollois, Voy., p. 99.

(2) Girard, Observ., p. 195. — Dubois-Aymé et Jollois. p. 100.

(3) Hérodote, II, p. 41.

(4) Champollion II, p. 171.

(5) Dubois-Aymé et Jollois, p. 101.

loin, au grand canal El-Tabanyeh. Mehallet-el-Kebyr, c'est-à-dire la grande ville, est la capitale du Gharbyeh ; elle est très-grande et plusieurs de ses quartiers sont déserts. Son commerce est très-important et ses manufactures de soieries (1) sont les seules que l'on trouve dans toute l'Égypte : dans les environs gisent des monceaux de décombres.

Le canal EL-TABANYEH (2) est la troisième branche occidentale du fleuve de Damiette. Dans l'espace qui sépare le second canal du troisième, le bras de Damiette arrose une contrée fertile, très-peuplée et bien cultivée ; on n'y voit que très-peu d'arbres, mais les champs se succèdent sans interruption. Ce bras coule devant *Athrib* et *Bousyr* où se trouve la butte factice de Bousyr (3), et traverse ensuite la ville de SEMENNOUD (le *Sjemnouti* des Cophtes, le *Sebennytus* des anciens, dérivant son nom de *Sjom*, qui, en cophte, signifie *Deus Omnipotens*) (4). Cette ville est la plus importante que l'on rencontre sur les bords du Nil entre Damiette et le Caire ; cependant elle ne compte pas plus de 4 à 5,000 habitans (5) ; située dans une contrée très-fertile, entourée d'un grand nombre de canaux qui facilitent extraordinairement le transport des marchandises, c'est le lieu où se tiennent les marchés les plus fréquentés.

A gauche de la ville, est située l'île *Chois* de Strabon, et au-dessous, près du village *Bahbeyt*, à une distance d'une portée de fusil, gisent les décombres de l'ancien *Isidis Oppidum* (probablement le *Naïsi* des Cophtes) (6) ; Dubois-Aymé découvrit dans cet emplacement les restes de la ville antique (7). On y voit une grande enceinte quadrangulaire de 362 mètres de longueur et de 241 de largeur, dont les murs ont jusqu'à 10 mètres d'épaisseur et s'élèvent encore, en plusieurs endroits, à 20 mètres de hauteur. Au centre étaient amoncelés des tas de cubes granitiques, de fragmens de granit, de bas-reliefs, de chapiteaux à têtes d'Isis, etc., et toutes ces ruines étaient en granit des carrières de Syène. Il est à remarquer que les ruines de l'Égypte se composaient jusqu'ici de grès et de calcaire, tandis que dans le Delta on voyait des temples entiers bâtis en granit tiré des carrières de la Haute-Égypte. On construisit probablement les édifices en granit, dans le Delta, par magnificence et pour opposer à l'air âcre de la mer une matière moins sujette à s'effleurir. On découvrit, dans le voisinage de ces ruines, plusieurs blocs de granit rouge couverts d'inscriptions et un torse en basalte que les soins du général Vial firent parvenir en France ; cette statue appartient aux meilleurs morceaux de la sculpture égyptienne.

La ville de Semennoud n'est éloignée que de 2 lieues et demie de Mehallet-el-Kebyr ; un jour de marche au sud-ouest, au centre de ce merveilleux système d'irrigation, est située, à une égale distance du Caire, de Damiette et de Rosette, la nouvelle ville de TANTA qui occupe ainsi le centre du Delta ; elle est bâtie sur les ruines d'une ancienne ville appelée *Tantatho* chez les Cophtes, et dont l'ancien nom égyptien nous est resté inconnu.

TANTA, entourée de buttes factices pour la protéger contre le débordement, est aujourd'hui la ville la plus peuplée de la Basse-Égypte, et cependant elle n'a pas plus de 10,000 habitans. Elle renferme le tombeau d'Achmet-el-Bedawy, né à Fez, et mort en ce lieu en 1199 (596 de l'hég.). Ce tombeau est en très-grande vénération. A l'équinoxe du printemps et au solstice d'été, absolument selon l'ancien calendrier égyptien, les pèlerins y accourent de la Barbarie, du Dar-Four et de l'Abyssinie : ce concours de peuple fait de cette ville un marché d'une très-grande importance. Le nombre des pèlerins qui se rendent ainsi à la mosquée du Marabout se monte environ à 150,000 étrangers, et le commerce qui résulte de cette affluence procure au pays un gain d'à peu près 100,000 *pataks*. La contrée est extraordinairement fertile, remplie de canaux et de digues où s'élèvent partout des villages. L'agriculture a conservé ici l'antique simplicité égyptienne, et tout le travail consiste à répandre la semence dans le limon du Nil. On y cultive le sycomore, le dattier, le bananier, le tamarin, le napecs, le henneh, le mimosa, l'oranger, le citronnier, le grenadier et le cotonnier. Il est très-remarquable que les végétaux de l'Europe ne viennent dans ce sol que la première année et qu'ils ne produisent pas de semence féconde. Sans les inondations ces terres ne seraient qu'un affreux désert, le sol n'y produit de lui-même aucune plante ; il n'y vient que ce que la main de l'homme a semé, de sorte que les végétaux cultivés ont complétement étouffé la végétation

(1) Girard, Observ., ibid.
(2) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage, p. 108.
(3) Hérodote, II, p. 59.
(4) Champollion, II, p. 191.
(5) Dubois-Aymé et Jollois, p. 105.
(6) Champollion, II, p. 193.
(7) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage, p. 107.

naturelle. C'est pourquoi le conquérant Amrou décrivait ainsi sa nouvelle province au calife Omar : « L'Égypte est d'abord un affreux champ « de poussière, puis une mer aux douces eaux, « puis un lit de fleurs. » Il est très-difficile de voyager à travers ces contrées dans la saison de la sécheresse à cause des grandes crevasses qui couvrent la surface de la terre; d'un autre côté, les routes et les chemins se trouvent entièrement fermés pendant l'inondation, et l'humidité du terrain rend tout voyage impossible, de sorte qu'en tout temps, l'Égypte présente de grandes difficultés au voyageur. Les habitans ne boivent d'eau douce que pendant l'inondation, dans les autres saisons l'eau des puits et fontaines, quoique toujours assez abondante, est toujours saumâtre.

La troisième branche occidentale du bras de Damiette est le canal de Tabanyeh qui, comme nous l'avons vu plus haut, commence entre les villes *Semennoud* et *Mansourah*, et se perd, à 12 lieues (6 myriam.) de son origine, dans le lac *Bourlos*.

Ce lac Bourlos (le *Butos* des anciens) (1) occupe, de l'ouest à l'est, plus de la moitié de la base du Delta, et il est plus rapproché du bras occidental de Rosette que du bras oriental. Une étroite bande de terre le sépare de la mer avec laquelle il ne communique que par une seule ouverture qui est l'embouchure Sébennitique des anciens. Ses bords sont couverts tout autour de monceaux de décombres. Outre l'eau du canal que nous venons d'indiquer, il reçoit encore toutes les eaux qui se trouvent dans l'intérieur du Delta et qui, venant immédiatement du Nil lui-même ou des quatre grands canaux, de Menouf, de Chybyn-el-Koum, de Melyg et d'El-Tabanyeh, ne sont pas absorbées par les terres, ne s'évaporent pas ou ne trouvent pas leur écoulement. La plus grande longueur de ce lac *Bourlos*, depuis le village Berembat, près de Rosette, jusqu'au village *Beltym* à la pointe la plus septentrionale de l'Égypte, est de 12 lieues (6 myriamètres); sa plus grande largeur est de 6 lieues; sa surface est parsemée d'un grand nombre d'îles, asile des pêcheurs. La langue de terre qui sépare le lac de la mer est une côte basse et sablonneuse qui se rétrécit toujours de plus en plus à mesure qu'elle avance du sud-ouest au nord-est, depuis l'embouchure de Rosette jusqu'à celle de ce lac, la seule par laquelle les eaux rassemblées dans l'intérieur du Delta se jettent dans la mer. A l'est de cette embouchure, la côte basse et sablonneuse se continue toujours, mais elle devient plus large, et les dunes s'élèvent toujours davantage, parce qu'elles sont fixées par les plantations de palmiers et les vignes du village Beltym. Entre ce village et le cap Bourlos, la pointe la plus septentrionale de toute l'Égypte, se trouve un groupe de 12 à 15 petits villages indépendans de celui de Beltym. Au sud-est, cette côte sablonneuse s'élargit enfin en une grande plaine de sable de deux lieues de largeur, bornée au sud-ouest par le canal Tabanyeh et s'étendant encore 16 lieues à l'est jusqu'au bras de Damiette.

Quand, du temps d'Hérodote (1), on entrait en Égypte par l'embouchure Sébennique, on voyait ici la fameuse Buto, ville de Latone et oracle célèbre; elle tenait son nom de la nourrice d'Horus (Léto dans Hérodote et Buto dans Plutarque). Isis avait caché son fils dans ces marais remplis de roseaux, dans l'île flottante de *Chemmis*, pour le dérober aux persécutions de Typhon. Hérodote vit en ce lieu le grand temple monolithe qu'il compte au nombre des merveilles de l'Égypte. Les ruines de Buto se trouvent aujourd'hui sur la rive méridionale du lac au milieu de marais dans lesquels Psammétique passa les jours de son exil (2).

3. Bras de Damiette avec sa rive droite. — Les deux premiers canaux commencent au-dessus du Ventre-de-la-Vache, au-dessus de la bifluence actuelle du Nil.

A. Le premier canal appelé canal d'Héliopolis, à droite du Caire, traverse (3) la plaine d'Héliopolis qu'il arrose, et va jusqu'au *Birket-el-Hadji* ou *lac des pèlerins*, ainsi appelé, parce qu'il est la première station des caravanes de la Mecque, qui vont du Caire à l'est, au port de Suez. Sur les bords de ce canal sont situées, à 6 lieues au nord de l'ancienne Memphis, les ruines d'Héliopolis qui lui a donné son nom. Quoique si voisine de Memphis, cette ville du soleil, qui porte dans l'Ancien-Testament (4), aussi bien en hébreu qu'en cophte, le nom de

(1) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage, p. 110. — Girard, Observat., p. 196.

(1) Hérodote, II, p. 155.

(2) Ibid., p. 151.

(3) Girard, Observ., p. 197.

(4) Premier livre de Moïse, 41, v. 45. — Ezéchiel, 30, v. 17.

On (soleil, lumière, dans la langue cophte et dans l'ancien égyptien) (1), était cependant une grande capitale du Delta alors couvert d'une population immense. Elle était fameuse par ses temples magnifiques et ses colléges de prêtres où l'on enseignait les hautes sciences; du temps de Strabon, lorsque les prêtres avaient déjà disparu, et que la ville était depuis longtemps en ruines, on montrait encore les salles où Eudoxus et Platon avaient autrefois étudié (2). Strabon décrit avec beaucoup de détails le temple antique, l'allée des sphinx, les obélisques, et compare les sculptures aux anciens ouvrages étrusques et grecs. On trouve encore aujourd'hui les décombres de l'ancienne Héliopolis près de ***Mathariah***, appelé aussi ***Ain-el-Shams***, c'est-à-dire ***fontaine du soleil***, d'une source qui a été probablement l'occasion à laquelle la ville dut sa naissance. Selon la légende cophte, la sainte famille s'est reposée ici sous un sycomore pendant la fuite en Égypte. Depuis Shaw (3) et Pococke, cette contrée a été décrite par un grand nombre de voyageurs, et on y a retrouvé depuis longtemps les ruines du temple du soleil. Abd-Allatif y trouva encore, en 1200 (4), un grand nombre de sphinx gigantesques, les uns debout, les autres renversés; il vit encore la porte du temple couverte d'inscriptions, et il décrit deux obélisques dont la pointe était garnie d'énormes boules de cuivre pesant 200 quintaux selon Macrizi; autour se trouvaient d'autres obélisques plus petits (un tiers environ des deux premiers), et en si grand nombre qu'il était difficile de les compter; la plupart étaient déjà renversés. L'un des deux obélisques était déjà gisant à terre du temps de Macrizi et d'Abd-Allatif, l'autre est encore debout aujourd'hui. Zoëga, dans son ouvrage *de usu et orig. Obelis.*, regarde l'obélisque que l'empereur Auguste fit transporter à Rome comme un monument de Sésostris. Auguste et Constantin décorèrent, l'un Rome, et l'autre Constantinople, avec les monumens de l'antique Héliopolis. L'obélisque (5) encore debout aujourd'hui à ***Mathariah*** a 60 à 70 pieds de hauteur; il est d'un seul bloc de granit rouge, et contient des hiéroglyphes qui rappellent le style étrusque dont parle Strabon. La forme de croix (*crux ansata*) qu'on y voit souvent répétée a particulièrement attiré l'attention des antiquaires chrétiens. Cet obélisque est le seul grand monument encore debout aujourd'hui sur le sol marécageux de ce pays de canaux. Dans les grandes eaux, il s'élève aujourd'hui au milieu d'un lac, et l'emplacement de l'ancien temple du soleil est tout recouvert par les eaux du canal d'Héliopolis. Après un cours de 7 lieues au nord, ce premier canal de la rive droite du Nil va se jeter dans le canal ***Abou-Meneggy***.

B. *Canal Abom-Meneggy*, c'est-à-dire *le bras de Péluse*.—La seconde branche droite du bras de Damiette est le canal ***Abou-Meneggy*** (1). Il commence deux lieues au-dessous du Caire, et se dirige pendant 4 lieues au nord; il longe ensuite près de ***Belbeys*** la frontière du désert jusqu'à la vallée transversale de ***Wady-Toumilat***, où se trouvent les restes de l'ancien canal des Pharaons qui conduisait autrefois du Nil, à travers le bassin des marais salans (*lacus amarus*); jusqu'au golfe de la mer Rouge, près de Suez, et traversait ainsi tout l'isthme de Suez. La véritable connaissance des rapports du terrain en ce lieu résulte de la configuration générale de l'Égypte, de la mer Rouge et de l'Arabie; aussi nous réservons, pour plus tard, à la conclusion de nos recherches sur l'Arabie, l'indication précise des rapports curieux de ce système de canaux et de l'isthme de Suez avec la physique générale de la terre : c'est pourquoi nous poursuivons, sans nous arrêter, l'étude du Delta, afin de faire sortir de l'immense variété qui s'offre à nos regards une idée claire des traits essentiels. Le canal Abou-Meneggy alimentait assurément avec les eaux du Nil cet autre canal qui communiquait avec la mer Rouge (2), et était le plus fameux de toute l'antiquité. Dans les grands débordemens extraordinaires, il conduit encore aujourd'hui les eaux, de ***Belgeys***, à l'est, jusque dans la vallée de Toumilat, et c'est ce qui fit découvrir, en 1800, l'ancien bassin des lacs salans et amers (*lacus amari*). Dans les inondations ordinaires, l'eau du Nil monte par le canal Abou-Meneggy, 8 à 9 lieues au nord-est de Belgeys, par la vallée

(1) Champollion, II, p. 36.
(2) Strabon, XVII, ed. Tzsch. p. 553, 557.
(3) Th. Shaws Reisen. Leipz., 1765, p. 265.
(4) Abd-Allatif, Relation de l'Égypte, par Silvestre de Sacy. Paris, 1810, IV, p. 10.
(5) Clarke, Trav., 2e édit. Lond., III, p. 103.

(1) Girard, Observat., p. 197.
(2) Rozière, De la Géographie comparée, et de l'ancien état de la mer Rouge, Desc., Antiq., I, p. 138. — Le Père, Mém. sur la communication de la mer des Indes avec la Méditerranée, Descr. Ég., Ét. M., I, p. 49.

Wady-Toumilat, jusqu'à une digue qui l'arrête. L'an 1800, lorsque l'eau s'éleva deux coudées plus haut qu'en 1799, les flots brisèrent cette digue et pénétrèrent beaucoup plus loin, à l'est, de sorte qu'ils n'étaient plus qu'à 12 lieues de Suez. Les savans Français observèrent ce fait, et la conséquence qui s'en suivit fut la découverte de l'ancien canal des Pharaons et le nivellement exact des terrains situés entre les amas d'eaux qui se trouvent en ces lieux. Dans les inondations ordinaires, l'eau du canal Abou-Meneggy ne pénètre pas si loin; mais elle s'écoule au nord du côté de *Tell-Bustah*, l'ancienne *Bubastos;* au delà de ce lieu, on reconnaît à peine dans son cours les traces du bras de Péluse, jusqu'aux marais de Péluse, où il se perd, avec un développement de 32 lieues, dans la branche la plus orientale du Nil.

Malus découvrit les ruines de l'ancienne Bubastos (1), habitée aujourd'hui par les Arabes. On y voit amoncelées, dans une confusion étrange, d'énormes masses de granit plus ou moins brisées; à leur vue, il est impossible de comprendre comment elles ont pu être ainsi bouleversées. Un grand nombre semblent avoir été taillées pour construire de nouveaux édifices; mais la difficulté du transport les a fait abandonner à l'endroit où elles ont été travaillées. Cette ville, comme presque toutes celles de la Basse-Égypte, était élevée sur une base de briques. Ces briques ont un pied de longueur, et c'est à les pétrir qu'on employait les Juifs dans leur captivité. L'enceinte de cette terrasse de Bubaste est de 1,200 à 1,400 mètres sur chaque face. Au centre se trouvent, dans un très-grand bassin, les monumens de la ville qui, selon Hérodote (2), était consacrée à Diane. Malus remarqua une grande pierre toute couverte de constellations et d'étoiles semblables à celles que l'on voit sur les plafonds des autres temples. Au-dessous de ces ruines, entre deux bras du même canal, est située l'île Mycéphoris, habitée autrefois par les Calasiriens ou une partie de la caste guerrière. C'est aujourd'hui une plaine bien cultivée, couverte de grands bois de palmiers et de riches villages, parmi lesquels on remarque le village *Quenyet* qui a donné son nom au bras occidental du canal. La contrée n'est nulle part stérile et déserte; l'eau du canal répand partout la fertilité et l'abondance. Trois lieues au-dessous de Tell-Bustah, est située la ville moderne *Hehyeh*, entourée d'épaisses forêts de palmiers; elle demeura longtemps inconnue aux géographes modernes; et cependant, dans les environs, l'agriculture apparaît dans une merveilleuse richesse; de sorte que la contrée ressemble à un jardin de l'Europe. La ville est entourée de bonnes murailles, et Malus trouva les habitans très-hospitaliers et plus civilisés que leurs voisins. Pour se défendre contre les invasions, ils ont élevé, sur les deux bords de ce canal, un grand nombre de tours sans portes ni fenêtres à l'extérieur, mais garnies en haut de meurtrières et de créneaux.

Beaucoup plus bas, près de la mer, le pays où le canal se décharge dans les environs de l'ancienne Péluse, est une contrée sablonneuse et marécageuse. Le bras du Nil était encore navigable du temps d'Alexandre le Grand, car sa flotte le remonta depuis Ghaza: il est aujourd'hui comblé, et la côte de la mer, située devant lui, est remplie de limon. Cet ensablement est produit en grande partie par les courans du rivage qui s'étendent, de l'est à l'ouest, sur la côte égyptienne, et qui, rendus plus violens par les vents d'ouest, amoncèlent le limon de la mer à l'embouchure de Péluse, de sorte que la côte va toujours s'élargissant de plus en plus. On peut appeler aujourd'hui l'extrémité de l'ancien bras de Péluse un *canal limoneux* (1), qui roule lentement ses eaux à la mer, à travers les solitudes de ces lieux. Sur le rivage s'élève le fort *Tyneh* bâti probablement sous le règne du sultan Selim, et dont le nom a en arabe le même sens que πηλὸς en grec, *boue, limon*, d'où vient le nom de *Péluse*. Le nom égyptien était assurément le nom cophte *Peremoun* (du mot cophte *feromi*, boue) (2), et c'est de là qu'à l'époque de la conquête, les Arabes appelaient cette clef de l'Égypte *Faramah* ou *Al-Faramah*. Thineh ou Thyneh a le même sens en arabe, et c'est pourquoi Ezéchiel (chap. 30, v. 15) appelle *Sin* cette forteresse de l'Égypte.

Au delà de cette barre de sable et de limon, à l'ouverture de l'embouchure de Péluse, l'eau devient assez profonde pour servir de station aux petits navires de commerce qui font la con-

(1) Extrait d'un Mémoire sur l'état ancien et moderne des provinces orientales de la Basse-Égypte, par feu M. Malus, Descr. Eg., E. M., liv. III, p. 307.

(2) Hérodote, II, p. 59, 137, 156.

(1) Andréossy, sur le lac Menzaleh, dans les Descr. Eg., Et. M., I, p. 276.—Malus, Extr., p. 306.

(2) Champollion, II, p. 82.

trebande avec la Syrie. Les dunes s'élargissent toujours davantage à l'est de Péluse. Si l'on pénètre dans les terres, à partir de la côte de Péluse, les débris de coquilles deviennent toujours plus rares dans le sable; mais la surface est couverte d'une croûte de sel, ce qui indique que l'eau de la mer y séjourne une partie de l'année, c'est-à-dire au solstice d'été. Le général Andréossy a remarqué très-souvent dans cette contrée plane le phénomène du mirage qui se montrait surtout une demi-heure après le coucher du soleil. Selon Strabon, l'ancienne Péluse avait 20 stades de pourtour, et elle était située à une égale distance de la mer : l'enceinte de la ville a en effet, disent Andréossy et Malus, la grandeur que lui donne Strabon, c'est-à-dire 6,120 pieds (1,020 toises); mais elle est aujourd'hui à 4,000 toises de la mer, distance quatre fois plus grande que du temps de Strabon. On n'aperçoit plus aucune trace de végetation dans toute la plaine de Péluse. Un petit monticule isolé porte seul quelques broussailles, et l'on a trouve en ce lieu quelques chapiteaux enfouis dans le sable.

C. *Canal de Moueys* ou *bras de Tanis*.—Ce canal de Moueys (Mo-èz dans Andréossy) est la troisième branche orientale du Nil; mais c'est la première qui se détache immédiatement du bras de Damiette, au-dessous de la bifluence du fleuve au Ventre-de-la-Vache. Il commence immédiatement au-dessous des ruines d'*Atrib*, coule au nord-est, sépare les provinces Sharkyeh et Mantourah, passe devant les ruines de Tanis (15 kilom. au-dessus de l'embouchure) et se jette, après un cours de 24 lieues, dans le lac *Menzaleh*. Malus et Andréossy regardèrent ce canal comme les restes de l'ancien bras de Tanis dont on peut reconnaître l'embouchure dans la décharge actuelle du lac Menzaleh, près d'*Omm-Fareg*.

La position de cet ancien bras du Nil était restée inconnue aux géographes modernes : les savans de l'expédition française, qui commençaient partout des nivellemens pour reconstruire l'ancien système de canaux et favoriser la navigation et l'irrigation du Delta, qui traçaient des routes militaires dans toutes les directions et établissaient des lignes télégraphiques du Caire aux stations des côtes, découvrirent enfin ce bras du Nil si souvent cité par les auteurs de l'antiquité. C'est à Malus que nous devons surtout cette importante découverte, par laquelle on rectifia toutes les cartes antérieures du Delta, même celle de d'Anville qui manque ici d'exactitude aussi bien pour la géograhie ancienne que pour la géographie moderne.

Le village Atrib, où commence ce canal, à l'extrémité de la province de Kelyoub, est l'ancienne *Athribis*, autrefois l'une des capitales de la Basse-Égypte, et qui donnait son nom à un nome (1). Les Cophtes l'appellent *Athrebi* ou *Atrépe* (2); Zoëga, *Athorbaki*, la ville d'Athor. D'après les observations de Nouet, les ruines sont situées par les 28° 55' long. orient. de Paris et les 30° 28' 30" lat. nord; elles ont 4,800 pieds (800 toises) d'étendue sur une face et 4,500 pieds (750 toises) sur l'autre (3); mais on n'y reconnaît plus que des buttes factices dont les pierres ont été brûlées pour en faire de la chaux, comme l'indiquent les fours nombreux qui se trouvent en ces lieux. Une lieue au-dessous de ces ruines, est situé le village de *Moueys*, où commence le canal auquel il a donné son nom. Lorsque Malus visita ces lieux, vers la moitié de décembre, trois mois après l'inondation, le bras de Damiette avait 300 mètres de largeur, et le canal de Moueys 150 mètres. Une partie des eaux du Nil se jetait avec tant de violence dans ce canal, et coulait avec une si grande rapidité, que Malus dut reconnaître que ce n'était point un canal factice, mais bien l'*ancien bras de Tanis*, aux bords plânes et tout à fait sur le même niveau que la plaine. Les habitans disaient qu'il se perd, à peu de distance, sous la terre; mais, six lieues plus bas, on voyait partout des rivages fertiles, un pays coupé par des canaux qui produit de magnifiques cannes à sucre, du blé, du maïs, du coton, etc. Près du village *Denyeh*, le bras principal se divise en plusieurs branches latérales qui communiquent avec le bras de Péluse. Plus bas, s'élèvent, dans une région marécageuse, sur les bords de cet ancien bras, la butte factice d'une ville antique appelée *Qourb* ou *Orb* par les Arabes qui ont donné le nom d'*Horbeyt* au village voisin qu'ils habitent. Ces ruines n'ont que le quart de l'enceinte de Bubaste, et on y trouve un grand nombre de chapiteaux, de colonnes de granit, et de fragmens de colosses. On reconnut bientôt dans ces décombres l'emplacement jusqu'alors inconnu de l'ancienne *Pharbœtus*, *Pharbait* (4) chez les Cophtes, dont les Arabes ont conservé le nom en retranchant l'as-

(1) Hérodote, II, 166.
(2) Champollion, II, p. 48.
(3) Malus, Extrait, p. 306.
(4) Champollion, II, p. 93.

piration. Une lieue au-dessous de ces ruines, est situé un village très-riche, appelé *Kafr-Fournygeh* (1). Ce village est la véritable frontière du Delta cultivé. Les barques du Delta supérieur n'osent jamais naviguer plus bas, et celles de ce lieu ne remontent jamais plus haut. Cette frontière naturelle est si bien déterminée que le canal de Moueys perd même ici son nom pour prendre celui de *canal de San*. Les villages que l'on rencontre au delà de cette limite sont moins riches, le pays moins cultivé et tout hérissé de tours, les habitations même sont entourées de murailles comme des frontières. Chaque village n'a qu'une seule porte, et les habitans sont toujours armés, même au travail des champs : on se croirait encore dans le pays des anciens Calasiriens, chargés de garder les portes de l'Égypte contre les invasions de l'Asie. A partir du village Fournygeh, le canal devient plus étroit, et bientôt il n'a plus que 180 pieds (60 mètres) de largeur. Sa profondeur est toujours la même jusqu'au lac Menzaleh; mais, dans l'endroit où il se décharge, il a environ 4 mètres. Depuis l'ancienne Pharbætus jusqu'au village Horbeyt, le pays est coupé des deux côtés par une foule de canaux, d'étangs et de marais qui rendent ici toute communication difficile. Les eaux séjournent six à huit mois dans ces lagunes. Sur la rive gauche du canal, s'étend, depuis le village *El-Labaydy*, un très-grand lac qui reçoit, pendant huit mois, les eaux de plusieurs bras du canal; il est navigable pendant tout ce temps. Séparé du lac Menzaleh par une étroite langue de terre, il ne communique pas avec lui, et s'étend jusqu'à Abou-Daoud. Deux lieues avant de se verser dans le lac de Menzaleh, le canal de San passe encore devant les ruines de San, l'ancienne Tanis (2) qui lui a donné son nom.

La San des Arabes est la *Tanis* des Grecs, la *Tsokan* des Hébreux, dont Moïse (3) place la fondation sept ans plus tard que celle d'Hébron : on croit que cette ville fut la résidence d'une dynastie des Pharaons; la tradition prétend aussi que c'est sur le bras de Tanis que Moïse, enfant, fut exposé aux flots (4). Ce lieu est fameux dans l'antiquité par sa grandeur, par les monumens des rois et par les prodiges que Moïse fit en présence du roi Pharaon; les prophètes avaient prédit sa ruine. On voit encore (1), au milieu de ses ruines, sept obélisques de granit renversés et brisés, des fragmens de colonnes, des monolithes funèbres brisés, des vases magnifiques, des briques de différentes sortes, des morceaux de verre et de cristal. La plupart de ces ruines se trouvent dans l'intérieur du forum de la ville qui avait deux entrées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Ces lieux ne sont plus habités maintenant que par quelques hommes qui échangent leurs poissons salés contre les dattes de Salehyeh.

Beaucoup plus bas, au-dessous de San, se trouve encore un petit canal qui conduit à *Salehyeh* et n'est navigable que pendant un seul mois de l'année. La plaine (2), qui s'étend au nord de San jusqu'au lac Menzaleh et près de Mendès, appelée *plaine de Dagaglyeh* par Girard, est coupée par un grand nombre de canaux qui la croisent dans tous les sens et l'inondent huit mois de l'année. Le canal entre dans le lac à l'extrémité de cette plaine, et se continue pendant douze lieues à travers ce lac, en conservant toujours son courant et sans mêler ses eaux à celles du lac qui n'a que 3 pieds (1 mètre) de profondeur. On distingue facilement partout le lit du canal qui est navigable dans toute son étendue; les petites barques peuvent le parcourir toute l'année, mais il ne porte de grandes embarcations (*Germès*) que huit mois. Pendant neuf mois, l'eau du Nil descend librement au lac Menzaleh, par ce canal; mais, les trois autres mois, l'eau salée du lac pénètre dans l'intérieur des terres. Pour l'arrêter, on construit, chaque année, près du village Kafr-Moueys, une digue qui ne doit durer que trois mois. Cependant l'eau salée coule encore sept à huit lieues dans les terres; l'eau du canal est alors salée jusqu'à la hauteur du village *El-Labady*, à l'époque qui est opposée aux grandes crues du Nil.

L'ancien bras de Tanis a été assurément retrouvé dans ce système de canaux, et il s'est ainsi conservé jusqu'aujourd'hui. Malus (3) avait proposé de le rendre navigable pour ouvrir une communication plus commode entre le Caire et la mer; il pensait que ce travail, peu coûteux, deviendrait d'un immense avantage pour l'intérieur du Delta. Les brigandages et les combats

(1) Malus, Extr., p. 308.

(2) Ibid., Extr., p. 309.—Cordier, Descr. de San, Antiq., Descr., ch. XXIII.

(3) Troisième livre de Moïse, ch. 13, v. 23.—Ezéchiel, ch. 30, v. 14.

(4) Champollion, II, p. 101.

(1) Malus, Extr., p. 309.— Andréossy, Mém., p. 276.

(2) Ibid., Extr., p. 309.

(3) Ibid., p. 310.

continuels des habitans de ces lieux ont enlevé depuis longtemps à la culture un sol très-fertile, d'une étendue de 50 lieues, et l'ont rendu presque inaccessible aux étrangers. Il est encore à remarquer que ce canal de Moueys arrose la plus grande partie des terres situées sur la rive gauche, à cause de la pente générale du Delta de l'est à l'ouest, et que le bras de Damiette n'a plus de canal à partir du village de Moueys jusqu'à la ville de *Mansourah*, située à une distance de 20 lieues.

D. *Canal Achmoun.*—Près de cette ville de Mansourah, le *canal d'Achmoun* (1) se sépare, à l'est, du bras de Damiette; il traverse une contrée étroite et fertile, qui est fermée au sud par les marais de *Dagahlyeh*, et au nord par le lac Menzaleh, dans lequel il se jette après un cours de 12 lieues, près de la ville de *Menzaleh* à demi en ruines. Cette ville, n'a que 2,000 habitans, et elle est située à 6 lieues de Damiette. Le général Andréossy (2) reconnut la prolongation du canal à travers ce lac par de fréquens sondages, et il découvrit, dans ce lit de fleuve profond et sous-marin, l'ancien *bras de Mendès*, qui s'embouche dans la mer, près de Dybeh. Le bras de Damiette coule encore 14 lieues (7 myriam.), depuis Mansourah jusqu'à son embouchure, située à 3 lieues (15 kilom.) au-dessous de la ville de Damiette. Le Delta est occupé, entre ce bras du Nil et l'embouchure de Péluse, par le lac auquel la ville de Menzaleh a donné son nom. Ce lac est couvert d'îles; le groupe le plus nombreux et le seul cultivé est celui des îles *Mataryeh*, voisines de la ville de Menzaleh, et habitées par 1,100 hommes qui possèdent 500 à 600 barques et vivent de la pêche et de la chasse aux oiseaux. La plus grande étendue du lac, du nord-ouest au sud-est, de Damiette à Péluse, est de 11 lieues; mais sa largeur est beaucoup moins considérable. Suivant les calculs d'Andréossy, il a 43,000 toises de longueur, du nord-ouest au sud-est; et sa moindre dimension, du sud au nord, est de 8,722 toises. Ses eaux se déchargent par deux ouvertures, à travers la digue de dunes qui le sépare de la mer. La première est celle d'*Omm-Fareg* ou l'ancienne *embouchure de Tanis*; la seconde est près de *Dybeh*, et elle correspond au canal d'Achmoun et à l'ancien bras de Mendès. On reconnaît facilement la continuation du cours des canaux à travers le lac, à l'eau douce qu'ils contiennent, tandis que le reste des eaux du lac est beaucoup plus salé. Cependant ce lac ne renferme pas d'eaux marines, comme les lagunes du Languedoc et du Roussillon; le fond se compose du limon du Nil, et il n'a été formé que par la destruction de l'équilibre des eaux de la mer et de celles du bras de Tanis et de celui de Mendès. Au milieu du lac s'élèvent encore quelques îles autrefois habitées et appelées montagnes, à cause des monticules qu'elles présentent : ce sont, par exemple le *Gibbel-Tennys*, *Tounach*, *Samnah*; c'étaient autrefois des villes élevées sur leurs terrasses factices (1) et appartenant au continent aujourd'hui abaissé. Les îles basses du lac sont couvertes de plantes marines.

Les eaux du lac ne sont pas si amères que celles de la mer, et on peut les boire pendant les débordemens du Nil; cependant elles sont toujours saumâtres et phosphorescentes. L'air est très-sain, et, à l'époque de l'expédition française, les insulaires de Mataryeh n'avaient pas eu la peste depuis plus de trente ans. Le lac est très-uni, et il n'a ordinairement que 3 pieds de profondeur; mais, dans les lits des canaux qu'ils traversent, le fond se trouve de 6 à 15 pieds (2 à 5 mètres). Le fond du lac se compose d'argile et de sable, aux embouchures, et de boue noire près des canaux de Dybeh et d'Omm-Fareg; il est recouvert ailleurs de limon coquillier, et, en plusieurs endroits, de plantes marines. Le lac est très-poissonneux, et ses embouchures sont fréquentées par les cochons de mer (*delphinus phocæna*). Les deux embouchures de Dybeh (*Mendesius*) et d'Omm-Fareg (*Taniticus*) sont en tout temps navigables. Entre ces deux ouvertures s'en trouvent encore deux autres, fermées à la navigation par des pieux et des digues, et dans lesquelles on reconnaît les *fausses embouchures* des anciens (ψευδόστομα dans Strabon). La langue de terre, ou la côte basse qui sépare le lac de la mer, présente ainsi quatre coupures sur une longueur de 92,000 mètres. Entre Damiette et Dybeh, elle est assez large; mais entre Omm-Fareg et Péluse, elle est très-étroite, très-basse, inculte et couverte seulement de quelques plantes marines. La côte n'est nulle part fortement dessinée, et on n'y voit pas de cailloux roulés, pas de pierres;

(1) Girard, Observ., p. 198.

(2) Andréossy, Mémoire sur le lac de Menzaleh, Description de l'Égypte, I, liv. III, p. 261.

(1) Andréossy, Mém. sur le lac Menzaleh, p. 265.

elle ne présente que le limon de la mer, et elle n'a même que très-peu de coquillages. Andréossy n'y a remarqué que des coquilles bivalves et des *buccinum*. Pendant le solstice d'été, quand les vents du nord-ouest dominent (1), la mer reflue longtemps sur ces côtes de l'Égypte; et les eaux du lac Menzaleh, se trouvant ainsi refoulées, inondent leurs îles et leurs bords; car, à la même époque, le lac se trouve gonflé par les eaux du Nil que lui amènent les canaux. Les eaux baissent quand les vents du nord-ouest s'apaisent; alors, comme l'inondation diminue en même temps, le rivage est mis à sec dans un circuit de 200 mètres; aux deux embouchures de *Dybeh* et d'*Omm-Fareg* se forment des courans qui atteignent une rapidité de 3,000 mètres à l'heure, et font que l'eau de la mer se retire encore plus promptement. Le Delta se trouve ainsi *en deux états opposés* quand les eaux couvrent sa surface et quand elles sont complétement retirées; à l'époque où cette différence de niveau se change et se contre-balance ainsi, Andréossy trouva le niveau du bras de Damiette, 35 centim. plus élevé que celui du lac Menzaleh (2) : cela explique le système tout particulier d'irrigation des environs de Damiette, où deux espèces de canaux sont ainsi nécessaires.

Le bras de Damiette (le bras Bucolique ou Phanitique) ayant été creusé de main d'homme, comme l'atteste Hérodote, ne devait pas être au commencement aussi important qu'aujourd'hui; son volume s'est probablement grossi aux dépens des bras de Péluse, de Tanis et de Mendès qui s'affaiblirent prodigieusement alors et ne furent plus capables de soutenir l'équilibre avec les bras de la mer. L'équilibre une fois rompu, l'eau de la mer pénétra dans les terres, et alors se forma le lac Menzaleh (3), aux dépens du sol fertile du Delta. La mer, poussée en masses énormes sur la côte par les tempêtes continuelles du nord-ouest, rendit cette formation facile, et c'est avec les mêmes causes que le lac Bourlos naquit à l'ouest de Damiette. Andréossy a rappelé, à propos de ce phénomène, des formations semblables qui eurent lieu, en 1421, dans les Pays-Bas. Le défaut d'entretien des canaux, aux bras de Tanis, de Mendès et de Péluse, y ont beaucoup contribué, ainsi que l'inclinaison générale de la pente du Delta, de l'est à l'ouest. Cependant, dit Andréossy, l'eau du Nil a conservé la tendance de se verser dans son bras primitif oriental, de sorte qu'il ne serait pas impossible aujourd'hui d'en rétablir le cours; si l'on y parvenait, on pourrait ensuite dessécher le lac Menzaleh et le convertir en champs fertiles.

Une des causes qui ont changé cette partie de la Basse-Égypte en marais, ce sont assurément les invasions continuelles des ennemis de l'est, dont les pas furent toujours marqués par la dévastation et les ravages. Les pays qu'ils parcourent sans cesse se dépeuplent, et l'encombrement des canaux et des bras du fleuve est alors une conséquence nécessaire. Les ruines fréquentes des villes que l'on rencontre dans cette contrée attestent encore aujourd'hui qu'une population nombreuse couvrait autrefois ces lieux désolés. Le lac même de Menzaleh renferme les ruines de deux villes appelées *Thennys* et *Tounah*; toutes deux s'élèvent du milieu des eaux sur des buttes factices; le sol peu étendu qui les entoure ne porte aucune trace de végétation, il est recouvert d'une croûte de sel qui crie sous les pieds comme de la neige.

Thennys, la *Thennesus* des anciens, peut-être *Thanisi*, selon Champollion (1), ville d'Isis, nous montre aujourd'hui des ruines de bains (2), de grands murs de briques, des vases brisés, du verre, des fragmens de porcelaine, etc. Un grand nombre de mosquées et d'édifices voisins sont ornés de ces ruines; le seuil de la caserne de Damiette, par exemple, est formé du fragment d'un obélisque qui s'élevait autrefois dans cette ville. *Thounah*, probablement la *Thôni* des Cophtes, s'élève sur une île voisine; elle est moins grande que la première : cependant Andréossy y a trouvé de curieuses antiquités. Andréossy fait monter à 32,000 ou 33,000 âmes le nombre des habitans répartis, autour du lac, en dix-sept villages (3) situés sur ses bords.

L'embouchure de Damiette a cela de particulier avec celle de Rosette, qu'elle se trouve sur une grande langue de terre avancée, au nord, dans la mer, et à l'extrémité de laquelle ses eaux se mêlent pour la première fois aux flots de la Méditerranée.

D'après cet aperçu hydrographico-topographique, la Basse-Égypte nous apparaît comme une grande surface triangulaire, arrosée par le Nil;

(1) Andréossy, Mém. sur le lac Menzaleh, p. 267.
(2) Ibid, Mém. sur le lac Menzaleh, p. 268.
(3) Ibid, p. 270.

(1) Champollion, II, p. 142.
(2) Andréossy, Mém. sur le lac Menzaleh, p. 275.
(3) Ibid, Mém., p. 278.

le sommet du triangle est formé par la bifurcation du fleuve. Cette surface est coupée, dans toutes ses directions, par une foule de canaux qui tous partent du Nil. Avant de se décharger dans la mer, leurs eaux forment, sur la côte, derrière la digue des dunes de sable, une longue suite de marais ou de lacs.

Cette côte de la mer s'étend, en formant une grande courbe, depuis Alexandrie jusqu'à Péluse, sur un développement de 60 lieues (30 myriam.) (1). Elle est convexe du côté du nord, et la pointe d'Aboukir, avec les deux cornes des embouchures du Nil, en forme les promontoires les plus avancés. Exactement entre les deux embouchures est situé le cap Bourlos, la pointe la plus méridionale de l'Égypte, sous le même méridien que les pyramides d'Égypte, 36 lieues plus loin, au nord. Le Delta est ainsi compris entre les 29° 39' et 31° 33' 30" lat. nord; et toute l'Égypte, depuis les cataractes de Syène jusqu'au cap Bourlos, occupe 7° 30' et présente une surface de 2,100,000 hect. de sol cultivable, qui doit toute sa fertilité à l'eau bienfaisante du Nil.

Éclaircissement.

Débordement du Nil, accroissement des couches de terrain dans la Haute, la Moyenne et la Basse-Égypte; époque de la fondation des villes d'après les données géologiques; eau du Nil.

L'Égypte, et le Delta en particulier, est seulement habitable, parce qu'elle sert de lit aux grandes eaux du Nil, dont les débordemens produisent la fécondité du pays.

Le débordement est causé, comme le savait déjà Hérodote, par les pluies des tropiques qui tombent dans les monts alpins de l'Abyssinie et dans le centre inconnu de l'Éthiopie. Elles inondent, en ces lieux, les vallées de l'immense plateau et descendent ensuite dans le bassin du Nil, leur dernier receptacle; le seul lit du Nil, chargé ainsi de toutes les eaux de l'immense contrée qui s'étend le long de la pente septentrionale de la Haute-Afrique orientale, sur un espace de 15° de longitude, c'est-à-dire 220 milles géog., en porte tout le tribut à la mer, à travers la terre d'Égypte. La grande chaleur qui règne en Égypte, en Nubie et en Ethiopie, pendant les derniers mois de printemps, époque où le soleil s'élève perpendiculaire au-dessus de ces contrées, dilate tellement l'atmosphère embrasée que les masses d'air et de nuages plus froides qui couvrent l'Europe, se précipitent à la place de cet air raréfié, pour rétablir l'équilibre détruit; telle est la cause physique du débordement qui, comme phénomène cosmique, est dans une entière dépendance, dans un rapport exact, avec le cours des astres du jour et de la nuit. De là la régularité de ce phénomène merveilleux et annuel, qui était le vrai régulateur de la vie des anciens Égyptiens. La lumière et la chaleur de l'équinoxe du printemps appelaient le Nil des contrées embrasées du sud; alors disparaissaient de l'Égypte toutes les influences mauvaises de la saison de la sécheresse; la terre rajeunie, s'éveillait à l'approche du dieu qui venait la féconder et la bénir. Au commencement de l'inondation, Osiris sortait de son tombeau, et les fêtes et la joie se répandaient dans tout le pays; le Nil s'élevait ensuite dans une progression régulière, et c'est pour cela qu'on lui donna le nom de Νεῖλος, mot qui signifie en cophte *l'eau mesurée;* avec lui apparaissaient la tige et la fleur du lotus; la timide gazelle s'enfuyait de la vallée dans le désert; les serpens, les crocodiles, l'ibis arrivaient alors; le fleuve grossissait et baissait avec le solstice d'été (Horus) et l'équinoxe d'automne; il suivait si régulièrement le cours des astres, qu'on eût dit qu'il était leur satellite sur la terre, et la symbolique egyptienne lui donne le nom de *mime des cieux sur la terre* (1). Il atteignait sa plus haute crue en septembre, et le jour où l'on brisait les digues et où l'on brisait les écluses, les fêtes et la joie se répandaient, comme aujourd'hui encore, dans tout le pays. Tant que les canaux et les bras du fleuve étaient remplis d'eau, on célébrait sans cesse des fêtes panégyriques, on entreprenait des pèlerinages aux saintes eaux (2), comme Hérodote nous le raconte avec des détails si circonstanciés. Il résulte des observations les plus récentes que la crue du Nil se remarque pour la première fois (3), au solstice d'été, au-dessous des cataractes de Syène.

Le Bahr-el-Abiad amène le plus grand volume d'eau, et les pluies des trophiques le font gonfler régulièrement, comme le Nil en Égypte (4); cependant il ne baisse jamais autant que le Bahr-

(1) Girard, Observ., p. 200.

(1) Creuzer Symbolik, I, p. 255.
(2) Hérodote, II, c. 58.
(3) Girard, Observ., p. 201.
(4) Browne, Trav., p. 454.

el-Azrek (1). Le Tacazzé grossit dans la province de Siré jusqu'à une hauteur de 18 pieds. Nous ne savons pas encore jusqu'à quelle hauteur le Nil monte dans le Sennaar; mais il n'inonde qu'un très-petit espace dans ces contrées, et à Dongola et en Nubie on est obligé de se servir de roues à pot pour arroser le pays. Nous apercevons la première trace du débordement, dans la Haute-Égypte, à Sabhié, au-dessous d'Edfou. Strabon place le premier nilomètre, dans l'île d'Éléphantine. Tous les cours d'eau commencent à gonfler en avril, dans le plateau de l'Abyssinie; mais ils ne remplissent leurs bords (2) qu'au mois de juin. Pendant tout l'été, ils roulent leurs eaux comme des torrens impétueux. L'état des eaux du Nil donne aussi naissance à trois saisons en Égypte; du mois de décembre au mois de mars, l'eau est à son niveau le plus bas; du mois d'avril au mois de juin, elles grossissent et atteignent leur niveau moyen; du mois d'août au mois de novembre est l'époque des grandes crues : immédiatement après elles décroissent.

On remarque la première crue des eaux, au Caire, dans les premiers jours de juillet; les hydrographes français (3) observèrent sa progression sur le nilomètre de cette ville, placé à l'extrémité méridionale de l'île de Roudah. Pendant les premiers huit jours, le Nil monte presque insensiblement, puis la progression devient de jour en jour plus rapide et plus forte. Il atteint ordinairement la moitié de sa hauteur le 15 du mois d'août, et il grossit encore jusqu'au 20 ou 30 septembre, où il se trouve enfin à son niveau le plus élevé. Il reste environ 14 jours à cette hauteur dans une espèce d'équilibre. Il décroît ensuite successivement jusqu'au 20 mai de l'année suivante. Le mouvement des eaux s'arrête alors jusqu'au solstice d'été. Lorsque le Nil entre en Égypte dans le temps des grandes eaux, il est rempli de sable et de limon, et ses eaux ont une teinte rougeâtre. Il garde cette couleur pendant toute l'époque de l'inondation, et ses eaux ne s'éclaircissent que lorsqu'elles rentrent dans leur lit.

Girard a représenté par une courbe (4) les lois de la crue et de la décroissance du Nil, pendant les années 1799, 1800 et 1801. Ces calculs sont les plus exacts qui aient été faits jusqu'alors, et la courbe varie selon les différentes années. En 1799, l'inondation fut très-faible; elle atteignit, le 25 septembre, sa plus grande élévation qui était de 6 mètres 857 millim, au-dessus du niveau le plus bas. L'inondation fut très-forte en 1800; elle s'élevait, le 4 octobre, à 7 mètres 961 millim. La hauteur moyenne (1) des deux années 1799 et 1800 peut donc être évaluée à 7 mètres 419 millim., ce qui équivaut à 15 coudées 17 pouces sur l'échelle de la Meqyas (nilomètre du Caire), et à 14 coudées du nilomètre d'Éléphantine. La coudée égyptienne porte le nom de *dra*. Ce résultat des observations faites par les ingénieurs et les physiciens français a une grande importance, en ce qu'il nous donne la solution des erreurs et des contradictions des siècles précédens; ces contradictions et ces erreurs avaient toutes pour cause la politique des gouverneurs de l'Égypte qui, de tout temps, exagérèrent la crue du fleuve afin de tirer du peuple de plus forts impôts.

Depuis Hérodote (2) jusqu'à Leo Africanus, tous les auteurs s'accordent à dire que le Nil devait monter à 16 coudées (3) ou aunes égyptiennes, appelée *dra* aujourd'hui, pour donner une bonne récolte. On ne fixait les impôts dans toute l'Égypte que lorsque le Nil était parvenu à cette hauteur. Cet ancien mode d'établir l'impôt s'est maintenu jusqu'aujourd'hui. La ligne de la 16ᵉ coudée qui désigne le minimum d'élévation, s'appelle de là, dans le pays, *l'eau du sultan* (4) ». On n'exige l'impôt que quand le fleuve atteint cette hauteur, car il n'inonde alors que la moitié des terres. Dès que le cheikh de la Meqyas a proclamé que le Nil a atteint la 16ᵉ coudée, on ouvre aussitôt la digue du canal; les fêtes commencent alors dans toute la terre d'Égypte; cependant la crue continue ordinairement encore et souvent elle monte jusqu'à 23 et 24 coudées. En 1801, la troisième année du séjour des Français en Égypte, on proclama au Caire que le fleuve était parvenu à 23 coudées 2 pouces, et cependant l'eau ne s'élevait réellement qu'à 18 coudées (5), à compter de la division la plus inférieure de la colonne du nilomètre. La plus haute crue n'a pas lieu, dans la Basse-Égypte,

(1) Bruce, Trav., p. 424.
(2) Ibid, Trav., V, p. 353.
(3) Girard, Observ., p. 200.
(4) Ibid, Observ., Table, fig. 1.

(1) Girard, p. 202.
(2) Hérodote, II, p. 13.
(3) Girard, Observ., p. 256.
(4) Abdallatif, Relation de l'Égypte, éd. de Sacy, IV, p. 330.
(5) Girard, Observ., p. 257.

en prenant la moyenne proportionnelle de 30 ans (1), avant la première ou la seconde semaine de septembre. Alors règne partout la joie, alors tout le monde s'aborde réciproquement avec des souhaits de bonheur ; on perce solennellement le grand canal du Caire, et l'eau bienfaisante est aussitôt répartie dans tout le pays. Toutes les écluses s'ouvrent et la Basse-Égypte ressemble alors à un lac immense du sein duquel s'élèvent, comme des îles, les groupes des cités et des villages. Au commencement d'octobre les eaux se retirent successivement du pays ; la terre est fécondée ; le laboureur y jette alors la semence et attend avec confiance la moisson qui va venir (2).

Il existe depuis longtemps une différence entre la longueur de la coudée de la Meqyas et celle de la mesure indiquée dans les proclamations publiques que l'on faisait annuellement à la population du Caire. Tous les voyageurs européens antérieurs ne connaissent que les proclamations officielles ignorèrent complétement la véritable hauteur du nilomètre de la Meqyas. Ils n'avaient aucunes données positives, et tous leurs résultats doivent être inexacts, car ils partaient tous d'une idée fausse ; tous calculaient d'après l'opinion que le Nil s'élevait autrefois à 16 coudées et qu'il monte aujourd'hui jusqu'à 23 et 24. La sagacité du célèbre voyageur Niebuhr découvrit, en 1762, que les proclamations journalières de la crue du fleuve ne s'accordaient pas, quant à la somme, au mouvement réel du fleuve. Après lui d'autres voyageurs, et entre autres Volney, firent la même observation ; mais il leur fut impossible d'obtenir des données certaines. Nous sommes donc forcés de rejeter comme faux tous les calculs et toutes les hypothèses antérieurs sur l'accroissement de l'Égypte, parce qu'ils reposent sur des faits inexacts.

On proclame le matin et le soir, au Caire, le mouvement des eaux pendant la journée ; la politique du gouvernement égyptien passe souvent quelques pouces sous silence, puis change et grossit tout à coup la somme, afin de proclamer à la fois un nombre plus fort et de répandre en certains momens l'espérance d'une riche moisson parmi la population de la capitale ; cette supercherie produit toujours ses effets, et le peuple reçoit cette nouvelle avec les démonstrations de la joie la plus vive. L'Égyptien observe avec une attention inquiète le fleuve qui lui donne la vie ; le Nil répand tour à tour l'anxiété ou la joie, car de ses eaux dépend le bien-être de toute une année : aussi le nilomètre de la meqyas reste toujours sous l'influence de la police du Caire (1). Les mêmes raisons politiques confiaient autrefois aux prêtres la garde des nilomètres et en éloignaient le peuple avec soin. Aujourd'hui encore l'approche de la Meqyas est interdite au peuple égyptien. On cache, sous de fausses déclarations, le véritable niveau des eaux, parce que le fisc veut obtenir chaque année, quel que soit le niveau du fleuve, la levée complète de tous les impôts (2). Telle fut toujours la cause de cette supercherie, dont nous devons la découverte à l'occupation de l'Égypte par les armées françaises.

L'effet du débordement sur la formation du sol de l'Égypte est double ; il exhausse *premièrement le lit même du fleuve*, *secondement la vallée* ; la vallée de l'Égypte est en même temps un produit de la nature et un produit de l'art, à cause des canaux et du barrage des eaux par les digues.

1. *Exhaussement du Nil en Égypte.* — Le Nil n'a aucun affluent, ni dans son cours moyen, ni dans son cours inférieur, qui vienne modifier sa pente naturelle et la forme de son lit. Son lit est très-grand, mais entièrement isolé, et ses formations et ses modifications sont plus faciles à étudier que celles d'autres fleuves, parce qu'elles présentent des phénomènes moins compliqués. Les riverains des autres fleuves n'en étudient pas l'histoire ; mais l'Égyptien qui voit dans le Nil la source de son bien-être, a bâti de bonne heure des observatoires sur ses bords, et, à l'aide de ces observations, il a tenu registre, jour par jour, de ses changemens et de son histoire. Quoique détruits depuis bien longtemps, leurs fondemens ont servi d'échelle pour mesurer l'exhaussement du Nil pendant chaque siècle. Si l'Égypte est un sol classique, le Nil aussi peut être appelé un *fleuve classique*, et il fut observé, étudié, pendant des milliers d'années ; ces observations ont fourni des résultats importans à la physique des fleuves en général, à l'étude de la formation de la surface de notre planète, à l'hydraulique et à l'hydrographie. Les nilomètres sont de véritables observatoires géographiques dont un seul a encore aujourd'hui sa destination première, et

(1) Capper, Observ., p. 75.
(2) Hérodote, II, c. 14.

(1) Browne, Trav., p. 72.
(2) Girard, Observ., p. 258.

c'est le nilomètre de l'île de Roudah, au Caire. On en a découvert encore un second à Éléphantine, tel que Strabon nous l'a décrit. Il en existait encore d'autres, comme par exemple, du temps des Ptolémées, à *Hermonthis* et *Elethyia* (voy. plus haut); on en retrouve encore les restes, mais ils ne peuvent nous fournir de mesure précise; chaque temple possédait encore probablement des nilomètres mobiles, comme nous en voyons représentés si souvent dans les hiéroglyphes, avec l'image de Sérapis et avec le boisseau, sous la forme d'échelles, de degré, de siége, etc. (1). Deux monumens seuls nous offrent donc aujourd'hui des données certaines sur l'exhaussement du lit du fleuve lui-même.

Girard découvrit le nilomètre d'Éléphantine sur le mur du quai, absolument comme il est décrit par Strabon (voyez p. 382). La dernière coudée portait en chiffres grecs, le nombre 24, et désignait assurément la coudée égyptienne que les Ptolémées maintinrent en usage (2), parce qu'elle était l'ancienne mesure des Égyptiens. Les eaux du Nil ne dépassaient donc jamais ce terme au-dessous de la dernière cataracte du Nil, à l'époque de la construction de ce nilomètre; mais Girard ne découvrit ce nilomètre, le 25 juillet 1799, que parce que les eaux étaient encore très-basses alors; un mois plus tard le nilomètre aurait été entièrement recouvert par les eaux et par conséquent invisible. Les débordemens actuels les plus forts s'élèvent plus de 7 pieds (2,413^{m}) au-dessous de la 25e coudée de l'inscription grecque (3). Le lit du Nil s'est donc exhaussé de cette hauteur depuis la construction de ce nilomètre jusqu'à nos jours. On n'a pas de raison pour supposer que l'ordre du monde soit changé depuis ce temps et que la quantité des pluies qui tombent en Abyssinie ait augmenté ou diminué depuis cette époque. Une inscription grecque du temps de l'empereur Septime-Sévère (193 à 211 de J.-C.), trouvée sur l'échelle du nilomètre, nous rapporte que, sous le règne de cet empereur, l'inondation dépassa de plusieurs palmes la 24e coudée. Elle s'élevait donc déjà alors au-dessus de l'ancienne limite. Ce fait était assurément un phénomène ordinaire au troisième siècle après Jésus-Christ, et l'ignorance seule de la garnison romaine de Syène pouvait le regarder comme extraordinaire. Les eaux dépassaient alors la 24e coudée de 0,31^{m}. Depuis Septime-Sévère, c'est-à-dire depuis 1600 ans, le lit du Nil s'est donc exhaussé de 2 mèt. 11 centim. : ainsi l'exhaussement séculaire du lit du Nil dans la Haute-Égypte égale 0,132^{m}.

Le second nilomètre qui peut nous offrir des données précises se trouve dans la Basse-Égypte, au Caire, à l'extrémité méridionale de l'île de *Roudah* (1). C'est une colonne de marbre blanc s'élevant au milieu d'un réservoir quadrangulaire qui communique au Nil par un petit canal. Cette colonne, appelée *Meqyas*, est divisée, depuis sa base jusqu'au-dessous du chapiteau, de 16 coudées, chacune de 24 pouces; chaque pouce, évalué d'après les mesures françaises, donne 0,541^{m}. A l'époque de la construction de cette Meqyas, la 16e coudée désignait assurément l'état des eaux dans une année féconde; car il fut de tout temps important aux maîtres de l'Égypte de connaître le point où s'élevait le débordement, afin d'exiger du peuple les impôts les plus forts possibles. Aujourd'hui, quand le Nil ne dépasse pas les 16 coudées, l'année est mauvaise, comme, par exemple, celle de 1799, où le Nil ne s'éleva pas au-dessus de 16 coudées 2 pouces. Dans l'année fertile de 1800 il atteignit 18 coudées 3 pouces. Ainsi la différence de l'élévation du Nil dans les bonnes années, depuis l'époque de la construction de la Meqyas jusqu'à nos jours, est de 2 coudées 3 pouces, c'est-à-dire 1,149^{m}. Le lit du Nil s'est donc exhaussé, au Caire, entre ces deux époques, de 1,149^{m}, c'est-à-dire d'environ 3 pieds. La Meqyas fut reconstruite sous le calife Motawackel (2), en 847 (233 de l'hég.); par conséquent, au milieu du neuvième siècle. L'exhaussement séculaire du lit du Nil, qui est de 0,132^{m} à Éléphantine, est donc ici 0,120^{m}, différence presque insensible entre deux localités très-éloignées, l'une dans la Haute, l'autre dans la Basse-Égypte (3). La cause de cette différence gît naturellement dans la pente du fleuve; le rapport des sections transversales, la rapidité du cours des eaux, phénomènes qui changent si souvent, agissent réciproquement l'un sur l'autre et égalisent leurs

(1) Marcel, Mém. sur les nilomètres des anciens, dans la Descr. de l'Égypte, ch. II, p. 63.
(2) Girard, Mém. sur le nilomètre de l'île d'Éléphantine, Descr. de l'Égypte Ant., I, p. 10.—Girard, Observ., p. 261.
(3) Voy. la Table, dans Girard, fig. 8.

(1) Girard, Observ., p. 263. fig. 9.
(2) Marcel, Mém. sur la Meqyas, Descr. de l'Égypte, E. M., II, p. 20.
(3) Girard, Observ., p. 263.

effets par les oscillations continuelles entre le maximum et le minimum de leur action. *L'exhaussement moyen* du lit du Nil dans toute la vallée est donc, en prenant la moitié des deux sommes, de 0,126m.

2. *Exhaussement de la vallée du Nil dans les plaines de Thèbes, Syout, Héliopolis, ou dans la Haute, la Moyenne et la Basse-Égypte.* Dans certaines localités de l'Égypte l'exhaussement de la vallée présente un rapport différent à celui du lit du fleuve; cependant l'exhaussement moyen de l'une doit s'accorder généralement avec celui de l'autre : les surfaces du lit et de la vallée tendent continuellement, par leur action réciproque, à un parallélisme complet, de sorte que la nature les ramène toujours à un équilibre harmonieux, quand même la main de l'homme l'aurait suspendu pour un temps. Voici maintenant les faits que nous offrent les localités isolées.

A. *Exhaussement du sol de Thèbes* (1). — La base des monumens de Thèbes est couverte en grande partie du limon du Nil, de sorte que la surface actuelle de cette grande cité antique n'est plus aujourd'hui la même qu'à l'époque de sa fondation. Suivant le rapport de tous les historiens, les anciens Égyptiens bâtissaient leurs cités et leurs monumens sur des terrasses qui les mettaient à l'abri de l'inondation; mais les eaux s'élèvent aujourd'hui si haut à Thèbes, que le colosse de Memnon apparaît, une partie de l'année, comme une île au milieu des eaux, et, après qu'elles se sont retirées, on le voit surgir au milieu des champs ensemencés. Ce sol est assurément le produit d'une alluvion postérieure, comme le prouvent une inscription du règne d'Antonin, c'est-à-dire du deuxième siècle, trouvée sur la face sud du piédestal, et la base du piédestal qui reposait sur un *forum* dallé; ce pavé était encore à découvert cinquante ans après Jésus-Christ. On peu donc calculer exactement l'exhaussement du sol depuis 1600 ans, et nous trouvons qu'il est de 1,924m; l'exhaussement séculaire serait donc de 0,106m, ou 0,100m, dans les premiers siècles : l'exhaussement du sol dans la Basse-Égypte donne, en prenant la moyenne proportionnelle, 0,126m, résultat qui s'accorde assez bien avec le précédent. Ce *forum* du Memnonium, comme toutes les villes et villages égyptiens, était assurément placé sur une terrasse factice, dont le sol se compose de matières hétérogènes et rapportées, qu'il est facile de distinguer du sol naturel de la vallée; ce dernier se compose toujours de masses homogènes disposées en couches horizontales et formées par la boue noire du Nil.

Les sphinx gigantesques de Carnac, enfouis (1) maintenant sous les terres cultivées, nous donnent un résultat analogue; ils nous montrent clairement que le pavé de l'ancienne Thèbes était au même niveau sur les deux rives du Nil, près des deux monumens. La terrasse factice de la partie ancienne de la ville où gisent les sphinx a été retrouvée à 18 pieds de profondeur (6 mètres); elle repose immédiatement sur le sol limoneux et horizontal qui s'étend à une profondeur que nous ne pouvons préciser. Les premières couches de ce sol sont assurément l'horizon primitif de la vallée, à l'époque où la ville de Thèbes n'était pas bâtie encore. La vallée s'est donc exhaussée de 6 mètres depuis la première fondation de Thèbes sur cette terrasse factice. Dans les ruines du palais de Luxor, on voit aux pierres du fondement, où le Nil les a baignées librement, que la différence du niveau actuel de la vallée de Thèbes avec l'ancien est d'environ 18 pieds (6 mètres) (2). Malheureusement l'histoire est muette sur l'époque où fleurit Thèbes et plus encore sur sa fondation et la construction des terrasses factices sur lesquelles elle repose. L'édification des digues qui sontiennent les eaux dut assurément précéder l'époque de la prospérité de cette contrée, et on doit regarder ces travaux comme les monumens les plus antiques de l'industrie de l'homme. Comme nous n'avons aucunes données chronologiques sur ces ouvrages, la différence de l'ancien niveau et du niveau actuel ne nous permet pas de calculer exactement l'exhaussement séculaire de la vallée du Nil; il nous est seulement permis de tirer quelques inductions par analogie. En effet, si la moyenne de l'exhaussement séculaire est de 0,126m, comme il résulte des calculs précédens, l'exhaussement de 6 mètres aurait dû s'opérer en 4760, et nous remonterions ainsi jusqu'à 2960 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire 418 ans après le déluge. C'est alors que les hommes seraient venus s'établir dans la vallée et qu'ils auraient élevé des terrasses pour protéger leurs habitations contre les débordemens du fleuve.

Ce résultat a une haute importance pour l'his-

(1) Girard, Observ., p. 268.

(1) Girard, Observ., p. 275.

(2) Ibid., fig. 12.

toire de l'homme et de la civilisation, et il est une conséquence toute directe d'observations géognostiques, hydrauliques et archéologiques. La position de l'obélisque de Luxor (1) s'accorde encore parfaitement avec lui; il est enfoui près de 4 mètres dans le sol du village dont la terrasse factice est élevée de près de 4,60^{m} au-dessus de la plaine actuelle. Cette élévation de 4,60^{m} est, dans toute la vallée du Nil, la hauteur normale de toutes les éminences factices sur lesquelles on bâtissait les villes antiques aussi bien que les villages modernes. Si les anciennes villes avaient la même hauteur au-dessus des campagnes, la plaine de Thèbes, à en juger par les couches du limon du Nil, se serait déjà exhaussée de 2 mètres depuis l'époque de la construction primitive de la terrasse factice jusqu'à l'époque de la fondation de Luxor. Il a fallu pour cela un laps de temps de seize siècles, et par conséquent Luxor aurait été bâti 1400 ans avant Jésus-Christ. Dans les décombres des murailles de Luxor on a retrouvé des fragmens avec des sculptures hiéroglyphes qui prouveraient que Luxor fut construit avec les débris de monumens plus anciens.

B. *Exhaussement du sol à Syout.* — Aucun changement important n'a eu lieu dans le système d'irrigation de l'Égypte depuis la construction des premières digues et des premiers canaux dans la Haute-Égypte : tout s'est maintenu dans la même disposition et le même ordre. Si l'état primitif des choses avait varié, il en serait résulté que les propriétaires des champs auraient dû, les uns perdre, les autres gagner, et ces changemens auraient produit des querelles, des guerres intérieures, des révolutions dont l'histoire de l'Égypte ne nous offre aucune trace. La digue qui, pendant l'inondation, sert de route dans la plaine de Syout est recouverte extérieurement du limon du Nil sur les deux côtés; mais, ayant pratiqué un puits de sondage à travers cette digue, on trouve le limon du Nil à 3,89^{m} au-dessous de la plaine actuelle; le sol de la plaine se serait donc élevé de cette quantité depuis la construction de la digue de Syout, ce qui nous fait remonter à plus de 3,000 ans, c'est-à-dire 1,200 avant Jésus-Christ, si toutefois l'exhaussement séculaire suit la progression normale de 0,126^{m}. Si la ville de Syout ou de Lycopolis fut bâtie à la même époque que la digue, cette ville ne remonterait pas plus haut que 1,200 ans avant Jésus-Christ, et, par conséquent, elle serait beaucoup plus jeune que Thèbes. C'était l'opinion de toute l'antiquité, et c'est aussi la nôtre que la Haute-Égypte a été peuplée et civilisée bien antérieurement à tout le reste du pays.

C. *Exhaussement du sol à Héliopolis.* — L'obélisque d'Héliopolis s'élève à 2 lieues du Caire; il est situé dans un sol cultivable, et, comme nous l'avons vu plus haut, il est exposé aux inondations. Il repose sur une pierre de grès placée aujourd'hui 1,88^{m} plus bas que le niveau actuel de la plaine. La pierre de grès ou la base de l'obélisque est à peu près au même niveau que l'ancien pavé de la ville. Le dépôt du limon du Nil est de 1,732^{m}. Les inondations ont exhaussé le sol de la plaine d'Héliopolis de 1,88^{m} (l'exhaussement de celle de Thèbes est de 1,924^{m}). Strabon nous rapporte qu'Héliopolis était encore habitée, lorsque Thèbes était déjà en ruines; l'exhaussement de la plaine devrait ainsi être moindre à Héliopolis qu'à Thèbes; mais la masse réunie des eaux s'élève à Héliopolis, dans la vallée inférieure, beaucoup plus haut qu'à Thèbes, comme l'indique partout la trace des eaux; or, l'épaisseur du dépôt du fleuve correspond toujours à la hauteur de l'inondation. En effet les couches du dépôt ou les exhaussemens séculaires du sol, à Thèbes, sont à celles d'Héliopolis comme 1^{m} à 1,50^{m}; l'exhaussement séculaire près de la statue de Memnon, à Thèbes, égalerait ainsi 1,10^{m}, et, près de l'obélisque d'Héliopolis, 0,15^{m}. Il a fallu 1,200 ans pour accumuler une couche de 1,732 d'épaisseur à la base de l'obélisque; le barrage (1) des eaux étant ici beaucoup plus fort et leur séjour beaucoup plus long, il doit en résulter naturellement, dans le Delta, un exhaussement beaucoup plus grand = 0,126; ce qui confirme l'hypothèse d'Hérodote sur la formation postérieure du Delta.

Les recherches comparées que nous venons de faire sur le gonflement du Nil et l'exhaussement des couches de terrain ne partent pas, comme on l'a vu, d'opinions purement hypothétiques, mais de faits réels, mathématiquement mesurés, constatés par la critique, et qui nous permettent d'en déduire, d'après Girard, les dates probables de la fondation des villes et de la culture de la vallée. Nous allons considérer maintenant les autres forces naturelles qui ont contribué au développement géographique de la vallée du Nil et du Delta : l'histoire archéologique de ce grand fleuve classique pourra ensuite nous

(1) Girard, Observ., fig. 13.

(1) Girard, Observ., p. 285.

servir de modèle et de point de comparaison pour toutes les autres localités analogues de la terre.

Le dépôt du limon et les eaux n'ont pas seuls changé la surface de l'Égypte ; les vents ont aussi contribué à la modifier en y roulant continuellement des masses de sable. Les déserts arides et brûlans de la Libye où le sable s'échauffe jusqu'à 56° de Réaumur, le manque de pluie dans toute cette grande contrée qui s'étend entre l'Atlas, le Niger et le Nil, échauffent et raréfient tellement l'atmosphère que, pour rétablir l'équilibre, un vent du nord souffle constamment sur la côte septentrionale de l'Afrique. La position de l'Atlas et d'autres circonstances font que ce vent souffle en Égypte de l'ouest et du nord-ouest. Au solstice d'été, il vient directement du nord, parce qu'alors l'air plus froid se précipite avec plus de force dans l'atmosphère embrasée de l'Ethiopie.

Le vent de l'ouest et du nord-ouest chasse continuellement devant lui les sables mouvans du désert de Libye, et ils auraient recouvert depuis longtemps la terre d'Égypte sans les rangées de dunes qui se forment partout où des buissons et des broussailles offrent aux sables les plus faibles obstacles. Ces broussailles croissent près du bord du fleuve et des canaux, et offrent déjà au désert des barrières naturelles. Le canal de Joseph dans la moyenne Égypte et le canal de Bahyré dans la Basse-Égypte furent creusés, comme nous l'avons vu plus haut, pour servir de digues artificielles contre l'empiétement progressif du désert. Dans les lieux qui manquent de canaux, le désert a envahi la terre cultivable et changé ainsi la forme de la vallée; peut-être même a-t-il refoulé le lit du fleuve à l'est vers la chaîne arabique par l'amoncèlement continuel des masses de sable à l'ouest de la vallée.

Outre le sable du désert, celui que le Nil entraîne avec lui de la Haute-Égypte a encore contribué à modifier la vallée; car, à chaque sondage, on remarqua que le limon du Nil reposait sur une couche de sable quartzeux. Ce sable quartzeux, différant du sable mouvant de la Libye, est mêlé de parcelles de mica et de fer magnétique que le Nil a sûrement enlevées à ses rivages en Nubie et à la région de grès de la Haute-Égypte.

Le limon argileux (1), que le Nil entraîne dans son cours, vient encore de plus haut, car on ne trouve pas de sol argileux immédiatement au-dessous des cataractes de Syène. Le sable ne peut être entraîné que par un courant rapide; et, dans les endroits où le fleuve devient plus paisible, il se dépose en bancs sur lesquels l'eau coule plus paisible encore; alors elle dépose du limon, et forme ainsi des terres cultivables. De cette manière, le Nil dépose, dans toute la largeur de la vallée, un sol que les eaux peuvent sillonner facilement : cependant le Nil a toujours été plus refoulé à l'est vers la chaîne arabique. Le Nil détruit ainsi ses rivages avec autant de facilité qu'il les forme. Les cailloux les plus pesans tombent les premiers, et forment des talus escarpés, tandis que les sables plus légers se superposent au premier dépôt en courbes plus inclinées, plus convexes. Comme le dépôt se forme en caps saillans vers le fleuve, le courant agit sur ses rives en ricochets successifs, et transporte continuellement les masses de distance en distance, jusqu'à ce qu'il les entraîne à la mer. Le fleuve modifie ainsi lui-même son ouvrage, et c'est ainsi qu'il a successivement sillonné toute la largeur de la vallée égyptienne.

Cela nous explique pourquoi, dans les sondages de toute la section transversale de la vallée, on trouve partout une couche de limon superposée à une couche de sable de même nature que celui du lit du fleuve. Mais c'est un fait remarquable que la couche de limon devient de plus en plus épaisse à mesure que la vallée approche du désert. Les eaux ont toujours laissé tomber les masses de sable les plus pesantes là où leur cours était plus rapide, c'est-à-dire près du courant, tandis qu'à la bordure de la vallée, près du désert, où elles restaient plus longtemps stagnantes, elles ne déposaient que les masses plus légères, c'est-à-dire le limon. Depuis que l'état présent des choses est devenu l'ordre nouveau de la vallée, le milieu de l'Égypte est seul traversé et remué par le fleuve; les parties plus éloignées, situées près des deux bordures de la vallée, restent pendant ce temps-là en repos; et c'est pourquoi aussi elles se composent de couches horizontales.

Dans le principe, le Nil exhaussait davantage ses rives, parce qu'il les couvrait plus tôt et plus longtemps; mais le temps a changé ce rapport : les campagnes les plus éloignées, situées près des bords de la vallée, étant plus basses (1) que les rives, l'eau qu'y conduisent les canaux

(1) Girard, Observ., p. 280.

(1) Regnier, Mémoire sur l'Égypte, IV, p. 12.

y séjourne plus longtemps que dans les campagnes placées près du fleuve, et qui forment, au milieu de la vallée, un arc convexe sur le haut duquel coule le Nil. Comme cet arc convexe est formé par du sable, l'eau du Nil le pénètre facilement : la pression latérale la fait filtrer à travers les rives, et elle forme ainsi une nappe d'eau souterraine (1) que l'on trouve toujours à une certaine profondeur, même sous la surface la plus sèche. Cette nappe filtre des deux côtés dans les terres plus basses qui avoisinent les chaînes de montagnes. Il s'est formé ainsi, tout près du fleuve, un sol toujours à sec, ou du moins très-peu exposé aux inondations, et qui est très-propre à la culture de la canne à sucre, de l'indigo et du coton (2). Ces végétaux ne pourraient réussir dans le sol inondé; aussi leur culture n'est devenue possible que dans les temps modernes, et ils étaient entièrement inconnus aux anciens Égyptiens.

Le sol inondé est la bonne terre de labour qui a fait de tout temps la richesse de l'Égypte (3). Quand l'eau du Nil y a séjourné une moitié de l'année, le sol est saturé de principes nutritifs qui produisent, pendant l'autre moitié, les moissons les plus abondantes, sans qu'une goutte de rosée ou de pluie tombe du ciel, comme cela est dans la plus grande partie de l'Égypte.

La quantité de l'eau (4), pendant l'inondation, est, en prenant la moyenne, neuf fois plus grande que dans le lit du fleuve pendant la saison de la sécheresse : le fleuve décharge alors dans la mer 782 mètres cubes d'eau en une seconde, et pendant l'inondation, 6,324 mètres cubes. Mais les calculs faits à Syout ont prouvé que, dans les plus grandes eaux, le Nil dépense un volume d'eau vingt fois plus grand que dans les basses eaux.

Quand le courant n'entraîne pas de parties étrangères, le fleuve roule les eaux les plus limpides; elles servent de boisson dans toute l'Égypte, et on peut les employer pour faire cuire les mets et dans d'autres préparations, à la place de l'eau distillée ou de l'eau de pluie qu'il est presque impossible de se procurer en Égypte (5). Elle est alors parfaitement claire, et les anciens la célèbrent dans les termes les plus approbateurs : *Nulli fluminum dulcior gustus est*, dit Sénèque; et Gallien : *Mulierum partus insigniter adjuvat.* Aujourd'hui encore, elle est dans la poésie le symbole de la beauté, de la douceur, de la grâce, et les Kadankas du Fezzan (1) s'excusent, dans leurs chants, sur son influence quand elles cèdent aux instances de leurs amans.

Quand le Nil commence à gonfler, ses eaux sont encore claires comme celles d'un torrent de montagnes; elles prennent ensuite une teinte verdâtre, ce qu'il faut attribuer aux débris de végétaux qu'elles entraînent des marais stagnans du pays des Shangalla; enfin elles deviennent rougeâtres (2), couleur produite par les parties terreuses qu'elles entraînent de la terrasse de Sennaar. A cette époque l'eau du fleuve est encore potable.

C'est alors qu'elle féconde le pays; le limon qu'elle contient en dissolution se répand en couches horizontales sur toutes les campagnes : il contient surtout de l'alumine, du carbonate de chaux et de magnésie qui ont la propriété d'un excellent engrais (3). Alpin nous dit que les terres sont si bien engraissées par ce dépôt des eaux qu'elles n'ont pas besoin d'être fumées. D'après l'analyse que Regnault a faite de l'eau du Nil, 100 parties de limon contiennent 11 parties d'eau, 9 de carbonne, 6 d'oxyde de fer, 4 de cailloux, 4 de magnésie, 18 de chaux et 48 d'argile.

C'est donc avec raison que les habitans actuels de la vallée appellent le Nil, *El-Fayd* et *El-Mobarek*, l'abondance, le fleuve saint (4) : ces appellations doivent paraître bien naturelles quand on pense que la nature, par une merveilleuse bienfaisance, donne en abondance les eaux vivifiantes et fécondes à un pays où il ne tombe pas une seule goutte de pluie, précisément dans la saison la plus brûlante et la plus sèche qui, sans cela, devrait tout dessécher et tout flétrir, lorsque le ciel est serein, pur et sans nuages. Ce phénomène a de tout temps causé l'étonnement et l'admiration des peuples qui ne pouvaient en comprendre clairement la cause, quoique Hérodote l'eût déjà indiquée.

(1) Girard, Mém. sur l'Égypte, I, p. 16.
(2) Reynier, Mém. sur l'Égypte, IV, p. 12.
(3) Moïse, B. I, p. 41.
(4) Girard, Mém. sur l'Égypte, I, p. 16.
(5) Reynault, Analyse de l'eau du Nil, Mémoire sur l'Égypte. p. 41.

(1) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 131.
(2) Solira, Mém. sur l'Égypte, IV, p. 185.
(3) Mém. sur l'Égypte, I, p. 361.
(4) Ibid., II, p. 73.

Pendant la saison de la sécheresse, le Nil devient salé à Roselle, à 1 lieue 1/2 de la mer, parce qu'alors ses eaux ne sont pas assez fortes pour entretenir leur cours par deux embouchures à la fois. L'eau du Nil n'est pas potable en ce lieu, dans cette saison, et les bas-fonds ne permettent pas, même aux barques les plus légères, de naviguer sur le bras de Radchid. L'eau de la mer pénètre alors dans le Delta.

Mais, à l'époque de l'inondation, c'est tout le contraire; ce bras a beaucoup d'eau, et alors les bateaux, favorisés par les vents du nord, remontent facilement le fleuve jusque dans la Haute-Égypte. Huit jours de navigation suffisent toujours alors pour aller du Caire à Syout (1).

Ire REMARQUE.

Opinions sur les divisions du Nil.

Les eaux du Nil entraînent évidemment les masses de terre fertile ou de limon, dont elles font présent à l'Égypte, des montagnes de l'Abyssinie dans les basses-terres, comme le Rhin entraînait les terres de plusieurs départements de l'empire français dans les Pays-Bas et la Hollande. C'est un fait politique remarquable, que, dès la plus haute antiquité, les empereurs d'Éthiopie fondèrent sur ce motif leurs prétentions à un tribut qu'ils exigeaient de l'Égypte, ainsi que l'assurèrent les ambassadeurs éthiopiens à la cour du grand-mogol Aureng-Zeb, résident à Delhi (2), et que, dans notre siècle, l'empereur des Français essaya de faire valoir, par les mêmes motifs, ses prétentions sur la Hollande. Lorsque les sectateurs de l'islamisme eurent conquis l'Égypte, et qu'ils persécutaient partout les chrétiens, un empereur d'Abyssinie, que l'histoire nomme Lalibala (1200), avait conçu le plan de détourner le cours du Nil, et de mettre ainsi l'Égypte à sec.

On donne comme un fait historique qu'au douzième siècle, le débordement n'eut pas lieu une certaine année; le sultan Moustansir envoya alors un ambassadeur en Éthiopie, avec de grands présents, pour engager le roi à détruire la digue; aussi l'inondation reparut l'année suivante (3).

Quoique ne reposant que sur de pures traditions, ces idées sont dominantes dans le pays, dès l'antiquité (*antiqua et constans fama est*) (4). On croit surtout que le Nil ne dirige pas toutes ses eaux en Égypte, et que l'art pourrait l'en détourner. La supposition d'une communication du Nil avec le Niger, rapportée plus haut, repose sur une assertion ancienne, que le bras gauche du fleuve coule dans le pays des noirs, et le bras droit en Égypte. Abba Grégorius affirme aussi qu'au-dessous de Dongolah, un bras du Nil se dirige dans le désert de Libye, à travers El-Wah ou les oasis; mais Browne a complètement réfuté cette opinion (1).

On trouve encore également dominante l'opinion qui admet la possibilité de détourner le Nil dans la mer Rouge (2). Browne ne trouva, entre le Nil et le port de Kosseyr, aucune trace d'un ancien canal ou d'un fleuve, dont on avait auparavant supposé l'existence. Il rencontra une plaine parfaitement unie jusqu'à la mer (3); mais cette plaine ne part pas immédiatement du niveau du Nil, situé plus bas que l'horizon de la route. Belzoni fit les mêmes remarques, dans son voyage à travers la vallée de Bérénice.

L'auteur de l'Histoire du Canal du Midi (4) se crut autorisé, par ses propres observations, faites sur les lieux, à penser qu'un bras du Nil, sinon tout le fleuve, prit autrefois son cours à l'ouest, à travers le désert de Libye; il aurait suivi alors la vallée du Fayoum et le Bahar-Bela-Mâ ou Bahar-El-Fareh, c'est-à-dire le Fleuve vide, appelé ainsi, parce qu'il est toujours sans eau (5).

Il fut amené à cette opinion par la tradition égyptienne, rapportée par Hérodote, que, dans les temps anciens, le Nil prenait son cours à travers le désert de Libye; des faits géologiques confirmaient aussi cette hypothèse, et rendaient probable que le cours du Nil avait été détourné, à l'est, par les écluses élevées près du lac Mœris et par la construction du canal de Joseph. C'est depuis lors que se formèrent le Delta et les sept embouchures régulières du Nil; c'est depuis lors que fut créé le système des canaux artificiels, et que commença la culture de la Basse-Égypte.

On attribue au roi MENÈS la construction de ces digues puissantes, qui, seules, étaient capables de produire de tels résultats, et qui, aujourd'hui, encore, excitent l'étonnement des voyageurs (6); mais ce roi n'est sans doute ici que le représentant et le symbole de la force énergique des premiers temps.

(1) Browne, Trav., p. 121 et 183.

(2) Fr. Bernier, Voy., II, p. 345.

(3) Elmazin, Histoire des Sarrasins.

(4) Ludolf, Hist. Æth., liv. 1, c. 8. — Bermudez, dans Purchas, Pilgr., II, fol. 1171.

(1) Langlès, dans Hornemann, Voy.

(2) Bruce, Trav., III, p. 710.

(3) Browne, Trav., p. 148.

(4) Andréossy, Mem. sur l'Égypte, 1, p. 223.

(5) Hornemann, Voy., éd. Langlès, 1, p. 20, et Recueil, ibid., p. 197.

(6) Girard, sur l'irrigation, l'agriculture et le commerce du Fayoum, Mém. sur l'Égypte, III, p. 329.

Les tentatives faites pour établir une communication entre le Nil et le golfe arabique seront indiquées plus bas, lorsque nous parlerons de l'isthme de Suez, comme frontière entre l'Arabie et l'Égypte, et comme le chemin qui conduit de l'Asie en Afrique.

§ 29.

3e Éclaircissement.

Histoire de la formation du Delta.

Ces recherches dont les savans de l'expédition française ont enrichi la connaissance physique de l'Égypte, et en général celles de toute la terre, nous apprennent à mieux comprendre les expressions d'Hérodote qui appelle le sol de la vallée égyptienne un don de l'activité créatrice du fleuve (δῶρον του ποταμοῦ, ποταμὸς ἐργατικὸς) (1). Conduits et secondés par ces recherches, nous pouvons maintenant indiquer les traits principaux de l'histoire de la formation du Delta.

Il fut un temps où le Delta n'existait pas encore, et où sa place était occupée par un Delta négatif ou une vaste embouchure. (Voy. vol. I, *Système des eaux*, *Observations prél.*) Tous les naturalistes qui ont visité l'Égypte, n'ont pu se défendre de la pensée que la vallé du Nil était autrefois un golfe de mer, comme aujourd'hui le golfe arabique, et que la contrée du Delta actuel entre Alexandrie et Péluse formait la vaste entrée de ce golfe (κόλπος θαλάσσης) (2) entre le Mokstlam et les promontoires de la chaîne libyque. Sur les parois escarpées et saillantes du Mokattam (3) on reconnaît encore, aux fissures horizontales et aux excavations, l'effet de ce séjour antérieur des flots, et ces traces sont beaucoup plus évidentes que les frottemens des eaux de Saussure (4) sur les hauteurs du mont Salève, près de Genève. Une foule d'autres circonstances parlent encore en faveur de cette hypothèse. Puisque les eaux baignèrent autrefois le pied du promontoire des pyramides, 70 à 80 pieds plus haut que leur niveau actuel, il faut que, depuis cette époque, jusqu'à nous, il se soit écoulé un grand espace de temps pendant lequel le Delta ait pu se former (5). Mais cette époque remonte au delà de toutes les données de l'histoire, et ceux qui en ont fait mention les premiers ne l'ont regardée que comme une hypothèse (1).

Dans les premiers temps, le Nil commença donc par combler la vallée depuis Éléphantine jusqu'au cap des Pyramides et même aussi le golfe du Delta. Dans la Haute-Égypte la violence du fleuve, augmentée par l'étroitesse de la vallée, devait entraîner des masses de débris avec elle; mais lorsque le lit du fleuve était devenu plus large (2), ces masses détachées devaient tomber au fond et se déposer peu à peu, parce que le fleuve ne pouvait pas les rouler plus loin. Ces débris se déposant surtout au milieu du fleuve, comme un banc de sable primaire et un sol de Delta, divisèrent bientôt les eaux en deux courans, l'un à droite, l'autre à gauche, et formèrent ainsi la bifurcation du Nil.

Au milieu de chacun de ces deux courans séparés, il dut se former bientôt un nouveau banc secondaire qui gagna chaque jour en étendue, et finit par se réunir au premier. C'est ainsi que se forma, comme une base du Delta, sa pointe méridionale devant laquelle il s'élargit toujours de plus en plus par la divergence des bras. Outre ces deux principaux cours, il s'en forma en même temps d'intermédiaires qui durent d'abord se diriger d'après les premiers, et leur être toujours subordonnés; cependant ils présentent, dès le commencement, les variations les plus diverses, et ils deviennent successivement des bras, des lagunes ou des lacs. Ces variations continuelles avaient besoin tantôt d'être favorisées et tantôt combattues, c'est-à-dire que l'art de l'homme devenait toujours de plus en plus nécessaire, car il avait la puissance de les modifier : la formation des deux bras primitifs resta au contraire entièrement abandonnée à la nature, parce que l'art n'aurait jamais pu dompter la force plus grande des flots. Ces deux principaux bras primitifs étaient assurément ceux de l'extrémité du Delta, le bras de Canope, à l'ouest; et le bras de Péluse, à l'est (3). Comme ils roulaient à la mer, presque tout le volume des eaux du Nil, tous les débris charriés par le fleuve durent se déposer à leur embouchure, et cela dut arriver presque exclusivement tout le temps qu'ils furent en fonction. Les rives s'étendaient ainsi entre deux bandes

(1) Hérodote, II, c. 5 et 11.
(2) Ibid., c. 10.
(3) Reynier, Mém. sur l'Égypte, I, IV, p. 4.
(4) Saussure, Voy. dans les Alpes, éd. de Neufchâtel, t 780-1788, I, ch. VII, p. 222.
(5) Hérod. Géogr., dans Bredow, p. 592.

(1) Hérodote, II, p. 14.
(2) Girard, Observ., p. 293.
(3) Ibid., p. 294.

de sable qui étaient leur propre ouvrage, et leurs embouchures s'avançaient toujours de plus en plus en avant du golfe, et se prolongeaient dans la mer, au nord, plus loin que le reste de la côte. Le développement du cours de ces bras devenait ainsi toujours de plus en plus grand, mais leur pente diminuait dans la même proportion.

Cet état de choses doit être regardé comme la troisième période de la formation du Delta; c'est alors que les eaux durent se jeter dans les canaux intermédiaires où elles trouvaient un cours plus rapide que dans les deux premiers. Une partie du bras de Canope se déchargea à l'est par l'embouchure BOLBITINE (près de Rosette), et une partie du bras de Péluse, par l'embouchure SÉBENNITIQUE (près de Damiette). Cette révolution s'opéra successivement comme presque toutes les révolutions de la nature, et c'est pourquoi nous n'avons là-dessus aucune donnée historique. Mais ce rétrécissement de la largeur du Delta entre les nouveaux bras est plus récent que Pline; car, d'après cet auteur, le bras de Canope et celui de Péluse sont encore les bras principaux; or, ils sont entièrement arrêtés aujourd'hui, comme nous l'avons vu plus haut. Les deux principaux bras plus récens de l'intérieur du Delta, le bras de ROSETTE et celui de DAMIETTE, s'enrichirent successivement de ce que perdaient les deux autres situés à l'extrémité. Les nouveaux bras portèrent peu à peu leurs embouchures en avant, vers le nord, dans cette époque de leur action et de leur richesse; aujourd'hui ils occupent dans le système hydrographique de l'Égypte, la même fonction et le même rôle qu'occupaient autrefois les bras de Canope et de Péluse à l'époque où leurs eaux cessèrent de couler, et où elles se portèrent dans l'intérieur du Delta. Autrefois, elles agrandissaient le Delta beaucoup plus rapidement qu'aujourd'hui. Les villes de Rosette et de Damiette situées au douzième siècle à l'embouchure de leurs bras respectifs en sont aujourd'hui à la distance de près de 2 lieues.

En comparant le développement de l'ancien bras de Péluse jusqu'au lac Menzaleh, situé presque au même niveau que la mer Méditerranée, avec celui du bras actuel de Damiette, on trouvera qu'ils sont l'un à l'autre, sous le rapport de la longueur, comme 17 à 18. Si les eaux du Nil étaient arrêtées aujourd'hui entre le Caire et la bifurcation du fleuve au Ventre-de-la-Vache, le canal de Péluse reprendrait son ancienne fonction de bras principal.

Les eaux du bras de Damiette ont réellement une tendance à se jeter dans le CANAL DE MENOUF, parce que son développement est moins grand, entre la bifurcation et l'embouchure, que celui de Rosette entre ces deux points. La digue de Fara'ounyeh, élevée à l'origine du canal de Menouf, se rompit il y a quelques années, et les eaux se précipitèrent alors avec une violence épouvantable vers le Nil occidental. Le bras de Damiette perdit ainsi beaucoup d'eau; la mer y pénétra jusqu'à *Fareskour*, inonda et désola les campagnes. C'est ce qui arriverait aussi, si l'on négligeait d'entretenir les digues et les étangs des canaux de MOUEYS (*Tanitis*) et d'ACHMOUN (*Mendesius*) qui se jettent tous deux dans le lac Menzaleh. Les campagnes des environs de Damiette se changeraient alors en lagunes semblables aux lacs Menzaleh et Bourlos.

Les travaux des hommes s'y opposent encore aujourd'hui; mais la marche de la nature amènera infailliblement cette nouvelle période. Les bras de Rosette et de Damiette devenus trop longs, et leur pente diminuant de plus en plus à cause de l'encombrement du lit du Nil, perdront un jour leurs eaux, et se chercheront, sur une pente plus rapide, un chemin plus court pour arriver à la mer.

Les bras du Nil sillonnent ainsi le Delta successivement et dans des directions différentes; ils oscillent de côté et d'autre pour se frayer leur route à la mer, sur la ligne qui possède la plus forte pente, et cette tendance des eaux modifie nécessairement sans cesse l'étendue du Delta, sans cependant changer visiblement sa forme.

Tels sont les traits principaux de l'histoire de la formation du Delta. Pour compléter cette exposition hydrogéographico-historique, nous n'avons plus qu'à étudier la limite du Delta du côté des flots de la mer et le jeu remarquable des dunes de sable.

La côte de l'Égypte, à l'ouest du désert de Libye, jusqu'à la décharge de l'ancien bras de Canope, près d'*Aboukir*, ou la côte d'Alexandrie, située en dehors du Delta, est éternellement fouetté par les vents violens du nord et du nord-ouest. Sans les écueils de roches calcaires qui forment un grand nombre de basses chaînes en avant de cette côte (1), et que la mer a partout rongés et déchirés, la Basse-Égypte aurait été depuis longtemps submergée, de ce côté, par les flots. Le Delta ne doit donc pas seulement son existence aux matières charriées par le Nil.

(1) Girard, Observ., p. 297.

mais encore au rempart dont le protégèrent les écueils avancés de la côte d'Alexandrie. Le fort d'*Aboughir* ou *Aboukir*, sur la dernière crête de cette chaîne, au nord-est, doit être regardé comme la limite des roches solides du continent africain. A l'est de cet écueil, les vagues et les vents portent continuellement le sable de la mer au sud-est dans les terres. C'est ainsi que se formèrent, à l'embouchure du bras de Rosette, des barres qui, de tout temps, l'ont bifurqué. Le bras de Rosette charrie aussi du sable qu'il laisse tomber, à son embouchure, en *bancs de sable* et en barres; il brise ensuite lui-même l'obstacle qu'il a créé, et produit, à son embouchure, des brisans dangereux, des courans et une agitation continuelle. Ce phénomène est connu sous le nom de *boghazze* du bras de Damiette et du bras de Rosette; ces boghazze jettent sans cesse le sable du fleuve sur la rive gauche où, se mêlant au sable de la mer, et roulé par les vents du nord-ouest, il recommence de nouveau son mouvement circulaire.

Il en est autrement sur la rive droite du Nil, où le sable forme d'étroites langues qui séparent les lagunes de Bourlos, de la mer. Les vents et les courans donnent à ces dernières leur direction et leur forme; souvent le sable mouvant est jeté dans l'intérieur par-dessus les basses lagunes de Bourlos, quelquefois jusqu'au canal *Tabanyeh*, à 4,000 pieds de distance. Le bras de Damiette ne charrie que le sable de la Haute-Égypte, mais il arrête le sable mouvant qui vient du lac de Bourlos. Ces masses de sable, entraînées à Damiette, y forment un grand nombre de barres et de boghazze, dont le mouvement est circulaire (1) comme sur le côté occidental. Une partie du sable des dunes est jeté dans le lac de Menzaleh qui en serait depuis longtemps comblé, si les bras de Mendès, de Tanis et de Péluse ne le ramenaient pas à la mer. Les vents de l'ouest et du nord-ouest le jettent ensuite jusqu'à Péluse; puis il va s'amonceler sur l'isthme sablonneux où se trouvant en communication avec les sables de Syrie, il forme les dunes de l'isthme de Suez.

Les déserts de l'isthme à l'est du Delta sont différens de ceux de l'ouest. Le désert libyque occidental ne présente que des sables légers et mouvans, apportés en ce lieu par les vents. Le désert oriental de Suez (2) est au contraire une surface unie, composée de galets et de cailloux trop lourds pour être roulés par les vents de l'ouest et du nord-ouest. Depuis plusieurs milliers d'années, cette surface est entièrement rase, et les vents en ont balayé depuis longtemps, à l'est, toute la poussière et tout le sable. Si l'on sonde même le terrain à une grande profondeur, on trouve que l'isthme de Suez ne se compose que de cailloux roulés, de gros galets et de sable plus fin qui furent irrégulièrement amoncelés en ce lieu, lorsque deux courans de la mer s'y rencontraient et travaillaient encore ce point de la terre. L'un y apportait les matières de la Méditerranée, l'autre de la mer Rouge. Se rencontrant à la place qu'occupe l'isthme actuel, ils se tenaient l'un l'autre en équilibre et en repos; ils laissaient alors nécessairement tomber les débris qu'ils avaient arrachés aux écueils des côtes, le long desquelles avaient passé leurs flots.

C'est dans ces faits qu'il faut chercher les causes de l'état actuel de la vallée du Nil et de son Delta; celui-ci, successivement couvert d'eaux et de débris de nature différente, s'avance vers la mer, toujours en changeant de forme, comme un nouveau protée : tantôt fertile et chargé de fruits comme le jardin d'Éden, tantôt marécageux et désert, il commence le combat antique et toujours renouvelé entre Osiris et Typhon, sans que la victoire ou le champ de bataille appartienne jamais exclusivement à l'un et à l'autre.

Selon Hérodote, le Delta fut longtemps, à l'exception de la contrée thébaïque, un grand marais (ἕλος) (1) d'où ne s'élevait aucune terre au-dessous du lac Mœris. Il se changea ensuite en terres marécageuses; la main de l'homme y traça des canaux d'irrigation, éleva des digues, et l'histoire de la culture commença sous le règne de Sésostris; bientôt on mesura si exactement les campagnes que l'on comptait jusqu'aux *orgyes* ou brasses (2). La fertilité du Delta fit de ce pays un grenier d'abondance; d'abord pour ses voisins, et plus tard pour Rome et Bysance. Le Delta exerça alors une grande influence sur l'histoire de ces monarchies qui embrassaient le monde. Lorsque l'on négligea l'entretien des canaux, une partie de cette fertile contrée se changea en marais; et l'autre en solitudes de sable. C'est à cette période qu'en est maintenant le Delta, dont la bordure est entourée aujourd'hui des marais stagnans ou lagunes de Menza-

(1) Girard, Observ., p. 303.
(2) Ibid.

(1) Hérodote, II, c. 4.
(2) Ibid. c. 6 et 102.

leh, de Bourlos (Berelous), d'Edkon, de Maadieh et de Mariout. Cependant un grand nombre de canaux arrosent encore le pays. Tourtechot en compta quatre-vingt-dix dans le Delta. Autrefois il ressemblait à un jardin délicieux, tout couvert de villages où régnait l'aboudance.

Avant l'expédition française et encore dans les premières années du dix-neuvième siècle, l'intérieur en était presque entièrement inconnu (1). Les habitans étaient en guerres continuelles entre eux. Divisés en deux partis, appelés *Sad* et *Hharam*, et se portant l'un à l'autre une haine mortelle, ils se livraient d'éternels combats sans connaître la cause de leur inimitié. Les villages et les habitations nouvelles s'élevèrent sur les débris des terrasses factices d'un grand nombre de villes antiques. A mesure que les déserts resserraient le Delta au dehors et pénétraient même plus avant, les hordes des Bédouins, enfans du désert, y étendirent leur terrible puissance. La campagne est habitée par des Bédouins nomades ou par d'autres tribus qui se sont fixées en un lieu en devenant Fellahs; les anciens possesseurs du pays, les Cophtes, ont été refoulés dans les villes.

4e Eclaircissement.

La vallée de l'Égarement, la vallée des lacs de Natron et le côté occidental de la Basse-Égypte en dehors du Delta, ou la province Maréotide.

Pour compléter les faits géographiques les plus importans qui composent l'ensemble scientifique de la géographie de l'Égypte, il nous faut encore étudier les deux vallées transversales qui coupent, au-dessus de la bifurcation du Nil, la chaîne arabique à l'est et la chaîne libyque à l'ouest, c'est-à-dire la *vallée de l'Égarement* qui va à la mer Rouge, et la *vallée des lacs de Natron* qui va dans le désert de Libye. Nous décrirons aussi, à l'ouest du Delta, la contrée de *Mariout*, où s'élève Alexandrie. Ce pays, connu des anciens sous le nom de *Maréotis*, forme la transition de la Basse-Égypte au désert de sable de Sahara.

1. *Vallée de l'Égarement* (Bal-Tieh). — Cette vallée, partant du Caire, conduit, à l'est, aux puits salés, situés au sud de Suez. Elle doit son nom à une tradition qui raconte que les Israélites la traversèrent lorsqu'ils s'enfuirent d'Égypte par la mer Rouge. Girard et Dubois-Aymé (1) la visitèrent les premiers dans l'intérêt de la géographie. Elle traverse de l'ouest à l'est la chaîne arabique du Mokattam, déchirée par tant de coupures, et qui est restée en ces lieux complétement inculte et déserte. Selon le récit d'Abdallah (2), le calife Omar défendit de cultiver cette montagne sainte depuis Kosseyr jusqu'au Gibel-Yahmoum, c'est-à-dire la montagne Rouge qui domine la ville du Caire au nord-est. C'est sur ce mont Yahmoum que les premiers musulmans, établis dans le pays de Messr, offraient, sous la voûte du ciel, leurs sacrifices et leurs prières. D'après l'ordre du calife Omar, le Mokattam ne devait servir que de lieu de sépulture pour les musulmans, et, depuis ce temps, il est resté jusqu'aujourd'hui entièrement inculte et désert.

Cette vallée de *Tieh* a son ouverture au-dessus du Caire, près du village *Bezetin* (Beçatyn), et elle est encore habitée aujourd'hui par les *Arabes-Terabin*. Sa plus grande longueur jusqu'à la mer Rouge est de vingt-six lieues (3); elle s'étend, de l'ouest à l'est, sur un niveau assez égal, et sans présenter de pente sensible, comme presque toutes les vallées transversales; de sorte que, si le niveau de la mer Rouge était un peu plus élevé, un bras de mer s'avancerait par cette vallée jusqu'au Nil. Cette conformation naturelle fait que la vallée de l'Égarement offre, pendant toutes les saisons, une communication commode entre le Caire et Suez; mais le projet d'y faire passer un canal rencontrerait des difficultés insurmontables, car le milieu de la vallée présente un exhaussement assez considérable, quoiqu'il ne paraisse pas remarquable à l'œil.

A l'ouverture, près de *Bezetin*, le sol est couvert de petites éminences de gypse et de fragmens de coquillages; 500 toises plus à l'est, la vallée est resserrée par des rochers calcaires qui se rapprochent de plus en plus des deux côtés; le sol est parsemé de cailloux roulés et nulle part cultivé. Au delà de ce rétrécissement ou défilé, qui ne laisse libre qu'un passage de 120 pieds de largeur, le sol s'élève un peu; le même accident se répète encore deux fois, ce qui fait en tout *trois défilés*, dont le troisième occupe la position la plus élevée de la vallée et forme

(1) Girard, sur le Delta, Mém. sur l'Égypte, III, p. 350.

(1) Girard, Description topographique de la vallée de l'Égarement, Mém. sur l'Égypte, III, p. 360.

(2) Abdallatif, Description de l'Égypte, éd. de Sacy, IV, p. 10, note 11.

(3) Girard, Description, etc., p. 367.

le partage des eaux entre le Nil et la mer Rouge. Cependant il paraît toujours à l'œil comme une surface plane, et est tout couvert de coquillages, surtout de *coquilles bivalves non pétrifiées :* ce fait force nécessairement à admettre qu'un bras de la mer passa autrefois à travers cette vallée transversale. A partir de cette contrée, près de laquelle se trouvent les fontaines de *Gouendelhy*, on descend de nouveau, mais toujours insensiblement, jusqu'au niveau de la mer Rouge, à travers une large vallée, au milieu de laquelle s'élève un cône de grès, qui a 450 pieds (150 mètres) d'élévation et 1,200 pieds (400 mètres) de tour : les Arabes l'appellent Grabboun. Après avoir traversé cette large vallée qui était autrefois un lac au milieu duquel ce mont s'élevait comme une île, on sort enfin de la chaîne de Mokattam, proprement dit, par une gorge qui laisse un passage de 180 pieds entre des roches calcaires. A l'est de ce dernier défilé s'étend, jusqu'à la mer Rouge, une grande plaine horizontale, toute sillonnée de fragmens de gypse, de roche calcaire et d'autres matières apportées par les eaux. La route se dirige ensuite au nord, passe devant les puits salés d'*Elz-Touareg* et aboutit au port de Suez.

2. *Vallées des lacs de Natron et du Bahr-Belama.* — Des traditions antiques rapportées par les historiens, et la tendance générale des eaux du Delta vers l'ouest (voyez p. 449), rendent très-probable que, dans les premiers temps, le Nil s'était frayé une issue à travers le désert de Libye, avant d'avoir comblé de débris et de limon son Delta actuel. Les géographes arabes nomment, dans cette direction, une vallée desséchée qu'ils appellent *Bahr-Belama,* le fleuve sans eau, et les Arabes indigènes *Bahr-el-Farigh*, le fleuve vide. Cette vallée se dirige du sud-est au nord-ouest : c'est très-probablement la prolongation de la vallée de *Tamieh* qui porte le même nom de Fayoum (voyez page 442). Cette vallée vide aboutit au nord au *Mariout* (Maréotis), 4 lieues au sud-ouest d'Alexandrie. A son extrémité se trouvent trois puits très-abondans dans le voisinage desquels habitent des Arabes. Le sol plan de la province Mariout confine immédiatement en cet endroit aux derniers chaînons septentrionaux de la chaîne libyque : il est dû à l'alluvion des eaux, comme le sol de l'intérieur du Delta. Les débordemens du Nil ont donc pénétré jusque-là, ou bien, ce qui est alors probable, cette contrée dut plutôt son sol au lit du Bahr-Belama qu'aux bras actuels du Nil. Les Bédouins de la Maréotide suivent ordinairement la direction du Bahr-Belama, lorsqu'ils font des incursions dans le Fayoum.

Une vallée parallèle court, à l'est, tout près du Bahr-Belama ; dans la même direction ; on l'appelle la *vallée des lacs de Natron*, à cause des lacs qui se trouvent sur son sol. La géographie doit la découverte et la connaissance de cette vallée au général Andréossy et à ses compagnons Berthollet, Fourier, Redonté qui y entreprirent une excursion au mois de janvier 1799.

La vallée *des lacs de Natron* est séparée de celle du Nil par un plateau de roche calcaire peu élevé, absolument comme la contrée du Fayoum; la largeur de ce plateau porte 14 lieues en ligne droite, depuis *Terraneh* sur le bras de Rosette, jusqu'aux lacs de Natron, dans la vallée. Son sommet présente partout une surface calcaire unie couverte de silex, d'agates, de cailloux roulés de différentes espèces; mais il n'offre nulle part de sable mouvant et léger, car les vents de l'ouest l'ont balayé, depuis longtemps, dans la vallée du Nil. Le haut est un désert aride et sans végétation; il ne peut nourrir d'animaux; et Andréossy n'y trouva qu'un très-petit nombre de plantes (la *nitraria schoberi Linn.*, et *l'hyoscyamus datura, Forsk.*). Lorsque, après 14 lieues de route, on descend à l'ouest, dans l'enfoncement, on remarque six petits lacs qui s'étendent du sud-est au nord-ouest ; entre les trois lacs situés au nord et les trois autres situés au sud, s'élève un vieux fort en ruines (Kassr); il est quadrangulaire, garni de tours rondes et bâti en fragmens de Natron. Vis-à-vis ce fort se trouvent, au sud-ouest de la vallée, sur la pente, un cloître grec, nommé El-Baramous, et un cloître syrien, nommé Amba-Biehay (Ambobicol.) La largeur de la vallée, entre le Kassr et les cloîtres, est de 7,231 mètres ; elle est couverte de sable mouvant ; mais d'espace en espace surgissent des roches solides de calcaire, de gypse et des couches de craie. Les cloîtres sont de misérables débris d'une époque où le côté libyque de la Basse-Égypte fourmillait de moines, au point que l'empereur Valens leva, pour la défense de l'empire, seulement dans les nomes *Maréotis* et *Nitriotis*, 5,000 moines qu'il fit incorporer, à Constantinople, dans l'armée. Ces cloîtres appartiennent aux nombreuses ruines de couvens que l'on rencontre si souvent dans les déserts de Libye.

La direction de la vallée fait un angle de 44° à l'ouest, avec l'aiguille de la boussole, et les lacs de sel sont situés dans la même direction ;

ils sont séparés l'un de l'autre par de petites étendues de sable, et ils produisent le natron sous la forme de croûte de sel. A l'est de ces lacs on rencontre de l'eau douce, en creusant dans le sol. Comme leur surface semble s'élever un peu jusqu'au mois de décembre, puis baisser, à partir de cette époque, on vit, dans ce phénomène, un certain rapport avec les inondations du Nil; on en conçut l'hypothèse que leur emplissement était une conséquence de la filtration latérale des eaux du Nil (1) à l'époque de l'inondation. Les lacs n'ont pas 2 pieds de profondrur; l'eau de l'un d'eux est d'un rouge sanglant. On ne tire du natron que du quatrième de ces lacs, à compter du sud au nord. On brise avec des leviers la croûte de sel qui se forme sur sa surface; et les Égyptiens de Terraneh, à la figure foncée, en chargent leurs chameaux et leurs ânes, et vont ensuite le vendre à Rosette et à Alexandrie. Ils en tirent annuellement ainsi 150 charges de chameau et 5 à 600 charges d'ânes. Les Fellahs de six villages dépendans du district de Terraneh ne vivent que de ce travail et paient leur tribut en fragmens de natron : ce commerce n'est pas sans importance (2). La flore et la faune de cette contrée sont très-pauvres (3). Des forêts de roseaux (*l'arundo donax*) parent de leur tranchante verdure les rives de ces lacs; et la *typha latifolia* est la plante la plus commune dans les marais. On ne trouve pas dans l'eau une seule espèce de limaçons. On ne voit, dans la vallée, que quelques traces de palmiers ou plutôt quelques buissons qui ne produisent pas de fruits. Des poules d'eau, des canards, et différentes espèces d'oiseaux peuplent les lacs; le sol est tout couvert de grosses fourmies; mais les troupes de gazelles ne se montrent que dans les déserts. Andréossy n'aperçut, dans toute la vallée, d'autre trace de civilisation qu'une ancienne verrerie abandonnée, où l'on avait employé la soude.

Cette vallée des lacs de natron est bornée à l'ouest par un monticule peu élevé, à la pente occidentale duquel est située la vallée du *Bahr-Belama*; à partir des cloitres, il ne faut qu'une heure et demie pour passer d'une vallée à l'autre (4). Cette seconde vallée est couverte de sable et il ne faut que quarante minutes pour descendre du monticule au fond de la vallée; elle est tout à fait déserte et sans eau; mais on y voit des troncs entiers d'arbres pétrifiés, qui ont jusqu'à 18 pieds de longueur. Les anciens voyageurs les prirent pour les mâts de vaisseaux naufragés avant le déluge. Plusieurs morceaux de ces bois sont changés en agate. Les savans de l'expédition française y trouvèrent aussi des vertèbres dorsales d'un grand poisson. On y voyait encore des cailloux roulés qui semblaient appartenir aux silex et aux roches primitives de la Haute-Égypte, d'où ils avaient été probablement entraînés. Il est très-probable que ce lit du fleuve desséché communiqua autrefois avec la vallée du Nil, et toutes les observations conduisent à admettre que de grands courans du Nil se dirigèrent autrefois vers le côté occidental, et que le Nil se séparait probablement à la hauteur du lac Mœris, en plusieurs bras qui prirent leurs cours vers la Libye. Andréossy croit pouvoir indiquer un de ces anciens lits de fleuve, à l'ouest de la vallée du Nil; il part des pyramides de Gyzeh et se dirige, au nord, le long de la chaîne libyque (1); il continue ensuite, au nord-ouest, dans la direction du *Bahr-Yousef*, et se prolonge, sous les noms *El-Leben*, *Elassera*, jusqu'au canal de Babyreh qui conduit dans la province de Mariout. Le fleuve coula donc autrefois dans cette direction, et le plan qu'avait conçu Albuquerque de changer l'Égypte en désert, en détournant le Nil du côté de la mer Rouge, n'aurait pas été impossible à exécuter, dit Andréossy, si, au lieu de vouloir détourner les eaux à l'est, on avait voulu les conduire à l'ouest, dans le désert de Libye, où elles pénètrent déjà d'elles-mêmes par infiltration, et font hausser et baisser le niveau des lacs de Natron.

Suivant les indications données par Andréossy (2), on doit rencontrer, à trois grandes journées de marche plus loin, à l'ouest du Bahr-Belama, d'immenses amas d'eau, près desquels croissent des forêts de roseaux que les Arabes coupent tous les ans, et qu'ils vont vendre à *Terraneh*. Depuis ces premières données, nous n'avons rien appris de plus précis sur la position de cette localité.

Le cours du *Bahr-Belama*, s'étendant du sud-est au nord-ouest, fait que tous les vents de l'ouest y balaient sans cesse le sable des déserts de la Libye; comme il est trop profond pour

(1) Andréossy, Mém., p. 282.
(2) Ibid., p. 284.
(3) Ibid, Mém., p. 285.
(4) Ibid., p. 286.

(1) Andréossy, Mém., p. 287.
(2) Ibid., p. 289.

que le sable puisse être chassé plus loin, à l'est, il oppose une barrière aux sables de la Libye et protège ainsi la vallée du Nil contre leurs envahissemens. Les vents de l'ouest ne peuvent donc chasser dans la vallée du Nil, située plus bas, que le sable placé sur le plateau de calcaire, de 14 lieues de largeur. Il y aura par conséquent une époque où l'Égypte sera de plus en plus délivrée du danger d'être annuellement couverte de sable. Andréossy croit cette époque très-prochaine, car il n'y a plus que très-peu de sable mouvant sur le plateau, sur le sommet duquel les gros cailloux et les roches calcaires sont presque entièrement à nu.

3. *Côte d'Alexandrie et de Mariout, ou ancienne province Maréotide.* — On comprend aujourd'hui, sous le nom de *Bahyreh* (Bahhry, c'est-à-dire les pays bas) (1), le pays égyptien, situé à l'ouest du Delta et borné par la côte d'Alexandrie. Il se compose en grande partie de l'ancien *nome Maréotis*, le Mariout actuel, et n'est séparé par aucune limite précise du désert de Libye, du pays des tribus arabes indépendantes, au sud-ouest, et de la contrée des oasis voisines. Aussi les Égyptiens donnaient-ils à cette partie de la Basse-Égypte le nom de *Niphaiat* (2), appellation que les Grecs ont désignée par le mot *Libye*. Nous voyons dans Hérodote que les habitans de la Maréotide consultèrent l'oracle d'Ammon pour savoir s'ils faisaient partie des peuples libyens (3).

Nous avons montré plus haut comment cette partie de l'Égypte est en communication avec le Nil par le canal de Bahireh et celui d'Alexandrie. Le dernier mérite toutefois que nous le considérions de plus près.

Avant d'avoir été agrandi par Mohammed-Ali, pacha d'Égypte, le *canal d'Alexandrie* commençait à 1,210 mètres au-dessous de Rahmanyeh sur le bras de Rosette; ce n'est là qu'un fossé de 15 à 18 pieds de largeur. Mais il s'élargit ensuite, et l'on y voit encore les traces d'anciennes constructions : ce sont des édifices demi-circulaires (4) qui présentent une largeur de 240 pieds, et servirent probablement dans l'antiquité de lieu d'abordage aux bateaux du canal. De telles constructions font croire qu'il y avait une grande affluence de barques alors qu'Alexandrie était le grand *emporium* du commerce des Indes. Là est située la ville actuelle de *Damanour*, l'ancienne Hermopolis-Parva, en cophte *Timi-an-Hor*, la ville de Horus (1). A partir de là, la contrée environnante présente partout des traces de destruction; quelques milles plus loin, le canal a une largeur d'environ 60 pieds; la plaine baisse ensuite, et le lit du canal est plus élevé qu'elle; mais à une demi-lieue d'Alexandrie le lit du canal est de nouveau plus bas que la plaine. Le canal s'avance ensuite tout près d'Aboukir, sans jamais conserver la même largeur, puis il se dirige en longeant le lac du côté d'Alexandrie où il se décharge dans la mer au pied d'une colline de décombres. Le grand avantage de ce canal pour la ville a été, jusqu'à présent, de lui amener de l'eau douce et potable dont elle manquerait sans lui. On y conserve de l'eau douce dans 308 citernes qui étaient autrefois au nombre de 360; lorsqu'elles sont remplies, on permet de couper les digues pour laisser l'eau douce arriver aux habitans du voisinage. Comme Alexandrie n'a pas d'autre provision d'eau, ce canal a été de tout temps un moyen puissant pour s'assurer de cette capitale. Lorsque Dioclétien assiégeait Alexandrie, il fit couper les aqueducs, et la ville fut aussitôt forcée de se rendre; d'autres conquérans se servirent du même moyen après lui. L'eau du Nil n'arrive à Alexandrie par ce canal que dans les grandes inondations. L'inondation devient ordinairement sensible (2) à Rahmanyeh du 10 au 20 juillet, et les eaux n'entrent qu'au mois d'août dans le canal d'Alexandrie. Les nombreux détours du canal font qu'elles mettent un mois à le parcourir, et qu'elles n'arrivent que le 20 septembre à la ville; mais elles commencent à décroître dès le 5 octobre, de sorte que ce canal ne serait navigable que vingt à vingt-cinq jours dans toute l'année.

Avant la fondation de ce port par Alexandre, nous n'avons aucune donnée sur l'existence d'un canal qui aurait conduit les eaux du Nil dans la province Maréotique; l'irrigation avait probablement lieu au sud près de la ville de *Marea*, car ce lieu est nommé dès le temps d'Hérodote. Le canal d'Alexandrie a donc été probablement creusé à l'époque de la fondation du port, et Strabon (3) nous donne quelques renseignemens

(1) Champollion, II, p. 6.

(2) Ibid., p. 266.

(3) Hérodote, II, p. 18.

(4) Lancret et Chabrol, Mém. sur le canal d'Alexandrie, Ég. F. M., liv. III, p. 186.

(1) Champollion, II, p. 250.

(2) Lancret et Chabrol, p. 187.

(3) Strabon, XVII, p. 493, éd. Tasch.

sur ce fait. De son temps, on pratiqua plusieurs canaux dans le lac Maréotique; mais il paraît qu'ils se sont convertis aujourd'hui en un seul canal, et c'est pourquoi, sans doute, il fait de si grands détours. La contrée, mise ainsi à sec, est devenue une solitude déserte; tout est inculte aujourd'hui là où, au moyen âge, du temps d'Aboulfeda, s'élevaient de délicieuses campagnes. Quatre ponts unissaient les deux rives du canal, seulement dans le voisinage d'Alexandrie, témoignage du grand mouvement commercial qui existait alors. En effet, cette contrée devait présenter un tout autre aspect, lorsque le canal de Suez était encore en fonction, et que les barques chargées de marchandises de Suez arrivaient au Nil par l'ancien canal des rois, et du Nil à ce grand port par le canal d'Alexandrie. Depuis longtemps, ce canal forme la seule communication de la ville avec l'intérieur de l'Égypte: mais il avait été longtemps négligé, et l'irruption des eaux de la mer l'avait presque entièrement détruit. Après l'époque d'Aboulfeda, la mer avait déjà brisé le bord du lac d'Aboukir, et lorsque, en 1801, les Anglais faisaient le siége d'Alexandrie, ils coupèrent la digue du canal, et les eaux se précipitèrent aussitôt du lac d'Aboukir et de la mer méditerranée dans l'ancien lit du lac Maréotique.

Les savans de l'expédition française avaient déjà formé le projet de rétablir le canal; le nivellement (1) des huit premières lieues de son cours à partir de Rahmanyeh donna une pente si forte que l'autre moitié du canal ne peut pas en avoir une semblable. Les dépôts annuels de limon sont naturellement beaucoup plus considérables près de Rahmanyeh que près d'Alexandrie. Pour le rendre navigable trois mois de l'année, les Français avaient fait un projet dont l'exécution devait coûter 26,000 fr.; il aurait fallu quadrupler la somme pour y entretenir la navigation pendant toute l'année.

Le pacha Mohammed-Ali mit à exécution ce projet. Les bancs de sable, devenant toujours plus forts à l'embouchure de Rosette (2), interdirent entièrement la navigation, même aux bateaux plats, pendant les quatre mois de l'hiver de 1817; de sorte que la communication par eau avec le Caire était devenue extrêmement difficile : le pacha fit alors construire une chaussée entre Rosette et Alexandrie, afin de transporter par terre les marchandises de ces deux villes. Bientôt, sur la proposition du commerçant anglais Brigg, il résolut de rétablir le canal; selon une lettre de Brigg, au mois de mars 1819, 25,000 Fellahs devaient travailler à cet ouvrage comme autrefois les Israélites pour les Pharaons.

Nous avons indiqué plus haut la direction de la côte sur laquelle est situé le port d'Alexandrie. Elle s'étend en basse chaîne de roche calcaire du sud-ouest au nord-est, en ligne droite, à partir des côtes de Libye, depuis *la tour des Arabes* (Taposiris) jusqu'à la crête d'Aboukir. Elle est continuellement fouettée et battue du côté de la mer par les violentes tempêtes du nord-ouest et par de terribles brisans; aussi elle a toujours été exposée à être détruite de ce côté (1). On remarque surtout ces ravages des flots près d'Alexandrie qui, après la destruction de Carthage, était avec Rome la première ville de l'antiquité par sa population et sa grandeur; ses catacombes, pratiquées le long de cette côte, devaient avoir une très-grande étendue, puisque Strabon les appelle la *Nécropolis*. Un grand nombre de ces catacombes paraissent de beaucoup antérieures à la fondation de la ville macédonienne, et appartiennent probablement (2) à cette suite de monumens antiques qui bordent la côte de la mer depuis Carthage et Cyrène jusqu'en Égypte, et se prolongent sur la côte de Phénicie au nord, et à l'ouest en Cilicie dans l'Asie mineure jusqu'à Telmessus. La côte d'Alexandrie présente ainsi beaucoup de catacombes dont les entrées principales sont encombrées; mais on peut y pénétrer du côté déchiré par la mer où les flots ont fait de grandes ouvertures dans ces tombeaux souterrains. Sur l'étroite langue de terre sablonneuse qui s'étend au nord-est d'Alexandrie jusqu'à Aboukir, et qui est aujourd'hui si étroite qu'on l'embrasse d'un coup d'œil, s'élevaient autrefois l'une à côté de l'autre, trois cités que Strabon appelle *Nicopolis*, *la Petite-Taposiris* et *Canope* (3); aujourd'hui elles tiendraient à peine sur cet espace; la côte a donc subi aussi de grands changemens en ce lieu, et la langue de terre actuelle ne paraît pas devoir opposer une longue résistance à l'envahissement des flots.

(1) Lancret et Chabrol, p. 192.

(2) Burckhardt, Trav., p. LXXXV. — Belzoni, Voy., II, p. 136.

(1) Girard, Observ., p. 297.

(2) Clarke, Trav., III, p. 270, 285.

(3) Strabon, XVII, p. 592, éd. Tzsch.

L'éditeur anglais de Strabon (1) essaya de prouver que Canope s'élevait autrefois à l'emplacement de la ville actuelle d'Aboukir. Les magnifiques ruines et les chambres souterraines dessinées par Denou (tom. II, pl. 8, fig. 2) passent pour les ruines de la Petite-Taposiris, et l'on croit que les bassins creusés dans le roc, et remplis aujourd'hui par les flots de la mer, étaient autrefois des bains. Girard retrouva les restes de Nicopolis (2). A quelque distance de là, on aperçoit dans la mer des fragmens d'architecture et de sculpture antique, des débris de colosses et les ruines d'un temple; ces débris rappelèrent au colonel Squire et à Clarke (3) le promontoire Zephyrium où, selon Strabon, s'élevait autrefois la ville de *Thonis*. Mais peut-être que ces ruines appartiennent aussi à ces quatre cents colonnes que le gouverneur Karadja fit jeter dans la mer sous le règne de Saladin pour dompter les brisans, protéger Alexandrie contre leur violence (4), et rendre en même temps l'abordage plus difficile aux vaisseaux ennemis. Abdallatif assure avoir vu ces quatre cents colonnes que l'on brisa en plusieurs fragmens avant de les jeter à la mer; elles étaient de granit comme la colonne de Pompée, seulement un tiers et un quart plus petites, et elles s'élevaient auparavant autour de cette colonne géante. Le côté occidental de la côte d'Alexandrie présente aussi les traces de cette irruption des flots dans les catacombes de la Nécropole; c'est là que se trouvent les prétendus bains de Cléopâtre creusés dans le roc, et où pénètrent aujourd'hui les vagues de la mer (5). L'île située près d'Aboukir et appelée l'*île de Nelson* depuis la victoire remportée par cet amiral, le 1er août 1798, sur la flotte française, prouve, par les antiquités qui s'y trouvent, qu'une grande partie en fut autrefois abîmée sous les flots. Il est assurément très-difficile d'établir sur un tel sol une comparaison spéciale de l'état ancien et de l'état moderne, car il est impossible d'observer et de mesurer avec exactitude des monumens enfouis sous les eaux. Nous avons réuni tous ces faits pour attirer l'attention sur ces côtes, où l'histoire et la physique se trouvent dans une lutte éternelle.

(1) Strabo, éd. Oxford, not., p. 1, 11, 31, 1135.
(2) Girard, Observ., p. 298.
(3) Clarke, Trav., III, p. 305.
(4) Abdallatif, Relat., dans Silvestre de Sacy, p. 182.
(5) Clarke, Trav., III, p. 305.

Parallèlement à la côte rocheuse d'Alexandrie, 9,000 pieds environ dans la mer, court une rangée d'écueils sous-marins, qui s'étend à partir de l'île *Marabou*, du sud-ouest au nord-est jusqu'au *cap des Figues* qui se prolonge au nord-est dans la presqu'île de *Pharos*. Cette chaîne d'écueils enferme l'ancien port d'Alexandrie à l'ouest de la ville, et ne laisse aux vaisseaux que trois passes pour gagner la mer. Le nouveau port de la ville est situé à l'est de cette ancienne île de Pharos qu'Alexandre unit au continent par une digue. Toute la côte septentrionale de cette île de Pharos jusqu'au cap des Figues (Raz-el-Tin) à l'ouest est aussi déchirée par les flots, et les catacombes de cette île sont mises à découvert par la mer (1).

Les masses de sable se sont tellement amoncelées à l'angle intérieur de l'ancien port, contre la digue d'Alexandre, qu'il s'est formé en ce lieu un terrain nouveau sur lequel fut bâtie plus tard la ville turque d'Alexandrie. La même chose a lieu dans le nouveau port de l'est, près du fort bâti vis-à-vis le phare, à l'endroit appelé le *Pharillon*; les sables accumulés par la mer près de l'Heptastadium, ont formé la place qui sépare aujourd'hui la ville *turque* actuelle de la ville *arabe* du moyen âge, bâtie tout près de la ville d'Alexandrie.

Ces ravages des flots et ces changemens font que les deux ports d'Alexandrie sont privés d'un bon ancrage, le nouveau port de l'est est encore exposé aux vents du nord-est, et l'ancien port de l'ouest aux vents du nord-ouest. Comme Alexandrie est tout entourée de déserts, le peu de sûreté de ses ports est pour elle un très-grand désavantage. Cependant le courant de l'ouest y porte les vaisseaux, comme celui de l'Atlantique les porte vers l'Angleterre et celui de l'Océan indien vers les grandes Indes : de cette manière la ville peut toujours être facilement approvisionnée, quoique l'entrée de ses ports soit aussi difficile aujourd'hui que du temps de Josèphe (2). Les tempêtes du nord-ouest qui règnent dans ces parages rendent l'abordage très-dangereux, sur cette côte plane, aux vaisseaux qui arrivent de la haute mer, parce que le sable blanc de la côte trompe souvent les marins, et qu'aucune marque ne signale de loin la côte, excepté la tour des Arabes à l'ouest, et

(1) Girard, Observ., p. 298.
(2) Legh, Narrative, p. 5. — Fl. Josephus, de bello Judaico, IV, c. 3, p. 1204, éd. Hudson.

près d'Alexandrie quelques groupes de palmiers et la colonne de Pompée. Josephe assure que le fanal du phare projetait autrefois sa lumière à 300 stades en mer, et signalait ainsi de loin cette côte dangereuse aux vaisseaux que les vents et le courant du nord-ouest y portaient rapidement.

Les observations que les naturalistes prussiens Hemprich et Ehrenberg (2) firent, en 1821, sur la côte d'Alexandrie, nous apprennent qu'elle se compose de grès rempli de fragmens de coquillages : ce grès est d'un grain très-compact près des catacombes, et d'un grain plus gros et plus faible près du cap des Figues (Raz-el-Tin). Dans le voisinage de ce dernier promontoire, le sable jeté par la mer ressemble exactement aux masses rocheuses et durcies qui surgissent à 18 pieds au-dessus du rivage, et portent les ruines d'anciens palais.

Cette chaîne de collines qui borde la côte se compose à l'ouest d'un grès jaunâtre, qui s'abaisse brusquement dans le lac Maréotis, forme un amas bizarre de décombres et s'élève à 50 pieds environ au-dessus du niveau de la mer. La même espèce de roche s'étend au sud-ouest à une distance de neuf à dix lieues jusqu'à la tour des Arabes. Cependant on voit surgir, près de l'île *Marabou*, sur la côte de la mer, une couche de grès blanc qui est souvent entourée de monticules de sable blanc comme la neige. Il alterne avec le sable jaune au bord de la mer, mais il a encore moins de cohésion que celui-ci, et les savans laissent incertain si le grès s'est décomposé ou si au contraire, le sable a formé, en se durcissant, ces roches compactes. Ces collines d'une blancheur éblouissante règnent surtout, à partir de ce point, le long de la côte libyque, et sont presque dénuées de toute végétation : on n'y voit çà et là que de rares joncs, des euphorbes, des spartes et des nitraria.

La province de Mariouth s'étend au sud et à l'ouest d'Alexandrie, c'est l'ancienne province Maréotique, appelée ainsi du nom de la ville de Marea et découverte par l'expédition française. Le général Destaing y pénétra le premier au mois d'août 1799, et le général Friant s'avança ensuite jusqu'à la tour des Arabes *torre dei Arabi*; après eux vinrent Chabrol, Lancret, et Cavalier qui découvrit les ruines de Marea. Lepère (1) donna ensuite un excellent mémoire sur ces contrées jusqu'alors oubliées. Les savans prussiens Hemprich et Ehrenberg, naturalistes distingués et élevés de Link et de Lichtenstein, ont fait, après les savans français, des observations importantes sur la zoologie, la végétation et la conformation minéralogique de ces contrées. Ces travaux nous ont été communiqués en manuscrits ainsi que ceux de l'architecte berlinois Liman, enlevé à la science par une mort prématurée. Ces savans accompagnaient, sous la protection du gouvernement prussien et de l'académie des sciences, le major-général Minutoli dans son voyage archéologique en Égypte, et leur intention était de pénétrer, dans l'automne de 1820, de la province de Mariouth jusqu'à Cyrène. Ils avaient déjà fait douze journées de chemin, et étaient parvenus, du 10 au 22 octobre, jusqu'au puits de *Bir-el-Gaur*, à l'ouest de la tour des Arabes; bientôt ils allaient atteindre la frontière de Tripoli, près de la haute montagne *Dshibel-Gebir*, lorsqu'ils furent forcés de revenir sur leurs pas dans l'oasis de Siwa, d'où ils retournèrent à Mariouth par des routes jusqu'alors inconnues. On peut donc les regarder comme les premiers investigateurs de la Maréotide libyque. Ils étaient accompagnés du professeur Scholz qui avait entrepris le voyage avec eux, en qualité de philologue et d'orientaliste.

Cette province de Mariouth (2) est aujourd'hui abandonnée et déserte; elle n'est visitée que par quelques Arabes nomades qui y errent pendant quelque temps de l'année avec leurs troupeaux. Les anciens comprenaient dans le nome Maréotique tout le pays situé entre la vallée des lacs de Natron (*nomos Nitriotis*), la mer, le lac Maréotis et les canaux de l'est. Le lac Maréotis qui s'étendait jusqu'à Taposiris (la tour des Arabes), vers le golfe de Plinthine, contenait huit îles du temps de Strabon (3), et était entouré de forts et de villes dont la capitale Marea donnait son nom au nome et au lac. Ses rives étaient fameuses par la culture de l'olivier et de la vigne. Alexandrie exportait alors beaucoup de vin à Rome. La ville de Marea existait déjà

(1) D'après une communication manuscrite, faite par les académiciens et professeurs Lichtenstein et Link.

(1) Gratien Lepère, Mém. sur la partie occidentale de la province de Bahyreh, connue anciennement sous le nom de nome Maréotique, Descr. de l'Égypte, Ét. Mod., liv. II, p. 1-18.

(2) Lepère, Mém., p. 7.

(3) Strabon, XVII, p. 527, éd. Tzsch.

bien longtemps (1) avant la conquête de Cambyse. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, ce nome éloigné fut habité par un grand nombre de chrétiens qui s'étaient retirés dans les déserts de Marea, de la Libye et de Thèbes pour échapper aux persécutions des Donatistes et des Ariens.

Les grands changemens que le temps a produits dans ces lieux ne nous permettent de citer qu'un petit nombre d'endroits dans cette solitude couverte de débris, entourée de déserts, et dont l'eau de la mer a rempli l'enfoncement du milieu en formant le lac Maréotis. Dès les temps les plus anciens, il n'y avait d'abord qu'un petit marais qui s'est prodigieusement agrandi depuis 1801 : lorsque les Anglais assiégeaient Aboukir au mois d'avril 1801, ils coupèrent la digue (2) du lac d'Aboukir sur laquelle passe le canal d'Alexandrie, et ouvrirent ainsi à la mer un passage dans les terres. Les flots se précipitèrent avec violence à travers le lac d'Aboukir dans le bassin presque desséché du lac Maréotis, et elles coulèrent ainsi un mois entier avant de se mettre en équilibre. Cette irruption des eaux inonda un grand nombre de campagnes, et près de cent cinquantes villages furent entièrement détruits. On rétablit plus tard la digue sur laquelle le canal d'Alexandrie conduit l'eau douce à la ville, et le lac Maréotis fut de nouveau séparé de la mer. Les eaux amenées par cette inondation violente n'en séjournèrent pas moins sur les terres submergées; elles purifièrent l'atmosphère des exhalaisons pestilentielles qui s'élevaient des lagunes de la Maréotide, et furent ainsi d'un grand avantage à la ville d'Alexandrie; mais peu à peu le lac Maréotis reviendra à l'etat de lagunes desséchées.

La vallée du lac s'étend derrière la chaîne littorale et parallèlement avec elle, du nord-est au sud-ouest. Aujourd'hui, le lac s'avance, dans la dernière prolongation de l'enfoncement de la vallée, jusqu'à une demi-lieue d'Aboukir (Taposiris) (3), vers la tour des Arabes. Les collines de sable qui le séparent de la mer, portent çà et là sur leurs pentes les premiers buissons de dattiers sauvages qui ont jusqu'à 12 pieds de hauteur et autant de diamètre. La cime de ces collines est entièrement aride, mais à leur pied méridional, près du bord desséché du lac salé Maréotis, croissent un grand nombre de buissons d'un pied de hauteur; ce sont surtout des *salicornies* qui donnent à la surface du sol un teint jaunâtre, des *staticées* et des *salsoles*, qui lui donnent une teinte verdâtre; les surfaces les plus nues du rocher et de la colline sont tapissées de lichens, surtout d'une espèce de parmelia blanche, qui couvre tout le sol et lui donne l'aspect d'une surface de neige. Aussi loin que l'œil peut s'étendre du sommet de ces basses collines on n'aperçoit au sud que des plaines désertes et sans fin d'un gris jaunâtre; la vue s'étend fatiguée sur ces immenses solitudes qui ne présentent pas le moindre accident, pas d'arbres, pas de broussailles, excepté quelques rares salsoles (*salsola tetragona*) (1).

La tour des Arabes, *torre dei Arabi*, appelée par les Bédouins, El-Amoud (2), c'est-à-dire la colonne, sert de marque de terre aux vaisseaux et aux caravanes qui voyagent sur cette frontière de l'Égypte et de la Libye. L'architecte Liman qui ne la vit qu'en passant, la prit pour un monument funéraire; Lepère croit que c'est une tour élevée comme tant d'autres, le long du rivage libyen pour orienter les navigateurs. Elle a une base quadrangulaire sur laquelle est une pierre octogone qui porte une colonne.

A 3,000 pieds (3) de ce monument, du côté d'Alexandrie, on voit sur le revers d'une éminence, les fondemens d'anciens monumens, où l'on reconnaît facilement des marches maçonnées. Les Arabes appellent cet endroit *Koum-Aboussyr, Bousir;* c'est assurément l'ancienne *Taposiris* de Diodore, de Strabon (4) et de Ptolémée, un tombeau d'Osiris comme nous en avons déjà vu un dans le Delta (voy. p. 377). Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, c'était encore, comme du temps de Strabon, un lieu sacré où l'on se rendait en pèlerinage comme à Philæ. Les monumens voisins où l'on voit des débris de colonnes doriques, appartiennent très-probablement à l'époque de Justinien, car Procope nous apprend que cet empereur chrétien, contre lequel Alexandrie s'était révoltée, orna de bains la ville de *Taph-Osiris*, (5) et y établit une curie.

(1) Hérodote. II, p. 18.

(2) Th. Legh, Narrat., p. 10.

(3) Manuscrit d'Ehrenberg et d'Hemprich.

(1) Manuscrit d'Ehrenberg et d'Hemprich.

(2) Lepère, Mém., p. 12.

(3) Ibid., p. 13.

(4) Strabo, XVII, p. 526, éd. Tzsch.

(5) Procopius de Ædificiis Justiniani. Venet., 1729, lib. VI, c. 1, p. 470.

La rangée de collines qui sépare le lac Maréotis de la mer, n'a en cet endroit que 3,000 à 3,600 pieds de largeur ; elle est remplie de grottes, de citernes ouvertes et de catacombes qui sont en même temps les carrières d'où l'on a tiré les matériaux pour bâtir Alexandrie.

La formation de la contrée ultérieure, à l'ouest, rend très-probable que toute cette région a été peu à peu abandonnée par la mer ; les vallées qui courent ici vers la mer en auraient été les extrêmes golfes. On trouve encore à l'ouest deux vallées (1) semblables au lit du lac Maréotis et qui ont la même direction et la même formation ; la dernière et la plus occidentale serait, au dire des Bédouins, la prolongation de la vallée des lacs de Natron. Ces vallées se courbent toutes deux uniformément vers la mer. Les naturalistes prussiens qui les traversèrent y trouvèrent de grandes couches de coquillages effleuris pour la plupart et présentant les mêmes formes que ceux qu'on rencontre sur le bord de la Maréotide. Aujourd'hui ces deux vallées occidentales ne contiennent pas d'eau. Le petit plateau rocheux qui s'élève à côté de ces vallées, contient du grès semblable à celui de la Maréotide, et on trouve dans les galets rougeâtres et calcaires qui en couvrent la superficie, beaucoup de débris de coquilles, mêlées d'hélices fossiles, semblables aux hélices vivans actuels, qui rongent les buissons du désert.

Les voyageurs français découvrirent les ruines de quatre villes anciennes (2), sur la rive méridionale du lac Maréotis, à la latitude de *Bousir* (31° lat. nord), seulement plus à l'est. Elles s'élevaient près de puits maçonnés, à la distance d'une petite lieue l'une de l'autre ; on y voyait d'énormes monceaux de pierres, des fragmens de briques, des tours, des citernes, des catacombes, etc. Ces ruines répondent parfaitement à la situation de quatre villes que Ptolémée cite sous les noms de *Cobii*, *Antiphili*, *Hierax*, *Phamothis* (3). La contrée qui les entoure présente plus de sol fertile que de sable, et on reconnaît encore aujourd'hui leur ancienne culture à la richesse de la végétation qui les couvre.

Dans leur voisinage, un peu au nord, tout près de la rive méridionale du lac, est située la butte de décombres de l'ancienne *Marea* (1), découverte par Cavalier. On y voit encore les ruines d'une forteresse, entourée d'une double enceinte de murailles et garnie de tours ; quatre môles forment quatre grands bassins ou ports, remplis d'eau autrefois, et élevés aujourd'hui de 6 à 9 pieds au-dessus de la surface desséchée du lac. On reconnaît encore les restes d'une porte et de plusieurs rues ; les môles sont construits en magnifiques pierres de granit et de grès, et ces travaux sont dignes de la capitale d'un ancien nome. Au milieu du bassin du lac, 3,600 à 4,800 pieds au sud-ouest de Marea, s'élève encore un monument très-remarquable, qui a 150 à 180 pieds de longueur et 60 à 75 pieds de largeur ; c'est très-probablement la prolongation du quai de Marea, dans lequel sont pratiquées des espèces de bassins, des *docks*, pour conserver les vaisseaux. On pouvait autrefois traverser la Maréotide sur une petite digue pavée, telle que les Arabes en ont élevé en ce lieu et en beaucoup d'autres lagunes, et revenir ainsi de ces ruines à Alexandrie par le chemin le plus court. Depuis l'inondation de 1801, on voit s'élever de la Maréotide un grand nombre d'îles formées par les terrasses des villages et des villes submergés. On peut donc prévoir que cette lagune redeviendra bientôt un marais pestilentiel, s'il ne survient pas de nouveaux changemens et si le rétablissement de l'ancien système de canalisation ne vient pas convertir ces tristes solitudes en ces délicieux jardins qui paraient autrefois l'ancienne Maréotide. D'innombrables bordes de Bédouins vivent aujourd'hui sur ces confins du sol habitable, et ce sont elles qui empêchèrent les Français de pousser plus loin leurs découvertes en Libye (2). Les savans prussiens, bravant tous les dangers, pénétrèrent plus avant dans ce désert inhospitalier et étendirent le champ de la science sur le sol libyque, au péril même de leur vie.

3e Eclaircissement.

Coup d'œil rétrospectif sur le Nil; son influence sur l'histoire de l'homme.

Le caractère tout particulier des habitans de la vallée du Nil, la différence profonde qui les sépare des autres peuples avec lesquels le commerce les met cependant dans de continuels

(1) Manuscrit, d'Ehrenberg et de Hemprich ; comparez Lepère, Mém., p. 14.

(2) Lepère, Mém., p. 15.

(3) Ptolémée, liv. IV, c. 5.

(1) Lepère, Mém., p. 16.

(2) Ibid., p. 15.

rapports, le haut point où s'élevèrent leur civilisation, leur nationalité et leurs sciences ont, dès la plus haute antiquité, attiré sur cette contrée l'attention de tous les observateurs. Le développement si particulier de la nature humaine et de la vie publique et domestique chez ce peuple, l'a rendu pour les autres civilisations un peuble inintelligible comme les hiéroglyphes de ses temples, et a fait de son pays, pendant des siècles, la terre des merveilles.

Etudions en quoi la position physique de la vallée du Nil a pu contribuer à ce développement caractéristique du peuple. En considérant la particularité locale de ce système d'eaux, nous sommes frappés dès l'abord de sa profonde harmonie avec les phénomènes historiques dont il a été l'occasion et la cause. La position et la forme du système du Nil sont uniques comme l'histoire de ce peuple, séparées du reste du monde comme il l'était par ses castes, et elles ne se répètent pas une seconde fois sur toute la terre. S'il est vrai, comme le font présumer les recherches des plus savans historiens, que les premiers germes de la civilisation égyptienne ne soient pas indigènes et qu'ils aient été apportés de l'Orient, du moins le développement de ces premiers élémens appartient exclusivement à la vallée du Nil, sur laquelle nous allons jeter maintenant un coup d'œil.

Le Nil est le seul fleuve des tropiques du premier rang qui, doués de grands et périodiques débordemens, et présentant ainsi la condition la plus favorable pour la fertilité, soit entouré de deux côtés, depuis son cours supérieur jusqu'à son embouchure, de déserts entièrement impropres à la culture. L'Indus seul présente, sous ce rapport, une ressemblance éloignée avec lui. Le Nil est encore le seul fleuve des tropiques qui se décharge dans une mer méditerranée, c'est-à-dire qu'il est un fleuve *non océanique*.

Le Gange, l'Indus, tous les grands systèmes d'eaux de la Chine et de l'Amérique sont des fleuves océaniques : leurs riverains sont destinés à entretenir de grands rapports avec le monde ; l'Océan les appelle à une vie toute différente ; il entraîne leur imagination dans les espaces immenses, infinis du ciel océanique, des plaines mouvantes de l'Océan dont le flux et reflux envoient leurs brises et leurs eaux à des centaines de milles dans les terres et étendent au loin sur le continent l'empire de l'Océan (voy. le système d'eaux du Gange, du Hoang-ho, du Mississipi, etc.). La mer pouvait être interdite à l'Égyptien comme impure, sans, pour cela, mettre un obstacle à son activité.

Il n'y a aux embouchures du Nil ni flux ni reflux qui attire les regards de l'Égyptien sur l'immensité des mers et étende au loin le cercle de ses idées ; le seul phénomène qu'il y voit, c'est le débordement du Nil qui vient du continent et attire ses regards en arrière, là d'où semblent lui descendre la fécondité et la vie. L'activité des riverains du Nil était donc comme enchaînée à la forme étroite et bornée au sol ; la nature ne les invitait pas à franchir les limites du théâtre donné à leur activité. La *barque* ne fut pas pour eux un moyen d'arriver au *vaisseau* qui parcourt les mers et unit les mondes ; elle ne fit, au contraire, que les attacher plus étroitement à leur sol, tandis que les grands fleuves ont produit partout un effet opposé, car ils séparent plus leurs rives l'une de l'autre que ne le feraient des détroits de la mer, et ils poussent le continent à se mettre en rapport avec le monde.

Ici ne se rencontrera donc pas cette forte impulsion de la nature qui, au moyen des grands fleuves, met en rapport le continent qui borne l'activité de l'homme avec l'Océan qui l'agrandit et l'entraîne sur ses plaines sans fin ; mais la force intérieure de ce peuple se trouvant concentrée sur l'espace resserré par la nature, dans le champ restreint de ses idées, développa avec plus de puissance l'élément particulier qui lui était confié.

Le Volga et le Danube peuvent seuls être comparés au Nil par leur situation ; mais, sur leurs rives moins caractérisées et privées d'un débordement périodique, il ne s'est développé aucune grande civilisation nationale.

Aussi loin que remontent nos souvenirs, nous ne connaissons jusqu'aujourd'hui aucun peuple civilisé, habitant près d'un grand fleuve, dans l'histoire duquel la nature locale ait agi avec tant de puissance, chez lequel la patrie ait exercé une influence aussi dominante dans le développement de la vie intérieure et de la vie extérieure : nulle part, l'activité libre de l'individu n'a été plus étouffée : nulle part, l'individualité ne disparaît aussi complétement que dans les monumens qui nous parlent aujourd'hui de ce grand peuple. La nation égyptienne est le résultat de la nature de sa vallée ; elle est sortie du sol où elle resta enchaînée, comme les statues de ses dieux du porphyre de ses carrières.

Aussi, dans toute l'histoire de l'humanité, il ne se présentera qu'une seule civilisation égyptienne ; car elle ne pouvait se rencontrer que sur

les bords de ce fleuve à la formation toute particulière ; et, dans une autre contrée de la terre, elle aurait dû revêtir un tout autre caractère.

Nous connaissons peu la nature propre du pays alpin du cours supérieur : les premières traces de civilisation nous apparaissent dans la *Mésopotamie* (1) du cours moyen (Méroé et Sennaar), comme dans tous les lieux où se rencontrent pareillement deux fleuves jumeaux parallèles.

Dans la Nubie moyenne et plus encore dans la Nubie inférieure et dans la Haute-Égypte, nous rencontrons, à partir de l'endroit où le Nil devient navigable, depuis les îles de Philæ et d'Éléphantine jusqu'à Denderah, et, plus bas encore, une suite non interrompue des monumens de ce peuple; leur nombre, leur grandeur gigantesque, la perfection et la magnificence de leur exécution, leur solidité, devant laquelle l'action des siècles s'est arrêtée impuissante comme devant les rochers, leur assignent le premier rang parmi tous les monumens du monde.

Là s'élèvent les groupes de temples de Soleb, d'Ebsambol, d'Ibrim, de Derr, de Seboua, de Dakke; plus loin, ceux de Philæ, d'Éléphantine, d'Ombos, de Silsilis, d'Elithyia; là, nous avons vu encore le merveilleux temple d'Edfou, sur le toit duquel s'est établi un nouveau village arabe. Cette ligne de monumens se continue, des deux côtés du Nil, par Esné et Hermontis, jusqu'aux ruines de l'ancienne Thèbes, la ville des rois. Sur leurs ruines immenses, qui s'étendent d'une chaîne de montagnes à l'autre, s'élèvent une foule de villages arabes séparés les uns des autres par de grandes distances. Près de chaque ville, des édifices souterrains et des catacombes prolongent ces monumens jusque dans les entrailles des monts voisins.

Cette suite de monumens d'une simplicité sévère, d'une grandeur merveilleuse, ornés d'hiéroglyphes sur toutes leurs faces, qui s'élèvent des vastes plaines de sable dans une atmosphère toujours bleue et jamais troublée, se termine, au nord, à Denderah ou Tentyrah, par le temple d'Isis, au plafond duquel est sculpté le fameux zodiaque. On ne rencontre plus au delà que les débris épars des temples et des villes dont les monumens sont engloutis par les sables du désert de Libye.

Ces monumens, d'une civilisation si particulièrement développée, appartiennent à un moment presque inconnu de l'histoire de l'humanité, moment dans lequel la dépendance des productions de tout un peuple avec la matière se montre si fortement qu'aucune des époques suivantes n'a pu en comprendre entièrement le sens, bien loin de pouvoir expliquer et ressusciter l'art qui les a formés, l'idée qui les a créés.

Mais les lieux où ils s'élevaient le proclament (1); ils ont été le centre d'un peuple puissant, riche, hautement développé, dont l'unité colossale a disparu de la terre, depuis que les peuples, en se mettant en rapport, ont disséminé leurs forces, depuis que les nations ne se composent plus de quelques grands membres, mais d'individus détachés et indépendamment développés.

Si l'on descend le fleuve, ces monumens disparaissent de plus en plus, comme résultat d'un développement local : cependant ils ne disparaissent pas encore entièrement; car vient alors le pays des canaux (2), dont la construction systématique excite encore l'admiration en présence de leurs ruines, et nous révèle leur antique importance. Ils s'étendent depuis la sortie de la Basse-Égypte jusqu'au rivage de la mer.

Dans le voisinage de la bifurcation du fleuve, près de l'antique Memphis, sont d'autres monumens, les monumens des morts. Là s'élèvent, entre Ghizé et le Caire, sur une étendue de 8 milles, les pyramides géantes qui se dressent le long du Nil, à 400 pieds de hauteur et plus, tantôt groupées, tantôt isolées. Elles surgissent sur le champ des morts, sur les roches remplies de tombeaux qui s'étendent au loin dans le désert de Libye. Le sable mouvant a déjà amoncelé contre elles ses vagues menaçantes, malgré les sphynx qui gardent ici, à l'entrée du désert, la terre des mystères. Les pyramides, telles que nous les voyons aujourd'hui, ne sont que les restes d'un nombre beaucoup plus grand que la barbarie du moyen âge a détruites.

Le Delta, qui doit son existence à une époque plus récente, ne nous présente que des monumens plus jeunes; peut-être aussi ce sol, soumis à des changemens continuels, a-t-il englouti

(1) L'auteur exprime cet accident géographique par le mot composé *Zweistromland*, pays compris entre deux fleuves; nous avons cru pouvoir transporter ici, dans une acception générale, le mot *Mésopotamie*, qui exprime une forme semblable. N. D. T.

(1) Heeren, Ideen. 3e éd. II, p. 507.

(2) Browne, Trav., p. 122 et 168.

les travaux plus anciens. De même que la construction et l'entretien du système de canaux ont donné naissance à de puissans états, de même aussi l'abandon de ces importans travaux a changé plus tard en marais le sol des anciennes villes. La contrée de Memphis, par exemple, qui florissait du temps d'Hérodote, à une époque où Thèbes était déjà tombée, n'était plus qu'un désert inculte, lorsque s'élevèrent les villes arabes de Fostat et du Caire. L'abandon des canaux détruisit peut-être plus de villes dans la Basse-Égypte que les invasions les plus terribles de peuples dévastateurs.

De même que le Nil porte ses eaux du sud au nord, la culture du pays et la civilisation de ses habitans, suivant toujours le cours du fleuve, s'avancèrent de plus en plus au nord vers le Delta.

La première colonie égyptienne des prêtres de Méroé est probablement Éléphantine : le premier grand état fut la Thébaïde et Thèbes dans la Haute-Égypte. Plus tard, sous la brillante période des Sésostrides (1), le Delta qui, avant eux, était encore un pays marécageux, borné par des steppes de sable, s'était couvert de campagnes fertiles et de bosquets de dattiers : alors Memphis, située a la bifurcation du fleuve, devint le centre de l'état égyptien, et c'est là que s'élevait le grand temple de Phtha. Sous Psammétique, Saïs prit à son tour le titre de capitale, et c'est alors que l'achèvement du système des canaux appela dans le Delta la plus haute civilisation égyptienne.

Lorsque la résidence des rois et le centre de l'état se furent avancés plus au nord, à la limite même du pays, lorsqu'ils se furent établis dans le port d'Alexandrie, à l'embouchure du fleuve, la vallée du Nil perdit entièrement sa primitive originalité. Les Ptolémées, le commerce d'Alexandrie avec les Indes, sa navigation, ses arts et ses sciences, tout cela n'est plus égyptien; et, sortant alors du caractère exclusif de l'Égypte, nous entrons dans l'histoire générale du monde.

La vallée du Nil était seule le siége d'états puissamment assis : des deux côtés, la terre, que le Nil ne fécondait pas de ses eaux, restait éternellement déserte; et, comme aujourd'hui encore, elle était la patrie de peuples nomades et pasteurs. Dans l'étroite vallée du Nil se développa la fleur de la civilisation, pendant que tout autour régnait la barbarie.

(1) Diodore, I, p. 57, et Browne, Trav., p. 173.

Sa fécondité couvrit le sol de peuples et d'états; elle pouvait nourrir une immense multitude d'hommes, et leur donnait même du superflu pour leurs voisins. Aujourd'hui encore, malgré l'état de décadence où l'Égypte est tombée, les rives du Nil sont très-peuplées et couvertes de villages. En remontant du Caire à Asyout, on compte, pendant huit jours de navigation, cent soixante villes ou villages sur la rive orientale et deux cent vingt-huit sur la rive occidentale; mais il en existe encore un grand nombre qu'on ne peut pas découvrir, parce qu'ils sont au loin cachés à la vue (1). Le produit de la terre est toujours assuré dans la vallée du Nil, et sa vente aux indigènes et aux étrangers est plus lucrative que dans toute autre contrée. Les caravanes apportaient aux habitans de l'Égypte les choses qui leur manquaient, et les villes situées sur le Nil devinrent les marchés du commerce des peuples de deux parties du monde et des nations les plus diverses. L'Égyptien n'abandonnait jamais les rives saintes de son fleuve.

Les débordemens réguliers de ce grand fleuve rendirent plus facile, et peut-être aussi plus prompt que dans toutes les autres contrées à nous connues, le passage de l'état de peuple chasseur, nomade et pasteur à la vie agricole.

La certitude de la récolte dépendait des débordemens périodiques du Nil, et ce fait modifia le genre de vie de tous les habitans de la vallée; c'était la condition nécessaire de leur conservation et de leur bien-être. Ce fait exerça aussi une grande influence dsns le développement de leur religion. Chaque nome avait sa divinité locale; mais tous les Égyptiens adoraient en commun Osiris, symbole du Nil qui féconde, et Isis, symbole de la terre qui porte les fruits. Le soleil, la lune, la terre et le Nil recevaient dans tous les nomes les mêmes honneurs et le même culte. On croyait que celui qui se noyait dans les eaux du Nil avait été enlevé par la divinité, et sa mémoire était sacrée (2). Tant que le Delta, formé par les alluvions du Nil, ne fut pas à l'abri de l'envahissement des flots de la mer, les dieux nationaux de l'Égypte combattirent le terrible Typhon, symbole de la mer orageuse (3); mais, après que les hommes eurent inventé les arts et les

(1) Browne, Trav., p. 124.
(2) Hérodote, II, c. 90.
(3) Ibid., c. 144.

sciences (Sésostris), ils continuèrent le combat contre le Typhon de la Libye, l'ouragan des sables, jusqu'à ce qu'enfin ils cédèrent à cet antagoniste éternel.

L'observation et le besoin développèrent, à l'occasion du retour régulier de l'eau du Nil, la connaissance de l'année, de sa division, du calendrier (le labyrinthe avait la disposition d'un calendrier, et était un calendrier monumental), de l'astrognosie et de l'astronomie (1). Les propriétés sur lesquelles reposait le bien-être des individus, se trouvant recouvertes de nouveau tous les ans, le besoin de les reconnaître fut la cause de l'invention de la géométrie (2) et des sciences mathématiques. On ne doit pas s'étonner si l'art de bâtir en général et l'architecture hydraulique qui en est la partie la plus difficile, se développèrent ici dans toute leur perfection, car la religion et la vie civile leur donnaient en même temps un noble caractère et une haute importance.

L'époque de l'inondation troublait annuellement le repos du pays et renouvelait le sol; ce qui était consacré à une quiétude éternelle devait donc être placé en dehors de la contrée exposée à la mobilité des eaux; aussi on plaçait les catacombes et les tombeaux hors de la vallée habitée, dans les flancs de la chaîne libyque, loin de l'influence des eaux. Là, du moins, les morts pouvaient continuer leur vie en paix dans leur silencieux *amenthès*, séjour de l'éternel repos, l'*hadès* des Égyptiens.

L'année ramenait deux fois la vie en Égypte sous une double forme; la saison où les terres étaient à sec était l'époque du travail et de la récolte; dans la saison opposée, l'Égyptien vivait sur les eaux, et l'inondation était pour lui l'époque de l'espérance, du mouvement et de la joie.

La saison de la sécheresse entraînait l'Égyptien sur ses terres. La facilité de communiquer d'un lieu à l'autre par eau rendait inutiles les routes de terre; aussi n'en exista-t-il jamais d'importantes le long des rives du Nil. On n'a trouvé qu'une seule trace d'une grande route à la frontière de l'Égypte, près des cataractes de Philæ; probablement une route fut tracée en ce lieu, parce que le fleuve est impraticable à des bateaux chargés.

(1) Hérodote, c. 82.

(2) Ibid., c. 100.

Hérodote nous assure (1) qu'une navigation active servait de communication entre toutes les villes et les villages; et les grands fleuves de l'Asie, de la Chine et de l'Inde nous présentent seuls un mouvement aussi animé. Les marins formaient une caste à part; des barques innombrables, des bateaux de transport couvraient les eaux du Nil sur lesquelles il fallait naviguer douze jours pour aller de Syène à la mer.

Les grands blocs de pierres, les colosses, les obélisques ne pouvaient être transportés que par eau des carrières à leur destination. De petits temples monolithes (2), faits d'un seul rocher étaient transportés ainsi d'Eléphantine à Saïs, quand même il aurait fallu pour cela 2,000 marins et trois années de temps. Le temple de Minerve, un de ces οἴκημα μουνόλιθον, avait 21 aunes de longueur, 14 de hauteur et 8 de largeur. De vrais temples flottaient ainsi sur le fleuve, et nous en voyons souvent l'image dans les hiéroglyphes des temples où sont représentées les processions sacrées.

A l'époque de l'inondation, l'Égypte était, pendant la moitié de l'année, un vaste pays flottant au milieu d'une mer, comme la ville de Venise. L'originalité de cette contrée prenait alors un caractère plus frappant. Les cités s'élevaient, comme les îles de la mer Egée, au-dessus de la surface des eaux (3). A l'époque des pèlerinages et des fêtes, des processions de barques parcouraient le pays, allant de ville en ville au son des instrumens, au chant des cantiques, et le nombre des Égyptiens, hommes et femmes réunis sur ces légères embarcations, s'élevait quelquefois jusqu'à 700, 000.

Le changement des choses et le cours des siècles ont donné à l'Égypte actuelle, et surtout à l'homme qui vit dans cette vallée, un caractère tout différent de ce qu'ils étaient autrefois; cependant la plupart des traits principaux qui résultent de l'influence du fleuve, sont restés les mêmes, en tant qu'il produit encore les mêmes effets qu'autrefois, ou du moins n'ont pas encore entièrement disparu.

La vallée du Nil et le Delta ne se changent plus comme autrefois en une mer d'eau douce; à peine le littoral qui avoisine la mer est-il encore immédiatement inondé par le Nil (4). La

(1) Hérodote, II, c. 96 et 97.

(2) Ibid., c. 175.

(3) Ibid., II, c. 97 et 60.

(4) Browne, Trav., p. 952.

plus grande partie des eaux ne coule dans le Delta que par des canaux, et de là se répand dans les champs à l'aide de machines. Cependant la ville du Caire prend encore aujourd'hui un nouvel aspect, lorsqu'on coupe la digue qui retient les eaux, et les graves sectateurs de l'islamisme se livrent alors, au moins pendant quelques jours de fête, à l'expression de la joie la plus vive. Quoique les dominateurs actuels de l'Égypte soient d'anciens habitans du désert qui appartient exclusivement à une nature aride et sans eau, cependant le Nil exerce également sur eux son antique puissance. L'Égypte est surtout animée et vivante à l'époque du débordement. Alors soufflent, à l'époque de la plus grande chaleur, les vents rafraîchissans du nord, à la faveur desquels les barques remontent le fleuve avec sûreté et promptitude. Les marchands du Caire se rassemblent dans la Haute-Égypte, autour d'Assyout, la capitale, pour envoyer de là leurs caravanes parcourir le Soudan, à l'ouest ou à l'est. Partout se manifeste alors une vie moins naturelle aux autres saisons de l'année. Les barques flottent couvertes de feuillage, aux chants joyeux des mariniers pendant que le vent enfle leurs voiles et leur fait doucement remonter le fleuve. Un des Européens, le moins susceptible d'enthousiasme, qui fit deux fois ce voyage, nous dit que la barque égyptienne est alors la plus frappante image du bonheur qui nous sourit au moment le plus favorable de la vie.

Le centre de l'Égypte moyenne est le CAIRE entouré des fameuses et puissantes pyramides (1). Ses monumens et ses rapports actuels, toujours changeans, nous sont connus dans ces dernières années par des relations presque journalières, aussi exactement que ceux d'une cité européenne. Aussi nous n'avons pas cru devoir nous occuper de la description de cette ville, et il nous a paru plus convenable à notre but de nous arrêter davantage à ce qui demeure toujours, et à ce qui est en même temps la condition et la cause de toutes les particularités.

(1) Grobert, Description des Pyramides. — Belzoni, Voy., II, p. 415. — Forbin, Clarke, Davison, Denon, etc.

TROISIÈME PARTIE.

LES MEMBRES DÉTACHÉS DE L'AFRIQUE.

LE PLATEAU DE LA BARBARIE OU LES MONTAGNES DE L'ATLAS.

---

§ 30.

Le grand plateau cohérent occupe, comme nous l'avons vu plus haut, toute la partie méridionale de l'Afrique; ce n'est donc que dans la partie septentrionale que l'on pourra chercher un membre séparé du grand corps africain. L'Afrique septentrionale ne nous en offre qu'un seul assez considérable en étendue pour pouvoir être représenté comme l'une des formes caractéristiques de cet individu de la terre, c'est *le plateau de la Mauritanie;* il embrasse toute cette partie de la soi-disant Barbarie ou Berbérie, généralement connue sous le nom *d'Atlas*. Nous examinerons plus bas toutes les autres dénominations dont l'origine est historique et locale. Un second membre isolé, analogue au précédent, mais beaucoup moins remarquable par son étendue, s'offre au géographe dans le plateau de *Barca,* situé à l'est; et, quoique n'occupant qu'un rang très-subordonné parmi les plateaux de la terre, il nous a paru assez important pour faire le sujet de considérations particulières. Ces deux masses isolées sont séparées entre elles par les golfes des deux Syrtes et leur rivage plane et uniforme.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTENDUE DE L'ATLAS, SES CHAÎNES DE MONTAGNES.

Les géographes de l'Orient donnaient le nom d'*île occidentale* (*Magrab insula*) (1) à cet avancement que forment au nord-ouest, au delà du 30° lat. nord, les terres planes de l'Afrique septentrionale. Cet avancement s'élève, en effet, comme une île entre la Méditerranée, l'Océan Atlantique et la grande mer de sable au sud; son étendue, en longueur, de l'est à l'ouest, est très-considérable; sa largeur, dans la direction du sud au nord est moins importante. Les mêmes géographes appelaient aussi *Al-Garb,* l'ouest de la péninsule espagnole; *Al-Magreb* ou *Magrab-al-Aksa,* c'est-à-dire *Occidens extremus*,

(1) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. v.

l'ouest de l'Afrique (1). La prolongation des terres africaines, au delà du 30°, leur apparaissait, comparée à la péninsule andalousienne, située vis-à-vis, comme une véritable île entourée de toute part d'un océan d'eau et de sable, et isolée de tous les continens (2).

Cette manière grandiose d'envisager une partie remarquable de l'Afrique nous paraît fondée sur la nature même du pays, et nous tâcherons, autant que possible, de la conserver dans nos considérations; en effet, ce n'est pas une chaîne isolée comme on le suppose généralement, mais tout un système de hauteurs qui, sous le nom d'Atlas, s'étend ici le long de la Méditerranée jusqu'à l'Océan. Il commence près des golfes de la grande et de la petite Syrte, où il s'élève peu à peu, en vastes plaines jusqu'à Tunis. Au nord et au sud, du côté des plaines unies du Sahara, il se dégrade en plusieurs chaînes de montagnes basses, mais très-escarpées. A l'ouest, il se précipite dans le pays de Maroc et jusque dans l'Océan atlantique, et forme, en s'abaissant, ces plaines montueuses, ces côtes garnies de rochers et un grand nombre d'écueils qui rendent si périlleux les rivages de la Méditerranée, depuis Agadir jusqu'au détroit de Gibraltar (3). Il n'atteint la région des neiges que dans l'intérieur du pays, entre les villes de Fez et de Maroc, où l'on aperçoit des cônes d'une hauteur prodigieuse.

La hauteur de ces cônes correspond parfaitement aux montagnes neigeuses de la Sierra-Nevada, située vis-à-vis, dans l'Andalousie et la Grenade. Les deux systèmes ne diffèrent que dans leurs dépressions. Le plateau d'Espagne a sa principale pente dans les vastes plaines de l'ouest, vers l'Océan atlantique, tandis que sa dépression vers la Méditerranée est beaucoup moins prolongée et plus escarpée; en Barbarie, au contraire, les vastes plaines de la principale dépression du plateau se dirigent à l'est, vers la Méditerranée; celles qui vont joindre l'Océan sont beaucoup plus abruptes.

Tout ce plateau de la Barbarie se détache ainsi du caractère général de l'Afrique septentrionale. En effet, en supposant le canal de la Méditerranée desséché, on verrait, que le système de l'Atlas se rattache naturellement à l'Europe par toute sa structure (1). Aussi les Arabes le vantent-ils comme la plus belle partie de l'Afrique (2), et il leur paraît d'autant plus admirable et plus parfait qu'il est habité par des blancs. On pourrait l'appeler le *plateau de l'Afrique mineure*, avec autant de raison qu'on appelle *plateau de l'Asie mineure* le système des hauteurs de cette contrée.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Chaînes de montagnes limitrophes.

Depuis les Syrtes humides jusqu'à Tunis et au cap Bon, dans la direction de l'ouest à l'est, le bord oriental du plateau s'abaisse généralement, en vastes plaines sablonneuses et couvertes d'oliviers, dans la mer Méditerranée (3). Sa principale dépression est indiquée par le domaine du Wad-Jiddi et par le lac Lowdejah (*Elludeah, Tritonis*) qui, dans des temps plus anciens, correspondaient plus probablement avec la mer, puisque le golfe de Cabès (la petite Syrte) s'étendait autrefois beaucoup plus loin dans l'intérieur (4).

De la pointe nord-est de cette côte, du cap Bon (Ras-Addar), on aperçoit en face, lorsque le ciel est serein, les montagnes de la Sicile, situées à 15 milles géographiques ou 20 *legoas* (5). Ce cap, auquel les anciens donnaient le nom de *Promontorium Mercurii*, nous rappelle ici le souvenir de l'ancienne Carthage.

La limite sud-est du plateau est formée, d'après l'état actuel de nos connaissances, par les chaînes de montagnes de Ghouriano et par le Haroudsch noir (*Harousch*, selon Jackson, *Aroudje*, selon Langlès, *Mons Ater* chez les anciens), situé au sud de Tripoli et à l'ouest de la grande Syrte (*Sidra, golfe de Kibbir* ou *Kibli*).

Les caravanes sont forcées de franchir ces monts, lorsqu'au lieu de suivre la route de Mesurata (6), elles prennent la route montueuse du Fezzan à Tripoli. Les montagnes de Ghouriano (Guariano Gharyan) et de Misselat sont peu éle-

(1) Condé, Description de Espanna, de Xerif Alcdris. Madrit, in-8°, 1799, p. 151.

(2) Ebn Haukal, dans W. Ouseley, p. 15.

(3) Jackson's Account of Marocco, p. 29. — P. Lapie, carte réduite de la mer Méditerranée. Paris, 1808.

(1) Rennel, Observ. in Appendix, p. LXXXII.

(2) Leo Africanus, dans Lorsbach, p. 2.

(3) Th. Shaw, Trav. and Observ. relating the several parts of Barbary. Lond., 2e édit., 1757, in-4° p. 89.

(4) Ibid.—Rennell, Herod, Geogr. dans Bredow, p. 679.

(5) Shaw, Trav., I, p. 89.

(6) Lucas in Proceedings of the As. et of Africa, I, p. 59, etc.

vées, et, quoique dépourvues de rivières, elles ont cependant des sources et sont couvertes d'oliviers et de riches pâturages. Elles sont habitées par des tribus pillardes d'Arabes, les *Wouled-ben-Soliman* et les *Benioled* (Ben-Weled) qui, protégés par un pays peu accessible aux étrangers vivent indépendantes et libres à quelques journées de marche de Tripoli, et prélèvent des impôts à volonté sur toutes les caravanes qui traversent leurs contrées (1).

Au sud, les montagnes ou hautes plaines de Ghouriano touchent aux rochers déchirés et déserts du Haroudsch noir (*Mons Ater*) (2) qui, s'étendant en rangées de quatre journées de largeur, conduit au sud-est dans le pays des Garamantes (le Fezzan d'aujourd'hui, où l'on remarque encore un lieu appelé Germa), et au sud et sud-ouest, à Gadamès (*Cidamus* ou *Gadames* chez les anciens); le Haroudsch noir forme ainsi entre les terres habitables et l'océan de sable du Sahara, un passage pénible et redouté des caravanes.

2e Éclaircissement.

Principales chaînes du plateau.

Nous ne connaissons, jusqu'à ce jour, de tout ce système que les limites extérieures et quelques rameaux isolés; les nouveaux documens ne nous apprennent rien sur la structure du plateau. Nous distinguons en attendant : le *Grand-Atlas*, le *Petit-Atlas*, le *Haut-Atlas*, ou le *pays central et ses limites vers le Sahara*, le *Tell* et le *Biledulgerid*.

1. Grand-Atlas. *Chaînes limitrophes du côté du Sahara.* — Plusieurs rangées de montagnes s'élèvent à l'ouest du Haroudsch et paraissent s'étendre dans cette direction jusqu'à la côte de l'Océan atlantique; elles portent différens noms qui cependant ne peuvent nous donner aucune explication sur leur structure. Les indigènes les appellent *Ay-Duacal* (3) ou grandes montagnes, et depuis Ptolémée elles ont reçu le nom général de *Grand-Atlas*, (*Atlas Magnus*). C'est ce même Grand-Atlas dont plusieurs auteurs disent *que sa pente méridionale s'abaisse vers les vastes plaines du Biledulgerid, riche en dattes*. Bien que ces mots supposent une *rangée* de hauteurs, on ne doit pas pour cela se représenter le Grand-Atlas comme une seule chaîne de montagnes cohérentes. C'est dans le même sens qu'il faut en général prendre tous les documens que nous ont communiqués sur le Grand-Atlas les géographes arabes, auxquels nous devons presque toute notre connaissance de ces montagnes.

Suivant Edrisi (1), le plus ancien des géographes arabes, l'Atlas (*Mons-Lamta*) prend son origine à l'extrémité ouest, non loin de l'Océan, près de Souse (*Sus alaksa, nomen ab extremo occidente totius Africæ situ*), et s'étend à l'est, jusqu'à sa jonction aux montagnes de Nofousa, au sud de Caffé-Gabh, près du golfe de Cabès. De là, dit-il, il se dégrade dans les plaines de l'est, où il disparaît (*de hinc in planitiem vergit et deficit omninò*).

A Souse, province du Maroc, l'Atlas offre la saillie la plus occidentale de ce système, sous la forme d'une chaîne escarpée qui se dégrade presque à pic, dans l'Océan atlantique (2), où elle forme le *cap de Ger* (*Mons Barce*, selon Polybe (3), *Afernie* chez les Arabes), au 30° 38' lat. nord. Ces hauteurs inabordables, rendant ainsi très-difficile l'entrée des provinces méridionales de l'empire de Maroc (Souse, Taroudant, etc.), ont conservé jusqu'à nos jours l'indépendance aux *Wedinous*, leurs habitans. Sur les hautes plaines de cette branche occidentale de l'Atlas habitent les *Edautenam* (4), qui appartiennent aux tribus guerrières des Berbers, appelés ici Shellouh.

Au sud de cette saillie, qu'Hannon nous désigne déjà, dans son Périple, comme très-difficile à doubler, commencent tout à coup, à partir de la baie de Santa-Cruz ou Agadir (*Garguessem* dans Leo Afric.), les vastes plaines unies et sablonneuses de l'Afrique septentrionale. C'est donc avec raison que les Arabes appellent le golfe et le port d'Agadir, *Bab-Soudan*, ce qui signifie la porte du pays des noirs (5).

(1) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I.

(2) Plinius, Hist. nat., V. c. 5. — Rennell, dans Hornemann, éd. Langlès, I, p. 192.

(3) Marmol, Africa, I, p. 8.

(1) Edrisi, Africa, II, Regio Sus alaksa, p. 40.

(2) Jackson's Account, p. 7.

(3) Pline, Hist. nat., V, c. I, et Gosselin, dans Bredow, p. 55.

(4) Jackson's Account, p. 18, 56.

(5) Abulfedæ, Geographia, in Büsching's Magazin, IV, p. 176.

Remarque.

Chaîne littorale du côté du Sahara.

N'ayant pas reçu, dans ces derniers temps, de nouveaux documents sur la continuité du Grand-Atlas entre Sousе et Tripoli, nous ne pouvons que répéter ce que nous ont dit à ce sujet Edrisi, Leo Africanus, Marmol et la plupart des géographes. Il serait faux, à notre avis, de vouloir donner trop d'extension à ce plateau, et de prolonger le nom d'Atlas, à l'est, jusqu'aux frontières de l'Égypte, comme l'a fait Aboulfeda (1), qui évidemment ne connaît cette contrée que par ouï-dire. Nous ne placerons pas non plus, avec Leo Africanus (2) et Marmol, la limite orientale du plateau près du *Gibbel-Meis* (*Jubel-Meyes*), situé à l'extrémité des montagnes de Ceel (60 milles géographiques ou 80 *leucas*, à l'ouest d'Alexandrie, par 31° latitude nord et 41° longitude est); car on ne rencontre là que des rangées d'écueils qui surgissent de l'océan de sable, et au nombre desquelles se trouve le mont *Eyre*, sur la frontière méridionale du Fezzan. On aurait tort, comme dit Langlès, de confondre ce mont Eyre avec l'*Eyres* ou *Auras*, situé près de Constantine, et que l'on regarde, à juste titre, comme une partie de l'*Atlas habité par les Cabyles* (3). En effet, on ne voit plus ici près du Gibbel-Meis, ni chaînes de montagnes, ni aucune de ces fertiles hautes plaines qui caractérisent le plateau de la Barbarie et en font un vrai pays d'Alpes. — Le voyage de Della Cella (1817) dans les golfes des Syrtes a pleinement confirmé ce que l'on supposait depuis longtemps, savoir, que les montagnes de l'est et celles de l'ouest ne sont pas adhérentes entre elles (4).

Les Arabes mahométans (5) ont l'habitude d'étendre l'Atlas, sans interruption, jusqu'à la Mecque, but de leur pèlerinage annuel; ils l'envisagent, par opposition au Sahara, comme un tout cohérent, c'est-à-dire comme une chaîne littorale de montagnes, d'écueils, de rochers, qui les protège contre les dangers de l'océan de sable, et sur les bords de laquelle ils rencontrent encore, de temps en temps, des sources, des marais, des oasis et des stations agréables. Dans ce sens, les Arabes s'accordent parfaitement avec l'opinion d'Hérodote (1). Cet auteur parle d'une rangée de hauteurs qu'il appelle *un rivage élevé, un rempart contre le désert*, et dont les bords, depuis Thèbes, sont habités par les Ammoniens, les Augiliens, les Garamantes et les Atarantes.

Le grand d'Anville (2) démontra, il y a longtemps, toute la fausseté de cette opinion, qui admet une chaîne non interrompue, de l'est à l'extrémité ouest. Mais cet auteur tombe dans une erreur opposée, en réduisant l'étendue de l'Atlas à la seule chaîne de montagnes qui sépare les provinces de Fez et Maroc de Sejelmessa, Tafilet et Darah. Il se met ainsi en contradiction directe avec les géographes arabes, auxquels nous devons seuls notre connaissance de ces pays; ceux-ci distinguent constamment un petit et un grand Atlas, bien que souvent ils ne les caractérisent que très-imparfaitement.

Nous pouvons encore bien moins nous en rapporter à l'opinion des Grecs et des Romains; car leur Atlas, tel qu'ils nous le représentent, est entièrement fabuleux. Pline semble n'en faire mention que pour relever la gloire des armées romaines, *qui auraient aussi porté leurs aigles victorieuses au delà des défilés de l'Atlas*; mais il ne dit nulle part comment ni de quelle manière les Romains avaient franchi ces montagnes.

Il nous paraît ainsi prudent, pour prévenir toute confusion, de conserver les anciennes dénominations, et d'appeler *Haut-Atlas*, avec le nom indigène *Daran*, la chaîne occidentale, pour la distinguer du Grand et du Petit-Atlas.

2. Petit-Atlas. *Chaîne littorale du côté de la Méditerranée.* — Nous devons notre connaissance de cette chaîne aux navigateurs des côtes, à la différence du Grand-Atlas que les Arabes ont franchi les premiers dans leurs courses continentales. Ce n'est que longtemps après sa découverte qu'on lui donna, par opposition à la chaîne du Grand-Atlas, le nom de *Petit-Atlas*.

Suivant Strabon (3), le Petit-Atlas traverse la Marusie, et s'étend depuis le cap *Kotès* (situé à la sortie du détroit de Gibraltar, selon Scylax) jusqu'aux Syrtes, absolument comme le décrit Della Cella; il est, dit l'historien grec, habité, comme toutes les montagnes qui lui sont parallèles, d'abord par des Marusiens, et plus loin, dans l'intérieur, par la principale peuplade de la Libye, les Gétuliens, dont le territoire s'étend jusqu'aux Syrtes.

---

(1) Abulfedæ, Geographia, in Büsching's Magazin, IV, p. 176.

(2) Leo Africanus, dans Lorsbach, p. 40. — Marmol, Africa, I, p. 9.

(3) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 227. — Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. 239. — Shaw, Trav., I, p. 59.

(4) Della Cella, Viaggio da Tripoli alle frontiere occidentali dell' Egitto. Genova, 1819, in-8°, p. 91.

(5) Höst, Nachrichten von Marocco, p. 79.

(1) Hérodote, IV, c. 181 et 184.

(2) d'Anville, Mémoire sur l'intérieur de l'Afrique, dans les Mém. de l'Acad. royale des Inscript., XXVI, p. 80.

(3) Strabon, XVII. — Gosselin, dans Bredow, p. 55.

Les géographes modernes n'entendent par le Petit-Atlas (1) que cette chaîne littorale peu élevée, mais escarpée et déchirée, qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar, le long de toutes les côtes de la Barbarie, à travers les états de Maroc et d'Alger jusqu'à Tunis. Cette chaîne se rattache, à l'ouest, au haut Atlas de Fez et de Maroc; à l'est (2) elle court parallèlement à la côte, jusqu'à la province de Tittery, située au sud-est d'Alger, et se courbe au sud-est, à partir de la chaîne du Jurjura. Cette courbe se dessine près des montagnes de Wannougah et de Jaité, auxquelles succèdent, jusque près du golfe de Cabès, à l'est, mais parallèlement à la côte, les montagnes de Weltad-Sélim, de Moustewah, d'Auress et de Tipasa dans l'état de Tunis.

Le dernier rameau, et le plus occidental de la chaîne du Petit-Atlas, forme, à l'entrée orientale du détroit de Gibraltar, l'une des colonnes d'Hercule (Ηρακλεῖα στήλη), le mont Abila-aux-sept-Crêtes (3), aujourd'hui le cap Ceuta, qui était, pour les anciens, la limite entre l'Océan (*ab his ora interni maris*) et la Méditerranée. Hérodote cite déjà le cap Soloeis, à l'ouest (le cap Spartel des modernes), comme la limite de la Libye. L'amiral carthaginois place ce même cap dans l'empire du dieu de l'Océan, auquel il éleva en cet endroit un autel pour implorer sa protection (4).

Le cap Ceuta s'appelle aujourd'hui dans la langue des Berbers, *Jibbel-d'-Zatute* (le mont des Singes); il s'élève de la mer en rochers escarpés et occupe tout l'El-Garb, c'est-à-dire la province la plus occidentale du Grand-El-Magreb (pays de l'Ouest).

Le petit-Atlas s'appelle aussi *Errif* (5), là où il traverse la province de ce nom (6); le *Jibbel-Arif* des Maures n'est sans doute qu'une modification du même nom (7).

A l'est, le long des côtes d'Alger, depuis le cap Meliila jusqu'à Tunis, le Petit-Atlas présente plusieurs rangées de collines s'élevant d'une manière très-variée vers l'intérieur. Ces collines n'ont que de 4 à 600 pieds de hauteur et sont presque toutes couvertes de forêts et d'arbres fruitiers. Elles sont interrompues çà et là par des pentes escarpées ou par des rochers nus, qui s'élèvent comme des écueils sur leurs cimes (1). L'élévation du Petit-Atlas n'est pas très-considérable; et, suivant l'observation du célèbre Shaw, elle égale à peine la hauteur des montagnes de sa patrie.

Tlem-san ou *Telmessan*, appelé à tort Trémézen, est bâti à l'ouest, sur le Maluvia, près de la première rangée de collines, celle qui s'étend jusqu'à la mer. Vers l'intérieur, toute la chaîne s'adosse, dit-on, aux plus rapides escarpemens (2) du Haut-Atlas. Sur le revers septentrional est bâtie la ville d'Alger, entourée de superbes plantations d'arbres fruitiers de toute espèce, d'abricotiers, de pêchers, etc.; l'agriculture n'y est pas inconnue; on y rencontre surtout des champs d'orge et d'excellens pâturages (3).

A l'est d'Alger jusqu'à Bone, la chaîne littorale devient toujours plus rocheuse et plus sauvage; Aboulfeda l'appelait déjà *El-Adwah*, c'est-à-dire la hauteur (4). La côte, hérissée d'énormes rochers, s'avance en plusieurs saillies dans la mer, et forme, autour du golfe de Bone, le cap Rosso, non loin de l'île Galita, ainsi que les affreux écueils qui s'élèvent vis-à-vis la pointe méridionale de la Sardaigne. Les roches d'un grès noir et poreux (grès à filtrer), forment des milliers de grottes et de cavités, dans lesquelles les flots de la mer s'engouffrent à grand bruit. Leur surface déchirée et crénelée présente aux vagues qui les battent éternellement des arêtes et des faces saillantes. Les grottes creusées par la mer s'étendent quelquefois jusqu'à un quart de lieue sous les terres, et le grès qui les recouvre ne semble soutenu que par les veines ferrugineuses qui le traversent en tous sens. Les bancs de grès, inclinés ici du sud au nord, se précipitent souvent presqu'à pic dans la mer : mais ils ont sans doute leur principale direction de l'ouest à l'est. Ces écueils s'étendent encore à l'est jusqu'au delà de Tabarca, du cap Néron, etc., où ils sont d'autant plus redoutables pour les marins, que leurs débris donnent naissance à une quantité de bancs de sable sur lesquels

(1) Marmol, Africa, p. 13.
(2) Shaw, Trav. and Observ., p. 50.
(3) Pline, Hist. nat., V, c. 2.—Hérodote, II, c. 32.
(4) Hannon's Küstenschiffahrt, Gosselin bei Bredow, p. 18.
(5) Jackson's Accound, p. 1.
(6) Marmol, Africa, I, p. 8.
(7) Hoest, Nachrichten von Marocco und Fez. Copenhague, 1781, in-4°, p. 78.

(1) Shaw, Trav. and Observ., 2ᵉ éd. Lond., 1757, in-4° p. 5.
(2) Marmol, Africa, I, p. 13.
(3) Shaw, Trav. and Observ., 2ᵉ éd., p. 20, 34.
(4) Ibid., p. 40. — Poiret, Voyage en Barbarie. Paris, 1789, II, p. 276.

échouent fréquemment les navires. Ils formaient autrefois le rempart occidental de Carthage.

Le cap Blanco (1) (le *promontorium candidum* des anciens, le *Ras-el-Abeab* des Arabes) a reçu son nom des rochers de calcaire blanc et luisant qui s'élèvent à sa cime.

3. L'ATLAS-MOYEN; le *Plateau*.—En s'avançant dans l'intérieur (2), on aperçoit entre les chaînes parallèles du Petit et du Grand-Atlas, qui tous deux s'étendent de l'ouest à l'est, plusieurs autres rangées de montagnes qui tantôt suivent la même direction, tantôt présentent entre elles les connexions les plus variées. Elles forment un large et haut pays de montagnes entrecoupé par une quantité de vallées, de plaines, de fleuves et de pâturages. Peu accidenté au sud, depuis Constantine jusque près de la longue chaîne de Bouzara qui borde le Sahara, l'Atlas-Moyen s'élève de plus en plus, et par terrasses, du côté de l'ouest, vers le Haut-Atlas. Sa situation élevée au-dessus de la mer et des déserts de sable brûlant, lui conserve un climat tempéré (3), que les Arabes ont de tout temps parfaitement apprécié. Edrisi (4) pense qu'aucune contrée de la terre n'est comparable à ce pays de montagnes, pour la fertilité, l'étendue et le nombre de la population *(frequentia domiciliorum)*.

Leo Afric. (5) nous apprend qu'à 100 milles à peu près de la côte, les chaînes de montagnes et de collines du Petit-Atlas s'élargissent plus ou moins dans la direction de l'intérieur; il en descend, dit-il, des rivières et des fleuves qui roulent leurs eaux claires vers la mer. (Suivant Shaw, quelques-uns sont salans). Du côté du Grand-Atlas s'étendent des rangées de collines et des plaines dont le sol, qui est excellent, produit en abondance du blé et les meilleurs fruits. A l'est se trouvent les contrées tunésiennes de Zeugitana et Byzacène, les célèbres greniers d'abondance des Carthaginois; à l'ouest les contrées de Sejelmessa (*Sejin-Messa*, selon Jackson) et plusieurs provinces marocaines.

Ces chaînes moyennes se composent, dit-on, généralement de calcaire, excepté du côté du Haut-Atlas, où l'on rencontre fréquemment des roches quartzeuses; en beaucoup d'endroits les masses, qui constituent ces chaînes de montagnes, sont remplies de pétrifications de toute espèce (1).

Desfontaines n'évalue qu'à 2,400 mètres de hauteur absolue, les principales élévations de l'Atlas-Moyen, au sud d'Alger et d'Oran. Elles ne sont nulle part couvertes de neiges éternelles; on y rencontre, au contraire, de superbes forêts de pins (*pinus alepica*) et plusieurs espèces de chênes, comme le *quercus suber*, *pseudo-suber*, *ilex*, *coccifera et ballota*; le magnifique oléandre (*nerium oleander*) orne également et les vallées et les hauteurs.

Le Wannashrisé, dans la province la plus occidentale, et le Jurjura (le *mons ferratus* des anciens?), dans la province la plus orientale d'Alger, passent pour les plus hautes cimes de l'Atlas-Moyen (2). Les flancs de ce dernier sont bien cultivés; sa cime est formée par une chaîne non interrompue de rochers nus et d'abîmes qui, se couvrant de fortes couches de neige en hiver, deviennent absolument impraticables dans cette saison, et amènent ainsi annuellement une suspension d'armes entre les habitans des deux versans.

Les montagnes de Titery, entre le Wannashrisé et le Jurjura, sont encore plus escarpées; elles présentent des sommets et des crêtes inabordables qui servent aux indigènes de lieux de refuge, de forteresses, et surtout de greniers et de magasins pour conserver leurs provisions de blé.

Cette roideur des parois de rochers et les antres étroits et presque verticaux (3) qui les coupent soudain jusque dans la profondeur des vallées, nous apparaissent comme un phénomène caractéristique de ce pays de montagnes et même du Haut-Atlas. (Voy. plus bas.) On aperçoit très-bien aux deux côtés des défilés les couches horizontales de roches qui jadis étaient adhérentes. Ces défilés n'ont souvent que 6 à 7 pieds de largeur, mais ils sont tellement escarpés, que peu d'hommes pourraient facilement défendre l'entrée du pays à toute une armée. Les Arabes les appellent *Beban*, c'est-à-dire *portes*; les Turcs *Demir-Capy*, *portes de fer*, comme en Perse, au Caucase, dans la Turquie, etc. On rencontre plusieurs défilés semblables sur la route d'Alger à Constantine.

(1) Shaw, Trav., p. 74.
(2) Desfontaines, Flora Atlantica, Præfat., p. 1, etc.—Shaw, Trav., p. 45.—Marmol, Africa, I, p. 12.
(3) Hoest, Nachrichten von Marocco, p. 78.
(4) Edrisi, éd. Hartmann, p. 140.
(5) Leo Africanus, éd. Lorsbach, p. 49.

(1) Desfontaines, Flora.—Poiret, ibid., p. 279.
(2) Shaw, Trav., p. 34.
(3) Ibid., p. 51.

4. HAUT-ATLAS; *Daran*. — Nous donnons ce nom aux plus hautes éminences de tout le système de l'Atlas, c'est-à-dire aux montagnes qui, dans le voisinage de l'Océan atlantique, séparent la terrasse littorale de l'empire de Maroc, des provinces méridionales et occidentales Souse, Tarudant et Sejelmessa; formant une grande série de plusieurs chaînes parallèles, elles s'étendent depuis le Petit-Atlas près d'Erif, dans la direction du sud-ouest, et se dégradent, entre le fleuve Draha et le cap Ger dans la vaste plaine du Sahara.

Près de Fez et de Méquinez (1), ces mêmes éminences ne forment que des montagnes de hauteur moyenne, habitées par l'une des plus nobles races de l'Afrique; les femmes surtout se distinguent par la beauté de leurs formes.

Près de Maroc, résidence de l'empereur, les chaînes de montagnes s'élèvent brusquement à l'est, et forment, à une demi-journée de cette ville (2), les monts connus ici sous les noms d'*Oulstan*, *Orika*, *Emsfiva*, *Tagana*, *Fraga*, *Suitana*, *Gedmeva*, *Rgagaia*. (Près de Fez, ils s'appellent *Zarias*, *Itata*, *Zaimbi*, etc.)

Les plus hautes cimes, que l'on aperçoit à Maroc, couvertes de neige toute l'année, se réunissent en une série de sommités qui longent cette ville, à l'est, à une distance de 30 milles anglais. De Mogodore, ville située sur la côte, à 140 milles anglais, on aperçoit encore leurs pics neigeux et coniques, lorsque le ciel est serein (3). La hauteur des neiges éternelles suppose, au 34° lat. nord, une élévation de 10,800 pieds au-dessus du niveau de la mer (4); cependant la neige n'envahit nulle part de vastes espaces, elle ne couvre que quelques sommets qui surgissent du milieu de ces hauteurs (5).

Leo Afric. (6) ne cite qu'un seul sommet couvert de neige permanente, c'est le *Hanteta*, la plus haute montagne qu'il ait vue, située probablement près de l'ancienne ville de Tessa : quant aux autres éminences, il se contente de dire qu'il y neige toute l'année, et que souvent des caravanes y périssent par le froid. Ce fait, quoique surprenant, a été répété par tous les narrateurs postérieurs. Marmol nous dit que, dans les défilés élevés, la neige atteint souvent, dans une nuit, la hauteur d'une lance. On prétend qu'en hiver, le froid est quelquefois si rude sur les hauteurs, qu'il devient mortel pour les animaux et les hommes, même pour les montagnards indigènes. Ainsi ce que nous avons dit plus haut, qu'à Maroc toutes les cimes de montagnes paraissent blanches au mois de janvier (1), et qu'elles rendent par là le climat de la ville très-frais à cette époque, n'a rien qui puisse étonner.

Les glaciers sont inconnus dans cette région.

DÉFILÉS; *Bebawan*. — Un des phénomènes les plus remarquables que nous offre le *Haut-Atlas*, c'est sans contredit son peu d'étendue en largeur. Vue du profil, cette chaîne comme l'observe très-bien M. Humboldt (2), apparaissait, aux anciens navigateurs des côtes, comme une colonne aérienne isolée, supportant la voûte du ciel (κίονα τοῦ οὐρανοῦ). Aucun voyageur, pas même les caravanes les plus lentes, ne mettent plus de trois jours pour se transporter des plaines du nord-ouest aux plaines du sud-est. Leo, qui franchit le Haut-Atlas à cheval, par le défilé qui mène du pays de Hea (*Haha?*) à Souse, mit trois jours pour aller de Tefetna, village situé sur le versant septentrional, à Messa, sur le versant méridional.

Le défilé conduisant par-dessus le Haut-Atlas, par la route de Maroc à la ville de Taroudant (située à 20 milles anglais du versant méridional, de cette chaîne, dans une plaine superbe, mais inculte), nous est représenté partout comme très-pénible; cependant il n'est pas à comparer aux passages alpins de l'Europe. Lemprière (3) le passa au mois de novembre; il partit du pied de la montagne à six heures du matin, monta pendant trois heures et un quart par des chemins étroits, escarpés et pierreux, et, à deux heures de l'après-midi, il commençait déjà à redescendre; le lendemain soir, il avait franchi toute la chaîne du Haut-Atlas.

Ce défilé, que Jackson appelle *Bebawan* (de *beb*, qui signifie *porte*), nous est dépeint par

(1) Jackson's Account, p. 68.

(2) Hoest, Nachr. von Marocco, p. 78.

(3) Pline, Hist. nat., V, c. 1.

(4) A. de Humboldt, Ansichten der Natur, 1er vol., 1808. p. 111.

(5) Jackson's Account, p. 10. — Hoest, Nachr. von Marocco, p. 79.

(6) Leo Africanus. éd. Lorsbach, p. 49, 121. — Marmol, Africa, I, p. 13. — Hoest., ibid., p. 81.

(1) Lemprière, Tour from Gibraltar to Marocco, 2e édit., Lond., 1793, in-8°, p. 174.

(2) Ansichten der Natur, p. 18. — Hérodote, IV, c. 184.

(3) Lemprière, ibid. — Jackson's Account, p. 10

Lemprière comme très-escarpé. Il s'élève, dit-il, presque perpendiculairement du côté du nord ; au sud, il se dégrade en énormes rochers de marbre (comme le *Dover-Cliff*, mais d'une hauteur dix fois plus considérable), et en plusieurs endroits il est si étroit qu'un cheval n'y passe qu'à grand'peine, le cavalier est toujours obligé de descendre.

Cette chaîne du Haut-Atlas, qui sépare les plaines de Maroc de celles situées au sud-est, est partout hérissée de semblables rochers et de précipices infranchissables, et c'est là un des principaux caractères du plateau des Berbers.

En traversant le Haut-Atlas pour aller de Tafilet (*Ta filelt* selon Jackson) à Maroc, on parcourt, les premières cinq journées, de vastes plaines dénuées de végétation et où il ne pleut jamais. De là on traverse, après trois journées de marche, un défilé escarpé (1), conduisant par-dessus les ruines de Pharoah, et de là à Fez; de semblables défilés conduisent aussi de Sejelmessa au même point. Les hordes qui les habitent sont toutes enrichies par les impôts qu'elles extorquent des caravanes du Soudan forcées de traverser ces *portes* pour se rendre dans la région littorale.

Un semblable défilé, long de 14 à 15 lieues, très-étroit et facile à défendre, est situé dans la province de Quenana, près de Sejelmessa, sur la route de Fez. Sa principale entrée se trouve près du *Zis*; elle est défendue par trois forts : le fort de Tamsracost sur le fleuve, celui de Gastir au pied de la plaine et celui de Zehbel sur la hauteur. Nous connaissons encore le défilé d'Agmet, que traversent annuellement, au mois d'octobre, les hordes numides, lorsqu'elles se rendent, avec leurs chameaux, chargés de dattes, aux marchés de Maroc. De semblables défilés servent aussi de passage aux caravanes qui se dirigent au nord jusqu'au Petit-Atlas et jusqu'au cap Blanc.

Remarque.

Explication des noms Atlas et Daran.

1. *Atlas*. — Nous ne discuterons pas ici la signification de l'antique nom d'Atlas, nom qu'Homère connait déjà (2), qu'Hérodote emploie assurément pour désigner l'extrême montagne de la Libye occidentale, près de la mer salée (Ἅλς), et qui joue un si grand rôle dans la tradition des Atlantes et dans l'histoire romaine. Les étymologistes de Marne (1) le font dériver tantôt de *tla*, qui signifie *monter*, et s'emploie généralement en parlant du soleil, tantôt de *Jibbel Attils*, c'est-à-dire *montagne de neige*. Il est important de savoir que la première signification historique, celle d'Hérodote, s'applique à une montagne située sur la côté de la Méditerranée, et que les passages où Homère cite ce nom lui font supposer une origine tyrienne. C'était probablement une montagne littorale située à l'ouest de Carthage (*ὅστε θαλάσσης πάσης βένθεα οἶδεν, qui voyait toutes les profondeurs de la mer*), peut-être à l'endroit où nous plaçons maintenant l'extrémité orientale du Petit-Atlas. Hérodote (2), qui connaissait les expéditions maritimes des Carthaginois au delà des colonnes d'Hercule, reculа l'Atlas jusqu'à la route de Gibraltar; c'est ainsi aussi que le nom de *Pyrène* (Πυρήνη), promontoire situé au-dessus de *Massilia*, en face de l'Atlas, a été étendu à toute cette grande chaîne que nous appelons maintenant les Pyrénées.

Le *Périple d'Hannon* ne cite pas encore le nom d'Atlas ; or, ce document, le plus ancien que nous possédions sur ces contrées, remonte de 300 à 370 ans avant Jésus-Christ. Suivant Gosselin, il serait encore plus ancien.

L'hypothèse postérieure d'une Atlantide engloutie par l'Océan que rapporte Platon dans son Timée, la découverte de Cerné et d'autres îles à l'ouest, les premiers renseignements de Sebosus sur les îles Fortunées (*quas Fortunatus putant*) (3), appelées par nous les îles Canaries, et dont l'ancienne cohérence avec l'Atlas du continent devint bientôt l'hypothèse favorite de tous les savans (4), toutes ces circonstances contribuèrent à étendre le nom d'Atlas (*fabulosissimum Atlantem*) jusqu'à sa limite méridionale, le cap de Ger. Les Arabes étendirent son domaine à travers le continent, le long des déserts de sable jusque près de Tripoli ; d'autres géographes ont même reculé ses limites jusqu'en Égypte, et au delà jusqu'à la Mecque.

Il en fut de l'extension du nom d'Atlas comme de celle de tant d'autres noms dans l'ancienne et la nouvelle géographie, par exemple, celle du nom des Pyrénées, du Taurus en Cilicie, de l'Altaï, de l'Himalaya, du Caucase dans la Haute-Asie, etc.

(1) Marmol, Africa, I, p. 13; III, p. 23. — Jackson's Account, p. 21.

(2) Homère, Od., I, 52.—Hérodote, IV, c. 184.—Platon.—Pline, Hist. nat., V, c. 1.

(1) Roesl, Nachr., p. 78.—Jackson's Account, p. 2.

(2) Hérodote, II, c. 33.

(3) Pline, Hist. nat., V, c. 1; VI, c. 37.

(4) Jackson's Account, p. 269.—Condé, Descr. de Espana, de Xerif Aledris. Madrid, 1799, p. c.

2. *Daran.* — Ptolémée appelle le plus haute cime de l'Atlas *Russa-Diron*. Suivent Solinus, Eustathius, Bochart, etc., les noms les plus anciens de l'Atlas étaient : *Dyris*, *Dyrim*, *Adiris*, *Adderim*, etc.

Pline (1) dit expressément que *Dyris* est le nom qu'on donnait à la chaîne de montagnes située près du fleuve Vier, dans le voisinage de Sala (aujourd'hui Salé ou Sla, 34° 5' latitude nord). On y voyait, de son temps, les ruines d'anciennes habitations, au milieu de vignes et de plantations de dattiers. On fait dériver *Dyris* (2) du mot phénicien *Tur* (*mons*, *altura* ; *Turana* chez les Maures ; *Zurana* chez les Espagnols) ou de *taur* (taurus). Quelques auteurs en trouvent même l'origine dans le mot sanscrit *tir* ou *tiram*, qui signifie *montagne*.

Polybe parle d'un fleuve Dare, qu'il trouve dans le voyage qu'il fit aux côtes d'Afrique, après la destruction de Carthage. Dans ce même voyage, il visita aussi les *Gœtuli-Daræ* et les Daratites éthiopiens (*Æliopas-Daratitæ*), qu'il rencontre au sud du cap Ger, dans la province de Souse. Le Drah (Darah?) ne se jette plus, de nos jours, dans l'Océan atlantique (3), mais il se perd dans les masses de sable qui s'élèvent en hautes dunes jusqu'à la côte.

Edrisi appelle aussi l'Atlas *Daran*. C'est le nom que lui donnent encore, de nos jours, ses habitans, les Berbers.

Toutes ces dénominations ont plus ou moins d'affinité avec le mot primitif dans la langue du pays (4) : *I-drarn* au *E-drar* et *A-theaar*, de Dre au Dahra, montagne; et *I-daurer* (au pluriel), signifie encore ici *chaîne de montagnes*. Il est surtout remarquable que la plus ancienne forme de ce nom se soit conservée dans l'ancien nom du pic de Ténériffe, *Aya-Dyrma*.

—

CHAPITRE II.

BORDURE DU PLATEAU ET SES HABITANS.

§ 31.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Biledulgerid, *Tell*, *Sahara*.

Les différens noms que nous venons de rapporter ne sont absolument que des appellations locales dont la compréhension ne peut se déterminer exactement, mais qu'on donne cependant à certaines contrées de ce pays d'alpes. On appelle *Tell* (1), comme en Égypte, tout le pays cultivé comprenant ce grand arc qui, le long des côtes de la mer, borde la Barbarie sur une largeur de plusieurs journées de marche, et est habité par un grand nombre d'Arabes et de Maures qui vivent dans les villes. Tout le Tell est placé sous la domination de sultans arabes et turcs, dont le pouvoir ne s'étend guère au delà de cette lisière cultivée. Sa plus grande largeur est au sud de Tunis, près de Constantine, dans le Petit-Atlas et sur le bord occidental du Haut-Atlas, où il comprend les plaines de l'empire de Fez et de Maroc, qui s'étendent de 20 à 30 milles en largeur, sur une étendue de 80 milles en longueur, depuis le cap Spartel jusqu'au cap de Ger, on les a comparées, quant à leur fertilité et à leur culture, aux vastes plaines de la Lombardie (2). Le Tell forme ici la terrasse littorale du plateau.

Telle était la première division de ce pays avant que les Arabes d'Asie n'en eussent pris possession. Aussi Hérodote (3) la confond-il avec la division de tout le pays des montagnes.

Biledulgerid. — Les plaines et les steppes numides anciens, dans lesquelles erraient autrefois des peuples cavaliers, comme de nos jours encore les Arabes nomades, sont situées comme le Tell au nord, mais sans agriculture, au pied du bord méridional du plateau des Berbers. C'est la seconde zone de la Libye selon Hérodote, le pays sauvage ou la contrée riche en bétail (4), qui confine au désert de sable et nourrit dans ses pâturages de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux et de chameaux, unique moyen de communication avec l'intérieur ; ce pays est aussi sans doute le séjour d'un grand nombre de bêtes féroces. Leo Afric. (5) explique avec beaucoup de détails que chez les Arabes, le nom de Biledulgerid désigne principalement les pays riches en dattes.

Le Biledulgerid commence, à l'est, à la ville d'Elwaehat (Fezzan), et s'étend, à l'ouest, jus-

(1) Pline, Hist. nat., V, c. 1.

(2) Condé, Xerif Aledris, p. 157. — Asiatic. Researches, VIII, p. 273.

(3) Jackson's Account, p. 9. — Leo Afric., dans Lorsbach, p. 450.

(4) Venture, Vocabulaire Berber, dans Langlès, II, p. 442. — A. de Humbolt, Ansichten der Natur, I, p. 112.

(1) Shaw, Trav., p. 2.

(2) Leo Afric., p. 99. — Marmol, I, p. 12.

(3) Hérodote, II, c. 32.

(4) Ibid., c. 32; IV, c. 181.

(5) Leo Africanus, dans Lorsbach, p. 3. — Marmol, Africa, I, p. 24.

qu'à Souse et jusqu'au cap Noun, sur l'Océan occidental; au nord, il confine à l'Atlas ; au sud, au désert. On donne surtout ce nom aux vastes plaines horizontales, situées au sud de la Petite-Syrte et près de Sejin-Messa et de Tafilelt; elles sont arrosées par quelques rivières salantes qui se dirigent vers le désert.

On remarque çà et là, près des sources, des plantations de palmiers; quelquefois même elles étonnent par leur beauté et leur étendue : cependant la plus grande partie de cette bordure méridionale du plateau des Berbers est d'une nature tout à fait aride et inhabitable, semblable à peu près aux sables moyens du désert. On pourrait par conséquent admettre l'opinion de Shaw qui préfère dériver ce nom de *Blaid-el-Jeridd*, *pays sec et aride* (1), nous assurant que les Arabes d'aujourd'hui appellent Sahara toute cette contrée, excepté Jeridd, sur le golfe de Cabès. D'autres auteurs ont cru à tort que Biledulgerid signifie *pays des sauterelles* (de *jerâad*); Jackson (2) l'écrit *Bled-el-jerrêde*, mais sans expliquer s'il signifie *pays sec* ou *pays de dattiers;* le mot arabe ne répond guère à cette dernière signification. Cependant, du côté de l'ouest, à Segin-Messa, Tafilelt et Souse, le Biledulgerid est encore de nos jours renommé pour sa richesse en dattes.

Les rivières de Ghir, Ziz, Tafilelt (3) et Drah traversent le Biledulgerid; et leur cours, qui a une étendue de dix à quinze journées à cheval (*erhellat*), ou 80 milles allemands, indique ici la pente douce de cette bordure de steppes vers le Sahara, au sud.

Près du Tafilelt, qui est aussi large que la Tamise près de Putney, le sol se compose d'une argile blanche mêlée de sel, et qui devient glaiseuse lorsqu'on l'humecte. Toute cette steppe, depuis la ville de Tafilelt jusque vers l'Atlas, sur une étendue de cinq journées de marche, est absolument dénuée de végétation. La steppe plus occidentale est arrosée par le fleuve Drah qui, dans les hautes eaux, se change en un torrent rapide, appelé *Laili;* ses eaux ont un goût salé, comme celles de presque toutes les rivières qui descendent de l'Atlas et se dirigent à l'est. Ce fleuve qui ne se perdait pas encore dans le sable du temps de Polybe, disparaît maintenant comme les autres, au bord du grand désert.

Jadis, à l'époque glorieuse du califat, le Biledulgerid était célèbre (1) par ses nombreux forts et ses châteaux, ses grandes villes, leur richesse, leur commerce, leurs villes, leurs agréables jardins et leurs bosquets de palmiers : toute cette magnificence a maintenant disparu. On y voit une quantité de ruines, mais on ne rencontre un peu d'aisance qu'à Tafilelt, lieu de réunion des shérifs et centre du commerce des caravanes. L'empereur de Maroc a cherché, dans ces derniers temps, à rétablir l'ancienne splendeur de cette ville en y élevant un somptueux palais.

Dans les vastes plaines de Biledulgerid qui, comme la mer, s'étendent sans limite jusqu'à l'horizon, on ne voit errer de nos jours que quelques hordes d'Arabes nomades, qui établissent leurs tentes tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre.

2e Éclaircissement.

Les Berbers, Barbares.

Les peuples d'origine arabe ne s'établirent dans l'Atlas que depuis le septième siècle et par conséquent ils ne doivent pas être considérés comme les vrais habitans de ce plateau. S'étant rendus maîtres des champs et des vallées fertiles qui le bornent du côté de la mer, ils y bâtirent des villes, et y organisèrent des états après en avoir chassé les anciens possesseurs du sol, les Berbers : depuis 688, leur souveraineté s'est continuellement maintenue dans le pays.

L'intérieur de l'Atlas n'est maintenant habité que par des Berbers (Barbars, de là, le nom de Barbarie; voy. plus haut, p. 308) qui cependant, à en juger d'après leur langue, ne sont pas restreints à l'intérieur de ce pays de montagnes; ils s'étendent encore d'une manière remarquable dans les plaines, et sinon vers les côtes, au nord, du moins au sud, dans le Sahara, et à travers toute l'Afrique orientale jusqu'au pays des peuples Nouba. Ils forment plusieurs tribus dont nous avons déjà parlé plus haut et dont il sera encore fait mention par la suite. Sans nous arrêter aux habitans nomades des plaines, nous ne parlerons ici que de ceux dont le séjour est fixe, des habitans des montagnes et des vallées qui, comme les plantes, semblent enracinés au sol qui leur a donné naissance.

(1) Shaw, Trav., p. 4.

(2) Jackson's, Account, p. 3.—Marmol, Africa, I, p. 26.

(3) Ibid., p. 9, 22.

(1) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, III, Terra Barbara, p. 145.—Jackson's Account, p. 3 et 22.

Dans l'antiquité, les Gétuliens et les Garamantes (1) passaient pour les plus remarquables des Libyens, anciens habitans de ce pays; les Garamantes furent vaincus par les Romains sous Vespasien. D'anciennes traditions rapportent que ces peuples libyens, s'étant mélsngés avec les Perses et les Médes, donnèrent naissance aux Numides et aux Maaritaniens; cette fusion de peuples n'a pu s'opérer que par la mer.

Plus tard, des Phéniciens, des Grecs, des Romains, des Vandales et des Arabes s'établirent tout autour de ce haut pays de montagnes, et pénétrèrent plus ou moins dans ses vallées. C'est ce qui fait que de tout temps on a voulu retrouver ici les débris de ces différens peuples; mais, au lieu de la grande variété qu'on suppose, on rencontre généralement, du moins dans la langue la plus frappante uniformité. D'après les recherches les plus exactes, il n'existe dans ce plateau qu'une seule, ou (selon Jackson) tout au plus *deux* langues différentes, celle des Berbers que nous connaissons depuis longtemps et qui est la plus répandue, et celle des Schellouhs, dont les Européens n'ont eu connaissance que plus tard.

Cette uniformité est d'autant plus remarquable que, suivant les relations des voyageurs, il existe au sud du plateau et du Sahara, entre Jinnie et Tombouctou, et jusqu'au Nil d'Égypte, 33 langues nègres différentes (2). L'arabe qui est aussi très-répandu depuis la côte occidentale de l'Atlas jusqu'au Nil, ne peut être compté au nombre des langues indigènes du plateau des Berbers; elle est la langue religieuse et la langue écrite; et toutes les lettres du roi de Maroc sont écrites, comme l'assure l'évêque Giarvé de Jérusalem, dans le même arabe (3) que parlent aussi les Bédouins, près du Jourdain; cependant on trouve quelque différence dans la manière d'écrire l'arabe de l'est et celui de l'ouest. L'arabe des habitans des villes le long des côtes, ou des soi-disant Maures (*Moors*), comme à Maroc, Fez, Taroudant, Alger, etc., est plus ou moins corrompu (4); il s'est mieux conservé à Tripoli.

La langue berbère (5) est maintenant commune à la plus grande partie des débris des anciens peuples; il se peut même qu'elle ne soit formée que par le mélange de ces différentes nations; cependant nous croyons qu'il vaut mieux la regarder comme indépendante et antérieure à toutes les langues étrangères venues par la mer (1); elle n'en aurait pris alors que certains mots et certaines locutions qu'il faudrait considérer comme partie accessoire.

(1) C. Sallustii, Bellum Jugurthinum, c. 18.

(2) Jackson's Account of Marocco, 2e éd., p. 371.

(3) Ibid., p. 473.

(4) Ibid., p. 327.

(5) Vater, Mithridates, IIIer theil, 1e Abtheil., p. 37.

Les Berbers nous sont partout représentés comme des montagnards robustes et vigoureux; ce qui est surtout remarquable, c'est que déjà Strabon (2) nous assure (bien avant l'émigration des Arabes) qu'ils ressemblent beaucoup aux Arabes. De même que tout le plateau des Berbers, comme nous l'avons déjà dit plus haut, s'éloigne du véritable caractère de l'Afrique, de même aussi ses habitans n'appartiennent pas au pur caractère africain; comme le pays, ils ont plus de rapport avec l'Orient et avec l'Occident.

Leo Afric. (3) distingue cinq différentes races de Berbers (voy. les Touariks); il en place deux sur les montagnes de la Mauritanie: les *Masmudæ* (Mousmoudé) et les *Gumeri* (Goumera); les autres dans les basses terres. Nous ne parlerons ici que des premières.

Suivant Leo Africanus, la tribu des Gumeri habite le Petit-Atlas, celle des Masmudæ le Haut-Atlas; dans les trois derniers siècles, les noms des tribus ont de nouveau changé.

1. **Berbers.** — Les habitans du Haut-Atlas, près de Fez et de Maroc, portent le nom de Berbers (4) (Bârbâr, Barbar, Breber.) Le plus petit nombre d'entre eux reconnait la suprematie du Maroc; l'empereur, pour les tenir en bride, force leurs chefs à vivre en ôtages à sa cour; ces Berbers font le principal commerce sur les marchés du Maroc (5).

Les hordes des Aït-Imoure et les Zemoure-Shelleh, qui habitent les montagues voisines de Fez, ont la physionomie européenne (romaine); ils s'occupent d'agriculture, élèvent de nombreux troupeaux, et ont beaucoup d'abeilles. Ils sont fiers de leur indépendance et de leur liberté. Du mois de novembre au mois de février, ils habitent les lieux les plus élevés de leurs montagnes, et ils préfèrent passer avec leurs

(1) Leo Africanus, dans Lorsbach, p. 13.

(2) Strabon, LXVII, p. 835.

(3) Leo Africanus, dans Lorsbach, p. 14.

(4) Boesi, Nachr. von Marocco, p. 134.—Jackson's Account, p. 141.

(5) Ali-Bey, Travels in Marocco. Tripoli, etc., Lond., 1816, in 4°, 1, p. 157.

troupeaux la mauvaise saison dans des cavernes et dans des contrées inhabitables, que de descendre dans les vallées, où ils perdraient leur indépendance.

Ceux d'entre eux qui s'occupent d'agriculture, s'appellent, suivant Jackson, CABYLES; suivant Venture (1), CABAYLIS, GEBALIS (sans doute de *gabaily*, qui signifie *horde* ou *tribu*) et DJEBALY (c'est-à-dire *montagnards*). Les habitans des plaines portent, dit-on, en particulier le nom de Berber (Er-caz, dans une langue berbère signifie *homme*). Le docteur Shaw connut aussi sous le nom de *Cabyles* (2), dans le territoire d'Alger et de Tunis, un peuple montagnard du Petit-Atlas, au teint rouge, aux cheveux blonds, et parlant un langage particulier; il les prit pour des tribus vandales. Ces mêmes montagnards s'appellent *Showiah* dans les montagnes du territoire d'Alger (3).

Jackson nous apprend que l'Atlas est habité par plus de 20 différentes tribus de Berbers qu'il appelle toutes *Cabyles* (4); il en cite quelques-unes, les Ait-Girwan, Ait-Amor, Zayan, dont les dialectes sont les plus purs. Ces cabyles ou tribus forment une grande partie des armées des sultans de Maroc; très-pauvres dans leurs pays, ils volent et pillent où ils peuvent, et s'en retournent ensuite avec leur butin dans leurs montagnes. Les plus méprisés et les plus dépravés sont les Ait-Amor que la tradition fait descendre des Amorites; ils habitent au nord-est de Fez. Une autre tribu ou cabyle, les Zemoure Shelleh, habite les plaines entre Fez et Mequinez; ils sont de belle stature et leur physionomie (5), suivant Jackson, se rapproche beaucoup de la physionomie romaine. Non loin de leurs habitations, sont situés, au pied de l'Atlas, les ruines du *Kassr-Faraoan* (*château de Pharaon* (6)), qui ont servi en grande partie à bâtir les villes de Mequinez et de Tafilelt. Les restes de ces ruines, dans lesquelles on trouve beaucoup d'antiquités, rappellent, suivant l'opinion de Jackson, le style egyptien. Les cabyles des hauteurs neigeuses de l'Atlas habitent depuis le mois de novembre jusqu'au mois de février dans des cavernes; leur genre de vie a donné lieu, dans les basses-terres, à une foule de traditions et de légendes (1). Les habitans des hauteurs de l'Atlas sont entre eux en dissension continuelle; on les voit se livrer des combats à mort, cabyle contre cabyle, tribu contre tribu, village contre village, et même maison contre maison. Les vengeances héréditaires détruisent toutes les familles et étouffent chez ces peuples tout sentiment d'humanité. Souvent aussi ils s'insurgent contre leurs préposés, de sorte que presque chaque année, l'empereur de Maroc se voit forcé d'entreprendre une campagne dans les hauteurs de l'Atlas.

Jackson prend ces peuples pour les anciens Mauritaniens, tels que les a décrits Salluste. Ils sont actifs, robustes, et n'ont jamais été vaincus; quoique ayant adopté le mahométisme (2), ils ne se fient cependant jamais ni aux troupes nègres ni aux troupes arabes des empereurs, lors même qu'elles ont juré avec eux les traités sur le Coran. Ce furent des Berbers qui sidèrent les Arabes à faire la conquête de la Pentapole (3).

2. AMAZIRGS, SCHELLOUHS.—Les montagnards du sud de Maroc s'appellent Schoullous (*Chouloukhs*, pluriel de *Schilha*) ou Schellouhs (4). Ils vivent à peu près de la même manière que les précédens, seulement leurs habitations sont plus fortifiées et presque toutes entourées de forêts. On nous les dépeint comme robustes et forts, tout le contraire de leurs voisins les Maures, peuple énervé et abruti; ils passent pour excellens chasseurs et vivent en Troglodytes, sur les plus hautes cimes des montagnes.

Leur nourriture est très-simple; elle se compose presque uniquement de miel et d'orge (*assoua*), qu'ils apprêtent de différentes manières, tantôt sous la forme de gruau, tantôt grillé (*zimeta*); mais il ne mangent jamais de viande, ce qui est la cause de leur extrême maigreur.

Leur langue diffère absolument de celle des Berbers, selon Jackson (5); suivant Leo Afric., Venture et Vater (6), elle n'en est qu'un dia-

(1) Venture, Vocabulaire Berber, dans Bornemann, éd. Langlès, II, p. 413.

(2) Shaw. Trav., I, p. 59.

(3) S. Pananti, Narrative of a Residence in Algier, etc., éd. by Edw. Blaquière. Lond., 1818, in-4°, p. 168.

(4) Jackson's Account of Marocco, 2e éd., p. 124.

(5) Ibid., p. 284.

(6) Ibid., p. 120.

(1) Jackson's Account, p. 199, 279.

(2) Ibid., p. 317.

(3) Schlosser, Weltgeschichte, IIer Theil, p. 255.

(4) Jackson's Account, p. 12, 142.—Venture, Vocabulaire Berber, ibid.—Lemprière, Tour, etc., p. 181.

(5) Jackson's Account, 2e éd.

(6) Mithridates, IIIer Theil, 1e Abtheil., p. 42.

lecte. Leo dit qu'elle s'appelle *aquel amarig* (c'est-à-dire *lingua nobilis;* c'est sans doute un titre honorifique de la tribu); suivant Jackson, on la nomme *amazirk*, suivant Marsden, *amazygh*. Jackson assure qu'ayant visité lui-même le pays des Berbers, au nord, et des Schellouhs, au sud de Maroc, il s'était persuadé, après avoir conversé avec plusieurs centaines de Schellouhs, que les langues de ces deux tribus sont très-différentes entre elles (1); les Schellouhs, dit-il ensuite, sont un peuple tout différent des Berbers, moins fort et surtout moins athlétique; leur langue s'appelle *amazirk*. Ce voyageur trouve dans la langue de l'oasis orientale de *Siwah* (2), qui est la langue berbère, une quantité de mots schellouhs, de même que dans la partie sud-ouest de l'Atlss. En comparant les mœurs (3) des anciens Guanches, habitans des Iles Canaries, avec celle des Schellouhs de nos jours, il cherche à prouver que ces derniers, et non les Berbers, sont la souche des Guanches. Il faudrait ainsi appliquer aux Schellouhs, c'est-à-dire aux habitans de l'Atlas du sud-ouest tout ce que les auteurs nous disent de la parenté des Berbers avec les Guanches. Mais, comme ce que Jackson nous a appris des Schellouhs et de leur langue ne suffit pas pour écarter tous les doutes sur ce sujet, nous désirons que des recherches plus exactes viennent bientôt compléter les travaux du voyageur anglais.

Suivant Venture (4), la langue berbère se parle dans l'Atlas, à Souse, près de l'Océan Atlantique, dans les plaines de Cairoan et de Tunis, sur l'île de Girbé, près du golfe de Cabès (la Syrte). Elle est aussi répandue dans le Biledulgerid, parmi les Beni-Mozab et au loin dans le Sahara. D'après les indications de Hornemann, elle s'étend, à l'est, jusque dans la Haute-Égypte; Marsden la suppose parlée par beaucoup de nègres; Mungo-Park la trouva à Jinnie.

Vater (5) la croit identique avec le *sounzah* ou *souchday*, sur les bords du Niger, dans le pays que Leo appelle Gouber, et qui est peut-être la patrie de cette tribu de *Gumer* qui du temps de Leo, habitait dans l'Atlas.

La langue berbère caractérise parfaitement un peuple montagnard et continental; elle emprunte à l'arabe tous les termes de religion, de culte et des arts étrangers à son sol, toutes les formes abstraites du langage; elle ne connaît pas de conjonctions, et n'a de nom ni pour *ville* (*medinat* est arabe), ni pour *vague*, ni pour *mer* (*elmeudja, lebhar* sont des mots arabes) (1), qui lui étaient primitivement des objets inconnus: elle n'a pas non plus de dénominations pour *riz* ni pour une quantité d'autres produits, apportés dans le pays par les Arabes. Cette langue compte, il est vrai, un grand nombre de dialectes, mais comment pourrait-il en être autrement chez un peuple divisé presque en autant de hordes et de tribus que le plateau qu'il habite a de vallées et de chaînes de montagnes? Ajoutons encore que ces tribus sont aussi isolées les unes des autres que les rochers, les ravins et les précipices qui les séparent, et que si parfois elles se rencontrent, ce n'est que pour renouveler leurs éternelles hostilités.

L'analogie de leur langue avec celle des anciens habitans des contrées et des îles les plus éloignées, surtout relativement aux objets de la géographie physique, mérite ici une attention toute particulière.

Remarque.

Affinités de la langue berbère à l'extrémité est et à l'extrémité ouest de l'Afrique.

Nous renvoyons ici à ce que nous avons déjà dit plus haut sur les Berbers orientaux, en parlant des habitans de la Nubie, et nous ferons observer que la langue berbère est aussi parlée dans toutes les oasis septentrionales du Sahara. (Voyez les *Touaryks*, dans le Sahara) (2).

A l'est du domaine actuel de cette langue, est situé le plateau de Bar-ca, dont nous ne connaissons pas la langue; mais, au delà, vers l'intérieur, sont situées les contrées dans lesquelles Leo place les Berbers. On retrouve ici, de nouveau, la première syllabe du *redoublement*, par exemple, dans *Bar-ca*, *Ber-doa*, *Ber-gou*, *Bir-gou*, *Bour-gou*, *Bor-nou*, etc. C'est là qu'habitent les *T-ouar-iks*. Le *t* est particulièrement propre à la langue berbère (3). On le place tantôt au com-

(1) Jackson's Account, p. 368.
(2) Ibid., p. 369.
(3) Ibid., p. 378.
(4) Venture, Notice sur la langue berbère, dans Langlès, Mémoire sur les Oasis, p. 413.
(5) Vater, Mithridates, IIIer Theil, 1e Abtheil., p. 150.

(1) Venture, Vocab., p. 438.
(2) Marsden, Letters, dans Hornemann, Voy., éd. Langlès, II, p. 405.
(3) Venture, Ibid., p. 416. — Vater, Mithridates, III, 1e Abtheil., p. 61.

mencement, tantôt à la fin des mots. Les Touariks seraient ainsi identiques avec la tribu *H-ouar* (Hovarah) de Leo ou les *T-war-ik, t-dar-i*. L'*i*, à la fin d'un mot, désigne le peuple, par opposition au nom du pays, qui se prononce sans cette voyelle. Nous trouvons déjà l'application de cette règle dans *Borber*, *Berberi*.

Le nom berbère *Daran* (voyez l'Atlas), qui signifie *montagne*, celui de *Tarudant*, ville du Maroc, se retrouve aussi, à l'est, à l'entrée du Habeeh, dans le défilé de *Taranta* dominé par les tribus les plus orientales des Hazorta. Il apparaît de même très-souvent dans les pays montagneux de l'Afrique : *Deïr* et *Touggala*, *Dar-Foungara*, qui signifie le pays de montagnes des Fongi; *Dar-Mara*, *Dar-Four*, *Dar-Koulla*, et s'étend jusqu'à Agadès, où habitent les Touariks, dans le pays de Daura. Dans toutes ces contrées, on trouve aussi des villages qui s'appellent *Tacrour*, *Tocrour*, *Tecourol*, etc., depuis le pays des Verecianites (1) d'Edrisi (sans doute, *Bar-k-lanites*), jusqu'à l'ancien et célèbre Tecrour, situé sur le cours moyen du Niger.

Si nous tournons nos regards à l'extrémité ouest, vers l'Océan, nous verrons avec étonnement que les anciens y connaissaient déjà le nom de *Bar-ca*; Polybe (2), dans son voyage sur les côtes, en entendit parler, près du cap Ger ou *Surrentium Promontorium*.

Les noms indigènes du Haut-Atlas, *Ay-Duacal* et *Dyrin*, se retrouvent tous deux (ce qui est très-remarquable) dans le nom guanche du Pic de Ténériffe, qui s'appelle *Aya-Dyrma*.

Suetonius Paulinus trouva une horde, appelée *Canariens*, parmi les Berbers du continent, dans la province qui est appelée aujourd'hui Sonse, vis-à-vis l'île *Canaria*. Du temps de Leo, existait la tribu des *Goumeras*, au nord-ouest du Petit-Atlas; les *Gomera* habitent encore, de nos jours, la côte escarpée de l'Afrique (3), vis-à-vis Malaga.

Leo donne aussi à une de leurs tribus le nom de *Hoara* (*Havar, Houar*, selon Edrisi) (4). Cette même tribu, mélangée d'Arabes et habitant entre Agadir et Torudant, s'appelle encore aujourd'hui *Beni-Hoaer* (5). *Beni-Hoare* était aussi le nom des aborigènes de l'île Palma.

Telde est encore, de nos jours, un ancien fort, à l'est d'Agadir, et l'on appella du même nom le plus ancien fort de l'île Canaria; c'est aussi un fort naturel, qui a fait appeler le cône de Ténériffe *pic de Telde* (plus tard, Teyde).

Beaucoup de mots sont communs à la langue berbère (shellou, suivant Jackson (1), qui l'appelle aussi l'ancienne langue *libyque*), et à la langue des fameux Guanches qui ont entièrement disparu (2).

Nous ne donnons ici qu'un tableau abrégé comparatif, contenant les noms de différens objets de la géographie physique, ainsi que des principaux besoins de la vie.

	Chez les Berbers ou Schelloubs.	Chez les Guanches.
Eau	Anam Amen	Aenum, à Lanzerote. Ahemon.
Ciel	Tigot Tigoten (pluriel).	Tigot, aux Canaries. Titogan.
Dieu.	M'kurn	Acoran.
Prêtre	Saquair	Faycayg.
Temple	Taimogaren	Almogaren.
Maisons.	Tigamin	Tamogitin.
Place de supplice.	Tagarer	Tagarer.
Capitaine	Kabira	Kabeheira.
Montagne	Aya Dyrma Athraar	Aya. Dyrma. Thenar.
Vallée profonde	Douwaman	Adeyhaman.
Orge	Tezezreat. Tumzeeu.	Tezzezes. Temasen, à Lanzerole.
Froment	(*Triticum* chez les Romains).	Triffa, à Lanzerote. Trichen, à Ténériffe. (Triffa, l'île au Froment?)
Palmier.	Taginast	Taginaste.
Corbeille de jonc	Carian	Carianas, aux Canaries.
Des figues vertes.	Akermuse	Archormase.
De la far. d'orge grillée.	Aboren	Aboren (*hordeum?*).
De la farine d'orge dans de l'huile	Azamittan	Azomatan.
Chèvre	Ara	Ara.
Mouton	Thikhsi Ana	Tihasan, aux Canaries. Ana (*g-anado*, en espag., le troupeau.
Cochon	Tamouren	Tamacen.
Lait	Acho (*lac*)	Ahn. Achemen, à Gomera.

D'autres mots guanches, de différentes îles, s'accordent de la même manière avec d'autres

(1) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. 133.

(2) Pline, Hist. nat., v, c. 1.

(3) Condé, Xerif Aledris, p. 151.

(4) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. 145.

(5) Jackson's Account, p. 232.

(1) Jackson's Account, p. 380.

(2) Ibid., p. 232. — Glas, History of Canary Islands, in-4°, p. 174. — Bory-Saint-Vincent, Histoire des îles Fortunées, in-4°. — Vater, Mithridates, III[e] Theil, 1[e] Abtheil., p. 59.

dialectes berbères. — On ne manquerait pas de trouver des analogies plus frappantes encore entre l'ouest et l'est, si l'on avait, en Europe, une connaissance plus exacte de toutes les tribus berbères qui habitent dans l'Atlas.

Le peuple remarquable du plateau de la Mauritanie diffère entièrement, par sa constitution et ses mœurs, des Éthiopiens africains; il se rapproche singulièrement des Arabes, qui cependant n'émigrèrent et ne s'établirent dans son voisinage que beaucoup plus tard.

A en juger d'après la position et la forme du plateau, l'El-Magreb, placé en face de l'Hespérie européenne, se rapproche, par sa forme, sa végétation, ses animaux et son climat, beaucoup plus de la nature du sud de l'Italie et de l'Espagne, que de celle du plateau africain des nègres. Le peuple berber qui l'habite est probablement, comme l'a indiqué Marsden, la souche primitive de toute la population de l'Afrique septentrionale, avant les conquêtes des peuples venus d'Europe et d'Asie. Les recherches à venir nous apprendront de quelle manière cette grande chaîne de Berbers, que l'unité de langage réunit en un seul tout, s'est répandue tout autour de l'immense océan de sable, depuis le golfe arabique, à travers l'Afrique septentrionale, la Nubie, les oasis, l'Atlas, jusqu'aux îles Canaries.

3e Éclaircissement.

Bordure maritime du plateau de l'Atlas.

L'attention que les puissances européennes ont de tout temps accordée aux états redoutés de cette bordure littorale qui, depuis des siècles, sont en hostilité continuelle avec les états de la Méditerranée (1), ont rendu cette partie de l'Afrique une des plus importantes pour la géographie. Cependant, malgré tous les efforts tentés, bien des rapports géographiques très-importans nous sont demeurés entièrement inconnus jusqu'à ce jour, et un vaste champ s'offre ici à l'activité et à l'ambition des voyageurs.

Nous omettrons dans notre description tous les raisonnemens historiques et politiques provoqués par l'absence de faits authentiques; nous ne poursuivrons pas non plus les rapports maritimes de cette côte, qui ne peuvent résulter que d'un exposé détaillé de toutes les circonstances historiques et physiques de la mer Méditerranée. Nous nous bornerons uniquement à rapporter quelques faits qui nous ont paru d'une importance majeure, en indiquant les sources où l'on pourra puiser de plus amples détails.

1. Province de Souse (Sousah) (1). — Au sud de l'empire de Maroc et au nord du désert, s'étend jusqu'à Tarudant et Agadir le pays de Souse, pays remarquable et indépendant, situé près de la mer, à l'entrée du Sahara. Il n'appartient plus, comme l'assurent beaucoup de géographes, à la domination marocaine dont il faisait autrefois partie. Quoique touchant au désert, cette province est d'une fertilité extraordinaire, riche en céréales et en arbres fruitiers de toute espèce : à chaque pas, l'on rencontre de petites villes, des bourgs et des châteaux bien fortifiés, ayant chacun son gouvernement patriarcal. Les habitans, d'une taille élancée, sont d'anciens Arabes, dont les mœurs antiques indiquent qu'ils furent autrefois les voisins de la Judée; ils sont laborieux, braves, zélés mahométans et fiers de leur indépendance. L'aisance règne généralement parmi eux, et leurs nombreux troupeaux rappellent les temps des anciens patriarches. Jackson proposa cette province, avec la ville de Wedinum, pour y fonder la nouvelle compagnie du Soudan (2). J. Riley, qui y séjourna quelque temps comme esclave, nous a communiqué de très-curieux renseignemens sur l'état et la constitution de Souse.

2. Côte occidentale océanique de Maroc.— Après Hœst et Lemprière, Jackson et Ali-Bey ont publié des documens remarquables sur le dernier état politique de l'empire de Maroc. Ali-Bey évalue l'élévation absolue du Haut-Atlas à 13,200 pieds (3). Suivant ce voyageur, toute la côte plane qui borde l'Océan Atlantique serait l'œuvre de la mer; la violence des vagues aurait enlevé à l'Océan des masses d'argile cohérentes et une partie des sables qu'il considère comme un produit d'actions sous-marines et volcaniques (du tuf). Des couches de marne, mêlées de substances animales, auraient ensuite recouvert ces formations marines (4). Ali-Bey retrouve les mêmes côtes arides, en face des plaines basses du Sahara, le long de tout le bord méridional du plateau de l'Atlas, jusque près des Syrtes. Il en conclut que cette vaste étendue de terrain plan était jadis couverte par la mer; et, parce que le plateau de l'Atlas qui la sépare de la Méditerranée présente un sol volcanique, il le considère comme l'an-

---

(1) F. Hermann, Über die Seeräuber im Mittelmeer und ihre Vertilgung. Lubeck, 1815, in-8°.

(1) J. Riley, Loss of the Brigg *Commerce*, etc. Lond., 1817, in-4°, p. 428-501. — Jackson's Account, p. 147.

(2) Jackson's Account, p. 55, 59, 331 et 249.

(3) Ali-Bey, Trav., I, p. 157.

(4) Ibid., Trav., I, p. 215.

cienne île atlantide de Platon, sur les bords de laquelle les Syrtes se seraient abaissées dans la mer. Autrefois on envisageait même les îles volcaniques des Canaries, dans l'Océan, comme des restes de l'Atlantide (1). Le Haroudsch noir contribue à rendre plausible cette opinion d'Ali-Bey sur la Grande-Atlantide que nous avons déjà appelée plus haut un *plateau isolé*. L'engouffrement de sa pointe orientale dans les profondes baies des Syrtes a conduit Ali-Bey à envisager les énormes bancs de rochers de Kerkena; dans la Petite-Syrte, comme les derniers restes de sa partie abîmée. Cette hypothèse intéressante ne pourra être bien jugée que lorsque nous aurons une connaissance plus exacte des localités.

3. Tanger. — On met au plus quatre heures pour aller de la côte espagnole à Tanger (Tanja), ou d'Europe en Afrique; et cependant la différence entre les habitans de ces deux points si rapprochés est telle, qu'on ne la trouverait pas plus frappante entre des individus pris au centre des deux parties du monde. A l'est, en passant de l'Arabie, par la Syrie, à la Turquie, à la Hongrie, à l'Allemagne, etc., on remarque une transition graduée d'un peuple à l'autre; mais ici les deux extrêmes de la civilisation se touchent, et, après quelques heures, on semble avoir franchi un espace de plusieurs milliers d'années (2). Les côtes de cette pointe septentrionale d'Afrique se composent, suivant Ali-Bey, d'un granit (3) secondaire, disposé en couches et alternant avec des roches d'argile schisteuse. Les couches de granit, d'une épaisseur de 1/2 à 2 pieds, se dirigent de l'est à l'ouest, mais s'inclinent au nord en un angle de 50° à 70°. Elles ne dépassent pas la hauteur de 40 pieds; mais elles s'étendent, près de Tanger, jusque dans l'Océan, et se prolongent, à l'est, jusqu'aux plus grandes élévations de l'Atlas, près de Tetouan, où elles se recouvrent de masses plus récentes. Ali-Bey suppose que, cette contrée s'étant tout à coup abaissée, les masses se reversèrent au nord et au sud, et formèrent ainsi l'ouverture du détroit de Gibraltar. Toute la côte septentrionale, depuis là jusqu'à Alger, le long de la Méditerranée, nous est encore presque entièrement inconnue (4).

(1) Bory de Saint-Vincent, Essai sur les îles Fortunées. Paris, an XI, in-4°.

(2) Ali-Bey, Trav., I, p. 3.

(3) Ibid., I, p. 36 37.

(4) Jackson's Account, p. 139. — Alley, Narrat. p. 569.

4. Côte d'Alger. — Dès le commencement du dix-neuvième siècle, l'attention des Européens s'est plus particulièrement portée sur la ville et le port d'Alger si redoutés par leur piraterie. Pananti s'en est occupé en détail (1); mais il ne nous apprend absolument rien sur le reste de la côte; et le capitaine Blaquière, celui qui a le mieux connu les côtes barbaresques, avance lui-même qu'il serait absurde d'en hasarder une description exacte, tant elle nous est encore inconnue (2). Un certain Vasco de Gama (3) a publié depuis, quelques observations assez remarquables sur Alger. Shaw nous a donné les premiers et les plus exacts renseignemens sur cet État de la côte qu'il place entre les fleuves Malouja à l'ouest, et Zaine à l'est; mais les dernières expéditions dans la province limitrophe, entre Constantine et l'ancienne frontière de Tunis, ont effacé les limites continentales de ces États et changé en grande partie la face de ces contrées peuplées et fertiles (4).

Constantine, capitale de la province la plus orientale des états algériens, est située dans une contrée des plus fertiles. Elle est, par sa position naturelle, très-facile à défendre, et renferme une population très-nombreuse. On y trouve une quantité d'anciennes ruines rappelant les Romains; les habitans sont bons et hospitaliers, et toutes les routes dans l'intérieur du pays passent pour très-sûres. Du côté de la côte, vers La Cala et Tabarca, sur le fleuve Zaine, qui forme la limite de Tunis, le bois, si rare dans les autres contrées africaines, est en abondance, ce qui est d'un immense avantage pour la construction des vaisseaux. Le village de La Cala, appelé aussi *La Francia*, était autrefois, avec le cap Bon, le siége d'une compagnie française-africaine; située dans une des contrées les plus fertiles de la côte, et munie de fortifications, La Cala était devenue, par sa position, d'une très-haute importance pour la navigation (5).

En 1806, les Anglais proposèrent au dey d'Alger de leur céder cette possession, moyennant une redevance annuelle de 11,000 liv. sterl.

(1) S. Pananti, Narrative of a residence in Algiers, etc., ed. Edw. Blaquière. London, 1818, in-4°.

(2) Pananti, Nota, p. 108.

(3) Vasco de Gama, dans Jackson, Account, p. 453.

(4) Blaquière, Letters, from the Mediterranean. London, 1813, in-8°, I, p. 137.

(5) Blaquière, Letters, I, p. 139.

ils projetaient d'y établir un poste militaire qui pût appuyer leur domination maritime de Malte; mais leurs propositions ne furent pas écoutées (1), ce qui occasionna plus tard le bombardement d'Alger (2).

Sur la frontière d'Alger et de Tunis, près de l'embouchure du fleuve Zaine, est située la petite île de Tabarca, autrefois au pouvoir des Génois qui en furent chassés par les Barbaresques en 1798. Ces côtes sont célèbres par la pêche du corail (3), qui, lorsqu'elle n'est pas troublée par les corsaires, peut occuper jusqu'à cinq cents barques et neuf mille homme; elle est surtout exploitée par les Français et les Italiens qui s'y rendent de Cagliari et de Trapani.

5. Côte de Tunis vers le nord. — La côte la plus septentrionale de Tunis commence, suivant Blaquière, au cap Roux (37° lat. nord et 9° 30' long. est de Greenw.), et s'étend à l'est jusqu'au cap Bon; de là, la côte orientale se prolonge au sud jusqu'à l'île fertile de Jerbi (*Meninx* selon Pline). Ce littoral, d'à peu près 100 milles d'étendue, n'est connu, dans l'intérieur du pays (4) que sur un espace de 20 à 50 milles au plus. Nous possédons seulement des documens précis sur les ports et les vallées des deux principaux fleuves du Wad-el-Quibir (Zaine) et du Mejerdah (*Bagradah*); mais ces renseignemens ne sont pas à beaucoup près suffisans pour dresser une carte exacte de ces côtes, bien loin de permettre de songer à une carte de l'intérieur du pays. Celle de Shaw est très-incorrecte, et la nouvelle carte spéciale italienne de Tunis est, selon Blaquière (5), tout aussi mauvaise que les précédentes.

Le Wad-el-Quibir ou le fleuve limitrophe *Zaine* prend son origine dans le voisinage de la ville El-Kief, et se jette près de Tabarca dans la mer. La ville d'El-Kief, est située à peu près à 12 milles au sud de Tabarca, dans l'intérieur du pays, au milieu de superbes forêts qui fournissent un excellent bois de construction. La ville est très-considérable, mais peu connue.

Bizerta (Hippo-Zarytos) est situé à 12 milles au sud de Tabarca, près d'un golfe très-profond qui communique avec deux grands lacs situés dans l'intérieur du pays (*Palus Sisara* selon Pline) mais dont nous n'avons qu'une connaissance très-imparfaite. Le premier a 14 milles de circonférence, et est encore navigable pour des bâtimens de mer; le second (ou le troisième en comptant le golfe) n'a que 12 milles de circonférence; quoique très-poissonneux et entourés d'un sol fertile, tous deux sont presque inconnus et peu fréquentés des étrangers, cependant Bizerta, ville de 8,000 habitans (1), a un marché très-important d'où l'on exporta dans une seule année (en 1800, près de 130,000 quartes de froment dans les différens ports d'Europe.

A l'est de Bizerta, le Mejerdah se jette dans la mer; c'est le *Bagradas* des anciens, coulant entre Utique à l'ouest et Carthage à l'est. Sa source (2) est absolument inconnue aux Tunésiens; il prend naissance, dit-on, à 40 ou 50 milles dans l'intérieur des montagnes de Mejerdah au sud-ouest, et parcourt un pays très-riche, couvert de blé, de froment, d'oliviers, de bestiaux, d'abeilles, etc. Les habitans de ces contrées intérieures sont un peuple paisible et industrieux, de couleur foncée, d'une taille svelte et élancée; ils se distinguent par leurs mœurs douces et polies; leurs fabriques de tout genre sont dans un état florissant. C'est la contrée de l'ancienne *Afrikia* intérieure. Un peu plus à l'est, se trouve la ville arabe de *Kairouan* (3) qui, dit-on, compte encore maintenant jusqu'à 50,000 habitans, et entretient un commerce considérable avec les villes de Sfax et de Sousa sur la côte est. Depuis longtemps elle est presque inconnue des Européens.

A l'est du Mejerdah inférieur est située la contrée la plus peuplée de Tunis, couverte de villes et de villages, et habitée par des tribus arabes qui cultivent du blé, du froment, de l'orge et ont en abondance des troupeaux, de la laine, etc.; les montagnes ont de riches mines d'argent, de cuivre et de plomb d'où les anciens Carthaginois tiraient d'immenses richesses, mais que personne ne songe à exploiter aujourd'hui; dans les montagnes voisines de Porto-Farina on trouve aussi du minerai de mercure.

Les ruines à l'ouest du Mejerdah, que l'on

(1) Blaquière, p. 149.
(2) Voyez la Note, à la fin du volume.
(3) Blaquière, Letters, I, p. 154.
(4) Ibid., p. 136.
(5) Ibid., Letters, I, p. 137.

(1) Blaquière, I, 158.
(2) Ibid., p. 136.
(3) Ebn Haukal, Orient. geogr., p. 19-20. — Marcel, dans la Desc. de l'Égypte, État moderne, liv. III, p. 85.

prétend être celles de l'ancienne Utique (1), servent maintenant de carrières aux Tunésiens; on en tira, il n'y a pas longtemps, une quantité de superbes statues, parmi lesquelles étaient un Auguste et un Tibère d'une grandeur colossale, qui ornent maintenant la collection de M. Fagan, consul anglais à Palerme. Tout près de là, dans la direction du nord, à l'embouchure du Mejerdah, est situé Porto-Farina (2) dans une contrée des plus fertiles; cette ville, avec une population de 9,000 âmes, était jadis le premier arsenal de la marine tunésienne; maintenant on n'y compte plus qu'une garnison de 100 hommes; cependant, malgré l'ensablement du port, le souverain de Tunis y entretient encore un chantier sous la direction d'un architecte français.

6. Le golfe de Tunis; Carthage. — Le golfe de Tunis est un des plus sûrs de la Méditerranée. Borné à l'ouest par le cap Farinas (*Apollinis Prom.*), à l'est par le cap Bon (*Mercurii* ou *Hermaeum Prom.*), ses côtes sont d'une étendue de 24 milles géogr. (120 *miles*); et, jusqu'à la distance d'une demi-lieue à deux lieues du rivage, on trouve partout le meilleur ancrage; son bassin, en forme de demi-cercle, peut offrir dans toutes les saisons un abri sûr (3) aux flottes les plus considérables. Les grands vaisseaux trouvent le meilleur ancrage depuis le cap Carthagine (36° 52' lat. nord, 28° 9' 30" long. est de l'île de Fer, d'après Galiano) dans la direction du nord jusqu'au promontoire opposé qui ferme la baie. A un mille au sud du cap Carthagine est situé *La Goletta* (36° 48' 30" lat. nord, 28° 5' 30" long. E. de l'île de Fer, selon Galiano) (4), premier port de guerre et de commerce de Tunis et principale forteresse du royaume quoique dominée du côté de la terre par une colline voisine. La Goletta renferme aussi le grand arsenal des Tunésiens et leur chantier. Les forêts de Tabarca et la côte adriatique fournissent le bois de charpente qui est travaillé par des esclaves chrétiens sous la direction de constructeurs français et hollandais. De la Goletta aux murs de la capitale de Tunis, s'étend un lac de 6 milles de circonférence à peu près (5), au milieu duquel est située l'île du Lazareth; ce lac, en tout temps sillonné par les barques qui transportent les personnes et les marchandises de la mer à la résidence, n'a jamais plus de 6 à 7 pieds de profondeur. Dans l'origine ce n'était, sans doute, qu'une lagune littorale, qui, au moyen des dunes placées à l'est, à son entrée, s'est changée peu à peu en un lac fermé de tous côtés; ses bords sont habités par des troupes de flamingos. S'il était desséché, ce marais pestilentiel pourrait se changer en un délicieux jardin, et assainir la ville de Tunis, située à son extrémité méridionale.

Cette ville, d'origine arabe, maintenant résidence du dey, fut bâtie au treizième siècle, à côté de la nouvelle Carthage, sur l'emplacement de l'ancienne Tunes; Saint-Louis l'attaqua en 1270, Charles V en fit la conquête en 1535; mais, en 1574, elle retomba de nouveau sous la domination des Turcs, et elle est depuis au pouvoir des Barbaresques. Tunis est située sur des collines de craie blanche; malgré tous les efforts qu'on fit de tout temps pour la fortifier, cette ville n'est pas encore très-forte aujourd'hui. Les curiosités qu'elle renferme, de même que sa population qui s'élève à 130,000 habitans, parmi lesquels sont 13,000 chrétiens, ont été si souvent décrites que nous croyons pouvoir nous dispenser d'en parler ici (1).

La contrée, au nord, du côté des collines de l'ancienne Carthage, est des plus agréables; c'est là qu'est situé le *Bajæ* des Tunésiens, non loin du cap Carthagine et près d'El-Mersa (2) (qui signifie *port*); c'est encore là qu'on trouve de vastes champs de blé, des forêts d'oliviers, d'orangers et autres arbres fruitiers, des bosquets de roses et de vignes, alternant avec de nombreuses *villas* et des châteaux, où les riches, les grands et les consuls de Tunis viennent passer la belle saison pour y respirer l'air frais et salubre de la mer.

On trouve près du cap, qui porte encore le nom de l'ancienne rivale de Rome, *Capo Carthagine*, une quantité de ruines qui firent plusieurs fois essayer de rebâtir l'ancienne *Karthagos* tyrienne, mais toujours sans succès. Comme beaucoup de débris de monumens romains couverts d'inscriptions attestent ici l'emplacement de la colonie romaine de Carthage, et que ces débris sont dispersés sur un très-grand espace, on croyait

(1) Blaquière, Letters, I, p. 190.
(2) Ibid., p. 158.
(3) Ibid., p. 159.
(4) Zach, Correspond. astron., 1819, I, p. 73.
(5) Blaquière, Letters, I, p. 160. — Châteaubriand, Itinéraire, Paris, 1811, in-8°, III, p. 126.

(1) Blaquière, Letters, I, p. 181.
(2) Ibid., p. 165, 168-180.

avoir découvert en eux les murailles primitives de l'ancienne Carthage, d'autant plus qu'il paraît évident qu'un grand nombre d'édifices de la nouvelle Carthage avaient été construits avec les débris de l'ancienne. Cette opinion fut généralement partagée par la plupart des voyageurs qui parcoururent ce sol classique, mais qui, manquant de cette pénétration et de cette critique qui résultent de la comparaison des monumens avec les sources historiques, ont nécessairement dû tomber dans l'erreur. Il n'y a pas longtemps qu'un savant critique, ayant étudié pendant ses voyages avec plus d'exactitude que ses prédécesseurs (1), les sources existantes sur la topographie de Carthage, nous a tirés par son ouvrage de l'erreur généralement répandue, tout en nous communiquant d'importantes révélations sur ce sol classique. Passant par-dessus tous les rapports vagues et inexacts de ses devanciers, nous n'ajouterons dans la remarque qui suit, que les résultats de ses recherches intéressantes, en tant qu'elles se rattachent à la géographie; quant à l'histoire de Carthage, nous nous contenterons de recommander le petit ouvrage très-important de notre voyageur (2), auquel est ajouté un plan pour l'intelligence de la topographie de cette ville.

Remarque.

Situation de l'ancienne Carthage tyrienne.

Jusqu'à ce jour, on a vainement cherché les ruines de l'ancienne Carthage; on fut même longtemps incertain sur la situation de cette ville, et ni la table Peutingerienne, à Vienne, ni les anciennes cartes de la bibliothèque Saint-Marc, ni celles qui furent levées plus tard, ne purent résoudre l'énigme. Les manuscrits du Napolitain Camille Borgia, qui parcourut ces côtes libyques dans le dessein de publier une histoire tunésienne, mais qui devint trop tôt victime de son zèle, ont été mis à profit dans l'ouvrage du savant Danois Estrup.

(1) Shaw, Trav.—Guilielmus da Naogis, Montoiche, Campomanes, Stanley; M'Gill, Jackson; Coronelli Ragguaglio dell Viagg. di un dilaitante nella Barberia, II, Mediolani, 1800. —Châteaubriand, Itinéraire, III, p. 186-195. — Blaquière, Letters, I, p. 168. — Noah, Trav. in Europa and Africa. New-York, 1819, in 8°.—Camill. Borgia, manuscrit, dans Estrup.

(2) A.-F.-J. Estrup. Lineæ topographicæ Carthaginis Tyriæ, quas secundum Auctores veteres subjuncta Tabula Topographica, duxit. Hafniæ, 1821, in-8°.

L'ancienne Carthage fut conquise et détruite, l'an 146 avant Jésus-Christ (608 p. u. c.), par le consul P.-Cornélius Scipion, qui appela la malédiction des dieux sur le rétablissement de cette ville. Mais déjà, sous Caïus Gracchus, plusieurs essais furent tentés pour rebâtir l'ancienne cité; Marius vint s'asseoir sur les ruines de l'ancienne Carthage. Sous l'empereur Auguste, on vit s'élever une nouvelle ville coloniale de ce nom, qui, cependant, pour échapper à la malédiction de Scipion, fut bâtie sur un autre emplacement. Sur ses monnaies, étaient gravés un épi et une colombe. Septime-Sévère lui conféra le *jus Italicum*, et, sous Dioclétien, cette nouvelle Carthage parvint à son plus haut degré de splendeur. Devenue plus tard la résidence des rois vandales, elle fut détruite et rasée, en 706, par Hassan, général du calife Abdoul-Melec-Ben-Merwan. Ses ruines servirent à élever la nouvelle Tunis, et, du temps de Leo Africanus (1500), il n'en restait qu'à peu près 500 cabanes, à l'endroit où le village El-Mersa (qui signifie *port*) indique un ancien atterage. Il importe, pour retrouver l'emplacement de l'ancienne ville tyrienne, de bien connaître les débris de la nouvelle Carthage.

Parmi les ruines de la nouvelle Carthage (1), on compte : 1° un *aqueduc*, qui, venant des montagnes de Zogvaug (Zowan, Zeugitana), à l'ouest, se dirige à l'est vers la péninsule, où ses eaux se divisent encore de nos jours en 20 bassins (*piscines*) ordinairement remplis pendant l'hiver. L'ancienne Carthage tyrienne n'avait probablement pas d'aqueduc semblable, car Polybe, Diodore et Appien ne disent nulle part que les Romains eu aient détruit lorsqu'ils prirent la ville; les Vandales, au contraire, lors de la prise de la nouvelle Carthage, démolirent les aqueducs, et s'emparèrent par ce moyen de la ville, comme jadis Dioclétien s'était emparé d'Alexandrie. Suivant une médaille qu'on a conservée, il paraît que cet aqueduc fut bâti par Septime-Sévère; sa communication avec les *piscines* indique par conséquent la situation de la nouvelle, mais non pas de l'ancienne Carthage. 2° *Un grand bassin*, de 140 pieds de longueur, 50 pieds de largeur, 30 pieds de hauteur, est situé à l'extrémité méridionale de la péninsule. On pourrait le prendre pour un monument punique, car, suivant Appien, on rassemblait, dans l'ancienne Carthage, surtout dans la partie appelée Mégara, les eaux pluviales dans des citernes; cependant, cette opinion ne peut être que très-hypothétique. 3° Près du cap Carthagine, appelé maintenant Sidi-Bousaïd, du nom d'un saint arabe, se trouvent des débris de murailles qui paraissent provenir du temps de Dioclé-

(1) Estrup, Lineæ topographicæ, etc., p. 14.

tien. 4° On y voit aussi un temple circulaire, de 20 pieds de diamètre, construit dans le style romain. Toutes ces constructions, en attestant l'existence de la colonie romaine, prouvent en même temps que ce ne pouvait être là l'emplacement de l'ancienne Carthage tyrienne, attendu qu'aucun Romain n'aurait voulu attirer sur lui la malédiction des dieux. L'ancienne villa était située sur un autre emplacement, et, comme l'a prouvé Estrup, à l'extrémité septentrionale de la péninsule (*Chersonesus*, *Peninsula*, nom que tous les auteurs donnent à cette localité). C'est donc à tort qu'on voudrait la chercher, comme on l'a fait jusqu'à présent, à l'extrémité méridionale, du côté de Tunis (1).

La péninsule qui portait l'ancienne Carthage, et à l'extrémité méridionale de laquelle fut construite la ville romaine du même nom, tenait au continent africain par un isthme étroit, et toute la Chersonèse se trouvait située comme un marteau entre les deux cornes du grand golfe (le promontoire *Apollinis* et le promontoire *Mercurii*). Ses deux extrémités sont dirigées, au nord, vers le cap Camart, et, au sud, vers La Goletta ; à l'est, du côté de la Sicile, elle est terminée par la cap Carthagine (Sidi Bousaïd), dont une partie a été détachée par la mer.

Il est donc évident que l'ancienne Carthage était située sur la rive droite du fleuve Bagradas ; il nous reste à prouver maintenant que cette ville n'occupait que l'extrémité septentrionale de la presqu'île.

Strabon donne à toute la péninsule comprise dans l'enceinte de la muraille qui l'entourait, une circonférence de 360 stades ; l'isthme ne comprenait que 60 stades. Cet auteur, comme il le dit lui-même, le mesura à l'endroit de sa plus grande largeur ; Polybe le mesura sous la muraille de la ville, là où Scipion l'Africain, en faisant le siége, creusa un fossé de 25 stades à travers l'isthme, pour se retrancher. Du côté de la Sicile, la Chersonèse présentait une côte hérissée de rochers très-escarpés, aussi les Carthaginois n'y élevèrent-ils qu'une seule muraille. L'isthme, au contraire, était baigné, selon Appien, du second côté (du côté du sud), par le *lacus Tunetanus*, et, du troisième côté, par le *Stagnum*, c'est-à-dire par une lagune que traversa la flotte de Scipion, et d'où une langue de terre assez étroite, la *Tænia*, conduisait à l'angle de la ville le plus facile à prendre. Or, cette localité, avec la *Tænia*, la *Stagnum* et la partie la plus faible de la ville, ne peut avoir été située sur le *lacus Tunetanus*, appelé aujourd'hui le *lac Tunésien*, par conséquent, pas du côté méridional, mais bien du côté de l'isthme, vers l'extrémité septentrionale de la péninsule, là où se trouvent encore de nos jours des salines ; la langue de terre qu'on remarquait autrefois a sans doute disparu.

Il est assez naturel que, depuis les Romains, la constitution physique de la péninsule carthaginoise ait subi beaucoup de changemens. Sur la carte de Bianconi (1), de l'an 1436, et sur une autre encore plus ancienne (de l'an 1426), appartenant toutes deux au célèbre Morelli, bibliothécaire à Venise, la péninsule est tout autrement configurée que de nos jours ; il est même probable que déjà les Caton et les Scipion tirèrent parti de ces accidens physiques lorsqu'ils détruisirent Carthage.

Le Stagnum était autrefois beaucoup plus considérable que les salines de nos jours. L'ancien fleuve *Macra* de Polybe, que les Romains appelèrent par la suite *Bograda* (dont on a fait *Mejardah*), venant de l'intérieur, empêchait souvent, par ses gonflemens rapides, la communication de l'ancienne Carthage tyrienne avec le continent. Du temps de Leo Africanus (1500 après Jésus-Christ), il inondait encore, dans la saison des grandes eaux, toutes les campagnes qu'il traverse, jusqu'à six milles de Tunis; aujourd'hui, l'on n'aperçoit plus aucune trace d'anciennes inondations. Le détritus de ce fleuve a évidemment refoulé le Delta au loin, vers la mer ; la côte s'est agrandie, le Stagnum a diminué, et le courant, s'éloignant de Carthage, s'est rapproché d'Utique. Cette ville, autrefois port assez remarquable, était située sur des collines, près du rivage de la mer; maintenant on n'aperçoit aucune espèce d'élévation sur la côte sablonneuse. Les collines les plus rapprochées de la mer sont près de Boo-Shatter. En conséquence, Shaw considère les ruines d'une grande ville qu'il rencontra dans cette contrée, comme étant celles de l'ancienne Utique. Scipion s'empara des collines qui s'élevaient au-dessus des murs d'Utique. C'est là, en effet, près de Bou-Shatter, que les fouilles nous ont de nouveau fait reconnaître l'ancienne ville africaine (Noah, Trav, p. 322).

Le Delta du Bagrada a donc gagné sur la mer tout l'espace qui la sépare des collines. L'hypothèse d'Estrup (2) à ce sujet nous parait très-vraisemblable : « Le Bagrada, dit-il, autrefois divisé en deux bras, formait un véritable delta, coulant, à droite, dans le lac Maonba et le lac tunésien, à gauche, dans le golfe d'Utique, de sorte que l'isthme de Carthage, qui unissait la péninsule carthaginoise au delta du Bagrada devait naturellement s'élargir de plus en plus par l'alluvion, et disparaître à la fin. »

(1) Estrup, Lineæ topographicæ, etc., p. 18.

(1) Estrup, Lineæ topographicæ, etc., p. 24.
(2) Estrup, ibid., p. 27.

En comparant ces hypothèses avec les passages des auteurs classiques sur le siége de Carthage, on peut tracer avec une étonnante clarté le plan de l'ancienne ville tyrienne, d'après ses principaux quartiers et l'espace qu'elle occupait. Nous en citerons ici que les principaux traits.

Il est probable que les colons tyriens (1), que l'histoire nous dépeint comme un peuple marchand, entourèrent, dès l'origine, leur citadelle et leur port d'une enceinte de murailles. Suivant Orosius, les parties de la ville, qui portaient le nom de Byrsa et de Cothon, eurent les premières des murailles; ce ne fut que plus tard que la triple muraille fut élevée autour de la *Didonia Urbs*, à l'ouest, là où était aussi le Stagnum, par conséquent du côté du continent.

Les grandes murailles de 360 stades, dont parle Strabon, sont évidemment celles qui entouraient toute la péninsule; elles comprenaient dans leur enceinte toute la soi-disant *Magna-Carthago*, c'est-à-dire les trois parties de la ville. L'une de ces trois parties, la Mégara, était célèbre par la beauté de ses jardins. C'était, sans doute, la plus méridionale, qui n'avait ni édifices, ni fortifications. N'étant pas comprise ainsi dans la destruction de la ville, Scipion n'avait pas pu la maudire.

C'est à son extrémité méridionale que fut élevée la colonie romaine de la *Nova-Carthago*, où l'on trouva encore de nos jours, épars dans une contrée délicieuse, les décombres de Carthagina et d'El-Mersa.

Carthage, comme nous l'apprend Florus, fut prise après un siége de deux ans, et réduite en cendres, par un incendie qui dura dix-sept jours. Les habitations des 700,000 Carthaginois, formant la population de cette immense cité, étaient probablement situées à l'extrémité septentrionale de la péninsule; dans la partie la plus ancienne de la ville, les quartiers de *Byrsa* et de *Cothon*, qui, suivant ce qu'en rapporte Diodore de Sicile, ne tenaient au *Suburbium* de Mégara que par des murailles. En effet, les auteurs, en parlant de la prise de la ville par les Romains, ne citent, comme difficiles à emporter, que les quartiers de Cothon et Byrsa. Ils étaient protégés, à l'ouest, du côté de l'isthme, par une triple muraille, garnie de doubles tours à deux étages, où se trouvaient des écuries pour 300 éléphans, 8,000 chevaux, et des casernes pour 20,000 hommes d'infanterie. Lælius prit d'abord Cothon, et ensuite Byrsa. Cothon, était, comme port de Carthage, le quartier le plus important de la ville. Suivant Festus Avinus et Servius, *ad Virg.*: ce nom signifie, dans la langue punique, toute espèce de *port artificiel* (2) (une darse, un môle, une digue).

(1) Estrup, *Lineæ, topographicæ*, etc., p. 31.

(2) Ibid., p. 35.

De là vient que Hadrumet et d'autres endroits portent aussi le nom de *Cothon*. On remarquait, à Cothon, deux ports, dont l'un, appelé l'intérieur, était situé à l'ouest, et servait aux vaisseaux de guerre; son entrée n'ayant que 70 pieds de largeur se fermait avec des chaînes de fer. L'autre, l'extérieur, était destiné aux vaisseaux marchands. Le port de guerre était caché au milieu de la ville; une petite île ronde qui s'en élevait, était couverte d'arsenaux, et, tout autour, étaient des stations pour 220 vaisseaux. Les vaisseaux avaient pour ornement deux colonnes ioniques à la proue; placés en périphérie, ils formaient ainsi, à l'extérieur, un portique de 440 colonnes, autour de l'île de l'Amirauté. L'île même était élevée, et, de ses hauteurs, l'amiral dominait tout l'horizon environnant; l'entrée du port était fermée par deux murailles, de sorte qu'aucun étranger ne pouvait y pénétrer, pas même des yeux. La grande flotte carthaginoise stationnait en d'autres endroits, probablement dans le *Stagnum*, à Utique, à Hadrumet, etc.

Au-devant des murs de Carthage, s'étendait la digue, sur laquelle les marchands avaient établi leurs magasins. Lorsque les Carthaginois apprirent que Scipion avait l'intention de fermer, de ce côté, l'entrée de Cothon, ils ouvrirent, du côté opposé, c'est-à-dire à l'est, une nouvelle communication avec la mer, probablement en un endroit où il n'avait pas été possible d'élever une digue. C'est là le *Novus-Portus* de Tite-Live, d'Appien et de Strabon, qui, par conséquent ne peut être (1) ni le port El-Mersa de la *Nova-Carthago*, ni le port près de La Goletta, du côté de Tunis, au sud de la péninsule, pour lequel l'ont pris presque tous les voyageurs. Ainsi donc les débris qu'on aperçoit dans la mer, près d'El-Mersa, ne sauraient être les ruines de l'ancien Cothon, comme le croit Noah (*Trav.*, p. 279). On ne doit pas non plus prendre pour telles les bas-fonds du lac tunésien, bien que Bochart et tous ses successeurs, jusqu'à Châteaubriand, les aient considérés sous ce point de vue.

L'ancien port de Carthage est presque méconnaissable aujourd'hui. Il fut encombré par les ruines de la ville, et depuis, l'alluvion de la mer et du Bagradas l'a sans doute entièrement comblé. Ajoutons à cela que dans les siècles postérieurs, les Arabes détruisirent tous les ports de cette côte, pour en empêcher l'entrée aux chrétiens.

Le berceau de l'ancienne Carthage tyrienne, c'est-à-dire la portion la plus ancienne et la plus solide de la ville, renfermant l'Acropole et les temples des dieux protecteurs, formait le troi-

(1) Estrup, *Lineæ, topographicæ*, etc., p. 42.

sième quartier, appelé *Byrsa* (de *Bosra*, id est *locus firmus*, selon Bochart). Il fut conquis le dernier. Là, s'élevaient les hautes maisons de six étages : là étaient aussi le *Forum* et l'*Arena*. On voit encore, de nos jours, à l'extrémité septentrionale de la péninsule, derrière Cothon, du côté de la Méditerranée, plusieurs collines, plus basses à la vérité, que les collines de Rome, mais cependant assez élevées pour avoir servi d'emplacement au fort, au temple d'Apollon, couvert de plaques d'or, au temple d'Esculape, où le sénat donnait audience aux ambassadeurs étrangers, et auquel on arrivait par un escalier de soixante marches. Les derniers 50,000 Carthaginois se défendirent sur ces collines, lorsque tout le reste de la ville était déjà en proie aux flammes, et c'est du temple d'Esculape que l'épouse d'Asdrubal se précipita dans les flammes avec ses enfans, et les 800 combattans qui s'y étaient réfugiés.

Cette extrémité septentrionale de la péninsule, si on y faisait des recherches exactes, offrirait sans doute comme l'emplacement de Jérusalem, des traces de l'ancienne ville universelle, malgré que les Romains aient employé ses ruines à bâtir la nouvelle Carthage, dont les décombres, à leur tour, ont servi à élever, non loin de là, la ville de Tunis. La ligne de l'aqueduc traverse, à ce qu'il paraît, le milieu de l'isthme primitif.

7. Côte orientale de Tunis.— Le territoire de Tunis s'étend au sud, depuis le cap Bon (37° 4' 45" lat. nord, 28° 43' 45" long. est de l'île de Fer, selon le capit. W. H. Smith) (1) jusqu'à l'île de Jerbi, au delà du golfe de Cabès ou de la petite Syrte, et présente partout un littoral riche et fertile, qui pourrait offrir d'immenses ressources sous une domination moins tyrannique.

Les villes les plus remarquables (2) sont : Galipia, avec 4,000 habitans; *Hamamelt*, ville commerciale, mais sans agriculture, avec 8,000 habitans; *Sousa*, située dans une délicieuse contrée, avec 8.000 habitans, ayant un excellent port et les plus riches plantations d'oliviers de toute la côte. A six milles de là, à l'ouest, près d'El-Gemme, se trouve un amphithéâtre colossal, très-bien conservé. La ville de *Monastir*, avec 12,000 habitans, est située 4 milles plus loin, dans la direction du sud-est; elle a un très-bon port et fait un commerce considérable en tissus et autres marchandises. *Sfax*, avec 6,000 habitans, est en relation fréquente avec Malte et la ville de Kairouan, dans l'intérieur.

Le golfe de Cabès, ou la petite Syrte (*Leptis-Parva*), golfe presque inconnu et généralement redouté de tous les marins, commence près des îles de Kerkeni qui sont séparées de la côte par un profond canal (1). Un énorme banc, très-poissonneux et dont les îles de Malte et de Sicile pourraient tirer un profit immense par une pêche bien organisée, s'étend depuis ces îles jusqu'à l'île de Lampedouse, et forme tout près de Kerkeni une mer calme et paisible dans les plus violentes tempêtes; le vaisseau d'Ali-Bey y trouva un refuge contre le naufrage (2). L'abordage est des plus difficiles, à cause des bas-fonds, et les îles qui couvrent la surface de l'eau ne sont reconnaissables à une certaine distance, que par leurs groupes de palmiers. Elles sont habitées par six cents pêcheurs qui vivent isolés, sous le commandement d'un cheikh, et paient à leur souverain leur tribut en poissons. L'île de Jerbi, située sur la limite méridionale du golfe, a un très-bon ancrage. Elle compte 30,000 habitans, les plus laborieux du royaume de Tunis; ils ont changé leur île en un véritable jardin, et fournissent de leurs productions, Malte et beaucoup d'autres endroits; leurs marchandises en laine, en lin et surtout leurs shawls sont répandus dans toute la Barbarie.

Dans l'intérieur de la Syrte est située la ville de *Cabès* (3); elle compte 30,000 habitans et fait un commerce très-important avec Kairouan et Tunis. Toute la province littorale à laquelle appartient Cabès, est gouvernée par un cheikh, en état d'équiper 20,000 cavaliers; les habitans des montagnes voisines, à l'ouest, passent surtout pour très-guerriers. Du reste toutes ces contrées sont encore plus ou moins des terres inconnues.

8. Côte de Tripoli.— La domination tripolitaine s'étend tout le long de la côte, depuis l'île de Jerbi jusqu'au cap Razatin et au port de Bomba (32° 17' lat. nord, 23° 20' long. est de Greenw., selon Blaquière) (4). Son étendue dans l'intérieur est très-inégale; à l'est elle est très-bornée, au sud de Tripoli elle se prolonge jusqu'à l'oasis de Fezzan. Nous n'avons à nous occuper ici que de cette partie qui s'étend jusqu'au

(1) Zach, Corresp. astron., 1819, p. 66.
(2) Blaquière, Letters, 1, p. 180.

(1) Blaquière, Letters, 1, p. 184.
(2) Ali-Bey, Voyage, 1, p. 228.
(3) Blaquière, Letters, 1, p. 183.
(4) Ibid., p. 2.

delà du cap Mesurata et jusqu'au golfe de Sydre ou la grande Syrte (*Leptis-Magna*), car c'est là que se termine la bordure littorale du plateau de l'Atlas; au sud du golfe de Sydre on ne rencontre plus qu'un immense pays plan très-bas, dont il sera parlé plus tard. Bien que de tout temps la contrée de Tripoli ait été, de toutes les côtes barbaresques, la plus fréquentée par les Européens, notre connaissance géographique n'en est encore que très-imparfaite. Le littoral qui s'étend depuis le golfe de Cabès, à l'extrémité du royaume, jusqu'à la capitale de Tripoli, nous est entièrement inconnu; Blaquière déplore également le manque complet de cartes marines (1) entre Tripoli et Alexandrie. Les Français, selon lui, ont fait le plus d'observations dans ces parages; nous omettons à dessein tous les récits vagues qu'on a répandus sur la domination de Tripoli, attendu qu'ils ne sont d'aucun avantage pour la géographie.

Nous devons à l'expédition scientifique du capitaine anglais W. H. Smith sur ces côtes, la première topographie exacte de Tripoli, qu'il place au 32° 54' 13" lat. nord et au 30° 50' 30" long. est de l'île de Fer (2); il en résulte donc que La Pie a mal placé la côte, sur sa *carte de la Méditerranée*. La ville de Tripoli n'a que 25,000 habitans; elle est située sur une langue de terre dans une contrée extraordinairement fertile. Son port, quoique n'étant pas très-spacieux, est pendant toute l'année très-sûr et assez grand pour recevoir des vaisseaux marchands très-forts et même de petites frégates. La contrée fournit en abondance tout ce que produit le sol de Tunis; mais à quelque distance de la ville commence le désert, et de là jusqu'à la frontière de Tunis, à l'ouest, on ne rencontre que des hordes de Bédouins. La navigation de la côte (3) n'est pas aussi dangereuse que la représente ordinairement l'ignorance des marins; cependant des bas-fonds s'étendent presque tout le long du rivage, et le courant continuel vers le sud-est, ainsi que les vents du nord et du nord-ouest qui prédominent en automne, en hiver et au printemps, deviennent souvent funestes aux marins, lorsqu'ils n'ont pas une connaissance exacte de la côte. Le danger augmente visiblement à mesure que l'on s'avance à l'est, du côté du golfe de la grande Syrte, et il devient ainsi un obstacle à la prospérité de ce littoral qui, du côté de ce continent, est soumis à un despotisme avilissant, et exposé sans cesse à de nouvelles dévastations.

On compte 30 milles de Tripoli jusqu'au cap de Mesurata (1); cet espace est le plus fréquenté de la côte; au-dessous de Mesurata est un très-bon port, et le village qui l'avoisine est le siége d'un gouverneur très-considéré. La route passe par Lebida (*Leptis-Magna*), où Lucas trouva des ruines très-intéressantes (2), éparses, suivant Blaquière, sur une étendue de 3 milles anglais de longueur et 2 de largeur.

Les caravanes allant de Tripoli à Fezzan, passent par Mesurata; elles font ce détour afin d'éviter les montagnes de Ghouriano qui forment l'extrémité orientale (3) du plateau de l'Atlas, en même temps qu'elles se dégradent dans les basses-terres du Sahara (voy. plus haut, p. 485).

—

CHAPITRE III.

PLATEAU DE BARCA, CYRÉNAÏQUE.

§ 32.

Outre le grand plateau de l'Atlas, situé à l'ouest, l'Afrique septentrionale nous offre encore, à l'est, le plateau de Barca, très-analogue au premier, mais d'une étendue moins considérable. Séparé de l'Atlas par le golfe très-profond et le littoral plan de la grande Syrte, il comprend l'ancienne Cyrénaïque et occupe de nos jours tout l'espace entre les royaumes d'Égypte et de Tripoli. L'Italien Della Cella nous a le premier fait connaître cette contrée autrefois inconnue; avant lui, elle n'avait été visitée par aucun voyageur européen, à l'exception de Le Maire (4) (1704), qui ne nous en apprit que très-peu de chose. Les autres témoins oculaires ne virent ordinairement que quelques endroits de la côte. Della Cella au contraire parcourut tout le pays

(1) Blaquière, I, p. 33-127.—Rich. Tully, Narrative of a ten years Residence at Tripoli. London, 1817, 2e édit., in-4°. —Paul Lucas, in Proceedings of the Association for promoting, etc. London, 1810, II, p. 47-85.—Ali-Bey, Voyage, I, p. 233-244.

(2) Zach, Corresp. astronom., 1819, V, p. 68.

(3) Blaquière, Letters, I, p. 28.

(1) Blaquière, Letters, I, p. 18.

(2) Lucas, in Proceedings, II, p. 66.

(3) Blaquière, Letters, I, p. 18.—Della Cella.

(4) P. Lucas, Voyage. Paris, 1724, II.

et enrichit la géographie d'un grand nombre de faits nouveaux et importans; or, comme, presque tous les anciens documens qu'on aurait pu comparer nous manquent, nous suivrons en tout point la marche de ce voyageur, de l'ouest à l'est, nous contentant d'y ajouter le peu qui nous est parvenu des anciens, et ce que nous ont çà et là rapporté quelques marins. Ç'aurait été un immense avantage pour la science, si les naturalistes et les antiquaires allemands, se dirigeant d'Alexandrie vers l'ouest, eussent pu parvenir jusqu'à Cyrène.

Della Cella (1) qui eut l'occasion de connaître plus exactement que ses prédécesseurs les rapports de l'état tripolitain à l'est, n'évalue qu'à 650,000 le nombre de ses habitans. Tout le littoral, depuis Tripoli jusqu'au golfe de Bomba, à l'est, comprenant, suivant ce voyageur, une étendue de 225 milles géogr. (900 *miglien*), n'a qu'une population de 20 à 30,000 âmes, et l'on ne rencontre, jusqu'à Bengasi et Derna, des habitations fixes, que dans quelques endroits de la côte. Dans les immenses déserts qui entourent la grande Syrte, la sûreté des voyageurs est continuellement menacée; dans l'intérieur du pays, il n'y a plus ni maisons, ni toits; on ne voit que des tentes de Bédouins. L'hospitalité n'est plus aussi exercée par les habitans de ces contrées qu'autrefois, et les voyageurs ne sont sûrs de leur vie et de leurs bagages, qu'entre les limites étroites du rayon que les Bédouins habitent temporairement avec leurs troupeaux.

Il n'est donc pas surprenant que depuis plusieurs siècles, ces contrées n'aient pas été visitées par les Européens. L'expédition que le pacha de Tripoli fut forcé d'entreprendre, en 1819, contre son fils aîné, Mhamet-Karamalli, qui s'était révolté contre lui, conduisit dans l'ancienne Cyrénaïque une armée tripolitaine de 10,000 hommes; Della Cella en faisait partie. Le fils rebelle avait été banni de Tripoli par son père, qui l'envoya, comme gouverneur, dans les provinces de *Bengasi* et de *Derna*, à la frontière orientale du royaume (2). A peine arrivé à sa destination, il se plaça à la tête de la tribu rebelle des *Zoazi-Bédouins*, qui, habitant près de la grande Syrte, se refusaient à payer le tribut à Tripoli. Le second fils du pacha, Bey-Ahmet, fut alors nommé commandant en chef de l'armée contre son frère révolté. Une ordonnance envoyée à tous les chefs bédouins (*schecher*, plur. de *sheick*) du royaume, prescrivait à un certain nombre de Bédouins de se trouver sur la route que prendrait l'armée en se dirigeant de Tripoli vers l'est; les chefs ou schecher devaient se rendre en personne à Tripoli, pour y recevoir le drapeau des mains du pacha lui-même. Les Marabouts ou saints de la résidence et du désert furent partout consultés et leurs demeures visitées en route. L'expédition se dirigea continuellement le long de la côte, jusqu'à la frontière orientale du royaume; le fils rebelle fut chassé et les hordes d'insurgés, partout où elles se montrèrent, furent massacrées ou dispersées. Telles sont les circonstances extérieures qui déterminèrent la marche des découvertes de Della Cella, qui accompagna Bey-Ahmet, en qualité de médecin.

1. *La côte depuis Tripoli jusqu'à la grande Syrte.*—Cette côte est aujourd'hui moins inconnue des Européens qu'elle ne l'était autrefois, et les relations des voyageurs modernes ont, sous plusieurs rapports, complété nos anciennes données géographiques. A une forte journée de marche, au sud de Tripoli, les montagnes de Ghouriano (1) s'élèvent jusqu'à une hauteur absolue d'à peu près 1,500 pieds (500 mètres), se dirigeant dans une grande uniformité vers l'est. Sur leurs sommets sont situés les villages de Ghouriano et de Tavarga, 4 lieues au sud d'Arar ou Orir, où se trouve la citerne de Ptolémée, avec des ruines remarquables (2). Ces villages forment l'apanage du second fils du pacha; l'abondance des dattes et la culture du séné (*cassia senna*) et du safran en constituent la principale richesse. Le littoral jusqu'à Tagiura (32° 53' lat. nord, 31° 1' 16" long. est de l'île de Fer, selon Smith), couvert de bosquets d'oliviers et de palmiers, est arrosé par les wadis, venant de la partie méridionale de la chaîne de montagnes. Les hauteurs en avant de cette chaîne sont de vastes prairies, appelées *turot* (3), qui, si elles étaient cultivées, offriraient aux habitans les plus riches dons de la nature.

Le littoral de Sibi (4), du côté de Lebida, fournit d'excellent vin. Une quantité d'anciens puits

(1) Della Cella, Viaggio da Tripoli di Barberia alle frontiere occidentali dell' Egitto, fatto nel A. 1817, e scritto in Lettere al Sig. D. Viviani, prof. di botanica, etc. Genova A. 1819, in-8°.

(2) Della Cella, Viaggio, p. 20.

(1) Della Cella, Viaggio, p. 29.

(2) Ibid., p. 52.

(3) Ibid., p. 35.

(4) Ibid., p. 38.

taillés dans le granit et recouverts de superbes plateaux de marbre, ainsi que beaucoup de débris de murailles, témoignent de l'ancienne splendeur de cette contrée. Les ruines de Lebida (*Lebda-Grande*, *Leptis-Magna*) sont en partie couvertes de sable; les débris encore visibles aujourd'hui d'édifices somptueux avec des restes de colonnes de granit rouge et des décorations de marbre penthélique et de Paros, proviennent tous, à ce qu'il paraît, des derniers siècles de l'empire romain; car, du temps de Justinien, qui y bâtit quatre églises, la plus grande partie (1) des ruines de l'ancienne ville romaine et sans doute aussi de la ville phénicienne étaient déjà enterrées sous le sable. Le capitaine Smith, qui visita ces ruines, y fit d'importantes observations; il voulut aussi chercher dans la direction du sud, une soi-disant *ville pétrifiée* (2), mais il ne trouva qu'un misérable village, appelé Ghirrza, avec quelques huttes modernes, au 30° 37' 30" lat. nord, 31° 48' 30" long. est de l'île de Fer (3). Dans un fossé gisaient des débris de tombeaux et d'autres édifices d'une architecture grossière; les colonnes étaient sans socles, les bas-reliefs complétement usés; dans le voisinage était une ville sans eau, appelée *Garatilia*, qui paraissait n'avoir été qu'une ancienne station militaire servant de communication avec l'intérieur de la Libye. A quelque distance de là, au sud-est, Smith trouva dans une belle vallée, habitée par des troupes d'antilopes et d'autruches, un obélisque avec cinq tombeaux et plusieurs inscriptions. Ces ruines sont situées tout près de la route des caravanes, de Fezzan à Tripoli; tous les voyageurs venant de l'intérieur les admirent avec étonnement, et la plupart en font des descriptions exagérées et fabuleuses. Ces récits, joints à l'histoire de Nardoun (?), auraient, suivant Smith, donné lieu à la tradition de la *ville pétrifiée*, au sud de Lebida. La renommée de cette ville merveilleuse en a même fait un lieu de pèlerinage; les superstitieux y copient des sentences qu'ils récitent en y ajoutant des prières afin d'obtenir par là le repos des âmes des Musulmans pétrifiés.

A trois lieues à l'est de Lebida, le *Cinifo* ou Wadi-Quaam, torrent rapide, mais souvent desséché, se précipite, par un lit de cailloux, vers la mer, formant des lagunes et des marais près du cap Mesurata (*cap Cephala*), le *Kinyps* (Κίνυψ) d'Hérodote (1); son embouchure est au 32° 33' 25" lat. nord et au 31° 54' 20" long. est de l'île de Fer, d'après Smith. Strabon fait remarquer que, pour mieux communiquer avec l'est, les Carthaginois bâtirent de longues murailles et des ponts par-dessus les marais du fleuve *Cinyphus* (Κίνυπος) (2); Della Cella (3) en vit encore les piliers au même endroit. Hérodote, en nous apprenant que ce fleuve descend des montagnes des Grâces (Χαρίτων), qui, par leurs superbes forêts, contrastent agréablement avec les plaines désertes de la Libye, détermine en même temps (dans les montagnes de Ghouriano) un point important pour les habitations des tribus libyennes dont il parle ailleurs. D'après Della Cella, ces hauteurs n'avoisinent pas immédiatement la côte, comme l'indiquent généralement les cartes, mais sont, au contraire, comme le dit très-bien Hérodote, à 200 stades de la mer; aujourd'hui, comme du temps de l'historien grec, elles se distinguent encore par la beauté et la richesse de leurs forêts. La plaine, à l'est du Cinifo, est d'une fertilité extraordinaire; elle renferme trois grands villages appelés *Slites*, et habités par des Juifs et des Marabouts : ces derniers par leur prestige de sainteté, se sont rendus les maîtres du pays et tiennent les Juifs dans une espèce d'esclavage continuel. Ces villages n'étant pas situés sur les bords de la mer, parce que le sable des dunes rend la côte inhabitable, sont restés jusqu'à ce jour presque inconnus. La plaine est bien arosée, mais elle l'était sans doute encore mieux au temps d'Hérodote. Des débris de murailles, dispersés çà et là, témoignent encore aujourd'hui de son ancienne civilisation et de son immense population. Hérodote compare la fertilité de cette contrée à celle de Babylone, et donne à cette partie qui touche au Cinyps, la préférence sur toutes celles de la Libye, en ajoutant qu'elle rend trois cents pour un (4). Il vante aussi son sol noir et fertile; de nos jours encore, dit Della

(1) Procopius de Ædificiis Justiniani. Venet., 1729, I, VI, p. 472.

(2) Triumvirat de Barbarie, par le P. Pascal Canto. Paris, 1657, p. 454, 473.—Paul Lucas, Voyages. Paris, 1724, 3 vol., II, p. 121.— Mercure de France, mai 1724, p. 258.

(3) Capitaine W.-H. Smyth, dans Zach, Correspond. astronom, 1819, p. 66.

(1) Hérodote, IV, c. 175.

(2) Strabon, XVII, p. 683.

(3) Della Cella, Viaggio, p. 47.

(4) Hérodote, IV, c. 198.

Cella, les palmiers et les oliviers y croissent d'eux-mêmes, sans soin ni culture de la part des indolens indigènes. Le sol fertile s'étend jusqu'à 6 milles, du côté de Mesurata, où le village de *Zautmaggio*, éloigné d'une lieue du cap de Mesurata, se trouve situé au milieu d'un superbe bosquet d'oliviers et de palmiers d'où jaillissent une quantité de fontaines vives. Du côté du nord, cet espace fertile est séparé de la mer par des dunes de sable. Non loin de là, près du cap Cefalo (Κεφαλὴ, selon Strabon) est située la ville de *Mesurata* (1), dont le nom a passé au cap. Jusqu'à ce jour, les cartographes ne sont pas encore parvenus à s'orienter sur cette côte, et les données, d'ailleurs très-exactes des auteurs classiques sur ces contrées, par exemple de Strabon, sont encore inexplicables avec la plupart de nos cartes. La ville de Mesurata, quoique insignifiante par elle-même, est, depuis longtemps, connue comme station des caravanes du Fezzan; mais la communication est souvent interrompue par la tyrannie qu'exercent les Tripolitains, contre les hordes de Bédouins qui habitent ces contrées libyques. A l'est s'étend le domaine de la Grande-Syrte.

2. *Le littoral de la Grande-Syrte* (Syrtis-Magna).—Les trois pointes du cap Mesurata ont engagé Ptolémée à lui donner le nom de *Trierorum promontorium;* c'est là que commence, pour lui, la *Syrtis-Magna* (2). En effet, en venant de l'ouest, la vue embrasse ici, pour la première fois, e vaste golfe de la Syrte, avec ses affreux et monotones déserts (3); c'est un coup d'œil triste et sauvage qui vient frapper tout à coup les regards du voyageur. Une chaîne d'écueils défend aux marins de chercher, à l'abri de ce cap, un refuge contre les tempêtes. Le tombeau d'un Marabout (*Kasr-Hamed*), est la seule marque de terre dans ces parages. Un peu plus à l'est, tous les marins ont soin de se tenir éloignés de ce golfe des naufrages. Le rivage plan et uniforme, empêche de distinguer les distances sur la mer, et c'est ce qui rend la navigation si périlleuse près de ces côtes. Les anciens nous parlent beaucoup des dangers de la Syrte; Strabon surtout, ainsi que Pline et P. Mela mentionnent un flux et reflux qui souvent entraîne la ruine des marins (*Tertius sinus dividitur in geminos duarum Syrtium, vadoso ac reciproco mari diros*) (1); et de là vient sans doute que l'on a dérivé le nom de la Syrte d'un mot grec qui signifie attirer (*a* σύρειν, *trahendo*) (2). Mais Della Cella ne vit aucune trace de ces mouvemens lunaires de flux et reflux, d'ailleurs absolument inconnus dans la Méditerranée; les capitaines Smith et Lauthier (3) n'en font pas non plus mention.

Le nom de Syrte n'est pas seulement restreint au golfe dont nous parlons, mais il comprend encore tout le littoral désert qui l'entoure au sud, et auquel on donne encore aujourd'hui le nom de *Sert*, nom que Della Cella prend pour une appellation indigène du désert (*desertum*); chez les Arabes, il a encore cette signification.

C'est à l'extrémité méridionale de la Syrte, que le vaste désert de Sahara s'approche le plus près de la mer. Il en résulte que les vents du nord, qui prédominent le long de toute la côte septentrionale d'Afrique, surtout les vents d'hiver, venant du nord de l'Italie, se précipitent avec une violence extrême dans ce profond bassin du continent, pour s'équilibrer avec l'atmosphère raréfiée du Sahara. Ces vents du nord soufflant les trois quarts de l'année, refoulent l'eau de la mer vers le sud, et étendent ainsi la mer bien au delà des limites méridionales du golfe, dans l'intérieur des terres. Le rivage inondé se change alors en marais salans, qui, entre les dunes de sable, présentent l'aspect d'une des plus tristes contrées du monde. La répercussion de ces courans, qui a lieu au rivage escarpé de la Pentapole ou du plateau de Barca à l'onest, augmente encore le danger des bas-fonds et a sans doute donné naissance à des fables de la crue et de la décroissance régulière de la mer, que Procope raconte avec tant de détails (4).

A l'entrée occidentale de ce triste littoral de la Syrte habitait la horde barbare des Bédouins Uled-Aly; poursuivant sans relâche leurs brigandages et leurs cruautés, ils furent longtemps la terreur des malheureux marins, jusqu'à ce qu'enfin Sidi-Mohamed parvint à les exterminer. La végétation est presque nulle dans cette contrée;

(1) Della Cella, Viaggio, p. 54.
(2) Ptolémée, IV, c. 3.
(3) Della Cella, Viaggio, p. 61.

(1) Pline, Hist. nat., V, p. 4.
(2) Chr. Cellarius, Notit. Orbis Antiq. Lips, 1706, II, lib. IV, 3, p. 117.
(3) Capitaine Lauthier, Relazione intorno alla Costa occidentale del Golfo della Gran Sidra, del Capo Mesurata sino al 30° 27' 10'' lat. bor., dans Della Cella, p. 214-218.
(4) Procopius de Ædificiis Justiniani. Venet., 1729, l. VI, c. 3, p. 471.

le peu de plantes qu'on trouve isolées ou dispersées çà et là, sont quelques arbustes épineux, des liliacées, des papillonnacées, des labiées, des syngénésistes; les ombelles juteuses ont entièrement disparu (1).

L'armée tripolitaine, dont Della Cella faisait partie, mit plus de quinze jours pour faire le tour du grand golfe de la Syrte. Elle s'était mise en marche le 20 février, et arriva le 10 mars aux ruines de la grande ville, près de Berchichamoura. Ici commence le riche et magnifique plateau de Barca, entièrement séparé des montagnes de Ghouriano par le rivage plan de la Syrte. Comme tous les autres géographes nous abandonnent sur ce terrain, nous ne pouvons mieux faire que de suivre pas à pas les journées de marche du voyageur italien.

A cinq heures de distance de Mesurata, au sud-est, est situé *Arar;* le terrain se compose ici d'un conglomérat de grès et de fragmens de conchyte, dans lequel sont creusés des puits. La pression latérale fait que partout l'eau filtre à travers le sol, à peu près comme dans la Mauritanie, où Pline mentionne déjà le même phénomène (*puteos tamen haud difficiles binorum fermecubitorum inveniunt altitudine*)(2): Della Cella en conclut qu'il doit y avoir sous la terre des eaux stagnantes qui, à en juger par le goût saumâtre de l'eau de puits, ne contiendraient qu'un quart d'eau salée et trois quarts d'eau douce. On remarque sur le rivage des buttes de sable amoncelées par les vents et les flots de la mer et remplies de fragmens de conchyte, surtout de la classe des trochites; elles sont couvertes de spartes et d'une racine filamenteuse, semblable au chiendent, dont les nœuds charnus servent d'aliment aux Bédouins. Le goût de cette plante ressemble à celui du *cyperus esculentus;* les Arabes l'appellent *temeri* (3).

Au delà de Melfa et d'Ouenat-e-Machada, jusqu'à Mineala, à l'est, le pays est parsemé de marais profonds et de lagunes salantes et méphitiques sur une étendue de plusieurs journées de marche. La surface du sol est couverte çà et là de racines entrelacées et de plusieurs espèces de joncs dont les réseaux rendaient le passage très-difficile à la cavalerie. Quelquefois les marais alternaient avec des plaines de sable désertes et brûlantes. La chaleur s'élevait, à l'ombre, jusqu'à 23 degrés de Réaumur, et les effets de mirage égaraient souvent les voyageurs. De grands espaces desséchés étaient couverts comme d'une croûte de neige, d'incrustations de sel craquaient sous les pas des chameaux et des chevaux, et souvent se brisaient sous un poids trop lourd, car elles n'avaient que 3 ou 4 pouces d'épaisseur. Le sable est partout mélangé de débris de coquille. Della Cella ne remarqua nulle part de véritable communication entre la mer et les marais salans qui en sont séparés par des dunes; néanmoins il est hors de doute que ce sont les flots de la mer qui, en pénétrant du nord dans ces basses terres, les rendent si inhabitables. Ce littoral est aussi très-pauvre en plantes et en animaux. Une seule espèce de serpens venimeux doit habiter dans les marais; autour, on apercevait quelques autruches, des gazelles et une petite espèce de taureau sauvage (*tauro selvatico?*) (1), ayant un bouquet noir à la queue. Ces animaux, tous habitans du désert, venaient s'abreuver dans les marais. Les nuées de puces qui habitent dans le sable furent la plus grande plaie de l'armée.

L'armée fit halte dans la contrée qu'on appelle *Lubey*, en un endroit où les meilleures cartes, par exemple celles de l'Afrique par d'Anville, placent un golfe *Zouca*, qui, suivant Della Cella, est tout à fait fabuleux. Lauthier qui alla à la reconnaissance de ces côtes jusqu'au 30° 27' lat. nord, ne le vit pas non plus. Il se pourrait qu'il n'existât qu'en hiver, pendant que soufflent les vents du nord, et qu'il n'apparût que sous la forme de lagunes le reste de l'année. C'est aussi là, sans doute, la contrée où, du temps de Strabon (2), des îles étaient situées dans le golfe de la Syrte. A quatre lieues de ces lagunes, près de Matrau, Della Cella aperçut la première verdure à la distance d'une lieue de la mer; c'étaient de grands espaces couverts de renoncules (*ranuncul. asiaticus D. C?*); bientôt il rencontra aussi des puits avec de l'eau potable, près des steppes de Zaffran, habitées par des pasteurs bédouins. L'armée tripolitaine fit halte en cet endroit, le sixième jour de son entrée dans le pays de la Syrte.

A une heure de distance de Zaffran, à l'est on aperçoit une colonne assez haute et de forme carrée; elle est placée sur un socle de grès dont les inscriptions sur les quatre faces ne sont mal-

(1) Della Cella, p. 63.
(2) Pline, Hist. nat., V, c. 5, éd. Bip.
(3) Della Cella, p. 66.

(1) Della Cella, p. 71.
(2) Strabon, XVII, p. 687, éd. Tzsch.

heureusement plus lisibles. Près de cette colonne, du côté de l'est, sont les ruines d'une ancienne tour, dans un endroit appelé *Elbenia;* après une heure de marche, on en rencontre une seconde analogue à la première; et, après avoir marché encore une heure, une troisième portant également sur ses quatre faces des restes d'anciennes inscriptions méconnaissables aujourd'hui. (Serait-ce peut-être ici l'emplacement d'Aspis qui, suivant Strabon, succédait immédiatement aux marais, et était le meilleur port de la Syrte, ou bien le *Sacomaza-Vicus* de Ptolémée ?). Della Cella pense que c'est le port *Isa* dont parle Lauthier dans son Périple, port qui, ayant une profondeur de 3 à 4 brasses, protège contre tous les vents (1), et que ce marin place à 17 milles marins au sud d'Arar, au 31° 23' 10" lat. nord.

A partir d'Isa, la côte plane et basse s'étend, suivant Lautier, au sud jusqu'au 30° 50' lat. nord et à l'est jusqu'au 21° long. est de Greenw. S'il est vrai que les steppes de Zaffran indiquent l'emplacement de l'ancienne Aspis, l'ancienne tour contigue (συνεχὴς selon Strabon) ne peut être que la tour d'Euphrantas (ὁ Εὐφράντας πύργος) (2), et nous aurions ainsi retrouvé l'ancienne limite entre le domaine des Carthaginois et celui des Cyrénéens, telle qu'elle existait encore, selon Strabon, du temps des Ptolémées qui s'étant rendus maîtres de la Cyrénaïque, avaient reculé jusque-là les limites de leur territoire.

A trois lieues d'Elbenia, Della Cella rencontra les ruines d'une ancienne ville (3) qu'il croit être l'emporium de *Charax*, où se faisait, par contrebande, un commerce considérable de vin, d'opium et de silphium (*assafœtida?*) entre Carthage et Cyrène; la Cyrénaïque était, comme nous l'apprend déjà Hérodote, un pays riche en vin (4). A 3 lieues à l'est des ruines de l'ancienne ville est situé *Eneuwa;* plus loin, on rencontre de nouveau des marais séparés de la mer par des dunes, et derrière ces marais un pays bas, mais couvert de collines et de verdure, que l'on appelle *Nehim;* il est habité par des Bedouins auxquels les Tripolitains enlevèrent des chameaux et des chevaux, leur laissant en échange le bétail fatigué et affamé de l'armée; loin de s'en aigrir, ces malheureux se félicitaient encore de l'honneur que leur avait témoigné le bey en les visitant dans leur désert. Le sol, composé de grès et présentant une surface ondulée depuis Nehim jusqu'à *Scegga* qui en est éloigné de 7 lieues, est couvert de différentes espèces de trèfle, et peuplé de lièvres. De Scegga à *Judia* on ne rencontre que des marais, entre lesquels sont éparses çà et là des dunes de sable (1) et quelques couches de gypse de formation tertiaire, entrecoupées de veines de sel gemme et de soufre; cela nous explique pourquoi le capitaine Lauthier, dans son Périple, trouva le golfe couvert de poudre de soufre qui, sans doute, est ainsi transportée vers le nord par les *sciroccos* ou vents du sud.

La route traverse une quantité de labyrinthes entre les dunes de sable. Les pèlerins de la Mecque, pour ne pas s'égarer dans ces affreuses solitudes, ont dressé des pierres de distance en distance, et tous les pèlerins qui viennent après eux en ajoutent de nouvelles qui servent ainsi de guide à ceux qui n'ont pas une connaissance exacte des localités. Nous rencontrâmes ici, dit Della Cella, des nuées de sauterelles; les Marabouts, les Bédouins et les nègres les regardent comme un mets délicat et les dévoraient avec un empressement sans pareil. Le sol léger et sablonneux de ce labyrinthe est miné par des milliers de taupes, et, par cette raison, très-dangereux pour la cavalerie et les chameaux. Près de Judia, à huit lieues de Scegga, se trouvent dix puits d'eau potable; plus loin, à *Mahiriga* et à *Allabanbasa*, le sol est pierreux jusqu'à *Gerio* qui forme la limite entre les provinces de Tripoli et de Bengasi (2).

On compte neuf heures de marche de Gerio jusqu'à *Mhenal;* ici, tout le pays commence à se couvrir d'un sable rougeâtre et très-fin; à mesure que l'on s'avance au sud, le sol s'élève en dunes toujours plus considérables qui souvent barrent les chemins, et exposent les voyageurs à de grands dangers. Ces dunes forment l'avant-garde la plus septentrionale du Sahara, et Della Cella pense que, par un vent du sud, elles auraient facilement pu enterrer toute l'armée tripolitaine sous leurs masses mobiles. Le 7 mars, la chaleur devint presque insupportable. De Mhenal on arrive, après sept heures de marche, à *Barga*, extrémité de l'angle intérieur du grand golfe de la Syrte par 30° 7' 10" lat. nord, d'après la carte d'Arrowsmith). L'armée qui, jus-

(1) Lauthier, Relat., p. 215.
(2) Strabon, p. 688, éd. Tsch.
(3) Della Cella, p. 80.
(4) Hérodote, IV, c. 199.

(1) Della Cella, Viaggio, p. 83.
(2) Ibid., p. 88.

que-là, s'était toujours dirigée vers le sud, tourna maintenant à l'est et au nord. Della Cella ne vit pas d'autre golfe s'avançant au sud, et ne rencontra pas non plus le fleuve Triton, dont parle Pline (1). Au sud, aussi loin que portait la vue, on n'apercevait pas la moindre trace de montagnes (2) qui, en correspondant avec le Ghourian, eussent pu réunir le plateau de l'Atlas au plateau oriental de Barca. Un vaste enfoncement, un bassin très-profond semble au contraire se prolonger dans l'intérieur du Sahara, et pourrait bien être le Delta d'un ancien fleuve Triton qui, depuis longtemps, aurait cessé de couler. Les vents du nord qui soufflent avec violence et sans discontinuer dans ces contrées empêchent seuls l'empiétement des sables mouvans et rougeâtres du Sahara. Ces sables se montrent ici, près de la côte, avec le même caractère qu'au centre du grand désert. Les vents ardens du sud soulèvent continuellement des nuages d'un sable rouge qui, à chaque instant, changent la surface du désert. Hérodote rapporte à ce sujet l'histoire de l'expédition des Psylles, qui habitaient à l'extrémité de l'angle intérieur de la Syrte. Voyant que leurs bassins se desséchaient, ils se mirent en campagne contre leur ennemi mortel, le vent du sud (νότος) (3); mais ils furent ensevelis sous les sables. Ce récit, quoique enveloppé du manteau de la fable, décèle une connaissance profonde de la nature géographique du pays de la Syrte. Il est probable que ces Psylles, se trouvant dans une position désespérée, émigrèrent dans le pays des Garamantes (le Fezzan), et périrent pendant l'émigration; ce qu'il y a de certain, c'est que, déjà, avant Hérodote, leur pays, voisin de la Syrte, avait été conquis par les Nasamons. Strabon place à l'extrémité la plus saillante du golfe le fort d'*Automala*, dont Della Cella ne trouva plus aucune trace; il cite en outre tout près de là les autels des frères Philæni (Φιλαίνων Βωμοί). Suivant Pline, ce ne sont que des collines de sable (*ad Philænorum aras: ex arena sunt eæ*) (4). Les Carthaginois s'y faisaient enterrer vifs pour étendre les limites de leur patrie.

A deux lieues au nord-est de Barga est situé, au pied d'une colline de sable, un grand marais couvert de roseaux et appelé *Haen-Agan;* c'est le plus oriental et le dernier qu'on rencontre dans cette affreuse région des sables; un sol accidenté, couvert de fleurs et de verdure, conduit de là à Murate (1), qui n'en est éloigné que de six heures de marche.

Murate est une station précieuse pour les caravanes et les pèlerins qui voyagent sur les bords de la Syrte; ils y retrouvent pour la première fois de l'eau potable dans huit ou neuf puits taillés dans le calcaire; ces roches, disposées en énormes couches, semblent être ici les premières marches du plateau de Barca, situé à l'est, et composé de calcaire. A Murate, deux routes différentes s'ouvrent aux voyageurs; l'une conduisant, le long de la côte jusqu'à Bengasi; l'autre traversant l'intérieur et conduisant, par le pays de Barca, à la mer, près de Derne.

De Murate nous arrivâmes, dit Della Cella, en trois heures, à *Kasr-Aduchni* (2), où sont de superbes ruines; un château, de forme circulaire, taillé entièrement dans le roc et entouré d'un fossé, fait un effet admirable. Des débris d'une superbe route pavée conduisent au bas d'une colline dont l'aspect est très-pittoresque. Della Cella vit à l'entrée du château des sculptures et des inscriptions taillées dans la pierre, mais dont les caractères lui étaient étrangers et inconnus; les murailles étaient faites de grès coquillier, le même qui sert de base à l'ancien château.

Jusqu'à *Berchichamera*, le voyageur aperçut, pendant la journée du 10 mars, encore deux autres châteaux en ruines, situés tout près de la route, et ressemblant parfaitement à celui de Kasr-Aduchni. Plus loin, sur un espace de sept heures de chemin, le nombre de ces ruines augmente dans une proportion extraordinaire. Les murs de quelques-uns ont un contour de plus de 400 pas (3). Berchichamera est le nom qu'on donne aux ruines d'une ville autrefois très-vaste, au milieu de laquelle l'armée dressa son camp. Partout on remarquait des restes de l'ancien pavé; d'énormes blocs cubes étaient dispersés çà et là; et, de distance en distance, on rencontrait des puits taillés dans le roc et d'autres traces d'une ville autrefois très-peuplée, et maintenant aride et déserte, sans habitans, quoique située dans une plaine fertile et verdoyante qui s'étend au loin au nord et au sud.

(1) Pline, Hist. nat., V, c. 4.
(2) Della Cella, Viaggio, p. 91.
(3) Hérodote, IV, c. 173.
(4) Pline, Hist. nat., V, c. 4.

(1) Della Cella, p. 95.
(2) Ibid., p. 97.
(3) Ibid., p. 98.

A l'est, la plaine s'élève peu à peu en un pays de montagnes qui se perd au sud-est dans un horizon lointain.

C'est ici que commence, avec les plaines fertiles et riches en pâturages d'Ericab, le plateau renommé de Barca, le pays de montagnes riche et peuplé de la Cyrénaïque. Les chefs des différentes tribus vinrent jusqu'à Murate à la rencontre du chef de Tripoli. Celui-ci, lorsqu'il visite pour la première fois ce pays limitrophe en qualité de pacha de Tripoli, prélève, suivant un ancien usage qui s'est changé en droit, un tribut sur les troupeaux et les biens de chaque tribu (*Tributo del Bernusso*).

3. *Le plateau de Barca près de Labiar et la côte occidentale depuis l'intérieur de la Grande-Syrte jusqu'au cap Ras-Sem.* — Une contrée nouvelle commence avec les brillantes prairies d'Ericab : c'est la célèbre Cyrénaïque, qui, suivant l'opinion générale de tous les auteurs anciens, se prolongeait à l'ouest jusqu'à la Grande-Syrte. A l'est, son domaine n'était pas aussi exactement déterminé : les uns, suivant Ptolémée, l'étendent jusqu'à la *Chersonesus-Magna*, près de Darnis; les autres, jusqu'à *Catabathmos*, suivant Pline et Strabon (1). Toute la nature change de face dès qu'on entre dans ce merveilleux pays. A l'est de la plaine, on découvre les premières hauteurs *formant le bord occidental d'un plateau* (*il ciglio di una spianeta*) (2) qui s'élève à une hauteur moyenne d'à peu près 1,500 pieds (500 mètres) au-dessus du niveau de la mer, et est baigné des trois côtés par la mer, à l'ouest, au nord et à l'est. S'étendant ainsi comme une presqu'île allongée à l'extrémité de l'Afrique, il se dégrade en arides escarpemens vers la Méditerranée, et forme au nord le cap Ras-Sem.

Près de ce bord occidental commence le territoire de Bengasi qui a reçu son nom du port Bengasi, situé à l'ouest du cap Ras-Sem. Les premières troupes auxilisires de Bengasi joignirent l'armée du pacha dans les plaines d'Ericab.

En gravissant la première colline qui s'élève de la plaine, une ravissante contrée se déroule aux yeux des voyageurs; Della Cella fut étonné, en découvrant tout à coup dans les flancs de la montagne, un édifice taillé dans le roc; mais bientôt il s'aperçut que toute la montagne était garnie d'une quantité de monumens semblables, dont le style rappelle les sculptures égyptiennes. Au lieu d'hiéroglyphes, elles étaient couvertes d'inscriptions dont les caractères lui étaient inconnus. A deux journées de là, à l'est, est situé *Labiar* (1) dans une riche et belle contrée qui se distingue par un grand nombre de puits d'une construction antique, creusés dans le roc, et dont plusieurs ont jusqu'à 100 pieds de profondeur. Les éminences sont couvertes d'une espèce de thouja (*juniperus phœnic.* Della Cella) qui caractérise, par son feuillage foncé, tout l'intérieur de la Cyrénaïque, et est, d'après l'opinion du voyageur, le *Magierin circe* de Pline. L'air est pur et agréable sur ces hauteurs ombragées de Labiar, et bien qu'entourées des déserts brûlans, elles sont à l'abri de leur funeste influence; tout le pays est habité par des Bédouins qui, vivant isolés des autres peuples et dans une grande solitude selon l'usage patriarcal, ne connaissent d'autres richesses que leurs troupeaux. Le bey invita tous les chefs de Bédouins à former son cortége, et étala lui-même une pompe et un luxe extraordinaire, donnant tous les jours des fêtes, des combats, des chasses, des tournois, etc. Les Bédouins de ce plateau, près de Labiar, sont maigres et d'une taille élancée; la couleur de leur peau et de leur visage est bronzée, tirant sur le jaune, ce qui contraste fortement avec la blancheur extraordinaire de leurs dents. Les femmes sont laides; les hommes ont le regard très-animé; les deux sexes se couvrent le menton, les bras et les jambes d'arabesques noires qu'ils entatouent. Les femmes se teignent les ongles en jaune (avec la *lawsonia inermis?*), les lèvres inférieures en noir avec de l'antimoine; elles portent des anneaux d'argent aux bras et aux pieds, et en attachent souvent jusqu'à quatre aux oreilles; les enfans mâles portent au nez des anneaux d'or avec des verroteries. Les hommes passent en vrais nomades leur vie entière dans l'oisiveté; tantôt étendus sur le gazon, tantôt assis, ils mâchent continuellement du tabac et du natron; ils s'occupent peu de la chasse et ne connaissent, à proprement parler, que la chasse aux autruches. Les femmes tissent des étoffes de laine grossières (*baraccani*). Leur principale richesse consiste dans leurs troupeaux; les consuls anglais de Malte, de Bengasi et des côtes environnantes viennent jusque dans leurs contrées acheter des bœufs pour approvisionner les

(1) Cellarius, Geogr. ant., II, lib. IV, c. 2, p. 108.
(2) Della Cella, p. 99.

(1) Della Cella, p. 103.

flottes qui stationnent dans la Méditerranée (1).

Della Cella mentionne à Labiar deux chemins qui, de là, traversent la Cyrénaïque; le premier longeant la côte, conduit à Ras-Sem par Bengasi et le cap nord de la Cyrénaïque; le second, traversant le plateau, se dirige sur Cyrène vers le nord-est. L'armée du bey suivit d'abord ce dernier. Cependant, afin de nous écarter moins de l'ordre géographique, nous examinerons d'abord le premier.

Chemin littoral conduisant de Labiar par Bengasi au cap Ras-Sem.

Au nord de Lablar, on aperçoit tout à coup, des hauteurs du chemin, toute la vaste surface de la Méditerranée (2). Le plateau s'abaisse graduellement et insensiblement à l'ouest, tandis qu'à l'est, il s'élève à des hauteurs très-considérables. Cette pente nord-ouest du plateau est moins exposée aux vents brûlans du sud, et la chaleur y est continuellement tempérée par les vents frais du nord; aussi, moyennant quelques soins et un peu de travail, on pourrait bientôt la voir se couvrir d'arbres fruitiers, de forêts d'oliviers et de vignes; la plaine littorale, si fertile, se changerait facilement en riches campagnes, et pourrait, de cette manière, redevenir de nouveau des *jardins* d'*Hespérides*, comme ceux qui, dans l'antiquité, ornaient le bord oriental du grand golfe. Le nom d'Hespéride ou de *jardins hespériques* passe pour très-ancien; il est déjà donné à ce littoral bien avant que la ville de Bérenice, près de Bengasi, n'eût reçu son nom des Ptolémées. Nous trouvons Εσπέριδες dans Scylax, λιμὴν Εσπεριδῶν dans Strabon. Pline s'exprime ainsi : *Berenice in Syrtis extimo cornu est, quondam vocata Hesperidum* (3). Della Cella a trouvé les descriptions que nous ont données de ce littoral Scylax et surtout Callimaque qui y était né, parfaitement exactes et conformes à la vérité.

Toute la côte, jusqu'à Bengasi situé au nord-ouest de Labiar suivant nos cartes, présente de nombreuses traces d'une ancienne population (4): partout se trouvent des puits taillés dans le roc et donnant une eau excellente; quelques-uns ont plus de 100 pieds de profondeur. On rencontre aussi d'anciens bassins, des restes d'aqueduc et de fréquens débris d'anciennes routes qui probablement, conduisaient jadis de l'intérieur du pays aux différens endroits de la côte occidentale. Le capitaine Lauthier nous a indiqué quelques points de cette côte avec plus d'exactitude que nous ne les connaissons ordinairement. La station la plus méridionale connue (1), sur la côte est du golfe de la Grande-Syrte, est par les 30° 55' 26" lat. nord. Au nord de là, est situé, vers l'intérieur du golfe de Carcora, un puits très-profond, connu de tous les marins de la côte, qui viennent des contrées desséchées de l'ouest. On y descend par des escaliers, et, de dix degrés en dix degrés, on y trouve des inscriptions; le capitaine Lauthier employa, au mois de septembre, une corde de 83 brasses, ou aunes italiennes, pour toucher l'eau. Le port de *Carcora* (31° 17' 6" lat. nord) ayant une étendue de 2 milles marins et partout cinq brasses de profondeur, est placé, sur toutes les cartes, 6 milles marins trop au nord. La côte, au nord de ce port se compose d'un sable de dunes blanc, sur une étendue de 15 milles marins, jusqu'au port de Tajouni (31° 58' lat. nord), où, suivant Lauthier, des vaisseaux très-considérables peuvent trouver une rade ouverte et sûre, et un bon ancrage. A 5 milles marins de là, au nord, se trouve le port de Bengasi par 31° 13' 5" lat. nord (2). Les écueils parsemés à l'entour en rendent l'entrée des plus pénibles pour les bâtimens tant soit peu considérables; aussi tous les vaisseaux se font-ils accompagner par un pilote. Pour les petits bâtimens, ce port est un abri très-sûr : il paraît qu'il était plus abordable il y a un siècle que de nos jours (3).

Le golfe, sur lequel est construit Bengasi, est ouvert vers le nord; à côté de la ville, est un étang correspondant avec la mer par un canal, et d'un accès facile pour de petites barques; on y rencontre de nos jours des troupes d'oiseaux aquatiques, surtout des flamingos rouges. S'il est vrai que Bengasi soit l'ancienne Bérénice, comme semblent le prouver les anciennes ruines sur lesquelles est bâtie la nouvelle ville, cet étang serait nécessairement le lac Tritonien (4) dont parle Strabon, et dans lequel était située l'île

(1) Della Cella, p. 214.
(2) Ibid., p. 179.
(3) Plinius, Hist. nat., V, c. 5.
(4) Della Cella, p. 182.

(1) Capitaine Lauthier, Relazione, p. 221.
(2) Lauthier, Relazione, p. 219.
(3) Le Maire, Mémoire d'un Voyage dans les montagnes de Derne, dans Paul Lucas, Voyage dans l'Asie mineure et en Afrique. Amst., 1714, II, p. 95.
(4) Strabon, XXVII, p. 690, éd. Tzsch.

d'*Aphrodite*. Mais il n'existe plus aucune trace d'un fleuve *Latona*, qui avait jadis ici son embouchure; c'était probablement un wadi n'ayant de l'eau que dans une saison de l'année; car de Bengasi jusqu'au cap Ras-Sem (*Phycus Promont.*), il est impossible de trouver le moindre vestige d'une rivière quelconque.

Les plaines qui entourent Bengasi sont pour la plupart incultes; çà et là on rencontre des champs d'orge et quelques palmiers; les dunes, près du rivage, sont le jouet continuel des vents. La ville entière est située entre de superbes ruines que les habitans actuels démolissent de jour en jour davantage pour en construire leurs misérables cabanes. Le Maire, qui parcourut cette contrée en 1706, nous apprend que la plupart de ces chétives habitations (à peu près 1,000) sont en murs d'argile; les toits sont couverts d'algues que la saison des pluies enlève chaque année. Le château du bey de Bengasi, muni de neuf canons, est dans un aussi mauvais état que le reste de la ville, et pourrait facilement s'écrouler au premier coup de canon tiré d'un vaisseau de guerre européen.

Bengasi, aujourd'hui siége d'un bey, compte à peu près 5,000 habitans; mais on ne peut pas dire que ce soit là une population fixe. Il n'y a pas longtemps qu'une horde de Bédouins envahit subitement la ville, prit possession des maisons, et en expulsa les véritables propriétaires: le bey s'en inquiéta fort peu, attendu que les nouveaux venus payaient leur tribut aussi bien que leurs prédécesseurs, et que l'occasion lui était donnée par là de prélever le même tribut deux fois dans la même année. Les juifs qui composent la moitié de la population sont les seuls industriels; mais ils ont à peine le droit de posséder une maison, et sont l'objet de l'oppression et du mépris continuels des mahométans; le commerce lucratif de ce pays peut seul leur faire supporter leur pénible condition. Les nombreuses tribus arabes de la Cyrénaïque transportent à Bengasi leur superflu de bétail, de laine, de miel et de plumes d'autruche qu'ils échangent contre des armes à feu, de la poudre et des étoffes. Les plumes d'autruche surtout sont un article de commerce très-important; les juifs les achètent des Bédouins, de première main, et paient annuellement au pacha une somme très-considérable pour se conserver le monopole de ce commerce.

Cette ville, en tout temps, pourrait jouir de la plus grande aisance, si le commerce et la propriété y trouvaient quelque sécurité; elle était dans un état très-florissant, lorsqu'au treizième siècle, les Génois y étaient en possession du grand commerce.

On peut admettre que déjà, bien anciennement, une grande partie des antiquités de Bengasi furent transportées à Gènes et dans d'autres villes commerciales de l'Italie. Pendant son séjour dans cette ville, en 1705, Le Maire fit ouvrir plus de deux cents tombeaux qui entourent la ville sur un circuit de plus d'une lieue; il trouva, dans plusieurs de ces tombeaux taillés dans le roc, de magnifiques urnes, dont une entre autres était ornée de peintures, et avait deux pieds de haut et un pied et demi de large (1); de plus, un grand nombre d'autres vases contenant des cendres et fermées avec des ossemens de morts et des plaques de cuivre, de grands sarcophages ornés de bas-reliefs, etc. Dans les bosquets qui avoisinent la ville se trouvent, suivant Le Maire, les ruines de trois ou quatre villes détruites; il rassembla lui-même une quantité de monnaies en métal, parmi lesquelles il s'en trouvait quelques-unes d'or et d'argent. Della Cella nous dit également que cette contrée est remplie de monumens d'art de toute espèce, et que l'on trouve même souvent dans les décombres de la ville des pièces d'or et d'argent, mais surtout beaucoup de camées que les Cyrénéens, à ce qu'il paraît, savaient travailler avec beaucoup d'habileté. Le vice-consul anglais, M. Rossoni, possède une collection remarquable de monnaies et autres objets d'arts trouvés en partie à Bengasi, ou rassemblés par les Bédouins dans différentes contrées de la Cyrénaïque. Della Cella remarqua que, parmi les nombreuses têtes gravées tant sur les pierres précieuses que sur les monnaies, il n'y avait pas une figure africaine; toutes les physionomies étaient européennes. Les Anglais de l'île de Malte ont fait de Bengasi, dans ces derniers temps, un port très-fréquenté (2); il en sort encore de nos jours un grand nombre de vaisseaux chargés des produits du pays qu'ils transportent dans les ports de Malte, de Tripoli, de Venise, de Leghorn et de Marseille. Au nord de Bengasi, le long de la côte, jusqu'au cap Ras-Sem, on trouve, sur un espace à proportion très-petit, une quantité de ruines d'anciennes villes.

A une distance de quatre heures de marche,

(1) Le Maire, Mémoire d'un Voyage, dans Paul Lucas, II, p. 98.

(2) Blaquière, Letters, I, p. 7.—Ali-Bey, Voyage, I, p. 242.

on rencontre les ruines de *Zeiana*, et, deux lieues plus loin, l'emplacement d'*Adriana*, où l'empereur Adrien fit, dit-on, élever une ville à laquelle il donna son nom. Maintenant cette contrée n'est qu'une plaine déserte, le séjour des troupes de gazelles et de nombreuses bandes de perdrix et de pigeons sauvages, jusqu'à *Berzes*, endroit connu par ses nombreux puits.

A trois heures de marche, au nord de Berzes, est situé TOCHIRA (1). On ne peut meconnaltre dans ce nom celui de l'antique *Teuchira*, qui, sous les Ptolémées, reçut le nom d'*Arsinoé*. Une plaine de trois quarts de lieue d'étendue, entourée comme un château d'une énorme muraille, carrée et garnie de tours rondes à ses angles, se présente ici sur la pente occidentale des montagnes; le voyageur, en l'examinant attentivement, reconnait bientôt, dans cette ceinture murée, la muraille de l'ancienne ville; un des flancs du carré fait face à la mer et produit ainsi un effet merveilleux et grandiose. La colline entière, sur laquelle est située la ville, fut sous-minée près des murs, par les anciens habitans qui y plaçaient leurs catacombes ou sépulcres de pierre; l'intérieur de la ville présente un grand amas de ruines d'où l'on voit s'élever un monument carré, construit de blocs cubes d'une dimension colossale; chacun des blocs porte une inscription entourée d'une guirlande de lauriers; à côté sont les ruines d'un temple de Bacchus, décoré d'ornement d'architecture, représentant des feuilles de vigne et des grappes de raisin. Les murs sont tapissés d'inscriptions grecques, comme si les annales de la ville avaient été continuellement exposées en public; malheureusement les murs sont ici d'un calcaire sableux, qui s'effleurit beaucoup plus facilement que celui qu'on trouve plus loin à l'est. Les édifices et monumens funéraires de Tochira, tels qu'ils existent de nos jours, sont construits absolument dans le même style que ceux de Cyrène : Hérodote nous apprend que ces deux villes avaient les mêmes lois.

De Tochira on arrive en six heures de marche, le long du rivage montueux, à *Toléméta*, l'ancienne *Ptolémaïs;* à l'extrémité E. de la plaine qui y conduit se trouve une tour de forme carrée, éloignée de Toléméta seulement de 2 lieues. Toléméta, ou l'ancienne Ptolémaïs, est située, en partie dans la plaine, en partie sur la terrasse qui, des montagnes cyrénaïques à l'est, se dégrade vers la mer à l'ouest. Les ruines de cette ville sont éparses sur un circuit de plus d'une lieue et ont, selon l'opinion de Della Cella, un caractère plus imposant que toutes les autres ruines de la Cyrénaïque. La tour quadrangulaire est un superbe mausolée élevé sans doute en l'honneur d'un des Ptolémées; il est supporté par une énorme base de forme carrée et taillée dans les flancs de la montagne sur laquelle s'élève la tour colossale. L'entrée est triangulaire, et dans l'intérieur sont pratiquées différentes galeries pour y recevoir les morts. Les tombeaux des habitans de Ptolémaïs sont absolument bâtis de la même manière que ceux des Cyrénéens, et on les trouve, de nos jours, épars entre les ruines de la ville. Della Cella en compta jusqu'à 4,000. Au milieu de la ville sont encore debout, sur un pavé de mosaïque, plusieurs colonnes colossales; sous le parquet on remarque un souterrain, avec neuf longs corridors séparés par d'épaisses murailles et recevant leur lumière d'en haut. Un caractère essentiel de l'architecture de la Cyrénaïque c'est que le style grec parait y reposer sur des bases égyptiennes; dans l'ancienne Ptolémaïs, au contraire, le style égyptien est, selon l'opinion de Della Cella, beaucoup plus général, quoique moins parfait : c'est l'ancien style colossal, avec ses masses lourdes et ses énormes murailles.

Strabon et Pline nous assurent que Ptolémaïs s'appelait autrefois *Barce*. Elle reçut le nom de *Ptolémaïs*, sans doute de Ptolémée-Phiscon (VII), qui établit sa résidence à Cyrénaïs, lorsque son frère Philometor régnait en Égypte.

Suivant Ptolémée, Ptolémaïs et Barce auraient été deux villes différentes, ce que Scylax explique en disant que cet auteur n'a voulu désigner, sous le nom de Ptolémaïs, que le port de l'ancienne Barce. Cette ville, l'origine des célèbres Barcéens, était une colonie cyrénéenne, fondée, après l'an 554 avant J.-C., sous le roi Arcésilaüs II; mais Hérodote nous apprend qu'elle fut détruite bientôt après, par le gouverneur persan Aryandès, lorsque Cambyse eut conquis l'Égypte (1). Il paraît que la ville était encore debout du temps d'Hérodote; quant à son existence actuelle, on ne peut guère en parler (2), à moins que des découvertes nou-

(1) Della Cella, p. 198.

(1) Beck, Allgemeine Weltgeschichte, I, p. 684.—Schlosser, Weltgeschichte, I, p. 24.

(2) Voyez J.-P. Thrige, Historia Cyrenes, Havniæ, 1819, in-8°, Comment., p. 159, § 41.

velles ne viennent confirmer ou détruire les anciennes hypothèses. Della Cella croit cependant l'avoir trouvée à 2 lieues au sud du port, dans les montagnes, près d'un endroit appelé *Merge*, où sont des tombeaux, des restes de murailles et des puits très-profonds qui donnent une eau excellente. La situation de cette contrée est solitaire, sauvage et ressemble au plateau de la Cyrénaïque : il paraît que c'est elle qui a donné à tout le pays de montagnes le nom de *Barca*.

Toléméta est la dernière des villes bâties par les anciens, sur la pente escarpée de ce bord littoral; plus loin, au nord-est, la plaine disparaît entièrement, la côte s'élève rapide jusqu'aux plus hauts sommets, et, à partir du cap septentrional du plateau, du cap Ras-Sem (*Promontor. Phycus*), devient tout à fait inabordable du côté de la mer; à l'est de ce cap s'étend la côte septentrionale, près de laquelle est située Cyrène.

Chemin de Labiar par le plateau de Barca, à Grenne (ou la Cyrène des anciens).

Nous avons vu plus haut qu'en entrant dans le plateau de Barca, on rencontre un second chemin conduisant à Cyrène, à travers le pays de montagnes et non pas, comme l'autre, le long de la côte; l'armée tripolitaine le prit d'abord, afin de poursuivre les rebelles jusqu'à la frontière orientale du royaume, en faisant le moins de chemin possible. Tout l'aspect grandiose et sublime de cette contrée élevée du plateau de Barca se dévoile ici aux yeux des voyageurs. Partout les sommets des montagnes étaient couronnés de forêts de *Toujas* et empreints d'une majestueuse antiquité. De Labiar, un chemin de quatre heures conduit, par-dessus des hauteurs et des vallées, aux ruines d'un château appelé *Elbenia* (1). Cet édifice, de forme quadrangulaire et entouré de fossés creusés dans le roc, a 58 pieds de longueur; ses murs sont couverts d'inscriptions écrites en caractères étrangers, et la plaine boisée qui l'entoure est habitée par des bandes de perdrix et de pigeons sauvages (*alchata*), dont le vol bruyant interrompt à chaque instant le silence et la solitude des forêts. Pendant plusieurs journées de marche on rencontre, à chaque instant, d'agréables vallées tout à fait semblables, couvertes de prairies, de pâturages, de puits et de sources; elles étaient séparées par des collines fertiles où erraient les Bédouins avec leurs troupeaux, et, pour ainsi dire, à chaque pas on rencontrait des ruines qui témoignaient de la puissance et de la richesse des anciens Cyrénéens. Il n'est aucune cime de montagne qui ne soit couronnée de ruines d'un vieux château ou d'un fort, aucun fort qui ne soit entouré de fossés creusés dans le roc et de constructions remarquables, pratiquées dans l'intérieur de la montagne. Plus l'on s'approche de l'ancienne Cyrène, plus le caractère des ruines devient grandiose et imposant.

A *Zardez* (1), qui est à 7 lieues d'Elbenia, on aperçoit, pour la première fois, ces énormes pilastres qui, dans l'intérieur des rochers, se présentent encore comme les soutiens de vastes appartemens taillés dans le roc. A *Scire*, qui est à 11 lieues de marche de Zardez, on est frappé d'étonnement en voyant cette quantité d'appartemens taillés dans une masse de rochers qui remplit toute une montagne. Della Cella en compta jusqu'à 200 à une lieue de là, à *Slanta;* ce qui suppose un travail immense, car le grès coquillier tendre qui compose les couches inférieures des premières éminences à l'entrée des montagnes de Cyrénaïque, a disparu, et tout le noyau du plateau de Barca devient un calcaire compact et très-dur, ressemblant à du marbre à grain fin. Il est jaunâtre et de formation secondaire; souvent même, c'est de la chaux granulaire, semblable au travertin; exposé à l'oxydation de l'air, il prend, comme celui-ci, une couleur de rouille très-brillante; il contient beaucoup de pétrifications et sert aux constructions dans toute la Cyrénaïque.

Il faut que les alentours de ces éminences aient été autrefois très-peuplés, car, pendant plusieurs heures, l'armée ne fit que traverser des ruines qui paraissaient être celles d'une seule ville détruite depuis bien des siècles. Les oliviers croissent ici d'eux-mêmes et couvrent de leurs forêts de vastes régions, sans que jamais les Bédouins en fassent le moindre usage. Une superstition fait qu'ils empêchent même les étrangers d'en cueillir les fruits. Sans cet inconvénient, l'exploitation seule des forêts d'oliviers suffirait pour offrir d'immenses bénéfices aux spéculateurs européens. On rencontre aussi, dans cette région, de gigantesques

(1) Della Cella, Viaggio, p. 116.

(1) Della Cella, p. 117.

figuiers, des pistachiers, des poiriers sauvages, et tout y porte le caractère de la plus grande fertilité. N'est-il pas étonnant que ce pays remarquable soit resté aussi longtemps étranger aux Européens, qu'il ait même fallu le découvrir une seconde fois, après qu'il eût été tour à tour possédé et exploité par les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Égyptiens et les Romains?

Une colonie européenne qui voudrait s'établir sur ce plateau serait garantie contre toute attaque, par les parages dangereux de la Syrte, à l'ouest; par la côte escarpée, au nord, et par le désert de Sahara, au sud; du côté de l'Égypte, le désert de Barca suffirait pour effrayer tout ennemi, et le petit nombre d'abordages, comme à Tajouni et Apollonia, seraient faciles à défendre, étant déjà fortifiés par la nature. L'olivier, le dattier et la vigne fourniraient les principaux produits; les Bédouins devraient continuer à être des tribus libres, telles que les décrivit autrefois Hérodote; ils fourniraient les bestiaux, la viande, le beurre, la laine et les produits de la chasse. Les anciennes villes de la Pentapole (Bérénice, Arsinoé, Ptolémaïs, Apollonia, Cyrène) brilleraient alors d'une nouvelle splendeur.

Dans la contrée de Slanta est situé le tombeau d'un célèbre Marabout appelé Sidy-Mohammed-Emeri-al-Ghegbem (1). Le bey fit tuer un bœuf en son honneur et arroser la terre de sang. Un sentier de montagnes, très-élevé, conduit d'ici, à l'est, par-dessus le plateau, et ne commence à s'incliner vers la mer, qu'à Derns. On parcourt ainsi, par cette pente étroite, les montagnes les plus pittoresques, jusqu'à *Spaghe*, où toutes les cimes se couvrent de nouveau d'édifices et de tombeaux d'un aspect imposant et sublime, et où des sources vives jaillissent des rochers, les premières que Della Cella vit en Afrique. Les montagnes sont couvertes d'une quantité d'herbes inconnues en Europe, et parmi lesquelles il y en a de très-vénéneuses; car, à peine arrivés dans cette région, une partie des chevaux tombèrent malades et moururent; on attribua ce désastre à l'effet d'une plante que les Arabes appellent *koinon*, et que Della Cella prend pour le célèbre *silphium* des Cyrénéens (2), d'autres pour l'*assa fœtida;* cette dernière opinion est fortement combattue par Thrige.

De Spaghe, le chemin conduit à *Slughe*, qui n'est plus qu'à 3 lieues de distance de la ville de Cyrène; on y remarque déjà des ruines très-considérables, dont le nombre augmente à mesure que l'on s'approche de l'ancienne capitale; bientôt l'on ne voit plus que des débris d'anciens édifices, de vieux châteaux, des sarcophages, des tombeaux. Della Cella avait d'abord cru voir, dans ces châteaux, les habitations des riches d'autrefois; mais les trouvant tout à coup en si grand nombre, il les prit pour des forts et des asiles qui auraient servi à la défense du pays. Tout le chemin de Slughe à Cyrène est couvert de madréporites détachés, qu'on trouve épars sur un sol calcaire et qui ne peuvent être qu'un ancien dépôt de la mer, bien qu'ils se montrent quelquefois à une hauteur très-considérable, comme, entre autres, à plusieurs endroits du plateau de Barca. A une lieue de l'ancienne Cyrène, au sud, sont situées, sur une étendue d'une demi-lieue, des ruines très-grandioses (1), entourées de montagnes dont les flancs étaient remplis de sarcophages. Le charmant oléandre (le *Safsaf* des Bédouins, *nerium oleander*) en pleine floraison à cette époque (c'était au mois de mai) formait de magnifiques buissons au milieu desquels se cachaient les débris de l'antique splendeur. Un grand aqueduc, venant de l'est, à moitié taillé dans le roc, à moitié bâti sur des arches, et visible de très-loin, s'étend d'ici vers Cyrène. Ses murs sont construits de superbes blocs cubiques; chaque cube porte sur sa surface intérieure une lettre d'un alphabet inconnu, et les lettres, à leur tour, forment entre elles des séries régulières, qui se renouvelaient à chaque nouvelle rangée de cubes. Ces inscriptions, ainsi que tant d'autres qu'on trouve éparses dans cette contrée, appartiennent, dit-on, à un ancien alphabet entièrement perdu de nos jours. Serait-ce peut-être l'écriture libyque des habitans primitifs, qui, comme il paraît, ne reçurent pas la colonie des Grecs, fondée l'an 631 avant J.-C., avec autant d'empressement que ceux-ci voudraient bien nous le faire croire? On remarque, parmi les ruines, une quantité de canaux et de bassins alimentés, sans doute, par le grand aqueduc. A l'ouest sont encore debout, et bien conservés, les murs d'un petit temple quadrangulaire dont

(1) Della Cella, p. 119.

(2) Della Cella, p. 127.—Thrige, Historic. Cyrenes., p. 238-257.

(1) Della Cella, Viaggio, p. 136.

l'entrée est ornée de colonnes corinthiennes cannelées, et de bas-reliefs sur lesquels on voit des enfans tenant des grappes de raisins ; autour est une enceinte de murailles. L'ancien nom de cette ville en ruines, paraît être tout à fait inconnu.

De là le chemin descend un peu le long de la pente nord du plateau, jusqu'à ce que l'œil découvre tout à coup une vaste et immense haute plaine, parsemée de débris remarquables d'une grande et jadis très-puissante cité ; partout surgissent de ce sol inégal et raboteux des murs et des tours d'une construction colossale ; de longs débris de rues garnies de tombeaux et de sarcophages, s'étendent en tout sens et rappellent involontairement les temps de leur antique opulence. Ces buissons d'oléandres croissant d'eux-mêmes et sans culture, ces grands et sombres cyprès qui s'élèvent du milieu des décombres ; çà et là les tentes de quelques Bédouins isolés, vivant, avec leurs troupeaux, au milieu de ces débris de l'antiquité : tout cet aspect varié et bigarré, ce mélange du passé et du présent, laisse dans l'âme du voyageur une impression profonde et douloureuse.

Ces débris majestueux sont les restes de l'ancienne CYRÈNE (Κυρήνη, Κυρα, ainsi appelée de κρήνη Ἀπόλλωνος, la fontaine d'Apollon) (1), capitale de la fameuse Pentapole. Les indigènes lui donnent encore aujourd'hui le nom de *La Grenne ;* elle est située sur la plaine élevée du plateau littoral, absolument comme nous l'ont indiqué les auteurs anciens. Strabon qui l'aperçut dans son voyage le long des côtes, en caractérise très-bien la position en disant qu'elle est bâtie sur la hauteur d'une table (πόλεως μεγάλης ἐν τραπεζοειδεῖ πεδίῳ κειμένης) (2).

Cette ville de ruines, comparable à un séjour enchanté, semble appartenir à un monde étranger. Della Cella visita une rue entièrement creusée dans le rocher, et flanquée, de tous côtés, de tombeaux qui avaient jusqu'à dix pieds carrés, et étaient pour la plupart ou taillés dans le rocher ou construits avec d'énormes cubes. Cette rue était, comme il paraît, une espèce de corso, car sur l'un de ses côtés, on lit, en grosses lettres grecques, le nom d'*Hippikos*. Le pavé avait de profondes ornières, provenant sans doute des célèbres courses de char que Pindare a chantées. De semblables traces de char se remarquaient également dans toutes les autres rues de la ville, de même qu'on en retrouve aussi dans les ruines de Pompéji. Aux deux côtés de la rue, sont de grands bassins destinés à recevoir les eaux de pluie. Plusieurs aqueducs, qui descendent le long des rues, prouvent combien on avait soin de ne pas laisser perdre d'eau (1). Au nord de Cyrène, s'élève une petite éminence dont la pente méridionale est couverte de superbes ruines, parmi lesquelles on distingue de longues murailles, des débris de colonnes et des bases de granit et de plusieurs espèces de marbre. Ce sont probablement des monumens romains, moins anciens que les précédens.

A l'ouest de la ville, on découvre des parois de rochers calcaires, presque à pic, et taillées à angles droits : à leur base, jaillit du milieu des rochers une abondante source d'eau vive, d'autant plus inappréciable, qu'elle ne tarit en aucune saison de l'année (2). Non loin de là, une voûte artistement taillée, conduit dans l'intérieur des rochers, et à l'entour s'élèvent les débris majestueux d'un temple d'Apollon, sans doute le plus ancien que l'on connaisse ; c'est près de cette source jadis sacrée où l'*ouranos* était ouvert, suivant l'expression des Libyens (3), que les Cyrénéens fondèrent leur oracle et leur colonie, et qu'ils bâtirent leur ville. Callimaque composa ses hymnes à Apollon et à Pallas près du murmure de cette fontaine. A l'ouest, où l'énorme rocher, sur lequel repose la ville, présente des gorges profondes, les parois sont généralement taillées en grottes et en tombeaux ; l'une de ces gorges donne entre autres naissance à deux sources abondantes (4). En un certain endroit, on trouve aussi plusieurs inscriptions gravées sur des tables de marbre. Le côté septentrional de cette masse de rochers regarde la mer qui n'en est éloignée que de quelques lieues ; une longue et haute plaine s'étend à sa base, dans la direction de l'est à l'ouest, aussi loin que la vue peut porter. Cette plaine, qui fait encore partie du plateau, s'élève à une hauteur absolue d'à peu près 1,200 pieds, et est supportée par des parois de rochers qui se précipitent presque à pic dans la mer, formant dans leur dégradation un grand nombre de cavernes et d'antres. La masse de rochers proprement

(1) Thrige, Historia Cyrenes, § 25, De Cyrenes urbis nomine, p. 76.—Vorhalle, p. 118.

(2) Strabon, XVII, p. 692, éd. Tzsch.

(1) Della Cella, p. 140.

(2) Le Maire, p. 89.

(3) Hérodote, IV, p. 158.

(4) Della Cella, p. 144.

dite présente une élévation verticale de 600 pieds ou 200 mètres à peu près au-dessus de la plaine dont nous venons de parler. La paroi entière du rocher, semblable à la façade d'un vaste palais, ne forme du haut en bas qu'un seul monument de catacombes et de grottes; les fenêtres et les portes sont représentées par les différentes entrées des sépultures. En avant de ces entrées sont taillés en saillie des corridors, des balcons, des portiques, des escaliers, etc., pour se diriger dans toutes les directions et parcourir tous les étages. Les tombeaux sont tous détruits ou pillés; dans plusieurs, les plafonds sont peints en couleurs qui ont conservé toute leur vivacité et leur éclat primitifs. Les sarcophages sont en partie ornés de belles sculptures en bas-reliefs (1), et tous portent des inscriptions inintelligibles en grande partie. Ce soin extrême pour les morts, qui se remarque ici partout comme en Égypte, est du plus haut intérêt pour la connaissance de l'antiquité.

A l'époque où florissait l'ancienne Cyrène, la haute plaine allongée, qui s'étendait au nord de la masse de rochers, paraît avoir été comme un vaste jardin richement arrosé. De nos jours, elle est encore riche en végétaux, quoiqu'on ne la cultive pas. Là où elle se dégrade au nord, vers la mer, on remarque plusieurs fentes très-profondes, dont les parois, ombragées par de nombreux groupes d'arbres, sont pour la plupart taillées en grottes. Ces fentes ou antres de rochers, d'où jaillissent plusieurs sources fraîches et abondantes qu'alimente le plateau supérieur, sont habitées par des Libyens indigènes qui, isolés du reste de la terre et protégés par la nature contre les attaques de Bedouins, vivent ici de leurs troupeaux de chèvres. Le nombre de ces habitans de grottes se réduit maintenant à quelques familles qui sont les *mangeurs de lotus*, et que Della Cella croit identiques (2) avec les *lotophages* d'Homère et d'Hérodote (3).

L'olivier et le cyprès sont encore ici comme du temps de Théophraste, des arbres d'une rare beauté; et l'on remarque dans leur tige une plénitude de force et de vigueur que l'on rencontre difficilement ailleurs. De même la vigne et le vin étaient autrefois un des principaux produits de ce pays; et l'on voit encore, dans toutes les sculptures, des traces d'un ancien culte de Bacchus. La description que nous donne Hérodote de la triple moisson des Cyrénéens, d'après les différens gradins d'abord de la région littorale, de la haute plaine élevée de 1,200 pieds au-dessus du niveau de la mer, et enfin du plateau, se trouve parfaitement expliquée et confirmée par les localités que nous venons de décrire (1).

Les lotophages de ces rochers habitent les mêmes côtes qui, en face de Malea, reçurent Ulysse lorsque le vent du nord le jeta sur les côtes de la Libye. Ils vivent, de nos jours, dans une complète obscurité. Les lotophages, habitant près du golfe de la Grande-Syrte, sont connus par leurs brigandages; mais ils n'appartiennent pas à la même souche. Ces anciens Cyrénéens se nourrissent principalement de miel; les abeilles abondent dans leurs rochers, et au moyen de ce seul produit qu'ils échangent contre d'autres marchandises, ils sont à même de satisfaire à tous les besoins de la vie.

Toutes les eaux courantes se précipitent à travers les fentes de rocher, du plateau moyen dans la plaine littorale, qui occupe encore une étendue de trois lieues, avant d'atteindre à la mer (2). A l'ouest cependant les rochers s'avancent jusqu'à la mer et rendent ainsi le rivage, jusqu'au Ras-Sem (*Promont. Phycus*), absolument inabordable. A l'est on aperçoit un littoral très-étroit, flanqué de parois de rochers qui forment la base de la ville de Cyrène et de tout le plateau. Au pied de ces rochers escarpés, le sol est couvert d'énormes masses de débris détachés, qui empêchent de pénétrer à l'est. C'est ici, sur ce littoral étroit qu'est situé, sur un golfe entouré d'écueils, l'ancien fort des Cyrénéens, le grand emporium d'*Apollonia* (3). Les écueils se prolongent du rivage jusque dans la mer, et sur l'un d'eux on aperçoit encore les bases de l'ancien Molo qui défendait le port de ce côté. Sur le littoral sont éparses de majestueuses ruines ornées d'une magnifique architecture. On voit aussi une quantité de colonnes de marbre penthélique, renversées ou endommagées, d'énormes blocs de granit, çà et là quelques voûtes. Un aqueduc conduit de la montagne au port. Partout une quantité d'inscriptions prouvent l'ancienne domination romaine. Le port est excellent et on pourrait facilement lui rendre son ancienne sûreté. Quoique désert, il sert encore aujourd'hui

(1) Le Maire, p. 90.
(2) Della Cella, p. 151.
(3) Hérodote, IV, p. 177.

(1) Hérodote, p. 199.
(2) Della Cella, p. 156.
(3) Strabon, XVII, p. 692, éd. Tzsch.

d'asile aux tribus des Cyrénéens, lorsque, comme cela arrive souvent, elles sont subitement attaquées par les corsaires du golfe de Bomba, qui est le repaire des véritables pirates de Barca. Les Arabes appellent aujourd'hui le port de Cyrène *Marza-Sousa*, c'est-à-dire port de Sousa. La magnificence de ses ruines et les distances qu'indique Strabon, qui le place à 100 stades de Naustathmos, à 160 du promontorium Phycus, et à 80 stades de Cyrène, ne nous permettent pas de douter que ce soit là l'ancien et célèbre port de Cyrène (1).

Le sable amassé en ce lieu est d'un rouge de corail; en le plaçant sous une loupe, on se persuade qu'il doit en effet cette couleur remarquable aux débris de coraux qui composent le tiers de sa masse. Ce sont des fragmens d'un charmant petit corail (*isis nobilis* ou *pygmæa?*), en grains plus ou moins gros, avec des pores, des angles et des cornes de toute espèce. Outre ces coraux rouges, on trouve aussi dans le sable une quantité de fragmens de cellulaires, d'escars, de millepores, de tubipores, ainsi que des débris de coquilles univalves et bivalves; quelquefois on y remarque aussi des coquilles entières, parfaitement conservées, semblables à celles que Soldani trouva dans les collines près de Siena. Ce sable d'Apollonia, au moyen des parties de chaux qu'il renferme, entre en effervescence dès qu'on le mêle à des acides; celui du golfe de la Grande-Syrte, au contraire, se précipite au fond du vase, sans subir aucune espèce de changement. Della Cella leur attribue en conséquence une origine toute différente; l'un, dit-il, est un produit de la mer, tandis que l'autre provient ordinairement des sables mouvans de l'intérieur de l'Afrique, et n'est entré que postérieurement dans la Syrte.

Toute la partie septentrionale du plateau de Barca, aussi loin que l'a parcourue Della Cella, se compose de couches de calcaire coquillier, très-compacte, avec de nombreuses grottes de stalactite (2); il forme la base uniforme de toute la contrée et ne montre que sur les hauteurs plus ou moins de différence dans la couleur, la cassure, la dureté, etc. Partout, même jusqu'à la hauteur de 1,500 à 1,600 pieds au-dessus du niveau de la mer, il est entremêlé de pétrifications (de cardies, de pectinites, d'ammonites) plus anciennes que toutes celles du littoral, telles qu'on les trouve dans les sables des dunes ou dans les conglomerats de sable et d'argile.

Ce calcaire coquillier du plateau isolé de Barca semble identique avec celui des montagnes méridionales entre Tripoli et Tunis, du moins s'il faut en juger d'après quelques exemplaires que Della Cella vit à Cyrène; le long de toute la côte septentrionale de la Barbarie, à Alger, Tunis, le long des Syrtes jusqu'à Cyrène et Catabathmos, et à l'est jusqu'aux chaînes calcaires de la tour des Arabes, c'est toujours le calcaire coquillier qui prédomine; au pied septentrional de ces chaînes littorales, le sol est couvert comme à Apollonia, de sable mêlé de coraux et de coquilles, ainsi que de conglomerats plus récens.

4. *Voyage de Della Cella dans la partie orientale du plateau de Barca, par Derna, jusqu'au golfe de Bomba.*—Plusieurs chemins conduisent de Cyrène à l'est, par-dessus le plateau, à la ville de Derna, aujourd'hui capitale de tout le pays. La première journée on aperçoit, sur une étendue de 8 lieues, jusqu'à Gobba, des ruines d'édifices et de routes creusées dans le roc avec de profondes ornières, ce qui est d'autant plus remarquable que depuis longtemps aucune voiture n'a passé par là, car tous les voyageurs vont à pied ou se servent de chameaux. Près de Gobba est une belle fontaine, bien murée et entourée d'un portique. Jusqu'à Derna le chemin tournoie entre d'énormes parois de rochers, des gorges escarpées et des forêts de cyprès. A la sortie de ces défilés rocheux, on descend par quelques rochers escarpés et nus, dans le domaine de Derna; c'est une bande de terre fertile, sur le bord du golfe, bornée à l'ouest par le cap Bon-Andréa, à l'est par une chaîne de rochers qui entoure le golfe en forme de cercle. Un véritable paradis rempli d'oliviers, de vignes, de figuiers, de citronniers et d'orangers, s'étend sur cette plaine littorale arrondie; Della y vit les premiers musa (*musa paradisiaca L.*); ils étaient aussi beaux et aussi vigoureux que dans les contrées les plus vantées de l'Asie. Entre ces riches groupes d'arbres fruitiers sont situées les habitations de Derna, mais au-dessus de tous s'élèvent les couronnes des palmiers avec leurs grappes riches et précieuses.

Les rues de Derna sont régulières, les maisons petites, basses, chétives et bâties sans mortier (1). Le château du bey est situé au milieu de la ville qui fut élevée par les Maures d'Andalousie, après

(1) Della Cella, p. 157.

(2) Ibid., p. 160.

(1) Della Cella, p. 169.

leur expulsion de l'Espagne (1). Deux sources très-abondantes jaillissent ici du milieu des rochers; l'une que reçoit un aqueduc, coule au travers de la ville et arrose la plaine; la seconde, qui sert au même but, fertilise, un quart de lieue plus loin, les campagnes du village de Bemensura, appelées *Haen Derna* et *Haen Bemensura*, c'est-à-dire *l'œil* de ces endroits. Le climat favorable de cette région, joint à la fertilité du sol, donne à la végétation de Derna un caractère de richesse et d'abondance qu'on chercherait en vain ailleurs. Derna (*Darnis* dans Ptolémée) abonde en productions de toute espèce; la viande et le lait sont apportés par les pasteurs arabes des montagnes voisines; la plaine produit d'abondantes moissons; les jardins, les fruits les plus exquis. Les antres des rochers sont remplis d'essaims d'abeilles, qui fournissent un miel excellent. Les habitans de Derna ne sont pas à l'abri des attaques des Bédouins, qui souvent s'emparent de la ville à main armée; mais peut-être leurs exactions sont-elles plus supportables que la tyrannie des beys. Souvent aussi la peste, qui est apportée par les étrangers venant de l'Égypte, cause d'affreux ravages dans ce beau pays; il n'y a pas longtemps que le nombre des habitans fut réduit de 7,000 à 500.

Les Etats-Unis de l'Amérique avaient autrefois l'intention de fonder ici une colonie, et d'expulser le pacha de la ville; mais ils abandonnèrent bientôt leur premier plan. Probablement le défaut d'un bon port à Derna empêche les puissances étrangères de s'y établir, car sans cela il est évident que la possession d'un point fixe, situé ainsi au milieu de la Méditerranée, serait d'une grande importance. Derna n'a ni un bon port, ni même une rade sûre, puisqu'elle est hérissée de tous côtés d'écueils qui coupent les cordes des ancres, et que le port est en outre exposé aux vents du nord et de l'est. Cependant l'importance de cette localité engagea, en 1799, le général Gantheaume (2) à essayer une descente qui fut bientôt empêchée par la jalousie du pacha de Tripoli. Les Français avaient sans doute l'intention de pénétrer de là, par terre, jusqu'à Alexandrie. Lord Keith, pendant son expédition en Égypte, fit renouveler les provisions d'eau de sa flotte aux sources de Derna.

Mais près de la pointe du cap Bon-Andrea, la mer forme un vaste golfe où les navires trouveraient assurément un abri contre toutes les tempêtes. La situation de ce port n'est autre, à ce qu'il paraît, que celle de l'ancienne Naustathmos.

Un vieux bastion qui entoure encore aujourd'hui la ville de Derna, du côté de la mer, témoigne de sa haute antiquité et de l'identité de sa position avec celle de l'ancienne ville. Les Bédouins de Derna, qui avaient soulevé l'étendard de la révolte, se soumirent au pacha, à l'approche de l'armée tripolitaine; il ne restait donc plus qu'à poursuivre l'ennemi à l'est, jusqu'au golfe de Bomba. De là le prince rebelle s'enfuit en Égypte, où L. Burckhardt fit sa connaissance (1).

Le chemin de Derna à Bomba (2) fut fait à la hâte, et Della Cella n'eut pas le temps de beaucoup observer. La contrée qu'il parcourut est partout inculte, abandonnée, déserte; mais au reste elle a tout à fait la nature et l'abondance de la Cyrénaïque occidentale. C'est un pays d'alpes, couvert de superbes cyprès, de thouja, de caroubiers, de plusieurs espèces de juniperus, de myrtes gigantesques et de superbes lauriers; tous ces arbres forment rarement des forêts cohérentes; mais ils sont très-pittoresquement distribués en groupes entre les rochers et les antres des montagnes. Le sol est coupé, inégal et couvert de pâturages et de gibier qui y attirent toujours des habitans. La région boisée qui est la plus élevée de cette pointe orientale, a la même abondance en eau et en sources que la partie occidentale de la Cyrénaïque.

Après huit jours de marche forcée, Della Cella arriva enfin à l'est, au grand golfe de Bomba (3). Ce golfe est entouré de hautes montagnes qui forment le cap de Rezat (*Ras-a-tin*) et se dégradent à l'est en collines douces et très-peu exhaussées, présentant dans le lointain l'aspect d'une vaste plaine. Près du cap on voit s'élever du milieu de la mer trois énormes écueils qui apparaissent comme des îles, à l'est du golfe. Della Cella prend ce golfe pour le *Menelai Portus* des anciens, malgré qu'on n'y remarque pas de ruines. Au dire des Bédouins, un lac est situé plus loin, dans l'intérieur, avec une île, sur laquelle il y a de nombreuses ruines. Burckhardt

(1) Le Maire, Mém., p. 94.
(2) Blaquière, Letters, I, p. 6.

(1) Burckhardt, Trav. Lond., 1819, in-4°, p. VII.
(2) Della Cella, p. 175.
(3) Ibid., p. 176.

regarde le golfe avec l'île de Plataia (1), comme le premier établissement des Grecs. Il passe pour la limite politique entre l'Égypte et Tripoli, et de là vient qu'il est devenu l'asile de tous les fuyards et de tous les déserteurs des deux états. C'est de ce golfe que partent toutes les excursions des brigands qui infectent la route des caravanes de la Mecque, du Fezzan à Augila, et de là en Égypte. Ces brigands en veulent surtout aux petits sacs de poudre d'or que les pèlerins apportent avec eux de l'intérieur du Soudan, pour subvenir aux besoins de leur voyage. A l'arrivée de l'armée tripolitaine, ils se retirèrent avec leurs tentes, quelques milles plus loin, dans les montagnes, et laissèrent passer paisiblement les troupes du bey; dès qu'elles eurent atteint les frontières du pacha d'Égypte, ils rentrèrent dans leurs anciennes positions.

Le port de Bomba est encore très-peu connu. La flotte de l'amiral Gantheaume, après avoir échappé heureusement en 1808, à l'attention de l'amiral anglais, lord Collingwood, et de ses croiseurs, trouva un asile très-sûr, dans le golfe de Bomba, où elle séjourna longtemps sans que les Anglais en aient eu le moindre soupçon. Les pilotes de Malte connaissent seuls jusqu'à présent les entrées de ce golfe.

Ici finissent nos connaissances du plateau de Barca et de ce littoral aussi intéressant que remarquable.

(1) Hérodote, IV, c. 151.—Burckhardt, Trav., p. VII.

QUATRIÈME PARTIE.

LES BASSES TERRES DE L'AFRIQUE.

---

§ 33.

APERÇU.

Tous les espaces de terre, non compris dans les formes que nous avons décrites sous le nom de *plateau*, *gradins* et *membres détachés*, seront appelés, à cause de leur peu d'élévation absolue et de la forme plane qui les caractérise, BASSES TERRES ou *terres planes de l'Afrique*.

Mais avant d'entrer dans les détails de cette forme, il ne serait peut-être pas inutile de jeter un coup d'œil sur toute la partie du monde considérée comme individu et dans ses grands rapports généraux, afin de pouvoir, par la suite, nous représenter, avec d'autant plus de clarté, le particulier dans le général.

L'Afrique a reçu son nom d'une petite contrée appelée *Frigi*, *Afriki-a*, située à son extrémité septentrionale; elle est comparable par sa forme, à un grand corps ou tronc sans membres: aussi est-elle de tous les continens de l'hémisphère oriental et occidental le plus monotone, si toutefois l'Australie, dont l'intérieur nous est encore inconnu, ne la surpasse sous ce rapport.

La périphérie de ses côtes, qui s'approche le plus de la forme orbiculaire, est, comparativement à l'étendue des pays qu'elle renferme, beaucoup moins considérable que celle de l'Asie, de l'Amérique et de l'Europe. Le contact de ce continent avec les mers qui le baignent et les fleuves qui le parcourent est moins fréquent que dans les autres individus de la terre, et il n'a pas pu se développer ainsi une grande variété dans la division horizontale de ses parties. Les autres parties du monde nous apparaissent toutes déchirées par des baies profondes, des golfes, des routes marines, ou bien divisées en un grand nombre de promontoires, de langues de terre, de presqu'îles; rien de tout cela ne se remarque aux côtes d'Afrique.

Les îles qui avoisinent cette partie du monde sont en très-petit nombre; celles que l'on trouve isolées dans les mers adjacentes de l'Afrique n'ont même, pour la plupart, aucun rapport avec la configuration des côtes du continent: elles sont exclusivement le produit de forces souterraines (voy. plus bas, les formations volcaniques), et aucune d'elles, Madagascar excepté, ne se présente comme une terre détachée du continent.

L'Afrique n'a que deux formes prédominantes qui lui donnent son caractère essentiel et la divisent en deux parties presque égales; c'est, au sud de l'équateur, le *plateau*, avec ses bords qui se dégradent dans trois directions différentes, vers l'océan. Au nord, son inclinaison est la même dans les pays de Habech et de Mandigo; mais elle n'aboutit pas à l'océan; elle se dirige, au contraire, vers la seconde forme caractéristique de l'Afrique, les *basses terres* qui occupent, dans une remarquable uniformité,

toute la partie septentrionale de l'Afrique, et se prolongent, avec les gradins inférieurs du Nil et le plateau abaissé des Berbères, comme un large fleuve vers l'Asie et l'Europe.

Le plateau, comme les basses terres, n'offre jamais que deux formes principales, assez également partagées en un *deçà* et un *delà*, et formant partout un parallélisme qu'il est impossible de méconnaître. Là-bas, au bord oriental et occidental de l'Afrique sont les terrasses moyennes et littorales qui courent du nord au sud et sont coupées par les petits fleuves des côtes ; ici sont les déserts sans eaux et les vastes steppes qui se dirigent de l'est à l'ouest.

De la combinaison de ces formes principales, très-également réparties, et de leurs rapports avec le fluide des mers et des couches d'air, ainsi qu'avec le cours du soleil, résulte toute la variété de la nature africaine.

Dans les corps animés, comme dans ceux qui sont privés de vie, l'homogénéité du tout l'emporte sur le caractère distinctif de l'individu. Toute cette partie du monde est si fortement individualisée, que les propriétés de ses parties et de tout ce qu'elle produit, doivent naturellement nous apparaître moins saillantes. Les corps organiques même sont plutôt des membres du grand corps, que des individus indépendans. L'espèce disparaît devant le genre, et l'individu devant l'espèce.

Cet air de famille, qui est commun à tous les corps de l'Afrique, se répète aussi dans les montagnes, les plaines, les fleuves, les plantes, les animaux, l'homme, les familles et les peuples.

Nous ne connaissons, dans les formes de cette partie du monde, d'après l'état actuel de nos connaissances, que trois exceptions à cette grande et générale uniformité : la formation de la vallée inférieure du Nil, à l'est ; le plateau des Berbères et de Barca, au nord, et le cours inférieur du Sénégal et de la Gambie, à l'ouest. La vallée du Nil s'éloigne du type africain et se rapproche du caractère de l'Asie et de l'Europe, par sa fertilité ; les plateaux du nord, par leur peu d'élévation absolue et le cours inférieur du Sénégal et de la Gambie, par leur correspondance naturelle et la facilité d'y naviguer, qui est encore augmentée par le flux et le reflux de l'Océan.

Cependant, malgré les avantages de ces pays, la nature africaine n'est pas tout à fait étrangère ni à la vallée étroite du Nil, qui n'aboutit qu'à une mer méditerranée, ni aux plateaux de l'extrémité septentrionale, ni enfin au domaine de la Gambie, qui n'est encore comparable en rien à un sunderbund du Bengale, et l'on s'apercevra toujours qu'ils appartiennent à l'uniforme et aride continent du midi.

Le soleil, dans son cours, n'éclaire-t-il pas avec une uniformité toute particulière l'extrémité septentrionale, comme l'extrémité méridionale de cette partie du monde, tandis qu'il ne s'éloigne jamais de son centre?

Si nous considérons la forme des basses terres, au nord de l'Afrique, nous ne tarderons pas à nous apercevoir que, par rapport à l'influence qu'elles exercent sur la nature africaine, et, en particulier, sur le développement de l'histoire, dans cette partie du monde, elles méritent une plus grande attention que le plateau ; non-seulement elles sont plus rapprochées de nous, et ont été continuellement explorées depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, mais elles offrent encore, malgré leurs affreux *déserts*, beaucoup plus de chances de commerce aux indigènes, comme aux étrangers.

Les basses terres de l'Afrique présentent, quant à la constitution naturelle du sol, deux espèces de surfaces très-différentes : les espaces privés de végétation ou les déserts, et les vastes espaces couverts d'herbes et d'arbustes, les *steppes*.

Ces steppes sont, pour l'ordinaire, à la base des plateaux ; dans l'une d'elles, la plus grande et la plus méridionale (celle qu'arrose le Niger) se dégrade, tout près de l'équateur, le grand plateau qui se prolonge dans un lointain inconnu, jusqu'aux 15° et 20° lat. nord ; dans les autres, les steppes du Biledulgerid, au nord, on voit s'incliner, vers le sud, le pays de montagnes du Grand-Atlas.

Entre ces deux zones de verdure, qui s'étendent assez uniformément de l'est à l'ouest, à travers toute la largeur du continent, est située la surface aride et sans eau du Sahara, l'*Océan de Sable*.

Des chaînes de rochers et d'affreux écueils indiquent partout ce terrible domaine que l'homme ne peut parcourir qu'à l'aide du chameau, le navire du désert. Un nombre infini de bassins et d'îles verdoyantes, dispersés çà et là en groupes et en chaînes ; des oasis, avec des bosquets de palmiers et des sources vives, deviennent au milieu de ces affreuses solitudes, de

nouveaux centres d'activité où se réunissent toutes les caravanes, et où les hommes et les animaux viennent renouveler leur courage et leurs forces, pour supporter les fatigues et les privations du voyage.

Tout autour de cet océan de sable s'étend une bordure plus ou moins large d'un terrain fertile, baigné par la mer, et où l'agriculture, que la nature a refusée à tous les points isolés du désert, trouve toujours un sol favorable.

Mais, comment les groupes d'oasis, toujours plus nombreux à mesure qu'on s'avance vers l'extrémité sud-est des basses terres, dans les pays montagneux de Bornou, Bergou, Dar-Four, se rattachent-ils aux gradins supérieurs du Nil, ou au bassin de la grande steppe du Niger? Cette question, à peine abordable aujourd'hui, ne pourra être résolue que lorsque ces contrées de l'Afrique auront été parcourues et explorées par des voyageurs judicieux et éclairés.

Si nous jetons un coup d'œil sur le corps entier de l'Afrique, dans ses rapports avec ses parties, nous verrons que l'uniformité, qui caractérise toute la nature africaine, se reproduit également dans tout ce qui la touche ; elle se réfléchit dans les individus, comme dans les peuples, les états et l'histoire de tout le continent; un même air de famille les réunit en un seul et grand tout qui semble vivifié d'une manière toute particulière par le souffle même de la terre qui les porte.

Mais avant de passer à ces résultats généraux, il sera nécessaire d'étudier exactement les détails de ces basses terres et les différens caractères qui les distinguent : cette étude est d'autant plus indispensable, qu'elle nous fournira en même temps l'occasion d'examiner le type de toutes les formations analogues de la surface de la terre, et d'expliquer ainsi tous les phénomènes généraux qui en résultent.

I.

SAHARA, LE GRAND DÉSERT. PARTIE ORIENTALE.

§ 34.

La situation du grand désert de l'Afrique septentrionale, le plus étendu et en même temps le plus terrible de la terre, parce que le soleil y darde verticalement ses rayons pendant toute l'année, peut être fixée, quant à sa largeur, entre le 15e et 30e lat. nord. Il occupe çà et là, dans cette direction, un espace de 200 milles géogr.; sa longueur, de l'est à l'ouest, est peut-être encore plus considérable; mais généralement sa forme et son étendue sont encore trop peu connues pour nous permettre d'entrer ici dans des détails de chiffres. Ce que nous savons jusqu'à ce jour, c'est que la plus petite partie du Sahara, la partie orientale, contient beaucoup plus de steppes fertiles, élevées en forme d'îles et richement arrosées, que la partie occidentale qui est une véritable mer de sable, et qui mérite à juste titre le nom de « *Sahara-bela-ma*, » c'est-à-dire le *désert sans eau*, que lui donnent les Arabes, lorsqu'ils abordent son redoutable domaine. Le commerce seul a pu nous fournir quelques notions sur ces contrées inhospitalières de l'intérieur de l'Afrique, où le voyageur isolé ne saurait pénétrer. Il n'y a que des forces réunies qui puissent se maintenir dans une région de la terre où l'individualité disparaît presque entièrement, où l'homme perd sa liberté, où l'être isolé n'exerce presque aucun pouvoir sur le sol, où les peuples prennent davantage le caractère du climat et de la nature qui les entoure, et où l'Européen civilisé, qui sait s'acclimater dans toutes les zones et tous les pays, ne saurait faire un pas sans suivre les masses qui l'accompagnent.

Ire REMARQUE.

Noms des déserts. Sahara, Sahel.

Le nom le plus ancien, comprenant ces deux parties des basses terres d'Afrique, est celui de *Libye méditerranée* (1) (μεσόγαια). Les anciens en général, l'école ionienne, aussi bien qu'Hérodote, appellent *Libys* tout le pays à l'ouest de la vallée du Nil. Hérodote décrit cette vaste étendue de pays comme déserte, privée de pluie, contenant peu d'animaux, et n'ayant pas de forêts ; il appelle, en particulier, cette partie qui confine à la Libye fertile et peuplée d'animaux, une *région de sable affreuse, sans eau et déserte partout*.

Les Romains distinguaient le *desertum Africæ* de la steppe du Niger, *Nigritia* (2) qui, suivant leur opinion, séparait l'Afrique de l'Ethiopie. Cette opinion fut, par la suite, adoptée par tous les Européens.

---

(1) Hérodote, II, c. 32; IV, c. 185.
(2) Pline, Hist. nat., V, c. 4 et 8.

Les Arabes appelaient toute la région déserte, dont ils ne connurent d'abord que les bords, du côté du Nil et du pays des Berbères, le *pays désert* (*terra Sahara* (1), ce qui ne signifie pas, comme le croient beaucoup d'auteurs, *désert de Sahara*). Le nom d'*Arabe* et d'*Arabis*, si généralement connu, provient d'une contrée déserte du Tehaama, appelée *Araba*; mais il fut restreint, par la suite, à cette partie d'Asie que nous connaissons aujourd'hui sous cette dénomination (*Arabia*) (2). Le nom de *Beliat* ne s'appliquait qu'au désert; de là le nom de *Bedawat*, *Badavi*, Bédouins, qui signifie *fils du désert*.

On appela de même en Afrique, d'après le nom si caractéristique de *Sahara* (Zahara, Ssahbra, Sarra, Sabar), les habitans de cet océan de sable, *Saharacin* (*Sarazins*) (3), *fils du désert*, tandis que, de nos jours, les tribus nomades des pays de l'ouest portent aussi le nom de *Maggrebin* (Mouggrebin). Langlès dérive *Sarazin* (Charâqyn) de *chargy* (*orientalis*), de manière que ce serait un nom appellatif, comme *Maghrebi*. — Sahara-bela-ma, *désert sans eau*, Sabara-ul-aski, *désert parfait* sont des noms généraux; il existait en outre des dénominations particulières pour certains districts.

Le nom grec Λιβύη se retrouva dans le mot arabe *Lebetu*, *Lewatu* (4), qu'on trouve encore en usage à l'est d'Augila, et jusque dans la vallée du Nil. La partie la plus occidentale du désert, du côté de l'Océan atlantique, porte déjà, dans Edrisi, un nom particulier, *Lumtunu* (*desertum*). Leo Africanus et ceux qui lui succédèrent lui donnent le même nom que les Portugais donnèrent au Sénégal, c'est-à-dire *Sanhagu* (Zaubaga, nom qui provient probablement des indigènes) (5). Maintenant, *Sahel* (Sabeel) c'est-à-dire le grand espace, est le nom le plus commun pour cette portion occidentale du désert; on le trouve, par exemple, à la frontière septentrionale (6), au sud-est de la province marocienne de Sonse; de plus, vers l'intérieur, là où est situé Walat (*Gualat El-Waladiu*), près des forêts de gomme du Sénégal, et enfin à la frontière méridionale, du côté des steppes du Niger, où Jackson a prouvé que Mungo-Park le regarda à tort comme désignant le pays situé au nord, attendu qu'il ne signifie, comme nous venons de le dire, autre chose que *vaste plaine de sable*.

Les noms des déserts varient aussi selon la qualité du sol, qui, en effet, est de la dernière importance pour les étrangers comme pour les indigènes. Les espaces couverts de silex, de cailloux et de fragmens de pierre (*pedregulho mendo em modo de grossu area*) (1) sont appelées *Sahar* dans le sens propre (2); ceux dont la surface est couverte d'un sable mouvant très-fin et dénué de toute végétation s'appellent par excellence *Suhel* ou *Sahel*. On appelle *Azgar* (*Azagar*, selon de Barros) ceux qui produisent quelques herbes sèches et quelques plantes; *Azaoad*, ceux qui sont entièrement arides et incapables de rien produire; *Huire* enfin ceux où règne un air tempéré (3). *Jeser*, *Jusr* est, à ce qu'il paraît, un nom propre au désert ou plutôt une abréviation de *Gezira*, qui signifie une île, une oasis, etc. Sur les routes de caravanes qu'Hornemann parcourut, on appelait *Hurowtch* les endroits du désert couverts de collines et de rochers nus et déchirés (*Huroudch*, *Huroudjs*, selon Langlès; *Hurouchs*, selon Jackson (4), parce que, dit ce voyageur, les Arabes ne connaissent pas le son dur du *tch*). Jakson assure que ce nom désigne généralement tous les espaces rocheux, couverts de basalte (5), espaces qu'on doit regarder comme autant de marques d'une ancienne révolution du globe, dont les traces ne se retrouvent pas seulement dans le Sahara, mais aussi dans d'autres parties de l'Afrique septentrionale.

2ᵉ Remarque.

Le nom de Soudan.

Tous les Africains et les Orientaux, depuis Bakoui (6) et Aboulfeda, emploient, pour désigner le pays situé au delà des déserts, le mot *Soudan*, *pays des noirs*, qui correspond parfaitement à la *Nigritie* des anciens. Les habitans du Seunaar lui donnent encore aujourd'hui ce nom, de même que les Égyptiens et les habitans du Maroc. Les Africains de l'est, surtout les Égyptiens, emploient le nom de Soudan pour désigner les nègres dont le pays est la plus rapproché de l'Égypte. Dans le Dar-Four, il signifie également les pays de l'ouest.

(1) Edrisi Africa, éd. Hartm., p. 125.

(2) Wahl, Vorder-und Mittel-Asien, I th., p. 327. — Capper, Observ., p. 189. — Browne, Trav., préf., p. XXIV.

(3) Langlès, dans G. Forster, Voy., II, p. 241.

(4) Leo Afric., dans Lorsbach, p. 473.

(5) Edrisi Africa, éd. Hartmann, sect. II, p. 127. — De Barros, Asia, Dec. I, lib. III, c. 8, fol. 32. b.

(6) Jackson, Account, of Marocco, 2ᵉ éd., préf., p. XI.

(1) De Barros, Asia, dec., I, lib. III, c. 8, fol. 33 a.

(2) Marmol, Africa, III, p. 42. — Golberry, p. 80.

(3) Leo Afric., dans Lorsbach, p. 6.

(4) Hornemann, Voy., éd. Langlès, p. 81. — Beaufoy, dans les Proceedings, ch. VI.

(5) Jackson, Account, p. 48 et 131.

(6) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. 12. — Browne, Travels, préf., p. XXIV.

Aboulfeda l'emploie d'une manière très-précise, pour désigner tout le pays au sud du grand désert; il appelle ces contrées *Belad-Soudan* (1), *pays de Soudan*, c'est-à-dire pays du sud.

Suivant la narration du schérif Imhamed, le sultan du pays de Kaschna (ou mieux Haoussa) se nomme aussi *Sultan du Soudan*, tandis que tout le pays correspondant au Soudan des Arabes, à la Nigritie des Romains, est appelé, par les peuples nègres eux-mêmes, *Aafnou*, nom qui s'étend même jusque sur la rive méridionale du Niger. Ce n'est donc pas *Asna* (2) qu'il faut lire, comme dans l'édition anglaise de Hornemann, ni *Asnou*, comme dans l'édition allemande. Le nom d'*Iafnoo*, que Mungo-Park donne à une tribu de Manrea isolée, sur le bord du désert, a probablement aussi une signification plus étendue.

Mais ce nom caractéristique ne sert pas seulement à désigner cette vaste étendue de pays, qui est pour l'Afrique ce qu'est pour nous l'Orient et l'Occident. On appelle déjà un endroit de l'Égypte (Monfalouth), où les caravanes entrent dans ces régions, *la porte du Soudan*, *Ber-es-Soudan*, et de même, le premier endroit du pays de Dar-Four, par où passent les caravanes. Bakoui (3) appelle Zuilah (de son temps, capitale du Fezzan), *l'entrée du Soudan*.

Jaconti nomme tout cet espace *Zavila-al-Sudan*, et, de nos jours encore, on appelle le port marocain d'Agadir ou Santa-Cruz, situé à l'entrée des routes des caravanes, *Beb-Soudan*. Ce nom remarquable, qu'on rencontre sur une aussi vaste étendue de pays et à des distances de plus de 1,000 milles, ne peut pas s'être formé au hasard, et coïncide certainement avec un type capital du grand tout.

—

CHAPITRE PREMIER.

CÔTE ORIENTALE DE L'OCÉAN DE SABLE.

Après avoir donné un aperçu général de l'étendue, des noms et des entrées de cette Libye méditerranée, nous allons passer à l'examen de ses bords, en tant que nous en avons quelque connaissance, et de là nous suivrons les intrépides Arabes dans leurs excursions à travers le centre des déserts. Nous espérons de cette manière obtenir une idée de plus en plus juste de la nature de ces terribles plaines, comprenant un espace de plus de 5,000 milles carrés, espace équivalant à la moitié de l'Europe, et dont toutes les parties sont pour ainsi dire autant de *mers de sable*, formant dans leur ensemble le grand océan de sable de l'Afrique septentrionale. Nous verrons aussi par la suite quelle place cette plaine immense et déserte occupe dans l'histoire, tant sous le rapport du globe que de ses habitans.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Entrée du grand désert libyque du côté de l'Égypte.

1. *Route du Caire à la vallée des lacs de Natron.*— L'angle le plus septentrional du désert libyque commence à deux journées de marche (1) du Caire qui, comme on sait, est situé à la pointe du Delta ou à la bifurcation du Nil. Un plateau, large de 6 milles géographiques (2) (30 *miles*) et très-bas, que nous avons étudié plus haut, s'étend depuis la vallée du Nil jusqu'aux lacs planes de Natron, à l'ouest, où se trouve l'entrée du désert libyque. Il paraît que ce plateau long et étroit, s'étendant entre des rochers de calcaire, correspond à l'ouest (3), avec la vallée couverte de roseaux de Teraneh, qui, un peu plus loin, débouche dans la plaine rocheuse de Mogarrah, près de Biljoradek, et fait partie de la côte septentrionale de l'océan de sable qu'a parcourue Hornemann.

Au sud, la vallée de Fayoumé est aussi séparée de la vallée du Nil par un semblable plateau; arrivé à l'extrémité occidentale de ce lac, on se trouve à l'entrée du désert libyque (4).

Au nord, cette bordure rocheuse et nue se continue jusqu'à la Méditerranée, dont la côte (5) n'offre, à l'ouest d'Alexandrie, près de la tour des Arabes, que des rochers, jusqu'à ce que l'on rencontre dans la direction d'Al-Baraton (*Parætonium*), le terrain sablonneux du désert;

(1) Rennell. Appendix to Mungo-Park, Trav., p. xc. — Proceedings, I, p. 163.

(2) Hornemann, Voy., éd. Langlès, II, p. 471.—Mungo-Park, Tav., p. 149.

(3) Hartmann, Nota ad Edrisian, Geogr. Afric., p. 158.

(1) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 7.

(2) Andréossy, Mém. sur la vallée des lacs de Natron, dans les Mém. sur l'Égypte, I, p. 224.

(3) Rennell sur Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 205, 205.

(4) Paul Lucas, II, p. 306.

(5) Browne, Trav., p. 15.

quoique souvent tapissé de verdure sous le ciel humide de la mer, ce sol ne produit pourtant que quelques plantes, et n'est habité que par un petit nombre d'animaux, comme des serpens, des lézards, des tortues, des antilopes et des autruches.

2. *Route de la Haute-Égypte ou du Saïd à la grande oasis.* — D'Assiout (1) (*Ber-es-Soudan* ou la porte du Soudan, 27° 24' lat. nord) à la grande oasis, on est forcé de franchir le rempart occidental du Nil (*wall of Egypt*) qui se présente ici sous la forme d'un plateau plane à surface horizontale. En partant de la vallée du Nil, on monte la première heure, puis l'on erre en petites journées sur sa surface sablonneuse (2) et continuellement agitée par les vents, jusqu'au quatrième jour où l'on en descend, à l'ouest, près du Jibel Rumli, qui est une paroi de rochers très-rapide et escarpée, composée de tuf calcaire (*tufa*). Ce chemin est très-pénible pour les caravanes, quoiqu'il ait l'air d'avoir été préparé par la main des hommes. La caravane de Poncet ne mit qu'une heure pour descendre ce défilé, preuve que sa hauteur absolue n'est pas très-considérable. Il forme l'entrée du désert libyque qui s'étend dans les basses terres (*the low desert*), au pied de cette paroi de rochers nue et déserte. Aussi loin que pénètre la vue, on n'aperçoit ici que des rochers, des écueils et du sable, çà et là apparaissent dans le lointain, mais à d'énormes distances les uns des autres, quelques groupes de dattiers isolés dans cette mer déserte. Le premier endroit de cette nature est situé à 4 lieues et 1/2 du pied du Rumli, et s'appelle *Ainé Dizé*.

2ᵉ ÉCLAIRCISSEMENT.

Direction longitudinale du nord au sud, de la chaîne d'oasis égyptienne au bord oriental du désert.

A une journée de marche à l'ouest du Jibel Rumli est située la première source d'eau; l'on voit en outre s'étendre sur le même méridien, de station en station, mais plus vers le nord que vers le sud, une série d'endroits arrosés, que nous appelons avec Ideler, pour la distinguer des autres, la *chaîne d'oasis égyptienne*. Des deux côtés s'élèvent, comme pour les protéger, des chaînes de rochers parallèles.

Ces endroits cultivés et peuplés forment sur la côte est du désert, cette série remarquable d'oasis corallines (1), analogues aux lacs corallins; on les a divisés en *oasis septentrionale* et *méridionale* ou en *grande* et *petite oasis*, malgré qu'elles ne forment, par leur nature, qu'une seule chaîne, se dirigeant vers la Méditerranée parallèlement au Nil.

1. *L'oasis septentrionale et méridionale*, EL-WAH *et* EL-KIBLI.

L'oasis méridionale ou la grande oasis, *El-Kibli* ou *Queblyeh*, est éloignée de 19 à 20 milles géographiques du Saïd; l'oasis septentrionale ou la petite oasis, connue sous le nom d'*El-Wah* (*El-Wahat* au pluriel), est située à une distance de dix-neuf journées de marche à l'ouest d'Oxyrynchos ou Behnesé, ou à trois (suivant d'autres cinq) journées de marche de Fayoumé (2).

La largeur de ces oasis est si peu considérable qu'aucun des voyageurs, ni anciens ni modernes, n'a cru nécessaire de l'indiquer. Leur longueur, au contraire, est très-remarquable; elles s'étendent, suivant les anciens, du 28° au 26° lat. nord, ou du parallèle de Behnesé, près du Nil, jusqu'à celui de Thèbes (3); suivant les auteurs modernes, elles se prolongent même jusqu'au 29° au nord, et, au sud, jusque près du 25° lat. nord, comprenant ainsi une étendue de près de 45 milles géographiques du nord au sud.

L'oasis septentrionale n'étant traversée par aucune caravane régulière, n'était que peu connue autrefois. Au nord elle se dirige vers le lac Mœris et la vallée de Bahr-bela-ma. Sa partie la plus méridionale est, dit-on, éloignée de 8 milles géog. (40 *miles*) de l'extrémité septentrionale de la grande oasis (ou oasis méridionale) (4). L'espace qui les sépare est un désert inhabitable. Il paraît que l'oasis septentrionale, malgré qu'elle soit appelée la petite oasis (*oasis parva*), est cependant plus étendue, dans la direction du

(1) Browne, Trav. in Africa, p. 184.

(2) Poncet, Relation, dans les Lettres édifiantes, IV, p. 4.

(1) Browne, Trav., éd. Rennell.—Herod. G., dans Bredow, p. 631.

(2) Rennell, dans Hornemann, éd. Langlès, I, p. 213.

(3) Langlès, Mém. sur les Oasis, p. 355. — Ideler, Ueber die Oasen der Libyschen Wuste, in den Fundgruben des Orients, th. IV, p. 393-422.

(4) Browne, Trav., p. 132.

sud au nord, que la méridionale, qu'on nomme communément la grande oasis (*oasis magna*), sans doute parce qu'elle est d'une plus grande importance pour ses voisins, à cause de la route des caravanes qui la traverse dans toute sa longueur (1). L'oasis septentrionale n'est que peu fréquentée et n'a que peu de sources.

Les géographes arabes, Edrisi et Aboulfeda(2) ne font aucune différence entre cette dernière et l'oasis méridionale, ou entre la soi-disant grande et petite oasis. En effet, cette distinction ne repose que sur l'étendue de l'espace qui les sépare (3). Or, cet espace comprend 14 milles, ou suivant Ideler (4), qui s'en rapporte à Pocock et Olympiodor, 20 milles allemands, tandis que la plus grande distance entre les sources de l'oasis méridionale n'est que de 7 milles géographiques.

L'oasis méridionale (5), *El-Kibli* a 22 milles géogr. de longueur du nord au sud, tandis que la septentrionale ou la soi-disant petite oasis en a 25, suivant Browne; ce chemin se fait en cinq petites journées, de stations en stations, qui toutes sont séparées par des déserts. Browne parcourut ainsi l'oasis méridionale dans toute son étendue, avec la caravane du Soudan; le premier jour il partit d'*Aïné Dizé*, et arriva, après 8 heures de marche à travers un désert, à *El-Charjé*, endroit arrosé, sous le 26° 25' lat. nord; le second jour il marcha pendant 6 heures à travers le désert, jusqu'à *Boulak*; le troisième et le quatrième jour il marcha pendant 14 heures avant d'arriver à *Beiris*; enfin, le cinquième jour il atteignit, après deux heures de marche, *Moughess*, dernier village de l'oasis sous le 25° 18' lat. nord. Poncet nous fait un récit un peu plus favorable de cette oasis, qu'il visita en 1698. Seetzen (6) apprit de la bouche d'un nègre, que près d'*El-Charjé* se trouvent une quantité de ruines, entre autres les débris d'une ancienne ville, près de laquelle est situé, du côté du nord, un *kasr* ou palais de 40 aunes de hauteur, bâti avec d'énormes pierres et garni de chambres, de figures et d'inscriptions. On trouve aussi de semblables édifices à El-Dschennah.

(1) Rennell, dans Hornemann, éd. Langlès, I, p. 215.
(2) Edrisi, éd. Hartmann, p. 18.
(3) Rennell, dans Bredow, p. 633.
(4) Ideler, p. 416.
(5) Browne, Trav., p. 183.
(6) Monatl. Corresp., vol. XIX, p. 429, 445.

L'oasis septentrionale *El-Wah* (*Elloah* suivant Belzoni, *El-Ouâh* selon Martin) était restée étrangère aux Européens depuis les géographes du treizième siècle, Ebn Haukal et Edrisi; Martin (1) et Belzoni sont les premiers des modernes qui ramenèrent de nouveau l'attention sur cette île du désert, située, suivant Martin, à trois journées et demie au sud-ouest de Médine sur le lac Mœris; elle a, dit ce voyageur, plusieurs sources chaudes et froides, et compte quatre villages, chacun de 150 à 200 habitans qui vivent de leurs plantations de dattiers, et cultivent en outre du riz, du dourrah, des figues, des bananes, des oranges. Le climat y est malsain; le défaut de troupeaux s'y fait sentir très-vivement. Le chemin qui conduit à cette oasis part de Médine dans le Fayoumé, passe près du lac Garâh, et de là, près des deux puits *Rayan-el-Kabyr* et *El-Sogheyr*, où est situé un temple semblable à celui de Kasr-Keroun sur le lac Mœris. Arrivé là, on a encore un chemin de deux journées et demie à faire à travers des déserts sans eau et dénués de toute végétation.

Belzoni eut l'avantage de visiter lui-même l'oasis d'El-Wah (2). Il partit de Benysouef, et y arriva après six journées et demie par un chemin inconnu jusqu'alors. Coupant au sud de Fayoum, il arriva, dès le premier jour, à *Raweje-Toton*, ancienne ville égyptienne en ruines, où les cubes de calcaire étaient couverts de figures et d'hiéroglyphes égyptiens. A une lieue de là est situé le village *Talet-el-Hagar*, construit, à ce qu'il paraît, avec les débris de cette antique ville. On y distingue surtout des colonnes et des restes de granit. Le soir, il fit halte en un endroit appelé *El-Kharrak*, où sont plusieurs sources et des champs de blé, de dourrah et de trèfle. Cette entrée du désert, autrefois inconnue, est entièrement séparée du Fayoumé, mais elle est arrosée par un bras du Bahr-Yousef.

Le second jour il arriva, dans le désert, à une haute muraille semblable à l'enceinte d'une ville, avec des débris de murs au milieu, le tout enterré dans le sable; autour étaient une quantité de troncs d'arbres et de vignes desséchées qui tombaient en poussière dès qu'on y touchait. Le village bâti entre des rochers s'appelait, comme le précédent, *Kharrak*. Le troisième jour conduisit le voyageur entre d'énormes rochers jus-

(1) Martin, Descript. de l'Égypte. Et. mod, III, p. 221.
(2) Belzoni, Voy., II, p. 164.

qu'à *Rejen-el-Cassar* (1), où il arriva le soir; sur un espace d'une lieue carrée, la contrée environnante, autrefois cultivée, était couverte de sable. En creusant on y trouve des sources en quantité, mais l'eau est saumâtre; les dattiers et les mimosa croissent en profusion; on y remarque en outre les débris d'un temple égyptien. Belzoni entra ici dans la route d'El-Wah, indiquée par Martin.

Le quatrième jour Belzoni quitta la petite oasis d'El-Cassar; sa route le conduisit par-dessus un énorme banc de sable, dans une vaste plaine parsemée de cailloux; toute la surface, divisée par de basses collines, présentait une quantité d'élévations de forme parallélogramme de 20 à 30 pieds de longueur, formées uniquement d'ossemens de morts et recouvertes de terre, comme des sépulcres. Belzoni compta jusqu'à trente proéminences de ce genre, dont plusieurs paraissaient assez grandes pour contenir jusqu'à cent morts. Ce voyageur pense que toutes ensemble elles peuvent très-bien renfermer jusqu'à trois mille cadavres. Au dire des Bédouins, il se trouve encore, à quelque distance de là, une quantité d'élévations semblables; mais notre intrépide voyageur ne put obtenir d'eux qu'ils l'y accompagnassent.

Qui ne se rappelle pas ici l'histoire de l'armée de Cambyse, enterrée sous le sable, et tout ce qui nous a été rapporté jusqu'à ce jour de caravanes qui éprouvèrent le même sort? Cambyse avait expédié une forte armée (50,000 hommes?) pour détruire le temple de Jupiter Ammon; l'armée arriva, après sept journées de marche, à la *ville Oasis*, qui ne peut être autre que *Charjeh*, dans la grande oasis, attendu que cette ville est située à peu près dans la direction de Thèbes à l'oasis d'Ammon. Cette ville d'Oasis, dit Hérodote, était habitée par des Samiens de la tribu Aischrionique, et la contrée s'appelait *les îles des heureux* (Μακάρων νῆσοι) (1). C'est, dit-on, à moitié chemin de cette ville, à l'oasis d'Ammon que l'armée fut engloutie par les flots de sable; ce qui coïncide d'une manière très-remarquable, quant à la position, avec ces collines tumulaires dont nous venons de parler.

Le cinquième jour, Belzoni ne parcourut qu'une plaine déserte, parsemée de cailloux d'une couleur foncée. Le soir, il rencontra un fleuve desséché (*Bahr-bela-ma*) (1), dont le lit était rempli de sable et de pierres; on y remarquait entre autres des traces d'anciennes îles et les marques d'un niveau jadis assez élevé, car tout le sol au-dessus de ce niveau apparaissait déjà à la simple vue beaucoup plus clair que les couches inférieures, et l'élévation des îles correspondait généralement à cette ligne remarquable. Ce Bahr-bela-ma a sa direction du sud au nord, et devrait toujours être placé à deux ou trois journées de marche à l'ouest du lac Mœris, même dans le cas où, comme l'assurent les Arabes, il se prolongerait réellement jusqu'aux lacs de Natron. Belzoni trouva dans ce lit de fleuve desséché, des arbres pétrifiés et beaucoup de cailloux qui souvent contenaient des gouttes d'eau.

Le septième jour conduisit d'abord notre voyageur le long de rochers isolés et de nombreux bancs de sable; à midi, il arriva à une colline d'où l'on apercevait le rocher de l'oasis El-Wah. Bientôt deux grues qu'on aurait dit des messagers, et que l'on regarde dans ce pays comme les avant-coureurs des sources, vinrent à la rencontre des voyageurs. (C'étaient des corbeaux qui conduisirent Alexandre-le-Grand à l'oasis de Jupiter-Ammon, *complures corvi agmini occurrunt* (2); les Arabes appelaient autrefois les Africains *corvi*) (3). On atteignit enfin dans l'après-midi l'oasis *El-Wah*, autrement appelée *El-Cassar*, qui fait évidemment partie de la *petite oasis*. C'est une vallée entourée de rochers, longue d'à peu près six lieues et large d'une lieue et demie; la partie ouest est seule cultivée et couverte d'ombrageux palmiers; mais il paraît qu'autrefois la culture était également répandue sur toute sa surface. Un sol argileux alterne avec des sources, des bois de dattiers et des collines couvertes de buissons, jusqu'à ce qu'on arrive au village de Zabon, situé près d'une rivière et entouré de champs de riz, de plantations de dattiers, d'abricotiers, de figuiers, d'amandiers, de pruniers et de vignes. Les habitans du village hésitèrent d'abord à recevoir l'étranger; mais Belzoni leur serra les mains selon leur manière de saluer, s'informa

(1) Belzoni, Voy., II, p. 173.

(2) Hérodote, III, 26; comp. Ideler, p. 417.

(1) Belzoni, Voy., II, p. 477.

(2) Quint. Curtius Rufus, Hist. Alex. M., lib. IV, VII, § 15.

(3) Schultens, Hist. Jactonidar, p. 128.—Sall, Trav, p. 459.—Vincent, Misc. nat., I, p. 7, in Peripl. Ex, Götting. Bibl.

du cheik, étala de beaux tapis devant eux, joua le rôle d'un hôte libéral, leur offrit du café qui passe ici pour une grande délicatesse, distribua du tabac, et gagna bientôt, de cette manière, toute leur confiance. Tout le village se rassembla en demi-cercle autour de lui, et lorsqu'il s'informa de leur contrée, ils répondirent qu'il n'y avait rien de remarquable à voir chez eux, mais qu'il trouverait beaucoup de choses étonnantes dans une autre oasis située à quatre journées au sud-ouest. (C'est sans doute *Siwa*, qu'ils nommaient du nom commun d'*Elloah*.)

Le lendemain (1), Belzoni passa en revue toute la contrée; mais, avant de commencer ses courses, il promit aux habitans, qui le croyaient venu pour chercher de l'or, de leur délivrer tout ce qu'il trouverait de ce métal. Il traversa d'abord une forêt de dattiers, d'où il entra dans une vaste plaine couverte d'une croûte de sel semblable à de la neige, ce qui ne l'empêchait pas d'être arrosée par plusieurs rivières d'eau douce. Belzoni vit ici les restes d'une ancienne ville; dans le voisinage étaient des cavernes semblables aux catacombes égyptiennes. Serait-ce là peut-être la ville de Behnèse, qu'Aboulfeda (2) et Edrisi placent dans l'El-Wahat? Un peu plus loin se trouvaient des ruines d'un ancien édifice bâti en briques; les nombreuses grottes, répandues dans tout le voisinage, passaient pour la demeure du diable. Belzoni y trouva plusieurs sarcophages en argile, avec des couvercles sur lesquels on voyait représentées des figures de femmes et d'animaux, entre autres une tête de bélier. Près du village de Zabou est une source qui teint en vingt-quatre heures la laine blanche en noir; tous les habitans de l'oasis portent cette couleur, à l'exception des Cheikhs qui sont habillés de blanc.

Les plantations de dattiers sont ici la principale richesse des habitans; ils font avec leurs dattes un commerce considérable et reçoivent en échange tous les autres besoins de la vie, même des buffles, des vaches, des chèvres et des moutons. Ils professent la religion mahométane, mais sont très-ignorans. Leurs plus redoutables ennemis sont les habitans du village voisin *El-Cassar*, situé à trois heures de marche, sur le revers d'un énorme rocher. A quelque distance du village de Zabou on découvre, au milieu des sables, les ruines d'un petit temple bâti en briques crues, sur lesquelles sont gravées des lettres grecques; et, à peine à une demi-lieue plus loin, on rencontre les ruines d'une autre ville : tout cela indique le siége d'une ancienne civilisation.

Belzoni consacra un après-midi à gravir le haut rocher qui domine El-Cassar; arrivé sur la hauteur, une vue magnifique s'ouvrit à lui sur ce village si pittoresquement situé au milieu d'un bois de palmiers et entouré, de tous côtés, d'un terrain fertile. Les habitans voulurent s'opposer à l'approche de l'étranger, dans la crainte qu'il ne leur portât malheur; mais Belzoni pénétra, en se glissant le long d'une carrière, jusqu'au milieu du marché où il rencontra une grande porte. Une fois arrivé, son café ne tarda pas à lui gagner tous les cœurs. Au côté nord du village sont les ruines d'un temple grec, bâti, à ce qu'il paraît, sur la base d'un ancien temple beaucoup plus grand que celui d'aujourd'hui. Le père du kadi avait enfoui ses trésors d'argent, consistant en dollars, dans ces vieilles ruines, et ne voulait y laisser entrer personne. Mais, après bien des instances, le vieux avare se décida à y introduire l'étranger jusqu'à 150 pas.

Le temple actuel, long de 80 pieds, est construit, à ce qu'il paraît, avec les débris d'un ancien et colossal édifice qui occupait jadis tout l'endroit. Belzoni ne put observer la contrée que très-imparfaitement, à cause des soupçons qu'il aurait excités chez les indigènes qui regardaient déjà sa lunette comme un instrument magique très-suspect. Autour du village on remarquait, comme à Zabou, une quantité de catacombes, avec trois, jusqu'à quatre chambres souterraines, des sarcophages d'argile et des momies; mais tout y était plus grossier et moins bien travaillé; les momies étaient enveloppées de linge grossier, sans asphalte. Près du village se trouve une source (1), située dans un bosquet de palmiers, ayant huit pieds carrés et soixante pieds de profondeur. L'eau en est, dit-on, tantôt chaude et tantôt froide. Belzoni la trouva chaude après le coucher du soleil; elle paraissait encore plus chaude à minuit, et de même, le matin avant le lever du soleil; mais elle était froide à midi. Suivant l'estimation de Belzoni, on peut déterminer le changement de température ainsi : le soir 60 degrés, à minuit 100, le matin 80, à midi 40. C'est à tort que notre voya-

(1) Belzoni, Voy., II, p. 190.

(2) Abulf. Ægyptus, p. 18. — Edrisi, p. 103. — Ideler, p. 415.

(1) Belzoni, Voy., II, p. 217.

geur prend cette source pour la fontaine du Soleil, mentionnée dans Hérodote. Il considère en conséquence El-Cassar (et non pas Siwah) comme l'ancienne oasis d'Ammon, ajoutant que cette hypothèse s'accorde parfaitement avec les neuf journées de marche qu'Alexandre mit pour aller du temple d'Ammon à Alexandrie; car, dit-il, les deux oasis Siwa aussi bien qu'El-Cassar sont à une distance de neuf journées de marche de la ville égyptienne.

Belzoni ne put trouver un seul guide pour l'accompagner jusqu'à Siwa, à l'ouest; il se dirigea donc au sud-ouest, vers une petite oasis appelée El-Haix (1), qui lui parut être une prolongation de l'*Oasis-Parva*, bien qu'elle soit inconnue sous ce nom.

Cette petite oasis est située à deux fortes journées de marche d'El-Cassar. Belzoni la trouva inhabitée; mais une quantité de dattiers, des forêts de pommiers, les ruines d'une petite ville, des bains, des murailles romaines témoignaient de son ancienne population. Il remarqua entre autres des ruines très-bien conservées d'une église grecque; à l'entour étaient plusieurs halles, et tout près de là les ruines d'un temple cophte, dont le nom est inconnu. Ici Belzoni fut subitement arrêté dans ses recherches, par une attaque des Bédouins, auxquels il fut assez heureux d'échapper en se réfugiant à El-Cassar, d'où il s'en retourna en toute hâte sur le Nil.

2. *Route de la grande oasis par Dar-Four jusqu'à Ril.*

De Moughess ou Megges (2), frontière méridionale de la grande oasis, la route des caravanes se dirige continuellement vers le sud, avec quelque déviation à l'ouest, jusqu'à ce qu'on arrive à Masrouck, dernier endroit fertile et arrosé du pays de Four.

Les derniers treize jours de ce voyage, la route ne traverse que des déserts sans eau, à partir de la source de sel et de natron près de Bir-el-Malha; elle est habituellement bordée (3) par une ou plusieurs séries de rochers peu élevés (*a ridge of hills or roks not memorable for its height*) qui, se dirigeant du nord au sud, passent au sud de Dar-Four et de Cobbé et s'étendent, sous le nom de *Tega* et de *Wanna*, jusqu'à Ril (1) (par la même latitude que Sennaar). Sur le flanc de cette chaîne de rochers est situé, à vingt et une journées de marche à l'ouest du Bahr-el-Abiad, un lac qui ne se dessèche jamais.

Cette chaîne de rochers entièrement nus et dépourvus de toute végétation occupe, aussi loin que l'a pu poursuivre Browne, une étendue d'au moins 60 milles géographiques en longueur. Placée à peu près sur le même méridien que la frontière occidentale du rempart du Nil, du côté des oasis, elle court, parallèlement au Nil sur la terrasse de Sennaar et dans la moyenne Égypte. Dans la latitude du gradin nubien (voy. plus haut *le Nil*), où le Nil fait sa courbe à l'ouest, la prolongation au nord de cette série de rochers est moins sensible, et contribue peut-être à former les montagnes de la rive gauche du fleuve.

Nous devons donc considérer cette série d'écueils et de rochers qui se continue, au nord, jusqu'au lac Mœris et peut-être jusqu'à Catabathmos (sur une étendue d'à peu près 17°, 150 milles géogr.), comme la côte orientale du grand océan de sable. Cette côte remarquable, mise à sec maintenant, est plus ou moins déchirée par des défilés et des vallées transversales. Elle présente partout le même aspect, et se compose très-probablement de plusieurs chaînes parallèles de rochers; elle borde, à l'est, le domaine du Nil; à l'ouest, elle a donné naissance à cette chaîne d'oasis qui s'étend à sa base (*insulæ terrestres in arenoso mari*) (2), et forme, depuis des siècles, la route que les caravanes suivent pour aller dans le Soudan.

3. *Oasis de Four.*

Le pays de *Four* (3) (*Dar-Four*) doit être considéré comme une seule oasis, quoiqu'il se compose de plusieurs bancs de corail formant un groupe ovale. Il n'est borné qu'à l'est, par la chaîne de rochers de Tega et Wanna; de vastes plaines de sable et des déserts sans fin l'entourent dans toutes les autres directions. Le Dar-Four n'est, comme toutes les autres oasis, qu'une station de caravanes; le sultan qui le gouverne n'a lui-même pas de demeure fixe; mais il erre d'un lieu dans un autre. Les trois principales

(1) Belzoni, Voy., II, p. 218.
(2) Browne, p. 234.
(3) Ibid., p. 234.

(1) Browne, Trav., Appendix, p. 235 et 451.
(2) Ludolf, Comment. ad Hist. Æthiop., fol. 51.—Rennell, Herod. Geogr., dans Bredow, p. 632.
(3) Browne, Trav., p. 235, 254, 281.

entrées sont au nord, à l'est et à l'ouest. *Cobbé* passe pour le centre de l'oasis; *Sweini*, au nord, est le rendez-voua des caravanes de l'Égypte; *Ril*, au sud-est, celui des caravanes du Sennaar; *Coubeabia*, à deux journées et demie à l'ouest, le rendez-vous des caravanes du Soudan.

L'oasis de Four est privée de fleuvea; elle n'a que des lacs et des rivières (*wadi*) qui, toutefois, ne s'emplissent que dans la saison dea pluies, appelée ici *Harif*. C'est dans leur voisinage qu'on trouve les meilleurs puits; mais ils donnent pour la plupart une eau trouble, et diminuent tous vers la fin de la saison sèche. La siccité alors devient générale; et, pour peu que les pluies périodiques tardent à venir, les habitans se voient forcés de recourir au feuillage des arbres qu'ils broient dans des mortiers et dont ils se nourrissent, faute de meilleurs alimens.

Nous ne pouvons poursuivre plus loin, au sud, la limite du grand océan de sable; car, à quatre journées de marche au aud de Cobbé, la route entre, près de Dar-Marra, dans un sol rocheux qui se prolonge, pendant quatre journées de marche, jusqu'à la première terrasse du plateau dea Fongi dana le Dar-Fungaro. Le Dar-Four fait encore partie du grand océan de sable; car, de Ril à l'ouest (1), la route des caravanes ne traverse, pendant neuf journées de marche, jusqu'à Bishara et au delà, que des déserts de sable et de rochers.

Nous pouvons par conséquent admettre que le *groupe d'oasis des Fouriens*, ou le Dar-Four, est situé à l'angle sud-est de la côte du grand océan de sable africain.

—

CHAPITRE II.

CÔTE SEPTENTRIONALE DE L'OCÉAN DE SABLE.

§ 35.

Toutes nos connaissances de l'intérieur de l'Afrique partent ici de la route des caravanes qui, des frontières de l'Égypte, se dirige aur le Fezzan. L'espace ne nous permettant pas d'entrer dans une foule de détails, nous ne rapporterons que les faits qui nous ont paru les plua importans.

(1) Browne, Trav., p. 463.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Entrée orientale, ou route des lacs de Natron jusqu'à Siwah, suivant Hornemann.

Une chaîne de montagnes peu élevée, large d'un mille et très-escarpée du côté du désert du sud, s'étend en ligne droite de l'est à l'ouest, depuis la vallée étroite des lacs de Natron et le Bahr-Bela-ma jusqu'à *Ummesoghir* (1), et comprend un espace de sept journées de marche. C'est le long de cette chaîne de montagnes ou le long de sa lisière méridionale que les caravanes s'acheminent vera l'ouest.

Hornemann, qui doit être ici notre principal guide, trouva toute la surface plane de cette chaîne (2) couverte de sel; sa base est de calcaire. Elle se prolonge, au nord, sous la forme d'un terrain rocheux et plat, jusqu'à la Méditerranée, et çà et là on voit en surgir quelques rochers de talc (3). La lisière méridionale comprend aussi le Mogarrah (4), espèce de vallée remplie d'endroits marécageux et humides, près desquels on trouve encore de l'eau à la profondeur de cinq jusqu'à six pieds. Un phénomène très-remarquable de cette vallée, et qui caractérise également le Bar-Bela-ma, avec lequel elle correspond, c'est la grande quantité de bois pétrifiés que l'on y rencontre depuis les plus petitea branches jusqu'aux plus énormes troncs d'arbres, tantôt dispersés en fragmens isolés, tantôt formant dea couches entières qui occupent de très-grands espaces (5). Souvent l'on trouve des arbres de 30 à 40 pieds de longueur, dont l'écorce et les fibres ne sont pas difficiles à reconnaître.

Toute cette contrée se présente au premier coup d'œil comme un terrain abandonné par lea eaux de la mer, qui cependant n'ont laissé de traces que sur la côte hérissée de rochers, tandis que l'imagination mobile de l'Arabe trouve partout des débris de mâts brisés et de vaisseaux naufragés.

Il ne manque à cette série d'endroits arrosés que des bosquets de palmiers et des habitans

(1) Hornemann, Voy., I, p. 16.—Rennell, Append., I, p. 201.

(2) Hadi-Abdallah-Ben, Hilelian, in Proceedings, I, p. 90.—Hornemann, I, p. 14, 22.

(3) Browne, Trav., p. 16.—Aipaud, Mém., dans Hornemann, II, p. 389.

(4) Ibid., I, p. 7 et 22.

(5) Hornemann, Voy., I, p. 17.

pour en faire une chaîne d'oasis tout à fait analogue à celle située vis-à-vis. Ils se rattachent, à l'ouest, à ces chaînes de rochers nus et déchirés, au milieu desquels est située la célèbre oasis de Jupiter-Ammon. Mais la route des caravanes, avant d'y arriver, conduit du village d'Ummesoghir (*Siropum* dans Ptolémée), à l'est, à travers un vaste désert rempli d'écueils et de galets (1). Il est probable que les chameaux nécessitent ce détour, car Ummesoghir n'est qu'à une journée de marche de Siwah.

2. *Entrées nord et nord-est du côté de la frontière orientale de Barca et de la Maréotide, près d'Alexandrie, suivant les relations des savans Prussiens.*

Les relations des savans Prussiens (voy. plus haut, p. 476) contiennent plusieurs faits remarquables sur la découverte de deux chemins conduisant à l'oasis d'Ammon, et dont l'un ne peut être éloigné de celui que prit Alexandre-le Grand (2) lorsqu'il partit de la Maréotide. Nous nous empressons d'en donner connaissance au public, espérant qu'ils ne seront pas sans résultats pour la science.

Les savans Prussiens s'avancèrent à l'ouest d'Alexandrie, le long de la côte libyque, jusqu'au delà d'El-Baraton, dernière station qu'atteignit Browne. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à quelques lieues du territoire tripolitain, où ils séjournèrent près de quinze jours (entre le 43e et le 44e long. est de l'île de Fer), dans le voisinage de quelques sources, y attendant le retour des messagers de Derna, ville située à sept journées de marche à l'ouest. Leur camp, établi à Gasser-Eschtabi, à la base nord-est du Djibel-Gebir, n'était qu'à quelques lieues de la mer; il y avait là d'excellens puits et un fort des Sarrasins (*Gasser* ou *Kassr*, c'est-à-dire château), bâti de cubes de calcaire coquillier, mais dont la plupart des cartes ne font pas mention. L'architecte Liman et M. Boldrini en prirent copie. Une particularité qui caractérise les collines basses et planes (3) de cette contrée, c'est qu'elles forment des demi-cercles qui partent de la mer et s'élargissent concentriquement, comme si la mer, autrefois plus élevée, s'était retirée peu à peu. A l'ouest, à quatre lieues de là, ils remarquèrent une chaîne de montagnes, ou plutôt la pente d'une plaine élevée, qu'ils avaient déjà regardée de plus loin comme la limite entre la domination égyptienne et la Barbarie. Elle est située à peu près à six lieues au sud de la mer, et n'est réellement que la pente de la haute plaine occidentale ou du plateau de Barca, ainsi que s'en assura le docteur Hemprich par une excursion qu'il y entreprit.

Cette chaîne limitrophe, dit Liman, s'appelle *Ages-el-Egoba*. L'oasis de Siwa, au sud-est, en est éloignée de cinq fortes journées de marche. Cette route, située à l'ouest de celle que Browne suivit pour aller d'El-Baraton (aujourd'hui Matroueh) à Siwa, est ainsi, du côté de la mer, la plus courte entrée du désert. Suivant Pline, la distance de Cyrène à Ammonium (Siwa) était de 400 *millia passuum*, à peu près 80 milles géographiques. En quittant la plaine de Gasr-Eschtabi, les voyageurs franchirent d'abord une rangée de collines basses qui se prolonge de l'ouest à l'est (1). Ils traversèrent ensuite une seconde plaine; et le soir, après une forte journée de marche, ils atteignirent le versant du *Djibel-Gebir* qui conduit à une haute plaine, où ils ne prirent que quelques heures de repos. Une longue colline remplie de pétrifications s'étendait obliquement au pied de la montagne; son sommet était couvert de couches d'une masse blanche que les voyageurs ne purent examiner de très-près à cause de l'obscurité.

Le second jour, le chemin les conduisit sur le plateau qui s'élève à peu près 300 pieds au-dessus de la surface littorale qu'ils avaient parcourue le jour précédent: le sol est partout désert et pierreux, et à peine aperçoit-on çà et là une misérable plante desséchée.

Au pied de ce Gibel-Gebir étaient une quantité d'arbustes (*asclepias*) et des spartes de la hauteur de 12 pieds, phénomène remarquable dans cette contrée, car il contraste singulièrement avec l'uniformité et la pauvreté du bord littoral de la Libye. Le passage de la Flore des côtes d'Alexandrie à la Flore du désert n'offrait rien de remarquable: cependant ils virent ici une trentaine de phanérogames qu'ils ne retrouvèrent plus dans l'intérieur; les cryptogames parasites qui en tirent leur nourriture disparurent naturellement en même temps.

Près d'Alexandrie, comme dans l'intérieur du désert libyque, les atriplicines demeurèrent toujours, de toutes les plantes, les plus nombreuses;

(1) Hornemann, Voy., I, p. 22; et les Proceedings, I, p. 193.
(2) Curtius Rufus. Hist Alex. M., lib. IV, c. 7.
(3) Liman, manuscrit.

(1) Ehrenberg and Hemprich, manuscrit.

ce qui ajoutait encore à l'uniformité de ces plaines d'ailleurs si pauvres en végétaux. On remarquait pour la première fois un caractère un peu différent, dans la végétation, au bord rocheux du Djibel-Gehir ; mais cette variété cesse dès qu'on approche du sommet : on ne découvre plus alors que quelques espèces d'échium, des *atriplex* et des *salicornia;* l'après-midi, les voyageurs trouvèrent la première *capparis ægyptiaca*, qu'ils rencontrèrent depuis, une seconde fois, en s'en retournant de Siwa en Égypte. Jusqu'à Siwa, la contrée offrit toujours le même aspect ; les lichens seuls abondaient dans ces déserts, entre autres le *parmelia saxatilis* qui couvrait quelquefois des plaines entières et leur donnait une couleur blanche comme de la craie. Une nouvelle espèce d'*urcéolaire* tapissait les cailloux brunâtres lorsqu'ils n'étaient pas disposés en couches trop compactes ; d'autres urcéolaires n'étaient pas rares non plus. Une espèce d'*isidium* (nov. Sp.) et la *parmelia miniata* se rencontraient habituellement sur les rochers brûlans, de sorte que même le Sahara n'était pas désert pour le botaniste (1).

La haute plaine du Djibel-Gebir était souvent couverte de galets ; et déjà, au matin de la seconde journée, les voyageurs rencontrèrent plusieurs plaines unies, qui, de loin, ressemblaient à de larges étangs. Elles se composaient d'une terre argileuse aussi unie qu'un plancher poli, et étaient fendues par des millions de crevasses en morceaux hexagones, sur la surface desquels le pas des chameaux ne laissait aucune trace.

Ces endroits sont toujours situés un peu plus bas que le reste de la contrée, et paraissent avoir été autrefois recouverts par les eaux. Les vastes hautes plaines, presque dénuées de végétation, avaient tantôt une teinte noire provenant des masses de néopètre (*hornstein*), tantôt elles présentaient, sur de vastes espaces, un reflet d'un brun rougeâtre provenant des fragmens de cornaline ; souvent on y voyait aussi des fossiles à peine à moitié pétrifiés.

La disette d'eau était générale dans cette contrée ; aussi les voyageurs parcoururent-ils, à marches forcées, pendant plusieurs jours, un désert aride et monotone, rencontrant de temps en temps de petites élévations et quelques vallées peu remarquables. Le cinquième jour, ils arrivèrent enfin à un ravin entouré de montagnes escarpées et souvent disposées en forme de terrasse ; ce ravin les conduisit dans la vallée de Siwa. Ils avaient aperçu, dès le matin du même jour, quelques élévations isolées, semblables à des huttes de charbonniers ; puis des couches horizontales de calcaire coquillier, étendues les unes au-dessus des autres, ou bien formant des cônes aplatis, semblables à des pyramides ; à partir de ce point, la contrée ne cessa pas d'être montueuse. Vers midi, ils découvrirent, dans le lointain, des montagnes de forme bizarre qui excitèrent des cris et des exclamations de joie parmi les Arabes, car elles étaient un signe qu'on approchait de l'oasis. Dans les gorges de ces montagnes, on voyait les tombeaux d'une quantité de voyageurs assassinés. Depuis midi, la caravane ne fit que descendre à travers des gorges étroites et profondes et entre des montagnes formant des terrasses naturelles, jusqu'à ce qu'on arriva le soir à Siwa. A l'entrée de cette vallée étaient d'énormes masses de pétrifications très-bien conservées (1). Toute la chaîne de montagnes près de Siwa forme, au sud, une pente semblable à celle du haut plateau du désert du côté de la mer au nord ; celle-ci cependant se dégrade plus doucement et s'effleurit davantage près de Gasser-Eschtabi, tandis que la dégradation près de Siwa est très-escarpée et forme plusieurs groupes. Il est difficile de dire si ces masses, stratifiées horizontalement et disposées en terrasses, sont du grès ou seulement un conglomérat de sable, car souvent on remarque des couches entières composées uniquement de coquilles sans aucune espèce d'alliage. Ces masses de rochers se sont évidemment formées d'un dépôt réitéré d'une mer pacifique.

On remarque ordinairement, aux montagnes de Siwa, jusqu'à neuf couches différentes étendues pour la plupart en forme de terrasse les unes au-dessus des autres et se distinguant par leur couleur comme par leurs pétrifications ; les trois supérieures sont blanches, celles du milieu jaunâtres, et les trois inférieures verdâtres. Les supérieures ont moins de fossiles, et sont d'un grain très-dur : dans les couches moyennes, on trouve de très-gros pectinites et des ostracites, dans les inférieures, des cardes et autres formations analogues. Mais toutes ces couches réunies ne s'élèvent probablement pas au delà de 300 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire

(1) Ehrenberg and Hemprich, manuscrit.

(1) Ehrenberg and Hemprich, manuscrit.

qu'elles ne dépassent pas la hauteur du plateau du désert libyque qui se prolonge de la même manière, à l'est, et auquel correspond sans doute aussi, au sud de l'oasis de Siwa, une formation analogue, si l'on peut en juger d'après les chaînes de collines qui se déroulaient dans le lointain aux yeux des voyageurs.

Le séjour des voyageurs à Siwa n'eut pas de bien grands résultats pour la science, attendu qu'ils furent continuellement contrariés dans leurs recherches par les vexations du chef. Nous rapporterons plus bas ce que ces savans nous ont communiqué de plus intéressant sur cette oasis; mais avant nous les suivrons dans leur route de retour de Siwa à Alexandrie; cette route nous fera connaître l'entrée du désert, du côté de la Maréotide, la même que prit Alexandre-le-Grand (1) lorsqu'il voulut pénétrer jusqu'à l'oasis d'Ammon, et dont Diodore, Arrien et Quinte-Curce nous ont donné des descriptions très-exactes (2).

Le 23 novembre, les voyageurs, ayant quitté Siwa, arrivèrent jusqu'au puits de Bir-Bagar à l'est. De là, après avoir marché trois jours dans la direction de l'est, ils prirent un jour de repos dans la petite oasis de *Dyr-Asa*. Après trois autres journées de marche, ils trouvèrent de nouveau de l'eau à *Bir-Hajé*. De là, ils arrivèrent en deux jours au puits salé de *Bir-Lebouk*; puis, tournant au nord-est, ils atteignirent, après trois journées de marche, le puits abondant de *Bir-Haman*, sur la limite de la Maréotide. Tout cet espace fut ainsi franchi en onze jours. La route est extraordinairement pénible et très-conforme à la description que nous avons donnée plus haut de l'entrée du désert, du côté du nord. Les voyageurs ne quittèrent que le soir de la seconde journée l'enfoncement de la vallée de l'oasis de Siwa pour monter sur l'élévation aride du désert libyque. A Dyr-Asa, ils entrèrent dans une seconde vallée plus petite que la première, et que Liman appelle *Gara* ou *Siva-Segir*; elle est presque inhabitée, et ne produit que quelques buissons de dattiers et quelques tamarins (*Tam. afric.*); mais en revanche toute sa surface est couverte de vastes forêts de roseaux (*Arundo Hammonis, donax Ehrb.*) et de petits buissons de *zygohyllum* et de joncs. L'étendue de cette vallée était de deux lieues et demie dans la direction du chemin; le sol, quoique salant, donnait cependant de l'eau potable. A l'est de cette petite oasis, le plateau de calcaire du désert libyque s'élève de nouveau, et forme plusieurs éminences que Liman appelle *Kelis*. A trois milles à peu près à l'est des derniers puits, les voyageurs rencontrèrent de nouveau les lichens du désert; vers le soir du même jour, ils trouvèrent aussi quelques mimosa appelées *Aolha* par les Arabes : c'est de l'écorce de cet arbuste que l'on obtient la précieuse gomme dont l'Orient fait un si grand commerce; on le rencontre fréquemment dans ces régions, mais seulement dans les enfoncemens des vallées d'oasis.

Les voyageurs établirent leur tente à un endroit où ils trouvèrent pour la première fois l'*anastatica hierochuntica*, plante remarquable par ses globules sèches et ligneuses, et généralement connue sous le nom de *rose de Jericho*.

Le second jour de leur départ de Dyr-Asa, les voyageurs arrivèrent, par une contrée montueuse et pittoresque, à la troisième oasis, à laquelle il ne manquait que de l'eau pour être habitable; ils y rencontrèrent les mêmes plantes que dans les précédentes; mais ce qui les frappa surtout ce fut le caractère particulier des palmiers qu'ils y trouvèrent à l'état sauvage, touffus et bien différens des palmiers, tels qu'on est accoutumé à les voir dans les plantations de dattiers. La forme naturelle des palmiers était inconnue auparavant, et tous les dessins qu'on en avait vus n'avaient été pris que sur des palmiers cultivés. Les savans prussiens rencontrèrent aussi, dans ce même enfoncement, les premières traces de bois pétrifiés, et constatèrent, par cette découverte, une analogie frappante de cet enfoncement avec la vallée du Bahr-Belama, près des lacs de Natron et avec celle de Mogarrah. (Voy. ce que nous en avons dit plus haut, p. 534.) Ces pétrifications se rapprochaient le plus, quant à la forme, du *tamarix africana*, qui croît dans toutes les oasis du voisinage; près de Bir-Haja, elles recélaient des cristaux de quartz. Les puits de Haja, également entourés de bosquets de palmiers sauvages, sont situés dans l'enfoncement de la vallée qui s'étend, à l'est, jusqu'à Bir-Lebouk, sur un espace de deux journées et demie. Le sol y est généralement salant, couvert de mottes et dénué de toute végétation. De Bir-Lebouk, cet enfoncement (sans doute le même dont parle aussi Hornemann) se prolonge vraisemblablement encore plus loin vers l'est, jusqu'à Terraneh, sur le Nil, et communique ainsi réellement avec le Bahr-Belama.

(1) Curtius Rufus, Hist. Alex. M., IV, c. VIII.
(2) Ideler, Ueber die Oasen, p. 406.

Nos voyageurs ne suivirent pas cette direction; mais, arrivés à Bir-Lebouk, ils tournèrent, au nord-est, vers la Maréotide. En traversant les plaines élevées du désert (qui cependant sont moins exhaussées que celles qui entourent Siwa), ils remarquèrent çà et là des masses de rochers isolés, offrant un aspect grotesque et un mélange de toutes les couleurs, qui leur rappelait en petit quelques sites de la Suisse saxonne. Les Arabes de la caravane prenaient souvent pour guides, dans le désert, des *troncs de palmiers pétrifiés*, de la hauteur d'un homme, qui surgissent du sol et ressemblent à des colonnes cylindriques; parfois on rencontrait aussi des troncs dicotylédones, avec leurs branches; ceux que l'on trouvait pétrifiés en entier, avec leurs rameaux et leur écorce, ressemblaient extérieurement à la mimosa *Aolhé*. Les débris de coquillages qui étaient déposés en quantité dans le sein du désert, ne paraissaient pas appartenir aux espèces perdues; ils avaient au contraire une frappante ressemblance avec ceux qu'on trouve dans les marais de la Maréotide et que les vagues de la Méditerranée jettent encore tous les jours sur la côte.

3. *Siwah* (Ammonium).

SIWAH (Syouah) est situé par les 29° 12' lat. nord et les 26° 18' long. est de Greenw., à 14 journées de marche, en droite ligne, d'Alexandrie (1). Hornemann mit 123 heures (2) pour y aller du Caire; espace que la caravane franchit en douze jours. Pline évalue à autant de journées de marche la distance qui séparait l'ancienne Memphis du temple d'Ammon (3). Browne, prenant sa direction un peu plus au sud-sud-ouest, mit, en 1792, soixante heures pour aller de la côte à Siwah. Suivant Strabon, il y a 1,300 stades ou 32 milles et demi de Parætonium à Ammonium. D'*Al-Baraton* (Parætonium), Browne parcourut, pendant trois journées, un sol aride, sablonneux et couvert de rochers, jusqu'à Ummesogeir, d'où il arriva en deux jours à Siwah.

Suivant Hadi-Abdallah, il faut quatorze jours pour aller du Caire à Siwah et de Waddy-L'Otron (1) (qui est probablement le couvent chrétien de Saint-Macariew, à l'ouest des lacs de Natron), neuf jours; suivant Hérodote, il y a dix journées de marche de la mer de Sel au temple d'Ammon, qui, conformément au résultat de toutes les mesures, est absolument identique avec l'oasis Siwah de nos jours.

En partant du nord, par la route de Browne, on trouve, pour la première fois, un peu d'eau près de Karet-el-Sogheir. Cette fontaine est ombragée par des palmiers, et un petit village est bâti à côté. Au delà on traverse de nouveau une plaine aride, couverte de sable et de sel, jusqu'à ce qu'on arrive à la petite île verdoyante de Siwa (*Smal fertile spot*), entourée de tous côtés par le désert (2); suivant Browne, elle ne s'étend que 2 lieues et 1/2 en longueur (6 *miles*) et 2 lieues (4 et 1/2 à 5 *miles*) en largeur.

En venant par l'est, on descend des chaînes de rochers nus, situées à 20 lieues à l'ouest d'Ummesoghir, immédiatement dans la vallée verdoyante et fertile de Siwah (3). Au milieu de l'oasis se trouvent le chef-lieu appelé *Siwah*, du même nom que la vallée (29° 12' lat. nord, d'après Browne), et cinq villages situés à distance d'un quart à une demi-lieue les uns des autres; leur domaine occupe une circonférence de 50 milles anglais et il est entouré de tous côtés de rochers escarpés et arides.

Browne, en donnant si peu d'étendue à cette vallée, n'entend sans doute parler que de cet espace fertile et riche en dattes, qui entoure le chef-lieu, tandis que Hornemann étend ses descriptions à toute la vallée. Celle-ci est couverte d'une argile de sable çà et là humide, marécageuse (on y cultive du riz), et remplie de grands espaces salins, tandis que les alentours immédiats du chef-lieu sont très-bien arrosés, couverts de champs de blé, de pâturages, d'oliviers, d'orangers et d'ombrageux palmiers à travers lesquels des chemins et des sentiers conduisent au centre habité et cultivé.

La seule rivière de cette oasis donne une eau excellente, à laquelle on attribue des propriétés merveilleuses. Macrisi (4) dit que l'oasis de Siwah a quarante fontaines d'eau douce et une

(1) Selon Ripaud, ces journées de marche n'étaient pas très-fortes. Voyez Ripaud, Mémoire, dans Langlès, Voyage de Hornemann, p. 389.

(2) Rennell, dans Hornemann, I, p. 175.—Browne, Travels, p. 16.

(3) Ideler, Ueber die Oase, p. 405.

(1) Hadi-Abdallah, d'après Beaufoy, dans les Proceedings, I, p. 194.—Hérodote, IV.

(2) Browne, Trav., p. 17, 23.

(3) Hornemann, Voyage, éd. Langlès, I, p. 27; et Rennell, II, p. 211.

(4) Langlès, Mém. sur les Oasis, p. 390.

quantité de citernes. Browne y trouva des eaux salines et des eaux douces; ces dernières étaient presque toutes tièdes; il y vit aussi une source qui était alternativement froide et chaude.

Le chef-lieu est bâti comme un fort, sur un rocher, au milieu de l'oasis; l'espace qu'il occupe est peu considérable. Lorsqu'une caravane arrive, tout l'endroit se met en émoi, et l'on dirait une ruche d'abeilles, tant la foule qui s'y presse est nombreuse et bruyante. Les habitans sont généralement remuans et querelleurs. Le sol sur lequel ils ont construit leurs habitations est partout percé d'un nombre infini d'anciennes catacombes pleines de débris de momies; les pierres de leurs maisons sont enlevées aux temples du dieu de Thèbes (du Jupiter d'Ammon), dont les ruines remarquables attestent encore de nos jours l'ancienne architecture égyptienne (1). Nous ne citerons ici que quelques faits qui nous sont confirmés par les recherches de savans illustres, nous en rapportant principalement aux travaux d'Ideler sur les oasis du désert libyque (2).

A une demi-lieue de Siwah, chef-lieu de l'oasis, entre le village Sharkié et une montagne isolée, se trouvent les ruines d'un ancien temple, *Ummebeda*, dans le voisinage d'une source abondante d'eau douce. Ce sont, suivant Browne et Hornemann, des débris d'une ancienne muraille ayant quelques cents pas de circonférence; au milieu de l'enceinte est situé un rocher de 8 pieds de hauteur, sur lequel repose librement un édifice bâti en calcaire coquillier; mesuré à l'intérieur, il a 32 pieds de longueur, 15 de largeur et 18 de hauteur. Les murs latéraux, composés d'énormes cubes, ont 6 pieds d'épaisseur, et sont remplis, à l'intérieur, de petites pierres et de chaux, comme toutes les constructions romaines. L'entrée principale est au nord, deux entrées latérales sont à l'ouest et à l'est. Le plafond se compose de grandes dalles de pierre, de 3 pieds de largeur, 3 d'épaisseur et aussi longues que l'édifice est large. L'extérieur était autrefois peint en vert; l'intérieur, depuis le milieu à peu près, est couvert d'hiéroglyphes; l'architecture est parfaitement égyptienne, comme l'indiquent aussi les figures d'Isis et d'Anubis, sculptées sur les murs. Hornemann considère cet édifice comme le temple de l'ancien Jupiter-Ammon, qui, suivant Hérodote (1), était le *Zeus* de Thèbes, à la tête de bélier, et auquel la colonie de Méroé et de Thèbes éleva un sanctuaire; Rennell a établi l'identité de cette Siwah, avec l'ancienne ville d'Ammon qu'Alexandre-le-Grand visita pour y consulter l'oracle; Heeren, enfin, a prouvé qu'elle est située sur l'ancienne route des caravanes, qui va dans la partie occidentale de l'intérieur de l'Afrique; il soutient même que c'est la première station commerciale que mentionne Hérodote dans sa route des caravanes, de la Thébaïde à l'intérieur (sans doute par la Grande-Oasis). Le roi des Ammoniens, dont parle Hérodote, était vraisemblablement le grand pontife de l'oasis appelée *Ammon* par les anciens, *Ammoniaca* dans Ptolémée, *Ammonium* par les modernes, et que les Arabes (Edrisi, Aboulfeda, Ebn-al-Wardi et Jakouti) appellent aussi *Santria* ou *Santariah*. Le nom de Siwah paraît, pour la première fois, dans le voyage de l'Européen Wansleb (2), entrepris l'an 1664. Cette oasis d'Ammon devint ainsi d'une simple station des caravanes qu'elle était dans l'origine le sanctuaire d'un oracle fameux, et, plus tard, le siége d'un grand commerce; Cyrène entra en relation avec elle, et fit même graver sur ses monnaies la tête de Jupiter d'Ammon. Le capitaine Lyon rapporte, à l'occasion du Fezzan, un fait très-remarquable, c'est qu'au sud de Siwah, près du Borgou, dans le pays de Wajounga, une tribu des Tibbos porte encore de nos jours les cheveux en forme de cornes de bélier (3).

Selon Diodore et Quinte-Curce (4) (tous deux ont probablement puisé à la même source, dans le rapport d'un témoin oculaire, qui est peut-être Callisthènes (5), dont parle Strabon), le château du prince ammonien se trouvait, au temps d'Alexandre, au milieu de l'oasis, et tout près était le temple renfermant l'oracle. En dehors de cet espace sacré, entouré de murailles, était bâti, à quelque distance de là, un second

(1) Hérodote, II, 181.—Strabon, LXVII.—Pline, Hist. nat., V, c. 5.—Browne, Trav.—Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 46.—W. Young, Remarques, ibid., dans l'Appendix, p. 296-340.

(2) Ideler, in Fundgruben des Orients IV, p. 99-411.

(1) Hérodote, II, p. 32, 42; IV, p. 181

(2) Paulus, Sammlung von Reisen in den Orient, th. III, p. 31, 46.

(3) Capt. Lyon's Narrative of Travels. Lond., 1821, in-4°, p. 252.

(4) Diodore, liv. XVII, c. 49 et 50.—Arrien, de Exped. Alex., III, 3, 4. — Curtius, Hist. Alex. II.

(5) Strabon, XVII, p. 589, éd. Tzsch.

temple d'Ammon, ombragé par de grands arbres; c'est là qu'était située, entourée d'une agréable fraîcheur, la fameuse source du soleil que mentionne Hérodote, et dont les auteurs postérieurs ont tant de fois exagéré les merveilles. Browne apprit à Ummebeda qu'elle était alternativement chaude et froide, qualité qui, à ce qu'il paraît, est commune à plusieurs sources des oasis. Les habitans de Siwah racontèrent à Hornemann qu'elle avait la faculté de guérir les maladies. Suivant Diodore et Quinte-Curce, l'acropole (ἀκρόπολις, *arx*), entourée d'une triple enceinte (περίβολος, *munitio*), était placée au milieu du sanctuaire. La première enceinte comprenait le fort et la demeure du prince; la seconde, la demeure de son épouse, de ses enfans, de ses parens, les tours de l'édifice et le temple de Jupiter-Ammon, avec une source sacrée; dans la troisième habitaient les satellites et les gardes du prince. Ces enceintes ont dû être très-vastes, car le temple seul, qui était compris dans la seconde, se divisait en deux parties, l'avant-temple et le sekos; or, l'avant-temple était nécessairement spacieux, puisque quatre-vingts prêtres y fonctionnaient dans la grande procession du vaisseau d'or, et que, lorsque Alexandre se trouvait à Ammon, une quantité de vierges étaient occupées à la même cérémonie. D'après ces données positives des auteurs anciens, le célèbre antiquaire Hirt doute que le monument qu'on a trouvé soit le grand temple d'Ammon; il le prend plutôt pour le petit temple, situé dans le bois, non loin du château, près de la source du soleil. Il suppose que l'ancien temple se trouvait placé à l'endroit où est aujourd'hui le chef-lieu Siwah. Suivant l'architecte Liman, Siwah présente l'aspect d'une colline couverte de tous côtés d'habitations.

Depuis l'expédition du pacha Mehémed-Ali d'Égypte, un gouverneur réside à Siwah pour y prélever l'impôt (1). Cailleaud, qui faisait partie de l'expédition, y découvrit, dit-on, trois temples dont il mesura l'étendue; mais les habitans l'empêchèrent d'aller visiter une île appelée *Arachis*, qui passe pour mystérieuse. Le consul français Drovetti, qui fit le tour de cette île, n'y trouva aucun ancien monument (2). Jackson prend les habitans actuels de l'oasis de Siwah pour des colons émigrés de Sousa à l'ouest, parce qu'ils parlent la langue Shellouh des habitans de l'Atlas (1).

(1) Liman, manuscrit.

(2) Belzoni, Voy., II, p. 180.

2e ÉCLAIRCISSEMENT.

Route de Siwah à Augila, le long de la chaîne de Gerdobah, jusqu'aux montagnes de Moraï.

1. La chaîne de rochers nus de Mogarrah se continue à travers un pays couvert de lacs et de marais, quatre journées de marche à l'ouest de Siwah, jusqu'à l'endroit fertile de Schiatha (2).

Toujours également rocheuse, et nulle part recouverte de couches de terre ou de sable, elle se dégrade vers le désert, au sud, et n'en est séparée que par une rangée d'oasis plus ou moins fournies d'eau. Ses masses sont de calcaire, remplies de nombreux débris d'un monde bouleversé, de pétrifications calcaires d'animaux marins et de coquilles; le tout disposé en couches horizontales. Les roches de calcaires sont coupées et déchirées par des défilés dont les hordes sauvages, qui les habitent, tirent parti dans leurs guerres contre leurs ennemis. Çà et là on aperçoit des collines pyramidales, s'élevant comme des îles de la plaine basse et rocheuse qui, partout où elle n'est pas couverte de sable, se compose de calcaire sans pétrifications. Ces collines, par l'effet des interstices coloriées des couches de calcaire, présentent souvent une ressemblance frappante avec les pyramides. De l'oasis de Torfaue (3) jusqu'à Augila, la route que suivit la caravane de Hornemann, traversa un vaste désert d'où s'élèvent une quantité de collines de sables.

Une autre route (sans doute plus praticable pour les chevaux) passe au nord de la pente escarpée du sud et se dirige d'abord par Araschié, vers la vallée étroite et sablonneuse de Gegabib (4), où l'on rencontre de l'eau en plusieurs endroits, un lac salant avec une île, mais pas d'habitations. Il croît ici une quantité de palmiers dont les fruits sont recueillis, à l'époque de la récolte des dattes, par les Arabes de Derna, qui habitent le rivage de la Méditerranée, à huit journées de marche de cet endroit. De là, la

(1) Jackson's Acc. of Timb. Lond., 1820, p. 280.

(2) Hornemann, Voy., I, p. 55.

(3) Ibid., p. 58.

(4) Browne, Trav., p. 24.—Rennell, dans Hornemann, Voy., I, p. 217.

route se continue sur les hauteurs de Gerdobah (1); il faut cinq jours pour franchir ce triste plateau (*mornful highland*); enfin, le sixième jour on descend, par Guizara, dans la vallée d'Augila.

En suivant cette dernière route on met 13 journées de marche pour aller de Siwah à Augila; Hérodote dit qu'il n'en faut que 10; Hornemann, qui fit la route à marches forcées, par la plaine, n'en mit que 9, et franchit, en 87 heures et 1/2, une distance de 180 milles anglais.

2. *Oasis d'Augila.*

Cette oasis est située à 13 journées de marche au sud-est de Bernyq (Bérénice), et à 170 milles anglais à peu près ou 10 journées de marche de Barca (selon Edrisi). C'est une plaine de sable très-fertile partout où elle est arrosée, mais peu cultivée, attendu que les habitans se livrent exclusivement au commerce. Elle n'a qu'une journée de marche de largeur de l'est à l'ouest (2), et elle est entourée de déserts de tous côtés. On y compte quatre endroits habités; *Guizarah* est le plus oriental (le *Saragma* de Ptolémée?); les trois autres que Hornemann qualifie du nom de villes sont : *Majabrah* à l'est, *Meledilah* et *Augila*. Cette dernière, bâtie avec le calcaire des collines voisines, est mal construite et peu importante, mais ses bosquets de palmiers sont célèbres, depuis les temps les plus anciens, par le parfum de leurs dattes. Déjà, du temps d'Hérodote, les Nasamons (3) allaient les acheter dans la même contrée, où, de nos jours, les Arabes de Bengasi font leur commerce avec Augila.

L'oasis d'Augila est une station très-importante pour les caravanes; elle appartient actuellement au pacha de Tripoli. Les relations de Burckhardt (4) nous apprennent que les marchands de cette oasis, après deux tentatives malheureuses (en 1811 et 1813) sont enfin parvenus, en 1814, à se rendre directement par le désert, dans le Waday et le Borgou, où ils font le commerce d'esclaves : ils sont ainsi dispensés de les faire venir du Fezzan, et les bénéfices immenses qu'ils recueillent en transportant ces malheureux Africains immédiatement du Soudan aux marchés du Caire, les dédommagent amplement de toutes les peines et de toutes les fatigues du voyage.

3. *Chaîne du Moraï ou Ziltan.*

A l'ouest de l'oasis d'Augila on voyage, les trois premières journées, dans le désert qui se compose de rochers de calcaire, plus ou moins recouverts par les sables. Le quatrième jour, des collines surgissent de nouveau, en forme d'îles, de ce sol pierreux et interrompent l'uniformité de la plaine; mais des tas de sables, amassés, à ce qu'il paraît, par les vents, entourent souvent ces élévations et en rendent l'abord très-difficile. Cette région de collines est le commencement d'une chaîne de montagnes appelée *Moraï* (*Moraiji*) (1), qui suit une direction tout à fait opposée aux précédentes, et paraît se prolonger au loin dans le désert.

Près de cette chaîne de montagnes se termine la bordure de l'océan de sable, qui s'étend très-uniformément sur un espace de 100 milles géographiques (532 milles angl. depuis le Caire jusqu'à Moraï) de l'est à l'ouest, et qu'on peut comparer, quant à sa formation et à son étendue, à la bordure orientale du désert, le long de la chaîne d'oasis parallèle au Nil.

La chaîne du Moraï, s'étendant du nord au sud, borde donc ici, à l'est, un golfe du grand désert libyque. Nous abandonnons aux recherches ultérieures la tâche de prouver jusqu'où elle se prolonge au sud, surtout si elle s'étend jusqu'aux Tibbo-Febabo (10 journées de marche au sud) et jusqu'au Borgou, d'où une semblable chaîne, courant de l'est à l'ouest, parallèlement à celle que nous venons de décrire plus haut, borde le grand désert de Berdos et Bilma, et se joint, à l'ouest, aux chaînes de montagnes du Fezzan.

On traverse toute la chaîne du Moraï (2) en quatre journées : sa largeur est donc la même que celle du plateau qui forme le rempart du Nil, à l'est du désert. Elle se compose de montagnes calcaires, bizarrement déchirées, remplies de défilés étroits, pénibles et escarpés (*Med-Hyg*

(1) Hadi-Abdallah Benmilelitan, dans les Proceedings, I, p. 192.

(2) Beaufoy, dans les Proceedings.

(3) Hérodote, IV, c. 182 — Hadi-Abdallah, dans les Proceedings, I, p. 192.

(4) Burckhardt, Travels in Nubia, App., p. 490.

(1) Hornemann., Voy., éd. Langlès, I, p. 76.

(2) Hornemann, Voy., I, p. 78.—Hadi-Abdallah, d'après Beaufoy, dans les Proceedings, I, p. 190.

ou *Neddik*), de gouffres affreux et de rochers isolés, qui apparaissent au voyageur comme autant de masses bouleversées par un déluge. Le Morai se termine, à l'ouest, par des plaines rocheuses et des amas d'eau. Au milieu des labyrinthes de ces rochers de calcaire, on aperçoit de nouveau une quantité de pétrifications d'animaux marins et des fragmens de troncs d'arbres pétrifiés, ayant jusqu'à deux pieds de longueur.

Hornemann donne à la plaine unie, aride et composée de roche calcaire, qui se détache, à l'ouest, du Morai, le nom de *Soultin*, et Hadi-Abdallah appelle tout le passage pénible de la chaîne du Moraï *la grande montagne Zillan* (ce qui signifie peut-être la même chose).

A partir de là, on observe, à la frontière de l'océan de sable, un changement frappant dans toute la nature, surtout une grande interruption dans la monotone régularité de ces régions brûlantes.

3e Éclaircissement.

Le Haroush noir jusqu'au Fezzan.

Un labyrinthe de chaînes de montagnes noires et arides, placées les unes à côté des autres, se prolonge dans la direction de l'ouest; à leur entrée, se trouve une montagne en forme de cône tronqué. Les différentes rangées sont séparées par d'étroits et affreux défilés; souvent aussi on voit des espaces d'une demi-lieue entièrement couverts de blocs de rochers détachés, auxquels succèdent de nouveau des défilés et de longues et immenses gorges. Les caravanes prennent le chemin le plus commode, qui cependant est encore très-pénible et presque impraticable. On rencontre par intervalles des vallées qui ont un peu d'eau : celles-là sont couvertes de pâturages, il y vient quelques arbres ombrageux, et l'on y aperçoit aussi quelques timides gazelles. On met quatre jours pour traverser ce boulevard rocheux du désert.

Les masses de ces montagnes se composent de basalte (1), et de là le nom de *Haroush* qu'on donne, dans tout le nord de l'Afrique, à tous les espaces couverts de masses basaltiques.

Hornemann, le seul voyageur qui nous ait donné des renseignemens sur ces basaltes qu'il appelle *ferrugineux*, nous apprend qu'ils n'ont nulle part une grande élévation. Ce sont, dit-il, des chaînes de collines qui ne s'élèvent que de huit à dix pieds au-dessus du niveau du sol qui les entoure. Elles vont dans toutes les directions; et leurs faces, surgissant brusquement du sol parfaitement plane, présentent des parois latérales presque à pic, de vrais filons basaltiques, à peu près comme le capo di Bove, près de Rome. Les Arabes appellent cette forme singulière des montagnes *Stres* (nom qui vient peut-être d'*Esthi* ou *Esthur* qui signifie *couche* ou *rempart de pierres*, selon Langlès). Cette contrée apparut à Hornemann comme le théâtre d'une grande révolution; il crut même y avoir trouvé de la cendre volcanique et de la lave.

On traverse aussi cette chaîne basaltique pour aller du Fezzan au Bornou. La route du Fezzan à Mesurata et celle du Fezzan par Sockna à Tripoli, est rendue très-pénible et presque impraticable par cette même chaîne (1). C'est ce que nous confirment en dernier lieu les relations du capitaine Lyon (2).

Le Haroush noir ne s'étend pas seulement à l'est du Fezzan, pendant sept journées de marche, du nord au sud; mais on le rencontre aussi au nord-ouest de cette même oasis, se prolongeant sous le nom de *Souda* (soudah signifie *noir*; c'est le *Mons-Ater* des anciens) (3) jusque près de Gadames (*Cidamus*).

Toute l'étendue du Haroush, de l'est à l'ouest, correspond parfaitement aux limites orientales et occidentales des deux Syrtes de la Méditerranée, ce qui est un phénomène digne de remarque.

A l'ouest, une série d'écueils calcaires peu élevés, nus et blancs, appelés le *Haroush blanc* (4), s'adosse, sur une largeur de trois journées de marche, à cette chaîne basaltique. Les masses en paraissent comme vernies (peut-être est-ce l'effet de la chaleur?); elles surgissent verticalement de la plaine, et sont composées de chaux friable et remplies de pétrifications de toute espèce; des coquilles, des animaux marins et des têtes de poissons, dont une seule fait une charge d'homme, s'y trouvent en quantité.

(1) Hornemann, Voy., I, p. 81. — Jackson's Acc. of Marocco, 2e éd., p. 46 et 121.

(1) Hornemann, Voy., I, p. 57. — Rennell, dans l'Appendix, p. 223 et 270.

(2) Capt. Lyon, Narrative of Travels in Northern Africa. Lond., 1821, in-4o, p. 23, 33, 80, 360.

(3) Schérif Imhammed, d'après Beaufoy, Proceedings, I, p. 85, 191. — Pline, Hist. nat., V, c. 5.

(4) Hornemann, Voy., I, p. 93.

Tous ces fossiles font partie du calcaire friable; mais ils sont cassans comme du verre. Ils remplissent également les collines et l'enfoncement qui confine, à l'ouest, à la dernière rangée de montagnes (le *Xannibba* de Beaufoy?), d'où l'on descend à Temissa (*Tamest*, selon Edrisi) dans la plaine de Fezzan.

REMARQUE.

Topographie de Fezzan.

Temissa, situé à la frontière de la Grande-Oasis de Fezzan, est à seize journées de marche à l'ouest d'Augila. Hornemann mit 198 heures pour franchir une distance de 79 milles géog. (398 *miles*). L'espace entier, depuis le Caire jusqu'ici, espace qui se réduit à 405 heures sur 166 milles géogr., fut franchi en 30 jours (1), et en trois stations différentes qui sont Siwah, Augila et Temissa. Hadi-Abdallah admet une distance de 43 journées de marche jusqu'à Temissa, ou de 52 jusqu'à Fezzan (c'est-à-dire jusqu'à Mourzouk qui en est la capitale). Hérodote calcule de station en station, et dix journées de marche équivalent, selon lui, à une station. Il faut ici faire la part de l'influence que les saisons, la situation politique des états, la manière de voyager, la connaissance des routes, etc., exercent sur les voyages des caravanes dans le désert.

Le Fezzan (sous ce nom l'on entend aussi quelquefois le chef-lieu de l'oasis) s'étend, suivant les données des anciens (2), depuis la côte, près de Mesurata, jusqu'à 17 journées de marche dans l'intérieur, vers la sud-ouest, ou à peu près 88 milles géogr. (289 *miles* en comptant 16 *miles* et 1/2 sur une journée de marche). De Tripoli au Fezzan, par les montagnes de Ghourian et Sockna, on compte 23 journées de marche.

4ᵉ ÉCLAIRCISSEMENT.

1. *Fezzan*, *l'oasis des Garamantes*; Phazania *dans Pline*, Fæsan, Fizen *chez les Arabes*.

A. *D'après les anciens documens.*

De Temissa (Tamest, selon Edrisi), un chemin d'une journée de marche conduit, à travers des plaines fertiles, à *Zuilah* (Sylah ou Sila, *Cillala* dans Pline) qui, du temps d'Ebn-Haukal (1) et d'Edrisi, était la capitale du pays de Fezzan. A sept heures de distance de là, à l'ouest, on arrive à *Hemara*, situé dans une belle et vaste vallée; et enfin, à sept petites journées de marche (2) de Temissa, sur la frontière orientale, est situé *Mourzouk*, aujourd'hui capitale du Fezzan. C'est de cette ville que nous sont venues toutes les données que nous possédons sur ce pays remarquable.

Le domaine du Fezzan (3) présente une forme arrondie d'après le shérif Imhammed, une forme ovale d'après Hornemann. Il s'étend depuis sa limite septentrionale, le *Soudah*, c'est-à-dire la chaîne de basalte (*Mons-Ater*), à peu près sur une étendue de cinq journées de marche, jusqu'à Mourzouk, au sud. A quatorze journées de là, vers le sud, en traversant le pays de Hiatts, on arrive, dit-on, dans les environs de Cashna, à la chaîne limitrophe de *Kyre* (4), qu'il faut bien se garder de confondre avec Eurès ou Auras, l'*Audon* de Ptolémée, qui est situé au nord-ouest de Tripoli, et fait partie du Petit-Atlas.

On compte, comme appartenant au territoire de Fezzan, les contrées de *Haroush*, *Wadan* (5), *Hiatts*, *Houn* (Honein ou Ras-Honein dans Shaw, le μέγα ἀκρωτήριον de Ptolémée). La plupart des géographes donnent à cette oasis une étendue de 60 milles géogr. (300 *miles*) du nord au sud, et de 40 milles géogr. (200 *miles*) de l'est à l'ouest. Elle est comme une île, en forme de cercle, entourée de chaînes de montagnes sauvages et impénétrables (6) qui la garantissent contre toute espèce d'invasion. Ces montagnes ne sont interrompues qu'à l'ouest, où il paraît que l'oasis confine immédiatement au désert.

Le Fezzan est une vaste plaine basse, couverte partout d'un sable léger qui, autrefois, dit-on, encombra un torrent profond et rapide, près de Tessowa, à l'est. A l'ouest de la capitale (Mourzouk), du côté de Sahara, le sol est aride et

(1) Proceedings, I, p. 194. — Hérodote, IV, c. 183. — Rennell, dans Hornemann, I, p. 186.

(2) Proceedings, I, p. 86.

(1) Ebn Haukal, dans W. Ouseley, p. 21.

(2) Hadi-Abdallah, dans Beaufoy, dans les Proceedings, p. 190, 129.

(3) Hornemann, Voy., éd. Langlès, c. III, p. 110. — Rennell, App., p. 227.

(4) Proceedings, I, p. 163.

(5) A.-V. Einsiedel, Nachrichten vom Innern von Afrika, in Cuhn's Sammlung, th. III, p. 434.

(6) Scherif Imhammed, d'après Lucas, dans les Proceedings, I, p. 98.

désert. Au sud, du côté de Mendrah (à 12 milles géogr. de là), il est généralement sec et couvert d'un sel (*fossil alkali*) auquel on donne le nom de *trona*. On y trouve des puits en quantité et quelques sources vives qui ne tarissent jamais.

Il ne pleut jamais ou très-rarement dans le Fezzan (1); et l'on ne rencontre, dans tout le pays, aucun fleuve ou rivière qu'un Européen pourrait appeler considérable. Le shérif Imhammed (2) vante cependant le petit fleuve qui coule à Mourzouk, ainsi que les contrées bien arrosées des environs, où l'on trouve toujours des puits à une profondeur de huit à dix pieds. Il y en a, dit-il, plusieurs dans chaque jardin, qui servent à l'irrigation, et produisent une végétation, comme on n'en voit que peu dans tout l'El-Magreb. Le nombre des lieux habités est, selon lui, de cent; selon Hornemann, on y compte cent et une villes et villages.

Zuila (Sila), *Germah* (Garama, capitale des Garamantes), *Kattron*, *Temissa* sont des villes du Fezzan. Germa et Zuila étant tombées l'une après l'autre en décadence, Mourzouk est devenu le chef-lieu de l'oasis; les habitans de cette ville ne vivent que de leur commerce : c'est le premier et le plus important emporium de toute l'Afrique septentrionale; c'est le point de réunion entre l'ouest et l'est, entre Maroc et le Caire, entre le Soudan et les côtes de la Méditerranée. L'eau, le blé, le maïs, les dattes et les troupeaux qui sont les principaux produits du pays, suffisent pour satisfaire aux besoins de toutes les caravanes qui arrivent dans l'oasis.

2. *Gadames*, Cydamus.

Le Fezzan est, d'après l'état actuel de nos connaissances, la frontière la plus occidentale de la chaîne d'oasis. Cependant l'on nous cite encore, au nord-ouest, une oasis peu connue, appelée *Gadames* (3) (*Cydamus* dans Pline); elle s'adosse au plateau des Berbères, près du bord méridional de l'Atlas, et a, dit-on, perdu toute importance depuis que Mourzouk est devenu le centre du commerce. C'est à Gadames que commence le pays riche en dattes, cette immense steppe, plane, unie et large de 80 milles géographiques, qui s'étend à l'ouest sous le nom de Biledulgerid, et est arrosée sur toute sa surface par des *wadis* ou fleuves de steppes. (Voy. plus haut, p. 492.)

Le Biledulgerid formant ainsi la limite entre le plateau des Berbères et le grand océan de sable, on pourrait considérer comme autant d'avant-postes de cette zone verdoyante les oasis que nous avons parcourues, et qui diminuent à mesure qu'elles avancent à l'est. En effet, la nature est la même dans le Biledulgerid que dans les oasis; ces espaces ne diffèrent que dans leur étendue. Ce que la grande chaîne élevée, déchirée et rocheuse du Grand-Atlas est pour le Biledulgerid, les côtes rocheuses et basses de l'est le sont pour la chaîne d'oasis; elles apparaissent également déchirées comme l'Atlas. Ce que sont là les wadis abondantes et les lacs situés près de leurs embouchures, les mares salantes, les étangs périodiques et les puits isolés le sont ici; tous deux (le Biledulgerid et la chaîne d'oasis) sont parallèles aux chaînes septentrionales qui se dirigent de l'est à l'ouest, et les oasis, de même que les steppes du Biledulgerid, se trouvent placées sous une même latitude, entre le 27° et le 30° lat. nord. De plus, ce que sont pour le Biledulgerid ses plaines salantes, cultivables, verdoyantes, le peu d'endroits couverts de pâturages le sont pour les oasis : observons toutefois que ces oasis septentrionales ne peuvent pas, comme celles du bord oriental, se comparer à une ligne d'oasis corallines, tant elles sont isolées et éloignées les unes des autres.

De cette manière, la division naturelle de ces régions, telle que l'admettaient les Arabes, se trouve pleinement justifiée : ils divisaient, comme nous l'apprend Ebn-Haukal (1), l'Afrique septentrionale en un El-Magreb occidental et oriental. La limite entre les deux est le Fezzan. La partie orientale s'étend depuis l'Égypte (*Misr*), le long de la mer, jusqu'au Fezzan (*Zuilah*); la partie occidentale depuis Zuilah jusqu'à Souze (*Sous-al-Akri*, c'est-à-dire Souse, province limitrophe), et Andalus (l'Espagne), ou jusqu'à l'Océan occidental.

B. *D'après les nouvelles relations du capitaine Lyon.*

Le capitaine Lyon, accompagné du consul anglais Ritchie, voyagea, au mois de mars 1819, de Tripoli à Mourzouk, et il se proposait de pé-

(1) Proceedings, I, p. 93, et Hornemann, Voy., I, p. 111, II, p. 457.

(2) Proceedings, I, p. 88, 98.

(3) V. Einsiedel, in Cohn's Sammlung, III, p. 433.

(1) Ebn Haukal, dans W. Ouseley, p. 19.

nétrer de là dans le Soudan des nègres. Mais les fièvres accablantes dont ils furent tous deux atteints pendant tout le temps de leur séjour en cette ville, et la mort prématurée de M. Ritchie, décidèrent le capitaine Lyon à renoncer à ses projets de découverte dans l'intérieur de l'Afrique.

En attendant il avait fait de nombreuses excursions dans l'oasis de Fezzan, et les descriptions détaillées qu'il nous en a données (1) ont jeté un grand jour sur la géographie de ce pays remarquable.

Nous n'indiquerons ici que les principaux points de ce pays, tels que les a explorés le capitaine Lyon, dans la direction du sud au nord. L'étendue du Fezzan, de l'ouest à l'est, lui est moins connue qu'à Hornemann. Les indications de l'intrépide voyageur allemand, quoique antérieures, conservent par conséquent ici toute l'importance de nouvelles découvertes.

La limite nord du royaume de Fezzan est à *Bonjem* (30° 33' 32" lat. nord)(2), la limite sud à *Tegerry* (24° 4' lat. nord); mais cet endroit est déjà habité par les tribus Tibbos des montagnes voisines. Les montagnes du Haroush bornent le Fezzan à l'est, et le village *Oubari* indique sa limite occidentale. *Mourzouk*, la capitale, est situé au centre de l'oasis, par les 25° 54' lat. nord et les 15° 52' long. est de Greenw.

On compte cinq journées de marche de Tripoli à *Benioled* (Beni-Woulid), en passant par les montagnes de Ghouriano (3). De là on met encore cinq jours pour arriver au puits de *Bonjem* où est situé le fort limitrophe septentrional du royaume de Fezzan. C'est une ruine d'un ancien édifice romain, bâti avec d'énormes cubes, au milieu du désert, et provenant du temps de l'empereur Septime-Sévère, comme l'indique l'inscription placée au-dessus de l'entrée. De ce fort on arrive, après quatre fortes journées de marche à travers des plaines arides et quelques défilés rocheux (appelés *Hormouts* dans Hornemann), à *Sockna*, qui est la ville la plus septentrionale dans le domaine du Fezzan (29° 5' 36" lat. nord) (4). Placée au milieu de déserts et de défilés souvent inabordables, entre les deux capitales, de Tripoli et du Mourzouk, elle est devenue un lieu d'asile pour les exilés et les réfugiés des deux pays, qui peuvent y vivre à l'abri de la tyrannie des sultans. Les habitans de cette ville, au nombre de deux mille, parlent la langue touarik; ils vivent de leurs plantations de dattiers qu'ils cultivent presque sans impôts, car ils ne paient de tribut que pour 260,000 pieds de palmiers (1). Quelques petits villages sont encore situés dans le voisinage; à l'est s'élèvent les hautes montagnes de *Wadan* où habitent de nombreuses troupes d'autruches et de buffles (Wadan) qui ont donné le nom à toute la contrée. Au sud de Sockna, les montagnes plus escarpées de *Soudah*, appelées aussi les *montagnes noires*, s'étendent de l'est à l'ouest, aussi loin que l'œil peut les suivre. Elles atteignent, en plusieurs endroits, une hauteur de 1,500 pieds, et occupent, entre les 28° 40' et 27° 30' lat. nord, une étendue d'à peu près 20 milles géographiques en largeur. Le basalte dont elles se composent est noir, fortement mélangé de carbonate de chaux, et se désagrège en petits fragmens en forme de boule. Toute la chaîne est entièrement aride, déchirée, et forme une quantité d'écueils et de cônes isolés; les plaines adjacentes sont fréquemment parsemées de débris d'une masse basaltique vitreuse, remarquable surtout par son éclat éblouissant. Plus loin, au nord, le même basalte se retrouve en abondance dans la chaîne de Ghouriano, près de Tripoli (32° lat. nord) où l'on aperçoit aussi beaucoup de cônes basaltiques.

L'aspect de ces montagnes de Soudah est tellement sauvage que le capitaine Lyon, se voyant entouré de tous côtés, de leurs parois escarpées, se crut un instant transporté au milieu du cratère d'un volcan. Au sud se déroulent, à leur base, de vastes plaines inhospitalières (2), couvertes tantôt de fragmens de basalte, tantôt de sable, mais où l'on ne rencontre ni eau ni aucune trace de végétation; d'innombrables carcasses de chameaux et de chevaux, et une quantité de squelettes humains bordent ici les routes des caravanes et ne présentent que trop souvent à l'âme du voyageur le tableau des dangers et des souffrances auxquels il va s'exposer. La route s'étend ainsi, sur un espace de cinq journées de marche, jusqu'à une forêt de palmiers, au mi-

(1) Capt. G.-F. Lyon, Narrative of the Travels in Northern Africa in the years 1818, 19 et 20, accompagned by geographical Notices of Soudan and of the course of the Niger with a Chart of the routes and Plates, etc. Lond., in-4°, 1821.

(2) Lyon's Narrat., chap. VII, p. 240.

(3) Ibid., chap. I, p. 21-37.

(4) Ibid., chap. VI, p. 66, Tab.

(1) Lyon's Narrat., chap. VI, p. 72.

(2) Ibid., p. 83.

lieu de laquelle est situé le village *Zeighan* (27° 26' lat. nord); de là elle se prolonge encore, pendant quatre journées, jusqu'à la ville de *Sebha* (par les 27° 3' 8" lat. nord). Entourée d'un superbe bosquet de palmiers, au milieu du désert, cette ville est surtout remarquable en ce qu'on y aperçoit, selon Lyon, les premières traces de cette transition de couleur, de la peau blanche des habitans du nord au teint foncé des mulâtres, jusqu'à la peau d'ébène des habitans de Mourzouk.

Un chemin de quatre journées, à travers des plaines homogènes et arides, conduit de Sockna à cette capitale. Les caravanes de Tripoli l'atteignent ainsi ordinairement en trente-neuf jours; sauf quelques endroits habités, elles n'ont rencontré sur tout cet espace que des déserts et des solitudes sans fin (1).

Mourzouk est une ville murée, comptant 25,000 habitans sédentaires, outre les nombreux étrangers qui s'y rassemblent annuellement. Les remparts de la ville ont 15 pieds de hauteur, 8 pieds d'épaisseur et sept portes; ils sont bâtis en terre, comme toutes les maisons, et ces constructions sont ici très-durables, par la raison qu'il ne pleut pas dans le Fezzan. Les rues sont étroites; le château, qui a 80 à 90 pieds de haut, est vaste et très-fortifié; les murs ont, à leur base, de 50 à 60 pieds d'épaisseur, et ne diminuent qu'à mesure qu'ils s'élèvent, de sorte que l'intérieur du palais est très-étroit, à proportion de sa circonférence. Il renferme le harem des premières femmes (*Kibere*), du sultan, et la garde en est confiée à des eunuques. La ville est entourée, de tous côtés, de plantations de dattiers qui fournissent aux habitans leur principale nourriture.

A une distance de deux journées, à l'est de Mourzouk, est situé *Traghan* (25° 55' lat. nord), célèbre par ses jardins et par ses eaux (2). Ces eaux, si fameuses, se réduisent tout simplement à quatre étangs de 30 à 40 pieds de diamètre, qui passent pour une merveille dans tout le pays; ils sont entourés d'épais bosquets de palmiers, habités par des troupes d'oiseaux, véritables raretés dans ces contrées sablonneuses. Jadis cette ville était plus considérable; maintenant elle n'a que 500 à 600 habitans, un fort et une mosquée. Un peu plus loin, à l'est, est la ville de *Zuela* (Zuila, Sila), par les 26° 11' 48" lat. nord. Les habitans sont les descendans d'une noble tribu arabe, qui se donne le nom de *schérifs*, c'est-à-dire parens du prophète. Ils ont tous le teint clair et se distinguent de leurs voisins par leur équité, leur maintien calme et leur hospitalité. A un quart de lieue de la ville, à l'ouest, on trouve les ruines d'une ancienne mosquée de 135 pieds de long sur 90 pieds de large; elle est bâtie en briques crues, avec du ciment de chaux, et elle révèle une architecture parfaite. A un quart de lieue de la mosquée, à l'est, sont situés cinq édifices quadrangulaires, très-ressemblans, ayant 20 pieds de diamètre, 30 pieds de haut, des toits et des fenêtres voûtés, ce qui est très-remarquable au centre de l'Afrique; ils sont garnis, jusqu'à la moitié de la hauteur, de plaques de grès rouge et couverts d'inscriptions effleuries maintenant, et que le capitaine Lyon prend pour des inscriptions arabes. Ce voyageur pense que ce sont là les monumens des anciens schérifs qui s'établirent dans cette contrée, il y a cinq ou six cents ans.

De vastes plaines, couvertes de cailloux, alternant avec des espaces arides, hérissés d'écueils basaltiques semblables à ceux que Hornemann observa aussi dans le Haroush, se succèdent, à partir de ces deux villes, jusqu'à *Gatrone* qui en est éloignée de cinq journées de marche. Sur tout cet espace on ne trouve de l'eau potable qu'à *Wadakaire;* la ville de Gatrone, qui n'est qu'un peu plus au sud (24° 47' 57" lat. nord), se trouve de nouveau entourée de collines de sable, au milieu d'un affreux désert. Les habitans de cette ville, en grande partie des Tibbos, se disent encore Fezzaniens, mais ils parlent déjà la langue du Bornou, et les Marabouts fezzaniens qui habitent au milieu d'eux, évitent, autant que possible, leur commerce.

De Gatrone on atteint, en deux jours, la frontière méridionale du royaume de Fezzan. La route traverse d'abord des rangées de collines et puis des déserts interrompus çà et là dans leur aridité, par quelques bosquets de palmiers, de mimosa (*gurda*) et de figuiers. Un buisson appelé *Deesa* est ici la principale nourriture des chameaux. L'endroit le plus reculé du Fezzan est *Tegerry*, par le 24° 4' lat. nord. On voit ici un château bâti dans le style de celui de Mourzouk. Il n'y a pas longtemps que cette ville était encore très-redoutée de tous les voyageurs, à cause du brigandage de ses habitans; maintenant le sultan y fait exercer une discipline très-sévère. Bien qu'on y cultive encore une quantité d'excellentes dattes.

(1) Lyon's Narrat., p. 97.
(2) Ibid., p. 206.

Tegerry passe néanmoins pour la limite méridionale du dattier (1). C'est ici aussi qu'on rencontre les premiers groupes de doumiers qui, à partir de ce point, paraissent remplacer les dattiers, au sud, comme cela se voit aussi dans la Haute-Égypte et la Nubie, où le doumier (*cucifera thebaïca*) croît en abondance au sud de Girgeh(2), tandis qu'il est rare au nord de cet endroit.

Au sud de Tegerry commence, immédiatement sous les murs de la ville, le grand désert de sable que parcourent les brigands et les chasseurs d'esclaves, lorsqu'ils font leurs excursions dans les pays des nègres. A Bargou, dans le Fezzan et dans le Dar-Fonr, on organise chaque année des expéditions régulières (*Grazzie*, dans le Fezzan) pour enlever des esclaves. (Nous invitons à lire à ce sujet le voyage du capitaine Lyon qui assista lui-même au retonr d'une pareille expédition) (3).

Outre les palmiers, ce voyageur ne remarqua dans les jardins de Tegerry au mois de décembre) que des raves, des oignons et quelques autres légnmes; dans les premiers jonrs de janvier, le blé n'était pas aussi avancé qu'à Mourzouk. Les nnits étaient très-froides; le thermomètre indiquait, le 2 janvier, au lever du soleil, 1° 40' Réaumur; le 14 du même mois, le capitaine Lyon, se trouvant un peu plus an nord, à Wadakaire, près de Gatrone, vit le thermomètre tomber à 2° 30' au-dessous de zéro; la glace avait un pouce d'épaisseur, et l'on fut obligé de faire dégeler le col des outres; dans le jonr, le froid se changeait rapidement en chaleur. Ces nuits froides sont toujours très-funestes aux malheureux esclaves nègres du Soudan qui sont obligés de coucher sur le sable sans aucun abri; cette transition rapide et quotidienne du froid à la chaleur mit aussi plusieurs fois la vie des voyageurs européens en danger; et, pendant tout le temps qu'ils séjournèrent dans cette contrée, ils essuyèrent de fréquentes attaques de fièvre.

Le sol de tout le Fezzan est, à proprement parler, aride et désert; un sable d'un jaune rougeâtre et une espèce de cailloux couvrent la plus grande partie du pays. Au sud des montagnes de Soudah, depuis le 29° jusqu'au 24 lat. nord, on ne trouve d'autres roches qu'un grès rouge de formation tertiaire avec quelques couches de gypse, de sel gemme et de marne qui, en s'adossant de deux côtés, au nord et au sud, aux basaltes des monts Soudah, constituent toute la variété géologique de ces plaines africaines. La base du grès rouge se compose de couches de calcaire coquillier. Le pays est généralement très-sec, et Lyon ne rencontra que *trois* sources sur tout le vaste espace qu'il parcourut. Mais en beaucoup d'endroits, on trouve de l'eau dans des couches d'argile et de sel, lorsqu'on creuse à une profondeur de 10 à 20 pieds. A l'exception des petites wadis ou enfoncemens dans lesquels on rencontre çà et là quelques buissons (l'*agoul*, le *thamaran*, le *deesa*) et très-peu d'arbres comme le *talhh* (mimosa), la végétation est nulle dans le Fezzan; les palmiers, les arbres fruitiers, le blé et les légumes ne sont cultivés que dans le voisinage des villes. De cette manière l'opinion généralement répandue qui fait de l'oasis des Fezzaniens un pays très-fertile est, suivant Lyon, entièrement fausse. Toute cette oasis, dit-il, ne se distingue nullement du désert sous le rapport du sol; dans le sens propre, elle fait même partie du Sahara. Près de Mourzouk, le terrain est argileux et blanc, et, quoique mélangé de sable, il offre ici une certaine fertilité; mais l'irrigation est tellement pénible que dans tout le royaume on ne trouve pas un jardin qui ait plus d'un acre d'étendue, et pas nn gazon de la longueur d'une table. En aucun endroit, depuis les montagnes au sud de Tripoli jusqu'à Mourzouk et Tegerry, l'herbe ne croît spontanément, excepté entre les antres des rochers, et sur les bords de quelques wadis; même les plantations de palmier ne s'entretiennent qu'avec les plus grands efforts. L'irrigation se fait partout au moyen de machines tirées par des ânes.

Et cependant ce sol aride fournit d'importans articles de commerce, du trona, du sel gemme, de l'alun (*shub*), du gypse, du nitre et du soufre. Près du village de Mafen est une plaine de sel gemme qui s'étend sur un espace de 6 milles géographiques (30 *milles*). La végétation, très-insignifiante, produit, outre les végétaux que nous avons nommés plus haut, un peu de blé indien (*gafouly masr*), trois espèces de dourrah, du froment, de l'orge, des haricots, des raisins, des grenades, des abricots et des pêches qui mûrissent rarement, quelques chétives pommes, mais de bonnes figues, d'excellens melons d'eau et du *corna*, petit fruit rond de la grosseur d'une noix, avec trois grains ayant un goût et un parfum doux et agréable. L'arbre qui le porte atteint à une hauteur de 30 pieds et est, suivant Ritchie, le lotus

(1) Lyon's Narrat., p. 225.

(2) Jollois, dans les Descriptions de l'Égypte, Ant., II, ch. x, p. 2.

(3) Lyon's Narrat., p. 249.

des anciens (*rhamnus lotus*). Les semailles de blé et d'orge se font au mois d'octobre et de novembre. Les récoltes au mois de mars et d'avril. Les récoltes de dattes, les plus importantes pour le Fezzan, ont lieu, la première au mois de septembre, lorsque le fruit est encore tendre; la seconde au mois d'octobre, lorsqu'il est sec et blanchi. La flore du Fezzan n'a rien de remarquable. Dans le règne animal on connait, parmi les bêtes féroces, le tigre, la hyène, le chacal et une quantité de renards. Lyon nous cite aussi trois espèces de buffles, une espèce d'antilopes, le chat sauvage, le porc-épic, plusieurs espèces de rats et de souris. Le chameau du Fezzan (*maherry*), remarquable par sa rapidité à la course, est de toutes les bêtes de somme le plus nombreux; le cheval, l'âne, le bœuf, le mouton, la chèvre et le chien sont des animaux rares et très-précieux. Les oiseaux n'abondent pas dans le Fezzan, à l'exception des vautours, des faucons et des corbeaux qui sont très-communs dans les déserts, comme les moineaux dans les villes et les pigeons sauvages dans les bois de palmiers; les aigles sont rares et de même les perdreaux; les oiseaux aquatiques, comme les canards, les oies, etc., sont presque inconnus. On ne voit que très-peu d'insectes, par la raison que les fleurs sont très-rares; les mouches même sont inconnues au Fezzan; en revanche, on y trouve en abondance des scorpions et des fourmis.

L'eau est saumâtre ou salée; les rivières manquent entièrement, et de même toute espèce de bois de construction ou à brûler. Les riches seuls possèdent des terres, et la valeur des biens-fonds s'estime d'après le nombre des puits et des palmiers, qui fournissent la principale nourriture des habitans. Les jardins sont cultivés, à la pioche, par les serviteurs et les esclaves, et de même le peu de terres; mais, à proprement parler, le Fezzanien ne connait pas l'agriculture; il est exclusivement commerçant et vit de ses brigandages et de ses guerres avec ses voisins.

Nous connaissons, depuis peu, à l'ouest du domaine du Fezzan, deux petits états indépendans de cette oasis, mais dont la connaissance nous est parvenue par des Fezzaniens : *Ghraat* qui nous était autrefois entièrement inconnue, et *Gadames* dont il a déjà été question plus haut (1). — Ghraat est une ville murée comme Mourzouk, située à 20 journées de Touat, à 5 journées de la forêt de dattiers de Garat, à 10 journées à l'ouest de Mourzouk, et à 7 au sud-ouest de Sebha. A une lieue de là on rencontre une seconde ville murée, El-Berkaat, célèbre par la beauté de ses raisins. La plaine dans laquelle est située la ville de Ghraat est couverte de cailloux, et entourée de montagnes désertes.

Le scheick de cette ville prend le titre de sultan, mais il ne reçoit d'impôt que des habitans sédentaires; les Touariks, qui forment la population nomade, ne lui paient aucune rétribution; un grand nombre d'entre eux ont fait le pèlerinage de la Mecque, et sont, par cette raison, vénérés comme des marabouts. La constitution de l'état de Ghraat parait être républicaine, puisque le conseil des anciens est supérieur en autorité au sultan, qui n'est, à vrai dire, qu'un grand commerçant. Les habitans sédentaires se nomment Ghratta. Un trait qui les distingue de tous les autres mahométans, c'est qu'ils permettent aux étrangers d'avoir des relations avec leurs femmes et leurs filles qu'on assure être très-jolies. Le commerce du Soudan les rend tous riches et opulens.

Il se tient, chaque printemps, un grand marché à Ghraat. Les marchands de Gadames y transportent des armes, de la poudre, du plomb, du fer; ceux du Soudan, des esclaves, de l'or et des noix de gourou; les Fezzaniens y viennent aussi avec leurs marchandises de Tripoli et de l'Égypte; mais les principaux articles de commerce sont toujours les esclaves, les chameaux et les dattes.

Gadames, dont nous avons déjà parlé plus haut (Voyez page 544), est située, d'après les dernières informations que recueillit le capitaine Lyon, à 15 journées au sud-ouest de Tripoli et à 20 journées au nord-ouest de Ghraat. C'est le rendez-vous de tous les marchands qui vont à Timbouctou ou Touat; c'est là qu'ils font leurs préparatifs pour les longs voyages dans le désert. Depuis quelque temps cette ville est tributaire de Tripoli et gouvernée par un fils du pacha. Les habitans sont en relations de commerce continuelles avec Timbouctou, et tous en parlent la langue, ainsi que celle des Touariks. Un fait remarquable, c'est que cette ville est habitée par deux tribus différentes qui vivent l'une à côté de l'autre, sans entretenir entre elles aucune communication. Une grande muraille circulaire les enferme toutes deux; mais un mur très-large coupe diamétralement la ville, et la divise en deux parties qui ne communiquent que par une porte que l'on ferme à la moindre apparence de

(1) Lyon's Narrat., p. 112.

trouble. Avant que cette barrière n'existât, il y avait guerre continuelle entre les deux tribus ennemies qui se nomment les *Benewazid* et les *Benewalid*. La ville est entourée de jardins et des bosquets de dattiers; dans l'intérieur des murs est une source abondante, qui, à l'aide de cinq grands canaux, fournit d'eau les bains, et arrose toutes les plantations. La distribution de l'eau est confiée à un garde nommé par les deux tribus. Chaque tribu a son scheick et une mosquée à part. Le commerce et la chasse aux autruches est la principale occupation de tous. Dans la partie sud des jardins de dattiers vit encore une tribu particulière d'Arabes, qu'on appelle *Oulad-Belail*.

La domination du Fezzan fut longtemps entre les mains d'une dynastie de noirs qui prit possession de ce pays il y a environ cinq siècles, et qui se comptait, suivant Lucas, au nombre des shérifs de Tafilet. Il y a quelque temps, un usurpateur, appelé Mouckni, parvint à se défaire de tous les membres de cette ancienne famille, et se fit nommer sultan après s'être assuré, par un tribut annuel, la protection de Tripoli. Son gouvernement est tout à fait despotique, et il ne se maintient au pouvoir que par la crainte qu'ont les habitans d'une invasion tripolitaine, qu'ils regardent comme un plus grand malheur. Un cadi, résidant à Mourzouk, et dont la dignité est héréditaire depuis cent cinquante ans, interprète les lois d'après le Coran; il est absolument indépendant du sultan. Quelques familles au teint clair, qu'on appelle Mamelouks, forment la noblesse du pays; ils sont pauvres, mais fiers de leur origine, car ils proviennent, disent-ils, de Tripoli, et leurs ancêtres appartenaient à la cour du pacha, qui les envoya un jour en présent au sultan de Fezzan. Les richesses sont entre les mains des cadis, ou chefs des villes, des scheicks de district, des gouverneurs, des hadschis, qui ont fait le pèlerinage de la Mecque, et des marabouts, ou pieux hypocrites. A Mourzouk, on compte un esclave sur dix habitans, et entre les esclaves domestiques et le peuple libre il n'y a presque pas de différence.

Les Fezzaniens ont la peau foncée; les femmes sont laides, les hommes n'ont pas le corps bien fait, et ne sont pas non plus robustes. Ils ont les pommettes saillantes, le visage plat, les yeux petits, la bouche large, les cheveux laineux, mais non crépus comme les nègres, et leur nez est plus arqué que chez ces derniers. Leur principal amusement est la danse, la musique et les femmes; tous croient à la magie et à l'influence des mauvais démons (*iblis*); leur langue est l'arabe occidental avec l'écriture maghrebi; mais ils parlent aussi, par suite de leur commerce continuel avec le sud, les langues bornuenne, tibbo, touarik et du Soudan. Selon Lyon, on ne saurait trouver d'endroit plus convenable pour se préparer à voyager dans le Soudan que le Fezzan.

Les Fezzaniens n'ont pas d'histoire, mais seulement quelques traditions vagues et fabuleuses; cependant tous savent lire et écrire l'arabe. Ils n'ont ni esprit guerrier ni courage personnel, et la tyrannie les accoutume de plus en plus à l'esclavage. Les revenus du sultan consistent dans l'impôt qu'il prélève sur les esclaves, les dattes et toutes espèces de marchandises. Chaque esclave entrant dans le pays paie 2 dollars d'Espagne, et souvent les marchands de l'intérieur en transportent jusqu'à 4, 000 par an aux marchés du Fezzan; un chameau chargé d'huile ou de beurre paie 7 dollars; une charge d'étoffes coûte 3 dollars, une charge de dattes 1 dollar, etc. Les dattiers paient 1 dollar par 200 pieds; les troupeaux, le cinquième du nombre. La vente de chaque esclave vaut en outre 1 dollar 1/2 au sultan. Ses propres plantations de palmiers lui rapportent annuellement 6, 000 charges de dattes, dont chacune pesant 400 livres a pour le moins une valeur de 18,000 dollars. Les jardins paient le dixième de leur produit: chaque ville paie en outre un petit tribut, et chaque année, la *ghrazzie* ou chasse aux esclaves amène de 1, 000 à 1, 500 esclaves dans le pays dont le quart appartient au sultan. Il a de plus le monopole du commerce des chevaux. Le tribut annuel qu'il est obligé de payer au pacha de Tripoli était de 15, 000 dollars au temps de Lyon; mais il a augmenté depuis. Ce tribut, qu'il est tenu de déposer en personne devant le pacha, conduit ainsi chaque année le sultan du Fezzan à Tripoli, et pendant ce temps son fils est chargé du gouvernement. Les forces militaires du Fezzan s'élèvent à 5,000 soldats, tous Arabes qui, sans cela, s'adonneraient au brigandage.

Voilà les principaux traits du Fezzan dans l'état actuel. Observons toutefois que le moindre mouvement politique peut facilement changer toute la face des choses. Les facultés intellectuelles très-remarquables de ce peuple ont dégénéré par suite de l'oppression et de la tyrannie, et ne se manifestent plus que dans leur commerce. Pourquoi n'arriveraient-elles pas à un développement

plus large et plus heureux sous un gouvernement sage et modéré?

—

CHAPITRE III.

LES CHAINES D'OASIS COMME CONDITIONS NATURELLES DU DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DES PEUPLES.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

Premieres notions sur la chaîne d'oasis.

§ 36.

Hérodote déjà avait compris les rapports de ce parallelisme remarquable d'écueils et d'oasis qui, se déroulant sur un arc immense, séparait la Libye, riche en animaux, du grand desert (1). C'est là qu'habitaient, selon lui, les derniers hommes du côté du désert (ἔσχατοί πρὸς τῆς ἐρήμου).

Si Hérodote peut paraître inexact, en évaluant trop uniformément les stations à dix journees, à partir de l'oasis de Thèbes, il n'en est pas moins vrai qu'il s'écarte fort peu de la vérité dans l'indication des distances. Quant aux noms dont il se sert, ils sont restés en vigueur jusqu'à ce jour. Ils ont même été nos guides sur cette voie non frayée, et sans eux nous ne fussions peut-être pas arrivés au but.

Les points les plus éloignés méritent seuls d'être éclaircis. La station depuis *les Garamantes jusqu'aux Atarantes* (les habitans du Daran, voy. plus haut, p. 492) s'applique sans doute à l'oasis de Gadamès, située au pied du grand Atlas, et ainsi comprises les journées de marche sont exactes. (*Atarante* désigne les habitans de l'Atlas, et en particulier les habitans d'un défilé conduisant à l'Atlas. (Voy. le Taranta dans le Habech).

Suivant l'historien grec, il y a de même une station (c'est-à-dire dix journées) *depuis les Atarantes jusqu'aux Atlantes*. Ceci ne peut être entendu que d'une station de l'Atlas oriental et non de l'Atlas occidental aux cimes neigeuses. Peut-être cela se rapporte-t-il à une chaîne de l'Atlas carthaginois qui, sans être très-haute, l'est assez pour diviser les orages et rassembler des nuages (1), et dont on peut dire, par conséquent, sans trop d'exagération, qu'elle touche au ciel, et qu'elle est une des colonnes qui lui servent d'appui. C'est le dernier point à l'ouest sur lequel Hérodote nous donne des renseignemens. Près de la mer, il ne connaît plus que les colonnes d'Hercule; mais il n'indique pas leur distance ni les peuples qui les habitent, tandis que sur la route de Thèbes aux colonnes d'Hercule, il entre dans tous les détails, et rapporte les noms de tous les lieux alors importans. Il est probable qu'à cette époque les caravanes des Nasamons, partant de Thèbes, traversaient la grande oasis, la petite oasis, le pays des Ammoniens (où l'on adorait le dieu de Thèbes), l'oasis d'Augila, le pays des Garamantes, des Atarantes, des Atalantes et de là se rendaient à Carthage, comme aujourd'hui elles se rendent à Tripoli. Or pourquoi les produits de l'art et de la nature n'auraient-ils pas suivi jusque-là les hommes et leurs dieux dans les mouvemens commerciaux ou religieux de ces peuples antiques?

Dans toutes les oasis qui s'étendent au nord de Thèbes, comme une bordure autour du désert, on trouve la culture du palmier très-avancée et une abondance remarquable d'orangers et de figuiers. Il n'en est pas de même dans le Dar-Four (2) qui était inconnu aux anciens; le palmier y est rare et les dattes ne mûrissent pas souvent. Il est vrai qu'on ne rencontre plus de ruines d'anciens édifices dans la grande oasis à l'ouest de Thèbes; mais les histoires des Arabes (3) nous font supposer qu'elle était autrefois très-peuplée et qu'elle renfermait de beaux monumens d'architecture. La petite oasis contient des débris d'anciennes habitations. Les catacombes d'Ammonium qui s'étendent sur toute la contrée d'à l'entour et les ruines des temples éparses sur un espace de plusieurs cents verges, témoignent de l'ancienne population de cette oasis (4). La plus grande partie de ces débris du passé a disparu maintenant, car les habitans de Siwa, au nombre de 6 à 7,000, ne construisent leurs maisons qu'avec les fragmens de cette ancienne architecture. On voit aussi des

(1) Hérodote, IV, c. 181.

(1) Desfontaines, Flora atlantica, I. præf.

(2) Browne, Trav., p. 255.

(3) Edrisi, éd. Hartmann, p. 18 et 489. — Macrisi, dans Langlès, Mém. sur les Oasis, p. 365.

(4) Browne et Hornemann, Voy., I, p. 46. — Rennell, p. 209.

ruines dans le Fezzan (1), à Zuila et à Germah où sont encore debout des débris majestueux d'une architecture étrangère.

REMARQUE.

Noms : Oasis, El-Wah, Gasr, Siwo, Augila, Fezzan.

L'importance historique de cette rangée d'oasis nous oblige à entrer ici dans quelques détails sur les différens noms qui lui ont été donnés depuis les temps anciens.

Les Égyptiens appelaient *oasis* (2) (Auasis, Hyasis) (3) les endroits habités, qui, comparables à des îles, sont entourés de tous côtés de grands déserts. Les anciens donnent généralement ce nom aux trois oasis les plus rapprochées de l'Égypte.

Hérodote n'appelle Ὄασις (4) que celle qui se trouve située à sept journées, à l'ouest de Thèbes, et que les Grecs, après lui, désignent sous le nom d'*Ile des Heureux* (Μακάρων νῆσοι). Il faut probablement entendre par là toute cette chaîne d'oasis qui s'étend au sud et au nord, et que Ptolémée, le premier, sépare en deux parties : l'*oasis magna* et l'*oasis parva*. Au temps de Pline et de Strabon, on appelait aussi le pays des Ammoniens une *oasis* ; car, sous la domination romaine de l'Égypte, ce nom, outre son sens physique, impliquait encore la dépendance politique d'une contrée, vis-à-vis de l'Égypte. De là vient sans doute que les Romains ne donnaient pas ce nom aux oasis éloignées ; car on ne peut pas dire que ce soit par ignorance, puisqu'ils nous en ont fait la description.

Les Arabes ont encore étendu davantage la signification de ce nom, dans la langue cophte, *Wahe* signifie une habitation ; ils appelaient Wah, *Quâh* (*El-Wahat*, au pluriel) tous les lieux habités du désert. Les écrivains du moyen âge (5), Leo Africanus, Marmol, etc., en ont fait *El-Wachat, Al-Guechet, Elsochet, Eloacath.*

Le mot arabe *Gezira* a donné lieu aux noms de *Al-Djazair*, *Al-Gazair*, *Agazar*, *Gazar*, *Jazer* (comme, par exemple, à Agadez), qui sont autant d'appellations pour indiquer une oasis. Ludolf, pour éviter tous ces noms, emploie, d'après Strabon, la courte périphrase : « *Insulæ terrestres in arenoso mari.* »

Hérodote n'appelle qu'*une* de ces îles une oasis; Pline et Ptolémée en connaissent déjà *deux*. Strabon, et, parmi les modernes, Browne en citent *trois*. Plus tard, il est impossible d'en fixer le nombre (Golberry en admet 32, dont 20 habitées); car, suivant la signification arabe du mot, on pourrait, avec autant de raison, appeler *oasis* tous les endroits de l'océan de sable qui présentent une formation analogue, même le Dar-Four et le Fezzan, comme le fait Aboulfeda. Strabon (1) avait déjà précédé l'historien arabe dans l'application libre de cette dénomination, lorsque, embrassant, avec Cn. Pison, d'un seul coup d'œil, le grand océan de sable et les oasis qu'il renferme, il les compara très-spirituellement à une peau de cheval tachetée.

Les Arabes (2) appellent la chaîne d'oasis qui court parallèlement au Nil, à l'ouest du rempart occidental, les *oasis intérieures* (El-Wahat-el-Dakhelat); l'oasis des Ammoniens, au contraire, est pour eux l'*oasis extérieure* (El-Wahat-el-Kharedjat).

D'autres (3) n'appellent *oasis intérieure* que la petite oasis (*oasis parva*), à l'ouest du lac Mœris, tandis qu'ils donnent à la grande oasis, sous le méridien de Thèbes, ou l'oasis méridionale (El-What-el-Keblyéh, la petite oasis de Browne), le nom d'*oasis occidentale* (El-Gharbiéh), et à l'oasis d'Ammon celui d'El-Wah-el-Kossnuy, ou *oasis lointaine.*

Cette oasis d'Ammon est aussi quelquefois appelée la *grande oasis*; les Arabes du moyen âge (4) l'appellent *Santaryah*, les modernes généralement *Siwah* (Siwa) (5).

L'oasis d'Augila a conservé son nom depuis Hérodote jusqu'à nos jours. Aboulfeda, à ce qu'il paraît, a commencé à la compter au nombre des oasis (6).

Rennell est le premier qui ait reconnu, dans l'oasis de Fezzan, le pays des Garamantes d'Hérodote (7). Les Romains l'appelaient *Phazania*; les Arabes du moyen âge *Zuila*. Garama (Germa) et Zuila sont encore aujourd'hui les noms de deux villes remarquables du Fezzan. Mourzouk est actuellement le centre du commerce; sans doute

(1) Shérif Imhammed, dans Lucas, Proceedings, I, p. 88.

(2) Strabon, XVII, p. 791.

(3) Ideler, Ueber Oasen, p. 397.

(4) Hérodote, III, c. 26. — Langlès, Mémoire sur les Oasis.

(5) Ludolf, Comment. ad Histor. Æthiopicam, fol. 51.

(1) Strabon, lib. II et XVII.

(2) Macrizi, Syouthy, Ebn Ayas et autres voyageurs, dans Langlès, Mém. sur les Oasis.

(3) A. Schultens, in der Geogr. in Vitam Saladini. Voy. Thebais.

(4) Jackouti, Edrisi, Abulfeda.

(5) Browne, Hornemann.

(6) Abulfeda, Afr., éd. Eichhorn.

(7) Rennell, Herod. Geogr., dans Bredow, p. 637.

dapuis que la dynastie des schérifs de Tafilet (1) arriva au pouvoir, it y a cinq ceots ans.

Les Arabes (2), ainsi que les Romains, donnant aussi quelquefois à cette oasis le nom de *Phasan*, *Fazan*; Marmot l'appelle *Fizen*; de nos jours, on l'écrit *Faesan* ou *Fezzan*.

2e Éclaircissement.

Les habitans des oasis et le commerce des caravanes.

Les deux chaînes d'oasis, celles de la bordure orientale et celle de la bordure septentrionale du désert, se dirigent de l'intérieur vers l'extrémité nord-est de l'Afrique. Elles se rencontrent presque en un angle droit dans la Basse-Égypte, près de Memphis ou le Caire (*Kahira*, *Miszot* chez les Arabes, c'est-à-dire *la mère du monde*), et dans la Haute-Égypte, près de Thèbes.

Ces lignes remarquables et d'une si haute importance historique, semblent avoir été tracées par la nature elle-même pour servir de voie commerciale aux peuples africains anciens et modernes. Kahira est encore de nos jours le rendez-vous de tous les habitans des basses terres du nord, depuis le Nil jusqu'à l'Océan Atlantique, et depuis la Méditerranée jusqu'au Sénégal, au Niger, au Habech et au Zanguebar, comme le prouve d'une manière si evidente le vocabulaire africain de l'infatigable Seetzen (3). Le Dar-Four est le lieu de réunion, la principale étape des caravanes du Soudan comme le Fezzan l'est pour celles du Maghreb. Dans l'antiquité le Fezzan était voisin de la grande Carthage; de nos jours, il participe au grand commerce qui se fait sur trois points : Alger, Tunis et Tripoli. Au sud il communique par la voie la plus sûre, la plus courte et la moins dépourvue d'eau avec le Soudan.

Cette situation a décidé du sort des habitans des oasis. Leurs îles sont autant de ports pour les caravanes qui parcourent l'océan de sable. Eux-mêmes sont ou les hôtes des étrangers, ou leurs guides ou enfin les propriétaires des marchandises que ce commerce met en circulation. Tous sont ainsi liés à ce grand phénomène du commerce des caravanes qui caractérise l'Afrique plus que toute autre partie du monde. Leur histoire, de même que leur vie intérieure et extérieure, s'y rattachent immédiatement.

(1) Lucas in Proceedings, I, p. 103.

(2) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. 136.

(3) Vater, Sprachproben, 1816, p. ix et p. 229.

Habitans de la chaîne d'oasis orientale.

1. *Les* Magrebi *de la grande et de la petite oasis.* — Les habitans de la petite oasis appartiennent à une tribu de Magrebi (1) qui peut mettre sur pied une armée de 30,000 guerriers. La petite oasis est peut-être leur seule habitation fixe; ils parcourent habituellement le désert libyque, emportant avec eux pour toute provision un gâteau de pain sec et une outre remplie d'eau. Ils élèvent des troupeaux de chevaux et de chameaux qu'ils vendent aux caravanes, et paient leur tribut au pacha d'Égypte, en dattes. Tous les Africains les redoutent à cause du brigandage qu'ils exercent aux confins des deux oasis. Aucune route de caravane ne passe de nos jours par cette oasis que l'on pourrait plutôt appeler leur camp que leur habitation. Il serait difficile de trouver dans toute l'Afrique un point plus favorable pour des hordes vagabondes et pillardes.

Les habitans de la grande oasis sont aussi, dit-on, des Magrebi ou Mouggrebi (2). Au temps d'Hérodote, cette oasis était habitée par une colonie de *Samiens*, de la tribu Aischrionique (3), que Strabon qualifie comme très-riches et très-nombreux. Au quatrième siècle, les chefs du parti catholique furent relégués dans cette oasis par les Ariens, et au cinquième, Nestorius, évêque de Constantinople, y fut envoyé en exil. *In oasin relegare* (4) était même devenu un proverbe du Digeste, et depuis cette époque les oasis cessèrent avec raison de s'appeler les *îles des Heureux*, comme les avait nommées Hérodote. Leurs habitans furent peu de temps après exterminés par les invasions des Blemyes ou Mazices. Au sixième siècle, la grande oasis fut le siége d'un evêque; en 943 (332 de l'hégire), elle tomba au pouvoir des Arabes, et fut gouvernée quelque temps par Abdoulmelik-ben-Merwan, de la famille des Lewata et de la secte des Merwan; mais déjà en 950 (339 de l'hégire)

(1) Browne, Trav., p. 132.

(2) Ibid., p. 16.

(3) Hérodote, III, c. 26. — Langlès, Mém. sur les Oasis, p. 373.

(4) Pandect., lib. VIII, lib. X, tit. 22, l. 7, de interdict. et relegatis.

les souverains de la Nubie en firent de nouveau la conquête, et les habitans furent en partie massacrés, en partie emmenés en esclavage. Au temps d'Edrisi (1150 après J.-C.), elle était entièrement déserte (1); Leo Africanus (1513) nous peint de son temps les habitans de la grande oasis au teint foncé comme sales, inhospitaliers et ne songeant qu'à amasser des richesses. A l'époque de Poncet (1700), il paraît qu'ils fournissaient de provisions les nombreuses caravanes qui traversaient alors l'oasis. Browne ne nous en dit pas grand' chose; il les appelle Mouggrebin (2) (mieux Maghrebi), et pense qu'ils sont de la même famille que les habitans de la petite oasis.

Comme ils parlent la langue des habitans de Siwah, il paraîtrait qu'ils sont aussi identiques avec les Ammoniens (3) qui parlent la langue touarik ou berbère.

2. *Habitans du Dar-Four*.—Les habitans de l'oasis (Dar) Four sont originairement un peuple nègre. Les étrangers qui s'y établirent et devinrent par la suite les maîtres du pays après y avoir introduit le commerce actuel, proviennent du gradin moyen du Nil, et parlent la langue barabra ou berbère. Ils émigrèrent, il y a quelques siècles, dans cette oasis pour se soustraire aux vexations de la tribu arabe des Sbaikie qui dominait alors en Nubie. D'autres émigrés venant du Cordofan, du Sennaar, de Dongola et de la Haute-Égypte, et appartenant pour la plupart à la classe des artisans et des marchands, les suivirent bientôt dans leur nouvelle patrie, et peu à peu la plus grande partie des commerçans de ces contrées se portèrent de la vallée supérieure du Nil à l'ouest, emportant avec eux le commerce et l'industrie qui depuis ont fait de cette oasis l'un des points les plus importans de l'Afrique septentrionale. Des communications s'établirent avec le Caire (4), et bientôt l'islamisme prit aussi racine dans le Dar-Four. La caravane du Soudan s'organisa, et maintint ainsi par une nouvelle voie le grand système commercial du continent. Ce concours de circonstances heureuses était nécessaire pour qu'un sultan d'une tribu arabe ou plutôt berbère et dépendante de Tripoli, pût arriver au trône d'un pays nègre tel que le Dar-Four. Avec l'islamisme l'arabe fut aussi nécessairement introduit dans le Dar-Four et prit peu à peu la place de la langue du pays.

Les étrangers se sont presque tous établis dans les villes. A Cobbé (1), ville d'à peu près 6,000 habitans et capitale du royaume, aucune maison n'est habitée par des Fouriens. On n'y rencontre que des marchands et des étrangers qui croiraient s'avilir en épousant une Fourienne.

Le Dar-Four est dans la chaîne d'oasis que nous venons d'examiner la plus jeune colonie commerciale. Nous n'avons pas encore d'exactes données sur les communications qui existent entre cette oasis et le Soudan. Nous savons seulement que le rendez-vous des caravanes qui vont dans le Soudan, est à Couhcabia, deux journées et demie au sud-ouest de Cobbé. C'est aussi de ce point que les marchands entreprennent régulièrement chaque année, sous la conduite du sultan, leurs chasses aux esclaves (2) dans le Donga et le berceau du Nil blanc. Ces parties de chasse qu'on nomme *Ghrazzie* dans le Fezzan s'appellent ici *Selatea*. Les marchands de Bornou y prennent, dit-on, une part très-active. Ces esclaves qu'on enlève ainsi à leur patrie sont le principal article de commerce des Fouriens aux marchés du Caire. Les marchands d'esclaves (*Jelabs* selon Browne, *Ghellabis* selon Frank) ont leur principal dépôt à *Sweini*, qui est aussi le lieu de réunion de toute la caravane (3). Le départ de la caravane pour le Caire est le plus grand événement de l'année, puisqu'elle sert à déterminer le calendrier fourien. Le sultan lui-même ne fait pas partie de la caravane; mais il transfère continuellement sa résidence d'une ville dans une autre, et l'on peut dire qu'il est le premier marchand du pays (4). A la tête de la caravane est ordinairement un membre de la famille régnante.

Avant que le sultan ne donne le signal du départ, il faut toujours quelques mois pour réunir à Sweini (Souënia) (5), les 2,000 chameaux, les 1,000 esclaves, les 3 à 400 charges de chameaux, les dents d'éléphans, les 2,000 *kantar* de gomme, les 1,000 *kantar* de tamarin, de na-

(1) Edrisi, éd. Hartmann, p. 18 et 439.

(2) Browne, Trav., p. 16.

(3) Rennell, dans Hornemann, Voyage, ed. Langlès, II, p. 279.

(4) Browne, Trav., p. 377.

(1) Browne, Trav., p. 238.

(2) Ibid., p. 473. — Proceedings, II, p. 361.

(3) Browne, p. 246.—L. Frank, Mém. sur le commerce des Nègres au Caire, dans les Mém. sur l'Égypte, IV, p. 126.

(4) Browne, Trav., p. 301. — Mém. sur la Caravane de Dar-Four, dans les Mém. sur l'Égypte, III, p. 303.

(5) Lapanouse, dans les Mém. de l'Égypte, III, p. 303.

tron, de plumes d'autruche, qui composent la caravane. Dans les temps de paix et de tranquillité on voit aussi des caravanes plus nombreuses, quelquefois deux par an, de 5 jusqu'à 6.000 chameaux et d'un nombre égal d'esclaves. Dans d'autres circonstances, par exemple après que les communications ont été interrompues pendant plusieurs années, il se forme une soi-disant *grande* caravane semblable à une armée considérable, et qui, dit-on, compte quelquefois jusqu'à 72,000 esclaves et 15,000 chameaux chargés (1).

Après 45 journées de marche par Sélime, Shrb et la grande oasis, la caravane arrive à Siouth sur le Nil et de là au Caire. De toute cette foule, les conducteurs et propriétaires de la caravane, au nombre de quelques centaines, retournent seuls dans le Soudan; ils ne ramènent ordinairement avec eux que la moitié de leurs chameaux, qu'ils chargent de marchandises de l'Orient et de l'Occident.

Browne nous décrit ce peuple commerçant de la caravane du Soudan, ainsi que les chefs du Dar-Four, comme étant d'un caractère remuant, audacieux, égoïste, dur et continuellement disposé à la révolte; les nègres paisibles qu'ils oppriment, les appellent *Jeïdra*.

3e ÉCLAIRCISSEMENT.

Habitans de la chaîne d'oasis septentrionale.

1. HABITANS DE SIWAH, AMMONIENS. — Siwah, qui est ici la première des oasis, fut de tout temps célèbre (2) par l'oracle du dieu de Thèbes, par son hiérarchie, par ses temples, par sa fontaine périodique du soleil et par les bois ombrageux de palmiers et d'orangers qui, au milieu du désert, résistaient aux rayons d'un soleil dévorant et entretenaient une délicieuse fraîcheur. Mais sa renommée devint surtout colossale et universelle par la visite d'Alexandre-le-Grand, par son adoption et par la fondation de la colonie d'Alexandrie, non loin de là.

L'antique splendeur de Siwah a disparu maintenant, et toute l'oasis n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle était autrefois; la sagesse de ses étéarques est perdue, et de tant de grandeur il n'est resté aux habitans actuels que des ruines de temples que les Siwas appellent Birbé (peut-être ne sont-ce même que les restes des caravanserais, près du temple d'Ammon?) (1), des catacombes vides, et la connaissance des routes à travers les déserts. L'agriculture y avait atteint un haut point de perfection dès les temps les plus reculés, comme on s'en persuade par l'abondance des fruits de toute espèce, qu'on ne trouve dans aucune oasis. Les dattes, les grenades, les oranges, les bananes, les olives, les figues, les abricots, les raisins y sont excellens, et l'horticulture, en général, dans l'état le plus florissant (2).

Le territoire des Ammoniens s'étendait, suivant Hérodote, depuis la Haute-Égypte jusqu'à Barca, et depuis la Méditerranée jusqu'au désert libyque. Du temps de Macrizi, Siwah qui alors (1440 après J.-C.) portait déjà ce nom chez les Arabes, n'était habitée que par 600 Berbères. Cette oasis forme maintenant un petit état de 2,000 (suivant Ripaud), ou de 6 à 7,000 habitans (d'après l'estimation de Rennell) (3), et compte 1,500 hommes capables de porter les armes. Le sultan ou empereur des Ottomans en est le souverain; mais il n'en tire pas d'impôt. Siwah était encore, du temps de Hornemann, une république oligarchique, sans cesse agitée par des révolutions. Du temps de Hadi-Abdallah (4) elle était gouvernée par un conseil d'anciens, composé de six à huit membres; leur nombre s'éleva, par la suite, à douze, et du temps d'Hornemann on y comptait vingt-six scheiks (*sheikh* signifie un vieillard, puis un chef de tribu). Browne aussi décrit les habitans de Siwah comme turbulens et agités par les guerres intestines des partis. Ils parlent la langue de Siwah (5), c'est-à-dire la langue des Touariks et des Berbères, ou celle des Shellouhs, suivant Jackson, et s'occupent moins du commerce, que du soin des caravanes qui souvent s'arrêtent des semaines entières dans leur oasis.

2. *Habitans d'Augila.* — Augila, station moyenne entre le Fezzan et l'Égypte, est un état marchand, soumis en quelque façon au bey de Tripoli (6), mais néanmoins très-indépendant,

(1) Mém. sur l'Egypte, IV, p. 96.
(2) Curtius, IV, c. 7.

(1) A von Humboldt, Ansichten der Natur., p. 68.
(2) Browne, Trav., p. 19 —Rennell, Herod. Geogr. dans Bredow, p. 638.—Langlès, Mém. sur les Oasis, p. 392.
(3) Hornemann, Voy., I, p. 209.
(4) Proceedings, I, p. 193.
(5) Hornemann, Voy., et Marsden, Letters, II, p. 405.
(6) Hadi-Abdallah, dans les Proceedings, I, p. 192.

et célèbre, par-dessus tout, par l'arome de ses dattes. Les habitans d'Augila se chargent des affaires des Fezzaniens au Caire; ce qui fait qu'ils sont continuellement en voyage (1). Dès l'âge de treize à quatorze ans, ils vont à pied avec les caravanes, et s'habituent ainsi de bonne heure à toutes les fatigues et à toutes les privations du désert. Leur srjour se partage entre le Fezzan, Augila et le Caire, où les appellent successivement leurs affaires. La plupart d'entre eux sont établis dans chacun de ces trois endroits; souvent ils y ont même un ménage, une femme, ou bien ils contractent un mariage périodique pour le temps que la caravane y séjourne. Une conséquence nécessaire de ce genre de vie, c'est que chez eux tout est calculé sur l'intérêt : aussi l'égoïsme, la fourberie et un avilissement général se présentent au voyageur comme les traits les plus saillans de ce peuple.

Une partie des habitsns d'Augila se vouent plus particulièrement à l'agriculture, et ceux-là se distinguent des autres par leur probité. Tous sont généralement habiles, polis jusqu'à l'excès, et parlent la langue berbère, outre l'arabe, qui est communément répandu.

3. *Habitans du Fezzan*. — Les habitans du Fezzan sont, sinon belliqueux, du moins les plus audacieux marchands (2) de l'Afrique septentrionale, aucune autre colonie n'étant plus favorable au commrrce que eette oasis. Elle est le centre entre l'El-Maghreb, l'ouest de l'Afrique, le Misr et le Caire ou l'est de l'Afrique, ainsi qu'entre le Soudan et le nord de l'Afrique, c'est-à-dire les états barbaresques.

Pourvus à peine des premiers besoins de la vie, et sans produits indigènes qui puissent faire l'objet d'un commerce universel, sans fabriques ni manufactures, les Fezzaniens n'expédient que des marchandises étrangères, et les habitans des oasis voisines sont leurs commis snbalternes. La poudre d'or (*tibbar*), les esclaves, les plumes d'autruche, l'ivoire, le séné et les noix de gourou (3) sont, eomme produits du riche et uniforme Soudan, leurs principaux articles de commerce. On pourrait encore y ajouter l'airain, les peaux de chèvres, les étoffes de coton bleu de Cashna et le trona de Mendrah que les indigènes échangent contre des articles de luxe de l'Orient, des armes en fer et autres marchandises de l'Occident.

Il se tient, pendant toute l'année, dans chaque endroit du Fezzan (1), dans les villes, les villages et même dans les lieux inhabités, des marchés à jour fixe. Cet usage est également répandu dans toute l'Afrique septentrionale, dans le Dar-Four, comme dans le Habech (2), le Tombouctou (3) et dans le pays des Mandingos, à Kamalia, où Mungo-Park séjourna pendant six mois.

C'est avec la saison tempérée, qui dure depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février, que eommence, à Mourzouk, la grande foire (4) où se réunissent toutes les nombreuses caravanes du Caire, de Bengasi, Tripoli, Gadamès, Touat et du Soudan. Les petites caravanes des Berbères, des Rehadeh, des Touariks et des Tibbos qui font le commerce de blé, d'huile, de beurre, etc., s'y rendent aussi, mais n'y séjournent que peu de temps. A l'approche du printemps, toute cette foule se met de nouveau en mouvement; car c'est alors la seule époque où les caravanes puissent reprendre leur route vers le sud, si elles veulent regagner, avec le moins de peine et de fatigue possible, leur but éloigné, le Niger.

La caravane de Bornou (5) atteint en 10 jours le territoire limitrophe du Bornou; de là elle va en 15 jours aux montagnes de Tibesty, et en 17 au lac salant de Dombou, d'où elle met encore 15 jours, ou 57 jours en tout, pour arriver à la résidence du roi de Bornou.

Les caravanes qui vont à Cashna (6) s'acheminent, pendant dix-neuf jours, vers le sud, jusqu'aux montagnes d'Eyre; de là, elles arrivent en vingt-sept jours à Agadez, pays riche et agréable. La plupart des Fezzaniens ne vont que jusque-là; ils confient à leurs commis le soin de leurs affaires et la direction des earavanes pendant les vingt journées qu'il leur reste à faire jusqu'à Cashna. Le voyage est donc en tout de soixante-six journées de marche, sans compter les jours de repos.

Lorsque, pendant deux années consécutives,

(1) Bornemann, Voy., I, p. 70.

(2) Rennell, Herod. Geogr., dans Bredow, p. 657.

(3) Lucas, Proceedings, I, p. 173, 179 et 182.—Comp. Lyon, Narrat., ch. IV, p. 152.

(1) Proceedings, I, p. 90.

(2) Browne, Trav., p. 340. — Salt, dans Valentia, Travels.

(3) Marmol, Africa, III, p. 64.

(4) Bornemann, Voy., p. 114.

(5) Lucas, d'après le shérif Imhammed, dans les Proceedings, I, p. 129.

(6) Ibid., p. 162.

les mêmes caravanes arrivent heureusement, chargées de richesses du Soudan, à la grande foire du Fezzan, cette oasis se trouve tout à coup inondée de marchandises de toute espèce, dont les indigènes tirent un profit immense. Les principaux revenus du sultan consistent dans l'impôt qu'il fait prélever aux trois portes de Mourzouk.

Le défaut de mets délicats et recherchés dans ce pays et la difficulté d'en transporter des pays étrangers fait qu'il règne parmi les Fezzaniens la plus grande modération (1). Ils ne mangent que des dattes et de la bouillie, rarement de la viande; les sauterelles grillées et le jus de dattes, *lougibi*, sont leurs plus grandes friandises. La grande facilité avec laquelle on importe toute espèce de marchandises dans le Fezzan fait que l'industrie y est très-négligée; les habitations sont de misérables huttes; les cordonniers et les maréchaux sont seuls indispensables, et le maréchal qui ferre le cheval du sultan est souvent l'artiste qui fabrique aussi les boucles d'oreilles en or de la sultane.

Les tisserands en laine ne connaissent pas encore la navette; leurs étoffes sont lourdes et grossières : aussi les Fezzaniens s'habillent-ils en étoffes de Tripoli et du Caire, qu'ils recouvrent d'une draperie légère et blanche fabriquée dans le Soudan.

Le luxe étranger introduisit peu à peu les mœurs et les usages étrangers dans le Fezzan : la passion de la danse et des plaisirs ainsi que celle de la parure chez les femmes y sont poussées à l'extrême; avec les esclaves nègres, on transporte encore dans le Fezzan les Kadankas du Soudan destinées aux plaisirs des hommes; elles sont très-adroites et exercées dans la danse, la musique et les chants du Soudan, à peu près comme les *A'lmeh* (femmes savantes) du Caire. On assure qu'aucun endroit de la terre n'est plus rempli de courtisanes que le Fezzan, ce grand port où abondent tous les voyageurs de l'océan de sable.

Les habitans du Fezzan (2), avec leurs formes originairement belles, ne sont pas robustes. Hornemann et d'autres voyageurs les décrivent comme un peuple sans énergie dans la physionomie et l'allure, indolent d'esprit et de corps, mais entreprenant lorsqu'il s'agit de gain.

(1) Hornemann, Voy., I, p. 104-133.

(2) Lucas, in Proceedings, I, p. 97.—Hornemann, Voy., I, p. 124.

Les données du capitaine Lyon, comme nous venons de le voir, s'accordent parfaitement avec le récit de Hornemann.

4e Éclaircissement.

La caravane de la Mecque.

Tout le monde sait que les musulmans n'ont pas seulement le visage tourné vers le lever du soleil lorsqu'ils récitent leurs prières du matin; toute leur vie est pour ainsi dire dirigée vers la Kaaba du prophète, surtout en Afrique. De là, l'origine des pèlerinages sanctifians qui, maintenant, par leur périodicité régulière, ressemblent plutôt à des phénomènes naturels, qu'ils ne sont le résultat d'un besoin ou de la volonté de l'individu. Le gain terrestre réuni à l'espoir d'un gain céleste conduisent, chaque année, des milliers d'hommes, par des routes et à des époques déterminées, dans l'Orient. La caravane du Fezzan (1) est connue pour la mieux organisée, la plus régulière et la plus sûre. Partout elle apporte la joie, les fêtes et les richesses; elle fait naître et cultive, dans ceux qui la suivent, les devoirs de l'islamisme, les vertus de l'hospitalité, de l'humilité, de la bravoure, de l'abnégation, etc., et agit d'une manière très-bienfaisante sur la nature intellectuelle de ces peuples dont la description offre le plus haut intérêt (2).

Si, maintenant, avant de terminer, nous jetons encore un coup d'œil sur les vastes espaces du Sahara oriental, nous découvrirons un accord et une analogie remarquables dans la nature, et dans tous les rapports des deux chaînes d'oasis que nous venons de décrire. Également importantes par leur étendue, elles partent toutes deux du centre des principales parties des basses terres africaines que nous considérons ici dans le sens historique et non pas seulement dans le sens mathématique ou purement géographique, c'est-à-dire du Soudan et du Magreb, et se rencontrent à Misr, principal foyer de la civilisation de l'Afrique du côté de l'Orient.

Ces deux voies commerciales, depuis leur extrémité dans la Basse-Égypte, s'élargissent, dans une égale progression, vers leur base, le Dar-Four et le Fezzan, et deviennent à mesure

(1) Browne, Trav., p. 246-253. — Jackson's Account, p. 289.

(2) Browne, Trav., p. 18. — Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 27, 68, 96, 107.

qu'elles en approchent de plus en plus importantes. S'étendant sur d'immenses espaces, elles forment ainsi deux lignes uniformes, chacune de plus de 200 milles, qui, réduites en journées de marche, du Fezzan par le Caire jusqu'au Dar-Four, ne pourraient être parcourues en moins de six mois.

On peut soutenir avec raison qu'une uniformité aussi frappante, dans les developpemens de la nature et de l'histoire de l'homme, ne se rencontre sur aucun autre point de la terre.

Dans la société des peuples de l'Afrique du nord, ce mouvement circulaire et régulier du commerce africain, suivant les voies tracées par la première histoire de la terre, est comparable à la circulation du sang dans le corps humain. Il est la condition essentielle de cette vie et de cette activité que le Soudan, par son importance historique, a eues en partage dans la marche de l'univers.

II.

PARTIE OCCIDENTALE DE L'OCÉAN DE SABLE; LE SAHARA ET LE SAHEL.

§ 37.

Après avoir parcouru le théâtre animé du bord oriental et septentrional du grand océan de sable, nous arrivons maintenant à ces tristes solitudes, à ces affreux déserts qui, de tous les espaces de la terre, sont les plus étrangers aux produits variés de la nature organique, qui ne nourrissent, pour ainsi dire, ni plantes, ni animaux, ni hommes, et dont la surface aride et monotone, qui n'est pas même interrompue par des groupes d'oasis, semble à peine appartenir encore à la formation solide de l'écorce de la terre.

Si l'on tire une ligne qui indique la route des caravanes du Fezzan à Cashna et au Niger, on peut établir que la grande portion occidentale du Sahara s'étend, depuis cette ligne, ou, si l'on veut, depuis le méridien de Fezzan, jusqu'à l'Océan Atlantique, entre les steppes de la Nigritie et du Biledulgerid.

En un grand nombre d'endroits de la côte, cet immense désert se prolonge encore au loin, sous la surface des eaux, comme un vaste banc de sable. Sur le continent, il étend son domaine, à son extrémité sud-ouest, jusqu'au delà du bord méridional du Sénégal inferieur; à son extrémité nord-ouest, il a déjà encombré le fleuve *Drah*, depuis Polybe (146 avant J.-C.), et il y agrandit encore tous les jours les limites de son terrible empire.

Les vagues de sable se sont élevées en collines sur le bord de l'Océan, où elles forment le cap *Bojador* et le cap *Vert*, qui sont les limites du désert vers la mer; entre ces deux caps se trouve le cap *Blanco*, formé de dunes avancées et très-basses. En s'avançant ainsi dans la mer, ces collines ou dunes élevées (*Mamelles*, comme les appellent les marins) sont devenues, pour les navires qui longent les côtes du désert, un avertissement du danger qu'ils courent en s'approchant trop du rivage. Dans les espaces explorés qui séparent les promontoires, le Sahara a franchi depuis longtemps ses limites continentales.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTENDUE ET DE LA NATURE DE L'OCÉAN DE SABLE OCCIDENTAL.

Le Sahara occidental est borné, au nord, par le Biledulgerid qui, comme nous l'avons déjà vu plus haut, ne mérite pas trop le nom de *beau pays de dattes* qu'on lui donne; car, de nos jours, les Arabes appellent avec raison du nom de Sahara (1) plusieurs grands espaces contenus dans cette région, et qui s'étendent depuis le Petit-Jerrid, à l'ouest de la Petite-Syrte, par Wergela, jusque près de Tafilelt.

Les eaux des wadis ou fleuves de steppes qui descendent de l'Atlas se perdent en grande partie, sur le bord sablonneux du désert, dans des marais amers et salans qui, pendant l'été, donnent naissance à une immense quantité de vers (2), et deviennent ainsi impraticables pour les hommes comme pour le bétail. Le *Drah*, le plus occidental de ces torrens ou wadis, avait probablement (3) autrefois son cours vers l'ouest, et s'embouchait, sous le nom de *Darodus*, dans

(1) Shaw, Trav. and Observ., 2e éd., 1757, Lond., in-4o, p. 4.

(2) Marmol, Africa, I, p. 29.

(3) Jackson's Account of Marocco, 2e éd., 1811, p. 9.

l'Océan ; maintenant il coule au sud, et se perd, comme les autres, dans les sables du désert. Mais il est difficile de décider si c'est en effet le *Darat* que Polybe connut dans son Périple, ou bien le *Bambotus* de la côte des Daratites éthiopiens, près du cap Noun, appelé aussi le char divin de Hannon (*Theon-Ochema*, selon Pline), et formant la dernière limite de son Périple, ainsi que de celui de Polybe (1). De nos jours, on rencontre dans cette contrée l'*Akassa*, petite rivière côtière, près de Wedi-Noun, à l'extrême frontière méridionale de l'empire de Maroc.

D'après toutes les connaissances que nous avons des localités, il est probable que cette rivière indique l'ancien cours du fleuve Drah.

Il n'est pas rare de voir, sur les limites du désert, des rivières que les sables mouvans forcent à se déplacer et à changer de direction. Quelquefois même elles cessent entièrement de couler, comme cela s'est vu à un torrent autrefois très-rapide du territoire de Fezzan, près de Tessows (2), qui, maintenant, est recouvert par les sables. Ce phénomène important est le résultat de l'extension que gagne tous les jours le domaine du sable mouvant, dans la direction du nord-ouest et de l'ouest.

2. A l'ouest, le désert confine immédiatement à l'Océan Atlantique.

La côte, depuis le 32e jusqu'au 20e lat. nord (elle commence déjà près de Mogodore), par conséquent sur une étendue de 180 milles geogr. au moins, n'est qu'une bordure de déserts (3), couverte d'immenses dunes (*immense hills*) d'un sable mouvant que les vents chassent de l'intérieur du continent, sous les formes les plus variées, vers la mer, et qui remplissent également l'Océan et l'atmosphère de particules de sable.

Le fond de la mer n'offre qu'un banc de sable qui se prolonge au loin dans l'Océan. Les Arabes vont, jusqu'à une demi-lieue dans la mer, à la recherche des cargaisons naufragées, sans que l'eau leur dépasse les genoux. Cet immense banc s'étend le long de la côte, sur une largeur d'une à deux lieues, et presque au niveau de la mer, depuis Wedi-Noun (le fleuve côtier du cap Noun) jusqu'au cap Bojador. Nous verrons plus bas quelle est sa direction au sud. C'est encore ici sur cette côte brûlante et inhospitalière (1) que le courant circulaire de l'Océan Atlantique et la violence des vagues causent annuellement la perte d'une quantité de navires. L'atmosphère remplie de parties de sable, qui s'étendent au loin sur l'Océan comme un brouillard blanc (*hazy weather*), cache aux marins l'approche du danger qui les menace, et les entraîne ainsi trop souvent à leur ruine.

Le cap Blanco n'est pas un promontoire élevé, mais au contraire une saillie plane qui s'avance dans la mer. Dépourvue de verdure, d'arbres et autres marques de terre, elle est difficile à reconnaître, mais n'en est pas moins pour cela un des points les plus importans de la côte. Au sud et au nord de ce cap, le désert a accumulé les bancs de sable (2). L'un de ces bancs entre autres s'étend en demi-cercle depuis le cap Mirik au sud, et ne permet que deux passages peu profonds pour entrer dans le golfe d'Arguin, également parsemé de groupes de bancs et d'îles de sable, et sillonné sur ses côtes par de vastes et arides dunes de sable mouvant.

La côte s'étend ainsi toujours également abritée par les bancs de sables (comme s'expriment les marins), le long de l'embouchure du Sénégal et de tout le pays plane et aride qui l'entoure jusqu'au cap Vert. Ce cap est renommé par ses deux immenses dunes, appelées *les mamelles* (3), qui s'élèvent jusqu'à une hauteur de 600 pieds, et sont peut-être les plus considérables de cette côte. Semblables à des vagues colossales de sable, elles dominent toute l'immensité des petites dunes de la côte, et sont, pour les vaisseaux qui croisent dans ces parages, d'utiles marques de terres qui les avertissent de ne pas s'approcher des côtes. Nous croyons devoir reculer jusqu'ici la limite naturelle du Sahara. Le Sénégal inférieur le traverse à l'une de ses extrémités ; mais la nature aride de ses plaines de sable (4) s'étend, nonobstant les eaux du Sénégal, bien au delà de ce fleuve, à travers

(1) Gosselin, Rech. dans Bredow, p. 36-49.
(2) Proceedings, I, p. 88.
(3) Jackson's Account, p. 46 et 269, etc.

(1) J. Riley, Loss of the american brig *Commerce* wrecked on the western coast of Africa. Lond., 1811, in-4°, p. 17.—A. Scott, Account of the captivity among the wandering Arabs of the Great African desert, in Edinb. Phil. Journal, 1821, n° VII, p. 38.
(2) Th. Astley, New general Collection. Lond., 1745, in-4°, II, p. 4.—Durand, Voy., II, p. 79.
(3) Durand, Voyage au Sénégal. I, p. 61.
(4) Golbéry, Fragm., p. 237.

le royaume d'Owal et de Cayor, soumit au souverain de Damet, et jusque dans le pays des sauvages *Sereres* (14° 44' lat. nord). C'est là le peuple de la côte de sable, au-dessous des Joloffes, dans le pays cultivable du Sénégal.

3. Au sud, le Sahara étend son domaine assez uniformément jusque près des cours moyens du Sénégal et du Niger, avec lesquels il se dirige parallèlement, et à peu près sous la même latitude (entre le 16° et le 18° lat. nord), dans les régions inconnues du Soudan oriental.

On a comparé l'étendue du Sahara à la moitié de l'Europe, ou, ce qui est encore mieux, au double de la mer Méditerranée. On évalue l'aire du désert à 72,000 milles carrés géogr. (200,000 lieues carrées), y compris les oasis, et à 50,000 milles carrés géogr. sans les oasis; sa longueur est, dit-on, de 450, et sa largeur de 300 milles géogr. Mais ces données ne peuvent être que très-approximatives, à cause de la nature même de l'espace en question. Toutes les fois qu'il s'agit de la vie intérieure et active de la nature, ces indications, comme toutes les données arithmétiques en général, sont en grande partie aussi arides et steriles que le désert lui-même; elles ne jettent aucun jour sur les contrées qu'on étudie, et sont encore moins capables de nous en donner une image fidèle et vivaute.

2° Eclaircissement.

Nature du désert.

Le caractère essentiel des déserts repose dans l'homogénéité de leur *forme* et de leur *substance*.

A. Quant à la disposition horizontale ou dimension physique, ils présentent des surfaces absolument horizontales avec des élévations et des abaissemens relatifs peu considérables; de là vient qu'on n'y rencontre nulle part des amas considérables d'eaux atmosphériques ni cette variété importante de montagne et de vallée.

B. L'uniformité de leur substance est également remarquable. Ce sont généralement des masses de cailloux ou des masses de sel uniformement étendues sur la surface; là où elles manquent, on ne trouve ni sol décomposé ni humus, mais seulement des rochers nus, pour la plupart du calcaire. Dans les environs du Fezzan et dans le Haroush noir, le calcaire est, dit-on, d'une formation analogue à celui du Jura (1). Quelquefois on y trouve aussi des roches primitives, par exemple, du granit (2) (dans le Dar-Four), du talc et du basalte (voy. plus haut le Haroush).

Les rochers sont recouverts de cailloux, de galets et de sable mouvant que le vent emporte comme un fin brouillard à travers les airs (3). La surface n'est par conséquent nulle part cohérente; à peine y voit-on quelques traces de l'état d'agrégation, première condition de toute vie organique. Le sable du désert libyque se compose de grains de quartz (4) transparens, d'un tiers de ligne de diamètre, terme moyen, et sans mélange d'aucune autre substance; sa surface est généralement modelée sur sa base comme une couche de neige. Mais chaque éminence, quelque insignifiante qu'elle soit, un buisson d'épine, un écueil, ou même une carcasse de chameau, donne naissance à des collines de sable que le vent accumule avec une rapidité extraordinaire.

Les vents du nord et du nord-ouest prédominant dans le désert libyque (ils soufflent pendant neuf mois), il en résulte que les collines de sable s'avancent, chaque année, de 10 à 12 pieds, comme on a pu le calculer d'après la disparition des sources et des puits. Le vent n'enlève toujours que les sables très-fins; les cailloux et les galets restent à découvert. Le désert errant doit par conséquent couvrir de ses sables tous les espaces qu'il conquiert, tandis que la véritable patrie du sable mouvant se change en un champ de graviers, de cailloux et de galets. Le Sahel, formant ainsi l'avant-garde du Sahara, finira toujours par se changer lui-même en Sahara (voy. p. 527).

3° Eclaircissement.

De l'empiétement du sable.

Ce phénomène, tel que nous venons de le décrire, n'est pas général en Libye et dans les dé-

(1) Alexander von Humboldt, Ansichten der Natur, I, p. 66.

(2) Browne, Trav., p. 268 et 16.

(3) Jackson, Account, p. 270. — Mungo-Park, Trav., p. 131.

(4) Costaz, sur les sables du désert, dans les Mém. sur l'Égypte, II, p. 264.

serts adjacens de l'Égypte, où, depuis plusieurs mille ans, on aurait dû nécessairement s'apercevoir de ses effets. Le mouvement des sables ne laisse pas ici, comme dans l'intérieur de l'Afrique, de vastes espaces découverts (du Sahara) à sa suite; sans doute parce que, depuis Barca jusqu'en Syrie, la mer, comme en beaucoup d'autres endroits (par exemple, près de Bordeaux, près du cap Sable dans l'Amérique du nord, etc.), vomit tous les jours des masses considérables de sable sur le rivage, dont les vents s'emparent aussitôt et qu'ils emportent dans l'intérieur du continent, comme on s'en aperçoit aux palmiers qui disparaissent peu à peu sous les sables, le long de toute la côte (comp. p. 438). La mer, grâce à son mouvement continuel (1), a même étendu sur plusieurs points le domaine du désert libyque, aux dépens de la vallée du Nil; les sables ont franchi le rempart occidental (2), et sont ainsi entrés dans la vallée qu'ils menacent d'envahir entièrement (3). Cet empiétement est surtout remarquable près du village de Wardan (4), dans la province de Gizeh, à l'extrémité septentrionale de la plaine des Pyramides, où les masses de sable se sont avancées jusqu'à une lieue de distance du fleuve. En beaucoup d'autres endroits, il est difficile d'établir historiquement ce phénomène; car la grande et profonde vallée du Bahr-bela-ma est là comme un fossé protecteur de l'Égypte, à l'ouest, qui reçoit tout le sable poussé, à l'est, vers ce pays (5).

Ce mouvement du désert nous explique pourquoi, du temps de Strabon, les lacs de Natron, près du Bahr-bela-ma (6), n'étaient pas, comme de nos jours, divisés en six bassins, et pourquoi, du temps d'Hérodote, les anciens ne faisaient pas encore de distinction entre la grande et la petite oasis, comme Strabon, 450 ans plus tard. N'est-il pas remarquable que la fertilité si vantée (7) de la grande oasis (μακαρῶν νῆσος) ait diminué au point que maintenant de grands espaces de sable interrompent la ligne coralline des quatre ou cinq endroits cultivés? que la petite oasis que Strabon place près du lac Mœris en soit maintenant très-éloignée? que le lac Mœris (1) même ait perdu, à l'ouest et au sud-ouest, par l'empiétement du désert, un espace très-considérable, de manière que le lac de Karon, comme l'appellent de nos jours les habitans du Fayoumé, soit beaucoup moins considérable que ne l'était le lac Mœris lorsque le labyrinthe s'élevait encore dans toute sa splendeur sur ses bords. Une quantité de ruines, dans la vallée du Nil, sont en partie recouvertes de sable, comme nous l'avons vu plus haut, et même les temples de Thèbes sont encore enfouis 20 pieds dans le sable. Les espaces moins anciennement cultivés, sur la route du Caire vers la Syrie, se recouvrent de plus en plus de sable, et l'on ne voit plus que les coupoles des habitations désertes surgir des collines mouvantes le long de cette route de caravanes (2).

Cette opinion de l'empiétement des sables est aussi généralement répandue parmi les Arabes qui ont une connaissance exacte de tous les phénomènes du désert. Ils possèdent un grand nombre de traditions merveilleuses (3) relatives à des vallées heureuses et riches en palmiers, de superbes villes de Pharaon, des colonnes de marbre, des châteaux aériens, des châteaux maudits qui disparaissent ou sont recouverts par le désert, et devant lesquels le voyageur s'égare lorsqu'il en approche, etc. Ce n'est peut-être pas sans raison historique qu'ils appliquent chacune de ces diverses histoires merveilleuses à une certaine localité déterminée. Le fameux colosse du sphinx (qu'ils appellent *Abou-el-Houla*, c'est-à-dire père de la terreur) (4), maintenant à moitié enseveli dans les sables, mais dont la tête de basalte s'élève encore au-dessus du champ des Momies, leur apparaît comme un talisman conjurant sans cesse l'océan de sable de ne pas s'avancer d'avantage vers le Tell de l'est. Caviglia (5), qui entreprit des fouilles dans les masses de sable accumulées à sa base, y a découvert plusieurs objets remarquables que le désert

(1) Andréossy, Mém. sur l'Égypte, I, p. 198; IV, p. 218. — Valentia, Trav., III, p. 408.

(2) Andréossy, Mém. sur la vallée de Natron, dans les Mém. sur l'Égypte, I, p. 224.

(3) Girard, Mém. sur l'Égypte, III, p. 16.

(4) Reynier, Mém. sur l'Égypte, IV, p. 5.

(5) Mém. sur l'Égypte, I, p. 248.

(6) Alexander von Humboldt, Ansichten der Natur., I, p. 67.

(7) Heeren, Ideen 2e Aufl., II, p. 496.

(1) Girard, Mém. sur les irrigations, l'agriculture, etc., de Fayoume, dans les Mém. sur l'Égypte, III, p. 330.

(2) Mém. sur l'Égypte, I, p. 44.

(3) Al. Macrizi, dans Langlès, Mém. sur les oasis, p. 365.

(4) Abdul Rachyd el Bakui, Geogr., dans les Mém. sur l'Égypte, II, p. 75.

(5) Belzoni, Voy., I, p. 222.

avait enfouis. Le même effet des sables s'observe en Nubie, où, des deux colonnades de sphinx qui conduisaient au propylone du temple, près de Sibboi (23° lat. nord), six sphinx seulement sont encore visibles, tandis que tous les autres, ainsi que la plus grande partie de ce superbe temple, sont couverts de sable (1). Nous avons mentionné plus haut, en plusieurs endroits, la lutte du Typhon libyque contre Osiris.

4° Eclaircissement.

Formation du Sahara et du Sahel.

Si nous considérons le phénomène de la migration du désert (le Sahel précédant toujours le Sahara) dans ses grands rapports historiques, et que nous l'appliquions ensuite à toute la vaste étendue du grand océan de sable, nous arriverons à l'une des causes qui ont vraisemblablement donné naissance à cette *mer errante* (2), comme l'appellent les Arabes de Souse, lorsqu'elle est agitée par les tempêtes : elle est alors, disent-ils, « plus perfide que la mer. »

En effet, n'est-il pas surprenant que toute la portion orientale de ce vaste espace soit beaucoup plus vide de sable que sa partie occidentale ? qu'elle présente un si grand nombre de traces calcaires? qu'elle soit parcourue par des rangées d'écueils dégarnis de sable, bas et nus ? et, enfin, qu'elle contienne un si grand nombre d'oasis? Ces dernières ont la particularité d'être traversées à l'angle sud-est du désert, c'est-à-dire vers le royaume de Bornou, par des chaînes de montagnes qui cependant ne peuvent être très-exhaussées, puisqu'on élève encore des chameaux sur les plus hautes, les montagnes de Tibesti (3), entre le Fezzan et le Bornou. Une quantité d'oasis sont entièrement abritées au nord (la chaîne septentrionale), et à l'est (la chaîne orientale et plusieurs oasis isolées comme Siwah, Augila, Fezzan, Gadamès), tandis qu'à l'ouest elles se prolongent immédiatement dans les vastes plaines de sable.

La partie occidentale du grand désert est presque vide d'oasis, et celles qu'on y rencontre ont très-peu d'étendue. C'est de cette partie de l'Océan de sable que se sont propagées, dès les

(1) Th. Legh, Narrat., Lond., 1816, in-4°, p. 65.

(2) Jackson, Account, p. 205.

(3) Proceedings, I, p. 112.

temps les plus anciens, toutes ces traditions de fleuves encombrés, d'oasis disparues, de caravanes mortes de soif, d'ouragans de sable, et autres phénomènes semblables, dont on a souvent combattu l'authenticité (1), parce qu'ils se rencontrent moins fréquemment sur les confins de l'Égypte : toutefois leur vraisemblance a été appuyée dans ces derniers temps par des hommes éclairés et dignes de foi (2), témoin, entre autres, les tombeaux que Belzoni trouva dans l'oasis égyptienne (voy. p. 530).

Pour se faire une idée des ouragans de sable, sur la surface du sol du désert, on n'a qu'à examiner en détail tout ce qui nous en est parvenu (3) depuis la disparition de l'armée de Cambyse, jusqu'à la destruction de la caravane de 1805, forte de 2,000 hommes. Les plus terribles tempêtes se déchaînent annuellement sur cet océan de sable, à l'époque des équinoxes, et tous les vents qui prédominent dans ces terres planes des tropiques se dirigent comme des moussons de terre, de l'est à l'ouest; Rennell les appelle « des moussons nord-est soufflant pendant la saison de la sécheresse », par opposition aux moussons sud-ouest qui prédominent dans la saison bien moins longue des pluies (4), (depuis le mois d'août au mois de novembre).

Ces accidens, considérés dans leur ensemble, durent nécessairement mettre de plus en plus à nu la partie orientale de l'océan de sable : de là cette plus grande quantité de cailloux roulés, de rochers découverts et d'oasis déblayées, dans le Sahara, tandis que les sables mouvans de l'ouest (le Sahel), s'avancent de plus en plus vers l'océan et y forment, par un effet du grand mouvement circulaire de l'Océan Atlantique, les dunes de sable que nous y remarquons. Les sables ne peuvent pas se reporter ici de l'Océan dans le Sahara, comme nous l'avons remarqué sur les côtes de l'Égypte, et comme cela a encore lieu sur les côtes de Suède, du Mexique, de l'Amérique du Nord, de Bordeaux et du Sénégal.

(1) Regnier, Mém. sur l'Égypte, IV, p. 5.

(2) Jackson et Mungo-Park.

(3) De Barros, Asia Dec., I, lib. 3, ch. 8, fol. 33. — Bruce, Trav., 2e éd., VI, p. 458. — Mungo-Park, Trav., p. 131, 135. 162.—Browne, Trav., p. 248.—Hornemann, Voy., I, p. 76-100. — Jackson, Account, p. 284. — Herod., III, c. 26, etc.

(4) Rennell, App., p. xvi. — Labat, Nouv. Relat., I, p. 301; II, p. 211.—Bruce, Trav., VI, App., p. 87.

Ces circonstances physiques s'accordent parfaitement avec la fréquence des oasis (1) et des puits du Sahara. Dans cette partie du désert, le stratum de sable, depuis sa surface jusqu'au sol ferme sur lequel il est étendu, est beaucoup moins profond que la partie occidentale, ou, en d'autres termes, l'eau de la partie orientale est de moitié plus rapprochée de la surface que dans la partie occidentale de l'océan de sable; dans les grandes oasis, elle jaillit même en source de la terre, ou du moins on n'a pas besoin de creuser bien profondément pour en trouver; dans la partie occidentale, au contraire, on ne rencontre nulle part des sources vives, et les puits demandent à être creusés, avec une peine inouie, à une très-grande profondeur. L'est a en outre quelques wadis qui manquent entièrement à l'ouest.

L'eau du Nil, comme nous l'avons vu plus haut, à l'occasion des gonflemens, filtre des deux côtés du fleuve, à travers le sol meuble et convexe de la vallée, jusqu'aux enfoncemens voisins qu'elle submerge entièrement. Cette nappe souterraine d'eau (2), qui est la condition de la fertilité de la vallée du Nil, s'étend, à ce qu'il paraît, à de très-grandes distances du fleuve. C'est ainsi que les six lacs de Natron, à deux journées de marche à l'ouest du Nil, abaissent et élèvent leur niveau à peu près à la même époque que le Nil, sans communiquer cependant d'une manière visible avec le fleuve (3).

Le même phénomène peut aussi servir à expliquer l'apparition des eaux dans les oasis. Dans le Dar-Four (4) il se forme, pendant la saison des pluies, en beaucoup d'endroits, des wadis qui disparaissent à l'arrivée de la saison de la sécheresse; à cette époque on trouve bien encore par toute l'oasis de l'eau à une profondeur de 2 à 3 pieds, mais elle est trouble, et ce n'est qu'à mesure qu'on approche du wadi, que les puits deviennent meilleurs. Souvent ils se dessèchent entièrement vers la fin de la saison sèche, et la siccité devient alors un des plus grands maux de ce pays.

On rencontre d'excellentes sources dans la grande et la petite oasis (1); de même sur la route de Siwah, dans la vallée de Mogarrah, où l'on trouve de l'eau douce en creusant de 3 à 6 pieds (2), même lorsque la surface n'en offre plus aucune trace.

Macrizi compte quarante sources jaillissantes à Siwah; Hornemann et Browne y trouvèrent un wadi et plusieurs sources douces (3); mais ces dernières étaient en grande partie tièdes, ce qui fait supposer qu'elles ne jaillissent qu'à peu de distance de la surface du sable.

L'eau ne manque pas non plus sur la route d'Augila au Fezzan; mais elle n'est pas toujours potable, à cause des parties de sel qu'elle renferme. Le Fezzan, quoique n'étant qu'une plaine de sable, et malgré qu'un des ses wadis ait déjà été encombré près de Tessowa, compte encore une rivière et au moins quelques sources vives.

En creusant on trouve toujours, à une profondeur de 7 à 10 pieds, assez d'eau pour arroser les jardins de dattiers (4). Déjà Pline vante cet avantage du pays des Garamantes; mais il paraît, d'après le capitaine Lyon (5), que l'eau diminue chaque année.

Nous ne connaissons, jusqu'à présent, que deux wadis dans la partie orientale, celui qui arrose la grande oasis d'Agadez, à partir de Tabou, et le Koukou (d'après Edrisi) ou *Wadi-el-Ghazel*, c'est-à-dire fleuve des gazelles, à l'est, dans le royaume de Bornou; il se dirige, comme le précédent, du nord au sud-est, vers le grand bassin de l'intérieur (*the general dip.*) (6). Les autres rivières ne sont que très-insignifiantes, même lorsque plusieurs se réunissent en une seule, par exemple, les trois wadan (de *Wed;* le confluent de deux wed s'appelle *Wadan*) entre Mesurata et le Fezzan, entre Augila et le Fezzan, et entre le Fezzan et le Bornou (7).

Outre les wadis, les sources et les puits dont nous venons de parler, on rencontre encore des marais, des oasis et des lacs, à la bordure des

(1) Rennell, Observ. in the Appendix to Park, Trav., p. LXXXIV.

(2) Girard, Mém. sur l'agriculture, dans les Mém. sur l'Égypte, t. p. 16.

(3) Andréossy, Mém. sur la vallée des lacs de Natron, dans les Mém. sur l'Égypte, I, p. 224.

(4) Browne, Trav., p. 235.

(1) Browne, Trav., p. 183.

(2) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 22.

(3) Browne, Trav., p. 23. — Hornemann, Voy., éd. Langlès, p. 389.

(4) Shérif Imhammed, in Proceedings, I, p. 98.—Pline, Hist. nat., V, c. 5.

(5) Lyon's Narrat., p. 347.

(6) Rennell, Appendix in Mungo-Park, Trav., p. LXXXV.

(7) Langlès, Notes à Hornemann, Voy., I, p. 191.

chaînes de rochers, du moins pendant une partie de l'année, et même dans les endroits où il ne pleut jamais, comme par exemple dans le Fezzan (λιβύη ἄνομβρα) (1), mais ils disparaissent également à l'approche de l'été, et ne sont que trop souvent salans et de mauvais goût; de là le prix que les Arabes attachent aux puits d'eau douce des oasis ou *El-Wah*. Ils attribuent ce bienfait de la nature à leur saint Kaleb-Ibn-Waalid (2), qui, lors de la propagation de l'islamisme dans le désert, se servait d'une branche d'*elvah* (le même arbre dont était la baguette de Moïse), pour adoucir l'eau des puits et en chasser les infidèles; néanmoins il en est encore resté une quantité qui ont mauvais goût; les voyageurs y mêlent, pour l'ordinaire, des noix de gourou (3) dont la saveur amère rend l'eau potable.

Tous ces avantages de la partie orientale de l'océan de sable disparaissent dans le Sahel. Ici, ce n'est pas, comme sur beaucoup d'autres points de cette partie du monde, le manque de connaissance qui rend nos cartes vides, car toutes les routes (4) qui la traversent nous sont presque aussi bien connues qu'à l'est; la nature même n'offre aucune variété : les fleuves, les sources, les oasis, les puits et les lacs salans y sont presque inconnus. On ne rencontre que du sel gemme durci et du sable mouvant (*Sahel*). Si, par hasard, il y a moyen de creuser des puits, on ne trouve toujours l'eau qu'à une énorme profondeur. Elle jaillit, dit-on, avec une extrême violence des couches inférieures de la terre, ce qui fait que les Arabes l'appellent *la mer sous le sol* (5). Ainsi Mungo-Park fut très-étonné de voir que, près de Kourkourani, à la bordure des basses terres, près du Sénégal, les puits ne donnaient de l'eau qu'à une profondeur de 168 pieds (6); mais ces faits, se rapportant pour la plupart à des endroits en dehors de l'océan de sable, ne sauraient infirmer ce que nous avons dit plus haut, et ne doivent pas par conséquent fixer ici notre attention. C'est ainsi qu'il n'est pas étonnant que les puits placés sur les steppes élevées et nues de Tafilelt, au pied de l'Atlas, donnent encore de l'eau en abondance, à une profondeur de 4 pieds (2 *cubitus* de 21 pouces chaque); car les fleuves, descendant du haut de l'Atlas, peuvent partout filtrer à travers les masses de sable supérieures peu épaisses; de sorte qu'avec un peu de travail de la part des habitans, on ferait de cette lisière de steppes un pays riche et fertile, tel qu'il fut autrefois. Mais l'eau y est en grande partie saumâtre (1), comme en général dans tout le Biledulgerid.

Les rares puits qu'on rencontre dans l'intérieur sont souvent si profonds que les caravanes n'en peuvent tirer aucune utilité. Souvent aussi les pèlerins du désert trouvent les puits, où ils espéraient se désaltérer, comblés par les sables. A défaut de pierres, pour prévenir de pareils accidens, on mure les puits qu'on est parvenu à creuser (2), avec des os de chameaux, et on les recouvre de peaux. Les conducteurs de chameaux ont un talent remarquable pour retrouver tous les puits qu'ils ont une fois découverts dans ces uniformes solitudes.

On rencontre quelques maigres pâturages et plusieurs puits, mais à une très-grande profondeur, à Hayr (Haber ?), à l'ouest d'Agadez (3). Sur la route de Segel-Messa à Timbouctou, on est obligé de tirer l'eau à grand'peine de puits extrêmement profonds, comme, par exemple, à Azaoat (Aswad) et Araoan (4), deux stations entre lesquelles il n'y a pas une goutte d'eau. La plupart des données que nous venons de mentionner sont tirées de Leo Africanus et de Marmol. Si la véracité de ce premier auteur a été suspectée à tort (5) par Seetzen et Rennell (6), observons que son ouvrage, que Scaliger déjà appelle un *opus eximium*, a été pleinement réhabilité, quant à cette partie de l'Afrique, par le témoignage de l'impartial Jackson, qui reconnaît à Leo Africanus une parfaite connaissance de ce pays (7).

(1) Hérodote, IV, c. 185 —Shérif Imhammed in Proceedings, I, p. 93. — Hornemann, Voy., I, p. 111.

(2) Poncet, Relation, dans les Lettres édif., IV, p. 6. — Bruce, Trav., 2e éd., III, p. 489.

(3) Proceedings, I, p. 174, 179.

(4) Walckenaer, Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale avec carte, Paris, 1821, in-8°. — Lyon. Narrat., p. 122-152.

(5) Shaw, Trav., p. 135. — Rennell, Appendix, p. LXXXIV.

(6) Mungo-Park, Trav., p. 51.

(1) Jackson, Account, p. 22.

(2) Marmol, Africa, I, p. 28.

(3) Leo Afric., dans Lorsbach, p. 472.—Marmol, Africa, III, p. 50.

(4) Marmol, Africa, III, p. 43.

(5) Vater, Mithridates. 3 Thl. 1 Abth., p. 38.

(6) Fundgruben des Orients, III, Heft 3, p. 99.—Rennell, dans Mungo-Park, Trav., App., p. LXXII.

(7) Jackson, Account, of Marocco, 2e éd., préf., p. VI.

REMARQUE.

Supposition sur le déplacement des fleuves par l'empiétement du Sahel.

Ne pourrait-on pas, à l'aide de l'accumulation extraordinaire des sables sur la côte occidentale, expliquer le phénomène des cours d'eau à la bordure septentrionale et méridionale du désert? Au nord, ce phénomène paraît très-simple, en ce sens que les plus grands fleuves de cette région, comme le Gbir (Guir), le Zir, le Tafilelt (Filelly) et le Drah, après avoir coulé du nord au sud, se perdent dans les lacs salans des steppes à la bordure des déserts. Mais en a-t-il toujours été ainsi? ou bien les siècles les plus reculés n'ont-ils englouti que les trois premiers des fleuves que nous venons de citer, tandis que le dernier, le Drah, plus rapproché de l'Océan, n'aurait été ensablé que plus tard, à une époque dont l'histoire pourrait rendre compte (1)?

Si l'on examine avec attention tous les renseignemens que nous possédons sur le cours inférieur du Sénégal, qui, de nos jours, est encore en lutte continuelle contre l'empiétement des masses de sable (ce qui, entre autres, rend la navigation très-difficile), on est naturellement conduit à supposer que le Sénégal, comme tant d'autres petits fleuves dans des déserts moins grands, a, de tout temps, subi l'influence de l'océan de sable. La principale direction de son cours est maintenant au nord et au nord-ouest, parallèle avec le bord du désert. Or, ce parallélisme ne serait-il que fortuit? Serait-ce aussi par hasard, qu'à partir des forêts de gomme (Sabel, Alfatak, Labiar) le fleuve prend tout à coup une direction opposée, au sud-ouest? ou bien n'est-il pas plus logique d'admettre que le Sénégal, après une série de siècles, ait été forcé d'abandonner son cours septentrional et de transporter son lit à l'ouest, phénomène très-commun qui se rencontre dans presque tous les fleuves qui coulent dans les sables?

Ce coin du désert de sable que les Maures appellent l'*Escale du désert* (2) n'indique-t-il pas, par sa nature toute particulière, l'existence d'une ancienne limite? Et les lacs de Cayor, près de Podor, ne seraient-ils pas des restes d'anciennes lagunes qui n'auraient fait que reculer plus avant dans l'intérieur des terres? Toujours est-il vrai que les brises du sable mouvant et les gonflemens annuels du Sénégal se rencontrent sous cet angle, pour y travailler de concert à la formation de la nouvelle terre; et leur action est d'autant plus efficace, en ce qu'elle est encore rehaussée par l'influence du courant de la mer, qui accumule sur ces côtes les vagues de sable du désert.

Où trouver ailleurs, sur la terre, tant de forces réunies pour former un nouveau pays? Les courans de la mer et l'alluvion des systèmes d'eaux du Mississipi, de l'Orénoque et d'autres, agissent, il est vrai, d'une manière analogue dans le golfe du Mexique; mais il leur manque les brises de sable du désert pour remplir ce golfe profond, quoique parsemé d'écueils et de bas-fonds. Il faudrait, pour les remplacer, qu'un soulèvement, produit par les forces souterraines de puissances cyclopéennes qui ne reposent jamais dans les mers des Antilles, vînt hâter une semblable formation.

Or si, en admettant la possibilité d'une telle formation, nous jetons un coup d'œil sur l'océan de sable africain, avec ses côtes rocheuses, ses écueils, ses dépôts de sel, ses troncs d'arbres pétrifiés, ses débris de poissons et de coquilles, et enfin avec ses espaces basaltiques (1) qui peut-être furent soulevés de la profondeur, nous y trouverons même dans les limites étroites de l'expérience humaine, un index pour nous servir de guide dans l'histoire de la formation du désert. Par cette même voie, on parviendrait aussi à expliquer le phénomène du Niger, qui, de même que le Sénégal, se dirigeait probablement autrefois au nord, vers une mer Méditerranée africaine; mais qui fut peu à peu détourné vers le sud-est par l'empiétement des sables. On y trouverait aussi la clef d'un autre phénomène non moins remarquable, l'absence complète du sable d'or au nord du Niger et du Sénégal. Ce métal est la propriété exclusive du plateau, et c'est de là qu'il se transporte dans les basses terres. Ajoutons que, dans tout le cours moyen du Niger, il ne nous est jamais parvenu, du nord, le moindre renseignement sur une formation de vallée. Les affluens sud-est et nord-ouest du lac Fittré et autres auraient ainsi conservé leur direction primitive, et ce qu'il y a de choquant et de contradictoire en apparence dans la direction de ces fleuves vis-à-vis le cours du Niger se trouverait levé. Mais abandonnons le champ des hypothèses pour passer à des faits plus importans.

(1) Jackson, Account, p. 9.
(2) Labarthe et Lajaille, Voy., p. 13.

(1) Alex. de Humboldt, Voyage dans les contrées équinoxiales du Nouveau-Monde, III, p. 240.

CHAPITRE II.

HABITANS DE L'OCÉAN DE SABLE.

1er ÉCLAIRCISSEMENT.

§ 38.

Plantes et animaux.

Du caractère essentiel et de la nature de cette mer errante dépendent tous les autres phénomènes que l'on rencontre sur sa surface.

Elle est plus perfide que l'Océan (*auster arenas quasi maria agens siccis fluctibus*) (1); et l'homme n'échappe pas plus à ses mouvemens, qu'il n'échappe aux tremblemens de terre qui bouleversent la surface du sol qu'il habite. Les Ammoniens avaient conservé, sur la disparition de l'armée de Cambyse, une tradition (2) que nous croyons avoir expliquée suffisamment plus haut. Nous avons de même parlé de l'atmosphère de sable. Poncet, Bruce, Mungo-Park (3) mentionnent tous ces terribles tourbillons de sable qui se placent comme des colonnes menaçantes à côté des voyageurs; le laconique Browne seul ne les trouve pas effrayantes. Les écrits des Arabes sont pleins de récits sur la disparition des sources, phénomène si terrible pour tous les pèlerins. Leo Africanus a rassemblé une quantité de documens, jusqu'alors inconnus, sur les caravanes mortes de soif (4); et Jackson a confirmé la vérité de ces faits par le terrible accident (5) qui eut lieu, en 1805, pendant son séjour à la frontière du désert. Toute une caravane de 2,000 hommes et de 1,800 chameaux périt également sur la route de Dafilelt à Tombouctou, parce qu'une oasis, qui, jusque-là, avait été une station pour les caravanes, avait tout à coup perdu son eau.

Mais ce ne sont pas là tous les inconvéniens du désert; des privations d'une autre nature y attendent encore le voyageur. L'ardeur dévorante du vent fait éventer les meilleures outres, et les dessèche souvent entièrement. Le riche alors s'estime heureux lorsque, pour une somme de 10 à 500 dollars, il peut s'acheter un seul verre d'eau (6). Les chameaux aussi tombent souvent de soif et de fatigue (1); dans les voyages de long cours, leurs carcasses blanchies et les os d'une quantité d'autres bêtes de somme, jonchées le long des routes des caravanes, sont autant de témoignages des périls du désert. L'aspect de ces ossemens fit entrevoir à Poncet, Leo Africanus, Bruce, Hornemann, Park (2), Lyon et autres voyageurs qui parcoururent soit le nord, l'est ou le sud de l'océan de sable, toute l'immensité du danger qu'ils avaient encouru, en franchissant les limites de ces affreuses solitudes.

Les oiseaux même qui ne s'avancent que jusqu'à une certaine distance des endroits habités, et qui, par là même, apparaissent au mahométan, comme des messagers du prophète (3) envoyés pour les consoler et relever leur courage abattu; ces oiseaux sont souvent jetés, par les tourbillons de sable, dans les solitudes de cette mer aride, où l'on rencontre leurs débris sur la plage sablonneuse (4). Le petit nombre d'endroits arrosés du désert sont habités par des éléphans et des sangliers, et sur ses bords errent des bêtes féroces, des lions et des panthères (5). Les autruches farouches et les antilopes aux pieds légers peuvent seules vivre dans l'intérieur du désert, où elles n'entendent plus que le sifflement des vents et, de temps à autre, le pas cadencé des caravanes, car la végétation même a presque entièrement disparu.

Seulement quelques plantes isolées semblent avoir été organisées par la nature pour résister aux vents ardens qui, d'ordinaire, brûlent tout sur leur passage, et dont le souffle embrasé renverse l'homme, même le Maure (6) avec son compagnon de voyage, le chameau, et les remplissent tous deux d'une frayeur mortelle. Plusieurs espèces de chardons dont les feuilles conservent dans leurs angles le peu d'humidité qu'elles peuvent aspirer, le buisson de manne appelé *algoul* (7), une espèce de thymian odoriférant, le *she* (8) des Arabes croissant sur un sol déta-

(1) Pomp. Méla, I, c. 8.
(2) Hérodote, II, c. 36.
(3) Lettres édif., Sec. IV, p. 5. — Bruce, Trav., VI, p. 458. — Browne, Trav., p. 282.
(4) Leo Africanus, p. 52.
(5) Jackson, Account, p. 284.
(6) Ibd.

(1) Browne, Trav., p. 188.
(2) Leo Afric, p. 53. — Poncet, V, p. 9. — Bruce, Trav. — Hornemann, Voy., p. 81. — Mungo-Park, Trav., p. 157.
(3) Labat, Relat., I, p. 300.
(4) Mungo-Park, Trav., p. 157.
(5) Marmol, Africa, I, p. 31, et Mungo-Park.
(6) Mungo-Park, Trav., p. 135.
(7) Marmol, Africa, III, p. 50.
(8) Lucas, Proceedings, I, p. 121.

ché, et le tbal (*thal. mimosa gummifera. Forsk*) (1) croissant sur un sol solide et nu, voilà les végétaux les plus répandus et souvent pendant plusieurs mois la seule nourriture des chameaux et des ânes.

Dans quelques contrées privées d'eau, il croît cependant, par-ci par-là, quelques buissons rabougris (*low stunted shrobs*) (2), qui servent de guides aux caravanes, et dont les feuilles sans jus ne sauraient rafraîchir la langue brûlante des bêtes de somme : çà et là, on voit aussi croître, dans les endroits abrités, des mimosas ou acacias (3) épineux, qui produisent de la gomme.

Outre ces faibles produits de la nature, on n'aperçoit de tous côtés que le ciel et des sables; les endroits pourvus de quelque végétation apparaissent aux Arabes comme des îles (4) qu'ils appellent *gezira* ou *jazr*, lorsqu'elles portent des bosquets de dattiers.

Mais il est certain que, comme sur tous les autres points de la terre, la végétation finirait aussi par couvrir ce sol aride, s'il ne se déplaçait d'année en année, et même de jour en jour. Tout ensemencement est enlevé avec le sable; et, partout où il se montre quelques misérables buissons, il s'y forme presque aussitôt une montagne de sable. Si parfois, par un heureux hasard, la végétation a commencé à prendre racine en un endroit quelconque, ce n'est que pour un temps très-court; mais elle ne saurait résister au mouvement général des sables, à l'époque des tempêtes équinoxiales (5).

2e ÉCLAIRCISSEMENT.

L'homme.

L'homme seul s'est rendu le désert hospitalier; et il est évident que l'océan de sable sépare moins le Soudan des pays de l'Afrique septentrionale, que ceux-ci ne sont séparés de l'Europe par la mer Méditerranée (6).

L'homme a même su tirer parti du sable : dès qu'un vent frais commence à souffler, le Fezzanien se couche dans cette masse continuellement échauffée par le soleil, et y trouve un abri contre le froid. Entame-t-il une conversation avec ceux qui l'entourent, il commence par égaliser l'espace qui est devant lui, afin qu'à chaque sentence il puisse appuyer son opinion par des figures qu'il y dessine. S'il conclut un marché, il fait aussitôt ses calculs dans le sable (1). Les Maures même et leurs nombreux fakirs et mullahs sont forcés d'accorder au sable la même vertu efficace que l'islamisme accorde à l'eau, et de s'en servir pour toutes leurs ablutions religieuses (2). Mais ce qui est surtout digne d'attention, c'est l'avantage que l'homme a su tirer du chameau, cet animal dont le sabot, l'estomac et la denture correspondent si bien au sol du Sahara, et qu'il a su arracher à l'état de nature pour en faire son esclave et son compagnon.

Le chameau est le navire du désert (3); et, sans lui, l'homme ne saurait parcourir l'océan de sable. Sa seule et principale tâche, à lui, consiste dans la connaissance des saisons, des ports, et dans l'art de se diriger dans les directions données. De là vient que les guides sont appelés, dans ces contrées, *les savans*, *les sages*, Hybeer et Chabir (du mot arabe *chabar* qui signifie *savoir*) (4). Comme il n'y a là ni forêts, ni fleuves, ni montagnes, ni sentiers, mais seulement des collines errantes, les Hybeers se dirigent d'après le vol des oiseaux, des corbeaux et des vautours qui se rencontrent près des endroits habités, et là où les caravanes ont laissé des cadavres (5); ou bien ils suivent, comme des lamaneurs (6), la direction des vents dominans. Comme ils voyagent plus souvent la nuit que le jour, ils ont aussi quelque connaissance (7) des étoiles et de leurs constellations; ils connaissent, par exemple, l'étoile polaire (8), et s'en servent pour se diriger; mais là se borne, à ce qu'il paraît, toute leur science, du moins pour ce qui regarde les sages de la caravane de Timbouctou et du Dar-Four. Ils ne connaissent pas non plus la boussole, bien que certains historiens arabes nous assurent qu'ils se servent du

(1) Abdallatif, dans de Sacy, p. 122.
(2) Mungo-Park, p. 157, 161.
(3) Marmol, Africa, III, p. 42. — Hornemann, Voy., et Labarthe.
(4) Mém. sur l'Égypte, I, p. 47. — Hornemann, Voy., II, p. 279.
(5) Riley, Account of Zaharah in Loss of the Am., etc., ch XXVI.—Capt. Lyon's Narrat., p. 344.
(6) Lucas, Proceedings, I, p. 122.

(1) Lucas, Proceedings, I, p. 97.
(2) Jackson's Account, p. 58.
(3) Browne, Trav., p. 250.
(4) Bruce, Trav., VI, p. 442, et Tychsen, Anm. zur deutschen Ausg. Th. 5, p. 359
(5) Marmol, Afr., III, p. 44.
(6) Seetzen, Monatl. Correspondenz.
(7) Sidi Hamet, Voyage, dans Riley, Loss, etc., p. 346.
(8) Jackson's Acc., p. 284 — Browne, Trav., p. 248.

kibla-name dans leurs voyages à travers le désert (1).

De même qne, dans les glaciers du nord, les guides des Alpes, pour ne pas s'égarer dans les labyrinthes et les précipices des collines de glace, amoncellent des tas de pierres, de même aussi les Hybeers réunissent toujours quatre à cinq blocs de pierre qui leur servent de guide pour s'en retourner. Là où les pierres manquent, ils sont obligés de tracer leur direction d'après telle ou telle saillie de rocher (2); mais cette manière n'est pas très-sûre, attendu que souvent les rochers sont recouverts par les sables.

Nous voyons ainsi que partout les plus grands obstacles s'opposent à tout ce qui tend à devenir stable, dans cet océan de sable. Browne (3), dans son voyage au Dar-Four, observa plusieurs fois que les plus habiles des guides (chabirs), qui avaient déjà fait douze fois la même route, ne pouvaient se retrouver dans ces plaines sans fin et étaient obligés d'expédier des émissaires pour se reconnaître.

Il n'est donc pas étonnant que les guides soient les sages du peuple, dans un pays où tout est errant, la nature aussi bien que l'homme et les peuples, les dynasties et les religions. Dans quelle autre contrée de la terre, le caractère particulier de la nature locale se montre-t-il aussi puissant et aussi influent que dans le désert?

Quelque incomplète que soit notre connaissance des habitans du Sahara, il importe cependant que nous en tenions compte, parce qu'elle nous dévoile tout particulièrement cette influence du lieu sur l'individualité, influence funeste qui devient ici un obstacle presque insurmontable au développement libre et indépendant de l'individu. Mais, comme l'espace ne nous permet pas d'entrer dans aucun détail, nous nous bornerons à quelques résultats d'observations faites dans ces régions et complétées d'une manière très-importante par les dernières relations de Riley, de Ritchie et du capitaine Lyon (4).

Les *Tibbos*, les *Touariks*, les *Maures*, sont les habitans du désert.

1. Les Tibbos, divisés en six hordes différentes, dont l'une est celle des Troglodytes (leur cri, suivant Hérodote, ressemble à celui des chauve-souris νυκτερίδες) (1), habitent au sud de la chaîne d'oasis septentrionale. Suivant Lyon, ils ont reçu par suite de leurs migrations continuelles le surnom d'*oiseaux* (Lyon, Narrat., p. 227). Ils sont continuellement en route, pillent les caravanes lorsqu'ils le peuvent, et sont leurs guides et leurs commis entre le Bornou et le Fezzan. A en juger d'après quelques échantillons de leur langage, ils parlent un dialecte de la langue berbère; les Tibbos de Bilma habitent au milieu des nègres qui sont ici les noirs les plus septentrionaux de l'Afrique septentrionale (2).

2. Les Touariks, beaucoup plus nombreux et plus puissans que les précédens, forment la majeure partie des habitans des oasis; ils habitent, au sud-ouest, depuis le Fezzan jusqu'au Bornou; au sud, jusqu'au Soudan et au Timbouctou; à l'ouest jusqu'à Fez et Maroc. Ils s'approchent à l'ouest du pays des Berbers et se confondent avec eux; plusieurs de leurs colonies habitent dans le Fezzan (à Sokna), à Augila et Siwah; ils parlent la langue berbère, qui est la langue du commerce dans tout le nord de l'Afrique (3). On rencontre des Touariks sur toute la ligne d'oasis qui s'étend sous le méridien du Fezzan jusqu'à Caschna, dans le Soudan (par Tabou, Ghanet, Tagazy, Gazer, Aghadez, Tegama). C'est là la grande route commerciale qui forme la communication entre le centre actif de l'Afrique et le Nord. Dans la direction de l'est à l'ouest, l'influence des Touariks s'étend depuis le désert libyque jusqu'au Haut-Atlas. Tous sont adonnés à la vie nomade; ce sont des courtiers, des guides des caravanes, des marchands (4). Mais ils n'ont pas conservé partout leurs mœurs et leur manière de vivre originaires; à l'est ils se sont confondus avec les Tibbos, à l'ouest avec les tribus berbères, au nord avec les Arabes.

Ce peuple parlant la langue berbère, est en

(1) Description de Espanna de Xerif Aledris, de D.J. Conde. Madrid, 1790, p. 209.

(2) Browne, Trav., p. 249.

(3) Ibid., p. 187.

(4) Riley, Loss, Ibid., p. 385, 397.— Ritchie in Quaterly Review, 1820, May, p. 230.—Lyon's Narrative, p. 226, etc.

(1) Hérodote, IV, c. 183. — Bornemann, Voyages, I, p. 144, 171.—Rennell in Appendix, p. 267, 276.—Pline, Hist. nat., V, c. 8.

(2) Bornemann, Voy., I, p. 157. — Langlès, Ibid., II, p. 284.— Vater, Mithridates, 3er Th., I, p. 45.

(3) Bornemann, I, p. 250. — Marsden, Lettres, 1806, p. 405.

(4) Pline, Hist. nat., V, c. 5. — De Barros, Asia, Dec., I, lib. 3, c. 8, fol. 33 b; lib. 2, c. 2, fol. 22 a. — Bornemann, I, p. 152. — Rennell in App., II, p. 266, 279. — Proceedings, I, p. 163

possession de toutes les parties commerciales de l'Afrique septrntrionale, drpuis Agbadez et Gadamès jusqu'à Fezzan, Augila, Siwah. Les Maghrebis sont également de véritables Berbers, de même que lrs chefs du Dar-Four et tous les peuples aborigènes du gradin supérieur du Nil.

C'rst là sans doute un drs phénomènes les plus remarquables de l'histoire des peuples, phénomène répandu uniformément sur d'immenses espaces et dont on ne trouve d'exrmples dans aucune partie de la terre. Mais comment s'est formée crtte ceinture (1) remarquable de colonies commerciales répandues sporadiquemrnt sur un immense cercle qui semble reposer sur autant de piliers qu'il y a d'oasis dans le vaste océan de sable?

3. Les MAURES (dr Mauritanie, *Moros*), habitans du désert, dont il est ici question, ne doivent pas être confondus avec les habitans des villrs (2) qui portrnt le même nom. Ce sont des bordes errantes, différentes des tribus bédouines et arabes; elles appartiennent très-vraisemblablemrnt aux Berbers, qui, par leur mélange avec lrs autres nations, par l'adoption de l'islamisme et par le climat brûlant sous lequel ils rrrent dans leurs affreux déserts, sont arrivés à ce point de dégradation qui caractérise aujourd'hui le peuple bâtard des Maures (3).

Divisés en un grand nombre de tribus (600 selon Marmol), ils se précipitent de temps en temps, comme les vents ardens de leurs déserts, sur les états voisins : lrs *Saharawans* se dirigrnt sur le pays de Maroc et de Fez (4), les *Azenagha* à l'onrst sur l'Océan, les tribus des *Gedoumah*, *Jafou*, *Loudamar-Birou*, au sud sur le Sénégal et le Niger, jusqu'à Timbouctou. Ils se jettrnt régulièrement, d'après l'ordre des saisons, à l'imitation de la plupart des bêtes sauvagrs, sur le sol frrtile des pays arrosés par les flruvrs, et, sous le nom redouté de Maures, menacrnt de plus en plus de soumettre les peuplrs nègres, plus dociles (5). Ils dominrnt sur le bord septentrional du Sénégal et du Niger, jusqu'à Houssa et Caschna, où le désrrt confine prrsque au Niger, circonstance qui a étendu et consolidé leur domination à l'ouest. Ils se sont même déjà établis sur le bord méridional du Niger; en un mot ils sont les maîtres des cours moyens du Niger rt du Sénégal, mais ils ont à l'est plus d'habitations qu'à l'ouest, dans le Sahara plus que dans le Sahel. Les habitations des Maures forment, à la frontière méridionale du Sahara, du côté de la steppe du Niger, une zone qui court de l'ouest à l'est, parallèlrment à la bordure méridionale du désert et s'étend comme une crinture étroite (entre les 16° et 20° lat. nord) jusqu'à la terrasse de l'Abyssinie ou jusqu'en Nubie (1), occupant ainsi un espace de près de 1,000 milles gƒogr. en longueur. L'ardeur du climat qu'ils babitent, joint à leur vie errante et vagabonde, excite leur sensibilité jusqu'aux passions les plus déchaînées, étourdit leur imagination et les rrnd durs et indomptablrs. Placés entre les Arabes rt les Nègres, ils ont adopté lrs vices de ces deux races, sans posséder leurs vertus (2). Riley prétend avoir rencontré parmi eux des hommes et des femmrs très-âgés, qui paraissaient entièrement desséchés et comme des momies vivantes; ils jouissaient d'une grande vénération de la part des plus jeunes. On dit que beaucoup de Maures atteignent l'âge de 200 ans, et l'on donne même à quelques vieillards un âge de 300 ans (8 *zille* des Arabes) (3), affirmations que toutefois on ne doit pas toujours prendre à la lettre.

Ire REMARQUE.

Sel, Tibbar, Kowries.

Un aperçu comparatif des rontes commerciales à travers l'Afrique septentrionale ne serait peut-être pas ici sans intérêt, si l'espace nous permettait de les constater, ne fût-ce que dans les six principales directions; mais ce sujet a déjà été amplement traité dans d'autres ouvrages (4), et

(1) Heeren, Ideen, II, p. 320.—Marsden, Lettres, p. 320.—Mithridates, ibid., p. 27.

(2) De Barros, Asia Dec., I, lib. IV, s. 4, c. 4, fol. 98, a. — Ludolf, Comment. in Hist. Æth., fol. 54.—Marmol, Afr., III, p. 66.— Durand, Voy., II, p. 84. — Jackson's Acc., p. 140.— Mithridates, I, p. 380.

(3) Leo Afric., dans Lorsbach, p. 35.— Edrisi, éd. Hartmann, I, p. 127.—Vater, Mithridates, III, p. 28.

(4) Jackson's Acc., p. 56, 140, 282, 287.

(5) Golbéry, Fragm., p. 90, 134. — Mungo-Park, Trav., p. 149.—Rennell, App.; Lajaille et Durand, Voy. au Sénégal, II, p. 84.—W. Young, dans les Proceedings, II, p. 336.—Jackson, p. 295.

(1) Mungo-Park, Trav., p. 112.—Golbéry, p. 93.

(2) Ibid., p. 152.— Rennell, App., p. XLI. — Browne, Trav., Préf., p. XIV.—Jackson's Acc., p. 56.

(3) Riley, Loss, p. 413.

(4) Mungo-Park, Trav., p. 140.— Rennell, in App., II, p. 355.— Jackson's Acc., p. 287-301.— Lemprière, Tour from Gibraltar to Marocco, 2e éd. Lond, 1793, in-8°,

M. Walckenaer (1) en ayant fait le sujet d'un ouvrage critique très-méritoire, nous ne dirons que peu de mots sur les moyens d'échange ou sur cet équivalent qui, dans toute l'Afrique septentrionale, représente l'argent. Il nous apparaît principalement sous trois formes différentes, comme premier besoin : le *sel*, comme monnaie ayant cours à l'étranger ; le *sable d'or*; et, comme monnaie usitée dans l'intérieur de l'Afrique, les *coquilles kawries*. Nous avons parlé plus haut des esclaves. (Voir § 16, 2e éclaircissement.)

La nature, autant que nous pouvons en juger aujourd'hui, a refusé le sel gemme à tout le plateau d'Afrique, et même à d'immenses espaces des terres planes. Mais, en revanche, ce minéral remplit d'espace en espace les profondeurs des déserts presque inabordables, tout autour de la pente septentrionale des terrasses de la Haute-Afrique. Le sel est devenu un besoin capital et un article de luxe pour tous les peuples qui habitent le plateau des nègres, par exemple, ceux de Guinée (2), de la terrasse des Foullahs (3), les Mandingos (4), et tous les habitans du Soudan. A mesure qu'on s'avance dans l'intérieur, il n'y a plus que les riches qui soient à même de s'en procurer la jouissance.

Les nègres le regardent comme indispensable à la santé, tout aussi bien que nous ; les Arabes répètent mille fois cette tradition : que les peuples nègres sont obligés de se frotter les lèvres avec du sel, pour les empêcher d'entrer en corruption et de coller ensemble (5).

Il est probable que nous ne connaissons que la moindre partie des mines de sel des déserts. Combien de bancs de sel ne sont peut-être pas enfouis sous les couches de sable ? Les carrières les plus connues sont celles du Tegaassa ou Tagaza septentrional et oriental (6) (peut-être est-ce là le même nom que le *Tisheet* de Mungo-Park?) (7) ; celles d'Aroan, au nord de Walet et de Biron ; le lac salant Doumbou (*Domboo*), et d'autres dans le Bornou et le Bilma (8) ; le sel gemme de Dar-Four (9); celui des monts Haraza, dans le Kordofan (1) ; les carrières de sel de la terrasse de Sennaar (2), et celles de la terrasse littorale de Baylour (3), sur la mer Rouge. (Voyez, plus haut, Habech, § 10, 3e éclaircissement.)

Tous ces endroits sont d'une importance capitale pour l'histoire de la nature et de la civilisation du continent africain. De nombreuses caravanes s'y rassemblent annuellement pour acheter du sel, qu'elles échangent, dans le Soudan, contre de l'or et des esclaves. Toutes les carrières que nous connaissons jusqu'à présent sont situées, comme un grand arc, autour du plateau, sur le bord de la Nigritie. Hérodote déjà savait (4) qu'on ne trouve pas de sel au sud du Niger (5).

En beaucoup d'endroits du Soudan, les tablettes de sel ont le même prix que des lingots d'or. Mungo-Park trouva qu'à Mandingo le prix courant d'une tablette de sel de 2 pieds 1/2 de longueur, 1 pied 2 pouces de largeur et 2 pouces d'épaisseur, était de 1 à 2 livres sterling (6). A Dar-Koulia (7), 12 livres de sel valent un esclave mâle de quatorze ans. Nous avons parlé ailleurs du prix du sel dans le Habech.

De tous les métaux qui, dans tout le monde, semblent destinés par la nature à servir à l'homme comme mesure de son activité terrestre, l'or est, en Afrique, le plus généralement répandu, mais non pas le seul; le fer aussi sert de monnaie sur le plateau éthiopique.

Mais la poudre d'or, appelée généralement *tibbar*, est un produit particulièrement propre au Soudan. On ne la trouve qu'au sud du Niger et du Sénégal (8). Là, chaque nègre marchand parcourt le pays avec sa *tili-kissi* (9) ou balance d'or, parce que ce métal y est encore une marchandise, et que son prix est exposé à la baisse et à la hausse, selon que les circonstances sont favorables, qu'il y a affluence de marchandises et d'étrangers.

Les coquilles de mer, si connues sous le nom de *kawries, cauris*, sont la troisième monnaie de l'intérieur de l'Afrique ; elle n'a cours que là, et elle est, pour le Soudan, le véritable argent, l'équivalent généralement employé dans le commerce, comme chez nous l'or.

Ainsi se rétablit, par un échange réciproque,

p. 355. Proceedings, I, p. 162 ; II, p. 63, 85. — Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 192 ; II, p. 266, 267, 284.

(1) C.-A. Walckenaer, Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale, etc. Paris, 1821, avec une carte de l'Afrique septentrionale.

(2) Roemer, Reise, p. 278.

(3) Winterbottom, Sierra-Leona Acc., I, p. 8.

(4) Mungo-Park, Trav., p. 305 et 279.

(5) Stewart, Gesandschaftsreise, p. 114.

(6) Jackson's Acc., p. 286. — Leo Afric., dans Lorsbach, p. 476.

(7) Mungo-Park, Trav., p. 140 — Rennell, App., p. LXIX.

(8) Shérif Imhammed in Proceed., I, p. 159, at Beaufay.

(9) Browne, Trav., p. 268.

(1) Browne, Trav., App., p. 459.

(2) Bruce, Trav., 2e éd., VI, 267.

(3) Alvarez, Hist. de Æthiop., p. 54 — Bruce, Trav., III, p. 111.

(4) Rennell, App. in Mungo-Park, Trav., p. LXXXV.

(5) Hérodote, IV, c. 181.

(6) Mungo-Park, Trav., p. 305.

(7) Browne, Trav., p. 308.

(8) Mungo-Park, Trav., p. 299. — Rennell, App., p. LXXXV. — Jackson's Acc., p. 307.

(9) Mungo-Park, Trav., p. 305.

l'équilibre des valeurs fictives. Si le produit du continent, l'or du Soudan, a reçu à l'étranger cette valeur qui fascine et éblouit les hommes, les produits de l'Océan, c'est-à-dire ces insignifiantes coquilles qu'on pêche dans les profondeurs de la mer Maldivienne, n'en sont pas moins devenues l'objet de leur cupidité au centre du continent.

Les kawries sont un article de commerce en Guinée, d'où on les expédie, comme monnaie, dans l'intérieur du continent; ils sont encore la monnaie du pays, sur la terrasse des Foulahs (1), ainsi que sur le Niger, depuis le royaume de Bambarra jusqu'aux pays lointains de l'est.

Lorsque Mungo-Park se vit abandonné, devant les portes de Ségo, parce qu'il ne possédait pas dix kawries pour passer le Niger, le roi de cette ville lui fit présent de 5,000 kawries (2). Une centaine de ces coquilles lui suffisaient pour se procurer journellement sa nourriture et celle de son cheval: 250 kawries, selon lui, pouvaient bien avoir la valeur d'un schelling. Ils servaient aussi de petite monnaie à Sansanding, de même qu'en Guinée (3).

Plus loin, à l'est, par exemple à Casehna (4), les kawries sont appelés par les marchands arabes *hueddah*; par les nègres, *cardis*; à partir de là, ils n'ont cours qu'au sud du Niger. Macrizi déjà les mentionne dans le Soudan (5). A Casehna, 250 kawries valent 1 schelling (6), comme à Ségo. Ils ont moins de valeur à Timbouctou, centre du pays des kawries. On les paie plus cher à Mandingo. Dans la direction du nord-est, ils n'ont cours que jusqu'au Bornou où le cuivre sert de monnaie, d'où nous concluons que les kawries ne circulent comme monnaie qu'entre les limites du Soudan.

Mais par quelle voie cette monnaie océanienne arrive-t-elle en si grande quantité dans l'intérieur de l'Afrique? Vient-elle de la côte de Guinée par Assianthe, Degomba et Timbouctou, pour de là se répandre dans l'est et l'ouest du Soudan, ou bien peut-être par une route encore plus courte, par la côte de Mosambique? Cette question n'a pas encore été suffisamment résolue. Le grand usage qu'on en fait explique seul comment cette monnaie arbitraire peut en même temps avoir cours dans l'Indoustan et le Soudan. Lorsque les Européens découvrirent le cap Comorin (7), sur le plateau de Dekan, les marchands de ce pays recevaient déjà, des habitans des Maldives, des kawries en échange de leurs marchandises. Marco Polo les connut, comme petite monnaie (*porcellane*), dans le pays riche en or, de Yunnan (1) en Chine, 1300 ans avant Jésus-Christ. Sous la dynastie des Mongoles (2), lorsque la puissance continentale asiatique prédominait dans l'Inde, le prix des vivres se calculait par kawries, par exemple, à Orissa. Ils ont encore cours, de nos jours, dans le Haut-Tibet (3) et le Candahar. Dans le Bengale, 2,400 kawries valent un schelling, et cependant, pour un kawrie, on peut encore acheter quelque chose, bien que ce soit la plus petite monnaie qu'on puisse imaginer. Leur prix, comme nous l'avons vu, est par conséquent dix fois plus élevé dans le Soudan. Les Anglais exportent annuellement (4), par l'intermédiaire des marchands étrangers, près de cent tonneaux de kawries du Bengale, par la Guinée, dans le Soudan, tandis que, de tous côtés, les autres peuples s'efforcent de s'approprier l'or de cette partie du continent africain. C'est ainsi que les produits inanimés des profondeurs de l'Océan et du continent sont devenus les mobiles de l'activité des peuples, le levier et le nerf de toute espèce de commerce sur la surface de la terre.

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF SUR L'AFRIQUE : CONCLUSION.

§ 39.

Si nous voulons nous représenter maintenant à la fois tous les traits distinctifs qui composent le caractère de toute cette partie du monde, nous verrons qu'ils peuvent se résumer en peu de mots dans les points principaux qui vont suivre:

1° Par sa constitution géologique, cet individu de la terre est isolé comme une île des autres parties du monde.

2° La côte de la mer lui forme partout une limite arrondie, ses rivages sont uniformes, ne présentent jamais de profondes coupures, si on les compare à l'étendue de toute la partie du monde.

3° Le contraste des formes opposées du plateau

(1) Winterbottom, Acc., I, p. 8.
(2) Mungo-Park, Trav., p. 201.
(3) Ibid., Journ. of a Mission 1815, p. XII, Addend. Meredith, Goldcoast, p. 183.
(4) Proceedings, I, p. 169.
(5) Macrizi, dans Burckhardt, Trav., p. 502.
(6) Beaufoy, dans Rennell, App., p. LXXXV.
(7) Sprengel, Geschichte der Geogr. Entdeckungen, 2e Aufl., p. 176, 316.

(1) Marco Polo, dans Ramusio, II. fol. 35 b.
(2) Ayeen Akbery or the Institutes of the Emperor Akber, translated from the Persian by Fr. Gladwin. Lond., 1800, in-4°, II, p. 12.
(3) Raper in Asia Res. XI, p. 530, et Elphinstone Cabul, p. 294.
(4) Rennell, App., p. LXXXV.

et des basses-terres est extrêmement simple; elles ne se touchent qu'en une seule ligne droite qui traverse le Soudan et de l'est à l'ouest, à peu près dans la direction du Niger.

4° Ces deux formes opposées sont également partagées quant à leur surface, par rapport à toute la partie du monde.

5° Les membres et les sous-divisions de ces deux formes principales sont toujours parallèles entre eux; ils se font pour ainsi dire équilibre à l'est et à l'ouest, au sud et au nord.

6° La nature toujours parallèle des objets inanimés est aussi uniformément développée dans les formes plus petites, et de là résulte une symétrie étonnante dans la formation de cette partie du monde, symétrie qui apparaît moins dans les autres contrées, quelquefois seulement dans les membres détachés, et jamais dans l'ensemble des grands individus de la terre.

7° De là résulte encore dans la nature inorganique, la ressemblance qui unit les formes solides comme d'un lien de famille; des traits de famille très-prononcés pénètrent tous les membres de ces formes, et le type africain prédominant partout, a refoulé ici plus qu'ailleurs le caractère de la particularité.

8° Les systèmes d'eaux courantes qui, dès leur entrée en fonction métamorphosent partout l'uniformité dans la variété de montagne et de vallée, de pays de montagnes, de collines et de coteaux ondoyans, sont ici moins nombreux, moins étendus, plus resserrés, et le volume de leurs eaux n'est jamais si abondant que dans les grands fleuves des autres parties du monde.

9° Les terrasses des côtes ont peu de largeur aux trois côtés où le plateau est bordé par l'océan.

10° Dans la basse-terre du Sahara prédomine la forme d'un sol desséché et couvert du sable de la mer; sa surface n'est pas encore fixée, de sorte qu'au centre même de la partie du monde existe un espace immense qui se trouve encore à l'état de passage de l'océan au continent et qui semble impropre à toute espèce de culture.

11° Le plus grand système d'eaux de cette partie du monde se dirige vers une mer méditerranée, et l'Afrique est privée ainsi d'un grand fleuve océanique.

12° Un autre caractère de l'Afrique, c'est le développement incomplet du grand fleuve du Soudan qui, dans l'intérieur du continent, a excité et favorisé le commerce des peuples plutôt que ne l'aurait pu faire une civilisation produite par des causes plus élevées et morales, comme la civilisation des systèmes d'eaux des autres parties de l'ancien monde, par exemple, de l'Euphrate et du Gange; on ne rencontre nulle part rien qui ressemble à ce que nous voyons dans le Soudan.

13° C'est encore le voisinage du pays montagneux des Berbers de l'occident de l'Europe, facilement accessible au moyen de la mer qui l'entoure, et son isolement du reste de l'Afrique par le désert; ainsi placé, ce membre du corps africain n'a eu que très-peu d'influence et très-peu d'action sur l'ensemble de cette partie du monde.

14° La partie méridionale se trouve complétement isolée des continens de l'ancien et du nouveau monde, et elle se dresse solitaire dans les vides espaces du pôle sud.

15° La position de l'Afrique par rapport au cours du soleil, fait que cette partie du monde est symétriquement partagée, quant au climat, en deux moitiés presque égales entre elles.

16° Il résulte de tout cela que le caractère de l'ensemble est moins interrompu ici par l'individualité et que le manque d'opposition et de contrastes dans les phénomènes généraux de cette partie du monde, donne au tout une plus grande uniformité.

Dans la nature inorganique comme dans la nature organique, le développement de la vie marche toujours d'un pas égal avec l'action des forces opposées qui se reproduisent sans cesse, et l'homme lui-même n'arrive à l'activité intellectuelle et libre que par la conscience claire des oppositions qui sont la condition du progrès: cet individu de la terre étant moins développé, moins diversifié, la nature offrira moins d'excitation au développement de la conscience des peuples, et l'histoire de l'humanité qui est fixée à ce sol, nous apparaîtra moins avancée, moins dégagée de la terre, et par conséquent moins libre et moins indépendante.

De même que la peau de l'Africain est moins nuancée que celle des autres hommes et soumise encore à l'uniformité de la couleur foncée, de même toute sa nature comme celle de sa patrie est fatalement soumise aux forces physiques du monde des tropiques.

Toutes les parties de sa physionomie sont uniformément renversées et jetées en dehors; elles ne présentent pas cette belle symétrie dans les différentes parties du visage, par laquelle l'habitant du Caucase s'éloigne le plus de la

forme animale, et dont le type se présente à nous dans la rectangularité du front et dans la structure plus parfaite de toutes les parties de la face. De même la physionomie du grand corps auquel le nègre appartient, nous offre peu de diversité dans ses formes et ses parties principales.

Toute cette partie du monde, malgré sa force et son exubérante richesse, malgré l'ardeur brûlante et la puissance de reproduction des races, paraît s'être arrêtée à un développement peu avancé dans les familles de ses animaux et de ses plantes. Quoique l'espèce soit ici très-fortement caractérisée, l'histoire de l'homme présente aussi très-peu de variété dans les individus, les familles, les hordes, les peuples, les religions et les états. Toute la partie du monde est enfermée, de toutes parts, dans les liens inflexibles de la forme continentale. La race africaine, considérée comme la plus grande personnalité de l'espèce humaine, s'est laissée dépouiller de son indépendance, et jeter dans l'esclavage, parce qu'elle manquait de développement individuel, et parce qu'elle n'avait pas la force de défendre sa liberté contre des barbares à la couleur plus claire, contre des races plus indépendantes et plus développées. Le temps nous apprendra si, comme nous l'avons déjà vu souvent dans l'histoire, l'état de l'esclavage doit devenir un principe de civilisation qui éveille la race à la conscience morale, et fasse avancer toute la masse plus vite que la marche de la nature ne permettait de le prévoir, ou bien si la race, n'étant pas douée de forces suffisantes, doit succomber tout entière à ce principe, comme une famille de peuple a été anéantie dans le Nouveau-Monde, et comme une tribu a déjà disparu au cap méridional de l'Afrique. L'époque présente semble déjà nous donner les assurances les plus consolantes du contraire, et la prodigieuse puissance de reproduction qui distingue les habitans de l'intérieur, nous permettait déjà d'espérer d'avance qu'il n'en serait pas ainsi. L'enfance des peuples de l'extrémité méridionale du plateau a déjà trouvé ses conducteurs et ses maîtres; peut-être que des tentatives semblables ont déjà eu quelque heureux effet sur la haute terrasse de Foulahdou. Il n'est pas possible de prédire d'avance ce qu'on pourrait y faire, parce qu'il y a des choses qui sont placées hors du domaine de la physique.

Nous concluons par quelques observations qui serviront à appliquer rapidement ce que nous venons de dire à l'histoire de cette partie du monde : ce ne seront que des indications, parce que nous ne pouvons pas les développer davantage en ce lieu.

L'Afrique, comme nous le dit déjà Hérodote et comme les découvertes des temps modernes l'ont rendu probable, n'a que deux grandes familles de peuples auxquelles les autres se sont unis par émigration ou par mélange; ces deux races primitives sont les habitans du plateau et les habitans des basses terres, les peuples noirs et bruns, les Éthiopiens et les Libyens des anciens, les nègres et les Berbers des temps modernes. L'Afrique est encore peuplée par d'autres races plus ou moins parentes des deux grandes familles, par des peuples émigrés plus tard ou qui se sont mêlés peu à peu, et que l'on peut considérer comme formant la transition avec les autres peuples qui ne sont pas Africains (1).

Les nègres, habitans du plateau et de ses pentes, jusque dans les gradins du cours moyen des fleuves et même jusqu'aux rivages de la mer, n'ont rencontré nulle part d'états littoraux ou de voisins assez puissans pour les empêcher de prendre possession des terrasses fertiles qui bordent leur plateau et des fleuves qui descendent de leurs montagnes. Partout où ils ont pris possession, ils se sont établis comme une famille complétement isolée, et sont demeurés indépendans de toute influence étrangère; ils se séparèrent ensuite en un grand nombre de tribus isolées, et prirent des langages si divers que nous ne sommes pas encore en état aujourd'hui d'embrasser tout le domaine de leur langue.

Nous savons qu'ils sont descendus partout du plateau dans les basses terres comme les eaux de leurs montagnes. Ils se sont ensuite étendus autour du plateau en couches superposées l'une à l'autre, refoulant ou anéantissant les premiers possesseurs, comme sur la côte de Guinée, ou les incorporant à eux comme l'ont fait les Mandingos. Nous ne trouvons chez ces peuples, grandis les uns sur les débris des autres, aucune trace de monumens qui puissent nous donner des indications sur une activité primitive et plus développée. Les langues seules de leurs tribus nous révèlent çà et là l'ordre dans lequel ils se sont succédés, et nous ne pouvons étudier leurs expéditions qu'en quelques endroits des côtes,

(1) Comparez H.-F. Link, die Urwelt und das Alterthum, erläutert durch die Naturkunde, 1821, I, p. 124.

dans les dernières grandes migrations qui eurent lieu pendant les trois derniers siècles.

Les habitans des terres planes, dont la principale famille est celle des Berbers, ont pris aussi leur caractère distinctif dans les lieux où ils appartiennent au désert. Ce caractère, c'est la mobilité, *le voyage*, et il se reproduit partout chez eux sous tous les points de vue. Depuis des milliers d'années, la surface du pays a été chassée de colline en colline, la partie orientale mise à nu et la partie occidentale submergée sous les sables. Au fur et à mesure que les sources, les wadis, les côtes, les oasis et les surfaces rocheuses changeaient de forme, les peuplades ont été forcées de prendre l'une après l'autre le bâton de voyage. L'homme isolé ne peut s'opposer à la force générale de la nature; et, depuis les Nasamons d'Hérodote jusqu'à nos jours, les peuplades et les caravanes poursuivent sans cesse, en ces lieux, leurs migrations cycliques et éternelles. Elles ont subi les vicissitudes du temps, des peuples, du commerce et des religions; mais leur forme se montre toujours la même à travers tout le domaine de l'histoire.

Le caractère des peuples voyageurs se révèle dans leur constitution maigre et sèche, leur frugalité, l'usage qu'ils ont de se nourrir de toute espèce d'alimens, le defaut de toute industrie nationale, leur facilité à embrasser tout ce qui est étranger, leur manque d'intérêt pour une patrie, le changement des alliances et de la vie domestique suivant les stations, et enfin dans toutes les vicissitudes de leur existence nomade et de leur societe civile. Il se montre encore dans l'insolence et la versatilité de leur caractère, dans leur aptitude sociale et dans leur prodigieuse habileté pour les affaires de commerce.

Ainsi le phénomène du déplacement est devenu d'une grande importance pour le développement de toute cette partie du monde. Les migrations, qui sont le résultat de la nature du pays, ont pris la fixité d'un phénomène constant et naturel; comme le flux et le reflux de la mer, comme la crue et le décroissement du Nil, elles ont invariablement leur saison et leur lune. Considéré dans ses grands rapports historiques, il a produit sur la surface de la terre, les deux lignes d'oasis tournées toutes deux à l'Orient, vers une autre partie du monde et également indiquées de l'ouest à l'est et du sud au nord, par les trois grandes colonies commerciales.

Les oasis nous conduisent tout naturellement à considérer l'influence que l'extérieur a exercée sur l'histoire de l'Afrique.

La nature de cette partie du monde est la cause que, dans une aussi grande étendue, les immigrations de peuples étrangers ont été si uniformes, comme nous pouvons en juger par le séjour actuel de ces peuples.

La communication de l'Afrique avec l'Asie est également simple et par l'isthme de Suez, ce chemin des peuples étroit et désert, et par le golfe arabique resserré et parsemé d'écueils (*asperum sulcatu*, dit Edrisi). Ainsi ces points de communication sont très-bornés quant à l'espace, très-simples quant à la forme, très-difficiles quant à l'accès. Cependant l'histoire ne nous apprend rien d'une immigration de familles anciennes de peuples d'Arabie en Afrique, quoique les Berbers et les Cafres, les uns par la conformation physique, les autres par le langage, semblent avoir une grande affinité avec les Arabes. Nous ne savons pas si cette immigration aurait eu lieu avant la formation du golfe arabique ou depuis, ou bien si les Arabes ne seraient pas plutôt Africains qu'Asiatiques; en effet, ils semblent avoir eu, dans les temps anciens, moins d'affinité avec les Asiatiques qu'avec les Africains : la nature de l'Afrique ressemble autant à celle de l'Arabie, que les habitans ressemblent aux Arabes, et cette partie du monde s'est, dès le principe, assimilé l'islamisme. En supposant que les Cafres émigrèrent de l'Arabie en Afrique, ils durent, une fois qu'ils se furent dirigés vers le sud, s'emparer de tout le pays des côtes jusqu'à l'extrémite méridionale de l'Afrique; de même les Berbers et plus tard les Arabes, obéissant à la nature du pays, pénétrèrent bientôt en larges et vastes expéditions jusqu'à l'Océan occidental.

A l'extrémité septentrionale de l'Afrique, sur la côte de la Barbarie, l'antiquité indiqua, dans les deux colonnes d'Hercule, le passage de la Libye à l'Hespérie. Après les invasions des Goths et des Vandales, les Arabes reconnurent la conformité de la nature de la Libye avec l'Europe, et ils entreprirent de réunir à leur empire la belle péninsule espagnole. Mais les peuples, par leurs luttes et leurs guerres, mirent la discorde, au moins pendant certaines periodes, dans ce que la nature avait uni; les traditions et les idées de ces peuples tendirent toujours à faire disparaître cette discorde, parce que le lien commun, formé par la nature, semblait les appeler trop

fortement à l'union. Quand la haine séparait les peuples, les noms d'*Algarve* dans l'Hespérie et *El-Garb* dans le Maghreb attestaient encore l'alliance préparée par la nature. Du temps d'Édrisi, c'était une tradition répandue chez les Arabes qu'Hercule, autrefois fatigué de l'antique haine qui existait entre les Africains et les Andalous, alors que la mer ne séparait pas encore les peuples, unit la Méditerranée à l'Océan par le détroit, éleva des deux côtés d'immenses murailles de rochers, et sépara ainsi les peuples rivaux. La même fable a cours encore aujourd'hui parmi le peuple, et l'on dit que *Traf-el-Garb*, le fameux Trafalgar est ainsi appelé, parce qu'il n'est qu'une partie d'*El-Garb :* de même *Gebel-Tarif*, c'est-à-dire Gibraltar est ainsi appelé, parce qu'il est une montagne de cette *partie* (Traf ou Tarif) ou un fragment de l'Afrique (selon d'autres *Gebel-el-Tarik*, rocher du Tarik, du passage). Ainsi s'unissent les anciennes et les nouvelles traditions des peuples; ainsi les tendances étymologiques récentes s'accordent avec la science qui cherche à prouver, par exemple, que la Barbarie n'appartient pas au caractère africain, mais à celui de l'Europe, ou plutôt qu'elle forme un type unique et propre avec celui des côtes de la Méditerranée.

Si nous jetons un coup d'œil général sur la forme des côtes, nous comprendrons comment la découverte des côtes africaines, une fois entreprise, fut si promptement achevée par deux peuples seulement, par les Carthaginois, de l'est à l'ouest jusqu'aux colonnes d'Hercule et jusqu'à Cerné; par les Portugais, plus tard et dans un espace de temps aussi court, jusqu'à l'isthme de Suez. La promptitude avec laquelle tout le tour de l'Afrique a été découvert ne peut avoir d'autre cause que l'uniformité de ses côtes et leur peu d'étendue relativement à la surface du continent.

Cette uniformité des surfaces, dans l'Afrique méridionale, d'où résulte dans l'intérieur ou la plus triste pénurie, ou la plus grande abondance, qui accroît uniformément ou le gain ou les dangers, manifeste aussi son influence dans le commerce et la religion, les deux mobiles les plus puissans de la civilisation des peuples. La religion et le commerce nous apparaissent ici, comme nulle part ailleurs sur la terre, sous cette forme caractéristique qui résulte de la nature du pays, c'est-à-dire sous la forme d'expéditions régulièrement organisées qui mettent en mouvement les masses des peuples.

Poussée par ce mouvement régulier, toute l'activité du Maure africain se dirige annuellement, comme un fleuve, de tous les points des côtes appelées partout les portes du Soudan, vers ce centre merveilleux du continent, vers le Soudan. Le prêtre comme le roi obéissent à ce mouvement, parce que les classes sont confondues ici comme nulle part ailleurs, et qu'elles ont dû revêtir la forme commune du pays. Ce Soudan, vers lequel se dirige l'attention de tous les peuples indigènes, est en Afrique ce qu'est l'Orient en Asie : seulement ici, conformément à la nature uniforme du continent, le centre du commerce coïncide d'une manière remarquable avec le centre géographique de cette partie du monde. Le soudan est situé à l'endroit même où se touchent les basses terres et le plateau : on vient enlever l'or étincelant à ses entrailles, ses noirs enfans à son sein, et le génie du gain retourne précipitamment aux côtes, chargé d'or et de malédictions; puis il confie sa proie aux vents et à l'océan de la vie commerciale.

Mais les indigènes ne pénètrent pas facilement dans le continent au delà de ce Soudan, et c'est une tradition commune chez les Maures et les nègres qu'on ne peut voyager dans ces contrées au delà du Tombouctou; c'est là le *nec plus ultrà*, comme le cap Bojador l'était autrefois pour la navigation, sur les côtes de l'Afrique. Ceux, disent les indigènes, qui se sont aventurés au delà, ne sont jamais reparus, et on n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus.

Il est encore beaucoup plus impossible à un blanc d'approcher de ce centre qui ne nous apparaît que comme une source mystérieuse et vivante de générations et de peuples. Tous les étrangers, du moins jusqu'aujourd'hui, ont été forcés de se retirer, ou ont disparu pour toujours, dès qu'ils approchèrent de ces contrées inconnues, où le mauvais principe règne en maître absolu du sud au nord et de l'est à l'ouest, où la magie et la sorcellerie, les fétiches et les gris-gris ont élevé leur trône ensanglanté. Les ouvrages d'or, les fameuses amulettes ou *El-Herrez* du marché de Jinnie, recherchées dans toute l'Afrique, tiennent encore dans la dépendance et la crainte les peuples du nord de l'Afrique qui ont rejeté le culte fétiche et se sont convertis à l'islamisme. Depuis le commencement de ce siècle, les découvertes se sont avancées toujours victorieuses, quoique lentes, et non sans violences, vers cette noire contrée de l'intérieur.

La conformation physique de cette partie du monde avait même préparé d'avance son développement religieux, et surtout la propagation de l'islamisme à travers toutes les terres planes de l'Afrique, comme aussi sa marche régulière et son introduction sur les plateaux de Habech et de Mandingo.

La nature toute particulière de ces terres planes fut, comme dans aucune autre partie du monde, si caractéristiquement désignée par des appellations générales, que ces noms, comme ceux de *Libye*, de *Berbérie*, *Numidie*, *Biledulgérid*, *Sahara*, *Nigritie*, *Soudan*, *Ethiopie*, indépendans des phénomènes historiques dont cette contrée fut le théâtre, se sont toujours conservés les mêmes, malgré toutes les altérations que leur firent subir les Grecs, les Romains, les Arabes, les Européens et les habitans indigènes.

Hérodote et ses contemporains, qui étaient plus à même de s'élever à l'intuition vivante de la nature, ne regardaient pas l'Égypte comme faisant partie de l'Afrique. Ils n'avaient pas si grand tort; car cette contrée, théâtre d'une civilisation si originale, considérée dans un sens plus élevé, se détache du corps de cette partie du monde comme un membre tout à fait indépendant.

La contrée du Sénégal et de la Gambie, située au pôle occidental de l'axe latitudinal du continent, et qui n'a pas l'avantage d'être tournée vers l'Orient, n'est pas arrivée à un haut degré de civilisation, quoiqu'elle semble y être appelée par la nature. Comme c'est l'eau, de tous les élémens le plus étranger pour l'Africain, qui joue ici le rôle de médiateur, il semble que cette contrée ne doive être rendue féconde, pour l'histoire du monde, que par une activité venant du dehors et plus universelle, celle du peuple britannique. Située à l'entrée du plateau et des terres planes, tournée vers l'Europe et l'Amérique, l'occident commercial de la terre, elle est accessible à l'intérieur par des fleuves navigables, comme les côtes le sont pour les étrangers par la navigation océanique; elle semble destinée à servir comme d'un pont, au moyen duquel on pourra découvrir l'intérieur du continent et nouer de nouveaux rapports avec lui. La fondation d'un état nègre libre, celui de Sierra-Leona, la propagation de l'Évangile dans la langue du pays, celle des *Sousous*, les premiers essais d'une histoire indigène (*Wadstrœm*, *Beavers African memoranda*); tout cela semble nous prédire que l'histoire va bientôt dérouler ici ses annales, qu'elle a déjà fermées depuis longtemps à l'extrémité opposée. L'Amérique du nord fonde à son tour une nouvelle colonie en ces lieux, près du cap Mesurado, après avoir essayé en vain d'en fonder une au nord et au sud de l'Afrique, à Derna et sur la côte des Cafres.

L'histoire semble aussi arrêtée à l'extrémité septentrionale de l'axe longitudinal du corps africain, dans les lieux où gisent les ruines de la fameuse Carthage et du Cairvan des Arabes : l'histoire a déjà fermé deux fois ses annales dans cette contrée à la forme européenne, tournée vers le théâtre de civilisations puissantes, vers les côtes de la Méditerranée; une première fois à l'époque des Cyrénéens et des Barcas de Carthage, une seconde fois à la disparition du kalifat.

L'extrémité sud de cet axe longitudinal, tout à fait séparée de l'Orient, du Soudan et de l'Occident, n'a encore apporté que quelques fleurs et pas de fruits à l'histoire de l'humanité; et cependant elle est, depuis plusieurs siècles, au pouvoir des Européens. Ce pôle sud du continent n'a encore exercé sur lui aucune influence, parce qu'il y est situé comme un point absolument isolé. Si le cap devenait un grand caravansérail pour les navigateurs, un vaste *emporium* pour l'Orient, l'Occident et le Nouveau-Monde; s'il prenait le rôle d'un immense observatoire, du haut duquel on pourrait jeter les regards sur l'hémisphère de nos antipodes, alors il entrerait dans les rapports de la statistique générale du monde; et nous pouvons dire que, depuis qu'il est au pouvoir des Anglais, il tend de plus en plus à prendre ce grand rôle.

Le temps ne pourrait-il pas venir pour l'Afrique, comme il a commencé pour l'Europe, où les membres les plus éloignés s'organiseront pour concourir à l'activité de tout ce grand individu; de sorte que, de son propre centre, se développeront progressivement l'unité historique, la beauté et la force? Les contrées du Habech, du Mandingo, de Foullah, à l'aile orientale et occidentale de la pente de la Haute-Terrasse, sont-elles appelées à frayer la route et à ouvrir des rapports généraux avec le Soudan situé au centre? ou bien doit-il sortir auparavant de ces hautes terrasses, comme cela a eu lieu partout ailleurs, un principe original et civilisateur, un principe scientifique, politique ou religieux? Faudra-t-il que la civilisation soit portée de l'extérieur, et inoculée, pour ainsi

dire, aux habitans du Soudan, parce que, à en juger d'après tout le développement de l'histoire, les autres sont appelés à donner, et eux à recevoir? ou bien encore le christianisme doit-il se répandre, de l'extrémité sud opposée, dans les parties septentrionales du plateau, plus rapidement que nous ne sommes en droit de l'attendre aujourd'hui?

Il ne faut pas oublier qu'en touchant jusqu'à un certain point l'influence des rapports de la nature et des diverses localités, sur la marche du développement de l'humanité, nous ne l'avons fait que pour cette partie de notre planète, pour cet individu de la terre. Comme nous admettons une diversité de races dans l'espèce humaine, diversité ou primitivement donnée, ou formée plus tard, nous devons admettre, comme condition nécessaire dans les deux cas, une variété primitive dans l'individualité de la terre, de laquelle la diversité de races est sortie ou sur laquelle elle se montre dans les peuples autochtones ou immigrés. La plus grande individualité de tous les corps que nous connaissons, celle de notre planète, ne serait, sans cette variété individuelle de ses membres et de ses fonctions, qu'un corps agissant partout mécaniquement et de la même manière dans toutes ses parties; elle ne serait plus qu'une masse inerte et morte, dans laquelle la diversité des forces chimiques ne serait pas même arrivée à son développement.

Chaque membre du plus petit animal a ses fonctions particulières, et chaque partie du monde a ses animaux et ses plantes. C'est le caractère de l'espèce humaine que l'individu soit à son tour un être particulier et sous le rapport physique et sous le rapport intellectuel. Peut-on admettre ainsi que l'homme qui est toujours sous l'influence de la force de la nature soit, dans ses différentes races souvent séparées par de grands espaces, tout à fait indépendant de l'individualité de la planète? Peut-on admettre qu'il ne soit partout et en tous lieux qu'une seule et même expression de la force de la nature, qui présente cependant des variétés infinies dans ses autres productions?

Dans ce vaste domaine du continent africain, l'immobilité prédomine dans toute la nature; dans l'histoire de l'humanité, le côté naturel nous apparaît ici plus prépondérant et plus influent que dans les autres parties du monde, et c'est le caractère individuel de l'Afrique, par lequel elle diffère des autres individus de la terre; on pourrait comparer cet état à celui de l'enfance, dans laquelle se trouve la faculté de la raison, mais sans conscience quoique cependant elle brille du plus vif éclat de sentiment et de beauté. Cet état n'est pas inférieur à celui de l'homme développé, seulement il en est différent. La période de l'enfance, dans ceux qui nous sont chers, nous apparaît comme une ravissante image et nous remplit des plus beaux pressentimens, parce que, comme hommes développés, nous pouvons en embrasser le terme et en calculer toutes les phases. Mais, dans la race humaine et dans les peuples isolés, la carrière du développement dépasse de beaucoup la portée de notre conception; car nous qui avons l'éternelle prétention d'avoir atteint le dernier terme de la civilisation, nous ne sommes encore qu'à l'entrée de la carrière. C'est pourquoi, quand nous voyons un peuple dont l'esprit, seulement tourné vers la terre et les choses sensuelles, est exclusivement soumis à la fatalité de puissances finies, chez lequel la lumière de la révélation n'a pas fait briller encore le jour de la régénération (et la révélation seule peut le délivrer des liens de la terre et le lancer affranchi, bien au-dessus des planètes, dans le monde de l'intelligence), cet état d'enfance doit nous apparaître nécessairement comme un degré d'infériorité et de barbarie.

Nous allons passer maintenant, dans les livres suivans, aux parties du monde, dans lesquelles une plus grande indépendance de ces conditions naturelles a produit une plus grande variété de contrastes dans les phénomènes.

FIN DU VOLUME.

NOTES.

[1]

D'après les derniers voyages de Clapperton et des frères Lander dans l'intérieur de l'Afrique, il paraît évident que Mungo-Park périt dans le Niger, près de Boussy. Voici la lettre que le schérif de Bukhary écrivit au capitaine Clapperton relativement à la fin tragique de l'illustre voyageur :

« La louange est due à Dieu seul ! Quant aux deux Chrétiens qui ont été noyés dans la rivière de Boussy, ils consistaient en deux hommes et en deux esclaves, leur propriété. L'événement arriva ainsi dans le mois de Radjab. Leur navire ou vaisseau, descendant la rivière, arriva à un lieu resserré ou détroit, où ils pénétrèrent et restèrent trois jours; mais les habitans de Boussy les ayant aperçus, s'assemblèrent, marchèrent contre eux, et les combattirent pendant trois jours. Quand le combat devint sérieux, ils (les Chrétiens) commencèrent à rassembler leurs effets et à les jeter dans la rivière, jusqu'à ce qu'ils en eussent précipité une grande quantité; et le combat devenant encore plus sérieux, l'un d'eux sortit, et se jeta dans la rivière, et mourut; et de la même manière l'autre le suivit, laissant les deux esclaves emprisonnés dans le navire, de sorte que les mains des habitans de Boussy n'allèrent pas jusqu'à les tuer. Voilà ce que j'ai entendu dire, et je signe :

« Le Schérif de Bokhara. »

Second Voyage de Clapperton, traduit par Eyriès et de Larenaudière, Introduction, p. xxxix.

Pendant leur séjour à Boussa, les frères Lander reçurent en présent, du roi de cette ville, un tobé, qui provenait, selon lui, d'un étranger venu du nord, et que l'on suppose avoir fait partie des dépouilles trouvées dans le canot de l'infortuné voyageur. L'époque de son acquisition par le roi de Boussa correspond parfaitement à l'époque supposée de la mort de Mungo-Park; et, depuis, aucun blanc n'avait pénétré par le nord jusqu'à Boussa.

[2]

M. Caillié, voyageur français, est le premier Européen qui nous ait donné une description exacte de la ville et des environs de Timbouctou. Il visita Timbouctou en 1827, mais la trouva fort au-dessous de l'importance qu'on lui accordait généralement en Europe. Voici à peu près comment il s'exprima lui-même à ce sujet : « Cette ville mystérieuse qui, depuis des siècles, occupait les savans, sur la population de laquelle on se formait des idées si exagérées, comme sur sa civilisation et son commerce avec tout l'intérieur du Soudan, est située dans une immense plaine de sable blanc et mouvant. Elle n'offre, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre, mal construites. La contrée d'à l'entour est triste et de la plus grande aridité; le plus grand silence règne dans la nature; l'on n'entend pas le chant d'un oiseau. A peine rencontre-t-on quelques arbrisseaux frêles et rabougris, tels que le *mimosa ferruginea*, qui ne vient qu'à la hauteur de trois à quatre pieds. Cependant, il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et l'on admire les efforts qu'ont eu à faire ses fondateurs. — La ville est habitée par des nègres de la nation *Kissour*, qui en font la principale population. Les Maures s'adonnent principalement au commerce. Ils sont comparables aux Européens qui vont dans les colonies avec l'espoir d'y faire fortune, et s'en retournent ensuite dans leur pays pour y vivre tranquilles. Ils exercent une très-grande influence sur les indigènes; cependant le roi ou gouverneur est un nègre. Il ne perçoit aucun tribut sur le peuple ni sur les marchands étrangers, mais il reçoit des cadeaux. Timbouctou peut contenir au plus dix ou douze mille habitans, y compris les Maures établis. La ville n'a d'autre ressource que son commerce de sel, son sol n'étant nullement propre à la culture. Tout ce qui est nécessaire à son approvisionnement lui vient de Jenné : le riz, le beurre végétal, le miel, le coton, les étoffes du Soudan, les bougies, le piment, les oignons, etc. Le commerce de Timbouctou est considérablement gêné par le voisinage des Sargous ou Touariks, nation sauvage et belliqueuse, qui rend les habitans de cette ville tributaires. Ces Touariks habitent les bords du Dhioliba (Niger), et exercent envers tous les nègres le plus affreux brigandage. Ils seraient assez forts pour interdire toutes communications entre Timbouctou et le port de Cabra, si les habitans se refusaient à payer les impôts qu'ils leur imposent, et la

ville ainsi que le pays d'à l'entour, se trouveraient réduits à la plus affreuse disette.

Tous les habitans de Timbouctou sont zélés mahométans; leur costume est le même que celui des Maures; ils ont quatre femmes, comme les Arabes, mais ils n'ont pas, comme les Mandingues, la cruauté de les battre. Les femmes ne sont pas voilées comme dans l'empire de Maroc; elles sortent quand elles le veulent, et sont libres de voir tout le monde. Les habitans sont doux et affables envers les étrangers. Les hommes sont de taille ordinaire, bien faits, se tiennent très-droits et ont une démarche assurée; leur teint est d'un beau noir foncé; ils ont le nez un peu plus aquilin que chez les Mandingues, et, comme eux, les lèvres minces, et de beaux yeux. On voit des femmes qui pourraient passer pour très-jolies. Les habitans de Timbouctou se nourrissent bien, mangent du *couscous*, fait de miel cuit avec de la viande et du poisson sec. Les nègres qui ont de l'aisance, ainsi que les Maures, font leur déjeûner avec du thé et du beurre de vache; il n'y a que les nègres d'une classe inférieure qui mangent du beurre végétal. Tous sont d'une propreté recherchée pour leurs vêtemens et l'intérieur de leurs maisons; leur lit se compose de quatre piquets fichés en terre, à une extrémité de la chambre, sur lesquels ils tendent des nattes ou une peau de bœuf; les riches ont un matelas en coton et une couverture fabriquée chez les Maures des environs. Les femmes ont l'habitude de se graisser de beurre la tête et le corps, mais moins profusément que les Bambarras et les Mandingues. La grande chaleur, augmentée par le vent brûlant de l'est, rend cette habitude nécessaire. Les femmes riches ont une grande quantité de verroteries au cou et aux oreilles; elles portent, comme à Jenné, un anneau aux narines; celles qui ne sont pas assez riches remplacent cet anneau par un morceau de soie rouge; elles mettent des bracelets en argent et des cercles en fer argenté aux chevilles. Les esclaves femelles des gens riches ont quelques parures en or au cou, et, au lieu de boucles d'oreilles, comme aux environs du Sénégal, elles portent de petites plaques en forme de collier. Après le coucher du soleil, on ne laisse plus sortir les esclaves de la ville, de peur qu'ils ne soient enlevés par les Touariks, qui s'emparent de vive force de ceux qui leur tombent sous la main. On distingue plusieurs mosquées dans la ville : la plus remarquable est celle de l'ouest. Cet édifice est construit en briques séchées au soleil, à peu près de la forme des nôtres. La partie ouest de la mosquée paraît d'une construction très-ancienne, car toute la façade de ce côté est tombée en ruines. Les murs sont enduits d'un sable gras, semblable à celui dont sont faites les briques, mêlé avec de la glume de riz. Les autres parties de l'édifice paraissent avoir été bâties bien longtemps après; quoique l'ouvrage en soit assez parfait pour un peuple qui ignore les règles de l'architecture, il est bien inférieur à la partie la plus ancienne. Les murs de la mosquée ont quinze pieds de hauteur, et vingt-cinq à vingt-six pouces d'épaisseur. La partie orientale de l'édifice est composée de six galeries dont les trois premières ont cent quatre pas ordinaires de long; les trois suivantes n'en ont que soixante-quatre (1).

Caillié suppose que le Niger, qui est maintenant à huit milles, au nord de Timbouctou, passait autrefois tout près de la ville.

Le port de Cabra est situé sur un des bras du Niger, qui forme ici une grande île marécageuse, et toute inondée lors des débordemens. De ces immenses marais, la vue se porte sur le village de Cabra, situé sur une petite montagne qui le préserve de l'inondation. On assura à Caillié que, dans la saison des pluies, ces marais sont couverts de dix pieds d'eau, et qu'alors les grosses embarcations vont mouiller devant Cabra. Un petit canal conduit à ce village, situé à trois milles, au nord, du grand port; mais il n'y a que des embarcations moyennes qui puissent y entrer. Les habitans de Cabra, à peu près au nombre de mille à douze cents, sont tous occupés, les uns à débarquer les nombreuses marchandises qui viennent de Jenné, les autres à les transporter à Timbouctou à dos de chameau et d'âne. Il se tient journellement, à Cabra, un marché approvisionné de toutes sortes de marchandises venant du Soudan. Les rues de la ville sont étroites, mais assez bien tenues. Les habitans louent leurs magasins aux négocians pour y déposer leurs marchandises. C'est à Cabra que les Touariks reçoivent les impôts qu'ils exigent des embarcations.

Jenné (1) est, suivant M. Caillié, une ville plus importante et plus riche que Timbouctou. Elle est située, à l'ouest de cette dernière, sur une grande île du Niger, formée par un bras qui s'en détache à Ségo; elle peut avoir deux milles et demi de tour, et est entourée d'un mur en terre, ayant dix pieds d'élévation et quatorze pouces d'épaisseur. Les maisons construites en briques cuites au soleil, sont aussi grandes que celles des villageois en Europe. La ville est bruyante et animée; tous les jours il part et arrive de nombreuses caravanes et marchands, qui apportent toutes sortes de marchandises. Jenné contient aussi beaucoup d'étrangers établis, Mandingues, Foulahs, Bambarras et Maures. On y parle des langues propres à ces quatre tribus, et, de plus, un dialecte particulier, appelé *kissour*, qui est la langue adoptée jusqu'à Timbouctou. La population peut s'élever à huit ou dix mille habitans. Cette ville, autrefois indépendante, fait maintenant partie d'un petit royaume, soumis à un chef fellatah. Les habitans de Jenné sont très-industrieux. « Ce ne sont plus, dit Caillié, ces nègres bruts et sauvages, que l'on rencontre au sud; ce sont des hommes intelligens qui font travailler leurs esclaves par spéculation, tandis que, parmi les hommes libres, les riches s'adonnent au commerce, et les plus pauvres à divers métiers. On y trouve des tailleurs, des forgerons, des maçons, des cordonniers, des emballeurs et des pêcheurs, bref, tout le monde se rend utile. Tous les habitans de Jenné sont mahométans. Les plus fanatiques sont les Fellatahs; ils ne permettent pas l'entrée de la ville aux infidèles. Ils ne connaissent pas d'autre écriture que celle des Arabes; presque tous savent la lire, mais peu en connaissent la signification. »

[5]

Suivant Clapperton, tous les pays produisant de l'or

(1) Voy. le dessin dans Caillié.

(1) Jinnie, dans Mungo-Park.

sont appelés *Wangara* dans le Soudan. On appelle aussi *Wangara* ou *Ouangara* tous les hommes venant des pays de l'est. Le Bambarra porte ce nom; tous les marchands de Ganga, de Gona-Bireu, d'Achanti, de Follano, de Mongagaaa, de Sommatagilia, de Kom, de Terry, etc., sont nommés *Ouangara* dans le Houssa. Tous ces pays produisent de l'or.

[4]

Le Houssa, autrefois l'un des plus puissans royaumes du Soudan, s'étend, à l'est, de la Quarra au Niger, jusque près des frontières du Burnou. Les Felletahs ou Fellans, qui en firent la conquête au commencement de ce siècle, s'établirent dans toutes les provinces. Mais, depuis la mort de Danfodio, leur chef redoutable, plusieurs villes et contrées ont déjà secoué le joug des conquérans; dans d'autres, l'autorité se trouve partagée entre les Felletahs et les indigènes.

Voici, suivant Lander, les noms des principaux états qui composent le Houssa :

1° *Catshina* (Kacheus), auquel tous les autres paient un léger tribut. Les Felletahs n'y possèdent plus que la capitale et une petite ville insignifiante.

2° *Cubbie.*

3° *Guari*, qui, ainsi que Cubbie, a recouvré son indépendance.

4° *Zumfra.* Les naturels y partagent l'autorité avec les Felletahs.

5° *Kano*, soumis aux conquérans.

6° *Gober*, nouvellement affranchi.

7° *Kotokora*, et 8° *Womba*, qui échappèrent à la conquête de Danfodio.

La ville la plus remarquable du Houssa, après Sakatou, capitale du sultan des Felletahs, est Kano, située à 12° 0' 19" latitude nord, et 9° 20' longitude est de Green. Elle peut contenir, suivant Clapperton, de 30 à 40,000 habitans, sans compter les étrangers, qui, pendant une partie de l'année, y arrivent en foule de la Méditerranée, des montagnes de la Lune, du Saonsar et de l'Achanti. Le marché de cette ville est un des plus riches et des mieux fournis de toute l'Afrique. Les provinces encore soumises aux Felletahs sont gouvernées par des administrateurs nommés par le sultan; ils restent en place tant qu'il plait au sultan; s'ils se conduisent mal, ils sont destitués, et tout leur bien échoit au sultan. L'impôt que paient les provinces n'est pas régulier; il consiste en toutes espèces de produits ou marchandises. Le Kano paie tous les mois un tribut en chevaux, cauris et toiles; d'autres provinces fournissent des esclaves, des bestiaux, etc. Les Houssanis sont généralement actifs, intelligens et laborieux; ils traitent leurs esclaves plus humainement que toutes les autres nations du Soudan, et se distinguent en général par une civilisation très-avancée. Le *dourah* est une espèce de petit millet sont les céréales les plus cultivées dans le Houssa. Les tiges de doorah atteignent à une hauteur de neuf à dix pieds; le grain se conserve pendant deux ou trois ans, lorsqu'il est bien abrité. On récolte aussi en beaucoup d'endroits du froment qui mûrit en trois mois; mais les Arabes ne l'aiment pas, et disent qu'il fait mal à la rate. Le ris de Sekaton passe pour le meilleur du Houssa. On élève, dans les jardins, des melons, des papayes, quelques figuiers et des grenadiers. Les oignons, dont on fait un grand usage, sont excellens, et ressemblent beaucoup à ceux du Portugal. L'indigo et le coton sont les principales ressources du pays, et les indigènes apportent le plus grand soin à leur culture. Les femmes filent le coton, et les hommes en font les tissus. Les Houssanis font leur plus grand commerce avec les Arabes, qui viennent échanger leurs marchandises contre les produits du pays. Beaucoup d'objets, précieux en Europe, n'ont presque aucun prix en ce pays, et pourraient être exportés avec un bénéfice immense, si des communications pouvaient s'établir avec cette partie du Soudan; par exemple, des peaux d'autruche, des dents d'éléphant, etc. Une peau de bœuf tannée ne coûte que 500 cauris, ce qui équivaut à six *pences*, ou 60 cent. de notre monnaie.

Les Houssanis sont en grande partie musulmans, mais ils ne connaissent que le cérémonial de l'islamisme; toutes leurs prières et leurs formules sont en arabe. Clapperton, qui eut l'occasion de les observer scrupuleusement, pendant son long séjour à Sakatou, Kano, etc., assure que, sur mille individus, tant nègres que Felletahs, il n'y en a pas un qui comprenne ce qu'il dit. Cependant on est étonné du degré de civilisation auquel se sont élevés ces peuples, au centre de l'Afrique. Clapperton suppose que, parmi les Felletahs, il y en a un dixième qui sait lire et écrire. Il y a même des écoles pour les esclaves des deux sexes. Les enfans des riches sont ordinairement envoyés, pour recevoir leur éducation, dans une autre ville, à une certaine distance de celle où demeurent leurs parens; ils logent communément dans la maison d'un ami, et un *malem* est avec eux pour les surveiller.

[5]

Voici ce que nous ont appris les derniers voyages en Afrique, sur l'histoire et les conquêtes des Felletahs.

Avant que Danfodio eût réuni les Foolahs ou Felletahs sous son gouvernement, ce peuple n'était d'aucune importance; il vivait épars dans une grande partie du Soudan, s'occupant à élever des troupeaux de bétail; la plupart demeuraient dans des cabanes temporaires, généralement au milieu des forêts peu fréquentées, et ne visitaient que rarement les villes. Adonnés à l'islamisme, ils menaient une vie religieuse et pure, passant la plus grande partie de leur temps à lire le Coran et d'autres livres de piété. Personne ne songeait à les troubler ou à se mêler de leurs occupations, qui étaient probablement jugées trop peu importantes pour donner lieu à aucune crainte. Le Melli, ou les petits royaumes de Fouta-Tora, Fouta-Bonda et Fouta-Diella, étaient les cantons d'où ils se répandaient à l'est, jusqu'au temps où ils devinrent très-nombreux dans tous les pays situés entre les contrées qui viennent d'être nommées et l'Ouadey. Danfodio, leur chef, père du sultan actuel, en fit en peu de temps le peuple le plus puissant et le plus redouté du Soudan. Ce prince était versé dans la connaissance des langues, possédait toute la science des Arabes, et tous les Felletahs le regardaient comme un prophète. Il sortit des forêts de l'Ader ou Tadela, s'établit, et bâtit une ville dans la province de Gouber, appartenant au Houssa. En ayant

été chassé quelque temps après, il rassembla les Felletahs de tous les pays et les distribua sous différens chefs, auxquels il remit un drapeau blanc, en leur disant d'aller et de conquérir au nom de Dieu et du prophète, Dieu ayant donné aux Felletahs les pays et les richesses de tous les Kafirs, parce que les Felletahs étaient les seuls vrais croyans. En effet, leur confiance en Danfudio comme prophète, leur nombre, la sécurité dans laquelle reposaient les nègres, facilitèrent rapidement leurs conquêtes. Le Kano se soumit sans coup férir, le Gouber fut envahi, ensuite tout le Houssa, l'Yourio et une partie du Nyffé. Tout le Soudan, de l'orient à l'occident, fut frappé de terreur. Le Bornou, à l'est, et l'Youriba, à l'ouest, furent assaillis avec succès. Les Youribani, qui ne voulurent pas croire à la mission prophétique de Danfodio perdirent, malgré leur énergique résistance, un grand nombre de villes, et les Felletahs poussèrent leurs expéditions jusqu'à la côte maritime. Après que la puissance de Danfodio fut fondée partout, un grand nombre de ses compatriotes accoururent dans le Houssa pour s'y fixer; il les plaça principalement dans la province de Zeg-Zeg, où il leur donna les terres et les villes des nègres qui s'étaient réfugiés dans les montagnes. Bientôt des flots d'Arabes arrivèrent de toutes les parties de l'Afrique pour commercer avec les nouveaux conquérans. Danfodio établit sa résidence à Sankatou, 13° 5' 42" lat. nord et 6° 12' long. est, qui est encore aujourd'hui la capitale de l'empire des Fellatahs, et la ville la plus considérable et la plus peuplée que Clapperton vit dans l'intérieur du Soudan.

Après la mort de Danfodio, 1232 de l'hégire (1816), le Gouber, le Zamfre et une partie du Cachenah et du Zeg-Zeg sécouèrent le joug des Felletahs, et tous ceux sur lesquels on put mettre la main furent égorgés. Dans beaucoup de contrées, ils vivent paisiblement et en bonne harmonie avec les naturels, et souvent ils se sont déjà mélangés avec ces derniers. Leur pouvoir semble généralement mieux affermi à l'ouest qu'à l'est, où, de toutes parts, les peuples vaincus cherchent à regagner leur indépendance.

[6]

Nous avons maintenant des notions plus exactes sur le Tshad, ce lac remarquable, situé au centre de l'Afrique septentrionale.

Le Tshad n'a aucun écoulement connu, bien qu'il ait un grand nombre d'affluens; il reçoit, entre autres, les eaux de deux fleuves remarquables : du Shary, venant de pays fort éloignés au sud, et du Yéou, qui tire probablement son origine des montagnes de *Dull*, dans le Houssa, traverse le Bornou, et se jette dans le lac, sous le 13° 30' latitude nord. Le lac s'étend sur un espace de plusieurs centaines de milles anglais, entre les 12 1/2° et les 14 1/2° de latitude nord, et les 14° et 17° longitude est de Greenw. Il est borné, au nord, par le royaume de Kanem, à l'est, par le Begharmi (Baghermé), et au sud et à l'ouest, par le Bornou. C'est sur ses bords qu'est situé *Kouka*, principale ville du Bornou, et l'une des plus remarquables de tout le Soudan. L'intérieur et la partie nord-est du lac sont remplis de petites îles, habitées par un peuple appelé *Biddomahs*, passent pour Kaffirs. Entre le Baghermé et le Bornou, près de l'embouchure du Shary, il se partage en une infinité de bras ou lacs de différentes grandeurs, séparés par des langues de terre, qui fournissent aux riverains des défenses naturelles contre les attaques de leurs ennemis (1). L'eau du lac est douce, et agréable à boire. La nature du pays qui entoure le lac est très-variée. Le major Denham, qui en fit à peu près le tour, assure qu'à l'est et au nord, on ne rencontre pour ainsi dire, que fondrières et marécages sans fin. En d'autres endroits, les rives du lac sont fertiles et verdoyantes, surtout près de l'embouchure du Yéou; l'on y cultive principalement du millet et des haricots.

Le chef de la tribu des Dogganah raconta à Clapperton que le Tshad s'écoulait autrefois dans le Bahr-el-Gazel (Voy. p. 277), par une rivière dont le lit desséché se voyait encore. — Suivant une tradition des Chouâa, autre tribu bornouenne, il sort du mont Thama, au sud-est du Ouaday, une rivière qui passe près du Dar-Four, et forme le Bahr-el-Abiad. « Cette eau, dit le voyageur anglais, pourrait fort bien être le Tshad, que des remous et des tourbillons poussent, du centre du lac, dans des passages souterrains. Après avoir ainsi coulé sous terre pendant plusieurs milles, son cours étant arrêté par des rochers de granit, il sort, dit-on, d'entre deux montagnes, et continue à courir vers l'est. »

Le Yéou, coulant, suivant Clapperton, dans la même direction que le Niger, aussi loin que l'explora Mungo-Park, beaucoup de géographes, avant la découverte de l'embouchure de ce dernier fleuve dans le golfe de Bénin, prirent le Yéou pour une prolongation du Niger, et trouvèrent dans cette supposition un appui pour leur système de l'identité du Nil et du Niger.

[7]

Les voyages de Clapperton et de Denham, dans l'intérieur de l'Afrique pendant les années 1823 et 1824, nous ont fait connaître le Bornou comme un des royaumes les plus importans du Soudan, et le seul en état de rivaliser avec la puissance du sultan des Felletahs. Nous extrayons de leurs relations les observations suivantes, sur le caractère et la nature de ce pays et de ses habitans.

Le Bornou est compris entre les 10° et 15° de latitude nord, et entre les 12° et 15° longitude est de Greenw. Il est borné, au nord, par une partie du Kanem et du désert; à l'est, par le lac Tshad, qui occupe un terrain de plusieurs centaines de milles anglais; au sud-ouest, par le royaume de Loggoum et le cours du Shary, qui sépare le Bornou du royaume de Begharmi, et se décharge dans le Tshad; au sud, par le Mandura, royaume indépendant, situé au pied d'une longue chaîne de montagnes primitives; et, à l'ouest, par le Soudan. La chaleur est excessive, mais non uniforme : c'est de mars à la fin de juin que le soleil a le plus de force. Pendant cette période, qui est en même temps celle des vents étouffans et brûlans du sud et du sud-est, le thermomètre monte quelquefois à 105° et 107° de Fahr.

(1) Voy. la carte, dans le voyage de Denham et de Clapperton.

(32° 42' et 33° 31'). Les nuits ne peuvent réparer les forces épuisées du voyageur, le thermomètre ne descendant pas en-dessous de 100° (30° 20') jusque vers deux heures avant le jour.

Les orages violens ont principalement lieu au mois de mai, et sont toujours accompagnés de tonnerre, d'éclairs et de pluie; mais la terre est, à cette époque, si sèche, elle absorbe l'eau si promptement, que les indigènes ressentent à peine les incommodités d'une saison si humide. C'est alors que l'on prépare la terre pour les semailles, qui doivent être terminées avant la fin de juin, époque où les rivières et les lacs commencent à déborder. Le pays étant extrêmement plat, des espaces de plusieurs milles carrés sont bientôt convertis en nappes d'eau. Des pluies presque continuelles couvrent le pays d'une atmosphère nébuleuse, humide et accablante. Les vents sont chauds et impétueux, et soufflent généralement de l'est et du sud.

A l'approche de l'hiver, qui commence au mois d'octobre, les pluies devenant moins fréquentes, les villageois profitent de cette période pour rentrer leurs récoltes; l'air est alors plus doux et plus frais, le temps serein, et le vent souffle du nord-ouest. Vers décembre et dans les premiers jours de janvier, il fait plus froid en Bornou qu'on ne serait porté à le croire, d'après la situation de ce pays. A aucune heure du jour, le thermomètre ne monte au-dessus de 74° ou 75° (18° 65' ou 19° 09'); le matin, il baisse jusqu'à 58° et 60° (11° 54' et 12° 43').

Ce sont ces vents frais du nord et du nord-ouest qui rendent la santé aux habitans. Durant la saison humide, ils éprouvent des attaques cruelles de fièvres intermittentes et continues, qui, tous les ans, en enlèvent un grand nombre.

Le pays est très-peuplé; on y compte treize villes principales, et l'on y parle dix idiomes différens ou dialectes de la même langue. Les Chouâs y ont apporté l'arabe, qui est presque dans toute sa pureté. Ils sont divisés en tribus, et portent encore les noms de quelques hordes de Bedouins de l'Égypte. Ils sont arrogans, rusés et artificieux, grands écrivains de charmes, et se donnent pour doués du don de prophétie. Leur physionomie et leurs habitudes ont une ressemblance frappante avec quelques bandes de Bohémiens (les Zingaris) de l'Europe. Ce sont eux qui élèvent la plus grande quantité de bétail; ils fournissent tous les ans au Soudan deux ou trois mille chevaux. On dit que le Bornou peut mettre en campagne quinze cents cavaliers chouâs.

Les Bornouens ou Kanoûry ont le visage large et insignifiant, un gros nez comme celui des nègres, la bouche très-fendue, les dents belles, le front haut. Ils sont paisibles, tranquilles, et l'on remarque dans toute leur personne une bonhomie et une rondeur qui plaisent. Ils n'ont pas l'humeur martiale, mais sont vindicatifs; les meilleurs d'entre eux commettent de petits larcins, quand ils en trouvent l'occasion; mais ils sont toujours extrêmement timides. Leur pays fait très-peu de commerce. Leur manière de vivre est très-simple: de la farine convertie en pâte, assaisonnée de miel et de graisse, que l'on verse dessus, forme la nourriture de tout le monde, et même du sultan. Ne connaissant pas l'usage du pain, ils cultivent très-peu de froment. L'orge est également très-rare; le peu qui s'en cultive est employé pour ôter à l'eau son goût saumâtre.

Le grain le plus en usage dans toutes les classes est le *gossob*, espèce de millet, ou houlque; la récolte en est abondante et facile; les pauvres le mangent cru ou grillé au soleil. Broyé et détrempé dans l'eau, il compose la provision de voyage des pèlerins et des soldats. La *kacheia* est la graine d'une graminée qui croît spontanément en abondance près de l'eau: on la fait sécher au soleil, on la concasse, et on la dépouille de son enveloppe. On la mange cuite, en guise de riz, ou bien on en fait de la farine; mais c'est un mets de luxe.

On cultive en grande quantité quatre espèces de haricots, nommées *mossaquoua*, *maraya*, *klimy* et *kinmoy*, connues en général sous la dénomination de *grafouly*; c'est la nourriture des esclaves et des pauvres. On connaît à peine l'usage du sel. Le riz aurait pu être cultivé dans le Bornou avant que ce pays devînt le théâtre des guerres qui l'ont constamment désolé depuis quinze ans. Présentement, ce grain vient des environs de Maffatai, dans le Soudan; il est rare, et de qualité médiocre. Le sorgho, le coton et l'indigo sont les productions les plus précieuses du sol: ces deux dernières croissent spontanément près des bords du Tshad; le séné est également indigène et commun.

Le seul instrument d'agriculture des Bournouens est une houe, grossièrement fabriquée en fer des montagnes de Mandara. Les travaux des champs sont principalement exécutés par les femmes. Presque tout le grain est récolté deux ou trois mois après qu'il a été semé. Il n'y a peut-être pas, entre les tropiques, un pays aussi dénué de fruits que l'est le Bornou.

Le peuple ne possède rien au delà des premières nécessités de la vie. Les richesses des habitans consistent en esclaves, en bouvards et en tobés. Le vêtement est composé, suivant la fortune, d'un, deux ou trois tobés, ou chemises amples. Les bonnets rouges, qu'apportent les marchands de Tripoli et de Mesurata, ne sont achetés que par les sultans ou les personnes qui leur sont immédiatement attachées.

Musulmans, et scrupuleux observateurs des préceptes qui ordonnent la prière et l'ablution, les Bournouens sont peu tolérans. « J'en ai connu un, dit Clapperton, qui refusait de manger avec un individu, parce que, la veille, il n'avait ni prié, ni fait l'ablution. »

Un Bornouen, même riche, a rarement plus de deux à trois femmes; on divorce tant qu'on veut, en payant à la femme répudiée son douaire. Les femmes sont très-propres, mais peu jolies; leurs cheveux sont ramenés sur le toupet en trois rouleaux épais et bien mastiqués avec de l'indigo et de la cire.

Le *kéria* ou tatouage, par lesquels les nations vivant sous ces latitudes se distinguent les unes des autres, est fort laid dans le Bornou. Il consiste en une vingtaine d'entailles de chaque côté du visage, allant des coins de la bouche vers les angles de la mâchoire inférieure et de la pommette des joues. Ils ont en outre une entaille sur le front, six sur chaque bras, six aux jambes et aux cuisses, quatre sur chaque sein, et neuf de chaque côté du corps, au-dessus des hanches. Les femmes n'approchent de leurs maris qu'à genoux; elles ne parlent à un homme que la tête et le visage couverts.

L'adultère est rare ; la punition très-rigoureuse, si les coupables sont pris sur le fait et saisis sur le lieu : c'est le seul témoignage sur lequel la conviction s'établit. Les deux délinquans sont jetés, pieds et poings liés, à terre, et le mari outragé, aidé de ses parens du sexe masculin, leur fait sauter le crâne à coups de massue.

Rarement les filles se marient avant l'âge de quatorze à quinze ans, et souvent plus tard. La puberté est plus tardive dans le Bornou qu'en Barbarie, où assez fréquemment on voit des mères âgées de onze ou douze ans.

Les animaux domestiques sont le chien, le mouton, la chèvre et le bœuf, qui composent des troupeaux immenses.

Les abeilles sont si nombreuses que, dans quelques endroits, elles gênent le passage des voyageurs. Le miel n'est recueilli qu'en partie. La sauterelle, cet insecte destructeur, se montre fréquemment. Il en paraît dans l'air des nuées, que les Bornouens tâchent, par des cris et de grands bruits, d'empêcher de fondre sur les champs. Dans les territoires où elles s'abattent, tous les végétaux sont rapidement dévorés. Les Bornouens les mangent avec avidité, rôties ou bouillies, et réduites en boulettes comme une pâte.

Le gibier est abondant. Il consiste en antilopes, gazelles, lièvres, konrigan, animal de la taille d'un cerf, avec des cornes annelées ; grosses perdrix, petites outardes et autruches, dont la chair est très-estimée. Les pélicans, les spatules, les grues des Baléares, de même que divers grands oiseaux du même genre, sont nombreux dans les marais : les pintades abondent dans les forêts.

Dans la saison humide, les lions s'approchent des murs des villes; les panthères et une espèce de chat tigre sont très-communs dans le voisinage de Mandara ; le léopard, l'hyène, le chacal, la civette, le renard, des légions de singes noirs, gris et bruns, l'éléphant, sont les animaux sauvages qu'on voit le plus fréquemment. Les derniers sont si nombreux que, près des rives du Tchad, on en aperçoit quelquefois des troupeaux de cinquante à quatre cents individus. Le buffle, dont la viande passe pour une friandise, a un goût de gibier exquis. On mange également la chair des hippopotames et des crocodiles, qui tous deux se trouvent abondamment dans les rivières. Les chasseurs de buffles tuent la giraffe dans les forêts et les terrains marécageux, près du Tchad. La quantité de reptiles, et surtout de serpens, est innombrable.

Les bêtes de somme sont le bouvard et l'âne. Les étrangers et les chefs au service du sultan et du scheik possèdent seuls des chameaux.

Les lois du Bornou sont arbitraires et les jugemens très-sommaires. Le meurtre est puni par la mort ; le coupable convaincu est livré aux parens du défunt, qui vengent celui-ci en assommant à coups de massue son assassin. La peine du vol répété est d'avoir la main coupée, ou d'être enterré jusqu'au cou, la tête ointe de beurre ou de miel, et de rester ainsi exposé, pendant douze ou dix-huit heures, aux rayons d'un soleil brûlant et aux essaims des moustiques, que personne ne vient troubler. Un homme qui, en ayant les moyens, refuse de payer un créancier, voit le cadi s'emparer de ce qu'il possède ; ce magistrat acquitte la dette, et prend une forte rétribution pour ses soins. Mais lorsqu'un débiteur prouve qu'il est insolvable, il ne peut être poursuivi ; le juge dit : « Que Dieu vous envoie les moyens de payer ! » Les assistans répondent : « Ainsi soit-il ! » et le débiteur peut faire le commerce partout. Mais si, par la suite, à une époque quelconque, ses créanciers le rencontrent portant deux tobés ou un bonnet rouge, ils le mènent devant le cadi, qui l'en fait dépouiller, pour que ces vêtemens servent à acquitter sa dette.

Les villes sont en général grandes et bien bâties; elles ont des murs hauts de trente-cinq à quarante pieds, et épais d'une vingtaine de pieds; elles ont quatre entrées, munies chacune de quatre portes, faites de planches solides, épaisses de huit à dix pouces, et jointes fortement par de gros crampons de fer. Les habitations consistent en plusieurs cours entourées de quatre murs, avec des chambres extérieures pour les esclaves ; puis, il y a un passage et une cour intérieure qui conduisent aux maisons des femmes. Chacune a sa petite cour close de murs, et une jolie case couverte en chaume. De là, un escalier, d'une demi-douzaine de degrés, mène à la maison du propriétaire : elle est composée de deux corps de logis ressemblant à des tourelles, qui communiquent ensemble par une terrasse ayant vue sur la rue par une fenêtre orenelée. Les murs sont en argile rougeâtre, aussi unis que du stuc; les toits sont voûtés intérieurement avec beaucoup de goût, par des branches, et couverts extérieurement avec une herbe connue en Barbarie sous le nom de *lidthous*. Les cornes de gazelles et d'autres antilopes tiennent lieu de clous et de chevilles; elles sont fixées dans plusieurs endroits des parois, et l'on y suspend les carquois, les arcs, les lances et les boucliers des chefs. Un personnage d'importance a quelquefois quatre cuirasses et huit tourelles formant les façades de son manoir ; mais des maisons aussi complètes ne sont pas communes. Les plus en usage sont de quatre castes : le *couste*, qui est une case tout en paille; le *bongo*, case ronde dont le mur est en terre et le toit en chaume ; le *n'geim-colomby*, et le *fatto-sogdibi*, cases de nattes grossières, faites de l'herbe qui croît près du lac.

L'eau est la seule boisson des Bornouens. Avant d'en faire usage, ils la font rafraîchir dans des jarres. Ils dorment sur des nattes couvertes de peaux d'animaux. La superstition des femmes mariées est d'avoir sur leur lit la peau de tel ou tel animal, quand leur mari vient les visiter; elles ne manquent jamais de prédire, d'après cet arrangement, la destinée future de l'enfant. Une peau de panthère ou de léopard doit produire un garçon ou rien. Une peau de lion passe pour prévenir la conception.

Les passe-temps des Bornouens consistent à se réunir, le soir, soit dans la cour d'une des maisons d'un grand personnage, ou à l'ombre des hangars faits de nattes, et élevés sur les places publiques; c'est là que les prières sont récitées par l'iman ou prêtre, aux heures déterminées. On y fait la conversation, et l'on y joue quelquefois avec des haricots, à un jeu qui ressemble aux échecs.

La journée finit, pour les Bornouens, au coucher du soleil. On ne sait ce que c'est que l'huile dans ce pays, et le savon est aussi un objet dont on manque. Un suc huileux, transsudant du tronc du *kadahniah* ou *mika dahniah*, arbre épineux, fournit aux Soudaniens les moyens

de fabriquer un savon grossier, en mêlant cette substance avec de la graisse de bouvard et du trona; il ressemble au savon noir, et a une odeur agréable. Ce même arbre produit aussi une noix dont on extrait une huile plus pure, qui se brûle dans le Soudan, et dont les femmes s'oignent la tête et le corps; mais cet arbre ne se trouve pas au Bornou.

Les moutons ont du poil au lieu de laine, qui, par conséquent, manque dans le pays. Il vient de la Barbarie une petite quantité de cuivre et du laiton. Une grande marmite de cuivre se vend pour un esclave; le laiton sert à faire les anneaux que les femmes portent aux jambes. Un petit bassin de cuivre étamé est un présent digne d'un sultan; il coûte au moins quatre ou cinq piastres ou un tobé. Le Bornou n'a pas de mines d'or, et ce métal n'y est pas apporté. De tous les marchands qui vont en Soudan, les Tuaricks sont presque les seuls qui achètent ce métal. Le fer est fourni par les montagnes du Mandara; mais il est grossier et n'est apporté qu'en petite quantité. Les *gobbeks*, espèce de bandes de toile de coton, longues de trois pieds et larges de trois pouces, servent de monnaie courante; trois, quatre ou cinq, suivant leur degré de finesse, équivalent à un *rottala*; dix *rottala* valent une piastre.

Jusqu'en 1809, le Bornou a été une monarchie absolue et élective; quelquefois, le frère du sultan succédait, à l'exclusion du fils. Ahmed-Ali, dont les ancêtres avaient depuis longtemps exercé l'autorité souveraine, régnait, en 1808, et avait, depuis plusieurs années, la guerre avec les Felletahs. Les Felletahs, dont, pendant plus d'un demi siècle, la puissance avait graduellement augmenté, s'étaient solidement établis dans le Soudan, et Bello, leur chef, dictait des lois à une population nombreuse et forte.

Peu de temps après la conquête du Bornou par les Felletahs, El-Kanémy forma le projet de délivrer son pays de leur domination. Il alla chez les Kanembous, et les excita à se soulever et à l'aider, en leur racontant qu'une vision l'avait déterminé à tenter son entreprise. Il fit sa première campagne avec 400 hommes au plus; néanmoins il défit une armée de 1,000 Felletahs, et poursuivit la victoire avec promptitude et résolution. En moins de dix mois, il avait été vainqueur dans quarante batailles. On lui offrit de le faire sultan; mais il refusa, et plaça sur le trône Mohammed, frère d'Ahmed, lui rendit hommage le premier, et insista pour que toute l'armée suivît son exemple. Il fit bâtir pour ce monarque le nouveau Birnie, ville où il réside aujourd'hui; s'établit à Angornou, qui en est éloigné de trois milles, et garda temporairement le pouvoir dictatorial. Peu de temps après, il leva le drapeau vert, l'étendard du prophète, et, de tous les titres, ne voulut accepter que celui de serviteur de Dieu. Après avoir débarrassé le pays, des Felletahs, il marcha pour punir toutes les nations qui les avaient aidés. Les esclaves qui furent le butin de ces guerres servirent à récompenser ses fidèles Kanembous et d'autres guerriers qui lui avaient donné des preuves de dévouement.

Les succès de la guerre firent renaître chez quelques Bornouens le goût des conquêtes. Auparavant, ils étaient humiliés et découragés; depuis, ils prirent des habitudes guerrières, et devinrent intrépides.

Depuis 1815, le scheik a fait une guerre acharnée et sanglante au sultan de Begharmi, qui règne sur un peuple puissant et belliqueux, habitant un vaste pays au sud du Bornou, et sur la rive orientale du Shary. Le scheik a été généralement vainqueur. On dit qu'il a tué ou réduit en esclavage plus de 30,000 Begharmiens, détruit et brûlé plusieurs villes, et enlevé les troupeaux de ce pays.

Le dernier sultan de Bornou, qui accompagnait toujours le scheik dans ses campagnes, perdit la vie dans ces dernières guerres. On attribue sa mort à son extrême corpulence et à sa pesanteur. Le cheval qu'il montait refusa de marcher, quoiqu'il ne fût qu'à six cents pas des portes d'Angornou, et ce prince tomba entre les mains des ennemis, qui le massacrèrent.

Ibrahim, son frère, qui lui succéda, n'était âgé que de vingt-deux ans à l'époque où Clapperton était au Bornou. On a déjà vu que le sultan de Bornou n'est plus souverain que de nom. Sa cour est toujours nombreuse, et conserve la même étiquette; c'est le seul privilége qui reste au prince. Lorsqu'il donne audience, c'est assis dans une espèce de cage faite en bambou; il regarde à travers les barreaux les personnes qui se présentent, et qui ne peuvent approcher de sa personne qu'à une distance de cent pas.

De nos jours, il n'existe, dans l'Afrique centrale, qu'une puissance dont l'importance puisse soutenir la comparaison avec celle du scheik; c'est celle de Bello, chef des Felletahs. Le scheik de Bornou a fait tourner toutes ses victoires à l'avantage des hommes pour lesquels il les remportait, en s'occupant de leur faire mieux connaître leurs devoirs moraux et religieux. Ses sujets sont les musulmans les plus rigides du pays des nègres. Partout où s'étend le pouvoir d'El-Kanémy, les Européens, et notamment les Anglais, sont sûrs de trouver hospitalité et accueil amical; les routes, autrefois infestées de voleurs, sont maintenant aussi sûres qu'en Angleterre. Quoique harassé par des guerres continuelles, le scheik n'ignore pas les bienfaits qu'un grand commerce procurerait à ses peuples, ni l'importance d'améliorer leur condition, en excitant chez eux le désir d'acquérir, par l'industrie et le négoce, des avantages plus durables et plus certains que ceux qui s'obtiennent par un système de guerre, de pillage et de destruction. Les marchands arabes ou maures, les seuls qui se soient jusqu'à présent aventurés dans le pays, sont encouragés et traités de la manière la plus libérale. Quelques-uns, après un séjour de moins de vingt ans à Kouka, sont retournés chez eux avec des fortunes de quinze et vingt mille piastres. Un commerçant plus intelligent aurait peut-être doublé cette somme, les marchandises avec lesquelles ils font leurs échanges étant généralement de fabrique européenne, et achetées à Tripoli, à un prix qui est de deux cent cinquante pour cent au-dessus du prix primitif.

Le produit de la vente des marchands maures est converti principalement en esclaves; mais le Bornou n'est guère que le marché ou le rendez-vous des Kafilas venant du Soudan. Les marchands tripolitains et fezzaniens attendent les marchands d'esclaves du Soudan, pour tenter leur cupidité par les marchandises arrivées des pays du nord. Mais déjà le désir d'échanger les productions de leur pays contre les marchandises des nations du nord, plus civilisées qu'eux, existe chez les Bornouens à un haut degré; on remarque chez eux du goût pour le luxe et l'envie

d'imiter les étrangers qui visitent leur pays. Une partie de l'habillement d'un personnage se distingue toujours par quelque chose qui vient des pays étrangers, quand même ce ne serait qu'une bagatelle. Il est vrai que ces penchans ne sont pas encore entièrement développés ; mais ils subsistent, et fournissent une preuve non équivoque d'une tendance à la civilisation et d'une forte inclination à entretenir un commerce avec les étrangers.

L'empressement avec lequel les gens de toutes les classes écoutaient les propositions des voyageurs anglais, d'établir une communication fréquente par le moyen des marchands européens, et la protection promise par le scheick à ceux qui arriveraient, partout où s'étend son pouvoir, fait concevoir l'espérance qu'il sera adopté bientôt quelque mesure pour diriger les travaux de plusieurs millions d'hommes vers un but plus conforme à l'esprit d'humanité du siècle où nous vivons, que la pratique d'un système de guerre, de pillage, qui a principalement pour fin de se procurer des esclaves, comme étant la marchandise la plus précieuse et de la défaite la plus facile, chaque fois qu'il arriva dans le Bornou des marchands venant du nord.

Suivant toutes les probabilités, les nègres africains ne préfèrent pas ce mode d'échange à tout autre. Les paroles que le scheik adressa à Clapperton, en présence de tout son peuple, expriment bien les sentimens qui déjà ont pénétré son âme! « Vous dites la vérité ; nous sommes tous fils » d'un même père! Vous dites aussi que les fils d'Adam » ne devraient pas se vendre les uns les autres, et vous » savez toutes choses! Dieu nous a donné à tous de grands » talens ; mais que devons-nous faire? Les Arabes qui » viennent ici ne veulent que des esclaves; pourquoi ne » nous envoyez-vous pas vos marchands? Maintenant, » vous nous connaissez; qu'ils emènent leurs femmes avec » eux, et vivent parmi nous; qu'ils nous enseignent ce » dont vous m'avez si souvent parlé pour bâtir des mai» sons, construire des canots et faire des fusées. »

Les marchandises en retour que les Européens obtiendraient d'abord ne suffiraient probablement pas pour employer des capitaux considérables; mais, chaque année, ce négoce s'améliorerait, et de grands profits compenseraient, en quelque sorte, ce qui aurait manqué. Les dents d'éléphant, les cornes de buffle, que l'on peut se procurer à très-bas prix, et en échange de marchandises anglaises, sont achetées très-cher, même à Tripoli et dans tous les ports européens de la Méditerranée. La culture de l'indigo, qui croît sauvage dans les contrées centrales de l'Afrique, et est de très-bonne qualité, pourrait y être étendue, de même que celle du séné. La civette y est à deux cent pour cent moins chère qu'à Tripoli.

Voici le prix, au Bornou, de quelques-unes des marchandises qui seraient les plus estimées en Europe : peaux d'autruche, trois à six piastres la pièce ; dents d'éléphant, deux piastres le quintal; cuirs crus, deux piastres les cent peaux, etc.

[8]

Depuis que les voyageurs modernes anglais et français réussirent à pénétrer dans le cœur de l'Afrique septentrionale, bon nombre d'hypothèses ont disparu de la géographie, pour faire place à des faits incontestés. Les découvertes des frères Lander dans l'ouest de cette partie du monde, et leur navigation sur le Niger, ne laissent aucun doute sur la véritable issue de ce fleuve si mystérieux autrefois. Déjà le commerce des Anglais commence à pénétrer par cette voie dans l'intérieur de l'Afrique, et promet d'y répandre les lumières et la civilisation, en même temps qu'il ouvrira à la science de nouveaux et vastes champs à parcourir.

Dans son voyage au Bornou, par le nord de l'Afrique, le capitaine Clapperton s'était avancé, à l'ouest, jusqu'à Sackatou, capitale du sultan des Felletahs, à peu de distance du Niger; mais il ne vit pas cette fois le fleuve.

De retour en Angleterre, la soif des découvertes le poursuivant sans relâche, il entreprit, après quelques années (1825-27), pour le compte du gouvernement anglais, son second voyage en Afrique, dans le but d'explorer l'intérieur du Soudan.

Abordant à Badajry, sur les côtes du Bénin, il s'achemina avec sa troupe au nord-est ; et, après un voyage de quatre mois environ, il rencontra, pour la première fois, le fleuve à Boussa, où avait péri, vingt ans auparavant, l'illustre Mungo-Park.

Il traversa, avant d'y arriver, le royaume de Yourriba et une partie du royaume de Borgou, dont fait partie la province de Boussa.

« La ville de Boussa est située, dit Clapperton, dans une île du Quouarra, par 10° 14' latitude nord et 6° 11' longitude est de Greenw. Elle est bâtie près du bras le plus occidental, que les naturels nomment le *Menai*; les deux autres bras ne portent pas d'autre nom que *Quouarra*. La largeur du Menai est à peu près de 60 pieds, sa profondeur de deux brasses; son cours est lent et tranquille; celui des deux autres bras est fort, et a beaucoup de remous et de tourbillons; en plusieurs endroits, les rochers se montrent au-dessus de l'eau. — Au-dessous de Boussa, le Niger a une chute de 3 à 4 pieds; ses eaux se précipitent avec fracas entre le pied d'un énorme rocher, qui s'élève à pic au-dessus du fleuve. »

C'est ici que Clapperton quitta le Niger pour se rendre auprès de Bello, sultan des Felletahs, qui lui avait témoigné beaucoup d'intérêt dans son premier voyage en Afrique, et qui s'était surtout montré très-disposé à entamer des liaisons de commerce avec l'Angleterre. Il parcourut, ainsi, en se dirigeant à l'est, une grande partie du Houssa (Voyez Note IV[e]), et mourut malheureusement à Sakatou, capitale des Felletahs. Son domestique Lander, le seul compagnon qui lui était resté, s'en retourna par le même chemin jusqu'à Kano. De là, il essaya de pénétrer par le sud, espérant de rencontrer le Niger, et de découvrir son embouchure; mais les indigènes le forcèrent bientôt de rebrousser chemin. Il revint en Angleterre par la même route qu'il avait suivie avec Clapperton, en allant à Boussa et à Kano. — Trois ans après, Richard Lander fut de nouveau envoyé par le gouvernement anglais dans l'intérieur de l'Afrique pour y découvrir l'issue du Niger.

Accompagné de son frère John Lander, il arriva une seconde fois à Boussa, au mois de juin 1830, par la même route qu'il avait suivie antérieurement (1).

(1) Voy. le Journal de Lander, vol. 1.

Quoique moins scientifique que les relations du capitaine Clapperton, ce voyage des frères Lander est cependant du plus grand intérêt pour la géographie, à laquelle il a fait faire un très-grand pas, en traçant, avec autant d'exactitude que le permettaient les circonstances, l'issue si longtemps discutée du Niger.

Arrivés à Boussa, les frères Lander remontèrent le fleuve jusqu'à Yaourie, qui est une ville considérable, située sur le Niger en droite ligne, au nord de Boussa. Ils mirent quatre jours pour y arriver. Sur tout cet espace, le fleuve est parsemé de rochers, d'écueils et d'îles, qui rendent la navigation pénible et dangereuse. Les canots ne se hasardent sur le fleuve que dans la saison humide; aussitôt la saison de la sécheresse venue, toute communication par eau cesse entièrement entre Boussa et les autres pays situés sur la rivière. Au-dessus de Yaourie, les rochers, dit-on, disparaissent entièrement, et le Niger ne forme qu'un seul canal uni et très-favorable à la navigation.

D'Yaourie, les voyageurs s'en retournèrent de nouveau à Boussa, d'où ils continuèrent leur voyage sur le fleuve jusqu'à son embouchure dans le golfe de Bénin.

Les rives du fleuve, entre Yaourie et Boussa, sont basses. Des deux côtés, sont situés des villages qui sont habités en partie par les Cambriens, peuplade abjecte et méprisée, que les musulmans se croient en droit de piller partout où ils les rencontrent. Beaucoup de riverains regardent le Niger comme fetiche, et lui rendent une espèce de culte. Le roi de Boussa, avant de laisser partir Lander, consulta la *Beken rouah* (l'eau sombre ou l'eau noire, comme le Niger est partout emphatiquement appelé), pour savoir si l'issue du voyage des blancs serait heureuse; le fleuve ayant répondu favorablement, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour faciliter leur voyage.

Les rives du Niger, au-dessous de Boussa, et les îles que l'on remarque, sont fertiles, la plupart habitées et bien cultivées. Les rochers, qu'on aperçoit en beaucoup d'endroits à fleur d'eau, occasionnent un bruissement qui avertit les bateliers du danger. A une distance de 40 à 50 *milles* de Boussa, le Niger forme plusieurs îles remarquables, entre autres une, vaste, riche et d'une beauté peu commune. Les indigènes l'appellent *Patashie*. Elle abonde en chevaux, ânes, bœufs, chèvres, moutons, etc., et produit une quantité prodigieuse de blé et d'ignames. Le sol y est si fertile, les habitans si industrieux, que l'on ne trouva pas un acre de terrain qui ne soit cultivé. Patashie est tributaire du roi de Wowou. A quelques milles au-dessous de Patashie, on rencontre trois îles à la file l'une de l'autre, et que l'on nomme collectivement *Raah*. Elles sont d'une fertilité extraordinaire, et, sur l'une d'elles, est située une grande ville marchande. Plus loin, est la ville de Lever, très-populeuse, et habitée par des Nysséens. Les bords du fleuve s'élèvent ici d'environ quarante pieds au-dessus du niveau de l'eau, et sont à peu près perpendiculaires. La rivière, profonde et libre de tous récifs, se dirige presque droit au sud. Sa largeur varie de un à trois milles. *Bajiébo*, sur la rive droite du Niger, est une ville florissante, importante par son commerce, et l'une des cités les plus grandes et les plus populeuses que les voyageurs rencontrèrent sur leur route. Des échanges continuels se font ici entre les habitans des deux rives, et, à cet effet, un grand nombre de canots, d'une dimension considérable, vont et viennent incessamment d'un bord à l'autre.

Au delà de Bajiébo, l'aspect du fleuve est généralement très-pittoresque; ses bords, couverts de villes et de villages, sont fertiles et verdoyans. A 30 milles environ de Bajiébo, on passe en vue d'un double rang de montagnes rocheuses, dont l'un borde le fleuve. Les deux chaînes courent, du nord-est, presque directement au sud. Leur aspect est sauvage et triste. Des arbres affamés, rabougris, des buissons chétifs, aux feuilles grises et flétries, sortent des creux, des interstices des rochers, et pendent sur d'immenses précipices, dont ils cachent en partie les crêtes dentelées. A l'extrémité de la première chaîne, le Niger forme encore une petite île, appelée *Modjie*, qui appartient aux Nyffécas. Le fleuve, se divisant, près de cette île, en trois canaux, dont le plus oriental, paraît le plus sûr, prend son cours au sud-est, et côtoie, pendant plusieurs milles, une nouvelle chaîne de montagnes. Tout à coup, l'on se trouve en face d'un roc élevé et remarquable par sa forme, que les naturels appellent le mont *Késo* ou *Késy*. Il fait à lui seul une petite île, et n'a guère moins de 280 pieds de haut. Excessivement escarpé, et sortant brusquement de la rivière, son effet est prodigieux. Sa base est frangée d'arbres antiques, et ses flancs arides et escarpés se couvrent çà et là de quelques buissons rabougris (1). Le mont Késa est grandement vénéré par les naturels, et prête aux notions superstitieuses de ce peuple simple et crédule, aussi passionné du merveilleux que le vulgaire de tous les pays. Ils croient qu'un génie bienveillant fait de cette montagne sa demeure habituelle, dispensant autour de lui de bénignes et célestes influences. Ici, les affligés sont déchargés de leurs misères, les nécessiteux sont pourvus; les larmes se changent en sourire, le chagrin la souffrance sont ignorés, l'austérité même s'y égaie, et les inquiétudes de l'avenir y font place aux jouissances du présent et à une insouciante gaieté. « Mais surtout, disent les naturels, c'est ici que le voyageur harassé trouve asile contre l'orage, repos pour ses membres fatigués, les délices de la sécurité et de l'abondance, et le sommeil et les rêves du bien-être! Pour obtenir tout cela, il n'a qu'à faire connaître ses besoins et ses désirs à l'Esprit de la montagne; la réponse à ses supplications est instantanée. Il reçoit, de mains invisibles, la nourriture la plus exquise; et, quand sa vigueur est revenue, il peut en liberté continuer son voyage ou s'arrêter pour jouir quelque temps des bénédictions de l'Esprit du lieu! »

Au-dessous du Késa, on rencontre, en naviguant sur le fleuve, l'île de *Bili*, remarquable par son opulence; et, 8 ou 18 milles plus loin, sur la rive gauche, la ville de *Rabba*, cité vaste et populeuse, habitée principalement par des Fellatahs. En face est l'île de *Zongoshie*, où les frères Lander furent retenus quelque temps par la cupidité des chefs. Le fleuve en cet endroit a à peu près 2 milles de largeur; un peu plus loin, il change tout à coup de direction et tourne à l'est; sa largeur alors est de 4 milles au moins. Les bords du Niger, sur une étendue d'environ 100

(1) Voy. le dessin dans le Voyage des frères Lander, tt, p. 190.

milles anglais à partir de cette courbe, sont généralement très-bas et marécageux. Le canot qui portait les frères Lander, franchit cet espace avec une rapidité extraordinaire. Durant un intervalle considérable, le Niger offrait un aspect magnifique, et semblait n'avoir guère moins de 8 milles de largeur. Les hippopotames qui sont très-nombreux dans cette partie du fleuve mettent souvent les embarcations en danger; la chair de ces animaux sert en beaucoup d'endroits de nourriture aux riverains, qui l'estiment une grande friandise. Après avoir coulé à l'est, le fleuve reprend sa direction sud-est, et reçoit sur sa rive orientale un affluent assez considérable, appelé la *Coudonnia*. La rive est, du côté du Nyffé, haute et montagneuse, et l'on remarque sur les deux bords nombre de villages et beaucoup de cultures. — Un peu au-dessous du confluent de la Coudonnia, on rencontre, sur la rive droite du Niger, la grande ville d'*Egga*, habitée en grande partie par des Nyffécns, mais payant un tribut aux Fellaas ou Felletahs. Elle a environ 4 milles de long sur 2 de large. La ville est commerçante, et a un marché très-important; les frères Lander y rencontrèrent entre autres des draps portugais, beaucoup de toiles du Nyffé, du trona, un grand nombre d'esclaves, des ornemens en cuivre, etc. Toutes ces marchandises sont apportées sur de grands canots, du port de Rabba. — Au-dessous d'Egga, les bords du fleuve n'offrent que des champs cultivés et l'aspect d'une fertilité extraordinaire; la nature semble avoir épanché ici ses faveurs avec plus de prodigalité que partout ailleurs. La rivière décrit plusieurs sinuosités, se dirigeant tantôt au sud, tantôt au sud-est. Elle est parsemée d'îles toutes cultivées et habitées. Le courant très-rapide est à peu près de 4 à 5 milles à l'heure. Le territoire du Nyffé finit à Egga, et avec lui l'influence des Fellaas. — *Kacunda*, capitale d'un état indépendant du même nom, est située sur la même rive qu'Egga, à une journée de distance environ de cette dernière ville. Les habitans sont, comme à Egga et dans beaucoup d'autres villes du Niger, en partie musulmans, en partie païens, et ont tous un grand respect pour les blancs, qu'ils croient des êtres supérieurs à eux. Immédiatement au-dessous de Kacunda, le fleuve coule droit au sud, entre d'assez hautes collines. Après avoir navigué une demi-journée à peu près, les voyageurs se trouvèrent en face d'une rivière considérable venant de l'est se jeter dans le Niger. A son embouchure, elle paraissait avoir de 3 à 4 milles de large, et sur l'une de ses rives l'on voyait s'étendre une grande ville dont une partie fait face à la rivière, et l'autre à la Quorra. Les voyageurs conclurent que la rivière devait être la *Tshadda*, et que la grande ville assise à son embouchure était *Cuttumcurrafi* dont on leur avait parlé à Kacunda. Au-dessous de ce confluent, le Niger, dégagé des îles et des marais qui le bordent habituellement, promène ses eaux claires entre des rives boisées et souvent très-élevées. Des deux côtés du fleuve, on voit s'élever des rangées de montagnes et de collines qui s'étendent aussi loin que l'œil peut les suivre. — *Bocqua* est une ville assez remarquable sur la rive droite du fleuve, à une demi-journée environ de l'embouchure de la Tshadda. Un peu plus loin, on rencontre une autre ville appelée *Atta*. Elle est bâtie tout au bord du fleuve, du côté sud-est, dans une situation élevée, et paraît d'une prodigieuse étendue. De Bocqua, la rivière coule dans une vallée entre des montagnes d'une hauteur considérable; son cours jusqu'à Atta est sud-ouest et sinueux. Au-dessous d'Atta, près du village d'Abbazacca, le Niger détache un bras au sud-est qui probablement le rejoint de nouveau dans son cours ultérieur. *Damuggou* et *Kirri* sont deux villes où il se tient des marchés. Près de cette dernière, les frères Lander furent attaqués par une flotte nègre et perdirent leur boussole et beaucoup d'autres effets. Le Niger qui, jusqu'à Kirri, coulait au sud-ouest, prend ici une direction sud; cette ville est située à peu près au 6° 40' lat. nord et au 5° 20' long. est de Paris. — Après avoir navigué quelque temps entre des rives marécageuses, nos voyageurs se trouvèrent tout à coup sur une immense nappe d'eau, une espèce de lac placé à l'ouverture d'une forte rivière qui coule à l'ouest et forme un bras considérable du Niger. Une autre branche, partant du même point, descendait au sud-est. Les rives du fleuve depuis Kirri, ainsi que les bords du lac, sont généralement bas et couverts de palmiers. Çà et là on aperçoit quelques villages presque entièrement cachés dans les joncs.

La ville d'*Éboé*, capitale d'un royaume réputé très-puissant, est située au-dessous du lac, sur la rive droite du fleuve. Lander vit dans le port de cette ville plusieurs centaines de bateaux dont quelques-uns d'une largeur très-considérable; tous étaient fournis de huttes offrant des habitations commodes à un grand nombre de naturels qui y demeurent constamment. Une de ces barques faite d'un seul tronc d'arbre contient jusqu'à soixante-dix personnes. Les habitans d'Éboé commercent avec les navires européens de la côte, auxquels ils fournissent des esclaves et surtout de l'huile de palmier, qui passe pour la plus exquise des bords du Niger. A partir d'Éboé, commence le Delta du Niger. Avant d'atteindre la mer, le fleuve détache plusieurs bras considérables dont l'issue nous est encore inconnue. Le plus remarquable est, selon toute apparence, celui que suivirent les frères Lander, et que les marins européens appellent *Nun*. Sa direction est au sud-ouest. Ses bords depuis Éboé sont en grande partie inondés et couverts de joncs. Le Nun s'embouche dans la mer près du 4° long. est de Paris, et à peu près par 4° 20' lat. nord. A son embouchure est une barre dont le passage est très-difficile; elle s'étend à quatre ou cinq milles de la rivière, dans une direction sud, et n'a pu être entièrement explorée jusqu'aujourd'hui. Les mois de décembre et de janvier seraient, suivant l'opinion de Lander, l'époque la plus sûre pour entrer dans la rivière, les pluies étant finies dans l'intérieur, et la surabondance d'eau en grande partie écoulée.

Après ces découvertes importantes, le Niger ne doit plus être considéré comme un fleuve inconnu et mystérieux: tout son cours, à l'exception de son berceau, qu'aucun Européen n'a encore vu, a été exploré. Si sa nature et ses bords n'ont pas toujours été décrits avec autant de perfection et d'exactitude qu'en a mis l'illustre Mungo-Park dans ses descriptions du Juliba, du moins n'avons-nous plus aucun doute sur son issue, sa direction et les pays qu'il arrose. L'espace entre Silla et Boussa avait été exploré par Mungo-Park, mais il ne nous est parvenu aucun détail de ce voyage, les papiers de l'infortuné voyageur n'ayant

encore pu être retrouvés, malgré tous les efforts des voyageurs qui ont visité les bords du Niger après lui.

Cette même portion du Niger ou Joliba a été vue depuis, et en grande partie explorée par M. Caillié, voyageur français.

M. Caillié, venant de la Sénégambie et du Bambarra, passa le Dhioliba près de Coogalia, village situé à quelques milles anglais de distance de Jenné. Il en estime la largeur à 500 pieds ; sa vitesse est d'un nœud et demi par heure. Le bras qui sort du Niger, près de Ségo, le regagne de nouveau à Isaca, village situé au-dessous de Jenné. C'est dans cette grande île qu'est située celle de Jenné, enfermée par un bras secondaire du fleuve, sur lequel est bâtie la ville du même nom, qu'on estime à 10 milles anglais de distance du Dhioliba.

Caillié parcourut, sur le Niger, tout l'espace entre Jenné et Timbouctou. Les rives du fleuve sont généralement très-basses et découvertes. On passe devant un grand nombre de villages qui ont à peu près la même apparence. Le bras de Ségo, qui vient de l'ouest, est très-large et paraît navigable pour de grandes embarcations ; son cours est très-lent, et ses eaux paraissent dormantes. Les pirogues sur lesquelles on fait le trajet de Jenné à Timbouctou sont très-grandes, mais peu solides. Elles servent à entretenir un commerce tellement actif sur tout le fleuve, que souvent les flottilles sont composées de soixante à quatre-vingts embarcations, toutes richement chargées de divers produits. Une embarcation du port, de 60 à 80 tonneaux, a environ 90 à 100 pieds de long, 12 à 14 de large au milieu, et 6 à 7 pieds de cale. Leur équipage se compose de 16 à 18 mariniers, deux hommes pour gouverner, et un patron qui tient lieu de capitaine. La principale direction du fleuve, entre Jenné et Timbouctou, est au nord.

Avant d'arriver à Timbouctou, Caillié traversa le lac Débo (qui est sans doute le *Dibbie* de Mongo-Park). Ses eaux sont claires, et le courant qui le traverse presque insensible. On voit la terre de tous les côtés du lac, excepté à l'ouest, où il se déploie comme une mer intérieure. En suivant la côte nord, dirigée à peu près à l'ouest-nord-ouest, dans une longueur de 15 milles, on laisse, à gauche, une langue de terre plate qui avance dans le sud de plusieurs milles, et divise ainsi le lac en deux, l'un supérieur, l'autre inférieur. Celui que suivent les embarcations est le plus grand. Il renferme plusieurs îles, et est entouré d'une infinité de grands marais. Arrivés au milieu du lac, les mariniers tirent des coups de fusil pour saluer ce lac majestueux, et tout l'équipage pousse des cris de joie.

Au-dessous du lac, on entre dans le domaine des pillards Sorgous ou Touaricks, qui parcourent les bords du Niger jusqu'au delà de Timbouctou, prélevant des impôts sur toutes les embarcations. Les bords du fleuve sont ici en grande partie arides et marécageux, et les riverains se procurent leurs denrées du marché de Jenné. C'est là, on aperçoit des traces d'éléphans. Le nénuphar (*nymphea cœrulea*) croît beaucoup dans ces terrains humides, et est d'une grande ressource aux habitans des bords du fleuve. Le volume d'eau du Niger, sur tout cet espace, est très-considérable. « Le Sénégal, dit Caillié, n'est qu'une rivière très-ordinaire en comparaison de ce fleuve immense. »

(Voy. Caillié, *Voyage au Timbouctou*.)

NOTE DES TRADUCTEURS.

Depuis que la régence d'Alger est au pouvoir des Français une foule de renseignements curieux et importans nous sont parvenus sur la topographie et l'ethnographie de cette partie de l'Afrique septentrionale. Nous ne saurions mieux satisfaire aux exigences de la science qu'en reproduisant, avec l'autorisation de M. d'Avezac, l'article suivant publié récemment par ce savant géographe dans un recueil périodique.

Le nom d'Azosa désignait naguère le plus puissant des trois états semi-tributaires de la Porte-Ottomane, communément appelés les Régences barbaresques. Offrant sur la Méditerranée un développement onduleux de cent lieues de côtes, entre la petite rivière Aggieroont, qui se jette à la mer à 4° 31' de longitude ouest de Paris, et Thabarqah, qui est situé à l'embouchure de la rivière du Zéoah, par 6° 33' de longitude orientale, ses limites embrassaient plus ou moins immédiatement une étendue de dix à douze mille lieues carrées, atteignant une profondeur variable de cinq à vingt journées de caravane vers l'intérieur.

L'état d'Alger, devenu une conquête française, n'est encore ni une colonie ni une province de la France; notre occupation militaire ne tient sous notre dépendance directe que la capitale et quelques places du littoral; mais les chances de la guerre, qui ont substitué notre possession à celles des précédens souverains, nous ont transmis tous leurs droits, et notre domination, réelle ou nominale, s'étend sur le même territoire, n'ayant d'autres limites que la Méditerranée au nord, l'empire de Marok à l'ouest, la régence de Tunis à l'est, et au sud l'immensité du Saahhrâ.

En jetant les yeux sur les cartes de cette région, on y voit disséminés une grande quantité de noms géographiques originairement empruntés aux indigènes, mais affectés en général d'altérations si profondes et si variées, que cette nomenclature est devenue un véritable chaos, où les plus habiles ont souvent peine à se reconnaître. Ce serait une curieuse et utile recherche que le dépouillement critique de cette synonymie; mais ce ne peut être ici le lieu de l'essayer; nous aurons du moins la précaution de transcrire, en sa forme la plus correcte, chacun des noms dont l'orthographe originale nous sera connue, sauf à laisser leur allure vulgaire à ceux que nous ne pourrons rétablir: nous ne tenterons pas non plus de réformer ceux qu'un long usage a invariablement consacrés (1).

(1) Nous invitons à comparer l'excellente carte publiée tout récemment par M. d'Avezac et intitulée: *Essai d'un nouveau canevas géodésique d'une partie de l'Afrique septentrionale.* (*Note du traducteur.*)

La côte ne présente, d'un bout à l'autre, aucune échancrure considérable, mais seulement une longue série de petites rentrées et saillies alternatives. Au milieu, la rade d'Alger, entre le cap Cassina, et celui de Têmedfous, est ouverte à presque tous les vents, et peu sûre même dans la belle saison: le port seul est complétement abrité, mais il ne peut contenir qu'un petit nombre de bâtimens. A l'est, les caps Bingot, Tedlès, Carbon, Bougeroni, le Râs-el-Hhadyd ou cap de Fer, le Râs-el-Hhamrah appelé aussi cap Rouge, le cap Rose, et enfin le cap Roux, jalonnent les ondulations du rivage, où les golfes de Bougie, de Qol, de Stora et de Bone, offrent des rades spacieuses et commodes. A l'ouest, les principaux promontoires sont le Râs-el-Amoosch ou Gebel-el-Sebanoosh, c'est-à-dire la montagne de la Synagogue; puis le cap de Tênès, auquel les Arabes ont donné, à cause de sa forme le nom de Gebel-el-Nâqous ou montagne de la Cloche; le cap Ivy, appelé aussi Gebel-el-Dys ou montagne au Jonc; le cap Ferrat, le cap Falcon, le Râs-Azydour ou cap Figalo, qui paraît avoir emprunté cette seconde dénomination du nom arabe de Tharf-el-Défâly ou cap des Lauriers-Roses; et enfin le cap de Honayn, qui est le plus occidental; les golfes d'Arzéou, d'Oran, et d'Areschkoul ou de Telemsên, offrent tous trois de bons ports: celui d'Oran, appelé par les Arabes el-Mersây-el-Kébyr ou le Grand-Port, est le meilleur de toute la régence, et pourrait contenir à la fois jusqu'à cinquante vaisseaux de ligne.

Si, du rivage, les regards se portent vers l'intérieur des terres, ils s'arrêtent d'abord, aux environs d'Alger, sur des collines, au delà desquelles surgissent des montagnes; ailleurs, les collines reculent vers le sud, et des plaines bordent le rivage, comme entre Mostagbânem et Arzéou; en d'autres endroits, elles s'effacent, comme auprès de Bougie, pour céder le premier plan aux montagnes: si l'on gravit celles-ci, l'œil atteint, au bout de l'horizon, d'autres montagnes plus importantes. Ici, comme partout, comme toujours, les collines, les premières montagnes, et les montagnes ultérieures, semblent à l'observateur s'étendre comme un rideau transversal quand elles sont devant lui; elles lui paraissent entassées lorsqu'il s'est élevé au milieu d'elles: ni l'un ni l'autre de ces points de vue ne permet de découvrir le système général des reliefs géographiques; il faut planer au-dessus pour en saisir l'ordonnance. Il est vrai que, dans l'état imparfait de nos connaissances locales, beaucoup de points se dérobent à notre investigation, oubliés qu'ils ont été par les voyageurs et les géographes; mais la plupart de ces lacunes peuvent être conjecturalement suppléées.

Nous élevant, par la pensée, à une hauteur telle que la considération trop immédiate des détails ne puisse nous dérober la perception de l'ensemble, nous chercherons, dans le bassin multiple de la Méditerranée, vers

quels points gravitent les eaux qui descendent des versans atlantiques; puis, interrogeant les fleuves sur la longueur et la direction des vallées, et remontant ainsi jusqu'aux reliefs qui circonscrivent les grandes déclivités convergentes, nous reconnaîtrons que le territoire d'Alger se fractionne entre divers systèmes de pentes générales. Les beaux travaux hydrographiques de Smyth, dans la Méditerranée, nous montrent, entre Bizerte et la Sicile, une barre continue, trahie à la surface des eaux par le rocher Scharqy et les récifs de Keith, séparant cette mer intérieure en deux autres mers, l'une à l'ouest, Sardo-Tyrrhénienne; l'autre à l'est, Siculo-Crétoise. Une ligne flexueuse de montagnes élevées, courant diagonalement des sources de Molouyah au cap Blanc de Bizerte, nous montre quelle portion du territoire algérien appartient au bassin de la première: la longue vallée du Megerdah appartient incontestablement au bassin de la seconde; et la vallée, plus longue encore, du Ouéd-el-Gédy bien qu'elle n'apporte pas le tribut de ses eaux jusqu'à la côte, nous semble aussi dépendre de ce deuxième bassin, et déboucher au golfe de Qâbes, continuant par ressauts, en longs marécages, la ligne que les vives eaux laissent interrompue en s'évanouissant dans la sebkhag de Melgig: au temps de Ptolémée, la ligne se poursuivait jusqu'à la mer, sous le nom de fleuve Triton. Sa rive gauche paraît dominée par des reliefs, dont le versant ultérieur doit s'abaisser et se perdre graduellement dans les sables du Saabbrâ.

Du faîte qui sépare les deux bassins méditerranéens, se projettent, au nord, de nombreux chaînons, dont les plus remarquables ou les plus connus, d'ouest en est, sont d'abord les montagnes de Tatcherah (vulgairement appelées Trara), dont l'extrémité se montre au Râs-Honayn; puis les montagnes de Karkar et de Ker, qui viennent former le cap Ferrat, et se contournent ensuite à l'ouest sous le nom de Kamrah, jusqu'au cap Figalo; un autre rameau, célèbre sous la domination de Ouânaschrysch, s'avance, au nord-est, en travers du Schélif, et le force à décrire un tortueux détour. Des abruptes montagnes de Tythery, qui paraissent appartenir à la crête du grand Atlas, se détache un triple chaînon, dont une première branche court, à l'ouest, étendre ses ramifications jusqu'au cap Ivy, à Ténès et au Râs-el-Amousch; une seconde s'avance droit, au nord, vers Alger, par les montagnes de Ouzra, de Bény-Saalah, de Bény-Maysarah, traverse la plaine de Métydjah, entre le bassin du Mâ-el Za'frân et celui du Ilbarateb, passe à Doueyra, et vient expirer au cap Cassina; et la troisième enfin se dirige, au nord-est, vers Bougie, sous la dénomination bien connue de Gergerah, poussant, au nord-ouest, un rameau qui prend celle de Felyssen. Un peu plus loin, sont les montagnes de Ouânoughah, remarquables par le fameux défilé des Bibân-el-Hhadyd ou Portes-de-Fer, à la suite duquel est un sentier étroit, bordé de précipices, appelé El-A'qabah ou la Montée. Un autre contrefort, digne de remarque, est celui qui porte ses pitons extrêmes à Gygel et au fond du golfe de Bougie; un autre, naissant aux Gebêl-Aourâs, épanouit ses ramifications depuis les Seba'-Rous jusqu'au mont Yadough, qui domine Bone; un dernier enfin se termine au cap Rose et au cap Roux.

Sur le versant opposé, un seul chaînon a droit d'attirer notre attention par son importance. Se détachant du nœud des Gebêl-Aourâs, il contourne, au sud, le bassin supérieur du Megerdah, et va se continuer dans l'état de Tunis jusqu'au cap Bon.

Voilà le tableau, fort incomplet, de la distribution des reliefs généraux du sol algérien: sur ces reliefs, culminent, plus ou moins irrégulièrement de nombreuses cimes; celles que les relations des voyageurs signalent comme les plus remarquables, sont celles de Ouânaschryach, de Gergerah et d'Aourâs; aucune d'elles cependant ne s'élève jusqu'à la région des neiges perpétuelles; les plus hautes ne pouvaient donc être estimées qu'à un maximum d'environ 3,000 mètres d'altitude: Desfontaines les compare à nos moyennes Alpes. Depuis la conquête, les officiers français n'ont encore pu mesurer que celles qui avoisinent les côtes. Voici quelques-uns de leurs chiffres: aux environs d'Alger, la montagne de Mouzayah, la plus élevée de tout ce canton, atteint près de 1,600 mètres; celle de Saakbar, 1,534; celles de Bény-Saalahh et de Bény-Maysarah, 1,464 et 1,494; celles de Bény-Djâhad et de A'mâl, 1,139 et 1,033. Au fond du golfe de Bougie, le Gebel-Bény-A'mron culmine jusqu'à 1,692 mètres, et le Gebel-Bény-Solymân à 1,241. Un peu à l'est de ces deux cimes, deux autres se montrent successivement à 1,185 et à 1,365 mètres.

La nature des roches qui composent ces montagnes n'a été étudiée que sur quelques points peu distans du littoral. Au delà, elle n'a été qu'entrevue; et, plus loin encore, les indications manquent tout à fait. On peut conjecturer que le granit, qui a été remarqué par Caillé sur le faîte du haut Atlas occidental, continue de se montrer sur toute l'arête principale; mais il disparaît, sous des formations stratifiées, dans toutes les ramifications septentrionales où l'œil européen a pu pénétrer. Dans les portions de contreforts les plus reculés vers l'intérieur, on trouve des calcaires anciens alternant avec du schiste talqueux passant au micaschiste et au gneiss, disposés en couches fortement inclinées à l'horizon, et quelquefois même verticales, comme au défilé des Bibân-el-Hhadyd; puis viennent des calcaires secondaires alternant avec des marnes schisteuses, disposés en strates dont l'inclinaison varie depuis 80° jusqu'à des angles fort médiocres; enfin des calcaires grossiers, en couches peu inclinées et quelquefois horizontales, alternant tantôt avec des marnes blanchâtres, tantôt avec des sables plus ou moins ferrugineux et reposant sur des marnes bleues gypseuses. C'est probablement dans ce même terrain que se trouve le gisement du sel, qui se rencontre en abondance, non-seulement dans une multitude d'eaux courantes ou stagnantes, mais en roche d'une couleur gris-bleuâtre, comme au Gebel-el-Malehh, ou montagne de Sel, à trois journées sud-ouest de Bone; aux Gebel-el-Ontayah, vers le nord de Beskerah, dans le Zâb; au Gebel-Méoys, voisin de Ténès; dans les Gebêl-el-A'mour, etc. Des roches volcaniques, des trachytes, des laves, des ponces et des scories, ont aussi été observés par les naturalistes dans le pays d'Alger.

Parmi les gemmes disséminées dans les terrains qui constituent les montagnes de cette contrée, les calcédoines, les grenats, les macles, les tourmalines, paraissent les plus abondantes; il y faut ajouter des cristaux de quartz, et de belles lames de mica.

Pline, dont tant d'assertions, d'abord révoquées en doute,

ont été confirmées par les recherches ultérieures, rapporte que les anciens trouvaient des diamans entremêlés à l'or dans certaines localités d'Afrique (entre Thangeh et Méroé); mais depuis une longue série de siècles, nul diamant n'était venu d'Afrique, nulle mine d'or n'avait été reconnue dans la région indiquée par l'encyclopédiste latin, et ses commentateurs annotaient dédaigneusement ce passage du simple mot *fabuleux*; Heeren seul, de nos jours, avait eu foi dans les paroles de Pline : une découverte récente vient de les confirmer pleinement, et trois grandes collections minéralogiques possèdent maintenant à Paris, des diamans recueillis dans l'État d'Alger, à Constantine, parmi les sables aurifères que charrie le Ouéd-el-Raml ou la rivière du Sable. Il y a lieu de croire que le Ouéd-el-Dzeheb ou la rivière de l'Or, qui se joint au Ouéd el-Raml, entre Constantine et la mer, doit son nom aux paillettes d'or que sans doute il roule en abondance. Doit-on penser que le nom de Ouéd-el-Fadhdhah, ou rivière de l'Argent, donné à un cours d'eau qui descend du Ouânaschrysch, révèle pareillement la présence de ce dernier métal? Nul indice ne nous permet de prononcer. La dénomination d'un lieu voisin du Ouâdy-Mozâb ferait présumer de même un gisement d'antimoine.

De riches mines de plomb existent dans le Ouânaschrysch, dans les montagnes au sud de Séthyf, et dans celles de Tescha qui avoisinent Ma'skarah; mais on n'en tire qu'un médiocre parti. On a reconnu la présence du cuivre en divers points, notamment dans les montagnes de Ma'skarah, dans celles de Qol, et tout près de Mehdyeh, où plusieurs filons sont à découvert, sans que les indigènes aient tenté d'en profiter, bien que de tels indices puissent faire présumer une mine importante. Mais, de toutes les espèces minérales répandues dans les montagnes d'Alger, la plus fréquente est le fer, sous toutes ses formes, depuis les cristaux spéculaires jusqu'à l'ocre pulvérulent; on en cite des mines puissantes dans la montagne de Seshhar, près de Mélyânah, et dans le Gebel-Daony, l'une des ramifications du Ouânaschrysch; il est exploité près de Bougie.

Entre les lignes montagneuses qui sillonnent le sol algérien, s'étendent des vallées plus ou moins évasées, plus ou moins profondes, s'élargissant quelquefois en vastes plaines où les reliefs se perdent en ondulations insensibles; elle on cite, au premier rang, la plaine de Métydjah, voisine d'Alger, et qui doit son nom à une ancienne ville aujourd'hui détruite et oubliée; telles les plaines de Hhamzah et de Médjânah, séparées l'une de l'autre par les Gebel-Ouânougah; celles de Hatnah, de Baryhah, et Médar-Bény-Yousef, au versant méridional du grand Atlas; vers l'ouest, celle d'Azydour, entre Oran et Telemsén; et celle de Habrah, qui porte aussi le nom d'El-Ramlich ou la Sablense, entre Arzéou et Mostaghânem.

Les eaux qui parcourent ces vallées ne peuvent être considérables, tant le sommet des versans de l'Atlas est voisin de la mer. Le Schélif est le seul fleuve important de la régence : naissant à la fois, d'une part, au Gebel-el-A'mour, sous le nom d'El Khayr, d'autre part, au Ouânaschrysch, sous la dénomination de Seba'yn-A'youn ou les Soixante-Dix Sources, bientôt changée en celle de Nahr-Ouassel, il se forme par la réunion de ces deux ruisseaux, et descend, au nord-est, vers Mehdyeh, en traversant le lac de Tythery; puis il tourne brusquement à l'ouest, reçoit quelques affluens, dont un seul (la rivière Mynah) a quelque importance, et se jette à la mer, entre Mostaghânem et le Gebel-el-Dys, après un cours d'environ quatre-vingts lieues géographiques. A l'ouest comme à l'est, les fleuves, à partir du Schélif, se succèdent dans un ordre décroissant de grandeur relative : la Séq, qui débouche près d'Arzéou, après s'être réuni avec la rivière Habrah, n'a pas vingt-cinq lieues de cours; le Thafnéy, grossi de la rivière Esarreh, et de tous les ruisselets voisins de Telemsén, atteint la mer vis-à-vis d'Areschkoul, à douze lieues seulement de ses sources. De l'autre côté, le fleuve de Bougie, que les géographes arabes s'accordent à appeler El-Ouéd-el-Kébyr ou le Grand-Fleuve (dénomination qui a été transposée sur les cartes modernes), n'a guère plus de trente lieues depuis la source la plus éloignée; celui de Constantine, nommé Souf-el-Gemar par les Arabes, Ouéd-Kébyr sur les cartes, et qui est formé par la réunion du Ouéd-el Dzeheb, ou rivière d'Or, au Ouéd-el-Raml, ou rivière de Sable, dépasse à peine vingt lieues de cours quand il tombe à la mer, entre Gygel et Qol; celui de Bone, désigné par les géographes arabes sous le nom de Yadoogh, et par les modernes sous celui de Seybouse, prend aussi son origine à une vingtaine de lieues de son embouchure.

Sur le versant austral, les fleuves sont beaucoup plus considérables, mais beaucoup plus rares; le Megerdah n'appartient au territoire d'Alger que par ses deux affluens principaux, le Khamys ou Sageras, et le Meshyseah, Nahr-Meláq ou Ouéd-el-Serráth. Dans la grande vallée du Ouéd-el-Gédy, un premier bassin, dont le fond est occupé par un long marécage, appelé Schâth, sert de réservoir passager aux eaux de plusieurs petites rivières, qu'il paraît reverser ensuite dans le Ouéd-el-Gédy, ou rivière du Chevreau, venant des Gebel-el-A'mour; cette rivière reçoit ultérieurement, sur sa rive gauche, plusieurs affluens qui descendent directement de l'Atlas, et dont le plus considérable est le Ouéd-Abyadh, qui prend naissance dans les Gebel-Aourés; le Ouéd el-Gédy se perd ensuite dans un grand marécage, appelé Melgig, auquel paraît également aboutir, par le sud, le Ouéd-el-Rahham, qui arrive de Teqort.

Outre le Melgig et le Schâth, dont nous venons de parler, de nombreux marécages salés sont répandus sur le territoire algérien. Un autre Schâth est indiqué à environ six journées au sud d'Oran, un autre encore dans le canton de Ouerqelah, à une centaine de lieues vers le sud d'Alger. Mais le mot Sebkhah est plus fréquemment et plus exactement employé pour désigner ces lagunes, qu'en général l'été dessèche, et qui se remplissent de nouveau au temps des pluies : il en existe une bien connue auprès d'Oran, une autre auprès d'Arzéou, plusieurs dans la plaine de Métydjah, aux environs d'Alger, puis à Bone, au Bastion de France, et ailleurs.

La qualité saline de ces lacs se reproduit dans un nombre très-considérable de sources, au point que, suivant la remarque de Desfontaines, les eaux douces sont beaucoup plus rares que les eaux salées; aussi le nom de Ouéd-el-Melehh, c'est-à-dire rivière ou ruisseau *du Sel*, est-il fort commun dans toute l'étendue de la régence. Au surplus, les gens du pays ne font pas difficulté de boire de ces eaux,

dont quelques-unes se dépouillent de leur goût saumâtre, au moyen d'un simple filtrage; ils boivent de même, après les avoir laissées refroidir, les eaux thermales, qui sont également fort multipliées, comme le révèle la fréquence du mot Hhammâm (bain) dans la nomenclature géographique de la contrée; plusieurs, telles que A'yn-el-Hhout, ou la Fontaine au Poisson, ne sont guère que tièdes, mais il en est beaucoup de chaudes, comme à Oran, à Sydy-A'bdely, à Hhammet, à Hhammâm-Mellouan; et quelques-unes de brûlantes, comme à Hhammâm-Méryghah et à Hhammâm-Meskoutyn : ces dernières atteignent une température de 76° du thermomètre octogésimal, et cuisent aisément les viandes; elles sont fort célèbres dans le pays à cause des figures fantastiques qu'offrent les rochers voisins, sur lesquels elles exercent une érosion fort active; les naturels croient y voir des tentes, des chevaux, des hommes, miraculeusement pétrifiés. Ces eaux, imprégnées de soufre et de bitume, surgissent par de nombreuses ouvertures sur une étendue de 1,200 pieds. Une autre source a reçu, à cause de sa qualité spécialement bitumineuse, le nom de A'yn-el-Qethrân, ou Fontaine au Goudron. Tant de sources thermales et minérales trahissent une fermentation volcanique intérieure, qui se révèle en outre quelquefois par de violens tremblemens de terre; le dernier qui a eu lieu, en 1825, avait détruit en grande partie de la ville de Bélydah.

De l'abondance des eaux salines, il ne faut pas conclure cependant que les eaux douces et fraîches soient rares dans le territoire d'Alger; outre celles des torrens, il suffit, pour en trouver, de creuser à une profondeur très médiocre; souvent même on l'obtient jaillissante, comme dans nos puits artésiens. Les Erouâghah, tribus qui habitent à l'extrémité méridionale de la régence, pratiquent, depuis un temps immémorial, le procédé du forage, dans le but de procurer une issue ascendante à l'eau douce du *Bahhr-tahht el-Erdh*, c'est-à-dire de la Mer souterraine; ils creusent ainsi jusqu'à des profondeurs de plus de 80 mètres.

Situé dans la plus chaude moitié de la zone tempérée, mais loin encore du tropique, l'état d'Alger doit à cette heureuse position, ainsi qu'à l'élévation montueuse du sol, et au voisinage de la mer, un climat extrêmement doux et salubre sur les pentes boréales de l'Atlas; l'hiver offre une température moyenne de 10° à 15° du thermomètre octogésimal; et si, dans l'été, elle atteint de 26° à 32°, des vents frais et des brises régulières viennent en modérer l'ardeur. Les saisons se succèdent sans ressauts : d'un bout à l'autre de l'année, les indications du baromètre ne varient guère que d'un pouce; d'avril en octobre, le ciel est constamment pur; puis viennent les pluies, qui durent jusqu'en mars; elles sont peu fréquentes, et le nombre des jours pluvieux n'est guère que de quarante dans l'année; mais la quantité d'eau tombée est abondante, et se peut évaluer à une moyenne de 76 centimètres. Les vents les plus communs sont ceux du nord et du nord-ouest, les plus rares ceux d'est et d'ouest; le vent du sud ou Sémoum, qui souffle trois ou quatre fois par mois, produit une chaleur accablante, mais il est rare qu'il dure plus de vingt-quatre heures.

Dans la région sablonneuse qui s'étend de l'autre côté de l'Atlas, la température est beaucoup plus élevée; le soleil brûlant d'été y dessèche les ruisseaux, et l'ombre des palmiers devient le seul refuge des habitans.

La végétation est telle qu'on la doit attendre du climat, et le littoral n'a point dégénéré de cette fertilité si fort en renom chez les anciens : tous les fruits de l'Europe méridionale y croissent en abondance, et le raisin surtout y est d'une admirable beauté; les nombreuses variétés d'oranges et de citrons, les amandes, les jujubes, les caroubes, les figues, les mûres rouges, les bananes, les noix, et tous nos fruits à pepin ou à noyau, remplissent les vergers; le dattier, le pistachier, l'olivier, l'arbousier, la vigne même et l'oranger, sont des produits spontanés du sol. Les plaines d'Asydour, de Hubrah, de Métydjah, donnent les plus riches moissons de céréales; le riz se cultive dans les vallées les plus humides. Tous nos légumes et nos herbages potagers viennent parfaitement; l'Espagne n'a pas de plus beaux garbanços, ni de plus délicieux melons. A ces utiles cultures, nos colons ajouteront sans doute le mûrier blanc, le coton, l'indigo, le café, les épices, la canne à sucre; la précieuse vanille elle-même trouverait peut-être d'assez chauds et humides ombrages.

Nos arbres d'agrément, nos fleurs les plus belles, parent et embaument les jardins; les montagnes mêmes sont couvertes de lauriers-roses, de grenadiers, de myrtes, de lentisques; en certaines parties, d'un terroir plus maigre et plus sec, se montrent la raquette, l'agave, le sumac, les cistes, le genêt épineux, auxquels se mêlent l'absinthe, la sauge, la menthe, et nos autres plantes aromatiques. Les forêts sont peuplées de lièges, d'yeuses, de thuyas, de cyprès, de thérébinthes; quelques pins y sont clair-semés; des orchidées, et nombre de plantes bulbeuses, se développent sous leur abri; la garance se rencontre fréquemment; le hhenné, si renommé pour la parure des femmes, est apporté en quantité au marché d'Alger. Les endroits marécageux nourrissent beaucoup de joncs, de roseaux, et surtout une plante marine appelée hhalfâ, qui paraît appartenir à la famille des algues.

L'analogie qui se fait remarquer, dans le climat et la végétation, entre l'Europe méridionale et la région algérienne cis-atlantique, se révèle pareillement dans le règne animal; les différences ne deviennent tranchées que sur le revers ultérieur. C'est dans la grande division des animaux invertébrés que la ressemblance que nous venons de signaler est surtout frappante; et la plus grande fréquence de certaines espèces est le seul caractère distinctif à relever : ainsi, parmi les zoophytes, le corail des parages de Bone et l'éponge des environs d'Alger, méritent une mention particulière; parmi les insectes, la sauterelle, la punaise, la moustique, et notamment la puce, se trouvent en quantités innombrables, la première par migrations accidentelles, heureusement peu fréquentes; les autres à demeure fixe, et causant à l'homme une vive et continuelle incommodité, surtout la puce, dont aucun soin ne peut garantir, et qui se rencontre par milliers dans les campagnes, aussi bien que dans les habitations. L'eau des mares contient une multitude de petites sangsues, presque imperceptibles, qui occasionnent de douloureux accidens aux personnes qui boivent cette eau sans précaution; les scorpions et les tarentules du Zâb sont représentés comme fort dangereux.

Les poissons, tant marins que fluviatiles, sont les mêmes que ceux des côtes et des rivières de la Provence. Quant aux reptiles, qui sont très-communs et fort variés, nous n'avons à citer, comme spéciaux, parmi les serpens, que le *tseban*, qui paraît devoir être rapporté au genre python; le *saryq*, dont nous ignorons la synonymie scientifique, et le *leffohh*, qui est une vipère plutôt qu'un dypsas; encore faut-il observer qu'ils appartiennent tous trois plus particulièrement à la région du sud; les crapauds sont remarquables par leur taille; les lézards sont fort multipliés, et le caméléon se rencontre très-fréquemment. Quant aux chéloniens, sans parler de ceux que la Méditerranée apporte sur les côtes, les tortues de terre et celles d'eau douce sont extrêmement nombreuses : ces dernières paraissent former une espèce particulière. Les oiseaux sont à peu près ceux d'Europe; l'outarde *hhobâry* ne se retrouve toutefois qu'en Espagne, et le ganga *kottah* est pareillement peu commun en deçà de la Méditerranée; la pintade est, comme on sait, originaire de la Numidie, et s'y trouve en abondance, surtout auprès de Constantine; l'autruche ne se montre que dans le désert; les poules, pintades et paons, remplissent les basses-cours; les pigeons bisets peuplent les colombiers.

Quant aux mammifères, nous avons à citer, parmi les carnassiers, le lion de l'Atlas, la redoutable panthère, l'once, le lynx, le caracal, le serval, la hyène, le loup, le chacal, le renard, la genette, l'ichneumon, et même l'ours, dont Cuvier révoquait en doute l'existence en Afrique, et qui du moins y paraît être extrêmement rare; parmi les rongeurs, les rats, la gerboise, le porc-épic, les lièvres, tous fort nombreux; parmi les singes, des guenons et des babouins; entre les pachydermes non ruminans, le sanglier; enfin, parmi les ruminans, les antilopes ou gazelles, et le *begr el-Ouohhasch*, qui paraît être le bubale. Les animaux domestiques sont le cheval, l'âne, le mulet, le chameau, le *heyry*, ou dromadaire, le bœuf, le mouton et la chèvre; Shaw parle d'un produit hybride du baudet et de la vache, désigné sous le nom de *kumrah*, et employé comme bête de somme : le capitaine Rozet n'a pu en retrouver dans le pays aucune trace, ni même aucun souvenir. Le chat et le chien ont aussi leur place dans la demeure de l'Arabe; mais le dernier n'y est reçu que comme un hôte dédaigné, et il montre, en retour, peu d'attachement à l'homme.

C'est chose généralement répétée, et admise, que l'état d'Alger est habité par sept variétés distinctes de l'espèce humaine, savoir : des Berbers, des Maures, des Nègres, des Arabes, des Juifs, des Turcs et des Koulouglis. On pourrait dire, avec plus de justesse, que la population algérienne est partagée en sept classes, dont la première comprend, sous le nom de *Qobâyl*, c'est-à-dire *les tribus*, ou sous celui de *Berâber*, forme plurielle de *Berber*, non une race spéciale et bien caractérisée, mais la masse de tous les habitans anciens que les dominateurs romains et byzantins appelaient Barbares, aggrégation plus ou moins intime de nombreux débris, tant des deux grandes souches réputées autochtones, les Libyens et les Gétules, que des immigrations successives des Mèdes, Arméniens et Perses, mentionnées par Salluste, sur l'autorité des livres de Hiempsal, des Arabes kouschytes, amaléqytes et quahhthânytes, des Tyriens et des Palestins, de Vandales et des Goths, et de bien d'autres élémens effacés ou inaperçus. Quant à la seconde classe, il est à remarquer que la dénomination de Maures, que lui appliquent les Européens, est absolument inconnue aux indigènes, à moins qu'on ne la considère comme la simple traduction du mot *maghrébyn*, qui désigne indistinctement tous les Musulmans d'Occident, et, dans le sens le plus restreint, tous les Arabes d'Afrique; les Européens cependant assignent à ce mot une autre portée, et l'emploient à désigner les habitans des villes, se persuadant qu'ils représentent la nation que les Latins et les Grecs appelaient Maures et Maurusiens, nation constituée, au dire de Salluste, par le mélange des Libyens et des Mèdes, et composée, suivant Procope, des Kana'néens de la Palestine, chassés de leur terre natale par la conquête de Josué; cette dernière généalogie traditionnelle appartient à des tribus berbères; l'autre n'est attribuée, par Salluste, qu'aux peuples à l'ouest du Malouyah; et quand nous avons demandé nous-même à l'un de ces citadins, appelés Maures par les gens d'Europe, quelle était sa race, quelle était sa tribu, il nous a répondu par les mots d'*Arabe* et d'*Andalous*. Il n'est plus douteux aujourd'hui que la dénomination de Maures ne désigne en effet exclusivement les Arabes des villes, parmi lesquels tiennent le premier rang les nobles débris des conquérans de l'Espagne, expulsés d'Europe par les victoires et le fanatisme des dynasties chrétiennes. Les nègres, appelés par les blancs indigènes *Soudân* ou noirs, et *A'byd* ou esclaves, forment une classe à part, on peut dire aussi une race distincte, ou du moins une agrégation de gens appartenant tous à l'une des grandes divisions ethnographiques du genre humain. Le nom d'Arabes, restreint par les Européens aux nomades habitans des tentes, est justement ainsi appliqué aux tribus arabes les moins mélangées, qui constituent en effet une classe, mais non une race distincte, désignée par l'épithète de *Bédoouy*, c'est-à-dire Bédouins, nomades, également donnée aux Berbers. La classe des juifs, *el-Yehoud*, est composée de tous ceux qui professent le culte mosaïque, et c'est encore un préjugé européen, que de les supposer tous sortis de Palestine, déplacés par les expéditions de Vespasien et de Titus; les historiens arabes ne laissent point ignorer qu'au septième et huitième siècles, la plupart des Berbers et des Arabes d'Afrique professaient le judaïsme, et que la prédication musulmane fut loin d'opérer une conversion universelle : c'est en tenant compte de ce fait historique, qu'on peut comprendre comment les Juifs forment aujourd'hui à eux seuls un tiers de la population totale d'Alger, et plus des quatre cinquièmes de celle d'Oran. Quant aux Turcs algériens, ce serait une préoccupation singulière que de les croire de race homogène, et tous véritables Osmanlys; car ce n'est qu'un ramas de gens de toute sorte et de toute origine, Turcs, Grecs, Circassiens, Albanais, Corses, Maltais, et renégats des autres contrées de l'Europe, réunis pour composer une association de piraterie au dehors, de brigandage et d'oppression au dedans, reconnaissant la souveraineté des Turcs, et parlant leur langage, se perpétuant par la cohabitation avec des esclaves chrétiennes, et formant une *oudjak* ou milice privilégiée, comme étaient les mamlouks d'Egypte et les janissaires de Constantinople. La poste-

rité issue de l'union de ces Turcs avec les femmes de la classe mauresque n'entre point dans la caste turque ; elle constitue une division à part, désignée par le nom de Koulouglis ou Coloris, prononciations vulgaires de la dénomination turque de *Qoul-Oughly*, qui signifie littéralement fils de soldat.

Voilà quelle est la classification communément faite de la population de l'état d'Alger ; on ne peut manquer d'être frappé de ce qu'elle a de faux et d'incohérent sous le point de vue ethnographique, puisque des races homogènes s'y trouvent distribuées entre plusieurs divisions séparées, tandis que les élémens les plus divers sont, au contraire, réunis dans une même catégorie. Nous distinguons les races suivantes dans la régence : d'abord, la race berbère, soit pure, soit mélangée d'Arabes qahhthanytes, de Kana'néens, de familles germaniques, et d'autres élémens hétérogènes ; mais que réunit aujourd'hui en un seul groupe un langage uniforme. Nous croyons devoir signaler ici l'hétérogénéité des Ayt-Erouâghah de Teqort et de Ouerqelah, qui parlent le berber, mais dont le teint noir, les cheveux lisses, les traits du visage et les habitudes morales révèlent l'origine kouschyte ; les géographes d'Europe les confondent trop souvent avec les Mozâbys, leurs voisins, dont le caractère est aussi fort doux, mais dont le teint est blanc ; le Biskery, à teint olivâtre et traits heurtés, est rattaché par l'histoire et les généalogies à la race berbère, quoique son langage soit aujourd'hui l'arabe. En second lieu viennent les races arabes des trois familles successives, les Kouschytes, avec les rameaux kana'néens et amaléqytes ; les Qahhthânytes, avec leurs frères israylytes, et les Ismaylytes ou Nabathéens. Les premiers se sont, en général, effacés dans l'agglomération berbère ; les seconds, aggrégés en partie à la même masse, en partie stigmatisés par le culte hébraïque, qu'ils ont conservé, se sont, d'une autre part, réunis à la grande confédération musulmane, où dominent les troisièmes Arabes. Il faut compter ensuite les races européennes, distribuées aussi en diverses familles, dont la première, celle des Vandales, s'est fondue dans les Qobâyls berbères, reconnaissable pourtant encore à son teint blanc, ses yeux bleus et ses cheveux blonds, ayant avec elle peut-être quelques Goths, peut-être aussi quelques Suèves, dont on s'imagine retrouver la postérité dans les Zouâouah (que nous appelons Zouaves), malgré les généalogies qui rattachent cette tribu aux Qahhthéniites de Ketâmah, sans parler des hypothèses au moyen desquelles on croit découvrir même des Huns dans les Aouléd-Honn, dont le cantonnement est plus oriental. Une autre famille est celle que composait l'Oudjak turque avec les Qoul-Oughlys qui en sont issus, famille, comme nous l'avons déjà dit, fort peu homogène. Une troisième, qui ne l'est pas davantage, est formée de la réunion de tous les colons fournis à la régence par les nations de l'Europe chrétienne. Enfin, la race nègre doit son origine aux esclaves noirs, successivement amenés par les caravanes des divers pays de l'Afrique intérieure.

La langue arabe est la plus généralement répandue ; c'est celle de tous les Arabes, soit Musulmans, soit Juifs, bien que l'on prétende qu'il existe à Teqort certains Juifs convertis à l'islamisme (les Mégéharya) qui auraient conservé, dans leurs relations intérieures, l'usage de l'idiome hébraïque ; elle est aussi généralement parlée par les Nègres. La langue berbère, appelée *schaouyah* par l'Anglais Shaw et l'Américain Shaler, est parlée dans toutes les Qobâyl berbères, tantôt seule, tantôt concurremment avec l'arabe, sauf chez les Biskarys, où l'arabe paraît avoir complétement prévalu. Le turc n'était usité que dans l'Oudjak, et pour les actes officiels. La *lingua-franca*, patois roman analogue au catalan, au provençal, au sicilien, et formé de leur mélange avec quelque peu d'arabe corrompu, est employé sur tout le littoral algérien, aussi bien que dans le reste de la Méditerranée, pour les communications mutuelles des indigènes et des Européens. Depuis la conquête, la langue française a naturellement pris domicile réel dans la régence.

La religion dominante est le mahométisme, qui n'est, en général, professé qu'avec tiédeur ; la majorité est *sonnyte* ou orthodoxe, observant respectivement, savoir, les Turcs et Qoul-Oughlys, la tradition *hhanyfyte*, les Arabes et Berbers, la tradition *mâlekyte*, et faisant, avec plus ou moins d'exactitude, les cinq prières légales ; cependant une partie de ces derniers est véritablement *schyayte* ou schismatique, notamment les Bény-Mozâb, liés de croyance, avec les Ouahhabytes d'Arabie, et ne faisant que trois prières ; tous sont fort superstitieux, et accordent beaucoup de confiance aux amulettes et aux marabouths (plus exactement *morâbeths*), espèces d'ermites qui exploitent leur crédulité, et se livrent impunément aux actes les plus inouis, à tel point qu'un de ces hommes osa violer publiquement, il y a quelques années, la fille d'un consul européen, et celui-ci ne put obtenir justice de cet attentat ! Le judaïsme, comme tous les cultes opprimés, est exactement pratiqué par ses sectateurs. Le paganisme originel des Nègres s'est perpétué dans quelques pratiques superstitieuses, dont la plus remarquable, appelée *getep*, est une sorte de danse frénétique, pendant laquelle le danseur, homme ou femme, ne craint pas de se frapper de coups de poignard qui demeurent sans effet. Enfin, le christianisme, jadis si florissant dans toute l'Afrique septentrionale, est revenu, avec les armées françaises, planter sa bannière au milieu d'Alger, et quelques mosquées ont été transformées en églises.

Lire le Qorân ou la Bible, tel est le principal enseignement que reçoivent les habitans de la régence ; on y ajoute presque toujours l'écriture et les plus simples notions du calcul ; les Nègres seuls paraissent étrangers à cette étude. Les écoles sont fort nombreuses, et très-suivies : l'instruction est poussée plus loin dans celles des Juifs, parce que la Bible est un livre d'histoire encore plus que de dogme, tandis que le Qorân est surtout dogmatique. Quelques musulmans envoient leurs enfans étudier en Europe, à l'exemple des Juifs, qui prennent plus souvent ce parti ; mais c'est, pour les uns et les autres, une mesure exceptionnelle, et qui n'est à la portée que des plus riches.

Dans le pays d'Alger, comme dans tous les pays, la différence la plus tranchée qui se fasse remarquer dans le degré d'instruction, le costume, les mœurs, les habitudes extérieures, la condition sociale des divers groupes de population, est celle qui résulte de l'agglomération des uns dans les villes, et de la dissémination des autres dans les campagnes, celle qui existe, pour parler le langage de notre

Europe, entre le bourgeois et le paysan. Dans la première catégorie, sont le Turc, le Qoûl-Oughly, le Juif, le Nègre, et le Maure des classifications vulgaires; dans la seconde, l'Arabe et le Berber.

Les premiers habitent les maisons des villes et villages, ainsi que les haoutch ou maisons de campagne qui sont aux alentours; ces maisons sont, en général, construites sur un modèle uniforme : c'est un rectangle, percé sur la rue d'une seule porte et de quelques baies rares et grillées; on entre d'abord dans un vestibule ou parloir, qui est la pièce de réception des visites du dehors; au delà, est une cour, autour de laquelle règne, à chaque étage une galerie supportée par de légers pilastres, et donnant entrée dans les appartemens; ceux-ci consistent uniquement en une chambre oblongue sur chaque face du parallélogramme, avec une porte et deux ou trois fenêtres; à l'intérieur, une estrade, quelquefois assez haute, placée à l'un des bouts, supporte la peau de mouton ou la natte de jonc sur laquelle dort le pauvre, aussi bien que les matelas qui forment le lit du riche; en face de la porte, les coussins où les femmes s'asseoient pendant la journée, et, sur les côtés, des armoires-placards où elles serrent leur friandises et les objets nécessaires à leur toilette; pour tout ameublement, un ou deux grands coffres de bois dont le plus ou moins de richesse est en rapport avec le degré d'aisance du maître; sur la face antérieure de la maison, l'escalier, avec une cuisine et une garde-robe fort propres à chaque étage : le toit est plat et forme terrasse.

L'habitant des campagnes a des demeures tout autres; le Berber se construit, de roseaux et de branchages enduits d'un crépi de glaise mêlée de paille hachée des cabanes rectangulaires, appelées *ghorby*, couvertes de chaume et de roseaux, élevées de trois à quatre mètres, percées d'une petite porte basse, et de quelques trous servant de fenêtres; en certains endroits, les pierres que fournit le sol sont employées à la construction de ces cabanes, dont la réunion forme un *daskerah*, ou hameau disséminé. L'Arabe *fellâhh*, c'est-à-dire cultivateur, se fait aussi des cabanes, mais rarement il les enduit de terre; le Bédouin ou Nomade, ne vit que sous le *khaymah*, grande tente carrée, de quatre mètres de long, sur deux ou trois de large, formée d'une immense pièce d'étoffe de poil de chameau, relevée au milieu, par des piquets, en un faîte longitudinal; les tentes sont réunies en un camp circulaire qu'on appelle *douâr*. Chez le cultivateur, la pierre à moudre, chez le nomade, le métier à tisser, constituent le principal ameublement des tentes et des ghorbys; une peau de mouton ou une natte de jonc suffit pour le coucher; des vases de terre, des paniers de jonc ou de palmier, quelques ustensiles de bronze étamé, servent à la conservation où à la préparation des alimens; des caves assez rustes, creusées sous terre, appelées *mathmourah*, sont destinées a renfermer les provisions : les céréales s'y gardent parfaitement.

De même que les demeures, les costumes sont très-différens; le *médény*, ou citadin, porte le *séroual*, ou large culotte froncée sur les hanches par une coulisse, et descendant jusqu'aux genoux; une ou plusieurs vestes, la plupart sans manches; une large ceinture, où se placent la bourse, le poignard, l'écritoire; aux pieds, des *ssabbath* ou véritables savattes, que nous honorons du titre de babouches; sur leur tête rasée, une calotte comme nos bonnets d'Odessa, et autour, le turban de toile, de soie, de cachemire ou de mousseline, dont la disposition, et surtout la couleur, servent à distinguer la condition sociale des individus : le vert, par exemple, étant réservé aux *schéryfs* ou nobles de la lignée de Mahomet, et le noir étant imposé aux Juifs. Le riche préfère des vêtements de couleurs fraîches et vives, ornés d'élégantes broderies; le Juif est réduit aux couleurs sombres; le pauvre n'a souvent ni turban, ni ceinture, ni babouches; mais l'économie générale du costume n'en demeure pas moins uniforme pour tous les habitans des villes. Dans les mauvais temps, on se couvre du *bényseh*, sorte de veste de marinier, à manches et à capuchon; mais plus souvent du *bernos*, grand manteau garni aussi d'un capuchon pointu, et qui est commun à tous les Barbaresques. On ne quitte presque jamais le *schobock* ou pipe, qui se tient à la main, comme la badine de nos fashionables; la blague à tabac, plus ou moins ornée, est suspendue à un bouton de la veste.

Les femmes prennent fréquemment des bains, et s'épilent les parties sexuelles; elles se teignent les pieds et les mains de *hhenné*, et les paupières de *qohhol*. Elles portent, dans leur intérieur, un négligé qui se borne à une chemise très-courte, et une sorte de jupon, formé d'un simple mouchoir ouvert par devant et noué à la ceinture; dans leur costume paré, elles ont le séronâl, la veste et la ceinture magnifiquement brodés, et pour jupon un grand châle de soie noué par devant, laissant à découvert une des jambes, garnie sur le cou-de-pied d'un gros anneau d'or; des souliers de velours brodés d'or; sur la tête, le *sarmah*, grand bonnet analogue à celui des ous Cauchoises, mais formé d'une mince lame d'or, d'argent, de cuivre et même de fer, artistement découpées à jour; avec cela des colliers, des pendans d'oreilles, des bracelets, le tout aussi riche qu'il leur est possible. Pour se montrer au dehors, elles s'enveloppent soigneusement, des pieds à la tête, d'une grande pièce d'étoffe de laine blanche, appelée *khayq*, analogue à la *manta* des Espagnols, et qui ne laisse voir que leurs yeux.

Dans les dasherahs et les douârs, le costume est beaucoup plus simple : le Berber n'a souvent qu'une simple tunique de laine blanche; en général, cependant, il porte en outre le *khayq* drapé autour du corps, et attaché sur la tête par quelques tours d'un gros cordon de laine brune.

L'arabe porte de même le *khayq*, mais sans tunique; tous ont le *bernos* pour les temps froids. Leurs femmes, vêtues de la simple tunique de laine blanche, circulent librement à visage découvert.

La nourriture est, comme on doit le penser, plus soignée à la ville, plus grossière dans la cabane et sous la tente : ici, du mouton, de la volaille, du *koskos* ou semoule à gros grains, des légumes, des pommes de terre, des pimens, de tomates, cuits sans beaucoup d'apprêt avec de l'huile ou du beurre fondu et des herbes aromatiques, constituent, avec des fruits, du miel, du lait, et un pain compact mêlé de cumin, la nourriture du Berber comme de l'Arabe; ils ne boivent ni l'un ni l'autre du vin de raisins, mais ils ne se refusent point le vin de palme,

qu'ils nomment *ekmy*. La cuisine du citadin est plus recherchée que la leur : avec les mêmes élémens, il compose des mets plus variés, et les pâtisseries frites jouent un grand rôle sur sa table ; mais, sauf de rares exceptions que l'influence de notre exemple ne peut manquer de multiplier, on mange partout sans cuillers ni fourchettes. Le vin et les liqueurs, que le Juif seul se permettait naguère, ont acquis de nombreux partisans depuis l'occupation française. A la ville comme à la campagne, le café est d'un usage général ; les lieux où on le prend ne désemplissent pas, et il s'en trouve de disséminés sur tous les chemins, comme chez nous des cabarets et des bouchons.

L'orgueil, la cruauté, la perfidie, l'avarice, forment les traits les plus saillans du caractère de tous ces peuples. Chez le grossier habitant des campagnes, la cruauté, surtout parmi les femmes, est poussée jusqu'à la plus horrible atrocité ; on lui trouve pourtant quelques vertus, il a l'amour de la patrie et de la piété filiale. Ces qualités sont effacées sous la corruption dans les habitans des villes, non moins cruels, mais plus lâches, aussi perfides, aussi sordidement avares, et croupissent en outre dans la plus honteuse débauche ; le Juif est entre eux le moins dissolu ; mais il l'emporte en cupidité sur tous les autres. Les filles publiques sont en grand nombre, et les femmes, en général, s'abandonnent assez facilement aux désirs de ceux qui les courtisent. Les maladies vénériennes sont très communes, et en quelque sorte endémiques : le mouvement des malades traités au dispensaire d'Alger est de quinze à quarante-cinq par mois. Les mariages se font de bonne heure : à quatorze ou quinze ans pour les garçons, dix ou douze, quelquefois moins encore pour les filles ; ce sont de véritables marchés entre le gendre et le beau-père, qui cède sa fille en échange d'une dot convenue ; le Musulman peut épouser ainsi quatre femmes, et posséder en outre de nombreuses esclaves ; le Juif ne peut avoir qu'une épouse ; et c'est elle qui apporte une dot. Les tombeaux sont un objet de grande vénération de la part de tout le monde, surtout ceux des marabouths, construits en forme de petite chapelle, autour de laquelle s'étendent les cimetières, soit au voisinage des villes, soit dans les bois ou en d'autres lieux isolés, à portée des douârs et des daskerahs ; les tombeaux de quelques rabbins célèbres jouissent, parmi les Juifs, de la même considération que ceux des marabouths parmi les Musulmans.

Ce sont les Arabes surtout qui cultivent les céréales et les plantes potagères servant à la consommation des villes, la pomme de terre, le tabac et quelque peu de lin pour leur propre usage ; les Berbers s'adonnent plutôt à la culture de l'olivier, dont ils retirent une huile de mauvaise qualité, à celle des fruits, des légumes, du tabac, et d'une quantité de lin proportionnée à leurs besoins ; les uns et les autres élèvent du bétail, et des chevaux, ânes et mulets ; le nomade seul élève le chameau.

L'industrie du Berber s'applique à l'exploitation des mines, dont il retire du plomb pour fondre des balles ; du fer, dont il sait façonner des couteaux, des ustensiles divers, même des canons de fusil ; du cuivre, dont il fabrique divers ornemens, et trop souvent de la fausse monnaie : peut-être enfin l'argent dont il revêt celle-ci. Il file et tisse la laine de ses troupeaux, le lin de sa récolte ; il amalgame son huile grossière avec la cendre des varecs en un savon noirâtre ; de ses ruches de liége, il retire, outre le miel, une cire qu'il épure pour en former ces chandelles qui, du premier port où notre commerce les a trouvées, ont reçu le nom de bougies. Il fait la chasse aux bêtes féroces de l'Atlas pour vendre leur peau.

L'industrie de l'Arabe nomade consiste principalement à fabriquer des ustensiles de bois et de vannerie, à filer et tisser la laine, le poil de chameau, le lin, l'agave. Comme le Berber, il se livre à la chasse des bêtes féroces, et, sur les confins du désert, à celle de l'autruche.

L'habitant des villes exerce tous les métiers qui sont nécessaires aux besoins de la cité ; mais il faut avouer que les arts mécaniques, aussi bien que les arts libéraux, sont chez lui dans les langes de l'enfance, et qu'ils sont exercés avec une nonchalance et une lenteur que l'Européen a peine à concevoir ; le Juif est le moins paresseux de tous ; les métiers qui lui sont plus particulièrement dévolus sont ceux de tailleur, vitrier, ferblantier, bijoutier, horloger, distillateur, mais surtout colporteur, brocanteur, revendeur, entremetteur inévitable de tous les marchés. Le nègre est souvent boucher, maçon, artificier ; le Berber du Ouâdy-Mzâb et le Beskery du Zâb viennent fournir aux villes de la côte des domestiques, des porteurs d'eau, des portefaix ; l'Arabe médény (citadin) est forgeron, maréchal, chaudronnier, charpentier, menuisier, tonnelier, cardier, tisserand, tanneur, sellier, cordonnier, teinturier, fruitier, rôtisseur, friturier, marchand de comestibles, de tabac, maître de café. Le Turc, avant son expulsion, ne tenait qu'un petit nombre de boutiques ; le Qoul-Oughly, généralement assez riche pour ne rien faire, use complétement du *far niente* qui lui est permis. Depuis la conquête française, l'Europe a fourni aux villes algériennes des ouvriers plus habiles, de toutes professions.

Le commerce intérieur de la régence se borne aux produits du sol et de l'industrie des campagnards, apportés à la ville pour y être vendus ; les retours se font en menus objets de parure pour les femmes, quelques ustensiles, des armes, mais surtout de l'argent monnoyé, qui est rapporté au douâr ou au daskerah pour être enfoui dans la khaymah ou le ghorby.

Les monnaies ayant cours dans la régence étaient frappées dans la Qasbeh au nom du Grand-Seigneur ; elles portent à la face la légende : *Solthân el-berryn oua khâqân el-bahhryn es-solthân Mohhmoud-Khân*, n'ass nassr-hou (le sultan des deux continens, maître des deux mers, le sultan Mahhmoud-Khân ; son secours soit puissant !) et sur le revers : *Dhorib fy Gezâyr* (frappé à Alger), avec le millésime de l'hégire. L'unité de compte est la *mazounah*, effective à Maroc (où elle est d'argent), et valant 0 fr.,0775 (sept centimes trois quarts). Les monnaies courantes sont : en argent, le *ryâlboudjou*, de 24 mozounahs, et *ryâl derhem* ou petaqua-chique, de 8 mozounahs ; en or, le *solthâny* ou sequin d'Alger, de 108 mozounahs, et le *mahhboub* ou sequin du Caire, de 72 mozounahs ; en billon ou cuivre blanchi, la *kharoubah* ou demi-mozounah ; en cuivre, le *derhem-sseghâr* ou aspre-chique, de 29 à la mozounah ; et avec cela les subdivisions et les multiples.

La plupart des poids ont pour base l'*ouqyah* ou once, équivalant à 34 grammes, 13, et se subdivisant en 8 *de-*

râhem ou gros ; le *rothl a'thâry* ou livre marchande est de 16 onces, le *rothl khadhâry* de 18 onces, le *rothl kébyr* de 24 onces ; le *qonthâr* est de 100 livres dans chaque catégorie, et il y a en outre des qanthârs conventionnels de 110, de 158, de 200 livres marchandes ; le *rothl fedhy*, destiné à peser l'argent, vaut 497 grammes, 435 ; le *metsqâl*, qui sert pour l'or, est égal à 4 grammes, 869, et le *qyrâth*, employé pour les diamans, pèse 207 milligrammes.

Les mesures de longueur sont le *dserâ' a'torky* ou coudée turc, et le *dserâ' a'raby* ou coudée arabe, le premier de 640 millimètres, le second de 480.

Les mesures de capacité sont le *kolleh* pour les liquides, et le *ssâ'a* pour les matières sèches ; le premier équivaut à 16 litres, 66, l'autre à 48 litres.

Quant au commerce extérieur, il consiste principalement en cuirs verts ou secs, tannés ou non tannés, maroquins, plumes d'autruche, huile, résine, cire, kermès, sangsues, et quelques autres objets en quantités médiocres, le tout formant une valeur exportée d'environ 800,000 fr., dont plus des trois quarts pour la France. Le corail doit être classé à part, ayant toujours fait l'objet d'une pêche exclusivement dévolue au commerce français, et à laquelle l'étranger n'est admis que moyennant redevance. Les importations, autrefois évaluées à 4 millions de francs, dépassent aujourd'hui 6 millions, dont près de deux tiers fournis par la métropole. Il est superflu de dire que toutes les opérations de commerce extérieur sont entre les mains des médénys et surtout des Juifs.

L'organisation politique subit elle-même l'influence de la séparation de la population en deux catégories aussi fortement tranchées ; tous les habitans des villes sont immédiatement soumis à l'autorité du gouvernement ; mais, sauf quelques tribus de la banlieue, qui reconnaissent notre domination comme elles reconnaissaient celle du dey, tous les Bédouins affectent, aujourd'hui comme naguère, une indépendance totale, n'obéissent qu'à leurs *cheykhs* (ou à leurs *amougrân*, comme les appellent les Berbers), et, dans leur humeur turbulente et pillarde, se font souvent la guerre de tribu à tribu. Dans les villes, les Turcs étaient des maîtres absolus, terribles, redoutés : nous les avons remplacés dans leurs droits, mais non dans leur tyrannie et leur système de gouvernement par la crainte : avons-nous bien fait d'abandonner cette dernière voie ? les résultats semblent nous accuser d'imprudence, puisque nous ne pouvons, avec trente mille hommes d'excellentes troupes, en imposer à un pays qui tremblait devant trois mille janissaires dont le courage a fléchi au seul aspect de nos baïonnettes. Tout le reste de la population était opprimé, pressuré, rançonné par ces dominateurs despotes, qui ne relevaient que du dey et de leur aghâ, véritable cohorte prétorienne faisant et défaisant les chefs à son caprice. Les Qoul-Oughlys, rapprochés des janissaires par les liens du sang, étaient plus souvent épargnés ; les Juifs étaient les plus maltraités : aujourd'hui, les Juifs ont cessé de craindre, et, après avoir bassement rampé devant nos soldats, ils lèvent la tête jusqu'à l'insolence. Nous leur avons laissé leurs rabbins et leur *moqoddem*, magistrat exerçant sur eux une sorte de police arbitraire ; aux Musulmans arabes, maures et qoul-oughlys, nous avons laissé leurs moftys et leurs qadhys, soit malékytes, soit hhanyfytes, avec leurs o'lemâs ou docteurs ; aux Mosâbys, aux Beskerys, à toutes les corporations en général leurs *amyns* ou syndics ; aux Nègres, leur *qayd-el-oucesfân*, chef analogue au moqaddem des Juifs. Nous avons confirmé aux rabbins, ainsi qu'aux qadhys et moftys la juridiction civile et correctionnelle qu'ils avaient déjà respectivement sur leurs co-religionnaires ; nous y avons ajouté la juridiction criminelle qui appartenait précédemment au dey, sauf, dans tous les cas, la faculté d'appel devant les tribunaux français, seuls compétens chaque fois qu'un Européen se trouve en cause, à quelque titre que ce soit.

La régence d'Alger, partagée en un nombre de provinces qui a éprouvé de successives variations, contenait en dernier lieu trois beyliks, sous les noms de Ouahran (Oran), de Tythery et de Qosantynah (Constantine). La ville d'Alger, avec sa banlieue, formée de la plaine de *Mètydjah*, entre le Bouberak et le Mâ-ez-Za'frân, constituait un territoire séparé, sous l'administration immédiate du dey, et divisé en sept arrondissemens, à chacun desquels commandait un qâyd : nous occupons ce territoire d'Alger. Nous avons réduit les beys d'Oran et de Tythery ; celui de Constantine, dont la capitale est enfoncée à trois journées dans les terres, seul se maintient encore, parce que nous n'avons pas essayé d'arriver jusqu'à lui ; mais dans cette province nous tenons, sur la côte, Bone, avec Bougie, la capitale du pays alors qu'il formait un royaume ; à l'ouest, nous avons Oran, avec Arzéou et Mostaghânem ; la division en trois provinces se trouva donc correspondre à merveille à la distribution de nos garnisons entre trois commandemens militaires ayant leur siège à Alger, à Oran et à Bone, et auxquels se rattachent respectivement les fractions correspondantes d'une organisation civile et judiciaire tripartite : un commandant en chef, résidant à Alger, centralise en sa main toute l'action gouvernementale, et deux officiers-généraux sous ses ordres dirigent à leur tour l'ensemble de tous les services à Oran et à Bone ; un intendant civil à Alger, et un sous-intendant dans chacune des deux autres provinces, y sont chargés de l'administration proprement dite ; quant à l'ordre judiciaire, il existe à Alger un tribunal de paix, un tribunal correctionnel, une cour de justice, et une cour criminelle ; à Oran, ainsi qu'à Bone, un seul juge royal, qui ne peut agir en matière criminelle que comme juge d'instruction, et dont les sentences civiles et correctionnelles peuvent être déférées par voie d'appel à la cour de justice du chef-lieu.

La province d'Alger, formée du territoire particulier de cette capitale et du beylik de Tythery, ne comprend qu'un très-petit nombre de villes ; mais parmi elles est Alger, siège à la fois de l'administration de la province et du gouvernement général de la régence.

Bâtie sur le versant oriental d'un coteau rapide, cette cité, que les indigènes appellent *El-Gézâyr* ou les Iles, s'élève par étages depuis le bord de la mer jusqu'à 118 mètres d'altitude au seuil de la porte de la *Qassbah* ou Citadelle ; ses maisons, blanchies à la chaux, se découvrent de loin, brillant aux rayons du soleil ; deux îlots, réunis pour n'en former qu'un seul, lié ensuite lui-même à la

ville par une jetée, et qu'on appelle vulgairement *la Marine*, abritent, au sud, un petit port factice, à la suite duquel est la rade; un phare s'élève au bout de la jetée; des batteries formidables forment une ceinture continue autour de la place, avec quelques forts détachés peu éloignés, le tout présentant un ensemble de deux mille pièces de canon. Elle a une église catholique, quatre grandes mosquées et une trentaine de petites; deux grandes synagogues et douze petites; de nombreux édifices domaniaux consacrés en majeure partie à des services militaires; 75 fontaines publiques, 124 cafés, et une population d'environ 24,000 habitans, ainsi distribuée: 5,000 Européens, 9,000 Arabes, 8,000 Juifs, 1,500 Nègres, et 500 Berbers de Ouâdy-Mozâb et de Beskarah.

Les autres villes de la province sont *Belydah*, et *Mehdyah*, la plus reculée vers le sud, et jusqu'à laquelle nous avons porté nos armes; on y peut joindre les bourgs de Qole'yah et quelques postes fortifiés. Dans la juridiction nominale du bey de Tythery rentraient les daskerahs du sud, jusqu'à ceux du Ouâdy-Mozâb inclusivement.

La province d'Oran, beaucoup plus étendue, surtout le long de la côte, renferme un nombre considérable de villes dont nous n'avons à citer que les plus remarquables. La première est Oran (ou plutôt *Ouahrân*, d'après la prononciation ou l'orthographe des Arabes), capitale actuelle de la province, dont le chef-lieu a successivement été établi à *Telemsân*, ancienne capitale d'un royaume, à *Ma'skarah* (1), et à *Mostaghânem*; elle est, comme Alger, bâtie sur le versant oriental d'une colline, et séparée en deux parties, d'âge inégal, par un ravin: elle a une qasbah et quatre forts détachés pour sa défense. Sa population ne s'élève qu'à 2,500 personnes, dont 2,000 Juifs, 300 Européens, le reste Arabes et Mozâbys. *Arzéou*, *Mézéghran*, *Ténès*, *Scherechel*, sur la côte; *Nedromah*, *Mazounah*, *Mélyânah*, sur une zone moyenne; *Ferendah*, *El-Nathour*, *Schilélah*, à l'intérieur le plus reculé, complètent notre catalogue. Le nom historique de *Tohârt* n'a point laissé de traces.

La province de Bone, la plus considérable des trois et la plus riche, est celle aussi qui renferme le plus grand nombre de villes. Bone, la capitale actuelle, appelée par les indigènes *Bounah*, et par eux surnommée *Beled el A'neb* (la ville aux Jujubes), située près de l'embouchure de la rivière Seybouse, n'est plus qu'une petite ville ruinée, dont la population, bien décrue, a été enlevée enfin par le bey de Constantine, et forcée d'interner; la ville, entourée de murs que nous avons relevés, est protégée par un château ou qasbah dont la construction est due à Charles-Quint. *Bougie* a pareillement des murs à réparer, une qasbah et deux forts détachés pour sa défense, auprès de l'embouchure du Ouéd el-Kébyr. *Tedlis*, *Gygel*, *El-Qol*, *Stora*, sont les autres villes notables de la côte; à l'intérieur, est *Qosanthynah* (Constantine), bâtie sur une montagne autour de laquelle coule le Ouéd-el-Raml, forte de sa position naturelle autant que des murailles romaines dont elle est enceinte, et contenant une population qu'on estime de 15 à 20 mille âmes. *Tefrfasch*, *Tebsah*, vers l'est; vers l'ouest, *Séthyf*, *Qala'h*; vers le sud, *El-Mesylah*, *Nekâous*, *Beskerah*, sont ensuite les villes les plus remarquables; plus loin encore, les limites de l'autorité nominale des deys atteignent *Teqort* et *Ouergelah*, chef-lieux de deux ouâdys contigus, habités par les Erouâghah.

On a quelque peine à retrouver, dans cette région, qui nous est si imparfaitement connue, la concordance précise des indications de la géographie historique avec celles de la géographie moderne; d'Anville lui-même s'y est mépris: non dans les grands traits qui font correspondre exactement la régence d'Alger à ce qu'on appela d'abord simplement *Numidie*, puis *Numidie* à l'est, et *Mauritanie césarienne* à l'ouest, et ensuite successivement d'est en ouest, *Numidie*, *Mauritanie sitifienne* et *Mauritanie césarienne*; non pas même dans les correspondances spéciales que l'analogie de nomenclature révèle encore à l'oreille, telles que, dans l'ouest, celle du fleuve *Malua* avec la Molouyah, et, dans l'est, celle de *Tabraca* avec Thabarqah, d'*Hippone* avec les ruines voisines de Bone, de *Cullu* avec Qol, d'*Igilgilis* avec Gygel; mais entre Gygel et la Molouyah, la concordance n'est plus assurée. A l'intérieur, on sait bien que *Cirta* rebâtie au quatrième siècle sous le nom de *Constantina*, n'est autre que la Qosanthynah des modernes; Teyfâsch et *Tipasa*, et Tebsah *Theveste*, bien que Shaw ait transposé ces correspondances; des inscriptions locales, recueillies par Peyssonnel, constatent que *Lambasa* occupait la place où sont les ruines appelées Tezout, et *Diana* celle où est aujourd'hui Zaynah; Thobnah, Séthyf, conservent presque intacts les anciens noms de *Thubuna* et de *Sitifi*; mais de là au Molouyah l'incertitude est grande: cependant il existe dans cet intervalle un point de repère qui, pour avoir été perdu de vue par d'Anville et tous ses successeurs, n'en est pas moins fondamental; c'est celui du Bordj-Hhamzah, où sont les ruines appelées Sour-Ghozlân ou Murailles des Gazelles, parmi lesquelles plusieurs inscriptions démontrent que là était l'emplacement de l'ancienne *Auzia*; et cette circonstance, combinée avec les distances itinéraires, justifie pleinement Shaw d'avoir fixé à Scherschel la position tant controversée de *Iol*, appelée ensuite *Césarée*, capitale de la Numidie de Syphax ou Mauritanie de Juba.

Ces contrées furent le théâtre de nombreuses révolutions politiques avant que l'invasion arabe vînt leur attribuer des dénominations nouvelles, et faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges des deux cent quatre-vingt-treize églises épiscopales que la persécution des Vandales avait déjà frappées à mort dans les seules limites du territoire algérien. Des dynasties arabes et berbères surgirent sur divers points de ces nouvelles possessions des khalyfes d'Orient. Toute la partie orientale du pays d'Alger, et cette ville elle-même, étaient comprises dans le royaume des AGHLABYTES d'Afryqyah, tandis que, dans sa partie occidentale, les ROSTAMYTES avaient fondé une autre monarchie à Tâhert; ces deux puissances croulèrent devant celle des O'baydytes ou FATHÉMYTES; mais lorsque les défections vinrent de nouveau morceler le Maghreb entre diverses dynasties, les OUAHHEDYTES établirent, dans l'ouest, le

(1) Cette ville a été détruite, au mois de Novembre 1835, dans l'expédition faite par les troupes françaises contre Abd-el-Kader, bey de Ma'skerah.

royaume de Télemsên, les Hhamadytes, dans l'est, celui de Bougie, tandis qu'entre les deux les Zayanytes conservaient celui d'Aschyr, comprenant la ville d'Alger. Ces trois monarchies disparurent à leur tour, non dans le flot Almoravide (qui n'atteignit point le Maghreb Aousath, comme l'admet trop légèrement l'opinion vulgaire), mais dans les conquêtes des Almohades; encore la domination passagère de ces derniers fut-elle promptement remplacée par celle des Zayanytes de Télemsên et des Hafsytes de Bougie, maîtres alternatifs d'Alger, suivant que la guerre en décidait, et qui prolongèrent leur existence jusque dans la seconde moitié du seizième siècle.

Cependant, la côte barbaresque, devenue le refuge des Maures expulsés de l'Andalousie, armait de nombreux corsaires qui allaient harceler le littoral espagnol : Ferdinand-le-Catholique, pour couper court à ces déprédations, expédia, en 1504, une flotte qui alla s'emparer de Mersây-el-Kébyr; une expédition plus considérable, commandée par le comte Pierre de Navarre, opéra, en 1509, la conquête d'Oran, puis celle de Bougie; et diverses autres places firent leur soumission, entre autres Alger, en face de laquelle les Espagnols élevèrent un fort, sur l'île aujourd'hui appelée *la Marine*. Mais bientôt les Algériens, voulant secouer le joug, appelèrent à leurs secours le scheykh Selem ebn Témy, le plus renommé d'entre les chefs arabes des tribus voisines; et celui-ci, afin de rendre plus efficaces ses attaques par terre, invita le fameux corsaire A'roudj à opérer en même temps ses attaques par mer. A'roudj était le troisième des quatre enfans d'un renégat sicilien, nommé Ya'qoub, établi à Métélin, et corsaire lui-même; il exerçait la piraterie avec une audace qui avait rendu son nom formidable à tous les armateurs de la Méditerranée; il avait perdu un bras en tentant un coup de main contre Bougie; mais, de concert avec son frère cadet Kheyr-ed-Dyn Barberousse, plus célèbre encore que lui, il venait de s'emparer de Gygel. Il courut à l'appel du scheykh arabe, se défit au plus tôt de lui, et resta seul maître de la ville. Le fils de Salem vint, fugitif, demander vengeance aux Espagnols, qui lui accordèrent une flotte et une armée, sous le commandement de Diégo de Vera; mais l'expédition échoua par l'effet d'une tempête dont elle fut assaillie, le 30 septembre 1516. Après avoir poussé ses conquêtes jusqu'à Ténès, A'roudj fit, avec Khayr-ed-Dyn, le partage de leurs possessions; celui-ci garda la partie orientale, et établit le siége de son royaume à Tedlis; A'roudj, qui, après s'être attribué l'occident, avait fixé sa résidence à Alger, appela son frère à l'y remplacer, et marcha lui-même vers Télemsên, dont il s'empara; mais il fut tué, en 1518, dans une rencontre avec les Espagnols d'Oran.

Khayr-ed-dyn lui succéda, et vit une flotte espagnole se présenter la même année devant Alger, sous les ordres du comte de Moncada; mais elle échoua encore par suite d'une tempête qui la dispersa (le 24 août). Ne pouvant se dissimuler la haine croissante des Arabes, et l'affaiblissement graduel de son armée, il eut recours (en 1520) au sultan Sélim I[er], de qui il obtint, en échange d'un acte formel de soumission, le titre de bey d'Alger, et un secours de deux mille janissaires, avec de l'artillerie et de l'argent. Khayr-ed-Dyn, grâce à ce renfort et à ceux qu'il reçut encore de Constantinople, consolida sa puissance, se rendit maître du fort espagnol bâti sur l'île d'Alger, et fit construire par les esclaves chrétiens la jetée qui réunit cette île à la terre ferme.

Depuis l'expédition du duc de Bourbon contre Tunis, en 1390, quelques Français s'étaient établis dans la partie orientale de la côte de Constantine; ces établissemens s'étaient consolidés en 1450 par des conventions privées avec les tribus du littoral, et des forts avaient été élevés sur divers points; le sultan Sélim avait reconnu, dans un traité de 1518, notre possession comme très ancienne. Malgré cette reconnaissance, Kheyr-ed-Dyn s'empara du Bastion de France, et en conduisit à Alger les habitans captifs; mais un ordre exprès de Solymân lui enjoint de les relâcher, et il leur restitua le Bastion de France avec les forts qui en dépendaient et le privilége de la pêche du corail.

En 1533, il fut rappelé à Constantinople, où le sultan Solymân lui conféra la dignité de qapthân-pâschâ, et le commandement d'Alger resta, à titre de lieutenant du pâschâ, à l'eunuque *El-Hhasan* aghâ, renégat sarde qui s'était rendu fameux par ses courses de piraterie; il continua ses déprédations avec une telle audace, que le pape Paul III sollicita les princes de la chrétienté d'armer contre ce brigand; Charles-Quint, déjà maître de Tunis, répondit à cet appel; il vint débarquer à deux lieues dans l'est d'Alger, le 22 octobre 1541 : on sait quelle fut la funeste issue de cette expédition, dont un orage détermina la déroute et consomma la ruine. El-Hhasan rendit le roi de Télemsên tributaire d'Alger, et mourut en septembre 1543. La milice turque élut aussitôt pour chef un de ses officiers nommé *Hhâggy*, qui conserva le commandement jusqu'au mois de juillet 1544, époque de l'arrivée à Alger du nouveau pâschâ El-Hhasan, fils de Kheyr-ed-Dyn, qui, desservi auprès du Grand-Seigneur, s'embarqua en septembre 1551 pour Constantinople, laissant le commandement intérimaire au qâyd *Saafar*.

Au commencement du XVII[e] siècle, l'ondjak, mécontente des pâschâs, qui le payaient mal, envoya à Constantinople une députation chargée d'exposer ses griefs à la Porte, et de solliciter la faculté de se choisir un *dêy* ou patron qui résiderait constamment à Alger, aurait l'administration de l'état, paierait exactement la milice, et enverrait des tributs réguliers au Grand-Seigneur au lieu de recevoir de lui la solde des janissaires algériens. Le pâschâ nommé par la Porte conserverait tous ses honneurs et émolumens, mais n'opinerait au diwan que lorsqu'on lui demanderait son avis, ou que la Porte serait intéressée en la délibération. La requête, appuyée de riches présens, fut favorablement accueillie, et Alger eut désormais à la fois un pâschâ et un dêy, cherchant sans cesse à empiéter mutuellement sur leurs attributions respectives. Nous remarquons d'abord une époque de prédominence persistante des pâschâs, puis une époque intermédiaire de décroissement de l'autorité des pâschâs vis-à-vis de l'importance croissante des dêys; enfin une dernière époque où la prépondérance de ceux-ci demeure évidente.

En 1670, les déprédations des Algériens sur les côtes de Languedoc et de Provence déterminèrent Louis XIV à envoyer bombarder leur capitale par une flotte sous les ordres de Duquesne, qui exécuta vigoureusement cette mis-

sion en 1682 et 1683. Mais pendant le cours de la même année, le nouveau dêy El-Hosayn, surnommé Mezzo-morto, rompit par un assassinat les négociations de son prédécesseur avec Duquesne, fit attacher le consul de France à la bouche d'un canon, massacrer tous les captifs français, et n'échappa que par la fuite à l'exaspération de la population d'Alger.

Pour apaiser Louis XIV, son successeur, Ibrahim, envoya demander solennellement à ce monarque le plus humble pardon ; et pourtant il fallut que d'Estrées et Tourville allassent de nouveau, dès 1688, jeter dix mille bombes dans ce nid de pirates incorrigibles.

En 1710, le dêy A'ly réussit, par sa ténacité et son énergie, à réunir en sa personne les deux dignités rivales de dêy et de pâschâ. Une faction puissante s'étant organisée contre lui, il ne recula point devant des exécutions qui firent tomber dix-sept cents têtes dès le premier mois de son avènement ; cette cruelle justice suscita de nouveaux complots, qu'il déjoua ; le pâschâ turc en était le principal fauteur : A'ly le fit arrêter et embarquer pour Constantinople ; et il dépêcha en même temps vers le sultan Ahhmed III une ambassade chargée de riches présens, avec mission d'exposer au Grand-Seigneur l'inconvénient grave qui résultait pour le gouvernement d'Alger de la coexistence de deux chefs. L'ondjak haïssait les pâschâs, et la dignité de la Porte était intéressée à ne plus envoyer d'officiers en la personne desquels l'autorité du souverain risquait d'être méconnue. En conséquence les trois queues lui furent envoyées, et les dêys régnèrent désormais sans partage.

La France ayant eu, en 1793, un pressant besoin de suppléer, pour l'approvisionnement de ses armées, au défaut de récoltes de céréales dans nos départemens méridionaux, El-Hhasan autorisa des exportations de blés dont la fourniture fut opérée par les maisons juives de Bacri et Busnach ; cette fourniture, continuée pendant plusieurs années, s'éleva à des valeurs très-considérables, dont la liquidation et le paiement ont occasionné nos dernières querelles avec Alger, et par suite notre conquête. Ce fut avec El-Hhasan que les États-Unis conclurent, le 5 septembre 1795, leur premier traité avec la régence.

L'expédition française d'Egypte ayant momentanément rompu nos liaisons politiques avec la Porte, le sultan manda au dey d'Alger qu'il eût à déclarer la guerre à la République, ce qu'il fit à contre-cœur à la fin de 1798, en expulsant les Français de leurs comptoirs de Bone et de la Calle, mais sans aucun acte de violence. Le consul général, Dubois Thainville, fut emprisonné, et par représailles Abou-Kaya, envoyé d'Alger à Paris, fut enfermé au Temple. Mais le 20 juillet 1800, un armistice fut conclu avec le dêy Mostafah, et un traité de paix signé le 17 décembre 1801 ; et le khodjah Ssalehh vint à Paris en qualité d'embassadeur. Deux consuls anglais ayant été successivement chassés par Mostafah, qui se plaignait de leur insolence et de leurs intrigues, Nelson fut envoyé avec une flotte devant Alger ; mais ses sommations trouvèrent le dêy inflexible, et l'Angleterre céda. Napoléon avait exigé que non-seulement la France, mais tous les états réunis sous son sceptre ou compris dans son alliance fussent respectés par les corsaires.

Cependant, dès que l'épée de Napoléon ne pesa plus dans la balance en faveur de ses alliés, Alger recommença ses courses contre eux, et ils durent acheter la paix par d'humiliantes redevances.

L'Angleterre avait été chargée par le congrès de Vienne de poursuivre l'abolition de l'esclavage des chrétiens dans les régions barbaresques ; elle envoya d'abord lord Exmouth avec des instructions étroites et mesquines, d'après lesquelles des traités particuliers de rachat furent passés au nom de la cour de Sardaigne et de celle de Naples ; puis elle eut honte de ce rôle, et chargea le même amiral de notifier des conditions plus généreuses et plus larges, de stipuler, en un mot, la mise en liberté des captifs chrétiens, sans indemnité, et l'abolition perpétuelle de l'esclavage des blancs. Le dêy O'mar, indigné d'un retour si prompt sur des traités tout récens, en appela aux armes. Exmouth reparut devant Alger le 27 août 1816, et bombarda la ville ; des marins anglais vinrent dans le port incendier la flotte algérienne, et O'mar ne refusa plus les conditions proposées. Mais Alger travailla aussitôt et sans relâche à réparer ses pertes, avec l'aide des autres états musulmans ; de nouvelles fortifications furent ajoutées aux anciennes, et il eut bientôt repris son ancienne insolence.

L'ex-dêy actuel, EL-HHOSAYN ebn-el-Hhasan, arriva au trône en 1818, sans élection, sans opposition, par le seul effet de sa volonté. Il reçut, au mois de septembre 1819, la sommation que, par suite des conférences d'Aix-la-Chapelle, le contre-amiral Jurien et le commodore Freemantle lui firent au nom de la France et de l'Angleterre, de mettre désormais un terme aux actes de piraterie que les corsaires algériens exerçaient contre le commerce paisible des autres nations. El-Hhosayn protesta, et l'affaire n'eut pas d'autre suite.

Le consul français, M. Deval, avait traité avec le dêy du rétablissement de nos postes de Bone et de la Calle ; El-Hhosayn avait verbalement stipulé qu'il n'y aurait ni fortifications ni enceinte : le consul, sans invoquer hautement le droit que nous donnaient les traités, parut céder ; mais les fortifications furent relevées et armées.

El-Hhosayn était personnellement intéressé dans la fourniture de blés faite par Bacri et Busnach, dont nous avons déjà parlé ; la créance ne fut liquidée qu'en 1819, et un crédit de sept millions fut alloué, en 1820, pour l'acquitter ; le paiement fut effectué, sauf 2,500,000 francs qui furent déposées à la Caisse des Consignations, au profit des créanciers français des fournisseurs algériens. Le dêy éleva à ce sujet de vives réclamations ; et comme la réponse du gouvernement français n'arrivait point assez tôt au gré de son impatience, il s'oublia, dans un moment d'emportement, jusqu'à invectiver et frapper au visage, de son chasse-mouches, le consul français, qui se présentait à lui dans une occasion solennelle le 30 avril 1827.

La France exigea aussitôt une réparation éclatante de cette grossière insulte, et tous les Français qui se trouvaient à Alger quittèrent cette ville. El-Hhosayn fit aussitôt détruire de fond en comble nos établissemens de Bone et de la Calle, et réduire en esclavage tous les Français qui pouvaient être restés dans la régence.

C'était une déclaration de guerre : la France l'accepta, et mit devant Alger un blocus rigoureux ; ce furent, pen-

dant trois ans qu'il dura, de grosses dépenses sans résultat. Un parlementaire français ayant été insulté par l'artillerie algérienne, on résolut alors la guerre active : le vice-amiral Duperré conduisit dans la baie de Sydy-Féroudj des troupes de débarquement commandées par le comte de Bourmont. La flotte mouilla le 13 juin; nos troupes santèrent sur cette Afrique qu'elles allaient *tenir*, se retranchèrent immédiatement, et gagnèrent le 19 une bataille importante, qui a reçu le nom de Staouéli; l'artillerie ne put être mise à terre que du 25 au 29; ce jour-là même la tranchée fut ouverte devant le fort de l'Empereur, qui capitula le 4 juillet, et le 5 Alger était à nous. La soumission d'Oran et de Bone suivit de près.

Nous terminerons en résumant ici quelques-uns des derniers avis que El-Hhosayn pâschâ nous a laissés en quittant Alger à tout jamais. « Débarrassez-vous au plutôt des » janissaires turcs, qui ne sauraient vous obéir. Vous » gouvernerez aisément les Arabes des villes, mais ne » vous fiez point à leurs discours. Employez les juifs, » mais en tenant le glaive toujours suspendu sur leurs » têtes. Les Arabes bédouins s'attacheront sincèrement à » vous par de bons traitemens. Quant aux Qobâyl, comment vous aimeraient-ils, eux qui se détestent entre » eux; craignez de les voir réunis contre vous : divisez-les, et profitez de leurs querelles. »

FIN DE LA NOTE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

(Les noms purement géographiques sont en grandes capitales ; les noms de peuples en petites capitales ; les noms d'hommes en italiques.)

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.





